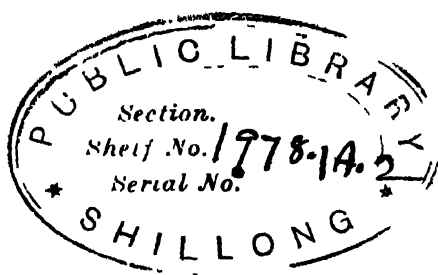


Sir John Lubbock's Hundred Books

ŒUVRES
DE
M O L I E R E

*PRECÉDÉES D'UNE NOTICE SUR SA
VIE ET SES OUVRAGES*

PAR
SAINTE-BEUVE



London and New York
GEORGE ROUTLEDGE AND SONS
LIMITED

MOLIÈRE.

- - -

IL y a en poésie, en littérature, une classe d'hommes hors de ligne, même entre les premiers, très-peu nombreuse, cinq ou six en tout, peut-être, depuis le commencement, et dont le caractère est l'universalité, l'humanité éternelle intimement mêlée à la peinture des mœurs ou des passions d'une époque. Génies faciles, forts et seconds, leurs principaux traits sont dans ce mélange de fertilité, de fermeté et de franchise; c'est la science et la richesse du fond, une vraie indifférence sur l'emploi des moyens et des genres convenus, tout cadre, tout point de départ leur étant bon pour entrer en matière; c'est une production active, multipliée à travers les obstacles, et la plénitude de l'art fréquemment obtenue sans les appareils trop lents et les artifices. Dans le passé grec, après la grande figure d'Homère, qui ouvre glorieusement cette famille et qui nous donne le génie primitif de la plus belle portion de l'humanité, on est embarrassé de savoir qui y rattacher encore. Sophocle, tout second qu'il semble avoir été, tout humain qu'il se montra dans l'expression harmonieuse des sentiments et des douleurs, Sophocle demeure si parfait de contours, si sacré, pour ainsi dire, de forme et d'attitude, qu'on ne peut guère le déplacer en idée de son piedestal purement grec. Les fameux comiques nous manquent, et l'on n'a que le nom de Ménandre, qui fut peut-être le plus parfait dans la famille des génies dont nous parlons. A Rome, je ne vois à y ranger que Plaute, Plaute mal appréciée encore¹, peintre profond et divers, directeur de troupe, acteur et auteur, comme Shakspeare et comme Molière, dont il faut le compter pour un des plus légitimes ancêtres. Mais la littérature latine fut trop directement apportée, trop artificielle dès l'abord et apprise des Grecs, pour admettre beaucoup de ces libres génies. Les plus seconds des grands écrivains de cette littérature en sont aussi les plus *littérateurs* et rimeurs dans l'âme, Ovide et Cicéron. Au reste, à elle l'honneur d'avoir produit les deux plus admirables poètes des littérateurs d'imitation, d'étude et de goût, ces types châtiés et achevés, Virgile, Horace! C'est aux temps modernes, et à la Renaissance qu'il faut demander les autres hommes que nous cherchons : Shakspeare, Cervantes, Rabelais, Molière, et deux ou trois depuis, à des rangs inégaux, les voilà tous; on le peut caractériser par les ressemblances. Ces hommes ont des destinées diverses, traversées; ils souffrent, ils combattent, ils ai-

¹ M. Naudet, dans ses travaux sur Plaute, et M. Patin, dans un excellent cours aux collèges de pensée que de diction, remettent à sa place ce grand comique latin.

ment. Soldats, médecins, comédiens, captifs, ils ont peine à vivre; ils subissent la misère, les passions, les tracas, la gêne des entre-prises. Mais leur génie surmonte les liens, et, sans se ressentir des privations de la lutte, il garde le collier franc, les coudées franches. Vous avez vu de ces beautés vraies et naturelles qui éclatent et se font jour du milieu de la misère, de l'air malsain, de la vie chétive; vous avez, bien que rarement, rencontré de ces admirables filles du peuple, qui vous apparaissent formées et éclairées on ne sait d'où, avec une haute perfection de l'ensemble, et dont l'ongle même est élégant; elles empêchent de périr l'idée de cette noble race humaine, image des dieux. Ainsi ces génies rares, de grande et facile beauté, de beauté native et *genuine*, triomphent, d'un air d'aisance, des conditions les plus contraires; ils se déploient, ils s'établissent invinciblement. Ils ne se déploient pas simplement au hasard et tout droit à la merci de la circonstance, parce qu'ils ne sont pas seulement seconds et faciles comme ces génies secondaires, les Ovide, les Dryden, les abbé Prévost. Non; leurs œuvres, aussi promptes, aussi multipliées que celles des esprits principalement faciles, sont encore combinées, sorties, nouées quand il le faut, achevées maintes fois et sublimées. Mais aussi cet achèvement n'est jamais pour eux le souci quel-quefois excessif, la prudence constamment châtive, des poètes de l'école studieuse et polie des Gray, des Pope, des Despreaux, de ces poètes que j'admire et que je goûte autant que personne, chez qui la correction scrupuleuse est, je le sais, une qualité indispensable, un charme, et qui paroissent avoir pour devise le mot exquis de Vauvenargues : *la netteté est le vernis des maîtres*. Il y a dans la perfection même des autres poètes supérieurs quelque chose de plus libre et hardi, de plus irrégulièrement trouvé, d'incomparablement plus fertile et plus dégage des entraves ingénieuses, quelque chose qui va de soi seul et qui se joue, qui croule et déconcerte par sa ressource inventive les poètes distingués d'entre les contemporains, jusque sur les moindres détails du métier. C'est ainsi que, parmi tant de naturels motifs d'étonnement, Boileau ne peut s'empêcher de demander à Molière où il trouve la rime. A les bien prendre, les excellents génies dont il est question tiennent le milieu entre la poésie des époques primitives et celle des siècles cultivés, civilisés, entre les époques homériques et les époques alexandrines; ils sont les représentants glorieux, immenses encore, les continuateurs distincts et individuels des premières époques au sein des secondes. Il est en toutes choses une première fleur, une première et large moisson; ces heureux mortels y portent la main et couchent à terre en une fois des milliers de gerbes, après eux, autour d'eux, les autres s'évertuent, épient et glanent. Ces génies abondants, qui ne sont pourtant plus les divins vieillards et les aveugles fabuleux, lisent, comparent, imitent, comme tous ceux de leur âge; cela ne les

empêche pas de créer, comme aux âges naissants. Ils font se succéder, en chaque journée de leur vie, des productions, inégales sans doute, mais dont quelques-unes sont le chef-d'œuvre de la combinaison humaine et de l'art; ils savent l'art déjà, ils l'embrassent dans sa maturité et son étendue, et cela sans en raisonner comme on le fait autour d'eux; ils le pratiquent nuit et jour avec une admirable absence de toute préoccupation et fatuité littéraire. Souvent ils meurent, un peu comme aux époques primitives, avant que leurs œuvres soient toutes imprimées ou du moins recueillies et fixées, à la différence de leurs contemporains les poètes et littérateurs de cabinet, qui vaquent à ce soin de bonne heure, mais telle est, à eux, leur négligence et leur prodigalité d'eux-mêmes. Ils ont un entier abandon surtout au bon sens général, aux décisions de la multitude, dont ils savent d'ailleurs les hasards autant qu'quiconque parmi les poètes dédaigneux du vulgaire. En un mot, ces grands individus me paraissent tenir au génie même de la poétique humanité, et en être la tradition vivante perpétuée, la personnification irrécusable.

Molière est un de ces illustres témoins; bien qu'il n'ait pleinement embrassé que le côté comique, les discordances de l'homme, vices, laideurs ou travers, et que le côté pathétique n'ait été qu'à peine entamé par lui et comme un rapide accessoire, il ne le cède à personne parmi les plus complets, tant il a excellé dans son genre et y est allé depuis la plus libre fantaisie jusqu'à l'observation la plus grave, tant il a occupé en soi toutes les régions du monde qu'il s'est choisi, et qui est la moitié de l'homme, la moitié la plus fréquente et la plus activement en jeu dans la société.

Molière est du siècle où il a vécu, par la peinture de certains travers particuliers et dans l'emploi des costumes; mais il est plutôt encore de tous les temps, il est l'homme de la nature humaine. Rien ne vaut mieux pour se donner dès l'abord la mesure de son génie que de voir avec quelle facilité il se rattache à son siècle, et comment il s'en détache aussi; combien il s'y adapte exactement, et combien il en ressort avec grandeur. Les hommes illustres, ses contemporains, Despreaux, Racine, Bossuet, Pascal, sont bien plus spécialement les hommes de leur temps, du siècle de Louis XIV, que Molière. Leur génie (je parle même des plus vastes) est marqué à un coin particulier qui tient du moment où ils sont venus, et qui

d'autres temps. Que seroit Bossuet aujourd'hui? qu'écriroit Pascal? Racine et Despreaux accompagnent à merveille le règne de Louis XIV dans toute sa partie jeune, brillante, galante, victorieuse ou sensée. Bossuet domine ce règne à l'apogée, avant la bigoterie extrême, et dans la période déjà hautement religieuse. Molière, qu'auroit opprimé, je le crois, cette autorité religieuse de plus en plus dominante, et qui mourut à propos pour y échap-

per, Molière, qui appartient comme Boileau et Racine (bien que plus âgé qu'eux) à la première époque, en est pourtant beaucoup plus indépendant, en même temps qu'il la peint au naturel plus que personne. Il ajoute à l'éclat de cette forme majestueuse du grand siècle, il n'en est ni muet, ni particulariste, ni rétro. Il s'y proportionne, il ne s'y enferme pas.

Le seizième siècle avait été, dans son ensemble, une vaste décomposition de l'ancienne société religieuse, catholique, féodale, l'avènement de la philosophie dans les esprits et de la bourgeoisie dans la société. Mais cet avènement s'étoit fait à travers tous les désordres, à travers l'orgie des intelligences et l'anarchie matérielle la plus sanglante, principalement en France, moyennant Rabelais et la Ligue. Le dix-septième siècle eut pour mission de réparer ce désordre, de réunir la société, la religion, la résistance, à partir d'Henri IV il s'annonça ainsi, et dans sa plus haute expression monarchique, dans Louis XIV, il couronna son but avec pompe. Nous n'essayerions pas ici d'énumérer tout ce qui se fit, dès le commencement du dix-septième siècle, de tentatives sévères au sein de la religion, par des communautés, des congrégations fondées, des réformes d'abbayes, et au sein de l'université, de la Sorbonne, pour rallier la milice de Jésus-Christ, pour reconstituer la doctrine. En littérature cela se voit et se traduit évidemment. A la littérature gauloise, givoise et normande des Marot, des Bonaventure Desperriers, Rabelais, Regnier, etc., à la littérature latine, grecque, épicurienne de Ronsard, Baillet, Jodelle, etc., philosophique et sceptique de Montaigne et de Charron, en succède une qui offre des caractères bien distincts et opposés. Malherbe, homme de forme, de style, esprit classique, cynique même, comme M. de Buffon l'étoit dans l'intervalle de ses nobles phrases, Malherbe, esprit fort au fond, n'a de chrétien dans ses odes que les dehors, mais le génie de Corneille, du père de Polyeucte et de Pauline, est de la profondeur chrétienne. D'Urfé l'est aussi. Balzac, bel esprit vain et fastueux, savant rhéteur occupé des mots, a les formes et les idées toutes rattachées à l'orthodoxie. L'école de Port-Royal se fonde, l'antagoniste du doute et de Montaigne. Pascal appuie l'admirable école poétique de Louis XIII, Boileau, Vauvenargues, Costar, Conrart, d'Assoucy, Saint-Amant, etc., ne recule pas sans doute dans cette voie de réforme, elle est peu grave, peu morale, à l'italienne, et comme une répétition affaiblie de la littérature des Valois. Mais tout ce qui l'étouffe et lui succède sous Louis XIV se range par degrés à la fois à la régularité. Despreaux, Racine, Bossuet, La Fontaine lui-même, au milieu de sa bonhomie et de ses fragilités, et tout du seizième siècle qu'il est, a des accents de religion lorsqu'il écrit la captivité de saint Malo, l'épître à madame de la Sablière, et qu'il finit par la pénitence. En un mot, plus on avance dans le siècle dit de Louis XIV, et plus la litté-

rature, la poésie, la chaire, le théâtre, toutes les facultés mémorables de la pensée, revêtent un caractère religieux, chrétien, plus elles accusent, même dans les sentiments généraux qu'elles expriment, ce retour de croyance à la révélation, à l'humanité vue *dans et par* Jésus-Christ; c'est là un des traits les plus caractéristiques et profonds de cette littérature immortelle. Le dix-septième siècle en masse fait digue entre le seizième et le dix-huitième qu'il sépare.

Mais Molière, nous le disons sans en porter ici l'éloge ni le blâme moral, et comme simple preuve de la liberté de son génie, Molière ne rentre pas dans ce point de vue. Bien que sa figure et son œuvre apparaissent et ressortent plus qu'aucune dans ce cadre admirable du siècle de Louis le Grand, il s'étend et se prolonge au dehors, en arrière, au delà; il appartient à une pensée plus calme, plus vaste, plus indifférente, plus universelle. L'élève de Gassendi, l'ami de Bernier, de Chapelle et de Hesnault se rattache assez directement au seizième siècle philosophique, littéraire; il n'avoit aucune antipathie contre ce siècle et ce qui en restoit; il n'entroit dans aucune réaction religieuse ou littéraire, ainsi que firent Pascal et Bossuet, Racine et Boileau à leur manière, et les trois quarts du siècle de Louis XIV; il est, lui, de la postérité continue de Rabelais, de Montaigne, Larrivey, Regnier, des auteurs de la satire Ménippée; il n'a ou n'auroit nul effort à faire pour s'entendre avec Lamoignon-le-Vayer, Naudet ou Guy Patin même, tout docteur en médecine qu'est ce mordant personnage. Molière est naturellement du monde de Ninon, de madame de la Sablière avant sa conversion; il reçoit à Auteuil Desbarreaux et nombre de jeunes seigneurs un peu libertins. Je ne veux pas dire du tout que Molière, dans son œuvre ou dans sa pensée, fût un esprit-fort décidé, qu'il eût un système là-dessus; que, malgré sa traduction de Lucrèce, son gassendisme originel et ses libres liaisons, il n'eût pas un fonds de religion modérée, saine, d'accord avec la coutume du temps, qui reparût à sa dernière heure, qui éclate avec tant de solidité dans le morceau de Cleante du *Tartufe*. Non; Molière, le sage, l'Ariste pour les bien-séances, l'ennemi de tous les excès de l'esprit et des ridicules, le père de ce *Philinte* qu'eussent reconnu Erasme et Atticus, ne devoit rien avoir de cette forfanterie libertine et cynique des Saint-Amant, Boisrobert et Desbarreaux. Il étoit de bonne foi quand il s'indignoit des insinuations malignes qu'à partir de *l'École des Femmes* ses ennemis alloient repandant sur sa religion. Mais ce que je veux établir, et ce qui le caractérise entre ses contemporains de génie, c'est qu'habituellement il a vu la nature humaine en elle-même, dans sa généralité de tous les temps, comme Boileau, comme la Bruyère l'ont vue et peinte souvent, je le sais, mais sans mélange, lui, d'épître sur *l'Amour de Dieu*, comme Boileau, ou de discussion sur le quietisme,

comme la Bruyère. Il peint l'humanité comme s'il n'y avoit pas eu de venue, et cela lui étoit plus possible, il faut le dire, la peignant surtout dans ses vices et ses laideurs; dans le tragique on élude moins aisément le christianisme. Il sépare l'humanité d'avec Jésus-Christ, ou plutôt il nous montre à fond l'une sans trop songer à rien autre; et il se détache par là de son siècle. C'est lui qui, dans la scène du Pauvre, a pu faire dire à don Juan, sans penser à mal, ce mot qu'il lui fallut retirer, tant il souleva d'orages : « Tu passes ta vie à prier Dieu, et tu meurs de faim; prends cet argent, je te le donne pour l'amour de l'humanité. » La bienfaisance et la philanthropie du dix-huitième siècle, celle de d'Alembert, de Diderot, de d'Holbach, se retrouve tout entière dans ce mot-là. C'est lui qui a pu dire du pauvre qui lui rapportoit le louis d'or, cet autre mot si souvent cité, mais si peu compris, ce me semble, dans son acception la plus grave, ce mot échappé à une habitude d'esprit invinciblement philosophique : « Où la vertu va-t-elle se nicher ! » Jamais homme de Port-Royal ou du voisinage (qu'on le remarque bien) n'auroit eu pareille pensée, et c'eût été plutôt le contraire qui eût paru naturel, le pauvre étant aux yeux du chrétien l'objet de grâces et de vertus singulières. C'est lui aussi qui, causant avec Chapelles de la philosophie de Gassendi, leur maître commun, disoit, tout en combattant la partie théorique et la chimère des atomes : « Passe encore pour la morale. » Molière étoit donc simplement, selon moi, de la religion, je ne veux pas dire de don Juan ou d'Épicure, mais de Chrémès dans Terence : *homo sum*. On lui a appliqué en un sens sérieux ce mot du *Tartufe* : *Un homme.... un homme enfin !* Cet homme savoit ses faiblesses et ne s'en étonnoit pas; il pratiquoit le bien plus qu'il n'y croyoit; il comptoit sur les vices, et sa plus ardente indignation tournoit au rire. Il considéroit volontiers cette triste humanité comme une vieille enfant et une incurable, qu'il s'agit de redresser un peu, de soulager surtout en l'amusant.

Aujourd'hui que nous jugeons les choses à distance et par les résultats dégagés, Molière nous semble beaucoup plus radicalement agressif contre la société de son temps qu'il ne crut l'être; c'est un écueil dont nous devons nous garder en le jugeant. Parmi ces illustres contemporains que je citois tout à l'heure, il en est un, un seul, celui qu'on seroit le moins tenté de rapprocher de notre poète, et qui pourtant, comme lui, plus que lui, mit en question les principaux fondements de la société d'alors, et qui envisagea sans préjugé aucun la naissance, la qualité, la propriété; mais Pascal (car ce fut l'audacieux) ne se servit de ce peu de fondement, ou plutôt de cette ruine qu'il faisoit de toutes les choses d'alentour, que pour s'attacher avec plus d'effroi à la colonne du temple, pour embrasser convulsivement la Croix. Tous les deux, Pascal et Molière, nous apparoiennent aujourd'hui comme les plus formidables témoins de la société de leur temps : Mo-

lière, dans un espace immense et jusqu'au pied de l'enceinte religieuse, battant, fourrageant de toutes parts avec sa troupe le champ de la vieille société, livrant pêle-mêle au ciré la fatuité titrée, l'inégalité conjugale, l'hypocrisie captieuse, et allant souvent effrayer du même coup la grave subordination, la vraie piété et le mariage; Pascal, lui, à l'intérieur et au cœur de l'orthodoxie, faisant trembler aussi à sa manière la voûte de l'édifice par les cris d'angoisse qu'il pousse et par la force de Samson avec laquelle il en embrasse le sacre pilier. Mais en accueillant ce rapprochement, qui a sa nouveauté et sa justesse, il ne faudroit pas prêter à Molière, je le crois, plus de préméditation de renversement qu'à Pascal : il faut même lui accorder peut-être un moindre calcul de l'ensemble de la question. Plante avoit-il une arrière-pensée systématique quand il se jouoit de l'usure, de la prostitution, de l'esclavage, ces vices et ces ressorts de l'ancienne société ?

Le moment où vint Molière servit tout à fait cette liberté qu'il eut et qu'il se donna. Louis XIV, jeune encore, le soutint dans ses tentatives hardies ou familières, et le protégea contre tous. En retraçant le *Tartufe*, et dans la tirade de don Juan sur l'hypocrisie qui s'avance, Molière présageoit déjà de son coup d'œil divinateur la triste fin d'un si beau règne, et il se hâtoit, quand c'étoit possible à grand-peine et que ce pouvoit être utile, d'en dénoncer du doigt le vice croissant. S'il avoit vécu assez pour arriver vers 1685, au règne déclaré de madame de Maintenon, ou même s'il avoit seulement vécu de 1673 à 1685, durant cette période glorieuse où domine l'ascendant de Bossuet, il eût été sans doute moins efficacement protégé, il eût été persécuté à la fin. Quoi qu'il en soit, on doit comprendre à merveille, d'après cet esprit général, libre, naturel, philosophique, indifférent au moins à ce qu'ils essayaient de restaurer, la colère des oracles religieux d'alors contre Molière, la sévérité cruelle d'expression avec laquelle Bossuet se raille et triomphe du comédien mort en riant, et cette indignation même du sage Bourdaloue en chaire après le *Tartufe*, de Bourdaloue, tout ami de Boileau qu'il étoit. On conçoit jusqu'à cet effroi naïf du janséniste Baillet, qui, dans ses *Jugements des Savants*, commence en ces termes l'article sur Molière : « Monsieur de Molière est un des plus dangereux ennemis que le siècle ou le monde ait suscités à l'Eglise de Jésus-Christ, etc. » Il est vrai que des religieux plus aimables, plus mondains, se montroient pour lui moins sévères. Rapiu louoit au long Molière dans ses *Réflexions sur la Poétique*, et ne le chicanoit que sur la négligence de ses dénoûments; Bouhours lui fit une épithape en vers françois agréables et judicieux.

Molière, au reste, est tellement *homme* dans le libre sens, qu'il obtint plus tard les anathèmes de la philosophie altière et prétendue réformatrice, autant qu'il avoit mérité ceux de l'épi-

isopat dominateur. Sur quatre chefs différents, à propos de *l'Avare*, du *Misanthrope*, de *Georges Dandin* et du *Bourgeois-Gentilhomme*, Jean-Jacques n'entend pas raillerie et ne l'épargne guère plus que n'avoit fait Bossuet.

Tout ceci est pour dire que, comme Shakspeare et Cervantes, comme trois ou quatre génies supérieurs dans la suite des âges, Molière est peintre de la nature humaine au fond, sans acception ni préoccupation de culte, de dogme fixe, d'interprétation formelle; qu'en s'attaquant à la société de son temps, il a représenté la vie qui est partout celle du grand nombre, et qu'au sein de mœurs déterminées qu'il châtioit au vif, il s'est trouvé avoir écrit pour tous les hommes.

Jean-Baptiste Poquelin naquit à Paris, le 15 janvier 1622, non pas, comme on l'a cru longtemps, sous les piliers des halles, mais, d'après la découverte qu'en a faite M. Bessara, dans une maison de la rue Saint-Honoré, au coin de la rue des Vicilles-Etuves¹. Il étoit par sa mère et par son père d'une famille de tapissiers. Son père, qui, outre son état, avoit la charge de valet de chambre-tapissier du roi, destinoit son fils à lui succéder, et le jeune Poquelin, mis de bonne heure en apprentissage dans la boutique, ne savoit guère, à quatorze ans, que lire, écrire, compter, enfin les éléments utiles à sa profession. Son grand-père maternel, pourtant, qui aimoit fort la comédie, le menoit quelquefois à l'hôtel de Bourgogne, où jouoient Bellerose dans le haut comique, Gauthier-Garguille, Gros-Guillaume et Tur-lupin dans la farce. Chaque fois qu'il revenoit de la comédie, le jeune Poquelin étoit plus triste, plus distrait du travail de la boutique, plus dégoûté de la perspective de sa profession. Qu'on se figure ces matinées rêveuses d'un lendemain de comédie pour le génie adolescent devant qui, dans la nouveauté de l'apparition, la vie humaine se dérouloit déjà comme une scène perpétuelle. Il s'en ouvrit enfin à son père, et appuyé de son aïeul, qui le *gâtait*, il obtint de faire des études. On le mit dans une pension, à ce qu'il paroît, d'où il suivit, comme externe, le collège de Clermont, depuis de Louis le Grand, dirigé par les jésuites.

Cinq ans lui suffirent pour achever tout le cours de ses études, y compris la philosophie; il fit de plus au collège d'utiles connois-

¹ J'ai mis surtout à contribution, dans cette étude sur Molière, l'*Histoire de sa Vie et de ses Ouvrages* par M. Taschereau, c'est un travail complet et desintéressé dont il faut conseiller la lecture sans avoir la prétention d'y suppléer. M. Taschereau a bien voulu y joindre envers moi tous les secours de son obligeance amicale pour les renseignements et sources directes auxquelles je voulois remonter. J'ai beaucoup usé aussi de la Notice et du Commentaire de M. Auger, travail trop peu recommandé ou même déprécié injustement. C'est dans ce Commentaire qu'à propos du vers des *Femmes savantes*:

On voit parler chez vous l'ithos et le pathos,

M. Auger, ne s'apercevant pas que *ithos* n'est autre que *ethos*, plus correctement prononcé, se mit en de faux frais d'étymologie. On en plaisanta dans le temps beaucoup plus qu'il ne falloit, et ce rire facile couvrit les louanges dues à l'ensemble du très-estimable commentaire.

sances, et qui influèrent sur sa destinée. Le prince de Conti, frère du grand Condé, fut un de ses condisciples et s'en ressouvint toujours dans la suite. Ce prince, bien qu'ecclésiastique d'abord, et tant qu'il resta sous la conduite des jésuites, aimoit les spectacles et les défrayoit magnifiquement; en se convertissant plus tard du côté des jansénistes, et en rétractant ses premiers goûts au point d'écrire contre la comédie, il sembla transmettre du moins à son illustre aîné le soin de protéger jusqu'au bout Molière. Chapelle devint aussi l'ami d'étude de Poquelin, et lui procura la connoissance et les leçons de Gassendi, son précepteur. Ces leçons privées de Gassendi étoient en outre entendues de Bernier, le futur voyageur, et de Hesnault, connu par son invocation à Vénus; elles durent influencer sur la façon de voir de Molière, moins par les détails de l'enseignement que par l'esprit qui en émanoit et auquel participèrent tous les jeunes auditeurs. Il est à remarquer en effet combien furent libres d'humeur et indépendants tous ceux qui sortirent de cette école : et Chapelle le franc parleur, l'épicurien pratique et relâché; et ce poète Hesnault, qui attaquoit Colbert puissant et traduisoit à plaisir ce qu'il y a de plus hardi dans les chœurs des tragédies de Sénèque; et Bernier, qui couroit le monde et revenoit sachant combien sous les costumes divers l'homme est partout le même, répondant à Louis XIV, qui l'interrogeoit sur le pays où la vie lui sembleroit meilleure, que *c'étoit la Suisse*, et déduisant sur tout point ses conclusions philosophiques, en petit comité, entre mademoiselle de Lenclos et madame de la Sablière. Il est à remarquer aussi combien ces quatre ou cinq esprits étoient de pure bourgeoisie et du peuple: Chapelle, fils d'un riche magistrat, mais fils bâtard; Bernier, enfant pauvre, associé par charité à l'éducation de Chapelle; Hesnault, fils d'un boulanger de Paris; Poquelin, fils d'un tapissier; et Gassendi, leur maître, non pas un gentilhomme, comme on l'a dit de Descartes, mais fils de simples villageois. Molière prit dans ces conférences de Gassendi l'idée de traduire Lucrèce; il le fit partie en vers et partie en prose, selon la nature des endroits; mais le manuscrit s'en est perdu. Un autre compagnon qui s'immisça à ces leçons philosophiques fut Cyrano de Bergerac, devenu suspect à son tour d'impiété par quelques vers d'*Agrippine*, mais surtout convaincu de mauvais goût. Molière prit plus tard au *Pédant joué* de Cyrano deux scènes qui ne déparent certainement pas *les Fourberies de Scapin* : c'étoit son habitude, disoit-il à ce propos, de reprendre son bien partout où il le trouvoit; et puis, comme l'a remarqué spirituellement M. Auger, en agissant de la sorte avec son ancien camarade, il ne sembloit guère que prolonger cette coutume de collège par laquelle les écoliers sont *faisants* et mettent leur gain de jeu en commun. Mais Molière, qui n'y alloit jamais petitement, ne s'avisa pas de cette fine excuse.

Au sortir de ses classes, Poquelin dut remplacer son père, trop âgé, dans la charge de valet de chambre-tapissier du roi, qu'on lui assura en survivance. Il suivit, pour son noviciat, Louis XIII dans le voyage de Narbonne en 1641, et fut témoin au retour de l'exécution de Cinq-Mars et de De Thou, amère et sanglante dérision de la justice humaine. Il paroît que, dans les années qui suivirent, au lieu de continuer l'exercice de la charge paternelle, il alla étudier le droit à Orléans et s'y fit recevoir avocat. Mais son goût du théâtre l'emporta décidément, et revenu à Paris, après avoir hanté, dit-on, les tréteaux du Pont-Neuf, suivi de près les Italiens et Scaramouche, il se mit à la tête d'une troupe de comédiens de société, qui devint bientôt une troupe régulière et de profession. Les deux frères Béjart, leur sœur Madeleine, Duparc dit *Gros-René*, faisoient partie de cette bande ambulante qui s'intituloit l'*illustre théâtre*. Notre poète rompit dès lors avec sa famille et les Poquelin; il prit nom Molière. Molière courut avec sa troupe les divers quartiers de Paris, puis la province. On dit qu'il fit jouer à Bordeaux une *Thébaïde*, tentative du genre sérieux qui échoua. Mais il n'épargnoit pas les farces, les canevas à l'italienne, les impromptus, tels que *le Médecin volant* et *la Jalouse du Barbouillé*, premiers crayons du *Médecin malgré lui* et de *Georges Dandin*, et qui sont conservés, les *Docteurs rivaux*, le *Maître d'Ecole*, dont on n'a que les titres, le *Docteur amoureux*, que Boileau daignoit regretter. Il alloit ainsi à l'aventure, bien reçu du duc d'Épernon à Bordeaux, du prince de Conti en chaque rencontre, loué de d'Assoucy, qu'il recevoit et hébergeoit en prince à son tour, hospitalier, libéral, bon camarade, amoureux souvent, essayant toutes les passions, parcourant tous les étages, menant à bout ce train de jeunesse, comme une fronde joyeuse à travers la campagne, avec force provision, dans son esprit, d'originaux et de caractères. C'est dans le cours de cette vie errante qu'en 1653, à Lyon, il fit représenter *l'Étourdi*, sa première pièce régulière; il avoit trente et un ans.

Molière, on le voit, débuta par la pratique de la vie et des passions avant de les peindre. Mais il ne faudroit pas croire qu'il y eût dans son existence intérieure deux parts successives comme dans celle de beaucoup de moralistes et satiriques éminents, une première part active et plus ou moins fervente; puis, cette chaleur soiblissant par l'excès ou par l'âge, une observation âcre, mordante, désabusée enfin, qui revient sur les motifs, les scrute et les raille. Ce n'est pas là du tout le cas de Molière ni celui des grands hommes doués, à cette mesure, du génie qui crée. Les hommes distingués, qui passent par cette double phase et arrivent promptement à la seconde, n'y acquièrent, en avançant, qu'un talent critique fin et sagace, comme M. de la Rochefoucauld, par exemple, mais pas de mouvement animateur ni de force de création. Le génie dramatique, et celui de Molière en

particulier, à cela de merveilleux que le procédé en est tout différent et plus complexe. Au milieu des passions de sa jeunesse, des entraînements emportés et credules comme ceux du commun des hommes, Molière avoit déjà à un haut degré le don d'observer et de reproduire, la faculté de sonder et de saisir des ressorts qu'il faisoit jouer ensuite au grand amusement de tous; et plus tard, au milieu de son entière et triste connoissance du cœur humain et des mobiles divers, du haut de sa mélancolie de contemplateur philosophe, il avoit conservé dans son propre cœur, on le verra, la jeunesse des impressions actives, la faculté des passions, de l'amour et de ses jalousies, le foyer véritablement sacré. Contradiction sublime et qu'on aime dans la vie du grand poète! assemblage indefinissable qui répond à ce qu'il y a de plus mystérieux aussi dans le talent dramatique et comique, c'est-à-dire la peinture des réalités amères, moyennant des personnages animés, faciles, réjouissants, qui ont tous les caractères de la nature; la dissection du cœur la plus profonde se transformant en des êtres actifs et originaux qui la traduisent aux yeux, en étant simplement eux-mêmes!

On rapporte que, pendant son séjour à Lyon, Molière, qui s'étoit déjà lié assez tendrement avec Madeleine Bejart, s'éprit de mademoiselle Duparc (ou de celle qui devint mademoiselle Duparc en épousant le comédien de ce nom), et de mademoiselle de Brie, qui toutes deux faisoient partie d'une autre troupe que la sienne; il parvint, malgré la Bejart, dit-on, à engager dans sa troupe les deux comédiennes, et l'on ajoute que, rebuté de la superbe Duparc, il trouva dans mademoiselle de Brie des consolations auxquelles il devoit revenir encore durant les tribulations de son mariage. On est allé jusqu'à indiquer dans la scène de *Clitandre*, *Armande* et *Henriette*, au premier acte des *Femmes savantes*, une reminiscence de cette situation antérieure de vingt années à la comédie. Nul doute qu'entre Molière, fort enclin à l'amour, et les jeunes comédiennes qu'il dirigeoit, il ne se soit formé des nœuds mobiles, croisés, parfois interrompus et repris; mais il seroit téméraire, je le crois, d'en vouloir retrouver aucune trace précise dans ses œuvres, et ce qui a été mis en avant sur cette allusion, pour laquelle on oublie les vingt années d'intervalle, ne me semble pas justifié.

On conserve à Pézénas un fauteuil dans lequel, dit-on, Molière venoit s'installer tous les samedis, chez un barbier fort achalandé, pour y faire la recette et y étudier à ce propos les discours et la physionomie d'un chacun. On se rappelle que Machiavel, grand poète comique aussi, ne dédaignoit pas la conversation des bouchers, boulangers et autres. Mais Molière avoit probablement, dans ses longues séances chez le barbier chirurgien, une intention plus directement applicable à son art que l'ancien secrétaire florentin, lequel cherchoit surtout, il le dit, à narguer la fortune

et à tromper l'ennui de l'œil. Cette disposition de Molière à observer durant des heures et à se tenir en silence s'accrut avec l'âge, avec l'expérience et les chagrins de la vie; elle frappoit singulièrement Boileau, qui appeloit son ami le *Contemplateur*. « Vous connoissez l'homme, dit Elise dans la *Critique de l'Ecole des Femmes*, et sa paresse naturelle à soutenir la conversation. » Célimène l'avoit invité à souper comme bel esprit, et jamais il n'eut paru si sot parmi une demi-douzaine de gens à qui elle avoit fait fête de lui... Il les trompa fort par son silence. » L'un des ennemis de Molière, de Villiers, en sa comédie de *Zélinde*, représente un marchand de dentelles de la rue Saint-Denis, Argimont, qui entretient dans la chambre haute de son magasin une dame de qualité, Oriane. On vient dire qu'*Elomire* (anagramme de Molière) est dans la chambre d'en bas. Oriane désireroit qu'il montât, afin de le voir, et le marchand descend, comptant bien ramener en haut le nouveau chaland sous prétexte de quelque dentelle; mais il revient bientôt seul. « Madame, dit-il à Oriane, je suis au désespoir de n'avoir pu vous satisfaire; depuis que je suis descendu, Elomire n'a pas dit une seule parole; je l'ai trouvé appuyé sur ma boutique dans la posture d'un homme qui rêve. Il avoit les yeux collés sur trois ou quatre personnes de qualité qui marchandoient des dentelles; il paroissoit attentif à leurs discours, et il sembloit, par le mouvement de ses yeux, qu'il regardoit jusqu'au fond de leurs âmes pour y voir ce qu'elles ne disoient pas. Je crois même qu'il avoit des tablettes, et qu'à la faveur de son manteau, il a écrit, sans être aperçu, ce qu'elles ont dit de plus remarquable. » Et sur ce que répond Oriane qu'Elomire avoit peut-être même un crayon et dessinoit leurs grimaces pour les faire représenter au naturel dans le jeu du théâtre, le marchand reprend : « S'il ne les a pas dessinées sur ses tablettes, je ne doute point qu'il ne les ait imprimées dans son imagination. C'est un dangereux personnage. Il y en a qui ne vont point sans leurs mains, mais on peut dire de lui qu'il ne va point sans ses yeux ni sans ses oreilles. » Il est aisé, à travers l'exagération du portrait, d'apercevoir la ressemblance. Molière fut une fois vu, durant plusieurs heures, assis à bord du coche d'Auxerre, à attendre le départ. Il observoit ce qui se passoit autour de lui; mais son observation étoit si sérieuse en face des objets, qu'elle ressembloit à l'abstraction du géomètre, à la rêverie du fabuliste.

Le prince de Conti, qui n'étoit pas janséniste encore, avoit fait jouer plusieurs fois Molière et la troupe de l'*illustre théâtre* en son hôtel, à Paris. Etant en Languedoc à tenir les états, il manda son ancien condisciple, qui vint de Pézenas et de Narbonne à Béziers, ou à Montpellier¹, près du prince. Le poète fit œuvre

¹ Tous les biographes, depuis Grimarest, avoient dit *Béziers*; M. Taschereau donne de bonnes raisons pour que ce soit Montpellier. Ce détail a peu d'importance, mais

de son répertoire le plus varié, de ses canevas à l'italienne, de *l'Etourdi*, sa dernière pièce, et il y ajouta la charmante comédie du *Dépôt amoureux*. Le prince, enchanté, voulut se l'attacher comme secrétaire et le faire succéder au poète Sarrazin, qui venoit de mourir. Molière refusa par attachement pour sa troupe, par amour de son métier et de la vie indépendante. Après quelques années encore de courses dans le Midi, où on le voit se lier d'amitié avec le peintre Mignard à Avignon, Molière se rapprocha de la capitale, et séjourna à Rouen, d'où il obtint, non pas, comme on l'a conjecturé, par la protection du prince de Conti, devenu pénitent sous l'évêque d'Albi dès 1655, mais par celle de Monsieur, duc d'Orléans, de venir jouer à Paris sous les yeux du roi. Ce fut le 24 octobre 1658, dans la salle des gardes au vieux Louvre, en présence de la cour et aussi des comédiens de l'hôtel de Bourgogne, périlleux auditoire, que Molière et sa troupe se hasardèrent à représenter *Nicomède*. Cette tragi-comédie achevée avec applaudissement, Molière, qui aimoit à parler comme orateur de la troupe (*grex*), et qui en cette occasion décisive ne pouvoit céder ce rôle à nul autre, s'avança vers la rampe, et, après avoir remercié Sa Majesté en des termes très-modestes de la bonté qu'elle avoit eue d'excuser ses défauts et ceux de sa troupe, qui n'avoit paru qu'en tremblant devant une assemblée si auguste, il lui dit que l'envie qu'ils avoient eue d'avoir l'honneur de divertir le plus grand roi du monde leur avoit fait oublier que Sa Majesté avoit à son service d'excellents originaux, dont ils n'étoient que de très-foibles copies; mais que, puisqu'elle avoit bien voulu souffrir leurs manières de campagne, il la supplioit très-humblement d'avoir agréable qu'il lui donnât un de ces petits divertissements qui lui avoient acquis quelque réputation et dont il régaloit les provinces. Ce fut *le Docteur amoureux* qu'il choisit. Le roi, satisfait du spectacle, permit à la troupe de Molière de s'établir à Paris, sous le titre de *Troupe de Monsieur*, et de jouer alternativement avec les comédiens italiens sur le théâtre du Petit-Bourbon. Lorsqu'on commença de bâtir, en 1660, la colonnade du Louvre à l'emplacement même du Petit-Bourbon, la troupe de Monsieur passa au théâtre du Palais-Royal. Elle devint troupe du Roi en 1665; et plus tard, à la mort de Molière, réunie à la troupe du Marais d'abord, et sept ans après (1680) à celle de l'hôtel de Bourgogne, elle forma le *Théâtre-François*.

Dès l'installation de Molière et de sa troupe, *l'Etourdi* et *le Dépôt amoureux* se donnèrent pour la première fois à Paris et n'y réussirent pas moins qu'en province. Bien que la première de ces pièces ne soit encore qu'une comédie d'intrigue tout imitée des imbroglions italiens, quelle verve, déjà! quelle chaude petu-

en général toutes les anecdotes sur Molière sont mêlées d'incertitude, faute d'un premier biographe scrupuleux et bien informé.

lance ! quelle activité folle et saisissante d'imagination dans ce Mascarille que le théâtre n'avait pas jusqu'ici entendu nommer ! Sans doute Mascarille, tel qu'il apparût d'abord, n'est guère qu'un fils naturel direct des valets de la farce italienne et de l'antique comédie, de l'esclave de l'*Epidique*, du Chrysale des *Bacchides*, de ces valets d'or, comme ils se nomment, du valet de Marot ; c'est un fils de Villon, nourri aussi aux repues franches, un des mille de cette lignée antérieure à Figaro. Mais dans *les Précieuses*, il va bientôt se particulariser, il va devenir le Mascarille marquis, un valet tout moderne et qui n'est qu'à la livrée de Molière. *Le Dépit amoureux*, à travers l'in vraisemblance et le contenu banal des déguisements et des reconnoissances, offre dans la scène de Lucile et d'Eraste une situation de cœur éternellement renouvelée, éternellement jeune, depuis le dialogue d'Horace et de Lydie, situation que Molière a reprise lui-même dans le *Tartufe* et dans le *Bourgeois-Gentilhomme*, avec bonheur toujours, mais sans surpasser l'excellence de cette première peinture ; celui qui savoit le plus fustiger et railler se montrait en même temps celui qui sait comment on aime. *Les Précieuses ridicules*, jouées en 1659, attaquèrent les mœurs modernes au vif. Molière y laissoit les canevas italiens et les traditions du théâtre pour y voir les choses avec ses yeux, pour y parler haut et ferme selon sa nature contre le plus irritant ennemi de tout grand poète dramatique au début, le begueulisme de son siècle, et ce petit goût d'alcôve, qui n'est que degoût. Lui, l'homme au masque ouvert et à l'allure naturelle, il avoit à débiter avant tout la scène de ces mesquins embarras pour s'y déployer à l'aise et y établir son droit de franc parler. On raconte qu'à la première représentation des *Précieuses*, un vieillard du parterre, transporté de cette franchise nouvelle, un vieillard qui sans doute avoit applaudi sept ans auparavant au *Menteur* de Corneille, ne put s'empêcher de s'écrier en apostrophant Molière, qui jouoit Mascarille : « Courage ! courage ! Molière ! voilà la bonne comédie ! » A ce cri, qu'il devoit bien être celui du vrai public et de la gloire, à cet universel et sonore applaudissement, Molière sentit, comme le dit Segrais, s'enfler son courage, et il laissa échapper ce mot de noble orgueil, qui marque chez lui l'entrée de la grande carrière : « Je n'ai plus que faire d'étudier Plaute et Terence et d'éplucher les fragments de Menandre ; je n'ai qu'à étudier le monde. » Oui, Molière, le monde est à vous, vous l'avez découvert, et il est vôtre, vous n'avez désormais qu'à y choisir vos peintures. Si vous imitez encore, ce sera que vous le voulez bien, ce sera parce que vous reprendrez votre bien là où vous le trouverez épars ; ce sera en rival qui ne craint pas les rencontres, en roi puissant pour agrandir votre empire. Tout ce qui sera emprunté par vous restera embelli et honoré.

Après le sel un peu gros mais franc du *Cocu imaginaire*, et

l'essai pâle et noble de *Don Garcie*, *l'Ecole des Maris* revient à cette large voie d'observation et de vérité dans la gaieté. Sganarelle, que *le Cocu imaginaire* nous avoit montré pour la première fois, reparoit et se développe par *l'Ecole des Maris*; Sganarelle va succéder à Mascarille dans la faveur de Molière. Ne probablement du théâtre italien, employé de bonne heure par Molière dans la farce du *Médecin volant*, introduit sur le théâtre régulier en un rôle qui sent un peu son Scarron, il se naturalise comme a fait Mascarille, il se perfectionne vite et grandit sous la prédilection du maître. Le Sganarelle de Molière, dans toutes ses variétés de valet, de mari, de père de Lucinde, de frère d'Ariste, de tuteur, de sagotier, de médecin, est un personnage qui appartient en propre au porte, comme Panurge à Rabelais, Falstaff à Shakespeare, Sancho à Cervantes; c'est le côté du laid humain personifié, le côté vicieux, tetchique, morose, intéressé, bas, peureux, tour à tour pître ou charlatan, bourru et saugrenu, le vilain côté, et qui fait rire. A certains moments joyeux, comme quand Sganarelle touche le sein de la nourrice, il se rapproche du rond Gorgibus, lequel ramène au bonhomme Chrysale, cet autre comique cordial et à plein ventre. Sganarelle, chétif comme son grand-père Panurge, a pourtant lussé quelque postérité digne de tous deux, dans laquelle il convient de rappeler Pangloss et de ne pas oublier Gringoire. Chez Molière, en face de Sganarelle, au plus haut bout de la scène, Alceste apparoit, Alceste, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus sérieux, de plus noble, de plus élevé dans le comique, le point où le ridicule confine au courage, à la vertu. Une ligne plus haut, et le comique cesse, et on a un personnage purement généreux, presque héroïque et tragique. Mais tel qu'il est, avec un peu de mauvaise humeur, on a pu s'y méprendre. Jean-Jacques et l'abbé d'Eglantine, gens à contradiction, en ont fait leur homme. Sganarelle embrasse les trois quarts de l'échelle comique, le bas tout entier, et le milieu qu'il partage avec Gorgibus et Chrysale. Alceste tient l'autre quart, le plus élevé, Sganarelle et Alceste, voilà tout Molière.

Voltaire a dit que quand Molière n'auroit fait que *l'Ecole des Maris*, il seroit encore un excellent comique. Boileau ne put entendre *l'Ecole des Femmes* sans adresser à Molière, attaqué de beaucoup de côtes et qu'il ne connoissoit pas encore, des stances faciles, où il célébroit la *charmante naïveté* de cette comédie, qu'il égale à celles de Terence, supposées écrites par Scipion. Ces deux amusemens chefs-d'œuvre ne furent séparés que par la légère mais ingénieuse comédie impromptu des *Facheux*, faite, apprise et représentée en quinze jours pour les fêtes de Vaux. La Fontaine en a dit, dans un éloge de ces fêtes, les dernières du malheureux *Oronte*.

C'est une puce de Molière
Cet dessin par sa mouche

Charme à présent toute la cour,
 Nous avons changé de méthode;
 Jodelot n'est plus à la mode.
 Et maintenant il ne faut pas
 Quitter la nature d'un pas.

« Jamais le libre et prompt talent de Molière pour les vers n'éclata plus évidemment que dans cette comédie satirique, dans les scènes de duquet ou de la chasse. La scène de la chasse ne se trouvoit pas dans la pièce à la première représentation; mais Louis XIV. montrant du doigt à Molière et à son valet, grand veneur, lui dit : « Voilà un singulier que vous n'avez pas encore copié. » Le lendemain, la scène du chasseur étoit faite et exécutée. Boileau, dont cette pièce des *Fâcheux* devançoit la manière en la surpassant, songeoit sans doute quand il demanda trois ans plus tard à Molière ou il trouvoit la rime. C'est que Molière ne la cherchoit pas; c'est qu'il ne faisoit pas d'habitude son second vers avant le premier, et n'attendoit pas un demi-jour et plus pour trouver ensuite au coin d'un bois le mot qui devoit fuir. Il étoit de la veine rapide, prime-sautière, de Regnier, de d'Aubigné, ne marchandant jamais la phrase au mot, au risque même d'un pli dans le vers, d'un tour un peu violent ou de l'hiatus au pire, un duc de Saint-Simon en poésie, une façon d'expression toujours en sa place, toujours certaine, que chaque flot de pensée emplît et colore. M. Auger s'est attaché à relever comme fautes tous les manques de repos à l'hémistiche chez Molière; c'est peine perdue, puisque notre poète ne suit pas la-dessus la loi de Boileau et des autres réguliers. Molière faisoit si naturellement les vers, que ses pièces en prose sont remplies de vers blancs, on l'a remarqué pour le *Festin de Pierre*, et l'on a été jusqu'à conjecturer que la petite pièce du *Sicilien* avoit été primitivement ébauchée en vers, et que Molière avoit ensuite brouillé tout dans une prose qui en avoit gardé trace. Fenclon, lorsqu'à propos de *L'Avare* il déclare préférer (comme aussi le faisoit Boileau) les pièces en prose de Molière à celles qui sont en vers, lorsqu'il parle de cette multitude de métaphores qui, suivant lui, approchent du galimatias, Fenclon, poète élégant en prose, n'entend rien, il faut le dire, à cette riche manière de poésie, qui n'est pas plus celle de Virgile et de Terence qu'en peinture la manière de Rubens n'est celle de Raphaël. Boileau, tout artiste sobre qu'il étoit et dans un autre procédé que Molière, lui rendoit haute justice là-dessus. Il le reprenoit sans doute quelquefois, et auroit voulu épuiser maint détail, comme on le voit par exemple en cette correction qui a été conservée de deux vers des *Femmes savantes*. Molière avoit mis d'abord :

Quand sur une personne on prétend ajuster,
 C'est par les beaux cotés qu'il la faut imiter.

M. Despréaux, dit Cizeron-Rival d'après Brossette, trouva du jargon dans ces deux vers, et les rétablit de cette façon :

Quand sur une personne on prétend se régler,
C'est par ses beaux endroits qu'il lui faut ressembler.

Mais, jargon ou non, il étoit le premier à proclamer Molière maître dans l'art de frapper les bons vers, et il n'auroit pas admis le jugement par trop *degouté* de Fénélon. Rien d'étonnant, au reste, que cette fine et mystique nature de Fénélon, dans sa blanche robe de lin, dans sa simple tunique, un peu longue, un peu traînante (en fait de style), n'ait pas entendu ces admirables plus savants, étoffes, du manteau du grand comique. Ce qui est, d'ailleurs, surtout la gaieté, repugne singulièrement à une nature délicate et rêveuse. En dépit de ces juges difficiles, et de sa satire dialoguée en vers, les *Fâcheux* sont un grand succès.

Durant les quatorze années qui suivirent son installation à Paris, et jusqu'à l'heure de sa mort, en 1673, Molière ne cessa de produire. Pour le roi, pour la cour et les fêtes de commande, pour le plaisir du gros public et les intérêts de sa troupe, pour sa propre gloire et la saineuse postérité, Molière se multiplie et suffit à tout. Rien de méticuleux en lui et qui soit l'effet de cabinet. Vrai poète de drame, ses ouvrages sont en scène, en action, il ne les écrit pas, pour ainsi dire, il les joue. Sa vie de comédien de province avoit été un peu celle des poètes primitifs populaires, des rhapsodes, jongleurs ou pèlerins de la Passion, ils allaient comme on sait, se répétant les uns aux autres, se prenant leur canevas et leurs thèmes, ajoutant à l'occasion, s'oubliant eux et leur œuvre individuelle, et ne gardant guère copie de leurs représentations. C'est ainsi que les ébauches et improvisades à l'italienne que Molière avoit multipliées (on a les titres d'une dizaine) durant ses courses en province furent perdues, hors deux, *le Médecin volant* et *la Jalousie du Barbouillé*. Et encore, telles qu'on a celles-ci, il est douteux que la version en soit de Molière. Suivant le procédé des poètes primitifs, qui sont volontiers entrés un de leurs ouvrages dans un autre, ces ébauches furent plus tard introduites et employées dans des actes de pièces plus régulières. Les poètes dont nous parlons transposent, utilisent, si l'on peut se servir de ce mot, certains morceaux une fois faits, ainsi, *Don Garcie de Navarre* n'ayant pas eu de succès, des tirades entières ont passé de *le prince jaloux* au *Misanthrope* et ailleurs. *L'Étourdi* et *le Dépit amoureux*, premières pièces régulières de notre poète, ne furent imprimées que dix ans après leur apparition à la scène (1653-1663), les *Précieuses* le furent dans les environs du succès, mais malgré l'auteur, comme l'indique la préface, et ce n'est pas ici une sinagrée de douce violence comme tant d'autres l'ont

jouée depuis. L'embarras de Molière, qui se fait imprimer pour la première fois, à son corps défendant, est visible dans cette préface. *Le Cocu imaginaire*, ayant eu près de cinquante représentations, ne devoit pas être imprimé, quand un amateur de comédie, nommé Neufvillennain, s'aperçut qu'il avoit retenu par cœur la pièce tout entière; il en fit une copie et la publia en dédiant l'ouvrage à Molière. Ce M. de Neufvillennain se connoissoit en procédés. L'insouciance de Molière fut telle qu'il ne donna jamais d'autre édition du *Cocu imaginaire*, bien que Neufvillennain avoue, ce qui seroit assez vraisemblable quand il ne l'avoueroit pas, qu'il peut s'être glissé dans sa copie, faite de mémoire, quantité de mots les uns pour les autres. O Racine! ô Boileau! qu'eussiez-vous dit si un tiers eût ainsi parlé devant le public vos prudentes œuvres où chaque mot a son prix? On doit maintenant saisir toute la différence native qui se trouve de Molière à cette famille sobre, économe, méticuleuse, et sobre raison, des Despréaux et des la Bruyère. Dans l'édition de Neufvillennain, qu'il faut bien considérer, par suite du silence de Molière, comme l'édition originale, la pièce est d'un seul acte, quoique plus tard les éditeurs de 1734 l'aient donnée en trois; mais il y a lieu de croire que, pour Molière, comme pour les anciens tragiques et comiques, cette division d'actes est imaginée ici après coup et artificielle. Molière, dans ses premières pièces, ne s'astreint guère plus que Plaute à cette division régulière: il laisse fréquemment la scène se terminer, sans qu'on puisse supposer l'acte terminé en ces endroits. Il se rangea bien vite, il est vrai, à la régularité des lors promise, mais on voit sur quoi j'insiste) combien il avoit naturellement les habitudes de l'époque antérieure. Pour obvier à des larcins pareils à celui de Neufvillennain, Molière dut songer à publier d'abord sans lui-même ses pièces au fur et à mesure des succès. *L'Ecole des Maris*, dédiée au duc d'Orléans, son protecteur, est le premier ouvrage qu'il ait publié de son plein gré; à partir de ce moment (1661), il entra en communication suivie avec les lecteurs. On le retrouve pourtant en défiance continuelle de ce côté; il craint les boutiques de la galerie du Palais; il préfère être juge *aux chandelles*, au point de vue de la scène, sur la décision de la multitude. On a cru, d'après un passage de la préface des *Facheux*, qu'il auroit eu dessein de faire imprimer ses remarques et presque sa poétique à l'occasion de ses pièces, mais, à mieux entendre le passage, il en ressort que cette promesse, mal d'accord avec sa tournure de génie, n'est pas sérieuse en effet, ce seroit plutôt de sa part une raillerie contre les grands raisonnurs selon Horace et Aristote. Sa poétique, du reste, comme acteur et comme auteur, se trouve tout entière dans *la Critique de l'Ecole des Femmes* et dans *l'Impromptu de Versailles*, et elle y est en action, en scène encore. A la scène VII de *la Critique*, n'est-

ce pas Molière qui nous dit par la bouche de Dorante : « Vous êtes de plaisantes gens avec vos règles dont vous embarrassez les ignorants et nous étourdissez tous les jours. Il semble, à vous ouïr parler, que ces règles de l'art soient les plus grands mystères du monde, et cependant ce ne sont que quelques observations aisées que le bon sens a faites sur ce qui peut ôter le plaisir que l'on prend à ces sortes de poèmes; et le même bon sens, qui a fait autrefois ces observations, les fait aisément tous les jours sans le secours d'Horace et d'Aristote... Laissons-nous aller de bonne foi aux choses qui nous prennent par les entrailles, et ne cherchons point de raisonnements pour nous empêcher d'avoir du plaisir. » Pour en finir avec cette négligence de littérateur que nous démontrons chez Molière, et qui contraste si fort avec son ardente prodigalité comme poète et son zèle minutieux comme acteur et directeur, ajoutons qu'aucune édition complète de ses œuvres ne parut de son vivant; ce fut la Grange, son camarade de troupe, qui recueillit et publia le tout en 1682, neuf ans après sa mort.

Molière, le plus créateur et le plus inventif des génies, est celui peut-être qui a le plus imité, et de partout; c'est encore là un trait qu'ont en commun les poètes primitifs populaires, et les illustres dramatiques qui les continuent. Boileau, Regnard, André Chénier, les grands poètes d'étude et de goût, imitent sans doute aussi; mais leur procédé d'imitation est beaucoup plus ingénieux, circonspect et déguisé, et porte principalement sur des détails. La façon de Molière en ces imitations est bien plus familière, plus à pleine main et à la merci de la mémoire. Ses ennemis lui reprochoient de voler la moitié de ses œuvres aux vieux bouquins. Il vécut d'abord, dans sa première manière, sur la farce traditionnelle italienne et gauloise; à partir des *Précieuses* et de *l'Ecole des Maris*, il devint lui-même; il gouverna et domina dès lors ses imitations, et, sans les modérer pour cela beaucoup, il les mêla constamment à un fonds d'observation originale. Le fleuve continua de charrier du bois de tous bords, mais dans un courant de plus en plus étendu et puissant. Riccoboni a donné une liste assez complète, et parfois même gonflée, des imitations que Molière a faites des Italiens, des Espagnols et des Latins; Cailhava et d'autres y ont ajouté. Riccoboni a eu le bon esprit de sentir que le génie de Molière ne souffroit pas de ces nombreux butins. Au contraire, l'admiration du commentateur pour son poète va presque en raison du nombre des imitations qu'il découvre en lui; et elle n'a plus de bornes lorsqu'il le voit dans *l'Avare* mener, à ce qu'il dit, jusqu'à cinq imitations de front, et être là-dessous, et à travers cette mêlée de souvenirs, plus original que jamais. Tous les Italiens n'ont pas si bonne grâce, et le sieur Angelo, docteur de la comédie italienne, alloit jusqu'à revendiquer le sujet du *Misanthrope*, qu'il avoit,

affirmoit-il, raconté tout entier à Molière, d'après une certaine pièce de Naples, un jour qu'ils se promenoient ensemble au Palais-Royal. C'est quinze jours après cette conversation mémorable que la comédie du *Misanthrope* auroit été achevée et sur l'affiche. A de pareilles prétentions, appuyées de pareils dires, on n'a à opposer que le judicieux dedain de Jean-Baptiste Rousseau, qui, dans sa correspondance avec d'Olivet et Brossette, a d'ailleurs le mérite d'avoir fort bien apprécié Molière; la lettre du poète à M. Chauvelin sur le sujet qui nous occupe vaut mieux, comme pensée, que les trois quarts de ses odes. Ce qu'il faut reconnoître, c'est que les imitations chez Molière sont de toutes sources et infinies; elles ont un caractère de loyauté en même temps que de sans-façon, quelque chose de cette première vie où tout étoit en commun, bien qu'aussi d'ordinaire elles soient parfaitement combinées et descendant quelquefois à de purs détails. Plaute et Térence pour des fables entières, Strapparole et Boccace pour des fonds de sujets, Rabelais et Regnier pour des caractères, Boisrobert et Rotrou et Cyrano pour des scènes, Horace et Montaigne et Balzac pour de simples phrases, tout y figure; mais tout s'y transforme, rien n'y est le même. Là où il imite le plus, qui donc pourroit se plaindre? A côté de son copie, ne voilà-t-il pas Cléanthis qu'il invente? De telles imitations, loin de nous refroidir envers notre poète, nous sont chères; nous aimons à les rechercher, à les poursuivre jusqu'au bout, dans un intérêt de parenté. Ces masques fameux de la bonne comédie, depuis Plaute jusqu'à Patelin, ces malicieux conteurs de tous pays, ces philosophes satiriques et ingénieux, nous les convoquons un moment autour de notre auteur dans un groupe qu'il unit et où il préside; les moins considérables, les Boisrobert, les Sorel, les Cyrano, y sont même introduits à la faveur de ce qu'ils lui ont prêté, de ce qui surtout les recommande et les honore. Ces imitations, en un mot, ne sont le plus souvent pour nous que le résumé heureux de toute une famille d'esprit et de tout un passe comique dans un nouveau type original et supérieur, comme un enfant aimé du ciel, qui, sous un air de jeunesse, exprime à la fois tous ses aïeux.

Chacune des pièces de Molière, à les suivre dans l'ordre de leur apparition, fourniroit matière à un historique étendu et intéressant: ce travail a déjà été fait, et trop bien, par d'autres, pour le reprendre; ce seroit presque toujours le copier¹. Autour de *l'Ecole des Femmes*, en 1662, et plus tard autour du *Tartufe*, il se livra des combats comme précédemment il s'en étoit livré autour du *Cid*, comme il s'en renouvela ensuite autour de *Phèdre*; ce furent là d'illustres journées pour l'art dramatique. La Critique de *l'Ecole des Femmes* et *l'Impromptu*

¹ Voir M^l. Auger et Tascheran.

de Versailles en apprennent suffisamment sur le premier défilé, qui fut surtout une querelle de goût et d'art, quoique déjà la religion s'y glissât à propos des commandements du mariage donnés à Agnès. Les *Placets au Roi* et la préface du *Tartufe* marquent assez le caractère tout moral et philosophique de la seconde lutte, si souvent depuis et si ardemment continuée. Ce que je veux rappeler ici, c'est qu'attaqué des dévots, envié des auteurs, recherché des grands, valet de chambre du roi et son indispensable ressource pour toutes les fêtes, Molière, avec cela, troublé de passions et de tracas domestiques, dévoré de jalousie conjugale, fréquemment malade de sa fluxion de poitrine et de sa toux, directeur de troupe et comédien infatigable bien qu'au régime et au lait, Molière, durant quinze ans, sut à tous les emplois; qu'à chaque nécessité survenante, son génie est présent et répond, gardant de plus ses heures d'inspiration propre et d'initiative. Entre la dette précipitamment payée aux divertissements de Versailles ou de Chambord et ses cordiales avances au bon rire de la bourgeoisie, Molière trouve jour à des œuvres méditées et entre toutes immortelles. Pour Louis XIV, son bienfaiteur et son appui, on le trouve toujours prêt; *l'Amour médecin* est fait, appris et représenté en cinq jours; la *Princesse d'Élide* n'a que le premier acte en vers, le reste suit en prose, et, comme le dit spirituellement un contemporain de Molière, la comédie n'a eu le temps cette fois que de chausser un brodequin; mais elle parolt à l'heure sonnante, quoique l'autre brodequin ne soit pas lacé. *Mélicerte* seule n'est pas finie, mais les *Fâcheux* le furent en quinze jours; mais le *Mariage forcé* et le *Sicilien*, mais *Georges Dandin*, mais *Pourceaugnac*, mais le *Bourgeois-Gentilhomme*, ces comédies de verve avec intermèdes et ballets, ne firent jamais faute. Dans les intérêts de sa troupe il lui fallut souvent dépêcher l'ouvrage, comme quand il fournit son théâtre d'un *Don Juan*, parce que les comédiens de l'hôtel de Bourgogne et ceux de Mademoiselle avoient déjà le leur, et que cette statue qui marche ne cessait de faire merveille. — Et ces diversions ne l'empêchoient pas tout aussitôt de songer à Boileau, aux juges difficiles, à lui-même et au genre humain, par le *Misanthrope*, par le *Tartufe* et les *Femmes savantes*. L'année du *Misanthrope* est en ce sens la plus mémorable et la plus significative dans la vie de Molière. A peine hors de ce chef-d'œuvre sérieux, et qui le parut un peu trop au gros du public, il dut pourvoir en hâte à la jovialité bourgeoise par le *Médecin malgré lui*, et de là, de ce parterre de la rue Saint-Denis, racourir vite à Saint-Germain pour *Mélicerte*, la *Pastorale comique* et cette vallée de Tempé où l'attendoit sur le pré M. de Benserade; Molière faisait face à tous les appels.

Dans une épître adressée en 1669 au peintre Mignard sur le dôme du Val-de-Grâce, Molière a fait une description et un

éloge de la fresque qui s'applique merveilleusement à sa propre manière; il y préconise, en effet,

Cette belle peinture, inconnue en ces lieux,
La fresque, dont la grâce, à l'autre préférée,
Se conserve un éclat d'éternelle durée,
Mais dont la promptitude et les brusques fiertés
Veulent un grand génie à toucher ses beautés.
De l'autre qu'on connoît la traitable méthode
Aux foiblesses d'un peintre aisément s'accommode;
La paresse de l'huile, allant avec lenteur,
Du plus tardif génie attend la pesanteur;
Elle sait secourir, par le temps qu'elle donne,
Les faux pas que peut faire un pinceau qui tâtonne.
Et sur cette peinture on peut, pour faire mieux,
Retenir, quand on veut, avec de nouveaux yeux

Mais la fresque est pressante, et veut sans complaisance
Qu'un peintre s'accommode à son impatience,
La traite à sa manière, et d'un travail soudain
Saisisse le moment qu'elle donne à sa main.
La sévère rigueur de ce moment qui passe
Aux erreurs d'un pinceau ne fait aucune grâce;
Avec elle il n'est point de retour à tenter,
Et tout au premier coup se doit exécuter.

A cette belle chaleur de Molière pour la fresque, pour la grande et dramatique peinture, pour celle-là même qui agit sur les masses prosternées dans les chapelles romaines, qui n'aimeroit reconnoître la sympathie naturelle au poète du drame, au porte de la multitude, à l'exécuteur soudain, véhément, de tant d'œuvres impérieuses aussi et pressantes? Dans les œuvres finies, au contraire, faites pour être vues de près, vingt fois remaniées et repolies, à la Micris, à la Despreaux, à la la Bruyère, nous retrouvons la *paresse de l'huile*. L'allusion est trop directe pour que Molière n'y ait pas un peu songé. Cizeron-Rival, d'ordinaire exact, a dit d'après Brossette : « Au jugement de Despreaux (et » autant que je puis me connoître en poésie, ce n'est pas son » meilleur jugement), de tous les ouvrages de Molière, celui » dont la versification est la plus régulière et la plus soutenue, » c'est le poème qu'il a fait en faveur du fameux Mignard, son » ami. Ce poème, disoit-il à M. Brossette, peut tenir lieu d'un » traité complet de peinture, et l'auteur y a fait entrer toutes les » règles de cet art admirable (et Despreaux citoit les mêmes vers » que nous avons données plus haut). Remarquez, monsieur, » ajoutoit Despreaux, que Molière a fait sans y penser le ca- » ractère de ses poésies, en marquant ici la différence de la » peinture à l'huile et de la peinture à fresque. Dans ce poème » sur la peinture, il a travaillé comme les peintres à l'huile, qui » reprennent plusieurs fois le pinceau pour retoucher et corriger » leur ouvrage, au lieu que dans ses comédies, où il falloit beau- » coup d'action et de mouvement, il préféroit les *brusques fiertés* » de la fresque à la *paresse de l'huile*. » Ce jugement de Boileau a été fort contesté depuis Cizeron-Rival. M. Auget le mentionne

comme *singulier*. Vauvenargues, qui est de l'avis de Fénelon sur la poésie de Molière, trouve ce poème du Val-de-Grâce peu satisfaisant, et préfère en général, comme peintre, la Bruyère au grand comique : prédilection de critique moraliste pour le modèle du genre. Vous êtes peintre à l'huile, monsieur de Vauvenargues ! Boileau, tout aussi intéressé qu'il étoit dans la question, se montre plus fermement judicieux. Non que j'admette que ce poème du Val-de-Grâce soit bon et satisfaisant d'un bout à l'autre, ou que Molière ait modifié, ralenti sa manière en le composant. La poésie en est plus chaude que nette ; elle tombe dans le technique et s'y embarrasse souvent en le voulant animer. Mais Boileau a bien mis le doigt sur le côté précieux du morceau. Boileau, reconnoissons-le, malgré ce qu'on a pu reprocher à ses réserves un peu sorties de l'*Art poétique* ou à son étonnement bien innocent et bien permis sur les rimes de Molière, fut souverainement équitable en tout ce qui concerne le poète son ami, celui qu'il appeloit le *Contemplateur*. Il le comprenoit et l'admiroit dans les parties les plus étrangères à lui-même ; il se plaisoit à être son complice dans le latin macaronique de ses plus belles comédies ; il lui fournissoit les malignes étymologies grecques de l'*Amour médecin* ; il mesuroit dans son entier cette faculté multipliée, immense ; et le jour où Louis XIV lui demanda quel étoit le plus rare des grands écrivains qui auroient honoré la France durant son règne, le juge rigoureux n'hésita pas et répondit : « Sire, c'est Molière. — Je ne le croyois pas, répliqua Louis XIV ; mais vous vous y connoissez mieux que moi. »

On a loué Molière de tant de façons, comme peintre des mœurs et de la vie humaine, que je veux indiquer surtout un côté qu'on a trop peu mis en lumière, ou plutôt qu'on a méconnu. Molière, jusqu'à sa mort, fut en progrès continuel dans la *poésie* du comique. Qu'il ait été en progrès dans l'observation morale et ce qu'on appelle le haut comique, celui du *Misanthrope*, du *Tartufe* et des *Femmes savantes*, le fait est trop évident, et je n'y insiste pas. Mais, autour, au travers de ce développement, où la raison de plus en plus ferme, l'observation de plus en plus mûre, ont leur part, il faut admirer ce surcroît toujours naissant et bouillonnant de verve comique, très-folle, très-riche, très-incépisable, que je distingue fort, quoique la limite soit malaisée à définir, de la farce un peu bouffonne et de la lie un peu scarronesque où Molière trempa au début. Que dirai-je ? c'est la distance qu'il y a entre la prose du *Roman comique* et tel chœur d'Aristophane ou certaines échappées sans fin de Rabelais. Le génie de l'ironique et mordante gaieté à son lyrique aussi, ses purs ébats, son rire étincelant, redoublé, presque sans cause en se prolongeant, désintéressé du réel, comme une flamme folâtre qui voltige de plus belle après que la combustion grossière a cessé, — un rire des dieux, suprême,

inextinguible. C'est ce que n'ont pas senti beaucoup d'esprits de goût, Voltaire, Vauvenargues et autres, dans l'appréciation de ce qu'on a appelé les dernières farces de Molière. M. de Schlegel auroit dû le mieux sentir; lui qui célèbre mystiquement les poétiques fusées finales de Calderon, il auroit dû ne pas rester aveugle à ces fusées, pour le moins égales, d'éblouissante gaieté, qui font aurore à l'autre pôle du monde dramatique. Il a bien accordé à Molière d'avoir le génie du burlesque, mais en un sens prosaïque, comme il eût fait à Scarron, et en préférant de beaucoup le génie fantastique et poétique du comédien Legendre. M. de Schlegel gardoit-il rancune à Molière pour le trait innocent du pédant Caritidès sur les Allemands d'alors, *grands inspecteurs d'inscriptions et enseignes*? Quoi qu'il en soit, Monsieur de Pourceaugnac, le Bourgeois-Gentilhomme, le Malade imaginaire, attestent au plus haut point ce comique jaillissant et imprévu qui, à sa manière, rivalise en fantaisie avec le Songe d'une nuit d'été et la Tempête. Pourceaugnac, M. Jourdain, Argan, c'est le côté de Sganarelle continué, mais plus poétique, plus enlevé de la farce du Barbouille, plus enlevé souvent par delà le réel. Molière, forcé, pour les divertissements de cour, de combiner ses comédies avec des ballets, en vint à déployer, à déchaîner dans ces danses de commande les chœurs bouffons et pétulants des avocats, des tailleurs, des Turcs, des apothicaires; le génie se fait de chaque nécessité une inspiration. Cette issue une fois trouvée, l'imagination inventive de Molière s'y précipita. Les comédies à ballets dont nous parlons n'étaient pas du tout, qu'on se garde de le croire, des conventions au gros public, des provocations directes au rire du bourgeois, bien que ce rire y trouvât son compte; elles furent imaginées plutôt à l'occasion des fêtes de la cour. Mais Molière y complit bien vite et s'y exalta comme éperdument; il fit même des ballets et intermèdes au Malade imaginaire, de son propre mouvement, et sans qu'il y eût pour cette pièce destination de cour ni ordre du roi. Il s'y jetoit d'ironie à la fois et de gaieté de cœur, le grand homme, au milieu de ses amertumes journalières, comme dans une âcre et étourdissante ivresse. Il y mourut en pleine crise et dans le son le plus aigu de cette saillie montée au délire. Or maintenant, entre ces deux points extrêmes du Malade imaginaire ou de Pourceaugnac, et du Barbouille, du Cocu imaginaire, par exemple, qu'on place successivement la charmante naïveté (expression de Boileau) de l'Ecole des Femmes, de l'Ecole des Maris, l'excellent et profond caractère de l'Avare, tant de personnages vrais, réels, ressemblant à beaucoup, et non copiés pourtant, mais trouvés, le sens docte, grave et mordant du Misanthrope, le Tartufe, qui réunit tous les mérites par la gravité du ton encore, par l'importance du vice attaqué et le pressant des situations, les Femmes savantes

enfin, le plus parfait style de comédie en vers, le troisième et dernier coup porté par Molière aux critiques de l'*Ecole des Femmes*, à cette race des prudes et précieuses; qu'on marque ces divers points, et l'on aura toute l'échelle comique imaginable. De la farce franche et un peu grosse du début, on se sera élevé, en passant par le naïf, le sérieux, le profondément observé jusqu'à la fantaisie du rire dans toute sa pompe et au gai sabbat le plus délirant.

Les Fourberies de Scapin, jouées entre le *Bourgeois-Gentilhomme* et l'*Ecole des Femmes*, appartiennent-elles à cette adorable folie comique dont j'ai tâché de donner idée, ou retombent-elles par moments dans la farce un peu enfarinée et bouffonne, comme l'a pensé Boileau en son *Art poétique*? Je serois peut-être de ce dernier avis, sauf les conclusions trop générales qu'en tire le poète régulateur :

Etudes la cour et connoissas la ville ;
L'aue et l'autre est toujours en troubles fertile.
C'est par là que Molière, illustrant ses écrits,
Peut-être de son art eût remporté le prix.
Si, mélas ami du peuple, en ses doctes peintures
Il n'eût pas fait souvent grimacer ses figures,
Quitte pour le bouffon l'agréable et le fin,
Et sans honte à Térence allié Tabarin.
D'une sa ses ridicule ou Scapin l'enveloppe,
Je ne reconnois plus l'auteur du Misanthrope.

Quant aux restrictions reprochées et reprochables à Boileau en cet endroit, son tort est d'avoir trop généralisé un jugement qui, appliqué à *Scapin*, pourroit sembler vrai au pied de la lettre. Cette pièce est effectivement imitée en partie du *Phormion* de Térence, et en partie de la *Francisquine* de Tabarin. De plus, en lisant convenablement le vers

Dans ce sac ridicule où Scapin l'enveloppe¹

(car Molière en cette pièce jouoit le rôle de GÉronte, et par conséquent il entroit en personne dans le sac), on conçoit l'impression pénible que causoit à Boileau cette vue de l'auteur du *Misanthrope*, malade, âgé de près de cinquante ans et bâtonné sur le théâtre. Si nous eussions vu notre Talma à la scène dans la même situation subalterne, nous en aurions certes souffert. Je lis dans Cizeron-Rival le trait suivant, qui éclaire et précise le passage de l'*Art poétique* : « Deux mois avant la mort de Molière, M. Despreaux alla le voir et le trouva fort incommodé de sa toux et faisant des efforts de poitrine qui sembloient le menacer d'une fin prochaine. Molière, assez froid naturellement, fit plus d'amitié que jamais à M. Despreaux. Cela l'engagea à lui dire : Mon pauvre monsieur Molière, vous voilà dans un pitoyable état. La contention continuelle de votre esprit, l'ag-

¹ Cette ingénieuse correction, qui, une fois faite, paroit si nécessaire et si simple est de M. Daunou, dans son excellent commentaire de Boileau.

» tation continuelle de vos poumons sur votre théâtre, tout enfin
 » devoit vous déterminer à renoncer à la représentation. N'y
 » a-t-il que vous dans la troupe qui puisse exécuter les premiers
 » rôles? Contentez-vous de composer, et laissez l'action théâtrale
 » à quelqu'un de vos camarades; cela vous fera plus d'honneur
 » dans le public, qui regardera vos acteurs comme vos gagistes :
 » vos acteurs, d'ailleurs, qui ne sont pas des plus souples avec
 » vous, sentiront mieux votre supériorité. — Ah! monsieur, ré-
 » pondit Molière, que me dites-vous là? Il y a un honneur pour
 » moi à ne point quitter. — Plaisant point d'honneur, disoit en
 » soi-même le Critique, qui consiste à se noircir tous les jours
 » le visage pour se faire une moustache de Sganarelle, et à
 » dévouer son dos à toutes les bastonnades de la comédie! Quoi!
 » cet homme, le premier de notre temps pour l'esprit et pour
 » les sentiments d'un vrai philosophe, cet ingénieux censeur de
 » toutes les folies humaines, en a une plus extraordinaire que
 » celle dont il se moque tous les jours! Cela montre bien le peu
 » que sont les hommes. » Boileau, en effet, ne conseilloit pas
 à Molière d'abandonner ses camarades ni d'abdiquer la direction,
 ce que le chef de troupe auroit pu refuser par humanité, comme
 on a dit, et par beaucoup d'autres raisons; il le pressoit seule-
 ment de quitter les planches : c'étoit le vieux comédien obstiné
 qui chez Molière ne vouloit pas. Boileau dut écrire, ce me
 semble, le passage de l'Art poétique sous l'impression qui lui
 resta du précédent entretien.

La postérité sent autrement : loin de les blâmer, on aime ces
 foiblesses et ces contradictions dans le poète de génie; elles
 ajoutent au portrait de Molière et donnent à sa physionomie un
 air plus proportionné à celui du commun des hommes. On le
 retrouve tel encore, et l'un de nous tous, dans ses passions de
 cœur, dans ses tribulations domestiques. Le comique Molière
 étoit né tendre et facilement amoureux, de même que le tendre
 Racine étoit ne assez caustique et enclin à l'épigramme. Sans
 sortir des œuvres de Molière, on auroit des preuves de cette
 sensibilité dans le penchant qu'il eut toujours au genre noble et
 romanesque, dans beaucoup de vers de *Don Garcie* et de *la*
Princesse d'Élide, dans ces trois charmantes scènes de dépit
 amoureux, tant de la pièce de ce nom que du *Tartufe* et du
Bourgeois-Gentilhomme, enfin dans la scène touchante d'Elvire
 voilée, au IV^e acte de *Don Juan*. Plante et Rabelais, ces grands
 comiques, offrent aussi, malgré leur réputation, des traces d'une
 faculté sensible, délicate, qu'on surprend en eux avec bonheur,
 mais Molière surtout; il y a tout un Ténace dans Molière. En
 amitié, on n'auroit que de beaux traits à en dire; son sonnet
 sur la mort de l'abbé Lamoignon-le-Vayer, et la lettre qu'il y a
 jointe, honorent sa douleur. Bien mieux que le lyrique Malherbe,
 il s'entendoit à pleurer avec un père. Je veux citer de *Don*

Garcie quelques vers de tendresse, desquels Racine eût pu être jaloux pour sa *Bérénice* :

Un soupir, un regard, une simple rougeur,
Un silence est assez pour expliquer un cœur.
Tout parla dans l'amour, et sur cette matière
Le moindre jour doit être une grande lumière...

.....
Oh ! que la différence est connue aisément
De toutes ces faveurs qu'on fait avec étude,
A celles où du cœur fait pencher l'habitude !
Dans les unes toujours on paroit se forcer ;
Mais les autres, hélas ! se font sans y penser.
Semblables à ces eaux si pures et si belles
(Qui coulent sans effort des sources naturelles.

Et dans *les Fâcheux* :

L'amour aime surtout les secrètes faveurs ;
Dans l'obstacle qu'on force il trouve des douceurs,
Et le moindre entretien de la beauté qu'on aime,
Lorsqu'il est défendu, devient grâce suprême.

Et dans *la Princesse d'Élide*, premier acte, première scène, ces vers qui expriment une observation si vraie sur les amours tardives, développées longtemps seulement après la première rencontre :

Ah ! qu'il est bien peu vrai que ce qu'on doit aimer
Aussitôt qu'on le voit prend droit de nous charmer,
Et qu'un premier coup d'œil allume en nous les flammes
Où le ciel en naissant a destiné nos âmes !

avec toute la tirade qui suit. — Or, Molière, de complexion sensible à ce point et amoureuse, vers le temps où il peignoit le plus gaicment du monde Arnolphe dictant les commandements du mariage à Agnès, Molière, âgé de quarante ans lui-même (1662), épousoit la jeune Armande Béjart, âgée de dix-sept ans au plus et sœur cadette de Madeleine¹. Malgré sa passion pour

¹ On a cru longtemps que cette Béjart, femme de Molière, étoit fille naturelle et non sœur de l'autre Béjart ; on l'a même cru du vivant de Molière, et depuis, sans interruption, jusqu'à ce que M. Bessara découvrit de nos jours l'acte de mariage qui dérange cette parenté. M. Fortin d'Urban a essayé d'infirmer, non pas l'authenticité, mais la valeur de cet acte ; et au milieu de beaucoup de raisons vaines, il a avancé quelques réflexions assez plausibles. Il est bien singulier, en effet, que tous les biographes de Molière, à partir de Grimairet, aient écrit, sans contradiction, qu'il avoit épousé la fille naturelle de la Béjart, sa première maîtresse. Monsieur adresse même à Louis XIV une dénonciation contre l'illustre comique, l'accusant d'avoir épousé la fille après avoir vécu avec la mère, et insinuant par là qu'il avoit pu épouser sa propre fille : ce qui, dans tous les cas, seroit invinciblement réfutable par les dates. Louis XIV ne répondit à ce déchaînement de la haine qu'en devenant parrain du premier enfant qu'eut Molière. Certes, la plus directe justification que Molière pût offrir à son roi en cette circonstance fut l'acte de son mariage et la preuve que les deux Béjart n'étoient que sœurs. Mais comment tous ceux qui ont écrit sur Molière, comment Grimairet, son principal biographe, qui écrivoit d'après Baron, comment les autres contemporains, Marcel, auteur présumé d'une première *Vie abrégée*, l'auteur inconnu de la *Fameuse Comédienne*, Bayle, de Vissé qui contredit Grimairet sur plusieurs points, ont-ils ignoré cette

elle et malgré son génie, il n'échappa point au malheur dont il avoit donné de si solâtres peintures. Don Garcie étoit moins jaloux que Molière; Georges Dandin et Sganarelle étoient moins trompés. A partir de *la Princesse d'Elide*, où l'infidélité de sa femme commença de lui apparôître, sa vie domestique ne fut plus qu'un long tourment. Averti des succès qu'on attribuoit à M. de Lauzun près d'elle, il en vint à une explication. Mademoiselle Molière, dans cette situation difficile, lui donna le change sur Lauzun en avouant une inclination pour M. de Guiche, et s'en tira, dit la chronique, par des larmes et un évanouissement. Tout meurtri de sa disgrâce, notre poète se remit à aimer mademoiselle de Brie, ou plutôt il venoit s'entretenir près d'elle des injures de l'autre amour; Alceste est ramené à Enaûthe par les rebuts de Célimène. Lorsqu'il donna *le Misanthrope*, Molière, brouillé avec sa femme, ne la voyoit plus qu'au théâtre, et il est difficile qu'entre elle, qui jouoit en effet Célimène, et lui, qui représentoit Alceste, quelque allusion à leurs sentiments et à leurs situations réelles ne se retrouve pas. Ajoutez, pour compliquer les ennuis de Molière, la présence de l'ancienne Béjart, femme impérieuse, peu débonnaire, à ce qui semble. Le grand homme cheminoit entre ces trois femmes, aussi embarrassé parfois, comme le lui disoit agréablement Chapelle, que Jupiter au siège d'Ilium entre les trois déesses. Mais laissons parler sur ce chapitre domestique un contemporain du poète, dans un récit fort peu authentique sans doute, assez vraisemblable pourtant de fond ou même de couleur, et à quoi, comme familiarité de détail, rien ne peut suppléer.

Cependant, ce ne fut pas sans se faire une grande violence que Molière résolut de vivre avec sa femme dans cette indifférence. La raison la lui faisoit regarder comme une personne que sa conduite rendoit indigne des caresses d'un honnête homme. Sa tendresse lui faisoit envisager la peine qu'il auroit de la voir sans se servir des privilèges que donne le mariage, et il y rêvoit un jour dans son jardin d'Auteuil, quand un de ses amis, nommé Chapelle, qui s'y venoit promener par hasard, l'y aborda, et le trouvant plus inquiet que de coutume, il lui en demanda plusieurs fois le sujet. Molière, qui eut quelque honte de se sentir si peu de constance pour un malheur si fort à la rime, résista autant qu'il put. Mais il étoit alors dans une de ces plénitudes de cœur si connues par les gens qui ont aimé; il céda à l'envie de se soulager, et avoua de bonne foi à son ami que la manière dont il étoit forcé d'en user avec sa femme étoit la cause de cet abattement où il se trouvoit. Chapelle,

Enon dont Molière dut répondre? Comment une erreur aussi forte, sur une relation aussi rapprochée, a-t-elle fait autorité du temps de Molière, et même après des personnes qui l'avoient beaucoup vu et pratiqué? Et cependant, malgré la difficulté de l'explication, c'est bien à l'acte qu'il faut croire

» qui croyoit être au-dessus de ces sortes de choses, le raille sur
 » de qu'un homme comme lui, qui savoit si bien poindre le foible
 » des autres, tomboit dans celui qu'il blâmoit-tous les jours, et
 » lui fit voir que le plus ridicule de tout étoit d'aimer une personne
 » qui ne répond pas à la tendresse qu'on a pour elle. Pour moi,
 » lui dit-il, je vous avoue que si j'étois assez malheureux pour
 » me trouver en pareil état, et que je fusse persuadé que la
 » même peronne accordât des faveurs à d'autres, j'aurois tant
 » de ineprie pour elle qu'il me ~~guérirait~~ ^{guérirait} infailiblement de ma
 » passion. Encore avez-vous une satisfaction que vous n'aurez
 » pas si c'étoit une maîtresse; et la vengeance, qui prend ordi-
 » nairement la place de l'amour dans un cœur outragé, vous peut
 » payer tous les chagrins que vous cause votre épouse, puisque
 » vous n'avez qu'à l'enfermer : ce sera un moyen assuré de vous
 » mettre l'esprit en repos.

» Molière, qui avoit écouté son ami avec assez de tranquillité,
 » l'interrompit afin de lui demander s'il n'avoit jamais été amour-
 » reux. Oui, lui répondit Chapelle, je l'ai été comme un homme
 » de bon sens doit l'être; mais je ne me scrois jamais fait une
 » si grande peine pour une chose que mon honneur m'auroit
 » conseillé de faire, et je rougis pour vous de vous trouver si
 » incertain. — Je vois bien que vous n'avez encore ~~rien~~ ^{rien} ~~été~~ ^{été};
 » répondit Molière, et vous avez pris la figure de l'amour pour
 » l'amour même. Je ne vous rapporterai point une infinité d'exem-
 » ples qui vous feroient connoître la puissance de cette passion;
 » je vous serai seulement un recit fidèle de mon embarras, pour
 » vous faire comprendre combien on est peu maître de soi-même
 » quand elle a une fois pris sur nous un certain ascendant, que
 » le tempérament lui donne d'ordinaire. Pour vous répondre donc
 » sur la connoissance parfaite que vous dites que j'ai du cœur de
 » l'homme par les portraits que j'en expose tous les jours, je de-
 » meurerai d'accord que je me suis étudié autant que j'ai pu à
 » connoître leur foible; mais si ma science m'a appris qu'on
 » pouvoit fuir le peril, mon expérience ne m'a que trop fait voir
 » qu'il est impossible de l'éviter, j'en juge tous les jours par moi-
 » même. Je suis ne avec les dernières dispositions à la tendresse,
 » et comme j'ai cru que mes efforts pourroient inspirer à ma
 » femme, par l'habitude, des sentimens que le temps ne pour-
 » roit détruire, je n'ai rien oublié pour y parvenir. Comme elle
 » étoit encore fort jeune quand je l'épousai, je ne m'aperçus pas
 » de ses mechantes inclinations, et je me crus un peu moins
 » malheureux que la plupart de ceux qui prennent de pareils
 » engagements. Aussi le mariage ne valent point mes impres-
 » sions; mais je lui trouvai tant d'indifférence que je com-
 » mençai à m'apercevoir que toute ma précaution avoit été inutile,
 » et que ce qu'elle sentoit pour moi étoit bien éloigné de ce que
 » j'avois souhaité pour être heureux. Je me fis à moi-même ce

reproche sur une délicatesse qui me sembloit ridicule dans un
 mari, et j'attribuai à son humeur ce qui étoit un effet de son
 peu de tendresse pour moi. Mais je n'eus que trop de moyens
 de m'apercevoir de mon erreur, et la folle passion qu'elle eut
 peu de temps après pour le comte de Guiche fit trop de bruit
 pour me laisser dans cette tranquillité apparente. Je n'épar-
 gnai rien, à la première connoissance que j'en eus, pour me
 vaincre moi-même, dans l'impossibilité que je trouvai à la
 changer. Je me servis pour cela de toutes les forces de mon
 esprit, j'appelai à mon secours tout ce qui pouvoit contribuer à
 ma consolation. Je la considérai comme une personne de qui
 tout le mérite étoit dans l'innocence, et qui par cette raison
 n'en conservoit plus depuis son infidélité. Je pris dès lors la
 résolution de vivre avec elle comme un honnête homme qui
 a une femme coquette, et qui est bien persuadé, quoi qu'on
 puisse dire, que sa réputation ne dépend point de la mauvaise
 conduite de son épouse; mais j'eus le chagrin de voir qu'une
 personne sans beauté, qui doit le peu d'esprit qu'on lui trouve
 à l'éducation que je lui ai donnée, détruisoit en un moment
 toute ma philosophie. Sa présence me fit oublier mes réso-
 lutions, et les premières paroles qu'elle me dit pour sa défense
 me laissèrent si convaincu que mes soupçons étoient mal fondés
 que je lui demandai pardon d'avoir été si crédule. Cependant
 mes bontés ne l'ont point changée. Je me suis donc déterminé
 de vivre avec elle comme si elle n'étoit pas ma femme; mais
 si vous saviez ce que je souffre, vous auriez pitié de moi. Ma
 passion est venue à tel point qu'elle va jusqu'à entrer avec
 compassion dans ses intérêts. Et quand je considère combien
 il m'est impossible de vaincre ce que je sens pour elle, je me
 dis en même temps qu'elle a peut-être une même difficulté à
 détruire le penchant qu'elle a d'être coquette, et je me trouve
 plus dans la disposition de la plaindre que de la blâmer. Vous
 me direz sans doute qu'il faut être porte pour aimer de cette
 manière; mais pour moi, je crois qu'il n'y a qu'une sorte d'a-
 mour, et que les gens qui n'ont point senti de semblables dé-
 licatesses n'ont jamais aimé véritablement. Toutes les choses du
 monde ont du rapport avec elle dans mon cœur. Mon idée en
 est si fort occupée que je ne sais rien en son absence qui m'en
 puisse divertir. Quand je la vois, une émotion et des trans-
 ports qu'on peut sentir, mais qu'on ne sauroit dire, m'ôtent
 l'usage de la reflexion; je n'ai plus d'yeux pour ses défauts, il
 m'en reste seulement pour tout ce qu'elle a d'aimable¹. N'est-

¹ Les mêmes sentiments se retrouvent exprimés par des termes presque semblables dans la bouche d'Alceste :

Mais avec tout cela, qu'il que je puisse faire,
 Je confesse mon foible, elle a fait de moi plaire;
 J'ai beau voir ses défauts et j'ai beau la blâmer,
 Et dût qu'on en ait, elle se fait aimer.

« ce pas là le dernier point de folie, et n'admirez-vous pas que
 « tout ce que j'ai de raison ne sert qu'à me faire connoître ma
 « foiblesse, sans en pouvoir triompher ? — Je vous avoue à mon
 « tour, lui dit son ami, que vous êtes plus à plaindre que je ne
 « pensois, mais il faut tout espérer du temps. Continuez cepen-
 « dant à faire vos efforts; ils feront leur effet lorsque vous y
 « penserez le moins. Pour moi, je vais faire des vœux afin que
 « vous soyez bientôt content. Il se retira et laissa Molière, qui
 « rêva encore fort longtems aux moyens d'amuser sa douleur. »

Cette touchante scène se passoit à Auteuil, dans ce jardin plus célèbre par une autre aventure que l'imagination classique a brodée à l'infini, qu'Andrieux a fixée avec goût, et dont la gaieté convient mieux à l'idée commune qu'éveille le nom de Molière. Je veux parler du fameux souper où, pendant que l'amphitryon malade gardoit la chambre, Chapelle fit si bien les honneurs de la cave et du festin, que tous les convives, Despréaux en tête, courroient se noyer à la Seine de gaieté de cœur, si Molière, amené par le bruit, ne les avoit persuadés de remettre l'entreprise au lendemain à la clarté des cieux. Notez que cette joyeuse histoire n'a eu tant de vogue que parce que le nom populaire de notre grand comique s'y mêle et l'anime. Le nom littéraire de Boileau n'auroit pas suffi pour la vulgariser à ce point; on ne va pas remuer de la sorte des anecdotes sur Racine. Ces espèces de légendes n'ont cours qu'à l'occasion de poètes vraiment populaires. C'est aussi à un retour par eau de la maison d'Auteuil qu'eut lieu, entre Molière et Chapelle, l'*aventure du minime*. Chapelle, resté pur gassendiste par souvenir de collège, comme quelque ancien barbiste de nos jours qui, buveur et paresseux, est resté fidèle aux vers latins, Chapelle disputoit à tue-tête dans le bateau sur la philosophie des atomes, et Molière lui nioit vivement cette philosophie, en ajoutant, toutefois, dit l'histoire : *Passe pour la morale*. Or, un religieux se trouvoit là, qui paroisoit attentif au différend, et qui, interpellé tour à tour par l'un et par l'autre, lâchoit de temps en temps un *hum!* du ton d'un homme qui en dit moins qu'il ne pense; les deux amis attendoient sa décision. Mais en arrivant devant les *Bons-Hommes*, le religieux demanda à être mis à terre et prit sa besace au fond du bateau; ce n'étoit qu'un moine mendiant. Son *hum!* discret et lâche à propos l'avoit fait juger capable. « Voyez, petit garçon, dit alors Molière à Baron enfant, qui étoit là, voyez ce que fait le silence quand il est observé avec conduite. »

Quant à la scène sérieuse, mélancolique, du jardin, entre

¹ Ainsi que le, au cinq-vingt acte, Alceste dit à Éliante et à Philinte :

Tous voyez ce que peut une indulgence d'ore.

Et je vous fais trois fois deux témoins de ma foiblesse, etc.,

Chapelle et Molière, que nous avons donnée, Grimarest la raconte à peu près dans les mêmes termes, mais il y fait figurer le physicien Rohault au lieu de Chapelle. Il est très-possible que Molière ait parlé à Rohault de ses chagrins dans le même sens qu'à son autre ami, mais on est tenté plus volontiers d'accueillir la version précédente, bien qu'elle fasse partie d'un libelle scandaleux (*la Fâmeuse comédienne*), qui lie contre la veuve de Molière, la Guérin, qui, comme tant de veuves de grands hommes, s'étoit remariée peu dignement. On trouve dans ce même écrit, qui ne semble pas, du reste, dirigé contre Molière lui-même, d'étranges détails, racontés en passant, sur sa liaison première avec le jeune Baron, — Baron qui jouoit alors Myrtil dans *Mélicerte*. La pensée se reporte involontairement à certains sonnets de Shakspeare. Mais ignorons, repoussons, pour Molière, ce que dément tout d'abord son génie, si franc du collier, comme la duchesse palatine d'Orléans le disoit de Louis XIV, et ce que dans Shakspeare au moins on peut tenter d'expliquer honorablement et d'idéaliser.

Si Molière n'a pas laissé de sonnets, à la façon de quelques grands poètes, sur ses sentiments personnels, ses amours, ses douleurs, en a-t-il transporté indirectement quelque chose dans ses comédies ? et en quelle mesure l'a-t-il fait ? On trouve dans sa vie, par M. Tachereau, plusieurs rapprochements ingénieux des principales circonstances domestiques, avec les endroits des pièces qui peuvent y correspondre. « Molière, disoit la Grange, son camarade et le premier éditeur de ses œuvres complètes, Molière faisoit d'admirables applications dans ses comédies, où l'on peut dire qu'il a joué tout le monde, puisqu'il s'y est joué le premier, en plusieurs endroits, sur les affaires de sa famille, et qui regardoient ce qui se passoit dans son domestique, c'est ce que ses plus particuliers amis ont remarqué bien des fois. » Ainsi, au troisième acte de *Bourgeois-Gentilhomme*, Molière a donné un portrait ressemblant de sa femme ; ainsi, dans la scène première de *l'Impromptu de Versailles*, il place un trait piquant sur la date de son mariage, ainsi, dans la cinquième scène du second acte de *l'Avare*, il se raille lui-même sur sa fluxion et sa toux, ainsi encore, dans *l'Avare*, il accommode au rôle de Laffiche la marche boiteuse de Bejart aîné, comme il avoit attribué au Jodelet des *Précieuses* la pâleur de visage du comédien Brécourt. Il est infiniment probable qu'il a songé dans *Arnolphe*, dans *Alceste*, à son âge, à sa situation, à sa jalouxie, et que sous le travestissement d'Argan il donne cours à son antipathie personnelle contre la Faculté. Mais une distinction essentielle est à faire, et l'on ne sauroit trop la méditer, parce qu'elle touche au fond même du genre dramatique. Les traits précédents ne portent que sur des conformités assez vagues et générales ou sur de très-simples détails, et en réalité aucun

des personnages de Molière n'est lui. La plupart même de ces traits tout à l'heure indiqués ne doivent être pris que pour des artifices et de menus à-propos de l'acteur excellent, ou pour quelqu'une de ces confusions passagères entre l'acteur et le personnage, familières aux comiques de tous les temps et qui aident à rire. Il n'en faut pas dire moins de ces prétendues copies que Molière auroit faites de certains originaux. Alceste seroit le portrait de M. de Montausier, le Bourgeois-Gentilhomme celui de Rohault, l'Avare celui du président de Bercy; que sais-je? Ici c'est le comte de Grammont, là le duc de la Feuillade, qui fait les frais de la pièce. Les Dangeau, les Tallemant, les Guy Patin, les Cizeron-Rival, ces amateurs d'*ana*, donnent là-dedans avec un zèle ingénu et nous tiennent au courant de leurs découvertes anecdotiques sans nombre; tout cela est futile. Non, Alceste n'est pas plus M. de Montausier qu'il n'est Molière, qu'il n'est Despreaux, dont il reproduit également quelque trait. Non, le chasseur même des *Fâcheux* n'est pas tout uniment M. de Soyecourt, et Trissotin n'est l'abbé Cottin qu'un moment; les personnages de Molière, en un mot, ne sont pas des copies, mais des créations. Je crois à ce que dit Molière des prétendus portraits dans son *Impromptu de Versailles*, mais par des raisons plus radicales que celles qu'il donne. Il y a des traits à l'infini chez Molière, mais pas ou peu de portraits. La Bruyère et les peintres critiques font des portraits. Patiemment, ingénieusement, ils collationnent les observations, et, en face d'un ou de plusieurs modèles, ils reportent sans cesse sur leur toile un détail à côté d'un autre. C'est la différence d'Onuphre à Tartufe; la Bruyère, qui critique Molière, ne la sentoit pas. Molière, lui, invente, engendre ses personnages, qui ont bien çà et là des airs de ressembler à tels ou tels, mais qui, au total, ne sont qu'eux-mêmes. L'entendre autrement, c'est ignorer ce qu'il y a de multiple et de complexe dans cette mystérieuse physiologie dramatique dont l'auteur seul a le secret. Il peut se rencontrer quelques traits d'emprunt dans un vrai personnage comique, mais entre cette réalité copiée un moment, puis abandonnée, et l'invention, la création qui la continue, qui la porte, qui la transfigure, la limite est insaisissable. Le grand nombre superficiel salue au passage un trait de sa connaissance et s'écrie : « C'est le portrait de tel homme. » On attache, pour plus de commodité, une étiquette connue à un personnage nouveau. Mais véritablement l'auteur seul sait jusqu'où va la copie et où l'invention commence; seul il distingue la ligne sinuose, la jointure plus savante et plus divinement accomplie que celle de l'épaule de Pelops.

Dans cette famille d'esprit qui compte, en divers temps et à divers rangs, Cervantes, Rubelais, le Sage, Fielding, Beaumarchais et Walter Scott, Molière est, avec Shakspeare, l'exemple le plus complet de la faculté dramatique, et, à proprement parler,

créatrice, que je voudrais exactement déterminer. Shakspeare a de plus que Molière les touches pathétiques et les éclats du terrible : Macbeth, le roi Lear, Ophélie; mais Molière rachète à certains égards cette perte par le nombre, la perfection, la contexture profonde et continue de ses principaux caractères. Chez tous ces grands hommes évidemment, chez Molière plus évidemment encore, le génie dramatique n'est pas une extension, un épanouissement au dehors d'une faculté lyrique et personnelle, qui, partant de ses propres sentiments intérieurs, travaillerait à les transporter et à les faire revivre le plus possible sous d'autres masques (Byron dans ses tragédies), pas plus que ce n'est l'application pure et simple d'une faculté d'observation critique, analytique, qui relèverait avec soin, dans des personnages de sa composition, les traits épars qu'elle auroit rassemblés (Gresset dans *le Méchant*). Il y a toute une classe de dramatiques véritables qui ont quelque chose de lyrique, en un sens, ou de presque aveugle dans leur inspiration, un échauffement qui naît d'un vif sentiment actuel, et qu'ils communiquent directement à leurs personnages. Molière disoit du grand Corneille : « Il a un lutin qui vient de temps en temps lui souffler d'excellents vers et qui ensuite le laisse là en disant : Voyons comme il s'en tirera quand il sera seul, et il ne fait rien qui vaille, et le lutin s'en amuse. » N'est-ce pas dans ce même sens, et non dans celui qu'a supposé Voltaire, que Richelieu reprochoit à Corneille de n'avoir pas l'*esprit de suite*? Corneille, en effet, Crébillon, Schiller, Ducis, le vieux Marlowe, sont ainsi sujets à des lutins, à des émotions directes et soudaines, dans les accès de leur veine dramatique. Ils ne gouvernent pas leur génie selon la plénitude et la suite de la liberté humaine. Souvent sublimes et superbes, ils obéissent à je ne sais quel cri de l'instinct et à une noble chaleur de sang, comme les animaux généreux, lions ou tanreaux; ils ne savent pas bien ce qu'ils font. Molière, comme Shakspeare, le sait; comme ce grand devancier, il se tient, on peut le dire, dans une sphère plus librement étendue, et par cela supérieure, se gouvernant lui-même, dominant son feu, ardent à l'œuvre, mais lucide dans son ardeur. Et sa lucidité, néanmoins, sa froideur habituelle de caractère au centre de l'œuvre si mouvante, n'aspiroit en rien à l'impartialité calculée et glacée, comme on l'a vu de Goethe, le Talleyrand de l'art : ces raffinements critiques au sein de la poésie n'étoient pas alors inventés. Molière et Shakspeare sont de la race primitive, deux frères, avec cette différence, je me le figure, que dans la vie commune Shakspeare, le poète des pleurs et de l'effroi, développoit volontiers une nature plus riante et plus heureuse, et que Molière, le comique rejoyssant, se laissoit aller à plus de mélancolie et de silence.

Le génie lyrique, élégiaque, intime, personnel (je voudrais

lui donner tous les noms plutôt que celui de *subjectif*, qui sent trop l'école), ce génie qui est l'antagoniste-né du dramatique, se chante, se plaint, se raconte et se décrit sans cesse. S'il s'applique au dehors, il est tenté à chaque pas de se mirer dans les choses, de se sentir dans les personnes, d'intervenir et de se substituer partout en se déguisant à peine; il est le contraire de la diversité. Molière, en son épître à Mignard, a dit du dessin des physionomies et des visages :

Et c'est là qu'un grand peintre, avec pleine largesse,
D'une féconde idée étale la richesse,
Faisant briller partout de la diversité,
Et ne tombant jamais dans un air répété;
Mais un peintre commun trouve une peine extrême
A sortir dans ses airs de l'amour de soi-même;
De redites sans nombre il fatigue les yeux,
Et plein de son image, il se peint en tous lieux.

Notre poète caractérisoit, sans y songer, le génie lyrique, qui, du reste, n'étoit pas développé et isolé de son temps comme depuis. La Fontaine, qui en avoit de naïves effusions, y associoit une remarquable faculté dramatique qu'il mit si bien en jeu dans ses fables. Racine, génie admirablement heureux et proportionné, capable de tout dans une belle mesure, auroit excelle à se chanter, à se soupïrer et à se décrire, si ç'avoit été la mode alors, de même qu'en se tournant à la réalité du dehors, il auroit excellé au portrait, à l'épigramme fine et à la raillerie, comme cela se voit par la lettre à l'auteur des *Imaginaires*. Les *Plaideurs* trahissent en lui la vocation la plus opposée à celle d'*Esther*. Son principal talent naturel étoit pourtant, je le crois, vers l'épanchement de l'élégie; mais on ne peut trop le décider, tant il a su convenablement s'identifier avec ses nobles personnages, dans la région mixte, idéale et modérément dramatique, où il se déployoit à ravir.

Une marque souveraine du génie dramatique fortement caractérisé, c'est, selon moi, la fécondité de production, c'est le maniement de tout un monde qu'on évoque autour de soi et qu'on peuple sans relâche. J'ai cherché à soutenir ailleurs que chaque esprit sensible, délicat et attentif, peut faire avec soi-même, et moyennant le souvenir choisi et réfléchi de ses propres situations, un bon roman, mais un seul; j'en dirai presque autant du drame. On peut faire jusqu'à un certain point une bonne comédie, un bon drame, en sa vie; témoin Greffet et Piron. C'est dans la récidive, dans la production facile et infatigable, que se déclare le don dramatique. Tous les grands dramatiques, quelques-uns même fabuleux en cela, ont montré cette fertilité primitive de génie, une fécondité digne des patriarches. Voilà bien la preuve du don, de ce qui n'est pas explicable par la seule observation sagace, par le seul talent de peindre, de cette faculté magique de certains hommes qui, enfants, leur fait jouer

des scènes, imiter, reproduire et inventer des caractères avant presque d'en avoir observé, qui plus tard, quand la connaissance du monde leur est venue, réalise à leur gré des originaux en foule, qu'on reconnoît pour vrais sans les pouvoir confondre avec aucun des êtres déjà existants, l'inventeur s'effaçant et se perdant lui-même dans cette foule bruyante, comme un spectateur obscur. Le grand critique allemand Tieck a essayé de discerner la personne de Shakspeare dans quelques profils secondaires de ses drames, dans les Horatio, les Antonio, aimables et heureuses figures. On a cru voir ainsi la physionomie bienveillante de Scott dans les Mordaunt Morton et autres personnages analogues de ses romans. On ne peut même en conjecturer autant pour Molière.

Mademoiselle Poisson, femme du comédien de ce nom, a donné de Molière le portrait suivant, que ceux qu'a laissés Mignard ne démentent pas pour les traits physiques, et qui satisfait l'esprit par l'image franche qu'il suggère. « Molière, dit-elle, » n'étoit ni trop gras ni trop maigre; il avoit la taille plus grande » que petite, le port noble, la jambe belle, il marchoit gravement, avoit l'air très-sérieux, le nez gros, la bouche grande, » les lèvres épaisses, le teint brun, les sourcils noirs et forts, et » les divers mouvements qu'il lui donnoit lui rendoient la physionomie extrêmement comique. A l'égard de son caractère, » il étoit doux, complaisant, généreux, il aimoit fort à haranguer, et, quand il lisoit ses pièces aux comédiens, il vouloit » qu'ils y amenassent leurs enfants, pour tirer des conjectures » de leurs mouvements naturels¹. » Ce qui apparôit en ce peu de lignes de la mâle beauté du visage de Molière m'a rappelé ce que Tieck raconte de la *face tout humaine* de Shakspeare. Shakspeare, jeune, inconnu encore, attendoit dans la chambre d'une auberge l'arrivée de lord Southampton, qui alloit devenir son protecteur et son ami. Il écoutoit en silence le poète Marlowe, qui s'abandonnoit à sa verve bruyante sans prendre garde au jeune inconnu. Lord Southampton, étant arrivé dans la ville, dépêcha son page à l'hôtellerie. « Tu vas aller, lui dit-il en l'envoyant, dans la chambre commune, là, regarde attentivement tous les visages. les uns, remarque-le bien, te paroîtront ressembler à des figures d'animaux moins nobles, les autres à des figures d'animaux plus nobles, cherche toujours jusqu'à ce que tu aies rencontré un visage qui ne te paroisse ressembler à rien autre qu'à un visage humain. C'est là l'homme que je cherche. salue-le de ma part et aime-le-moi. » Et le jeune page s'empressa d'aller, et, en entrant dans la chambre commune, il se mit à examiner les visages, et, après un lent examen, trouvant le visage du poète Marlowe le plus beau de tous, il crut que c'étoit

¹ *Mercury de France*, mai 1740.

l'homme, et il l'amena à son maître. La physionomie de Marlowe, en effet, ne manquoit pas de ressemblance avec le front d'un noble taureau, et le page, comme un enfant qu'il étoit encore, en avoit été frappé plus que de toute autre. Mais lord Southampton lui fit ensuite remarquer son erreur, et lui expliqua comment le visage humain et proportionné de Shakspeare, qui frappoit peut-être moins au premier abord, étoit pourtant le plus beau. Ce que Tieck a dit là si ingénieusement des visages, il le veut dire surtout, on le sent, de l'intérieur des génies.

Molière ne séparoit pas les œuvres dramatiques de la représentation qu'on en faisoit, et il n'étoit pas moins directeur et acteur excellent qu'admirable poète. Il aimoit, avons-nous dit, le théâtre, les planches, le public; il tenoit à ses prérogatives de directeur, à haranguer en certains cas solennels, à intervenir devant le parterre, parfois orageux. On raconte qu'un jour il apaisa par sa harangue MM. les mousquetaires, furieux de ce qu'on leur avoit supprimé leurs entrées. Comme acteur, ses contemporains s'accordent à lui reconnoître une grande perfection dans le jeu comique; mais une perfection acquise à force d'étude et de volonté. La nature, dit encore mademoiselle Poisson, lui avoit refusé ces dons extérieurs si nécessaires au théâtre, surtout pour les rôles tragiques. Une voix sourde, des inflexions dures, une volubilité de langue qui précipitoit trop sa déclamation, le rendoient de ce côté fort inférieur aux acteurs de l'hôtel de Bourgogne. Il se rendit justice et se renferma dans un genre où ses défauts étoient plus supportables. Il eut même bien des difficultés pour y réussir, et ne se corrigea de cette volubilité, si contraire à la belle articulation, que par des efforts continuels qui lui causèrent un hoquet qu'il a conservé jusqu'à la mort, et dont il savoit tirer parti en certaines occasions. Pour varier ses inflexions, il mit le premier en usage certains tons inusités, qui le firent d'abord accuser d'un peu d'affectation, mais auxquels on s'accoutuma. Non-seulement il plaisoit dans les rôles de Mascarille, de Sganarelle, d'Hali, etc., etc.; il excelloit encore dans les rôles de haut comique, tels que ceux d'Arnolphe, d'Orgon, d'Harpagon. C'est alors que, par la vérité des sentimens, par l'intelligence des expressions et par toutes les finesses de l'art, il séduisoit les spectateurs au point qu'ils ne distinguoient plus le personnage représenté d'avec le comédien qui le représentoit. Aussi se chargeoit-il toujours des rôles les plus longs et les plus difficiles. Tous les contemporains, de Vissr, Segrais, sont unanimes sur ce succès prodigieux obtenu par Molière, dès qu'il consentoit à déposer la couronne tragique de laurier, pour laquelle il avoit un foible. Dans ce qu'on appelle les rôles de *manteau*, où il jouoit, le seul Grandmiesnil peut-être l'a égalé depuis. Mais dans le tragique aussi, sa diction, si ce n'est son exécution, étoit parfaite. La lutte qu'il soutint avec l'hôtel de

Bourgogne, et dont *l'Impromptu de Versailles* constate plus d'un détail piquant, n'est autre que celle du débit vrai contre l'emphase déclamatoire, de la nature contre l'école. Mascarille, dans *les Précieuses*, se moque des comédiens ignorants qui récitent comme l'on parle : Molière et sa troupe étoient de ceux-ci. On croiroit dans *l'Impromptu* entendre les conseils de notre Talma sur *Nicomède*. Comme Talma encore, Molière étoit grand et somptueux en manière de vivre, riche à trente mille livres de revenu, qu'il dépensoit amplement en libéralités, en réceptions, en bienfaits. Son domestique ne se bornoit pas à cette bonne Laforest, confidente célèbre de ses vers, et les gens de qualité, à qui il rendoit volontiers leurs régal, ne trouvoient nullement chez lui un ménage bourgeois et à la Corneille. Il habitoit, dans la dernière partie de sa vie, une maison de la rue Richelieu, à la hauteur et en face de la rue Traversière, vers le n° 34 d'aujourd'hui.

Molière, arrivé à l'âge de quarante ans au comble de son art, et, ce semble, de la gloire, affectionné du roi, protégé et recherché des plus grands, mandé fréquemment par M. le Prince, allant chez M. de la Rochefoucauld lire *les Femmes Savantes* et chez le vieux cardinal de Retz lire *le Bourgeois-Gentilhomme*, Molière, indépendamment de ses désaccords domestiques, étoit-il, je ne dis pas heureux dans la vie, mais satisfait de sa position selon le monde? On peut affirmer que non. Éteignez, atténuez, déguisez le fait sous toutes les réserves imaginables; malgré l'éclat du talent et de la faveur, il restoit dans la condition de Molière quelque chose dont il souffroit. Il souffroit de manquer parfois d'une certaine considération sérieuse, élevée; le comédien en lui nuisoit au poète. Tout le monde rioit de ses pièces, mais tous ne les estimoient pas assez; trop de gens ne le prenoient, il le sentoit bien, que comme le meilleur sujet de divertissement:

Molière avec Tartufe y doit jouer son rôle.

On le faisoit venir pour égayer ce bon vieux cardinal, pour rémoussiller un peu. Madame de Sévigné en parle sur ce ton. Chapelle l'appeloit *grand homme*, mais ces amis considérables, et Boileau le premier, regrettoient en lui le mélange du bouffon. On voit, après sa mort, de Vise, dans une lettre à Grimar, se contester le *monsieur* à Molière; et à son convoi, une femme du peuple, à qui l'on demandoit quel étoit ce mort qu'on enterroit : « Eh! répondit-elle, c'est ce Molière. » Une autre femme, qui étoit à sa fenêtre et qui entendit ce propos, s'écria : « Comment, malheureuse! il est bien monsieur pour toi. » — Molière, observateur clairvoyant et inexorable comme il étoit, devoit ne rien perdre de mille chétives circonstances qu'il dévorait avec mépris. Certains honneurs même le dédommageoient médiocrement, et parfois le flattoient assez amèrement, je pense, comme, par exemple, l'honneur de faire, en qualité de domestique, le lit de

Louis XIV. Lorsque Louis XIV encore, pour fermer la bouche aux calomnies, étoit parrain avec la duchesse d'Orléans du premier enfant de Molière, et couvroit ainsi le mariage du comédien de son manteau fleurdelisé, lorsqu'en une autre circonstance il le faisoit assoir à sa table, et disoit tout haut, en lui servant une aile de son *en-cas de nuit* : « Me voilà occupe de faire manger Molière, que mes officiers ne trouvent pas assez bonne compagnie pour eux, » le fier offense étoit-il et demeueroit-il aussi touché de la réparation que de l'injure? Vauvenargues, dans son dialogue de Molière et d'un jeune homme, a fait exprimer au poète-comédien, d'une manière touchante et grave, ce sentiment d'une position incomplète. Il aura pris l'idée de ce dialogue dans un entretien réel, rapporté par Grimarest, et où le poète dissuada un jeune homme qui le venoit consulter sur sa vocation pour le théâtre.

Dix mois avant sa mort, Molière, par la médiation d'amis communs, s'étoit rapproché de sa femme, qu'il aimoit encore, et il étoit même devenu père d'un enfant qui ne vécut pas. Le changement de régime, causé par cette reprise de vie conjugale, avoit accru son irritation de poitrine. Deux mois avant sa mort, il reçut cette visite de Boileau dont nous avons parlé. Le jour de la quatrième représentation du *Malade imaginaire*, Molière se sentit plus indisposé que de coutume; mais je laisse parler Grimarest, qui a dû tenir de Baron les détails de la scène, et dont la naïveté plate me semble préférable sur ce point à la correction plus concise de ceux qui l'ont reproduit. Ce jour-là donc, « Molière, se trouvant tourmenté de sa fluxion beaucoup plus qu'à l'ordinaire, fit appeler sa femme, à qui il dit, en présence de Baron : Tant que ma vie a été mêlée également de douleur et de plaisir, je me suis cru heureux; mais aujourd'hui que je suis accablé de peines sans pouvoir compter sur aucuns moments de satisfaction et de douceur, je vois bien qu'il me faut quitter la partie; je ne puis plus tenir contre les douleurs et les déplaisirs, qui ne me donnent pas un instant de relâche. Mais, ajouta-t-il en réfléchissant, qu'un homme souffre avant qu'il se moure ! Cependant je sens bien que je finis. — La Molière et Baron furent vivement touchés du discours de M. de Molière, auquel ils ne s'attendoient pas, quelque incommode qu'il fût. Ils le conjurèrent, les larmes aux yeux, de ne point jouer ce jour-là et de prendre du repos pour se remettre. — Comment voulez-vous que je fasse? leur dit-il; il y a cinquante pauvres ouvriers qui ont que leur journée pour vivre; que feront-ils si l'on ne joue pas? Je me reprocherois d'avoir négligé de leur donner du pain un seul jour, le pouvant faire absolument. — Mais il envoya chercher les comédiens, à qui il dit que, se sentant plus incommode que de coutume, il ne joueroit point ce jour-là s'ils n'étoient prêts à quatre heures précises pour jouer la comédie. Sans cela, leur dit-il, je ne puis m'y trouver, et vous pourrez

rendre l'argent. Les comédiens tinrent les lustres allumés, et la toile levée, précisément à quatre heures. Molière représenta avec beaucoup de difficulté, et la moitié des spectateurs s'aperçurent qu'en prononçant *juro*, dans la *parade* du *Malade imaginaire*, il lui prit une convulsion. Ayant remarqué lui-même que l'on s'en étoit aperçu, il se fit un effort et cacha par un ris forcé ce qui venoit de lui arriver.

Quand la pièce fut finie, il prit sa robe de chambre et fut dans la loge de Baron, et lui demanda ce que l'on disoit de sa pièce. M. Baron lui répondit que ses ouvrages avoient toujours une heureuse réussite à les examiner de près, et que plus on les représentoit, plus on les goûtoit. Mais, ajouta-t-il, vous me paraissez plus mal que tantôt. — Cela est vrai, lui répondit Molière; j'ai un froid qui me tue. — Baron, après lui avoir touché les mains, qu'il trouva glacées, les lui mit dans son manchon pour les réchauffer; il envoya chercher ses porteurs pour le porter promptement chez lui, et il ne quitta point sa chaise, de peur qu'il ne lui arrivât quelque accident du Palais-Royal dans la rue de Richelieu, où il logeoit. Quand il fut dans sa chambre, Baron voulut lui faire prendre du bouillon, dont la Molière avoit toujours provision pour elle, car on ne pouvoit avoir plus de soin de sa personne qu'elle n'en avoit. — Eh! non, dit-il, les bouillons de ma femme sont de vraie eau-forte pour moi; vous savez tous les ingrédients qu'elle y fait mettre. Donnez-moi plutôt un petit morceau de fromage de Parmesan — Laforest lui en apporta; il en mangea avec un peu de pain, et il se fit mettre au lit. Il n'y eut pas été un moment, qu'il envoya demander à la femme un oreiller rempli d'une drogue qu'elle lui avoit promis pour dormir. Tout ce qui n'entre point dans le corps, dit-il, je l'éprouve volontiers; mais les remèdes qu'il faut prendre me font peur; il ne faut rien pour me faire perdre ce qui me reste de vie. — Un instant après il lui prit une toux extrêmement forte, et après avoir craché il demanda de la lumière. — Voici, dit-il, du changement. — Baron, ayant vu le sang qu'il venoit de rendre, s'écria avec frayeur. — Ne vous épouvantez point, lui dit Molière, vous m'en avez vu rendre bien davantage. Cependant, ajouta-t-il, allez dire à ma femme qu'elle monte. Il resta assisté de deux sœurs religieuses, de celles qui viennent ordinairement à Paris quêter pendant le carême, et auxquelles il donnoit l'hospitalité. Elles lui donnèrent à ce dernier moment de sa vie tout le secours édifiant que l'on pouvoit attendre de leur charité, et il leur fit paroître tous les sentiments d'un bon chrétien et toute la resignation qu'il devoit à la volonté du Seigneur. Enfin il rendit l'esprit entre les bras de ces deux bonnes sœurs; le sang qui sortoit par sa bouche en abondance s'étouffa. Ainsi, quand sa femme et Baron remontèrent, ils le trouvèrent mort.

C'étoit le vendredi 17 février 1673, à dix heures du soir, une heure au plus après avoir quitté le théâtre, que Molière rendit ainsi le dernier soupir, âgé de cinquante et un ans un mois et deux ou trois jours. Le curé de Saint-Eustache, sa paroisse, lui refusa la sepulture ecclésiastique, comme n'ayant pas été reconcilié avec l'Eglise. La veuve de Molière adressa, le 20 février, une requête à l'archevêque de Paris, Harlay de Champvalon. Accompagnée du curé d'Autouil, elle courut à Versailles se jeter aux pieds du roi; mais le bon cure suivit l'occasion pour se justifier lui-même du soupçon de jansenisme, et le roi le fit taire. Et puis, il faut tout dire, Molière étoit mort, il ne pouvoit plus désormais amuser Louis XIV; et l'égoïsme immense du monarque, cet égoïsme hideux, incurable, qui nous est mis à nu par Saint-Simon, reprenoit le dessus. Louis XIV congédia brusquement le curé et la veuve; en même temps il écrivit à l'archevêque d'aviser à quelque terme moyen. Il fut décidé qu'on accorderoit un peu de terre, mais que le corps s'en iroit directement et sans être présenté à l'église. Le 21 février, au soir, le corps, accompagné de deux ecclésiastiques, fut porté au cimetière de Saint-Joseph, rue Montmaitre. Deux cents personnes environ suivoient, tenant chacune un flambeau, il ne se chanta aucun chant funebre. Dans la journée même des obsèques, la foule, toujours fanatique, s'étoit assemblée autour de la maison mortuaire avec des apparences hostiles, on la dissipa en lui jetant de l'argent. Il fut moins aisé de la dissiper au convoi de Louis XIV.

A peine mort, de toutes parts on apprécia Molière. On sait les magnifiques vers de Boileau, qui s'y éleva à l'éloquence¹, et qui eut un acrostiche de Bossuet sur une mort où Bossuet eut la violence d'un *le Tellier*. La réputation de Molière a brillé croissante et augmentée depuis. Le dix-huitième siècle a fait plus que la condamner, il l'a proclamée avec une sorte d'orgueil philosophique. Il ne se fit entendre contre, que les réclamations morales de Jean-Jacques et quelques réserves du bon Thomas, l'ami de madame Necker, en faveur des femmes savantes. Ginguéné a publié une brochure pour montrer Rabelais précurseur et instrument de la révolution française, c'étoit inutile à prouver sur Molière. Tous les préjugés et tous les abus flagrants avoient évidemment passé par ses mains, et, comme instrument de conscience, Beaumarchais lui-même n'étoit pas plus présent que lui. *le Tartufe*, à la veille de 89, parloit aussi net que *Figaro*. Après 94, et jusqu'en 1800 et au delà, il y eut un incomparable moment de triomphe pour Molière, et par les transports d'un public ramené au

¹ Avant qu'un peu de terre, etc., dans l'épître à Racine. Je ferai remarquer que malgré la brouillerie ancienne de Molière et de Racine, c'étoit par l'éclatant exemple de Molière que Boileau songeoit à consoler l'auteur de *Phédre* des critiques injustes qu'il essuyoit. Il n'eût pas dans la prison de Boileau que cet éloge de Molière pût déplaire à Racine, il y avoit quitté et dévotue jusque dans les brouilleries des grands hommes de ce temps-là.

rire de la scène, et par l'esprit philosophique regnant alors et vivement satisfait, et par l'ensemble, la perfection des comédiens françois chargés des rôles comiques, et l'excellence de Grandmoulin en particulier¹. La révolution close, Napoléon, ce grand nom de vieilleries sociales qu'avait effacées un siècle Molière, lui rendit un singulier et tacite hommage, en rétablissant les princes, ducs, comtes et barons, il désarma des marquis, et sa volonté impériale s'arrêta devant l'abbé. Notre jeune siècle, en recevant cette gloire qu'il n'a jamais révoquée en doute, s'en est surtout servi quelque temps comme d'une auxiliaire, comme d'une arme de défense ou de renversement. Mais bientôt, en l'embrassant d'une plus équitable manière, en la comparant, selon la philosophie et l'art, avec d'autres renommées des nations voisines, il l'a mieux comprise encore et respectée. Sans cesse agrandie de la sorte, la réputation de Molière, merveilleux privilège ! n'est parvenue qu'à s'égaliser au vrai et n'a pu être surpassée. Le génie de Molière est désormais un des ornements et des titres du génie même de l'humanité. La Rochefoucauld, en son style ingénieux, a dit que l'absence éteint les petites passions et accroît les grandes, comme un vent violent qui souffle les chandelles et allume les incendies : on en peut dire autant de l'absence, de l'éloignement, et de la violence des siècles, par rapport aux gloires. Les petites s'y abîment, les grandes s'y achèvent et s'en augmentent. Mais parmi les grandes gloires elles-mêmes, qui durent et survivent, il en est beaucoup qui ne se maintiennent que de loin, pour ainsi dire, et dont le nom est mieux que les œuvres dans la mémoire des hommes. Molière, lui, est du petit nombre toujours présent, au profit de qui se font et se feront toutes les conquêtes possibles de la civilisation moderne. Plus cette mer d'oubli du passé s'étend derrière et se grossit de tant de débris, et plus aussi elle porte ces mortels fortunés et les élève ; un flot éternel les ramène tout d'abord au rivage des générations qui recommencent. Les réputations, les génies futurs, les livres, peuvent se multiplier, les civilisations peuvent se transformer dans l'avenir, pourvu qu'elles se continuent ; il y a cinq ou six grandes œuvres qui sont entrées dans le fonds inaliénable de la pensée humaine. Chaque homme de plus qui sait lire est un lecteur de plus pour Molière.

SAINT-BEUVE.

¹ Cet ensemble n'eut lieu qu'après la réunion du théâtre de l'Odéon avec celui du Palais-Royal ou de la République, car les opinions politiques avoient aussi séparé la Comédie en deux camps. Revenue à son complet par une réconciliation, la Comédie-Françoise présentait alors, pour les pièces de Molière, Grandmoulin, Mole, Fleuri, Desincourt, Dugazon, Baptiste aîné, mesdemoiselles Contat, Devienne, mademoiselle Mars déjà ; le vieux Préville reparaît même deux ou trois fois dans *le Malade imaginaire*. Un pareil moment ne se reproduira plus jamais pour le jeu de ces pièces immortelles.

L'ÉTOURDI

OU

LES CONTRE-TEMPS,

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

1653

PERSONNAGES.

LÉLIE, fils de Pandolfe.	PANDOLFE, père de Lélia.
CÉLIE, esclave de Trufaldin	LÉANDRE, fils de famille.
MASCARILLE, valet de Lélia	ANDRÉS, cru Égyptien.
HIPPOLYTE, fils d'Anselme	ERGASTE, ami de Mascarille
ANSELME, père d'Hippolyte.	Un COURRIER.
TRUFALDIN, vieillard	DEUX TROUPES DE MASQUES.

La scène est à Messine.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉLIE.

Eh bien ! Léandre, eh bien ! il faudra contester ;
Nous verrons de nous deux qui pourra l'emporter ;
Qui, dans nos soins communs pour ce jeune miracle,
Aux vœux de son rival portera plus d'obstacle.
Preparez vos efforts et vous défendez bien,
Sûr que de mon côté je n'épargnerai rien.

SCÈNE II.

LÉLIE, MASCARILLE.

LÉLIE.

Ah ! Mascarille !

MASCARILLE.

Quoi ?

LÉLIE.

Voici bien des affaires ,
J'ai dans ma passion toutes choses contraires :

Léandre aime Célie, et, par un trait fatal,
Malgré mon changement, est toujours mon rival.

MASCARILLE Léandre aime Célie ?

LÉLIE.

Il l'adore, te dis-je.

MASCARILLE. Tant pis

LÉLIE.

Eh ! oui, tant pis ; c'est là ce qui m'afflige.
Toutefois j'aurois tort de me désespérer ;
Puisque j'ai ton secret, je puis me rassurer.
Je sais que ton esprit, en intrigues fertile,
N'a jamais rien trouvé qui lui fût difficile ;
Qu'on te peut appeler le roi des saviteurs,
Et, qu'en toute la terre...

MASCARILLE.

Eh ! trêve de douceurs.
Quand nous faisons besoin, nous autres misérables,
Nous sommes les chéris et les incomparables ;
Et dans un autre temps, dès le moindre courroux,
Nous sommes les coquins qu'il faut rouer de coups.

LÉLIE.

Ma fol ! tu me fais tort avec cette invective.
Mais enfin dis-moi un peu de ma captive :
Dis si les plus cruels et plus durs sentiments
Ont rien d'impenetrable à des traits si charmants.
Pour moi dans ses discours comme dans son visage,
Je vois pour sa naissance un noble témoignage
Et je crois que le ciel dedans un rang si bas
Cache son origine et ne l'en tire pas.

MASCARILLE

Vous êtes romanesque avecque vos chimères.
Mais que fera Pandolfe en toutes ces affaires ?
C'est, monsieur, votre père, au moins à ce qu'il dit.
Vous savez que sa bile assez souvent s'aigrit ;
Qu'il peste contre vous d'une belle manière,
Quand vos déportements lui blessent la visière.
Il est avec Anselme en parole pour vous
Que de son Hippolyte on vous fera l'époux,
S'imaginant que c'est dans le seul mariage
Qu'il pourra rencontrer de quoi vous faire sage ;
Et s'il vient à savoir que, rebutant son choix,
D'un objet inconnu vous recevez les lois,
Que de ce fol amour la fatale puissance
Vous soustrait au devoir de votre obéissance,
Dieu sait quelle tempête alors eclatera,
Et de quels beaux sermons on vous regalera.

LÉLIE.

Ah ! trêve, je vous prie, à votre rhétorique.

MASCARILLE.

Mais vous, trêve plutôt à votre politique.

LÉLIE.

Elle n'est pas fort bonne, et vous devriez tâcher...
Sais-tu qu'on n'acquiert rien de bon à me fâcher,
Que chez moi les amis ont de tristes salaires,
Qu'un valet conseiller y fait mal ses affaires ?

MASCARILLE *a part*

(Haut)

Il se met en courroux. Tout ce que j'en ai dit
N'étoit rien que pour rire et vous sonder l'esprit.
D'un censeur de plaisirs ai-je fort l'encelure?
Et Mascarille est-il ennemi de nature?
Vous savez le contraire, et qu'il est très-certain
Qu'on ne peut me taxer que d'être trop humain.
Moquez-vous des sermons d'un vieux barbon de père :
Poussez votre bidet, vous dis-je, et laissez faire.
Ma foi ! j'en suis d'avis que ces penards chagrins
Nous viennent étourdir de leurs contes badins,
Et, vêtus par force, espèrent par envie
Oter aux jeunes gens les plaisirs de la vie.
Vous savez mon talent, je m'offre à vous servir.

LÉLIE.

Ah ! c'est par ces discours que tu peux me ravir.
Au reste, mon amour, quand je l'ai fait paroître,
N'a point eu sur tes yeux qui l'ont fait naître.
Mais Lelio, à l'instant, vient de me déclarer
Qu'à me voir Cécile il se va préparer :
C'est pourquoy dépêchons, et cherche dans ta tête
Les moyens les plus prompts d'en faire ma conquête.
Trouve ruses, détours, fourbes, inventions,
Pour frustrer un rival de ses prétentions.

MASCARILLE. Laissez-moi quelque temps rêver à cette affaire.

(A part)

Que pourrois-je inventer pour ce coup nécessaire ?

LÉLIE.

Eh bien ! le stratagème ?

MASCARILLE.

Ah ! comme vous courez !

Ma cervelle toujours marche à pas mesurés.
J'ai trouvé votre fait : il faut... non, je m'abuse.
Mais si vous alliez...

LÉLIE.

Où ?

MASCARILLE.

C'est une foible ruse.

J'en songeois une...

LÉLIE.

Et quelle ?

MASCARILLE.

Elle n'iroit pas bien

Mais ne pourriez-vous pas ?...

LÉLIE

Quoi ?

MASCARILLE.

Vous ne pourriez rien.

Parlez avec Anselme.

LÉLIE.

Et que puis-je lui dire ?

MASCARILLE.

Il est vrai, c'est tomber d'un mal dedans un pire.
Il faut pourtant l'avoir. Allez chez Trufaldin.

LÉLIE.

Que faire ?

MASCARILLE.

Je ne sais

LÉLIE.

C'en est trop, à la fin,

Et tu me mets à bout par ces contes frivoles.

MASCARILLE. Monsieur, si vous aviez en main force pistoles,
 Nous n'aurions pas besoin maintenant de rêver
 A chercher les biais que nous devons trouver,
 Et pourrions, par un prompt achat de cette esclave,
 Empêcher qu'un rival vous prévienne et vous brave.
 De ces Egyptiens qui la mirent ici,
 Trufaldin, qui la garde, est en quelque souci,
 Et trouvant son argent qu'ils lui font trop attendre,
 Je sais bien qu'il seroit très-ravi de la vendre.
 Car enfin en vrai ladre il a toujours vécu ;
 Il se feroit fesser pour moins et un quant d'écu,
 Et l'argent est le dieu que surtout il révère ;
 Mais le mal, c'est...

LÉLIE.

Quoi ? c'est...

MASCARILLE.

Que monsieur votre père

Est un autre vilain, qui ne nous laisse pas,
 Comme vous voudriez, bien manier ses ducats ;
 Qu'il n'est point de ressort pour votre ressource,
 Pût faire maintenant ouvrir la moindre bourse.
 Mais tâchons de parler à Célie un moment,
 Pour savoir là-dessus quel est son sentiment ;
 La fenêtre est ici.

LÉLIE.

Mais Trufaldin, pour elle,
 Fait de nuit et de jour exacte sentinelle.
 Prends garde.

MASCARILLE.

Dans ce coin demeurons en repos.
 O bonheur ! la voilà qui paroît à propos.

SCÈNE III.

CÉLIE, LÉLIE, MASCARILLE.

LÉLIE.

Ah ! que le ciel m'oblige, en offrant à ma vue
 Les célestes attraits dont vous êtes pourvue !
 Et quelque mal cuisant que m'aient causé vos yeux,
 Que je prends de plaisir à les voir en ces lieux !

CÉLIE.

Mon cœur, qu'avec raison votre discours étonne,
 N'entend pas que mes yeux fassent mal à personne ;
 Et si dans quelque chose ils vous ont outragé,
 Je puis vous assurer que c'est sans mon congé.

LÉLIE.

Ah ! leurs coups sont trop beaux pour me faire unquin.
 Je mets toute ma gloire à cheir ma blessure, [jure]
 Et...

MASCARILLE.

Vous le prenez là d'un ton un peu trop haut,
 Ce style maintenant n'est pas ce qu'il nous faut.
 Profitons mieux du temps, et sachons vite d'elle
 Ce que...

TRUFALDIN dans sa maison Célie!

MASCARILLE à Lillie

Eh bien!

LÉLIE.

O rencontre cruelle!

Ce malheureux vieillard devoit-il nous troubler?

MASCARILLE. Allez, retirez-vous, je saurai lui parler.

SCÈNE IV.

TRUFALDIN, CÉLIE, LILLIE retiré dans un coin, MASCARILLE.

TRUFALDIN à Célie

Que faites-vous dehors? et quel soin vous talonne,
Vous à qui je défends de parler à personne?

CÉLIE.

Autrefois j'ai connu cet honnête garçon;
Et vous n'avez pas lieu d'en prendre aucun soupçon.

MASCARILLE

Est-ce là le seigneur Trufaldin?

CÉLIE.

Oui, lui-même.

MASCARILLE

Monsieur, je suis tout vôtre, et ma joie est extrême
De pouvoir saluer sa toute humilité
Un homme dont le nom est partout si vante.

TRUFALDIN

Tiès-humble serviteur

MASCARILLE

J'incommode peut-être,
Mais je l'ai vue ailleurs, où m'ayant fait connoître
Les grands talents qu'elle a pour savoir l'avenir,
Je voulois sur un point un peu l'entretenir.

TRUFALDIN.

Quoi! te mêlerois-tu d'un peu de diablerie?

CÉLIE.

Non, tout ce que je sais n'est que blanche magie.

MASCARILLE

Voici donc ce que c'est Le maître que je sers
Languit pour un objet qu'il tient dans ses fers,
Il auroit bien voulu, du feu qui le dévore,
Pouvoir entretenir la beauté qu'il adore;
Mais un dragon, veillant sur ce rare trésor,
N'a pu, quoi qu'il ait fait, le lui permettre encore.
Et, ce qui plus le gêne et le rend misérable,
Il vient de découvrir un rival redoutable;
Si bien que, pour savoir si ses soins amoureux
Ont sujet d'espérer quelques succès heureux,
Je viens vous consulter, sûr que de votre bouche
Je puis apprendre au vrai le secret qui nous touche.
CÉLIE. Sous quel astre ton maître a-t-il reçu le jour?
MASCARILLE. Sous un astre à jamais ne changer son amour.
CÉLIE. Sans me nommer l'objet pour qui son cœur soupire,
La science que j'ai m'en peut assez instruire.
Cette fille a du cœur, et dans l'adversité
Elle sait conserver une noble fierté;
Elle n'est pas d'humeur à trop faire connoître
Les secrets sentiments qu'en son cœur on fait naître;

Mais je les sais comme elle, et d'un esprit plus doctre;
 Je vais en peu de mots vous les découvrir tous.
MASCARILLE. O merveilleux pouvoir de la vertu magique!
CÉLIE. Si ton maître en ce point de constance se pique,
 Et que la vertu seule anime son dessein,
 Qu'il n'appréhende pas de soupirer en vain;
 Il a lieu d'espérer, et le fort qu'il veut prendre
 N'est pas sourd aux traités, et voudra bien se rendre.
MASCARILLE. C'est beaucoup; mais ce fort dépend d'un gouverneur
 Difficile à gagner.

CÉLIE. C'est là tout le malheur.

MASCARILLE à part, regardant Lélie.

Au diable le fâcheux qui toujours nous éclaire!

CÉLIE. Je vais vous enseigner ce que vous devez faire.

LÉLIE les joignant

Cessez, ô Trufaldin, de vous inquiéter;
 C'est par mon ordre seul qu'il vous vient visiter,
 Et je vous l'envoie, ce serviteur fidèle,
 Vous offrir mon service, et vous parler pour elle,
 Dont je vous veux dans peu payer la liberté,
 Pourvu qu'entre nous deux le prix soit arrêté.

MASCARILLE. Peste soit de la bête!

TRUFALDIN.

Oh! oh! qui des deux croire?

Le discours au premier est fort contradictoire

MASCARILLE. Monsieur, ce galant homme a le cerveau blesé,
 Ne le savez-vous pas?

TRUFALDIN.

Je sais ce que je sai.

J'ai crainte ici dessous de quelque manigance.

(A Lélie)

Rentrez, et ne prenez jamais cette licence.

Et vous, filous fielles, ou je me trompe fort,

Mettez, pour me jouer, vos flûtes mieux d'accord.

SCÈNE V.

LÉLIE, MASCARILLE.

MASCARILLE. C'est bien fait. Je voudrais qu'encor, sans flatter
 Il nous eût d'un bâton chargé de compa, nu
 A quoi bon se montrer, et, comme un com'ci
 Me venu dementir de tout ce que je di?

LÉLIE. Je pensai faire bien.

MASCARILLE.

Où, c'étoit fort l'entendre

Mais qu'on! cette action ne me doit point surprendre
 Vous êtes si fertile en pareils contre-temps

Que vos écarts d'esprit n'étonnent plus les gens

LÉLIE. Ah! mon Dieu! pour un rien me voilà bien coupable!
 Le mal est-il si grand qu'il soit irréparable?

Enfin, si tu ne mets Cécile entre mes mains,
Songe au moins de Léandre à rompre les dessein,
Qu'il ne puisse acheter avant moi cette belle.
De peur que ma présence encor soit criminelle,
Je te laisse.

MASCARILLE seul. Fort bien. A dire vrai, l'argent
Seroit dans notre affaire un sûr et fort agent ;
Mais ce ressort manquant, il faut user d'un autre.

SCÈNE VI.

ANSELME, MASCARILLE.

ANSELME. Par mon chef, c'est un siècle étrange que le nôtre !
J'en suis confus. Jamais tant d'amour pour le bien,
Et jamais tant de peine à retirer le sien !
Les dettes, aujourd'hui, quelque soin qu'on emploie,
Sont comme les enfants que l'on conçoit en joie,
Et dont avecque peine on fait l'accouchement.
L'argent dans une bourse entre agréablement.
Mais le terme venu que nous devons le rendre,
C'est lors que les douleurs commencent à nous prendre.
Baste ! ce n'est pas peu que deux mille francs, dus
Depuis deux ans entiers, me soient enfin rendus ;
Encore est-ce un bonheur.

MASCARILLE a part les quatre premiers vers. O Dieu ! la belle proie
À tirer en volant ! Chut ! il faut que je voie
Si je pourrais un peu de près le caresser.
Je sais bien les discours dont il faut le bercer.
Je viens de voir, Anselme ..

ANSELME Et qui ?

MASCARILLE. Votre Nerine.

ANSELME. Que dit-elle de moi, cette gente assassine ?

MASCARILLE. Pour vous elle est de flamme.

ANSELME Elle ?

MASCARILLE Et vous aime tant,
Que c'est grande pitié.

ANSELME. Que tu me rends content.

MASCARILLE Peu s'en faut que d'amour la pauvre ne meure.
Anselme, mon mignon, crie-t-elle à toute heure,
Quand est-ce que l'hymen unira nos deux cœurs,
Et que tu daigneras étendre mes ardeurs ?

ANSELME. Mais pourquoi jusqu'ici me les avoir celées ?
Les filles, par ma foi, sont bien dissimulées !
Mascarille, en effet, qu'en dis-tu ? qu'en dis-tu ?
J'ai de la mine encore assez pour plaire aux yeux.

MASCARILLE Oui, vraiment, ce visage est encor fort metttable ;
S'il n'est pas des plus beaux, il est des-agréable.

ANSELME. Si bien donc?...

MASCARILLE veut prendre la bourse.

Si bien donc qu'elle est sotte de vous,
Ne vous regarde plus...

ANSELME.

Quoi?

MASCARILLE.

Que comme un époux;

Et vous veut...

ANSELME.

Et me veut?...

MASCARILLE.

Et vous veut, quoiqu'il tienne,

Prendre la bourse...

ANSELME.

La?

MASCARILLE prend la bourse et la laisse tomber.

La bouche avec la sienne.

ANSELME. Ah! je l'entends. Viens çà : lorsque tu la verras,
Vante-lui mon mérite autant que tu pourras.

MASCARILLE. Laissez-moi faire.

ANSELME.

Adieu.

MASCARILLE à part

Que le ciel te conduise!

ANSELME revenant

Ah! vraiment, je faisais une étrange sottise,
Et tu pouvois pour toi m'accuser de froideur.
Je t'engage à servir mon amoureuse ardeur,
Je reçois par ta bouche une bonne nouvelle,
Sans du moindre présent récompenser ton zèle!
Tiens, tu te souviendras. .

MASCARILLE.

Ah! non pas, s'il vous plaît.

ANSELME.

Laisse-moi..

MASCARILLE.

Point du tout. J'agis sans intérêt.

ANSELME.

Je le sais; mais pourtant...

MASCARILLE.

Non, Anselme, vous dis-je

Je suis homme d'honneur, cela me désoblige.

ANSELME.

Adieu donc, Mascarille.

MASCARILLE à part

O longs discours!

ANSELME revenant.

Je veux

Régaler par tes mains cet objet de mes vœux;
Et je vais te donner de quoi faire pour elle
L'achat de quelque bague, ou telle bagatelle
Que tu trouveras bon

MASCARILLE.

Non, laissez votre argent,

Sans vous mettre en souci, je ferai le présent;
Et l'on m'a mis en main une bague à la mode,
Qu'après vous payerez, si cela l'accorde.

ANSELME.

Soit; donne-la pour moi; mais surtout fais si bien
Qu'elle garde toujours l'ardeur de me voir sien.

SCÈNE VII.

LÉLIE, ANSELME, MASCARILLE.

LÉLIE ramassant la bourse

A qui la bourse?

ANSELME.

Ah! dieux! elle m'étoit tombée!

Et j'aurois après cru qu'on me l'eût dérobée!

Je vous suis bien tenu de ce soin obligeant,

Qui m'épargne un grand trouble et me rend mon argent.

Je vais m'en décharger au logis tout à l'heure.

SCÈNE VIII.

LÉLIE, MASCARILLE.

MASCARILLE. C'est être officieux, et très-fort, ou je meure.

LÉLIE. Ma foi, sans moi l'argent étoit perdu pour lui.

MASCARILLE. Certes, vous faites rage, et payez aujourd'hui
D'un jugement très-rare et d'un bonheur extrême.

Nous avancerons fort, continuez de même.

LÉLIE. Qu'est-ce donc? qu'ai-je fait?

MASCARILLE

Le sot, en bon françois,

Puisque je puis le dire, et qu'enfin je le dois,

Il sait bien l'impuissance où son père le laisse;

Qu'un rival qu'il doit craindre étrangement nous presse;

Cependant, quand je tente un coup pour l'obliger,

Dont je cours moi tout seul la honte et le danger...

LÉLIE. Quoi! c'étoit?

MASCARILLE.

Oui, bourreau, c'étoit pour la captive

Que j'attrapais l'argent dont votre soin nous prive.

LÉLIE. S'il est ainsi, j'ai tort; mais qui l'eût deviné?

MASCARILLE. Il falloit, en effet, être bien raffiné!

LÉLIE. Tu me devois par signe avertir de l'affaire.

MASCARILLE. Oui, je devois au dos avoir mon luminaire.

Au nom de Jupiter! laissez-nous en repos,

Et ne nous chantez plus d'impertinents propos!

Un autre après cela quitteroit tout peut-être;

Mais j'avois médité tantôt un coup de maître,

Dont tout presentement je veux voir les effets,

A la charge que si...

LÉLIE

Non, je te le promets,

De ne me mêler plus de rien dire ou rien faire.

MASCARILLE. Allez donc; votre vue excite ma colère.

LÉLIE. Mais surtout hâte-toi, de peur qu'en ce dessin.

MASCARILLE. Allez, encore un coup; j'y vais mettre la main.

(Lélie sort)

Menons bien ce projet ; la fourbe sera fine ,
 S'il faut qu'elle succède ainsi que j'imagine.
 Allons voir... Bon , voici mon homme justement.

SCÈNE IX.

PANDOLFE, MASCARILLE.

PANDOLFE. Mascarille !

MASCARILLE. Monsieur ?

PANDOLFE. A parler franchement ,
 Je suis mal satisfait de mon fils.MASCARILLE. De mon maître ?
 Vous n'êtes pas le seul qui se plaint de l'être ;
 Sa mauvaise conduite , insupportable en tout ,
 Met à chaque moment ma patience à bout.PANDOLFE. Je vous croyois pourtant assez d'intelligence
 Ensemble.MASCARILLE. Moi ! Monsieur, perdez cette croyance ;
 Toujours de son devoir je tâche à l'avertir ,
 Et l'on nous voit sans cesse avoir maille à partir :
 A l'heure même encor nous avons eu querelle
 Sur l'hymen d'Hippolyte , où je le vois rebelle ,
 Où , par l'indignité d'un refus criminel ,
 Je le vois offenser le respect paternel.

PANDOLFE. Querelle ?

MASCARILLE. Oui, querelle, et bien avant poussée.

PANDOLFE. Je me trompois donc bien ; car j'avois la pensée
 Qu'à tout ce qu'il faisoit tu donnois de l'appui.MASCARILLE. Moi ? voyez ce que c'est que de monde aujourd'hui ,
 Et comme l'innocence est toujours opprimée !
 Si mon intégrité vous étoit confirmée ,
 Je suis auprès de lui gagé pour serviteur ,
 Vous me voudriez encor payer pour precepteur :
 Oui , vous ne pourriez pas lui dire davantage
 Que ce que je lui dis pour le faire être sage .
 Monsieur , au nom de Dieu ! lui suis-je assez souvent ,
 Cessez de vous laisser conduire au premier vent ;
 Réglez-vous ; regardez l'honnête homme de père
 Que vous avez du ciel , comme on le considère ;
 Cessez de lui vouloir donner la mort au cœur ,
 Et , comme lui , vivez en personne d'honneur.

PANDOLFE. C'est parler comme il faut. Et que peut-il répondre ?

MASCARILLE. Répondre ? Des chansons dont il me vient confondre.
 Ce n'est pas qu'en effet , dans le fond de son cœur ,
 Il ne tienne de vous des semences d'honneur ;
 Mais sa raison n'est pas maintenant la maîtresse
 Si je pouvois parler avecque hardiesse ,

Vous le verriez dans peu soumis sans nul effort.

PANDOLFE. Parle.

MASCARILLE. C'est un secret qui m'importeroit fort
S'il étoit découvert, mais à votre prudence
Je le puis confier avec toute assurance.

PANDOLFE. Tu dis bien.

MASCARILLE. Sachez donc que vos vœux sont trahis

Par l'amour qu'une esclave imprime à votre fils.

PANDOLFE. On m'en avoit parlé ; mais l'action me touche
De voir que je l'apprenne encore par ta bouche.

MASCARILLE. Vous voyez si je suis le secret confident...

PANDOLFE. Vraiment, je suis ravi de cela.

MASCARILLE.

Cependant

A son devoir, sans bruit, désirez-vous le rendre ?

Il faut... J'ai toujours peur qu'on nous vienne surpren-

Ce seroit fait de moi, s'il savoit ce discours. [dre :

Il faut, dis-je, pour rompre à toutes choses cours,

Acheter sourdement l'esclave idolâtrée,

Et la faire passer en une autre contrée.

Anselme a grand accès auprès de Trufaldin ;

Qu'il aille l'acheter pour vous dès ce matin.

Après, si vous voulez en mes mains la remettre,

Je connois des marchands, et puis bien vous promettre

D'en retirer l'argent qu'elle pourra coûter,

Et, malgré votre fils, de la faire écarter :

Car enfin, si l'on veut qu'à l'hymen il se range,

A cet amour naissant il faut donner le change ;

Et de plus, quand bien même il seroit résolu

Qu'il auroit pris le joug que vous avez voulu,

Cet autre objet, pouvant réveiller son caprice,

Au mariage encor peut porter préjudice.

PANDOLFE. C'est très-bien raisonner ; ce conseil me plaît fort...

Je vois Anselme ; va, je m'en vais faire effort

Pour avoir promptement cette esclave funeste,

Et la mettre en tes mains pour achever le reste.

MASCARILLE seul.

Bon ; allons avertir mon maître de ceci.

Vive la fourberie et les fourbes aussi !

SCÈNE X.

HIPPOLYTE, MASCARILLE.

HIPPOLYTE. Oui, traître, c'est ainsi que tu me rends service !

Je viens de tout entendre et voir ton artifice :

A moins que de cela, l'eussé-je soupçonné ?

Tu couches d'imposture, et tu m'en as donné.

Tu m'avois promis, lâche, et j'avois lieu d'attendre

Qu'on te verroit servir mes ardeurs pour Léandre ;
 Que du choix de Lélie , où l'on veut m'obliger ,
 Ton adresse et tes soins sauroient me dégager ;
 Que tu m'affranchirois du projet de mon père ;
 Et cependant ici tu fais tout le contraire !
 Mais tu l'abuseras ; je sais un sûr moyen
 Pour rompre cet achat où tu pousses si bien ;
 Et je vais de ce pas ..

MASCARILLE. Ah ! que vous êtes prompt !
 La mouche tout d'un coup à la tête vous monte ,
 Et , sans considérer s'il a raison ou non ,
 Votre esprit contre moi fait le petit démon.
 J'ai tort , et je devrois , sans finir mon ouvrage ,
 Vous faire dire vrai , puisque ainsi l'on m'outrage.

HIPPOLYTE. Par quelle illusion penses-tu m'éblouir ?
 Traître , peux-tu nier ce que je viens d'ouïr ?

MASCARILLE. Non. Mais il faut savoir que tout cet artifice
 Ne va directement qu'à vous rendre service ;
 Que ce conseil adroit , qui semble être sans fard ,
 Jette dans le panneau l'un et l'autre vieillard ;
 Que mon soin par leurs mains ne veut avoir Cécil ,
 Qu'à dessein de la mettre au pouvoir de Lélie ;
 Et faire que , l'effet de cette invention
 Dans le dernier excès portant sa passion ,
 Anselme , rebute de son prétendu gendre ,
 Puisse tourner son choix du côté de Léandre.

HIPPOLYTE. Quoi ! tout ce grand projet qui m'a mise en courroux ,
 Tu l'as formé pour moi , Mascarille ?

MASCARILLE. Oui , pour vous.
 Mais , puisqu'on reconnoît si mal mes bons offices ,
 Qu'il me faut de la sorte essayer vos caprices ,
 Et que pour récompense on s'en vient , de hauteur ,
 Me traiter de faquin , de lâche , d'imposteur ,
 Je m'en vais réparer l'erreur que j'ai commise ,
 Et dès ce même pas rompre mon entreprise.

HIPPOLYTE l'arrêtant. Eh ! ne me traite pas si rigoureusement ,
 Et pardonne aux transports d'un premier mouvement.

MASCARILLE. Non , non , laissez-moi faire ; il est en ma puissance
 De détourner le coup qui si fort vous offense
 Vous ne vous plaundrez point de mes soins désormais
 Oui , vous aurez mon maître et je vous le promets

HIPPOLYTE. Eh ! mon pauvre garçon , que ta colère cesse.
 J'ai mal jugé de toi , j'ai tort , je le confesse.

(Tirant sa bourse)

Mais je veux réparer ma faute avec ceci.
 Pourrois-tu te resoudre à me quitter ainsi ?

- MASCARILLE. Non, je ne le saurois, quelque effort que je fasse;
Mais votre promptitude est de mauvaise grâce.
Apprenez qu'il n'est rien qui blesse un noble cœur,
Comme quand il peut voir qu'on le touche en l'honneur.
- HIPPOLYTE. Il est vrai, je t'ai dit de trop grosses injures :
Mais que ces deux louis guérissent tes blessures.
- MASCARILLE. Eh ! tout cela n'est rien ; je suis tendre à ces coups ;
Mais déjà je commence à perdre mon courroux ;
Il faut de ses amis endurer quelque chose.
- HIPPOLYTE. Pourras-tu mettre à fin ce que je me propose,
Et crois-tu que l'effet de tes desseins hardis
Produise à mon amour le succès que tu dis ?
- MASCARILLE. N'ayez point pour ce fait l'esprit sur des épines.
J'ai des ressorts tout prêts pour diverses machines ;
Et, quand ce stratagème à nos vœux manqueroit,
Ce qu'il ne feroit pas, un autre le feroit.
- HIPPOLYTE. Crois qu'Hippolyte au moins ne sera pas ingrat.
- MASCARILLE. L'espérance du gain n'est pas ce qui me flatte.
- HIPPOLYTE. Ton maître te fait signe et veut parler à toi ;
Je te quitte ; mais songe à bien agir pour moi.

SCÈNE XI.

LÉLIE, MASCARILLE.

- LÉLIE. Que diable fais-tu là ? Tu me promets 'merveille ;
Mais ta lenteur d'agir est pour moi sans pareille.
Sans que mon bon génie au-devant m'a poussé,
Déjà tout mon bonheur eût été renversé,
C'étoit fait de mon bien, c'étoit fait de ma joie,
D'un regret éternel je devenois la proie ;
Bref, si je ne me fusse en ce lieu rencontré,
Anselme avoit l'esclave, et j'en étois flûtré ;
Il l'emmenoit chez lui. Mais j'ai paré l'atteinte,
J'ai détourné le coup, et tant fait que, par crainte
Le pauvre Trufaldin l'a retenue.
- MASCARILLE. Et trois :
Quand nous serons à dix, nous serons une croix.
C'étoit par mon adresse, ô cervelle incurable !
Qu'Anselme entreprenoit cet achat favorable ;
Entre mes propres mains on la devoit livrer ;
Et vos soins enchâblés nous en viennent servir.
Et puis pour votre amour je m'emploierois encore !
J'aimerois mieux cent fois être grosse pécore,
Devenir cruche, chon, lanterne, loup-garou,
Et que monsieur Satan vous vint tordre le cou.
- LÉLIE seul. Il nous le faut mener en quelque hôtellerie,
Et faire sur les pots décharger sa furie.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉLIE, MASCARILLE.

MASCARILLE. A vos désirs enfin il a fallu se rendre :
 Malgré tous mes sermens je n'ai pu m'en défendre,
 Et pour vos intérêts, que je voulois laisser,
 En de nouveaux périls viens de m'embarrasser.
 Je suis ainsi facile ; et si de Mascarille
 Madame la nature avoit fait une fille,
 Je vous laisse à penser ce que ç'auroit été.
 Toutefois n'allez pas, sur cette sûreté,
 Donner de vos revers au projet que je tente,
 Me faire une bévue, et rompre mon attente.
 Après d'Anselme encor nous excuserons,
 Nous en pourrions tirer ce que nous désirons ;
 Mais si dorénavant votre imprudence éclate,
 Adieu, vous dis, mes soins pour l'objet qui vous flatte.
LÉLIE. Non, je serai prudent, te dis-je, ne crains rien ;
 Tu verras seulement...

MASCARILLE. Souvenez-vous-en bien,
 J'ai commencé pour vous un hardi stratagème.
 Votre père fait voir une paresse extrême
 A rendre par sa mort tous vos désirs contents ;
 Je viens de le tuer (de parole j'entends) :
 Je fais courir le bruit que d'une apoplexie
 Le bonhomme surpris a quitté cette vie.
 Mais avant, pour pouvoir mieux feindre ce trépas,
 J'ai fait que vers sa grange il a porté ses pas ;
 On est venu lui dire, et par mon artifice,
 Que les ouvriers qui sont après son édifice,
 Parmi les fondemens qu'ils en jettent encor,
 Avoient fait par hasard rencontre d'un trésor ;
 Il a volé d'abord ; et comme à la campagne igne,
 Tout son monde à présent, hors nous deux, l'accompa-
 Dans l'esprit d'un chacun je le tue aujourd'hui,
 Et produis un fantôme enseveli pour lui.
 Enfin je vous ai dit à quoi je vous engage.
 Jouez bien votre rôle ; et, pour mon personnage,
 Si vous apercevez que j'y manque d'un mot,
 Dites absolument que je ne suis qu'un sot.

SCÈNE II.

LÉLIE *seul*

Son esprit, il est vrai, trouve une étrange voie
 Pour adresser mes vœux au comble de leur joie;
 Mais quand d'un bel objet on est bien amoureux,
 Que ne seroit-on pas pour devenir heureux?
 Si l'amour est au crime une assez belle excuse,
 Il en peut bien servir à la petite ruse
 Que sa flamme aujourd'hui me force d'approuver,
 Par la douceur du bien qui m'en doit arriver.
 Juste ciel! qu'ils sont prompts! je les vois en parole.
 Allons nous préparer à jouer notre rôle.

SCÈNE III.

ANSELME, MASCARILLE.

MASCARILLE. La nouvelle a sujet de vous surprendre fort.

ANSELME. Être mort de la sorte!

MASCARILLE. Il a, certes, grand tort.

Je lui sais mauvais gre d'une telle incartade.

ANSELME. N'avoir pas seulement le temps d'être malade!

MASCARILLE. Non, jamais homme n'eut si hâte de mourir.

ANSELME. Et Lélie?

MASCARILLE. Il se bat, et ne peut rien souffrir

Il s'est fait en maints lieux contusion et bosse,

Et veut accompagner son papa dans la fosse.

Enfin, pour acheter, l'excès de son transport

M'a fait en grande hâte ensevelir le mort,

De peur que cet objet, qui le rend hypocondre,

A faire un vilain coup ne me l'allât semondre.

ANSELME. N'importe, tu devois attendre jusqu'au soir;

Où qu'encore un coup j'aurois voulu le voir,

Qui tôt ensevelit, bien souvent assassine;

Et tel est cru defunt, qui n'en a que la mine.

MASCARILLE. Je vous le garantis trepasse comme il faut.

Au reste, pour venir au discours de tantôt,

Lélie, et l'action lui sera salutaire,

D'un bel enterrement veut regaler son père,

Et consoler un peu ce defunt de son sort,

Par le plaisir de voir faire honneur à sa mort.

Il herite beaucoup; mais comme en ses affaires

Il se trouve assez neuf et ne voit encor guères

Que son bien la plupart n'est point en ces quartiers,

Où que ce qu'il y tient consiste en des papiers,

Il voudroit vous prier, en suite de l'instance
D'excuser de tantôt son trop de violence,
De lui prêter au moins pour ce dernier devoir...

ANSELME.

Tu me l'as déjà dit, et je m'en vais le voir.

MASCARILLE seul

Jusques ici du moins tout va le mieux du monde.
Tâchons à ce progrès que le reste repande;
Et, de peur de trouver dans le port un accueil,
Conduisons le vaisseau de la main et de l'œil.

SCÈNE IV.

ANSELME, LÉLIE, MASCARILLE.

ANSELME. Sortons; je ne saurois ~~qu'avec~~ douleur très-forte
Le voir empaqueté de cette étrange sorte.

Las! en si peu de temps! il vivoit ce matin!

MASCARILLE. En peu de temps parfoi on fait bien du chemin.

LÉLIE pleurant Ah!

ANSELME. Mais quoi, cher Lélie! enfin il étoit homme.
On n'a point pour la mort de dispense de Rome.

LÉLIE. Ah!

ANSELME. Sans leur dire gare, elle abat les humains,
Et contre eux de tout temps a de mauvais desseins.

LÉLIE. Ah!

ANSELME. Ce fier animal, pour toutes les prières,
Ne perdrait pas un coup de ses dents meurtrières;
Tout le monde y passe.

LÉLIE. Ah!

MASCARILLE. Vous savez beau prêcher,
Ce deuil enraciné ne se peut arracher.

ANSELME. Si, malgré ces raisons, votre ennui persévère,
Mon cher Lélie, au moins, faites qu'il se modère.

LÉLIE. Ah!

MASCARILLE. Il n'en fera rien, je connois son humeur.

ANSELME. Au reste, sur l'avis de votre serviteur,
J'apporte ici l'argent qui vous est nécessaire
Pour faire célébrer les obsèques d'un père.

LÉLIE. Ah! ah!

MASCARILLE. Comme à ce mot s'augmente sa douleur!

ANSELME. Il ne peut sans mourir songer à ce malheur.
Je sais que vous verrez aux papiers du bonhomme,
Que je suis débiteur d'une plus grande somme;
Mais, quand par ces raisons je ne vous devrois rien,
Vous pourriez librement disposer de mon bien.
Tenez, je suis tout vôtre, et le ferai paroître.

LÉLIE s'en allant

Ah!

MASCARILLE. Le grand déplaisir que sent monsieur mon maître!

ANSELME. Mascarille, je crois qu'il seroit à propos
Qu'il me fit de sa main un reçu de deux mots.

MASCARILLE. Ah!

ANSELME. Des événements l'incertitude est grande.

MASCARILLE. Ah!

ANSELME. Faisons-lui signer le mot que je demande.

MASCARILLE. Las! en l'état qu'il est, comment vous contenter?
Donnez-lui le loisir de se desattister;
Et, quand ses déplaisirs prendront quelque allégeance,
J'aurai soin d'en tirer d'abord votre assurance.
Adieu. Je sens mon cœur qui se gonfle d'ennui,
Et m'en vais tout mon souf pleurer avecque lui.
Ah!

ANSELME seul. Le monde est rempli de beaucoup de traverses:
Chaque homme tous les jours en ressent de diverses;
Et jamais ici-bas...

SCÈNE V.

PANDOLFE, ANSELME.

ANSELME. Ah! bon Dieu! je frémi!

Pandolfe qui revient! Fut-il bien endormi?
Comme depuis sa mort sa face est amaigrie!
Las! ne m'approchez pas de plus près, je vous prie!
J'ai trop de repugnance à coudoyer un mort.

PANDOLFE. D'où peut donc provenir ce bizarre transport?

ANSELME. Dites-moi de bien loin quel sujet vous amène.
Si pour me dire adieu vous prenez tant de peine,
C'est trop de courtoisie, et véritablement
Je me serois passé de votre compliment.
Si votre âme est en peine et cherche des prières,
Las! je vous en promets, et ne m'effrayez guères!
Foi d'homme épouvante, je vais faire à l'instant
Prier tant Dieu pour vous que vous serez content
Disparaissez donc, je vous prie;
Et que le ciel, par sa bonté,
Comble de joie et de santé
Votre défunte seigneurie!

PANDOLFE riant

Malgré tout mon dépit, il m'y faut prendre part.

ANSELME. Las! pour un trepasse vous êtes bien gaillard!

PANDOLFE. Est-ce jeu, dites-nous, ou bien si c'est folie,
Qui traite de défunt une personne en vie?

ANSELME. Hélas! vous êtes mort, et je viens de vous voir.

PANDOLFE. Quoi! j'aurois trepasse sans m'en apercevoir?

ANSELME. Sitôt que Mascarille en a dit la nouvelle,

- J'en ai senti dans l'âme une douleur mortelle.**
PANDOLFE. Mais enfin, dormez-vous ? Êtes-vous éveillé ?
 Me connoissez-vous pas ?
- ANSELME.** Vous êtes habillé
 D'un corps aérien qui contrefait le vôtre,
 Mais qui dans un moment peut devenir tout autre.
 Je crains soit de vous voir comme un géant grandir,
 Et tout votre visage affreusement laidir.
 Pour Dieu ! ne prenez point de vilaine figure ;
 J'ai peur de ma frayeur en cette conjoncture.
- PANDOLFE.** En une autre saison, cette naïveté
 Dont vous accompagnez votre crédulité,
 Anselme, me seroit un charmant badinage,
 Et j'en prolongerois le plaisir davantage ;
 Mais, avec cette nuit, un trésor supposé,
 Dont parmi les chemins on m'a désabusé,
 Fomente dans mon âme un soupçon légitime.
 Mascarille est un fourbe, et fourbe fourbissime,
 Sur qui ne peuvent rien la crainte et le remords,
 Et qui pour ses desseins a d'étranges ressorts.
- ANSELME.** M'auroit-on joué pièce et fait supercherie ?
 Ah ! vraiment, ma raison, vous seriez fort jolie !
 Touchons un peu pour voir : en effet, c'est bien lui.
 Malepeste du sot que je suis aujourd'hui !
 De grâce, n'allez pas divulguer un tel conte ;
 On en seroit jouer quelque farce à ma honte :
 Mais, Pandolfe, aidez-moi vous-même à retirer
 L'argent que j'ai donné pour vous faire enterrer.
- PANDOLFE.** De l'argent, dites-vous ? Ah ! c'est donc l'enclouure !
 Voilà le nœud secret de toute l'aventure ;
 A votre dam Pour moi, sans m'en mettre en souci,
 Je vais faire informer de cette affaire ici
 Contre ce Mascarille ; et si l'on peut le prendre,
 Quoi qu'il puisse coûter, je le veux faire pendre.
- ANSELME seul.** Et moi, la bonne dupe à trop croire un vaerien,
 Il faut donc qu'aujourd'hui je perde et sens et bien !
 Il me sied bien, ma foi, de porter tête grise,
 Et d'être encor si prompt à faire une sottise ;
 D'examiner si peu sur un premier rapport..
 Mais je vois...

SCÈNE VI.

LÉLIE, ANSELME.

- LÉLIE** sans voir Anselme. Maintenant, avec ce passe-port,
 Je puis à Tinsuldm rendre aisément visite.
- ANSELME.** A ce que je puis voir, votre douleur vous quitte ?

LÉLIE. Que dites-vous? jamais elle ne quittera
Un cœur qui chèrement toujours la nourrira.

ANSELME. Je reviens sur mes pas vous dire avec franchise
Que tantôt avec vous j'ai fait une méprise;
Que parmi ces louis, quoiqu'ils semblent très-beaux,
J'en ai, sans y penser, mêlé que je tiens faux;
Et j'apporte sur moi de quoi mettre en leur place.
De nos faux monnoyeurs l'insupportable audace
Pullule en cet Etat d'une telle façon,
Qu'on ne reçoit plus rien qui soit hors de soupçon.
Mon Dieu! qu'on feroit bien de les faire tous pendre!

LÉLIE. Vous me faites plaisir de les vouloir reprendre;
Mais je n'en ai point vu de faux, comme je croi.

ANSELME. Je les connoîtrai bien; montrez, montrez-les-moi.
Est-ce tout?

LÉLIE. Oui.

ANSELME. Tant mieux. Enfin je vous raccroche,
Mon argent bien-aimé! rentrez dedans ma poche;
Et vous, mon brave escroc, vous ne tenez plus rien.
Vous tuez donc des gens qui se portent fort bien?
Et qu'aurez-vous donc fait sur moi, chétif beau-père?
Ma foi, je m'engendrois d'une belle manière,
Et j'allois prendre en vous un beau-fils fort discret!
Allez, allez mourir de honte et de regret.

LÉLIE seul. Il faut dire, j'en tiens. Quelle surprise extrême!
D'où peut-il avoir su sitôt le stratagème?

SCÈNE VII.

LÉLIE, MASCARILLE.

MASCARILLE. Quoi! vous étiez sorti? Je vous cherchois partout.
Eh bien! en sommes-nous enfin venus à bout?
Je le donne en six coups au fourbe le plus brave.
Çà, donnez-moi, que j'aie à acheter notre esclave;
Votre rival après sera bien étonné.

LÉLIE. Ah! mon pauvre garçon, la chance a bien tourné!
Pourrois-tu de mon sort deviner l'injustice?

MASCARILLE. Quoi? Que seroit-ce?

LÉLIE. Anselme, instruit de l'artifice,
M'a repris maintenant tout ce qu'il nous prêtoit,
Sous couleur de changer de l'or que l'on doutoit.

MASCARILLE. Vous vous moquez peut-être.

LÉLIE. Il est trop véritable.

MASCARILLE. Tout de bon?

LÉLIE. Tout de bon; j'en suis inconsolable.
Tu te vas emporter d'un courroux sans égal.

MASCARILLE. Moi, monsieur! Quelque sot: la colère fait mal,

- Et je veux me choyer, quoi qu'enfin il arrive.
Que Cécile, après tout, soit ou libre ou captive,
Que Léandre l'achète, ou qu'elle reste là,
Pour moi, je m'en soucie autant que de cela.
- LÉLIE. Ah ! n'aye point pour moi si grande indifférence,
Et sois plus indulgent à ce peu d'imprudence !
Sans ce dernier malheur, ne m'avoutras-tu pas
Que j'avois fait merveille, et qu'en ce saint trespas
J'eludois un chacun d'un deuil si vraisemblable,
Que les plus clairvoyants l'auroient cru véritable ?
- MASCARILLE. Vous avez en effet sujet de vous louer.
- LÉLIE. Eh bien ! je suis coupable, et je veux l'avouer ;
Mais si jamais mon bien te fut considérable,
Repare ce malheur et me sois secourable.
- MASCARILLE. Je vous baise les mains ; je m'ai pas le loisir.
- LÉLIE. Mascarille, mon fils.
- MASCARILLE. Point.
- LÉLIE. Fais-moi ce plaisir.
- MASCARILLE. Non, je n'en ferai rien.
- LÉLIE. Si tu m'es inflexible,
Je m'en vais me tuer.
- MASCARILLE. Soit ; il vous est loisible
- LÉLIE. Je ne puis te fléchir ?
- MASCARILLE. Non.
- LÉLIE. Vois-tu le fer prêt ?
- MASCARILLE. Oui
- LÉLIE. Je vais le pousser.
- MASCARILLE. Faites ce qu'il vous plaît.
- LÉLIE. Tu n'auras pas regret de m'arracher la vie ?
- MASCARILLE. Non.
- LÉLIE. Adieu, Mascarille.
- MASCARILLE. Adieu, monsieur Leche.
- LÉLIE. Quoi !...
- MASCARILLE. Tuez-vous donc vite. Ah ! que de longs devis !
- LÉLIE. Tu voudrais bien, ma foi ! pour avoir mes habits,
Que je fisse le sot, et que je me tuasse !
- MASCARILLE. Savois-je pas qu'enfin ce n'étoit que grimace,
Et, quoi que ces esprits jurent d'effectuer,
Qu'on n'est point aujourd'hui si prompt à se tuer ?

SCÈNE VIII.

TRUFALDIN, LEANDRE, LÉLIE, MASCARILLE.

(Trufaldin parle bas à Leandre dans le fond du théâtre.)

- LÉLIE. Que vois-je ? mon rival et Trufaldin ensemble !
Il achète Cécile ; ah ! de frayeur je tremble !
- MASCARILLE. Il ne faut point douter qu'il fera ce qu'il peut,

Et, s'il a de l'argent, qu'il pourra ce qu'il veut.
Pour moi, j'en suis ravi. Voilà la récompense
De vos brusques erreurs, de votre impatience.

LÉLIE.

Que dois-je faire? dis; veuille me conseiller.

MASCARILLE. Je ne sais.

LÉLIE.

Laisse-moi, je vais le quereller.

MASCARILLE. Qu'en arrivera-t-il?

LÉLIE.

Que veux-tu que je fasse

Pour empêcher ce coup?

MASCARILLE.

Allez, je vous fais grâce :

Je jette encore un œil pitoyable sur vous.

Laissez-moi l'observer; par des moyens plus doux

Je vais, comme je crois, savoir ce qu'il projette.

(Lélie sort)

TRUFALDIN à Léandre

Quand on viendra tantôt, c'est une affaire faite.

(Trufaldin sort)

MASCARILLE à part, s'en allant.

Il faut que je l'attrape, et que de ses desseins

Je sois le confident, pour mieux les rendre vains.

LÉANDRE seul

Grâces au ciel! voilà mon bonheur hors d'atteinte;

J'ai su me l'assurer, et je n'ai plus de crainte.

Quoi que désormais puisse entreprendre un rival,

Il n'est plus en pouvoir de me faire du mal.

SCÈNE IX.

LÉANDRE, MASCARILLE.

MASCARILLE dit ces deux vers dans la maison, et entre sur le théâtre.

Ahi! ahi! à l'aide! au meurtre! au secours! on m'assomme!

Ah! ah! ah! ah! ah! ah! O traître! ô bourreau d'homme!

LÉANDRE.

D'où procède cela? Qu'est-ce? Que te fait-on?

MASCARILLE.

On vient de me donner deux cents coups de bâton.

LÉANDRE.

Qui?

MASCARILLE.

Lélie.

LÉANDRE.

Et pourquoi?

MASCARILLE.

Pour une bagatelle

Il me chasse, et me bat d'une façon cruelle.

LÉANDRE.

Ah! vraiment il a tort.

MASCARILLE.

Mais, ou je ne pourrai,

Ou je jure bien fort que je m'en vengerai.

Oui, je te ferai voir, batteur que Dieu confonde,

Que ce n'est pas pour rien qu'il faut rouer le monde,

Que je suis un valet, mais fort homme d'honneur,

Et qu'après m'avoir en quatre ans pour serviteur,

Il ne me falloit pas payer en coups de gaules,

Et me faire un affront si sensible aux épaules :

Je te le dis encoi, je saurai m'en venger;
 Une esclave te plaît, tu veux m'engager
 A la mettre en tes mains, et je veux laue en sorte
 Qu'un autre te l'enleve, ou le diable m'emporte!

LÉANDRE

Écoute, Mascarille, et quitte ce transport
 Tu m'as plu de tout temps, et je souhaitois fort
 Qu'un garçon comme toi, plein d'esprit et fidèle,
 A mon service un jour put attacher son zèle :
 Enfin, si le parti te semble bon pour toi,
 Si tu veux me servir, je t'arrête avec moi.

MASCARILLE

Oui, monsieur, d'autant mieux que le destin propice
 M'offre à me bien venger, en vous rendant service;
 Et que, dans mes efforts pour vos contentements,
 Je puis à mon brutal trouver des chatiments
 De Cécile, en un mot, par mon adresse extrême...

LÉANDRE

Mon amour s'est rendu cet office lui-même
 Enflammé d'un objet qui n'a point de défaut,
 Je viens de l'acheter moins encoi qu'il ne vaut.

MASCARILLE.

Quoi! Cécile est à vous!

LÉANDRE.

Tu la vois paroître,

Si de mes actions j'étois tout à fait maître
 Mais quoi! mon père l'est comme il a volonté,
 Ainsi que je l'apprends d'un paquet apporté,
 De me déterminer à l'hymen d'Hippolyte,
 J'empêche qu'un rapport de tout ceci l'arrête
 Donc avec Trufaldin, en je sois de chez lui,
 J'ai voulu tout exprès agir au nom d'autrui,
 Et l'achat fait, ma bague est la marque choisie
 Sur laquelle au premier il doit livrer Cécile
 Je songe enparataut à chercher les moyens
 D'ôter aux yeux de tous ce qui chûme les miens,
 À trouver promptement un endroit favorable
 Ou puisse être en secret cette captive aimable

MASCARILLE

Hors de la ville un peu, je puis avec raison
 D'un vieux parent que j'ai vous offert la maison
 Là, vous pourriez la mettre avec toute assurance,
 Et de cette action nul n'aura connoissance

LÉANDRE

Oui, ma foi! tu me fais un plaisir souhaité
 Tiens donc, et va pour moi prendre cette beauté.
 Des que par Trufaldin ma bague sera vue,
 Aussitôt en tes mains elle sera rendue,
 Et dans cette maison tu me la conduiras,
 Quand Mais chut! Hippolyte est ici sur nos pas.

SCÈNE X.

HIPPOLYTE, LÉANDRE, MASCARILLE.

HIPPOLYTE. Je dois vous annoncer, Léandre, une nouvelle;

Mais la trouverez-vous agréable ou cruelle?

LÉANDRE. Pour en pouvoir juger et répondre soudain,
Il faudroit la savoir.

HIPPOLYTE. Donnez-moi donc la main

Jusqu'au temple; en marchant, je pourrai vous l'ap-

LÉANDRE à Mascarille [prendre

Va, va-t'en me servir sans davantage attendre.

SCÈNE XI.

MASCARILLE seul.

Oui, je vais te servir d'un plat de ma façon.
Fut-il jamais au monde un plus heureux garçon?
Oh! que dans un moment Lélie aura de joie!
Sa maîtresse en nos mains tomber par cette voie!
Recevoir tout son bien d'où l'on attend le mal,
Et devenir heureux par la main d'un rival!
Après ce rare exploit, je veux que l'on s'apprête
A me peindre en héros, un laurier sur la tête,
Et qu'au bas du portrait on mette en lettres d'or
Vivat Mascarillus, fourbum imperator!

SCÈNE XII.

TRUFALDIN, MASCARILLE.

MASCARILLE. Holà!

TRUFALDIN. Que voulez-vous?

MASCARILLE. Cette bague connue

Vous dira le sujet qui cause ma venue.

TRUFALDIN. Oui, je reconnois bien la bague que voilà.

Je vais querir l'esclave; arrêtez un peu là.

SCÈNE XIII.

TRUFALDIN, UN COURRIER, MASCARILLE.

LE COURRIER à Trufaldin

Seigneur, obligez-moi de m'enseigner un homme..

TRUFALDIN. Et qui?

LE COURRIER. Je crois que c'est Trufaldin qu'il se nomme.

TRUFALDIN. Et que lui voulez-vous? Vous le voyez ici.

LE COURRIER. Lui rendre seulement la lettre que voici.

TRUFALDIN lit « Le ciel, dont la bonté prend souci de ma vie,
Vient de me faire ouïr, par un bruit assez doux

L'ÉTOURDI.

• Que ma fille, à quatre ans, par des voleurs ravie,
 • Sous le nom de Célie est esclave chez vous.
 • Si vous sûtes jamais ce que c'est qu'être père,
 • Et vous trouvez sensible aux tendresses du sang,
 • Conservez-moi chez vous cette fille si chère,
 • Comme si de la vôtre elle tenoit le rang.
 • Pour l'aller retirer je pars d'ici moi-même,
 • Et vous vais de vos soins récompenser si bien,
 • Que par votre bonheur, que je veux rendre extrême,
 • Vous bénirez le jour où vous causez le mien. »

De Madrid.

DON PEDRO DE GUSMAN,
 marquis de Montalcane.

(Il continue.)

Quoi qu'à leur nation bien peu de foi soit due,
 Ils me l'avoient bien dit, ceux qui me l'ont vendue,
 Que je verrois dans peu quelqu'un la retirer,
 Et que je n'aurois pas sujet d'en murmurer;
 Et cependant j'allois, par mon impatience,
 Perdre aujourd'hui les fruits d'une haute espérance.

(Au courrier.)

Un seul moment plus tard tous vos pas étoient vains
 L'allois mettre en l'instant cette fille en ses mains :
 Mais suffit, j'en aurai tout le soin qu'on desire

(Le courrier sort.)

(A Mascarille.)

Vous-même vous voyez ce que je viens de lire :
 Vous direz à celui qui vous a fait venir
 Que je ne lui saurois ma parole tenir,
 Qu'il vienne retirer son argent.

MASCARILLE.

Mais l'outrage

Que vous lui faites.

TRUFALDIN.

Va, sans causer davantage.

MASCARILLE seul

Ah ! le fâcheux paquet que nous venons d'avoir !
 Le sort a bien donné la hache à mon espoir ;
 Et bien à la malheureuse est-il venu d'Espagne
 Ce courrier que la foudre ou la grêle accompagne !
 Jamais, certes, jamais plus beau commencement
 N'eut en si peu de temps plus triste événement

SCÈNE XIV.

LÉLIE riant, MASCARILLE.

MASCARILLE. Quel beau transport de joie à présent vous inspire ?

LÉLIE. Laisse-m'en rire encore avant que te le dire.

MASCARILLE. Ça, rions donc bien fort, nous en avons sujet.

L'ÉLIE. Ah ! je ne serai plus de tes plaintes l'objet.
 Tu ne me diras plus, toi qui toujours me cries,
 Que je gâte en brouillon toutes tes fourberies.
 J'ai bien joué moi-même un tour des plus adroits.
 Il est vrai, je suis prompt, et m'emporte parfois.
 Mais pourtant, quand je veux, j'ai l'imaginative
 Aussi bonne, en effet, que personne qui vive,
 Et toi-même avoueras que ce que j'ai fait, part
 D'une pointe d'esprit où peu de monde a part.

MASCARILLE. Sachons donc ce qu'a fait cette imaginative.
L'ÉLIE. Tantôt, l'esprit ému d'une frayeur bien vive,
 D'avoir vu Trufaldin avecque mon rival,
 Je songeois à trouver un remède à ce mal,
 Lorsque, me ramassant tout entier en moi-même,
 J'ai conçu, digéré, produit un stratagème
 Devant qui tous les tiens, dont tu fais tant de cas,
 Doivent, sans contredit, mettre pavillon bas.

MASCARILLE. Mais qu'est-ce ?

L'ÉLIE. Ah ! s'il te plait, donne-toi patience
 J'ai donc feint une lettre avecque diligence,
 Comme d'un grand seigneur écrite à Trufaldin,
 Qui mande qu'ayant su, par un heureux destin,
 Qu'une esclave qu'il tient, sous le nom de Celie,
 Est sa fille, autrefois par des voleurs ravie ;
 Il veut la venir prendre, et le conjure au moins
 De la garder toujours, de lui rendre des soins ;
 Qu'à ce sujet il part d'Espagne, et doit pour elle
 Par de si grands présents reconnoître son zèle,
 Qu'il n'aura point regret de causer son bonheur.

MASCARILLE. Fort bien.

L'ÉLIE. Écoute donc, voici bien le meilleur.

La lettre que je dis a donc été remise ;
 Mais sais-tu bien comment ? En saison si bien prise,
 Que le porteur m'a dit que, sans ce trait salot,
 Un homme l'emmenoit, qui s'est trouvé fort sot.
MASCARILLE. Vous avez fait ce coup sans vous donner au diable ?
L'ÉLIE. Oui. D'un tour si subtil m'aurois-tu cru capable ?
 Loue au moins mon adresse et la dextérité
 Dont je romps d'un rival le dessein concerté.

MASCARILLE. A vous pouvoir louer selon votre mérite,
 Je manque d'éloquence, et ma force est petite.
 Oui, pour bien étaler cet effort relevé,
 Ce bel exploit de guerre à nos yeux achevé,
 Ce grand et rare effet d'une imaginative
 Qui ne cède en vigueur à personne qui vive,
 Ma langue est impuissante, et je voudrois avoir
 Celle de tous les gens du plus exquis savoir,

Pour vous dire en beaux vers ou bien en docte prose,
Que vous serez toujours, quoi que l'on se propose,
Tout ce que vous avez été durant vos jours;
C'est-à-dire, un esprit chaussé tout à rebours,
Une raison malade et toujours en débauche,
Un envers du bon sens, un jugement à gauche,
Un brouillon, une bête, un brusque, un étourdi,
Que sais-je ? un .. cent fois plus encor que je ne di.
C'est faire en abrégé votre panégyrique,

LÉLIE.

Apprends-moi le sujet qui contre moi te pique ?

Ai-je fait quelque chose ? Éclaircis-moi ce point.

MASCARILLE. Non, vous n'avez rien fait ; mais ne me suivez point.

LÉLIE Je te suivrai partout pour savoir ce mystère.

MASCARILLE. Oui ? Sus donc, préparez vos jambes à bien faire,
Car je vais vous soumettre de quoi les exercer.

LÉLIE seul Il m'échappe. O malheur qui ne se peut forcer !
Aux discours qu'il m'a faits que saurois-je comprendre,
Et quel mauvais office aurois-je pu me rendre ?

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MASCARILLE seul

Taisez-vous, ma bonte, cessez votre entretien,
Vous êtes une sotte, et je n'en ferai rien.
Oui, vous avez raison, mon courroux, je l'avoue ;
Relier tant de lois ce qu'un brouillon dénoue,
C'est trop de patience ; et je dois en sortir,
Après de si beaux coups qu'il a su divertir.
Mais aussi raisonnons un peu sans violence.
Si je suis maintenant ma juste impatience,
On dira que je cède à la difficulté,
Que je me trouve à bout de ma subtilité :
Et que deviendra lors cette publique estime
Qui te vante partout pour un fourbe sublime,
Et que tu t'es acquise en tant d'occasions,
A ne t'être jamais vu court d'inventions ?
L'honneur, ô Mascarille, est une belle chose !
A tes nobles travaux ne fais aucune pause,
Et quoi qu'un maître ait fait pour te faire engraver,
Achève pour ta gloire, et non pour l'obliger.
Mais quoi ! que feras-tu, que de l'eau toute claire ?
Traversé sans repos par ce démon contraire,

Tu vois qu'à chaque instant il te fait déchanter,
 Et que c'est battre l'eau de prétendre arrêter
 Ce torrent effrené, qui de tes artifices
 Renverse en un moment les plus beaux édifices.
 Eh bien ! pour toute grâce, encore un coup du moins ;
 Au hasard du succès sacrifions des soins ;
 Et s'il poursuit encore à rompre notre chance,
 J'y consens, ôtons-lui toute notre assistance.
 Cependant notre affaire encor n'iroit pas mal,
 Si par là nous pouvions perdre notre rival,
 Et que Léandre enfin, lassé de sa poursuite,
 Nous laissât jour entier pour ce que je médite.
 Oui, je roule en ma tête un trait ingénieux
 Dont je promettrai bien un succès glorieux,
 Si je puis n'avoir plus cet obstacle à combattre.
 Bon ! voyons si son feu se rend opiniâtre.

SCÈNE II.

LÉANDRE, MASCARILLE.

MASCARILLE. Monsieur, j'ai perdu temps, votre homme se dédit.

LÉANDRE. De la chose lui-même il m'a fait un récit ;
 Mais c'est bien plus : j'ai su que tout ce beau mystère
 D'un rapt d'Égyptiens, d'un grand seigneur pour père,
 Qui doit partir d'Espagne et venir en ces lieux,
 N'est qu'un pur stratagème, un trait facétieux,
 Une histoire à plaisir, un conte dont Lelie
 A voulu détourner notre achat de Célie.

MASCARILLE. Voyez un peu la fourbe !

LÉANDRE. Et pourtant Trufaldin

Est si bien imprimé de ce conte badin,
 Mord si bien à l'appât de cette foible ruse,
 Qu'il ne veut point souffrir que l'on le désabuse.

MASCARILLE. C'est pourquoi désormais il la gardera bien,
 Et je ne vois pas lieu d'y prétendre plus rien.

LÉANDRE. Si d'abord à mes yeux elle parut aimable,
 Je viens de la trouver tout à fait adorable ;
 Et je suis en suspens, si, pour me l'acquérir,
 Aux extrêmes moyens je ne dois point courir,
 Par le don de ma foi rompre sa destinée,
 Et changer ses liens en ceux de l'hyménée.

MASCARILLE. Vous pourriez l'épouser ?

LÉANDRE. Je ne sais ; mais enfin,

Si quelque obscurité se trouve en son destin,
 Sa grâce et sa vertu sont de douces amorces
 Qui pour tirer les cœurs ont d'incroyables forces.

MASCARILLE. Sa vertu, dites-vous ?

~~LEANDRE.~~

Quoi? que murmures-tu?

~~MASCARILLE.~~

Achève, explique-toi sur ce mot de vertu.
Monsieur, votre visage en un moment s'altère,
Et je serai bien mieux peut-être de me taire.

~~LEANDRE.~~

Non, non, parle.

~~MASCARILLE.~~

Eh bien! donc, très charitablement
Je vous veux retirer de votre aveuglement.
Cette fille...

~~LEANDRE.~~

Poursuis.

~~MASCARILLE.~~

N'est rien moins qu'inhumain.
Dans le particulier elle oblige sans peine,
Et son cœur, croyez-moi, n'est point roche après tout
A quiconque le sait prendre par le bon bout;
Elle fait la sucrée et veut passer pour prude,
Mais je puis en parler avecque certitude.
Vous savez que je suis quelque peu d'un métier
A me devoir connoître en un pareil gibier.

~~LEANDRE.~~

Célie.

~~MASCARILLE.~~

Oui, sa pudeur n'est que franche grimace,
Qu'une ombre de vertu qui garde mal sa place,
Et qui s'évanouit, comme l'on peut savoir,
Aux rayons du soleil qu'une bourse fait voir.

~~LEANDRE.~~

Las! que dis-tu? Croirai-je un discours de la sorte?

~~MASCARILLE.~~

Monsieur, les volontés sont libres; que m'impose?
Non, ne me croyez pas, suivez votre dessein;
Prenez cette matoise et lui donnez la main;
Toute la ville en corps reconnoitra ce zèle,
Et vous épouserez le bien public en elle.

~~LEANDRE.~~

Quelle surprise étrange!

~~MASCARILLE.~~

à part

Il a pris l'hamçon.

Courage! s'il s'y peut enfermer tout de bon,
Nous nous ôtons du pied une fâcheuse épine.

~~LEANDRE.~~

Oui, d'un coup étonnant ce discours m'imposera.

~~MASCARILLE.~~

Quoi! vous pourriez...

~~LEANDRE.~~

Va-t'en jusqu'à l'aposte, et voi

Je ne sais quel paquet qui doit venir pour moi.

(Seul, après avoir rêvé.)

Qui ne s'y fût trompé! jamais l'air d'un visage,
Si ce qu'il dit est vrai, m'imposeraantage.

SCÈNE VII.

LÉLIE, LÉANDRE.

LÉLIE.

Du chagrin qui vous tient quel peut être l'objet?

LÉANDRE.

Moi?

LÉLIE.

Vous-même.

LÉANDRE

Pourtant je n'en ai point sujet.

LÉLIE. Je vois bien ce que c'est, Celie en est la cause.
 LÉANDRE. Mon esprit ne court pas après si peu de chose.
 LÉLIE. Pour elle vous aviez pourtant de grands desseins.
 Mais il faut dire ainsi, lorsqu'ils se trouvent vains.
 LÉANDRE. Si j'étois assez sot pour chérir ses caresses,
 Je me moquerois bien de toutes vos finesses.
 LÉLIE. Quelles finesses donc?
 LÉANDRE. Mon Dieu ! nous savons tout.
 LÉLIE. Quoi ?
 LÉANDRE. Votre procédé de l'un à l'autre bout.
 LÉLIE. C'est de l'hébreu pour moi je n'y puis rien comprendre
 LÉANDRE. Feignez, si vous voulez, de ne me pas entendre ;
 Mais, croyez-moi, cessez de craindre pour un bien
 Où je serais fâché de vous disputer rien.
 J'aime fort la beauté qui n'est point profanée,
 Et ne veux point lutter pour une abandonnée.
 LÉLIE. Tout beau, tout beau, Léandre !
 LÉANDRE. Ah ! que vous êtes bon !
 Allez, venez-je encor, servez-la sans soupçon ;
 Vous pourriez vous nommer homme à bonnes fortunes
 Il est vrai, sa beauté n'est pas des plus communes,
 Mais en revanche aussi le reste est fort commun.
 LÉLIE. Léandre, arrêtons là ce discours importun.
 Contre moi tant d'efforts qu'il vous plaîta pour elle :
 Mais surtout retenez cette atteinte mortelle.
 Sachez que je m'impute à trop de lâcheté
 D'entendre mal parler de ma divinité,
 Et que j'aurai toujours bien moins de répugnance
 A souffrir votre amour qu'un discours qui l'offense.
 LÉANDRE. Ce que j'avance ici me vient de bonne part.
 LÉLIE. Quiconque vous l'a dit est un lâche, un pendard ;
 On ne peut imposer de tache à cette fille,
 Je connois bien son cœur.
 LÉANDRE. Mais enfin, Mascarille
 D'un semblable procès est juge compétent ;
 C'est lui qui la condamne.
 LÉLIE. Oui ?
 LÉANDRE. Lui-même.
 LÉLIE. Il prétend
 D'une fille d'honneur insolamment médire,
 Et que peut-être encor je n'en ferai que rire !
 Gage qu'il se dédit.
 LÉANDRE. Et moi gage que non.
 LÉLIE. Parbleu ! je le ferois mourir sous le bâton,
 S'il m'avoit soutenu des faussetés pareilles.
 LÉANDRE. Moi, je lui couperois sur-le-champ les oreilles,
 S'il n'étoit pas garant de tout ce qu'il m'a dit.

Et quine comprend rien, quelques signes qu'on donne!
LÉLIE. Vous rêvez bien, Léandre, et me la baillez bonne.
 Il n'est pas mon valet?
LÉANDRE. Pour quelques ~~ma~~ commis,
 Hors de votre service il n'a pas été ~~mât~~
LÉLIE. Je ne sais ce que c'est
LÉANDRE. Et plein de violence,
 Vous n'avez pas chargé son dos avec outrance?
LÉLIE. Point du tout. Moi, l'avoir chassé, roué de coups?
 Vous vous moquez de moi, Léandre, ou lui de vous.
MASCARILLE à part
 Pousse, pousse, bourreau, tu fais bien tes affaires.
LÉANDRE à Mascarille
 Donc les coups de bâton ne sont qu'imaginaires?
MASCARILLE. Il ne sait ce qu'il dit, sa mémoire...
LÉANDRE. Non, non.

Tous ces signes pour toi ne disent rien de bon.
 Qui, d'un tour délicat mon esprit te soupçonne,
 Mais pour l'invention, va, je te le pardonne,
 C'est bien assez pour moi qu'il m'a desabusé,
 De voir par quels motifs tu m'avois imposé,
 Et que, m'étant commis à ton zèle hypocrite,
 A si bon compte encor je m'en sois trouvé quitte.
 Ceci doit s'appeler un *avis au lecteur*
 Adieu, Lélie, adieu, très-humble serviteur.

SCÈNE V.

LÉLIE, MASCARILLE.

MASCARILLE. Courage, mon garçon, tout heur nous accompagne :
 Mettons flamberge au vent et bravoure en campagne.
 Faisons l'*Ohbrius*, l'*occuseur d'innocents*.
LÉLIE. Il t'avoit accusé de discours medisans
 Contre...
MASCARILLE. Et vous ne pouviez souffrir mon artifice,
 Lui laisser son erreur, qui vous rendoit service,
 Et par qui son amour s'en étoit presque allé?
 Non, il a l'esprit franc et point dissimule.
 Enfin, chez son rival je m'ancre avec adresse,
 Cette fourbe en mes mains va mettre sa maîtresse,
 Il me la fait manquer avec de faux rapports;
 Je veux de son rival alentir les transports,
 Mon brave incontinent vient qui le desabuse;
 J'ai beau lui faire signe et montrer que c'est ruse,
 Point d'affaire : il poursuit sa pointe jusqu'au bout,
 Et n'est point satisfait qu'il n'ait decouvert tout.
 Grand et sublime effort d'une imaginative

Qui ne le cède point à personne qui vive!
 C'est une rare pièce, et digne, sur ma foi!
 Qu'on en fasse présent au cabinet d'un roi.
~~LÉLIE.~~ ~~Je~~ Je m'étonne pas si je romps tes attentes;
~~Mais~~ Moins d'être informé des choses que tu tentes,
 J'en ferois encor cent de la sorte.

MASCARILLE.

Tant pis!

LÉLIE.

Au moins, pour t'emporter à de justes dépits,
 Fais-moi dans tes desseins entrer de quelque chose,
 Mais que de leurs ressorts la porte me soit close,
 C'est ce qui fait toujours que je suis pris sans vert.

MASCARILLE.

Je crois que vous seriez un maître d'arme expert;
 Vous savez à merveille, en toutes aventures,
 Prendre les contre-temps et rompre les mesures.

LÉLIE.

Puisque la chose est faite, il n'y faut plus penser.
 Mon rival, en tout cas, ne peut me traverser,
 Et pourvu que tes soins, en qui je me repose...

MASCARILLE.

Laissons là ce discours, et parlons d'autre chose.
 Je ne m'apaise pas, non, si facilement,
 Je suis trop en colère. Il faut premièrement
 Me rendre un bon office, et nous verrons ensuite
 Si je dois de vos feux reprendre la conduite.

LÉLIE.

S'il ne tient qu'à cela, je n'y résiste pas.
 As-tu besoin, dis-moi, de mon sang, de mes bras

MASCARILLE.

De quelle vision sa cervelle est frappée!
 Vous êtes de l'humeur de ces amis d'épée,
 Que l'on trouve toujours plus prompts à dégainer
 Qu'à tirer un teston s'il falloit le donner.

LÉLIE.

Que puis-je donc pour toi?

MASCARILLE.

C'est que de votre père

Il faut absolument apaiser la colère.

LÉLIE.

Nous avons fait la paix.

MASCARILLE.

Oui, mais non pas pour nous.

Je l'ai fait ce matin mort pour l'amour de vous.
 La vision le choque, et de pareilles feintes
 Aux vieillards comme lui sont de dures atteintes,
 Qui, sur l'état prochain de leur condition,
 Leur font faire à regret triste réflexion.
 Le bonhomme, tout vieux, cherit fort la lumière,
 Et ne veut point de jeux dessus cette matière;
 Il craint le pronostic, et, contre moi lâché,
 On m'a dit qu'en justice il m'avoit recherché.
 J'ai peur, si le logis du roi fait ma demeure,
 De m'y trouver si bien dès le premier quart d'heure,
 Que j'aye peine aussi d'en sortir par après.
 Contre moi dès longtemps on a force decrets;
 Car enfin la vertu n'est jamais sans envie,

Et dans ce maudit siècle est toujours poursuivie.
Allez donc le fléchir.

LÉLIE. Oui, nous le fléchirons :

Mais aussi tu promets...

MASCARILLE. Ah ! mon Dieu ! nous verrons !

(Lélie sort.)

Ma foi ! prenons haleine après tant de fatigues.
Cessons pour quelque temps le cours de nos intrigues,
Et de nous tourmenter de même qu'un lutin.
Léandre, pour nous nuire, est hors de garde enfin,
Et Celie arrêtée avecque l'artifice...

SCÈNE VI.

ERGASTE, MASCARILLE.

ERGASTE. Je te cherchois partout pour te rendre un service,
Pour te donner avis d'un secret important.

MASCARILLE. Quoi donc ?

ERGASTE. N'avons-nous point ici quelque écoutant ?

MASCARILLE. Non.

ERGASTE. Nous sommes amis autant qu'on le peut être,
Je sais bien tes desseins et l'amour de ton maître ;
Songez à vous tantôt. Léandre fait parti
Pour enlever Celie ; et je suis averti
Qu'il a mis ordre à tout, et qu'il se persuade
D'entrer chez Trufaldin par une mascarade,
Ayant su qu'en ce temps, assez souvent le soir
Des femmes du quartier en masque l'alloient voir.

MASCARILLE. Oui ? Suffit ; il n'est pas au comble de sa joie,
Je pourrai bien tantôt lui souffler cette proie ;
Et contre cet assaut je sais un coup fourré
Par qui je veux qu'il soit de lui-même enfermé.
Il ne sait pas les dons dont mon âme est pourvue.
Adieu, nous boirons pinte à la première vue.

SCÈNE VII.

MASCARILLE seul.

Il faut, il faut tirer à nous ce que d'heureux
Pourroit avoir en soi ce projet amoureux,
Et, par une surprise adroite et non commune,
Sans courir le danger en tenter la fortune.
Si je vais me masquer pour devancer ses pas,
Léandre assurément ne nous bravera pas,
Et là, premier que lui, si nous faisons la prise,
Il aura fait pour nous les frais de l'entreprise ;
Puisque, par son dessein déjà presque éventé,

Le soupçon tombera toujours de son côté,
 Et que nous, à couvert de toutes ses poursuites,
 De ce coup hasardeux ne craindrons pas les suites
 C'est ne se point commettre à faire de l'éclat,
 Et tirer les marrons de la patte du chat.
 Allons donc nous masquer avec quelques bons frères;
 Pour prévenir nos gens, il ne faut tarder guères.
 Je sais où gît le lièvre, et me puis sans travail
 Fournir en un moment d'hommes et d'attirail.
 Croyez que je mets bien mon adresse en usage:
 Si j'ai reçu du ciel les fourbes en partage,
 Je ne suis point au rang de ces esprits mal nés
 Qui cachent les talents que Dieu leur a donnés.

SCÈNE VIII.

LÉLIE, ERGASTE.

LÉLIE. Il prétend l'enlever avec sa mascarade?
 ERGASTE. Il n'est rien plus certain. Quelqu'un de sa brigade
 M'ayant de ce dessein instruit, sans m'arrêter,
 A Mascarille lors j'ai couru tout conter,
 Qui s'en va, m'a-t-il dit, rompre cette partie.
 Par une invention dessus le champ faite;
 Et comme je vous ai rencontré par hasard,
 J'ai cru que je devois de tout vous en faire part.
 LÉLIE. Tu m'obliges par trop avec cette nouvelle;
 Va, je reconnoîtrai ce ~~brave homme~~.

SCÈNE IX.

LÉLIE seul.

Mon drôle assurément leur jouera quelque trait;
 Mais je veux de ma part seconder son projet.
 Il ne sera pas dit qu'en un fait qui me touche,
 Je ne me sois non plus remué qu'une souche.
 Voici l'heure, ils seront surpris à mon aspect.
 Foin! Que n'ai-je avec moi pris mon porte-respect!
 Mais vienne qui voudra contre notre personne,
 J'ai deux bons pistolets, et mon épée est bonne.
 Holà! Quelqu'un! un mot!

SCÈNE X.

TRUFALDIN à sa fenêtre, LÉLIE.

TRUFALDIN. Qu'est-ce? Qui me vient voir?
 LÉLIE. Fermez soigneusement votre porte ce soir.
 TRUFALDIN. Pourquoi?

LÉLIE. Certaines gens sont une mascarade
Pour vous venir donner une fâcheuse aubade ;
Ils veulent enlever votre Cécie.

TRUFALDIN. O dieux !

LÉLIE. Et sans doute bientôt ils viennent en ces lieux.
Demeurez ; vous pourrez voir tout de la fenêtre.
Eh bien ! qu'avois-je dit ? Les voyez-vous paraître ?
Chut ! je veux à vos yeux leur en faire l'affront.
Nous allons voir beau jeu , si la corde ne rompt.

SCÈNE XI.

LÉLIE, TRUFALDIN, MASCARILLE et sa suite , masqués.

TRUFALDIN. Oh ! les plaisants robins, qui pensent me surprendre !

LÉLIE. Masques, où courez-vous ? Le pourroit-on apprendre ?
Trufaldin, ouvrez-leur pour jouer un moineau.

(A Mascarille, déguisé en femme)
Bon Dieu, qu'elle est jolie, et qu'elle a l'air mignon !
Eh quoi ! vous murmurez ? Mais sans vous faire outrage,
Peut-on lever le masque et voir votre visage ?

TRUFALDIN. Allez, fourbes, méchants, retirez-vous d'ici,
Canaille ! et vous, seigneur, bonsoir et grand merci.

SCÈNE XII

LÉLIE, MASCARILLE.

LÉLIE après avoir démasqué Mascarille
Mascarille, est-ce toi ?

MASCARILLE. Nenni-da, c'est quelque autre.

LÉLIE. Hélas ! quelle surprise ! et quel sort est le nôtre !
L'aurois-je deviné, n'étant point averti
Des secrètes raisons qui t'avoient travesti ?
Malheureux que je suis, d'avoir dessous ce masque
Ête, sans y penser, te faire cette frasque !
Il me prendroit envie, en ce juste courroux,
De me battre moi-même et me donner cent coups

MASCARILLE. Adieu, sublime esprit, rare imaginative.

LÉLIE. Las ! si de ton secours ta colère me prive,
A quel saint me vouârai-je ?

MASCARILLE. Au grand diable d'enfer.

LÉLIE. Ah ! si ton cœur pour moi n'est de brouze ou de fer,
Qu'encore un coup du moins mon imprudence ait grâ-
S'il faut pour l'obtenir que tes genoux j'embrasse, (ce !
Vois-moi...

MASCARILLE. Tarare ! allons, camarades, allons !
J'entends venir des gens qui sont sur nos talons.

SCÈNE XIII.

LEANDRE et sa suite masqués, TRUFALDIN à sa fenêtre

- LEANDRE. Sans bruit ; ne faisons rien que de la bonne sorte.
- TRUFALDIN. Quoi ! masques toute nuit assiegeront ma porte !
Messieurs, ne gagnez point de rhumes à plaisir ;
Tout cerveau qui le fait est certes de loisir.
Il est un peu trop tard pour enlever Cécile,
Dispensez-l'en ce soir, elle vous en supplie ;
La belle est dans le lit et ne peut vous parler,
J'en suis fâché pour vous. Mais, pour vous regaler
Du souci qui pour elle ici vous inquiète,
Elle vous fait présent de cette rassolette.
- LEANDRE. F'i' cela sent mauvais, et je suis tout gâté.
Nous sommes decouverts, tirons de ce côté.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉLIE deguise en Armonien, MASCARILLE.

- MASCARILLE. Vous voilà fagote d'une plaisante sorte.
- LÉLIE. Tu ranimes par là mon espérance morte.
- MASCARILLE. Toujours de ma coleie on me voit revenir.
J'ai beau jurer, pester, je ne m'en puis tenir.
- LÉLIE. Aussi crois, si jamais je suis dans la puissance,
Que tu seras content de ma reconnaissance,
Et que, quand j'en aurais qu'un seul morceau de pain...
- MASCARILLE. Baste ! songez à vous dans ce nouveau dessein.
Au moins, si l'on vous voit commettre une sottise,
Vous n'imputerez plus l'erreur à la surprise ;
Votre rôle en ce jeu par cœur doit être su.
- LÉLIE. Mais comment Trufaldin chez lui t'a-t-il reçu ?
- MASCARILLE. D'un zèle simulé j'ai bridé le bon sire ;
Avec empressement je suis venu lui dire,
S'il ne songeoit à lui, que l'on le surprendroit ;
Que l'on couchoit en joue, et de plus d'un endroit,
Celle dont il a vu qu'une lettre en avance
Avait si faussement divulgué la naissance ;
Qu'on avoit bien voulu m'y mêler quelque peu,
Mais que j'avois tiré mon épingle du jeu,
Et que, touché d'ardeur pour ce qui le regarde,
Je venois l'avertir de se donner de garde.

De là, moralisant, j'ai fait de grands discours
 Sur les fourbes qu'on voit ici-bas tous les jours,
 Que, pour moi, las du monde et de sa vie infâme,
 Je voulois travailler au salut de mon âme,
 A m'éloigner du trouble, et pouvoir longuement
 Près de quelque honnête homme être paisiblement;
 Que, s'il le trouvoit bon, je n'aurois d'autre envie
 Que de passer chez lui le reste de ma vie;
 Et que même à tel point il m'avoit su ravir,
 Que, sans lui demander gages pour le servir,
 Je mettrois en ses mains, que je tenois certaines,
 Quelque bien de mon père, et le fruit de mes peines,
 Dont, avenant que Dieu de ce monde m'ôtât,
 J'entendois tout de bon que lui seul héritât.
 C'étoit le vrai moyen d'acquiescer sa tendresse.
 Et comme, pour resoudre avec votre maîtresse
 Des biais qu'on doit prendre à terminer vos vœux,
 Je voulois en secret vous aboucher tous deux,
 Lui-même a su m'ouvrir une voie assez belle
 De pouvoir hautement vous loger avec elle,
 Venant m'entretenir d'un fils prive du jour,
 Dont cette nuit en songe il a vu le retour.
 A ce propos, voici l'histoire qu'il m'a dite,
 Et sur qui j'ai tantôt notre fourbe construite.

LÉLIE.

C'est assez, je sais tout. tu me l'as dit deux fois.

MASCARILLE.

Oui, oui, mais quand j'aurois passé jusques à trois,
 Peut-être encor qu'avec toute sa suffisance,
 Votre esprit manquera dans quelque circonstance.

LÉLIE.

Mais à tant différer je me fais de l'effort.

MASCARILLE.

Ah! de peur de tomber, ne courons pas si fort!
 Voyez-vous? vous avez la caboche un peu dure;
 Rendez-vous affermi dessus cette aventure.
 Autrefois Trufaldin de Naples est sorti,
 Et s'appeloit alors Zanobio Ruberti;
 Un parti qui causa quelque émeute civile,
 Dont il fut seulement soupçonné dans sa ville
 (De fait il n'est pas homme à troubler un Etat),
 L'obligea d'en sortir une nuit sans éclat.
 Une fille fort jeune et sa femme laissées,
 A quelque temps de là se trouvant trepassées,
 Il en eut la nouvelle, et, dans ce grand ennui,
 Voulant dans quelque ville emmener avec lui,
 Outre ses biens, l'espoir qui restoit de sa race,
 Un sien fils, écolier, qui se nommoit Horace,
 Il écrit à Bologne, où, pour mieux être instruit,
 Un certain maître Albert jeune l'avoit conduit;
 Mais pour se joindre tous, le rendez-vous qu'il donne

Durant deux ans entiers ne lui fit voir personne,
 Si bien que, les jugeant morts après ce temps-là,
 Il vint en cette ville et prit le nom qu'il a,
 Sans que de cet Albert, ni de ce fils Horace,
 Douze ans aient découvert jamais la moindre trace.
 Voilà l'histoire en gros, redite seulement
 Afin de vous servir ici de fondement.
 Maintenant vous serez un marchand d'Arménie,
 Qui les aurez vus sains l'un et l'autre en Turquie.
 Si j'ai, plutôt qu'aucun, un tel moyen trouve,
 Pour les ressusciter sur ce qu'il a rêvé,
 C'est qu'en fait d'aventure, il est très-ordinaire
 De voir gens pris sur mer par quelque Turc corsaire,
 Puis être à leur famille à point nomme rendus,
 Après quinze ou vingt ans qu'on les a crus perdus.
 Pour moi, j'ai vu déjà cent contes de la sorte.
 Sans nous alambiquer, servons-nous-en ; qu'importe ?
 Vous les aurez ouïs leur disgrâce conter,
 Et leur aurez fourni de quoi se racheter ;
 Mais que, parti plus tôt pour chose nécessaire,
 Horace vous chargera de voir ici son père
 Dont il a su le sort, et chez qui vous devez
 Attendre quelques jours qu'ils seroient arrivés.
 Je vous ai fait tantôt des leçons étendues.

LÉLIE. Ces répétitions ne sont que superflues,
 Dès l'abord mon esprit a compris tout le fait.

MASCARILLE. Je m'en vais là-dedans donner le premier trait.

LÉLIE. Ecoute, Mascarille, un seul point me chagrine.
 S'il alloit de son fils me demander la mine ?

MASCARILLE. Belle difficulté ! Devez-vous pas savoir
 Qu'il étoit fort petit alors qu'il l'a pu voir ?
 Et puis, outre cela, le temps et l'esclavage
 Pourroient-ils pas avoir changé tout son visage ?

LÉLIE. Il est vrai. Mais dis-moi, s'il connoît qu'il m'a vu,
 Que faire ?

MASCARILLE. De mémoire êtes-vous dépourvu ?
 Nous avons dit tantôt, qu'outre que votre image
 N'avoit dans son esprit pu faire qu'un passage,
 Pour ne vous avoir vu que durant un moment,
 Et le poil et l'habit déguisoient grandement.

LÉLIE. Fort bien. Mais à propos, cet endroit de Turquie ?

MASCARILLE. Tout, vous dis-je, est égal, Turquie ou Barbarie.

LÉLIE. Mais le nom de la ville où j'aurai pu les voir ?

MASCARILLE. Tunis. Il me tiendra, je crois, jusques au soir.
 La répétition, dit-il, est inutile,
 Et j'ai déjà nommé douze fois cette ville.

LÉLIE. Va, va-t'en commencer, il ne me faut plus rien.

MASCARILLE. Au moins soyez prudent, et vous conduisez bien;
Ne donnez point ici de l'imaginative.

LÉLIE. Laisse-moi gouverner. Que ton âme est craintive!

MASCARILLE. Horace dans Bologne écuyer, Trufaldin
Zanobio Ruberti dans Naples citadin,
Le précepteur Albert...

LÉLIE. Ah! c'est me faire honte
Que de me tant prêcher! Suis-je un sot à ton compte?

MASCARILLE. Non, pas du tout; mais bien quelque chose approchant.

SCÈNE II.

LÉLIE seul

Quand il m'est inutile, il fait le chien couchant;
Mais, parce qu'il sent bien le secours qu'il me donne,
Sa familiarité jusque là s'abandonne.
Je vais être de près éclairé des beaux yeux
Dont la force m'impose un joug si précieux;
Je m'en vais sans obstacle, avec des traits de flamme,
Peindre à cette beauté les tourments de mon âme;
Je saurai quel arrêt je dois... Mais les voici.

SCÈNE III.

TRUFALDIN, LÉLIE, MASCARILLE.

TRUFALDIN. Sois béni, juste ciel, de mon sort adouci!

MASCARILLE. C'est à vous de rêver et de faire des songes,
Puisqu'en vous il est faux que songes sont mensonges.

TRUFALDIN à Lélie
Quelle grâce, quels biens vous rendrai-je, seigneur,
Vous, que je dois nommer l'ange de mon bonheur?

LÉLIE. Ce sont soins superflus, et je vous en dispense.

TRUFALDIN à Mascarille.
J'ai, je ne sais pas où, vu quelque ressemblance
De cet Armenien.

MASCARILLE. C'est ce que je disois;
Mais on voit des rapports admirables parfois.

TRUFALDIN. Vous avez vu ce fils où mon espoir se fonde?

LÉLIE. Oui, seigneur Trufaldin, le plus gaillard du monde.

TRUFALDIN. Il vous a dit sa vie, et parlé fort de moi?

LÉLIE. Plus de dix mille fois.

MASCARILLE. Quelque peu moins, je croi.

LÉLIE. Il vous a peint tel que je vous vois paroître,
Le visage, le port...

TRUFALDIN. Cela pourroit-il être,
Si, lorsqu'il m'a pu voir, il n'avoit que sept ans,
Et si son précepteur même, depuis ce temps,

Auroit peine à pouvoir connaître mon visage?
MASCARILLE. Le sang l'on autrement conserve cette image;
 Par des traits si profonds ce portrait est tracé,
 Que mon père ..

TRUFALDIN. Suffit. Où l'avez-vous laissé?

LÉLIE. En Turquie, à Turin

TRUFALDIN. Turin? mais cette ville

Est, je pense, en Piémont.

MASCARILLE à part O cerveau malhabile!

(A Trufaldin)

Vous ne l'entendez pas, il veut dire Tunis,
 Et c'est en effet là qu'il laissa votre fils;
 Mais les Arméniens ont tous une habitude,
 Certain vice de langue à nous autres fort rude,
 C'est que dans tous les mots ils changent *is* en *rin*,
 Et pour dire Tunis, ils prononcent Turin

TRUFALDIN. Il falloit, pour l'entendre, avoir cette lumière.

Quel moyen vous dit-il de rencontrer son père?

MASCARILLE à part

Voyez s'il répondra!

(A Trufaldin, après s'être escrime)

Je repassois un peu

Quelque leçon d'escrime; autrefois en ce jeu
 Il n'étoit point d'adresse à mon adresse égale,
 Et j'ai battu le fer en mainte et mainte salle.

TRUFALDIN à Mascarille

Ce n'est pas maintenant ce que je veux savoir.

(A Lélie)

Quel autre nom dit-il que je devois avoir?

MASCARILLE Ah! seigneur Zanobio Ruberti, quelle joie
 Est celle maintenant que le ciel vous envoie!

LÉLIE C'est là votre vrai nom, et l'autre est emprunté

TRUFALDIN. Mais où vous a-t-il dit qu'il reçut la clarte?

MASCARILLE. Naples est un séjour qui paroît agréable;
 Mais pour vous ce doit être un lieu fort haïssable

TRUFALDIN. Ne peux-tu, sans parler, souffrir notre discours?

LÉLIE. Dans Naples son destin a commence son cours

TRUFALDIN. Où l'envoyai-je jeune, et sous quelle conduite?

MASCARILLE. Ce pauvre maître Albert a beaucoup de mérite
 D'avoir depuis Bologne accompagné ce fils,
 Qu'à sa discrétion vos soins avoient commis.

TRUFALDIN. Ah!

MASCARILLE à part Nous sommes perdus si cet entretien dure.

TRUFALDIN. Je voudrois bien savoir de vous leur aventure,
 Sur quel vaisseau le sort qui m'a su travailler...

MASCARILLE. Je ne sais ce que c'est, je ne fais que bâiller;
 Mais, seigneur Trufaldin, songez-vous que peut-être

Ce monsieur l'étranger a besoin de repaire,
Et qu'il est tard aussi?

LÉLIE. Pour moi, point de repas.

MASCARILLE. Ah! vous avez plus faim que vous ne pensez pas!

TRUFALDIN. Entrez donc.

LÉLIE. Après vous.

MASCARILLE à Trufaldin Monsieur, en Arménie,
Les maîtres du logis sont sans cérémonie.

(A Lélie, après que Trufaldin est entré dans sa maison.)

Pauvre esprit! Pas deux mots!

LÉLIE. D'abord il m'a surpris,

Mais n'appréhende plus, je reprends mes esprits,
Et m'en vais debiter avecque hardiesse...

MASCARILLE. Voici notre rival qui ne sait pas la pièce.

(Ils entrent dans la maison de Trufaldin.)

SCÈNE IV.

ANSELME, LÉANDRE.

ANSELME. Arrêtez-vous, Léandre, et souffrez un discours
Qui cherche le repos et l'honneur de vos jours.
Je ne vous parle point en père de ma fille,
En homme intéresse pour ma propre famille,
Mais comme votre père ému pour votre bien,
Sans vouloir vous flatter et vous déguiser rien;
Bref, comme je voudrois, d'une âme franche et pure,
Que l'on fit à mon sang, en pareille aventure.
Savez-vous de quel œil charun voit cet amour,
Qui dedans une nuit vient d'éclater au jour?
A combien de discours et de traits de risée
Votre entreprise d'hier est partout exposée?
Quel jugement on fait du choix capricieux
Qui pour emme, dit-on, vous désigne en ces lieux
Un rebut de l'Egypte, une fille coureuse,
De qui le noble emploi n'est qu'un métier de gueuse?
J'en ai rougi pour vous encor plus que pour moi,
Qui me trouve compris dans l'éclat que je voi;
Moi, dis-je, dont la fille, à vos ardeurs promise,
Ne peut, sans quelque affront, souffrir qu'on la méprise
Ah! Léandre, sortez de cet abaissement!
Ouvrez un peu les yeux sur votre aveuglement.
Si votre esprit n'est pas sage à toutes les heures,
Les plus courtes erreurs sont toujours les meilleures
Quand on ne prend en dot que la seule beauté,
Le remords est bien près de la solennité,
Et la plus belle femme a très-peu de défense
Contre cette tiédeur qui suit la jouissance.

Je vous le dis encor, ces bouillants mouvements,
Ces ardeurs de jeunesse et ces emportements,
Nous font trouver d'abord quelques nuits agréables;
Mais ces félicités ne sont guère durables,
Et, notre passion aléissant son cours
Après ces bonnes nuits, donnent de mauvais jours.
De là viennent les soins, les soucis, les misères,
Les fils déshérités par le courroux des pères.

LÉANDRE. Dans tout votre discours je n'ai rien écouté
Que mon esprit déjà ne m'ait représenté.
Je sais combien je dois à cet honneur insigne
Que vous me voulez faire, et dont je suis indigne.
Et vois, malgré l'effort dont je suis combattu,
Ce que vaut votre fille et quelle est sa vertu.
Aussi, je veux tâcher...

ANSELME.

On ouvre cette porte :
Retirons-nous plus loin, de crainte qu'il n'en sorte
Quelque secret poison dont vous seriez surpris.

SCÈNE V.

LÉLIE, MASCARILLE.

MASCARILLE. Bientôt de notre fourbe on verra le débris,
Si vous continuez des sottises si grandes.

LÉLIE. Dois-je éternellement ouïr les repugnances ?
De quoi peux-tu te plaindre ? Ai-je pas réussi
En tout ce que j'ai dit depuis ?

MASCARILLE.

Couci, couci.

Témoin les Turcs par vous appelés hérétiques,
Et que vous assurez, par serments authentiques,
Adorer pour leurs dieux la lune et le soleil.
Passe. Ce qui me donne un dépit nonpareil,
C'est qu'en votre amour étrangement s'oublie ;
Pres de Célie il est ainsi que la bouillie,
Qui par un trop grand feu s'ensfle, croît jusqu'aux bords,
Et de tous les côtés se repand au dehors.

LÉLIE. Pourroit-on se forcer à plus de retenue ?

Je ne l'ai presque point encore entretenue.

MASCARILLE.

Oui, mais ce n'est pas tout que de ne parler pas :
Pai vos gestes, durant un moment de repas,
Vous avez aux soupçons donné plus de matière
Que d'autres ne feroient dans une année entière.

LÉLIE.

Et comment donc ?

MASCARILLE.

Comment ? chacun a pu le voir
A table, où Trufaldin l'oblige de se voir,
Vous n'avez toujours fait qu'avoir les yeux sur elle,
Rouge, tout interdit, jouant de la prune,

Sans prendre jamais garde à ce qu'on vous servoit,
 Vous n'aviez point de soif qu'alors qu'elle buvoit,
 Et dans ses propres mains vous saisissant du verre,
 Sans le vouloir rincer, sans rien jeter à terre,
 Vous buviez sur son irste, et montriez d'afiecler
 Le côté qu'à sa bouche elle avait su porter.
 Sur les morceaux touchés de sa main delicate,
 Ou mordus de ses dents, vous etendiez la patte
 Plus brusquemept qu'un chat dessus une souris,
 Et les avaliez tous ainsi que des pois gris.
 Puis, outre tout cela, vous faisiez sous la table
 Un bruit, un triquetrac de pieds insupportable,
 Dont Trufaldin, heurté de deux coups trop pressants,
 A puni par deux fois deux chiens très-innocents,
 Qui, s'ils l'eussent ose, vous eussent fait querelle.
 Et puis après cela votre conduite est belle !
 Pour moi, j'en ai souffert la gêne sur mon corps.
 Malgré le froid, je sue encor de mes efforts.
 Attaché dessus vous comme un joueur de boule
 Après le mouvement de la sienne qui roule,
 Je pensois retenir toutes vos actions,
 L'n faisant de mon corps mille contorsions.
 LÉLIE. Mon Dieu ! qu'il t'est aisé de condamner des choses
 Dont tu ne ressens point les agreables causes !
 Je veux bien néanmoins, pour te plaindre une fois,
 Faire force à l'amour qui m'impose des lois.
 Desormais...

SCÈNE VI.

TRUFALDIN, LÉLIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Nous parlions des fortunes d'Horace.

(A Lelie)

TRUFALDIN.

C'est bien fait. Cependant me ferez-vous la grâce
 Que je puisse lui dire un seul mot en secret ?

LÉLIE.

Il faudroit autrement être fort indiscret.

(Lelie entre dans la maison de Trufaldin.)

SCÈNE VII.

TRUFALDIN, MASCARILLE.

TRUFALDIN.

Écoute, sais-tu bien ce que je viens de faire ?

MASCARILLE.

Non, mais si vous voulez, je ne tarderai guère,
 Sans doute, à le savoir.

TRUFALDIN.

D'un chêne grand et fort,
 Dont pres de deux cents ans ont fait déjà le sort,
 Je viens de detacher une branche admirable,

Choisie expressément de grosseur raisonnable,
Dont j'ai fait sur-le-champ, avec beaucoup d'ardeur,
(Il montre son bras.)

Un bâton à peu près... oui, de cette grandeur,
Moins gros par l'un des bouts, mais, plus que trente
Propre, comme je pense, à rosser les épaules; [gaules,
Car il est bien en main, vert, noueux et massif.

MASCARILLE. Mais pour qui, je vous prie, un tel préparatif?

TRUFALDIN. Pour toi premièrement; puis pour ce bon apôtre
Qui veut m'en donner d'une, et m'en jouer d'une autre,
Pour cet Arménien, ce marchand déguisé,
Introduit sous l'appât d'un conte supposé.

MASCARILLE. Quoi! vous ne croyez pas...

TRUFALDIN. Ne cherche point d'excuse,

Lui-même heureusement a découvert sa ruse;
Et disant à Célie, en lui serrant la main,
Que pour elle il venoit sous ce prétexte vain,
Il n'a pas aperçu Jeannette, ma fillole,
Lui-même a tout ouï, parole pour parole;
Et ne doute point, quoiqu'il n'en ait rien dit,
Que tu ne sois de tout le complice maudit.

MASCARILLE. Ah! vous me faites tort. S'il faut qu'on vous affronte,

Croyez qu'il m'a trompé le premier à ce conte.

TRUFALDIN. Veux-tu me faire voir que tu dis vérité?

Qu'à rompre mon bras soit du tien assisté;
Donnons-en à ce fourbe et du long et du large,
Et de tout crime après mon esprit te décharge.

MASCARILLE. Oui-da, très-volontiers, je l'épousterai bien.

Et par là vous verrez que je n'y trempe en rien.

(A part.)

Ah! vous serez rossé, monsieur de l'Arménie,
Qui toujours gâtez tout!

SCÈNE VIII.

LÉLIE, TRUFALDIN, MASCARILLE.

TRUFALDIN à Lélie, après avoir heurté à sa porte.

Un mot, je vous supplie.

Donc, monsieur l'imposteur, vous osez aujourd'hui
Duprer un honnête homme et vous jouer de lui?

MASCARILLE. Feindre avoir vu son fils en une autre contrée,
Pour vous donner chez lui plus aisément entrée!

TRUFALDIN bat Lélie.

Vidons, vidons sur l'heure.

LÉLIE à Mascarille qui le bat aussi

Ah! coquin!

MASCARILLE.

C'est ainsi

Que les fourbes..

LÉLIE.

Bourreau !

MASCARILLE.

Sont ajustés ici.

Gardez-moi bien cela

LÉLIE.

Quoi donc ! je serois homme...

MASCARILLE le battant toujours en le chassant

Tirez, tirez, vous dis-je, ou bien je vous assomme.

TRUFALDIN. Voilà qui me plaît fort, rentre, je suis content.

(Mascarille suit Trufaldin, qui rentre dans sa maison.)

LÉLIE revenant A moi, par un valet, cet affront éclatant !

L'aurait-on pu prévoir, l'action de ce traître,
Qui vient insolemment de maltraiter son maître !

MASCARILLE à la fenêtre de Trufaldin

Peut-on vous demander comment va votre dos ?

LÉLIE. Quoi ! tu m'oses encor tenir un tel propos ?

MASCARILLE. Voilà, voilà que c'est de ne voir pas Jeannette,
Et d'avoir en tout temps une langue indiscrete.
Mais, pour cette fois-ci je n'ai point de courroux,
Je cesse d'éclater, de pester contre vous ;
Moi que de l'action l'impudence soit haute,
Ma main sur votre échine a lavé votre saute.

LÉLIE Ah ! je me vengerai de ce trait déloyal !

MASCARILLE Vous vous êtes causé vous-même tout le mal.

LÉLIE. Moi ?

MASCARILLE. Si vous n'étiez pas une cervelle folle,
Quand vous avez parlé naguère à votre idole,
Vous auriez aperçu Jeannette sur vos pas,
Dont l'oreille subtile a decouvert le cas.

LÉLIE. On auroit pu surprendre un mot dit à Célie !

MASCARILLE. Et d'où doncques viendrait cette prompte sortie ?

Oui, vous n'êtes dehors que par votre caquet.
Je ne sais si souvent vous jouez au piquet ;
Mais au moins faites-vous des écarts admirables.

LÉLIE. O le plus malheureux de tous les misérables !
Mais encore, pourquoi me voir chasser par toi ?

MASCARILLE. Je ne fis jamais mieux que d'en prendre l'emploi ;
Par là, j'empêche au moins que de cet artifice
Je ne sois soupçonné d'être auteur ou complice.

LÉLIE. Tu devois donc, pour toi, frapper plus doucement.

MASCARILLE. Quelque sot. Trufaldin lorgnoit exactement :
Et puis, je vous dirai, sous ce prétexte utile
Je n'étois pas fâché d'évaporer ma bile.
Enfin, la chose est faite ; et si j'ai votre foi
Qu'on ne vous verra point vouloir venger sur moi,
Soit ou directement, ou par quelque autre voie,
Les coups sur votre râble assésés avec joie,
Je vous promets, aidé par le poste où je suis,
De contenter vos vœux avant qu'il soit deux nuits.

- ERGASTE.** Quoique ton traitement ait eu trop de rudesse,
Qu'est-ce que dessus moi ne peut cette promesse?
- MASCARILLE.** Vous le promettez donc?
- LÉLIE.** Oui, je te le promets.
- MASCARILLE.** Ce n'est pas encor tout. Promettez que jamais
Vous ne vous mêlerez dans quoi que j'entreprene
- LÉLIE.** Soit.
- MASCARILLE.** Si vous y manquez, votre fièvre quartaine!
- LÉLIE.** Mais tiens-moi donc parole, et songe à mon repos.
- MASCARILLE.** Allez quitter l'habit et graisser votre dos.
- LÉLIE** seul. Faut-il que le malheur, qui me suit à la trace,
Me fasse voir toujours disgrâce sur disgrâce!
- MASCARILLE** sortant de chez Trufaldin
Quoi! vous n'êtes pas loin? Sortez vite d'ici;
Mais, surtout, gardez-vous de prendre aucun souci:
Puisque je fais pour vous, que cela vous suffise;
N'aidez point mon projet de la moindre entreprise;
Demeurez en repos.
- LÉLIE** en sortant Oui, va, je m'y tiendrai.
- MASCARILLE** seul. Il faut voir maintenant quel biais je prendrai.

SCÈNE IX.

ERGASTE, MASCARILLE.

- ERGASTE.** Mascarille, je viens te dire une nouvelle
Qui donne à tes desseins une atteinte cruelle.
À l'heure que je parle, un jeune Egyptien,
Qui n'est pas noir pourtant ~~présent~~ assez son bien,
Arrive, accompagné d'une vieille fort hâve,
Et vient chez Trufaldin racheter cette esclave
Que vous vouliez; pour elle il parolt fort zélé.
- MASCARILLE.** Sans doute c'est l'amant dont Célie a parlé.
Fut-il jamais destin plus brouillé que le nôtre?
Sortant d'un embarras, nous entrons dans un autre.
En vain nous apprenons que Léandre est au point
De quitter la partie et ne nous troubler point;
Que son père, arrivé contre toute espérance,
Du côté d'Hippolyte emporte la balance,
Qu'il a tout fait changer par son autorité,
Et va dès aujourd'hui conclure le traité;
Lorsqu'un rival s'éloigne, un autre plus funeste
S'en vient nous enlever tout l'espoir qui nous reste
Toutefois, par un trait merveilleux de mon art,
Je crois que je pourrai retarder leur départ,
Et me donner le temps qui sera nécessaire
Pour tâcher de finir cette fameuse affaire.

Il s'est fait un grand vol ; par qui ? l'on n'en sait rien :
 Eux autres rarement passent pour gens de bien ,
 Je veux adroitement , sur un soupçon frivole ,
 Faire pour quelques jours emprisonner ce drôle .
 Je sais des officiers , de justice altérés ,
 Qui sont pour de tels coups de vrais délibérés ;
 Dessus l'aveugle espoir de quelque paraguante ,
 Il n'est rien que leur art aveuglement ne tente ;
 Et du plus innocent , toujours à leur profit ,
 La bourse est criminelle , et paye son délit .

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MASCARILLE, ERGASTE.

MASCARILLE. Ah ! chien ! ah ! double chien ! mâtine de cervelle !
 Ta persécution sera-t-elle éternelle ?

ERGASTE. Par les soins vigilants de l'exempt Balafré ,
 Ton affaire alloit bien , le drôle étoit coffré ,
 Si ton maître au moment ne fût venu lui-même ,
 En vrai désespéré , rompre ton stratagème :
 Je ne saurois souffrir , a-t-il dit hautement ,
 Qu'un honnête homme soit traîné honteusement ;
 J'en réponds sur sa mine , et je le cautionne ;
 Et comme on résistoit à lâcher sa personne ,
 D'abord il a chargé si bien sur les recors ,
 Qui sont gens d'ordinaire à craindre pour leur corps ,
 Qu'à l'heure que je parle ils sont encore en fuite ,
 Et pensent tous avoir un Lélie à leur suite .

MASCARILLE. Le traître ne sait pas que cet Égyptien
 Est déjà là-dedans pour lui ravir son bien .

ERGASTE. Adieu. Certaine affaire à te quitter m'oblige.

SCÈNE II.

MASCARILLE seul.

Oui , je suis stupefait de ce dernier prodige .
 On diroit , et pour moi j'en suis persuadé ,
 Que ce démon brouillon dont il est possédé
 Se plaise à me braver , et me l'aille conduire
 Partout où sa présence est capable de nuire .
 Pourtant , je veux poursuivre , et , malgré tous ces coups ,
 Voir qui l'emportera de ce diable ou de nous .

L'ÉTOURDI.

Célie est quelque peu de notre intelligence,
Et ne voit son départ qu'avecque répugnance.
Je tâche à profiter de cette occasion.
Mais ils viennent, songeons à l'exécution.
Cette maison meublée est en ma bienséance,
Je puis en disposer avec grande licence :
Si le sort nous en dit, tout sera bien réglé,
Nul que moi ne s'y tient, et j'en garde la clé.
O Dieu ! qu'en peu de temps on a vu d'aventures,
Et qu'un fourbe est contraint de prendre de figures !

SCÈNE III.

CÉLIE, ANDRÉS.

ANDRÉS.

Vous le savez, Célie, il n'est rien que mon cœur
N'ait fait pour vous prouver l'excès de son ardeur.
Chez les Vénitiens, dès un assez jeune âge,
La guerre en quelque estime avoit mis mon courage
Et j'y pouvois un jour, sans trop croire de moi,
Pretendre, en les servant, un honorable emploi ;
Lorsqu'on me vit pour vous oublier toute chose,
Et que le prompt effet d'une métamorphose,
Qui suivit de mon cœur le soudain changement,
Parmi vos compagnons sut ranger votre amant,
Sans que mille accidents, ni votre indifférence,
Aient pu me détacher de ma persévérance.
Depuis, par un hasard d'avec vous séparé
Pour beaucoup plus de temps que je n'eusse auguré,
Je n'ai, pour vous rejoindre, épargné temps ni peine ;
Enfin, ayant trouvé la vieille Égyptienne,
Et plein d'impatience apprenant votre sort,
Que pour certain argent qui leur importoit fort,
Et qui de nous vos gens détourna le naufrage,
Vous aviez en ces lieux été mise en otage,
J'accours vite y briser ces chaînes d'intérêt,
Et recevoir de vous les ordres qu'il vous plaît :
Cependant on vous voit une morne tristesse
Adonc que dans vos yeux doit briller l'allégresse.
Si pour vous la retraite avoit quelques appas,
Venise, du butin fait parmi les combats,
Me garde pour tous deux de quoi pouvoir y vivre ;
Que si, comme devant, il vous faut encor suivre,
J'y consens, et mon cœur n'ambitionnera
Que d'être auprès de vous tout ce qu'il vous plaira.
Votre zèle pour moi visiblement éclate :
Pour en paroître triste, il faudroit être ingrate,
Et mon visage aussi, par son émotion,

CÉLIE.

N'explique point mon cœur en cette occasion.
 Une douleur de tête y peint sa violence;
 Et, si j'avois sur vous quelque peu de puissance,
 Notre voyage, au moins pour trois ou quatre jours,
 Attendrait que ce mal eût pris un autre cours.
ANDRÈS. Autant que vous voudrez faites qu'il se diffère.
 Toutes mes volontés ne butent qu'à vous plaire.
 Cherchons une maison à vous mettre en repos.
 L'écriteau que voici s'offre tout à propos.

SCÈNE IV.

CÉLIE, ANDRÈS, MASCARILLE déguisés en Suisses.

ANDRÈS. Seigneur Suisse, êtes-vous de ce logis le maître?
MASCARILLE. Moi pour servir à fous.
ANDRÈS. Pourrions-nous y bien être?
MASCARILLE. Oui; moi pour d'étrancher chafons champre carni.
 Ma che non point locher de chans de méchant vi.
ANDRÈS. Je crois votre maison franche de tout ombrage.
MASCARILLE. Fous nouveau dans sti fil, moi soir à la fissage.
ANDRÈS. Oui.
MASCARILLE. La matame est-il mariage al monsieur?
ANDRÈS. Quoi?
MASCARILLE. S'il être son fame, ou s'il être son steur?
ANDRÈS. Non.
MASCARILLE. Mon foi, pien choli; fenir pour marchandisse,
 On pien pour temander à la palais choustice?
 La procès il faut rien, il coûter tant t'archant!
 La procurair larron, l'afocat pien mechant.
ANDRÈS. Ce n'est pas pour cela.
MASCARILLE. Fous donc mener sti file
 Pour fenir pourmener et recarter la file?
ANDRÈS. Il n'importe.

(A Célie)

Je suis à vous dans un moment.
 Je vais faire venir la vieille promptement;
 Contremander aussi notre voiture prête.
MASCARILLE. Li ne porte pas pien?
ANDRÈS. Elle a mal à la tête.
MASCARILLE. Moi chafoir te pon fin et te fromage pon.
 Entre fous, entre fous tans mon petit maison.
 (Célie Andrès et Mascarille entrent dans la maison.)

SCÈNE V.

LÉLIE seul.

Quel que soit le transport d'une âme impatiente,
 Ma parole m'engage à rester en attente,

A laisser faire un autre, et voir, sans rien oser,
Comme de mes destins le ciel veut disposer.

SCÈNE VI.

ANDRÈS, LÉLIE.

LÉLIE à Andrès qui sort de la maison.

Demandiez-vous quelqu'un dedans cette demeure ?

ANDRÈS. C'est un logis garni que j'ai pris tout à l'heure.

LÉLIE. A mon père pourtant la maison appartient,
Et mon valet la nuit pour la garder s'y tient.ANDRÈS. Je ne sais ; l'ecriteau marque au moins qu'on la loue ;
Lisez

LÉLIE. Certes, ceci me surprend, je l'avoue.

Qui diantre l'auroit mis ? et par quel intérêt ?

Ah ! ma foi, je devine à peu près ce que c'est !

Cela ne peut venir que de ce que j'augure.

ANDRÈS. Peut-on vous demander quelle est cette aventure ?

LÉLIE. Je voudrais à tout autre en faire un grand secret ;

Mais pour vous il n'importe, et vous serez discret.

Sans doute l'ecriteau que vous voyez paroître,

Comme je conjecture, au moins ne sauroit être

Que quelque invention du valet que je di,

Que quelque nœud subtil qu'il doit avoir ourdi

Pour mettre en mon pouvoir certaine Égyptienne

Dont j'ai l'âme piquée, et qu'il faut que j'obtienne ;

Je l'ai déjà manquée, et même plusieurs coups.

ANDRÈS. Vous l'appellez ?

LÉLIE. Celle.

ANDRÈS. Eh ! que ne disiez-vous ?

Vous n'aviez qu'à parler, je vous aurois sans doute

Épargné tous les soins que ce projet vous coûte.

LÉLIE. Quoi ! vous la connoissez ?

ANDRÈS. C'est moi qui maintenant

Viens de la racheter

LÉLIE. O discours surprenant !

ANDRÈS. Sa santé de partir ne nous pouvant permettre,

Au logis que voilà je venais de la mettre ;

Et je suis très-ravi, dans cette occasion,

Que vous m'ayez instruit de votre intention

LÉLIE. Quoi ! j'obtiendrais de vous le bonheur que j'espère ?

Vous pourriez...

ANDRÈS allant frapper à la porte. Tout à l'heure on va vous satisfaire.

LÉLIE. Que pourrai-je vous dire ? Et quel remerciement..

ANDRÈS. Non, ne m'en faites point, je n'en veux nullement.

SCÈNE VII.

LÉLIE, ANDRÈS, MASCARILLE.

MASCARILLE à part.

Eh bien ! ne voilà pas mon enragé de maître !
Il nous va faire encor quelque nouveau bissète.

LÉLIE. Sous ce grotesque habit qui l'auroit reconnu ?
Approche , Mascarille , et sois le bienvenu.

MASCARILLE. Moisouiseinchant'honneur, moiononpointMaquerille.
Chai point sentre chameis le fame nî le fille.

LÉLIE. Le plaisant baragouin ! il est bon , sur ma foi'

MASCARILLE. Allez sours pourmencer , sans toi rire de moi.

LÉLIE. Va , va , lève le masque , et reconnois ton maître.

MASCARILLE. Partié , tiaple , mon foi , chameis toi chai connoître.

LÉLIE. Tout est accommodé , ne te déguise point.

MASCARILLE. Si toi point t'en aller , che paille ein coup te poing.

LÉLIE. Ton jargon allemand est superflu , te dis-je ,
Car nous sommes d'accord , et sa bonté m'oblige.
J'ai tout ce que mes vœux lui pouvoient demander ,
Et tu n'as pas sujet de rien appréhender.

MASCARILLE. Si vous êtes d'accord par un bonheur extrême ,
Je me désuisse donc , et redeviens moi-même.

ANDRÈS. Ce valet vous servoit avec beaucoup de feu ;
Mais je reviens à vous , demeurez quelque peu.

SCÈNE VIII.

LÉLIE, MASCARILLE.

LÉLIE. Eh bien ! que diras-tu ?

MASCARILLE. Que j'ai l'âme ravie
De voir d'un beau succès notre peine suivie.

LÉLIE. Tu feignois à sortir de ton déguisement ;
Et ne pouvois me croire en cet événement.

MASCARILLE. Comme je vous connois , j'étois dans l'épouvante ,
Et trouve l'aventure aussi fort surprenante.

LÉLIE. Mais confesse qu'enfin c'est avoir fait beaucoup.
Au moins j'ai réparé mes fautes à ce coup.
Et j'aurai cet honneur d'avoir fini l'ouvrage.

MASCARILLE. Soit ; vous aurez été bien plus heureux que sage

SCÈNE IX.

CÉLIE, ANDRÈS, LÉLIE, MASCARILLE.

ANDRÈS. N'est-ce pas là l'objet dont vous m'avez parlé ?

LÉLIE. Ah ! quel bonheur au mien pourroit être égalé !

ANDRÈS. Il est vrai , d'un bienfait je vous suis redevable ;

L'ÉTOURDI.

Si je ne l'avouois, je serois condamnable :
 Mais enfin ce bienfait auroit trop de rigueur,
 S'il falloit le payer aux dépens de mon cœur.
 Jugez, dans le transport où sa beauté me jette,
 Si je dois à ce prix vous acquitter ma dette ;
 Vous êtes généreux, vous ne le voudriez pas.
 Adieu. Pour quelques jours retournons sur nos pas.

SCÈNE X.

LÉLIE, MASCARILLE.

MASCARILLE après avoir chanté.

Je ris, et toutefois je n'en ai guère envie ;
 Vous voilà bien d'accord, il vous donne Célie ;
 Hem, vous m'entendez bien.

LÉLIE.

C'est trop, je ne veux plus
 Te demander pour moi de secours superflus.
 Je suis un chien, un traître, un bourreau détestable,
 Indigne d'aucun soin, de rien faire incapable.
 Va, cesse tes efforts pour un malencontreux
 Qui ne sauroit souffrir que l'on le rende heureux.
 Après tant de malheurs, après mon imprudence,
 Le trépas me doit seul prêter son assistance.

SCÈNE XI.

MASCARILLE.

Voilà le vrai moyen d'achever son destin ;
 Il ne lui manque plus que de mourir enfin
 Pour le couronnement de toutes ses sottises.
 Mais en vain son dépit pour ses fautes commises
 Lui fait licencier mes soins et mon appui,
 Je veux, quoi qu'il en soit, le servir malgré lui,
 Et dessus son lutin obtenir la victoire.
 Plus l'obstacle est puissant, plus on reçoit de gloire ;
 Et les difficultés dont on est combattu
 Sont les dames d'atour qui parent la vertu.

SCÈNE XII.

CÉLIE, MASCARILLE.

CÉLIE à Mascarille, qui lui a parlé bas.

Quoi que tu veuilles dire, et que l'on se propose,
 De ce retardement j'attends fort peu de chose.
 Ce qu'on voit de succès peut bien persuader
 Qu'ils ne sont pas encor fort près de s'accorder.
 Et je t'ai déjà dit qu'un cœur comme le nôtre

Ne voudroit pas pour l'un faire injustice à l'autre,
 Et que très-fortement, par de différents nœuds,
 Je me trouve attachée au parti de tous deux.
 Si Lélia a pour lui l'amour et sa puissance,
 Andrès pour son partage a la reconnoissance
 Qui ne souffrira point que mes pensers secrets
 Consultent jamais rien contre ses intérêts;
 Oui, s'il ne peut avoir plus de place en mon âme,
 Si le don de mon cœur ne couronne sa flamme,
 Au moins dois-je ce prix à ce qu'il fait pour moi
 De n'en choisir point d'autre au mépris de sa foi,
 Et de faire à mes vœux autant de violence
 Que j'en fais aux désirs qu'il met en évidence.
 Sur ces difficultés qu'oppose mon devoir,
 Juge ce que tu peux te permettre d'espoir.
 Ce sont, à dire vrai, de très-fâcheux obstacles;
 Et je ne sais point l'art de faire des miracles;
 Mais je vais employer mes efforts plus puissants,
 Remuer terre et ciel, m'y prendre de tout sens
 Pour tâcher de trouver un biais salutaire,
 Et vous dirai bientôt ce qui se pourra faire.

MASCARILLE

SCÈNE XIII.

HIPPOLYTE, CÉLIE.

HIPPOLYTE. Depuis votre séjour, les dames de ces lieux
 Se plaignent justement des larcins de vos yeux.
 Si vous leur dérobez leurs conquêtes plus belles,
 Et de tous leurs amants faites des infidèles :
 Il n'est guère de cœurs qui puissent échapper
 Aux traits dont à l'abord vous savez les frapper;
 Et mille libertés à vos chaînes offertes
 Semblent vous enrichir chaque jour de nos pertes.
 Quant à moi, toutefois, je ne me plaindrois pas
 Du pouvoir absolu de vos rares appas,
 Si, lorsque mes amants sont devenus les vôtres,
 Un seul m'eût consolé de la perte des autres;
 Mais qu'inhumainement vous me les ôtiez tous,
 C'est un dur procédé dont je me plains à vous.

CÉLIE. Voilà d'un air galant faire une raillerie;
 Mais épargnez un peu celle qui vous en prie.
 Vos yeux, vos propres yeux se connoissent trop bien
 Pour pouvoir de ma part redouter jamais rien;
 Ils sont fort assurés du pouvoir de leurs charmes
 Et ne prendront jamais de pareilles alarmes.

HIPPOLYTE. Pourtant en ce discours je n'ai rien avancé
 Qui dans tous les esprits ne soit déjà passé;

Et sans parler du reste, on sait bien que Célie
 A causé des désirs à Léandre et Lélie.
CÉLIE. Je crois qu'étant tombés dans cet avenglement,
 Vous vous consoleriez de leur perte aisément,
 Et trouveriez pour vous l'amant peu souhaitable
 Qui d'un si mauvais choix se trouveroit capable.
HIPPOLYTE. Au contraire, j'agis d'un air tout différent,
 Et trouve en vos beautés un mérite si grand,
 J'y vois tant de raisons capables de défendre
 L'inconstance de ceux qui s'en laissent surprendre,
 Que je ne puis blâmer la nouveauté des feux
 Dont envers moi Léandre a parjuré ses vœux,
 Et le vais voir tantôt, sans haine et sans colère,
 Ramené sous mes lois par le pouvoir d'un père.

SCÈNE XIV.

CÉLIE, HIPPOLYTE, MASCARILLE.

MASCARILLE. Grande, grande nouvelle, et succès surprenant,
 Que ma bouche vous vient annoncer maintenant
CÉLIE. Qu'est-ce donc ?

MASCARILLE. Écoutez, voici sans flatterie...

CÉLIE. Quoi ?

MASCARILLE. La fin d'une vraie et pure comédie.
 La vieille Égyptienne à l'heure même...

CÉLIE. Eh bien ?

MASCARILLE. Passoit dedans la place et ne songeoit à rien,
 Alors qu'une autre vieille assez défigurée,
 L'ayant de près au nez longtemps considérée,
 Par un bruit enroué de mots injurieux,
 A donné le signal d'un combat furieux, [ches,
 Qui pour armes poultant, mousquet, dagues ou flê-
 Ne faisoit voir en l'air que quatre griffes sèches,
 Dont ces deux combattants s'efforçoient d'arracher
 Ce peu que sur leurs os les ans laissent de chair.
 On n'entend que ces mots : chienne, louve, bagasse ;
 D'abord leurs scouffions ont volé par la place,
 Et laissant voir à nu deux têtes sans cheveux,
 Ont rendu le combat risiblement affreux.
 André et Trufaldin, à l'éclat du murmure,
 Ainsi que force monde, accourus d'aventure,
 Ont à les décharpir eu de la peine assez,
 Tant leurs esprits étoient par la fureur poussés.
 Cependant que chacune, après cette tempête,
 Songe à cacher aux yeux la honte de sa tête,
 Et que l'on veut savoir qui causoit cette humeur,
 Celle qui la première avoit fait la rumeur,

Malgré la passion dont elle étoit émue,
 Ayant sur Trufaldin tenu longtems la vue :
 C'est vous, si quelque erreur n'abuse ici mes yeux,
 Qu'on m'a dit qui viviez inconnu dans ces lieux,
 A-t-elle dit tout haut : ô rencontre opportune !
 Oui, seigneur Zanobio Ruberti, la fortune
 Me fait vous reconnoître, et dans le même instant
 Que pour votre intérêt je me tourmentoïs tant.
 Lorsque Naples vous vit quitter votre famille,
 J'avois, vous le savez, en mes mains votre fille,
 Dont j'élevois l'enfance, et qui, par mille traits,
 Faisoit voir, dès quatre ans, sa grâce et ses attraits.
 Celle que vous voyez, cette infâme sorcière,
 Dedans notre maison se rendant familière,
 Me vola ce trésor. Hélas ! de ce malheur
 Votre femme, je crois, conçut tant de douleur,
 Que cela seroit fort pour avancer sa vie !
 Si bien qu'entre mes mains cette fille ravie
 Me faisant redouter un reproche fâcheux,
 Je vous fis annoncer la mort de toutes deux ;
 Mais il faut maintenant, puisque je l'ai connue,
 Qu'elle fasse savoir ce qu'elle est devenue.
 Au nom de Zanobio Ruberti, que sa voix
 Pendant tout ce récit répétoit plusieurs fois,
 Andrés, ayant change quelque temps de visage,
 A Trufaldin surpris a tenu ce langage :
 Quoi donc ! le ciel me fait trouver heureusement
 Celui que jusqu'ici j'ai cherché vainement,
 Et que j'avois pu voir sans pourtant reconnoître
 La source de mon sang et l'auteur de mon être.
 Oui, mon père, je suis Horace votre fils.
 D'Albert, qui me gardoit, les jours étant finis,
 Me sentant naître au cœur d'autres inquiétudes,
 Je sortis de Bologne, et, quittant mes études,
 Portai durant six ans mes pas en divers lieux,
 Selon que me pousoit un désir curieux :
 Pourtant, après ce temps, une secrète envie
 Me pressa de revoir les miens et ma patrie ;
 Mais dans Naples, hélas ! je ne vous trouvai plus,
 Et n'y sus votre sort que par des bruits confus
 Si bien qu'à votre quête ayant perdu mes peines,
 Venise pour un temps borna mes courses vaines ;
 Et j'ai vécu depuis, sans que de ma maison
 J'eusse d'autres clartés que d'en savoir le nom.
 Je vous laisse à juger si, pendant ces affaires,
 Trufaldin ressentoit des transports ordinaires
 Enfin, pour retrancher ce que plus à loisir

Vous aurez le moyen de vous faire éclaircir
 Par la confession de votre Égyptienne
 Trufaldin maintenant vous reconnoît pour ~~son~~ ^{son} ~~frère~~ ^{frère} ;
 Andros est votre frère ; et ~~le~~ ^{le} ~~frère~~ ^{frère} de sa sœur
 Il ne peut plus songer à se voir possesseur,
 Une obligation qu'il prétend reconnoître,
 A fait qu'il vous obtient pour épouse à mon maître
 Dont le père, témoin de tout l'événement,
 Donne à cet hyménée un plein consentement ;
 Et pour mettre une joie entière en sa famille,
 Pour le nouvel Horace, a proposé sa fille.
 Voyez que d'incidents à la fois enfantés !

CÉLIE.

MASCARILLE.

Je demeure immobile à tant de nouveautés
 Tous viennent sur mes pas, hors les deux championnes,
 Qui du combat encor remettent leurs personnes
 Leandre est de la troupe, et votre père aussi.
 Moi, je vais avertir mon maître de ceci,
 Et que, lorsqu'à ses vœux on croit le plus d'obstacle,
 Le ciel en sa faveur produit comme un miracle.

(Mascarille sort.)

HIPPOLYTE.

Un tel ravissement rend mes esprits confus,
 Que pour mon propre sort je n'en aurois pas plus.
 Mais les voici venir.

SCÈNE XV.

TRUFALDIN, ANSILME, PANDOLFE, CÉLIE, HIPPOLYTE,
 LÉANDRE, ANDRÉS.

TRUFALDIN.

Ah ! ma fille !

CÉLIE.

Ah ! mon père !

TRUFALDIN

Sais-tu déjà comment le ciel nous est prospère ?

CÉLIE

Je viens d'entendre ici ce succès merveilleux

HIPPOLYTE & Léandre

En vain vous parlez pour excuser vos feux,
 Si j'ai devant les yeux ce que vous pouvez due.

LÉANDRE

Un généreux pardon est ce que je desiré ;

Mais j'atteste les cieux qu'en ce retour soudain

Mon père fait bien moins que mon propre dessein

ANDRÉS & Célie

Qui l'auroit jamais cru, que cette ardeur si pure
 Pût être condamnée un jour par la nature ?

Toutefois tant d'honneur la suit toujours à gir,

Qu'en y changeant fort peu, je puis la retenir.

CÉLIE.

Pour moi, je me blâmois, et croyois faire faute,
 Quand je n'avois pour vous qu'une estime très-haute.
 Je ne pouvois savoir quel obstacle puissant
 M'arrêtoit sur un pas si doux et si glissant,

Et détournait mon cœur de l'aveu d'une flamme
Que mes sens s'efforçoient d'introduire en mon Âme.

TRUFALDIN à Célie.

Mais en te recouvrant, que diras-tu de moi,
Si je songe aussitôt à me priver de toi,
Et t'engage à son fils sous les lois d'hyménée?

CÉLIE.

Que de vous maintenant dépend ma destinée.

SCÈNE XVI.

TRUFALDIN, ANSELME, PANDOLFE, CÉLIE, HIPPOLYTE,
LÉLIE, LÉANDRE, ANDRÈS, MASCARILLE.

MASCARILLE à Lélie.

Voyons si votre diable aura bien le pouvoir
De détruire à ce coup un si solide espoir,
Et si, contre l'excès du bien qui nous arrive,
Vous armerez encor votre imaginative.
Pai un coup imprévu des destins les plus doux,
Vos vœux sont couronnées, et Célie est à vous.

LÉLIE.

Croirai-je que du ciel la puissance absolue...

TRUFALDIN.

Oui, mon gendre, il est vrai.

PANDOLFE.

La chose est résolue.

ANDRÈS à Lélie. Je m'acquitte par là de ce que je vous dois.

LÉLIE à Mascarille.

Il faut que je t'embrasse et mille et mille fois,
Dans cette joie...

MASCARILLE

Ah! doucement, je vous prie.

Il m'a presque étouffé. Je crains fort pour Célie,
Si vous la caressez avec tant de transport;
De vos embrassements on se passeroit fort.

TRUFALDIN à Lélie

Vous savez le bonheur que le ciel me renvoie;
Mais puisqu'un même jour nous met tous dans la joie,
Ne nous séparons point qu'il ne soit terminé,
Et que son père aussi nous soit vite amené.

MASCARILLE.

Vous voilà tous pourvus. N'est-il point quelque fille
Qui pût accommoder le pauvre Mascarille?
À voir chacun se joindre à sa chacune ici,
J'ai des démangeaisons de mariage aussi.

ANSELME.

J'ai ton fait.

MASCARILLE.

Allons donc; et que les cieux prospères
Nous donnent des enfants dont nous soyons les pères!

LE DEPIT AMOUREUX

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

1654

PERSO VNAGES.

ÉRASTE , amant de Lucile	POLIDORE , père de Valère
ALBERT , père de Lucile et d'Ascagne.	FROSINE , confidente d'Ascagne.
GROS-RENÉ , valet d'Éraste	ASCAGNE , fille d'Albert, déguisée en homme
VALÈRE , fils de Polidore	MASCARILLE , valet de Valère
LUCILE , fille d'Albert	MILTAIRANSE , poëlant
MARINETTE , suivante de Lucile	LA RAPPEL , bretteur

La scène est à Paris.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉRASTE, GROS-RENÉ.

ÉRASTE Veux-tu que je te dise? une atteinte secrète
Ne lussé point mon âme en une bonne assiette;
Oui, quoi qu'à mon amour tu puisses repaître,
Il crant d'être la dupe, a ne te point mentir,
Qu'en faveur d'un rival ta foi ne se corrompe,
Ou du moins qu'avec moi toi-même on ne te trompe
GROS-RENÉ Pour moi, me soupçonner de quelque mauvais tour,
Je dirai n'en déplaise à monsieur votre amour,
Qu'il c'est injustement ble ser ma puid homie,
Et se connoître mal en physionomie.
Les gens de mon nivois ne sont point accuses
D'être, grâce à Dieu, ni fourbes, ni ruses.
Cet honneur qu'on nous fait, je ne le demens guèter,
Et suis homme fort rond de toutes les manières.

Pour que l'on me trompât, cela se pourroit bien,
 Le doute est mieux fondé ; pourtant je n'en crois rien.
 Je ne vois point encore, ou je suis une bête,
 Sur quoi vous avez pu prendre martel en tête.
 Lucile, à mon avis, vous montre assez d'amour
 Elle vous voit, vous parle à toute heure du jour ;
 Et Valère, après tout, qui cause votre crainte,
 Semble n'être à présent souffert que par contrainte.
 Souvent d'un faux espoir un amant est nourri :
 Le mieux reçu toujours n'est pas le plus chéri ;
 Et tout ce que d'ardeur font paroître les femmes
 Parfois n'est qu'un beau voile à couvrir d'autres flammes.
 Valère enfin, pour être un amant rebuté, [mes.
 V'ontre depuis un temps trop de tranquillité ;
 Et ce qu'à ces faveurs, dont tu crois l'apparence,
 Il témoigne de joie ou bien d'indifférence,
 M'empoisonne à tous coups leurs plus charmans appas,
 Me donne ce chagrin que tu ne comprends pas,
 Tient mon bonheur en doute, et me rend difficile
 Une entière croyance aux propos de Lucile.
 Je voudrois, pour trouver un tel destin plus doux,
 Y voir entrer un peu de son transport jaloux,
 Et, sur ses déplaisirs et son impatience,
 Mon âme prendroit lors une pleine assurance.
 Toi-même penses-tu qu'on puisse, comme il fait,
 Voir chérir un rival d'un esprit satisfait ?
 Et, si tu n'en crois rien, dis-moi, je t'en conjure,
 Si j'ai lieu de rêver dessus cette aventure ?
 Peut-être que son cœur a change de desirs,
 Connoissant qu'il pouvoit d'inutiles soupirs.
 Lorsque par les rebuts une âme est détachée,
 Elle veut fuir l'objet dont elle fut touchée,
 Et ne rompt point sa chaîne avec si peu d'éclat
 Qu'elle puisse rester en un paisible état.
 De ce qu'on a chéri la fatale présence
 Ne nous laisse jamais dedans l'indifférence,
 Et, si de cette vue on n'accroît son dédain,
 Notre amour est bien près de nous rentrer au sein :
 Enfin, crois-moi, si bien qu'on éteigne une flamme,
 Un peu de jalousie occupe encore une âme ;
 Et l'on ne sauroit voir, sans en être piqué,
 Posséder par un autre un cœur qu'on a manqué.
 Pour moi, je ne sais point tant de philosophie :
 Ce que voyent mes yeux, franchement je m'y fie,
 Et ne suis point de moi si mortel ennemi,
 Que je m'aie affligé sans sujet ni demi.
 Pourquoi subtiliser, et faire le capable

ÉRASTE.

GROS-RENÉ

ÉRASTE.

GROS-RENÉ

A chercher des raisons pour être misérable?
 Sur des soupçons en l'air je m'irois alarmer!
 Laissons venir la fête avant que la chômer.
 Le chagrin me paroît une incommode chose;
 Je n'en prends point pour moi sans bonne et juste cause,
 Et mêmes à mes yeux cent sujets d'en avoir
 S'offrent le plus souvent que je ne veux pas voir.
 Avec vous l'amour je cours même fortune,
 Celle que vous avez me doit être commune;
 La maîtresse ne peut abuser votre foi,
 A moins que la suivante en fasse autant pour moi;
 Mais j'en suis la pensée avec un soin extrême,
 Je veux croire les gens, quand on me dit : Je t'aime;
 Et ne vais point chercher, pour m'estimer heureux,
 Si Mascarille ou non s'arrache le cheveux.
 Que tantôt Marinette endure qu'à son aise
 Jodelet par plaisir la caresse et la baise,
 Et que ce beau rival en rie ainsi qu'un fou,
 A son exemple aussi j'en rirai tout mon soul,
 Et l'on verra qui rit avec meilleure grâce.
 Voilà de tes discours.

ÉRASTE.

GROS-RENÉ.

Mais je la vois qui passe.

SCÈNE II.

ÉRASTE, MARINETTE, GROS-RENÉ.

GROS-RENÉ. St, Marinette?

MARINETTE.

Oh! oh! Que fais-tu là?

GROS-RENÉ.

Ma foi!

MARINETTE.

Demande, nous étions tout à l'heure sur toi.

Vous êtes aussi là, monsieur! Depuis une heure,
 Vous m'avez fait trotter comme un Basque, ou je meure.

ÉRASTE.

Comment?

MARINETTE.

Pour vous chercher j'ai fait dix mille pas,
 Et vous promets, ma foi...

ÉRASTE.

Quoi?

MARINETTE.

Que vous n'êtes pas

Au temple, au Cours, chez vous, ni dans la grande place.

GROS-RENÉ.

Il falloit en jurer.

ÉRASTE.

Apprends-moi donc, de grâce,
 Qui te fait me chercher?

MARINETTE.

Quelqu'un, en vérité,
 Qui pour vous n'a pas trop mauvaise volonté;
 Ma maîtresse, en un mot.

ÉRASTE.

Ah! chère Marinette,
 Ton discours de son cœur est-il bien l'interprète?
 Ne me déguise point un mystère fatal;

Je ne l'en voudrois pas pour cela plus de mal :
 Au nom des dieux, dis-moi si ta belle maîtresse
 N'abuse point mes vœux d'une fausse tendresse.

MARINETTE. Eh! eh! d'où vous vient donc ce plaisant mouvement?
 Elle ne fait pas voir assez son sentiment!
 Quel garant est-ce encor que votre amour demande?
 Que lui faut-il?

GROS-RENÉ. A moins que Valère se pendø,
 Bagatelle, son cœur ne s'assurera point.

MARINETTE. Comment?

GROS-RENÉ. Il est jaloux jusques en un tel point.
 MARINETTE. De Valère? Ah! vraiment la pensée est bien belle!
 Elle peut seulement naître en votre cervelle.
 Je vous croyois du sens, et jusqu'à ce moment
 J'avois de votre esprit quelque bon sentiment;
 Mais, à ce que je vois, je m'étois fort trompée.
 Ta tête de ce mal est-elle aussi frappée?

GROS-RENÉ. Moi, jaloux? Dieu m'en garde, et d'être assez badin
 Pour m'aller emmaigrir avec un tel chagrin!
 Outre que de ton cœur ta foi me cautionne,
 L'opinion que j'ai de moi-même est trop bonne
 Pour croire auprès de moi que quelque autre te plût.
 Où diantre pourrois-tu trouver qui me valût?

MARINETTE. En effet, tu dis bien; voilà comme il faut être.
 Jamais de ces soupçons qu'un jaloux fait paroître.
 Tout le fruit qu'on en cueille est de se mettre mal,
 Et d'avancer par là les desseins d'un rival.
 Au mérite souvent de qui l'éclat vous blesse,
 Vos chagrins sont ouvrir les yeux d'une maîtresse,
 Et j'en sais tel qui doit son destin le plus doux
 Aux soins trop inquiets de son rival jaloux.
 Enfin, quoi qu'il en soit, temoigner de l'ombrage,
 C'est jouer en amour un mauvais personnage,
 Et se rendre, après tout, misérable à credit.
 Cela, seigneur Eraste, en passant vous soit dit.
 ERASTE. Eh bien! n'en parlons plus. Que venois-tu m'apprendre?
 MARINETTE. Vous mériteriez bien que l'on vous fit attendre,
 Qu'afin de vous punir je vous tinsse caché
 Le grand secret pour quoi je vous ai tant cherché.
 Tenez, voyez ce mot, et sortez hors de doute;
 Lisez-le donc tout haut, personne ici n'écoute.

ERASTE EL.

« Vous m'avez dit que votre amour
 » Etoit capable de tout faire;
 » Il se couronnera lui-même dans ce jour,
 » S'il peut avoir l'aveu d'un père.
 » Faites parler les droits qu'on a dessus mon cœur,
 » Je vous en donne la licence;

- » Et, si c'est en votre faveur,
 » Je vous réponds de mon obéissance »
 Ah! quel bonheur! O toi! qui me l'as apporté.
 Je te dois regarder comme une déité!
GROS-RENÉ. Je vous le disois bien : contre votre croyance,
 Je ne me trompe guère aux choses que je pense.
ÉRASTE relit « Faites parler les droits qu'on a dessus mon cœur,
 » Je vous en donne la licence;
 » Et, si c'est en votre faveur,
 » Je vous réponds de mon obéissance. »
MARINETTE. Si je lui rapportois vos foiblesses d'esprit,
 Elle desavoueroit bientôt un tel écrit
ÉRASTE Ah! cache-lui, de grâce, une peur passagère,
 Où mon âme a cru voir quelque peu de lumière;
 Ou, si tu la lui dis, ajoute que ma mort
 Est prête d'expier l'erreur de ce transport,
 Que je vais à ses pieds, si j'ai pu lui déplaire,
 Sacrifier ma vie à sa juste colère.
MARINETTE. Ne parlons point de mort, ce n'en est pas le temps.
ÉRASTE. Au reste, je te dois beaucoup, et je prétends
 Reconnoître dans peu, de la bonne manière,
 Les soins d'une si noble et si belle courrière.
MARINETTE A propos, savez-vous où je vous ai cherché
 Tantôt encore?
ÉRASTE. Eh bien?
MARINETTE. Tout proche du marché,
 Là vous savez.
ÉRASTE. Où donc?
MARINETTE. Là. dans cette boutique
 Où, dès le mois passé, votre cœur magnifique
 Me promit, de sa grâce, une bague.
ÉRASTE. Ah! j'entends.
GROS-RENÉ La matoise!
ÉRASTE. Il est vrai, j'ai tardé trop longtemps
 A m'acquitter vers toi d'une telle promesse;
 Mais .
MARINETTE. Ce que j'en ai dit, n'est pas que je vous presse.
GROS-RENÉ. Oh! que non!
ÉRASTE lui donnant sa bague Celle-ci peut-être aura de quoi
 Te plaire, accepte-la pour celle que je doi. [dre.
MARINETTE. Monsieur, vous vous moquez, j'aurois honte à la pren-
GROS-RENÉ Pauvre honteuse! prends sans davantage attendre;
 Refuser ce qu'on donne est bon à faire aux fous.
MARINETTE. Ce sera pour garder quelque chose de vous
ÉRASTE. Quand puis-je rendre grâce à cet ange adorable?
MARINETTE. Travaillez à vous rendre un père favorable.
ÉRASTE. Mais s'il me rebutoit, dois-je...

MARINETTE. Alors comme alors ;
 Pour vous on emploiera toutes sortes d'effort .
 D'une façon ou d'autre il faut qu'elle soit vôtre ;
 Faites votre devoir, et nous ferons le nôtre.

ÉRASTE. Adieu, nous en saurons le succès dans ce jour.
(Éraste relit la lettre tout bas)

MARINETTE à Gros-René
 Et nous, que dirons-nous aussi de notre amour ?
 Tu ne m'en parles point.

GROS-RENÉ. Un hymen qu'on souhaite
 Entre gens comme nous est chose bientôt faite.
 Je te veux ; me veux-tu de même ?

MARINETTE. Avec plaisir.

GROS-RENÉ. Touche, il suffit.

MARINETTE. Adieu, Gros-René, mon désir.

GROS-RENÉ. Adieu, mon astre.

MARINETTE. Adieu, beau tison de ma flamme.

GROS-RENÉ. Adieu, chère comète, arc-en-ciel de mon âme.
(Marinette sort)

Le bon Dieu soit loué, nos affaires vont bien ;
 Albert n'est pas un homme à nous refuser rien.

ÉRASTE. Valère vient à nous.

GROS-RENÉ. Je plains le pauvre hère ,
 Sachant ce qui se passe.

SCÈNE III.

VALÈRE, ÉRASTE, GROS-RENÉ.

ÉRASTE. Eh bien ! seigneur Valère ?

VALÈRE. Eh bien ! seigneur Eraste ?

ÉRASTE. En quel état l'amour ?

VALÈRE. En quel état vos feux ?

ÉRASTE. Plus forts de jour en jour.

VALÈRE. Et mon amour plus fort.

ÉRASTE. Pour Lucile ?

VALÈRE. Pour elle.

ÉRASTE. Certes, je l'aurai, vous êtes le modèle
 D'une rare constance.

VALÈRE. Et votre fermeté
 Doit être un rare exemple à la postérité.

ÉRASTE. Pour moi, je suis peu fait à cet amour austère
 Qui dans les seuls regards trouve à se satisfaire ;
 Et je ne forme point d'assez beaux sentiments
 Pour souffrir constamment les mauvais traitements ;
 Enfin quand j'aime bien, j'aime fort que l'on m'aime

VALÈRE. Il est très-naturel, et j'en suis bien de même.
 Le plus parfait objet dont je serois charmé

N'auroit pas mes tributs, n'en étant point aimé.
ÉRASTE. Lucile, cependant..
VALÈRE. Lucile, dans son âme,
 Rend tout ce que je veux qu'elle rende à ma flamme.
ÉRASTE. Vous êtes donc facile à contenter?
VALÈRE. Pas tant
 Que vous pourriez penser.
ÉRASTE. Je puis croire pourtant,
 Sans trop de vanité, que je suis en sa grâce
VALÈRE. Moi, je sais que j'y tiens une assez bonne place.
ÉRASTE. Ne vous abusez point, croyez-moi.
VALÈRE. Croyez-moi,
 Ne laissez point duper vos yeux à trop de foi.
ÉRASTE. Si j'osois vous montrer une preuve assurée
 Que son cœur... Non, votre âme en seroit altérée.
VALÈRE. Si je vous osois, moi, decouvrir en secret..
 Mais je vous fâcherois, et veux être discret.
ÉRASTE. Vraiment, vous me poussez, et contre mon envie,
 Votre presumption veut que je l'humilie.
 Lisez...
VALÈRE après avoir lu Ces mots sont doux.
ÉRASTE. Vous connoissez la main?
VALÈRE. Oui, de Lucile.
ÉRASTE. Eh bien? cet espoir si certain..
VALÈRE riant et s'en allant
 Adieu, seigneur Érase.
GROS-RENÉ. Il est fou, le bon sire.
 Où vient-il donc pour lui de voir le mot pour rire?
ÉRASTE. Certes, il me surprend, et j'ignore, entre nous,
 Quel diable de mystère est caché là-dessous.
GROS-RENÉ. Son valet vient, je pense.
ÉRASTE. Oui, je le vois paroître.
 Feignons, pour le jeter sur l'amour de son maître.

SCÈNE IV.

ÉRASTE, MASCARILLE, GROS-RENÉ.

MASCARILLE à part
 Non, je ne trouve point d'état plus malheureux
 Que d'avoir un patron jeune et fort amoureux.
GROS-RENÉ. Bonjour.
MASCARILLE. Bonjour.
GROS-RENÉ. Oh tend Mascarille à cette heure?
 Que fait-il? revient-il? va-t-il? ou s'il demeure?
MASCARILLE. Non, je ne reviens pas, car je n'ai pas été;
 Je ne vais pas aussi, car je suis arrêté;
 Et ne demeure point, car tout de ce pas même,

Je prétends m'en aller.

ÉRASTE.

La rigueur est extrême :

Doucement, Mascarille.

MASCARILLE.

Ah ! monsieur, serviteur.

ÉRASTE.

Vous nous fuyez bien vite ! eh quoi ! vous fais-je peur ?

MASCARILLE.

Je ne crois pas cela de votre courtoisie.

ÉRASTE.

Touche ; nous n'avons plus sujet de jalousie ,
Nous devenons amis ; et mes feux que j'éteins ,
Laisent la place libre à vos heureux desseins.

MASCARILLE.

Plût à Dieu !

ÉRASTE.

Gros-René sait qu'ailleurs je me jette

GROS-RENÉ.

Sans doute ; et je te cède aussi la Marinette.

MASCARILLE.

Passons sur ce point-là , notre rivalité
N'est pas pour en venir à grande extrémité :
Mais est-ce un coup bien sûr que votre seigneurie
Soit désenamourée , ou si c'est raillerie ?

ÉRASTE.

J'ai su qu'en ses amours ton maître étoit trop bien ,
Et je serois un fou de prétendre plus rien
Aux étroites faveurs qu'il a de cette belle.

MASCARILLE.

Certes , vous me plaisez avec cette nouvelle.
Outre qu'en nos projets je vous craignois un peu ,
Vous tirez sagement votre épingle du jeu.
Oui , vous avez bien fait de quitter cette place
Où l'on vous caressoit pour la seule grimace ;
Et mille fois , sachant tout ce qui se passoit ,
J'ai plaint le faux espoir dont on vous repaissoit.
On offense un brave homme alors que l'on l'abuse ;
Mais d'où diantre , après tout , avez-vous su la ruse ?
Car cet engagement mutuel de leur foi
N'eut pour témoins , la nuit , que deux autres et moi ,
Et l'on croit jusqu'ici la chaîne fort secrète ,
Qui rend de nos amants la flamme satisfaite.

ÉRASTE.

Eh ! que dis-tu ?

MASCARILLE.

Je dis que je suis interdit ,
Et ne sais pas , monsieur , qui peut vous avoir dit
Que , sous ce faux semblant qui trompe tout le monde
En vous trompant aussi , leur ardeur sans seconde
D'un secret mariage a serré le lien.

ÉRASTE.

Vous en avez menti.

MASCARILLE.

Monsieur , je le veux bien.

ÉRASTE.

Vous êtes un coquin

MASCARILLE.

D'accord.

ÉRASTE.

Et cette audace

Mériteroit cent coup de bâton sur la place.

MASCARILLE.

Vous avez tout pouvoir

ÉRASTE.

Ah ! Gros-René !

GROS-RENÉ.

Monsieur !

ÉRASTE. Je démens un discours dont je n'ai que trop peur.

(A Mascarille.)

Tu penses fuir?

MASCARILLE. Nenni.

ÉRASTE. Quoi! Lucile est la femme...

MASCARILLE. Non, monsieur, je raillois.

ÉRASTE. Ah! vous raillez, infâme!

MASCARILLE. Non, je ne raillois point.

ÉRASTE. Il est donc vrai?

MASCARILLE. Non pas.

Je ne dis pas cela.

ÉRASTE. Que dis-tu donc?

MASCARILLE. Hélas!

Je ne dis rien, de peur de mal parler.

ÉRASTE. Assure

Ou si c'est chose vraie, ou si c'est imposture.

MASCARILLE. C'est ce qu'il vous plaira, je ne suis pas ici

Pour vous rien contester.

ÉRASTE tirant son épée. Veux-tu dire? Voici,
Sans marchander, de quoi te delier la langue.

MASCARILLE. Elle ira faire encor quelque sottie harangue
Eh' de grâce, plutôt, si vous le trouvez bon,
Donnez-moi vite ment quelques coups de bâton,
Et me laissez tuer mes chausses sans murmure.

ÉRASTE. Tu mourras, ou je veux que la vérité pure
S'exprime par ta bouche.

MASCARILLE. Hélas! je la dis!

Mais peut-être, monsieur, que je vous fâcherai.

ÉRASTE. Parle; mais prends bien garde à ce que tu vas faire.

A ma juste fureur rien ne te peut soustraire,

Si tu mens d'un seul mot en ce que tu diras.

MASCARILLE. J'y consens, rompez-moi les jambes et les bras,
Faites-moi pis encor, tuez-moi, si j'impose,
En tout ce que j'ai dit ici, la moindre chose.

ÉRASTE. Ce mariage est vrai?

MASCARILLE. Ma langue, en cet endroit,

A fait un pas de clerc, dont elle s'aperçoit:

Mais enfin cette affaire est comme vous la dites,

Et c'est après cinq jours de nocturnes visites,

Tandis que vous serviez à mieux couvrir leur jeu,

Que depuis avant-hier ils sont joints de ce nœud;

Et Lucile depuis fait encor moins paroître

La violente amour qu'elle porte à mon maître,

Et veut absolument que tout ce qu'il verra,

Et qu'en votre faveur son cœur temoignera,

Il l'impute à l'effet d'une haute prudence,

Qui veut de leurs secrets ôter la connoissance.

Si, malgré mes serments, vous doutez de ma foi,
Gros-René peut venir une nuit avec moi,
Et je lui ferai voir, étant en sentinelle,
Que nous atons dans l'ombre un libre accès chez elle.
Ôte-toi de mes yeux, maraud.

ÉRASTE.

MASCARILLE.

Et de grand cœur,

C'est ce que je demande.

SCÈNE V.

ÉRASTE, GROS-RENÉ.

ÉRASTE.

Eh bien?

GROS-RENÉ.

Eh bien! monsieur,

ÉRASTE.

Nous en tenons tous deux, si l'autre est véritable.
Las! il ne l'est que trop, le bourreau detestable!
Je vois trop d'apparence à tout ce qu'il a dit;
Et ce qu'a fait Valère en voyant cet écrit
Marque bien leur concert, et que c'est une baie
Qui sert, sans doute, aux feux dont l'ingrate le paie.

SCÈNE VI

ÉRASTE, MARINETTE, GROS-RENÉ.

MARINETTE.

Je viens vous averti que tantôt sur le soir
Ma maîtresse au jardin vous permet de la voir.

ÉRASTE.

Oses-tu me parler, âme double et traîtresse!
Va, sors de ma présence; et dis à ta maîtresse
Qu'avecque ses écrits elle me laisse en paix,
Et que voilà l'état, infâme! que j'en fais.

(Il déchire la lettre et sort.)

MARINETTE.

Gros-René, dis-moi donc quelle mouche le pique.

GROS-RENÉ.

M'oses-tu bien encor parler, femelle inique,
Crocodile trompeur, de qui le cœur selon
Est pire qu'un atrape ou bien qu'un Lestrigon!
Va, va rendre réponse à ta bonne maîtresse,
Et dis-lui bien et beau que, malgré sa souplesse,
Nous ne sommes plus sots, ni mon maître ni moi,
Et desormais qu'elle aille au diable avecque toi.

MARINETTE seule

Ma pauvre Marinette, es-tu bien éveillée?
De quel démon est donc leur âme travaillée?
Quoi! faire un tel accueil à nos soins obligeants
Oh! que ceci chez nous va surprendre les gens!

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ASCAGNE, FROSINE.

- FROSINE. Ascagne, je suis fille à secret, Dieu merci.
 ASCAGNE. Mais, pour un tel discours, sommes-nous bien ici ?
 Prenons garde qu'aucun ne nous vienne surprendre,
 Ou que de quelque endroit on ne nous puisse entendre.
 FROSINE. Nous serions au logis beaucoup moins sûrement :
 Ici de tous côtés on découvre aisément ;
 Et nous pouvons parler avec toute assurance.
 ASCAGNE. Hélas ! que j'ai de peine à rompre mon silence !
 FROSINE. Ouais ! ceci doit donc être un important secret ?
 ASCAGNE. Trop, puisque je le dis à vous-même à regret,
 Et que, si je pouvois le cacher davantage,
 Vous ne le sauriez point.
 FROSINE. Ah ! c'est me faire outrage !
 Feindre à s'ouvrir à moi, dont vous avez connu
 Dans tous vos intérêts l'esprit si retenu !
 Moi, nourrie avec vous, et qui tiens sous silence
 Des choses qui vous sont de si grande importance,
 Qui sais...
 ASCAGNE. Oui, vous savez la secrète raison
 Qui cache aux yeux de tous mon sexe et ma maison ;
 Vous savez que dans celle où passa mon bas âge
 Je suis pour y pouvoir retenir l'héritage
 Que relâchoit ailleurs le jeune Ascagne mort,
 Dont mon déguisement fait revivre le sort ;
 Et c'est aussi pourquoi ma bouche se dispense
 A vous ouvrir mon cœur avec plus d'assurance.
 Mais avant que passer, Frosine, à ce discours,
 Éclaircissez un doute où je tombe toujours.
 Se pourroit-il qu'Albert ne sût rien du mystère
 Qui masque ainsi mon sexe, et l'a rendu mon père ?
 FROSINE. En bonne foi, ce point sur quoi vous me pressez,
 Est une affaire aussi qui m'embarrasse assez :
 Le fond de cette intrigue est pour moi lettre close,
 Et ma mère ne put m'éclaircir mieux la chose.
 Quand il mourut ce fils, l'objet de tant d'amour,
 Au destin de qui, même avant qu'il vînt au jour,

Le testament d'un oncle abondant en richesses
 D'un soin particulier avoit fait des largesses ;
 Et que sa mère fit un secret de sa mort ,
 De son époux absent redoutant le transport ,
 S'il voyoit chez un autre aller tout l'héritage
 Dont sa maison tiroit un si grand avantage ;
 Quand , dis-je , pour cacher un tel événement ,
 La supposition fut de son sentiment ,
 Et qu'on vous prit chez nous où vous étiez nourrie
 (Votre mère d'accord de cette tromperie
 Qui remplaçoit ce fils à sa garde commis) ,
 En faveur des présents le secret fut promis .
 Albert ne l'a point su de nous ; et pour sa femme ,
 L'ayant plus de douze ans conservé dans son âme ,
 Comme le mal fut prompt dont on la vit mourir ,
 Son trépas imprévu ne put rien découvrir ;
 Mais cependant je vois qu'il garde intelligence
 Avec celle de qui vous tenez la naissance ;
 J'ai su qu'en secret même il lui faisoit du bien ,
 Et peut-être cela ne se fait pas pour rien .
 D'autre part , il vous veut porter au mariage ;
 Et , comme il le prétend , c'est un mauvais langage .
 Je ne sais s'il sauroit la supposition
 Sans le déguisement ; mais la digression
 Tout insensiblement pourroit trop loin s'étendre :
 Revenons au secret que je brûle d'apprendre .

ASCAGNE.

Sachez donc que l'Amour ne sait point s'abuser ,
 Que mon sexe à ses yeux n'a pu se déguiser ,
 Et que ses traits subtils , sous l'habit que je porte ,
 Ont su trouver le cœur d'une fille peu forte :
 J'aime enfin...

FROSINE.

Vous aimez !

ASCAGNE.

Frosine , doucement.

N'entrez pas tout à fait dedans l'étonnement ;
 Il n'est pas temps encore ; et ce cœur qui soupire
 A bien , pour vous surprendre , autre chose à vous dire .
 Et quoi ?

FROSINE.

ASCAGNE.

J'aime Valère.

FROSINE.

Ah ! vous avez raison.

L'objet de votre amour , lui , dont à la maison
 Votre imposture enlève un puissant héritage ,
 Et qui , de votre sexe ayant le moindre ombrage ,
 Verroit incontinent ce bien lui retourner !
 C'est encore un plus grand sujet de s'étonner .
 J'ai de quoi , toutefois , surprendre plus votre âme :
 Je suis sa femme .

ASCAGNE.

FROSINE.

O dieux ! sa femme !

ASCAGNE. Oui, sa femme
 FROSINE. Ah! certes celui-là l'emporte, et vient à bout
 De toute ma raison!

ASCAGNE. Ce n'est pas encor tout.
 FROSINE. Encore?

ASCAGNE. Je la suis, dis-je, sans qu'il le pense,
 Ni qu'il ait de mon sort la moindre connoissance.
 FROSINE. Oh! poussez; je le quitte et ne raisonne plus,
 Tant mes sens coup sur coup se trouvent confondus
 A ces énigmes-là je ne puis rien comprendre.

ASCAGNE. Je vais vous l'expliquer, si vous voulez m'entendre.
 Valère, dans les fers de ma sœur arrêté,
 Me sembloit un amant digne d'être écouté;
 Et je ne pouvois voir qu'on rebutât sa flamme,
 Sans qu'un peu d'intérêt touchât pour lui mon âme;
 Je voulois que Lucile aimât son entretien;
 Je blâmois ses rigueurs, et les blâmai si bien,
 Que moi-même j'entrai, sans pouvoir m'en défendre,
 Dans tous les sentiments qu'elle ne pouvoit prendre;
 C'étoit, en lui parlant, moi qu'il persuadoit;
 Je me laissois gagner aux soupirs qu'il perdoit;
 Et ses vœux, rejetés de l'objet qui l'enflamme,
 Étoient, comme vainqueurs, reçus dedans mon âme.
 Ainsi mon cœur, Frosine, un peu trop foible, hélas!
 Se rendit à des soins qu'on ne lui rendoit pas,
 Par un coup réfléchi reçut une blessure,
 Et paya pour un autre avec beaucoup d'usure.
 Enfin, ma chère, enfin, l'amour que j'eus pour lui
 Se voulut expliquer, mais sous le nom d'autrui.
 Dans ma bouche, une nuit, cet amant trop aimable
 Crut rencontrer Lucile à ses vœux favorable,
 Et je sus ménager si bien cet entretien,
 Que du déguisement il ne reconnut rien.
 Sous ce voile trompeur, qui flattoit sa pensée,
 Je lui dis que pour lui mon âme étoit blessée,
 Mais que, voyant mon père en d'autres sentiments
 Je devois une feinte à ses commandements;
 Qu'ainsi de notre amour nous ferions un mystère
 Dont la nuit seulement seroit depositaire;
 Et qu'entre nous, de jour, de peur de rien gâter,
 Tout entretien secret se devoit éviter;
 Qu'il me verroit alors la même indifférence
 Qu'avant que nous eussions aucune intelligence;
 Et que de son côté, de même que du mien,
 Geste, parole, écrit, ne m'en dît jamais rien.
 Enfin, sans m'arrêter sur toute l'industrie
 Dont j'ai conduit le fil de cette tromperie,

J'ai poussé jusqu'au bout un projet si hardi,
Et me suis assuré l'époux que je vous di.
FROSINE. Peste ! les grands talents que votre esprit possède !
Diroit-on qu'elle y touche, avec sa mine froide ?
Cependant vous avez été bien vite ici ;
Car je veux que la chose ait d'abord réussi,
Ne jugez-vous pas bien , à regarder l'issue,
Qu'elle ne peut longtemps éviter d'être sue ?
ASCAGNE. Quand l'amour est bien fort, rien ne peut l'arrêter.
Ses projets seulement vont à se contenter,
Et, pourvu qu'il arrive au but qu'il se propose,
Il croit que tout le reste après est peu de chose.
Mais enfin aujourd'hui je me découvre à vous,
Afin que vos conseils... Mais voici cet époux.

SCÈNE II.

VALÈRE, ASCAGNE, FROSINE.

VALÈRE. Si vous êtes tous deux en quelque conférence
(Où je vous fasse tort de mêler ma présence,
Je me retirerai.
ASCAGNE. Non, non, vous pouvez bien,
Puisque vous le faisiez, rompre notre entretien.
VALÈRE. Moi ?
ASCAGNE. Vous-même.
VALÈRE. Et comment ?
ASCAGNE. Je disois que Valère
Auroit, si j'étois fille, un peu trop su me plaire,
Et que, si je faisois tous les vœux de son cœur
Je ne tarderois guère à faire son bonheur.
VALÈRE. Ces protestations ne coûtent pas grand'chose,
Alors qu'à leur effet un pareil si s'oppose ;
Mais vous seriez bien pris, si quelque événement
Alloit mettre à l'épreuve un si doux compliment.
ASCAGNE. Point du tout : je vous dis que, régnant dans votre âme,
Je voudrois de bon cœur couronner votre flamme.
VALÈRE. Et si c'étoit quelqu'une où par votre secours
Vous pussiez être utile au bonheur de mes jours ?
ASCAGNE. Je pourrois assez mal répondre à votre attente.
VALÈRE. Cette confession n'est pas fort obligeante.
ASCAGNE. Eh quoi ! vous voudriez, Valère, injustement,
Qu'étant fille, et mon cœur vous aimant tendrement,
Je m'abaisse engager avec une promesse
De servir vos ardeurs pour quelque autre maîtresse ?
Un si pénible effort, pour moi, m'est interdit.
VALÈRE. Mais cela n'étant pas ?

- ASCAGNE. Ce que je vous ai dit,
Je l'ai dit comme fille, et vous le devez prendre
Tout de même.
- VALÈRE. Ainsi donc il ne faut rien prétendre,
Ascagne, à des bontés que vous auriez pour nous,
A moins que le ciel fasse un grand miracle en vous;
Bref, si vous n'êtes fille, adieu votre tendresse,
Il ne vous reste rien qui pour nous s'intéresse.
- ASCAGNE. J'ai l'esprit délicat plus qu'on ne peut penser,
Et le moindre scrupule a de quoi m'offenser
Quand il s'agit d'aimer. Enfin je suis sincère,
Je ne m'engage point à vous servir, Valère,
Si vous ne m'assurez, au moins absolument,
Que vous gardez pour moi le même sentiment;
Que pareille chaleur d'amitié vous transporte,
Et que, si j'étais fille, une flamme plus forte
N'outrageroit point celle où je vivrois pour vous.
- VALÈRE. Je n'avois jamais vu ce scrupule jaloux;
Mais, tout nouveau qu'il est, ce mouvement m'oblige,
Et je vous fais ici tout l'aveu qu'il exige.
- ASCAGNE. Mais sans fard?
- VALÈRE. Oui, sans fard.
- ASCAGNE. S'il est vrai, désormais
Vos intérêts seront les miens, je vous promets.
- VALÈRE. J'ai bientôt à vous dire un important mystère,
Où l'effet de ces mots me sera nécessaire.
- ASCAGNE. Et j'ai quelque secret de même à vous ouvrir,
Où votre cœur pour moi se pourra découvrir.
- VALÈRE. Eh! de quelle façon cela pourroit-il être?
- ASCAGNE. C'est que j'ai de l'amour qui n'oseroit paroltre;
Et vous pourriez avoir sur l'objet de mes vœux
Un empire à pouvoir rendre mon sort heureux.
- VALÈRE. Expliquez-vous, Ascagne; et croyez, par avance,
Que votre heur est certain, s'il est en ma puissance.
- ASCAGNE. Vous promettez ici plus que vous ne croyez.
- VALÈRE. Non, non; dites l'objet pour qui vous m'employez.
- ASCAGNE. Il n'est pas encor temps; mais c'est une personne
Qui vous touche de près.
- VALÈRE. Votre discours m'étonne,
Plût à Dieu que ma sœur...
- ASCAGNE. Ce n'est pas la saison
De m'expliquer, vous dis-je.
- VALÈRE. Et pourquoi?
- ASCAGNE. Pour raison;
Vous saurez mon secret quand je saurai le vôtre.
- VALÈRE. J'ai besoin pour cela de l'aveu de quelque autre.
- ASCAGNE. Ayez-le donc; et lors, nous expliquant nos vœux,

Nous verrons qui tiendra mieux parole des deux.
VALÈRE. Adieu, j'en suis content.
ASCAGNE. Et moi content, Valère
 (Valère sort.)
FROSINE. Il croit trouver en vous l'assistance d'un frère.

SCÈNE III.

LUCILE, ASCAGNE, FROSINE, MARINETTE.

LUCILE à Marinette, les trois premiers vers

C'en est fait; c'est ainsi que je me puis venger,
 Et si cette action a de quoi l'affliger,
 C'est toute la douceur que mon cœur s'y propose.
 Mon frère, vous voyez une métamorphose.
 Je veux chérir Valère après tant de fierte,
 Et mes vœux maintenant tournent de son côté.

ASCAGNE. Que dites-vous, ma sœur? comment courir au change!
 Cette inégalité me semble trop étrange.

LUCILE. La vôtre me surprend avec plus de sujet.
 De vos soins autrefois Valère étoit l'objet;
 Je vous ai vu pour lui m'accuser de caprice,
 D'aveugle cruauté, d'orgueil et d'injustice;
 Et quand je veux l'aimer, mon dessein vous déplaît,
 Et je vous vois parler contre son intérêt!

ASCAGNE. Je le quitte, ma sœur, pour embrasser le vôtre :
 Je sais qu'il est rangé dessous les lois d'une autre;
 Et ce seroit un trait honteux à vos appas,
 Si vous le rappeliez et qu'il ne revînt pas.

LUCILE. Si ce n'est que cela, j'aurai soin de ma gloire,
 Et je sais, pour son cœur, tout ce que j'en dois croire;
 Il s'explique à mes yeux intelligiblement;
 Ainsi découvrez-lui, sans peur, mon sentiment;
 Ou, si vous refusez de le faire, ma bouche
 Lui va faire savoir que son ardeur me touche.
 Quoi! mon frère, à ces mots vous restez interdit?

ASCAGNE. Ah! ma sœur! si sur vous je puis avoir crédit,
 Si vous êtes sensible aux prières d'un frère,
 Quittez un tel dessein, et n'ôtez point Valère
 Aux vœux d'un jeune objet dont l'intérêt n'est cher,
 Et qui, sur ma parole, a droit de vous toucher.
 La pauvre infortunée aime avec violence;
 A moi seul de ses feux elle fait confidence,
 Et je vois dans son cœur de tendres mouvements
 A dompter la fierte des plus durs sentiments.
 Oui, vous auriez pitié de l'état de son âme,
 Connoissant de quel coup vous menacez sa flamme.

Et je ressens si bien la douleur qu'elle aura,
Que je suis assuré, ma sœur, qu'elle en mourra,
Si vous lui dérobez l'amant qui peut lui plaire.
Eraste est un parti qui doit vous satisfaire,
Et des feux mutuels...

LUCILE. Mon frère, c'est assez.
Je ne sais point pour qui vous vous intéressez ;
Mais, de grâce, cessons ce discours, je vous prie,
Et me laissez un peu dans quelque rêverie.

ASCAGNE Allez, cruelle sœur, vous me désespérez,
Si vous effectuez vos desseins déclarés.

SCÈNE IV.

LUCILE, MARINETTE

MARINETTE La résolution, madame, est assez prompte.

LUCILE. Un cœur ne pèse rien, alors que l'on l'affronte ;
Il court à sa vengeance, et saisit promptement
Tout ce qu'il croit servir à son ressentiment.
Le traître ! faire voir cette insolence extrême !

MARINETTE. Vous m'en voyez encor toute hors de moi-même.
Et quoique là-dessus je rumine sans fin,
L'aventure me passe, et j'y perds mon latin.
Car enfin, aux transports d'une bonne nouvelle
Jamais cœur ne s'ouvrit d'une façon plus belle ;
De l'écrit obligeant le sien tout transporté
Ne me donnoit pas moins que de la déité ;
Et cependant jamais, à cet autre message,
Fille ne fut traitée avecque tant d'outrage.
Je ne sais, pour causer de si grands changements,
Ce qui s'est pu passer entre ces courts moments.

LUCILE. Rien ne s'est pu passer dont il faille être en peine,
Puisque rien ne le doit défendre de ma haine.
Quoi ! tu voudrois chercher hors de sa lâcheté,
La secrète raison de cette indignité ?
Cet écrit malheureux, dont mon âme s'accuse,
Peut-il à son transport souffrir la moindre excuse ?

MARINETTE En effet ; je comprends que vous avez raison,
Et que cette querelle est pure trahison.
Nous en tenons, madame ; et puis, prêtons l'oreille
Aux bons chiens de pendards qui nous chantent merveille.
Qui, pour nous accrocher, seignent tant de langueur ;
Laissons à leurs beaux mots fondre notre rigueur,
Rendons-nous à leurs vœux, trop foibles que nous sommes
Foin de notre sottise, et peste soit des hommes !

LUCILE. Eh bien ! bien ! qu'il s'en vante et rie à nos dépens,

Il n'aura pas sujet d'en triompher longtemps,
Et je lui ferai voir qu'en une âme bien faite
Le mépris suit de près la faveur qu'on rejette.
MARINETTE. Au moins, en pareil cas, est-ce un bonheur bien doux,
Quand on sait qu'on n'a point d'avantage sur vous.
Marinette eut bon nez, quoi qu'on en puisse dire,
De ne permettre rien un soir qu'on vouloit rire.
Quelque autre, sous espoir de *matrimonion*,
Auroit ouvert l'oreille à la tentation;
Mais moi, *nescio vos*.

LUCILE. Que tu dis de folies,
Et choisis mal ton temps pour de telles saillies!
Enfin je suis touchée au cœur sensiblement;
Et si jamais celui de ce perfide amant,
Par un coup de bonheur, dont j'aurois tort, je pense,
De vouloir à présent concevoir l'espérance
(Car le ciel a trop pris plaisir à m'affliger,
Pour me donner celui de me pouvoir venger);
Quand, dis-je, par un sort à mes désirs propice,
Il reviendrait m'offrir sa vie en sacrifice,
Détester à mes pieds l'action d'aujourd'hui,
Je te défends surtout de me parler pour lui.
Au contraire, je veux que ton zèle s'exprime
À me bien mettre aux yeux la grandeur de son crime;
Et même si mon cœur étoit pour lui tenté
De descendre jamais à quelque lâcheté,
Que ton affection me soit alors sévère,
Et tienne comme il faut la main à ma colère.
MARINETTE. Vraiment, n'ayez point peur, et laissez faire à nous;
J'ai pour le moins autant de colère que vous;
Et je serois plutôt fille toute ma vie,
Que mon gros traître aussi me redonnât envie.
S'il vient...

SCÈNE V.

ALBERT, LUCILE, MARINETTE.

ALBERT. Rentrez, Lucile, et me faites venir
Le précepteur; je veux un peu l'entretenir,
Et m'informer de lui, qui me gouverne Ascagne,
S'il sait point quel ennui depuis peu l'accompagne.

SCÈNE VI.

ALBERT *seul*.

En quel gouffre de soins et de perplexité
Nous jette une action faite sans équité!

D'un enfant suppose par mon trop d'avarice
 Mon cœur depuis longtemps souffre bien le supplice ;
 Et quand je vois les maux où je me suis plongé,
 Je voudrois à ce bien n'avoir jamais songé.
 Tantôt je crains de voir, par la fourbe eventée,
 Ma famille en opprobre et misère jetée ;
 Tantôt pour ce fils-là qu'il me faut conserver,
 Je crains cent accidents qui peuvent arriver.
 S'il advient que dehors quelque affaire m'appelle,
 J'apprehende au retour cette triste nouvelle :
 Las ! vous ne savez pas ? vous l'a-t-on annoncé ?
 Votre fils a la fièvre, ou jambe, ou bras cassé :
 Enfin, à tous moments, sur quoi que je m'arrête,
 Cent sortes de chagrins me roulent par la tête.
 Ah !...

SCÈNE VII.

ALBERT, MÉTAPHRASTE.

MÉTAPHRASTE. *Mandatum tuum curo diligenter.*

ALBERT. Maître, j'ai voulu...

MÉTAPHRASTE. Maître est dit à *magis* ter ;
 C'est comme qui diroit trois fois plus grand.ALBERT. Je meure,
 Si je savois cela. Mais, soit, à la bonne heure.
 Maître, donc ..

MÉTAPHRASTE. Poursuivez.

ALBERT. ~~Je~~ Je veux poursuivre aussi ;
 Mais ne poursuivez point, vous, d'interrompre ainsi
 Donc, encore une fois, maître, c'est la troisième,
 Mon fils me rend chagrin, vous savez que je l'aime,
 Et que soigneusement je l'ai toujours nourri.MÉTAPHRASTE. Il est vrai. *Filio non potest præferri
 Nisi filius*ALBERT. Maître, en discourant ensemble,
 Ce jargon n'est pas fort nécessaire, me semble ;
 Je vous crois grand latin et grand docteur juré,
 Je m'en rapporte à ceux qui m'en ont assuré :
 Mais dans un entretien qu'avec vous je destine
 N'allez point déployer toute votre doctrine,
 Faire le pédagogue, et cent mots me cracher,
 Comme si vous étiez en chaire pour prêcher.
 Mon père, quoiqu'il eût la tête des meilleures,
 Ne m'a jamais rien fait apprendre que mes heures,
 Qui, depuis cinquante ans, dites journellement,
 Ne sont encor pour moi que du haut allemand.
 Laissez donc en repos votre science auguste,

Et que votre langage à mon foible s'ajuste.

MÉTAPHRASTE. Soit

ALBERT. A mon fils, l'hymen semble lui faire peur ;
Et sur quelque parti que je sonde son cœur,
Pour un pareil lien il est froid et recule.

MÉTAPHRASTE. Peut-être a-t-il l'humeur du frère de Marc-Tulle,
Dont avec Atticus le même fait sermon ;
Et comme aussi les Grecs disent *Atanaton*...

ALBERT. Mon Dieu ! maître éternel, laissez là, je vous prie,
Les Grecs, les Albanois, avec l'Esclavonie,
Et tous ces autres gens dont vous voulez parler ;
Eux et mon fils n'ont rien ensemble à démêler.

MÉTAPHRASTE. Eh bien donc ! votre fils ?

ALBERT. Je ne sais si dans l'âme

Il ne sentiroit point une secrète flamme :
Quelque chose le trouble, ou je suis fort déçu ;
Et je l'aperçus hier, sans en être aperçu,
Dans un recoin du bois où nul ne se retire.

MÉTAPHRASTE. Dans un lieu reculé du bois, voulez-vous dire,
Un endroit écarté, *latiné, secessu* ;
Virgile l'a dit : *Est in secessu locus*...

ALBERT. Comment auroit-il pu l'avoir dit, ce Virgile,
Puisque je suis certain que, dans ce lieu tranquille,
Âme du monde enfin n'étoit lors que nous deux ?

MÉTAPHRASTE. Virgile est nommé là comme un auteur fameux
D'un terme plus choisi que le mot que vous dites,
Et non comme témoin de ce qu'hier vous vîtes.

ALBERT. Et moi, je vous dis, moi, que je n'ai pas besoin
De terme plus choisi, d'auteur, ni de témoin,
Et qu'il suffit ici de mon seul témoignage.

MÉTAPHRASTE. Il faut choisir pourtant les mots mis en usage
Par les meilleurs auteurs *Tu vivendo, bonos,*
Comme on dit, *scribendo, sequare peritos.*

ALBERT. Homme ou démon, veux-tu m'entendre sans conteste ?

MÉTAPHRASTE. Quintilien en fait le précepte.

ALBERT. La peste

Soit du causeur !

MÉTAPHRASTE. Et dit là-dessus doctement
Un mot que vous serez bien aise assurément
D'entendre.

ALBERT. Je serai le diable qui t'emporte,
Chien d'homme ! Oh ! que je suis tenté d'étrange sorte
De faire sur ce mufle une application !

MÉTAPHRASTE. Mais qui cause, seigneur, votre inflammation ?
Que voulez-vous de moi ?

ALBERT. Je veux que l'on m'écoute,
Vous ai-je dit vingt fois, quand je parle.

MÉTAPHRASTE. Ab! sans doute,
 Vous serez satisfait s'il ne tient qu'à cela;
 Je me tais.

ALBERT. Vous ferez sagement.

MÉTAPHRASTE. Me voilà
 Tout prêt de vous ouïr.

ALBERT. Tant mieux.

MÉTAPHRASTE. Que je trépasse
 Si je dis plus mot.

ALBERT. Dieu vous en fasse la grâce!

MÉTAPHRASTE. Vous n'accuserez point mon caquet désormais.

ALBERT. Ainsi soit-il.

MÉTAPHRASTE. Parlez quand vous voudrez.

ALBERT. J'y vais.

MÉTAPHRASTE. Et n'appréhendez plus l'interruption nôtre.

ALBERT. C'est assez dit.

MÉTAPHRASTE. Je suis exact plus qu'aucun autre.

ALBERT. Je le crois.

MÉTAPHRASTE. J'ai promis que je ne dirois rien.

ALBERT. Suffit.

MÉTAPHRASTE. Dès à présent je suis muet.

ALBERT.

MÉTAPHRASTE. Parlez; courage! Au moins je vous donne audience.
 Vous ne vous plaindrez pas de mon peu de silence.
 Je ne desserre pas la bouche seulement.

ALBERT à part. Le traître!

MÉTAPHRASTE. Mais, de grâce, achevez vite ment.
 Depuis longtemps j'écoute; j'est bien raisonnable
 Que je parle à mon tour.

ALBERT. Donc, bourreau détestable...

MÉTAPHRASTE. Eh! bon Dieu! voulez-vous que j'écoute à jamais?
 Partageons le parler au moins, ou je m'en vais.

ALBERT. Ma patience est bien...

MÉTAPHRASTE. Quoi! voulez-vous poursuivre?
 Ce n'est pas encor fait? *Per Jovem!* je suis ivre!

ALBERT. Je n'ai pas dit...

MÉTAPHRASTE. Encor! Bon Dieu! que de discours!
 Rien n'est-il suffisant d'en arrêter le cours?

ALBERT. J'enrage.

MÉTAPHRASTE. D'accord? O l'étrange torture!
 Eh! laissez-moi parler un peu, je vous conjure.
 Un sot qui ne dit mot ne se distingue pas
 D'un savant qui se tait.

ALBERT. Parbleu! tu te taisas.

SCÈNE VIII.

MÉTAPHRASTE *seul*.

D'où vient fort à propos cette sentence expresse
 D'un philosophe : Parle, afin qu'on te connoisse.
 Doncque, si de parler le pouvoir m'est ôté
 Pour moi, j'aime autant perdre aussi l'humanité,
 Et changer mon essence en celle d'une bête.
 Me voilà pour huit jours avec un mal de tête.
 Oh ! que les grands parleurs sont par moi détestés !
 Mais quoi ! si les savants ne sont point écoutés,
 Si l'on veut que toujours ils aient la bouche close,
 Il faut donc renverser l'ordre de chaque chose ;
 Que les poules dans peu dévorent les renards ;
 Que les jeunes enfants remontrent aux vieillards ;
 Qu'à poursuivre les loups les agnellets s'ébattent ;
 Qu'un fou fasse les lois ; que les femmes combattent ;
 Que par les criminels les juges soient jugés,
 Et par les ecoliers les maîtres fustigés,
 Que le malade au sain présente le remède ;
 Que le lièvre craintif...

SCÈNE IX.

ALBERT, MÉTAPHRASTE.

(Albert sonne aux oreilles de Métaphraste une cloche de mulet, qui le fait fuir.)

MÉTAPHRASTE *fuyant*.

Miséricorde ! à l'aide !

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MASCARILLE.

Le ciel parfois seconde un dessein téméraire,
 Et l'on sort comme on peut d'une méchante affaire,
 Pour moi, qu'une imprudence a fait trop discourir,
 Le remède plus prompt où j'ai su recourir,
 C'est de pousser ma pointe, et dire en diligence
 A notre vieux patron toute la manigance.
 Son fils, qui m'embarrasse, est un évaporé ;
 L'autre, diable ! disant ce que j'ai déclaré,

Gare une irruption sur notre friperie !
 Au moins, avant qu'on puisse échauffer sa furie ,
 Quelque chose de bon nous pourra succéder,
 Et les vieillards entre eux se pourront accorder.
 C'est ce qu'on va tenter ; et de la part du nôtre , tire.
 Sans perdre un seul moment, je m'en vais trouver l'au-
 (il frappe à la porte d'Albert.)

SCÈNE II.

ALBERT, MASCARILLE.

ALBERT. Qui frappe ?

MASCARILLE. Ami.

ALBERT. Oh ! oh ! qui te peut amener,

Mascarille ?

MASCARILLE. Je viens , monsieur, pour vous donner

Le bonjour.

ALBERT. Ah ! vraiment, tu prends beaucoup de peine ;
 De tout mon cœur, bonjour.

(Il s'en va.)

MASCARILLE. La réplique est soudaine.

Quel homme brusque !

(Il hurte.)

ALBERT.

Encor ?

MASCARILLE.

Vous n'avez pas ~~ent~~,
 Monsieur.

ALBERT.

Ne m'as-tu pas donné le bonjour ?

MASCARILLE.

Oui.

ALBERT.

Eh bien ! bonjour, te dis-je.

(Il s'en va, Mascarille l'arrête.)

MASCARILLE.

Oui ; mais je viens encore

Vous saluer au nom du seigneur Polidore.

ALBERT.

Ah ! c'est un autre fait Ton maître t'a chargé
 De me saluer ?

MASCARILLE.

Oui.

ALBERT.

Je lui suis obligé ;

Va, que je lui souhaite une joie infinie.

(Il s'en va.)

MASCARILLE. Cet homme est ennemi de la cérémonie.

(Il hurte.)

Je n'ai pas achevé, monsieur, son compliment ;

Il voudrait vous prier d'une chose instantanément.

ALBERT.

Eh bien ! quand il voudra, je suis à son service.

MASCARILLE l'arrêtant

Attendez, et souffrez qu'en deux mots je finisse.

Il souhaite un moment pour vous entretenir.

ALBERT. D'une affaire importante, et doit ici venir.
Eh ! quelle est-elle encor l'affaire qui l'oblige
A me vouloir parler ?

MASCARILLE. Un grand secret, vous dis-je,
Qu'il vient de découvrir en ce même moment,
Et qui sans doute importe à tous deux grandement.
Voilà mon ambassade.

SCÈNE III.

ALBERT seul.

O juste ciel ! je tremble ;
Car enfin nous avons peu de commerce ensemble.
Quelque tempête va renverser mes desseins,
Et ce secret, sans doute, est celui que je crains.
L'espoir de l'intérêt m'a fait quelque infidèle,
Et voilà sur ma vie une tache éternelle.
Ma fourbe est découverte. Oh ! que la vérité
Se peut cacher longtemps avec difficulté !
Et qu'il eût mieux valu pour moi, pour mon estime,
Suivre les mouvements d'une peur légitime,
Par qui je me suis vu tenté plus de vingt fois
De rendre à Polidore un bien que je lui dois,
De prévenir l'éclat où ce coup-ci m'expose,
Et faire qu'en douceur passât toute la chose !
Mais, hélas ! c'en est fait, il n'est plus de saison,
Et ce bien, par la fraude entré dans ma maison,
N'en sera point tiré, que dans cette sortie
Il n'entraîne du mien la meilleure partie.

SCÈNE IV.

ALBERT, POLIDORE.

POLIDORE les quatre premiers vers sans voir Albert.

S'être ainsi marié sans qu'on en ait su rien !
Puisse cette action se terminer à bien !
Je ne sais qu'en attendre ; et je crains fort du père
Et la grande richesse et la juste colère
Mais je l'aperçois seul.

ALBERT. Dieu ! Polidore vient.

POLIDORE. Je tremble à l'aborder.

ALBERT. La crainte me retient.

POLIDORE. Par où lui débiter ?

ALBERT. Quel sera mon langage ?

POLIDORE. Son âme est tout ému.

ALBERT. Il change de visage.

- POLIDORE. Je vois, seigneur Albert, au trouble de vos yeux,
Que vous savez déjà qui m'amène en ces lieux.
- ALBERT. Hélas! oui.
- POLIDORE. La nouvelle a droit de vous surprendre,
Et je n'eusse pas cru ce que je viens d'apprendre.
- ALBERT. J'en dois rougir de honte et de confusion.
- POLIDORE. Je trouve condamnable une telle action,
Et je ne prétends point excuser le coupable.
- ALBERT. Dieu fait miséricorde au pécheur misérable.
- POLIDORE. C'est ce qui doit par vous être considéré.
- ALBERT. Il faut être chrétien.
- POLIDORE. Il est très-assuré.
- ALBERT. Grâce, au nom de Dieu, grâce, ô seigneur Polidore!
- POLIDORE. Eh! c'est moi qui de vous presentement l'implore.
- ALBERT. Afin de l'obtenir je me jette à genoux.
- POLIDORE. Je dois en cet état être plutôt que vous.
- ALBERT. Prenez quelque pitié de ma triste aventure.
- POLIDORE. Je suis le suppliant dans une telle injure.
- ALBERT. Vous me fendez le cœur avec cette bonté.
- POLIDORE. Vous me rendez confus de tant d'humilité.
- ALBERT. Pardon, encore un coup!
- POLIDORE. Hélas! pardon vous-même!
- ALBERT. J'ai de cette action une douleur extrême.
- POLIDORE. Et moi, j'en suis touché de même au dernier point.
- ALBERT. J'ose vous convier qu'elle n'éclate point.
- POLIDORE. Hélas! seigneur Albert, je ne veux autre chose.
- ALBERT. Conservons mon honneur.
- POLIDORE. Oui, je m'y dispose.
- ALBERT. Quant au bien qu'il faudra, vous-même en résoudrez.
- POLIDORE. Je ne veux de vos biens que ce que vous voudrez.
- ALBERT. De tous ces intérêts je vous serai le maître;
Et je suis trop content si vous le pouvez être.
- POLIDORE. Ah! quel homme de Dieu! Quel excès de douceur!
- ALBERT. Quelle douceur, vous-même, après un tel malheur!
- POLIDORE. Que puissiez-vous avoir toutes choses prospères!
- ALBERT. Le bon Dieu vous maintienne!
- POLIDORE. Embrassons-nous en frères!
- ALBERT. J'y consens de grand cœur, et me rejouis fort
- POLIDORE. Que tout soit termine par un heureux accord.
- ALBERT. J'en rends grâces au ciel.
- POLIDORE. Il ne vous faut rien feindre,
Votre ressentiment me donnoit lieu de craindre;
Et Lucile tombée en saute avec mon fils;
Comme on vous voit puissant et de biens et d'amis...
- ALBERT. Eh! que parlez-vous là de saute et de Lucile?
- POLIDORE. Soit. Ne commençons point un discours inutile.
Je veux bien que mon fils y trempe grandement:

Même, si cela fait à votre allégement,
J'avouerai qu'à lui seul en est toute la faute;
Que votre fille avoit une vertu trop haute
Pour avoir jamais fait ce pas contre l'honneur,
Sans l'incitation d'un méchant suborneur;
Que le traître a séduit sa pudeur innocente,
Et de votre conduite ainsi détruit l'attente.
Puisque la chose est faite, et que, selon mes vœux,
Un esprit de douceur nous met d'accord tous deux,
Ne ramentevons rien, et réparons l'offense
Par la solennité d'une heureuse alliance.

ALBERT à part

O Dieu ! quelle méprise ! et qu'est-ce qu'il m'apprend !
Je rentre ici d'un trouble en un autre aussi grand.
Dans ces divers transports je ne sais que répondre,
Et si je dis un mot j'ai peur de me confondre.

POLIDORE.

ALBERT.

A quoi pensez-vous là, seigneur Albert ?
A rien.
Remettons, je vous prie, à tantôt l'entretien.
Un mal subit me prend, qui veut que je vous laisse.

SCÈNE V.

POLIDORE seul.

Je lis dedans son âme, et vois ce qui le presse.
A quoi que sa raison l'eût déjà disposé,
Son déplaisir n'est pas encor tout apaisé.
L'image de l'affront lui revient, et sa fuite
Tâche à me déguiser le trouble qui l'agite.
Je prends part à sa honte, et son deuil m'attendrit.
Il faut qu'un peu de temps remette son esprit.
La douleur trop contrainte aisément se redouble.
Voici mon jeune fou d'où nous vient tout ce trouble.

SCÈNE VI.

POLIDORE, VALÈRE.

POLIDORE. Enfin, le beau mignon, vos bons déportements
Troubleront les vieux jours d'un père à tous moments,
Tous les jours vous ferez de nouvelles merveilles,
Et nous n'aurons jamais autre chose aux oreilles !

VALÈRE. Que fais-je tous les jours qui soit si criminel ?
En quoi mériter tant le courroux paternel ?

POLIDORE. Je suis un étrange homme, et d'une humeur terrible,
D'accuser un enfant si sage et si paisible !
Las ! il vit comme un saint, et dedans la maison

Du matin jusqu'au soir il est en oraison!
 Dire qu'il pervertit l'ordre de la nature,
 Et fait du jour la nuit, ô la grande imposture!
 Qu'il n'a considéré père ni parenté
 En vingt occasions, horrible fausseté!
 Que de fraîche mémoire un furtif hyménée
 A la fille d'Albert a joint sa destinée,
 Sans craindre de la suite un désordre puissant;
 On le prend pour un autre, et le pauvre innocent
 Ne sait pas seulement ce que je lui veux dire.
 Ah! chien, que j'ai reçu du ciel pour mon martyr!
 Te croiras-tu toujours? et ne pourrai-je pas
 Te voir être une fois sage avant mon trépas?

VALÈRE seul et rêvant

D'où peut venir ce coup? Mon âme embarrassée
 Ne voit que Mascarille où jeter sa pensée.
 Il ne sera pas homme à m'en faire un aveu.
 Il faut user d'adresse et me contraindre un peu
 Dans ce juste courroux.

SCÈNE VII.

VALÈRE, MASCARILLE.

VALÈRE.

Mascarille, mon père,

Que je viens de trouver, sait toute notre affaire.

MASCARILLE. Il la sait?

VALÈRE. Oui.

MASCARILLE. D'où diable a-t-il pu la savoir?

VALÈRE. Je ne sais point sur qui ma conjecture asseoir,
 Mais enfin d'un succès cette affaire est suivie,
 Dont j'ai tous les sujets d'avoir l'âme ravie.
 Il ne m'en a pas dit un mot qui fût fâcheux;
 Il excuse ma faute, il approuve mes leux,
 Et je voudrais savoir qui peut être capable
 D'avoir pu rendre ainsi son esprit si traitable.
 Je ne puis t'exprimer l'aise que j'en reçois.

MASCARILLE. Et que me diriez-vous, monsieur, si c'étoit moi
 Qui vous eût procuré cette heureuse fortune?

VALÈRE. Bon! bon! tu voudrais bien ici m'en donner d'une

MASCARILLE. C'est moi, vous dis-je, moi, dont le patron le sait,
 Et qui vous a produit ce favorable effet.

VALÈRE. Mais, là, sans te railler?

MASCARILLE. Que le diable m'emporte
 Si je fais raillerie, et s'il n'est de la sorte!

VALÈRE mettant l'épée à la main

Et qu'il m'entraîne, moi, si tout presentement

- Tu n'en vas recevoir le juste paiement !
- MASCARILLE. Ah ! monsieur ! qu'est ceci ? Je devends la surprise.
- VALÈRE. C'est la fidélité que tu m'avois promise ?
- Sans ma feinte , jamais tu n'eusses avoué
Le trait que j'ai bien cru que tu m'avois joué.
Traître ! de qui la langue , à causer trop habile ,
D'un père contre moi vient d'échauffer la bile ,
Qui me perds tout à fait , il faut , sans discourir ,
Que tu meures.
- MASCARILLE. Tout beau ! Mon âme , pour mourir ,
N'est pas en bon état Daignez , je vous conjure ,
Attendre le succès qu'aura cette aventure.
J'ai de fortes raisons qui m'ont fait reveler
Un hymen que vous-même aviez peine à celer :
C'étoit un coup d'état ; et vous verrez l'issue
Condannner la fureur que vous avez conçue.
De quoi vous fâchez-vous , pourvu que vos souhaits
Se trouvent par mes soins pleinement satisfaits ,
Et voyent mettre à fin la contrainte où vous êtes ?
- VALÈRE. Et si tous ces discours ne sont que des sornettes ?
- MASCARILLE. Toujours serez-vous lors à temps pour me tuer.
Mais enfin mes projets pourront s'effectuer.
Dieu fera pour les siens , et content dans la suite ,
Vous me remercierez de ma rare conduite.
- VALÈRE. Nous verrons Mais Lucile...
- MASCARILLE. Allez ; son père sort.

SCÈNE VIII.

ALBERT, VALÈRE, MASCARILLE.

- ALBERT les cinq premiers vers sans voir Valère
- Plus je reviens du trouble où j'ai donné d'abord ,
Plus je me sens piqué de ce discours étrange ,
Sur qui ma peur pichoit un si dangereux change ,
Car Lucile soutient que c'est une chanson ,
Et m'a parle d'un air à m'ôter tout soupçon.
Ah ! monsieur , est-ce vous de qui l'audace insigne
Met en jeu mon honneur , et fait ce conte indigne ?
- MASCARILLE. Seigneur Albert , prenez un ton un peu plus doux ,
Et contre votre gendre ayez moins de courroux.
- ALBERT. Comment , gendre , coquin ! Tu portes bien la mine
De pousser les ressorts d'une telle machine ,
Et d'en avoir été le premier inventeur.
- MASCARILLE. Je ne vois ici rien à vous mettre en fureur.
- ALBERT. Trouves-tu beau , dis-moi , de diffamer ma fille ,
Et faire un tel scandale à toute une famille ?
- MASCARILLE. Le voilà prêt de faire en tout vos volontés.

ALBERT. Que voudrois-je, sinon qu'il dît des vérités?
Si quelque intention le pressoit pour Lucile,
La recherche en pouvoit être honnête et civile;
Il falloit l'attaquer du côté du devoir,
Il falloit de son père implorer le pouvoir,
Et non pas recourir à cette lâche feinte,
Qui porte à la pudeur une sensible atteinte.
MASCARILLE. Quoi! Lucile n'est pas sous des liens secrets
À mon maître?

ALBERT. Non, traître, et n'y sera jamais.
MASCARILLE. Tout doux; et s'il est vrai que ce soit chose faite,
Voulez-vous l'approuver cette chaîne secrète?
ALBERT. Et s'il est constant, toi, que cela ne soit pas,
Veux-tu te voir casser les jambes et les bras?
VALÈRE. Monsieur, il est aisé de vous faire paroître
Qu'il dit vrai.

ALBERT. Bon! voilà l'autre encor, digne maître
D'un semblable valet! O les menteurs hardis!

MASCARILLE. D'homme d'honneur, il est ainsi que je le dis.

VALÈRE. Quel seroit notre but de vous en faire accroire?

ALBERT à part. Ils s'entendent tous deux comme larrons en foire.

MASCARILLE. Mais venons à la preuve; et sans nous quereller,
Faites sortir Lucile et la laissez parler.

ALBERT. Et si le démenti par elle vous en reste?

MASCARILLE. Elle n'en fera rien, monsieur, je vous proteste
Promettez à leurs vœux votre consentement,
Et je veux m'exposer au plus dur châtimement,
Si de sa propre bouche elle ne vous confesse
Et la foi qui l'engage et l'ardeur qui la presse.

ALBERT. Il faut voir cette affaire.

(Il va frapper à sa porte.)

MASCARILLE à Valère.

Allez, tout ira bien.

ALBERT. Holà! Lucile, un mot.

VALÈRE à Mascarille.

Je crains...

MASCARILLE.

Ne craignez rien.

SCÈNE IX.

LUCILE, ALBERT, VALÈRE, MASCARILLE.

MASCARILLE. Seigneur Albert, au moins silence. Enfin, madame,
Toute chose conspire au bonheur de votre âme,
Et monsieur votre père, averti de vos feux,
Vous laisse votre époux et confirme vos vœux,
Pourvu que, bannissant toutes craintes frivoles,
Deux mots de votre aveu confirment nos paroles.

LUCILE. Que me vient donc conter ce coquin assuré?

MASCARILLE. Bon! me voilà déjà d'un beau titre honoré!

LUCILE. Sachons un peu, monsieur, quelle belle saillie
Fait ce conte galant qu'aujourd'hui l'on publie?
VALÈRE. Pardon, charmant objet, un valet a parlé,
Et j'ai vu, malgré moi, notre hymen révélé.

LUCILE. Notre hymen?

VALÈRE. On sait tout, adorable Lucile,
Et vouloir déguiser est un soin inutile.

LUCILE. Quoi! l'ardeur de mes feux vous a fait mon époux?
VALÈRE. C'est un bien qui me doit faire mille jaloux :
Mais j'impute bien moins ce bonheur de ma flamme
À l'ardeur de vos feux qu'aux bontés de votre âme.
Je sais que vous avez sujet de vous fâcher,
Que c'étoit un secret que vous vouliez cacher,
Et j'ai de mes transports forcé la violence
À ne point violer votre expresse défense;
Mais...

MASCARILLE. Eh bien! oui, c'est moi; le grand mal que voilà!

LUCILE. Est-il une imposture égale à celle-là?
Vous l'osez soutenir en ma présence même,
Et pensez m'obtenir par ce beau stratagème?
O le plaisant amant, dont la galante ardeur
Veut blesser mon honneur au défaut de mon cœur,
Et que mon père, emu de l'éclat d'un sot conte,
Paye avec mon hymen qui me couvre de honte!
Quand tout contribueroit à votre passion,
Mon père, les destins, mon inclination,
On me verroit combattre, en ma juste colère,
Mon inclination, les destins et mon père,
Perdre même le jour, avant que de m'unir
À qui par ce moyen auroit cru m'obtenir.
Allez; et si mon sexe avecque bienséance
Se pouvoit emporter à quelque violence,
Je vous apprendrais bien à me traiter ainsi.

VALÈRE à Mascarille

C'en est fait, son courroux ne peut être adouci.
MASCARILLE. Laissez-moi lui parler. Eh! madame, de grâce,
À quoi bon maintenant toute cette grimace?
Quelle est votre pensée, et quel bourru transport
Contre vos propres vœux vous fait roidir si fort?
Si monsieur votre père étoit homme farouche,
Passe; mais il permet que la raison le touche;
Et lui-même m'a dit qu'une confession
Vous va tout obtenir de son affection.
Vous sentez, je crois bien, quelque petite honte
À faire un libre aveu de l'amour qui vous dompte;
Mais, s'il vous a fait prendre un peu de liberté,
Par un bon mariage on voit tout rajusté;

Et, quoi que l'on reproche au feu qui vous consomme,
 Le mal n'est pas si grand que de tuer un homme.
 On sait que la chair est fragile quelquefois,
 Et qu'une fille, enfin, n'est ni caillou ni bois.
 Vous n'avez pas été, sans doute, la première,
 Et vous ne serez pas, que je crois, la dernière.

LUCILE. Quoi! vous pouvez souffrir ces discours effrontés,
 Et vous ne dites mot à ces indignités?

ALBERT. Que veux-tu que je die? une telle aventure
 Me met tout hors de moi.

MASCARILLE. Madame, je vous jure
 Que déjà vous devriez avoir tout confessé.

LUCILE. Et quoi donc confesser?

MASCARILLE. Quoi? ce qui s'est passé

Entre mon maître et vous La belle raillerie!

LUCILE. Et que s'est-il passé, monstre d'effronterie,
 Entre ton maître et moi?

MASCARILLE. Vous devez, que je croi,
 En savoir un peu plus de nouvelles que moi;
 Et pour vous cette nuit fut trop douce, pour croire
 Que vous puissiez si vite en perdre la mémoire.

LUCILE. C'est trop souffrir, mon pere, un impudent valet.
 (Elle lui donne un soufflet.)

SCÈNE X.

ALBERT, VALÈRE, MASCARILLE.

MASCARILLE. Je crois qu'elle me vient de ~~donner~~ un soufflet.

ALBERT. Va, coquin, scelerat, sa main vient sur ta joue
 De faire une action dont son pere la loue.

MASCARILLE. Et nonobstant cela, qu'un diable en cet instant
 M'emporte, si j'ai dit rien que de très-constant.

ALBERT. Et nonobstant cela, qu'on me coupe une oreille,
 Si tu portes fort loin une audace pareille!

MASCARILLE. Voulez-vous deux temoins qui me justifieront?

ALBERT. Veux-tu deux de mes gens qui te bâtonneront?

MASCARILLE. Leur rapport doit au mien donner toute créance.

ALBERT. Leurs bras peuvent du mien reparer l'impuissance.

MASCARILLE. Je vous dis que Lucile agit par honte ainsi.

ALBERT. Je te dis que j'aurai raison de tout ceci.

MASCARILLE. Connoissez-vous Ormin, ce gros notaire habile?

ALBERT. Connois-tu bien Grimpant, le bourreau de la ville?

MASCARILLE. Et Simon le tailleur, jadis si recherché?

ALBERT. Et la potence mise au milieu du marché?

MASCARILLE. Vous verrez confirmer par eux cet hyménée.

ALBERT. Tu verras achever par eux ta destinée.

MASCARILLE. Ce sont eux qu'ils ont pris pour témoins de leur foi.

ALBERT. Ce sont eux qui dans peu me vengeront de toi.
 MASCARILLE. Et ces yeux les ont vus s'entre-donner parole.
 ALBERT. Et ces yeux te verront faire la capriole.
 MASCARILLE. Et, pour signe, Lucile avoit un voile noir.
 ALBERT. Et, pour s'gne, ton front nous le fait assez voir.
 MASCARILLE. O l'obstine vicillard!
 ALBERT. O le fourbe damnable!

Va, rends grâce à mes ans, qui me sont incapable
 De punir sur-le-champ l'affront que tu me fais;
 Tu n'en perds que l'attente, et je te le promets.

SCÈNE XI.

VALÈRE, MASCARILLE.

VALÈRE. Eh bien! ce beau succès que tu devois produire...
 MASCARILLE. J'entends à demi-mot ce que vous voulez dire :
 Tout s'arme contre moi; pour moi de tous côtés
 Je vois coups de bâton et gibets apprêtés.
 Aussi, pour être en paix dans ce desordre extrême,
 Je me vais d'un rocher precipiter moi-même,
 Si, dans le desespoir dont mon cœur est outré,
 Je puis en rencontrer d'assez haut à mon gre.
 Adieu, monsieur.
 VALÈRE. Non, non, ta fuite est superflue;
 Si tu meurs, je pretends que ce soit à ma vue.
 MASCARILLE. Je ne saurois mourir quand je suis regardé,
 Et mon trépas ainsi se verrait retardé.
 VALÈRE. Suis-moi, traître, suis-moi; mon amour en furie
 Te fera voir si c'est matière à raillerie.
 MASCARILLE *s. ul*
 Malheureux Mascarille, à quels maux aujourd'hui
 Te vois-tu condamné pour le péche d'autrui!

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ASCAGNE, FROSINE.

FROSINE. L'aventure est fâcheuse.
 ASCAGNE. Ah! ma chère Frosine,
 Le sort absolument a conclu ma ruine
 Cette affaire venue au point où la voilà
 N'est pas assurément pour en demeurer là.

Il faut qu'elle passe outre ; et Lucile et Valère,
 Surpris des nouveautés d'un semblable mystère,
 Voudront chercher un jour dans ces obscurités,
 Par qui tous mes projets se verront avortés.
 Car enfin, soit qu'Albert ait part au stratagème,
 Ou qu'avec tout le monde on l'ait trompé lui-même,
 S'il arrive une fois que mon sort éclairci
 Mette ailleurs tout le bien dont le sien a grossi,
 Jugez s'il aura lieu de souffrir ma présence :
 Son intérêt détruit me laisse à la naissance ;
 C'est fait de sa tendresse ; et quelque sentiment
 Où pour ma fourbe alors pût être mon amant,
 Voudra-t-il avouer pour épouse une fille
 Qu'il verra sans appui de biens et de famille ?

FROSINE.

Je trouve que c'est là raisonner comme il faut,
 Mais ces réflexions devoient venir plus tôt.
 Qui vous a jusqu'ici caché cette lumière ?
 Il ne falloit pas être une grande sorcière
 Pour voir, dès le moment de vos desseins pour lui,
 Tout ce que votre esprit ne voit que d'aujourd'hui ;
 L'action le disoit, et dès que je l'ai sue,
 Je n'en ai prévu guère une meilleure issue.

ASCAGNE.

Que dois-je faire enfin ? Mon trouble est sans pareil :
 Mettez-vous en ma place, et me donnez conseil.

FROSINE.

Ce doit être à vous-même, en prenant votre place,
 A me donner conseil dessus cette disgrâce :
 Car je suis maintenant vous, et vous êtes moi :
 Conseillez-moi, Frosine ; au point où je me voi,
 Quel remède trouver ? Dites, je vous en prie.

ASCAGNE.

Hélas ! ne craignez point ceci de raillerie ;
 C'est prendre peu de part à mes cuisants ennuis
 Que de rire, et de voir les termes où j'en suis.

FROSINE.

Non, vraiment, tout de bon, votre ennui m'est sensible,
 Et pour vous en tirer je ferois mon possible.
 Mais que puis-je après tout ? je vois fort peu de jour
 A tourner cette affaire au gré de votre amour.

ASCAGNE.

Si rien ne peut m'aider, il faut donc que je meure.

FROSINE.

Ah ! pour cela toujours il est assez bonne heure :
 La mort est un remède à trouver quand on veut ;
 Et l'on s'en doit servir le plus tard que l'on peut.

ASCAGNE.

Non, non, Frosine, non ; si vos conseils propices
 Ne conduisent mon sort parmi ces précipices,
 Je m'abandonne toute aux traits du désespoir.

FROSINE.

Savez-vous ma pensée ? Il faut que j'aie voir
 Là... Mais Eraste vient, qui pourroit nous distraire.
 Nous pourrions, en marchant, parler de cette affaire.
 Allons, retirons-nous.

SCÈNE II.

ÉRASTE, GROS-RENÉ.

ÉRASTE.

Encore rebuté ?

GROS-RENÉ.

Jamais ambassadeur ne lut moins écouté.
A peine ai-je voulu lui porter la nouvelle
Du moment d'entretien que vous souhaitiez d'elle,
Qu'elle m'a répondu, tenant son quant-à-moi :
Va, va, je fais état de lui comme de toi ;
Dis-lui qu'il se promène ; et sur ce beau langage,
Pour suivre son chemin, m'a tourné le visage,
Et Marinette aussi, d'un dédaigneux muscau,
Lâchant un : Laisse-nous, beau valet de carreau ;
M'a planté là comme elle ; et mon sort et le vôtre
N'ont rien à se pouvoir reprocher l'un à l'autre.

ÉRASTE.

L'ingrate ! recevoir avec tant de fierte
Le prompt retour d'un cœur justement emporté !
Quoi ! le premier transport d'un amour qu'on abuse
Sous tant de vraisemblance est indigne d'excuse ?
Et ma plus vive ardeur, en ce moment fatal,
Devoit être insensible au bonheur d'un rival ?
Tout autre n'eût pas fait même chose en ma place,
Et se fût moins laissé surprendre à tant d'audace ?
De mes justes soupçons suis-je sorti trop tard ?
Je n'ai point attendu de serments de sa part ;
Et, lorsque tout le monde encor ne sait qu'en croire,
Ce cœur impatient lui rend toute sa gloire,
Il cherche à s'excuser ; et le sien voit si peu
Dans ce profond respect la grandeur de mon feu !
Loin d'assurer une âme et lui fournir des armes
Contre ce qu'un rival lui veut donner d'alarmes,
L'ingrate m'abandonne à mon jaloux transport,
Et rejette de moi message, écrit, abord !
Ah ! sans doute un amour a peu de violence,
Qu'est capable d'éteindre une si foible offense ;
Et ce dépit si prompt à s'armer de rigueur
Découvre assez pour moi tout le fond de son cœur
Et de quel prix doit être à présent à mon âme
Tout ce dont son caprice a pu flatter ma flamme.
Non, je ne prétends plus demeurer engagé
Pour un cœur où je vois le peu de part que j'ai ;
Et, puisque l'on témoigne une froideur extrême
A conserver les gens, je veux faire de même.
Et moi de même aussi Soyons tous deux fâchés,
Et mettons notre amour au rang des vieux péchés.

GROS-RENÉ.

Il faut apprendre à vivre à ce sexe volage,
 Et lui faire sentir que l'on a du courage.
 Qui souffre ses mépris, les veut bien recevoir.
 Si nous avions l'esprit de nous faire valoir,
 Les femmes n'auroient pas la parole si haute.
 Oh ! qu'elles nous sont bien fières par notre faute !
 Je veux être pendu, si nous ne les verrions
 Saunter à notre cou plus que nous ne voudrions,
 Sans tous ces vils devoirs dont la plupart des hommes
 Les gâtent tous les jours dans le siècle où nous sommes.
 ÉRASTE. Pour moi, sur toute chose, un mépris me surprend;
 Et, pour punir le sien par un autre aussi grand,
 Je veux mettre en mon cœur une nouvelle flamme.
 GROS-RENÉ. Et moi, je ne veux plus m'embarrasser de femme;
 A toutes je renonce, et crois, en bonne foi,
 Que vous seriez fort bien de faire comme moi.
 Car, voyez-vous, la femme est, comme on dit, mon
 Un certain animal difficile à connoître, [maître,
 Et de qui la nature est fort encline au mal ;
 Et comme un animal est toujours animal,
 Et ne sera jamais qu'un animal, quand sa vie
 Durerait cent mille ans ; aussi, sans repartie,
 La femme est toujours femme, et jamais ne sera
 Que femme, tant qu'entier le monde durera.
 D'où vient qu'un certain Grec dit que sa tête passe
 Pour un sable mouvant ; car, goûtez bien, de grâce,
 Ce raisonnement-ci, lequel est des plus forts :
 Ainsi que la tête est comme le chef du corps,
 Et que le corps sans chef est pire qu'une bête ;
 Si le chef n'est pas bien d'accord avec la tête,
 Que tout ne soit pas bien réglé par le compas,
 Nous voyons arriver de certains embarras :
 La partie brutale alors veut prendre empire
 Dessus la sensitive, et l'on voit que l'un tire
 A dia, l'autre à hurhaut ; l'un demande du mou,
 L'autre du dur ; enfin tout va sans savoir où ;
 Pour montrer qu'ici-bas, ainsi qu'on l'interprète,
 La tête d'une femme est comme la girouette
 Au haut d'une maison, qui tourne au premier vent ;
 C'est pourquoi le cousin Aristote souvent
 La compare à la mer : d'où vient qu'on dit qu'au monde
 On ne peut rien trouver de si stable que l'onde.
 Or, par comparaison (car la comparaison
 Nous fait distinctement comprendre une raison,
 Et nous aimons bien mieux, nous autres gens d'étude,
 Une comparaison qu'une similitude) ;
 Par comparaison donc, mon maître, s'il vous plaît,

Comme on voit que la mer, quand l'orage s'accroît,
 Vient à se courroucer, le vent souffle et ravage,
 Les flots contre les flots font un remû-menage
 Horrible; et le vaisseau, malgré le nautonier,
 Va tantôt à la cave, et tantôt au grenier :
 Ainsi, quand une femme a sa tête fantasque,
 On voit une tempête en forme de bourrasque,
 Qui veut compétiter par de certains... propos,
 Et lors un certain vent, qui par... de certains flots,
 De... certaine façon, ainsi qu'un banc de sable...
 Quand... les femmes enfin ne valent pas le diable.
 C'est fort bien raisonner.

ÉRASTE.

GROS-RENÉ.

Assez bien, Dieu merci.

Mais je les vois, monsieur, qui passent par ici.
 Tenez-vous ferme au moins.

ÉRASTE.

GROS-RENÉ.

Ne te mets pas en peine.

J'ai bien peur que ses yeux resserrent votre chaîne.

SCÈNE III.

LUCILE, ÉRASTE, MARINETTE, GROS-RENÉ.

MARINETTE

LUCILE.

MARINETTE

ÉRASTE.

Je l'aperçois encor, mais ne vous rendez point.

Ne me soupçonne pas d'être foible à ce point.

Il vient à nous.

Non, non, ne croyez pas, madame,

Que je revienne encor vous parler de ma flamme.

C'en est fait; je me veux guerir, et connois bien

Ce que de votre cœur a possédé le mien.

Un courroux si constant pour l'ombre d'une offense

M'a trop bien éclairé de votre indifférence,

Et je dois vous montrer que les traits du mépris

Sont sensibles surtout aux généreux esprits.

Je l'avouerai, mes yeux observoient dans les vôtres

Des charmes qu'ils n'ont point trouvés dans tous les

Et le ravissement où j'étois de mes sers, [autres,

Les auroit préférés à des sceptres offerts.

Oui, mon amour pour vous, sans doute, étoit extrême;

Je vivois tout en vous; et je l'avouerai même,

Peut-être qu'après tout j'aurai, quoique outragé,

Assez de peine encore à m'en voir dégage :

Possible que malgré la cure qu'elle essaie,

Mon âme saignera longtemps de cette plaie,

Et qu'affranchi d'un joug qui faisoit tout mon bien,

Il faudra se résoudre à n'aimer jamais rien.

Mais enfin il n'importe; et puisque votre haine

Chasse un cœur tant de fois que l'amour vous ramène,

C'est la dernière ici des importunités
Que vous aurez jamais de nies vœux rebutés.
Vous pouvez faire aux miens la grâce tout entière,
Monsieur, et m'épargner encor cette dernière.
Eh bien ! madame, eh bien ! ils seront satisfaits.
Je romps avecque vous, et j'y romps pour jamais,
Puisque vous le voulez. Que je perde la vie
Lorsque de vous parler je reprendrai l'envie !
Tant mieux ; c'est m'obliger.

LUCILE.
ÉRASTE.

Non, non, n'ayez pas peur
Que je fausse parole ; eussé-je un foible cœur
Jusques à n'en pouvoir effacer votre image,
Croyez que vous n'aurez jamais cet avantage
De me voir revenir.

LUCILE.
ÉRASTE.

Ce serait bien en vain.
Moi-même de cent coups je percerois mon sein,
Si j'avois jamais fait cette bassesse insigne
De vous revoir après ce traitement indigne.
Soit ; n'en parlons donc plus.

LUCILE.
ÉRASTE

Oui, oui ; n'en parlons plus ;
Et, pour trancher ici tous propos superflus,
Et vous donner, ingrate, une preuve certaine
Que je veux sans retour sortir de votre chaîne,
Je ne veux rien garder qui puisse retracer
Ce que de mon esprit il me faut effacer.
Voici votre portrait ; il présente à la vue
Cent charmes merveilleux dont vous êtes pourvue ;
Mais ils cachent sous eux cent défauts aussi grands,
Et c'est un imposteur enfin que je vous rends.

GROS-RENÉ.
LUCILE.

Bon
Et moi, pour vous suivre au dessein de tout rendre,
Voilà le diamant que vous m'avez fait prendre.

MARINETTE.
ÉRASTE.

Fort bien
Il est à vous encor ce bracelet.

LUCILE.

Et cette agate à vous, qu'on fit mettre en cachet.

ÉRASTE lit

« Vous m'aimez d'un amour extrême,
« Éraсте, et de mon cœur voulez être éclairci ;
« Si je n'aime Éraсте de même,
« Au moins aime-je fort qu'Éraсте m'aime ainsi.

» LUCILE. »

Vous m'assuriez par là d'agréer mon service ;
C'est une fausseté digne de ce supplice.

(Il déchire la lettre.)

LUCILE lit.

« J'ignore le destin de mon amour ardente,
« Et jusqu'à quand je souffrirai ;

» Mais je sais, ô beauté charmante !
» Que toujours je vous aimerai.

» ÉRASTE. »

Voilà qui m'assuroit à jamais de vos feux ;
Et la main et la lettre ont menti toutes deux.

(Elle déchire la lettre.)

GROS-RENÉ. Poussiez.

ÉRASTE. Elle est de vous. Suffit, même fortune.

MARINETTE à Lucile.
Ferme.

LUCILE. J'aurois regret d'en épargner aucune.

GROS-RENÉ à Éraсте
N'ayez pas le dernier.

MARINETTE à Lucile Tenez bon jusqu'au bout.

LUCILE. Enfin voilà le reste.

ÉRASTE. Et, grâce au ciel, c'est tout.
Que sois-je exterminé, si je ne tiens parole !

LUCILE. Me confonde le ciel, si la mienne est frivole !

ÉRASTE. Adieu donc.

LUCILE. Adieu donc.

MARINETTE à Lucile. Voilà qui va des mieux

GROS-RENÉ à Éraсте.
Vous triomphez.

MARINETTE à Lucile. Allons, ôtez-vous de ses yeux.

GROS-RENÉ à Éraсте.
Retirez-vous après cet effort de courage.

MARINETTE à Lucile.
Qu'attendez-vous encor ?

GROS-RENÉ à Éraсте. Que faut-il davantage ?

ÉRASTE. Ah ! Lucile, Lucile, un cœur comme le mien
Se fera regretter, et je le sais fort bien.

LUCILE. Éraсте, Éraсте, un cœur fait comme est fait le vôtre
Se peut facilement reparer par un autre.

ÉRASTE. Non, non, cherchez partout, vous n'en aurez jamais
De si passionné pour vous, je vous promets.
Je ne dis pas cela pour vous rendre attendrie ;
J'aurois tort d'en former encore quelque envie.
Mes plus ardents respects n'ont pu vous obliger,
Vous avez voulu rompre, il n'y faut plus songer ;
Mais personne, après moi, quoi qu'on vous fasse enten-
N'aura jamais pour vous de passion si tendre. [dre,

LUCILE. Quand on aime les gens, on les traite autrement ;
On fait de leur personne un meilleur jugement.

ÉRASTE. Quand on aime les gens, on peut, de jalousie,
Sur beaucoup d'apparence, avoir l'âme saisie ;
Mais alors qu'on les aime, on ne peut en effet

Se résoudre à les perdre; et vous, vous l'avez fait.
LUCILE. La pure jalousie est plus respectueuse.
ÉRASTE. On voit d'un œil plus doux une offense amoureuse.
LUCILE. Non, votre cœur, Éraсте, étoit mal enflammé.
ÉRASTE. Non, Lucile, jamais vous ne m'avez aimé.
LUCILE. Eh ! je crois que cela foiblement vous soucie.
 Peut-être en seroit-il beaucoup mieux pour ma vie,
 Si je... Mais laissons là ces discours superflus :
 Je ne dis point quels sont mes pensers là-dessus.
ÉRASTE. Pourquoi ?
LUCILE. Par la raison que nous rompons ensemble,
 Et que cela n'est plus de saison, ce me semble.
ÉRASTE. Nous rompons ?
LUCILE. Oui, vraiment, quoi ! n'en est-ce pas fait ?
ÉRASTE. Et vous voyez cela d'un esprit satisfait ?
LUCILE. Comme vous.
ÉRASTE. Comme moi ?
LUCILE. Sans doute. C'est foiblesse
 De faire voir aux gens que leur perte nous blesse.
ÉRASTE. Mais, cruelle ! c'est vous qui l'avez bien voulu.
LUCILE. Moi ? point du tout. C'est vous qui l'avez résolu.
ÉRASTE. Moi ? je vous ai cru là faire un plaisir extrême.
LUCILE. Point, vous avez voulu vous contenter vous-même.
ÉRASTE. Mais si mon cœur encor revouloit sa prison ;
 Si, tout fâché qu'il est, il demandoit pardon ?
LUCILE. Non, non, n'en faites rien ; ma foiblesse est trop grande,
 J'aurois peur d'accorder trop tôt votre demande.
ÉRASTE. Ah ! vous ne pouvez pas trop tôt me l'accorder,
 Et moi sur cette peur trop tôt le demander.
 Consentez-y, madame ; une flamme si belle
 Doit, pour votre intérêt, demeurer immortelle.
 Je le demande enfin, me l'accorderez-vous,
 Ce pardon obligeant ?
LUCILE. Remenez-moi chez nous.

SCÈNE IV.

MARINETTE, GROS-RENÉ.

MARINETTE. O le lâche personne !
GROS-RENÉ. Ah ! le foible courage !
MARINETTE. J'en rougis de dépit
GROS-RENÉ. J'en suis gonflé de rage.
 Ne t'imaginer pas que je me rende ainsi.
MARINETTE. Et ne pense pas, toi, trouver ta dupe aussi.
GROS-RENÉ. Viens, viens froter ton nez auprès de ma colère.
MARINETTE. Tu nous prends pour une autre, et tu n'as pas affaire
 A ma sotte maîtresse. Ardez le beau museau,

Pour nous donner envie encore de sa peau !
Moi, j'aurois de l'amour pour ta chienne de face ?
Moi, je te chercherois ? Ma foi ! l'on t'en fricasse
Des filles comme nous.

GROS-RENÉ. Oui, tu le prends par là ?

Tiens, tiens, sans y chercher tant de façons, voilà
Ton beau galant de neige, avec ta nonpareille ;
Il n'aura plus l'honneur d'être sur mon oreille.

MARINETTE. Et toi, pour te montrer que tu m'es à mépris,

Voilà ton demi-cent d'épingles de Paris,
Que tu me donnas hier avec tant de fanfare.

GROS-RENÉ. Tiens encor ton couteau. La pièce est riche et rare,
Il te coûta six blancs lorsque tu m'en fis don.

MARINETTE. Tiens tes ciseaux avec ta chaîne de laiton.

GROS-RENÉ. J'oubliois d'avant-hier ton morceau de fromage,

Tiens. Je voudrois pouvoir rejeter le potage
Que tu me fis manger, pour n'avoir rien à toi.

MARINETTE. Je n'ai point maintenant de tes lettres sur moi ;

Mais j'en ferai du feu jusques à la dernière.

GROS-RENÉ. Et des tiennes tu sais ce que j'en saurai faire.

MARINETTE. Prends garde à ne venir jamais me reprier.

GROS-RENÉ. Pour couper tout chemin à nous rapatrier,
Il faut rompre la paille. Une paille rompue
Rend, entre gens d'honneur, une affaire conclue
Ne fais point les doux yeux ; je veux être fâché.

MARINETTE. Ne me lorgne point, toi ; j'ai l'esprit trop touché.

GROS-RENÉ. Romps ; voilà le moyen de ne s'en plus dédire ;

Romps. Tu ris, bonne bête !

MARINETTE. Oui, car tu me fais rire.

GROS-RENÉ. La peste soit ton ris ! voilà tout mon courroux

Déjà dulcifié. Qu'en dis-tu ? romprons-nous

Ou ne romprons-nous pas ?

MARINETTE. Vois.

GROS-RENÉ. Vois, toi.

MARINETTE. Vois, toi-même.

GROS-RENÉ. Est-ce que tu consens que jamais je ne t'aime ?

MARINETTE. Moi ? ce que tu voudras.

GROS-RENÉ. Ce que tu voudras, toi.

Dis.

MARINETTE. Je ne dirai rien.

GROS-RENÉ. Ni moi non plus.

MARINETTE. Ni moi.

GROS-RENÉ. Ma foi ! nous ferons mieux de quitter la grimace.

Touche, je te pardonne.

MARINETTE. Et moi, je te fais grâce.

GROS-RENÉ. Mon Dieu ! qu'à tes appas je suis acoquiné !

MARINETTE. Que Marinette est sotte après son Gros-René !

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MASCARILLE.

« Dès que l'obscurité regnera dans la ville ,
 » Je me veux introduire au logis de Lucile :
 » Va vite de ce pas préparer pour tantôt
 » Et la lanterne sourde et les armes qu'il faut »
 Quand il m'a dit ces mots il m'a semblé d'entendre
 Va vivement chercher un licou pour te pendre.
 Venez ça , mon patron ; car dans l'étonnement
 Où m'a jeté d'abord un tel commandement,
 Je n'ai pas eu le temps de vous pouvoir répondre
 Mais je vous veux ici parler, et vous confondre
 Defendez-vous donc bien , et raisonnons sans bruit.
 Vous voulez , dites-vous , aller voir cette nuit
 Lucile ? « Oui, Mascarille. » Et que pensez-vous faire ?
 « Une action d'amant qui se veut satisfaire. »
 Une action d'un homme à fort petit cerveau,
 Que d'aller sans besoin risquer ainsi sa peau.
 « Mais tu sais quel motif à ce dessein m'appelle ;
 » Lucile est irritée. » Eh bien ! tant pis pour elle.
 « Mais l'amour veut que j'aille apaiser son esprit. »
 Mais l'amour est un sot qui ne sait ce qu'il dit.
 Nous garantira-t-il, cet amour, je vous prie,
 D'un rival, ou d'un père, ou d'un frère en furie ?
 « Penses-tu qu'aucun d'eux songe à nous faire mal ? »
 Oui, vraiment, je le pense, et surtout ce rival.
 « Mascarille, en tout cas, l'espoir où je me fonde,
 » Nous irons bien armes, et si quelqu'un nous gronde,
 » Nous nous chamaillerons , » Oui ? Voilà justement
 Ce que votre valet ne prétend nullement. [maître,
 Moi, chamailler, bon Dieu ! Suis-je un Roland, mon
 Ou quelque Ferragus ? C'est fort mal me connoître.
 Quand je viens à songer, moi qui me suis si cher,
 Qu'il ne faut que deux doigts d'un misérable fer
 Dans le corps pour vous mettre un humain dans la
 Je suis scandalisé d'une étrange manière. [bière,
 « Mais tu seras armé de pied en cap. » Tant pis,
 J'en serai moins léger à gagner le taillis ;
 Et de plus il n'est point d'armure si bien jointe

Où ne puisse glisser une vilaine pointe.
 « Oh ! tu seras ainsi tenu pour un poltron ! »
 Soit ! pourvu que toujours je bianle le menton.
 A table comptez-moi, si vous voulez, pour quatre ;
 Mais comptez-moi pour rien s'il s'agit de se battre.
 Enfin, si l'autre monde a des charmes pour vous,
 Pour moi, je trouve l'air de celui-ci fort doux.
 Je n'ai pas grande faim de mort ni de blessure,
 Et vous ferez le sot tout seul, je vous assure.

SCÈNE II.

VALÈRE, MASCARILLE.

VALÈRE. Je n'ai jamais trouvé de jour plus ennuyeux.

Le soleil semble s'être oublié dans les cieux.

Et jusqu'au lit qui doit recevoir sa lumière,

Je vois rester encore une telle carrière,

Que je crois que jamais il ne l'achèvera,

Et que de sa lenteur mon âme enragera

MASCARILLE. Et cet empressement pour s'en aller, dans l'ombre,

Pêcher vite à tâtons quelque sinistre encombre...

Vous voyez que Lucile, entière en ses rebus...

VALÈRE. Ne me fais point ici de contes superflus.

Quand j'y devrais trouver cent embûches mortelles,

Je sens de son courroux des gênes trop cruelles ;

Et je veux l'adoucir, ou terminer mon sort.

C'est un point résolu.

MASCARILLE. J'approuve ce transport.

Mais le mal est, monsieur, qu'il faudra s'introduire

En cachette

VALÈRE. Fort bien.

MASCARILLE. Et j'ai peur de vous nuire.

VALÈRE. Et comment ?

MASCARILLE. Une toux me tourmente à mourir,

Dont le bruit importun vous fera découvrir :

(Il tousse)

De moment en moment. vous voyez le supplice.

VALÈRE. Ce mal te passera, prends du jus de réglisse

MASCARILLE. Je ne crois pas, monsieur, qu'il se veuille passer

Je serois ravi, moi, de ne vous point laisser ;

Mais j'aurois un regret mortel si j'étois cause

Qu'il fût à mon cher maître arrive quelque chose.

SCÈNE III.

VALÈRE, LA RAPIÈRE, MASCARILLE.

LA RAPIÈRE. Monsieur, de bonne part je viens d'être informé
Qu'Eraste est contre vous fortement animé,
Et qu'Albert parle aussi de faire pour sa fille
Rouer jambes et bras à votre Mascarille.

MASCARILLE. Moi? je ne suis pour rien dans tout cet embarras.
Qu'ai-je fait pour me voir rouer jambes et bras?
Suis-je donc gardien, pour employer ce style,
De la virginité des filles de la ville?
Sur la tentation ai-je quelque crédit,
Et puis-je mais, chétif, si le cœur leur en dit?

VALÈRE. Oh! qu'ils ne seront pas si méchants qu'ils le disent!
Et quelque belle ardeur que ses feux lui produisent,
Eraste n'aura pas si bon marche de nous.

LA RAPIÈRE. S'il vous faisait besoin, mon bras est tout à vous.
Vous savez de tout temps que je suis un bon frère.

VALÈRE. Je vous suis obligé, monsieur de la Rapière.

LA RAPIÈRE. J'ai deux amis aussi que je vous puis donner,
Qui contre tous venants sont gens à dégainer,
Et sur qui vous pourrez prendre toute assurance.

MASCARILLE. Acceptez-les, monsieur.

VALÈRE. C'est trop de complaisance.

LA RAPIÈRE. Le petit Gille encore eût pu nous assister
Sans le triste accident qui vient de nous l'ôter.
Monsieur, le grand dommage! et l'homme de service!
Vous avez su le tour que lui fit la justice :
Il mourut en Cesar, et lui cassant les os,
Le bourreau ne lui put faire lâcher deux mots.

VALÈRE. Monsieur de la Rapière, un homme de la sorte
Doit être regretté, mais, quant à votre escorte,
Je vous rends grâces.

LA RAPIÈRE. Soit; mais soyez averti [parti.
Qu'il vous cherche, et vous peut faire un mauvais

VALÈRE. Et moi, pour vous montrer combien je l'appréhende,
Je lui veux, s'il me cherche, offrir ce qu'il demande,
Et par toute la ville aller presentement,
Sans être accompagné que de lui seulement.

SCÈNE IV.

VALÈRE, MASCARILLE.

MASCARILLE. Quoi! monsieur, vous voulez tenter Dieu? Quelle audace!
Las! vous voyez tous deux comme l'on nous menace:
Combien de tous côtés...

- VALÈRE.** Que regardes-tu là ?
- MASCARILLE.** C'est qu'il sent le bâton du côté que voilà.
Enfin, si maintenant ma prudence en est crue,
Ne nous obstinons point à rester dans la rue,
Allons nous renfermer.
- VALÈRE.** Nous renfermer, faquin ?
Tu m'oses proposer un acte de coquin ?
- MASCARILLE.** Sus ; sans plus de discours, résous-toi de me suivre.
Eh ! monsieur mon cher maître, il est si doux de vivre !
On ne meurt qu'une fois, et c'est pour si longtemps !
- VALÈRE.** Je m'en vais t'assommer de coups, si je t'entends.
Ascagne vient ici, laissons-le ; il faut attendre
Quel parti de lui-même il résoudra de prendre.
Cependant avec moi viens prendre à la maison
Pour nous frotter.
- MASCARILLE.** Je n'ai nulle démangeaison.
Que maudit soit l'amour, et les filles maudites,
Qui veulent en tâter, puis font les chattemites !

SCÈNE V.

ASCAGNE, FROSINE.

- ASCAGNE.** Est-il bien vrai, Frosine, et ne rêvé-je point ?
De grâce, contez-moi bien tout de point en point.
- FROSINE.** Vous en saurez assez le détail, laissez faire
Ces sortes d'incidents ne sont, pour l'ordinaire,
Que redits trop de fois de moment en moment.
Suffit que vous sachiez qu'après ce testament
Qui vouloit un garçon pour tenir sa promesse,
De la femme d'Albert la dernière grossesse
N'accoucha que de vous, et que lui, dessous main,
Ayant depuis longtemps concerté son dessein,
Fit son fils de celui d'Ignès la bouquetière,
Qui vous donna pour sienne à nourrir à ma mère.
La mort ayant ravi ce petit innocent
Quelque dix mois après, Albert étant absent,
La crainte d'un époux et l'amour maternelle
Firent l'événement d'une ruse nouvelle
Sa femme en secret lors se rendit son vrai sang,
Vous devintes celui qui tenoit votre rang,
Et la mort de ce fils mis dans votre famille
Se couvrit pour Albert de celle de sa fille.
Voilà de votre sort un mystère éclairci,
Que votre feinte mère a caché jusqu'ici ;
Elle en dit des raisons, et peut en avoir d'autres,
Par qui ses intérêts n'étoient pas tous les vôtres.

Enfin, cette visite, où j'espérois si peu,
 Plus qu'on ne pouvoit croire, a servi votre feu.
 Cette Ignès vous relâche, et par votre autre affaire
 L'éclat de son secret devenu nécessaire,
 Nous en avons nous deux votre père informé;
 Un billet de sa femme a le tout confirmé :
 Et poussant plus avant encore notre pointe,
 Quelque peu de fortune à notre adresse jointe,
 Aux intérêts d'Albert, de Polidore après,
 Nous avons ajusté si bien les intérêts,
 Si doucement à lui déplié ces mystères,
 Pour n'effaroucher pas d'abord trop les affaires;
 Enfin, pour dire tout, mene si prudemment
 Son esprit pas à pas à l'accommodement,
 Qu'autant que votre père il montre de tendresse
 À confirmer les nœuds qui sont votre allégresse.

ASCAGNE.

Ah! Frosine! la joie où vous m'acheminez ..

FROSINE

Eh! que ne dois-je point à vos soins fortunes!

Au reste, le bonhomme est en humeur de rire,
 Et pour son fils encor nous défend de rien dire.

SCÈNE VI.

POLIDORE, ASCAGNE, FROSINE.

POLIDORE. Approchez-vous, ma fille, un tel nom m'est permis,
 Et j'ai su le secret que cachoient ces habits.
 Vous avez fait un trait qui, dans sa hardiesse,
 Fait briller tant d'esprit et tant de gentillesse,
 Que je vous en excuse, et tiens mon fils heureux
 Quand il saura l'objet de ses soins amoureux.
 Vous valez tout au monde, et c'est moi qui l'assure.
 Mais le voici; prenons plaisir de l'aventure.
 Allez faire venir tous vos gens promptement.

ASCAGNE.

Vous obeir sera mon premier compliment.

SCÈNE VII.

POLIDORE, VALÈRE, MASCARILLE.

MASCARILLE à Valère

Les disgrâces souvent sont du ciel révélées.

J'ai songé cette nuit de perles défilées,

Et d'orls cassés, monsieur; un tel songe m'abat.

VALÈRE.

Chien de poltron!

POLIDORE.

Valère, il s'apprête un combat

Où toute ta valeur te sera nécessaire.

Tu vas avoir en tête un puissant adversaire.

- MASCARILLE. Et personne, monsieur, qui veuille se bouger
Pour retenir des gens qui se vont égorger.
Pour moi, je le veux bien; mais au moins s'il arrive
Qu'un funeste accident de votre fils vous prive,
Ne m'en accusez point.
- POLIDORE. Non, non; en cet endroit,
Je le pousse moi-même à faire ce qu'il doit.
- MASCARILLE. Père dénaturé!
- VALÈRE. Ce sentiment, mon père,
Est d'un homme de cœur, et je vous en révere.
J'ai dû vous offenser, et je suis criminel
D'avoir fait tout ceci sans l'aveu paternel;
Mais à quelque dépit que ma faute vous porte,
La nature toujours se montre la plus forte,
Et votre honneur suit bien, quand il ne veut pas voir
Que le transport d'Eraste ait de quoi m'émouvoir.
- POLIDORE. On me faisoit tantôt redouter sa menace;
Mais les choses depuis ont bien changé de face,
Et sans le pouvoir fuir, d'un ennemi plus fort
Tu vas être attaqué.
- MASCARILLE. Point de moyen d'accord?
- VALÈRE. Moi, le fuir? Dieu m'en garde! Et qui donc pourroit-ce
- POLIDORE. Ascagne. [être?
- VALÈRE. Ascagne?
- POLIDORE. Oui, tu vas le voir^a paroître.
- VALÈRE. Lui, qui de me servir m'avoit donné sa foi!
- POLIDORE. Qui, c'est lui qui prétend avoir affaire à toi,
Et qui veut, dans le champ où l'honneur vous appelle
Qu'un combat seul à seul vide votre querelle.
- MASCARILLE. C'est un brave homme, il sait que les cœurs généreux
Ne mettent point les gens en compromis pour eux
- POLIDORE. Enfin d'une imposture ils te rendent coupable,
Dont le ressentiment m'a paru raisonnable;
Si bien qu'Albert et moi sommes tombés d'accord
Que tu satisferois Ascagne sur ce tort;
Mais aux yeux d'un chacun, et sans nulles remises.
Dans les formalités en pareil cas requises.
- VALÈRE. Et Lucile, mon père, a d'un cœur endurci...
- POLIDORE. Lucile épouse Éraste, et te condamne aussi,
Et pour convaincre mieux tes discours d'injustice,
Veut qu'à tes propres yeux cet hymen s'accomplisse,
- VALÈRE. Ah! c'est une impudence à me mettre en fureur :
Elle a donc perdu sens, foi, conscience, honneur!

SCÈNE VIII.

ALBERT, POLIDORE, LUCILE, ÉRASTE, VALÈRE,
MASCARILLE.

ALBERT. Eh bien ! les combattants ? on amène le nôtre.
Avez-vous disposé le courage du vôtre ?

VALÈRE. Oui, oui, me voilà prêt, puisqu'on m'y veut forcer
Et si j'ai pu trouver sujet de balancer,
Un reste de respect en pouvoit être cause,
Et non pas la valeur du bras que l'on m'oppose ;
Mais c'est trop me pousser, ce respect est à bout,
A toute extrémité mon esprit se resout,
Et l'on fait voir un trait de perfidie étrange,
Dont il faut hautement que mon amour se venge.

(A Lucile)

Non pas que cet amour prétende encore à vous :
Tout son feu se resout en ardeur de courroux ;
Et quand j'aurai rendu votre honte publique,
Votre coupable hymen n'aura rien qui me pique.
Allez, ce procédé, Lucile, est odieux :
A peine en puis-je croire au rapport de ~~quelqu'un~~
C'est de toute pudeur se montrer ennemi ;
Et vous devriez mourir d'une telle infamie.

LUCILE. Un semblable discours me pourroit offenser,
Si je n'avois en main qui me le saura venger.
Voici venir Ascagne ; il aura bientôt
De vous faire changer bien vite de langage,
Et sans beaucoup d'effort.

SCÈNE IX.

ALBERT, POLIDORE, ASCAGNE, LUCILE,
ÉRASTE, VALÈRE, FROSINE, MARINETTE, GROS-RENÉ,
MASCARILLE

VALÈRE. Il ne le fera pas,
Quand il joindroit au sien encor vingt autres bras.
Je le plains de défendre une sœur criminelle ;
Mais, puisque son erreur me veut faire querelle,
Nous le satisferons, et vous, mon brave, aussi

ÉRASTE. Je prenois intérêt tantôt à tout ceci,
Mais enfin, comme Ascagne a pris sur lui l'affaire,
Je ne veux plus en prendre, et je le laisse faire.

- VALÈRE.** C'est bien fait; la prudence est toujours de saison.
Mais...
- ÉRASTE.** Il saura pour tous vous mettre à la raison.
- VALÈRE.** Lui?
- POLIDORE.** Ne t'y trompe pas; tu ne sais pas encore
Quel étrange garçon est Ascagne
- ALBERT.** Il l'ignore.
Mais il pourra dans peu le lui faire savoir.
- VALÈRE.** Sus donc, que maintenant il me le fasse voir.
- MARINETTE.** Aux yeux de tous?
- GROS-RENÉ.** Cela ne seroit pas honnête...
- VALÈRE.** Se moque-t-on de moi? Je casserai la tête
À quelqu'un des rieurs. Enfin, voyons l'effet.
- ASCAGNE.** Non, non, je ne suis pas si méchant qu'on me fait;
Et dans cette aventure où chacun m'intéresse,
Vous allez voir plutôt éclater ma faiblesse,
Connoître que le ciel, qui dispose de nous,
Ne me fit pas un cœur pour tenir contre vous,
Et qu'il vous réservoir pour victoire facile
De finir le destin du frère de Lucile.
Oui, bien loin de vanter le pouvoir de mon bras,
Ascagne va par vous recevoir le trépas :
Mais il veut bien mourir, si sa mort nécessaire
Peut avoir maintenant de quoi vous satisfaire,
En vous donnant pour femme, en présence de ~~de~~
Celle qui justement ne peut être qu'à vous.
- VALÈRE.** Non, quand toute la terre, après sa perfidie
Et les traits effrontés...
- ASCAGNE.** Ah! souffrez que je die,
Valère, que le cœur qui vous est engagé
D'aucun crime envers vous ne peut être chargé;
Sa flamme est toujours pure et sa constance extrême,
Et j'en prends à témoin votre père lui-même.
- POLIDORE.** Oui, mon fils, c'est assez rire de ta fureur,
Et je vois qu'il est temps de te tirer d'erreur.
Celle à qui par serment ton âme est attachée
Sous l'habit que tu vois à tes yeux est cachée;
Un intérêt de bien, dès ses plus jeunes ans,
Fit ce déguisement qui trompe tant de gens,
Et, depuis peu, l'amour en a su faire un autre
Qui t'abusa, joignant leur famille à la nôtre.
Ne va point regarder à tout le monde aux yeux,
Je te l'ai maintenant un discours sérieux
Oui, c'est elle, en un mot, dont l'adresse subtile,
La nuit, reçut ta foi sous le nom de Lucile,
Et qui, par ce ressort qu'on ne comprenoit pas,

A semé parmi nous un si grand embarras.
 Mais, puisque Ascagne ici fait place à Dorothée,
 Il faut voir de vos feux toute imposture ôtée,
 Et qu'un nœud plus sacré donne force au premier.

ALBERT. Et c'est là justement ce combat singulier
 Qui devoit envers nous réparer votre offense,
 Et pour qui les édits n'ont point fait de défense.

POLIDORE Un tel événement rend tes esprits confus,
 Mais en vain tu voudrois balancer là-dessus.

VALÈRE. Non, non, je ne veux pas songer à m'en défendre;
 Et si cette aventure a lieu de me surprendre,
 La surprise me flatte, et je me sens saisir
 De merveille à la fois, d'amour et de plaisir.
 Se peut-il que ces yeux...

ALBERT. Cet habit, cher Valère,
 Souffre mal les discours que vous lui pourriez faire.
 Allons lui faire en prendre un autre, et cependant
 Vous saurez le détail de tout cet incident.

VALÈRE. Vous, Lucile, pardon si mon âme abusée...

LUCILE. L'oubli de cette injure est une chose aisée.

ALBERT. Allons, ce compliment se fera bien chez nous,
 Et nous aurons loisir de nous en faire tous.

ERASTE. Mais vous ne songez pas, en tenant ce langage,
 Qu'il reste encore ici des sujets de carnage.
 Voilà bien à tous deux notre amour couronné;
 Mais de son Mascarille et de mon Gros-René,
 Par qui doit Marinette être ici possédée?
 Il faut que par le sang l'affaire soit vidée.

MASCARILLE. Nenni, nenni, mon sang dans mon corps sied trop bien,
 Qu'il l'épouse en repos, cela ne me fait rien.
 De l'humeur que je sais la chère Marinette,
 L'hymen ne ferme pas la porte à la fleurette.

MARINETTE. Et tu crois que de toi je ferois mon galant?
 Un mari, passe encor; tel qu'il est on le prend;
 On n'y va pas chercher tant de cérémonie.
 Mais il faut qu'un galant soit fait à faire envie.

GROS-RENÉ. Ecoute, quand l'hymen aura joint nos deux peaux,
 Je pretends qu'on soit sourde à tous les damoiseaux.

MASCARILLE. Tu crois te marier pour toi tout seul, compère?

GROS-RENÉ. Bien entendu; je veux une femme sévère,
 Ou je ferai beau bruit.

MASCARILLE. Eh! mon Dieu! tu feras
 Comme les autres font, et tu l'adouciras
 Ces gens avant l'hymen si fâcheux et critiques,
 Dégénèrent souvent en maris pacifiques.

MARINETTE. Va, va, petit mari, ne crains rien de ma fol,
Les douceurs ne feront que blanchir contre moi,
Et je te dirai tout.

MASCARILLE. O la fine pratique!
Un mari confident !

MARINETTE. Taisez-vous, as de pique.

ALBERT. Pour la troisième fois, allons-nous-en chez nous,
Poursuivre en liberté des entretiens si doux.

FIN DU DÉPIT AMOUREUX.

LES PRÉCIEUSES RIDICULES,

COMÉDIE EN UN ACTE.

1659

PRÉFACE.

C'est une chose étrange qu'on imprime les uns malgré eux ! Je ne vois rien de si injuste et je pardonnerai tout autre violence plutôt que celle-là.

Ce n'est pas que je veuille faire ici l'auteur modeste et mépriser par honneur ma œuvre : j'offenserois mal à propos tout Paris si je l'accusais d'avoir pu applaudir à une sottise. Comme le public est si je absolu de ces sortes d'ouvrages, il y auroit de l'impertinence à moi de le démentir, et quand j'aurois eu la plus mauvaise opinion du monde de mes *Précieuses ridicules* avant leur représentation je dois croire maintenant qu'elles valent quelque chose puisque tant de gens ensemble en ont dit du bien. Mais comme une grande partie des grâces qu'on y a trouvées dépendent de l'action et du ton de voix, il m'importoit qu'on ne les dépouillât pas de ces ornemens, et je trouvois que le succès qu'elles avoient en dans la représentation étoit assez beau pour en demeurer là. ~~Je me~~ résolu, dis-je, de ne les faire voir qu'à la chandelle, pour ne point donner à quelqu'un de dire le proverbe et je ne voulois pas qu'elles sautassent du théâtre dans la galerie du Palais. Cependant je n'ai pu l'éviter, et je suis tombé dans la disgrâce de voir une copie dérober de ma pièce entre les mains des libraires accompagnée d'un privilège obtenu par surprise. J'ai eu beau crier : O temps ! où mure ! on m'a fait voir une nécessité pour moi d'être imprimé, ou d'avoir un procès, et le dernier mal est encore pire que le premier. Il faut donc se laisser aller à la destinée, et consentir à une chose qu'on ne laisseroit pas de faire sans moi.

Mon Dieu ! l'étrange embarras qu'un livre à mettre au jour et qu'un auteur ait neuf la première fois qu'on l'imprime ! Encore si l'on m'avoit donné du temps, j'aurois pu mieux songer à moi, et j'aurois pris toutes les précautions que messieurs les auteurs, à présent mes confrères, ont coutume de prendre en semblables occasions. Votre quelque grand seigneur que j'aurois été prendre malgré lui pour protecteur de mon ouvrage, et dont j'aurois tenté la libéralité par une épître dédiée à son Excellence, j'aurois tâché de faire une belle et docte prière et je ne manque point de livres qui m'auroient fourni tout ce qu'on peut dire de savant sur la tragédie et la comédie, l'étymologie de tous les deux leur origine leur dévotion, et le reste.

J'aurois parlé aussi à mes amis, qui pour la recommandation de ma pièce, ne m'auroient pas refusé ou des vers français, ou des vers latins. J'en ai même qui m'auroient loué en grec, et l'on n'ignore pas qu'une louange en grec est d'une merveilleuse efficacité à la tête d'un livre. Mais on me mit au jour sans me donner le loisir de me reconnoître, et je ne puis même obtenir la liberté de dire deux mots pour justifier mes intentions sur le sujet de cette comédie. J'aurois voulu faire voir qu'elle se tient partout dans les bornes de la satire honnête et permise, que les plus excellentes choses sont sujettes à être copiées par de mauvais anges qui méritent d'être bernés, que ces vicieuses imitations de ce qu'il y a de plus parfait ont été de tout temps la matière de la comédie et que, par la même raison les véritables sçavans et les vrais braves ne se sont point encore avisés de s'offenser du Docteur de la comédie, et du Capitaine, non plus que les juges, les princes et les rois, de voir Trivelin, ou que l'ue

entre, sur le théâtre, faire ridiculement le juge, le prince ou le roi : aussi les véritables précieuses auraient tort de se piquer lorsqu'on joue les ridicules qui les imitent mal. Mais enfin, comme je l'ai dit, on ne me laisse pas le temps de respirer, et M. de Luyne veut m'aller relire de ce pas. A la bonne heure, puisque Dieu l'a voulu.

PERSONNAGES.

LA GRANGE, } amants rebués
DU CROISY. }
GORGIBUS, bon bourgeois.
MADELON, fille de Gorgibus, } précieuses ridicules.
CATHOS, nièce de Gorgibus, }
MAROTTE, servante des précieuses ridicules.
ALMANZOR, laquais des précieuses ridicules.
LE MARQUIS DE MASCARILLE, valet de la Grange.
LE VICOMTE DE JODELET, valet de du Croisy.
DEUX PORTEURS DE CHAISE.
VOSSEURS.
VIOLENS.

La scène est à Paris.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA GRANGE, DU CROISY.

DU CROISY. Seigneur la Grange !
LA GRANGE. Quoi ?
DU CROISY. Regardez-moi un peu sans rire.
LA GRANGE. Eh bien ?
DU CROISY. Que dites-vous de notre visite ? En êtes-vous fort satisfait ?
LA GRANGE. À votre avis, avons-nous sujet de l'être tous deux ?
DU CROISY. Pas tout à fait, à dire vrai.
LA GRANGE. Pour moi, je vous avoue que j'en suis tout scandalisé. A-t-on jamais vu, dites-moi, deux pecques provinciales faire plus les renchéries que celles-là, et deux hommes traités avec plus de mépris que nous ? A peine ont-elles pu se résoudre à nous faire donner des sièges. Je n'ai jamais vu tant parler à l'oreille qu'elles ont fait entre elles, tant bâiller, tant se frotter les yeux, et demander tant de fois quelle heure est-il ? Ont-elles répondu que oui et non à tout ce que nous avons pu leur dire ? Et ne m'avouerez-vous pas enfin que, quand nous aurions été les dernières personnes du monde, on ne pouvoit nous faire pis qu'elles ont fait ?

DU CROISY. Il me semble que vous prenez la chose fort à cœur.
LA GRANGE. Sans doute, je l'y prends, et de telle façon que je me veux venger de cette impertinence. Je connois ce qui nous a fait mépriser. L'air précieux n'a pas seulement infecté Paris, il s'est aussi répandu dans les provinces, et nos donzelles ridicules en ont humé leur bonne part. En un mot, c'est un ambigu de précieuse et de coquette que leur personne. Je vois ce qu'il faut être pour en être bien reçu ; et si vous m'en croyez nous leur jouerons tous deux une pièce qui leur fera voir leur sottise et pourra leur apprendre à connoître un peu mieux leur monde.

DU CROISY. Et comment, encore ?

LA GRANGE. J'ai un certain valet, nommé Mascarille, qui passe, au sentiment de beaucoup de gens, pour une manière de bel esprit ; car il n'y a rien à meilleur marché que le bel esprit maintenant. C'est un extravagant qui s'est mis dans la tête de vouloir faire l'homme de condition. Il se pique ordinairement de galanterie et de vers, et dédaigne les autres valets jusqu'à les appeler brutaux.

DU CROISY. Eh bien ! qu'en prétendez-vous faire ?

LA GRANGE. Ce que j'en prétends faire ? Il faut... Mais sortons d'ici auparavant.

SCÈNE II.

GORGIBUS, DU CROISY, LA GRANGE.

GORGIBUS. Eh bien ! vous avez vu ma nièce et ma fille ? Les affaires iront-elles bien ? Quel est le résultat de cette visite ?

LA GRANGE. C'est une chose que vous pourrez mieux apprendre d'elles que de nous. Tout ce que nous pouvons vous dire, c'est que nous vous rendons grâce de la faveur que vous nous avez faite, et demeurons vos très-humbles serviteurs.

DU CROISY. Vos très-humbles serviteurs.

GORGIBUS seul. Ouais ! il semble qu'ils sortent mal satisfaits d'ici. D'où pourroit venir leur mécontentement ? Il faut savoir un peu ce que c'est. Holà !

SCÈNE III.

GORGIBUS, MAROTTE.

MAROTTE. Que désirez-vous, monsieur ?

GORGIBUS. Où sont vos maîtresses ?

MAROTTE. Dans leur cabinet.
 GORGIBUS. Que font-elles?
 MAROTTE. De la pommade pour les lèvres.
 GORGIBUS. C'est trop pommadé, dites-leur qu'elles descendent.

SCÈNE IV.

GORGIBUS seul

Ces pendardes-là, avec leur pommade, ont, je pense, envie de me ruiner. Je ne vois partout que blancs d'œufs, lait virginal, et mille autres brimborions que je ne connois point. Elles ont usé, depuis que nous sommes ici, le lard d'une douzaine de cochons, pour le moins, et quatre valets vivoient tous les jours des pieds de mouton qu'elles emploient.

SCÈNE V.

MADELON, CATHOS, GORGIBUS.

GORGIBUS. Il est bien nécessaire vraiment de faire tant de dépense pour vous graisser le museau ! Dites-moi un peu ce que vous avez fait à ces messieurs, que je les vois sortir avec tant de froideur ? Vous avois-je pas commandé de les recevoir comme des personnes que je voulois vous donner pour maris ?

MADELON. Et quelle estime, mon père, voulez-vous que nous fassions du procédé irrégulier de ces gens-là ?

CATHOS. Le moyen, mon oncle, qu'une fille un peu raisonnable se pût accommoder de leur personne ?

GORGIBUS. Et qu'y trouvez-vous à redire ?

MADELON. La belle galanterie que la leur ! Quoi ! débiter d'abord par le mariage ?

GORGIBUS. Et par où veux-tu donc qu'ils débutent ? par le concubinage ? N'est-ce pas un procédé dont vous avez sujet de vous louer toutes deux aussi bien que moi ? Est-il rien de plus obligeant que cela ? Et ce lien sacré où ils aspirent n'est-il pas un témoignage de l'honnêteté de leurs intentions ?

MADELON. Ah ! mon père, ce que vous dites là est du dernier bourgeois ! Cela me fait honte de vous ouïr parler de la sorte, et vous devriez un peu vous faire apprendre le bel air des choses.

GORGIBUS. Je n'ai que faire ni d'air ni de chanson. Je te dis que le mariage est une chose sainte et sacrée, et que c'est faire en honnêtes gens que de débiter par là.

MADELON. Mon Dieu ! que si tout le monde vous ressembloit,

un roman seroit bientôt fini ! La belle chose que ce seroit, si d'abord Cyrus épousoit Mandane, et qu'Aronce de plain-pied fût marié à Clélie !

GORGIBUS.

Que me vient conter celle-ci ?

MADRELON.

Mon père, voilà ma cousine qui vous dira aussi bien que moi que le mariage ne doit jamais arriver qu'après les autres aventures. Il faut qu'un amant, pour être agréable, sache débiter les beaux sentiments, pousser le doux, le tendre et le passionné, et que sa recherche soit dans les formes. Premièrement, il doit voir au temple, ou à la promenade, ou dans quelque cérémonie publique, la personne dont il devient amoureux ; ou bien être conduit fatalement chez elle par un parent ou un ami, et sortir de là tout rêveur et mélancolique. Il cache un temps sa passion à l'objet aimé, et cependant lui rend plusieurs visites où l'on ne manque jamais de mettre sur le tapis une question galante qui exerce les esprits de l'assemblée. Le jour de la déclaration arrive, qui se doit faire ordinairement dans une allée de quelque jardin, tandis que la compagnie s'est un peu éloignée ; et cette déclaration est suivie d'un prompt courroux, qui paroît à notre rougeur, et qui, pour un temps, bannit l'amant de notre présence. Ensuite il trouve moyen de nous apaiser, de nous accoutumer insensiblement au discours de sa passion, et de tirer de nous cet aveu qui fait tant de peine. Après cela viennent les aventures, les rivaux qui se jettent à la traverse d'une inclination établie, les persécutions des pères, les jalousies conçues sur de fausses apparences, les plaintes, les desespoirs, les enlèvements, et ce qui s'ensuit. Voilà comme les choses se traitent dans les belles manières, et ce sont des règles dont, en bonne galanterie, on ne sauroit se dispenser. Mais en venir de but en blanc à l'union conjugale, ne faire l'amour qu'en faisant le contrat du mariage, et prendre justement le roman par la queue ; encore un coup, mon père, il ne se peut rien de plus marchand que ce procédé ; et j'ai mal au cœur de la seule vision que cela me fait

GORGIBUS.

Quel diable de jargon entends-je ici ? Voici bien du haut style.

CATHOS.

En effet, mon oncle, ma cousine donne dans le vrai de la chose. Le moyen de bien recevoir des gens qui sont tout à fait incongrus en galanterie ! Je m'en vais gager qu'ils n'ont jamais vu la carte de Tendre, et que Billets-doux, Petits-soins, Billets-galants et

Jolis-vers, sont des terres inconnues pour eux. Ne voyez-vous pas que toute leur personne marque cela, et qu'ils n'ont point cet air qui donne d'abord bonne opinion des gens? Venir en visite amoureuse avec une jambe tout unie, un chapeau désarmé de plumes, une tête irrégulière en cheveux, et un habit qui souffre une indigence de rubans; mon Dieu! quels amants sont-ce là! Quelle frugalité d'ajustement, et quelle sécheresse de conversation! On n'y dure point, on n'y tient pas. J'ai remarqué encore que leurs rabats ne sont pas de la bonne faiseuse, et qu'il s'en faut plus d'un grand demi-pied que leurs hauts-de-chausses ne soient assez larges.

GORGIBUS. Je pense qu'elles sont folles toutes deux, et je ne puis rien comprendre à ce baragouin. Cathos, et vous, Madelon...

MADÉLON. Eh! de grâce, mon père, défaites-vous de ces noms étranges. et nous appelez autrement.

GORGIBUS. Comment, ces noms étranges? Ne sont-ce pas vos noms de baptême?

MADÉLON. Mon Dieu! que vous êtes vulgaire! Pour moi, un de mes étonnements, c'est que vous ayez pu faire une fille si spirituelle que moi. A-t-on jamais parlé dans le beau style de Cathos ni de Madelon, et ne m'avouerez-vous pas que ce seroit assez d'un de ces noms pour décrier le plus beau roman du monde?

CATHOS. Il est vrai, mon oncle, qu'une oreille un peu délicate pâtit furieusement à entendre prononcer ces mots-là, et le nom de Polixène que ma cousine a choisi, et celui d'Aminte que je me suis donné, ont une grâce dont il faut que vous demeuriez d'accord.

GORGIBUS. Écoutez: il n'y a qu'un mot qui serve. Je n'entends point que vous ayez d'autres noms que ceux qui vous ont été donnés par vos parrains et marraines; et pour ces messieurs dont il est question, je connois leurs familles et leurs biens, et je veux résolument que vous vous disposiez à les recevoir pour maris. Je me lasse de vous avoir sur les bras, et la garde de deux filles est une charge un peu trop pesante pour un homme de mon âge.

CATHOS. Pour moi, mon oncle, tout ce que je puis vous dire, c'est que je trouve le mariage une chose tout à fait choquante. Comment est-ce qu'on peut souffrir la pensée de coucher contre un homme vraiment nu?

MADÉLON. Souffrez que nous prenions un peu haleine parmi le beau monde de Paris, où nous ne faisons que

d'arriver. Laissez-nous faire à loisir le tissu de notre roman, et n'en pressez point tant la conclusion.

GORGIBUS à part Il n'en faut point douter, elles sont achevées. (Haut) Encore un coup, je n'entends rien à toutes ces balivernes : je veux être maître absolu, et, pour trancher toutes sortes de discours, ou vous serez mariées toutes deux avant qu'il soit peu, ou, ma foi ! vous serez religieuses ; j'en fais un bon serment.

SCÈNE VI.

CATHOS, MADELON.

CATHOS. Mon Dieu ! ma chère, que ton père a la forme enfoncée dans la matière ! que son intelligence est épaisse, et qu'il fait sombre dans son âme !

MADELON. Que veux-tu, ma chère ! j'en suis en confusion pour lui. J'ai peine à me persuader que je puisse être véritablement sa fille, et je crois que quelque aventure, un jour, me viendra développer une naissance plus illustre.

CATHOS. Je le croirois bien ; oui, il y a toutes les apparences du monde, et, pour moi, quand je me regarde aussi...

SCÈNE VII.

CATHOS, MADELON, MAROTTE.

MAROTTE Voilà un laquais qui demande si vous êtes au logis, et dit que son maître vous veut venir voir.

MADELON. Apprenez, sotte, à vous énoncer moins vulgairement. Dites : Voilà un nécessaire qui demande si vous êtes en commodité d'être visible.

MAROTTE. Dame ! je n'entends point le latin, et je n'ai pas appris, comme vous, la philosophie dans le grand Cyre.

MADELON. L'impertinente ! Le moyen de souffrir cela ! Et qui est-il, le maître de ce laquais ?

MAROTTE. Il me l'a nommé le marquis de Mascarille.

MADELON. Ah ! ma chère ! un marquis ! Oui, allez dire qu'on nous peut voir. C'est sans doute un bel esprit qui aura eu parler de nous.

CATHOS. Assurément, ma chère

MADELON. Il faut le recevoir dans cette salle basse, plutôt qu'en notre chambre. Ajustons un peu nos cheveux au moins, et soutenons notre réputation. Vite, venez nous tendre ici dedans le conseiller des grâces.

MAROTTE. Par ma foi ! je ne sais point quelle bête c'est là ; il faut parler chrétien , si vous voulez que je vous entende.

CATHOS. Apportez-nous le miroir , ignorante que vous êtes , et gardez-vous bien d'en salir la glace par la communication de votre image.

(Elles sortent.)

SCÈNE VIII.

MASCARILLE, DEUX PORTEURS.

MASCARILLE. Holà ! porteurs , holà ! là , là , là , là , là , là . Je pense que ces maraude-là ont dessein de me briser à force de heurter contre les murailles et les pavés.

PREMIER PORTEUR. Dame ! c'est que la porte est étroite. Vous avez voulu aussi que nous soyons entrés jusqu'ici.

MASCARILLE. Je le crois bien. Voudriez-vous , saquins , que j'exposasse l'embonpoint de mes plumes aux inclemences de la saison pluvieuse , et que j'allasse imprimer mes souliers en boue ? Allez , ôtez votre chaise d'ici.

DEUXIÈME PORTEUR. Payez-nous donc , s'il vous plaît , monsieur.

MASCARILLE. Hein ?

DEUXIÈME PORTEUR. Je dis , monsieur , que vous nous donniez de l'argent , s'il vous plaît.

MASCARILLE lui donnant un soufflet Comment , coquin ! demander de l'argent à une personne de ma qualité !

DEUXIÈME PORTEUR. Est-ce ainsi qu'on paye les pauvres gens , et votre qualité nous donne-t-elle à diner ?

MASCARILLE. Ah ! ah ! je vous apprendrai à vous connoître ! Ces canailles-là s'osent jouer à moi !

PREMIER PORTEUR prenant un des bâtons de sa chaise Ça , payez-nous vite.

MASCARILLE. Quoi ?

PREMIER PORTEUR. Je dis que je veux avoir de l'argent tout à l'heure.

MASCARILLE. Il est raisonnable.

PREMIER PORTEUR. Vite donc.

MASCARILLE. Oui-da ! tu parles comme il faut , toi ; mais l'autre est un coquin qui ne sait ce qu'il dit. Tiens , es-tu content ?

PREMIER PORTEUR. Non , je ne suis pas content ; vous avez donné un soufflet à mon camarade , et...

(Levant son bâton)

MASCARILLE. Doucement ; tiens , voilà pour le soufflet. On obtient tout de moi quand on s'y prend de la bonne façon. Allez ; venez me reprendre tantôt pour aller au Louvre , au petit coucher.

SCÈNE IX.

MAROTTE, MASCARILLE.

MAROTTE. Monsieur, voilà mes maîtresses qui vont venir tout à l'heure.

MASCARILLE. Qu'elles ne se pressent point ; je suis ici poste commodement pour attendre.

MAROTTE. Les voici.

SCÈNE X.

MADELON, CATHOS, MASCARILLE, ALMANZOR.

MASCARILLE après avoir salué.

Mesdames, vous serez surprises, sans doute, de l'audace de ma visite ; mais votre réputation vous attire cette méchante affaire, et le mérite a pour moi des charmes si puissants, que je cours partout après lui.

MADELON. Si vous poursuivez le mérite, ce n'est pas sur nos terres que vous devez chasser.

CATHOS. Pour voir chez nous le mérite, il a fallu que vous l'ayez amené.

MASCARILLE. Ah ! je m'inscris en faux contre vos paroles. La renommée accuse juste en contant ce que vous valez ; et vous allez faire pic, repic et capot tout ce qu'il y a de galant dans Paris.

MADELON. Votre complaisance pousse un peu trop avant la libéralité de ses louanges, et nous n'avons garde, ma cousine et moi, de donner de notre sérieux dans le doux de votre flatterie.

CATHOS. Ma chère, il faudroit faire donner des sièges.

MADELON. Holà ! Almanzor !

ALMANZOR. Madame !

MADELON. Vite, voiturez-nous ici les commodités de la conversation.

MASCARILLE. Mais, au moins, y a-t-il sûreté ici pour moi ?

(Almanzor sort.)

CATHOS. Que craignez-vous ?

MASCARILLE. Quelque vol de mon cœur, quelque assassinat de ma franchise. Je vois ici des yeux qui ont la mine d'être de fort mauvais garçons, de faire insulte aux libertés, et de traiter une âme de Turc à More. Comment diable ! d'abord qu'on les approche, ils se mettent sur leur garde meurtrière. Ah ! par ma foi, je m'en défie ! et je m'en vais gagner au pied,

ou je veux caution bourgeoise qu'ils ne me feront point de mal.

MADELON. Ma chère, c'est le caractère enjoué.

CATHOS. Je vois bien que c'est un Amilcar.

MADELON. Ne craignez rien : nos yeux n'ont pas de mauvais desseins, et votre cœur peut dormir en assurance sur leur prud'homie.

CATHOS. Mais de grâce, monsieur, ne soyez pas inexorable à ce fauteuil qui vous tend les bras il y a un quart d'heure ; contentez un peu l'envie qu'il a de vous embrasser.

MASCARILLE après s'être peigné et avoir ajusté ses canons

Eh bien, mesdames, que dites-vous de Paris ?

MADELON. Hélas ! qu'en pourrions-nous dire ? Il faudroit être l'antipode de la raison pour ne pas confesser que Paris est le grand bureau des merveilles, le centre du bon goût, du bel esprit et de la galanterie

MASCARILLE. Pour moi, je tiens que hors de Paris il n'y a point de salut pour les honnêtes gens.

CATHOS. C'est une vérité incontestable.

MASCARILLE. Il y fait un peu croûté ; mais nous avons la chaise.

MADELON. Il est vrai que la chaise est un retranchement merveilleux contre les insultes de la boue et du mauvais temps.

MASCARILLE. Vous recevez beaucoup de visites ? Quel bel esprit est des vôtres ?

MADELON. Hélas ! nous ne sommes pas encore connues ; mais nous sommes en passe de l'être, et nous avons une amie particulière qui nous a promis d'amener ici tous ces messieurs du Recueil des pièces choisies.

CATHOS. Et certains autres qu'on nous a nommés aussi pour être les arbitres souverains des belles choses.

MASCARILLE. C'est moi qui ferai votre affaire mieux que personne ; ils me rendent tous visite ; et je puis dire que je ne me lève jamais sans une demi-douzaine de beaux esprits.

MADELON. Eh ! mon Dieu ! nous vous serons obligées de la dernière obligation, si vous nous faites cette amitié ; car enfin il faut avoir la connoissance de tous ces messieurs-là, si l'on veut être du beau monde. Ce sont eux qui donnent le branle à la réputation dans Paris, et vous savez qu'il y en a tel dont il ne faut que la seule fréquentation pour vous donner bruit de connoisseuse, quand il n'y auroit rien autre chose que cela. Mais, pour moi, ce que je considère particulièrement, c'est que, par le moyen de ces visites spirituelles, on est instruite de cent choses qu'il faut

savoir de nécessité, et qui sont de l'essence d'un bel esprit. On apprend par là chaque jour les petites nouvelles galantes, les jolis commerces de prose et de vers. On sait à point nommé, un tel a composé la plus jolie pièce du monde sur un tel sujet; une telle a fait des paroles sur un tel air; celui-ci a fait un madrigal sur une jouissance; celui-là a composé des stances sur une infidélité; monsieur un tel écrit hier au soir un sixain à mademoiselle une telle, dont elle lui a envoyé la réponse ce matin sur les huit heures; un tel auteur a fait un tel dessein; celui-là en est à la troisième partie de son roman; cet autre met ses ouvrages sous la presse. C'est là ce qui vous fait valoir dans les compagnies; et si l'on ignore ces choses, je ne donnerois pas un clou de tout l'esprit qu'on peut avoir.

CATHOS.

En effet, je trouve que c'est renchérir sur le ridicule, qu'une personne se pique d'esprit, et ne sache pas jusqu'au moindre petit quatrain qui se fait chaque jour; et pour moi, j'aurois toutes les hontes du monde, s'il falloit qu'on vint à me demander si j'aurois vu quelque chose de nouveau que je n'aurois pas vu.

MASCARILLE.

Il est vrai qu'il est honteux de n'avoir pas des premiers tout ce qui se fait; mais ne vous mettez pas en peine: je veux établir chez vous une académie de beaux esprits, et je vous promets qu'il ne se fera pas un bout de vers dans Paris que vous ne sachiez par cœur avant tous les autres. Pour moi, tel que vous me voyez, je m'en escrime un peu quand je veux; et vous verrez courir de ma façon, dans les belles ruelles de Paris, deux cents chansons, autant de sonnets, quatre cents épigrammes, et plus de mille madrigaux, sans compter les énigmes et les portraits.

MADILON.

Je vous avoue que je suis furieusement pour les portraits; je ne vois rien de si galant que cela.

MASCARILLE.

Les portraits sont difficiles, et demandent un esprit profond; vous en verrez de ma manière qui ne vous déplairont pas.

CATHOS.

Pour moi, j'aime terriblement les énigmes.

MASCARILLE.

Cela exerce l'esprit, et j'en ai fait quatre encore ce matin, que je vous donnerai à deviner.

MADELON.

Les madrigaux sont agréables, quand ils sont bien tournés.

MASCARILLE.

C'est mon talent particulier; et je travaille à mettre en madrigaux toute l'histoire romaine.

- MADELON. Ah ! certes, cela sera du dernier beau ; j'en re-
tiens un exemplaire au moins, si vous le faites im-
primer.
- MASCARILLE. Je vous en promets à chacune un, et des mieux
reliés. Cela est au-dessous de ma condition, mais je
le fais seulement pour donner à gagner aux libraires
qui me persécutent.
- MADELON. Je m'imagine que le plaisir est grand de se voir
imprimer !
- MASCARILLE. Sans doute. Mais, à propos, il faut que je vous
die un impromptu que je fis hier chez une duchesse
de mes amies que je fus visiter ; car je suis diable-
ment fort sur les impromptus.
- CATHOS. L'impromptu est justement la pierre de touche de
l'esprit.
- MASCARILLE. Écoutez donc.
- MADELON. Nous y sommes de toutes nos oreilles.
- MASCARILLE. « Oh ! oh ! je n'y prenois pas garde :
« Tandis que, sans songer à mal, je vous regarde,
« Votre œil en tapinois me dérobe mon cœur ;
« Au voleur ! au voleur ! au voleur ! au voleur ! »
- CATHOS. Ah ! mon Dieu ! voilà qui est poussé dans le der-
nier galant.
- MASCARILLE. Tout ce que je fais a l'air cavalier ; cela ne sent
point le pédant.
- MADELON. Il en est éloigné de plus de deux mille lieues.
- MASCARILLE. Avez-vous remarqué ce commencement ? *Oh !
oh !* voilà qui est extraordinaire, *oh ! oh !* comme
un homme qui s'avise tout d'un coup, *oh ! oh !* La
surprise, *oh ! oh !*
- MADELON. Oui, je trouve ce *oh ! oh !* admirable.
- MASCARILLE. Il semble que cela ne soit rien.
- CATHOS. Ah ! mon Dieu ! que dites-vous ? Ce sont là de ces
sortes de choses qui ne se peuvent payer.
- MADELON. Sans doute ; et j'aimerois mieux avoir fait ce *oh !
oh !* qu'un poème épique.
- MASCARILLE. Tudieu ! vous avez le goût bon.
- MADELON. Eh ! je ne l'ai pas tout à fait mauvais.
- MASCARILLE. Mais n'admirez-vous pas aussi *je n'y prenois pas
garde ; je n'y prenois pas garde*, je ne m'aperce-
vois pas de cela : façon de parler naturelle, *je n'y
prenois pas garde ? Tandis que, sans songer à mal*,
tandis qu'innocemment, sans malice, comme un pau-
vre mouton, *je vous regarde*, c'est-à-dire je m'a-
muse à vous considérer, je vous observe, je vous
contemple, *Votre œil en tapinois*... Que vous sem-
ble de ce mot *tapinois* ? N'est-il pas bien choisi ?

CATHOS. Tout à fait bien.

MASCARILLE. *Tapinois*, en cachette ; il semble que ce soit un chat qui vienne de prendre une souris, *tapinois*.

MADELON. Il ne se peut rien de mieux.

MASCARILLE. *Me dérobe mon cœur*, me l'emporte, me le ravit ; *Au voleur ! au voleur ! au voleur ! au voleur !* Ne diriez-vous pas que c'est un honime qui crie et court après un voleur pour le faire arrêter ? *Au voleur ! au voleur ! au voleur ! au voleur !*

MADELON. Il faut avouer que cela a un tour spirituel et galant.

MASCARILLE. Je veux vous dire l'air que j'ai fait dessus.

CATHOS. Vous avez appris la musique ?

MASCARILLE. Moi ? point du tout.

CATHOS. Et comment donc cela se peut-il ?

MASCARILLE. Les gens de qualité savent tout sans avoir jamais rien appris.

MADELON. Assurément, ma chère.

MASCARILLE. Écoutez si vous trouverez l'air à votre goût : *hem, hem, la, la, la, la, la*. La brutalité de la saison a furieusement outragé la délicatesse de ma voix ; mais il n'importe, c'est à la cavalière.

(Il chante.)

« Oh ! oh ! je n'y prenois pas garde, » etc.

CATHOS. Ah ! que voilà un air qui est passionné ! Est-ce qu'on n'en meurt point ?

MADELON. Il y a de la chromatique là dedans.

MASCARILLE. Ne trouvez-vous pas la pensée bien exprimée dans le chant ? *Au voleur !...* Et puis, comme si l'on criait bien fort, *au, au, au, au, au voleur !* Et tout d'un coup, comme une personne essoufflée, *au voleur !*

MADELON. C'est là savoir le fin des choses, le grand fin, le fin du fin. Tout est merveilleux, je vous assure ; je suis enthousiasmée de l'air et des paroles.

CATHOS. Je n'ai encore rien vu de cette force-là.

MASCARILLE. Tout ce que je fais me vient naturellement ; c'est sans étude.

MADELON. La nature vous a traité en vraie mère passionnée, et vous en êtes l'enfant gâté.

MASCARILLE. A quoi donc passez-vous le temps ?

CATHOS. A rien du tout.

MADELON. Nous avons été jusqu'ici dans un jeûne effroyable de divertissements.

MASCARILLE. Je m'offre à vous mener l'un de ces jours à la comédie, si vous voulez ; aussi bien on en doit jouer une nouvelle que je serai bien aise que nous voyions ensemble.

MADÉLON. Cela n'est pas de refus.

MASCARILLE. Mais je vous demande d'applaudir comme il faut, quand nous serons là ; car je me suis engagé de faire valoir la pièce, et l'auteur m'en est venu prier encore ce matin. C'est la coutume ici, qu'à nous autres gens de condition, les auteurs viennent lire leurs pièces nouvelles pour nous engager à les trouver belles, et leur donner de la réputation ; et je vous laisse à penser si, quand nous disons quelque chose, le parterre ose nous contredire ! Pour moi, j'y suis fort exact ; et quand j'ai promis à quelque poète, je crie toujours : Voilà qui est beau ! devant que les chandelles soient allumées.

MADÉLON. Ne m'en parlez point : C'est un admirable lieu que Paris, il s'y passe cent choses tous les jours qu'on ignore dans les provinces, quelque spirituelle qu'on puisse être.

CATHOS. C'est assez ; puisque nous sommes instruites, nous ferons notre devoir de nous écrier comme il faut sur tout ce qu'on dira.

MASCARILLE. Je ne sais si je me trompe, mais vous avez toute la mine d'avoir fait quelque comédie.

MADÉLON. Eh ! il pourroit être quelque chose de ce que vous dites.

MASCARILLE. Ah ! ma foi ! il faudra que nous la voyions. Entre nous, j'en ai composé une que je veux faire représenter.

CATHOS. Eh ! à quels comédiens la donnerez-vous ?

MASCARILLE. Belle demande ! Aux grands comédiens ; il n'y a qu'eux qui soient capables de faire valoir les choses ; les autres sont des ignorants qui récitent comme l'on parle ; ils ne savent pas faire rouler les vers et s'arrêter au bel endroit. Et le moyen de connaître où est le beau vers, si le comédien ne s'y arrête, et ne vous avertit par là qu'il faut faire le brouhaha ?

CATHOS. En effet, il y a manière de faire sentir aux auditeurs les beautés d'un ouvrage ; et les choses ne valent que ce qu'on les fait valoir.

MASCARILLE. Que vous semble de ma petite oie ? La trouvez-vous congruente à l'habit ?

CATHOS. Tout à fait.

MASCARILLE. Le ruban est bien choisi ?

MADÉLON. Furieusement bien. C'est Perdrigeon tout pur

MASCARILLE. Que dites-vous de mes caçons ?

MADÉLON. Ils ont tout à fait bon air.

MASCARILLE. Je puis me vanter au moins qu'ils ont un grand quartier plus que tous ceux qu'on fait.

- MADELON.** Il faut avouer que je n'ai jamais vu porter si haut l'élégance de l'ajustement.
- MASCARILLE.** Attachez un peu sur ces gants la réflexion de votre odorat.
- MADELON.** Ils sentent terriblement bon.
- CATHOS.** Je n'ai jamais respiré une odeur mieux conditionnée.
- MASCARILLE.** Et celle-là ?
(Il donne à sentir les cheveux poudrés de sa perruque.)
- MADELON.** Elle est tout à fait de qualité ; le sublime en est touché délicieusement.
- MASCARILLE.** Vous ne me dites rien de mes plumes ! Comment les trouvez-vous ?
- CATHOS.** Effroyablement belles.
- MASCARILLE.** Savez-vous que le brin me coûte un louis d'or ? Pour moi, j'ai cette manie de vouloir donner généralement sur tout ce qu'il y a de plus beau.
- MADELON.** Je vous assure que nous sympathisons vous et moi. J'ai une délicatesse fuyive pour tout ce que je porte ; et jusqu'à mes chaussettes, je ne puis rien souffrir qui ne soit de la bonne ouvrière.
- MASCARILLE** s'écriant brusquement.
Ahi ! ahi ! ahi ! doucement. Dieu me damne ! mesdames, c'est fort mal en user ; j'ai à me plaindre de votre procédé ; cela n'est pas honnête.
- CATHOS.** Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous ?
- MASCARILLE.** Quoi ! toutes deux contre mon cœur, en même temps ! M'attaquer à droite et à gauche ! Ah ! c'est contre le droit des gens ; la partie n'est pas égale, et j'en vais crier au meurtre.
- CATHOS.** Il faut avouer qu'il dit les choses d'une manière particulière.
- MADELON.** Il a un tour admirable dans l'esprit.
- CATHOS.** Vous avez plus de peur que de mal, et votre cœur crie avant qu'on l'écorche.
- MASCARILLE.** Comment diable ! il est écorché depuis la tête jusqu'aux pieds.

SCÈNE XI.

CATHOS, MADELON, MASCARILLE, MAROTTE.

- MAROTTE.** Madame, on demande à vous voir.
- MADELON.** Qui ?
- MAROTTE.** Le vicomte de Jodelet.
- MASCARILLE.** Le vicomte de Jodelet ?
- MAROTTE.** Oui, monsieur.
- CATHOS.** Le connoissez-vous ?

MASCARILLE. C'est mon meilleur ami.
 MADELON. Faites entrer vite ment.
 MASCARILLE. Il y a quelque temps que nous ne nous sommes
 vus , et je suis ravi de cette aventure.
 CATHOS. Le voici.

SCÈNE XII.

CATHOS, MADELON, JODELET, MASCARILLE,
 MAROTTE, ALMANZOR.

MASCARILLE. Ah ! vicomte !
 JODELET s'embrassant l'un l'autre.
 Ah ! marquis !
 MASCARILLE. Que je suis aise de te rencontrer !
 JODELET. Que j'ai de joie de te voir ici !
 MASCARILLE. Baise-moi donc encore un peu , je te prie.
 MADELON à Cathos. Ma toute bonne , nous commençons d'être con-
 nues , voilà le beau monde qui prend le chemin de
 nous venir voir.
 MASCARILLE. Mesdames , agréez que je vous présente ce gentil-
 homme-ci , sur ma parole ! il est digne d'être connu
 de vous.
 JODELET. Il est juste de venir vous rendre ce qu'on vous
 doit ; et vos attraits exigent leurs droits seigneuriaux
 sur toutes sortes de personnes.
 MADELON. C'est pousser vos civilités jusqu'aux derniers con-
 fins de la flatterie.
 CATHOS. Cette journée doit être marquée dans notre alman-
 ach comme une journée bien heureuse.
 MADELON à Almanzor.
 Allons , petit garçon , faut-il toujours vous répéter
 les choses ? Voyez-vous pas qu'il faut le surcroît d'un
 fauteuil ?
 MASCARILLE. Ne vous étonnez pas de voir le vicomte de la sorte ;
 il ne fait que sortir d'une maladie qui lui a rendu le
 visage pâle comme vous le voyez.
 JODELET. Ce sont fruits des veilles de la cour , et des fati-
 gues de la guerre.
 MASCARILLE. Savez-vous , mesdames , que vous voyez dans le
 vicomte un des vaillants hommes du siècle ? C'est
 un brave à trois poils.
 JODELET. Vous ne m'en devez rien , marquis ; et nous savons
 ce que vous savez faire aussi.
 MASCARILLE. Il est vrai que nous nous sommes vus tous deux
 dans l'occasion.
 JODELET. Et dans des lieux où il faisoit fort chaud.

MASCARILLE regardant Cathos et Madelon.

Oui ; mais non pas si chaud qu'ici. Hai, hai, hai.

JODELET. Notre connoissance s'est faite à l'armée ; et la première fois que nous nous vîmes, il commandoit un regiment de cavalerie sur les galères de Malte

MASCARILLE Il est vrai, mais vous étiez pourtant dans l'emploi avant que j'y fusse ; et je me souviens que je n'étois que petit officier encore, que vous commandiez deux mille chevaux.

JODELET. La guerre est une belle chose ; mais, ma foi ! la cour récompense bien mal aujourd'hui les gens de service comme nous.

MASCARILLE. C'est ce qui fait que je veux pendre l'épée au croc

CATHOS. Pour moi, j'ai un furieux tendre pour les hommes d'épée.

MADÉLON. Je les aime aussi ; mais je veux que l'épée sonne la bravoure.

MASCARILLE. Te souvient-il, vicomte, de ce jour où nous nous empoitâmes sur les ennemis au siège d'Arras ?

JODELET. Que veux-tu dire avec ta demi-lune ? C'étoit bien une lune tout entière.

MASCARILLE. Je pense que tu as raison.

JODELET. Il m'en doit souvenir, ma foi ! j'y fus blessé à la jambe d'un coup de grenade, dont je porte encore les marques. Tâtez un peu, de grâce ; vous sentirez quel coup c'étoit là.

CATHOS après avoir touché l'endroit.

Il est vrai que la cicatrice est grande.

MASCARILLE. Donnez-moi un peu votre main, et tâtez celui-ci ; là, justement au derrière de la tête. Y êtes-vous ?

MADÉLON. Oui, je sens quelque chose.

MASCARILLE. C'est un coup de mousquet que je reçus la dernière campagne que j'ai faite.

JODELET découvrant sa poitrine

Voici un autre coup qui me perça de part en part à l'attaque de Gravelines

MASCARILLE mettant la main sur le bouton de son haut-de-chausses

Je vais vous montrer une furieuse plaie.

MADÉLON. Il n'est pas nécessaire ; nous le croyons sans y regarder

MASCARILLE. Ce sont des marques honorables qui font voir ce qu'on est

CATHOS. Nous ne doutons pas de ce que vous êtes.

MASCARILLE. Vicomte, as-tu là ton carrosse ?

JODELET. Pourquoi ?

MASCARILLE. Nous mènerions promener ces dames hors des portes, et leur donnerions un cadeau.

MADÉLON. Nous ne saurions sortir aujourd'hui.
MASCARILLE. Ayons donc les violons pour danser.
JODELET. Ma foi ! c'est bien avisé.
MADÉLON. Pour cela, nous y consentons ; mais il faut donner quelque surcroît de compagnie.
MASCARILLE. Holà ! Champagne, Picard, Bourguignon, Casca-
 ret, Basque, la Verdure, Lorrain, Provençal, la
 Violette ! Au diable soient tous les laquais ! Je ne
 pense pas qu'il y ait gentilhomme en France plus
 mal servi que moi. Ces canailles me laissent tou-
 jours seul.
MADÉLON. Almanzor, dites aux gens de monsieur qu'ils aillent
 querir des violons, et nous faites venir ces messieurs
 et ces dames d'ici près, pour peupler la solitude de
 notre bal.

(Almanzor sort.)

MASCARILLE. Vicomte, que dis-tu de ces yeux ?
JODELET. Mais, toi-même, marquis, que t'en semble ?
MASCARILLE. Moi, je dis que nos libertés auront peine à sortir
 d'ici les braies nettes. Au moins, pour moi, je re-
 çois d'étranges secousses, et mon cœur ne tient plus
 qu'à un filet.
MADÉLON. Que tout ce qu'il dit est naturel ! Il tourne les
 choses le plus agréablement du monde.
CATHOS. Il est vrai qu'il fait une furieuse dépense en esprit.
MASCARILLE. Pour vous montrer que je suis véritable, je veux
 faire un impromptu là-dessus.

(Il médite.)

CATHOS. Eh ! je vous en conjure de toute la dévotion de
 mon cœur, que nous oyons quelque chose qu'on ait
 fait pour nous.
JODELET. J'aurois envie d'en faire autant ; mais je me trouve
 un peu incommodé de la veine poétique, pour la
 quantité des saignées que j'y ai faites ces jours passés.
MASCARILLE. Que diable est-ce là ! je fais toujours bien le pre-
 mier vers, mais j'ai peine à faire les autres. Ma foi !
 ceci est un peu trop pressé, je vous ferai un im-
 promptu à loisir, que vous trouverez le plus beau
 du monde
JODELET. Il a de l'esprit comme un démon.
MADÉLON. Et du galant, et du bien tourné.
MASCARILLE. Vicomte, dis-moi un peu, y a-t-il longtemps que
 tu n'as vu la comtesse ?
JODELET. Il y a plus de trois semaines que je ne lui ai rendu
 visite.

MASCARILLE. Sais-tu bien que le duc m'est venu voir ce matin, et m'a voulu mener à la campagne courir un cerf avec lui ?

MADELON. Voici nos amies qui viennent.

SCÈNE XIII.

LUCILE, CÉLIMÈNE, CATHOS, MADELON,
MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, ALMANZOR,
VIOLONS.

MADELON. Mon Dieu ! mes chères, nous vous demandons pardon. Ces messieurs ont eu fantaisie de nous donner les âmes des pieds, et nous vous avons envoyé querir pour remplir les vides de notre assemblée.

LUCILE. Vous nous avez obligées, sans doute.

MASCARILLE. Ce n'est ici qu'un bal à la hâte ; mais l'un de ces jours nous vous en donnerons un dans les formes. Les violons sont-ils venus ?

ALMANZOR. Oui, monsieur ; ils sont ici.

CATHOS. Allons donc, mes chères, prenez place.

MASCARILLE dansant lui seul comme par prélude.

La, la, la, la, la, la, la, la.

MADELON. Il a tout à fait la taille élégante.

CATHOS. Et a la mine de danser proprement.

MASCARILLE ayant pris Madelon pour danser.

Ma franchise va danser la courante aussi bien que mes pieds. En cadence, violons, en cadence ! Oh ! quels ignorants ! il n'y a pas moyen de danser avec eux. Le diable vous emporte ! Ne sauriez-vous jouer en mesure ? La, la, la, la, la, la, la, la. Ferme. O violons de village !

JODELET dansant ensuite

Holà ! ne pressez pas si fort la cadence : je ne fais que sortir de maladie.

SCÈNE XIV.

DU CROISY, LA GRANGE, CATHOS,
MADELON, LUCILE, CÉLIMÈNE, JODELET, MASCARILLE,
MAROTTE, VIOLONS.

LA GRANGE un bâton à la main

Ah ! ah ! coquins ! que faites-vous ici ? Il y a trois heures que nous vous cherchons.

MASCARILLE se sentant battre

Ahi ! ahi ! ahi ! vous ne m'aviez pas dit que les coups en seroient aussi !

JODELET. Ah! ah! ah!

LA GRANGE. C'est bien à vous, infâme que vous êtes, à vouloir faire l'homme d'importance!

DU CROISY. Voilà qui vous apprendra à vous connoître.

SCÈNE XV.

CATHOS, MADELON, LUCILE, CÉLIMÈNE, MASCARILLE,
JODELET, MAROTTE, VIOLONS.

MADELON. Que veut donc dire ceci?

JODELET. C'est une gageure.

CATHOS. Quoi! vous laisser battre de la sorte!

MASCARILLE. Mon Dieu! je n'ai pas voulu faire semblant de rien; car je suis violent, et je me serois emporté.

MADELON. Endurer un affront comme celui-là, en notre présence!

MASCARILLE. Ce n'est rien. ne laissons pas d'achever. Nous nous connoissons il y a longtemps; et entre amis, on ne va pas se piquer pour si peu de chose.

SCÈNE XVI.

DU CROISY, LA GRANGE, MADELON,
CATHOS, CÉLIMÈNE, LUCILE, MASCARILLE, JODELET,
MAROTTE, VIOLONS.

LA GRANGE. Ma foi, marauds, vous ne vous rirez pas de nous, je vous promets. Entrez, vous autres.

(Trois ou quatre spadassins entrent.)

MADELON. Quelle est donc cette audace, de venir nous troubler de la sorte dans notre maison?

DU CROISY. Comment! mesdames, nous endurerons que nos laquais soient mieux reçus que nous; qu'ils viennent vous faire l'amour à nos dépens, et vous donnent le bal?

MADELON. Vos laquais?

LA GRANGE. Oui, nos laquais; et cela n'est ni beau ni honnête de nous les débaucher comme vous faites.

MADELON. O ciel! quelle insolence!

LA GRANGE. Mais ils n'auront pas l'avantage de se servir de nos habits pour vous donner dans la vue; et si vous les voulez aimer, ce sera, ma foi! pour leurs beaux yeux. Vite, qu'on les dépouille sur-le-champ.

JODELET. Adieu notre braverie.

MASCARILLE. Voilà le marquisat et la vicomté à bas.

DU CROISY. Ah! ah! coquins! vous avez l'audace d'aller sur nos brisées! Vous irez chercher autre part de quoi vous rendre agréables aux yeux de vos belles, je vous en assure.

LA GRANGE. C'est tiop que de nous supplanter, et de nous supplanter avec nos propres habits.

MASCARILLE. O fortune! quelle est ton inconstance!

DU CROISY. Vite, qu'on leur ôte jusqu'à la moindre chose.

LA GRANGE. Qu'on emporte toutes ces hardes, dépêchez. Maintenant, mesdames, en l'état qu'ils sont, vous pouvez continuer vos amours avec eux tant qu'il vous plaira; nous vous laissons toute sorte de liberté pour cela, et nous vous protestons, monsieur et moi, que nous n'en serons aucunement jaloux.

SCÈNE XVII.

MADELON, CATHOS, JODELET, MASCARILLE, VIOLONS.

CATHOS. Ah, quelle confusion!

MADELON. Je crève de dépit.

UN DES VIOLONS. Ma arille

Qu'est-ce donc que ceci? Qui nous payera nous autres?

MASCARILLE. Demandez à monsieur le vicomte.

UN DES VIOLONS. À Jodelet.

Qui est-ce qui nous donnera de l'argent?

JODELET. Demandez à monsieur le marquis.

SCÈNE XVIII.

GORGIBUS, MADELON, CATHOS, JODELET, MASCARILLE, VIOLONS.

GORGIBUS. Ah! coquines que vous êtes, vous nous mettez dans de beaux draps blancs, à ce que je vois, et je viens d'apprendre de belles affaires, vraiment, de ces messieurs qui sortent!

MADELON. Ah! mon père, c'est une pièce sanglante qu'ils nous ont faite!

GORGIBUS. Oui, c'est une pièce sanglante, mais qui est un effet de votre impertinence, infâmes! Ils se sont ressentis du traitement que vous leur avez fait, et cependant, malheureux que je suis, il faut que je boive l'affront.

MADELON. Ah! je jure que nous en serons vengés, ou que je mourrai en la peine. Et vous, marauds, osez-vous vous tenir ici après votre insolence?

MASCARILLE. Traiter comme cela un marquis ! Voilà ce que c'est que du monde ; la moindre disgrâce nous fait mépriser de ceux qui nous chérissent. Allons, camarade, allons chercher fortune autre part ; je vois bien qu'on n'aime ici que la vaine apparence , et qu'on n'y considère point la vertu toute nue.

SCÈNE XIX.

GORGIBUS, MADELON, CATHOS, VIOLONS.

UN DES VIOLONS.

Monsieur, nous entendons que vous nous contentez à leur défaut, pour ce que nous avons joué ici.

GORGIBUS les battant

Oui, oui, je vais vous contenter, et voici la monnaie dont je vous veux payer. Et vous, pendardes, je ne sais ce qui me tient que je ne vous en fusse autant ; nous allons servir de fable et de risée à tout le monde, et voilà ce que vous vous êtes attiré par vos extravagances. Allez vous cacher, vilaines ; allez vous cacher pour jamais. (Soul) Et vous, qui êtes cause de leur folie, sottises billevesées, pernicious amusements des esprits oisifs, romans, vers, chansons, sonnets et sonnettes, puissiez-vous être à tous les diables !

FIN DES PRÉCIEUSES RIDICULES.

SGANARELLE

ou

LE COCU IMAGINAIRE,

COMÉDIE EN UN ACTE.

1660

PERSONNAGES.

GORGIBUS, bourgeois de Paris	SA FEMME.
CÉLIE, sa fille	VILLEBREQUIN, pere de Valere
LÉLIE, amant de Célie	LA SUIVANTE de Célie.
GROS RENÉ, valet de Lélie	UN PAYSAN de la femme de Sganarelle
SGANARELLE, bourgeois de Paris, et cocu imaginaire.	

La scène est à Paris

SCÈNE PREMIÈRE.

GORGIBUS, CÉLIE, LA SUIVANTE DE CÉLIE

CÉLIE sortant tout éplorée et son pere la suivant

Ah ! n'esperez jamais que mon cœur y consente.

GORGIBUS. Que marmottez-vous là, petite impertinente ?

Vous prétendez choquer ce que j'ai résolu ?

Je n'aurai pas sur vous un pouvoir absolu ?

Et, par sottes raisons, votre jeune cervelle

Voudroit régler ici la raison paternelle ?

Qui de nous deux à l'autre a droit de faire loi ?

À votre avis, qui mieux, ou de vous ou de moi,

O sotte ! peut juger ce qui vous est utile ?

Par la corbleu ! gardex d'échauffer trop ma bile ;

Vous pourriez éprouver, sans beaucoup de longueur,

Si mon bras sait encor montrer quelque vigueur.

Votre plus court sera, madame la mutine,

D'accepter sans façon l'époux qu'on vous destine.

J'ignore, dites-vous, de quelle humeur il est,

Et dois auparavant consulter s'il vous plaît :

Informé du grand bien qui lui tombe en partage,
 Dois-je prendre le soin d'en savoir davantage?
 Et cet époux ayant vingt mille bons ducats,
 Pour être aimé de vous doit-il manquer d'appas?
 Allez, tel qu'il puisse être, avecque cette somme
 Je vous suis caution qu'il est très-honnête homme
 Hélas!

CELIE.

GORGIBUS.

Eh bien, hélas! que veut dire ceci?
 Voyez le bel hélas qu'elle nous donne ici!
 Eh! que si la colère une fois me transporte,
 Je vous serai chanter hélas de belle sorte!
 Voilà, voilà le fruit de ces empressements
 Qu'on vous voit nuit et jour à lire vos romans;
 Des quolibets d'amour votre tête est remplie,
 Et vous parlez de Dieu bien moins que de Lélie.
 Jetez-moi dans le feu tous ces méchants écrits
 Qui gâtent tous les jours tant de jeunes esprits;
 Lisez-moi, comme il faut, au lieu de ces sornettes
 Les Quatrains de Pibrac, et les doctes Tablettes
 Du conseiller Matthieu; l'ouvrage est de valeur,
 Et plein de beaux dictons à repeter par cœur.
 Le Guide des pecheurs est encore un bon livre;
 C'est là qu'en peu de temps on apprend à bien vivre;
 Et si vous n'aviez lu que ces moralités,
 Vous sauriez un peu mieux suivre mes volontés.

LÉLIE.

Quoi! vous prétendez donc, mon père, que j'oublie
 La constante amitié que je dois à Lélie?

GORGIBUS.

J'aurois tort, si, sans vous, je disposois de moi;
 Mais vous-même à ses vœux engageâtes ma foi.
 Lui fût-elle engagée encore davantage,
 Un autre est survenu, dont le bien l'en dégage.
 Lélie est fort bien fait, mais apprendz qu'il n'est rien
 Qui ne doive céder au soin d'avoir du bien;
 Que l'or donne aux plus laids certain charme pour
 Et que sans lui le reste est une triste affaire. [plaire,
 Valère, je crois bien, n'est pas de toi chéri;
 Mais, s'il ne l'est amant, il le sera mari.
 Plus que l'on ne le croit ce nom d'époux engage,
 Et l'amour est souvent un fruit du mariage.
 Mais suis-je pas bien fat de vouloir raisonner,
 Où de droit absolu j'ai pouvoir d'ordonner?
 Trêve donc, je vous prie, à vos impertinences.
 Que je n'entende plus vos sottises doléances.
 Ce gendre doit venir vous visiter ce soir,
 Manquez un peu, manquez à le bien recevoir!
 Si je ne vous lui vois faire un fort bon visage,
 Je vous... Je ne veux pas en dire davantage.

SCÈNE II.

CÉLIE, LA SUIVANTE DE CÉLIE.

LA SUIVANTE. Quoi ! refuser, madame, avec cette rigueur, [cœur]
 Ce que tant d'autres gens voudroient de tout leur
 A des offres d'hymen répondre par des larmes,
 Et tarder tant à dire un oui si plein de charmes !
 Hélas ! que ne veut-on aussi me mairier !
 Ce ne seroit pas moi qui se feroit prier ;
 Et loin qu'un pareil oui me donnât de la peine,
 Croyez que j'en dirois bien vite une douzaine.
 Le precepteur qui fait répéter la leçon
 A votre jeune frère a fort bonne raison
 Lorsque, nous discourant des choses de la terre,
 Il dit que la femelle est ainsi que le lierre,
 Qui croît beau tant qu'à l'arbre il se tient bien serré,
 Et ne profite point s'il en est séparé.
 Il n'est rien de plus vrai, ma très-chère maîtresse,
 Et je l'éprouve en moi, chetive pecheresse !
 Le bon Dieu fasse paix à mon pauvre Martin,
 Mais j'avois, lui vivant, le teint d'un cherubin.
 L'embonpoint merveilleux, l'œil gai, l'âme contente,
 Et je suis maintenant ma commère dolente.
 Pendant cet heureux temps, passe comme un éclair,
 Je me couchois sans feu dans le fort de l'hiver ;
 Sécher même les draps me sembloit ridicule,
 Et je tremble à présent dedans la canicule.
 Enfin il n'est rien tel, madame, croyez-moi,
 Que d'avoir un mari la nuit auprès de soi ;
 Ne fût-ce que pour l'honneur d'avoir qui vous salue
 D'un . Dieu vous soit en aide ! alors qu'on eternue.

CÉLIE. Peux-tu me conseiller de commettre un forfait,
 D'abandonner la lie, et prendre ce mal fait ?

LA SUIVANTE. Votre Lelie aussi n'est, ma foi ! qu'une bête,
 Puisque si hors de temps son voyage l'arrête ;
 Et la grande longueur de son éloignement
 Me le fait soupçonner de quelque changement

CÉLIE lui montrant le portrait de Lelie

Ah ! ne m'accable point par ce triste présage,
 Vois attentivement les traits de ce visage,
 Ils jurent à mon cœur d'éternelles ardeurs ;
 Je veux croire, après tout, qu'ils ne sont pas menteurs,
 Et que, comme c'est lui que l'art y représente,
 Il conserve à mes yeux une amitié constante.

LA SUIVANTE. Il est vrai que ces traits marquent un digne aiant

CÉLIE. Et que vous avez lieu de l'aimer tendrement.
Et cependant il faut... Ah ! soutiens-moi.
(Laisse tomber le portrait de Lélia.)

LA SUIVANTE. Madame,
D'où vous pourroit venir... Ah ! bons dieux ! elle pâmit !
Eh ! vite , holà ! quelqu'un.

SCÈNE III.

CÉLIE, SGANARELLE, LA SUIVANTE DE CÉLIE.

SGANARELLE. Qu'est-ce donc ? me voilà

LA SUIVANTE. Ma maîtresse se meurt.

SGANARELLE. Quoi ! ce n'est que cela ?

Je croyois tout perdu , de crier de la sorte ,
Mais approchons pourtant. Madame, êtes-vous morte ?
Hays ! elle ne dit mot.

LA SUIVANTE. Je vais faire venir
Quelqu'un pour l'emporter , veuillez la soutenir.

SCÈNE IV.

CÉLIE, SGANARELLE, LA FEMME DE SGANARELLE.

SGANARELLE en passant la main sur le sein de Célie
Elle est froide partout , et je ne sais qu'en dire.
Approchons-nous pour voir si sa bouche respire.
Ma foi ! je ne sais pas , mais j'y trouve encor , moi ,
Quelque signe de vie.

LA FEMME DE SGANARELLE regardant par la fenêtre

Ah ! qu'est-ce que je voi ?
Mon mari dans ses bras . Mais je m'en vais descendre ,
Il me trahit sans doute , et je veux le surprendre.

SGANARELLE. Il faut se dépêcher de l'aller secourir ;
Certes , elle auroit tort de se laisser mourir.
Aller en l'autre monde est très-grande sottise ,
Tant que dans celui-ci l'on peut être de mise.
(Il la porte chez elle avec un homme que la suivante amène.)

SCÈNE V.

LA FEMME DE SGANARELLE seule.

Il s'est subitement éloigné de ces lieux ,
Et sa fuite a trompé mon desir curieux ;
Mais de sa trahison je ne fais plus de doute ,
Et le peu que j'ai vu me la decouvre toute.
Je ne m'étonne plus de l'étrange froideur
Dont je le vois répondre à ma pudique ardeur.

Il réserve, l'ingrat, ses caresses à d'autres,
 Et nourrit leurs plaisirs par le jeûne des nôtres.
 Voilà de nos maris le procédé commun :
 Ce qui leur est permis leur devient importun.
 Dans les commencements ce sont toutes merveilles,
 Ils témoignent pour nous des ardeurs nonpareilles ;
 Mais les traîtres bientôt se lassent de nos feux,
 Et portent autre part ce qu'ils doivent chez eux.
 Ah ! que j'ai de dépit que la loi n'autorise
 A changer de mari comme on fait de chemise !
 Cela seroit commode, et j'en sais telle ici
 Qui, comme moi, ma foi ! le voudroit bien aussi
 (En ramassant le portrait que Cécile avait laissé tomber)
 Mais quel est ce bijou que le sort me présente ;
 L'email en est fort beau, la gravure charmante.
 Ouvrons.

SCÈNE VI.

SGANARELLE, LA FEMME DE SGANARELLE.

SGANARELLE se croyant seul. On la croyoit morte, et ce n'étoit rien.
 Il n'en faut plus qu'autant, elle se porte bien.
 Mais j'aperçois ma femme.

LA FEMME DE SGANARELLE se croyant seule. O ciel ! c'est miniature !
 Et voilà d'un bel homme une vive peinture !

SGANARELLE à part, et regardant par-dessus l'épau de sa femme.
 Que considère-t-elle avec attention ?
 Ce portrait, mon honneur, ne nous dit rien de bon.
 D'un fort vilain soupçon je me sens l'âme émue.

LA FEMME DE SGANARELLE sans apercevoir son mari.
 Jamais rien de plus beau ne s'offrit à ma vue ;
 Le travail plus que l'or s'en doit encor priser.
 Oh ! que cela sent bon !

SGANARELLE à part. Quoi ! peste, le baiser !
 Ah ! j'en tiens !

LA FEMME DE SGANARELLE poursuit

Avouons qu'on doit être ravi
 Quand d'un homme ainsi fait on peut se voir sertie ;
 Et que, s'il en contoit avec attention,
 Le penchant seroit grand à la tentation.
 Ah ! que n'ai-je un mari d'une aussi bonne mine !
 Au lieu de mon peï, de mon rustre ..

SGANARELLE lui arrachant le portrait. Ah ! mâtine !
 Nous vous y surprenons en faute contre nous,
 En diffamant l'honneur de votre cher époux.
 Donc, à votre calcul, ô ma trop digne femme !
 Monsieur, tout bien compté, ne vaut pas bien madame ?

Et, de par Belzébut, qui vous puisse emporter !
 Quel plus rare parti pourriez-vous souhaiter ?
 Peut-on trouver en moi quelque chose à redire ?
 Cette taille, ce port que tout le monde admire,
 Ce visage si propre à donner de l'amour,
 Pour qui mille beautés soupirent nuit et jour ;
 Bref, en tout et partout, ma personne charmante
 N'est donc pas un morceau dont vous soyez contente ?
 Et pour rassasier votre appétit gourmand,
 Il faut joindre au mari le ragoût d'un galant ?

LA FEMME DE SGANARELLE.

J'entends à demi-mot où va la raillerie,
 Tu crois, par ce moyen...

SGANARELLE.

A d'autres, je vous prie :

La chose est avérée, et je tiens dans mes mains
 Un bon certificat du mal dont je me plains.

LA FEMME DE SGANARELLE.

Mon courroux n'a déjà que trop de violence,
 Sans le charger encor d'une nouvelle offense.
 Écoute, ne crois pas retenir mon bijou,
 Et songe un peu ..

SGANARELLE.

Je songe à te rompre le cou.

Que ne puis-je, aussi bien que je tiens la copie,
 Tenir l'original !

LA FEMME DE SGANARELLE. Pourquoi ?

SGANARELLE.

Pour rien, ma mie.

Doux objet de mes vœux, j'ai grand tort de crier,
 Et mon front de vos dons vous doit remercier.

(Regardant le portrait de Lolo.)

Le voilà ! le beau fils, le mignon de couchette !
 Le malheureux tison de ta flamme secrète
 Le drôle avec lequel...

LA FEMME DE SGANARELLE.

Avec lequel ? Poursui.

SGANARELLE. Avec lequel, te dis-je.. et j'en crève d'ennui.

LA FEMME DE SGANARELLE.

Que me veut donc conter par là ce maître ivrogne ?

SGANARELLE. Tu ne m'entends que trop, madame la carogne.

Sganarelle est un nom qu'on ne me dira plus,
 Et l'on va m'appeler seigneur Cornélius :

J'en suis pour mon honneur, mais à toi, qui me l'ôtes,
 Je t'en ferai du moins pour un bras ou deux côtes.

LA FEMME DE SGANARELLE.

Et tu m'oses tenir de semblables discours ?

SGANARELLE. Et tu m'oses jouer de ces diables de tours ?

LA FEMME DE SGANARELLE.

Et quels diables de tours ? Parle donc sans rien feindre.

SGANARELLE. Ah ! cela ne vaut pas la peine de se plaindre !

D'un panache de cerf sur le front me pourvoir :
Hélas ! voilà vraiment un beau venex-y voir !

LA FEMME DE SCANARELLE.

Donc, après m'avoir fait la plus sensible offense
Qui puisse d'une femme exciter la vengeance,
Tu prends d'un feint courroux le vain amusement
Pour prévenir l'effet de mon ressentiment ?
D'un pareil procédé l'insolence est nouvelle !
Celui qui fait l'offense est celui qui querelle.

SCANARELLE. Eh ! la bonne effrontée ! A voir ce fier maintien,
Ne la croiroit-on pas une femme de bien ?

LA FEMME DE SCANARELLE.

Va, poursuis ton chemin, cajole tes maîtresses,
Adresse-leur tes vœux et fais-leur des caresses ;
Mais rends-moi mon portrait sans te jouer de moi.

(Elle lui arrache le portrait et s'enfuit)

SCANARELLE courant après elle

Oui, tu crois m'échapper, je l'aurai malgré toi.

SCÈNE VII.

LÉLIE, GROS-RENÉ.

GROS-RENÉ. Enfin nous y voici Mais, monsieur, si je l'ose,
Je voudrais vous prier de me dire une chose.

LÉLIE. Eh bien ! parle.

GROS-RENÉ

Avez-vous le diable dans le corps

Pour ne pas succomber à de pareils efforts ?
Depuis huit jours entiers, avec vos longues traites,
Nous sommes à piquer de menues de mazettes,
De qui le train maudit nous a tant secoués
Que je m'en sens pour moi tous les membres roués ;
Sans prejudice encor d'un accident bien pire,
Qui m'afflige un endroit que je ne veux pas dire.
Cependant, arrive, vous sortez bien et beau,
Sans prendre de repos, ni manger un morceau.

LÉLIE.

Ce grand empressement n'est point digne de blâme ;
De l'hymen de Cécile on alarme mon âme ;
Tu sais que je l'adore, et je veux être instruit,
Avant tout autre soin, de ce funeste bruit.

GROS-RENÉ.

Oui ; mais un bon repas vous seroit nécessaire,
Pour s'aller éclaircir, monsieur, de cette affaire ;
Et votre cœur, sans doute, en deviendrait plus fort
Pour pouvoir résister aux attaques du sort ;
J'en juge par moi-même ; et la moindre disgrâce,
Lorsque je suis à jeun, me saisit, me terrasse ;
Mais quand j'ai bien mangé, mon âme est ferme à tout,
Et les plus grands revers n'en viendroient pas à bout.

Croyez-moi, bourrez-vous, et sans réserve aucune.
Contre les coups que peut vous porter la fortune;
Et pour fermer chez vous l'entrée à la douleur,
De vingt verres de vin entourez votre cœur.

LÉLIE. Je ne saurois manger.

GROS-RENÉ *bas, à part.*

Si ferai bien, je meure.

(Haut.)

Votre dîné pourtant seroit prêt tout à l'heure.

LÉLIE. Tais-toi, je te l'ordonne.

GROS-RENÉ.

Ah ! quel ordre inhumain !

LÉLIE. J'ai de l'inquiétude, et non pas de la faim.

GROS-RENÉ. Et moi, j'ai de la faim, et de l'inquiétude

De voir qu'un sot amour fait toute votre étude.

LÉLIE. Laisse-moi m'informer de l'objet de mes vœux,

Et, sans m'importuner, va manger si tu veux.

GROS-RENÉ. Je ne réplique point à ce qu'un maître ordonne.

SCÈNE VIII.

LÉLIE *seul*

Non, non, à trop de peur mon âme s'abandonne
Le père m'a promis, et la fille a fait voir
Des preuves d'un amour qui soutient mon espoir.

SCÈNE IX.

SGANARELLE, LÉLIE.

SGANARELLE *sans voir Lélie, et tenant en ses mains le portrait.*

Nous l'avons, et je puis voir à l'aise la trogne
Du malheureux pendeur qui cause ma vergogne;
Il ne m'est point connu.

LÉLIE *à part.*

Dieu ! qu'aperçois-je ici !

Et si c'est mon portrait, que dois-je croire aussi !

SGANARELLE *sans voir Lélie.*

Ah ! pauvre Sganarelle ! à quelle destinée
Ta réputation est-elle condamnée !

Faut...

(Apercevant Lélie, qui le regarde, il se tourne d'un autre côté.)

LÉLIE *à part.*

Ce gage ne peut, sans alarmer ma foi,
Être sorti des mains qui le tenoient de moi.

SGANARELLE *à part.*

Faut-il que désormais à deux doigts l'on te montre,
Qu'on te mette en chansons, et qu'en toute rencontre
On te rejette au nez le scandaleux affront
Qu'une femme mal née imprime sur ton front ?

LÉLIE *à part.* Me trompé-je ?

SGANARELLE à part. Ah! truande! as-tu bien le courage
De m'avoir fait cocu dans la fleur de mon âge?
Et femme d'un mari qui peut passer pour beau,
Faut-il qu'un marmouset, un maudit étourneau...

LÉLIE à part, et regardant encore le portrait que tient Sganarelle.
Je ne m'abuse point; c'est mon portrait lui-même.

SGANARELLE lui tourne le dos
Cet homme est curieux.

LÉLIE à part. Ma surprise est extrême!

SGANARELLE à part
A qui donc en a-t-il?

LÉLIE à part. Je le veux accoster.

(Haut) (Sganarelle veut s'éloigner.)
Puis-je!... Eh! de grâce, un mot.

SGANARELLE à part, s'éloignant encore. Que me veut-il conter?

LÉLIE. Puis-je obtenir de vous de savoir l'aventure
Qui fait dedans vos mains trouver cette peinture?

SGANARELLE à part
D'où lui vient ce desir? Mais je m'avise ici...

(Il examine Lélie, et le portrait qu'il tient.)
Ah! ma foi! me voilà de mon trouble éclairci!
Sa surprise à présent n'étonne plus mon âme;
C'est mon homme, ou plutôt, c'est celui de ma femme
LÉLIE Retirez-moi de peine, et dites d'où vous vient..

SGANARELLE Nous savons, Dieu merci, le souci qui vous tient.
Ce portrait qui vous lache est votre ressemblance;
Il étoit en des mains de votre connoissance;
Et ce n'est pas un fait qui soit secret pour nous
Que les douces ardeurs de la dame et de vous.
Je ne sais pas si j'ai, dans sa galanterie,
L'honneur d'être connu de votre seigneurie;
Mais faites-moi celui de cesser désormais
Un amour qu'un mari peut trouver fort mauvais;
Et songez que les nœuds du sacré mariage...

LÉLIE. Quoi! celle, dites-vous, dont vous tenez ce gage...

SGANARELLE. Est ma femme, et je suis son mari.

LÉLIE. Son mari?

SGANARELLE. Oui, son mari, vous dis-je, et mari très-mari:
Vous en savez la cause, et je m'en vais l'apprendre
Sur l'heure à ses parents.

SCÈNE X.

LÉLIE seul.

Ah! que viens-je d'entendre?
On me l'avoit bien dit, et que c'étoit de tous
L'homme le plus mal fait qu'elle avoit pour époux.

Ah ! quand mille serments de ta bouche infidèle
 Ne m'auroient point promis une flamme éternelle,
 Le seul mépris d'un choix si bas et si honteux
 Devoit bien soutenir l'intérêt de mes feux,
 Ingrate ! et quelque bien... Mais ce sensible outrage,
 Se mêlant aux travaux d'un assez long voyage,
 Me donne tout à coup un choc si violent,
 Que mon cœur devient foible, et mon corps chancelant.

SCÈNE XI.

LÉLIE, LA FEMME DE SGANARELLE.

LA FEMME DE SGANARELLE se croyant seule (Appercevant Lélia.)

Malgré moi, mon perfide...-Hélas ! quel mal vous pres-
 Je vous vois prêt, monsieur, à tomber en foiblesse. [se ?

LÉLIE. C'est un mal qui m'a pris assez subitement.

LA FEMME DE SGANARELLE.

Je crains ici pour vous l'évanouissement ;
 Entrez dans cette salle, en attendant qu'il passe.

LÉLIE. Pour un moment ou deux, j'accepte cette grâce.

SCÈNE XII.

SGANARELLE, UN PARENT DE LA FEMME DE SGANARELLE.

LE PARENT. D'un mari sur ce point j'approuve le sonci ;
 Mais c'est prendre la chèvre un peu bien vite aussi,
 Et tout ce que de vous je viens d'ouïr contre elle
 Ne conclut point, parent, qu'elle soit criminelle :
 C'est un point délicat ; et de pareils forfaits,
 Sans les bien averer, ne s'imputent jamais.

SGANARELLE. C'est-à-dire qu'il faut toucher au doigt la chose.

LE PARENT. Le trop de promptitude à l'erreur nous expose.
 Qui sait comme en ses mains ce portrait est venu,
 Et si l'homme, après tout, lui peut être connu ?
 Informez-vous-en donc ; et si c'est ce qu'on pense,
 Nous serons les premiers à punir son offense.

SCÈNE XIII.

SGANARELLE seul.

On ne peut pas mieux dire ; en effet, il est bon
 D'aller tout doucement. Peut-être sans raison
 Me suis-je en tête mis ces visions cornues,
 Et les sueurs au front m'en sont trop tôt venues.
 Par ce portrait enfin dont je suis alarmé,
 Mon déshonneur n'est pas tout à fait confirmé.
 Tâchons donc par nos soins .

SCÈNE XIV.

SGANARELLE, LA FEMME DE SGANARELLE, sur la porte
de sa maison, reconduisant Lélie; LÉLIE.

SGANARELLE à part, les voyant. Ah! que vois-je? je meure!
Il n'est plus question de portrait à cette heure;
Voici, ma foi! la chose en propre original.

LA FEMME DE SGANARELLE.

C'est par trop vous hâter, monsieur; et votre mal,
Si vous sortez sitôt, pourra bien vous reprendre.

LÉLIE. Non, non, je vous rends grâce, autant qu'on puisse
De l'obligeant secours que vous m'avez prêté. [rendre,

SGANARELLE à part

La masque encore après lui fait civilité!

(La femme de Sganarelle rentre dans sa maison.)

SCÈNE XV.

SGANARELLE, LÉLIE.

SGANARELLE à part

Il m'aperçoit; voyons ce qu'il me pourra dire.

LÉLIE à part Ah! mon âme s'émue, et cet objet m'inspire..

Mais je dois condamner cet injuste transport,
Et n'imputer mes maux qu'aux rigueurs de mon sort.
Envions seulement le bonheur de sa flamme.

(En s'approchant de Sganarelle.)

Oh! trop heureux d'avoir une si belle femme!

SCÈNE XVI.

SGANARELLE, CÉLIE à sa fenêtre, voyant Lélie qui s'en va.

SGANARELLE seul

Ce n'est point s'expliquer en termes ambigus.

Cet étrange propos me rend aussi confus.

Que s'il m'étoit venu des cornes à la tête!

(Regardant le côté par où Lélie est sorti.)

Allez, ce procédé n'est point du tout honnête.

CÉLIE à part en entrant

Quoi! Lélie a paru tout à l'heure à mes yeux!

Qui pourroit me cacher son retour en ces lieux?

SGANARELLE sans voir Célie.

Oh! trop heureux d'avoir une si belle femme!

Malheureux bien plutôt de l'avoir, cette infâme

Dont le coupable feu, trop bien vérifié,

Sans respect ni demi nous a cocufié!

Mais je le laisse aller après un tel indice ;
 Et demeure les bras croisés comme un jocrisse !
 Ah ! je devois du moins lui jeter son chapeau ,
 Lui ruer quelque pierre , ou crotter son manteau ,
 Et sur lui hautement , pour contenter ma rage ,
 Faire , au larron d'honneur , crier le voisinage .

(Pendant le discours de Sganarelle , Célie s'approche peu à peu , et attend pour lui parler que son transport soit fini)

CÉLIE à Sganarelle

Celui qui maintenant devers vous est venu ,
 Et qui vous a parlé , d'où vous est-il connu ?

SGANARELLE. Hélas ! ce n'est pas moi qui le connois , madame ;
 C'est ma femme .

CÉLIE. Quel trouble agite ainsi votre âme ?

SGANARELLE. Ne me condamnez point d'un deuil hors de saison ,
 Et laissez-moi pousser des soupirs à foison .

CÉLIE. D'où vous peuvent venir ces douleurs non communes ?

SGANARELLE. Si je suis affligé , ce n'est pas pour des prunes ;
 Et je le donnerois à bien d'autres qu'à moi ,
 De se voir sans chagrin au point où je me voi .
 Des maris malheureux vous voyez le modèle :
 On dérobe l'honneur au pauvre Sganarelle ;
 Mais c'est peu que l'honneur dans mon affliction ,
 L'on me dérobe encor la réputation .

CÉLIE. Comment ?

SGANARELLE. Ce damoiseau , parlant par révérence ,
 Me fait cocu , madame , avec toute licence ;
 Et j'ai su par mes yeux avérer aujourd'hui
 Le commerce secret de ma femme et de lui .

CÉLIE. Celui qui maintenant . .

SGANARELLE. Oui , oui , me déshonore ;

Il adore ma femme , et ma femme l'adore .

CÉLIE. Ah ! j'avois bien jugé que ce secret retour
 Ne pouvoit me couvrir que quelque lâche tour ;
 Et j'ai tremblé d'abord , en le voyant paroître ,
 Par un pressentiment de ce qui devoit être .

SGANARELLE. Vous prenez ma défense avec trop de bonté ,
 Tout le monde n'a pas la même charité ,
 Et plusieurs qui tantôt ont appris mon martyre ,
 Bien loin d'y prendre part , n'en ont rien fait que rire

CÉLIE. Est-il rien de plus noir que ta lâche action ?

Et peut-on lui trouver une punition ?

Dois-tu ne te pas croire indigne de la vie ,

Après t'être souillé de cette perfidie ?

O ciel ! est-il possible ?

SGANARELLE. Il est trop vrai pour moi .

CÉLIE. Ah ! traître ! scélérat ! âme double et sans foi !

SGANARELLE. La bonne âme!

CÉLIE. Non, non, l'enfer n'a point de gêne
Qui ne soit pour ton crime une trop douce peine!

SGANARELLE. Que voilà bien parler!

CÉLIE. Avoir ainsi traité
Et la même innocence et la même bonté!

SGANARELLE. soupire haut
Hai!

CÉLIE. Un cœur qui jamais n'a fait la moindre chose
A mériter l'affront où ton mepris l'expose!

SGANARELLE. Il est vrai

CÉLIE. Qui bien loin. Mais c'est trop, et ce cœur
Ne sauroit y songer sans mourir de douleur.

SGANARELLE. Ne vous fâchez pas tant, ma très-chère madame;
Mon mal vous touche trop, et vous me percez l'âme.

CÉLIE. Mais ne t'abuse pas jusqu'à te figurer
Qu'à des plaintes sans fruit j'en veuille demeurer
Mon cœur, pour se venger, sait ce qu'il te faut faire,
Et j'y cours de ce pas, rien ne m'en peut distraire

SCÈNE XVII.

SGANARELLE seul

Que le ciel la preserve à jamais de danger!
Voyez quelle bonté de vouloir me venger!
En effet, son courroux, qu'excite ma disgrâce,
M'enseigne hautement ce qu'il faut que je fasse,
Et l'on ne doit jamais souffrir, sans dire mot,
De semblables affronts, à moins qu'être un vrai sot.
Courons donc le chercher, ce pendard qui m'affronte;
Montrons notre courage à venger notre honte.
Vous apprendrez, maroufle, à rire à nos dépens,
Et, sans aucun respect, faire cocus les gens.

(Il revient, après avoir fait quelques pas.)

Doucement, s'il vous plaît, cet homme a bien la mine
D'avoir le sang bouillant et l'âme un peu mutine,
Il pourroit bien, mettant affront dessus affront,
Charger de bois mon dos comme il a fait mon front.
Je hais de tout mon cœur les esprits colériques,
Et porte grand amour aux hommes pacifiques;
Je ne suis point battant, de peur d'être battu,
Et l'humeur debonnaire est ma grande vertu.
Mais mon honneur me dit que d'une telle offense
Il faut absolument que je prenne vengeance.
Ma foi! laissons-le dire autant qu'il lui plaira,
Au diantre qui pourtant rien du tout en fera!

Quand j'aurai fait le brave, et qu'un fer, pour ma peine,
 M'aura d'un vilain coup transpercé la bedaine,
 Que par la ville ira le bruit de mon trépas,
 Dites-moi, mon honneur, en serez-vous plus gras ?
 La bière est un séjour par trop mélancolique,
 Et trop malsain pour ceux qui craignent la colique.
 Et quant à moi, je trouve, ayant tout compassé,
 Qu'il vaut mieux être encor cocu que trépassé.
 Quel mal cela fait-il ? La jambe en devient-elle
 Plus tortue, après tout, et la taille moins belle ?
 Peste soit qui premier trouva l'invention
 De s'affliger l'esprit de cette vision,
 Et d'attacher l'honneur de l'homme le plus sage
 Aux choses que peut faire une femme volage !
 Puisqu'on tient, à bon droit, tout crime personnel,
 Que fait là notre honneur pour être criminel ?
 Des actions d'autrui l'on nous donne le blâme :
 Si nos femmes sans nous ont un commerce infâme,
 Il faut que tout le mal tombe sur notre dos ;
 Elles font la sottise, et nous sommes les sots.
 C'est un vilain abus, et les gens de police
 Nous devraient bien régler une telle injustice.
 N'avons-nous pas assez des autres accidents
 Qui nous viennent happer en dépit de nos dents ?
 Les querelles, procès, faim, soif et maladie,
 Troublent-ils pas assez le repos de la vie,
 Sans s'aller, de surcroît, aviser sottement
 De se faire un chagrin qui n'a nul fondement ?
 Moquons-nous de cela, méprisons les alarmes,
 Et mettons sous nos pieds les soupirs et les larmes.
 Si ma femme a failli, qu'elle pleure bien fort ;
 Mais pourquoi, moi, pleurer, puisque je n'ai point
 En tout cas, ce qui peut m'ôter ma fâcherie, [tort ?
 C'est que je ne suis pas seul de ma confrérie.
 Voir cajoler sa femme, et n'en témoigner rien,
 Se pratique aujourd'hui par force gens de bien.
 N'allons donc point chercher à faire une querelle
 Pour un affront qui n'est que pure bagatelle.
 L'on m'appellera sot de ne me venger pas,
 Mais je le serois fort de courir au trépas.

(Mettant la main sur sa poitrine.)

Je me sens là pourtant remuer une bile
 Qui veut me conseiller quelque action virile ;
 Oui, le courroux me prend ; c'est trop être poltron :
 Je veux résolument me venger du larron.
 Déjà pour commencer, dans l'ardeur qui m'enflamme,
 Je vais dire partout qu'il couche avec ma femme.

SCÈNE XVIII.

GORGIBUS, CÉLIE, LA SUIVANTE DE CÉLIE.

- CÉLIE.** Oui, je veux bien subir une si juste loi :
 Mon père, disposez de mes vœux et de moi ;
 Faites, quand vous voudrez, signer cet hyménée ;
 A suivre mon devoir je suis déterminée ;
 Je prétends gourmander mes propres sentiments,
 Et me soumettre en tout à vos commandements.
- GORGIBUS.** Ah ! voilà qui me plaît, de parler de la sorte.
 Parbleu ! si grande joie à l'heure me transporte,
 Que mes jambes sur l'heure en caprioleroient,
 Si nous n'étions point vus de gens qui s'en riroient :
 Approche-toi de moi ; viens ça que je t'embrasse.
 Une telle action n'a pas mauvaise grâce ;
 Un père, quand il veut, peut sa fille baiser,
 Sans que l'on ait sujet de s'en scandaliser.
 Va, le contentement de te voir si bien née
 Me fera rajeunir de dix fois une année.

SCÈNE XIX.

CÉLIE, LA SUIVANTE DE CÉLIE.

- LA SUIVANTE.** Ce changement m'étonne.
- CÉLIE.** Et lorsque tu sauras
 Par quel motif j'agis, tu m'en estimeras.
- LA SUIVANTE.** Cela pourroit bien être.
- CÉLIE.** Apprends donc que Lélie
 A pu blesser mon cœur par une perfidie ;
 Qu'il étoit en ces lieux sans...
- LA SUIVANTE.** Vais il vient à nous.

SCÈNE XX.

LÉLIE, CÉLIE, LA SUIVANTE DE CÉLIE.

- LÉLIE.** Avant que pour jamais je m'éloigne de vous,
 Je veux vous reprocher au moins en cette place...
- CÉLIE.** Quoi ! me parler encore ! Avez-vous cette audace ?
- LÉLIE.** Il est vrai qu'elle est grande, et votre choix est tel,
 Qu'à vous rien reprocher je serois criminel.
 Vivez, vivez contente et bravez ma mémoire,
 Avec le digne époux qui vous comble de gloire.
- CÉLIE.** Oui, traître ! j'y veux vivre ; et mon plus grand désir,
 Ce seroit que ton cœur en eût du déplaisir.
- LÉLIE.** Qui rend donc contre moi ce courroux légitime ?
- CÉLIE.** Quoi ! tu fais le surpris et demandes ton crime ?

SCÈNE XXI.

CÉLIE, LÉLIE, SGANARELLE armé de pied en cap,
LA SUIVANTE DE CÉLIE.

SGANARELLE. Guerre! guerre mortelle à ce larron d'honneur,
Qui, sans miséricorde, a souillé notre honneur!

CÉLIE à Lélia, lui montrant Sganarelle
Tourne, tourne les yeux, sans me faire répondre.

LÉLIE. Ah! je vois ..

CÉLIE. Cet objet suffit pour te confondre.

LÉLIE. Mais pour vous obliger bien plutôt à rougir.

SGANARELLE à part
Ma colère à présent est en état d'agir;
Dessus ses grands chevaux est monte mon courage;
Et, si je le rencontre, on verra du carnage.
Oui, j'ai juré sa mort, rien ne peut l'empêcher.
Oh! je le trouverai, je veux le dépêcher.

(Tirant son epee a demi, il s'approche de Lélia.)

Au beau milieu du cœur il faut que je lui donne...

LÉLIE se retournant

A qui donc en veut-on?

SGANARELLE. Je n'en veux à personne.

LÉLIE. Pourquoi ces armes-là?

SGANARELLE. C'est un habillement

(A p t)

Que j'ai pris pour la pluie. Ah! quel contentement
J'aurois à le tuer! Prenons-en le courage.

LÉLIE se retournant encore

Hai?

SGANARELLE. Je ne parle pas.

(Après s'être donné des soufflets pour s'exalter.)

Ah! poltron! dont j'enrage;

Lâche! vrai cœur de poule!

CÉLIE à Lélia Il t'en doit dire assez,

Cet objet dont tes yeux nous paroissent blessés.

LÉLIE. Oui, je connois par là que vous êtes coupable

De l'infidélité la plus excusable

Qui jamais d'un amant puisse outrager la foi.

SGANARELLE à part

Que n'ai-je un peu de cœur!

CÉLIE

Ah! cesse devant moi,

Traître! de ce discours l'insolence cruelle!

SGANARELLE à part

Sganarelle, tu vois qu'elle prend ta querelle:

Courage, mon enfant, sois un peu vigoureux.

La, hardi ! tâche à faire un effort généreux,
En le tuant tandis qu'il tourne le derrière.

LÉLIE faisant deux ou trois pas sans dessein, fait retourner Sganarelle, qui s'avançoit pour le tuer

Puisqu'un pareil discours émeut votre colère,
Je dois de votre cœur me montrer satisfait,
Et l'applaudir ici du beau choix qu'il a fait. [dre.

CÉLIE. Oui, oui, mon choix est tel qu'on n'y peut rien repren-

LÉLIE. Allez, vous faites bien de le vouloir défendre.

SGANARELLE. Sans doute, elle fait bien de défendre mes droits
Cette action, monsieur, n'est pas selon les lois :
J'ai raison de m'en plaindre ; et si je n'étois sage,
On verroit arriver un étrange carnage.

LÉLIE. D'où vous naît cette plainte, et quel chagrin brutal...

SGANARELLE. Suffit. Vous savez bien où le bât me fait mal ;
Mais votre conscience et le soin de votre âme
Vous devroient mettre aux yeux que ma femme est ma
Et vouloir, à ma barbe, en faire votre bien, [femme,
Que ce n'est pas du tout agir en bon chrétien.

LÉLIE. Un semblable soupçon est bas et ridicule.

Allez, dessus ce point n'ayez aucun scrupule :
Je sais qu'elle est à vous ; et bien loin de brûler...

CÉLIE. Ah ! qu'ici tu sais bien, traître, dissimuler !

LÉLIE. Quoi ! me soupçonnez-vous d'avoir une pensée
De qui son âme ait lieu de se croire offensée ?
De cette lâcheté voulez-vous me noircir ?

CÉLIE. Parle, parle à lui-même, il pourra t'éclaircir.

SGANARELLE à Célie

Vous me défendez mieux que je ne saurois faire.
Et du biais qu'il faut vous prenez cette affaire.

SCÈNE XXII.

CÉLIE, LÉLIE, SGANARELLE, LA FEMME

DE SGANARELLE, LA SUIVANTE DE CÉLIE.

LA FEMME DE SGANARELLE.

Je ne suis point d'humeur à vouloir contre vous
Faire éclater, madame, un esprit trop jaloux ;
Mais je ne suis point dupe, et vois ce qui se passe :
Il est de certains lieux de fort mauvaise grâce ;
Et votre âme devroit prendre un meilleur emploi
Que de séduire un cœur qui doit n'être qu'à moi.

CÉLIE. La déclaration est assez ingénue.

SGANARELLE à sa femme.

L'on ne demandoit pas, carogne, ta venue :
Tu la viens quereller lorsqu'elle me défend,

- CÉLIE.** Et tu trembles de peur qu'on t'ôte ton-galant.
Allez, ne croyez pas que l'on en ait envie.
(Se tournant vers Lelio)
- LÉLIE.** Tu vois si c'est mensonge, et j'en suis fort ravie.
Que me veut-on conter?
- LA SUIVANTE.** Ma foi ! je ne sais pas
Quand on verra finir ce gâmatias ;
Déjà depuis longtemps je tâche à le comprendre,
Et si plus je l'écoute, et moins je puis l'entendre,
Je vois bien à la fin que je dois m'en mêler.
(Elle se n et entre Lelio et sa maîtresse.)
Répondez-moi par ordre, et me laissez parler.
(A Lelio)
- LÉLIE.** Vous, qu'est-ce qu'à son cœur peut reprocher le vôtre ?
Que l'infidèle a pu me quitter pour un autre ;
Que lorsque, sur le bruit de son hymen fatal,
J'accours tout transporté d'un amour sans égal,
Dont l'ardeur résistait à se croire oubliée,
Mon abord en ces lieux la trouve mariée.
- LA SUIVANTE.** Mariée ! à qui donc ?
- LÉLIE montrant Sganarelle.** A lui.
- LA SUIVANTE.** Comment, à lui ?
- LÉLIE.** Oui-da !
- LA SUIVANTE.** Qui vous l'a dit ?
- LÉLIE.** C'est lui-même, aujourd'hui.
- LA SUIVANTE.** a Sganarelle
Est-il vrai ?
- SGANARELLE.** Moi ? J'ai dit que c'étoit à ma femme
Que j'étois marié.
- LÉLIE.** Dans un grand trouble d'âme,
Tantôt de mon portrait je vous ai vu saisi.
- SGANARELLE.** Il est vrai : le voilà.
- LÉLIE.** a Sganarelle Vous m'avez dit aussi
Que celle aux mains de qui vous avez pris ce gage
Étoit liée à vous des nœuds du mariage.
- SGANARELLE.** Sans doute.
(Montrant sa femme)
Et je l'avois de ses mains arraché,
Et n'eusse pas sans lui découvert son péché.
- LA FEMME DE SGANARELLE.**
Que me viens-tu conter par ta plainte importune ?
Je l'avois sous mes pieds rencontré par fortune ;
Et même, quand, après ton injuste courroux,
(Montrant Lelio)
J'ai fait dans sa foiblesse entrer monsieur chez nous,
Je n'ai pas reconnu les traits de sa peinture.
- CÉLIE.** C'est moi qui du portrait ai cause l'aventure ;

Et je l'ai laissé choir en cette pâmoison

(A Sganarelle)

Qui m'a fait par vos soins remettre à la maison.

LA SUIVANTE. Vous voyez que sans moi vous y seriez encore,
Et vous aviez besoin de mon peu d'ellébore.

SGANARELLE a part

Prendrons-nous tout ceci pour de l'argent comptant ?

Mon front l'a, sur mon âme, eu bien chaude pourtant !

LA FEMME DE SGANARELLE

Ma crainte toutefois n'est pas trop dissipée,

Et, doux que soit le mal, je crains d'être trompée.

SGANARELLE a sa femme

Eh ! mutuellement, croyons-nous gens de bien ;

Je risque plus du mien que tu ne fais du tien,

Accepte sans façon le marche qu'on propose.

LA FEMME DE SGANARELLE

Soit. Mais gare le bois si j'apprends quelque chose !

CÉLIE a Lélie, après avoir parlé bas ensemble

Ah ! dieux ! s'il est ainsi, qu'est-ce donc que j'ai fait ?

Je dois de mon courroux appréhender l'effet.

Où, vous croyants sans foi, j'ai pris, pour ma vengeance,

Le malheureux secours de mon obéissance,

Et depuis un moment mon cœur vient d'accepter

Un hymen que toujours j'eus lieu de rebuter.

J'ai promis à mon père ; et ce qui me désole. .

Mais je le vois venir.

LÉLIE.

Il me tiendra parole.

SCÈNE XXIII.

GORGIBUS, CÉLIE, LÉLIE, SGANARELLE,

LA FEMME DE SGANARELLE, LA SUIVANTE DE CÉLIE

LÉLIE. Monsieur, vous me voyez en ces lieux de retour,
Brûlant des mêmes feux, et mon ardent amour
Verra, comme je crois, la promesse accomplie
Qui me donna l'espoir de l'hymen de Celie

GORGIBUS. Monsieur, que je revois en ces lieux de retour,
Brûlant des mêmes feux, et dont l'ardent amour
Verra, que vous croyez, la promesse accomplie
Qui vous donna l'espoir de l'hymen de Celie,
Très-humble serviteur à votre seigneurie

LÉLIE. Quoi ! monsieur, est-ce ainsi qu'on trahit mon espoir ?

GORGIBUS. Oui, monsieur, c'est ainsi que je fais mon devoir :
Ma fille en suit les lois.

CÉLIE. Mon devoir m'intéresse,
Mon père, à dégager vers lui votre promesse.

GORGIBUS. Est-ce répondre en fille à mes commandements ?
 Tu te demens bientôt de tes bons sentiments.
 Pour Valère, tantôt... Mais j'aperçois son père :
 Il vient assurément pour conclure l'affaire.

SCÈNE XXIV.

**VILLEBREQUIN, GORGIBUS, CÉLIE, LÉLIE,
 SGANARELLE, LA FEMME DE SGANARELLE, LA SUIVANTE**

DE CÉLIE.

GORGIBUS. Qui vous amène ici, seigneur Villebrequin ?

VILLEBREQUIN. Un secret important que j'ai su ce matin,
 Qui rompt absolument ma parole donnée.
 Mon fils, dont votre fille acceptoit l'hyménée,
 Sous des liens caches trompant les yeux de tous,
 Vit depuis quatre mois avec Lise en époux ;
 Et comme des parents le bien et la naissance
 M'ôtent tout le pouvoir d'en casser l'alliance,
 Je vous viens...

GORGIBUS. Brisons là. Si, sans votre congé,
 Valère votre fils ailleurs s'est engagé,
 Je ne vous puis celer que ma fille Célie
 Dès longtemps par moi-même est promise à Lélie,
 Et que, riche en vertu, son retour aujourd'hui
 M'empêche d'agréer un autre époux que lui.

VILLEBREQUIN. Un tel choix me plaît fort.

LÉLIE. Et cette juste envie
 D'un bonheur éternel va couronner ma vie!...

GORGIBUS. Allons choisir le jour pour se donner la foi.

SGANARELLE seul

A-t-on mieux cru jamais être cocu que moi ?
 Vous voyez qu'en ce fait la plus forte apparence
 Peut jeter dans l'esprit une fausse créance.
 De cet exemple-ci ressouvenez-vous bien ;
 Et quand vous verriez tout, ne croyez jamais rien.

FIN DU COCU IMAGINAIRE.

DON GARCIE DE NAVARRE

OU

LE PRINCE JALOUX,

COMÉDIE HÉROIQUE EN CINQ ACTES.

1661

PERSONNAGES.

DON GARCIE , prince de Navarre ,
amant de done Elvire

DONE ELVIRE , princesse de Léon

DON ALPHONSE , prince de Léon ,
cru prince de Castille , sous le
nom de don Sylve

DONE IGNEÈS , comtesse , amante de
don Sylve , aimée par Mauugat

ÉLISE , confidente de done Elvire

DON ALVAR , confident de don
Garcie , amant d'Élise

DON LOPE , autre confident de
don Garcie , amant d'Élise

DON PEDRI , écuyer d'Ignée.

Un Page de done Elvire.

La scene est dans Astorgue , ville d'Espagne , dans le royaume de Léon.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DONE ELVIRE , ÉLISE

DONE ELVIRE. Non, ce n'est point un choix, qui, pour ces deux amants,
Sut régler de mon cœur les secrets sentiments ;
Et le prince n'a point, dans tout ce qu'il peut être,
Ce qui fit préférer l'amour qu'il fait paroître.
Don Sylve, comme lui, fit briller à mes yeux
Toutes les qualités d'un héros glorieux ;
Même éclat de vertus, joint à même naissance,
Me parloit en tous deux pour cette préférence ;
Et je serois encore à nommer le vainqueur,
Si le mérite seul prenoit droit sur un cœur :

Mais ces chaînes du ciel qui tombent sur nos âmes,
Décidèrent en moi les destins de leurs flammes ;
Et toute mon estime, égale entre les deux,
Laissa vers don Garcie entraîner tous mes vœux.

ÉLISE. Cet amour que pour lui votre astre vous inspire,
N'a sur vos actions pris que bien peu d'empire,
Puisque nos yeux, madame, ont pu longtemps douter
Qui de ces deux amants vous vouliez mieux traiter.

DON ELVIRE. De ces nobles rivaux l'amoureuse poursuite
A de lâcheux combats, Elise, m'a réduite.
Quand je regardois l'un, rien ne me reprochoit
Le tendre mouvement où mon âme penchoit ;
Mais je me l'imputois à beaucoup d'injustice,
Quand de l'autre à mes yeux s'offroit le sacrifice :
Et don Sylve, après tout, dans ses soins amoureux,
Me sembloit mériter un destin plus heureux.
Je m'opposois encor ce qu'au sang de Castille
Du feu roi de Leon semble devoir la fille,
Et la longue amitié, qui, d'un étroit lien,
Joignit les intérêts de son père et du mien.

Ainsi, plus dans mon âme un autre prenoit place,
Plus de tous ses respects je plaignois la disgrâce :
Ma pitié, complaisante à ses brûlants soupirs,
D'un dehors favorable amusoit ses desirs,
Et vouloit réparer, par ce foible avantage,
Ce qu'au fond de mon cœur je lui laissois d'outrage.

ÉLISE. Mais son premier amour, que vous avez appris,
Doit de cette contrainte affranchir vos esprits ;
Et puisqu'avant ces soins, où pour vous il s'engage,
Donc Ignès de son cœur avoit reçu l'hommage,
Et que par des liens aussi fermes que doux,
L'amitié vous unit, cette comtesse et vous,
Son secret révèle vous est une matière

A donner à vos vœux liberté tout entière ;
Et vous pouvez, sans crainte, à cet amant confus
D'un devoir d'amitié couvrir tous vos refus.

DON ELVIRE. Il est vrai que j'ai lieu de cherir la nouvelle
Qui m'apprit que don Sylve étoit un infidèle,
Puisque par ses ardeurs mon cœur tyrannisé,
Contre elles à présent se voit autorisé ;
Qu'il en peut justement combattre les hommages,
Et, sans scrupule, ailleurs donner tous ses suffrages,
Mais enfin quelle joie en peut prendre ce cœur,
Si d'une autre contrainte il souffre la rigueur ?
Si d'un prince jaloux l'éternelle foiblesse
Reçoit indignement les soins de ma tendresse,
Et semble préparer, dans mon juste courroux,

Un éclat à briser tout commerce entre nous ?

ÉLISE. Mais, si de votre bouche il n'a point su sa gloire,
Est-ce un crime pour lui que de n'oser la croire,
Et ce qui d'un rival a pu flatter les vœux,
L'autorise-t-il pas à douter de vos vœux ?

DON ELVIRE. Non, non, de cette sombre et lâche jalousie,
Rien ne peut excuser l'étrange frenésie,
Et par mes actions je l'ai trop informé
Qu'il peut bien se flatter du bonheur d'être aimé.
Sans employer la langue, il est des interprètes
Qui parlent clairement des atteintes secrètes.
Un soupir, un regard, une simple rougeur,
Un silence est assez pour expliquer un cœur.
Tout parle dans l'amour, et sur cette matière
Le moindre jour doit être une grande lumière,
Puisque chez notre sexe, où l'honneur est puissant,
On ne montre jamais tout ce que l'on ressent.
J'ai voulu, je l'avoue, ajuster ma conduite,
Et voir d'un œil égal l'un et l'autre mérite :
Mais que contre ses vœux on combat vainement,
Et que la différence est connue aisément
De toutes ces faveurs qu'on fait avec étude,
A celles où du cœur fait pencher l'habitude !
Dans les unes toujours on paroît se forcer.
Mais les autres, hélas ! se font sans y penser ;
Semblables à ces eaux si pures et si belles,
Qui coulent sans effort des sources naturelles.
Ma pitié pour don Sylve avoit beau l'émouvoir,
J'en trahissois les soins sans m'en apercevoir ;
Et mes regards au prince, en un pareil martyre,
En disoient toujours plus que je n'en voulois dire.
ÉLISE. Enfin si les soupçons de cet illustre amant,
Puisque vous le voulez, n'ont point de fondement,
Pour le moins font-ils foi d'une âme bien atteinte,
Et d'autres cheriroient ce qui fait votre plainte.
De jaloux mouvements doivent être odieux,
S'ils partent d'un amour qui de plaît à nos yeux ;
Mais tout ce qu'un amant nous peut montrer d'alarmes
Doit, lorsque nous l'aimons, avoir pour nous des char-
C'est par là que son cœur se peut mieux exprimer, {mes ;
Et, plus il est jaloux, plus nous devons l'aimer.
Ainsi, puisqu'en votre âme un prince magnanime...

DON ELVIRE. Ah ! ne m'avancez point cette étrange maxime !
Partout la jalousie est un monstre odieux ;
Rien n'en peut adoucir les traits injurieux ;
Et plus l'amour est cher qui lui donne naissance.
Plus on doit ressentir les coups de cette offense

Voir un prince emporté qui perd à tous moments
 Le respect que l'amour inspire aux vrais amants
 Qui, dans les soins jaloux où son âme se noie
 Querelle également mon chagrin et ma joie,
 Et dans tous mes regards ne peut rien remarquer
 Qu'en faveur d'un rival il ne veuille expliquer :
 Non, non, par ses soupçons je suis trop offensée ;
 Et, sans déguisement, je te dis ma pensée.
 Le prince don Garcie est cher à mes desirs ;
 Il peut d'un cœur illustre échauffer les soupirs ;
 Au milieu de Léon on a vu son courage
 Me donner de sa flamme un noble témoignage,
 Braver, en ma faveur, des périls les plus grands,
 M'enlever aux desseins de nos lâches tyrans,
 Et, dans ces murs forcés, mettre ma destinée
 A couvert des horreurs d'un indigne hyménée ;
 Et je ne cèle point que j'aurois de l'ennui
 Que la gloire en fût due à quelque autre qu'à lui ;
 Car un cœur amoureux prend un plaisir extrême
 A se voir redevable, Elise, à ce qu'il aime,
 Et sa flamme timide ose mieux éclater,
 Lorsqu'en favorisant elle croit s'acquitter.
 Oui, j'aime qu'un secours, qui hasarde sa tête,
 Semble à sa passion donner droit de conquête ;
 J'aime que mon peril m'ait jetée en ses mains ;
 Et, si les bruits communs ne sont pas des bruits vains,
 Si la bonté du ciel nous ramène mon frère,
 Les vœux les plus ardents que mon cœur puisse faire,
 C'est que son bras encor sur un perfide sang
 Puisse aider à ce frère à reprendre son rang,
 Et, par d'heureux succès d'une haute vaillance,
 Mériter tous les soins de sa reconnaissance ;
 Mais, avant tout cela, s'il pousse mon courroux,
 S'il ne purge ses feux de leurs transports jaloux,
 Et ne les range aux lois que je lui veux prescrire,
 C'est inutilement qu'il prétend donc Elvire :
 L'hymen ne peut nous joindre, et j'abhorre des nœuds
 Qui deviendroient sans doute un enfer pour tous deux.
 Bien que l'on pût avoir des sentiments tout autres,
 C'est au prince, madame, à se régler aux vôtres ;
 Et dans votre billet, ils sont si bien marqués,
 Que quand il les verra de la sorte expliqués...

ÉLISE.

DONK ELVIRE. Je n'y veux point, Elise, employer cette lettre ;
 C'est un soin qu'à ma bouche il me vaut mieux commettre.
 La faveur d'un écrit laisse aux mains d'un amant [tre.
 Des témoins trop constants de notre attachement ;
 Ainsi donc empêchez qu'au prince on ne la livre

ÉLISE. Toutes vos volontés sont des lois qu'on doit suivre.
 J'admire cependant que le ciel ait jeté
 Dans le goût des esprits tant de diversité,
 Et que ce que les uns regardent comme outrage,
 Soit vu par d'autres yeux sous un autre visage.
 Pour moi je trouverois mon sort tout à fait doux,
 Si j'avois un amant qui pût être jaloux;
 Je saurois m'applaudir de son inquiétude;
 Et ce qui pour mon âme est souvent un peu rude,
 C'est de voir don Alvar ne prendre aucun souci
DON ELVIRE Nous ne le croyions pas si proche, le voici.

SCENE II.

DON ELVIRE, DON ALVAR, ÉLISE

DON ELVIRE Votre retour surprend, qu'avez-vous à m'apprendre?
 Don Alphonse vient-il? A-t-on lieu de l'attendre?

DON ALVAR Oui, madame, et ce frère en Castille élève,
 De l'enfer dans ses droits voit le temps arriver
 Jusqu'ici don Louis, qui vit à sa prudence
 Par le feu roi mouant commettre son enfance,
 A cache ses destins aux yeux de tout l'État,
 Pour l'ôter aux fureurs du traître Mauregat,
 Et bien que le tyran, depuis si lâche audace,
 L'ait souvent demandé pour lui rendre sa place,
 Jamais son zèle ardent n'a pris de sûreté
 A l'appât d'un faux de sa fausse équité :
 Mais les peuples enus par cette violence
 Que vous a voulu faire une infâme puissance,
 Ce généreux vieillard a cru qu'il étoit temps
 D'ajouter le succès d'un espoir de vingt ans
 Il a tenté Leon, et ses fidèles trames,
 Des grands, comme du peuple, ont pratiqué les âmes,
 Tandis que la Castille aimoit dix mille bras
 Pour redonner ce prince aux vœux de ses États;
 Il fait auparavant semer sa renommée,
 Et ne veut le montrer qu'en tête d'une armée,
 Que tout prêt à lancer le foudre punisseur,
 Sous qui doit succomber un lâche ravisseur.
 On investit Leon, et don Sylv en personne
 Commande le secours que son père vous donne

DON ELVIRE Un secours si puissant doit flatter notre espoir
 Mais je crains que mon hôte y puisse trop devoir.

DON ALVAR Mais, madame, admettez que, malgré la tempête
 Que votre usurpateur voit gronder sur sa tête,
 Tous les bruits de Leon annoncent pour certain
 Qu'à la comtesse Ignez il va donner la main.

DON ELVIRE. Il cherche dans l'hymen de cette illustre fille
L'appui du grand credit où se voit sa famille;
Je ne reçois rien d'elle, et j'en suis en souci;
Mais son cœur au tyran fut toujours endurci.

ÉLISE. De trop puissants motifs d'honneur et de tendresse
Opposent ses refus aux nœuds dont on la presse
Pour .

DON ALVAR. Le prince entre ici.

SCÈNE III.

DON GARCIE, DON ELVIRE, DON ALVAR, ÉLISE.

DON GARCIE Je viens m'intéresser,
Madame, au doux espoir qu'il vous vient d'annoncer.
Ce frère qui menace un tyran plein de crimes,
Flatte de mon amour les transports légitimes :
Son sort offre à mon bras des périls glorieux
Dont je puis faire hommage à l'éclat de vos yeux,
Et par eux m'acquies, si le ciel m'est propice,
La gloire d'un revers que vous doit sa justice,
Qui va faire à vos pieds choir l'infidélité,
Et rendre à votre sang toute sa dignité.
Mais ce qui plus me plaît d'une attente si chère,
C'est que pour être roi le ciel vous rend ce frère;
Et qu'ainsi mon amour peut éclater au moins
Sans qu'à d'autres motifs on impute ses soins,
Et qu'il soit soupçonné que dans votre personne
Il cherche à me gagner les droits d'une couronne.
Oui, tout mon cœur voudrait montrer aux yeux de tous
Qu'il ne regarde en vous autre chose que vous;
Et cent fois, si je puis le dire sans offense,
Ses vœux se sont armés contre votre naissance;
Loin chaleur indiscrete a d'un destin plus bas
Souhaité le partage à vos divins appas;
Afin que de ce cœur le noble sacrifice
Pût du ciel envers vous réparer l'injustice
Et votre sort tenu des mains de mon amour
Tout ce qu'il doit au sang dont vous tenez le jour.
Mais puisque enfin les cieux, de tout ce juste hommage,
A mes feux prévenus déborent l'avantage,
Trouvez bon que ces feux prennent un peu d'espoir
Sur la mort que mon bras s'appête à faire voir,
Et qu'ils osent braver, par d'illustres services,
D'un frère et d'un État les suffrages propices.

DON ELVIRE Je sais que vous pouvez, prince, en vengeant nos droits,
Faire pour votre amour parler cent beaux exploits;
Mais ce n'est pas assez, pour le prix qu'il espère,

Que l'aveu d'un Etat, et la faveur d'un frère.
 Donc Elvire n'est pas au bout de cet effort,
 Et je vous vois à vaincre un obstacle plus fort.

DON GARCIE. Oui, madame, j'entends ce que vous voulez dire.
 Je sais bien que pour vous mon cœur en vain soupire;
 Et l'obstacle puissant qui s'oppose à mes feux,
 Sans que vous le nommiez, n'est pas secret pour eux.

DON ELVIRE. Souvent on entend mal ce qu'on croit bien entendre;
 Et par trop de chaleur, prince, on se peut méprendre;
 Mais, puisqu'il faut parler, desirez-vous savoir [poir?
 Quand vous pourriez me plaire et prendre quelque es-

DON GARCIE. Ce me sera, madame, une faveur extrême. [aime.

DON ELVIRE. Quand vous saurez m'aimer comme il faut que l'on

DON GARCIE. Eh! que peut-on, hélas! observer sous les cieux,
 Qui ne cède à l'ardeur que m'inspirent vos yeux?

DON ELVIRE. Quand votre passion ne lera rien paraître
 Dont se puisse indigner celle qui l'a fait naître.

DON GARCIE. C'est là son plus grand soin

DON ELVIRE. Quand tous ses mouvements
 Ne prendront pas de moi de trop bas sentiments.

DON GARCIE. Ils vous reverent trop

DON ELVIRE. Quand d'un injuste ombrage

Votre raison saura me repaier l'outrage,
 Et que vous bannirez enfin ce monstre affreux
 Qui de son non venin empoisonne vos feux,
 Cette jalouse humeur dont l'impotent caprice
 Aux vœux que vous m'offrez rend un mauvais office,
 S'oppose à leur attente, et contre eux, à tous coups,
 Aime les mouvements de mon juste courroux.

DON GARCIE. Ah! madame! il est vrai, quelque effort que je fasse,
 Qu'un peu de jalousie en mon cœur trouve place,
 Et qu'un rival, absent de vos divins appas,
 Au repos de ce cœur vient livrer des combats.

Soit caprice ou raison, j'ai toujours la croyance
 Que votre âme en ces lieux souffre de son absence,
 Et que, malgré mes soins, vos soupirs amoureux
 Vont trouver à tous coups ce rival trop heureux.

Mais si de tels soupçons ont de quoi vous déplaire,
 Il vous est bien facile, hélas! de m'y soustraire;

Et leur bannissement, dont j'accepte la loi,
 D pend bien plus de vous qu'il ne dépend de moi;

Oui, c'est vous qui pouvez, par deux mots pleins de
 Contre la jalousie armer toute mon âme, [flamme,

Et, des pleines claires d'un glorieux espoir,
 Dissiper les horreurs que ce monstre y fait choir.

Daignez donc étouffer le doute qui m'accable,
 Et faites qu'un aveu d'une bouche adorable

Me donne l'assurance, au fort de tant d'assauts,
 Que je ne puis trouver dans le peu que je vauz.
DON ELVIRE. Prince, de vus soupçons la tyrannie est grande :
 Au moindre mot qu'il dit, un cœur veut qu'on l'entende,
 Et n'aime pas ces feux dont l'importunité
 Demande qu'on s'explique avec plus de clarté.
 Le premier mouvement qui découvre notre âme,
 Doit d'un amant discret satisfaire la flamme ;
 Et c'est à s'en dedire autoriser nos vœux,
 Que vouloir plus avant pousser de tels aveux.
 Je ne dis point quel choix, s'il m'étoit volontaire,
 Entre don Sylve et vous mon âme pourroit faire,
 Mais vouloir vous contraindre à n'être point jaloux,
 Auroit dit quelque chose à tout autre que vous ;
 Et je croyois cet ordre un assez doux langage,
 Pour n'avoir pas besoin d'en dire davantage.
 Cependant votre amour n'est pas encor content ;
 Il demande un aveu qui soit plus éclatant ;
 Pour l'ôter de scrupule, il me faut, à vous-même,
 En des termes exprès, dire que je vous aime ;
 Et peut-être qu'encor, pour vous en assurer,
 Vous vous obstineriez à m'en faire jurer.

DON GARCIE. Eh bien ! madame, eh bien ! je suis trop téméraire,
 De tout ce qui vous plaît je dois me satisfaire.
 Je ne demande point de plus grande clarté ;
 Je crois que vous avez pour moi quelque bonté,
 Que d'un peu de pitié mon feu vous sollicite,
 Et je me vois heureux plus que je ne mérite.
 C'en est fait, je renonce à mes soupçons jaloux ;
 L'arrêt qui les condamne est un arrêt bien doux,
 Et je reçois la loi qu'il daigne me prescrire,
 Pour affranchir mon cœur de leur injuste empire.

DON ELVIRE. Vous promettez beaucoup, prince ; et je doute fort
 Si vous pourrez sur vous faire ce grand effort.

DON GARCIE. Ah ! madame ! il suffit, pour me rendre croyable,
 Que ce qu'on vous promet doit être inviolable.
 Et que l'heur d'obéir à sa divinité
 Ouvre aux plus grands efforts trop de facilité :
 Que le ciel me déclare une éternelle guerre,
 Que je tombe à vos pieds d'un éclat de tonnerre ;
 Ou, pour perir encor par de plus rudes coups,
 Puisse-je voir sur moi fondre votre courroux,
 Si jamais mon amour descend à la foiblesse
 De manquer aux devoirs d'une telle promesse ;
 Si jamais dans mon âme aucun jaloux transport
 Fait...

SCÈNE IV.

DONE ELVIRE, DON GARCIE, DON ALVAR, ÉLISE,

UN PAGE présentant un billet à done Elvire

DONE ELVIRE. J'en étois en peine, et tu m'obliges fort.
Que le courrier attende.

SCÈNE V.

DONE ELVIRE, DON GARCIE, DON ALVAR, ÉLISE.

DONE ELVIRE bas, à part. A ces regards qu'il jette,
Vois-je pas que déjà cet écrit l'inquiète?
Prodigieux effet de son temperament!

(Haut)

Qui vous arrête, prince, au milieu du serment?

DON GARCIE. J'ai cru que vous aviez quelque secret ensemble,
Et je ne voulois pas l'interrompre.

DONE ELVIRE. Il me semble

Que vous me répondez d'un ton fort altéré.

Je vous vois tout à coup le visage égaré.

Ce changement soudain a lieu de mte surprendre :

D'où peut-il provenir? le pourroit-on apprendre?

DON GARCIE. D'un mal qui tout à coup vient d'attaquer mon cœur.

DONE ELVIRE. Souvent plus qu'on ne croit ces maux ont de rigueur,

Et quelque prompt secours vous seroit nécessaire.

Mais encor, dites-moi, vous prend-il d'ordinaire?

DON GARCIE. Parlois.

DONE ELVIRE. Ah! prince foible! Eh bien! par cet écrit,

Guérissez-le, ce mal; il n'est que dans l'esprit.

DON GARCIE. Par cet écrit, madame? Ah! ma main le refuse!

Je vois votre pensée, et de quoi l'on m'accuse.

Si...

DONE ELVIRE. Lisez-le, vous dis-je, et satisfaites-vous.

DON GARCIE. Pour me traiter après de foible, de jaloux?

Non, non. Je dois ici vous rendre un temoignage

Qu'à mon cœur cet écrit n'a point donné d'ombrage;

Et, bien que vos bontés m'en laissent le pouvoir,

Pour me justifier, je ne veux point le voir.

DONE ELVIRE. Si vous vous obstinez à cette résistance,

J'aurois tort de vouloir vous faire violence;

Et c'est assez enfin que vous avoir pressé

De voir de quelle main ce billet m'est tracé.

DON GARCIE. Ma volonté toujours vous doit être soumise :

Si c'est votre plaisir que pour vous je le lise,

Je consens volontiers à prendre cet emploi.

DON ELVIRE. Oui, oui, prince, tenez, vous le lirez pour moi.

DON GARCIE. C'est pour vous obéir, au moins, et je puis dire...

DON ELVIRE. C'est ce que vous voudrez : dépêchez-vous de lire.

DON GARCIE. Il est de done Ignès, à ce que je connoi.

DON ELVIRE. Oui. Je m'en rejouis et pour vous et pour moi.

DON GARCIE lit. « Malgré l'effort d'un long mépris,
 » Le tyran toujours m'aime, et, depuis votre absence,
 » Vers moi, pour me porter au dessein qu'il a pris,
 » Il semble avoir tourné toute sa violence,
 » Dont il poursuivoit l'alliance
 » De vous et de son fils.
 » Ceux qui sur moi peuvent avoir empire,
 » Par de lâches motifs qu'un faux honneur inspire,
 » Approuvent tous cet indigne lieu.
 » J'ignore encor par où finira mon martyre;
 » Mais je mourrai plutôt que de consentir rien.
 » Puissiez-vous jouir, belle Elvire,
 » D'un destin plus doux que le mien!
 » DONE IGNÈS. »

Dans la haute vertu son âme est affermie.

DON ELVIRE. Je vais faire réponse à cette illustre amie.
 Cependant, apprenez, prince, à vous mieux armer
 Contre ce qui prend droit de vous trop alarmer.
 J'ai calmé votre trouble avec cette lumière,
 Et la chose a passé d'une douce manière;
 Mais, à n'en point mentir, il seroit des moments
 Où je pourrois entrer dans d'autres sentiments.

DON GARCIE. Eh quoi! vous croyez donc...

DON ELVIRE. Je crois ce qu'il faut croire.

Adieu. De mes avis conservez la mémoire;
 Et s'il est vrai pour moi que votre amour soit grand,
 Donnez-en à mon cœur les preuves qu'il prétend.

DON GARCIE. Croyez que désormais c'est toute mon envie,
 Et qu'avant qu'y manquer je veux perdre la vie.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLISE, DON LOPE.

ÉLISE. Tout ce que fait le prince, à parler franchement,
 N'est pas ce qui me donne un grand étonnement;
 Car que d'un noble amour une âme bien saisie
 En pousse les transports jusqu'à la jalousie;

Que de doutes fréquents ses vœux soient traversés ;
 Il est fort naturel, et je l'approuve assez.
 Mais ce qui me surprend, don Lope, c'est d'entendre
 Que vous lui préparez les soupçons qu'il doit prendre,
 Que votre âme les forme, et qu'il n'est en ces lieux,
 Fâcheux que par vos soins, jaloux que par vos yeux.
 Encore un coup, don Lope, une âme bien éprise,
 Des soupçons qu'elle prend ne merend point surprise ;
 Mais qu'on ait sans amour tous les soins d'un jaloux,
 C'est une nouveauté qui n'appartient qu'à vous.

DON LOPE.

Que sur cette conduite à son aise l'on glose,
 Chacun règle la sienne au but qu'il se propose,
 Et, rebute par vous des soins de mon amour,
 Je songe auprès du prince à bien faire ma cour.

ÉLISE.

Mais savez-vous qu'enfin il fera mal la sienne,
 S'il faut qu'en cette humeur votre esprit l'entretienne ?
 Et quand, charmante Elise, a-t-on vu, s'il vous plaît,
 Qu'on cherche auprès des grands que son propre intérêt
 Qu'un parfait courtisan veuille charger leur suite [rêt ?
 D'un censeur des défauts qu'on tiout en leur conduite ?
 Et s'aïlle inquiéter si son discours leur nuit,
 Pourvu que sa fortune en tire quelque fruit ?
 Tout ce qu'on fait ne va qu'à se mettre en leur grâce ;
 Par la plus courte voie on y cherche une place,
 Et les plus prompts moyens de gagner leur faveur,
 C'est de flatter toujours le foible de leur cœur,
 D'applaudir en aveugle à ce qu'ils veulent faire,
 Et n'appuyer jamais ce qui peut leur déplaire :
 C'est là le vrai secret d'être bien auprès d'eux.
 Les utiles conseils sont passer pour fâcheux,
 Et vous laissent toujours hors de la confiance,
 Où vous jette d'abord l'adroite complaisance.

ÉLISE.

Enfin, on voit partout que l'art des courtisans
 Ne tend qu'à profiter des faiblesses des grands,
 A nourrir leurs erreurs, et jamais dans leur âme
 Ne porter les avis des choses qu'on y blâme
 Ces maximes un temps leur peuvent succéder ;
 Mais il est des revers qu'on doit appréhender,
 Et dans l'esprit des grands, qu'on tâche de surprendre,
 Un rayon de lumière à la fin peut descendre,
 Qui sur tous ces flatteurs venge équitablement
 Ce qu'a fait à la gloire un long aveuglement.
 Cependant je dirai que votre âme s'explique
 Un peu bien librement sur votre politique ;
 Et ces nobles motifs, au prince rapportés,
 Serviroient assez mal vos assiduités.

DON LOPE.

Outre que je pourrois désavouer sans blâme

Ces libres vérités sur quoi s'ouvre mon âme,
 Je sais fort bien qu'Élise a l'esprit trop discret
 Pour aller divulguer cet entretien secret.
 Qu'ai-je dit après tout, que sans moi l'on ne sache ?
 Et dans mon procédé que faut-il que je cache ?
 On peut craindre une chute avec quelque raison,
 Quand on met en usage ou ruse ou trahison.
 Mais qu'ai-je à redouter, moi, qui partout n'avance
 Que les soins approuvés d'un peu de complaisance,
 Et qui suis seulement par d'utiles leçons
 La pente qu'a le prince à de jaloux soupçons ?
 Son âme semble en vivre, et je mets mon étude
 A trouver des raisons à son inquiétude,
 A voir de tous côtés s'il ne se passe rien
 A fournir le sujet d'un secret entretien ;
 Et quand je puis venir, ensté d'une nouvelle,
 Donner à son repos une atteinte mortelle,
 C'est lors que plus il m'aime, et je vois sa raison
 D'une audience avide avaler ce poison,
 Et m'en remercier comme d'une victoire
 Qui combleroit ses jours de bonheur et de gloire.
 Mais mon rival paroît, je vous laisse tous deux,
 Et bien que je renonce à l'espoir de vos vœux,
 J'aurois un peu de peine à voir qu'en ma présence
 Il reçût des effets de quelque préférence :
 Et je veux, si je puis, m'épargner ce souci.
 Tout amant de bon sens en doit user ainsi.

ÉLISE.

SCÈNE II.

DON ALVAR, ÉLISE.

DON ALVAR. Enfin nous apprenons que le roi de Navarre
 Pour les desirs du prince aujourd'hui se déclare ;
 Et qu'un nouveau renfort de troupes nous attend
 Pour le fameux service où son amour prétend.
 Je suis surpris, pour moi, qu'avec tant de vitesse
 On ait fait avancer Mais ..

SCÈNE III.

DON GARCIE, ÉLISE. DON ALVAR.

DON GARCIE. Que fait la princesse ?
 ÉLISE. Quelques lettres, seigneur ; je le présume ainsi ;
 Mais elle va savoir que vous êtes ici.
 DON GARCIE. J'attendrai qu'elle ait fait.

SCÈNE IV.

DON GARCIE *seul*

Près de souffrir sa vue,
 D'un trouble tout nouveau je me sens l'âme emue;
 Et la crainte, mêlée à mon ressentiment,
 Jette par tout mon corps un soudain tremblement.
 Prince, prends garde au moins qu'un aveugle caprice
 Ne te conduise ici dans quelque précipice,
 Et que de ton esprit les desordres puissants
 Ne donnent un peu trop au rapport de tes sens;
 Consulte ta raison, prends sa clarté pour guide;
 Vois si de tes soupçons l'apparence est solide,
 Ne demeures pas leur voix, mais aussi garde bien
 Que, pour les croire trop, ils ne t'imposent rien;
 Qu'à tes premiers transports ils n'osent trop permettre,
 Et relis posément cette moitié de lettre.
 Ah' qu'est-ce que mon cœur, trop digne de pitié,
 Ne voudroit pas donner pour son autre moitié!
 Mais, après tout, que dis-je ? Il suffit bien de l'une,
 Et n'en voilà que trop pour voir mon infortune :

- « Quoique votre rival...
- « Vous devez toutefois vous...
- « Et vous avez en vous à...
- « L'obstacle le plus grand...
- « Je chéris tendrement ce...
- « Pour me tirer des mains de. .
- « Son amour, ses devoirs...
- « Mais il m'est odieux avec...
- « Otez donc à vos feux ce...
- « Méitez les regards que l'on ..
- « Et lorsqu'il vous oblige ..
- « Ne vous obstinez point à... »

Oui, mon sort par ces mots est assez éclairci;
 Son cœur, comme sa main, se fait connoître ici;
 Et les sens imparfaits de cet écrit funeste,
 Pour s'expliquer à moi, n'ont pas besoin du reste.
 Toutefois dans l'abord agissons doucement,
 Couvrons à l'infidèle un vif ressentiment;
 Et, de ce que je tiens ne donnant point l'indice,
 Confondons son esprit par son propre artifice.
 La voici. Ma raison, renferme mes transports,
 Et rends-moi pour un temps maîtresse du dehors.

SCÈNE V.

DON ELVIRE, DON GARCIE.

DON ELVIRE. Vous avez bien voulu que je vous fisse attendre ?

DON GARCIE *bas, à part.*

Ah ! qu'elle cache bien...

DON ELVIRE. On vient de nous apprendre

Que le roi votre père approuve vos projets,
Et veut bien que son fils nous rende nos sujets ;
Et mon âme en a pris une allégresse extrême.

DON GARCIE. Oui, madame, et mon cœur s'en réjouit de même ;
Mais...

DON ELVIRE. Le tyran sans doute aura peine à parer
Les foudres que partout il entend murmurer ;
Et j'ose me flatter que le même courage
Qui peut bien me soustraire à sa brutale rage,
Et dans les murs d'Astorgue, arraché de ses mains,
Me faire un sûr asile à braver ses desseins,
Pourra, de tout Leon achevant la conquête,
Sous ses nobles efforts faire choir cette tête.

DON GARCIE. Le succès en pourra parler dans quelques jours...
Mais, de grâce, passons à quelque autre discours.
Puis-je, sans trop oser, vous prier de me dire
A qui vous avez pris, madame, soin d'écrire,
Depuis que le destin nous a conduits ici ?

DON ELVIRE. Pourquoi cette demande, et d'où vient ce souci ?

DON GARCIE. D'un désir curieux de pure fantaisie

DON ELVIRE. La curiosité naît de la jalousie.

DON GARCIE. Non, ce n'est rien du tout de ce que vous pensez,
Vos ordres de ce mal me défendent assez.

DON ELVIRE. Sans chercher plus avant quel intérêt vous presse,
J'ai deux fois à Leon écrit à la comtesse,
Et deux fois au marquis don Louis à Burgos.
Avec cette réponse êtes-vous en repos ?

DON GARCIE. Vous n'avez point écrit à quelque autre personne,
Madame ?

DON ELVIRE. Non, sans doute, et ce discours m'étonne.

DON GARCIE. De grâce, songez bien, avant que d'assurer.

En manquant de mémoire, on peut se parjurer.

DON ELVIRE. Ma bouche, sur ce point, ne peut être parjure.

DON GARCIE. Elle a dit toutefois une haute imposture

DON ELVIRE. Prince ?

DON GARCIE. Madame ?

DON ELVIRE. O ciel ! quel est ce mouvement ?

Avez-vous, dites-moi, perdu le jugement ?

DON GARCIE. Oui, oui, je l'ai perdu, lorsque dans votre vue
J'ai pris, pour mon malheur, le poison qui me tue,
Et que j'ai cru trouver quelque sincérité
Dans les traîtres appas dont je fus enchanté.

DON ELVIRE. De quelle trahison pouvez-vous donc vous plaindre ?

DON GARCIE. Ah ! que ce cœur est double et sait bien l'art de feindre !
Mais tous moyens de fuir lui vont être soustraits.
Jetez ici les yeux, et connoissez vos traits :
Sans avoir vu le reste, il m'est assez facile
De découvrir pour qui vous employez ce style.

DON ELVIRE. Voilà donc le sujet qui vous trouble l'esprit ?

DON GARCIE. Vous ne rougissez pas en voyant cet écrit ?

DON ELVIRE. L'innocence à rougir n'est point accoutumée.

DON GARCIE. Il est vrai qu'en ces lieux on la voit opprimée.
Ce billet démenti pour n'avoir point de seing...

DON ELVIRE. Pourquoi le démentir, puisqu'il est de ma main ?

DON GARCIE. Encore est-ce beaucoup que, de franchise pure,
Vous demeuriez d'accord que c'est votre écriture ;
Mais ce sera, sans doute, et j'en serois garant,
Un billet qu'on envoie à quelque indifférent ;
Ou, du moins, ce qu'il a de tendresse évidente
Sera pour une amie, ou pour quelque parente.

DON ELVIRE. Non, c'est pour un amant que ma main l'a formé ;
Et, j'ajoute de plus, pour un amant aimé.

DON GARCIE. Et je puis ! ô perfide !...

DON ELVIRE. Arrêtez, prince indigne,
De ce lâche transport l'égarément insigne.
Bien que de vous mon cœur ne prenne point de loi,
Et ne doive en ces lieux aucun compte qu'à soi,
Je veux bien me purger, pour votre seul supplice,
Du crime que m'impose un insolent caprice.
Vous serez éclairci, n'en doutez nullement.
J'ai ma défense prête en ce même moment.
Vous allez recevoir une pleine lumière.
Mon innocence ici paroîtra tout entière ;
Et je veux, vous mettant juge en votre intérêt,
Vous faire prononcer vous-même votre arrêt.

DON GARCIE. Ce sont propos obscurs qu'on ne sauroit comprendre.

DON ELVIRE. Bientôt à vos dépens vous me pourrez entendre.
Élise, holà !

SCÈNE VI.

DON GARCIE, DON ELVIRE, ÉLISE.

ÉLISE. Madame.

DON ELVIRE à don Garcie. Observez bien au moins
Si j'ose à vous tromper employer quelques soins ;

Si, par un seul coup d'œil, ou geste qui l'instruise,
Je cherche de ce coup à parer la surprise.

(A Élise)

ÉLISE. Le billet que tantôt ma main avoit tracé,
Répondez promptement, où l'avez-vous laissé ?
Madame, j'ai sujet de m'avouer coupable.
Je ne sais comme il est demeuré sur ma table;
Mais on vient de m'apprendre en ce même moment
Que don Lope, venant dans mon appartement,
Par une liberté qu'on lui voit se permettre,
A sureté partout et trouvé cette lettre.
Comme il la déplioit, Léonor a voulu
S'en saisir promptement avant qu'il eût rien lu;
Et se jetant sur lui, la lettre contestée
En deux justes moities dans leurs mains est restée;
Et don Lope, aussitôt prenant un prompt essor,
A dérobé la sienne aux soins de Léonor.

DON ELVIRE. Avez-vous ici l'autre ?

ÉLISE. Oui, la voilà, madame.

(A don Garcie)

DON ELVIRE. Donnez. Nous allons voir qui mérite le blâme.
Avec votre motte rassemblez celle-ci.

Lisez, et hautement, je veux l'entendre aussi.

DON GARCIE. Au prince don Garcie. Ah !

DON ELVIRE. Achevez de lire ;
Votre âme pour ce mot ne doit pas s'interdire.

DON GARCIE. 1. Quoique votre rival, prince, alarme votre âme,
2. Vous devez toutefois vous craindre plus que lui ;
3. Et vous avez en vous à détruire aujourd'hui
4. L'obstacle le plus grand que trouve votre flamme.

5. Je chéris tendrement ce qu'a fait don Garcie
6. Pour me tirer des mains de mes fiers ravisseurs.
7. Son amour, ses devoirs ont pour moi des douceurs ;
8. Mais il m'est odieux avec sa jalousie.

9. Otez donc à vos feux ce qu'ils en font paroître,
10. Méritez les regards que l'on jette sur eux ;
11. Et, lorsqu'on vous oblige à vous tenir heureux,
12. Ne vous obstinez point à ne pas vouloir l'être.

DON ELVIRE. Eh bien ! que dites-vous ?

DON GARCIE. Ah ! madame ! je dis

Qu'à cet objet mes sens demeurent interdits ;
Que je vois dans ma plainte une horrible injustice,
Et qu'il n'est point pour moi d'assez cruel supplice.

DON ELVIRE. Il suffit. Apprenez que si j'ai souhaité
Qu'à vos yeux cet écrit pût être présenté,

C'est pour le démentir, et cent fois me dédire
De tout ce que pour vous vous y venez de lire.
Adieu, prince.

DON GARCIE. Madame, hélas ! où fuyez-vous ?

DON ELVIRE. Où vous ne serez point, trop odieux jaloux.

DON GARCIE. Ah ! madame, excusez un amant misérable
Qu'un sort prodigieux a fait vers vous coupable,
Et qui, bien qu'il vous cause un courroux si puissant,
Eût été plus blâmable à rester innocent.
Car, enfin, peut-il être une âme bien atteinte
Dont l'espoir le plus doux ne soit mêlé de crainte ?
Et pourriez-vous penser que mon cœur eût aimé,
Si ce billet fatal ne l'eût point alarmé ;
S'il n'avoit point freiné des coups de cette foudre,
Dont je me figurois tout mon bonheur en poudre ?
Vous-même, dites-moi si cet événement
N'eût pas dans mon erreur jeté tout autre amant ;
Si d'une preuve, hélas ! qui me sembloit si claire,
Je pouvois démentir...

DON ELVIRE. Oui, vous le pouviez faire ;
Et dans mes sentiments, assez bien déclarés,
Vos doutes rencontroient des garants assurés,
Vous n'aviez rien à craindre ; et d'autres, sur ce gage,
Auroient du monde entier brave le témoignage.

DON GARCIE. Moins on mérite un bien qu'on nous fait espérer,
Plus notre âme a de peine à pouvoir s'assurer.
Un sort trop plein de gloire à nos yeux est fragile,
Et nous laisse aux soupçons une pente facile.
Pour moi, qui crois si peu mériter vos bontés,
J'ai douté du bonheur de mes témérités ;
J'ai cru que dans ces lieux rangés sous ma puissance,
Votre âme se forçoit à quelque complaisance ;
Que, déguisant pour moi votre sévérité...

DON ELVIRE. Et je pourrois descendre à cette lâcheté !
Moi, prendre le parti d'une honteuse feinte !
Agir par les motifs d'une servile crainte !
Trahir mes sentiments ! et, pour être en vos mains,
D'un masque de fauve vous couvrir mes dédains !
La gloire sur mon cœur auroit si peu d'empire !
Vous pouvez le penser, et vous me l'osez dire !
Apprenez que ce cœur ne sait point s'abaisser ;
Qu'il n'est rien sous les cieux qui puisse l'y forcer
Et, s'il vous a fait voir, par une erreur insigne,
Des marques de bonté dont vous n'étiez pas digne,
Qu'il saura bien montrer, malgré votre pouvoir
La haine que pour vous il se résout d'avoir,
Braver votre furie, et vous faire connoître

DON GARCIE. Qu'il n'a point été lâche, et ne veut jamais l'être.
 Eh bien ! je suis coupable, et ne m'en défends pas,
 Mais je demande grâce à vos divins appas ;
 Je la demande au nom de la plus vive flamme
 Dont jamais deux beaux yeux aient fait brûler une âme.
 Que si votre courroux ne peut être apaisé,
 Si mon crime est trop grand pour se voir excusé,
 Si vous ne regardez ni l'amour qui le cause,
 Ni le vif repentir que mon cœur vous expose,
 Il faut qu'un coup heureux, et me faisant mourir,
 M'arrache à des tourments que je ne puis souffrir.
 Non, ne presumez pas qu'ayant su vous déplaire,
 Je puisse vivre une heure avec votre colère
 Déjà de ce moment la barbare longueur
 Sous ses cuisants remords fait succomber mon cœur,
 Et de mille vautours les blessures cruelles
 N'ont rien de comparable à ses douleurs mortelles
 Madame, vous n'avez qu'à me le déclarer ;
 S'il n'est point de pardon que je doive espérer,
 Cette épée aussitôt, par un coup favorable,
 Va percer, à vos yeux, le cœur d'un misérable ;
 Ce cœur, ce traître cœur, dont les perplexités
 Ont si fort outragé vos extrêmes bontés ;
 Trop heureux, en mourant, si ce coup légitime
 Efface en votre esprit l'image de mon crime,
 Et ne laisse aucuns traits de votre aversion
 Au faible souvenir de mon affection.
 C'est l'unique laveur que demande ma flamme

DON ELVIRE. Ah ! prince trop cruel !

DON GARCIE. Dites, parlez, madame.

DON ELVIRE. Faut-il encoi pour vous conserver des bontés,
 Et vous voir m'outrager par tant d'indignités ?

DON GARCIE. Un cœur ne peut jamais outrager quand il aime ;
 Et ce que fait l'amour, il l'excuse lui-même

DON ELVIRE. L'amour n'excuse point de tels emportements.

DON GARCIE. Tout ce qu'il a d'aideur passe en ses mouvements ;
 Et plus il devient fort, plus il trouve de peine .

DON ELVIRE. Non, ne m'en parlez point, vous méritez ma haine.

DON GARCIE. Vous me laissez donc ?

DON ELVIRE. J'y veux tâcher, au moins.

Mais, hélas ! je crains bien que j'y perde mes soins
 Et que tout le courroux qu'excite votre offense
 Ne puisse jusque-là faire aller ma vengeance.

DON GARCIE. D'un supplice si grand ne tentez point l'effort,
 Puisque pour vous venger je vous offre ma mort ;
 Prononcez-en l'arrêt, et j'obéis sur l'heure.

DON ELVIRE. Qui ne sauroit haïr ne peut vouloir qu'on meure.

DON GARCIE. Et moi, je ne puis vivre, à moins que vos bontés
 Accordez un pardon à mes témérités.

Résolvez l'un des deux, de punir ou d'absoudre.

DON ELVIRE. Hélas ! j'ai trop fait voir ce que je puis résoudre :
 Par l'aveu d'un pardon n'est-ce pas se trahir,
 Que dit au criminel qu'on ne le peut haïr ?

DON GARCIE. Ah ! c'en est trop ; souffrez, adorable princesse...

DON ELVIRE. Laissez : je me veux mal d'une telle foiblesse.

DON GARCIE seul.

Enfin je suis...

SCÈNE VII.

DON GARCIE, DON LOPE.

DON LOPE. Seigneur, je viens vous informer
 D'un secret dont vos feux ont droit de s'alarmer.

DON GARCIE. Ne me viens point parler de secret ni d'alarme
 Dans les doux mouvements du transport qui me char-
 Apres ce qu'à mes yeux on vient de présenter, [me.
 Il n'est point de soupçons que je doive écouter ;
 Et d'un divin objet la bonte sans pareille
 A tous ces vains rapports doit fermer mon oreille,
 Ne m'en fais plus

DON LOPE. Seigneur, je veux ce qu'il vous plaît.
 Mes soins en tout ceci n'ont que votre intérêt
 J'ai cru que le secret que je viens de surprendre
 Méritoit bien qu'en hâte on vous le vint apprendre ;
 Mais puisque vous voulez que je n'en touche rien,
 Je vous dirai, seigneur, pour changer d'entretien,
 Que déjà dans Leon on voit chaque famille
 Lever le masque au bruit des troupes de Castille,
 Et que surtout le peuple y fait pour son vrai roi
 Un éclat à donner au tyran de l'effroi

DON GARCIE. La Castille du moins n'aura pas la victoire
 Sans que nous essayions d'en partager la gloire ;
 Et nos troupes aussi peuvent être en état
 D'imprimer quelque crainte au cœur du Mauregat
 Mais quel est ce secret dont tu voulois m'instruire ?
 Voyons un peu

DON LOPE. Seigneur, je n'ai rien à vous dire.

DON GARCIE. Va, va, parle, mon cœur t'en donne le pouvoir..

DON LOPE. Vos paroles, seigneur, m'en ont trop fait savoir,
 Et puisque mes avis ont de quoi vous déplaire,
 Je saurai désormais trouver l'art de me taire.

DON GARCIE. Enfin je veux savoir la chose absolument.

DON LOPE. Je ne ré-lique point à ce commandement.

Mais, seigneur, en ce lieu le devoir de mon zèle
Trahiroit le secret d'une telle nouvelle.
Sortons pour vous l'apprendre ; et sans rien embrasser,
Vous-même vous verrez ce qu'on en doit penser.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

DONE ELVIRE, ÉLISE.

DONE ELVIRE. Élise, que dis-tu de l'étrange foiblesse
Que vient de témoigner le cœur d'une princesse?
Que dis-tu de me voir tomber si promptement
De toute la chaleur de mon ressentiment?
Et malgré tant d'éclat, relâcher mon courage
Au pardon trop honteux d'un si cruel outrage?

ÉLISE. Moi, je dis que d'un cœur que nous pouvons chérir,
Une injure sans doute est bien dure à souffrir;
Mais que, s'il n'en est point qui davantage irrite
Il n'en est point aussi qu'on pardonne si vite,
Et qu'une capable ame triomphe à nos genoux [roux,
De tous les prompts transports du plus bouillant cour-
D'autant plus aisément, madame, quand l'offense
Dans un excès d'amour peut trouver sa naissance.
Ainsi, quelque depit que l'on vous ait causé,
Je ne m'étonne point de le voir apaisé;
Et je sais quel pouvoir, malgré votre menace,
À de pareils forfaits donnera toujours grâce.

DONE ELVIRE. Ah! sache, quelque ardeur qui m'impose des lois,
Que mon front a rougi pour la dernière fois;
Et que, si désormais on pousse ma colère,
Il n'est point de retour qu'il faille qu'on espère.
Quand je pourrois reprendre un tendre sentiment,
C'est assez contre lui que l'éclat d'un serment :
Car enfin, un esprit qu'un peu d'orgueil inspire
Trouve beaucoup de honte à se pouvoir dedire;
Et souvent, aux dépens d'un pénible combat,
Fait sur ses propres vœux un illustre attentat,
S'obstine par honneur, et n'a rien qu'il n'immole
À la noble fierte de tenir sa parola.
Ainsi, dans le pardon que l'on vient d'obtenir,
Ne prends point de clartés pour régler l'avenir;
Et quoi qu'à mes destins la fortune prépare,

Crois que je ne puis être au prince de Navarre,
Que de ces noirs accès qui troublent sa raison
Il n'ait fait éclater l'entière guérison,
Et réduit tout mon cœur, que ce mal persécute,
A n'en plus redouter l'affront d'une rechute.

ÉLISE. Mais quel affront nous fait le transport d'un jaloux?

DON ELVIRE. En est-il un qui soit plus digne de courroux?
Et puisque notre cœur fait un effort extrême
Lorsqu'il se peut résoudre à confesser qu'il aime,
Puisque l'honneur du sexe, en tout temps rigoureux,
Oppose un fort obstacle à de pareils aveux,
L'ayant qui voit pour lui franchir un tel obstacle
Doit-il impunément douter de cet oracle?

ÉLISE. Et n'est-il pas coupable, alors qu'il ne croit pas
Ce qu'on ne dit jamais qu'après de grands combats?

Moi, je tiens que toujours un peu de défiance
En ces occasions n'a rien qui nous offense;
Et qu'il est dangereux qu'un cœur qu'on a charmé
Soit trop persuadé, madame, d'être aimé,
Si . .

DON ELVIRE. N'en disputons plus. Chacun a sa pensée.
C'est un scrupule enfin dont mon âme est blessée;
Et contre mes desirs, je sens je ne sais quoi
Me prédire un éclat entre le prince et moi,
Qui, malgré ce qu'on doit aux vertus dont il brille ..
Mais, à ciel! en ces lieux don Sylve de Castille!

SCÈNE II.

DON ELVIRE, DON ALPHONSE *ou don Sylve*, ÉLISE.

DON ELVIRE. Ah! seigneur, par quel sort vous vois-je maintenant?

DON ALPHONSE. Je sais que mon abord, madame, est surprenant,
Et qu'être sans éclat entre dans cette ville,
Dont l'ordre d'un rival rend l'accès difficile;
Qu'avoir pu me soustraire aux yeux de ses soldats,
C'est un événement que vous n'attendiez pas.
Mais si j'ai dans ces lieux franchi quelques obstacles,
L'aideur de vous revoir peut bien d'autres miracles;
Tout mon cœur a senti par de trop rudes coups
Le rigoureux destin d'être éloigné de vous,
Et je n'ai pu nier au tourment qui le tue,
Quelques moments secrets d'une si chère vue.
Je tiens vous dire donc que je rends grâce aux cieux
De vous voir hors des mains d'un tyran odieux;
Mais parmi les douceurs d'une telle aventure,
Ce qui m'est un sujet d'éternelle torture,

C'est de voir qu'à mon bras les rigneurs de mon sort
 Ont envié l'honneur de cet illustre effort,
 Et fait à mon rival, avec trop d'injustice,
 Offrir les doux périls d'un si funeux service.
 Oui, madame, j'avois, pour rompre vos liens
 Des sentiments, sans doute, aussi beaux que les siens.
 Et je pouvois pour vous gagner cette victoire,
 Si le ciel n'eût voulu m'en dérober la gloire.

DON ELVIRE. Je sais, seigneur, je sais que vous avez un cœur
 Qui des plus grands périls vous peut rendre vainqueur;
 Et je ne doute point que ce généreux zèle
 Dont la chaleur vous pousse à venger ma querelle
 N'eût, contre les efforts d'un indigne projet,
 Pu faire en ma faveur tout ce qu'un autre a fait.
 Mais, sans cette action dont vous étiez capable,
 Mon sort à la Castille est assez redevable.
 On sait ce qu'en anxi plein d'ardeur et de foi,
 Le comte votre père a fait pour le feu roi :
 Après l'avoir aidé jusqu'à l'heure dernière,
 Il donne en ses Etats un asile à mon frère ;
 Quatre lustres entiers il y cache son sort
 Aux barbares fureurs de quelque lâche effort,
 Et pour rendre à son front l'éclat d'une couronne,
 Contre nos ravisseurs vous marchez en personne.
 N'êtes-vous pas content ? Et ces soins généreux
 Ne m'attachent-ils point par d'assez puissants nœuds ?
 Quoi ! votre âme, seigneur, seroit-elle obstinée
 À vouloir asservir toute ma destinée ?
 Et faut-il que jamais il ne tombe sur nous
 L'ombre d'un seul bienfait, qu'il ne vienne de vous ?
 Ah ! souffrez, dans les maux où mon destin m'expose,
 Qu'au soin d'un autre aussi je doive quelque chose ;
 Et ne vous plaignez point de voir un autre bras
 Acquérir de la gloire où le vôtre n'est pas.

DON ALPHONSE. Oui, madame, mon cœur doit cesser de s'en plaindre ;
 Avec trop de raison vous voulez m'y contraindre,
 Et c'est injustement qu'on se plaint d'un malheur,
 Quand un autre plus grand s'offre à notre douleur
 Ce secours d'un rival m'est un cruel martyre ;
 Mais, hélas ! de mes maux, ce n'est pas là le pire :
 Le coup, le rude coup dont je suis atterré,
 C'est de me voir par vous ce rival préféré.
 Oui, je ne vois que trop que ses feux pleins de gloire,
 Sur les miens dans votre âme emportent la victoire
 En cette occasion de servir vos appas,
 Cet avantage offert de signaler son bras,
 Cet éclatant exploit qui vous fut salutaire,

N'est que le pur effet du bonheur de vous plaire;
 Que le secret pouvoir d'un astre merveilleux,
 Qui fait tomber la gloire où s'attachent vos vœux.
 Ainsi, tous mes efforts ne seront que fumée.
 Contre vos fiers tyrans je conduis une armée,
 Mais je marche en tremblant à cet illustre emploi,
 Assuré que vos vœux ne seront pas pour moi;
 Et que, s'ils sont suivis, la fortune prépare
 L'heur des plus beaux succès aux soins de la Navarre.
 Ah! madame, faut-il me voir précipité
 De l'espoir glorieux dont je m'étois flatté!
 Et ne puis-je savoir quels crimes on m'impute,
 Pour avoir mérité cette effroyable chute?

DON ELVIRE. Ne me demandez rien avant que regarder
 Ce qu'à mes sentiments vous devez demander,
 Et sur cette froideur qui semble vous confondre,
 Répondez-vous, seigneur, ce que je puis répondre;
 Car enfin tous vos soins ne sauroient ignorer
 Quels secrets de votre âme on m'a su déclarer;
 Et je la crois, cette âme, et trop noble et trop haute,
 Pour vouloir m'obliger à commettre une faute.
 Vous-même, dites-vous s'il est de l'équité
 De me voir couronner une infidélité;
 Si vous pouviez m'offrir, sans beaucoup d'injustice,
 Un cœur à d'autres yeux offert en sacrifice;
 Vous plaindre avec raison, et blâmer mes refus,
 Lorsqu'ils veulent d'un crime affranchir vos vertus.
 Oui, seigneur, c'est un crime, et les premières flammes
 Ont des droits si sacrés sur les illustres âmes,
 Qu'il faut perdre grandeurs, et renoncer au jour,
 Plutôt que de pencher vers un second amour.
 J'ai pour vous cette ardeur que peut prendre l'estime
 Pour un courage haut, pour un cœur magnanime;
 Mais n'exigez de moi que ce que je vous dois,
 Et soutenez l'honneur de votre premier choix.
 Malgré vos feux nouveaux, voyez quelle tendresse
 Vous conserve le cœur de l'aimable comtesse,
 Ce que pour un ingrat, car vous l'êtes, seigneur,
 Elle a d'un choix constant refusé de bonheur!
 Quel mépris généreux, dans son ardeur extrême,
 Elle a fait de l'éclat que donne un diadème!
 Voyez combien d'efforts pour vous elle a bravés!
 Et rendez à son cœur ce que vous lui devez.

DON ALPHONSE. Ah! madame, à mes yeux n'offrez point son mérite.
 Il n'est que trop présent à l'ingrat qui la quitte;
 Et si mon cœur vous dit ce que pour elle il sent
 J'ai peur qu'il ne soit pas envers vous innocent.

Oui, ce cœur l'ose plaindre, et ne suit pas sans peine
 L'impétueux effort de l'amour qui l'entraîne :
 Aucun espoir pour vous n'a flatté mes désirs,
 Qui ne m'ait arraché pour elle des soupirs;
 Qui n'ait dans ses douceurs fait jeter à mon âme
 Quelques tristes regards vers sa première flamme,
 Se reprocher l'effet de vos divins attraits,
 Et mêler des remords à mes plus chers souhaits.
 J'ai fait plus que cela, puisqu'il vous faut tout dire,
 Oui, j'ai voulu sur moi vous ôter votre empire,
 Sortir de votre chaîne, et rejeter mon cœur
 Sous le joug innocent de son premier vainqueur.
 Mais après mes efforts, ma constance abattue
 Voit un cours nécessaire à ce mal qui me tue;
 Et, dût être mon sort à jamais malheureux,
 Je ne puis renoncer à l'espoir de mes vœux.
 Je ne saurois souffrir l'épouvantable idée
 De vous voir par un autre à mes yeux possédée;
 Et le flambeau du jour, qui m'offre vos appas,
 Doit avant cet hymen éclairer mon trépas.
 Je sais que je trahis une princesse aimable;
 Mais, madame, après tout, mon cœur est-il coupable?
 Et le sort ascendant que prend votre beauté
 Laisse-t-il aux esprits aucune liberté?
 Hélas! je suis ici bien plus à plaindre qu'elle :
 Son cœur, en me perdant, ne perd qu'un infidèle;
 D'un pareil déplaisir on se peut consoler;
 Mais moi, par un malheur qui ne peut s'égalér,
 J'ai celui de quitter une aimable personne,
 Et tous les maux encor que mon amour me donne.

DONE ELVIRE. Vous n'avez que les maux que vous voulez avoir,
 Et toujours notre cœur est en notre pouvoir.
 Il peut bien quelquefois montrer quelque foiblesse :
 Mais enfin sur nos sens la raison, la maîtresse...

SCÈNE III.

DON GARCIE, DONE ELVIRE, DON ALPHONSE *ou don Sylve*

DON GARCIE. Madame, mon abord, comme je connois bien,
 Assez mal à propos trouble votre entretien;
 Et mes pas en ce lieu, s'il faut que je le die,
 Ne croyoient pas trouver si bonne compagnie.

DONE ELVIRE. Cette vue, en effet, surprend au dernier point;
 Et de même que vous, je ne l'attendois point.

DON GARCIE. Oui, madame, je crois que de cette visite,
 Comme vous l'assurez, vous n'étiez point instruite.

(A don Sylve)

Mais, seigneur, vous deviez nous faire au moins l'honneur
De nous donner avis de ce rare bonheur, [neur
Et nous mettre en état, sans nous vouloir surprendre,
De vous rendre en ces lieux ce qu'on voudroit vous

DON ALPHONSE Les héroïques soins vous occupent si fort, [rendre.
Que de vous en tuer, seigneur, j'aurois eu tort,
Et des grands conquérants les sublimes pensées
Sont aux civilites avec peine abaissées

DON GARCIE Mais les grands conquérants, dont on vante les soins,
Loin d'aimer le secret affectent les témoins :
Leur âme, dès l'enfance à la gloire élevée,
Les fait dans leurs projets aller tête levée,
Et s'appuyant toujours sur des hauts sentiments,
Ne s'abaisse jamais à des déguisements
Ne commettez-vous point vos vertus héroïques
En passant dans ces lieux par des sordides pratiques,
Et ne craignez-vous point qu'on puisse aux yeux de
Trouver cette action trop indigne de vous ? [tous,

DON ALPHONSE Je ne sais si quelqu'un blâmera ma conduite,
Au secret que j'ai fait d'une telle visite,
Mais je sais qu'aux projets qui veulent la clarte,
Prince, je n'ai jamais cherché l'obscurité,
Et quand j'aurai su vous faire une entreprise,
Vous n'aurez pas sujet de blâmer la surprise
Il ne tiendra qu'à vous de vous en garantir,
Et l'on prendra le soin de vous en avertir
Cependant demeurons aux termes ordinaires,
Remettons nos débats après d'autres affaires,
Et d'un sang un peu chaud reprimant les bouillons,
Oublions pas tous deux devant qui nous parlons

DON FÉLIX (don Garcie)
Prince, vous avez tort et sa visite est telle
Que vous

DON GARCIE Ah ! c'en est trop que prendre sa querelle,
Madame et votre esprit devroit le dire un peu mieux,
Lorsqu'il veut ignorer sa venue en ces lieux
Cette chaleur si prompte à vouloir la défendre,
Persuade assez mal qu'elle ait pu vous surprendre.

DON FÉLIX Quoi que vous soupçonniez, il m'importe si peu,
Que j'aurois du regret d'en faire un désaveu

DON GARCIE Poussez donc jusqu'au bout cet orgueil héroïque,
Et que sans hésiter tout votre cœur s'explique.
C'est au déguisement donner trop de crédit
Ne désavouez rien, puisque vous l'avez dit
Tranchez, tranchez le mot, forcez toute contrainte ;
Dites que de ses feux vous ressentez l'atteinte,

DON KLVIRF Que pour vous sa présence a des charmes si doux...
 Et si je veux l'aimer, m'en empêcherez-vous?
 Avez-vous sur mon cœur quelque empire à prétendre?
 Et pour régler mes vœux, ai-je votre ordre à prendre?
 Sachez que trop d'orgueil a pu vous decevoir,
 Si votre cœur sur moi s'est cru quelque pouvoir;
 Et que mes sentiments sont d'une âme trop grande
 Pour vouloir les cacher, lorsqu'on me les demande.
 Je ne vous dirai point si le comte est aimé;
 Mais apprenez de moi qu'il est fort estimé;
 Que ses hautes vertus, pour qui je m'intéresse,
 Meritent mieux que vous les vœux d'une princesse;
 Que je garde aux ardeurs, aux soins qu'il me fait voir,
 Tout le ressentiment qu'une âme puisse avoir;
 Et que, si des destins la fatale puissance
 M'ôte la liberté d'être sa récompense,
 Au moins est-il en moi de promettre à ses vœux
 Qu'on ne me verra point le butin de vos feux,
 Et, sans vous amuser d'une atteinte frivole,
 C'est à quoi je m'engage, et je tiendrai parole
 Voilà mon cœur ouvert, puisque vous le voulez,
 Et mes vrais sentiments à vos yeux étalés.
 Êtes-vous satisfait? Et mon âme attaque
 S'est-elle, à votre avis, assez bien expliquée?
 Voyez, pour vous ôter tout lieu de soupçonner,
 S'il reste quelque jour encore à vous donner.

(A don Sylve)

Cependant, si vos soins s'attachent à me plaire,
 Songez que votre bras, comte, m'est nécessaire;
 Et, d'un capricieux quels que soient les transports,
 Qu'à punir nos tyrans il doit tous ses efforts.
 Fermez l'oreille enfin à toute sa furie,
 Et, pour vous y porter, c'est moi qui vous en prie.

SCÈNE IV.

DON GARCIE, DON ALPHONSE ou don Sylve

DON GARCIE Tout vous rit, et votre âme en cette occasion
 Jouit superbement de ma confusion.
 Il vous est doux de voir un aveu plein de gloire,
 Sur les feux d'un rival marquer votre victoire.
 Mais c'est à votre joie un surcroît sans égal,
 D'en avoir pour témoins les yeux de ce rival;
 Et mes prétentions hautement étouffées,
 A vos yeux triomphants sont d'illustres trophées.
 Goûtez à pleins transports ce bonheur éclatant;
 Mais sachez qu'on n'est pas encore où l'on prétend

La fureur qui m'anime a de trop justes causes,
 Et l'on verra peut-être arriver bien des choses.
 Un désespoir va loin quand il est échappé,
 Et tout est pardonnable à qui se voit trompé.
 Si l'ingrate, à mes yeux, pour flatter votre flamme,
 A jamais n'être à moi vient d'engager son âme,
 Je saurai bien trouver, dans mon juste courroux,
 Les moyens d'empêcher qu'elle ne soit à vous.

DON ALPHONSE Cet obstacle n'est pas ce qui me met en peine.
 Nous verrons quelle attente en tout cas sera vaine;
 Et chacun, de ses feux, pourra, par sa valeur,
 Ou défendre la gloire, ou venger le malheur.
 Mais comme, entre rivaux, l'âme la plus posée
 A des termes d'aigreur trouve une pente aisée,
 Et que je ne veux point qu'un pareil entretien
 Puisse trop échauffer votre esprit et le mien,
 Prince, affranchissez-moi d'une gêne secrète,
 Et me donnez moyen de faire ma retraite.

DON GARCIE. Non, non, ne craignez point qu'on pousse votre esprit
 A violer ici l'ordre qu'on vous prescrit.
 Quelque juste fureur qui me presse et vous flatte,
 Je sais, comte, je sais quand il faut qu'elle éclate.
 Ces lieux vous sont ouverts : oui, sortez-en, sortez
 Glorieux des douceurs que vous en remportez;
 Mais, encore une fois, apprenez que ma tête
 Peut seule dans vos mains mettre votre conquête.

DON ALPHONSE. Quand nous en serons là, le sort en notre bras
 De tous nos intérêts videra les débats.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON ELVIRE, DON ALVAR.

DON ELVIRE. Retournez, don Alvar, et perdez l'espérance
 De me persuader l'oubli de cette offense.
 Cette plaie en mon cœur ne sauroit se guérir,
 Et les soins qu'on en prend ne font rien que l'aigrir.
 A quelques faux respects croit-il que je deslère?
 Non, non : il a poussé trop avant ma colère;
 Et son vain repentir, qui porte ici vos pas,
 Sollicite un pardon que vous n'obtiendrez pas.
DON ALVAR. Madame, il fait pitié. Jamais cœur, que je pense,
 Par un plus vif remords n'expia son offense;

Et, si dans sa douleur vous le considérez,
 Il toucheroit votre âme, et vous l'excuseriez.
 On sait bien que le prince est dans un âge à suivre
 Les premiers mouvements où son âme se livre,
 Et qu'en un sang bouillant, toutes les passions
 Ne laissent guère place à des réflexions.
 Don Lope, prévenu d'une fausse lumière,
 De l'erreur de son maître a fourni la matière.
 Un bruit assez confus, dont le zèle indiscret
 A de l'abord du comte éventé le secret,
 Vous avoit mise aussi de cette intelligence,
 Qui, dans ces lieux gardes, a donné sa présence.
 Le prince a cru l'avis, et son amour séduit,
 Sur une fausse alarme, a fait tout ce grand bruit;
 Mais d'une telle erreur son âme est revenue :
 Votre innocence enfin lui vient d'être connue,
 Et don Lope, qu'il chasse, est un visible effet
 Du vif remords qu'il sent de l'éclat qu'il a fait.

DONE ELVIRE. Ah ! c'est trop promptement qu'il croit mon innocence;
 Il n'en a pas encore une entière assurance :
 Dites-lui, dites-lui qu'il doit bien tout peser,
 Et ne se hâter point, de peur de s'abuser.

DON ALVAR. Madame, il sait trop bien...

DONE ELVIRE. Mais, don Alvar, de grâce,
 N'étendons pas plus loin un discours qui me lasse :
 Il réveille un chagrin qui vient, à contre-temps,
 En troubler dans mon cœur d'autres plus importants.
 Oui, d'un trop grand malheur la surprise me presse;
 Et le bruit du trépas de l'illustre comtesse
 Doit s'emparer si bien de tout mon déplaisir,
 Qu'aucun autre souci n'a droit de me saisir.

DON ALVAR. Madame, ce peut être une fausse nouvelle;
 Mais mon retour au prince en porte une cruelle.

DONE ELVIRE. De quelque grand ennui qu'il puisse être agité,
 Il en aura toujours moins qu'il n'a mérité.

SCÈNE II.

DONE ELVIRE, ÉLISE.

ÉLISE. J'attendois qu'il sortît, madame, pour vous dire
 Ce qui veut maintenant que votre âme respire,
 Puisque votre chagrin, dans un moment d'ici,
 Du sort de done Ignès peut se voir éclairci.
 Un inconnu, qui vient pour cette confidence,
 Vous fait, par un des siens, demander audience

DONE ELVIRE. Élise, il faut le voir; qu'il vienne promptement.

ÉLISE. Mais il veut n'être vu que de vous seulement;

Et par cet envoyé, madame, il sollicite
 Qu'il puisse, sans témoins, vous rendre sa visite.
 DONE ELVIRE. Eh bien ! nous serons seuls ; et je vais l'ordonner,
 Tandis que tu prendras le soin de l'amener.
 Que mon impatience en ce moment est forte !
 O destin ! est-ce joie ou douleur qu'on m'apporte ?

SCÈNE III.

DON PÈDRE, ELISE.

ÉLISE. Où...
 DON PÈDRE. Si vous me cherchez, madame, me voici.
 ÉLISE. En quel lieu votre maître ?
 DON PÈDRE. Il est proche d'ici :
 Le ferai-je venir ?
 ÉLISE. Dites-lui qu'il s'avance,
 Assuré qu'on l'attend avec impatience,
 Et qu'il ne se verra d'aucuns yeux éclairé.
 (Seule.)
 Je ne sais quel secret en doit être auguré.
 Tant de précautions qu'il affecte de prendre.
 Mais le voici déjà.

SCÈNE IV.

DONE IGNÈS *déguisée en homme*, ÉLISE.

ÉLISE. Seigneur, pour vous attendre
 On a fait... Mais que vois-je ? Ah ! madame ! mes yeux..
 DONE IGNÈS. Ne me découvrez point, Elise, dans ces lieux,
 Et laissez respirer ma triste destinée
 Sous une feinte mort que je me suis donnée.
 C'est elle qui m'arrache à tous mes fiers tyrans,
 Car je puis sous ce nom comprendre mes parents,
 J'ai par elle évité cet hymen redoutable,
 Pour qui j'auois souffert une mort véritable ;
 Et, sous cet équipage et le bruit de ma mort,
 Il faut cacher à tous le secret de mon sort,
 Pour me voir à l'abri de l'injuste poursuite
 Qui pourroit dans ces lieux persécuter ma fuite.
 ÉLISE. Ma surprise en public eût trahi vos desirs,
 Mais allez là dedans étouffer des soupirs ;
 Et, des charmans transports d'une pleine allégresse
 Saisir à votre aspect le cœur de la princesse ;
 Vous la trouverez seule : elle-même a pris soin
 Que votre abord fût libre et n'eût aucun témoin.

SCÈNE V.

DON ALVAR, ÉLISE.

ÉLISE. Vois-je pas don Alvar ?

DON ALVAR. Le prince me renvoie
 Vous prier que pour lui votre crédit s'emploie.
 De ses jours, belle Elise, on doit n'espérer rien,
 S'il n'obtient par vos soins un moment d'entretien ;
 Son âme a des transports... Mais le voici lui-même.

SCÈNE VI.

DON GARCIE, DON ALVAR, ÉLISE.

DON GARCIE. Ah ! sois un peu sensible à ma disgrâce extrême,
 Elise, et prends pitié d'un cœur infortuné,
 Qu'aux plus vives douleurs tu vois abandonné.

ÉLISE. C'est avec d'autres yeux que ne fait la princesse,
 Seigneur, que je verrois le tourment qui vous presse ;
 Mais nous avons du ciel ou du tempérament,
 Que nous jugeons de tout chacun diversement ;
 Et puisqu'elle vous blâme, et que sa fantaisie
 Lui fait un monstre affreux de votre jalousie,
 Je serois complaisant, et voudrois m'efforcer
 De cacher à ses yeux ce qui peut les blesser.
 Un amant suit sans doute une utile méthode,
 S'il fait qu'à notre humeur la sienne s'accommode ;
 Et cent devoirs sont moins que ces ajustements,
 Qui font croire en deux cœurs les mêmes sentiments.
 L'art de ces deux rapports fortement les assemble,
 Et nous n'aimons rien tant que ce qui nous ressemble.

DON GARCIE. Je le sais ; mais, hélas ! les destins inhumains
 S'opposent à l'effet de ces justes desseins ;
 Et, malgré tous mes soins, viennent toujours me tendre
 Un piège dont mon cœur ne sauroit se défendre.
 Ce n'est pas que l'ingrate aux yeux de mon rival
 N'ait fait contre mes lieux un aveu trop fatal,
 Et témoigne pour lui des excès de tendresse
 Dont le cruel objet me reviendra sans cesse ;
 Mais comme trop d'aideur enfin m'avait séduit,
 Quand j'ai cru qu'en ces lieux elle l'ait introduit,
 D'un trop cuisant ennui je sentirois l'atteinte
 A lui laisser sur moi quelque sujet de plainte.
 Oui, je veux faire au moins, si je m'en vois quitté,
 Que ce soit de son cœur pure infidélité ;
 Et, venant m'excuser d'un trait de promptitude,

- Dérober tout prétexte à son ingratitude.
ÉLISE. Laissez un peu de temps à son ressentiment,
 Et ne la voyez point, seigneur, si promptement.
DON GARCIE. Ah! si tu me cheris, obtiens que je la voie;
 C'est une liberté qu'il faut qu'elle m'octroie;
 Je ne pars point d'ici qu'au moins son fier dédain...
ÉLISE. De grâce, dissirez l'effet de ce dessein.
DON GARCIE. Non, ne m'oppose point une excuse frivole.
ÉLISE à part. Il faut que ce soit elle, avec une parole,
 Qui trouve les moyens de le faire eu aller.
 (A don Garcia)
 Demeurez donc, seigneur, je m'en vais lui parler.
DON GARCIE. Dis-lui que j'ai d'abord banni de ma présence
 Celui dont les avis ont cause mon offense,
 Que don Lope jamais. .

SCÈNE VII.

DON GARCIE, DON ALVAR.

- DON GARCIE** regardant par la porte qu'Élise a laissée entrouverte
 Que vois-je ! ô justes cieux !
 Faut-il que je m'assure au rapport de mes yeux ?
 Ah ! sans doute ils me sont des témoins trop fidèles !
 Voilà le comble affreux de mes peines mortelles !
 Voici le coup fatal qui devoit m'acabler !
 Et quand par des soupçons je me sentois troubler,
 C'étoit, c'étoit le ciel, dont la sourde menace
 Presageoit à mon cœur cette horrible disgrâce.
DON ALVAR. Qu'avez-vous vu, seigneur, qui vous puisse émouvoir ?
DON GARCIE. J'ai vu ce que mon âme a peine à concevoir,
 Et le renversement de toute la nature
 Ne m'étonneroit pas comme cette aventure
 C'en est fait .. le destin Je ne saurois parler
DON ALVAR. Seigneur, que votre esprit tâche à se rappeler.
DON GARCIE. J'ai vu... Vengeance ! ô ciel !
DON ALVAR. Quelle atteinte soulaine...
DON GARCIE. J'en mourrai, don Alvar, la chose est bien certaine.
DON ALVAR. Mais, seigneur, qui pourroit...
DON GARCIE. Ah ! tout est ruiné ;
 Je suis, je suis trahi, je suis assassiné .
 Un homme, sans mourir te le puis-je bien dire ?
 Un homme dans les bras de l'infidèle Elvire !
DON ALVAR. Ah ! seigneur ! la princesse est vertueuse au point..
DON GARCIE. Ah ! sur ce que j'ai vu ne me contestez point,
 Don Alvar, c'en est trop que soutenu sa gloire,
 Lorsque mes yeux font loi d'une action si noire.
DON ALVAR. Seigneur nos passions nous font prendre souvent

Pour chose véritable un objet decevant ;
Et de croire qu'une âme à la vertu nourrie
Se puisse...

DON GARCIE. Don Alvar, laissez-moi, je vous prie ;
Un conseiller me choque en cette occasion,
Et je ne prends avis que de ma passion.

DON ALVAR à part

Il ne faut rien répondre à cet esprit faro che.

DON GARCIE Ah ! que sensiblement cette atteinte me touche !
Mais il faut voir qui c'est, et de ma main punir.
La voici Ma fureur, te peux-tu retenir ?

SCENE VIII.

DONE ELVIRE, DON GARCIE, DON ALVAR

DONE ELVIRE. Eh bien ! que voulez-vous ? Et quel espoir de grâce,
Après vos procédés, peut flatter votre audace ?
Osez-vous à mes yeux encor vous présenter ?
Et que me direz-vous que je doive écouter ?

DON GARCIE Que toutes les horreurs dont une âme est capable,
À vos deloyautes n'ont rien de comparable,
Que le sort, les demons, et le ciel en courroux,
N'ont jamais rien produit de si méchant que vous

DONE ELVIRE. Ah ! vraiment, j'attendois l'excuse d'un outrage ;
Mais, à ce que je vois, c'est un autre langage.

DON GARCIE Oui, oui, c'en est un autre, et vous n'attendiez pas
Que j'eusse decouvert le traître dans vos bras ;
Qu'un funeste hasard, par la porte ent'ouverte,
Eût offert à mes yeux votre honte et ma perte.
Est-ce l'heureux amant sur ses pas revenu,
Ou quelque autre rival qui m'étoit inconnu ?
O ciel ! donne à mon cœur des forces suffisantes
Pour pouvoir supporter des douleurs si cuisantes !
Rougissez maintenant, vous en avez raison ;
Et le masque est levé de votre trahison ;
Voilà ce que marquoient les troubles de mon âme ;
Ce n'étoit pas en vain que s'allumoit ma flamme.
Par ces fréquents soupçons qu'on trouvoit odieux,
Je cherchois le malheur qu'ont rencontré mes yeux ;
Et, malgré tous vos soins et votre adresse à feindre,
Mon astre me disoit ce que j'avois à craindre,
Mais ne presumez pas que, sans être venge,
Je souffre le dépit de me voir outragé
Je sais que sur les vœux on n'a point de puissance ;
Que l'amour veut partout naître sans dépendance ;
Que jamais par la force on n'entra dans un cœur,
Et que toute âme est libre à nommer son vainqueur ;

Aussi ne trouverois-je aucun sujet de plainte,
 Si pour moi votre bouche avoit parlé sans feinte ;
 Et, son arrêt livrant mon espoir à la mort,
 Mon cœur n'auroit eu droit de s'en plaindre qu'au sort.
 Mais d'un aveu trompeur voir ma flamme applaudie,
 C'est une trahison, c'est une perfidie
 Qui ne sauroit trouver de trop grands châtimens,
 Et je puis tout se mettre à mes ressentimens.
 Non, non, n'espérez rien après un tel outrage !
 Je ne suis plus à moi, je suis tout à la rage.
 Trahi de tous côtés, mis dans un triste état,
 Il faut que mon amour se venge avec éclat ;
 Qu'ici j'immole tout à ma fureur extrême,
 Et que mon desespoir achève par moi-même.

DON ELVIRE Assez paisiblement vous a-t-on écoute ?

Et pourrai-je à mon tour parler en liberté ?

DON GARCIE. Et par quels beaux discours, que l'artifice inspire...

DON ELVIRE. Si vous avez encor quelque chose à me dire,

Vous pouvez l'ajouter, je suis prête à l'ouïr ;

Simon, faites au moins que je puisse jouir

De deux ou trois moments de paisible audience

DON GARCIE. Oh bien ! j'écoute. O ciel ! quelle est ma patience !

DON ELVIRE. Je force ma colère, et veux, sans nulle aigreur,

Repondre à ce discours si rempli de fureur.

DON GARCIE. C'est que vous voyez bien ..

DON ELVIRE

Ah ! j'ai prêté oreille

Autant qu'il vous a plu ; rendez-moi la parole.

J'admire mon destin, et jamais dans les cieux

Il ne fut rien, je crois, de si prodigieux,

Rien dont la nouveauté soit plus inconcevable,

Et rien que la raison rende moins supportable.

Je me vois un amant, qui, sans se rebuter,

Applique tous ses soins à me persécuter ;

Qui, dans tout cet amour que sa bouche m'exprime,

Ne conserve pour moi nul sentiment d'estime,

Rien, au fond de ce cœur qu'ont pu blesser mes yeux,

Qui fasse droit au sang que j'ai reçu des cieux,

Et de mes actions défende l'innocence

Contre le moindre effort d'une fausse apparence.

Oui, je vois...

(Don Garcie continue de l'impatience pour parler.)

Ah ! surtout ne m'interrompez point.

Je vois, dis-je, mon sort malheureux à ce point,

Qu'un cœur qui dit qu'il m'aime, et qui doit faire croire

Que, quand tout l'univers douteroit de ma gloire,

Il voudroit contre tous en être le garant,

Est celui qui s'en fait l'ennemi le plus grand.

On ne voit échapper au soin que prend sa flamme
 Aucune occasion de soupçonner mon âme;
 Mais c'est peu des soupçons, il en fait des éclats
 Que, sans être blessé, l'amour ne souffre pas.
 Loin d'agir en amant, qui, plus que la mort même,
 Appréhende toujours d'offenser ce qu'il aime,
 Qui se plaint doucement, et cherche avec respect
 À pouvoir s'éclaircir de ce qu'il croit suspect,
 À toute extrémité dans ses doutes il passe;
 Et ce n'est que fureur, qu'injure et que menace.
 Cependant aujourd'hui je veux fermer les yeux
 Sur tout ce qui devoit me le rendre odieux,
 Et lui donner moyen, par une bonté pure,
 De tirer son salut d'une nouvelle injure.
 Ce grand emportement qu'il m'a fallu souffrir,
 Part de ce qu'à vos yeux le hasard vient d'offrir.
 J'aurois tort de vouloir dementir votre vue,
 Et votre âme sans doute a dû paroître émue.

DON GARCIE. Et n'est-ce pas...

DON ELVIRE.

Encore un peu d'attention,
 Et vous allez savoir ma résolution
 Il faut que de nous deux le destin s'accomplisse;
 Vous êtes maintenant sur un grand précipice,
 Et ce que votre cœur pourra délibérer
 Va vous y faire choir ou bien vous en tirer.
 Si, malgré cet objet qui vous a pu surprendre,
 Prince, vous me rendez ce que vous devez rendre,
 Et ne demandez point d'autre preuve que moi
 Pour condamner l'erreur du trouble où je vous voi;
 Si de vos sentiments la prompte déférence
 Veut sur ma seule foi croire mon innocence,
 Et de tous vos soupçons dementir le crédit,
 Pour croire aveuglément ce que mon cœur vous dit,
 Cette soumission, cette marque d'estime,
 Du passé dans ce cœur efface tout le crime;
 Je retracte à l'instant ce qu'un juste courroux
 M'a fait, dans la chaleur, prononcer contre vous;
 Et, si je puis un jour choisir ma destinée
 Sans choquer les devoirs du rang où je suis née,
 Mon honneur, satisfait par ce respect soudain,
 Promet à votre amour et mes vœux et ma main;
 Mais prêtez bien l'oreille à ce que je vais dire:
 Si cette offre sur vous obtient si peu d'empire,
 Que vous me refusiez de me faire entre nous
 Un sacrifice entier de vos soupçons jaloux;
 S'il ne vous suffit pas de toute l'assurance
 Que vous peuvent donner mon cœur et ma naissance;

Et que de votre esprit les ombrages puissants
 Forcent mon innocence à convaincre vos sens,
 Et porter à vos yeux l'éclatant témoignage
 D'une vertu sincère à qui l'on fait outrage;
 Je suis prête à le faire, et vous serez content.
 Mais il vous faut de moi détacher à l'instant,
 A mes vœux, pour jamais, renoncer de vous-même;
 Et j'atteste du ciel la puissance suprême,
 Que, quoi que le destin puisse ordonner de nous,
 Je choisirai plutôt d'être à la mort qu'à vous.
 Voilà dans ces deux choix de quoi vous satisfaire;
 Avez maintenant celui qui peut vous plaire.

DON GARCIE. Juste ciel ! jamais rien peut-il être inventé
 Avec plus d'artifice et de déloyauté ?
 Tout ce que des enfers la malice étudie,
 A-t-il rien de si noir que cette perfidie ?
 Et peut-elle trouver dans toute sa rigueur
 Un plus cruel moyen d'embarrasser un cœur ?
 Ah ! que vous savez bien ici contre moi-même
 Ingrate ! vous servir de ma faiblesse extrême,
 Et ménager pour vous l'effort prodigieux
 De ce fatal amour ne de vos traîtres yeux !
 Parce qu'on est surprise, et qu'on manque d'excuse,
 D'une offre de pardon on emprunte la ruse ;
 Votre feinte douceur forge un amusement
 Pour divertir l'effet de mon ressentiment ;
 Et, par le nœud subtil du choix qu'elle embarrasse
 Vent soustraire un perfide au coup qui le menace.
 Oui, vos dextères veulent me détourner
 D'un éclaircissement qui vous doit condamner ;
 Et votre âme, feignant une innocence entière,
 Ne s'offre à m'en donner une pleine lumière
 Qu'à des conditions, qu'après d'ardents souhaits
 Vous pensez que mon cœur n'acceptera jamais ;
 Mais vous serez trompée en me croyant surprendre
 Oui, oui, je prétends voir ce qui doit vous défendre,
 Et quel fameux prodige, accusant ma fureur,
 Peut de ce que j'ai vu justifier l'horreur.

DON ELVIRE. Songez que par ce choix vous allez vous prescrire
 De ne plus rien prétendre au cœur de don Elvire.

DON GARCIE. Soit. Je souscris à tout ; et mes vœux, aussi bien,
 En l'état où je suis, ne prétendent plus rien.

DON ELVIRE. Vous vous repentirez de l'éclat que vous faites.

DON GARCIE. Non, non, tous ces discours sont de vaines défaites,
 Et c'est moi bien plutôt qui dois vous avertir.
 Que quelque autre dans peu se pourra repentir ;
 Le traître, quel qu'il soit, n'aura pas l'avantage

De dérober sa vie à l'effort de ma rage.
DON ELVIRE. Ah ! c'est trop en souffrir, et mon cœur irrité
 Ne doit plus conserver une sotte bonté ;
 Abandonnons l'ingrat à son propre caprice ;
 Et, puisqu'il veut périr, consentons qu'il périsse.
 Elise !..

(A don Garcie)

A cet éclat vous voulez me forcer ;
 Mais je vous apprendrai que c'est trop m'offenser

SCÈNE IX.

DON ELVIRE, DON GARCIE, ÉLISE, DON ALVAR.

DON ELVIRE à Elise.

Faites un peu sortir la personne chérie...
 Allez, vous m'entendez, dites que je l'en prie.

DON GARCIE. Et je puis .

DON ELVIRE. Attendez, vous serez satisfait.

ÉLISE à part, en sortant

Voici de son jaloux, sans doute, un nouveau trait.

DON ELVIRE. Prenez garde qu'au moins cette noble colere
 Dans la même fierte jusqu'au bout persévère ;
 Et surtout désormais songez bien à quel prix
 Vous avez voulu voir vos soupçons éclaircis.

SCÈNE X.

**DON ELVIRE, DON GARCIE,
 DON IGNEZ déguisée en homme, ELISE, DON ALVAR.**

DON ELVIRE à don Garcie, en lui montrant don Ignez

Voici, grâce au ciel, ce qui les a fait naître,
 Ces soupçons obligeants que l'on me fait paroître ;
 Voyez bien ce visage, et si de don Ignez
 Vos yeux au même instant n'y connoissent les traits.

DON GARCIE. O ciel !

DON ELVIRE. Si la fureur dont votre âme est émue

Vous trouble jusque-là l'usage de la vue,
 Vous avez d'autres yeux à pouvoir consulter,
 Qui ne vous laisseront aucun lieu de douter.
 Sa mort est une adresse au besoin inventée
 Pour fuir l'autorité qui l'a persécutée :
 Et sous un tel habit elle cacheoit son sort,
 Pour mieux jouir du fruit de cette feinte mort.

(A don Ignez)

Madame, pardonnez, s'il faut que je consente
 A trahir vos secrets et tromper votre attente :

Je me vois exposée à sa témérité,
 Toutes mes actions n'ont plus de liberté, [dre,
 Et mon honneur, en butte aux soupçons qu'il peut pren-
 Est réduit à toute heure aux soins de se défendre.
 Nos doux embrassements, qu'a surpris ce jaloux,
 De cent indignités m'ont fait souffrir les coups.
 Oui, voilà le sujet d'une fureur si prompte,
 Et l'assuré témoin qu'on produit de ma honte.

(A don Garcie.)

Jouissez à cette heure en tyran absolu
 De l'éclaircissement que vous avez voulu;
 Mais sachez que j'aurai sans cesse la mémoire
 De l'outrage sanglant qu'on a fait à ma gloire,
 Et si je puis jamais oublier mes serments,
 Tombent sur moi du ciel les plus grands châtimens
 Qu'un tonnerre éclatant mette ma tête en poudre,
 Lorsqu'à souffrir vos feux je pourrai me resoudre !
 Allons, madame, allons, ôtons-nous de ces lieux
 Qu'infectent les regards d'un monstre furieux,
 Fuyons-en promptement l'atteinte envenimée,
 Évitions les effets de sa rage animée,
 Et ne faisons des vœux, dans nos justes desseins,
 Que pour nous voir bientôt affranchir de ses mains.

DON IGNEÈS à don Garcie

Seigneur, de vos soupçons l'injuste violence
 A la même vertu vient de faire une offense.

SCÈNE XI.

DON GARCIE, DON ALVAR.

DON GARCIE. Quelles tristes clartés, dissipant mon erreur,
 Enveloppent mes sens d'une profonde horreur,
 Et ne laissent plus voir à mon âme abattue
 Que l'effroyable objet d'un remords qui me tue.
 Ah ! don Alvar, je vois que vous avez raison ;
 Mais l'enfer dans mon cœur a soufflé son poison ;
 Et par un trait fatal d'une rigueur extrême,
 Mon plus grand ennemi se rencontre en moi-même.
 Que me sert-il d'aimer du plus ardent amour
 Qu'une âme consumée ait jamais mis au jour,
 Si, par ses mouvements qui font toute ma peine,
 Cet amour à tout coup se rend digne de haine ?
 Il faut, il faut venger par mon juste trépas
 L'outrage que j'ai fait à ses divins appas ;
 Aussi bien quels conseils aujourd'hui puis-je suivre ?
 Ah ! j'ai perdu l'objet pour qui j'aimois à vivre.

Si j'ai pu renoncer à l'espoir de ses vœux,
Renoncer à la vie est beaucoup moins fâcheux.

DON ALVAR. Seigneur...

DON GARCIL. Non, don Alvar, ma mort est nécessaire,
Il n'est soins ni ra sons qui m'en puissent distraire,
Mais il faut que mon sort, en se précipitant,
Rende à cette princesse un service éclatant,
Et je veux me chercher, dans cette illustre envie,
Les moyens glorieux de sortir de la vie;
Faire par un grand coup qui signale ma foi,
Qu'en expirant peur elle ait regret à moi,
Et qu'elle puisse dire en se voyant vengée :
« C'est par son trop d'amour qu'il m'avoit outragée. »
Il faut que de ma main un illustre attentat
Porte une mort trop due au sein de Mauregat;
Que j'aie prévenu par une belle audace
Le coup dont la Castille avec bruit le menace;
Et j'aurai des douceurs, dans mon instant fatal,
De ravir cette gloire à l'espoir d'un rival.

DON ALVAR. Un service, seigneur, de cette conséquence
Auroit bien le pouvoir d'effacer votre offense;
Mais, hasarder...

DON GARCIL. Allons par un juste devoir
Faire à ce noble effort servir mon désespoir.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON ALVAR, ÉLISE.

DON ALVAR. Oui, jamais il ne fut de si rude surprise
Il venoit de former cette haute entreprise;
A l'aveugle desir d'immoler Mauregat,
De son prompt désespoir il tournoit tout l'éclat;
Ses soins précipites vouloient à son courage
De cette juste mort assurer l'avantage,
Y chercher son pardon et prévenir l'ennui
Qu'un rival partageât cette gloire avec lui.
Il sortoit de ces murs, quand un bruit trop fidèle
Est venu lui porter la fâcheuse nouvelle
Que ce même rival qu'il vouloir prévenir
A remporté l'honneur qu'il pensoit obtenir,
L'a prévenu lui-même en immolant le traître,

Et pousse dans ce jour don Alphonse à paroltre ,
 Qui , d'un si prompt succès , va goûter la douceur ,
 Et vient prendre en ces lieux la princesse sa sœur .
 Et ce qui n'a pas peine à gagner la croyance ,
 On entend publier ~~par~~ c'est la récompense
 Dont il prétend payer le service éclatant
 Du bras qui lui fait jour au trône qui l'attend .
 OUI , done Elvire a su ces nouvelles semées ,
 Et du vieux don Louis les trouve confirmées ,
 Qui vient de lui mander que Léon , dans ce jour ,
 De don Alphonse et d'elle attend l'heureux retour ;
 Et que c'est là qu'on doit , par un revers prospère ,
 Lui voir prendre un époux de la main de ce frère .
 Dans ce peu qu'il en dit , il donne assez à voir
 Que don Sylve est l'époux qu'elle doit recevoir .
 Ce coup au cœur du prince . . .

DON ALVAR.

ÉLISE.

Est sans doute bien rude ,

Et je le trouve à plaindre en son inquiétude .
 Son intérêt pourtant , si j'en ai bien jugé ,
 Est encor cher au cœur qu'il a tant outragé ,
 Et je n'ai point connu qu'à ce succès qu'on vante
 La princesse ait fait voir une âme fort contente
 De ce frère qui vient , et de la lettre aussi ;
 Mais . . .

SCÈNE II.

DONE ELVIRE, DONE IGNÈS *déguisé en homme* ,

ÉLISE, DON ALVAR.

DONE ELVIRE.

Faites , don Alvar , venir le prince ici .

(Don Alvar sort.)

Souffrez que devant vous je lui parle , madame ,
 Sur cet événement dont on surprend mon âme ,
 Et ne m'accusez point d'un trop prompt changement ,
 Si je perds contre lui tout mon ressentiment .
 Sa disgrâce unprevue a pris droit de l'éteindre ;
 Sans lui laisser ma haine , il est assez à plaindre ,
 Et le ciel , qui l'expose à ce trait de rigueur ,
 N'a que trop bien servi les serments de mon cœur .
 Un éclatant arrêt de ma gloire outragée
 A jamais n'être à lui me tenoit engagée ;
 Mais quand par les destins il est exécuté ,
 J'y vois pour son amour trop de severité ;
 Et le triste succès de tout ce qu'il m'adresse
 M'efface son offense et lui rend ma tendresse :
 Oui , mon cœur trop vengé par de si rudes coups ,
 Laisse à leur cruauté désarmer son courroux ,

Et cherche maintenant par un soin pitoyable
A consoler le sort d'un amant misérable;
Et je crois que sa flamme a bien pu mériter
Cette compassion que je lui veux prêter.

DON IGNÈS. Madame, on auroit tort de trouver à redire
Aux tendres sentiments qu'on voit qu'il vous inspire;
Ce qu'il a fait pour vous... Il vient, et sa pâleur
De ce coup surprenant marque assez la douleur.

SCÈNE III.

DON GARCIE, DONE ELVIRE, DONE IGNÈS

déguisée en homme, ÉLISE.

DON GARCIE. Madame, avec quel front faut-il que je m'avance,
Quand je viens vous offrir l'odieuse présence..

DONE ELVIRE. Prince, ne parlons plus de mon ressentiment.
Votre sort dans mon âme a fait du changement;
Et par le triste état où sa rigueur vous jette,
Ma colère est éteinte, et notre paix est faite.
Oui, bien que votre amour ait mérité les coups
Que fait sur lui du ciel éclater le courroux;
Bien que ces noirs soupçons aient offensé ma gloire
Par des indignités qu'on auroit peine à croire,
J'avouerai toutefois que je plains son malheur
Jusqu'à voir nos succès avec quelque douleur;
Que je hais les labeurs de ce fameux service,
Lorsqu'on veut de mon cœur lui faire un sacrifice,
Et voudrois bien pouvoir racheter les moments
Où le sort contre vous n'armoit que mes serments;
Mais enfin vous savez comme nos destins
Aux intérêts publics sont toujours enchaînés,
Et que l'ordre des cieux, pour disposer de moi,
Dans mon frère qui tient, me va montrer mon roi.
Cédez comme moi, prince, à cette violence,
Où la grandeur soumet celles de ma naissance;
Et si de votre amour les déplaisirs sont grands,
Qu'il se fasse un secours de la part que j'y prends,
Et ne se serve point, contre un coup qui l'étonne,
Du pouvoir qu'en ces lieux votre valeur vous donne.
Ce vous seroit, sans doute, un indigné transport,
De vouloir dans vos maux lutter contre le sort;
Et, lorsque c'est en vain qu'on s'oppose à sa rage,
La soumission prompte est grandeur de courage.
Ne résistez donc point à ces coups éclatants,
Ouvrez les murs d'Astorgue au frère que j'attends,

Laissez-moi rendre aux droits qu'il peut sur moi pré-
Ce que mon triste cœur a résolu de rendre ; [tendre
Et ce fatal hommage, où mes vœux sont forcés,
Peut-être n'ira pas si loin que vous pensez.

DON GARCIE. C'est faire voir, madame, une bonté trop rare,
Que vouloir adoucir le coup qu'on me prépare :
Sur moi sans de tels soins vous pouvez laisser choir
Le foudre rigoureux de tout votre devoir.
En l'état où je suis je n'ai rien à vous dire.
J'ai mérite du sort tout ce qu'il a de pire,
Et je sais, quelques maux qu'il me faille endurer,
Que je me suis ôté le droit de murmurer.
Par où pourrai-je, hélas ! dans ma vaste disgrâce,
Vers vous de quelque plainte autoriser l'audace ?
Mon amour s'est rendu mille fois odieux,
Il n'a fait qu'outrager vos attraits glorieux ;
Et, lorsque par un juste et fameux sacrifice,
Mon bras à votre sang cherche à rendre un service.
Mon astre m'abandonne au déplaisir fatal
De me voir prevenu par le bras d'un rival
Madame, après cela je n'ai rien à prétendre ;
Je suis digne du coup que l'on me fait attendre ;
Et je le vois venir, sans oser contre lui
Tenter de votre cœur le favorable appui.
Ce qui peut me rester dans mon malheur extrême,
C'est de chercher alors mon remède en moi-même,
Et faire que ma mort, propice à mes desirs,
Affranchisse mon cœur de tous ~~ces~~ ^{ses} dé plaisirs,
Oni, bientôt dans ces lieux don Alphonse doit être,
Et déjà mon rival commence de paroître ;
De Leon vers ces murs il semble avoir volé
Pour recevoir le prix du tyran immolé.
Ne craignez point du tout qu'aucune résistance
Fasse valoir ici ce que j'ai de puissance ;
Il n'est effort humain que, pour vous conserver,
Si vous y consentiez, je ne pusse braver ;
Mais ce n'est pas à moi, dont on hait la mémoire,
A pouvoir espérer cet aven plein de gloire,
Et je ne voudrois pas, par des efforts trop vains,
Jeter le moindre obstacle à vos justes desseins.
Non, je ne contrains point vos sentiments, madame ;
Je vais en liberté laisser toute votre âme,
Ouvrir les murs d'Astorgue à cet heureux vainqueur,
Et subir de mon sort la dernière rigueur.

SCÈNE IV.

DONE ELVIRE, DONE IGNÈS *déguisée en homme*, ÉLISE.

DONE ELVIRE. Madame, au désespoir où son destin l'expose,
De tous mes déplaisirs n'imputez pas la cause;
Vous me rendrez justice, en croyant que mon cœur
Fait de vos intérêts sa plus vive douleur;
Que bien plus que l'amour l'amitié m'est sensible,
Et que, si je me plains d'une disgrâce horrible,
C'est de voir que du ciel le funeste courroux
Ait pris chez moi les traits qu'il lance contre vous,
Et rendu mes regards coupables d'une flamme
Qui traite indignement les bontés de votre âme.

DONE IGNÈS. C'est un événement dont, sans doute, vos yeux
N'ont point pour moi, madame, à quereller les cieux.
Si les faibles attraits qu'étale mon visage
M'exposaient au destin de souffrir un volage,
Le ciel ne pouvoit mieux m'adoucir de tels coups,
Quand, pour m'ôter ce cœur, il s'est servi de vous;
Et mon front ne doit point rougir d'une inconstance
Qui de vos traits aux miens marque la différence.
Si pour ce changement je pousse des soupirs,
Ils viennent de le voir fatal à vos desirs;
Et dans cette douleur que l'amitié m'excite,
Je m'accuse pour vous de mon peu de mérite,
Qui n'a pu retenir un cœur dont les tributs
Causent un si grand trouble à vos vœux combattus.

DONE ELVIRE. Accusez-vous plutôt de l'injuste silence
Qui m'a de vos deux cœurs caché l'intelligence.
Ce secret, plus tôt su, peut-être à toutes deux
Nous auroit épargné des troubles si fâcheux;
Et mes justes froideurs, des desirs d'un volage
Au point de leur naissance ayant banni l'hommage,
Eussent pu renvoyer...

DONE IGNÈS. Madame, le voici.

DONE ELVIRE. Sans rencontrer ses yeux vous pouvez être ici;
Ne sortez point, madame, et dans un tel martre,
Venillez être témoin de ce que je vais dire.

DONE IGNÈS. Madame, j'y consens, quoique je sache bien
Qu'on fuirait en ma place un pareil entretien.

DONE ELVIRE. Son succès, si le ciel seconde ma pensée,
Madame, n'aura rien dont vous soyez blessée.

SCÈNE V.

DON ALPHONSE *en don Sylve* DONE ELVIRE,
 DONE IGNÈS *deguisee en homme* ÉLISE!

DONE ELVIRE Avant que vous parliez, je demande instamment
 Que vous daigniez, seigneur, m'écouter un moment
 Dejà la renommée a jusqu'à nos oreilles
 Porte de votre bras les soudaines merveilles,
 Et j'admire avec tous comme en si peu de temps
 Il donne à nos destins ces succès éclatants
 Je sais bien qu'un bienfait de cette conséquence
 Ne sauroit demander trop de reconnaissance,
 Et qu'on doit toute chose à l'exploit immortel
 Qui replace mon frère au trône paternel
 Mais, quoique de son cœur vous offrent les hommages,
 Usez en genereux de tous vos avantages,
 Et ne permettez pas que ce coup glorieux
 Jette sur moi, seigneur, un joug impérieux,
 Que votre amour, qui sait quel intérêt m'amme,
 S'obstine à triompher d'un refus légitime,
 Et veuille que ce frère, ou l'on va m'exposer,
 Commence d'être moi pour me tyranniser
 Leon a d'autres prix dont, en cette occurrence,
 Il peut mieux honorer votre haute vaillance,
 Et c'est à vos vertus faire un présent trop bas,
 Que vous donniez un cœur qui se donne pas
 Peut-on être jamais satisfait en soi-même,
 Lorsque par la contrainte on obtient ce qu'on aime?
 C'est un triste avantage, et l'amant genereux
 À ces conditions refuse d'être heureux,
 Il ne veut rien de vous à cette violence
 Qu'exercent sur nos cœurs les droits de la naissance,
 Et pour l'objet qu'il aime est toujours trop zélé,
 Pour souffrir qu'en victime il lui soit immolé
 Ce n'est pas que ce cœur, au mérite d'un autre
 Pritende réserver ce qu'il refuse au vôtre,
 Non, seigneur, j'en réponds, et vous donne ma foi
 Que personne jamais n'aura pouvoir sur moi;
 Qu'une sainte retraite à toute autre poursuite ..

DON ALPHONSE J'ai de votre discours assez souffert la suite,
 Madame, et par deux mots je vous l'eusse épargné,
 Si votre fausse alarme eût sur vous moins gagné.
 Je sais qu'un bruit commun, qui partout se fait croire,
 De la mort du tyran me veut donner la gloire,
 Mais le seul peuple enfin, comme on nous fait savoir,

Laissant par don Louis échauffer son devoir,
 A remporté l'honneur de cet acte héroïque
 Dont mon nom est chargé par la rumeur publique;
 Et ce qui d'un tel bruit a fourni le sujet,
 C'est que, pour appuyer son illustre projet,
 Don Louis fit semer, par une feinte utile,
 Que secondé des miens j'avois saisi la ville;
 Et, par cette nouvelle, il a poussé les bras
 Qui d'un usurpateur ont hâté le trépas.
 Par son zèle prudent il a su tout conduire,
 Et c'est par un des siens qu'il vient de m'en instruire;
 Mais dans le même instant un secret m'est appris,
 Qui va vous étonner autant qu'il m'a surpris.
 Vous attendez un frère, et Léon, son vrai maître,
 A vos yeux maintenant le ciel le fait paroître:
 Oui, je suis don Alphonse, et mon sort conservé,
 Et sous le nom du sang de Castille élevé,
 Est un fameux effet de l'amitié sincère
 Qui fut entre son prince et le roi notre père.
 Don Louis du secret a toutes les clartés,
 Et doit aux yeux de tous prouver ces vérités.
 D'autres soins maintenant occupent ma pensée;
 Non qu'à votre sujet elle soit traversée,
 Que ma flamme querelle un tel événement,
 Et qu'en mon cœur le frère importune l'amant
 Mes vœux par ce secret ont reçu sans murmure
 Le changement qu'en eux a prescrit la nature;
 Et le sang qui nous joint m'a si bien détaché
 De l'amour dont pour vous mon cœur étoit touché,
 Qu'il ne respire plus, pour faveur souveraine,
 Que les chères douceurs de sa première chaîne,
 Et le moyen de rendre à l'adorable Ignès,
 Ce que de ses bontés a mérité l'excès:
 Mais son sort incertain rend le mien misérable;
 Et, si ce qu'on en dit se trouvoit véritable,
 En vain Léon m'appelle et le trône m'attend;
 La couronne n'a rien à me rendre content,
 Et je n'en veux l'éclat que pour goûter la joie
 D'en couronner l'objet où le ciel me renvoie,
 Et pouvoir réparer, par ces justes tributs,
 L'outrage que j'ai fait à ses rares vertus.
 Madame, c'est de vous que j'ai raison d'attendre
 Ce que de son destin mon âme peut apprendre;
 Instruisez-m'en, de grâce, et, par votre discours,
 Hâtez mon désespoir ou le bien de mes jours.

DONNE ELVIRE. Ne vous étonnez pas si je tarde à répondre,
 Seigneur, ces nouveautés ont droit de me confondre

Je n'entreprendrai point de dire à votre amour
Si donc Ignès est morte ou respire le jour ;
Mais par ce cavalier, l'un de ses plus fidèles ,
Vous en pourrez sans doute apprendre des nouvelles.

DON ALPHONSE *reconnoissant donc Ignès*

Ah ! madame ! il m'est doux en ces perplexités
De voir ici briller vos célestes beautés.
Mais vous, avec quels yeux verrez-vous un volage
Dont le crime...

DON IGNÈS.

Ah ! gardez de me faire un outrage,
Et de vous hasarder de dire que vers moi
Un cœur dont je fais cas ait pu manquer de foi.
J'en refuse l'idée, et l'excuse me blesse ;
Rien n'a pu m'offenser auprès de la princesse ;
Et tout ce que d'ardeur elle vous a causé,
Par un si haut mérite est as ez excuse.
Cette flamme vers moi ne vous rend point coupable ;
Et, dans le noble orgueil dont je me sens capable ,
Sachez, si vous l'etiez, que ce seroit en vain
Que vous presumetiez de fléchir mon dédain,
Et qu'il n'est repentir, ni suprême puissance,
Qui gagnât sur mon cœur d'oublier cette offense.

DON ELVIRE

Mon frère, d'un tel nom souffrez-moi la douceur,
De quel ravissement comblez-vous une sœur !
Que j'aime votre choix, et benis l'aventure
Qui vous fait couronner une amitié si pure !
Et de deux nobles cœurs que j'aime tendrement...

SCÈNE VI.

DON GARCIE, DON ELVIRE, DON IGNÈS *déguisée*
en homme, DON ALPHONSE *cru don Sylve*, ÉLISE.

DON GARCIE. De grâce, cachez-moi votre contentement,
Madame, et me laissez mourir dans la croyance
Que le devoir vous fait un peu de violence.
Je sais que de vos vœux vous pouvez disposer,
Et mon dessein n'est pas de leur rien opposer,
Vous le voyez assez, et quelle obéissance
De vos commandements m'arrache la puissance ;
Mais je vous avourai que cette gayeté
Surprend au dépourvu toute ma fermeté,
Et qu'un pareil objet dans mon âme fait naître
Un transport dont j'ai peur que je ne sois pas maître.
Et je me punirois, s'il m'avoit pu tirer
De ce respect soumis où je veux demeurer.
Oui, vos commandements ont prescrit à mon âme

De souffrir sans éclat le malheur de ma flamme,
 Cet ordre sur mon cœur doit être tout-puissant,
 Et je prétends mourir en vous obéissant,
 Mais, encore une fois, la joie où je vous treuve
 M'expose à la rigueur d'une trop rude épreuve,
 Et l'âme la plus sage, en ces occasions,
 Répond malusement de ses émotions
 Madame, épargnez-moi cette cruelle atteinte.
 Donnez-moi, pu pitié, deux moments de contrainte,
 Et, quoi que d'un rival vous inspirent les soins,
 N'en rendez pas mes yeux les malheureux témoins
 C'est la moindre faveur qu'on peut, je crois, prétendre,
 Lorsque dans ma disgrâce un amant peut descendre.
 Je ne l'exige pas, madame, pour longtemps,
 Et bientôt mon départ rendra vos vœux contents.
 Je vais où de ses feux mon âme consumée
 N'apprendra votre hymen que par la renommée,
 Ce n'est pas un spectacle où je doive courir
 Madame, sans le voir, j'en saurai bien mourir

DON IGNÈS Seigneur, permettez-moi de blâmer votre plainte
 De vos maux la princesse a su paroître atteinte;
 Et cette joie encore de quoi vous murmurez,
 Ne lui vient que des biens qui vous sont préparés.
 Elle goûte un succès à vos desirs prospère,
 Et dans votre nid elle trouve son frère,
 C'est don Alphonse, enfin dont on a tant parlé,
 Et ce fameux secret vient d'être dévoilé

DON ALPHONSE Mon cœur brisé au ciel après un long martyre,
 Seigneur, sans vous rien prendre, a tout ce qu'il désire,
 Et goûte d'autant mieux son bonheur en ce jour,
 Qu'il se voit en état de servir votre amour

DON GARCIE Hélas ! cette bonte seigneur doit me confondre
 A mes plus chers desirs elle digne répondre,
 Le coup que je craignais le ciel l'a déjoué,
 Et tout autre que moi se voit fortuné.
 Mais ces douces chartes d'un secret favorable
 Vers l'objet adoré m'ont ouvert coupable,
 Et tombe de nouveau dans ces tristes soupçons,
 Sur quoi l'on m'a fait tant d'inutiles leçons,
 Et pu qui mon cœur se sentent odieuse,
 Doit perdre tout espoir d'être jamais heureuse ..
 Oui, l'on doit me haïr avec trop de raison
 Moi-même je me trouve indigne de pardon
 Et, quelque heureux succès que le sort me présente,
 La mort, la seule mort est toute mon attente

DON ELVIRE Non, non, de ce transport le soumis mouvement,
 Prince, jette en moi même un plus doux sentiment.

Par lui de mes serments je me sens détachée ;
Vos plaintes, vos respects, vos douleurs m'ont touchée,
J'y vois partout briller un excès d'amitié,
Et votre maladie est digne de pitié.

Je vois, prince, je vois qu'on doit quelque indulgence
Aux défauts où du ciel fait pencher l'influence ;
Et, pour tout dire enfin, jaloux ou non jaloux,
Mon roi, sans me gêner, peut me donner à vous.

DON GARCIE. Ciel ! dans l'excès des biens que cet aveu m'octroie,
Rends capable mon cœur de supporter sa joie !

DON ALPHONSE. Je veux que cet hymen, après nos vains débats,
Seigneur, joigne à jamais nos cœurs et nos États.
Mais ici le temps presse, et Leon nous appelle ;
Allons dans nos plaisirs satisfaire son zèle,
Et, par notre présence et nos soins différents.
Donner le dernier coup au parti des tyrans.

FIN DE DON GARCIE DE NAVARRE

L'ÉCOLE DES MARIS,

COMÉDIE EN TROIS ACTES.

1661

A MONSIEUR LE DUC D'ORLÉANS

PRÉFAT UNIQUE DU ROI.

Monsieur,

Je fais voir ici à la France des choses bien peu proportionnées. Il n'est rien de si grand et de si superbe que le titre que je mets à la tête de ce livre : et rien de plus bas que ce qu'il contient. Tout le monde trouvera cet assemblage étrange, et quelques-uns pourront bien dire pour en exprimer l'inegalité, que c'est poser une couronne de perles et de diamants sur une statue de terre : et faire entrer par des portiques magnifiques et des arcs triomphaux superbes dans une misérable cabane. Mais, Monsieur, ce qui doit me servir d'excuse, c'est qu'en cette aventure je n'ai en aucun choix à faire : et que l'honneur que j'ai dû à Votre Altesse Royale m'a imposé une nécessité absolue de lui offrir le premier ouvrage que je mets de moi-même au jour. Ce n'est pas un présent que je lui fais : c'est un devoir dont je m'acquiesce : et les hommages ne sont jamais regardés par les choses qu'ils portent. J'ai donc osé, Monsieur, lui dédier une École à Votre Altesse Royale : parce que je n'ai pu m'en dispenser : et si je me dispense ici de m'étendre sur les belles et glorieuses vertus qu'on pourroit dire d'elle : c'est par la juste apprehension que ces grandes idées ne fassent éclater encore davantage la bassesse de mon offrande. Je me suis imposé silence pour trouver un endroit plus propre à placer de si belles choses, et tout ce que j'ai prétendu dans cette épître : c'est de justifier mon action à toute la France : et d'avoir cette gloire de vous dire à vous-même, Monsieur, avec toute la soumission possible, que je suis,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très-humble, très-obéissant et très-fidèle serviteur

J.-B. P. MOLIERE.

PERSONNAGES.

SGANARELLE, } frères.
ARISTE, }
ISABELLE, } sœurs
LEONOR, }
LISETTE, suivante de Leonor

VILÈRE, amant d'Isabelle.
IRISTE, valet de Valere.
UN COMMISSAIRE
UN NOTAIRE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

SGANARILLE, ARISTE.

SGANARELLE Mon frère, s'il vous plaît, ne discourons point tant,
Et que chacun de nous vive comme il l'entend.
Bien que sur moi des ans vous ayez l'avantage,
Et soyez assez vieux pour devoir être sage,
Je vous dirai pourtant que mes intentions
Sont de ne prendre point de vos corrections;
Que j'ai pour tout conseil ma fantaisie à suivre,
Et me trouve fort bien de ma façon de vivre.

ARISTE. Mais chacun la condamne.

SGANARILLE. Oui, des fous comme vous,
Mon frère.

ARISTE. Grand merci, le compliment est doux!

SGANARELLE Je voudrais bien savoir, puisqu'il faut tout entendre,
Ce que ces beaux censeurs en moi peuvent reprendre.

ARISTE. Cette farouche humeur, dont la severité
Fuit toutes les douceurs de la société,
À tous vos procédés inspire un air bizarre,
Et jusques à l'habit rend tout chez vous barbare.

SGANARILLE Il est vrai qu'à la mode il faut m'assujettir,
Et ce n'est pas pour moi que je me dois vêtir.
Ne voudriez-vous point punir vos belles sornettes,
Monsieur mon frère aîné, car, Dieu merci, vous l'êtes
D'une vingtaine d'ans, à ne vous rien celer,
L'écouter ne vaut point la peine d'en parler;
Ne voudriez-vous point, dis-je, sur ces matières,
De vos jeunes muguets m'inspirer les manières?
M'obliger à porter de ces petits chapeaux
Qui laissent éventer leurs débiles cerveaux,
Et de ces blonds cheveux, de qui la vaste enflure
Des visages humains effusque la figure?
De ces petits pourpoints sous les bras se perdant,
Et de ces grands collets jusqu'au nombril pendant?
De ces manches qu'à table on voit tâter les sauces?
Et de ces cotillons appelés hauts-de-chausses?
De ces souliers muguets de rubans revêtus,
Qui vous font ressembler à des pigeons patius?
Et de ces grands canons ou, comme on des entraves,
On met tous le matin ses deux jambes esclaves,
Et par qui nous voyons ces messieurs les galants

- Marcher recarquilles ainsi que des volants ?
 Je vous plairois sans doute équipé de la sorte ?
 Et je vous vois porter les sottises qu'on porte.
- ARISTE. Toujours au plus grand nombre on doit s'accommoder,
 Et jamais il ne faut se faire regarder.
 L'un et l'autre excès choque, et tout homme bien sage
 Doit faire des habits ainsi que du langage,
 N'y rien trop affecter, et sans empressement
 Suivre ce que l'usage y fait de changement.
 Mon sentiment n'est pas qu'on prenne la méthode
 De ceux qu'on voit toujours renchérir sur la mode ;
 Et qui, dans cet excès dont ils sont amoureux,
 Seroient fâchés qu'un autre eût été plus loin qu'eux ;
 Mais je tiens qu'il est mal, sur quoi que l'on se fonde,
 De fuir obstinément ce que suit tout le monde,
 Et qu'il vaut mieux souffrir d'être au nombre des fous,
 Que du sage parti se voir seul contre tous.
- SGANARELLE. Cela sent son vicillard qui, pour en faire accroire,
 Cache ses cheveux blancs d'une perruque noire.
- ARISTE. C'est un étrange fait du soin que vous prenez
 A me venir toujours jeter mon âge au nez ;
 Et qu'il faille qu'en moi sans cesse je vous voie
 Blâmer l'ajustement, aussi bien que la joie :
 Comme si, condamnée à ne plus rien cherir,
 La vieillesse devoit ne songer qu'à mourir,
 Et d'assez de laideur n'est pas accompagnée,
 Sans se teindre encor malpropre et rechignée.
- SGANARELLE. Quoi qu'il en soit, je suis attaché fortement
 A ne demordre point de mon habillement,
 Je veux une coiffure, en dépit de la mode,
 Sous qui toute ma tête ait un abri commode ;
 Un bon pourpoint bien long et fermé comme il faut,
 Qui, pour bien digérer, tienne l'estomac chaud,
 Un haut-de-chausse fait justement pour ma cuisse ;
 Des souliers où mes pieds ne soient point au supplice,
 Ainsi qu'en ont usé sagement nos aïeux :
 Et qui me trouve mal n'a qu'à fermer les yeux.

SCÈNE II.

LÉONOR, ISABELLE, LISETTE,

ARISTE ET SGANARELLE *parlant bas ensemble sur le devant
 du théâtre sans être aperçus.*

LÉONOR à Isabelle.

Je me charge de tout en cas que l'on vous gronde.

LISETTE à Isabelle.

Toujours dans une chambre à ne point voir le monde ?

ISABELLE. Il est ainsi bâti.

LÉONOR.

Je vous en plains, ma sœur.

LISSETTE à Léonor

Bien vous prend que son frère ait tout une autre humeur, et le destin vous fut bien favorable, En vous faisant tomber aux mains du raisonnable.

ISABELLE. C'est un miracle encor qu'il ne m'ait aujourd'hui Enfermée à la clef ou menée avec lui.

LISSETTE. Ma foi ! je l'envoierois au diable avec sa fraise, Et...

SGANARELLE heurté par Lisette

Où donc allez-vous ? qu'il ne vous en déplaise.

LÉONOR. Nous ne savons encore, et je pressois ma sœur De venir du beau temps respirer la douceur ; Mais...

SGANARELLE à Léonor

Pour vous, vous pouvez aller où bon vous semble,

(Montrant Lisette)

Vous n'avez qu'à courir, vous voilà deux ensemble.

(A Isabelle)

Mais vous, je vous défends, s'il vous plaît, de sortir.

ARISTE. Eh ! laissez-les, mon frère, aller se divertir.

SGANARELLE. Je suis votre valet, mon frère.

ARISTE.

La jeunesse

Veut...

SGANARELLE. La jeunesse est sotte, et parfois la vieillesse

ARISTE. Croyez-vous qu'elle est mal d'être avec Léonor ?

SGANARELLE. Non pas ; mais avec moi je la crois mieux encor.

ARISTE. Mais...

SGANARELLE. Mais ses actions de moi doivent dépendre, Et je sais l'intérêt enfin que j'y dois prendre.

ARISTE. A celles de sa sœur ai-je un moindre intérêt ?

SGANARELLE. Mon Dieu ! chacun raisonne et fait comme il lui plaît.

Elles sont sans parents, et notre ami leur père

Nous commit leur conduite à son heure dernière ;

Et nous chargeant tous deux ou de les épouser,

Ou, sur notre refus, un jour d'en disposer,

Sur elles, par contrat, nous eût dès leur enfance,

Et de père et d'époux donner pleine puissance :

D'élever celle-là vous prîtes le souci,

Et moi je me chargeai du soin de celle-ci.

Selon vos vœux vous gouvernez la vôtre,

Laissez-moi, je vous prie, à mon gré regir l'autre

ARISTE. Il me semble...

SGANARELLE. Il me semble, et je le dis tout haut,

Que sur un tel sujet c'est parler comme il faut.

Vous souffrez que la vôtre aille lente et pimpante,

Je le veux bien : qu'elle ait et laquais et suivante,
 J'y consens; qu'elle coure, aime l'oisiveté,
 Et soit des damoiseaux flairée en liberté,
 J'en suis fort satisfait : mais j'entends que la mienne
 Vive à ma fantaisie et non pas à la sienne;
 Que d'une serge honnête elle ait son vêtement,
 Et ne porte le noir qu'aux bons jours seulement;
 Qu'enfermée au logis en personne bien sage,
 Elle s'applique toute aux choses du ménage,
 A recoudre mon linge aux heures de loisir,
 Ou bien à tricoter quelques bas par plaisir;
 Qu'aux discours des mugquets elle ferme l'oreille,
 Et ne sorte jamais sans avoir qui la veille.
 Enfin la chair est foible, et j'entends tous les bruits.
 Je ne veux point porter des cornes, si je puis;
 Et comme à m'épouser sa fortune l'appelle,
 Je prétends, corps pour corps, pouvoir répondre d'elle.
 Vous n'avez pas sujet, que je crois...

ISABELLE.

SGANARELLE.

Taisez-vous.

Je vous apprendrai bien s'il faut sortir sans nous.
 Quoi donc, monsieur?

LÉONOR.

SGANARELLE.

Mon Dieu! madame, sans langage,

Je ne vous parle pas, car vous êtes trop sage.

LÉONOR.

Voyez-vous Isabelle avec nous à regret?

SGANARELLE.

Oui, vous me la gênez, puisqu'il faut parler net.

Vos visites ici ne font que me déplaire,
 Et vous m'obligerez de ne vous en plus faire.

LÉONOR.

Voulez-vous que mon cœur vous parle net aussi?

J'ignore de quel œil elle voit tout ceci :

Mais je sais ce qu'en moi seroit la défiance;
 Et quoiqu'un même sang nous ait donné naissance,
 Nous sommes bien peu sœurs, s'il faut que chaque jour
 Vos manières d'agir lui donnent de l'amour.

LISETTE.

En effet, tous ces soins sont des choses infâmes.

Sommes-nous chez les Turcs pour renfermer les fem-
 Car on dit qu'on les tient esclaves en ce lieu, mes?

Et que c'est pour cela qu'ils sont maudits de Dieu.

Notre honneur est, monsieur, bien sujet à foiblesse,
 S'il faut qu'il ait besoin qu'on le garde sans cesse.

Pensez-vous, après tout, que ces précautions
 Servent de quelque obstacle à nos intentions?

Et quand nous nous mettons quelque chose à la tête,
 Que l'homme le plus fin ne soit pas une bête?

Toutes ces gardes-là sont visions de fous;

Le plus sûr est, ma foi! de se fier en nous;

Qui nous gêne se met en un péril extrême,

Et toujours notre honneur veut se garder lui-même.

C'est nous inspirer presque un désir de pécher,
Que montrer tant de soins de nous en empêcher;
Et si par un mari je me voyois contrainte,
J'aurois fort grande pente à confirmer sa crainte.

SCANABELLE à Aristé.

Voilà, beau précepteur, votre éducation.

Et vous souffrez cela sans nulle émotion?

ARISTÉ.

Mon frère, son discours ne doit que faire rire;

Elle a quelque raison en ce qu'elle veut dire.

Leur sexe aime à jouir d'un peu de liberté :

On le retient fort mal par tant d'austérité;

Et les soins déliants, les verrous et les grilles

Ne font pas la vertu des femmes ni des filles.

C'est l'honneur qui les doit tenir dans le devoir,

Non la sévérité que nous leur faisons voir.

C'est une étrange chose, à vous parler sans feinte,

Qu'une femme qui n'est sage que par contrainte.

En vain sur tous ses pas nous prétendons régner,

Je trouve que le cœur est ce qu'il faut gagner;

Et je ne tiendrois, moi, quelque soin qu'on se donne,

Mon honneur guère sûr aux mains d'une personne

A qui, dans les desirs qui pourroient l'assaillir,

Il ne manqueroit rien qu'un moyen de faillir.

SCANABELLE Chansonons que tout cela.

ARISTÉ.

Soit; mais je tiens sans cesse

Qu'il nous faut en riant instruire la jeunesse,

Reprendre ses défauts avec grande douceur,

Et du nom de vertu ne lui point faire peur.

Mes soins pour Léonor ont suivi ces maximes

Des moindres libertés je n'ai point fait des crimes,

A ses jeunes desirs j'ai toujours consenti,

Et je ne m'en suis point, grâce au ciel, repenti.

J'ai souffert qu'elle ait vu les belles compagnies,

Les divertissements, les bals, les comédies;

Ce sont choses, pour moi, que je tiens de tout temps

Fort propres à former l'esprit des jeunes gens;

Et l'école du monde, en l'air dont il faut vivre,

Instruit mieux à mon gré que ne fait aucun livre.

Elle aime à dépenser en habits, linge et nœuds;

Que voulez-vous? Je tâche à contenter ses vœux;

Et ce sont des plaisirs qu'on peut, dans nos familles,

Lorsque l'on a du bien, permettre aux jeunes filles.

Un ordre paternel l'oblige à m'épouser;

Mais mon dessein n'est pas de la tyranniser

Je sais bien que nos ans ne se rapportent guère,

Et je laisse à son choix liberté tout entière.

Si quatre mille écus de rente bien venants,

Une grande tendresse et des soins complaisants,
 Peuvent, à son avis, pour un tel mariage,
 Réparer entre nous l'inégalité d'âge,
 Elle peut m'épouser; sinon choisir ailleurs.
 Je consens que sans moi ses destins soient meilleurs;
 Et j'aime mieux la voir sous un autre hyménée,
 Que si contre son gré sa main m'étoit donnée.

SGANARELLE Eh! qu'il est douxereux! c'est tout sucre et tout miel!

ARISTE. Enfin, c'est mon humeur, et j'en rends grâce au ciel.
 Je ne suivrais jamais ces maximes sévères

SGANARELLE. Qui font que les enfants comptent les jours des pères.
 Mais ce qu'en la jeunesse on prend de liberté,
 Ne se retranche pas avec facilité;
 Et tous ses sentiments suivront mal votre envie,
 Quand il faudra changer sa manière de vie.

ARISTE. Et pourquoi la changer?

SGANARELLE. Pourquoi?

ARISTE. Oui.

SGANARELLE. Je ne sai.

ARISTE. Y voit-on quelque chose où l'honneur soit blessé?

SGANARELLE. Quoi! si vous l'épousez, elle pourra prétendre
 Les mêmes libertés que fille on lui voit prendre?

ARISTE. Pourquoi non?

SGANARELLE. Vos desirs lui servent complaisants
 Jusques à lui laisser et mouches et rubans?

ARISTE. Sans doute.

SGANARELLE. A lui souffrir, en cervelle troublée,
 De courir tous les bals et les lieux d'assemblée?

ARISTE. Oui vraiment.

SGANARELLE. Et chez vous iront les damoiseaux?

ARISTE. Et quoi donc?

SGANARELLE. Qui joueront et donneront cadeaux?

ARISTE. D'accord.

SGANARELLE. Et votre femme entendra les fleurettes?

ARISTE. Fort bien.

SGANARELLE. Et vous verrez ces visites muguettes
 D'un œil à témoigner de n'en être point soûl?

ARISTE. Cela s'entend.

SGANARELLE. Allez, vous êtes un vieux fou.

(A Isabelle)

Rentrez, pour n'ouïr point cette pratique infâme

SCÈNE III.

ARISTE, SGANARELLE, LÉONOR, LISETTE.

ARISTE. Je veux m'abandonner à la foi de ma femme,
 Et pretends toujours vivre ainsi que j'ai vécu.

SGANARELLE. Que j'aurai de plaisir si l'on le fait cocu !
 ARISTE. J'ignore pour quel sort mon astre m'a fait naître ;
 Mais je sais que pour vous, si vous manquez de l'être,
 On ne vous en doit point imputer le défaut,
 Car vos soins pour cela font bien tout ce qu'il faut.
 SGANARELLE. Riez donc, beau rieur. Oh ! que cela doit plaire
 De voir un goguenard presque sexagénaire !
 LÉONOR. Du sort dont vous parlez, je le garantis, moi,
 S'il faut que par l'hymen il reçoive ma foi ;
 Il s'y peut assurer ; mais sachez que mon âme
 Ne répondroit de rien si j'étois votre femme.
 LISETTE. C'est conscience à ceux qui s'assurent en nous ;
 Mais c'est pain bénit, certe, à des gens comme vous.
 SGANARELLE. Allez, langue maudite, et des plus mal apprises.
 ARISTE. Vous vous êtes, mon frère, attiré ces sottises.
 Adieu. Changez d'humeur, et soyez averti
 Que renfermer sa femme est le mauvais parti.
 Je suis votre valet.
 SGANARELLE. Je ne suis pas le vôtre.

SCÈNE IV.

SGANARELLE seul.

Oh ! que les voilà bien tous formés l'un pour l'autre !
 Quelle belle famille ! un vieillard insensé
 Qui fait le dameret dans un corps tout cassé ;
 Une fille maîtresse et coquette suprême ;
 Des valets impudents ! non, la sagesse même
 N'en viendrait pas à bout, perdrait sens et raison
 A vouloir corriger une telle maison.
 Isabelle pourroit perdre dans ces bantises
 Les semences d'honneur qu'avec nous elle a prises ;
 Et pour l'en empêcher, dans peu nous prétendons
 Lui faire aller revoir nos choux et nos dindons.

SCÈNE V.

VALÈRE, SGANARELLE, ERGASTE.

VALÈRE dans le fond du théâtre
 Ergaste, le voilà cet argus que j'abhorre,
 Le sévère tuteur de celle que j'adore
 SGANARELLE se croyant seul.
 N'est-ce pas quelque chose enfin de surprenant
 Que la corruption des mœurs de maintenant ?
 VALÈRE. Je voudrois l'accoster, s'il est en ma puissance,
 Et tâcher de lier avec lui connoissance.

SGANARELLE se croyant seul.

Au lieu de voir régner cette sévérité
Qui composoit si bien l'ancienne honnêteté,
La jeunesse en ces lieux, libertine, absolue,
Ne prend...

(Valère salue Sganarelle de loin.)

VALÈRE. Il ne voit pas que c'est lui qu'on salue.

ERGASTE. Son mauvais œil peut-être est de ce côté-ci.
Passons du côté droit.

SGANARELLE se croyant seul Il faut sortir d'ici.
Le séjour de la ville en moi ne peut produire
Que des...

VALÈRE en s'approchant peu à peu Il faut chez lui tâcher de m'introduire.

SGANARELLE entendant quelque bruit
Eh ! j'ai cru qu'on parloit.

(Se croyant seul)

Aux champs, grâces aux cieux,
Les sottises du temps ne blessent point mes yeux.

ERGASTE à Valère.
Abordez-le.

SGANARELLE entendant encore du bruit.
Plait-il ?

(N'entendant plus rien.)

Les oreilles me cornent.

(Se croyant seul)

Là, tous les passe-temps de nos filles se bornent...

(Il aperçoit Valère , qui le salue.)

Est-ce à nous ?

ERGASTE à Valère Approchez.

SGANARELLE sans prendre garde à Valère Là, nul godelureau

(Valère le salue encore.)

Ne vient. . . Que diable ! .

(Il se retourne , et voit Ergaste qui le salue de l'autre côté)

Encor ? Que de coups de chapeau

VALÈRE. Monsieur, un tel abord vous interrompt peut-être ?

SGANARELLE. Cela se peut.

VALÈRE. Mais quoi ! l'honneur de vous connoître
Est un si grand bonheur, est un si doux plaisir,
Que de vous saluer j'avois un grand desir.

SGANARELLE. Soit.

VALÈRE. Et de vous venir, mais sans nul artifice,
Assurer que je suis tout à votre service.

SGANARELLE. Je le crois.

VALÈRE. J'ai le bien d'être de vos voisins,
Et j'en dois rendre grâce à mes heureux destins.

SGANARELLE. C'est bien fait.

VALÈRE. Mais, monsieur, savez-vous les nouvelles
Que l'on dit à la cour, et qu'on tient pour fidèles?

SGANARELLE. Que m'importe?

VALÈRE. Il est vrai ; mais pour les nouveautés
On peut avoir parfois des curiosités.

Vous irez voir, monsieur, cette magnificence
Que de notre Dauphin prépare la naissance?

SGANARELLE. Si je veux.

VALÈRE. Avouons que Paris nous fait part
De cent plaisirs charmants qu'on n'a point autre part.
Les provinces auprès sont des lieux solitaires.
A quoi donc passez-vous le temps?

SGANARELLE. A mes affaires.

VALÈRE. L'esprit veut du relâche et succombe parfois
Par trop d'attachement aux sérieux emplois.
Que faites-vous les soirs avant qu'on se retire?

SGANARELLE. Ce qui me plaît.

VALÈRE. Sans doute ; on ne peut pas mieux dire,
Cette réponse est juste, et le bon sens paroît,
A ne vouloir jamais faire que ce qui plaît.
Si je ne vous croyois l'âme trop occupée,
J'irois parfois chez vous passer l'après-soupée.

SGANARELLE. Serviteur.

SCÈNE VI.

VALÈRE, ERGASTE.

VALÈRE. Que dis-tu de ce bizarre fou ?

ERGASTE. Il a le repart brusque et l'accueil loup-garou.

VALÈRE. Ah ! j'enrage !

ERGASTE. Et de quoi ?

VALÈRE. De quoi ? C'est que j'enrage

De voir celle que j'aime au pouvoir d'un sauvage,
D'un dragon surveillant dont la sévérité
Ne la laisse jouir d'aucune liberté.

ERGASTE. C'est ce qui fait pour vous, et sur ces conséquences
Votre amour doit fonder de grandes espérances.

Apprenez, pour avoir votre esprit raffermi,
Qu'une femme qu'on garde est gagnée à demi,
Et que les noirs chagrins des maris ou des pères
Ont toujours du galant avancé les affaires.
Je coquette fort peu, c'est mon moindre talent,
Et de profession je ne suis point galant ;
Mais j'en ai servi vingt, de ces chercheurs de proie,
Qui disoient fort souvent que leur plus grande joie
Étoit de rencontrer de ces maris sâcheux,
Qui jamais sans gronder ne reviennent chez eux ;

De ces brutaux fiellés, qui, sans raison ni suite,
De leurs femmes en tout contrôlent la conduite,
Et, du nom de mari fièrement se parants,
Leur rompent en visière aux yeux des soupirants.
On en sait, disent-ils, prendre ses avantages;
Et l'aigreur de la dame à ces sortes d'outrages,
Dont la plaint doucement le complaisant témoin,
Est un champ à pousser les choses assez loin;
En un mot, ce vous est une attente assez belle,
Que la sévérité du tuteur d'Isabelle.

VALÈRE. Mais depuis quatre mois que je l'aime ardemment,
Je n'ai pour lui parler pu trouver un moment.
ERGASTE. L'amour rend inventif; mais vous ne l'êtes guère,
Et si j'avois été...

VALÈRE. Mais qu'aurais-tu pu faire,
Puisque sans ce brutal on ne la voit jamais,
Et qu'il n'est là dedans servantes ni valets
Dont, par l'appât flatteur de quelque récompense,
Je puisse pour mes feux niénager l'assistance?
ERGASTE. Elle ne sait donc pas encor que vous l'aimez?
VALÈRE. C'est un point dont mes vœux ne sont pas informés.
Partout où ce farouche a conduit cette belle,
Elle m'a toujours vu comme une ombre après elle,
Et mes regards aux siens ont tâché chaque jour
De pouvoir expliquer l'excès de mon amour.
Mes yeux ont fort parlé; mais qui me peut apprendre
Si leur langage enfin a pu se faire entendre?
ERGASTE. Ce langage, il est vrai, peut être obscur parfois,
S'il n'a pour truchement l'écrivain ou la voix.
VALÈRE. Que faire pour sortir de cette peine extrême,
Et savoir si la belle a connu que je l'aime?
Dis-m'en quelque moyen.

ERGASTE. C'est ce qu'il faut trouver.
Entrons un peu chez vous, afin d'y mieux rêver.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISABELLE, SGANARELLE.

SGANARELLE. Va, je sais la maison, et connois la personne
Aux marques seulement que ta bouche me donne.

ISABELLE à part. O ciel! sois-moi propice, et seconde en ce jour
Le stratagème adroit d'une innocente amour.

SGANARELLE. Dis-tu pas qu'on t'a dit qu'il s'appelle Valère ?

ISABELLE. Oui.

SGANARELLE. Va, sois en repos, rentre et me laisse faire ;
Je vais parler sur l'heure à ce jeune étourdi.

ISABELLE en s'en allant. Je fais, pour une fille, un projet bien hardi
Mais l'injuste rigueur dont envers moi l'on use,
Dans tout esprit bien fait me servira d'excuse.

SCÈNE II.

SGANARELLE seul

(Il va frapper à sa porte , croyant que c'est celle de Valère)
Ne perdons point de temps ; c'est ici. Qui va là ?
Bon, je rêve. Holà ! dis-je, holà, quelqu'un ! holà !
Je ne m'étonne pas, après cette lumière,
S'il y venoit tantôt de si douce manière ;
Mais je veux me hâter, et de son fol espoir...

SCÈNE III.

VALÈRE, SGANARELLE, ERGASTE.

SGANARELLE à Ergaste qui est sorti brusquement.

Peste soit du gros bœuf, qui, pour me faire choir,
Se vient devant mes pas planter comme une peiche !

VALÈRE. Monsieur, j'ai du regret...

SGANARELLE. Ah ! c'est vous que je cherche.

VALÈRE. Moi, monsieur ?

SGANARELLE. Vous. Valère est-il ~~il~~as votre nom ?

VALÈRE. Oui.

SGANARELLE. Je viens vous parler, si vous le trouvez bon.

VALÈRE. Puis-je être assez heureux pour vous rendre service ?

SGANARELLE. Non. Mais je pretends, moi, vous rendre un bon office,
Et c'est ce qui chez vous prend droit de m'amener.

VALÈRE. Chez moi, monsieur ?

SGANARELLE. Chez vous. Faut-il tant s'étonner ?

VALÈRE. J'en ai bien du sujet, et mon âme ravie

De l'honneur...

SGANARELLE. Laissons là cet honneur, je vous prie.

VALÈRE. Voulez-vous pas entrer ?

SGANARELLE. Il n'en est pas besoin.

VALÈRE. Monsieur, de grâce.

SGANARELLE. Non, je n'irai pas plus loin.

VALÈRE. Tant que vous serez là, je ne puis vous entendre.

SGANARELLE. Moi, je n'en veux bouger.

VALÈRE. Eh bien ! il faut se rendre ;

Vite, puisque monsieur à cela se résout,

Donnez un siège ici.

Je veux parler debout.

SGANARELLE.

VALÈRE.

Vous souffrir de la sorte !...

SGANARELLE.

Ah ! contrainte effroyable !

VALÈRE.

Cette incivilité seroit trop condamnable.

SGANARELLE.

C'en est une que rien ne sauroit égaler,
De n'ouïr pas les gens qui veulent nous parler.

VALÈRE.

Je vous obéis donc.

SGANARELLE.

Vous ne sauriez mieux faire.

(Ils font de grandes cérémonies pour se couvrir.)

Tant de cérémonie est fort peu nécessaire.

Voulez-vous m'écouter ?

VALÈRE.

Sans doute, et de grand cœur.

SGANARELLE.

Savez-vous, dites-moi, que je suis le tuteur
D'une fille assez jeune et passablement belle,
Qui loge en ce quartier, et qu'on nomme Isabelle ?

VALÈRE.

Oui.

SGANARELLE.

Si vous le savez, je ne vous l'apprends pas.
Mais, savez-vous aussi, lui trouvant des appas,
Qu'autrement qu'en tuteur sa personne me touche,
Et qu'elle est destinée à l'honneur de ma couche ?

VALÈRE.

Non.

SGANARELLE.

Je vous l'apprends donc ; et qu'il est à propos
Que vos feux, s'il vous plaît, la laissent en repos.

VALÈRE.

Qui ? moi, monsieur ?

SGANARELLE.

Oui, vous. Mettons bas toute feinte.

VALÈRE.

Qui vous a dit que j'ai pour elle l'âme atteinte ?

SGANARELLE.

Des gens à qui l'on peut donner quelque crédit.

VALÈRE.

Mais encore ?

SGANARELLE.

Elle-même.

VALÈRE.

Elle ?

SGANARELLE.

Elle. Est-ce assez dit ?

Comme une fille honnête, et qui m'aime d'enfance,
Elle vient de m'en faire entière confidence ;
Et, de plus, m'a chargé de vous donner avis
Que, depuis que par vous tous ses pas sont suivis,
Son cœur, qu'avec excès votre poursuite outrage,
N'a que trop de vos yeux entendu le langage ;
Que vos secrets desirs lui sont assez connus,
Et que c'est vous donner des soucis superflus
De vouloir davantage expliquer une flamme
Qui choque l'amitié que me garde son âme.

VALÈRE.

C'est elle, dites-vous, qui de sa part vous fait...

SGANARELLE.

Oui, vous venir donner cet avis franc et net ;
Et qu'ayant vu l'ardeur dont votre âme est blessée,
Elle vous eût plus tôt fait savoir sa pensée,
Si son cœur avoit eu, dans son émotion,

A qui pouvoir donner cette commission;
 Mais qu'enfin les douleurs d'une contrainte extrême
 L'ont réduite à vouloir se servir de moi-même,
 Pour vous rendre averti, comme je vous ai dit,
 Qu'à tout autre que moi son cœur est interdit;
 Que vous avez assez joué de la pinelle,
 Et que, si vous avez tant soit peu de cervelle,
 Vous prendrez d'autres soins. Adieu, jusqu'au revoir
 Voilà ce que j'avois à vous faire savoir

VAIFRE bas Ligaste, que dis-tu d'une telle aventure?

SGANARELLE bas à part

Le voilà bien surpris !

ERGASTE bas à Valère

Selon ma conjecture,

Je tiens qu'elle n'a rien de déplaisant pour vous,

Qu'un mystère assez fin est caché là-dessous,

Et qu'enfin cet avis n'est pas d'une personne

Qui veuille vous cesser l'amour qu'elle vous donne

SGANARELLE à part

Il en tient comme il faut

VALÈRE bas à Ergaste

Tu crois mystérieux .

ERGASTE bas Oui Mais il nous observe, ôtons-nous de ses yeux

SCÈNE IV

SGANARELLE seul

Que sa confusion paroît sur son visage !

Il ne s'attendoit pas, sans doute, à ce message

Appelons Isabelle elle montre l'effroi

Que l'éducation dans une âme produit

La vertu fait ses soins, et son cœur s'y consume

Jusques à s'offenser des seuls regards d'un homme

SCÈNE V

ISABELLE, SGANARELLE

ISABELLE bas en entrant

J'ai peur que cet amant, plein de sa passion,

N'ait pas de mon avis compris l'intention,

Et j'en veux, dans les faits où je suis prisonnière,

Hasarder un qui parle avec plus de lumière

SGANARELLE Me voilà de retour

ISABELLE

Li bien ?

SGANARELLE

Un plein effet

A suivi tes discours, et ton homme a son fait

Il me vouloit nier que son cœur fût malade,

Mais, lorsque de ta part j'ai marqué l'ambassade,

Il est resté d'abord et muet et confus,
Et je ne pense pas qu'il y revienne plus.

ISABELLE. Ah ! que me dites-vous ? j'ai bien peur du contraire,
Et qu'il ne nous prépare encor plus d'une affaire.

SGANARELLE. Et sur quoi fonderas-tu cette peur que tu dis ?

ISABELLE. Vous n'avez pas été plutôt hors du logis,
Qu'ayant, pour prendre l'air, la tête à ma fenêtre,
J'ai vu dans ce détour un jeune homme paroître,
Qui d'abord, de la part de cet impertinent,
Est venu me donner un bonjour surprenant,
Et m'a, droit dans ma chambre, une boîte jetée
Qui renferme une lettre en poulet cachetée.
J'ai voulu sans tarder lui rejeter le tout ;
Mais ses pas de la rue avoient gagné le bout,
Et je m'en sens le cœur tout gros de fâcherie.

SGANARELLE. Voyez un peu la ruse et la friponnerie !

ISABELLE. Il est de mon devoir de faire promptement
Reporter boîte et lettre à ce maudit anant ;
Et j'aurois pour cela besoin d'une personne...
Car, d'oser à vous-même...

SGANARELLE. Au contraire, mignonne,
C'est me faire mieux voir ton amour et ta foi,
Et mon cœur avec joie accepte cet emploi ;
Tu m'obliges par là plus que je ne puis dire.
ISABELLE. Tenez donc.

SGANARELLE. Bon. Voyons ce qu'il a pu t'écrire

ISABELLE. Ah ! ciel ! gardez-vous bien de l'ouvrir.

SGANARELLE. Et pourquoi ?

ISABELLE. Lui voulez-vous donner à croire que c'est moi ?
Une fille d'honneur doit toujours se défendre
De lire les billets qu'un homme lui fait rendre.
La curiosité qu'on fait lors éclater
Marque un secret plaisir de s'en ouïr conter ;
Et je trouve à propos que toute cachetée
Cette lettre lui soit promptement reportée,
Afin que d'autant mieux il connoisse aujourd'hui
Le mépris éclatant que mon cœur fait de lui ;
Que ses feux désormais perdent toute espérance,
Et n'entreprennent plus pareille extravagance.

SGANARELLE. Certes, elle a raison lorsqu'elle parle ainsi.
Va, ta vertu me charme, et ta prudence aussi ;
Je vois que mes leçons ont germé dans ton âme,
Et tu te montres digne enfin d'être ma femme.

ISABELLE. Je ne veux pas pourtant gêner votre désir.
La lettre est en vos mains, et vous pouvez l'ouvrir.

SGANARELLE. Non, j'en ai garde ; hélas ! tes raisons sont trop bonnes,
Et je vais m'acquitter du soin que tu me donnes ;

A quatre pas de là dire ensuite deux mots,
Et revenir ici te remettre en repos.

SCÈNE VI.

SGANARELLE *soul.*

Dans quel ravissement est-ce que mon cœur nage,
Lorsque je vois en elle une fille si sage !
C'est un trésor d'honneur que j'ai dans ma maison.
Prendre un regard d'amour pour une trahison !
Recevoir un poulet comme une injure extrême,
Et le faire au galant reporter par moi-même !
Je voudrois bien savoir, en voyant tout ceci,
Si celle de mon frère en useroit ainsi.
Ma foi ! les filles sont ce que l'on les fait être.
Holà !

(Il frappe à la porte de Valère)

SCÈNE VII.

SGANARELLE, ERGASTE.

ERGASTE.

Qu'est-ce ?

SGANARELLE.

Tenez, dites à votre maître
Qu'il ne s'ingère pas d'oser écrire encor
Des lettres qu'il envoie avec des boîtes d'or,
Et qu'Isabelle en est puissamment irritée.
Voyez, on ne l'a pas au moins decachetée ;
Il connoitra l'état que l'on fait de ses feux,
Et quel heureux succès il doit espérer d'eux.

SCÈNE VIII.

VALÈRE, ERGASTE.

VALÈRE.

ERGASTE.

Que vient de te donner cette farouche bête ?
Cette lettre, monsieur, qu'avecque cette boete
On prétend qu'ait reçue Isabelle de vous,
Et dont elle est, dit-il, en un fort grand courroux.
C'est sans vouloir l'ouvrir qu'elle vous la fait rendre :
Lisez vite, et voyons si je me puis meprendre.

VALÈRE lit

« Cette lettre vous surprendra sans doute, et l'on
peut trouver bien hardi pour moi, et le dessein de
vous l'écrire et la manière de vous la faire tenir ;
mais je me vois dans un état à ne plus garder de
mesure. La juste horreur d'un mariage dont je suis
menacée dans six jours me fait hasarder toutes
choses ; et, dans la résolution de m'en affranchir

» par quelque voie que ce soit, j'ai cru que je devois
 » plutôt vous choisir que le désespoir. Ne croyez pas
 » pourtant que vous soyez redevable de tout à ma
 » mauvaise destinée; ce n'est pas la contrainte où je
 » me trouve qui a fait naître les sentiments que j'ai
 » pour vous; mais c'est elle qui en précipite le té-
 » moignage, et qui me fait passer sur des formalités
 » où la bienséance du sexe oblige. Il ne tiendra qu'à
 » vous que je sois à vous bientôt, et j'attends seule-
 » ment que vous m'ayez marqué les intentions de
 » votre amour, pour vous faire savoir la résolution
 » que j'ai prise; mais, surtout, songez que le temps
 » presse, et que deux cœurs qui s'aiment doivent
 » s'entendre à demi-mot »

ERGASTE. Eh bien ! monsieur, le tour est-il d'original ?

Pour une jeune fille elle n'en sait pas mal !
 De ces ruses d'amour la croit-on capable ?

VALÈRE. Ah ! je la trouve là tout à fait adorable

Ce trait de son esprit et de son amitié
 Accroît pour elle encor mon amour de moitié,
 Et joint aux sentiments que sa beauté m'inspire...

ERGASTE. La dupe vient, songez à ce qu'il vous faut dire.

SCÈNE IX.

SGANARELLE, VALÈRE, ERGASTE.

SGANARELLE se croyant seul

Oh ! trois et quatre fois béni soit cet édit
 Par qui des vêtements le luxe est interdit !
 Les peines des maris ne seront plus si grandes,
 Et les femmes auront un frein à leurs demandes.
 Oh ! que je sais au roi bon gre de ces décrets !
 Et que pour le repos de ces mêmes maris,
 Je voudrois bien qu'on fit de la coquetterie
 Comme de la guipure et de la broderie !
 J'ai voulu l'acheter, l'édit, expressément,
 Afin que d'Isabelle il soit lu hautement ;
 Et ce sera tantôt, n'étant plus occupée,
 Le divertissement de notre après-soupée.

(Apercevant Valère.)

Envoirez-vous encor, monsieur aux blonds cheveux,
 Avec des boîtes d'or des billets ampoureux ?
 Vous pensiez bien trouver quelque jeune coquette,
 Friande de l'intrigue, et tendre à la fleurette ?
 Vous voyez de quel air on reçoit vos bijoux ?
 Croyez-moi, c'est tirer votre poudre aux moineaux.

Elle est sage, elle m'aime, et votre amour l'outrage,
Prenez vice ailleurs, et trousscz-moi bagage.

VALÈRE. Oui, oui, votre mérite, à qui chacun se rend,
Est à mes yeux, monsieur, un obstacle trop grand;
Et c'est folie à moi, dans mon ardeur fidèle,
De prétendre avec vous à l'amour d'Isabelle.

SGANARELLE. Il est vrai, c'est folie.

VALÈRE. Aussi n'aurois-je pas
Abandonné mon cœur à suivre ses appas,
Si j'avois pu savoir que ce cœur misérable
Dût trouver un rival comme vous redoutable.

SGANARELLE. Je le crois.

VALÈRE. Je n'ai garde à présent d'espérer;
Je vous cède, monsieur, et c'est sans murmurer.

SGANARELLE. Vous faites bien

VALÈRE. Le droit de la sorte l'ordonne;
Et de tant de vertus brille votre personne,
Que j'aurois tort de voir d'un regard de courroux
Les tendres sentiments qu'Isabelle a pour vous.

SGANARELLE. Cela s'entend.

VALÈRE. Oui, oui, je vous quitte la place;
Mais je vous prie au moins, et c'est la seule grâce,
Monsieur, que vous m'envoyiez un misérable amant
Dont vous seul aujourd'hui causez tout le tourment,
Je vous conjure donc d'assurer Isabelle
Que si depuis trois mois mon cœur brûle pour elle,
Cette amour est sans tache, et n'a jamais pensé
À rien dont son honneur ait lieu d'être offensé.

SGANARELLE. Oui.

VALÈRE. Que, ne dépendant que du choix de mon âme,
Tous mes desseinz étoient de l'obtenir pour femme,
Si les destins, en vous qui captivez son cœur,
N'opposoient un obstacle à cette juste ardeur.

SGANARELLE. Fort bien.

VALÈRE. Que, quoi qu'on fasse, il ne lui faut pas croire
Que jamais ses appas sortent de ma mémoire;
Que, quelque arrêt des cieus qu'il me faille subir,
Mon sort est de l'aimer jusqu'au dernier soupir.
Et que, si quelque chose étouffe mes poursuites,
C'est le juste respect que j'ai pour vos mérites.

SGANARELLE. C'est parler sagement; et je vais de ce pas
Lui faire ce discours qui ne la choque pas;
Mais si vous me croyez, tâchez de faire en sorte
Que de votre cerveau cette passion sorte.
Adieu...

ERGASTE à Valère. La dupe est bonne.

SCÈNE X.

SGANARELLE *seul*.

Il me fait grand'pitié,

Ce pauvre malheureux trop rempli d'amitié;
 Mais c'est un mal pour lui de s'être mis en tête
 De vouloir prendre un fort qui se voit ma conquête
 (*Sganarelle heurte à sa porte.*)

SCÈNE XI.

SGANARELLE, ISABELLE.

SGANARELLE. Jamais amant n'a fait tant de trouble éclater
 Au poulx renvoyé sans le décaucher :
 Il perd toute espérance enfin *et se retire* ;
 Mais il m'a tendrement conjuré de te dire :
 « Que du moins en t'aimant il n'a jamais pensé
 » A rien dont ton honneur ait lieu d'être offensé,
 » Et que ne dépendant que du choix de son âme,
 » Tous ses desirs étoient de t'obtenir pour femme,
 » Si les destins, en moi qui captive ton cœur,
 » N'opposoient un obstacle à cette juste ardeur ;
 » Que, quoi qu'on puisse faire, il ne te faut pas croire
 » Que jamais tes appas sortent de sa mémoire ;
 » Que, quelque arrêt des cieus qu'il lui faille subir,
 » Son sort est de t'aimer jusqu'au dernier soupir,
 » Et que, si quelque chose étouffe sa poursuite,
 » C'est le juste respect qu'il a pour mon mérite. »
 Ce sont ses propres mots, et, loin de le blâmer,
 Je le trouve honnête homme, et le plains de t'aimer.

ISABELLE *bas*. Ses feux ne trompent point ma secrète croyance,
 Et toujours ses regards m'en ont dit l'innocence.

SGANARELLE. Que dis-tu ?

ISABELLE. Qu'il m'est dur que vous plaigniez si fort
 Un homme que je hais à l'égal de la mort ;
 Et que, si vous m'aimiez autant que vous le dites,
 Vous sentiriez l'affront que me font ses poursuites.

SGANARELLE. Mais il ne savoit pas tes inclinations ;
 Et, par l'honnêteté de ses intentions,
 Son amour ne mérite ..

ISABELLE. Est-ce les avoir bonnes,
 Dites-moi, de vouloir enlever les personnes ?
 Est-ce être homme d'honneur de former des desseins
 Pour m'épouser de force en m'ôtant de vos mains ?
 Comme si j'étois fille à supporter la vie
 Après qu'on m'auroit fait une telle infamie ?

SGANARELLE. Comment?

ISABELLE.

Oui, oui, j'ai su que ce traître d'amant
Parle de m'obtenir par un enlèvement;
Et j'ignore, pour moi, les pratiques secrètes
Qui l'ont instruit sitôt du dessein que vous faites
De me donner la main dans huit jours au plus tard,
Puisque ce n'est que d'hier que vous m'en fîtes part;
Mais il veut prévenir, dit-on, cette journée
Qui doit à votre sort unir ma destinée.

SGANARELLE. Voilà qui ne vaut rien.

ISABELLE.

Oh! que pardonnez-moi!

C'est un fort honnête homme, et qui ne sent pour moi...

SGANARELLE. Il a tort; et ceci passe la raillerie.

ISABELLE.

Allez, votre douceur entretient sa folie;
S'il vous eût vu tantôt lui parler vertement,
Il craindrait vos transports et mon ressentiment,
Car c'est encor depuis sa lettre méprisee
Qu'il a dit ce dessein qui m'a scandalisée;
Et son amour conserve, ainsi que je l'ai su,
La croyance qu'il est dans mon cœur bien reçu,
Que je suis votre hymen, quoi que le monde en croie,
Et me verrois tirer de vos mains avec joie.

SGANARELLE. Il est fou.

ISABELLE.

Devant vous il sait se déguiser,
Et son intention est de vous amuser.
Croyez par ces beaux mots que le traître vous joue.
Je suis bien malheureuse, il faut que je l'avoue,
Qu'avecque tous mes soins pour vivre dans l'honneur
Et rebuter les vœux d'un lâche suborneur,
Il faille être exposée aux fâcheuses surprises
De voir faire sur moi d'infâmes entreprises!

SGANARELLE. Va, ne redoute rien.

ISABELLE.

Pour moi, je vous le di,
Si vous n'éclatez fort contre un trait si hardi,
Et ne trouvez bientôt moyen de me défaire
Des persécutions d'un pareil temeraire,
J'abandonnerai tout, et renonce à l'ennui
De souffrir les affronts que je reçois de lui.

SGANARELLE. Ne t'afflige point tant; va, ma petite femme,

Je m'en vais le trouver, et lui chanter sa gamme.

ISABELLE.

Dites-lui bien au moins qu'il le microit en vain,
Que c'est de bonne part qu'on m'a dit son dessein,
Et qu'après cet avis, quoi qu'il puisse entreprendre,
J'ose le défier de me pouvoir surprendre;
Enfin que, sans plus perdre et soupirs et moments,
Il doit savoir pour vous quels sont mes sentiments;
Et que si d'un malheur il ne veut être cause,

Il ne se fasse pas deux fois dire une chose.

SGANARELLE. Je dirai ce qu'il faut.

ISABELLE.

Mais tout cela d'un ton

Qui marque que mon cœur lui parle tout de bon.

SGANARELLE. Va, je n'oublierai rien, je t'en donne assurance.

ISABELLE. J'attends votre retour avec impatience ;

Hâtez-le, s'il vous plaît, de tout votre pouvoir.

Je languis quand je suis un moment sans vous voir.

SGANARELLE. Va, pouponne, mon cœur, je reviens tout à l'heure.

SCÈNE XII.

SGANARELLE seul.

Est-il une personne et plus sage et meilleure ?

Ah ! que je suis heureux ! et que j'ai de plaisir

De trouver une femme au gré de mon désir !

Oui, voilà comme il faut que les femmes soient faites,

Et non comme j'en sais, de ces franches coquettes,

Qui s'en laissent conter, et font dans tout Paris

Montrer au bout du doigt leurs honnêtes maris.

(Il frappe à la porte de Valère)

Holà ! notre galant aux belles entreprises !

SCÈNE XIII.

VALÈRE, SGANARELLE, ERGASTE.

VALÈRE. Monsieur, qui vous ramène en ces lieux ?

SGANARELLE. Vos sottises.

VALÈRE. Comment ?

SGANARELLE. Vous savez bien de quoi je veux parler.

Je vous croyois plus sage, à ne vous rien celer.

Vous venez m'amuser de vos belles paroles,

Et conservez sous main des espérances folles.

Voyez-vous, j'ai voulu doucement vous traiter ;

Mais vous m'obligerez à la fin d'éclater.

N'avez-vous point de honte, étant ce que vous êtes,

De faire en votre esprit les projets que vous faites ?

De prétendre enlever une fille d'honneur,

Et troubler un hymen qui fait tout son bonheur ?

VALÈRE. Qui vous a dit, monsieur, cette étrange nouvelle ?

SGANARELLE. Ne dissimulons point, je la tiens d'Isabelle,

Qui vous mande par moi, pour la dernière fois,

Qu'elle vous a fait voir assez quel est son choix ;

Que son cœur, tout à moi, d'un tel projet s'offense ;

Qu'elle mourroit plutôt qu'en souffrir l'insolence ;

Et que vous causerez de terribles éclats,

- VALÈRE.** Si vous ne mettez fin à tout cet embarras.
 S'il est vrai qu'elle ait dit ce que je viens d'entendre,
 J'avouerai que mes feux n'ont plus rien à prétendre :
 Par ces mots assez clairs je vois tout terminé,
 Et je dois révéler l'arrêt qu'elle a donné.
- SGANARELLE.** Si... Vous en doutez donc, et prenez pour des feintes
 Tout ce que de sa part je vous ai fait de plaintes ?
 Voulez-vous qu'elle-même elle explique son cœur ?
 J'y consens volontiers pour vous tirer d'erreur.
 Suivez-moi, vous verrez s'il est rien que j'avance,
 Et si son jeune cœur entre nous deux balance.
- (Il va frapper à sa porte.)

SCÈNE XIV.

ISABELLE, SGANARELLE, VALÈRE, ERGASTE.

- ISABELLE.** Quoi ! vous me l'amenez ! Quel est votre dessein ?
 Prenez-vous contre moi ses intérêts en main ?
 Et voulez-vous, charmé de ses rares merites,
 M'obliger à l'aimer, et souffrir ses visites ?
- SGANARELLE.** Non, ma mie, et ton cœur pour cela m'est trop cher,
 Mais il prend mes avis pour des contes en l'air,
 Croit que c'est moi qui parle, et te fais, par adresse,
 Pleine pour lui de haine, et pour moi de tendresse,
 Et par toi-même enfin j'ai voulu, sans retour,
 Le tirer d'une erreur qui nourrit son amour.
- ISABELLE à Valère**
 Quoi ! mon âme à vos yeux ne se montre pas toute
 Et de mes vœux encor vous pouvez être en doute ?
- VALÈRE.** Oui, tout ce que monsieur de votre part m'a dit,
 Madame, a bien pouvoir de surprendre un esprit :
 J'ai douté, je l'avoue ; et cet arrêt suprême
 Qui décide du sort de mon amour extrême,
 Doit m'être assez touchant, pour ne pas s'offenser
 Que mon cœur par deux fois le fasse prononcer.
- ISABELLE.** Non, non, un tel arrêt ne doit pas vous surprendre.
 Ce sont mes sentiments qu'il vous a fait entendre ;
 Et je les tiens fondés sur assez d'équité,
 Pour en faire éclater toute la vérité.
 Oui, je veux bien qu'on sache, et j'en dois être crue
 Que le sort offre ici deux objets à ma vue,
 Qui, m'inspirant pour eux différents sentiments,
 De mon cœur agite tout tous les mouvements.
 L'un, par un juste choix où l'honneur m'intéresse
 A toute mon estime et toute ma tendresse ;
 Et l'autre, pour le prix de son affection,
 A toute ma colère et mon aversion.

La présence de l'un m'est agréable et chère ;
J'en reçois dans mon âme une allégresse entière ;
Et l'autre, par sa vue, inspire dans mon cœur
De secrets mouvements et de haine et d'horreur.
Me voir femme de l'un est toute mon envie ;
Et plutôt qu'être à l'autre, on m'ôteroit la vie.
Mais c'est assez montrer mes justes sentiments,
Et trop longtemps languir dans ces rudes tourments ;
Il faut que ce que j'aime, usant de diligence,
Fasse à ce que je hais perdre toute espérance ,
Et qu'un heureux hymen affranchisse mon sort
D'un supplice pour moi plus affreux que la mort.

SGANARELLE. Oui, mignonne, je songe à remplir ton attente.

ISABELLE. C'est l'unique moyen de me rendre contente.

SGANARELLE. Tu la seras dans peu.

ISABELLE. Je sais qu'il est honteux

Aux filles d'expliquer si librement leurs vœux.

SGANARELLE. Point, point.

ISABELLE. Mais en l'état où sont mes destinées,

De telles libertés doivent m'être données ;
Et je puis, sans rougir, faire un aveu si doux
A celui que déjà je regarde en époux.

SGANARELLE. Oui, ma pauvre sanfan, pouponne de mon âme.

ISABELLE. Qu'il songe donc, de grâce, à me prouver sa flamme.

SGANARELLE. Oui, tiens, baise ma main.

ISABELLE. Que sans plus de soupire

Il conclue un hymen qui fait tous mes désirs ,
Et reçoive en ces lieux la foi que je lui donne
De n'écouter jamais les vœux d'autre personne.

(Elle fait semblant d'embrasser Sganarelle, et donne sa main
à baiser à Valère)

SGANARELLE. Hai ! hai ! mon petit nez, pauvre petit bouchon,
Tu ne languiras pas longtemps, je t'en répond.

(A Valère)

Va, chut ! Vous le voyez, je ne lui fais pas dire,
Ce n'est qu'après moi seul que son âme respire.

VALÈRE. Eh bien ! madame, eh bien ! c'est s'expliquer assez ;
Je vois, par ce discours, de quoi vous me pressez,
Et je saurai dans peu vous ôter la présence
De celui qui vous fait si grande violence.

ISABELLE. Vous ne me sauriez faire un plus charmant plaisir ;
Car enfin cette vue est fâcheuse à souffrir,
Elle m'est odieuse, et l'horreur est si forte...

SGANARELLE. Eh ! eh !

ISABELLE. Vous offensé-je en parlant de la sorte ?

Fais-je...

SGANARELLE. Mon Dieu ! nenni, je ne dis pas cela ;

- Mais je plains, sans mentir, l'état où le voilà,
Et c'est trop hautement que ta haine se montre.
- ISABELLE. Je n'en puis trop montrer en pareille rencontre.
- VALÈRE. Oui, vous serez contente ; et, dans trois jours, vos yeux
Ne verront plus l'objet qui vous est odieux.
- ISABELLE. A la bonne heure Adieu.
- SGANARELLE à Valère. Je plains votre infortune ;
Mais...
- VALÈRE. Non, vous n'entendrez de mon cœur plainte aucune ;
Madame, assurément, rend justice à tous deux,
Et je vais travailler à contenter ses vœux.
Adieu.
- SGANARELLE. Pauvre garçon ! sa douleur est extrême ;
Tenez, embrassez-moi ; c'est un autre elle-même.
(Il embrasse Valère)

SCÈNE XV.

ISABELLE, SGANARELLE.

- SGANARELLE. Je le tiens fort à plandre
- ISABELLE. Allez, il ne l'est point.
- SGANARELLE. Au reste, ton amour me touche au dernier point,
Mignonnette, et je veux qu'il ait sa récompense
C'est trop que de huit jours pour ton impatience,
Dès demain je t'épouse, et n'y veux appeler
- ISABELLE. Dès demain ?
- SGANARELLE. Par pudeur tu feins d'y reculer ;
Mais je sais bien la joie où ce discours te jette,
Et tu voudrais déjà que la chose fût faite.
- ISABELLE. Mais.
- SGANARELLE. Pour ce mariage allons tout préparer.
- ISABELLE à part. O ciel ! inspire-moi ce qui peut le parer.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISABELLE seule

Oui, le trépas cent fois me semble moins à craindre
Que cet hymen fatal où l'on veut me contraindre,
Et tout ce que je fais pour en fuir les rigueurs
Doit trouver quelque grâce auprès de mes censeurs
Le temps presse, il fait nuit ; allons, sans crainte aucune,
A la foi d'un amant commettre ma fortune.

SCÈNE II.

SCANARELLE, ISABELLE.

SCANARELLE *parlant à ceux qui sont dans sa maison.*

Je reviens, et l'on va pour demain de ma part..

ISABELLE. O ciel!

SCANARELLE. C'est toi, mignonne! Où vas-tu donc si tard?

Tu disois qu'en ta chambre, étant un peu lassée,

Tu t'allois renfermer, lorsque je t'ai laissée;

Et tu m'avois prié même que mon retour

T'y souffrit en repos jusques à demain jour.

ISABELLE. Il est vrai; mais...

SCANARELLE. Eh quoi?

ISABELLE. Vous me voyez confusé,

Et je ne sais comment vous en dire l'excuse.

SCANARELLE. Quoi donc? que pourroit-ce être?

ISABELLE. Un secret surprenant;

C'est ma sœur qui m'oblige à sortir maintenant,

Et qui, pour un dessein dont je l'ai fort blâmée,

M'a demandé ma chambre, où je l'ai renfermée.

SCANARELLE. Comment?

ISABELLE. L'eût-on pu croire? elle aime cet amant

Que nous avons banni.

SCANARELLE. Valère?

ISABELLE. Éperdument.

C'est un transport si grand qu'il n'en est point de même;

Et vous pouvez juger de sa puissance extrême,

Puisque seule, à cette heure, elle est venue ici

Me découvrir à moi son amoureux souci;

Me dire absolument qu'elle perdra la vie

Si son âme n'obtient l'effet de son envie;

Que depuis plus d'un an d'assez vives ardeurs

Dans un secret commerce entretenoient leurs cœurs;

Et que même ils s'étoient, leur flamme étant nouvelle,

Donné de s'épouser une foi mutuelle...

SCANARELLE. La vilaine!

ISABELLE. Qu'ayant appris le désespoir

Où j'ai précipité celui qu'elle aime à voir,

Elle vient me prier de souffrir que sa flamme

Puisse rompre un départ qui lui perverrait l'âme,

Entretenir ce soir cet amant sous mon nom

Par la petite rue où ma chambre répond;

Lui peindre d'une voix qui contrefait la mienne

Quelques doux sentiments dont l'appât le retienne,

Et ménager enfin pour elle adroitement

Ce que pour moi l'on sait qu'il a d'attachement.

SGANARELLE. Et tu trouves cela...

ISABELLE. Moi? J'en suis courroucée.

Quoi! ma sœur, ai-je dit, êtes-vous insensée?
Ne rougissez-vous point d'avoir pris tant d'amour
Pour ces sortes de gens qui changent chaque jour,
D'oublier votre sexe, et tromper l'espérance
D'un homme dont le ciel vous donnoit l'alliance?

SGANARELLE. Il le mérite bien; et j'en suis fort ravi.

ISABELLE. Enfin de cent raisons mon dépit s'est servi
Pour lui bien reprocher des bassesses si grandes,
Et pouvoir cette nuit rejeter ses demandes;
Mais elle m'a fait voir de si pressants desirs,
A tant versé de pleurs, tant poussé de soupirs,
Tant dit qu'au désespoir je porterois son âme
Si je lui refusois ce qu'exige sa flamme,
Qu'à céder malgré moi mon cœur s'est vu réduit;
Et pour justifier cette intrigue de nuit,
Où me faisoit du sang relâcher la tendresse,
J'allois faire avec moi venir coucher Lucrèce,
Dont vous me vantez tant les vertus chaque jour;
Mais vous m'avez surprise avec ce prompt retour.

SGANARELLE. Non, non, je ne veux point chez moi tout ce mystère.
J'y pourrois consentir à l'égard de mon frère;
Mais on peut être vu de quelqu'un du dehors;
Et celle que je dois honorer de mon corps,
Non-seulement doit être et pudique et bien née,
Il ne faut pas que même elle soit soupçonnée.
Allons chasser l'infâme; et de sa passion...

ISABELLE. Ah! vous lui donneriez trop de confusion;
Et c'est avec raison qu'elle pourroit se plaindre
Du peu de retenue où j'ai su me contraindre :
Puisque de son dessein je dois me départir,
Attendez que du moins je la fasse sortir.

SGANARELLE. Eh bien! fais.

ISABELLE. Mais surtout cachez-vous, je vous prie,
Et sans lui dire rien, daignez voir sa sortie.

SGANARELLE. Oui, pour l'amour de toi je retiens mes transports :
Mais dès le même instant qu'elle sera dehors,
Je veux sans différer aller trouver mon frère :
J'aurai joie à courir lui dire cette affaire.

ISABELLE. Je vous conjure donc de ne me point nommer.
Bonsoir; car tout d'un temps je vais me renfermer.

SGANARELLE seul.

Jusqu'à demain, ma mie... En quelle impatience
Suis-je de voir mon frère, et lui conter sa chance!
Il en tient, le bonhomme, avec tout son phébus,
Et je n'en voudrois pas tenir vingt bons écus.

ISABELLE dans la maison.

Oui, de vos déplaisirs l'atteinte m'est sensible,
Mais ce que vous voulez, ma sœur, m'est impossible;
Mon honneur, qui m'est cher, y court trop de hasard.
Adieu, retirez-vous avant qu'il soit plus tard.

SCANARELLE. La voilà qui, je crois, peste de belle sorte :

De peur qu'elle revint, sermons à clef la porte.

ISABELLE en sortant

O ciel! dans mes desseins ne m'abandonnez pas!

SCANARELLE. Où pourra-t-elle aller? Suivons un peu ses pas.

ISABELLE à part

Dans mon trouble du moins la nuit me favorise.

SCANARELLE à part

Au logis du galant! Quelle est son entreprise?

SCÈNE III.

VALÈRE, ISABELLE, SCANARELLE.

VALÈRE sortant brusquement

Oui, oui, je veux tenter quelque effort cette nuit
Pour parler... Qui va là?

ISABELLE à Valère

Ne faites point de bruit,

Valère; on vous prévient, et je suis Isabelle.

SCANARELLE. Vous en avez menti, chienne; ce n'est pas elle.

De l'honneur que tu fais elle suit trop les lois;

Et tu prends fausement et son nom et sa voix.

ISABELLE à Valère

Mais à moins de vous voir par un saint hyménée...

VALÈRE

Oui, c'est l'unique but où tend ma destinée;

Et je vous donne ici ma foi que dès demain

Je vais où vous voudrez recevoir votre main.

SCANARELLE à part

Pauvre sot qui s'abuse!

VALÈRE.

Entrez en assurance :

De votre argus dupé je brave la puissance;

Et devant qu'il vous pût ôter à mon ardeur,

Mon bras de mille coups lui perceroit le cœur.

SCÈNE IV.

SCANARELLE seul.

Ah! je te promets bien que je n'ai pas envie

De te l'ôter, l'infâme à ses feux asservie;

Que du don de sa foi je ne suis point jaloux,

Et que, si j'en suis cru, tu seras son époux.

Oui, faisons-le surprendre avec cette effrontée :
 La mémoire du père a bon droit respectée ,
 Jointe au grand intérêt que je prends à la sœur,
 Veut que du moins on tâche à lui rendre l'honneur.
 Holà!

(Il frappe à la porte d'un commissaire.)

SCÈNE V.

SGANARELLE, UN COMMISSAIRE, UN NOTAIRE,
 UN LAQUAIS avec un flambeau

LE COMMISSAIRE Qu'est-ce?

SGANARELLE. Salut, monsieur le commissaire.

Votre présence en robe est ici nécessaire ;
 Suivez-moi, s'il vous plaît, avec votre clarté.

LE COMMISSAIRE.

Nous sortions...

SGANARELLE.

Il s'agit d'un fait assez hâté.

LE COMMISSAIRE.

Quoi?

SGANARELLE.

D'aller là dedans, et d'y surprendre ensemble
 Deux personnes qu'il faut qu'un bon hymen assemble :
 C'est une fille à nous, que, sous un don de foi,
 Un Valère a séduite et fait entrer chez soi.
 Elle sort de famille et noble et vertueuse,
 Mais...

LE COMMISSAIRE. Si c'est pour cela, la rencontre est heureuse,
 Puisque ici nous avons un notaire.

SGANARELLE.

Monsieur?

LE NOTAIRE. Oui, notaire royal.

LE COMMISSAIRE.

De plus homme d'honneur.

SGANARELLE.

Cela s'en va sans dire. Entrez dans cette porte,
 Et, sans bruit, ayez l'œil que personne n'en sorte :
 Vous serez pleinement contentés de vos soins ;
 Mais ne vous laissez point graisser la patte, au moins.

LE COMMISSAIRE

Comment! vous croyez donc qu'un homme de justice...

SGANARELLE.

Ce que j'en dis n'est pas pour taxer votre office.
 Je vais faire venir mon frère promptement :
 Faites que le flambeau m'éclaire seulement.

(A part.)

Je vais le réjouir, cet homme sans colère.
 Holà.

(Il frappe à la porte d'Ariste)

SCÈNE VI.

ARISTE, SGANARELLE.

ARISTE. Qui frappe? Ah! ah! que voulez-vous, mon frère?

SGANARELLE. Venez, beau directeur, suranné damoiseau,
On veut vous faire voir quelque chose de beau.

ARISTE. Comment?

SGANARELLE. Je vous apporte une bonne nouvelle.

ARISTE. Quoi?

SGANARELLE. Votre Léonor, où, je vous prie, est-elle?

ARISTE. Pourquoi cette demande? Elle est, comme je croi,
Au bal chez son amic.

SGANARELLE. Eh! oui, oui, suivez-moi.

Vous verrez à quel bal la donzelle est allée.

ARISTE. Que voulez-vous conter?

SGANARELLE. Vous l'avez bien stylée

Il n'est pas bon de vivre en sévère censeur;
On gagne les esprits par beaucoup de douceur;
Et les soins déliants, les verrous et les grilles,
Ne font pas la vertu des femmes ni des filles;
Nous les portons au mal par tant d'austerité,
Et leur sexe demande un peu de liberté.
Vraiment! elle en a pris tout son soûl, la rusée;
Et la vertu chez elle est fort humanisée.

ARISTE. Où veut donc aboutir un pareil entretien?

SGANARELLE. Allez, mon frère aîné, cela vous sied fort bien;
Et je ne voudrois pas, pour vingt bonnes pistoles,
Que vous n'eussiez ce fruit de vos maximes folles;
On voit ce qu'en deux sœurs nos leçons ont produit;
L'une fuit le galant, et l'autre le poursuit.

ARISTE. Si vous ne me rendez cette énigme plus claire...

SGANARELLE. L'énigme est que son bal est chez monsieur Valère;
Que, de nuit, je l'ai vue y conduire ses pas,
Et qu'à l'heure présente elle est entre ses bras...

ARISTE. Qui?

SGANARELLE. Léonor.

ARISTE. Cessons de railler, je vous prie.

SGANARELLE. Je raille... Il est fort bon avec sa raillerie!
Pauvre esprit! Je vous dis et vous redis encor
Que Valère chez lui tient votre Léonor,
Et qu'ils s'étoient promis une foi mutuelle
Avant qu'il eût songé de poursuivre Isabelle.

ARISTE. Ce discours d'apparence est si fort dépourvu...

SGANARELLE. Il ne le croira pas encore en l'ayant vu:
J'enrage. Par ma foi! l'âge ne sert de guère
Quand on n'a pas cela. (Il met le doigt sur son front.)

- ARISTE. Quoi ! voulez-vous, mon frère ?
- SGANARELLE. Mon Dieu ! je ne veux rien Suivez-moi seulement :
 Votre esprit tout à l'heure aura contentement ;
 Vous verrez si j'impose, et si leur foi donnée
 N'avoit pas joint leurs cœurs depuis plus d'une année
- ARISTE. L'apparence qu'ainsi, sans m'en faire avertir,
 A cet engagement elle eût pu consentir ?
 Moi qui dans toute chose ai, depuis son enfance,
 Montre toujours pour elle entière complaisance,
 Et qui cent fois ai fait des protestations
 De ne jamais gêner ses inclinations !
- SGANARELLE. Enfin vos propres yeux jugeront de l'absence.
 J'ai fait venir déjà commissaire et notaire
 Nous avons intérêt que l'hymen prétendu
 Repare sur-le-champ l'honneur qu'elle a perdu ;
 Car je ne pense pas que vous soyez si lâche
 De vouloir l'épouser avec cette tâche,
 Si vous n'avez encore quelques raisonnements
 Pour vous mettre au-dessus de tous les biennements
- ARISTE. Moi ? je n'ai jamais cette faiblesse extrême
 De vouloir posséder un cœur malgré lui-même
 Mais je ne saurois croire enfin
- SGANARELLE. Que de discours !
 Allons ! ce procès-la continuerait toujours.

SCÈNE VII

SGANARELLE, ARISTE, UN COMMISSAIRE, UN NOTAIRE.

LE COMMISSAIRE

Il ne faut mettre ici nulle force en usage,
 Messieurs ; et, si vos vœux ne vont qu'au mariage,
 Vos transports en ce lieu se peuvent apaiser ;
 Tous deux également tendent à s'épouser,
 Et Valère déjà, sur ce qui vous regarde,
 A signé que pour femme il tient celle qu'il garde
 La fille. .

ARISTE

LE COMMISSAIRE.

Est enfermée, et ne veut point sortir
 Que vos desirs aux leurs ne veuillent consentir.

SCÈNE VIII

VALÈRE, UN COMMISSAIRE, UN NOTAIRE,
SGANARELLE, ARISTE.

VALÈRE à la fenêtre de sa maison

Non, messieurs ; et personne ici n'aura l'entrée
 Que cette volonté ne m'ait été montrée.

Vous savez qui je suis, et j'ai fait mon devoir
En vous signant l'avcu qu'on peut vous faire voir.
Si c'est votre dessein d'approuver l'alliance,
Votre main peut aussi m'en signer l'assurance;
Sinon faites état de m'arracher le jour,
Plutôt que de m'ôter l'objet de mon amour.

SGANARELLE. Non, nous ne songeons pas à vous séparer d'elle.

(Bas , à part)

Il ne s'est point encor détrompé d'Isabelle :
Profitions de l'erreur.

ARISTE à Valère

Mais est-ce Léonor?

SGANARELLE à Ariste

Taisez-vous.

ARISTE.

Mais...

SGANARELLE.

Paix donc!

ARISTE.

Je veux savoir...

SGANARELLE.

Encor?

Vous tairez-vous? vous dis je

VALÈRE.

Enfin, quoi qu'il avienne,

Isabelle a ma foi, j'ai de même la sienne,
Et ne suis point un choir, à tout examiner,
Que vous soyez reçus à faire condamner.

ARISTE à Sganarelle

Ce qu'il dit là n'est pas...

SGANARELLE.

Taisez-vous, et pour cause,

(A Valère)

Vous saurez le secret. Oui, sans dire autre chose,
Nous consentons tous deux que vous soyez l'époux
De celle qu'à présent on trouvera chez vous.

LE COMMISSAIRE.

C'est dans ces termes-là que la chose est conçue,
Et le nom est en blanc pour ne l'avoir point vue.
Signez. La fille après vous mettra tous d'accord.

VALÈRE.

J'y consens de la sorte.

SGANARELLE.

Et moi, je le veux fort.

(A part.)

(Haut)

Nous rirons bien tantôt. La, signez donc, mon frère,
L'honneur vous appartient.

ARISTE.

Mais quoi! tout ce mystère...

SGANARELLE.

Diantre! que de façons! Signez, pauvre butor.

ARISTE.

Il parle d'Isabelle, et vous de Léonor.

SGANARELLE

N'êtes-vous pas d'accord, mon frère, si c'est elle,
De les laisser tous deux à leur loi mutuelle?

ARISTE.

Sans doute.

SGANARELLE.

Signez donc; j'en fais de même aussi.

ARISTE.

Soit. Je n'y comprends rien.

SGANARELLE.

Vous serez éclairci.

LE COMMISSAIRE. Nous allons revenir.

SGANARELLE à Ariste.

Or ça, je vais vous dire

La fin de cette intrigue.

(Ils se retirent dans le fond du théâtre)

SCÈNE IX.

LÉONOR, SGANARELLE, ARISTE, LISETTE.

LÉONOR.

O l'étrange martyre !

Que tous ces jeunes fous me paroissent fâcheux !
Je me suis dérobée au bal pour l'amour d'eux.

LISETTE.

Chacun d'eux près de vous veut se rendre agreable.

LÉONOR.

Et moi, je n'ai rien vu de plus insupportable ;
Et je préférerois le plus simple entretien
À tous les contes bleus de ces diseurs de rien.
Ils croient que tout cède à leur perruque blonde,
Et pensent avoir dit le meilleur mot du monde
Lorsqu'ils viennent, d'un ton de mauvais goguenard,
Vous railler sottement sur l'amour d'un vieillard,
Et moi, d'un tel vieillard je prise plus le zèle
Que tous les beaux transports d'une jeune cervelle.
Mais n'aperçois-je pas ?

SGANARELLE à Ariste.

Oui, l'affaire est ainsi.

(Apercevant Léonor.)

ARISTE.

Ah ! je la vois paroître, et sa suivante aussi.
Léonor, sans courroux, j'ai sujet de me plaindre.
Vous savez si jamais j'ai voulu vous contraindre,
Et si plus de cent fois je n'ai pas protesté
De laisser à vos vœux leur pleine liberté :
Cependant votre cœur, méprisant mon suffrage,
De foi comme d'amour à mon usage.
Je ne me repens pas de mon doux traitement ;
Mais votre procédé me touche assurément,
Et c'est une action que n'a pas méritée
Cette tendre amitié que je vous ai portée.

LÉONOR.

Je ne sais pas sur quoi vous tenez ce discours ;
Mais croyez que je suis de même que toujours,
Que rien ne peut pour vous altérer mon estime,
Que toute autre amitié me paroîtroit un crime,
Et que, si vous voulez satisfaire mes vœux,
Un saint nœud dès demain nous unira tous deux.

ARISTE.

Dessus quel fondement venez-vous donc, mon frère ?...

SGANARELLE.

Quoi ! vous ne sortez pas du logis de Valère ?
Vous n'avez point conté vos amours aujourd'hui ?
Et vous ne brûlez pas depuis un an pour lui ?
Qui vous a fait de moi de si belles peintures,
Et prend soin de forger de telles impostures ?

LÉONOR.

SCÈNE X.

ISABELLE, VALÈRE, LÉONOR, ARISTE, SGANARELLE,
UN COMMISSAIRE, UN NOTAIRE, LISETTE, ERGASTE.

ISABELLE. Ma sœur, je vous demande un généreux pardon,
Si de mes libertés j'ai taché votre nom.
Le pressant embarras d'une surprise extrême
M'a tantôt inspiré ce honteux stratagème :
Votre exemple condamne un tel emportement ;
Mais le sort nous traite nous deux diversement ;

(A Sganarelle.)

Pour vous, je ne veux point, monsieur, vous faire ca-
Je vous sers beaucoup plus que je ne vous abuse. [ruse ;
Le ciel pour être joints ne nous fit pas tous deux.
Je me suis reconnue indigne de vos vœux ;
Et j'ai bien mieux aimé me voir aux mains d'un autre,
Que ne pas mériter un cœur comme le vôtre.

VALÈRE à Sganarelle.

Pour moi, je mets ma gloire et mon bien souverain
A la pouvoir, monsieur, tenir de votre main.

ARISTE. Mon frère, doucement il faut boire la chose :

D'une telle action vos procédés sont cause ;
Et je vois votre sort malheureux à ce point,
Que, vous sachant dupé, l'on ne vous plaindra point.

LISETTE. Par ma foi ! je lui sais bon gré de cette affaire ;

Et ce prix de ses soins est un trait exemplaire.

LÉONOR. Je ne sais si ce trait doit se faire estimer ;

Mais je sais bien qu'au moins je ne le puis blâmer.

ERGASTE. Au sort d'être cocu son ascendant l'expose ;

Et ne l'être qu'en herbe est pour lui douce chose.

SGANARELLE sortant de l'accablement dans lequel il étoit plongé.

Non, je ne puis sortir de mon étournement.

Cette déloyauté confond mon jugement ;

Et je ne pense pas que Satan en personne

Puisse être si méchant qu'une telle fripouze

J'aurois pour elle au feu mis la main que voilà.

Malheureux qui se fie à femme après cela !

La meilleure est toujours en malice féconde ;

C'est un sexe engendré pour damner tout le monde.

J'y renonce à jamais, à ce sexe trompeur,

Et je le donne tout au diable de bon cœur.

ERGASTE. Bon.

ARISTE. Allons tous chez moi. Venez, seigneur Valère ;

Nous tâcherons demain d'apaiser sa colère.

LISETTE au parterre.

Vous, si vous connoissez des maris loups-garous,
Envoyez-les au moins à l'école chez nous.

LES FÂCHEUX

COMÉDIE EN TROIS ACTES.

1661

AU ROI.

SIRE,

J'ajoute une scène à la comédie, et c'est une espèce de fâcheux assez insupportable, qu'un homme qui dédie un livre à votre Majesté en sait des nouvelles plus que personne de son royaume, et ce n'est pas d'aujourd'hui qu'elle se voit en butte à la furie des épîtres dédicatoires. Mais bien que je suive l'exemple des autres et me mette moi-même au rang de ceux que j'ai joués, j'ose dire toutefois à votre Majesté que ce que j'en ai fait n'est pas tant pour lui présenter un livre que pour avoir lieu de lui rendre grâces du succès de cette comédie. Je le dois, Sire, ce succès qui a passé mon attente, non-seulement à cette glorieuse approbation dont votre Majesté honora d'abord la pièce, et qui a entraîné si hautement celle de tout le monde, mais encore à l'ordre qu'elle me donna d'y ajouter un caractère de fâcheux, dont elle eut la bonté de m'ouvrir les idées elle-même, et qui a été trouvé partout le plus beau morceau de l'ouvrage. Il faut avouer, Sire, que je n'ai jamais rien fait avec tant de facilité ni si promptement que cet endroit où votre Majesté me commanda de travailler. J'avois une joie à lui obéir qui me valoit bien mieux qu'Apollon et toutes les Muses, et je courois par là ce que je serois capable d'exécuter pour une comédie entière, si j'étois inspiré par de pareils commandements. Ceux qui sont nés en un rang élevé peuvent se proposer l'honneur de servir Votre Majesté dans les grands emplois, mais, pour moi, toute la gloire où je puis aspirer, c'est de la rejoindre. Je hais l'ambition de mes souhaits, et je crois qu'en quelque façon ce n'est pas être inutile à la France que de contribuer en quelque chose au divertissement de son roi. Quoiqu'il n'y réussisse pas, ce ne sera jamais par un défaut de zèle ni d'étude, mais seulement par un mauvais destin qui suit assez souvent les meilleures intentions, et qui sans doute affligeroit sensiblement,

SIRE

DE VOTRE MAJESTÉ

Le très humble, très-obéissant et très-fidèle serviteur et sujet,

J-B P. MOHRE

AVERTISSEMENT.

Jamais entreprise au théâtre ne fut si précipitée que celle-ci, et c'est une chose, je crois, toute nouvelle, qu'une comédie ait été conçue, faite, apprise et représentée en quinze jours. Je ne dis pas cela pour me piquer de l'improvisité et du précipité de la pièce, mais seulement pour prévenir certaines gens qui pourroient trouver à redire que je n'aie pas mis ici toutes les espèces de fâcheux qui se trouvent. Je sais que le nombre en est grand, et à la cour et dans la ville, et que, sans épisodes, j'eusse bien pu en composer une comédie de cinq actes bien fournie, et avoir encore de la matière de reste. Mais dans le peu de temps qui me fut donné, il m'étoit impossible de faire un grand dessein, et de travailler beaucoup sur le choix de mes personnages et sur la disposition de mon sujet. Je me réduisis donc à ne toucher qu'un petit nombre d'importuns, et je pris ceux qui s'offrent d'abord à mon esprit, et que je crus

les plus propres à rejoinr les augustes personnes devant qui j'avois à paroître, et pour lier promptement toutes ces choses ensemble, je me servis du premier nom que je pus trouver. Ce n'est pas mon dessein d'examiner maintenant si tout cela pouvoit être mieux, et si tous ceux qui s'y sont divertis ont ri selon les règles. Le temps viendra de faire imprimer mes remarques sur les pièces que j'aurai faites, et je ne désespère pas de faire voir un jour, en grand auteur, que je puis citer Aristote et Horace. En attendant cet examen, qui peut-être ne viendra point, je m'en remets assez aux décisions de la multitude, et je tiens aussi difficile de combattre un ouvrage que le public approuve que d'en défendre un qu'il condamne.

Il n'y a personne qui ne sache pour quelle réjouissance la pièce fut composée, et cette fête a fait un tel éclat qu'il n'est pas nécessaire d'en parler; mais il ne sera pas hors de propos de dire deux paroles des ornemens qu'on a mêlés avec la comédie.

Le dessein étoit de donner un ballet aussi, et comme il n'y avoit qu'un petit nombre choisi de danseurs excellents, on fut contraint de séparer les entrées de ce ballet, et l'avis fut de les jeter dans les entr'actes de la comédie, afin que ces intervalles donnassent temps aux mêmes baladins de revenir sous d'autres habits. De sorte que, pour ne point rompre aussi le fil de la pièce par ces minures d'intermèdes, on s'avisa de les coudre au sujet du mieux que l'on put, et de ne faire qu'une seule chose du ballet et de la comédie; mais comme le temps étoit fort précipité, et que tout cela ne fut pas réglé entièrement par une même tête, on trouvera peut-être quelques endroits du ballet qui n'entrent pas dans la comédie aussi naturellement que d'autres. Quoi qu'il en soit, c'est un mélange qui est nouveau pour nos théâtres, et dont on pourroit chercher quelques autorités dans l'antiquité, et comme tout le monde l'a trouvé agréable, il peut servir d'idée à d'autres choses, qui pourroient être méditées avec plus de loisir.

D'abord que la toile fut levée, un des acteurs, comme vous pourriez dire moi, parut sur le théâtre en habit de ville, et, s'adressant au roi avec le visage d'un homme surpris, fit des excuses en demandant sur ce qu'il se trouvoit là seul, et manquant de temps et d'acteurs pour donner à Sa Majesté le divertissement qu'elle sembloit attendre. En même temps, au milieu de vingt jets d'eau naturels, s'ouvrit cette coquille que tout le monde a vue et l'agréable Naïade qui parut de dessus avancée au bord du théâtre, et d'un air héroïque prononça les vers que M. Pellisson avoit faits, et qui servent de prologue.

PROLOGUE.

Le théâtre représente un jardin orné de termes et de plusieurs jets d'eau.

UNE NAIADE sortant des eaux dans une coquille.

Pour voir en ces beaux lieux le plus grand roi du monde,
Mortels, je viens à vous de ma grotte profonde.
Faut-il, en sa faveur, que la terre ou que l'eau
Produisent à vos yeux un spectacle nouveau ?
Qu'il parle ou qu'il souhaite, il n'est rien d'impossible :
Lui-même n'est-il pas un miracle visible ?
Son règne, si fertile en miracles divers,
N'en demande-t-il pas à tout cet univers ?
Jeune, victorieux, sage, vaillant, auguste,
Aussi doux que sévère, aussi puissant que juste,
Regler et ses États et ses propres desirs ;
Joindre aux nobles travaux les plus nobles plaisirs ;

LES FACHEUX. — PROLOGUE.

En ses justes projets jamais ne se méprendre ;
 Agir incessamment, tout voir et tout entendre ,
 Qui peut cela peut tout : il n'a qu'à tout oser,
 Et le ciel à ses vœux ne peut rien refuser.
 Ces termes marcheront, et, si Louis l'ordonne,
 Ces arbres parleront mieux que ceux de Dodonc.
 Hôtesse de leurs troncs, moindres divinités,
 C'est Louis qui le veut, sortez, Nymphes, sortez ;
 Je vous montre l'exemple, il s'agit de lui plaire.
 Quittez pour quelque temps votre forme ordinaire ,
 Et paroissions ensemble aux yeux des spectateurs ,
 Pour ce nouveau théâtre, autant de vrais acteurs.

(Plusieurs Dryades, accompagnées de Faunes et de Satyres,
 sortent des arbres et des termes.)

Vous, soin de ses sujets, sa plus charmante étude,
 Héroïque souci, royale inquiétude ,
 Laissez-le respirer, et souffrez qu'un moment
 Son grand cœur s'abandonne au divertissement :
 Vous le verrez demain, d'une force nouvelle,
 Sous le fardeau pénible où votre voix l'appelle,
 Faire obéir les lois, partager les bienfaits,
 Par ses propres conseils prévenir nos souhaits ,
 Maintenir l'univers dans une paix profonde,
 Et s'ôter le repos pour le donner au monde.
 Qu'aujourd'hui tout lui plaise, et semble consentir
 À l'unique dessein de le bien divertir.
 Fâcheux, retirez-vous ; ou, s'il faut qu'il vous voie ,
 Que ce soit seulement pour exciter sa joie.

(La Naxade emmène avec elle, pour la comédie, une partie des
 gens qu'elle a fait paroître, pendant que le reste se met à
 danser au son des hautbois qui se joignent aux violons.)

PERSONNAGES

DAMIS, tuteur d'Orphise	CLINÈNE,	} fâcheux.
ORPHISE.	DORANTE,	
ÉRASTE, amoureux d'Orphise	CARITIDÈS,	
ALCIDOR,	ORVIN,	
LISANDRE,	FILINTE,	} fâcheux
ALCANDRE,	LA MONTAGNE, valet d'Éraste.	
ALCIPPE,	L'ÉPINE, valet de Damis.	
GRANTE,	LA RIVIÈRE, et deux camarades	

La scène est à Paris.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉRASTE, LA MONTAGNE.

ÉRASTE.

Sous quel astre, bon Dieu ! faut-il que je sois né,
Pour être de fâcheux toujours assassins !
Il semble que partout le sort me les adresse,
Et j'en vois chaque jour quelque nouvelle espèce ;
Mais il n'est rien d'égal au fâcheux d'aujourd'hui,
J'ai cru n'être jamais débarrassé de lui,
Et cent fois j'ai maudit cette innocente envie
Qui m'a pris à dîner de voir la comédie,
Où, pensant m'égayer, j'ai misérablement
Trouvé de mes péchés le rude châtiment.
Il faut que je te fasse un récit de l'affaire,
Car je m'en sens encor tout ému de colère.
J'étois sur le théâtre en humeur d'écouter
La pièce, qu'à plusieurs j'avois oui vanter ;
Les acteurs commençoient, chacun prêtoit silence,
Lorsque d'un air bruyant et plein d'extravagance
Un homme à grands canons est entré brusquement
En criant Holà ! ho ! un siège promptement !
Et, de son grand fracas surprenant l'assemblée,
Dans le plus bel endroit à la pièce troublee
Eh ! mon Dieu ! nos François, si souvent redresses,
Ne prendront ils jamais un air de gens sages,
Ai-je dit, et faut-il, sur nos défauts extrêmes,
Qu'en théâtre public nous nous jouions nous-mêmes,
Et confirmions ainsi, par des éclats de fous,
Ce que chez nos voisins on dit partout de nous ?
Tandis que là-dessus je haussais les épaules,
Les acteurs ont voulu continuer leurs rôles ;
Mais l'homme pour s'asseoir a fait nouveau fracas,
Et traversant encor le théâtre à grands pas,
Bien que dans les côtes il pût être à son aise,
Au milieu du devant il a planté sa chaise,
Et de son large dos morguant les spectateurs,
Aux trois quarts du parterre a caché les acteurs.
Un bruit s'est élevé, dont un autre eût eu honte ;
Mais lui, ferme et constant, n'en a fait aucun compte,

Et je seroit tenu comme il s'étoit posé,
 Si, pour mon infortune, il ne m'eût avisé.
 Ah! marquis! m'a-t-il dit prenant près de moi place,
 Comment te portes-tu? souffre que je t'embrasse.
 Au visage, sur l'heure, un rouge m'est monté,
 Que l'on me vit connu d'un pareil événement.
 Je l'étois peu pourtant, mais on en voit paroître,
 De ces gens qui de rien veulent fort vous connoître,
 Dont il faut au salut les baisers essuyer,
 Et qui sont familiers jusqu'à vous tutoyer.
 Il me fait à l'abord cent questions frivoles,
 Plus haut que les acteurs elevant ses paroles.
 Chacun le maudissoit; et moi, pour l'arrêter :
 Je scrois, ai-je dit, bien aise d'écouter.
 — Tu n'as point vu ceci, marquis? ah! Dieu me damne!
 Je le trouve assez drôle, et je n'y suis pas âne;
 Je sais par quelles lois un ouvrage est parfait,
 Et Corneille me vient lire tout ce qu'il fait.
 Là-dessus de la pièce il m'a fait un sommaire,
 Scène à scène averti de ce qu'il s'alloit faire,
 Et jusques à des vers qu'il en savoit par cœur,
 Il me les récitoit tout haut avant l'acteur.
 J'avois beau m'en défendre, il a poussé sa chance,
 Et s'est devers la fin levé longtemps d'avance;
 Car les gens du bel air, pour agir galamment,
 Se gardent bien surtout d'ouïr le dénoûment.
 Je rendois grâce au ciel, et croyois, de justice,
 Qu'avec la comédie eût fini mon supplice;
 Mais, comme si c'en eût été trop bon marché,
 Sur nouveaux frais mon homme à moi s'est attaché,
 M'a conte ses exploits, ses vertus non communes,
 Parlé de ses chevaux, de ses bonnes fortunes,
 Et de ce qu'à la cour il avoit de faveur,
 Disant qu'à m'y servir il s'offroit de grand cœur.
 Je le remerciois doucement de la tête,
 Minutant à tout coup quelque retraite honnête;
 Mais lui, pour le quitter me voyant ébranlé :
 Sortons, ce m'a-t-il dit, le monde est écoulé;
 Et, sortis de ce lieu, me la donnant plus sèche :
 Marquis, allons au cours faire voir ma calèche;
 Elle est bien entendue, et plus d'un duc et pair
 En fait à mon faiseur faire une du même air.
 Moi, de lui rendre grâce, et, pour mieux m'en défendre,
 De dire que j'avois certain repas à rendre.
 — Ah! parbleu! j'en veux être, étant de tes amis,
 Il manque au maréchal à qui j'avois promis.
 — De la chère, ai-je fait, la dose est trop peu forte

Pour oser y prier des gens de votre sorte.

— Non, m'a-t-il répondu, je suis sans compliment,
Et j'y vais pour causer avec toi seulement ;

Je suis des grands repas fatigué, je te jure.

— Mais si l'on vous attend, ai-je dit, c'est injure.

— Tu te moques, marquis ; nous nous connoissons tous,

Et je trouve avec toi des passe-temps plus doux.

Je pestois contre moi, l'âme triste et confuse

Du funeste succès qu'avoit eu mon excuse,

Et ne savois à quoi je devois recourir,

Pour sortir d'une peine à me faire mourir ;

Lorsqu'un carrosse fait de superbe manière,

Et comblé de laquais et devant et derrière,

S'est, avec un grand bruit, devant nous arrêté,

D'où sautant un jeune homme amplement ajusté,

Mon importun et lui, courant à l'embrasade,

Ont surpris les passants de leur brusque incartade ;

Et tandis que tous deux étoient précipités

Dans les convulsions de leurs civilités,

Je me suis doucement esquivé sans rien dire,

Non sans avoir longtemps gemi d'un tel martyre

Et maudit le fâcheux, dont le zèle obstiné

M'étoit au rendez-vous qui m'est ici donné.

LA MONTAGNE. Ce sont chagrins mêlés aux plaisirs de la vie.

Tout ne va pas, monsieur, au gré de notre envie.

Le ciel veut qu'ici-bas chacun ait ses fâcheux,

Et les hommes seroient sans cela trop heureux.

ÉRASTE. Mais de tous mes fâcheux le plus fâcheux encore,

C'est Damis, le tuteur de celle que j'adore,

Qui rompt ce qu'à mes vœux elle donne d'espoir,

Et fait qu'en sa présence elle n'ose me voir.

Je crains d'avoir déjà passé l'heure promise,

Et c'est en cette allée où devoit être Orphise.

LA MONTAGNE. L'heure d'un rendez-vous d'ordinaire s'étend,

Et n'est pas resserrée aux bornes d'un instant.

ÉRASTE. Il est vrai ; mais je tremble, et mon amour extrême

D'un rien se fait un crime envers celle que j'aime.

LA MONTAGNE. Si ce parfait amour, que vous prouvez si bien,

Se fait vers votre objet un grand crime de rien,

Ce que son cœur pour vous sent de feux légitimes,

En revanche, lui fait un rien de tous vos crimes.

ÉRASTE. Mais, tout de bon, crois-tu que je sois d'elle aimé ?

LA MONTAGNE. Quoi ! vous doutez encor d'un amour confirmé ?

ÉRASTE. Ah ! c'est malaisément qu'en pareille matière

Un cœur bien enflammé prend assurance entière ;

Il craint de se flatter ; et, dans ses divers soins,

Ce que plus il souhaite est ce qu'il croit le moins ;

Mais songeons à trouver une beauté si rare.

LA MONTAGNE. Monsieur, votre rabat par-devant se separe.

ÉRASTE. N'importe.

LA MONTAGNE. Laissez-moi l'ajuster, s'il vous plaît.

ÉRASTE. Ouf ! tu m'étrangles, fat, laisse-le comme il est.

LA MONTAGNE. Souffrez qu'on peigne un peu...

ÉRASTE. Sottise sans pareille !

Tu m'as d'un coup de dent presque emporté l'oreille.

LA MONTAGNE. Vos canons.

ÉRASTE. Laisse-les, tu prends trop de souci.

LA MONTAGNE. Ils sont tout chiffonnés

ÉRASTE. Je veux qu'ils soient ainsi.

LA MONTAGNE. Accordez-moi du moins, pour grâce singulière,
De fi otter ce chapeau, qu'on voit plein de poussière.

ÉRASTE. Frotte donc, puisqu'il faut que j'en passe par là.

LA MONTAGNE. Le voulez-vous porter fait comme le voilà ?

ÉRASTE. Mon Dieu ! dépêche-toi.

LA MONTAGNE. Ce seroit conscience

ÉRASTE apres avoir attendu

C'est assez

LA MONTAGNE. Donnez-vous un peu de patience.

ÉRASTE. Il me tuc.

LA MONTAGNE. En quel lieu vous êtes-vous fourré ?

ÉRASTE. T'es-tu de ce chapeau pour toujours empare ?

LA MONTAGNE. C'est fait

ÉRASTE. Donne-moi donc.

LA MONTAGNE laissant tomber le chapeau. Hai !

ÉRASTE. Le voilà par terre !

Je suis fort avancé. Que la fièvre te serre !

LA MONTAGNE. Permettez qu'en deux coups j'ôte

ÉRASTE. Il ne me plaît pas.

Au diantre tout valet qui vous est sur les bras,
Qui fatigue son maître, et ne fait que déplaire
A force de vouloir trancher du nécessaire !

SCENE II.

ORPHISE, ALCIDOR, ERASTE, LA MONTAGNE.

(Orphise traverse le fond du théâtre Alcidor lui donne la main.)

ÉRASTE. Mais vois-je pas Orphise ? Oui, c'est elle qui vient
Où va-t-elle si vite, et quel homme la tient ?

(Il la salue comme elle passe, et elle, en passant,
détourne la tête.)

SCÈNE III.

ÉRASTE, LA MONTAGNE.

ÉRASTE. Quoi ! me voir en ces lieux devant elle paroître,
Et passer en feignant de ne me pas connoître !
Que croire ? Qu'en dis-tu ? Parle donc, si tu veux.

LA MONTAGNE. Monsieur, je ne dis rien, de peur d'être fâcheux.

ÉRASTE. Et c'est l'être en effet que de ne me rien dire
Dans les extrémités d'un si cruel martyre.
Fais donc quelque réponse à mon cœur abattu.
Que dois-je présumer ? Parle, qu'en penses-tu ?
Dis-moi ton sentiment.

LA MONTAGNE. Monsieur, je veux me taire,
Et ne desirer point trancher du nécessaire.

ÉRASTE. Peste l'impertinent ! Va-t'en suivre leurs pas,
Vois ce qu'ils deviendront, et ne les quitte pas.

LA MONTAGNE revenant sur ses pas
Il faut suivre de loin ?

ÉRASTE. Oui.

LA MONTAGNE revenant sur ses pas Sans que l'on me voie,
Ou faire aucun semblant qu'après eux on m'envoie ?

ÉRASTE. Non, tu feras bien mieux de leur donner avis
Que par mon ordre exprès ils sont de toi suivis.

LA MONTAGNE revenant sur ses pas.
Vous trouverai-je ici ?

ÉRASTE. Que le ciel te confonde,
Homme, à mon sentiment, le plus fâcheux du monde !

SCÈNE IV.

ÉRASTE seul.

Ah ! que je sens de trouble, et qu'il m'eût été doux
Qu'on me l'eût fait manquer, ce fatal rendez-vous !
Je pensois y trouver toutes choses propices,
Et mes yeux pour mon cœur y trouvent des supplices.

SCÈNE V.

LISANDRE, ÉRASTE.

LISANDRE. Sous ces arbres de loin mes yeux t'ont reconnu,
Cher marquis, et d'abord je suis à toi venu.
Comme à de mes amis il faut que je te chante
Certain air que j'ai fait de petite courante,
Qui de toute la cour contente les experts,
Et sur qui plus de vingt ont déjà fait des vers.

LES FACHEUX.

J'ai le bien, la naissance, et quelque emploi passable,
Et fais figure en France assez considérable;
Mais je ne voudrois pas, pour tout ce que je suis,
N'avoir point fait cet air qu'ici je te produis.

(Il prélude.)

La, la, hem, hem! Écoute avec soin, je te prie

(Il chante sa courante.)

N'est-elle pas belle?

ÉRASTE.

Ah!

LISANDRE.

Cette fin est jolie.

(Il rechante la fin quatre ou cinq fois de suite.)

Comment la trouves-tu?

ÉRASTE.

Fort belle, assurément

LISANDRE

Les pas que t'en ai faits n'ont pas moins d'agrément,
Et surtout la figure a merveilleuse grâce.

(Il chante, parle et danse tout ensemble, et fait faire à Eraste les figures de la femme.)

Tiens, l'homme passe ainsi; puis la femme repasse;

Ensemble, puis on quitte, et la femme vient là.

Vois-tu ce petit trait de feinte que voilà?

Ce fleuret, ces coupes courant après la belle?

Dos à dos, face à face, en se pressant sur elle?

Que t'en semble, marquis?

ÉRASTE.

Tous ces pas-là sont fins.

LISANDRE

Je me moque, pour moi, des maîtres baladins.

ÉRASTE.

On le voit

LISANDRE.

Les pas donc?

ÉRASTE.

N'ont rien qui me surprenne.

LISANDRE.

Veux-tu, par amitié, que je te les apprenne?

ÉRASTE.

Ma foi! pour le présent, j'ai certain embarras...

LISANDRE.

Eh bien donc! ce sera lorsque tu le voudras.

Si j'avois dessus moi ces paroles nouvelles,

Nous les lirions ensemble, et verrions les plus belles.

ÉRASTE.

Une autre fois.

LISANDRE.

Adieu; Baptiste le très-cher

N'a point vu ma courante, et je le vais chercher:

Nous avons pour les arts de grandes sympathies,

Et je veux le prier d'y faire des parties.

(Il s'en va toujours en chantant.)

SCÈNE VI.

ÉRASTE seul

Ciel! faut-il que le rang dont on veut tout couvrir,
De cent sotts tous les jours nous oblige à souffrir,
Et nous fasse abaisser jusques aux complaisances
D'applaudir bien souvent à leurs impertinences!

SCÈNE VII.

ÉRASTE, LA MONTAGNE.

LA MONTAGNE. Monsieur, Orphise est seule, et vient de ce côté.

ÉRASTE. Ah! d'un trouble bien grand je me sens agité!
J'ai de l'amour encor pour la belle inhumaine,
Et ma raison voudroit que j'eusse de la haine.

LA MONTAGNE. Monsieur, votre raison ne sait ce qu'elle veut,
Ni ce que sur un cœur une maîtresse peut.
Bien que de s'emporter on ait de justes causes,
Une belle d'un mot rajuste bien des choses.

ÉRASTE. Hélas! je te l'avoue, et déjà cet aspect
A toute ma colère imprime le respect!

SCÈNE VIII.

ORPHISE, ÉRASTE, LA MONTAGNE.

ORPHISE. Votre front à mes yeux montre peu d'allégresse;
Seroit-ce ma présence, Éraсте, qui vous blesse?
Qu'est-ce donc qu'avez-vous? Et sur quels dé plaisirs,
Lorsque vous me voyez, poussez-vous des soupirs?

ÉRASTE. Hélas! pouvez-vous bien me demander, cruelle,
Ce qui fait de mon cœur la tristesse mortelle?
Et d'un esprit méchant n'est-ce pas un effet,
Que feindre d'ignorer ce que vous m'avez fait?
Celui dont l'entretien vous a fait à ma vue
Passer...

ORPHISE riant. C'est de cela que votre âme est émue?

ÉRASTE. Insultez, inhumaine, encore à mon malheur!
Allez, il vous sied mal de railler ma douleur,
Et d'abuser, ingrate, à maltraiter ma flamme,
Du foible que pour vous vous savez qu'a mon âme.

ORPHISE. Certes, il en faut rire, et confesser ici
Que vous êtes bien fou de vous troubler ainsi.
L'homme dont vous parlez, loin qu'il puisse me plaire,
Est un homme fâcheux dont j'ai su me défendre;
Un de ces importuns et sots officieux
Qui ne sauroient souffrir qu'on soit seule en des lieux,
Et viennent aussitôt, avec un doux langage,
Vous donner une main contre qui l'on enrage.
J'ai feint de m'en aller pour cacher mon dessein,
Et jusqu'à mon carrosse il m'a prêté la main.

ÉRASTE. Je m'en suis promptement défait de la sorte;
Et j'ai pour vous trouver rentré par l'autre porte.
A vos discours, Orphise, ajouterai-je foi,
Et votre cœur est-il tout sincère pour moi?

- ORPHISE. Je vous trouve fort bon de tenir ces paroles,
Quand je me justifie à vos plaintes frivoles.
Je suis bien simple encore, et ma sotte bonté...
- ÉRASTE. Ah! ne vous fâchez pas, trop sévère beauté;
Je veux croire en aveugle, étant sous votre empire,
Tout ce que vous aurez la bonté de me dire.
Trompez, si vous voulez, un malheureux amant;
J'aurai pour vous respect jusques au monument...
Maltraitez mon amour, refusez-moi le vôtre,
Exposez à mes yeux le triomphe d'un autre;
Oui, je souffrirai tout de vos divins appas.
J'en mourrai, mais enfin je ne m'en plaindrai pas
- ORPHISE. Quand de tels sentiments regneront dans votre âme
Je saurai de ma part .

SCÈNE IX.

ALCANDRE, ORPHISE, ÉRASTE, LA MONTAGNE.

ALCANDRE.

Marquis, un mot.

(A Orphise)
Madame ,De grâce, pardonnez si je suis indiscret,
En osant devant vous lui parler en secret.

(Orphise sort.)

SCÈNE X.

ALCANDRE, ÉRASTE, LA MONTAGNE.

ALCANDRE

Avec peine, marquis, je te fais la prière;
Mais un homme vient là de me rompre en visière
Et je souhaite fort, pour ne rien reculer,
Qu'à l'heure, de ma part, tu l'aïlles appeler.
Tu sais qu'en pareil cas ce seroit avec joie
Que je te le rendrois en la même monnoie.

ÉRASTE

après avoir été quelque temps sans parler

Je ne veux point ici faire le capitain;
Mais on m'a vu soldat avant que courtisan .
J'ai servi quatorze ans, et je crois être en passe
De pouvoir d'un tel pas me tirer avec grâce,
Et de ne craindre point qu'à quelque lâcheté
Le refus de mon bras me puisse être imputé.
Un duel met les gens en mauvaise posture,
Et notre roi n'est pas un monarque en peinture.
Il sait faire obéir les plus grands de l'État,
Et je trouve qu'il fait en digne potentat.
Quand il faut le servir, j'ai du cœur pour le faire;
Mais je ne m'en sens point quand il faut lui déplaire.
Je me fais de son ordre une suprême loi;

Pour lui désobéir, cherche un autre que moi.
Je te parle, vicomte, avec franchise entière,
Et suis ton serviteur en toute autre matière.
Adieu.

SCÈNE XI.

ÉRASTE, LA MONTAGNE.

ÉRASTE. Cinquante fois au diable les fâcheux!
Où donc s'est retiré cet objet de mes vœux?

LA MONTAGNE. Je ne sais.

ÉRASTE. Pour savoir où la belle est allée,
Va-t'en chercher partout : j'attends dans cette allée

BALLET DU PREMIER ACTE.

PREMIÈRE ENTREE.

Des joueurs de mail, en criant Gare ! l'obligent à se retirer,
et comme il veut revenir lorsqu'ils ont fait

DEUXIÈME ENTRÉE.

Des curieux viennent qui tournent autour de lui pour le connoître
et font qu'il se retire encore pour un moment.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉRASTE *seul*

Les fâcheux à la fin se sont-ils écartés?
Je pense qu'il en pleut ici de tous côtés.
Je les suis, et les trouve; et pour second martyr,
Je ne saurois trouver celle que je désire.
Le tonnerre et la pluie ont promptement passé,
Et n'ont point de ces lieux le beau monde chassé.
Plût au ciel, dans les dons que ses soins y prodiguent,
Qu'ils en eussent chassé tous les gens qui fatiguent!
Le soleil baisse fort, et je suis étonné
Que mon valet encor ne soit point retourné.

SCÈNE II.

ALCIPPE, ÉRASTE.

ALCIPPE. Bonjour.

ÉRASTE à part. Eh quoi! toujours ma flamme divortie!

ALCIPPE. Console-moi, marquis, d'une étrange partie
 Qu'au piquet je perdis hier contre un Saint-Bouvain,
 A qui je donnerois quinze points et la main.
 C'est un coup enragé, qui depuis hier m'accable,
 Et qui feroit donner tous les joueurs au diable,
 Un coup assurément à se pendre en public.
 Il ne m'en faut que deux, l'autre a besoin d'un pic:
 Je donne, il en prend six, et demande à refaire;
 Moi, me voyant de tout, je n'en voulus rien faire.
 Je porte l'as de trèfle, admire mon malheur!
 L'as, le roi, le valet, le huit et dix de cœur,
 Et quitte, comme au point alloit la politique,
 Dame et roi de carreau, dix et dame de pique.
 Sur mes cinq cœurs portés la dame arrive encor,
 Qui me fait justement une quinte majeure;
 Mais mon homme avec l'as, non sans surprise extrême,
 Des bas carreaux sur table étale une sixième.
 J'en avois écarté la dame avec le roi;
 Mais lui fallant un pic, je sortis hors d'effroi,
 Et croyois bien du moins faire deux points uniques.
 Avec les sept carreaux il avoit quatre piques,
 Et jetant le dernier, m'a mis dans l'embarras
 De ne savoir lequel garder de mes deux as.
 J'ai jeté l'as de cœur avec raison, me semble;
 Mais il avoit quitté quatre trèfles ensemble,
 Et par un six de cœur je me suis vu capot,
 Sans pouvoir, de dépit, proférer un seul mot.
 Morbleu! fais-moi raison de ce coup effroyable;
 A moins que l'avoir vu, peut-il être croyable?
 ÉRASTE. C'est dans le jeu qu'on voit les plus grands coups du sort.
 ALCIPPE. Parbleu! tu jugeras toi-même si j'ai tort,
 Et si c'est sans raison que ce coup me transporte;
 Car voici nos deux jeux qu'exprès sur moi je porte.
 Tiens, c'est ici mon port, comme je te l'ai dit,
 Et voici...

ÉRASTE. J'ai compris le tout par ton récit,
 Et vois de la justice au transport qui t'agite;
 Mais pour certaine affaire il faut que je te quitte.
 Adieu. Console-toi pourtant de ton malheur.
 ALCIPPE. Qui, moi? J'aurai toujours ce coup-là sur le cœur;
 Et c'est, pour ma raison, pis qu'un coup de tonnerre.

Je le veux faire, moi, voir à toute la terre.

Il s'en va et rentre en disant :

Un six de cœur ! deux points !

ÉRASTE.

En quel lieu sommes-nous !

De quelque part qu'on tourne on ne voit que des fous.

SCÈNE III.

ÉRASTE, LA MONTAGNE.

ÉRASTE. Ah ! que tu fais languir ma juste impatience !

LA MONTAGNE. Monsieur, je n'ai pu faire une autre diligence.

ÉRASTE. Mais me rapportes-tu quelque nouvelle, enfin ?

LA MONTAGNE. Sans doute ; et de l'objet qui fait votre destin
J'ai par un ordre exprès quelque chose à vous dire.

ÉRASTE. Et quoi ? Déjà mon cœur après ce mot soupire.
Parle.

LA MONTAGNE. Souhaitez-vous de savoir ce que c'est ?

ÉRASTE. Oui, dis vite.

LA MONTAGNE. Monsieur, attendez, s'il vous plaît,
Je me suis à courir presque mis hors d'haleine.

ÉRASTE. Prends-tu quelque plaisir à me tenir en peine ?

LA MONTAGNE. Puisque vous desirez de savoir promptement
L'ordre que j'ai reçu de cet objet charmant,
Je vous dirai... Ma foi ! sans vous vanter mon zèle
J'ai bien fait du chemin pour trouver cette belle,
Et si...

ÉRASTE. Peste soit fait de tes digressions !

LA MONTAGNE. Ah ! il faut modérer un peu ses passions ;
Et Sénèque...

ÉRASTE. Sénèque est un sot dans ta bouche,
Puisqu'il ne me dit rien de tout ce qui me touche
Dis-moi ton ordre, tôt

LA MONTAGNE. Pour contenter vos vœux,
Votre Orphise... Une bête est là dans vos cheveux

ÉRASTE. Laisse.

LA MONTAGNE. Cette beauté, de sa part, vous fait dire...

ÉRASTE. Quoi ?

LA MONTAGNE. Devinez.

ÉRASTE. Sais-tu que je ne veux pas rire !

LA MONTAGNE. Son ordre est qu'en ce lieu vous devez vous tenir,
Assuré que dans peu vous l'y verrez venir,
Lorsqu'elle aura quitté quelques provinciales,
Aux personnes de cour sâcheuses animales.

ÉRASTE. Tenons-nous donc au lieu qu'elle a voulu choisir.
Mais, puisque l'ordre ici m'offre quelque loisir,
Laisse-moi méditer.

(La Montagne sort.)

J'ai dessein de lui faire
Quelques vers sur un air où je la vois se plaindre.
(Il rêve.)

SCÈNE IV.

ORANTE, CLIMÈNE, ÉRASTE dans un coin du théâtre
sans être aperçu.

- ORANTE. Tout le monde sera de mon opinion.
CLIMÈNE. Croyez-vous l'emporter par obstination ?
ORANTE. Je pense mes raisons meilleures que les vôtres.
CLIMÈNE. Je voudrais qu'on ouît les unes et les autres.
ORANTE apercevant Eraste
J'avise un homme ici qui n'est pas ignorant ;
Il pourra nous juger sur notre différend.
Marquis, de grâce, un mot ; souffrez qu'on vous appelle
Pour être entre nous deux juge d'une querelle,
D'un débat qu'ont emu nos divers sentiments
Sur ce qui peut marquer les plus parfaits amants.
ÉRASTE. C'est une question à vider difficile,
Et vous devez chercher un juge plus habile.
ORANTE. Non , vous nous dites là d'inutiles chansons ;
Votre esprit fait du bruit , et nous vous connoissons.
Nous savons que chacun vous donne à juste titre...
ÉRASTE. Eh ! de grâce...
ORANTE. En un mot , vous serez notre arbitre,
Et ce sont deux moments qu'il vous faut nous donner
CLIMÈNE à Orante
Vous retenez ici qui vous doit condamner ;
Car, enfin, s'il est vrai ce que j'en ose croire,
Monsieur à mes raisons donnera la victoire.
ÉRASTE à part. Que ne puis-je à mon traître inspirer le souci
D'inventer quelque chose à me tirer d'ici !
ORANTE à Climène
Pour moi, de son esprit j'ai trop bon témoignage
Pour craindre qu'il prononce à mon désavantage.
(A Érasle.)
Enfin , ce grand débat qui s'allume entre nous
Est de savoir s'il faut qu'un amant soit jaloux.
CLIMÈNE. Ou , pour mieux expliquer ma pensée et la vôtre,
Lequel doit plaire plus d'un jaloux ou d'un autre.
ORANTE. Pour moi, sans contredit, je suis pour le dernier.
CLIMÈNE. Et, dans mon sentiment, je tiens pour le premier.
ORANTE. Je crois que notre cœur doit donner son suffrage
A qui fait éclater du respect davantage.
CLIMÈNE. Et moi, que si nos vœux doivent paroître au jour,
C'est pour celui qui fait éclater plus d'amour.

- ORANTE. Qui; mais on voit l'ardeur dont une âme est saisie,
Bien mieux dans le respect que dans la jalousie.
- CLIMÈNE. Et; c'est mon sentiment, que qui s'attache à nous,
Nous aime d'autant plus qu'il se montre jaloux.
- ORANTE. Fi! ne me parlez point, pour être amants, Climène,
De ces gens dont l'amour est fait comme la haine,
Et qui, pour tous respects et toute offre de vœux,
Ne s'appliquent jamais qu'à se rendre fâcheux;
Dont l'âme, que sans cesse un noir transport anime,
Des moindres actions cherche à nous faire un crime,
En soumet l'innocence à son aveuglement,
Et veut sur un coup d'œil un éclaircissement;
Qui, de quelque chagrin nous voyant l'apparence,
Se plaignent aussitôt qu'il naît de leur présence,
Et, lorsque dans nos yeux brille un peu d'enjouement,
Veulent que leurs rivaux en soient le fondement;
Enfin, qui, prenant droit des fureurs de leur zèle,
Ne nous parlent jamais que pour faire querelle,
Osent défendre à tous l'approche de nos cœurs,
Et se font les tyrans de leurs propres vainqueurs.
Moi, je veux des amants que le respect inspire,
Et leur soumission marque mieux notre empire.
- CLIMÈNE. Fi! ne me parlez point, pour être vrais amants,
De ces gens qui pour nous n'ont nuls emportements,
De ces tièdes galants, de qui les cœurs paisibles
Tiennent déjà pour eux les choses infaillibles,
N'ont point peur de nous perdre, et laissent chaque
Sur trop de confiance endormir leur amour; [jour,
Sont avec leurs rivaux en bonne intelligence,
Et laissent un champ libre à leur persévérance.
Un amour si tranquille excite mon courroux.
C'est aimer froidement que n'être point jaloux;
Et je veux qu'un amant, pour me prouver sa flamme,
Sur d'éternels soupçons laisse flotter son âme,
Et, par de prompts transports, donne un signe éclatant
De l'estime qu'il fait de celle qu'il pretend.
On s'applaudit alors de son inquiétude;
Et, s'il nous fait parfois un traitement trop rude,
Le plaisir de le voir, soumis à nos genoux,
S'excuser de l'éclat qu'il a fait contre nous,
Ses pleurs, son desespoir d'avoir pu nous déplaire,
Est un charme à calmer toute notre colère.
- ORANTE. Si pour vous plaire il faut beaucoup d'emportement,
Je sais qui vous pourroit donner contentement;
Et je connois des gens dans Paris plus de quatre,
Qui, comme ils le font voir, aiment jusques à battre.
- CLIMÈNE. Si pour vous plaire il faut n'être jamais jaloux,

Je sais certaines gens fort commodes pour vous ;
Des hommes en amour d'une humeur si souffrante,
Qu'ils vous verroient sans peine entre les bras de trente.

ORANTE.

Enfin, par votre arrêt, vous devez déclarer
Celui de qui l'amour vous semble à préférer.

(Orphise paroît dans le fond du théâtre, et voit Éraсте entre
Orante et Climène.)

ÉRASTE.

Puisqu'à moins d'un arrêt je ne m'en puis de faire,
Toutes deux à la fois je veux vous satisfaire ;
Et, pour ne point blâmer ce qui plaît à vos yeux,
Le jaloux aime plus, et l'autre aime bien mieux.

CLIMÈNE.

L'arrêt est plein d'esprit ; mais...

ÉRASTE.

Suffit J'en suis quitte.

Après ce que j'ai dit, souffrez que je vous quitte.

SCÈNE V.

ORPHISE, ÉRASTE.

ÉRASTE apercevant Orphise et allant au-devant d'elle

Que vous tardez, madame, et que j'éprouve bien...

ORPHISE.

Non, non, ne quittez pas un si doux entretien.

A tort vous m'accusez d'être trop tard venue.

(Montrant Orante et Climène, qui viennent de sortir.)

Et vous avez de quoi vous passer de ma vue.

ÉRASTE.

Sans sujet contre moi voulez-vous vous aigrir,
Et me reprochez-vous ce qu'on me fait souffrir ?

Ah ! de grâce, attendez...

ORPHISE.

Laissez-moi, je vous prie,

Et courez vous rejoindre à votre compagnie.

SCÈNE VI.

ÉRASTE seul

Ciel ! faut-il qu'aujourd'hui fâcheuses et fâcheux
Conspirent à troubler les plus chers de mes vœux !
Mais allons sur ses pas, malgré sa résistance,
Et faisons à ses yeux briller notre innocence.

SCÈNE VII.

DORANTE, ÉRASTE.

DORANTE

Ah ! marquis ! que l'on voit de fâcheux tous les jours
Venir de nos plaisirs interrompre le cours !

Tu me vois enragé d'une assez belle chasse

Qu'un fat... C'est un récit qu'il faut que je te fasse.

ÉRASTE.

Je cherche ici quelqu'un, et ne puis m'arrêter.

DORANTE.

Parbleu ! chemin faisant, je te le veux confier.
 Nous étions une troupe assez bien assortie,
 Qui, pour courir un cerf, avions fait hier partie,
 Et nous fûmes coucher sur le pays exprès,
 C'est-à-dire, mon cher, en fin fond de forêts.
 Comme cet exercice est mon plaisir suprême,
 Je voulus, pour bien faire, aller au bois moi-même,
 Et nous conclûmes tous d'attacher nos efforts
 Sur un cerf qu'un chacun nous disoit cerf dix cors;
 Mais, moi, mon jugement, sans qu'aux marques j'arrête,
 Fut qu'il n'étoit que cerf à sa seconde tête.
 Nous avions, comme il faut, séparé nos relais,
 Et déjeunions en hâte, avec quelques œufs frais,
 Lorsqu'un franc campagnard, avec longue rapière,
 Montant superbement sa jument poulinière,
 Qu'il honoroit du nom de sa bonne jument,
 S'en est venu nous faire un mauvais compliment,
 Nous présentant aussi, pour surcroît de colère,
 Un grand benêt de fils aussi sot que son père.
 Il s'est dit grand chasseur, et nous a priés tous
 Qu'il pût avoir le bien de courir avec nous.
 Dieu préserve, en chassant, toute sage personne
 D'un porteur de huchet, qui mal à propos sonne;
 De ces gens qui, suivis de dix houreux galeux,
 Disent ma meute, et sont les chasseurs mortels !
 Sa demande reçue, et ses vertus prisées,
 Nous avons été tous frapper à nos brisées.
 A trois longueurs de trait, sayaut ! voilà d'abord
 Le cerf donné aux chiens. J'appuie et sonne fort.
 Mon cerf debuche, et passe une assez longue plaine,
 Et mes chiens après lui, mais si bien en haleine,
 Qu'on les auroit couverts tous d'un seul justaucorps.
 Il vient à la forêt. Nous lui donnons alors
 La vieille meute ; et moi, je prends en diligence
 Mon cheval alezan. Tu l'as vu ?

ÉRASTE.

Non, je pense.

DORANTE.

Comment ! C'est un cheval aussi bon qu'il est beau,
 Et que, ces jours passés, j'achetai de Gaveau.
 Je te laisse à penser si, sur cette matière,
 Il voudroit me tromper, lui qui me considère.
 Aussi je m'en contente ; et jamais, en effet,
 Il n'a vendu cheval ni meilleur, ni mieux fait.
 Une tête de barbe, avec l'étoile nette,
 L'encolure d'un cygne, effilée et bien droite ;
 Point d'épaules non plus qu'un lièvre, court-jointé,
 Et qui fait dans son port voir sa vivacité ; [dire,
 Des pieds, morbleu ! des pieds ! le rein double, à vrai

J'ai trouvé le moyen moi seul de le réduire ;
 Et sur lui, quoique aux yeux il montrât beau semblant,
 Petit-Jean de Gaveau ne montoit qu'en tremblant
 Une croupe, en largeur à nulle autre pareille,
 Et des gigots, Dieu sait ! Bref, c'est une merveille ;
 Et j'en ai refusé cent pistoles, crois-moi,
 Au retour d'un cheval amené pour le roi.
 Je monte donc dessus, et ma joie étoit pleine,
 De voir filer de loin les coupeurs dans la plaine ;
 Je pousse, et je me trouve en un fort à l'écart,
 A la queue de nos chiens, moi seul avec Drécar
 Une heure là dedans notre cerf se fait battre.
 J'appuie alors mes chiens, et fais le diable à quatre ;
 Enfin jamais chasseur ne se vit plus joyeux.
 Je le relance seul, et tout alloit des mieux,
 Lorsque d'un jeune cerf s'accompagne le nôtre ;
 Une part de mes chiens se sépare de l'autre,
 Et je les vois, marquis, comme tu peux penser,
 Chasser tous avec crainte, et Finaut balancer.
 Il se rabat soudain, dont j'eus l'âme ravie ;
 Il empaume la voie, et moi je sonne et crie :
 A Finaut ! à Finaut ! j'en revois à plaisir
 Sur une taupinière, et te-sonne à loisir. [grâce,
 Quelques chiens revenoient à moi, quand, pour dis-
 Le jeune cerf, marquis, à mon campagnard passe.
 Mon étourdi se met à sonner comme il faut,
 Et crie à pleine voix. Tayaut ! tayaut ! tayaut !
 Mes chiens me quittent tous, et vont à ma pécure :
 J'y pousse, et j'en revois dans le chemin encore ;
 Mais à terre, mon cher, je n'eus pas jeté l'œil,
 Que je connus le change et sentis un grand deuil.
 J'ai beau lui faire voir toutes les différences
 Des pinces de mon cerf et de ses connoissances,
 Il me soutient toujours, en chasseur ignorant,
 Que c'est le cerf de meute ; et, par ce différend,
 Il donne temps aux chiens d'aller loin. J'en enrage
 Et, pestant de bon cœur contre le personnage,
 Je pousse mon cheval et par haut et par bas,
 Qui plioit des gaulis aussi gros que le bras.
 Je ramène les chiens à ma première voie,
 Qui vont, en me donnant une excessive joie,
 Requérir notre cerf, comme s'ils l'eussent vu.
 Ils le relancent : mais ce coup est-il prévu ?
 A te dire le vrai, cher marquis, il m'assomme ;
 Notre cerf relancé va passer à notre homme,
 Qui, croyant faire un trait de chasseur fort vaaté,
 D'un pistolet d'arçon qu'il avoit apporté,

Lui donne justement au milieu de la tête,
 Et de fort loin me crie : Ah ! j'ai mis bas la bête !
 A-t-on jamais parlé de pistolets, bon Dieu !
 Pour courre un cerf ? Pour moi, venant dessus le lieu,
 J'ai trouvé l'action tellement hors d'usage,
 Que j'ai donné des deux à mon cheval, de rage,
 Et m'en suis revenu chez moi toujours courant,
 Sans vouloir dire un mot à ce sot ignorant.
 Tu ne pouvois mieux faire, et ta prudence est rare :
 C'est ainsi des fâcheux qu'il faut qu'on se sépare.
 Adieu.

ÉRASTE

DORANIE.

ÉRASIE seul

Quand tu voudras nous irons quelque part,
 Où nous ne craignons point de chasseur campagnard.
 Fort bien. Je crois qu'enfin je perdrai patience.
 Cherchons à m'excuser avecque diligence.

BALLET DU DEUXIÈME ACTE.

PREMIÈRE ENTRÉE.

Des joueurs de boule l'arrêtent pour mesurer un coup dont ils
 sont en dispute Il se défait d'eux avec peine, et leur laisse
 danser un pas composé de toutes les postures qui sont ordi-
 naires à ce jeu.

DEUXIÈME ENTRÉE.

De petits frondeurs les viennent interrompre, qui sont chassés
 ensuite

TROISIÈME ENTRÉE.

Par des savetiers et des savetières, leurs pères, et autres
 qui sont aussi chassés à leur tour

QUATRIÈME ENTRÉE.

Par un jardinier qui danse seul, et se retire pour faire place
 au troisième acte.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉRASTE, LA MONTAGNE.

ÉRASTE. Il est vrai, d'un côté, mes soins ont réussi,
Cet adorable objet enfin s'est adouci;
Mais, d'un autre, on m'accable, et les astres sévères
Ont contre mon amour redoublé leurs colères.
Oui, Darnis, son tuteur, mon plus rude fâcheux,
Tout de nouveau s'oppose au plus doux de mes vœux,
A son aimable nièce a défendu ma vue,
Et veut d'un autre époux la voir demain pourvue.
Orphise toutelois, malgré son désaveu,
Daigne accorder ce soir une grâce à mon feu;
Et j'ai fait consentir l'esprit de cette belle
A souffrir qu'en secret je la visse chez elle.
L'amour aime surtout les secrètes faveurs;
Dais l'obstacle qu'on force il trouve des douceurs;
Et le moindre entretien de la beauté qu'on aime,
Lorsqu'il est défendu devient grâce suprême.
Je vais au rendez-vous; c'en est l'heure à peu près.
Puis je veux m'y trouver plutôt avant qu'après.

LA MONTAGNE. Suivrai-je vos pas?

ÉRASTE. Non. Je craindrois que peut-être
A quelques yeux suspects tu me fisses connoître.

LA MONTAGNE. Mais...

ÉRASTE. Je ne le veux pas.

LA MONTAGNE. Je dois suivre vos lois.

Mais au moins si de loin...

ÉRASTE. Te tairas-tu, vingt fois?
Et ne veux-tu jamais quitter cette méthode
De te rendre à toute heure un valet incommode?

SCÈNE II.

CARITIDÈS, ÉRASTE.

CARITIDÈS. Monsieur, le temps repugne à l'honneur de vous voir,
Le matin est plus propre à rendre un tel devoir :
Mais de vous rencontrer il n'est pas bien facile,
Car vous dormez toujours ou vous êtes en ville.
Au moins, messieurs vos gens me l'assurent ainsi,

Et j'ai, pour vous trouver, pris l'heure que voici.
Encore est-ce un grand heur dont le destin m'honore,
Car deux moments plus tard, je vous manquais encore.
Monsieur, souhaitez-vous quelque chose de moi?
Je m'acquitte, monsieur, de ce que je vous doi;
Et vous viens... Excusez l'audace qui m'inspire,
Si...

ÉRASTE. Sans tant de façons qu'avez-vous à me dire?
CARITIDÈS. Comme le rang, l'esprit, la générosité
Que chacun vante en vous...

ÉRASTE. Oui, je suis fort vanté,
Passons, monsieur.

CARITIDÈS. Monsieur, c'est une peine extrême
Lorsqu'il faut à quelqu'un se produire soi-même;
Et toujours près des grands on doit être introduit
Par des gens qui de nous fassent un peu de bruit,
Dont la bouche écoutée avecque poids débite
Ce qui peut faire voir notre petit mérite.
Enfin j'aurois voulu que des gens bien instruits
Vous eussent pu, monsieur, dire ce que je suis.

ÉRASTE. Je vois assez, monsieur, ce que vous pouvez être,
Et votre seul abord le peut faire connoître.

CARITIDÈS. Oui, je suis un savant charmé de vos vertus,
Non pas de ces savants dont le nom n'est qu'en us;
Il n'est rien si commun qu'un nom à la latine :
Ceux qu'on habille en grec ont bien meilleure mine;
Et pour en avoir un qui se termine en ès,
Je me fais appeler monsieur Caritidès.

ÉRASTE. Monsieur Caritidès soit. Qu'avez-vous à dire?

CARITIDÈS. C'est un placet, monsieur, que je voudrois vous lire,
Et que dans la posture où vous met votre emploi,
J'ose vous conjurer de présenter au roi.

ÉRASTE. Eh! monsieur, vous pouvez le présenter vous-même.

CARITIDÈS. Il est vrai que le roi fait cette grâce extrême;
Mais par ce même excès de ses rares bontés,
Tant de méchants placets, monsieur, sont présentés,
Qu'ils étouffent les bons; et l'espoir où je fonde
Est qu'on donne le mieu quand le prince est sans monde.

ÉRASTE. Eh bien! vous le pouvez, et prendre votre temps.

CARITIDÈS. Ah! monsieur, les huissiers sont de terribles gens!
Ils traitent les savants de saquins à nasardes,
Et je n'en puis venir qu'à la salle des gardes.
Les mauvais traitements qu'il me faut endurer
Pour jamais de la cour me feroient retirer,
Si je n'avois conçu l'espérance certaine
Qu'après de notre roi vous serez mon Mécène.
Oui, votre crédit m'est un moyen assuré...

ÉRASTE.

Eh bien ! donnez-moi donc, je le présenterai.

CARITIDÈS.

Le voici. Mais au moins oyez-en la lecture.

ÉRASTE.

Non.

CARITIDÈS.

C'est pour être instruit, monsieur, je vous conjure.

AU ROI.

« SIRE,

» Votre très-humble, très-obéissant, très-fidèle et
 » très-savant sujet et serviteur, Caritidès, François
 » de nation, Grec de profession, ayant considéré les
 » grands et notables abus qui se commettent aux in-
 » scriptions des enseignes des maisons, boutiques,
 » cabarets, jeux de boule et autres lieux de votre
 » bonne ville de Paris, en ce que certains ignorants,
 » compositeurs desdites inscriptions, renversent par
 » une barbare, pernicieuse et detestable orthographe,
 » toute sorte de sens et de raison, sans aucun égard
 » d'étymologie, analogie, énergie, ni allégorie quel-
 » conque, au grand scandale de la république des
 » lettres, et de la nation françoise, qui se décrie et
 » déshonore par lesdits abus et fautes grossières, en-
 » vers les étrangers et notamment envers les Alle-
 » mands, curieux lecteurs et inspectateurs desdites
 » inscriptions... »

ÉRASTE.

Ce placet est fort long, et pourroit bien fâcher...

CARITIDÈS

Ah ! monsieur, pas un mot ne s'en peut retrancher.

ÉRASTE.

Achève promptement.

CARITIDÈS continue

« Supplie humblement Votre Majesté de créer pour
 » le bien de son État et la gloire de son empire une
 » charge de contrôleur, intendant, correcteur, révi-
 » seur et restaurateur général desdites inscriptions.
 » et d'icelle honorer le suppliant, tant en considéra-
 » tion de son rare et éminent savoir, que des grands
 » et signalés services qu'il a rendus à l'État et à Votr
 » Majesté, en faisant l'anagramme de Votre dite Ma-
 » jesté en françois, latin, grec, hébreu, syriaque,
 » chaldéen, arabe... »

ÉRASTE l'interrompt.

Fort bien. Donnez-le vite, et faites la retraite :

Il sera vu du roi, c'est une affaire faite.

CARITIDÈS.

Hélas ! monsieur, c'est tout que montrer mon placet.

Si le roi le peut voir je suis sûr de mon fait ;

Car, comme sa justice en toute chose est grande,

Il ne pourra jamais refuser ma demande.

Au reste, pour porter au ciel votre renom,
Donnez-moi par écrit votre nom et surnom;
J'en veux faire un poème en forme d'acrostiche
Dans les deux bouts du vers et dans chaque hémistiche.
Oui, vous l'aurez demain, monsieur Caritidès.

ÉRASTE.

(Soul.)

Ma foi! de tels savants sont des ânes bien faits.
J'aurois dans d'autres temps bien ri de sa sottise

SCÈNE III.

ORMIN, ÉRASTE.

ORMIN. Bien qu'une grande affaire en ce lieu me conduise,
J'ai voulu qu'il sortît avant que vous parler.
ÉRASTE. Fort bien. Mais dépêchons; car je veux m'en aller.
ORMIN. Je me doute à peu près que l'homme qui vous quitte
Vous a fort ennuyé, monsieur, par sa visite.
C'est un vieux importun qui n'a pas l'esprit sain,
Et pour qui j'ai toujours quelque défaite en main.
Au Mail, à Luxembourg et dans les Tuileries,
Il fatigue le monde avec ses rêveries;
Et des gens comme vous doivent fuir l'entretien
De tous ces savantas qui ne sont bons à rien.
Pour moi je ne crains pas que je vous importune,
Puisque je viens, monsieur, faire votre fortune.

ÉRASTE bas à part.

Voici quelque souffleur, de ces gens qui n'ont rien,
Et vous viennent toujours promettre tant de bien.

(Haut.)

Vous avez fait, monsieur, cette bénite pierre
Qui peut seule enrichir tous les rois de la terre?

ORMIN.

La plaisante pensée, hélas! où vous voilà!
Dieu me garde, monsieur, d'être de ces fous-là!
Je ne me repais point de visions frivoles,
Et je vous porte ici les solides paroles
D'un avis que par vous je veux donner au roi,
Et que tout cache et je conserve sur moi :
Non de ces sots projets, de ces chimères vaines,
Dont les surintendants ont les oreilles pleines;
Non de ces gueux d'avis dont les prétentions
Ne parlent que de vingt ou trente millions;
Mais un qui tous les ans, à si peu qu'on le monte,
En peut donner au roi quatre cents de bon compte,
Avec facilité, sans risque ni soupçon,
Et sans fouler le peuple en aucune façon;
Enfin c'est un avis d'un gain inconcevable.

Et que du premier mot on trouvera faisable.
 Oui, pourvu que par vous je puisse être poussé...
 ÉRASTE. Soit; nous en parlerons. Je suis un peu presse.
 ORMIN. Si vous me promettiez de garder le silence,
 Je vous découvrerois cet avis d'importance.
 ÉRASIE Non, non, je ne veux point savoir votre secret.
 ORMIN. Monsieur, pour le trahir je vous crois trop discret,
 Et veux avec franchise en deux mots vous l'apprendre.
 Il faut voir si quelqu'un ne peut point nous entendre.

(Après avoir regardé si personne ne l'écoute, il s'approche de l'oreille d'Eraste.)

Cet avis merveilleux dont je suis l'inventeur
 Est que...

ÉRASTE. D'un peu plus loin, et pour cause, monsieur.
 ORMIN. Vous voyez le grand gain, sans qu'il faille le dire,
 Que de ses ports de mer le roi tous les ans tire.
 Or l'avis, dont encor nul ne s'est avisé,
 Est qu'il faut de la France, et c'est un coup aisé,
 En fameux ports de mer mettre toutes les côtes.
 Ce seroit pour monter à des sommes très-hautes,
 Et si ..

ÉRASTE. L'avis est bon, et plaira fort au roi.
 Adieu, nous nous verrons.

ORMIN. Au moins, appuyez-moi
 Pour en avoir ouvert les premières paroles.

ÉRASTE. Oui, oui.
 ORMIN. Si vous vouliez me prêter deux pistoles,
 Que vous reprendriez sur le droit de l'avis,
 Monsieur...

ÉRASTE. (Il donne de l'argent à Ormin.) (Seul.)

Oui, volontiers. Plût à Dieu qu'à ce prix
 De tous les importuns je pusse me voir quitte!
 Voyez quel contre-temps prend ici leur visite!
 Je pense qu'à la fin je pourrai bien sortir.
 Viendra-t-il point quelqu'un encor me divertir?

SCÈNE IV.

FILINTE, ERASTE.

FILINTE. Marquis, je viens d'apprendre une étrange nouvelle.
 ÉRASTE. Quoi?

FILINTE. Qu'un homme tantôt t'a fait une querelle.
 ÉRASIE. A moi?

FILINTE. Que te sert-il de le dissimuler?
 Je sais de bonne part qu'on t'a fait appeler;
 Et comme ton ami, quoi qu'il en réussisse,

Je te viens contre tous faire offre de service.
ÉRASTE. Je te suis obligé ; mais crois que tu me fais...
FILINTE. Tu ne l'avoûras pas ; mais tu sors sans valets.
 Demeure dans la ville ou gagne la campagne,
 Tu n'iras nulle part que je ne t'accompagne.
ÉRASTE à part. Ah ! j'enrage.
FILINTE. A quoi bon de te cacher de moi ?
ÉRASTE. Je te jure , marquis , qu'on s'est moqué de toi.
FILINTE. En vain tu t'en défends.
ÉRASTE. Que le ciel me foudroie
 Si d'aucun démêlé...
FILINTE. Tu penses qu'on te croie ?
ÉRASTE. Eh ! mon Dieu ! je te dis , et ne deguise point ,
 Que...
FILINTE. Ne me crois pas dupe et crédule à ce point.
ÉRASTE. Veux-tu m'obliger ?
FILINTE. Non.
ÉRASTE. Laisse-moi , je te prie.
FILINTE. Point d'affaire , marquis.
ÉRASTE. Une galanterie
 En certain lieu ce soir...
FILINTE. Je ne te quitte pas.
 En quel lieu que ce soit je veux suivre tes pas.
ÉRASTE. Parbleu ! puisque tu veux que j'aie une querelle ,
 Je consens à l'avoir pour contenter ton zèle ;
 Ce sera contre toi qui me fais enrager ,
 Et dont je ne me puis par douceur dégager.
FILINTE. C'est fort mal d'un ami recevoir le service ;
 Mais puisque je vous rends un si mauvais office ,
 Adieu. Videz sans moi tout ce que vous aurez.
ÉRASTE. Vous serez mon ami quand vous me quitterez.
 (Seul)
 Mais voyez quels malheurs suivent ma destinée !
 Ils m'auront fait passer l'heure qu'on m'a donnée.

SCÈNE V.

DAMIS, L'ÉPINE, ÉRASTE, LA RIVIÈRE ET SES COMPAGNONS

DAMIS à part. Quoi ! malgré moi le traître espère l'obtenir !
 Ah ! mon juste courroux le saura prévenir.
ÉRASTE à part. J'entrevois là quelqu'un sur la porte d'Orphise. [rîse]
 Quoi ! toujours quelque obstacle aux feux qu'elle auto-
DAMIS à l'Épine. Oui , j'ai su que ma nièce , en dépit de mes soins ,
 Doit voir ce soir chez elle Éraсте sans témoins.
LA RIVIÈRE à ses compagnons.
 Qu'entends-je à ces gens-là dire de notre maître ?

Approchons doucement sans nous faire connoître.
 DAMIS à l'Épée. Mais avant qu'il ait lieu d'achever son dessein,
 Il faut de mille coups percer son traître sein.
 Va-t'en faire venir ceux que je viens de dire
 Pour les mettre en embûche aux lieux que je désire,
 Afin qu'au nom d'Eraste on soit prêt à venger
 Mon honneur que ses feux ont l'orgueil d'outrager,
 A rompre un rendez-vous qui dans ce lieu l'appelle,
 Et noyer dans son sang sa flamme criminelle.

LA RIVIÈRE attaquant Damis avec ses compagnons.

Avant qu'à tes fureurs on puisse l'immoler,
 Traître ! tu trouveras en nous à qui parler.

ÉRASTE. Bien qu'il m'ait voulu perdre, un point d'honneur me
 De secourir ici l'oncle de ma maîtresse. [presse
 (A Damis.)

Je suis à vous, monsieur.

(Il met l'épée à la main contre la Rivière et ses compagnons,
 qu'il met en fuite.)

DAMIS. O ciel ! par quel secours
 D'un trépas assuré voi-je sauver mes jours ?
 A qui suis-je obligé d'un si rare service ?

ÉRASTE revenant.

Je n'ai fait, vous servant, qu'un acte de justice.

DAMIS. Ciel ! puis-je à mon oreille ajouter quelque foi ?
 Est-ce la main d'Eraste ?

ÉRASTE. Oui, oui, monsieur, c'est moi.

Trop heureux que ma main vous ait tiré de peine,
 Trop malheureux d'avoir mérité votre haine.

DAMIS. Quoi ! celui dont j'avois résolu le trépas
 Est celui qui pour moi vient d'employer son bras !
 Ah ! c'en est trop ; mon cœur est contraint de se rendre ;
 Et, quoi que votre amour ce soir ait pu prétendre,
 Ce trait si surprenant de générosité
 Doit étouffer en moi toute animosité.
 Je rougis de ma faute, et blâme mon caprice.
 Ma haine trop longtemps vous a fait injustice ;
 Et, pour la condamner par un éclat fameux,
 Je vous joins dès ce soir à l'objet de vos vœux.

SCÈNE VI.

ORPHISE, DAMIS, ÉRASTE.

ORPHISE sortant de chez elle avec un flambeau

Monsieur, quelle aventure a d'un trouble effroyable...

DAMIS. Ma nièce, elle n'a rien que de très-agréable,
 Puisqu'après tant de vœux que j'ai blâmés en vous,

C'est elle qui vous donne Éraсте pour époux.
 Son bras a repoussé le trépas que j'évite,
 Et je veux envers lui que votre main m'acquitte.
 Si c'est pour lui payer ce que vous lui devez,
 J'y consens, devant tout aux jours qu'il a sauvés.
 Mon cœur est si surpris d'une telle merveille,
 Qu'en ce ravissement je doute si je veille.
 Célébrons l'heureux sort dont vous allez jouir,
 Et que nos violons viennent nous réjouir.
 (On frappe à la porte de Damis)
 ÉRASTE. Qui frappe là si fort?

SCÈNE VII.

DAMIS, ORPHISE, ÉRASTE, L'ÉPINE.

L'ÉPINE. Monsieur, ce sont des masques,
 Qui portent des cricrins et des tambours de basques.
 (Les masques entrent qui occupent toute la place.)
 ÉRASTE. Quoi! toujours des fâcheux! Holà! suisses, ici;
 Qu'on me fasse sortir ces gredins que voici.

BALLET DU TROISIÈME ACTE.

PREMIÈRE ENTRÉE.

Des suisses, avec des hallebardes, chassent tous les masques fâcheux, et se retirent ensuite pour laisser danser à leur aise

DERVIÈRE ENTRÉE.

Quatre bergers et une bergère, qui, au sentiment de tous ceux qui l'ont vue, ferme le divertissement d'assez bonne grâce.

FIN DES FÂCHEUX.

L'ÉCOLE DES FEMMES,

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

1662.

A MADAME.

MADAME,

Je suis le plus embarrassé homme du monde lorsqu'il me faut dédier un livre, et je me trouve si peu fait au style d'épître didactique que je ne sais par où sortir de celle-ci. Un autre auteur qui seroit en ma place trouveroit d'abord cent belles choses à dire de Votre Altesse Royale sur ce titre de *l'École des Femmes*, et l'offre qu'il vous en ferait. Mais, pour moi, Madame, je vous avoue mon trouble. Je ne sais point cet art de trouver des rapports entre des choses si peu proportionnées, et quelques belles lumières que mes conulières les auteurs me donnent tous les jours sur ce périlleux sujet, je ne vois point ce que Votre Altesse Royale pourroit avoir de commun avec la comédie que je lui présente. On n'est pas en peine, sans doute, de trouver ce qu'il faut faire pour vous louer. La manière, Madame, ne saute qui trop aux yeux, et de quelque côté qu'on vous regarde, on rencontre gloire sur gloire, et qualités sur qualités. Vous en avez, Madame, du côté du rang et de la naissance, qui vous fait respecter de toute la terre. Vous en avez du côté des grâces et de l'esprit, et de ceux qui vous font admirer de toutes les personnes qui vous voient. Vous en avez du côté de l'âme qui, si l'on ose parler ainsi, vous font aimer de tous ceux qui ont l'honneur d'approcher de vous. Je veux dire cette douceur pleine de charmes, d'estime, d'agréables tempéraments la fierté des grands titres que vous portez, cette bonté et l'obligeance, cette affabilité généreuse que vous faites paroître pour tout le monde. Et ce sont particulièrement ces dernières pour qui je suis, et dont je sens si bien que je ne ne pourrai faire quelque chose. Mais encore une fois, Madame, je ne suis point le hâs de faire entrer ici des vertes si éclatantes, et ce sont choses à mon avis, et d'être trop vite étendue et d'un mérite trop relevé pour les vouloir renfermer dans une épître et les mêler avec des bagatelles. Tout bien considéré, Madame, je ne vois rien de mieux à faire pour moi, que de vous dédier simplement ma comédie, et de vous assurer, avec tout le respect qu'il m'est possible, que je suis,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

MADAME,

Le très humble, très obéissant et très-fidèle serviteur,

J. B. P. MOIÈRE

PRÉFACE

Bien des gens ont froid de d'abord cette comédie, mais les rieurs ont été pour elle, et tout le mal qu'on en a pu dire n'a pu faire qu'elle n'ait eu un succès dont je me contente.

Je sais qu'on attend de moi dans cette impression quelque préface qui repande aux censeurs et rende raison de mon ouvrage, et sans doute que je suis assez redevable à toutes les personnes qui lui ont donné leur approbation pour me croire obligé de défendre leur jugement contre celui des autres; mais il se trouve qu'une grande partie des choses que j'aurois à dire sur ce sujet est déjà dans une dissertation que j'ai faite en dialogue, et dont je ne sais encore ce que je ferai.

L'idée de ce dialogue, ou, si l'on veut, de cette petite comédie, me vint après les deux ou trois premières représentations de ma pièce.

Je la dis, cette idée, dans une maison où je me trouvais un soir; et d'abord une

personne de qualité, dont l'esprit est assez connu dans le monde, et qui me fait l'honneur de m'aimer, trouva le projet assez à son gré, non-seulement pour me solliciter d'y mettre la main, mais encore pour l'y mettre lui-même, et je fus étonné que deux jours après il me montra toute l'affaire exécutée d'une manière, à la vérité, beaucoup plus galante et plus spirituelle que je ne puis faire, mais où je trouvais des choses trop avantageuses pour moi, et j'eus plus que, si je produisais cet ouvrage sur notre théâtre, on ne m'accusât d'abord d'avoir mérité les louanges qu'on m'y donnoit. Cependant cela m'empêcha, par quelque considération, d'achever ce que j'avois commencé. Mais tant de gens me pressent tous les jours de le faire que je ne sais ce qui en sera, et cette incertitude est cause que je ne mets point dans cette préface ce qu'on verra dans la Critique, en cas que je me résolve à la faire paraître. S'il faut que cela soit, je le dis encore, ce sera seulement pour venger le public du chagrin délict de certaines gens, car, pour moi, je m'en tiens assez vengé par la réussite de ma comédie, et je souhaite que toutes celles que je pourrai faire soient traitées par eux comme celle-ci, pourvu que le reste suive de même.

PERSONNAGES

ARNOLPHE, autrement M. DE LA SOUCHÉ
AGNÈS, jeune fille innocente élevée par Arnolphe
HORACE, amant d'Agnès
ALAIN, paysan, valet d'Arnolphe
GEORGETTE, paysanne, servante d'Arnolphe.
CHRYSALE, ami d'Arnolphe
LÉONIE, beau frère de Chrysale
ORONIE, père d'Horace et grand ami d'Arnolphe.
UN NOTAIRE.

La scène est dans une place publique.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHRYSALE, ARNOLPHE.

CHRYSALE. Vous venez, dites-vous, pour lui donner la main?
ARNOLPHE. Oui. Je veux terminer la chose dans demain.
CHRYSALE. Nous sommes ici seuls, et l'on peut, ce me semble, Sans craindre d'être ouï, y discourir ensemble. Voulez-vous qu'en ami je vous ouvre mon cœur? Votre dessein, pour vous, me fait trembler de peur; Et, de quelque façon que vous tourniez l'affaire, Prendre femme est à vous un coup bien téméraire.
ARNOLPHE. Il est vrai, notre ami. Peut-être que, chez vous, Vous trouvez des sujets de craindre pour chez nous;

Et votre front, je crois, veut que du mariage
Les cornes soient partout l'infailible apanage.

HERSALDE. Ce sont coups du hasard, dont on n'est point garant ;
Et bien sot, ce me semble, est le soin qu'on en prend.
Mais quand je crains pour vous, c'est cette raillerie
Dont cent pauvres maris ont souffert la furie :
Car enfin vous savez qu'il n'est grands, ni petits,
Que de votre critique on ait vus garantis ;
Que vos plus grands plaisirs sont, partout où vous êtes,
De faire cent éclats des intrigues secrètes.

ARNOLPHE. Fort bien. Est-il au monde une autre ville aussi
Où l'on ait des maris si patients qu'ici ?
Est-ce qu'on n'en voit pas de toutes les espèces,
Qui sont accommodés chez eux de toutes pièces ?
L'un amasse du bien, dont sa femme fait part
A ceux qui prennent soin de le faire cornard ; (fâme,
L'autre, un peu plus heureux, mais non pas moins in-
Voit faire tous les jours des presents à sa femme,
Et d'aucun soin jaloux n'a l'esprit combattu,
Parce qu'elle lui dit que c'est pour sa vertu.
L'un fait beaucoup de bruit qui ne lui sert de guères ;
L'autre en toute douceur laisse aller les affaires
Et, voyant arriver chez lui le damoiseau,
Prend fort honnêtement ses gants et son manteau.
L'une, de son galant, en adroite femelle,
Fait fausse confidence à son époux fidèle,
Qui dort en sûreté sur un pareil appas,
Et le plaint, ce galant, des soins qu'il ne perd pas ;
L'autre, pour se purger de sa magnificence,
Dit qu'elle gagne au jeu l'argent qu'elle dépense ;
Et le mari benêt, sans songer à quel jeu,
Sur les gains qu'elle fait rend des grâces à Dieu.
Enfin, ce sont partout des sujets de satire,
Et, comme spectateur, ne puis-je pas en rire ?
Puis-je pas de nos sots ?...

CITRYSALDE

Oui ; mais qui rit d'autrui
Doit craindre qu'en revanche on rie aussi de lui.
J'entends parler le monde ; et des gens se délassent
A venir débiter les choses qui se passent ;
Mais, quoi que l'on divulgue aux endroits où je suis,
Jamais on ne m'a vu triompher de ces bruits.
J'y suis assez modeste ; et, bien qu'aux occurrences
Je puisse condamner certaines tolerances,
Que mon dessein ne soit de souffrir nullement
Ce que quelques maris souffrent paisiblement,
Pourtant je n'ai jamais affecté de le dire ;
Car enfin il faut craindre un revers de satire,

Et l'on ne doit jamais jurer sur de tels cas
De ce qu'on pourra faire ou bien ne faire pas.
Ainsi, quand à mon front, par un sort qui tout mène,
Il seroit arrivé quelque disgrâce humaine,
Après mon procédé, je suis presque certain
Qu'on se contentera de s'en rire sous main;
Et peut-être qu'encor j'aurai cet avantage
Que quelques bonnes gens diront : Que c'est dommage !
Mais de vous, cher compère, il en est autrement ;
Je vous le dis encor, vous risquez diablement.
Comme sur les maris accusés de souffrance
De tout temps votre langue a daubé d'importance,
Qu'on vous a vu contre eux un diable déchaîné,
Vous devez marcher droit pour n'être point berné ;
Et, s'il faut que sur vous on ait la moindre prise,
Gare qu'aux carrefours on ne vous tympanise,
Et...

ARNOLPHE.

Mon Dieu ! notre ami, ne vous tourmentez point.
Bien huppé qui pourra m'attraper sur ce point.
Je sais les tours rusés et les subtiles trames
Dont pour nous en plaquer savent user les femmes,
Et comme on est dupé par leurs dextérites.
Contre cet accident j'ai pris mes sûretés ;
Et celle que j'épouse a toute l'innocence
Qui peut sauver mon front de maligne influence.

CHRYSALE.

Et que prétendez-vous qu'une sotte en un mot...

ARNOLPHE.

Épouser une sotte est pour n'être point sot.
Je crois, en bon chrétien, votre moitié fort sage ;
Mais une femme habile est un mauvais présage ;
Et je sais ce qu'il coûte à de certaines gens
Pour avoir pris les leurs avec trop de talents.
Moi, j'irois me charger d'une spirituelle
Qui ne parleroit rien que cercle et que ruelle ;
Qui de prose et de vers seroit de doux écrits,
Et que visiteroient marquis et beaux esprits,
Tandis que, sous le nom du mari de madame,
Je serois comme un saint que pas un ne réclame !
Non, non, je ne veux point d'un esprit qui soit haut ;
Et femme qui compose en sait plus qu'il ne faut.
Je prétends que la mienne, en clartés peu sublimes,
Même ne sache pas ce que c'est qu'une rime ;
Et, s'il faut qu'avec elle on joue au corbillon,
Et qu'on vienne à lui dire à son tour : Qu'y met-on ?
Je veux qu'elle réponde : Une tarte à la crème ;
En un mot, qu'elle soit d'une ignorance extrême ;
Et c'est assez pour elle, à vous en bien parler,
De savoir prier Dieu, m'aimer, coudre et filer.

CHRYSAULDE. Une femme stupide est donc votre marotte?
 ARNOLPHE. Tant, que j'aimerois mieux une laide bien sottte
 Qu'une femme fort belle avec beaucoup d'esprit
 L'esprit et la beauté...

ARNOLPHE. L'honnêteté suffit.

CHRYSALDE. Mais comment voulez-vous, après tout, qu'une bête
 Puisse jamais savoir ce que c'est qu'être honnête?
 Outre qu'il est assez ennuyeux, que je croi,
 D'avoir toute sa vie une bête avec soi,
 Pensez-vous le bien prendre, et que sur votre idee
 La sûreté d'un front puisse être bien fondée?
 Une femme d'esprit peut trahir son devoir,
 Mais il faut, pour le moins, qu'elle ose le vouloir;
 Et la stupide au sien peut manquer d'ordinaire,
 Sans en avoir l'envie et sans penser le faire.

ARNOLPHE. A ce bel argument, à ce discours profond,
 Ce que Pantagruel à Panurge répond :
 Pressez-moi de me joindre à femme autre que sottte,
 Prêchez, patrocinez jusqu'à la Penterôte;
 Vous serez ébahi, quand vous serez au bout,
 Que vous ne m'aurez rien persuadé du tout.

CHRYSALDE. Je ne vous dis plus mot.

ARNOLPHE. Chacun a sa methode.

En femme, comme en tout, je veux suivre ma mode
 Je me vois riche assez pour pouvoir, que je croi,
 Choisir une moitie qui tienne tout de moi,
 Et de qui la soumise et pleine dependance
 N'ait à me reprocher aucun bien ni naissance.
 Un air doux et pose, parmi d'autres enfants,
 M'inspira de l'amour pour elle des quatre ans;
 Sa mè e se trouvant de pauvreté pres ee,
 De la lui demander il me vint en pensee;
 Et la bonne paysanne, apprenant mon desir,
 A s'ôter cette charge eut beaucoup de plaisir.
 Dans un petit couvent, loin de toute pratique,
 Je la fis élever selon ma politique;
 C'est-à-dire, ordonnant quels soins on emploiroit
 Pour la rendre idiote autant qu'il se pourroit.
 Dieu merci, le succès a suivi mon attente;
 Et grande, je l'ai vue a tel point innocente,
 Que j'ai beni le ciel d'avoir trouve mon fait,
 Pour me faire une femme au gre de mon souhait.
 Je l'ai donc retirée; et, comme ma demeure
 A cent sortes de monde est ouverte à toute heure,
 Je l'ai mise à l'écart, comme il faut tout prévoir,
 Dans cette autre maison où nul ne me vient voir;
 Et, pour ne point gâter sa bonté naturelle,

Je n'y tiens que des gens tout aussi simples qu'elle.
 Vous me direz : Pourquoi cette narration ?
 C'est pour vous rendre instruit de ma précaution.
 Le résultat de tout est qu'en ami fidèle
 Ce soir je vous invite à souper avec elle ;
 Je veux que vous puisiez un peu l'examiner,
 Et voir si de mon choix on me doit condamner.

CHRYSLIDE
 ARNOLPHE.

J'y consens.
 Vous pourrez, dans cette conférence,
 Juger de sa personne et de son innocence.

CHRYSLIDE

Pour cet article-là, ce que vous m'avez dit
 Ne peut

ARNOLPHE.

La vérité passe encor mon récit.
 Dans ses simplicités à tous coups je l'admire,
 Et parfois elle en dit dont je pâle de rire.
 L'autre jour, pourroit-on se le persuader ?
 Elle étoit fort en peine, et me vint demander,
 Avec une innocence à nulle autre pareille,
 Si les enfants qu'on fait se faisoient par l'oreille.
 Je me rejouis fort, seigneur Arnolphe.

CHRYSLIDE
 ARNOLPHE

Bon !

CHRYSLIDE

Me voulez-vous toujours appeler de ce nom ?
 Ah ! malgré que j'en aie, il me vient à la bouche,
 Et jamais je ne songe à monsieur de la Souche.
 Qui diable vous a fait aussi vous aviser,
 À quarante-deux ans, de vous débaptiser,
 Et d'un vieux tronc pourri de votre métairie
 Vous faire dans le monde un nom de seigneurie ?

ARNOLPHE

Oùte que la maison par ce nom se connoît,
 La Souche plus qu'Arnolphe à mes oreilles plaît.

CHRYSLIDE

Quel abus de quitter le vrai nom de ses pères
 Pour en vouloir prendre un bâti sur des chimères !
 De la plupart des gens c'est la demangeaison,
 Et, sans vous embrasser dans la comparaison,
 Je sais un paysan qu'on appeloit Gros-Pierre,
 Qui, n'ayant pour tout bien qu'un seul quartier de terre,
 Y fit tout à l'entour faire un fossé bourbeux,
 Et de monsieur de l'Isle en prit le nom pompeux.

ARNOLPHE.

Vous pourriez vous passer d'exemples de la sorte.
 Mais enfin de la Souche est le nom que je porte :
 J'y vois de la raison, j'y trouve des appas,
 Et m'appeler de l'autre est ne m'obliger pas.

CHRYSLIDE.

Cependant la plupart ont peine à s'y soumettre,
 Et je vois même encor des adresses de lettre.

ARNOLPHE.

Je le souffre aisément de qui n'est pas instruit,
 Mais vous...

CHRYSLIDE.

Soit là-dessus nous n'avons point de bruit ;

Et je prendrai le soin d'accoutumer ma bouche
A ne plus vous nommer que monsieur de la Souche.

ARNOLPHE Adieu. Je frappe ici, pour donner le bonjour,
Et dire seulement que je suis de retour.

CHRYSLDE à part, en s'en allant.

Ma foi ! je le tiens fou de toutes les manières.

ARNOLPHE seul Il est un peu blessé sur certaines matières.
Chose étrange de voir comme, avec passion,
Un chacun est chaussé de son opinion !

(Il frappe à sa porte.)

Holà !

SCÈNE II.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE dans la maison.

ALAIN. Qui heurte ?

ARNOLPHE.

(A part)

Ouvrez. On aura, que je pense,
Grande joie à me voir après dix jours d'absence.

ALAIN. Qui va là ?

ARNOLPHE.

Moi.

ALAIN.

Georgette !

GEORGETTE.

Eh bien ?

ALAIN.

Ouvre là-bas.

GEORGETTE. Vas-y, toi.

ALAIN.

Vas-y, toi

GEORGETTE.

Ma foi ! je n'irai pas.

ALAIN.

Je n'irai pas aussi.

ARNOLPHE.

Belle cérémonie

Pour me laisser dehors ! Holà ! ho ! je vous prie.

GEORGETTE. Qui frappe ?

ARNOLPHE.

Votre maître.

GEORGETTE.

Alain !

ALAIN.

Quoi !

GEORGETTE.

C'est monsieur,

Ouvre vite.

ALAIN.

Ouvre, toi

GEORGETTE.

Je souffle notre feu.

ALAIN.

J'empêche, peur du chat, que mon moineau ne sorte.

ARNOLPHE.

Quiconque de vous deux n'ouvrira pas la porte
N'aura point à manger de plus de quatre jours.

Ah !

GEORGETTE.

Par quelle raison y venir, quand j'y cours ?

ALAIN.

Pourquoi plutôt que moi ? Le plaisant strodagème !

GEORGETTE.

Ote-toi donc de là

ALAIN.

Non, ôte-toi, toi-même.

GEORGETTE. Je veux ouvrir la porte.

ALAIN. Et je veux l'ouvrir, moi.
 GEORGETTE. Tu ne l'ouvriras pas.
 ALAIN. Ni toi non plus.
 GEORGETTE. Ni toi.
 ARNOLPHE. Il faut que j'aie ici l'âme bien patiente !
 ALAIN en entrant. Au moins, c'est moi, monsieur.
 GEORGETTE en entrant. Je suis votre servante ;
 C'est moi.
 ALAIN. Sans le respect de monsieur que voilà,
 Je te...
 ARNOLPHE recevant un coup d'Alain.
 Peste !
 ALAIN. Pardon.
 ARNOLPHE. Voyez ce lourdaud-là !
 ALAIN. C'est elle aussi, monsieur.
 ARNOLPHE. Que tous deux on se taise,
 Songez à me répondre, et laissons la fadaïse.
 Eh bien ! Alain, comment se porte-t-on ici ?
 ALAIN. Monsieur, nous nous...
 (Arnolphe ôte le chapeau de dessus la tête d'Alain.)
 Monsieur, nous nous por...
 (Arnolphe l'ôte encore)
 Dieu merci,
 Nous nous...
 ARNOLPHE ôtant le chapeau d'Alain pour la troisième fois, et le jetant par terre
 Qui vous apprend, impertinente bête,
 A parler devant moi le chapeau sur la tête ?
 ALAIN. Vous faites bien, j'ai tort.
 ARNOLPHE à Alain. Faites descendre Agnès.

SCÈNE III.

ARNOLPHE, GEORGETTE.

ARNOLPHE. Lorsque je m'en allai, fut-elle triste après ?
 GEORGETTE. Triste ? Non.
 ARNOLPHE. Non ?
 GEORGETTE. Si fait.
 ARNOLPHE. Pourquoi donc ?
 GEORGETTE. Oui, jemeure,
 Elle vous croyoit voir de retour à toute heure ;
 Et nous n'oyons jamais passer devant chez nous
 Cheval, âne ou mulet qu'elle ne prit pour vous.

SCÈNE IV.

ARNOLPHE, AGNÈS, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE. La besogne à la main ! c'est un bon témoignage.
Eh bien ! Agnès, je suis de retour de voyage.
En êtes-vous bien aise ?

AGNÈS. Oui, monsieur, Dieu merci.

ARNOLPHE. Et moi de vous revoir je suis bien aise aussi.
Vous vous êtes toujours, comme on voit, bien portée ?

AGNÈS. Hors les puces, qui m'ont la nuit inquiétée.

ARNOLPHE. Ah ! vous aurez dans peu quelqu'un pour les chasser.

AGNÈS. Vous me ferez plaisir.

ARNOLPHE. Je le puis bien penser.

Que faites-vous donc là ?

AGNÈS. Je me fais des cornettes.

Vos chemises de nuit et vos coiffes sont faites.

ARNOLPHE. Ah ! voilà qui va bien ! Allez, montez la-haut ;
Ne vous ennuyez point, je reviendrai tantôt,
Et je vous paierai d'affaires importantes.

SCÈNE V.

ARNOLPHE seul

Hérouisme du temps, mesdames les savantes,
Pousseuses de tendresse et de beaux sentiments,
Je défie à la fois tous vos vers, vos romans,
Vos lettres, billets doux, toute votre science,
De valoir cette honnête et pudique ignorance.
Ce n'est point par le bien qu'il faut être ébloui,
Et pourvu que l'honneur soit...

SCÈNE VI.

HORACE, ARNOLPHE.

ARNOLPHE. Que vois-je ? Est-ce ?.. Oui
Je me trompe Nenni Si fait Non, c'est lui-même,
Hor...

HORACE. Seigneur Ai

ARNOLPHE. Horace !

HORACE. Arnolphe !

ARNOLPHE. Ah ! joie extrême !

Et depuis quand ici ?

HORACE. Depuis neuf jours.

ARNOLPHE. Vraiment ?

HORACE. Je fus d'abord chez vous, mais inutilement.

ARNOLPHE. J'étois à la campagne.

HORACE. Oni, depuis dix journées.

ARNOLPHE. Oh ! comme les enfants croissent en peu d'années !
J'admire de le voir au point où le voilà,
Après que l'ai vu pas plus grand que cela.

HORACE. Vous voyez.

ARNOLPHE. Mais, de grâce, Oronte votre père,
Mon bon et cher ami, que j'estime et révere,
Que fait-il ? que dit-il ? est-il toujours gaillard ?
À tout ce qui le touche il sait que je prends part.
Nous ne nous sommes vus depuis quatre ans ensemble,
Ni, qui plus est, écrit l'un à l'autre, me semble.
HORACE. Il est, seigneur Arnolphe, encor plus gai que nous ;
Et j'avois de sa part une lettre pour vous ;
Mais, depuis, par une autre, il m'apprend sa venue,
Et la raison encor ne m'en est pas connue.
Savez-vous qui peut être un d vos citoyens
Qui retourne en ces lieux avec beaucoup de biens
Qu'il s'est en quatorze ans acquis dans l'Amérique ?
ARNOLPHE. Non. Vous a-t-on point dit comme on le nomme ?

HORACE. Enriqua.

ARNOLPHE. Non.

HORACE. Mon père m'en parle, et qu'il est revenu,
Comme s'il devoit m'être entièrement connu,
Et m'écrivit qu'en chemin ensemble ils se vont mettre
Pour un fait important que ne dit point sa lettre.

(Horace remet la lettre d'Oronte à Arnolphe.)

ARNOLPHE. J'aurai certainement grande joie à le voir,
Et pour le régaler je serai mon pouvoir.

(Après avoir lu la lettre.)

ARNOLPHE. Il faut pour des amis des lettres moins civiles.
Et tous ces compliments sont choses inutiles.
Sans qu'il prit le souci de m'en écrire rien,
Vous pouvez librement disposer de mon bien.

HORACE. Je suis homme à saisir les gens par leurs paroles,
Et j'ai présentement besoin de cent pistoles.

ARNOLPHE. Ma foi ! c'est m'obliger que d'en user ainsi,
Et je me réjouis de les avoir ici.
Gardez aussi la bourse.

HORACE. Il faut...

ARNOLPHE. Laissons ce style.

HORACE. Eh bien ! comment encor trouvez-vous cette ville ?
Nombreuse en citoyens, superbe en bâtiments ;
Et j'en crois merveilleux les divertissements.

ARNOLPHE. Chacun a ses plaisirs qu'il se fait à sa guise ;
Mais pour ceux que du nom de galants on baptise,
Ils ont en ce pays de quoi se contenter,

Car les femmes y sont faites à coqueter :
On trouve d'humeur douce et la brune et la blonde,
Et les maris aussi les plus bénins du monde ;
C'est un plaisir de prince ; et des tours que je voi
Je me donne souvent la comédie à moi.
Peut-être en avez-vous déjà féru quelqu'une.
Vous est-il point encore arrivé de fortune ?
Les gens faits comme vous sont plus que les écus,
Et vous êtes de taille à faire des cocus.

HORACE. A ne vous rien cacher de la vérité pure,
J'ai d'amour en ces lieux eu certaine aventure,
Et l'amitié m'oblige à vous en faire part.

ARNOLPHE à part
Bon ! Voici de nouveau quelque conte gaillard ;
Et ce sera de quoi mettre sur mes tablettes.

HORACE. Mais, de grâce, qu'au moins ces choses soient secrètes,

ARNOLPHE. Oh !

HORACE. Vous n'ignorez pas qu'en ces occasions
Un secret éventé rompt nos prétentions.
Je vous avourai donc avec pleine franchise
Qu'ici d'une beauté mon âme s'est éprise.
Mes petits soins d'abord ont eu tant de succès
Que je me suis chez elle ouvert un doux accès ;
Et, sans trop me vanter ni lui faire une injure,
Mes affaires y sont en fort bonne posture.

ARNOLPHE en riant.

Et c'est ?

HORACE lui montrant le logis d'Agnès.

Un jeune objet qui loge en ce logis
Dont vous voyez d'ici que les murs sont rougis ;
Simple, à la vérité, par l'erreur sans seconde
D'un homme qui la cache au commerce du monde,
Mais qui, dans l'ignorance où l'on veut l'asservir,
Fait briller des attraits capables de ravir ;
Un air tout engageant, je ne sais quoi de tendre
Dont il n'est point de cœur qui se puisse défendre.
Mais peut-être il n'est pas que vous n'ayez bien vu
Ce jeune astre d'amour de tant d'attraits pourvu :
C'est Agnès qu'on l'appelle

ARNOLPHE à part.

Ah ! je crève !

HORACE.

Pour l'homme,
C'est, je crois, de la Zousse, ou Source, qu'on le
Je ne me suis pas fort arrêté sur le nom ; [homme ;
Riche, à ce qu'on m'a dit, mais des plus sensés, non ;
Et l'on m'en a parlé comme d'un ridicule.
Le connoissez-vous point ?

ARNOLPHE à part.

La fâcheuse pilule.

HORACE. Eh! vous ne dites mot!

ARNOLPHE. Eh! oui, je le connoi.

HORACE. C'est un fou, n'est-ce pas?

ARNOLPHE. Eh!

HORACE. Qu'en dites-vous? quoi?

Eh! c'est-à-dire oui? Jaloux à faire rire?

Sot? Je vois qu'il en est ce que l'on m'a pu dire.

Enfin l'aimable Agnès a su m'assujettir.

C'est un joli bijou, pour ne vous point mentir;

Et ce seroit péché qu'une beauté si rare

Fût laissée au pouvoir de cet homme bizarre.

Pour moi, tous mes efforts, tous mes vœux les plus doux

Vont à m'en rendre maître en dépit du jaloux;

Et l'argent que de vous j'emprunte avec franchise

N'est que pour mettre à bout cette juste entreprise.

Vous savez mieux que moi, quels que soient nos efforts,

Que l'argent est la clef de tous les grands ressorts,

Et que ce doux métal, qui frappe tant de têtes,

En amour, comme en guerre, avance les conquêtes.

Vous me semblez chagrin : seroit-ce qu'en effet,

Vous désapprouveriez le dessein que j'ai fait?

ARNOLPHE. Non, c'est que je songeais...

HORACE. Cet entretien vous lasse.

Adieu. J'irai chez vous tantôt vous rendre grâce,

ARNOLPHE se croyant seul.

Ah! faut-il!...

HORACE revenant Derechef, veuillez être discret,

Et n'allez pas, de grâce, éventer mon secret.

ARNOLPHE se croyant seul.

Que je sens dans mon âme!...

HORACE revenant Et surtout à mon père,

Qui s'en feroit peut-être un sujet de colère.

ARNOLPHE croyant qu'Horace revient encore

Oh!

SCÈNE VII.

ARNOLPHE seul

Oh! que j'ai souffert, durant cet entretien!

Jamais trouble d'esprit ne fut égal au mien.

Avec quelle imprudence et quelle hâte extrême

Il m'est venu conter cette affaire à moi-même!

Bien que mon autre nom le tienne dans l'erreur,

Étourdi montra-t-il jamais tant de fureur?

Mais, ayant tant souffert, je devois me contraindre

Jusques à m'éclaircir de ce que je dois craindre,

A pousser jusqu'au bout son caquet indiscret,

Et savoir pleinement leur commerce secret.
 Tâchons à le rejoindre; il n'est pas loin, je pense;
 Tirons-en de ce fait l'entière confiance.
 Je tremble du malheur qui m'en peut arriver,
 Et l'on cherche souvent plus qu'on ne veut trouver.

ACTE, DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARNOLPHE seul.

Il m'est, lorsque j'y pense, avantageux, sans doute,
 D'avoir perdu mes pas et pu manquer sa route;
 Car enfin de mon cœur le trouble impérieux
 N'eût pu se renfermer tout entier à ses yeux;
 Il eût fait éclater l'ennui qui me devore,
 Et je ne voudrais pas qu'il sût ce qu'il ignore.
 Mais je ne suis pas homme à gober le morceau,
 Et laisser un champ libre aux vœux du damoiseau.
 J'en veux rompre le cours, et, sans tarder, apprendre
 Jusqu'où l'intelligence entre eux a pu s'étendre.
 J'y prends pour mon honneur un notable intérêt;
 Je la regarde en femme aux termes qu'elle en est;
 Elle n'a pu faillir sans me couvrir de honte,
 Et tout ce qu'elle a fait enfin est sur son compte.
 Eloignement fatal ! voyage malheureux !

(Il frappe à sa porte.)

SCÈNE II.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ALAIN. Ah ! monsieur, cette fois...

ARNOLPHE. Paix Venez çà, tous deux.
 Passez là, passez là. Venez là, venez, dis-je.

GEORGETTE. Ah ! vous me faites peur, et tout mon sang se fige.

ARNOLPHE. C'est donc ainsi qu'absent vous m'avez obéi ?

Et, tous deux, de concert, vous m'avez donc trahi ?

GEORGETTE tombant aux genoux d'Arnolphe

Eh ! ne me mangez pas, monsieur, je vous conjure.

ALAIN à part. Quelque chien enrage l'a mordu, je m'assure.

ARNOLPHE à part.

Ouf ! je ne puis parler, tant je suis prévenu ;

Je suffoque, et voudrois me pouvoir mettre au.

(A Alain et à Georgette.)

Vous avez donc souffert, ô canaille maudite !

Qu'un homme soit venu ?

(A Alain qui veut s'enfuir)

Tu veux prendre la fuite !

Il faut que sur-le-champ...

(A Georgette)

Si tu bouges... Je veux

Que vous me disiez...

(A Alain.)

Euh ! oui, je veux que tous deux...

(Alain et Georgette se lèvent et veulent encore s'enfuir)

Quiconque remôra, par la mort ! je l'assomme.

Comme est-ce que chez moi s'est introduit cet homme ?

Eh ! parlez. Dépêchez, vite, promptement, tôt,

Sans rêver. Vent-on dire ?

ALAIN ET GEORGETTE.

Ah ! ah !

GEORGETTE retombant aux genoux d'Arnolphe.

Le cœur me faut.

ALAIN retombant aux genoux d'Arnolphe

Je ineurs.

ARNOLPHE à part Je suis en eau : prenons un peu d'halcine ;

Il faut que je m'évente et que je me promène.

Aurois-je deviné, quand je l'ai vu petit,

Qu'il croitroit pour cela ? Ciel ! que mon cœur pâtit !

Je pense qu'il vaut mieux que de sa propre bouche

Je tire avec douceur l'affaire qui me touche.

Tâchons à modérer notre ressentiment.

Patience, mon cœur, doucement, doucement.

(A Alain et à Georgette)

Levez-vous, et, rentrant, faites qu'Agnès descende.

Arrêtez.

(A part)

Sa surprise en devenant est moins grande :

Du chagrin qui me trouble ils voient l'avertir,

Et moi-même je veux l'aller faire sortir.

(A Alain et à Georgette)

Que l'on m'attende ici

SCÈNE III.

ALAIN, GEORGETTE

GEORGETTE.

Mon Dieu ! qu'il est terrible !

Ses regards m'ont fait peur, mais une peur horrible,

Et jamais je ne vis un plus hideux chrétien.

ALAIN.

Ce monsieur l'a fâché ; je te le disois bien.

GEORGETTE. Mais que diantre est-ce là, qu'avec tant de rudesse
Il nous fait au logis garder notre maîtresse ?
D'où vient qu'à tout le monde il veut tant la cacher,
Et qu'il ne sauroit voir personne en approcher ?

ALAIN. C'est que cette action le met en jalousie.

GEORGETTE. Mais d'où vient qu'il est pris de cette fantaisie ?

ALAIN. Cela vient... cela vient de ce qu'il est jaloux.

GEORGETTE. Oui ; mais pourquoi l'est-il ? et pourquoi ce courroux ?

ALAIN. C'est que la jalousie... Entends-tu bien, Georgette,
Est une chose... la .. qui fait qu'on s'inquiète...

Et qui chasse les gens d'autour d'une maison.

Je m'en vais te bailler une comparaison,

Afin de concevoir la chose davantage.

Dis-moi, n'est-il pas vrai, quand tu tiens ton potage,

Que si quelque affamé venoit pour en manger,

Tu serois en colère, et voudrois le charger ?

GEORGETTE. Oui, je comprends cela.

ALAIN. C'est justement tout comme.

La femme est en effet le potage de l'homme ;

Et quand un homme voit d'autres hommes parfois

Qui veulent dans sa soupe aller tremper leurs doigts,

Il en montre aussitôt une colère extrême.

GEORGETTE. Oui ; mais pourquoi chacun n'en fait-il pas de même,

Et que nous en voyons qui paroissent joyeux

Lorsque leurs femmes sont avec les biaux monsieurs ?

ALAIN. C'est que chacun n'a pas cette amitié goulue

Qui n'en veut que pour soi.

GEORGETTE. Si je n'ai la berlue,

Je le vois qui revient.

ALAIN. Tes yeux sont bons, c'est lui.

GEORGETTE. Vois comme il est chagrin !

ALAIN. C'est qu'il a de l'ennui

SCÈNE IV.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE a part

Un certain Grec disoit à l'empereur Auguste,
Comme une instruction utile autant que juste,
Que, lorsqu'une aventure en colère nous met,
Nous devons, avant tout, dire notre alphabet,
Afin que dans ce temps la bile se tempère,
Et qu'on ne fasse rien que l'on ne doive faire.
J'ai suivi sa leçon sur le sujet d'Agnès,
Et je la fais venir dans ce lieu tout exprès,
Sous prétexte d'y faire un tour de promenade,
Afin que les soupçons de mon esprit malade
Puissent sur le discours la mettre adroitement,
Et, lui sondant le cœur, s'éclaircir doucement.

SCÈNE V.

ARNOLPHE, AGNÈS, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE. Venez, Agnès.

(A Alain et à Georgette)

Rentrez.

SCÈNE VI.

ARNOLPHE, AGNÈS.

ARNOLPHE. La promenade est belle.
 AGNÈS. Fort belle.
 ARNOLPHE. Le beau jour !
 AGNÈS. Fort beau.
 ARNOLPHE. Quelle nouvelle ?
 AGNÈS. Le petit chat est mort.
 ARNOLPHE. C'est dommage ; mais quoi !
 Nous sommes tous mortels , et chacun est pour soi.
 Lorsque j'étois aux champs , n'a-t-il point fait de pluie ?
 AGNÈS. Non.
 ARNOLPHE. Vous ennuyoit-il ?
 AGNÈS. Jamais je ne m'ennuie.
 ARNOLPHE. Qu'avez-vous fait encor ces neuf ou dix jours-ci ?
 AGNÈS. Six chemises , je pense , et six coiffes aussi.
 ARNOLPHE après avoir un peu rêvé
 Le monde , chère Agnès , est une étrange chose !
 Voyez la médisance , et comme chacun cause !
 Quelques voisins m'ont dit qu'un jeune homme inconnu
 Étoit en mon absence à la maison venu ;
 Que vous aviez souffert sa vue et ses harangues.
 Mais je n'ai point pris foi sur ces méchantes langues ,
 Et j'ai voulu gager que c'étoit fausement...
 AGNÈS. Mon Dieu ! ne gagez pas , vous perdriez , vraiment.
 ARNOLPHE. Quoi ! c'est la vérité qu'un homme...
 AGNÈS. Chose sàre ;
 Il n'a presque bougé de chez nous , je vous jure.
 ARNOLPHE bas , à part.
 Cet aveu qu'elle fait avec sincérité
 Me marque pour le moins son ingénuité.
 (Haut.)
 Mais il me semble , Agnès , si ma mémoire est bonne ,
 Que j'avois défendu que vous vissiez personne.
 AGNÈS. Oui ; mais quand je l'ai vu , vous ignorez pourquoi ;
 Et vous en auriez fait , sans doute , autant que moi.
 ARNOLPHE. Peut-être. Mais enfin contez-moi cette histoire.

AGNÈS.

Elle est fort étonnante, et difficile à croire.
 J'étois sur le balcon à travailler au frais,
 Lorsque je vis passer sous les arbres d'auprès
 Un jeune homme bien fait, qui, rencontrant ma vue,
 D'une humble reverence aussitôt me salue;
 Moi, pour ne point manquer à la civilité,
 Je fis la révérence aussi de mon côté.
 Soudain il me refait une autre révérence;
 Moi, j'en refais de même une autre en diligence;
 Et lui d'une troisième aussitôt repartant,
 D'une troisième aussi j'y repars à l'instant
 Il passe, vient, repasse, et toujours, de plus belle,
 Me fait à chaque fois révérence nouvelle,
 Et moi, qui tous ces tours fixement regardois,
 Nouvelle révérence aussi je lui rendois;
 Tant que, si sur ce point la nuit ne fût venue,
 Toujours comme cela je me serois tenue,
 Ne voulant point céder, et recevoir l'ennui
 Qu'il me pût estimer moins civile que lui.
 Fort bien.

ARNDLPHÉ
AGNÈS.

Le lendemain, étant sur notre porte,
 Une vicille m'aborde en parlant de la sorte :
 « Mon enfant, le bon Dieu puisse-t-il vous bénir,
 » Et dans tous vos attraits longtemps vous maintenir!
 » Il ne vous a pas faite une belle personne
 » Afin de mal user des choses qu'il vous donne;
 » Et vous devez savoir que vous avez blessé
 » Un cœur qui de s'en plaindre est aujourd'hui forcé »
 part Ah ! suppôt de Satan ! execrable damnée !
 Moi, j'ai blessé quelqu'un ! fis-je tout étonnée.
 « Oui, dit-elle, blessé, mais blessé tout de bon,
 » Et c'est l'homme qu'hier vous vîtes du balcon »
 Hélas ! qui pourroit, dis-je, en avoir été cause ?
 Sur lui, sans y penser, fis-je chez quelque chose ?
 « Non, dit-elle, vos yeux ont fait ce coup fatal,
 » Et c'est de leurs regards qu'est venu tout son mal »
 Eh ! mon Dieu ! ma surprise est, fis-je, sans seconde.
 Mes yeux ont-ils du mal, pour en donner au monde ?
 « Oui, fit-elle, vos yeux, pour causer le trépas,
 » Ma fille, ont un venin que vous ne savez pas.
 » En un mot, il languit, le pauvre misérable;
 » Et s'il faut, poursuivit la vieille charitable,
 » Que votre cruauté lui refuse un secours,
 » C'est un homme à porter en terre dans deux jours »
 Mon Dieu ! j'en aurois, dis-je, une douleur bien grande
 Mais pour le secours qu'est-ce qu'il me demande ?
 « Mon enfant, me dit-elle, il ne veut obtenir

ARNDLPHÉ
AGNÈS.

» Que le bien de vous voir et vous entretenir;
 » Vos yeux peuvent eux seuls empêcher sa ruine,
 » Et du mal qu'ils ont fait être la médecine. »
 Hélas! volontiers, dis-je; et, puisqu'il est ainsi,
 Il peut, tant qu'il voudra, me venir voir ici.

ARNOLPHE à part. Ah! sorcière maudite, empoisonneuse d'âmes!
 Puisse l'enfer payer tes charitables trames!

AGNÈS. Voilà comme il me vit et reçut guérison.
 Vous-même, à votre avis, n'ai-je pas eu raison?
 Et pouvois-je, après tout, avoir la conscience
 De le laisser mourir faute d'une assistance?
 Moi qui compatis tant aux gens qu'on fait souffrir,
 Et ne puis, sans pleurer, voir un poulet mourir!

ARNOLPHE bas, à part.

Tout cela n'est parti que d'une âme innocente;
 Et j'en dois accuser mon absence imprudente,
 Qui sans guide a laissé cette bonté de mœurs
 Exposée aux aguets des ruses séducteurs.
 Je crains que le pendard, dans ses vœux téméraires,
 Un peu plus fort que jeu n'ait poussé les affaires.

AGNÈS. Qu'avez-vous? Vous gîondez, ce me semble, un petit.
 Est-ce que c'est mal fait, ce que je vous ai dit?

ARNOLPHE. Non. Mais de cette vue apprenez-moi les suites,
 Et comme le jeune homme a passé ses visites.

AGNÈS. Hélas! si vous saviez comme il étoit ravi,
 Comme il perdit son mal sitôt que je le vi,
 Le présent qu'il m'a fait d'une belle cassette,
 Et l'argent qu'en ont eu notre Alain et Georgette,
 Vous l'aimeriez sans doute, et duriez comme nous.

ARNOLPHE. Oui. Mais que faisait-il étant seul avec vous?

AGNÈS. Il juroit qu'il m'aimoit d'une amour sans seconde,
 Et me disoit des mots les plus gentils du monde,
 Des choses que jamais rien ne peut égaler,
 Et dont toutes les fois que je l'entends parler,
 La douceur me chatouille, et la-dedans remue
 Certain je ne sais quoi dont je suis tout emue

ARNOLPHE bas, à part.

O fâcheux examen d'un mystère fatal,
 Où l'examineur souffle seul tout le mal.

(Haut)

Oùte tous ces discours, toutes ces gentilleses,
 Ne vous faisoit-il point aussi quelques caresses?

AGNÈS. Oh tant! il me prenoit et les mains et les bras,
 Et de me les baiser il n'étoit jamais las.

ARNOLPHE. Ne vous a-t-il point pris, Agnès, quelque autre chose?
 (La voyant interdite)
 Ouf...

AGNÈS.

Eh ! ilm'a...

ARNOLPHE.

Quoi ?

AGNÈS.

Pris...

ARNOLPHE.

Euh !

AGNÈS.

Le...

ARNOLPHE.

Plait-il ?

AGNÈS.

Je n'ose,

Et vous vous fâcherez peut-être contre moi.

ARNOLPHE

Non.

AGNÈS.

Si fait.

ARNOLPHE.

Mon Dieu ! non.

AGNÈS.

Jurez donc votre foi.

ARNOLPHE.

Ma foi, soit !

AGNÈS.

Il m'a pris... Vous serez en colère.

ARNOLPHE.

Non.

AGNÈS.

Si.

ARNOLPHE

Non, non, non, non. Diantre ! que de mystère !

Qu'est-ce qu'il vous a pris ?

AGNÈS

Il...

ARNOLPHE a part

Je souffre en damné.

AGNÈS

Il m'a pris le ruban que vous m'aviez donné.

A vous dire le vrai, je n'ai pu m'en défendre.

ARNOLPHE reprenant haleine

Passé pour le ruban Mais je voulais apprendre

S'il ne vous a rien fait que vous baisser les bras.

AGNÈS

Comment ! est-ce qu'on fait d'autres choses ?

ARNOLPHE

Non pas.

Mais pour guérir du mal qu'il dit qui le possède,

N'a-t-il point exigé de vous d'autre remède ?

AGNÈS.

Non Vous pouvez juger, s'il en eût demandé,

Que pour le secourir j'aurais tout accordé.

ARNOLPHE bas, a part

Grâce aux bontés du ciel j'en suis quitte à bon compte.

Si j'y retombe plus, je veux bien qu'on m'affronte.

(Haut)

Chut ! De votre innocence, Agnès, c'est un effet.

Je ne vous en dis mot Ce qui s'est fait est fait.

Je sais qu'en vous flattant le galant ne dit sîre

Que de vous amuser, et puis après s'en rire.

AGNÈS.

Oh ! point ! Il me l'a dit plus de vingt fois à moi.

ARNOLPHE

Ah ! vous ne savez pas ce que c'est que sa foi.

Mais enfin apprenez qu'accepter des cassettes

Et de ces beaux blondins raconter les sornettes ;

Que se laisser par eux, à force de langueur,

Baiser ainsi les mains et chatouiller le cœur,

Est un péché mortel des plus gros qu'il se fasse.

AGNÈS.

Un péché, dites-vous ? Et la raison, de grâce ?

ARNOLPHE. La raison ? La raison est l'arrêt prononcé
Que par ces actions le ciel est courroucé.

AGNÈS. Courroucé ? Mais pourquoi faut-il qu'ils s'en courrouce ?
C'est une chose, hélas ! si plaisante et si douce !
J'admire quelle joie on goûte à tout cela,
Et je ne savais point encor ces choses-là.

ARNOLPHE. Oui, c'est un grand plaisir que toutes ces tendresses,
Ces propos si gentils et ces douces caresses ;
Mais il faut le goûter en toute honnêteté,
Et qu'en se mariant le crime soit ôté.

AGNÈS. N'est-ce plus un péché lorsque l'on se marie ?

ARNOLPHE. Non.

AGNÈS. Mariez-moi donc promptement, je vous prie.

ARNOLPHE. Si vous le souhaitez, je le souhaite aussi,
Et pour vous marier on me revoit ici.

AGNÈS. Est-il possible ?

ARNOLPHE. Oui.

AGNÈS. Que vous me ferez aise !

ARNOLPHE. Oui, je ne doute point que l'hymen ne vous plaise.

AGNÈS. Vous nous voulez, nous deux...

ARNOLPHE. Rien de plus assuré.

AGNÈS. Que, si cela se fait, je vous caresserai !

ARNOLPHE. Eh ! la chose sera de ma part réciproque.

AGNÈS. Je ne reconnois point, pour moi, quand on se moque.
Parlez-vous tout de bon ?

ARNOLPHE. Oui, vous le pourrez voir.

AGNÈS. Nous serons mariés ?

ARNOLPHE. Oui.

AGNÈS. Mais quand ?

ARNOLPHE. Dès ce soir.

AGNÈS riant. Dès ce soir ?

ARNOLPHE. Dès ce soir. Cela vous fait donc rire ?

AGNÈS. Oui.

ARNOLPHE. Vous voir bien contente est ce que je désire.

AGNÈS. Hélas ! que je vous ai grande obligation,
Et qu'avec lui j'aurai de satisfaction !

ARNOLPHE. Avec qui ?

AGNÈS. Avec... La...

ARNOLPHE. La... La n'est pas mon compte.
A choisir un mari vous êtes un peu prompte.
C'est un autre, en un mot, que je vous tiens tout prêt.
Et quant au monsieur là, je prétends, s'il vous plaît,
Dût le mettre au tombeau le mal dont il vous berce,
Qu'avec lui désormais vous rompiez tout commerce ;
Que, venant au logis, pour votre compliment,
Vous lui fermiez au nez la porte honnêtement ;
Et, lui jetant, s'il heurte, un grès par la fenêtre,

L'ÉCOLE DES FEMMES.

L'obligez tout de bon à ne plus y paraître.
M'entendez-vous, Agnès? Moi, cache dans un coin,
De votre procédé je serai le témoin.

AGNÈS.

Las ! il est si bien fait ! C'est...

ARNOLPHE.

Ah ! que de langage !

AGNÈS.

Je n'aurai pas le cœur...

ARNOLPHE.

Point de bruit davantage.

Montez là-haut.

AGNÈS.

Mais quoi ! voulez-vous...

ARNOLPHE.

C'est assez.

Je suis maître, je parle ; allez, obéissez.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARNOLPHE, AGNÈS, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE

Oui, tout a bien été, ma joie est sans pareille :
Vous avez là suivi mes ordres à merveille,
Confondu de tout point le blondin séducteur ;
Et voilà de quoi sert un sage directeur
Votre innocence, Agnès, avoit été surprise :
Voyez, sans y penser, ou vous vous étiez mise.
Vous enfiliez tout droit, sans mon instruction,
Le grand chemin d'enfer et de perdition.
De tous ces damoiseaux on sait trop les coutumes :
Ils ont de beaux canons, force rubans et plumes,
Grands cheveux, belles dents, et des propos fort doux ;
Mais, comme je vous dis, la grille est là-dessous ;
Et ce sont vrais satans, dont la gueule alterce
De l'honneur féminin cherché à faire curee ;
Mais, encore une fois, grâce au soin apporté,
Vous en êtes sortie avec honnêteté.
L'air dont je vous ai vu lui jeter cette pierre,
Qui de tous ses desseins a mis l'espoir par terre,
Me confirme encoi mieux à ne point différer
Les notes ou je dis qu'il vous faut préparer.
Mais, avant toute chose, il est bon de vous faire
Quelque petit discours qui vous soit salutaire.

(A Georgette et à Alain.)

GEORGETTE

Un siège au frais ici. Vous, si jamais en rien...
De toutes vos leçons nous nous souviendrons bien.

Cet autre monsieur-là nous en faisoit accroire ;
Mais...

ALAIN. S'il entre jamais , je veux jamais ne boire
Aussi bien est-ce un sot ; il nous a l'autre fois
Donné deux écus d'or qui n'étaient pas de poids
ARNOLPHE. Ayez donc peur souper tout ce que je desire ;
Et pour notre contrat, comme je viens de dire,
Faites venir ici , l'un ou l'autre , au retour,
Le notaire qui loge au coin de ce carfour.

SCÈNE II.

ARNOLPHE, AGNÈS.

ARNOLPHE assis. Agnès, pour m'écouter, laissez là votre ouvrage.
Levez un peu la tête, et tournez le visage :
(Mettant le doigt sur son front)
Là, regardez-moi là durant cet entretien,
Et jusqu'au moindre mot, imprimez-le-vous bien.
Je vous épouse, Agnès, et, cent fois la journée,
Vous devez bénir l'heur de votre destinée,
Contempler la bassesse où vous avez été,
Et dans le même temps admirer ma bonté,
Qui, de ce vil état de pauvre villageoise,
Vous fait monter au rang d'honorable bourgeoise,
Et jouir de la couche et des embrassements
D'un homme qui fuyoit tous ces engagements,
Et dont à vingt partis, fort capables de plaire,
Le cœur a refusé l'honneur qu'il vous veut faire.
Vous devez toujours, dis-je, avoir devant les yeux
Le peu que vous étiez sans ce nœud glorieux,
Afin que cet objet d'autant mieux vous instruisse
À mériter l'état où je vous aurai mise,
À toujours vous connoître, et faire qu'à jamais
Je puisse me louer de l'acte que je fais.
Le mariage, Agnès, n'est pas un badinage :
A d'austères devoirs le rang de femme engage ;
Et vous n'y montez pas, à ce que je prétends,
Pour être libertine et prendre du bon temps.
Votre sexe n'est là que pour la dépendance :
Du côté de la barbe est la toute-puissance.
Bien qu'on soit deux moitiés de la société,
Ces deux moitiés pourtant n'ont point d'égalité :
L'une est moitié suprême, et l'autre subalterne ;
L'une en tout est soumise à l'autre qui gouverne ;
Et ce que le soldat, dans son devoir instruit,
Montre d'obéissance au chef qui le conduit,
Le valet à son maître, un enfant à son père,

A son supérieur le moindre petit frère,
 N'approche point encor de la docilité,
 Et de l'obéissance, et de l'humilité,
 Et du profond respect où la femme doit être
 Pour son mari, son chef, son seigneur et son maître.
 Lorsqu'il jette sur elle un regard sérieux,
 Son devoir aussitôt est de baisser les yeux,
 Et de n'oser jamais le regarder en face
 Que quand d'un doux regard il lui veut faire grâce.
 C'est ce qu'entendent mal les femmes d'aujourd'hui;
 Mais ne vous gâtez pas sur l'exemple d'autrui
 Gardez-vous d'imiter ces coquettes vilaines
 Dont par toute la ville on chante les fredaines,
 Et de vous laisser prendre aux assauts du malin,
 C'est-à-dire d'ouïr avec un jeune blondin.
 Songez qu'en vous faisant moitié de ma personne,
 C'est mon honneur, Agnès, que je vous abandonne;
 Que cet honneur est tendre, et se blesse de peu;
 Que sur un tel sujet il ne faut point de jeu,
 Et qu'il est aux enfers des chaudières bouillantes
 Où l'on plonge à jamais les femmes mal vivantes.
 Ce que je vous dis là ne sont pas des chansons,
 Et vous devez du cœur recevoir ces leçons.
 Si votre âme les suit et fuit d'être coquette,
 Elle sera toujours, comme un lys, blanche et nette,
 Mais si l'autre qu'à l'honneur elle fasse un faux bond,
 Elle deviendra lors noire comme un charbon,
 Vous paraîtrez à tous un objet effroyable,
 Et vous n'erez un jour, vrai partage du diable,
 Bouillir dans les enfers à toute éternité,
 Dont vous veuille garder la céleste bonté.
 Faites la révérence. Ainsi qu'une novice
 Qui cœur dans le couvent doit savoir son office,
 Entrant au mariage il en faut faire autant,
 Et voici dans ma poche un écrit important
 Qui vous enseignera l'office de la femme
 J'en ignore l'auteur, mais c'est quelque bonne âme,
 Et je veux que ce soit votre unique entretien

(Il se leve.)

Tenez. Voyons un peu si vous le lirez bien.

AGNÈS lit

LES MAXIMES DU MARIAGE,

OU LES DEVOIRS DE LA FEMME MARIÉE,

AVEC SON EXCELLENCE JOURNALIER

PREMIÈRE MAXIME.

Celle qu'un lieu honnête
 Fait entrer au lit d'autrui

Doit se mettre dans la tête ,
 Malgré le train d'aujourd'hui ,
 Que l'homme qui la prend ne la prend que pour lui.
 ARNOLPHE. Je vous expliquerai ce que cela veut dire ;
 Mais pour l'heure présente il ne faut rien que lire.

GNÈS poursuit.

DEUXIÈME MAXIME.

Elle ne se doit parer
 Qu'autant que peut desirer
 Le mari qui la possède .
 C'est lui que touche seul le soin de sa beauté ;
 Et pour rien doit être compte
 Que les autres la trouvent laide.

TROISIÈME MAXIME.

Loin ces études d'œil-lades ,
 Ces eaux , ces blanes , ces pommades ,
 Et mille ingrédients qui font des teints fleuris :
 A l'honneur, tous les jours, ce sont drogues mortelles ;
 Et les soins de paroître belles
 Se prennent peu pour les maris.

QUATRIÈME MAXIME.

Sous sa coiffe en sortant, comme l'honneur l'ordonne,
 Il faut que de ses yeux elle étouffe les coups ;
 Car, pour bien plaire à son époux,
 Elle ne doit plaire à personne

CINQUIÈME MAXIME.

Hors ceux dont au mari la visite se rend ,
 La bonne règle défend
 De recevoir aucune âme :
 Ceux qui de galante humeur
 N'ont affaire qu'à madame ,
 N'accrochent pas monsieur.

SIXIÈME MAXIME

Il faut des présents des hommes
 Qu'elle se défende bien ;
 Car, dans le siècle où nous sommes ,
 On ne donne rien pour rien.

SEPTIÈME MAXIME.

Dans ses meubles , dû-elle en avoir de l'ennui ,
 Il ne faut écritoire , encre , papier ni plumes .
 Le mari doit, dans les bonnes coutumes ,
 Écrire tout ce qui s'écrit chez lui.

HUITIÈME MAXIME.

Ces sociétés de rigoles ,
 Qu'on nomme belles assemblées ,

L'ÉCOLE DES FEMMES.

Des femmes tous les jours corrompent les esprits ;
 En bonne politique on les doit interdire ;
 Car c'est là que l'on conspire
 Contre les pauvres maris.

NEUVIÈME MAXIME.

Toute femme qui veut à l'honneur se vouer,
 Doit se défendre de jouer,
 Comme d'une chose funeste ;
 Car le jeu , fort décevant,
 Pousse une femme souvent
 A jouer de tout son reste.

DIXIÈME MAXIME.

Des promenades du temps ,
 Ou repas qu'on donne aux champs ,
 Il ne faut point qu'elle essaie.
 Selon les prudents cerveaux ,
 Le mari , dans ces cadeaux ,
 Est toujours celui qui paie.

ONZIÈME MAXIME.....

ARNOLPHE. Vous achèverez seule , et , pas à pas , tantôt
 Je vous expliquerai ces choses comme il faut.
 Je me suis souvenu d'une petite affaire :
 Je n'ai qu'un mot à dire , et ne tarderai guère.
 Rentrez , et conservez ce livre chèrement.
 Si le notaire vient , qu'il m'attende un moment.

SCÈNE III.

ARNOLPHE *seul*

Je ne puis faire mieux que d'en faire ma femme.
 Ainsi que je voudrai , je tournerai cette âme ;
 Comme un morceau de cire entre mes mains elle est ,
 Et je lui puis donner la forme qui me plaît.
 Il s'en est peu fallu que , durant mon absence ,
 On ne m'ait attrapé par son trop d'innocence ;
 Mais il vaut beaucoup mieux , à dire vérité ,
 Que la femme qu'on a peché de ce côté.
 De ces sortes d'erreurs le remède est facile.
 Toute personne simple aux leçons est docile ,
 Et si du bon chemin on l'a fait écarter ,
 Deux mots incontinent l'y peuvent rejeter.
 Mais une femme habile est bien une autre bête ,
 Notre sort ne dépend que de sa seule tête ;
 De ce qu'elle s'y met rien ne la fait gauchir ,
 Et nos enseignements ne font là que blanchir :

Son bel esprit lui sert à railler nos maximes,
 A se faire souvent des vertus de ses crimes,
 Et trouver, pour venir à ses coupables fins,
 Des détours à duper l'adresse des plus fins.
 Pour se payer du coup en vain on se fatigue :
 Une femme d'esprit est un diable en intrigue ;
 Et, dès que son caprice a prononcé tout bas
 L'arrêt de notre honneur, il faut passer le pas :
 Beaucoup d'honnêtes gens en pourroient bien que dire.
 Enfin mon étourdi n'aura pas lieu d'en rire ;
 Par son trop de caquet il a ce qu'il lui faut.
 Voilà de nos François l'ordinaire défaut :
 Dans la possession d'une bonne fortune,
 Le secret est toujours ce qui les importune ;
 Et la vanité sotte a pour eux tant d'appas
 Qu'ils se pendroient plutôt que de ne causer pas.
 Oh ! que les femmes sont du diable bien tentées
 Lorsqu'elles vont choisir ces têtes évanées !
 Et que Mais le voici... Cachons-nous toujours bien,
 Et découvrons un peu quel chagrin est le sien.

SCÈNE IV.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE. Je reviens de chez vous, et le destin me montre
 Qu'il n'a pas résolu que je vous y rencontre.
 Mais j'irai tant de fois qu'enfin quelque moment...
 ARNOLPHE. Eh ! mon Dieu ! n'entrons point dans ce vain compli-
 Rien ne me fâche tant que ces cérémonies ; [ment.
 Et, si l'on m'en croyoit, elles seroient bannies.
 C'est un maudit usage et la plupart des gens
 Y perdent sottement les deux tiers de leur temps.
 (Il se couvre)
 Mettons donc sans façon Eh bien ! vos amourettes...
 Puis-je, seigneur Horace, apprendre où vous en êtes ?
 J'étois tantôt distrait par quelque vision,
 Mais depuis là-dessus j'ai fait réflexion.
 De vos premiers succès j'admire la vitesse,
 Et dans l'événement mon âme s'intéresse.
 HORACE. Ma foi ! depuis qu'à vous s'est découvert mon cœur,
 Il est à mon amour arrive du malheur.
 ARNOLPHE. Oh ! oh ! comment cela ?
 HORACE. La fortune cruelle
 A ramené des champs le patron de la belle.
 ARNOLPHE. Quel malheur !
 HORACE. Et de plus, à mon très-grand regret,
 Il a su de nous deux le commerce secret.

ARNOLPHE. D'où diantre a-t-il sitôt appris cette aventure ?
 HORACE. Je ne sais ; mais enfin c'est une chose sûre.
 Je pensois aller rendre , à mon heure à peu près ,
 Ma petite visite à ses jeunes attraits ,
 Lorsque , changeant pour moi de ton et de visage
 Et servante et valet m'ont bouché le passage ,
 Et d'un « Retirez-vous , vous nous importunez , »
 M'ont assez rudement fermé la porte au nez.

ARNOLPHE.

La porte au nez ?

HORACE.

Au nez.

ARNOLPHE.

La chose est un peu forte !

HORACE.

J'ai voulu leur parler au travers de la porte ;
 Mais à tous mes propos ce qu'ils ont répondu ,
 C'est : « Vous n'entrerez point , monsieur l'a défendu. »
 Ils n'ont donc point ouvert ?

ARNOLPHE.

HORACE.

Non. Et de la fenêtre

Agnès m'a confirmé le retour de ce maître ,
 En me chassant de là d'un ton plein de fierté ,
 Accompagne d'un grès que sa main a jete.
 Comment ! d'un grès ?

ARNOLPHE

HORACE.

D'un grès de taille non petite ,

Dont on a par ses mains regale ma visite.

ARNOLPHE.

Diantre ! ce ne sont pas des prunes que cela !
 Et je trouve fâcheux l'état où vous voilà.

HORACE.

Il est vrai , je suis mal par ce retour funeste.

ARNOLPHE.

Certes , j'en suis fâché pour vous , je vous proteste.

HORACE.

Cet homme me rompt tout.

ARNOLPHE.

Oui ; mais cela n'est rien ,

Et de vous raccrocher vous trouverez moyen.

HORACE.

Il faut bien essayer par quelque intelligence
 De vaincre du jaloux l'exacte vigilance.

ARNOLPHE.

Cela vous est facile ; et la fille , après tout ,
 Vous aime ?

HORACE.

Assurément.

ARNOLPHE.

Vous en viendrez à bout.

HORACE.

Je l'espère.

ARNOLPHE.

Le grès vous a mis en déroute ;
 Mais cela ne doit pas vous étonner.

HORACE

Sans doute ;

Et j'ai compris d'abord que mon homme étoit là ,
 Qui , sans se faire voir , conduisoit tout cela.

Mais ce qui m'a surpris , et qui va vous surprendre ,
 C'est un autre incident que vous allez entendre ;

Un trait hardi qu'a fait cette jeune beauté ,
 Et qu'on n'attendroit point de sa simplicité.

Il le faut avouer , l'amour est un grand maître ;

Ce qu'on ne sut jamais il nous enseigne à l'être ,

Et souvent de nos mœurs l'absolu changement
 Devient par ses leçons l'ouvrage d'un moment.
 De la nature en nous il force les obstacles;
 Et ses efforts soudains ont de l'air des miracles.
 D'un avaro à l'instant il fait un libéral,
 Un vaillant d'un poltron, un civil d'un brutal;
 Il rend agile à tout l'âme la plus pesante,
 Et donne de l'esprit à la plus innocente.
 Oui, ce dernier miracle éclate dans Agnès;
 Car, tranchant avec moi par ces termes exprès :
 « Retirez-vous, mon âme aux visites renonce,
 » Je sais tous vos discours, et voilà ma réponse,
 Cette pierre ou ce grès dont vous vous étonniez
 Avec un mot de lettre est tombée à mes pieds;
 Et j'admire de voir cette lettre ajustée
 Avec le sens des mots et la pierre jetée.
 D'une telle action n'êtes-vous pas surpris?
 L'amour sait-il pas l'art d'aiguiser les esprits?
 Et peut-on me nier que ces flammes puissantes
 Ne fassent dans un cœur des choses étonnantes?
 Que dites-vous du tour et de ce mot d'écrit?
 Euh! n'admirez-vous point cette adresse d'esprit?
 Trouvez-vous pas plaisant de voir quel personnage
 A joué mon jaloux dans tout ce badinage?
 Dites.

ARNOLPHE.

Oui, fort plaisant.

HORACE.

Riez-en donc un peu.

(Arnolphe rit d'un air forcé.)

Cet homme, gendarmé d'abord contre mon feu,
 Qui chez lui se retranche et de grès fait parade,
 Comme si j'y voulois entrer par escalade;
 Qui, pour me repousser, dans son bizarre effroi,
 Anime du dedans tous ses gens contre moi;
 Et qu'abuse à ses yeux, par sa machine même,
 Celle qu'il veut tenir dans l'ignorance extrême!
 Pour moi, je vous l'avoue, encor que son retour
 En un grand embarras jette ici mon amour,
 Je tiens cela plaisant autant qu'on sauroit dire;
 Je ne puis y songer sans de bon cœur en rire;
 Et vous n'en riez pas assez, à mon avis.

ARNOLPHE avec un ris forcé

Pardonnez-moi, j'en ris tout autant que je puis.

HORACE.

Mais il faut qu'en ami je vous montre la lettre.

Tout ce que son cœur sent, sa main a su l'y mettre,
 Mais en termes touchants et tout pleins de l'onte,
 De tendresse innocente et d'ingénuité,
 De la manière enfin que la pure nature

Exprime de l'amour la première blessure.

ARNOLPHE *bas, à part*

Voilà, friponne, à quoi l'écriture te sert;
Et contre mon dessein l'art s'en fut découvert.

MORACE *lit*

« Je veux vous écrire, et je suis bien en peine par
» où je m'y prendrai J'ai des pensées que je desirè-
» rois que vous sussiez, mais je ne sais comment faire
» pour vous les dire, et je me défie de mes paroles.
» Comme je commence à connoître qu'on m'a tou-
» jours tenue dans l'ignorance, j'ai peu de mettre
» quelque chose qui ne soit pas bien et d'en dire plus
» que je ne devrois. En vérité, je ne sais ce que vous
» m'avez fait, mais je sens que je suis fâchée à mou-
» rir de ce qu'on me fait faire contre vous, que j'an-
» rai toutes les peines du monde à me passer de vous,
» et que je serois bien aise d'être à vous. Peut-être
» qu'il y a du mal à dire cela, mais enfin je ne puis
» m'empêcher de le dire, et je voudrois que cela se
» pût faire sans qu'il y en eût. On me dit fort que
» tous les jeunes hommes sont des trompeurs, qu'il
» ne les faut point écouter, et que tout ce que vous
» me dites n'est que pour m'abuser; mais je vous
» assure que je n'ai pu encore me figurer cela de
» vous, et je suis si touchée de vos paroles que je ne
» saurois croire qu'elles sont menteuses. Dites-moi
» franchement ce qui en est, car enfin, comme je
» suis sans malice, vous aurez le plus grand tort du
» monde si vous me trompiez, et j'en pense que j'en
» mourrois de déplaisir. »

ARNOLPHE *à part*

Hon' chienne!

MORACE.

Qu'avez-vous?

ARNOLPHE.

Moi? rien. C'est que je tousse.

MORACE.

Avez-vous jamais vu d'expression plus douce?
Malgré les soins maudits d'un injuste pouvoir,
Un plus beau naturel peut-il se faire voir?
Et n'est-ce pas sans doute un crime punissable
De gâter méchamment ce fond d'âme admirable;
D'avoir, dans l'ignorance et la stupidité,
Voulu de cet esprit étouffer la clarté?
L'amour a commencé d'en déchirer le voile;
Et si, par la faveur de quelque bonne étoile,
Je puis, comme j'espère, à ce franc animal,
Ce traître, ce bourreau, ce saquin, ce brutal...
Adieu.

ARNOLPHE.

MORACE.

Comment! si vite?

ARNOLPHE.

Il m'est dans la pensée

Venu tout maintenant une affaire pressée.

HORACE.

Mais ne sauriez-vous point, comme on la tient de près,
Qui dans cette maison pourroit avoir accès ?

J'en use sans scrupule ; et ce n'est pas merveille

Qu'on se puisse entre amis servir à la pareille.

Je n'ai plus là dedans que gens pour m'observer ;

Et servante et valet, que je viens de trouver,

N'ont jamais, de quelque air que je m'y sois pu pren-
Adouci leur rudesse à me vouloir entendre. [drc.

J'avois pour de tels coups certaine vieille en main,

D'un génie, à vrai dire, au-dessus de l'humain :

Elle m'a dans l'abord servi de bonne sorte ;

Mais, depuis quatre jours, la pauvre femme est morte.

Ne me pourriez-vous point ouvrir quelque moyen ?

ARNOLPHE.

Non, vraiment ; et sans moi vous en trouverez bien.

HORACE.

Adieu donc. Vous voyez ce que je vous confie.

SCÈNE V.

ARNOLPHE seul.

Comme il faut devant lui que je me mortifie !

Quelle peine à cacher mon déplaisir cuisant !

Quoi ! pour une innocente un esprit si présent !

Elle a feint d'être telle à mes yeux, la traîtresse,

Où le diable à son âme a soufflé cette adresse.

Enfin me voilà mort par ce funeste écrit.

Je vois qu'il a, le traître, empaumé son esprit,

Qu'à ma suppression il s'est ancre chez elle ;

Et c'est mon désespoir et ma peine mortelle.

Je souffre doublement dans le vol de son cœur,

Et l'amour y pâtit aussi bien que l'honneur.

J'enrage de trouver cette place usurpée,

Et j'enrage de voir ma prudence trompée.

Je sais que pour punir son amour libertin

Je n'ai qu'à laisser faire à son mauvais destin,

Que je serai venge d'elle par elle-même ;

Mais il est bien fâcheux de perdre ce qu'on aime.

Ciel ! puisque pour un choix j'ai tant philosophé,

Faut-il de ses appas m'être si fort coiffé !

Elle n'a ni parents, ni supports, ni richesse ;

Elle trahit mes soins, mes bontés, ma tendresse :

Et cependant je l'aime, après ce lâche tour,

Jusqu'à ne me pouvoir passer de cet amour.

Sot, n'as-tu point de honte ? Ah ! je crève, j'enrage,

Et je souffletterois mille fois mon visage.

L'ÉCOLE DES FEMMES.

Je veux entrer un peu, mais seulement pour voir.
 Quelle est sa contenance après un trait si noir.
 Ciel ! faites que mon front soit exempt de disgrâce ;
 Ou bien, s'il est écrit qu'il faille que j'y passe,
 Donnez-moi tout au moins pour de tels accidents
 La constance qu'on voit à de certaines gens !

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARNOLPHE seul.

J'ai peine, je l'avoue, à demeurer en place,
 Et de mille soucis mon esprit s'embarrasse
 Pour pouvoir mettre un ordre et dedans et dehors,
 Qui du godelureau rompe tous les efforts.
 De quel œil la traîtresse a soutenu ma vue !
 De tout ce qu'elle a fait elle n'est point émue ;
 Et bien qu'elle me mette à deux doigts du trépas,
 On diroit, à la voir, qu'elle n'y touche pas.
 Plus, en la regardant, je la voyois tranquille,
 Plus je sentois en moi s'échauffer une bile ; [cœur,
 Et ces bouillants transports, dont s'enflammoit mon
 Y sembloient redoubler mon amoureuse ardeur.
 J'étois aigri, fâché, désespère contre elle ;
 Et cependant jamais je ne la vis si belle ;
 Jamais ses yeux aux miens n'ont paru si perçants,
 Jamais je n'eus pour eux des désirs si pressants ;
 Et je sens là dedans qu'il faudra que je crève
 Si de mon triste sort la disgrâce s'achève
 Quoi ! j'aurai dirigé son éducation
 Avec tant de tendresse et de précaution ;
 Je l'aurai fait passer chez moi dès son enfance,
 Et j'en aurai cheri la plus tendre espérance ;
 Mon cœur aura bâti sur ses attraits naissances,
 Et cru la mitonner pour moi durant treize ans,
 Afin qu'un jeune fou dont elle s'amourache
 Me la vienne enlever jusque sur la moustache,
 Lorsqu'elle est avec moi mariée à demi !
 Non, parbleu ! non, parbleu ! Petit sot, mon ami,
 Vous aurez beau tourner, ou j'y perdrai mes peines,
 Ou je rendrai, ma foi ! vos espérances vaines,
 Et de moi tout à fait vous ne vous rirez point.

SCÈNE II.

UN NOTAIRE, ARNOLPHE.

LE NOTAIRE. Ah ! le voilà ! Bonjour. Me voici tout à point
Pour dresser le contrat que vous souhaitez faire.

ARNOLPHE se croyant seul, et sans voir ni entendre le notaire.
Comment faire ?

LE NOTAIRE. Il le faut dans la forme ordinaire.

ARNOLPHE se croyant seul.
À mes précautions je veux songer de près

LE NOTAIRE. Je ne passerai rien contre vos intérêts.

ARNOLPHE se croyant seul.
Il faut se garantir de toutes les surprises.

LE NOTAIRE. Suffit qu'entre mes mains vos affaires soient mises.
Il ne vous faudra point, de peur d'être déçu,
Quittancer le contrat que vous n'avez reçu.

ARNOLPHE se croyant seul.
J'ai peur, si je vais faire éclater quelque chose,
Que de cet incident par la ville on ne cause.

LE NOTAIRE. Eh bien ! il est aisé d'empêcher cet éclat,
Et l'on peut en secret faire votre contrat.

ARNOLPHE se croyant seul.
Mais comment faudra-t-il qu'avec elle j'en sorte ?

LE NOTAIRE. Le douaire se règle au bien qu'on vous apporte.

ARNOLPHE se croyant seul.
Je l'aime, et cet amour est mon grand embarras.

LE NOTAIRE. On peut avantager une femme en ce cas.

ARNOLPHE se croyant seul.
Quel traitement lui faire en pareille aventure ?

LE NOTAIRE. L'ordre est que le futur doit douer la future
Du tiers du dot qu'elle a, mais cet ordre n'est rien,
Et l'on va plus avant lorsque l'on le veut bien

ARNOLPHE se croyant seul.
Si

(Il aperçoit le notaire)

LE NOTAIRE. Pour le préciput, il les regarde ensemble.
Je dis que le futur peut, comme bon lui semble,
Douer la future

ARNOLPHE. Eh ?

LE NOTAIRE. Il peut l'avantager
Lorsqu'il l'aime beaucoup et qu'il veut l'obliger
Et cela par douaire, ou préciput qu'on appelle,
Qui demeure perdu par le trépas d'icelle,
Ou sans retour, qui va de ladite à ses hoirs,
Ou coutumier, selon les différents vouloir ;
Ou par donation dans le contrat formelle,

L'ÉCOLE DES FEMMES.

Qu'on fait ou pure et simple, ou qu'on fait mutuelle,
Pourquoi hausser le dos? Est-ce qu'on parle en fat,
Et que l'on ne sait pas les formes d'un contrat?
Qui me les apprendra? Personne, je présume.
Sais-je pas qu'étant joints on est par la coutume
Communs en meubles, biens, immeubles et conquêts,
A moins que par un acte on n'y renonce exprès?
Sais-je pas que le tiers du bien de la future
Entre en communauté pour ..

ARNOLPHE. Oui, c'est chose sûre,
Vous savez tout cela; mais qui vous en dit mot?
LE NOTAIRE Vous, qui me prétendez faire passer pour sot,
En me haussant l'épaule et faisant la grimace.
ARNOLPHE. La peste soit de l'homme et sa chienue de face!
Adieu C'est le moyen de vous faire finir.
LE NOTAIRE. Pour dresser un contrat m'a-t-on pas fait venir?
ARNOLPHE. Oui, je vous ai mandé; mais la chose est remise,
Et l'on vous mandera quand l'heure sera prise.
Voyez quel diable d'homme avec son entretien!
LE NOTAIRE seul
Je pense qu'il en tient, et je crois penser bien.

SCÈNE III.

LE NOTAIRE, ALAIN, GEORGETTE.

LE NOTAIRE allant au-devant d'Alain et de Georgette
M'êtes-vous pas venu querir pour votre maître?
ALAIN. Oui.
LE NOTAIRE. J'ignore pour qui vous le pouvez connoître,
Mais allez de ma part lui dire de ce pas
Que c'est un fou fieffé.
GEORGETTE. Nous n'y manquerons pas.

SCÈNE IV.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ALAIN. Monsieur ..
ARNOLPHE. Approchez-vous, vous êtes mes fidèles,
Mes bons, mes vrais amis, et j'en sais des nouvelles.
ALAIN. Le notaire ..
ARNOLPHE. Laissons, c'est pour quelque autre jour.
On vent à mon honneur jouer d'un mauvais tour;
Et quel affront pour vous, mes enfants, pourroit-ce
Si l'on avoit ôté l'honneur à votre maître! [âtre,
Vous n'oseriez après paroître en nul endroit;
Et chacun, vous voyant, vous montreroit au doigt.

Donc, puisque autant que moi l'affaire vous regarde,
Il faut de votre part faire une telle garde,
Que ce galant ne puisse en aucune façon...

GEORGETTE. Vous nous avez tantôt montré notre leçon.

ARNOLPHE. Mais à ses beaux discours gardez bien de vous rendre.

ALAIN. Oh ! vraiment !

GEORGETTE. Nous savons comme il faut s'en défendre.

ARNOLPHE. S'il venoit doucement : Alain, mon pauvre cœur,
Par un peu de secours soulage ma langueur !

ALAIN. Vous êtes un sot.

ARNOLPHE. Bon. Georgette, ma mignonne,
Tu me paroïs si douce et si bonne personne !

GEORGETTE. Vous êtes un nigaud.

(A Alain.)

ARNOLPHE. Bon. Quel mal trouves-tu
Dans un dessein honnête et tout plein de vertu ?

ALAIN. Vous êtes un fripon.

(A Georgette.)

ARNOLPHE. Fort bien. Ma mort est sûre
Si tu ne prends pitié des peines que j'endure.

GEORGETTE. Vous êtes un benêt, un impudent.

ARNOLPHE. Fort bien.

(A Alain.)

Je ne suis pas un homme à vouloir rien pour rien,
Je sais, quand on me sert, en garder la mémoire ;
Cependant, par avance, Alain, voilà pour boire ;
Et voilà pour t'avoir, Georgette, un cotillon.

(Ils tendent tous deux la main, et prennent l'argent.)

Ce n'est de mes bienfaits qu'un simple échantillon.
Toute la courtoisie enfin dont je vous presse,
C'est que je puisse voir votre belle maîtresse.

GEORGETTE le poussant.

A d'autres.

ARNOLPHE. Bon cela.

ALAIN le poussant

Hors d'ici

ARNOLPHE.

Bon.

GEORGETTE le poussant.

Mais tôt.

ARNOLPHE. Bon. Holà ! c'est assez.

GEORGETTE. Fais-je pas comme il faut ?

ALAIN. Est-ce de la façon que vous voulez l'entendre ?

ARNOLPHE. Oui, fort bien, hors l'argent qu'il ne falloit pas prendre

GEORGETTE. Nous ne nous sommes pas souvenus de ce point.

ALAIN. Voulez-vous qu'à l'instant nous recommencions ?

ARNOLPHE. Point,

Suffit. Rentrez tous deux.

ALAIN.

Vous n'avez rien qu'à dire.

ARNOLPHE. Non, vous dis-je; rentrez, puisque je le désire.
Je vous laisse l'argent. Allez; je vous rejoins.
Ayez bien l'œil à tout, et secondez mes soins.

SCÈNE V.

ARNOLPHE seul.

Je veux, pour un espion qui soit d'exacte vue,
Prendre le savetier du coin de notre rue.
Dans la maison toujours je prétends la tenir,
Y faire bonne garde, et surtout en bannir
Vendeuses de rubans, perruquiers, coiffeuses,
Faiseuses de mouchoirs, gantiers, revendeuses,
Tous ces gens qui sous main travaillent chaque jour
À faire réussir les mystères d'amour.
Enfin j'ai vu le monde, et j'en sais les finesses.
Il faudra que mon homme ait de grandes adresses,
Si message ou poulet de sa part peut entrer.

SCÈNE VI

HORACE, ARNOLPHE

HORACE. La place m'est heureuse, à vous y rencontrer.
Je viens de l'échapper bien belle, je vous jure.
Au sortir d'avec vous, sans prévoir l'aventure,
Seule dans son balcon j'ai vu paroître Agnès,
Qui des arbres prochains prenoit un peu le frais
Après m'aton fait signe, elle a su faire en sorte,
Descendant au jardin, de m'en ouvrir la porte.
Mais à peine tous deux dans sa chambre étions-nous,
Qu'elle a sur les degrés entendu son jaloux,
Et tout ce qu'elle a pu dans un tel accessoire,
C'est de me renfermer dans une grande armoire.
Il est entre d'abord, je ne le voyois pas,
Mais je l'oyois marcher, sans rien dire, à grands pas,
Poussant de temps en temps des soupurs pitoyables,
Et donnant quelquefois de grands coups sur les tables,
Frappant un petit chien qui pour lui s'émouvoit,
Et si tant brusquement les hardes qu'il trouvoit
Il a même cassé d'un mou mouvement,
Des vases dont la belle ornoit sa cheminée,
Et sans doute il faut bien qu'à ce becque cornu
Du trait qu'elle a jonné quelque jour soit venu.
Enfin, après cent tours, ayant de la manière
Sur ce qui n'en peut mais de charge sa colère,
Mon jaloux inquiet, sans dire son ennui,
Est sorti de la chambre, et moi, de mon étui.

Nous n'avons point voulu, de peur du personnage,
 Risquer à nous tenir ensemble davantage;
 C'étoit trop hasarder; mais je dois, cette nuit,
 Dans sa chambre un peu tard m'introduire sans bruit.
 En toussant par trois fois je me ferai connoître,
 Et je dois au signal voir ouvrir la fenêtre,
 Dont avec une échelle, et secondé d'Agnès,
 Mon amour tâchera de me gagner l'accès.
 Comme à mon seul ami, je veux bien vous l'apprendre
 L'allégresse du cœur s'augmente à la repandre;
 Et, goûtât-on cent fois un bonheur tout parfait,
 On n'en est pas content si quelqu'un ne le sait.
 Vous prendrez part, je pense, à l'heur de mes affaires.
 Adieu. Je vais songer aux choses nécessaires.

SCÈNE VII.

ARNOLPHE seul.

Quoi ! l'astre qui s'obstine à me désespérer
 Ne me donnera pas le temps de respirer !
 Coup sur coup je verrai, par leur intelligence,
 De mes soins vigilants confondre la prudence !
 Et je serai la dupe, en ma nudité,
 D'une jeune innocente et d'un jeune évente !
 En sage philosophie on m'a vu, vingt années,
 Contempler des maris les tristes destinées,
 Et m'instruire avec soin de tous les accidents
 Qui font dans le malheur tomber les plus prudents,
 Des disgrâces d'autrui profitant d'un mon âme,
 J'ai cherché les moyens, voulant prendre une femme,
 De pouvoir garantir mon front de tous affronts,
 Et le tirer de pair d'avec les autres fronts;
 Pour ce noble dessein, j'ai cru mettre en pratique
 Tout ce que peut trouver l'humaine politique;
 Et, comme si du sort il étoit arrêté
 Que nul homme ici-bas n'en seroit exempté,
 Après l'expérience et toutes les lumières
 Que j'ai pu m'acquérir sur de telles matières,
 Après vingt ans et plus de méditation
 Pour me conduire en tout avec précaution,
 De tant d'autres maris j'ai vu quitter la trace
 Pour me trouver après dans la même disgrâce
 Ah ! bourreau de destin, vous en aurez menti.
 De l'objet qu'on poursuit je suis encor nanti;
 Si son cœur m'est volé par ce blondin funeste,
 J'empêcherai du moins qu'on s'empare du reste ;

Et cette nuit, qu'on prend pour ce galant exploit,
 Ne se passera pas si doucement qu'on croit.
 Ce m'est quelque plaisir, parmi tant de tristesse,
 Que l'on me donne avis du piège qu'on me drasse,
 Et que cet étourdi, qui veut m'être fatal,
 Fasse son confident de son propre rival.

SCÈNE VIII.

CHRYSLALDE, ARNOLPHE.

CHRYSLALDE. Eh bien ! souperons-nous avant la promenade ?

ARNOLPHE. Non. Je jeûne ce soir.

CHRYSLALDE. D'où vient cette bontade ?

ARNOLPHE. De grâce, excusez-moi, j'ai quelque autre embarras.

CHRYSLALDE. Votre hymen résolu ne se fera-t-il pas ?

ARNOLPHE. C'est trop s'inquiéter des affaires des autres.

CHRYSLALDE. Oh ! oh ! si brusquement ! quels chagrins sont les vôtres ?
 Seroit-il point, compère, à votre passion
 Arrivé quelque peu de tribulation ?

ARNOLPHE. Je le jurerois presque, à voir votre visage.
 Quoi qu'il m'arrive, au moins aurai-je l'avantage
 De ne pas ressembler à de certaines gens
 Qui souffrent doucement l'approche des galants.

CHRYSLALDE. C'est un étrange fait, qu'avec tant de lumières
 Vous vous effarouchiez toujours sur ces matières,
 Qu'en cela vous mettiez le souverain bonheur,
 Et ne conceviez point au monde d'autre honneur.
 Être avare, brutal, fourbe, méchant et lâche,
 N'est rien, à votre avis, auprès de cette tache,
 Et, de quelque façon qu'on puisse avoir vécu,
 On est homme d'honneur quand on n'est point cocu.
 A le bien prendre au fond, pourquoi voulez-vous croire
 Que de ce cas fortuit dépende notre gloire,
 Et qu'une âme bien nec ait à se reprocher
 L'injustice d'un mal qu'on ne peut empêcher ?
 Pourquoi voulez-vous, dis-je, en prenant une femme,
 Qu'on soit digne, à son choix, de louange ou de blâme,
 Et qu'on s'aïlle former un monstre plein d'effroi
 De l'affront que nous fait son manquement de foi ?
 Mettez-vous dans l'esprit qu'on peut du cocuage
 Se faire en galant homme une plus douce image ;
 Que, des coups du hasard aucun n'étant garant,
 Cet accident de soi doit être indifférent,
 Et qu'enfin tout le mal, quoique le monde glose,
 N'est que dans la façon de recevoir la chose ;
 Et, pour se bien conduire en ces difficultés,

Il y faut, comme en tout, fair les extremités,
N'imiter pas ces gens un peu trop débonnaires
Qui tirent vanité de ces sortes d'affaires,
De leurs femmes toujours vont citant les galants,
En font partout l'éloge, et prônent leurs talents,
Témoignent avec eux d'étroites sympathies,
Sont de tous leurs cadeaux, de toutes leurs parties,
Et font qu'avec raison les gens sont étonnés
De voir leur hardiesse à montrer là leur nez.
Ce procédé, sans doute, est tout à fait blâmable;
Mais l'autre extrémité n'est pas moins condamnable.
Si je n'approuve pas ces amis des galants,
Je ne suis pas aussi pour ces gens turbulents
Dont l'imprudent chagrin, qui tempête et qui gronde,
Attire au bruit qu'il fait les yeux de tout le monde,
Et qui par cet éclat semblent ne pas vouloir
Qu'aucun puisse ignorer ce qu'ils peuvent avoir.
Entre ces deux partis il en est un honnête,
Où, dans l'occasion, l'homme prudent s'arrête;
Et quand on le sait prendre, on n'a point à rougir
Du pis dont une femme avec nous puisse agir.
Quoi qu'on en puisse dire, enfin, le cocuage
Sous des traits moins affieux aisément s'envisage;
Et, comme je vous dis, toute l'habileté
Ne va qu'à le savoir tourner du bon côté.

ARNOLPHE. Après ce beau discours, toute la confrérie
Doit un remerciement à votre seigneurie;
Et quiconque voudra vous entendre parler
Montrera de la joie à s'y voir enrôler.

CHRYSALDE. Je ne dis pas cela; car c'est ce que je blâme:
Mais, comme c'est le sort qui nous donne une femme,
Je dis que l'on doit faire ainsi qu'au jeu de dés,
Où, s'il ne vous vient pas ce que vous demandez,
Il faut jouer d'adresse, et d'une âme réduite
Corriger le hasard par la bonne conduite.

ARNOLPHE. C'est-à-dire, dormir et manger toujours bien,
Et se persuader que tout cela n'est rien.

CHRYSALDE. Vous pensez vous moquer; mais, à ne vous rien feindre,
Dans le monde je vois cent choses plus à craindre,
Et dont je me ferois un bien plus grand malheur
Que de cet accident qui vous fait tant de peur.
Pensez-vous qu'à choisir de deux choses prescrites,
Je n'aime pas mieux être ce que vous dites,
Que de me voir mari de ces femmes de bien
Dont la mauvaise humeur fait un procès sur rien,
Ces dragons de vertu, ces honnêtes diablesses,
Se retranchant toujours sur leurs sages prouesses,

Qui, pour un petit tort qu'elles ne nous font pas,
 Prennent droit de traiter les gens de haut en bas,
 Et veulent, sur le pied de nous être fidèles,
 Que nous soyons tenus à tout endurer d'elles?

Encore un coup, compère, apprenez qu'en effet
 Le cocuage n'est que ce que l'on le fait;
 Qu'on peut le souhaiter pour de certaines causes,
 Et qu'il a ses plaisirs comme les autres choses.

ARNOLPHE. Si vous êtes d'humeur à vous en contenter,
 Quant à moi, ce n'est pas la mienne d'en tâter;
 Et plutôt que subir une telle aventure.

CHRYSALDE. Mon Dieu ! ne jurez point de peur d'être parjure.
 Si le sort l'a réglé, vos soins sont superflus,
 Et l'on ne prendra pas votre avis là-dessus.

ARNOLPHE. Moi, je serois cocu ?

CHRYSALDE. Vous voilà bien malade !

Mille gens le sont bien, sans vous faire bravade,
 Qui de mine, de cœur, de biens et de maison,
 Ne feroient avec vous nulle comparaison.

ARNOLPHE. Et moi, je n'en voudrois avec eux faire aucune;
 Mais cette raillerie, en un mot, m'importune;
 Brisons là, s'il vous plaît.

CHRYSALDE. Vous êtes en courroux !

Vous en saurons la cause. Adieu. Souvenez-vous,
 Quoi que sur ce sujet votre honneur vous inspire,
 Que c'est être à demi ce que l'on vient de dire,
 Que de vouloir jurer qu'on ne le sera pas.

ARNOLPHE. Moi, je le jure encore, et je vais de ce pas
 Contre cet accident trouver un bon remède.

(Il court heurter à sa porte.)

SCÈNE IX.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE. Mes amis, c'est ici que j'implore votre aide.
 Je suis édifié de votre affection,
 Mais il faut qu'elle cède en cette occasion,
 Et si vous m'y servez selon ma confiance,
 Vous êtes assurés de votre récompense.
 L'homme que vous savez en ce fautes point de bruit)
 Veut, comme je l'ai su, m'attraper cette nuit,
 Dans la chambre d'Agnes entrer par escalade,
 Mais il lui faut, nous trois, dresser une embuscade.
 Je veux que vous preniez chacun un bon bâton,
 Et quand il sera près du dernier échelon
 (Car dans le temps qu'il faut j'ouvrirai la fenêtre),
 Que tous deux à l'envi vous me chargiez ce traître,

Mais d'un air dont son dos garde le souvenir,
-Et qui lui puisse apprendre à n'y plus revenir;
Sans me nommer pourtant en aucune manière,
Ni faire aucun semblant que je serai derrière.

Aurez-vous bien l'esprit de servir mon courroux?
ALAIN. S'il ne tient qu'à frapper, monsieur, tout est à nous,
Vous verrez, quand je bats, si j'y vais de main morte.

GEORGETTE. La mienne, quoique aux yeux elle n'est pas si forte,
N'en quitte pas sa part à le bien étriller.

ARNOLPHE. Rentrez donc; et surtout gardez de babiller.

(Seul)

Voilà pour le prochain une leçon utile;
Et si tous les maris qui sont en cette ville,
De leurs femmes ainsi recevoient le galant,
Le nombre des cocus ne seroit pas si grand.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE. Traîtres! qu'avez-vous fait par cette violence?

ALAIN. Nous vous avons rendu, monsieur, obéissance.

ARNOLPHE. De cette excuse en vain vous voulez vous armer,
L'ordre étoit de le battre, et non de l'assommer;
Et c'étoit sur le dos, et non pas sur la tête,
Que j'avois commandé qu'on fit choir la tempête.
Ciel! dans quel accident me jette ici le sort!
Et que puis-je résoudre à voir cet homme mort?
Rentrez dans la maison, et gardez de rien dire
De cet ordre innocent que j'ai pu vous prescrire.

(Seul)

Le jour s'en va paroître, et je vais consulter
Comment dans ce malheur je me dois comporter.
Hélas! que deviendrai-je et que dira le père,
Lorsque inopinément il saura cette affaire?

SCÈNE II.

HORACE, ARNOLPHE

HORACE *a part.* Il faut que j'aie un peu reconnoître qui c'est.

ARNOLPHE *se croyant seul*

Eût-on jamais prévu. . .

(Hors de par Horace, qui il ne reconnoit pas)

Qui va là, s'il vous plaît?

HORACE. C'est vous, seigneur Arnolphe?

ARNOLPHE.

Oui. Mais vous?...

HORACE.

C'est Horace.

Je m'en allois chez vous vous prier d'une grâce.

Vous sortez bien matin !

ARNOLPHE *bas, à part.*

Quelle confusion !

Est-ce un enchantement ? est-ce une illusion ?

HORACE.

J'étois, à dire vrai, dans une grande peine ;

Et je benis du ciel la bonte souveraine,

Qui fait qu'à point nommé je vous rencontre ainsi.

Je viens vous avertir que tout a réussi,

Et même beaucoup plus que je n'eusse osé dire,

Et par un incident qui devoit tout détruire.

Je ne sais point par où l'on a pu soupçonner

Cette assignation qu'on m'avoit su donner ;

Mais, étant sur le point d'atteindre à la fenêtre,

J'ai, contre mon espoir, vu quelques gens paroître,

Qui, sur moi brusquement levant chacun le bras,

M'ont fait manquer le pied et tomber jusqu'en bas ;

Et ma chute, aux dépens de quelque meurtrissure,

De vingt coups de bâton m'a sauvé l'aventure.

Ces gens-là, dont étoit, je pense, mon jaloux,

Ont imputé ma chute à l'effort de leurs coups ;

Et comme la douleur, un assez long espace,

M'a fait sans remuer demeurer sur la place,

Ils ont cru tout de bon qu'ils m'avoient assommé,

Et chacun d'eux s'en est aussitôt alarmé.

J'entendois tout leur bruit dans le profond silence.

L'un l'autre ils s'accusoient de cette violence,

Et sans lumière aucune, en querellant le sort,

Sont venus doucement tâter si j'étois mort.

Je vous laisse à penser si dans la nuit obscure,

J'ai d'un vrai trepassé su tenir la figure.

Ils se sont retirés avec beaucoup d'effroi ;

Et, comme je songeais à me retirer, moi,

De cette feinte mort la jeune Agnès emue,

Avec empressement est devers moi venue :

Car les discours qu'entre eux ces gens avoient tenus

Jusques à son oreille étoient d'abord venus,

Et pendant tout ce trouble étant moins observée,

Du logis aisément elle s'étoit sauvée,

Mais me trouvant sans mal, elle a fait éclater

Un transport difficile à bien représenter.

Que vous dirai-je ? Enfin, cette aimable personne

A suivi les conseils que son amour lui donne,

N'a plus voulu songer à retourner chez soi,

Et de tout son destin s'est commise à ma foi.

Considérez un peu, par ce trait d'innocence ;
 Où l'expose d'un fou la haute impertinence ,
 Et quels fâcheux perils elle pourroit courir,
 Si j'étois maintenant homme à la moins chérir.
 Mais d'un trop pur amour mon âme est embrasée,
 J'aimerois mieux mourir que l'avoir abusée.
 Je lui vois des appas dignes d'un autre sort,
 Et rien ne m'en sauroit séparer que la mort.
 Je prévois là-dessus l'empchement d'un père ;
 Mais nous prendrons le temps d'apaiser sa colère.
 A des charmes si doux je me laisse emporter,
 Et dans la vie, enfin , il se faut contenter.
 Ce que je veux de vous, sous un secret fidèle,
 C'est que je puisse mettre en vos mains cette belle ;
 Que dans votre maison, en faveur de mes feux,
 Vous lui donniez retraite au moins un jour ou deux.
 Outre qu'aux yeux du monde il faut cacher sa fuite ,
 Et qu'on en pourra faire une exacte poursuite ,
 Vous savez qu'une fille aussi de sa façon,
 Donne avec un jeune homme un étrange soupçon ;
 Et comme c'est à vous, sûr de votre prudence ,
 Que j'ai fait de mes vœux entière confiance ,
 C'est à vous seul aussi, comme ami généreux ,
 Que je puis confier ce dépôt amoureux.

ARNOLPHE. Je suis, n'en doutez point, tout à votre service.

HORACE. Vous voulez bien me rendre un si charmant office ?

ARNOLPHE. Très-volontiers, vous dis-je ; et je me sens ravir
 De cette occasion que j'ai de vous servir.

Je rends grâces au ciel de ce qu'il me l'envoie,
 Et n'ai jamais rien fait avec si grande joie.

HORACE. Que je suis redevable à toutes vos bontés !

J'avois de votre part craint des difficultés ;

Mais vous êtes du monde, et, dans votre sagesse ,
 Vous savez excuser le feu de la jeunesse.

Un de mes gens la garde au coin de ce détour.

ARNOLPHE. Mais comment ferons-nous ? car il fait un peu jour.

Si je la prends ici, l'on me verra peut-être ;

Et, s'il faut que chez moi vous veniez à paroître ,

Des valets causeront. Pour jouer au plus sûr,

Il faut me l'amener dans un lieu plus obscur.

Mon allée est commode, et je l'y vais attendre.

HORACE. Ce sont précautions qu'il est fort bon de prendre.

Pour moi, je ne serai que vous la mettre en main

Et chez moi, sans éclat, je retourne soudain.

ARNOLPHE seul. Ah ! fortune, ce trait d'acutur propice

Répare tous les maux que m'a faits ton caprice !

(Il s'enveloppe le nez de son manteau.)

SCÈNE III.

AGNÈS, ARNOLPHE, HORACE.

HORACE à Agnès Ne soyez point en peine où je vais vous mener.
C'est un logement sûr que je vous fais donner.
Vous loger avec moi ce seroit tout détruire :
Entrez dans cette porte et laissez-vous conduire.

(Arnolphe lui prend la main sans qu'elle le reconnoisse.)

AGNÈS à Horace Pourquoi me quittez-vous ?

HORACE

Chère Agnès, il le faut

AGNÈS.

Songez donc, je vous prie, à revenir bientôt.

HORACE.

J'en suis assez pressé par ma flamme amoureuse.

AGNÈS

Quand je ne vous vois point, je ne suis point joyeuse.

HORACE.

Hors de votre présence on me voit triste aussi.

AGNÈS.

Hélas ! s'il étoit vrai, vous resteriez ici.

HORACE.

Quoi ! vous pourriez douter de mon amour extrême !

AGNÈS.

Non, vous ne m'aimez pas autant que je vous aime.

(Arnolphe la tire.)

Ah ! l'on me tire trop

HORACE.

C'est qu'il est dangereux,

Chère Agnès, qu'en ce lieu nous soyons vus tous deux ;

Et le parfait ami de qui la main vous presse,

Suit le zèle prudent qui pour nous l'intéresse.

AGNÈS.

Mais suivre un inconnu que

HORACE.

N'appréhendez rien :

Entre de telles mains vous ne serez que bien.

AGNÈS.

Je me trouverois mieux entre celles d'Horace,

Et j'aurois ..

(A Arnolphe qui la tire encore.)

Attendez.

HORACE.

Adieu Le jour me chasse.

AGNÈS.

Quand vous viendrez-vous ?

HORACE.

Bientôt, assurément.

AGNÈS.

Que je vais m'ennuyer jusques à ce moment !

HORACE en s'en allant

Grâce au ciel, mon bonheur n'est plus en concurrence,

Et je puis maintenant dormir en assurance.

SCÈNE IV

ARNOLPHE, AGNÈS

ARNOLPHE cache dans son manteau et dit tout bas

Venez, ce n'est pas là que je vous logerai,

Et votre gîte ailleurs est par moi préparé

Je pretends en lieu sûr mettre votre personne.

(Se faisant connaître.)

Me connoissez-vous?

AGNÈS.

Hai!

ARNOLPHE

Mon visage, friponne,
Dans cette occasion rend vos sens effrayés,
Et c'est à contre-cœur qu'ici vous me voyez;
Je trouble en ses projets l'amour qui vous possède.

(Agnès regarde si elle ne verra point Horace)

N'appellez point des yeux le galant à votre aide;
Il est trop éloigné pour vous donner secours.
Ah! ah! si jeune encor, vous jouez de ces tours!
Votre simplicité, qui semble sans pareille,
Demande si l'on fait les enfants par l'oreille,
Et vous savez donner des rendez-vous la nuit,
Et pour suivre un galant vous évader sans bruit!
Tudieu! comme avec lui votre langue rajole!
Il faut qu'on vous ait mise à quelque bonne école!
Qui diantre tout d'un coup vous en a tant appris?
Vous ne craignez donc plus de trouver des esprits?
Et ce galant, la nuit, vous a donc enhardi?
Ah! coquine, en venir à cette perfidie!
Malgré tous mes bienfaits former un tel dessein!
Petit serpent que j'ai réchauffé dans mon sein,
Et qui, dès qu'il se sent, par une humeur ingrate
Cherche à faire du mal à celui qui le flatte!
Pourquoi me criez-vous?

AGNÈS.

ARNOLPHE.

J'ai grand tort, en effet!

AGNÈS.

Je n'entends point de mal dans tout ce que j'ai fait.

ARNOLPHE

Suivre un galant n'est pas une action infâme?

AGNÈS.

C'est un homme qui dit qu'il me veut pour sa femme :

J'ai suivi vos leçons, et vous m'avez prêché

Qu'il se faut marier pour ôter le péché.

ARNOLPHE.

Oui Mais pour lemmes, moi, je prétendois vous prendre

Et je vous l'avais fait, me semble, assez entendre.

AGNÈS.

Oui. Mais, à vous parler franchement entre nous,

Il est plus pour cela selon mon goût que vous

Chez vous le mariage est fâcheux et pénible,

Et vos discours en font une image terrible,

Mais, las! il le fait, lui, si rempli de plaisirs,

Que de se marier il donne des désirs.

ARNOLPHE

Ah! c'est que vous l'aimez, traîtresse!

AGNÈS.

Oui, je l'aime.

ARNOLPHE.

Et vous avez le front de le dire à moi-même!

AGNÈS

Et pourquoi, s'il est vrai, ne le dirois-je pas?

ARNOLPHE

Le deviez-vous aimer, impertinente?

AGNÈS.

Helas!

Est-ce que j'en puis mais? Lui seul en est la cause,

ARNOLPHE. Et je n'y songeais pas lorsque se fit la chose.
 AGNÈS. Mais il falloit chasser cet amoureux désir.
 ARNOLPHE. Le moyen de chasser ce qui fait du plaisir?
 AGNÈS. Et ne saviez-vous pas que c'étoit me déplaire?
 ARNOLPHE. Moi? point du tout. Quel mal cela peut-il vous faire?
 AGNÈS. Il est vrai, j'ai sujet d'en être rejoui!
 ARNOLPHE. Vous ne m'aimez donc pas, à ce compte?

Vous?

Oui.

AGNÈS.

ARNOLPHE.

AGNÈS.

Helas! non.

ARNOLPHE.

Comment, non!

AGNÈS.

Voulez-vous que je mente?

ARNOLPHE.

AGNÈS.

Pourquoi ne m'aimer pas, madame l'impudente?

Mon Dieu! ce n'est pas moi que vous devez blâmer:

Que ne vous êtes-vous, comme lui, fait aimer?

Je ne vous en ai pas empêché, que je pense.

ARNOLPHE.

Je m'y suis efforcé de toute ma puissance,

Mais les soins que j'ai pris, je les ai perdus tous

AGNÈS.

Vraiment, il en sait donc là-dessus plus que vous,

Car à se faire aimer il n'a point eu de peine

ARNOLPHE à part

Voyez comme raisonne et répond la vilaine!

Peste! une précieuse en dirait-elle plus?

Ah! je l'ai mal connue, ou, ma foi! là-dessus

Une sotte en sait plus que le plus habile homme.

(A Agnès)

Puisqu'en raisonnements votre esprit se consomme,

La belle raisonneuse, est-ce qu'un si long temps

Je vous aurai pour lui nourrie à mes dépens?

AGNÈS.

Non Il vous rendra tout jusques au dernier double.

ARNOLPHE bas à part

Elle a de certains mots où mon dépit redouble.

(Haut)

Me rendra-t-il, coquine, avec tout son pouvoir,

Les obligations que vous pouvez m'avoir?

AGNÈS.

Je ne vous en ai pas d'aussi grandes qu'on pense.

ARNOLPHE.

N'est-ce rien que les soins d'élever votre enfance?

AGNÈS.

Vous avez là dedans bien opéré vraiment,

Et m'avez fait en tout instruire joliment!

Croit-on que je me flatte, et qu'enfin dans ma tête

Je ne juge pas bien que je suis une bête?

Moi-même j'en ai honte, et, dans l'âge où je suis,

Je ne veux plus passer pour sotte, si je puis.

ARNOLPHE.

Vous fuyez l'ignorance, et voulez, quoi qu'il coûte,

Apprendre du blondin quelque chose?

AGNÈS

Sans doute.

C'est de lui que je sais ce que je puis savoir :

ARNOLPHE. Et beaucoup plus qu'à vous je pense lui devoir.
Je ne sais qui me tient qu'avec une gournade
Ma main de ce discours ne venge la bravade.
J'enrage quand je vois sa piquante froideur;
Et quelques coups de poing satisferoient mon cœur.

AGNÈS. Hélas! vous le pouvez, si cela peut vous plaire.

ARNOLPHE à part.

Ce mot et ce regard désarme ma colère,
Et produit un retour de tendresse de cœur,
Qui de son action m'efface la noirceur.
Chose étrange d'aimer, et que, pour ces traîtresses,
Les hommes soient sujets à de telles foiblesses!
Tout le monde connoît leur imperfection;
Ce n'est qu'extravagance et qu'indiscrétion;
Leur esprit est méchant, et leur âme fragile;
Il n'est rien de plus foible et de plus imbecile,
Rien de plus infidèle, et, malgré tout cela,
Dans le monde on fait tout pour ces animaux-là.

(A Agnès)

Eh bien! faisons la paix. Va, petite traîtresse.
Je te pardonne tout et te rends ma tendresse;
Considère par là l'amour que j'ai pour toi,
Et, me voyant si bon, en revanche aime-moi.

AGNÈS. Du meilleur de mon cœur je voudrois vous complaire:
Que me coûteroit-il, si je le pouvois faire?

ARNOLPHE. Mon pauvre petit bec, tu le peux si tu veux.
Écoute seulement ce soupir amoureux,
Vois ce regard mourant, contemple ma personne,
Et quitte ce morveux et l'amour qu'il te donne.
C'est quelque sort qu'il faut qu'il ait jeté sur toi,
Et tu seras cent fois plus heureuse avec moi.
Ta forte passion est d'être brave et leste,
Tu le seras toujours, va, je te le proteste;
Sans cesse, nuit et jour, je te caresserai,
Je te bouchonnerai, baiserais, mangerai;
Tout comme tu voudras tu pourras te conduire:
Je ne m'explique point, et cela, c'est tout dire.

(Bas, à part)

Jusqu'où la passion peut-elle faire aller?

(Haut)

Enfin, à mon amour rien ne peut s'égaliser:
Quelle preuve veux-tu que je t'en donne, ingrate?
Me veux-tu voir pleurer? veux-tu que je me batte?
Veux-tu que je m'arrache un côté de cheveux?
Veux-tu que je me tue? Oui, dis si tu le veux,
Je suis tout prêt, cruelle, à te prouver ma flamme.

AGNÈS. Tenez, tous vos discours ne me touchent point l'âme,

Horace avec deux mots en feroit plus que vous.

ARNOLPHE. Ah ! c'est trop me braver, trop pousser mon courroux.
Je suivrai mon dessein, bête trop indocile,
Et vous dénicherez à l'instant de la ville.
Vous rebutez mes vœux et me mettez à bout;
Mais un cul de couvent me vengera de tout.

SCÈNE V.

ARNOLPHE, AGNÈS, ALAIN.

ALAIN. Je ne sais ce que c'est, monsieur, mais il me semble
Qu'Agnès et le corps mort s'en sont allés ensemble
ARNOLPHE. La voici. Dans ma chambre allez me la nicher.

(A part.)

Ce ne sera pas là qu'il la viendra chercher ;
Et puis, c'est seulement pour une demi-heure.
Je vais, pour lui donner une sûre demeure,
Trouver une voiture.

(A Alain)

Enfermez-vous des mieux,
Et surtout gardez-vous de la quitter des yeux.

(Seul)

Peut-être que son âme, étant depaysée,
Pourra de cet amour être désabusée.

SCÈNE VI.

ARNOLPHE, HORACE.

HORACE. Ah ! je viens vous trouver, accablé de douleur.
Le ciel, seigneur Arnolphe, a conclu mon malheur ;
Et, par un trait fatal d'une injustice extrême,
On me veut arracher de la beauté que j'aime.
Pour arriver ici mon père a pris le frais ;
J'ai trouvé qu'il mettoit pied à terre ici près ;
Et la cause, en un mot, d'une telle venue,
Qui, comme je disois, ne m'étoit pas connue,
C'est qu'il m'a marié sans m'en écrire rien,
Et qu'il vient en ces lieux célébrer ce lien.
Jugez, en prenant part à mon inquiétude,
S'il pouvoit m'arriver un contre-temps plus rude.
Cet Enrique, dont hier je m'informois à vous,
Cause tout le malheur dont je ressens les coups :
Il vient avec mon père achever ma ruine,
Et c'est sa fille unique à qui l'on me destine.
J'ai dès leurs premiers mots pensé m'évanouir ;
Et d'abord, sans vouloir plus longtemps les ouïr,
Mon père ayant parlé de vous rendre visite,

L'esprit plein de frayeur, je l'ai devancé vite,
De grâce, gardez-vous de lui rien découvrir
De mon engagement qui le pourroit aigrir,
Et tâchez, comme en vous il prend grande créance
De le dissuader de cette autre alliance.

ARNOLPHE. Oui-da.

HORACE. Conseillez-lui de différer un peu,
Et rendez, en ami, ce service à mon feu!
ARNOLPHE. Je n'y manquerai pas.

C'est en vous que j'espère.

ARNOLPHE. Fort bien.

HORACE. Et je vous tiens mon véritable père :
Dites-lui que mon âge... Ah! je le vois venir!
Ecoutez les raisons que je vous puis fournir.

SCÈNE VII.

ENRIQUE, ORONTE, CHRYSALDE, HORACE, ARNOLPHE.

Horace et Arnolphe se retirent dans un coin du théâtre et parlent bas ensemble

ENRIQUE à Chrysalde

Aus-tôt qu'à mes yeux je vous ai vu paroître,
Quand on ne m'eût rien dit, j'aurois su vous connoître.
Je vous vois tous les traits de cette aimable sœur
Dont l'hymen autrefois m'avoit fait possesseur;
Et je serois heureux si la Parque cruelle
M'eût laissé ramener cette épouse fidèle,
Pour jouir avec moi des sensibles douceurs
De revoir tous les siens après nos longs malheurs.
Mais, puisque du destin la fatale puissance
Nous prive pour jamais de sa chère présence,
Tâchons de nous résoudre et de nous contenter
Du seul fruit amoureux qui m'en ait pu rester.
Il vous touche de près; et, sans votre suffrage,
J'aurois tort de vouloir disposer de ce gage.
Le choix du fils d'Oronte est glorieux de soi;
Mais il faut que ce choix vous plaise comme à moi.

CHRYSALDE. C'est de mon jugement avoir mauvaise estime,
Que douter si j'approuve un choix si légitime.

ARNOLPHE à part, à Horace

Oui, je vais vous servir de la bonne façon.

HORACE à part, à Arnolphe

Gardez encore un coup ..

ARNOLPHE à Horace.

N'ayez aucun soupçon.

(Arnolphe quitte Horace pour aller embrasser Oronte)

ORONTE à Arnolphe.

Ah! que cette embrassade est pleine de tendresse!

ARNOLPHE. Que je sens à vous voir une grande allégresse !

ORONTE. Je suis ici venu...

ARNOLPHE. Sans m'en faire récit,

Je sais ce qui vous mène.

ORONTE. On vous l'a déjà dit ?

ARNOLPHE. Oui

ORONTE. Tant mieux.

ARNOLPHE. Votre fils à cet hymen résiste,
Et son cœur prévenu n'a voit rien que de triste ;
Il m'a même prié de vous en détourner ;
Et moi, tout le conseil que je vous puis donner,
C'est de ne pas souffrir que ce nœud se diffère,
Et de faire valoir l'autorité de père.

Il faut avec vigueur ranger les jeunes gens,
Là nous faisons contre eux à leur être indulgents.

HORACE à part Ah ! traître !

CHRYSSALDE. Si son cœur a quelque repugnance,
Je tiens qu'on ne doit pas lui faire violence.

ARNOLPHE. Mon frère, que je crois, sera de mon avis
Quoi ! se laissera-t-il gouverner par son fils ?
Est-ce que vous voulez qu'un père ait la mollesse
De ne savoir pas faire obéir la jeunesse ?
Il seroit beau, vraiment, qu'on le vît aujourd'hui
Prendre loi de qui doit la recevoir de lui !
Non, non : c'est mon intime, et sa gloire est la mienne ;
Sa parole est donnée, il faut qu'il la maintienne,
Qu'il fasse voir ici de fermes sentiments,
Et force de son fils tous les attachements

ORONTE. C'est parler comme il faut, et, dans cette alliance,
C'est moi qui vous répons de son obéissance

CHRYSSALDE à Arnolphe

Je suis surpris, pour moi, du grand empressement
Que vous me faites voir pour cet engagement,
Et ne puis deviner quel motif vous inspire

ARNOLPHE Je sais ce que je fais, et dis ce qu'il faut dire

ORONTE. Oui, oui, seigneur Arnolphe, il est

CHRYSSALDE. Ce nom l'aigrit,
C'est monsieur de la Souche, on vous l'a déjà dit.

ARNOLPHE. Il n'importe.

HORACE à part Qu'entends-je ?

ARNOLPHE se retournant vers Horace Oui, c'est là le mystère,
Et vous pouvez juger ce que je devois faire.

HORACE à part En quel trouble...

SCÈNE VIII.

ENRIQUE, ORONTE, CHRYSALDE, HORACE,
ARNOLPHE, GEORGETTE.

GEORGETTE. Monsieur, si vous n'êtes auprès,
Nous aurons de la peine à retenir Agnès;
Elle veut à tous coups s'échapper, et peut-être
Qu'elle se pourroit bien jeter par la fenêtre.

ARNOLPHE. Faites-moi-la venir; aussi bien de ce pas
Prétends-je l'emmener.

(A Horace.)

Ne vous en fâchez pas;
Un bonheur continu rendroit l'homme superbe;
Et chacun a son tour, comme dit le proverbe.

HORACE à part. Quels maux peuvent, ô ciel! égaler mes ennuis!
Et s'est-on jamais vu dans l'abîme où je suis!

ARNOLPHE à Oronte.

Pressez vite le jour de la cérémonie,
J'y prends part, et déjà moi-même je m'en prie.
ORONTE. C'est bien notre dessein.

SCÈNE IX.

AGNÈS, ORONTE, ENRIQUE, ARNOLPHE, HORACE,
CHRYSALDE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE à Agnès.

Venez, belle, venez,
Qu'on ne sauroit tenir et qui vous mutinez.
Voici votre galant, à qui, pour récompense,
Vous pouvez faire une humble et douce reverence.
Adieu

(A Horace)

L'évenement trompe un peu vos souhaits;
Mais tous les amoureux ne sont pas satisfaits.

AGNÈS.

Me laissez-vous, Horace, emmener de la sorte?

HORACE.

Je ne sais où j'en suis, tant ma douleur est forte.

ARNOLPHE.

Allons, causeuse, allons.

AGNÈS.

Je veux rester ici.

ORONTE.

Dites-nous ce que c'est que ce mystère-ci.

Nous nous regardons tous sans le pouvoir comprendre.

ARNOLPHE.

Avec plus de loisir je pourrai vous l'apprendre.
Jusqu'au revoir

ORONTE

Où donc prétendez-vous aller?

Vous ne nous parlez point comme il nous faut parler.

ARNOLPHE.

Je vous ai conseillé, malgré tout son murmure,
D'achever l'hymenee.

ORONTE.

Oui. Mais pour le conclure,

Si l'on vous a dit tout, ne vous a-t-on pas dit
Que vous avez chez vous celle dont il s'agit,
La fille qu'autrefois, de l'aimable Angélique,
Sous des liens secrets eut le seigneur Enrique?
Sur quoi votre discours étoit-il donc fondé?

CHRYSSALDE.

Je me tonnois aussi de voir son procédé.

ARNOLPHE

Quoi' ..

CHRYSSALDE.

D'un hymen secret ma sœur eut une fille,

Dont on cacha le sort à toute la famille.

ORONTE

Et qui, sous de saints noms, put ne rien découvrir,
Par son époux aux champs lut donnée à nourrir.

CHRYSSALDE.

Et dans ce temps, le sort, lui déclarant la guerre,
L'obligea de sortir de sa natale terre

ORONTE.

Et d'aller essuyer mille peils divers,
Dans ces lieux séparés de nous par tant de mers.

CHRYSSALDE.

Où ses soins ont gagné ce que dans sa patrie
Avoient pu lui ravir l'imposture et l'envie.

ORONTE.

Et, de retour en France, il a cherché d'abord
Celle à qui de sa fille il confia le sort.

CHRYSSALDE

Et cette paysanne a dit avec franchise
Qu'en vos mains à quatre ans elle l'avoit remise

ORONTE

Et qu'elle l'avoit fait sur votre charité,
Par un accablement d'extrême pauvreté

CHRYSSALDE.

Et lui, plein de transport et l'allégresse en l'âme,
A fait jusqu'en ces lieux conduire cette femme.

ORONTE

Et vous allez enfin la voir venir ici,
Pour rendre aux yeux de tous ce mystère éclatant

CHRYSSALDE à Arnolphe

Je devine à peu près quel est votre supplice ;
Mais le sort en cela ne vous est que propice.
Si n'être point cocu vous semble un si grand bien,
Ne vous point marier en est le vrai moyen.

ARNOLPHE s'en allant tout transporté, et ne pouvant parler

Ouf !

SCÈNE X.

ENRIQUE, ORONTE, CHRYSSALDE, AGNÈS,

HORACE.

ORONTE.

D'où vient qu'il s'enfuit sans rien dire ?

HORACE.

Ah ! mon père !

Vous saurez pleinement ce surprenant mystère
Le hasard en ces lieux avoit exécuté
Ce que votre sagesse avoit prévu dité.
J'étois par les doux nœuds d'une ardeur mutuelle,
Engagé de parole avec cette belle ;

Et c'est elle, en un mot, que vous venez chercher,
 Et pour qui mon refus a pensé vous fâcher.
ENRIQUE. Je n'en ai point doute d'abord que j'e l'ai vue,
 Et mon âme depuis n'a cesse d'être émue.
 Ah ! ma fille, je cède à des transports si doux.
CHRYSALDE J'en ferois de bon cœur, mon frère, autant que vous.
 Mais ces lieux et cela ne s'accoutument guères
 Allons dans la maison débrouiller ces mystères,
 Payer à notre ami ses soins officieux,
 Et rendre grâce au ciel, qui fait tout pour le mieux.

FIN DE L'ÉCOLE DES FEMMES.

LA CRITIQUE DE L'ÉCOLE DES FEMMES,

COMÉDIE EN UN ACTE.

1663

A LA REINE MÈRE.

MADAME

Je sais bien que Votre Majesté n'a que faire de toutes nos dedicaces, et que ces prétendus devoirs dont on lui dit élégamment qu'on s'acquitte envers elle, sont des hommages, à dire vrai, dont elle nous dispenserait très volontiers. Mais je ne laisse pas d'avoir l'audace de lui dedier *la Critique de l'Ecole des Femmes*, et je n'ai pu refuser cette petite occasion de pouvoir témoigner ma joie à Votre Majesté sur cette heureuse convalescence qui redonne à nos vœux la plus grande et la meilleure princesse du monde, et nous promet en elle de longues années d'une sante vigoureuse. Comme chacun regarde les choses du côté de ce qui le touche, je me réjouis, dans cette allégresse générale, de pouvoir encore obtenir l'honneur de divertir Votre Majesté, elle, Madame, qui prouve si bien que la véritable dévotion n'est point contraire aux honnêtes divertissements qui de ses hautes pensées et de ses importantes occupations, descend si humainement dans le plaisir de nos spectacles et ne dédaigne pas de tira de cette meme bouche dont elle prie si bien Dieu. Je flatte, dis-je, mon esprit de l'esperance de cette gloire, j'en attends le moment avec toutes les impatiences du monde, et quand je jouirai de ce bonheur, ce sera la plus grande joie que puisse recevoir,

MADAME,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le tres-humble, très-obéissant et très-fidèle serviteur et sujet,

J.-B P. MOLIERE.

PERSONNAGES

URANUS.

ÉLISE.

CLIMÈNE

LE MARQUIS

DORINTE ou LE CHEVALIER.

LYSIDAS, poète.

GALOPIN, laquais

La scène est à Paris, dans la maison d'Uranus.

SCÈNE PREMIÈRE.

URANIE, ÉLISE

URANIE. Quoi ! cousine, personne ne t'est venu rendre visite ?

ÉLISE. Personne du monde

URANIE. Vraiment, voilà qui m'étonne, que nous ayons été seules l'une et l'autre tout aujourd'hui.

ÉLISE. Cela m'étonne aussi, car ce n'est guère notre coutume, et votre maison, Dieu merci, est le refuge ordinaire de tous les laicants de la cour.

URANIE. L'après-dînée, à dire vrai, m'a semblé fort longue.

ÉLISE. Et moi, je l'ai trouvée fort courte.

URANIE. C'est que les beaux esprits, cousine, aiment la solitude.

ÉLISE. Ah ! très-humble servante au bel esprit ; vous savez que ce n'est pas là que je vise

URANIE. Pour moi, j'aime la compagnie, je l'avoue.

ÉLISE. Je l'aime aussi, mais je l'aime choisie, et la quantité de sortes de visites qu'il vous faut essayer parmi les autres est cause bien souvent que je prends plaisir d'être seule

URANIE. La délicatesse est trop grande de ne pouvoir souffrir que des gens tiés

ÉLISE. Et la complaisance est trop générale de souffrir indifféremment toutes sortes de personnes.

URANIE. Je goûte ceux qui sont raisonnables, et me divertis des extravagants.

ÉLISE. Ma foi ! les extravagants ne vont guère loin sans vous ennuyer, et la plupart de ces gens-là ne sont plus plaisants dès la seconde visite. Mais, à propos d'extravagants, ne voulez-vous pas me défaire de votre marquis incommode ? Pensez-vous me le laisser toujours sur les bras, et que je puisse durer à ses turlupinades perpétuelles ?

URANIE. Ce langage est à la mode, et l'on le tourne en plaisanterie à la cour

ÉLISE. Tant pis pour ceux qui le font et qui se tuent tout le jour à parler ce jargon obscur. La belle chose de faire entrer, aux conversations du Louvre, de vieilles équivoques ramassées parmi les boues des halles et de la place Maubert ! La jolie façon de plusanter pour des courtisans, et qu'un homme montre d'esprit lorsqu'il vient vous dire : Madame, vous êtes dans la place Royale, et tout le monde vous voit de trois

lieues de Paris, car chacun vous voit de bon œil; à cause que Bonneuil est un village à trois lieues d'ici! Cela n'est-il pas bien galant et bien spirituel? Et ceux qui trouvent ces belles rencontres n'ont-ils pas lieu de s'en glorifier?

URANIE. On ne dit pas cela comme une chose spirituelle, et la plupart de ceux qui affectent ce langage savent bien eux-mêmes qu'il est ridicule.

ÉLISE. Tant pis encore, de prendre peine à dire des sottises et d'être mauvais plaisants de dessein formé. Je les en tiens moins excusables; et si j'en étois juge, je sais bien à quoi je condamnerois tous ces messieurs les turlupins.

URANIE. Laissons cette matière qui t'échauffe un peu trop, et disons que Dorante vient bien tard, à mon avis, pour le souper que nous devons faire ensemble.

ÉLISE. Peut-être l'a-t-il oublié, et que...

SCÈNE II.

URANIE, ÉLISE, GALOPIN.

GALOPIN. Voilà Climène, madame, qui vient ici pour vous voir.

URANIE. Eh! mon Dieu! quelle visite!

ÉLISE. Vous vous plaigniez d'être seule; aussi le ciel vous en punit.

URANIE. Vite, qu'on aille dire que je n'y suis pas.

GALOPIN. On a déjà dit que vous y étiez.

URANIE. Et qui est le sot qui l'a dit?

GALOPIN. Moi, madame.

URANIE. Diantre soit le petit vilain! Je vous apprendrai bien à faire vos réponses de vous-même.

GALOPIN. Je vais lui dire, madame, que vous voulez être sortie.

URANIE. Arrêtez, animal, et la laissez monter, puisque la sottise est faite.

GALOPIN. Elle parle encore à un homme dans la rue.

URANIE. Ah! cousin, que cette visite m'embarrasse à l'heure qu'il est!

ÉLISE. Il est vrai que la dame est un peu embarrassante de son naturel, j'ai toujours eu pour elle une furieuse aversion; et, n'en déplaise à sa qualité, c'est la plus sotte bête qui se soit mêlée de raisonner.

URANIE. L'épithète est un peu forte.

ÉLISE. Allez, allez, elle mérite bien cela, et quelque chose de plus, si on lui faisait justice. Est-ce qu'il y a une personne qui soit plus véritablement qu'elle ce qu'on

appelle précieuse, à prendre le mot dans sa plus mauvaise signification?

URANIE.
ÉLISE.

Elle se defend bien de ce nom, pourtant.

Il est vrai. Elle se défend du nom, mais non pas de la chose; car enfin elle l'est depuis les pieds jusqu'à la tête, et la plus grande façonnière du monde. Il semble que tout son corps soit démonté, et que les mouvements de ses hanches, de ses épaules et de sa tête n'aillent que par ressorts. Elle affecte toujours un ton de voix languissant et niais, fait la moue pour montrer une petite bouche, et roule les yeux pour les faire paroître grands.

URANIE.
ÉLISE.

Doucement donc. Si elle venoit à entendre...

Point, point, elle ne monte pas encore. Je me souviens toujours du soir qu'elle eut envie de voir Damon, sur la réputation qu'on lui donne et les choses que le public a vues de lui. Vous connoissez l'homme, et sa naturelle paresse à soutenir la conversation. Elle l'avoit invité à souper comme bel esprit, et jamais il ne parut si sot parmi une demi-douzaine de gens à qui elle avoit fait fête de lui, et qui le regardoient avec de grands yeux comme une personne qui ne devoit pas être faite comme les autres. Ils pensoient tous qu'il étoit là pour defrayer la compagnie de bons mots; que chaque parole qui sortoit de sa bouche devoit être extraordinaire; qu'il devoit faire des impromptus sur tout ce qu'on disoit, et ne demander à boire qu'avec une pointe. Mais il les trompa fort par son silence; et la dame fut aussi mal satisfaite de lui que je le fus d'elle.

URANIE.
ÉLISE.

Tais-toi. Je vais la recevoir à la porte de la chambre.

Encore un mot. Je voudrois bien la voir mariée avec le marquis dont nous avons parlé. Le bel assemblage que ce seroit d'une précieuse et d'un tur-lupin!

URANIE.

Veux-tu te taire? la voici.

SCÈNE III.

CLIMÈNE, URANIE, ELISE, GALOPIN.

URANIE.
CLIMÈNE

Vraiment, c'est bien tard que...

Eh! de grâce, ma chère, faites-moi vite donner un siège

URANIE à Galopin

Un fauteuil promptement.

CLIMÈNE

Ah! mon Dieu!

URANIE.

Qu'est-ce donc?

CLIMÈNE.

Je n'en puis plus.

- URANIE. Qu'avez-vous?
- CLIMÈNE. Le cœur me manque.
- URANIE. Sont-ce vapeurs qui vous ont pris?
- CLIMÈNE. Non.
- URANIE. Voulez-vous qu'on vous délace?
- CLIMÈNE. Mon Dieu! non. Ah!
- URANIE. Quel est donc votre mal? et depuis quand vous a-t-il pris?
- CLIMÈNE. Il y a plus de trois heures, et je l'ai rapporté du Palais-Royal.
- URANIE. Comment?
- CLIMÈNE. Je viens de voir, pour mes péchés, cette méchante rapsodie de l'École des Femmes. Je suis encore en défaillance du mal de cœur que cela m'a donné, et je pense que je n'en reviendrai de quinze jours.
- ÉLISE. Voyez un peu comme les maladies arrivent sans qu'on y songe!
- URANIE. Je ne sais pas de quel tempérament nous sommes, ma cousine et moi; mais nous fûmes avant-hier à la même pièce, et nous en revînmes toutes deux saines et gaillardes.
- CLIMÈNE. Quoi! vous l'avez vue?
- URANIE. Oui; et écouter d'un bout à l'autre.
- CLIMÈNE. Et vous n'en avez pas été jusques aux convulsions, ma chère?
- URANIE. Je ne suis pas si délicate, Dieu merci; et je trouve, pour moi, que cette comédie seroit plutôt capable de guérir les gens que de les rendre malades.
- CLIMÈNE. Ah! mon Dieu! que dites vous là? Cette proposition peut-elle être avancée par une personne qui ait du revenu en sens commun? Peut-on impunément, comme vous faites, rompre en visière à la raison? Et dans le vrai de la chose, est-il un esprit si affamé de plaisanterie qu'il puisse tâter des sadoisies dont cette comédie est assaisonnée? Pour moi, je vous avoue que je n'ai pas trouvé le moindre grain de sel dans tout cela. *Les enfants par l'oreille* m'ont paru d'un goût détestable; *la tarte à la crème* m'a affadi le cœur, et j'ai pensé vomir *au potage*.
- ÉLISE. Mon Dieu! que tout cela est dit élégamment! J'aurois cru que cette pièce étoit bonne; mais madame a une éloquence si persuasive, elle tourne les choses d'une manière si agréable, qu'il faut être de son sentiment malgré qu'on en ait.
- URANIE. Pour moi, je n'ai pas tant de complaisance; et, pour dire ma pensée, je tiens cette comédie une des plus plaisantes que l'auteur ait produites.

CLIMÈNE. Ah! vous me faites pitié de parler ainsi, et je ne saurois vous souffrir cette obscurité de discernement. Peut-on, ayant de la vertu, trouver de l'agrement dans une pièce qui tient sans cesse la pudeur en alarme, et salit à tout moment l'imagination?

ÉLISE. Les jolies façons de parler que voilà! Que vous êtes, madame, une rude joueuse en critique, et que je plains le pauvre Molière de vous avoir pour ennemie!

CLIMÈNE. Croyez-moi, ma chère, corrigez de bonne foi votre jugement, et pour votre honneur n'allez point dire par le monde que cette comédie vous ait plu.

URANIE. Moi, je ne sais pas ce que vous y avez trouvé qui blesse la pudeur.

CLIMÈNE. Hélas! tout; et je mets en fait qu'une honnête femme ne la sauroit voir sans confusion, tant j'y ai découvert d'ordures et de saletés.

URANIE. Il faut donc que pour les ordures vous ayez des lumières que les autres n'ont pas; car, pour moi, je n'y en ai point vu.

CLIMÈNE. C'est que vous ne voulez pas y en avoir vu, assurément; car enfin toutes ces ordures, Dieu merci, y sont à visage découvert. Elles n'ont pas la moindre enveloppe qui les couvre, et les yeux les plus hardis sont effrayés de leur nudité.

ÉLISE. Ah!

CLIMÈNE. Hai, hai, hai!

URANIE. Mais encore, s'il vous plaît, marquez-moi une de ces ordures que vous dites.

CLIMÈNE. Hélas! est-il nécessaire de vous les marquer?

URANIE. Oui. Je vous demande seulement un endroit qui vous ait fort choquée.

CLIMÈNE. En faut-il d'autre que la scène de cette Agnès, lorsqu'elle dit ce que l'on lui a pris?

URANIE. Eh bien! que trouvez-vous là de sale?

CLIMÈNE. Ah!

URANIE. De grâce

CLIMÈNE. Fi!

URANIE. Mais encore?

CLIMÈNE. Je n'ai rien à vous dire.

URANIE. Pour moi, je n'y entends point de mal.

CLIMÈNE. Tant pis pour vous

URANIE. Tant mieux plutôt, ce me semble. Je regarde les choses du côté qu'on me les montre, et ne les tourne point pour y chercher ce qu'il ne faut pas voir.

CLIMÈNE. L'honnêteté d'une femme...

URANIE. L'honnêteté d'une femme n'est pas dans les grimaces. Il sied mal de vouloir être plus sage que

celles qui sont sages ; l'affectation en cette matière est pire qu'en toute autre, et je ne vois rien de si ridicule que cette délicatesse d'honneur qui prend tout en mauvaise part, donne un sens criminel aux plus innocentes paroles et s'offense de l'ombre des choses. Croyez-moi, celles qui font tant de façons n'en sont pas estimées plus femmes de bien ; au contraire, leur sévérité mystérieuse et leurs grimaces affectées irritent la censure de tout le monde contre les actions de leur vie. On est ravi de découvrir ce qu'il peut y avoir à redire ; et, pour tomber dans l'exemple, il y avoit l'autre jour des femmes à cette comédie, vis-à-vis de la loge où nous étions, qui, par les mines qu'elles affectèrent durant toute la pièce, leurs détournements de tête et leurs cachements de visage, firent dire de tous côtés cent sottises de leur conduite, que l'on n'auroit pas dites sans cela ; et quelque un même des laquais cria tout haut qu'elles étoient plus chastes des oreilles que de tout le reste du corps.

CLIMÈNE.

Enfin il faut être aveugle dans cette pièce et ne pas faire semblant d'y voir les choses.

URANIE.

Il ne faut pas y vouloir voir ce qui n'y est pas.

CLIMÈNE.

Ah ! je soutiens encore un coup que les saletés y crèvent les yeux.

URANIE.

Et moi, je ne demeure pas d'accord de cela.

CLIMÈNE.

Quoi ! la pudeur n'est pas visiblement blessée par ce que dit Agnès dans l'endroit dont nous parlons ?

URANIE.

Non, vraiment. Elle ne dit pas un mot qui de soi ne soit fort honnête ; et si vous voulez entendre dessous quelque autre chose, c'est vous qui faites l'ordure et non pas elle, puisqu'elle parle seulement d'un ruban qu'on lui a pris.

CLIMÈNE.

Ah ! ruban tant qu'il vous plaira ; mais ce *le* où elle s'arrête n'est pas mis pour des prunes. Il vient sur ce *le* d'étranges pensées. Ce *le* scandalise furieusement ; et quoi que vous puissiez dire, vous ne sauriez défendre l'insolence de ce *le*.

ÉLISE.

Il est vrai, ma cousine, je suis pour madame contre ce *le*. Ce *le* est insolent au dernier point, et vous avez tort de défendre ce *le*.

CLIMÈNE.

Il a une obscénité qui n'est pas supportable.

ÉLISE.

Comment dites-vous ce mot-là, madame ?

CLIMÈNE.

Obscénité, madame.

ÉLISE.

Ah ! mon Dieu ! obscénité. Je ne sais ce que ce mot veut dire, mais je le trouve le plus joli du monde.

CLIMÈNE.

Enfin, vous voyez comme votre sang prend mon parti.

- URANIE. Eh! mon Dieu! c'est une causeuse qui ne dit pas ce qu'elle pense. Ne vous y fiez pas beaucoup, si vous m'en voulez croire.
- ÉLISE. Ah! que vous êtes méchante de me vouloir rendre suspecte à madame! Voyez un peu où j'en serois, si elle alloit croire ce que vous dites! Serois-je si malheureuse, madame, que vous eussiez de moi cette pensée?
- CLIMÈNE. Non, non. Je ne m'arrête pas à ses paroles, et je vous crois plus sincère qu'elle ne dit.
- ÉLISE. Ah! que vous avez bien raison, madame, et que vous me rendez justice, quand vous croirez que j'en trouve la plus engageante personne du monde, que j'entre dans tous vos sentiments, et suis charmée de toutes les expressions qui sortent de votre bouche!
- CLIMÈNE. Hélas! je parle sans affectation
- ÉLISE. On le voit bien, madame, et que tout est naturel en vous. Vos paroles, le ton de votre voix, vos regards, vos pas, votre action et votre ajustement ont je ne sais quel air de qualité qui enchante les gens. Je vous étudie des yeux et des oreilles, et je suis si remplie de vous que je tâche d'être votre singe et de vous contrefaire en tout
- CLIMÈNE. Vous vous moquez de moi, madame.
- ÉLISE. Pardonnez-moi, madame. Qui voudroit se moquer de vous?
- CLIMÈNE. Je ne suis pas un bon modèle, madame.
- ÉLISE. Oh! que si, madame
- CLIMÈNE. Vous me flattez, madame.
- ÉLISE. Point du tout, madame.
- CLIMÈNE. Épargnez-moi, s'il vous plaît, madame.
- ÉLISE. Je vous épargne aussi, madame, et je ne dis pas la moitié de ce que je pense, madame
- CLIMÈNE. Ah! mon Dieu! bisons la, de grâce; vous me jetteriez dans une confusion épouvantable (A Uranie) Enfin nous voilà deux contre vous, et l'opiniâtreté sied si mal aux personnes spirituelles...

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, CLIMÈNE, URANIE, ÉLISE, GALOPIN.

GALOPIN à la porte de la chambre Arrêtez, s'il vous plaît, monsieur.

LE MARQUIS. Tu ne me connois pas, sans doute.

GALOPIN. Si fait, je vous connois; mais vous n'entrerez pas

LE MARQUIS. Ah! que de bruit, petit laquais!

GALOPIN. Cela n'est pas bien de vouloir entrer malgré les gens.

LE MARQUIS. Je veux voir ta maîtresse.
 GALOPIN. Elle n'y est pas, vous dis-je.
 LE MARQUIS. La voilà dans la chambre.
 GALOPIN. Il est vrai, la voilà; mais elle n'y est pas.
 URANIE. Qu'est-ce donc qu'il y a là?
 LE MARQUIS. C'est votre laquais, madame, qui fait le sot.
 GALOPIN. Je lui dis que vous n'y êtes pas, madame, et il ne veut pas laisser d'entrer.
 URANIE. Et pourquoi dire à monsieur que je n'y suis pas?
 GALOPIN. Vous me grondâtes l'autre jour de lui avoir dit que vous y étiez.
 URANIE. Voyez cet insolent! Je vous prie, monsieur, de ne pas croire ce qu'il dit. C'est un petit écervelé qui vous a pris pour un autre.
 LE MARQUIS. Je l'ai bien vu, madame, et, sans votre respect, je lui aurois appris à connoître les gens de qualité.
 ÉLISE. Ma cousine vous est fort obligée de cette déférence.
 URANIE à Galopin. Un siege donc, impertinent!
 GALOPIN. N'en voila-t-il pas un?
 URANIE. Approchez-le.

(Galopin pousse le siege rudement, et sort.)

SCENE V.

LE MARQUIS, CLIMÈNE, URANIE, ÉLISE.

LE MARQUIS. Votre petit laquais, madame, a du mépris pour ma personne.
 ÉLISE. Il auroit tort, sans doute.
 LE MARQUIS. C'est peut-être que je paye l'intérêt de ma mauvaise mine. (Il rit.) Hai, hai, hai, hai!
 ÉLISE. L'âge le rendra plus éclairé en honnêtes gens.
 LE MARQUIS. Sur quoi en citez-vous, mesdames, lorsque je vous ai interrompues?
 URANIE. Sur la comédie de l'École des Femmes.
 LE MARQUIS. Je ne fais que d'en sortir.
 CLIMÈNE. Eh bien! monsieur, comment la trouvez-vous, s'il vous plaît?
 LE MARQUIS. Tout a fait impertinente.
 CLIMÈNE. Ah! que j'en suis ravie!
 LE MARQUIS. C'est la plus méchante chose du monde. Comment, diable! à peine ai-je pu trouver place. J'ai pensé être étouffé à la porte, et jamais on ne m'a tant marché sur les pieds. Voyez comme mes canons et mes rubans en sont ajustés, de grâce.
 ÉLISE. Il est vrai que cela crie vengeance contre l'École des Femmes, et que vous la condamnez avec justice.

LE MARQUIS. Il ne s'est jamais fait, je pense, une si méchante comédie.

URANIE. Ah ! voici Dorante que nous attendions.

SCÈNE VI.

DORANTE, CLIMÈNE, URANIE, ÉLISE, LE MARQUIS.

DORANTE. Ne bougez pas, de grâce, et n'interrompez point votre discours. Vous êtes là sur une matière qui, depuis quatre jours, fait presque l'entretien de toutes les maisons de Paris, et jamais on n'a rien vu de si plaisant que la diversité des jugements qui se font là-dessus, car enfin, j'ai oui condamner cette comédie à certaines gens par les mêmes choses que j'ai vu d'autres estimer le plus.

URANIE. Voilà monsieur le marquis qui en dit force mal.

LE MARQUIS. Il est vrai. Je la trouve détestable, morbleu ! détestable, du dernier détestable, ce qu'on appelle détestable.

DORANTE. Et moi, mon cher marquis, je trouve le jugement détestable.

LE MARQUIS. Quoi ! chevalier, est-ce que tu prétends soutenir cette pièce ?

DORANTE. Oui, je prétends la soutenir.

LE MARQUIS. Parbleu ! je la garantis détestable !

DORANTE. La caution n'est pas bourgeois. Mais, marquis, par quelle raison, de grâce, cette comédie est-elle ce que tu dis ?

LE MARQUIS. Pourquoi elle est détestable ?

DORANTE. Oui.

LE MARQUIS. Elle est détestable parce qu'elle est détestable.

DORANTE. Après cela il n'y a plus rien à dire, voilà son procès fait. Mais encore, instruis-nous, et nous dis les défauts qui y sont.

LE MARQUIS. Que sais-je, moi ? je ne me suis pas seulement donné la peine de l'écouter. Mais enfin je sais bien que je n'ai jamais rien vu de si méchant, Dieu me damne ; et Dorlas, contre qui j'étois, a été de mon avis.

DORANTE. L'autorité est belle, et te voilà bien appuyé.

LE MARQUIS. Il ne faut voir que les continuel éclats de rire que le parterre y fait ; je ne veux point d'autre chose pour témoigner qu'elle ne vaut rien.

DORANTE. Tu es donc, marquis, de ces messieurs du bel air qui ne veulent pas que le parterre ait du sens commun, et qui seroient fâchés d'avoir ri avec lui, fut-ce de la meilleure chose du monde ? Je vis l'autre

jour sur le théâtre un de nos amis qui se rendit ridicule par là. Il écouta toute la pièce avec un sérieux le plus sombre du monde, et tout ce qui égayait les autres ridoit son front. A tous les éclats de risée il haussoit les épaules et regardoit le parterre en pitié; et quelquefois aussi, le regardant avec dépit, il lui disoit tout haut : *Ris donc, parterre, ris donc*. Ce fut une seconde comédie que le chagrin de notre ami. Il la donna en galant homme à toute l'assemblée, et chacun demeura d'accord qu'on ne pouvoit pas mieux jouer qu'il fit. Apprends, marquis, je te prie, et les autres aussi, que le bon sens n'a point de place déterminée à la comédie; que la différence du demi-louis d'or et de la pièce de quinze sols ne fait rien du tout au bon goût; que debout et assis l'on peut donner un mauvais jugement; et qu'enfin, à le prendre en general, je me fie ois assez à l'approbation du parterre, par la raison qu'entre ceux qui le composent il y en a plusieurs qui sont capables de juger d'une pièce selon les règles, et que les autres en jugent par la bonne façon d'en juger, qui est de se laisser prendre aux choses, et de n'avoir ni prévention aveugle, ni complaisance affectée, ni délicatesse ridicule.

LE MARQUIS.

Te voilà donc, chevalier, le défenseur du parterre? Parbleu! je m'en rejouis, et je ne manquerai pas de l'avertir que tu es de ses amis. Hai, hai, hai, hai, hai!

DORANTE.

Ris tant que tu voudras. Je suis pour le bon sens, et ne saurois souffrir les ebullitions du cerveau de nos marquis de Mascarille. J'enrage de voir de ces gens qui se traduisent en ridicule, malgré leur qualité; de ces gens qui decident toujours et parlent hardiment de toutes choses sans s'y connoître; qui, dans une comédie, se récrieront aux méchants endroits, et ne branleront pas à ceux qui sont bons; qui, voyant un tableau ou écoutant un concert de musique, blâment de même et louent tout à contresens, prennent par où ils peuvent les termes de l'art qu'ils attrapent, et ne manquent jamais de les estropier et de les mettre hors de place. Eh! morbleu, messieurs, taisez-vous! Quand Dieu ne vous a pas donné la connoissance d'une chose, n'apprêtez point à rire à ceux qui vous entendent parler, et songez qu'en ne disant mot on croira peut-être que vous êtes d'habiles gens.

LE MARQUIS.

Parbleu! chevalier, tu le prends là...

DORANTE.

Mon Dieu! marquis, ce n'est pas à toi que je parle; c'est à une douzaine de messieurs qui désho-

norent les gens de cour par leurs manières extravagantes, et font croire parmi le peuple que nous nous ressemblons tous. Pour moi, je m'en veux justifier le plus qu'il me sera possible, et je les dauberai tant en toutes rencontres qu'à la fin ils se rendront sages.

LE MARQUIS. Dis-moi un peu, chevalier, crois-tu que *Lysandre* ait de l'esprit?

DORANTE. Oui, sans doute, et beaucoup.

URANIE. C'est une chose qu'on ne peut pas nier.

LE MARQUIS. Demandez-lui ce qu'il lui semble de l'École des Femmes : vous verrez qu'il vous dira qu'elle ne lui plaît pas.

DORANTE. Eh ! mon Dieu ! il y en a beaucoup que le trop d'esprit gâte, qui voient mal les choses à force de lumière, et même qui seroient bien fâchés d'être de l'avis des autres pour avoir la gloire de décider.

URANIE. Il est vrai. Notre ami est de ces gens-là, sans doute. Il veut être le premier de son opinion, et qu'on attende par respect son jugement. Toute approbation qui marche avant la sienne est un attentat sur ses lumières, dont il se venge hautement en prenant le contraire parti. Il veut qu'on le consulte sur toutes les affaires d'esprit ; et je suis sûre que si l'auteur lui eût montré sa comédie avant que de la faire voir au public, il l'eût trouvée la plus belle du monde.

LE MARQUIS. Et que direz-vous de la marquise Araminte, qui la publie partout pour épouvantable, et dit qu'elle n'a pu jamais souffrir les ordures dont elle est pleine?

DORANTE. Je dirai que cela est digne du caractère qu'elle a pris, et qu'il y a des personnes qui se rendent ridicules pour vouloir avoir trop d'honneur. Bien qu'elle ait de l'esprit, elle a suivi le mauvais exemple de celles qui, étant sur le retour de l'âge, veulent remplacer de quelque chose ce qu'elles voient qu'elles perdent, et prétendent que les grimaces d'une pruderie scrupuleuse leur tiendront lieu de jeunesse et de beauté. Celle-ci pousse l'affaire plus avant qu'aucune, et l'habileté de son scrupule découvre des salètes où jamais personne n'en avoit vu. On tient qu'il va, ce scrupule, jusques à défigurer notre langue, et qu'il n'y a point presque de mots dont la sévérité de cette dame ne veuille retrancher ou la tête ou la queue, pour les syllabes deshonnêtes qu'elle y trouve.

URANIE. Vous êtes bien fou, chevalier.

LE MARQUIS. Enfin, chevalier, tu crois défendre la comédie en faisant la satire de ceux qui la condamnent ?

- DORANTE.** Non pas ; mais je tiens que cette dame se scandalise à tort...
- ÉLISE.** Tout beau , monsieur le chevalier ; il pourroit y en avoir d'autres qu'elle qui seroient dans les mêmes sentimens.
- DORANTE.** Je sais bien que ce n'est pas vous , au moins , et que , lorsque vous avez vu cette représentation...
- ÉLISE.** Il est vrai ; mais j'ai changé d'avis ; (montrant Climène) et madame sait appuyer le sien par des raisons si convaincantes qu'elle m'a entraînée de son côté.
- DORANTE à Climène.** Ah ! madame , je vous demande pardon ; et , si vous le voulez , je me dedirai , pour l'amour de vous , de tout ce que j'ai dit.
- CLIMÈNE.** Je ne veux pas que ce soit pour l'amour de moi , mais pour l'amour de la raison ; car enfin cette pièce , à le bien prendre , est tout à fait indéfendable , et je ne co çois pas. .
- URANIE.** Ah ! voici l'auteur , monsieur Lysidas. Il vient tout à propos pour cette matière. Monsieur Lysidas , prenez un siège vous-même , et vous mettez là.

SCÈNE VII.

LYSIDAS, CLIMÈNE, URANIE, ÉLISE, DORANTE,
LE MARQUIS.

- LYSIDAS.** Madame , je viens un peu tard ; mais il m'a fallu lire ma pièce chez madame la marquise dont je vous avois parlé , et les louanges qui lui ont été données m'ont retenu une heure de plus que je ne croyois.
- ÉLISE.** C'est un grand charme que les louanges pour arrêter un auteur.
- URANIE.** Asseyez-vous donc , monsieur Lysidas ; nous lirons votre pièce après souper.
- LYSIDAS.** Tous ceux qui étoient là doivent venir à sa première représentation , et m'ont promis de faire leur devoir comme il faut.
- URANIE.** Je le crois. Mais , encore une fois , asseyez-vous , s'il vous plaît. Nous sommes ici sur une matière que je serai bien aise que nous pussions.
- LYSIDAS.** Je pense , madame , que vous retiendrez aussi une loge pour ce jour-là.
- URANIE.** Nous verrons. Poursuivons , de grâce , notre discours.
- LYSIDAS.** Je vous donne avis , madame , qu'elles sont presque toutes retenues.
- URANIE.** Voilà qui est bien. Enfin , j'avois besoin de vous ,

lorsque vous êtes venu, et tout le monde étoit ici contre moi.

ÉLISE à Uranie, montrant Dorante. Il s'est mis de votre côté; mais maintenant (montrant Climène) qu'il sait que madame est à la tête du parti contraire, je pense que vous n'avez qu'à chercher un autre secours.

CLIMÈNE. Non, non. Je ne voudrois pas qu'il fit mal sa cour auprès de madame votre cousine, et je permets à son esprit d'être du parti de son cœur.

DORANTE. Avec cette permission, madame, je prendrai la hardiesse de me défendre.

URANIE. Mais, auparavant, sachons un peu les sentiments de monsieur Lysidas.

LYSIDAS. Sur quoi, madame?

URANIE. Sur le sujet de l'école des Femmes.

LYSIDAS. Ah! ah!

DORANTE. Que vous en semble?

LYSIDAS. Je n'ai rien à dire là-dessus; et vous savez qu'entre nous autres auteurs nous devons parler des ouvrages les uns des autres avec beaucoup de circonspection.

DORANTE. Mais encore, entre nous, que pensez-vous de cette comédie?

LYSIDAS. Moi, monsieur?

URANIE. De bonne foi, dites-nous votre avis.

LYSIDAS. Je la trouve fort belle.

DORANTE. Assurément?

LYSIDAS. Assurément. Pourquoi non? N'est-elle pas en effet la plus belle du monde?

DORANTE. Hon, hon! vous êtes un méchant diable, monsieur Lysidas; vous ne dites pas ce que vous pensez?

LYSIDAS. Pardonnez-moi.

DORANTE. Mon Dieu! je vous connois. Ne dissimulons point.

LYSIDAS. Moi, monsieur?

DORANTE. Je vois bien que le bien que vous dites de cette pièce n'est que par honnêteté, et que, dans le fond du cœur, vous êtes de l'avis de beaucoup de gens qui la trouvent mauvaise.

LYSIDAS. Hai, hai, hai!

DORANTE. Avouez, ma foi! que c'est une méchante chose que cette comédie.

LYSIDAS. Il est vrai qu'elle n'est pas approuvée par les connoisseurs.

LE MARQUIS. Ma foi! chevalier, tu en tiens, et te voilà payé de ta raillerie. Ah, ah, ah, ah, ah!

DORANTE. Pousse, mon cher marquis, pousse.

LE MARQUIS. Tu vois que nous avons les savants de notre côté.

DORANTE. Il est vrai; le jugement de monsieur Lysidas est

quelque chose de considérable ; mais monsieur Lysidas veut bien que je ne me rende pas pour cela ; et puisque j'ai bien l'audace de me défendre (montrant Climène) contre les sentiments de madame, il ne trouvera pas mauvais que je combatte les siens.

ÉLISE. Quoi ! vous voyez contre vous madame, monsieur le marquis et monsieur Lysidas, et vous osez résister encore ? Fi ! que cela est de mauvaise grâce.

CLIMÈNE. Voilà qui me confond, pour moi, que des personnes raisonnables se puissent mettre en tête de donner protection aux sottises de cette pièce.

LE MARQUIS. Dieu me damne ! madame, elle est misérable depuis le commencement jusqu'à la fin.

DORANTE. Cela est bientôt dit, marquis. Il n'est rien plus aisé que de trancher ainsi, et je ne vois aucune chose qui puisse être à couvert de la souveraineté de tes décisions.

LE MARQUIS. Parbleu ! tous les autres comédiens qui étoient là pour la voir en ont dit tous les maux du monde.

DORANTE. Ah ! je ne dis plus mot ; tu as raison, marquis. Puisque les autres comédiens en disent du mal, il faut les en croire assurément ; ce sont tous gens éclairés, et qui parlent sans intérêt. Il n'y a plus rien à dire, je me rends.

CLIMÈNE. Rendez-vous ou ne vous rendez pas, je sais fort bien que vous ne me persuaderez point de souffrir les immodesties de cette pièce, non plus que les satires desobligeantes qu'on y voit contre les femmes.

URANIE. Pour moi, je me garderai bien de m'en offenser et de prendre rien sur mon compte de tout ce qui s'y dit. Ces sortes de satires tombent directement sur les mœurs, et ne frappent les personnes que par réflexion. N'allons point nous appliquer nous-mêmes les traits d'une censure générale, et profitons de la leçon, si nous pouvons, sans faire semblant qu'on parle à nous. Toutes les peintures ridicules qu'on expose sur les théâtres doivent être regardées sans chagrin de tout le monde ; ce sont miroirs publics où il ne faut jamais témoigner qu'on se voie, et c'est se taxer hautement d'un défaut que se scandaliser qu'on le reprenne.

CLIMÈNE. Pour moi, je ne parle pas de ces choses par la part que j'y puisse avoir, et je pense que je vis d'un air dans le monde à ne pas craindre d'être cherchée dans les peintures qu'on fait là des femmes qui se gouvernent mal.

ÉLISE. Assurément, madame, on ne vous y cherchera

point. Votre conduite est assez connue, et ce sont de ces sortes de choses qui ne sont contestées de personne.

URANIE à Climène. Aussi, madame, n'ai-je rien dit qui aille à vous, et mes paroles, comme les satires de la comédie, demeurent dans la thèse générale.

CLIMÈNE. Je n'en doute pas, madame. Mais enfin passons sur ce chapitre. Je ne sais pas de quelle façon vous recevez les injures qu'on dit à notre sexe dans un certain endroit de la pièce; et, pour moi, je vous avoue que je suis dans une colère épouvantable de voir que cet auteur impertinent nous appelle *des animaux*.

URANIE. Ne voyez-vous pas que c'est un ridicule qu'il fait parler?

DORANTE. Et puis, madame, ne savez-vous pas que les injures des amants n'offensent jamais; qu'il est des amours emportés aussi bien que des doucereux, et qu'en de pareilles occasions les paroles les plus étranges, et quelque chose de pis encore, se prennent bien souvent pour des marques d'affection par celles mêmes qui les reçoivent?

ÉLISE. Dites tout ce que vous voudrez, je ne saurois digérer cela, non plus que *le potage et la tarte à la crème*, dont madame a parlé tantôt

LE MARQUIS. Ah! ma foi! oui, *tarte à la crème*! voilà ce que j'avois remarqué tantôt; *tarte à la crème*! Que je vous suis obligé, madame, de m'avoir fait souvenir de *tarte à la crème*! Y a-t-il assez de pommes en Normandie pour *tarte à la crème*? *Tarte à la crème*! morbleu! *tarte à la crème*!

DORANTE. Eh bien! que veux-tu dire? *Tarte à la crème*!

LE MARQUIS. Parbleu! *tarte à la crème*, chevalier.

DORANTE. Mais encore?

LE MARQUIS. *Tarte à la crème*!

DORANTE. Dis-nous un peu tes raisons.

LE MARQUIS. *Tarte à la crème*!

URANIE. Mais il faut expliquer sa pensée, ce me semble.

LE MARQUIS. *Tarte à la crème*, madame!

URANIE. Que trouvez-vous là à redire.

LE MARQUIS. Moi, rien. *Tarte à la crème*!

URANIE. Ah! je le quitte.

ÉLISE. Monsieur le marquis s'y prend bien et vous bourre de la belle manière. Mais je voudrois bien que monsieur Lysidas voulût les achever et leur donner quelques petits coups de sa façon.

LYSIDAS. Ce n'est pas ma coutume de rien blâmer, et je suis

assez indulgent pour les ouvrages des autres. Mais, enfin, sans choquer l'amitié que monsieur le chevalier témoigne pour l'auteur, on m'avouera que ces sortes de comédies ne sont pas proprement des comédies, et qu'il y a une grande différence de toutes ces bagatelles à la beauté des pièces sérieuses. Cependant tout le monde donne là dedans aujourd'hui; on ne court plus qu'à cela, et l'on voit une solitude effroyable aux grands ouvrages lorsque des sottises ont tout Paris. Je vous avoue que le cœur m'en saigne quelquefois, et cela est honteux pour la France.

CLIMÈNE.

Il est vrai que le goût des gens est étrangement gâté là-dessus et que le siècle s'encanaille furieusement.

ÉLISE.

Celui-là est joli encore, s'encanaille! Est-ce vous qui l'avez inventé, madame?

CLIMÈNE.

Eh?

ÉLISE.

Je m'en suis bien doutée.

DORANTE.

Vous croyez donc, monsieur Lysidas, que tout l'esprit et toute la beauté sont dans les poèmes sérieux, et que les pièces comiques sont des niaiseries qui ne méritent aucune louange?

URANIE.

Ce n'est pas mon sentiment, pour moi. La tragédie, sans doute, est quelque chose de beau quand elle est bien touchée; mais la comédie a ses charmes, et je tiens que l'une n'est pas moins difficile à faire que l'autre.

DORANTE.

Assurement, madame; et quand, pour la difficulté, vous mettriez un peu plus du côté de la comédie, peut-être que vous ne vous abuseriez pas. Car enfin, je trouve qu'il est bien plus aisé de se guinder sur de grands sentiments, de braver en vers la fortune, d'accuser les destins et dire des injures aux dieux, que d'entrer comme il faut dans le ridicule des hommes et de rendre agréablement sur le théâtre les défauts de tout le monde. Lorsque vous peignez des héros, vous faites ce que vous voulez; ce sont des portraits à plaisir où l'on ne cherche point de ressemblance, et vous n'avez qu'à suivre les traits d'une imagination qui se donne l'essor et qui souvent laisse le vrai pour attraper le merveilleux. Mais lorsque vous peignez les hommes, il faut peindre d'après nature; on veut que ces portraits ressemblent, et vous n'avez rien fait si vous n'y faites reconnoître les gens de votre siècle. En un mot, dans les pièces sérieuses, il suffit, pour n'être point blâmé, de dire des choses qui soient de bon sens et bien écrites; mais ce n'est pas assez dans les autres, il y faut plaisanter; et c'est

une étrange entreprise que celle de faire rire les honnêtes gens.

CLIMÈNE. Je crois être du nombre des honnêtes gens ; et cependant je n'ai pas trouvé le mot pour rire dans tout ce que j'ai vu.

LE MARQUIS. Ma foi ! ni moi non plus.

DORANTE. Pour toi, marquis, je ne m'en étonne pas ; c'est que tu n'y as point trouvé de turlupinades.

LYSIDAS. Ma foi ! monsieur, ce qu'on y rencontre ne vaut guère mieux, et toutes les plaisanteries y sont assez froides, à mon avis.

DORANTE. La cour n'a pas trouvé cela.

LYSIDAS. Ah ! monsieur, la cour !

DORANTE. Achevez, monsieur Lysidas. Je vois bien que vous voulez dire que la cour ne se connoît pas à ces choses ; et c'est le refuge ordinaire de vous autres messieurs les auteurs, dans le mauvais succès de vos ouvrages, que d'accuser l'injustice du siècle et le peu de lumière des courtisans. Sachez, s'il vous plaît, monsieur Lysidas, que les courtisans ont d'aussi bons yeux que d'autres ; qu'on peut être habile avec un point de Venise et des plumes aussi bien qu'avec une per-ruque courte et un petit rabat uni ; que la grande épreuve de toutes vos comedies, c'est le jugement de la cour ; que c'est son goût qu'il faut étudier pour trouver l'art de réussir, qu'il n'y a point de lieu où les décisions soient si justes, et, sans mettre en ligne de compte tous les gens savants qui y sont, que, du simple bon sens naturel et du commerce de tout le beau monde, on s'y fait une manière d'esprit qui, sans comparaison, juge plus finement des choses que tout le savoir enronille des pédants.

URANIN. Il est vrai que, pour peu qu'on y demeure, il vous passe là tous les jours assez de choses devant les yeux pour acquérir quelque habitude de les connoître, et surtout pour ce qui est de la bonne et mauvaise plaisanterie.

DORANTE. La cour a quelques ridicules, j'en demeure d'accord, et je suis, comme on voit, le premier à les fronder ; mais, ma foi ! il y en a un grand nombre parmi les beaux esprits de profession, et si l'on joue quelques marquis, je trouve qu'il y a bien plus de quoi jouer les auteurs, et que ce seroit une chose plaisante à mettre sur le théâtre que leurs grimaces savantes et leurs raffinements ridicules, leur vicieuse coutume d'assassiner les gens de leurs ouvrages, leur friandise de louanges, leurs ménagements de pensées,

leur trafic de réputation, et leurs ligues offensives et défensives, aussi bien que leurs guerres d'esprit et leurs combats de prose et de vers.

LYSIDAS. N'olière est bien heureux, monsieur, d'avoir un protecteur aussi chaud que vous. Mais enfin, pour venir au fait, il est question de savoir si la pièce est bonne, et je m'offre d'y montrer partout cent défauts visibles.

URANIE. C'est une étrange chose de vous autres messieurs les poètes, que vous condamnerez toujours les pièces où tout le monde court et ne disiez jamais du bien que de celles où personne ne va ; vous montrez pour les unes une haine invincible, et pour les autres une tendresse qui n'est pas concevable.

DORANTE. C'est qu'il est généreux de se ranger du côté des affligés

URANIE. Mais, de grâce, monsieur Lysidas, faites-nous voir ces défauts dont je ne me suis point aperçue.

LYSIDAS. Ceux qui possèdent Aristote et Horace voient d'abord, madame, que cette comédie pèche contre toutes les règles de l'art.

URANIE. Je vous avoue que je n'ai aucune habitude avec ces messieurs-là et que je ne sais point les règles de l'art.

DORANTE. Vous êtes de plaisantes gens avec vos règles dont vous embarrassez les ignorants et nous étourdissez tous les jours. Il semble, à vous ouïr parler, que ces règles de l'art soient les plus grands mystères du monde ; et cependant ce ne sont que quelques observations aisées que le bon sens a faites sur ce qui peut ôter le plaisir que l'on prend à ces sortes de poèmes ; et le même bon sens qui a fait autrefois ces observations les fait aisément tous les jours sans le secours d'Horace et d'Aristote. Je voudrais bien savoir si la grande règle de toutes les règles n'est pas de plaire, et si une pièce de théâtre qui a attrapé son but n'a pas suivi un bon chemin. Veut-on que tout un public s'abuse sur ces sortes de choses et que chacun n'y soit pas juge du plaisir qu'il y prend ?

URANIE. J'ai remarqué une chose de ces messieurs-là ; c'est que ceux qui parlent le plus des règles et qui les savent mieux que les autres font des comédies que personne ne trouve belles.

DORANTE. Et c'est ce qui marque, madame, comme on doit s'arrêter peu à leurs disputes embarrassées. Car enfin, si les pièces qui sont selon les règles ne plaisent pas et que celles qui plaisent ne soient pas selon les règles, il faudroit, de nécessité, que les règles eus-

sont été mal faites. Moquons-nous donc de cette chicane où ils veulent assujettir le goût du public, et ne consultons dans une comédie que l'effet qu'elle fait sur nous. Laissons-nous aller de bonne foi aux choses qui nous prennent par les entrailles, et ne cherchons point de raisonnements pour nous empêcher d'avoir du plaisir.

URANIE. Pour moi, quand je vois une comédie, je regarde seulement si les choses me touchent ; et, lorsque je m'y suis bien divertie, je ne vais point demander si j'ai eu tort et si les règles d'Aristote me défendoient de rire.

DORANTE. C'est justement comme un homme qui auroit trouvé une sauce excellente et qui voudroit examiner si elle est bonne sur les préceptes du Cuisinier françois.

URANIE. Il est vrai ; et j'admire les raffinements de certaines gens sur des choses que nous devons sentir par nous-mêmes.

DORANTE. Vous avez raison, madame, de les trouver étranges, tous ces raffinements mystérieux ; car enfin, s'ils ont lieu, nous voilà réduits à ne nous plus croire ; nos propres sens seront esclaves en toutes choses, et, jusques au manger et au boire, nous n'oserons plus trouver rien de bon sans le congé de messieurs les experts.

LYSIDAS. Enfin, monsieur, toute votre raison c'est que l'École des Femmes a plu, et vous ne vous souciez point qu'elle ne soit pas dans les règles, pourvu...

DORANTE. Tout beau, monsieur Lysidas, je ne vous accorde pas cela. Je dis bien que le grand art est de plaire, et que cette comédie ayant plu à ceux pour qui elle est faite, je trouve que c'est assez pour elle et qu'elle doit peu se soucier du reste ; mais, avec cela, je soutiens qu'elle ne pèche contre aucune des règles dont vous parlez. Je les ai lues, Dieu merci, autant qu'un autre, et je serois voir aisément que peut-être n'avons-nous point de pièce au théâtre plus régulière que celle-là.

ÉLISE. Courage, monsieur Lysidas ! nous sommes perdus si vous reculez.

LYSIDAS. Quoi ! monsieur, la protase, l'építase et la péri-pétie. .

DORANTE. Ah ! monsieur Lysidas, vous nous assommez avec vos grands mots. Ne paraissez point si savant, de grâce, humanisez votre discours et parlez pour être entendu. Pensez-vous qu'un nom grec donne plus de poids à vos raisons ? et ne trouveriez-vous pas qu'il fût aussi beau de dire l'exposition du sujet que la

protase, le nœud que l'épîtase, et le dénouement que la péripétie?

LYSIDAS. Ce sont termes de l'art dont il est permis de se servir. Mais, puisque ces mots blessent vos oreilles, je m'expliquerai d'une autre façon, et je vous prie de répondre positivement à trois ou quatre choses que je vais dire. Peut-on souffrir une pièce qui pèche contre le nom propre des pièces de théâtre? Car enfin, le nom de poëme dramatique vient d'un mot grec qui signifie agir, pour montrer que la nature de ce poëme consiste dans l'action, et dans cette comédie-ci il ne se passe point d'actions, et tout consiste en des recits que vient faire ou Agnès ou Horace.

LE MARQUIS. Ah! ah! chevalier.

CLIMÈNE. Voilà qui est spirituellement remarqué, et c'est prendre le fin des choses

LYSIDAS. Est-il rien de si peu spirituel, ou, pour mieux dire, rien de si bas que quelques mots où tout le monde rit, et surtout celui des *enfants par l'oreille*?

CLIMÈNE. Fort bien.

ÉLISE. Ah!

LYSIDAS. La scène du valet et de la servante au dedans de la maison n'est-elle pas d'une longueur ennuyeuse et tout à fait impertinente?

LE MARQUIS. Cela est vrai.

CLIMÈNE. Assurement.

ÉLISE. Il a raison.

LYSIDAS. Arnolphe ne donne-t-il pas trop librement son argent à Horace? Et puisque c'est le personnage ridicule de la pièce, falloit-il lui faire faire l'action d'un honnête homme?

LE MARQUIS. Bon. La remarque est encore bonne.

CLIMÈNE. Admirable.

ÉLISE. Merveilleuse.

LYSIDAS. Le sermon et les Maximes ne sont-ils pas des choses ridicules et qui choquent même le respect que l'on doit à nos mystères?

LE MARQUIS. C'est bien dit.

CLIMÈNE. Voilà parler comme il faut.

ÉLISE. Il ne se peut rien de mieux.

LYSIDAS. Et ce monsieur de la Souche, enfin, qu'on nous fait un homme d'esprit et qui paroît si sérieux en tant d'endroits, ne devient-il point dans quelque chose de trop comique et de trop outré au cinquième acte, lorsqu'il explique à Agnès la violence de son amour avec ces roulements d'yeux extravagants, ces sou-

pires ridicules et ces larmes niaises qui font rire tout le monde ?

LE MARQUIS. Morbleu ! merveille.

CLIMÈNE. Miracle !

ÉLISE. Vivat , monsieur Lysidas.

LYSIDAS. Je laisse cent mille autres choses , de peur d'être ennuyeux.

LE MARQUIS. Parbleu ! chevalier , te voilà mal ajusté.

DORANTE. Il faut voir.

LE MARQUIS. Tu as trouvé ton homme , ma foi !

DORANTE. Peut-être.

LE MARQUIS. Réponds , réponds , réponds , réponds.

DORANTE. Volontiers. Il...

LE MARQUIS. Réponds donc , je te prie.

DORANTE. Laisse-moi donc faire. Si .

LE MARQUIS. Parbleu ! je te délie de répondre.

DORANTE. Oui , si tu parles toujours.

CLIMÈNE. De grâce , écoutons ses raisons.

DORANTE. Premièrement , il n'est pas vrai de dire que toute la pièce n'est qu'en récits. On y voit beaucoup d'actions qui se passent sur la scène ; et les recits eux-mêmes y sont des actions suivant la constitution du sujet , d'autant qu'ils sont tous faits innocemment , ces recits , à la personne interessee , qui , par là , entre à tous coups dans une confusion à rejoindre les spectateurs , et prend , à chaque nouvelle , toutes les mesures qu'il peut pour se parer du malheur qu'il craint.

URANIE. Pour moi , je trouve que la beauté du sujet de l'École des Femmes consiste dans cette confidence perpétuelle , et ce qui me paroît assez plaisant , c'est qu'un homme qui a de l'esprit , et qui est averti de tout par une innocente qui est sa maîtresse et par un étourdi qui est son rival , ne puisse avec cela éviter ce qui lui arrive

LE MARQUIS. Bagatelle , bagatelle.

CLIMÈNE. Foible réponse.

ÉLISE. Mauvaises raisons.

DORANTE. Pour ce qui est des *enfants par l'oreille* , ils ne sont plaisants que par réflexion à Arnolphe , et l'auteur n'a pas mis cela pour être de soi un bon mot , mais seulement pour une chose qui caractérise l'homme et peint d'autant mieux son extravagance , puisqu'il rapporte une sottise triviale qu'a dite Agnès comme la chose la plus belle du monde et qui lui donne une joie inconcevable.

LE MARQUIS. C'est mal répondre.

CLIMÈNE. Cela ne satisfait point.

ÉLISE. C'est ne rien dire.

DORANTE. Quant à l'argent qu'il donne librement, outre que la lettre de son meilleur ami lui est une caution suffisante, il n'est pas incompatible qu'une personne soit ridicule en de certaines choses et honnête homme en d'autres. Et, pour la scène d'Alain et de Georgette dans le logis, que quelques-uns ont trouvée longue et froide, il est certain qu'elle n'est pas sans raison, et de même qu'Arnolphe se trouve attrapé pendant son voyage par la pure innocence de sa maîtresse, il demeure au retour longtemps à sa porte par l'innocence de ses valets, afin qu'il soit partout puni par les choses qu'il a cru faire la sûreté de ses précautions.

LE MARQUIS. Voilà des raisons qui ne valent rien.

CLIMÈNE. Tout cela ne fait que blanchir.

ÉLISE. Cela fait pitié.

DORANTE. Pour le discours moral que vous appelez un sermon, il est certain que de vrais dévots qui l'ont ouï n'ont pas trouvé qu'il choquât ce que vous dites; et sans doute que ces paroles d'*enfer* et de *chaudières bouillantes* sont assez justifiées par l'extravagance d'Arnolphe et par l'innocence de celle à qui il parle. Et quant au transport amoureux du cinquième acte, qu'on accuse d'être trop outre et trop comique, je voudrais bien savoir si ce n'est pas faire la satire des amants, et si les honnêtes gens même et les plus sérieux, en de pareilles occasions, ne font pas des choses...

LE MARQUIS. Ma foi! chevalier, tu serois mieux de te taire.

DORANTE. Fort bien. Mais enfin si nous nous regardions nous-mêmes quand nous sommes bien amoureux...

LE MARQUIS. Je ne veux pas seulement t'écouter.

DORANTE. Écoute-moi si tu veux. Est-ce que dans la violence de la passion ..

LE MARQUIS. La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la. (Il chante.)

DORANTE. Quoi!...

LE MARQUIS. La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la.

DORANTE. Je ne sais pas si...

LE MARQUIS. La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la.

URANIE. Il me semble que...

LE MARQUIS. La, la, la, lare, la, la, la, la, la, la, la, la, la.

URANIE. Il se passe des choses assez plaisantes dans notre dispute. Je trouve qu'on en pourroit bien faire une petite comédie, et que cela ne seroit pas trop mal à la queue de l'École des Femmes.

- DORANTE.** Vous avez raison.
- LE MARQUIS.** Parbleu ! chevalier, tu jouerois là dedans un rôle qui ne te seroit pas avantageux.
- DORANTE.** Il est vrai , marquis
- CLIMÈNE.** Pour moi , je souhaiterois que cela se fît, pourvu qu'on traitât l'affaire comme elle s'est passée.
- ÉLISE.** Et moi, je fournirois de bon cœur mon personnage.
- LYSIDAS.** Je ne refuserois pas le mien, que je pense.
- URANIE.** Puisque chacun en seroit content, chevalier, faites un mémoire de tout et le donnez à Molière, que vous connoissez, pour le mettre en comédie.
- CLIMÈNE.** Il n'auroit garde, sans doute, et ce ne seroit pas des vers à sa louange.
- URANIE.** Point, point, je connois son humeur ; il ne se soucie pas qu'on fronde ses pièces, pourvu qu'il y vienne du monde.
- DORANTE.** Oui ; mais quel dénoûment pourroit-il trouver à ceci ? car il ne sauroit y avoir ni mariage, ni reconnaissance, et je ne sais point par où l'on pourroit faire finir la dispute.
- URANIE.** Il faudroit rêver quelque incident pour cela.

SCÈNE VIII.

CLIMÈNE, URANIE, ÉLISE, DORANTE, LE MARQUIS,
LYSIDAS, GALOPIN.

- GALOPIN.** Madame, on a servi sur table.
- DORANTE.** Ah ! voilà justement ce qu'il faut pour le dénoûment que nous cherchions, et l'on ne peut rien trouver de plus naturel. On disputera fort et ferme de part et d'autre comme nous avons fait, sans que personne se rende ; un petit laquais viendra dire qu'on a servi, on se lèvera, et chacun ira souper.
- URANIE.** La comédie ne peut pas mieux finir, et nous ferons bien d'en demeurer là.

FIN DE LA CRITIQUE DE L'ÉCOLE DES FEMMES.

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES,

COMÉDIE EN UN ACTE

1663

PERSONNAGES.

MOLIÈRE, marquis ridicule.
BRÉCOURT, homme de qualité.
DE LA GRANGE, marquis ridicule.
DU CROISY, poète.
LA THORILLIÈRE, marquis fâcheux.
BÉJART, homme qui fait le nécessaire.
Mademoiselle DU PARC, marquise faconnière.
Mademoiselle BÉJART, prude
Mademoiselle DE BRIE, sage coquette
Mademoiselle MOLIÈRE, satirique spirituelle
Mademoiselle DU CROISY, peste douceuse.
Mademoiselle HERVÉ, servante précieuse
QUATRE NECESSAIRES

La scène est à Versailles, dans la salle de la comédie

SCÈNE PREMIÈRE.

**MOLIÈRE, BRÉCOURT, LA GRANGE, DU CROISY,
MESDEMOISELLES DU PARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE,
DU CROISY, HERVÉ.**

MOLIÈRE seul, parlant à ses camarades qui sont derrière le théâtre. Allons donc, messieurs et mesdames; vous moquez-vous avec votre longueur, et ne voulez-vous pas tous venir ici? La peste soit des gens! Holà, oh! monsieur de Brécourt!

BRÉCOURT derrière le théâtre. Quoi?

MOLIÈRE. Monsieur de la Grange!

LA GRANGE derrière le théâtre. Qu'est-ce?

MOLIÈRE. Monsieur du Croisy!

DU CROISY derrière le théâtre. Plait-il?

MOLIERE. Mademoiselle du Parc !

MADemoisELLE DU PARC derrière le théâtre Eh bien ?

MOLIERE. Mademoiselle Béjart !

MADemoisELLE BÉJART derrière le théâtre Qu'y a-t-il ?

MOLIERE. Mademoiselle de Brie !

MADemoisELLE DE BRIE derrière le théâtre. Que veut-on ?

MOLIERE. Mademoiselle du Croisy !

MADemoisELLE DU CROISY derrière le théâtre. Qu'est-ce que c'est ?

MOLIERE. Mademoiselle Hervé !

MADemoisELLE HERVÉ derrière le théâtre. On y va !

MOLIERE. Je crois que je deviendrai fou avec tous ces gens-ci. Eh ! (Brécourt la Grange, du Croisy entrent.) Têtebleu ! messieurs, me voulez-vous faire enrager aujourd'hui ?

BRECOURT. Que voulez-vous qu'on fasse ? Nous ne savons pas nos rôles, et c'est nous faire enrager vous-même que de nous obliger à jouer de la sorte.

MOLIERE. Ah ! les étranges animaux à conduire que des comédiens ! (Mademoiselles Béjart, du Parc, de Brie, Molière, du Croisy et Hervé arrivent.)

MADemoisELLE BÉJART. Eh bien ! nous voilà. Que prétendez-vous faire ?

MADemoisELLE DU PARC. Quelle est votre pensée ?

MADemoisELLE DE BRIE. De quoi est-il question ?

MOLIERE. De grâce, mettons-nous ici ; et puisque nous voilà tous habillés et que le roi ne doit venir de deux heures, employons ce temps à répéter notre affaire, et voir la manière dont il faut jouer les choses.

LA GRANGE. Le moyen de jouer ce qu'on ne sait pas ?

MADemoisELLE DU PARC. Pour moi, je vous déclare que je ne me souviens pas d'un mot de mon personnage.

MADemoisELLE DE BRIE. Je sais bien qu'il me faudra souffler le mien d'un bout à l'autre.

MADemoisELLE BÉJART. Et moi, je me prépare fort à tenir mon rôle à la main.

MADemoisELLE MOLIERE. Et moi aussi.

MADemoisELLE HERVÉ. Pour moi, je n'ai pas grand'chose à dire.

MADemoisELLE DU CROISY. Ni moi non plus ; mais avec cela je ne répondrais pas de ne point manquer.

DU CROISY. J'en voudrais être quitte pour dix pistoles.

BRECOURT. Et moi, pour vingt bons coups de fouet, je vous assure.

MOLIERE. Vous voilà tous bien malades d'avoir un méchant rôle à jouer ! Et que feriez-vous donc si vous étiez en ma place ?

MADemoisELLE BÉJART. Qui, vous ? Vous n'êtes pas à plaindre ; car, ayant fait la pièce, vous n'avez pas peur d'y manquer.

MOLIÈRE.

Et n'ai-je à craindre que le manquement de mémoire ? Ne comptez-vous pour rien l'inquiétude d'un succès qui ne regarde que moi seul ? Et pensez-vous que ce soit une petite affaire que d'exposer quelque chose de comique devant une assemblée comme celle-ci, que d'entreprendre de faire rire des personnes qui nous impriment le respect et ne rient que quand ils veulent ? Est-il auteur qui ne doive trembler lorsqu'il en vient à cette épreuve ? Et n'est-ce pas à moi de dire que je voudrois en être quitte pour toutes les choses du monde ?

MADemoisELLE BÉJART. Si cela vous faisoit trembler, vous prendriez mieux vos précautions, et n'auriez pas entrepris en huit jours ce que vous avez fait.

MOLIÈRE. Le moyen de m'en défendre, quand un roi me l'a commandé ?

MADemoisELLE BÉJART. Le moyen ? Une respectueuse excuse fondée sur l'impossibilité de la chose dans le peu de temps qu'on vous donne ; et tout autre, en votre place, ménageroit mieux sa réputation, et se seroit bien gardé de se commettre comme vous faites. Où en seriez-vous, je vous prie, si l'affaire réussit mal, et quel avantage pensez-vous qu'en prendront tous vos ennemis ?

MADemoisELLE DE BRIE. En effet, il falloit s'excuser avec respect envers le roi, ou demander du temps davantage.

MOLIÈRE. Mon Dieu, mademoiselle, les rois n'aiment rien tant qu'une prompte obéissance, et ne se plaisent point du tout à trouver des obstacles. Les choses ne sont bonnes que dans le temps qu'ils les souhaitent, et leur en vouloir reculer le divertissement est en ôter pour eux toute la grâce. Ils veulent des plaisirs qui ne se fassent point attendre, et les moins préparés leur sont toujours les plus agréables. Nous ne devons jamais nous regarder dans ce qu'ils désirent de nous ; nous ne sommes que pour leur plaire, et, lorsqu'ils nous ordonnent quelque chose, c'est à nous à profiter vite de l'envie où ils sont. Il vaut mieux s'acquitter mal de ce qu'ils nous demandent que de ne s'en acquitter pas assez tôt ; et, si l'on a la honte de n'avoir pas bien réussi, on a toujours la gloire d'avoir obéi vite à leurs commandements. Mais songeons à répéter, s'il vous plaît.

MADemoisELLE BÉJART. Comment prétendez-vous que nous fassions si nous ne savons pas nos rôles ?

MOLIÈRE. Vous les saurez, vous dis-je, et, quand même vous ne les sauriez pas tout à fait, pouvez-vous pas y sup-

pléter de votre esprit, puisque c'est de la prose et que vous savez votre sujet ?

MADemoiselle BÉJART. Je suis votre servante. La prose est pis encore que les vers

MADemoiselle MOLIERE. Voulez-vous que je vous dise, vous deviez faire une comédie où vous auriez joué tout seul.

MOLIERE. Taisez-vous, ma femme, vous êtes une bête.

MADemoiselle MOLIERE. Grand merci, monsieur mon mari. Voilà ce que c'est ! Le mariage change bien les gens, et vous ne m'auriez pas dit cela il y a dix-huit mois.

MOLIERE. Taisez-vous, je vous prie.

MADemoiselle MOLIERE. C'est une chose étrange qu'une petite cérémonie soit capable de nous ôter toutes nos belles qualités, et qu'un mari et un galant regardent la même personne avec des yeux si différents !

MOLIERE. Que de discours !

MADemoiselle MOLIERE. Ma foi, si je faisois une comédie, je la ferois sur ce sujet. Je justifierois les femmes de bien des choses dont on les accuse, et je ferois craindre aux maris la différence qu'il y a de leurs manières brusques aux civilites des galants.

MOLIERE. Ah ! laissons cela. Il n'est pas question de causer maintenant ; nous avons autre chose à faire

MADemoiselle BÉJART. Mais puisqu'on vous a commandé de travailler sur le sujet de la critique qu'on a faite contre vous, que n'avez-vous fait cette comédie des comédiens, dont vous nous avez parlé il y a longtemps ? C'étoit une affaire toute trouvée, et qui venoit fort bien à la chose, et d'autant mieux qu'ayant entrepris de vous peindre, ils vous ouvroient l'occasion de les peindre aussi, et que cela auroit pu s'appeler leur portrait à bien plus juste titre que tout ce qu'ils ont fait ne peut être appelé le vôtre. Car vouloir contrefaire un comédien dans un rôle comique, ce n'est pas le peindre lui-même, c'est peindre d'après lui les personnages qu'il représente, et se servir des mêmes traits et des mêmes couleurs qu'il est obligé d'employer aux différents tableaux des caractères ridicules qu'il imite d'après nature ; mais contrefaire un comédien dans des rôles sérieux, c'est le peindre par des défauts qui sont entièrement de lui, puisque ces sortes de personnages ne veulent ni les gestes ni les tons de voix ridicules dans lesquels on le reconnoît

MOLIERE. Il est vrai ; mais j'ai mes raisons pour ne le pas faire, et je n'ai pas cru, entre nous, que la chose en valût la peine ; et puis il falloit plus de temps pour

exécuter cette idée. Comme leurs jours de comédie sont les mêmes que les nôtres, à peine ai-je été les voir que trois ou quatre fois depuis que nous sommes à Paris ; je n'ai attrapé de leur manière de réciter que ce qui m'a d'abord sauté aux yeux, et j'aurois eu besoin de les étudier davantage pour faire des portraits bien ressemblants.

MADemoiselle du Parc. Pour moi, j'en ai reconnu quelques-uns dans votre bouche.

MADemoiselle de Brié. Je n'ai jamais oui parler de cela.

MOLIERE. C'est une idée qui m'avoit passé une fois par la tête, et que j'ai laissée là comme une bagatelle, une badinerie qui peut-être n'auroit pas fait rire.

MADemoiselle de Brié. Dites-la-moi un peu, puisque vous l'avez dite aux autres.

MOLIERE. Nous n'avons pas le temps maintenant.

MADemoiselle de Brié. Seulement deux mots.

MOLIERE. J'avois songé une comédie où il y auroit eu un porte, que j'aurois représenté moi-même, qui seroit venu pour offrir une pièce à une troupe de comédiens nouvellement arrivés de la campagne. — Avez-vous, auroit-il dit, des acteurs et des actrices qui soient capables de bien faire valoir un ouvrage ? car ma pièce est une pièce... — Eh ! monsieur, auroient répondu les comédiens, nous avons des hommes et des femmes qui ont été trouvés raisonnables partout où nous avons passé. — Et qui fait les rois parmi vous ? — Voilà un acteur qui s'en démêle parfois. — Qui, ce jeune homme bien fait ? Vous moquez-vous ? Il faut un roi qui soit gros et gras comme quatre ; un roi, morbleu ! qui soit entripaillé comme il faut ; un roi d'une vaste circonférence, et qui puisse remplir un trône de la belle manière. La belle chose qu'un roi d'une taille galante ! Voilà déjà un grand défaut, mais que je l'entende un peu réciter une douzaine de vers. Là-dessus le comédien auroit récité, par exemple, quelques vers du roi, de Nicomède :

Te le dirai-je, Araspe ! il m'a trop bien servi,
Augmentant mon pouvoir..

le plus naturellement qu'il lui auroit été possible. Et le poète : Comment ! vous appelez cela réciter ? C'est se railler ; il faut dire les choses avec emphase. Écoutez-moi. (Il contrefait Montfleury, comédien de l'hôtel de Bourgogne.)

Te le dirai-je, Araspe ! etc.

Voyez-vous cette posture ? Remarquez bien cela. La, appuyez comme il faut le dernier vers. Voilà ce qui attire l'approbation et fait faire le brouhaha. — Mais, monsieur, auroit répondu le comédien, il me semble qu'un roi qui s'entretient tout seul avec son capitaine des gardes parle un peu plus humainement, et ne prend guère ce ton de démoniaque. — Vous ne savez ce que c'est. Allez-vous-en reciter comme vous faites, vous verrez si vous ferez faire aucun *ah* ! Voyons un peu une scène d'amant et d'amaute. Là-dessus une comédienne et un comédien auroient fait une scène ensemble, qui est celle de Camille et de Curiaque :

Iras-tu, ma chère âme ? Et ce funeste honneur
Te plaît-il aux dépens de tout notre bonheur ?
Hélas ! je vois trop bien, etc...

tout de même que l'autre, et le plus naturellement qu'ils auroient pu. Et le poète aussitôt : Vous vous moquez, vous ne faites rien qui vaille, et voici comme il faut reciter cela. (Il imite mademoiselle de Beauchâteau, comédienne de l'hôtel de Bourgogne.)

Iras-tu, ma chère âme ? etc.
Non, je te connois mieux, etc.

Voyez-vous comme cela est naturel et passionné ? Admirez ce visage riant qu'elle conserve dans les plus grandes afflictions. Enfin voilà l'idée ; et il auroit parcouru de même tous les acteurs et toutes les actrices.

MADemoiselle de BRIE. Je trouve cette idée assez plaisante, et j'en ai reconnu là dès le premier vers. Continuez, je vous prie.

MOLIERE imitant Beauchâteau, comédien de l'hôtel de Bourgogne, dans les stances du Cid.

Percé jusques au fond du cœur, etc.

Et celui-ci, le reconnoîtrez-vous bien dans Pompée, de Sertorius ? (Il contrefait Hauteroche, comédien de l'hôtel de Bourgogne.)

L'inimitié qui règne entre les deux partis
N'y rend pas de l'honneur, etc.

MADemoiselle de BRIE. Je le reconnois un peu, je pense.

MOLIERE. Et celui-ci ? (Imitant de Villiers, comédien de l'hôtel de Bourgogne.)

Seigneur, Polybe est mort, etc.

MADemoiselle de BRIE. Oui, je sais qui c'est ; mais il y en a quelques-uns d'entre eux, je crois, que vous auriez peine à contrefaire.

MOLIÈRE.

Mon Dieu ! il n'y en a point qu'on ne pût attraper par quelque endroit, si je les avois bien étudiés. Mais vous me faites perdre un temps qui nous est cher. Songrons à nous, de grâce, et ne nous amusons point davantage à discourir (A la Grange) Vous, prenez garde à bien représenter avec moi votre rôle de marquis

MADemoiselle MOLIERE Toujours des marquis !

MOLIÈRE.

Oui, toujours des marquis. Que diable voulez-vous qu'on prenne pour un caractère agréable de théâtre ? Le marquis aujourd'hui est le plaisant de la comédie, et comme dans toutes les comédies anciennes on voit toujours un valet bouffon qui fait rire les auditeurs, de même, dans toutes nos pièces de maintenant, il faut toujours un marquis ridicule qui divertisse la compagnie

MADemoiselle BIZARD Il est vrai, on ne s'en sauroit passer.

MOLIÈRE

Pour vous, mademoiselle.

MADemoiselle DU PARC

Mon Dieu, pour moi, je m'acquitterai soit mal de mon personnage, et je ne sais pas pourquoi vous m'avez donné ce rôle de façonnière.

MOLIÈRE

Mon Dieu ! mademoiselle, voilà comme vous dissiez lorsque l'on vous donna celui de la Critique de l'École des Femmes, cependant vous vous en êtes acquittée à merveille, et tout le monde est demeuré d'accord qu'on ne peut pas mieux faire que vous avez fait. Croyez-moi, celui-ci ira de même, et vous le jouerez mieux que vous ne pensez

MADemoiselle DU PARC

Comment cela se pourroit-il faire ? car il n'y a point de personne au monde qui soit moins façonnière que moi

MOLIÈRE.

Cela est vrai, et c'est en quoi vous faites mieux voir que vous êtes excellente comédienne, de bien représenter un personnage qui est si contraire à votre humeur. Tâchez donc de bien prendre, tous, le caractère de vos rôles, et de vous figurer que vous êtes ce que vous représentez (A du Parc) Vous faites le porte, vous, et vous devez vous remplir de ce personnage, marquer cet air pudent qui se conserve parmi le commerce du beau monde, ce ton de voix sentencieux et cette exactitude de prononciation qui appuie sur toutes les syllabes, et ne laisse échapper aucune lettre de la plus sévère orthographe (A Bizard) Pour vous, vous faites un honnête homme de cour, comme vous avez déjà fait dans la Critique de l'École des Femmes, c'est-à-dire que vous devez prendre un air posé, un ton de voix naturel, et ges-

tiquler le moins qu'il vous sera possible. (A la Grange.) Pour vous, je n'ai rien à vous dire. (A mademoiselle Béjart.) Vous, vous représentez une de ces femmes qui, pourvu qu'elles ne fassent point l'amour, croient que tout le reste leur est permis; de ces femmes qui se retranchent toujours fierement sur leur prudence, regardent un chacun de haut en bas, et veulent que toutes les plus belles qualités que possèdent les autres ne soient rien en comparaison d'un misérable honneur dont personne ne se soucie. Ayez toujours ce caractère devant les yeux pour en bien faire les grimaces. (A mademoiselle de Brie) Pour vous, vous faites une de ces femmes qui pensent être les plus vertueuses du monde, pourvu qu'elles sauvent les apparences; de ces femmes qui croient que le péché n'est que dans le scandale; qui veulent conduire doucement les affaires qu'elles ont sur le pied d'attachement honnête, et appellent amis ce que les autres nomment galants. Entrez bien dans ce caractère (A mademoiselle Molière) Vous, vous faites le même personnage que dans la Critique, et je n'ai rien à vous dire, non plus qu'à mademoiselle du Parc. (A mademoiselle du Croisy) Pour vous, vous représentez une de ces personnes qui prêtent doucement des charités à tout le monde; de ces femmes qui donnent toujours le petit coup de langue en passant, et seroient bien fâchées d'avoir souffert qu'on eût dit du bien du prochain. Je crois que vous ne vous acquitterez pas mal de ce rôle. (A mademoiselle Hervé) Et pour vous, vous êtes la soubrette de la précieuse, qui se mêle de temps en temps dans la conversation, et attrape comme elle peut tous les termes de sa maîtresse. Je vous dis tous vos caractères, afin que vous vous les imprimiez fortement dans l'esprit. Commençons maintenant à répéter, et voyons comme cela ira. Ah! voici justement un fâcheux! il ne nous falloit plus que cela.

SCÈNE II.

LA THORILLIÈRE, MOLIERE, BRÉCOURT,
LA GRANGE, DU CROISY, MESDEMOISELLES DU PARC,
BÉJART, DE BRIE, MOLIERE, DU CROISY, HERVÉ.

LA THORILLIÈRE. Bonjour, monsieur Molière.

MOLIERE. Monsieur, votre serviteur. (A part.) La peste soit de l'homme!

LA THORILLIÈRE. Comment vous en va ?

MOLIÈRE. Fort bien, pour vous servir. (Aux actrices) Mésdemoiselles, ne...

LA THORILLIÈRE. Je viens d'un lieu où j'ai bien dit du bien de vous.

MOLIÈRE. Je vous suis obligé. (A part.) Que le diable t'emporte ! (Aux acteurs) Ayez un peu soin...

LA THORILLIÈRE. Vous jouez une pièce nouvelle aujourd'hui ?

MOLIÈRE. Oui, monsieur. (Aux actrices) N'oubliez pas...

LA THORILLIÈRE. C'est le roi qui vous l'a fait faire ?

MOLIÈRE. Oui, monsieur. (Aux acteurs) De grâce, songez...

LA THORILLIÈRE. Comment l'appellez-vous ?

MOLIÈRE. Oui, monsieur.

LA THORILLIÈRE. Je vous demande comment vous la nommez.

MOLIÈRE. Ah ! ma foi ! je ne sais (Aux actrices) Il faut, s'il vous plaît, que vous ..

LA THORILLIÈRE. Comment serez-vous habillés ?

MOLIÈRE. Comme vous voyez. (Aux acteurs) Je vous prie...

LA THORILLIÈRE. Quand commencerez-vous ?

MOLIÈRE. Quand le roi sera venu. (A part) Au diantre le questionneur !

LA THORILLIÈRE. Quand croyez-vous qu'il vienne ?

MOLIÈRE. La peste m'étouffe, monsieur, si je le sais.

LA THORILLIÈRE. Savez-vous point...

MOLIÈRE. Tenez, monsieur, je suis le plus ignorant homme du monde. Je ne sais rien de tout ce que vous pourrez me demander, je vous jure (A part) J'enrage ! Ce bourreau vient avec un air tranquille vous faire des questions, et ne se soucie pas qu'on ait en tête d'autres affaires.

LA THORILLIÈRE. Mésdemoiselles, votre serviteur.

MOLIÈRE. Ah ! bon, le voilà d'un autre côté.

LA THORILLIÈRE à mademoiselle du Croisy Vous voilà belle comme un petit ange Jouez-vous toutes deux aujourd'hui ?
(En regardant mademoiselle Hervé.)

MADemoisELLE DU CROISY Oui, monsieur.

LA THORILLIÈRE Sans vous la comédie ne vaudrait pas grand'chose.

MOLIÈRE bas, aux actrices Vous ne voulez pas faire en aller cet homme-là ?

MADemoisELLE DE BRIE à la Thorillière Monsieur, nous avons ici quelque chose à repeter ensemble.

LA THORILLIÈRE Ah ! parbleu ! je ne veux pas vous empêcher ; vous n'avez qu'à poursuivre.

MADemoisELLE DE BRIE. Mais . .

LA THORILLIÈRE. Non, non, je serois fâché d'incommoder personne Faites librement ce que vous avez à faire.

MADemoisELLE DE BRIE. Oui, mais...

LA THORILLIÈRE. Je suis homme sans cérémonie, vous dis-je, et vous pouvez répéter ce qui vous plaira.

MOLIÈRE. Monsieur, ces demoiselles ont peine à vous dire qu'elles souhaiteroient fort que personne ne fût ici pendant cette répétition.

LA THORILLIÈRE. Pourquoi ? il n'y a point de danger pour moi.

MOLIÈRE. Monsieur, c'est une coutume qu'elles observent, et vous aurez plus de plaisir quand les choses vous surprendront.

LA THORILLIÈRE. Je m'en vais donc dire que vous êtes prêts.

MOLIÈRE. Point du tout, monsieur, ne vous hâtez pas, de grâce.

SCÈNE III.

MOLIÈRE, BRÉCOURT, LA GRANGE.

DU CROISY, MESDEMOISELLES DU PARC, RÉJART, DE BRIE,
MOLIÈRE, DU CROISY, HÉRVE.

MOLIÈRE. Ah ! que le monde est plein d'impertinents ! Or sus, commençons. Figurez-vous donc, premièrement, que la scène est dans l'antichambre du roi ; car c'est un lieu où il se passe tous les jours des choses assez plaisantes. Il est aisé de faire venir là toutes les personnes qu'on veut, et on peut trouver des raisons même pour y autoriser la venue des femmes que j'introduis. La comédie s'ouvre par deux marquis qui se rencontrent (A la Grange.) Souvenez-vous bien, vous, de venir, comme je vous ai dit, là, avec cet air qu'on nomme le bel air, peignant votre perruque, et grondant une petite chanson entre vos dents. La, la, la, la, la, la Rangez-vous donc, vous autres, car il faut du terrain à deux marquis, et ils ne sont pas gens à tenir leur personne dans un petit espace. (A la Grange.) Allons, parlez.

LA GRANGE. « Bonjour, marquis. »

MOLIÈRE. Mon Dieu ! ce n'est point là le ton d'un marquis, il faut le prendre un peu plus haut ; et la plupart de ces messieurs affectent une manière de parler particulière pour se distinguer du commun : *Bonjour, marquis*. Recommencez donc.

LA GRANGE. « Bonjour, marquis.

MOLIÈRE. » Ah ! marquis, ton serviteur.

LA GRANGE. » Que fais-tu là ?

MOLIÈRE. » Parbleu ! tu vois ; j'attends que tous ces messieurs aient débouché la porte pour présenter là mon visage.

LA GRANGE. » Têtebleu ! quelle foule ! je n'ai garde de m'y

» aller frotter, et j'aime bien mieux entrer des der-
» nière.

MOLIÈRE. » Il y a là vingt gens qui sont fort assurés de n'en-
» trer point, et qui ne laissent pas de se presser et
» d'occuper toutes les avenues de la porte.

LA GRANGE. » Crions nos deux noms à l'huissier, afin qu'il nous
» appelle.

MOLIÈRE. » Cela est bon pour toi ; mais, pour moi, je ne
» veux pas être joué par Molière.

LA GRANGE. » Je pense pourtant, marquis, que c'est toi qu'il
» joue dans la Critique.

MOLIÈRE. » Moi ! je suis ton valet ; c'est toi-même en propre
» personne.

LA GRANGE. » Ah ! ma foi ! tu es bon de m'appliquer ton per-
» sonnage.

MOLIÈRE. » Parbleu ! je te trouve plaisant de me donner ce
» qui t'appartient.

LA GRANGE *riant*. » Ah ! ah ! ah ! c'est drôle.

MOLIÈRE *riant*. » Ah ! ah ! ah ! cela est bouffon.

LA GRANGE. » Quoi ! tu veux soutenir que ce n'est pas toi qu'on
» joue dans le marquis de la Critique ?

MOLIÈRE. » Il est vrai, c'est moi *Detestable, morbleu ! de-
» testable ! tarte à la crème ! C'est moi, c'est moi ;
» assurément, c'est moi.*

LA GRANGE. » Oui, parbleu ! c'est toi, tu n'as que faire de
» railler et, si tu veux, nous gagerons et verrons
» qui a raison des deux.

MOLIÈRE. » Et que veux-tu gager encore ?

LA GRANGE. » Je gage cent pistoles que c'est toi.

MOLIÈRE. » Et moi, cent pistoles que c'est toi.

LA GRANGE. » Cent pistoles comptant ?

MOLIÈRE. » Comptant. Quatre-vingt-dix pistoles sur Amyn-
» tas, et dix pistoles comptant.

LA GRANGE. » Je le veux.

MOLIÈRE. » Cela est fait.

LA GRANGE. » Ton argent court grand risque.

MOLIÈRE. » Le tien est bien aventuré.

LA GRANGE. » À qui nous en rapporter ?

MOLIÈRE à Brécourt. » Voici un homme qui nous jugera. Cheva-
» lier...

BRÉCOURT. » Quoi ?

MOLIÈRE. » Bon, voilà l'autre qui prend le ton de marquis ;
vous ai-je pas dit que vous faites un rôle où l'on
doit parler naturellement ?

BRÉCOURT. » Il est vrai.

MOLIÈRE. » Allons donc. « Chevalier...

BRÉCOURT. » Quoi ?

- MOLIÈRE.** » Juge-nous un peu sur une gageure que nous
» avons faite.
- BRÉCOURT.** » Et quelle?
- MOLIÈRE.** » Nous disputons qui est le marquis de la Critique
» de Molière; il gage que c'est moi, et moi je gage
» que c'est lui.
- BRÉCOURT.** » Et moi, je juge que ce n'est ni l'un ni l'autre.
» Vous êtes sous tous deux de vouloir vous appliquer
» ces sortes de choses; et voilà de quoi j'ouis l'autre
» jour se plaindre Molière, parlant à des personnes
» qui le chargeoient de même chose que vous. Il di-
» soit que rien ne lui donnoit du déplaisir comme
» d'être accusé de regarder quelqu'un dans les por-
» traits qu'il fait; que son dessein est de peindre les
» mœurs sans vouloir toucher aux personnes, et que
» tous les personnages qu'il représente sont des per-
» sonnages en l'air et des fantômes proprement, qu'il
» habille à sa fantaisie pour réjouir les spectateurs;
» qu'il seroit bien fâché d'y avoir jamais marqué qui
» que ce soit; et que, si quelque chose étoit capable
» de le dégoûter de faire des comédies, c'étoit les
» ressemblances qu'on y vouloit toujours trouver et
» dont ses ennemis tâchoient malicieusement d'ap-
» puyer la pensée, pour lui rendre de mauvais offices
» auprès de certaines personnes à qui il n'a jamais
» pensé. Et, en effet, je trouve qu'il a raison : car
» pourquoi vouloir, je vous prie, appliquer tous ses
» gestes et toutes ses paroles, et chercher à lui faire
» des affaires en disant hautement : Il joue un tel,
» lorsque ce sont des choses qui peuvent convenir à
» cent personnes? Comme l'affaire de la comédie est
» de représenter en général tous les défauts des
» hommes, et principalement des hommes de notre
» siècle, il est impossible à Molière de faire aucun
» caractère qui ne rencontre quelqu'un dans le monde;
» et s'il faut qu'on l'accuse d'avoir songé toutes les per-
» sonnes où l'on peut trouver les défauts qu'il peint,
» il faut, sans doute, qu'il ne fasse plus de comédies.
- MOLIÈRE.** » Ma foi! chevalier, tu veux justifier Molière et
» épargner notre ami que voilà.
- LA GRANDE.** » Point du tout; c'est toi qu'il épargne, et nous
» trouverons d'autres juges.
- MOLIÈRE.** » Soit. Mais, dis-moi, chevalier, crois-tu pas que
» ton Molière est épuisé maintenant et qu'il ne trou-
» vera plus de matière pour...
- BRÉCOURT.** » Plus de matière? Eh! mon pauvre marquis, nous
» lui en fournirons toujours assez, et nous ne pre-

MOUSNI

» nous guère le chemin de nous rendre sages pour
 » toi et ce qu'il fait et tout ce qu'il dit »
 Attendez Il faut marquer davantage tout cet en-
 droit. Ecoutez-le-moi dire un peu : Et qu'il ne trou-
 » vera plus de matière pour — Plus de matière ?
 » Eh ! mon pauvre marquis, nous lui en fournirons
 » toujours assez, et nous ne prenons guère le chemin
 » de nous rendre sages pour tout ce qu'il fait et tout
 » ce qu'il dit. Crois-tu qu'il ait épuisé dans ses co-
 » médies tout le ridicule des hommes ? Et, sans sortir
 » de la cour, n'a-t-il pas encore vingt caractères de
 » gens ou il n'a point touché ? N'a-t-il pas, par exem-
 » ple, ceux qui se font les plus grandes amitiés du
 » monde, et qui, le dos tourné, sont galanterie de
 » se déchirer l'un l'autre ? N'a-t-il pas ces adulateurs
 » et outrance, ces flatteurs insipides, qui n'assaison-
 » nent d'aucun sel les louanges qu'ils donnent, et dont
 » toutes les flatteries ont une douceur fade qui fait
 » mal au cœur à ceux qui les écoutent ? N'a-t-il pas
 » ces riches courtisans de la faveur, ces perfides
 » adorateurs de la fortune, qui vous encensent dans
 » la prospérité et vous accablent dans la disgrâce ?
 » N'a-t-il pas ceux qui sont toujours mécontents de
 » la cour, ces suivants inutiles, ces incommodes as-
 » sidus, ces gens, dis-je, qui, pour services, ne
 » peuvent compter que de l'importunité, et qui ven-
 » dent que l'on les récompense d'avoir obsédé le
 » prince dix ans durant ? N'a-t-il pas ceux qui cares-
 » sent également tout le monde, qui promènent leurs
 » civilités à droite et à gauche, et courent à tous
 » ceux qu'ils voient avec les mêmes embarras et
 » les mêmes protestations d'amitié ? — Monsieur,
 » votre très-humble serviteur. Monsieur, je suis tout
 » à votre service. Lenez-moi des vôtres, mon cher.
 » Faites état de moi, monsieur, comme du plus chaud
 » de vos amis. Mon Dieu, je suis ravi de vous em-
 » brasser. Ah ! monsieur, je ne vous voyois pas !
 » Faites-moi la grâce de m'employer. Soyez persuadé
 » que je suis entièrement à vous. Vous êtes l'homme
 » du monde que je révère le plus. Il n'y a personne
 » que j'honore et j'égale de vous. Je vous conjure de
 » le croire. Je vous supplie de n'en point douter.
 » Serviteur. Très-humble valet. — Va, va, marquis,
 » Molière aura toujours plus de sujets qu'il n'en
 » voudra, et tout ce qu'il a touché jusqu'ici n'est rien
 » que bagatelle au prix de ce qui reste. Voilà à peu
 » près comme cela doit être joué.

BRÉCOURT. C'est assez.

MOLIÈRE. Poursuivez.

BRÉCOURT. « Voici Climène et Élise. »

MOLIÈRE à mesdemoiselles du Parc et Molière. Là-dessus vous arriverez toutes deux. (A mademoiselle du Parc) Prenez bien garde, vous, à vous dehancher comme il faut et à bien faire des façons. Cela vous contraindra un peu ; mais qu'y faire ? Il faut parfois faire violence.

MADemoisELLE MOLIÈRE. « Certes, madame, je vous ai reconnue de loin, et j'ai bien vu à votre air que ce ne pouvoit être une autre que vous.

MADemoisELLE DU PARC. « Vous voyez. Je viens attendre ici la sortie d'un homme avec qui j'ai une affaire à démêler.

MADemoisELLE MOLIÈRE. « Et moi de même. »

MOLIÈRE. Mesdames, voilà des coffres qui vous serviront de fauteuils.

MADemoisELLE DU PARC. « Allons, madame, prenez place, s'il vous plaît.

MADemoisELLE MOLIÈRE. « Après vous, madame. »

MOLIÈRE. Bon Après ces petites ceremonies muettes, chacun prendra place et parlera assis, hors les marquis, qui tantôt se lèveront et tantôt s'assoieront, suivant leur inquiétude naturelle. « Parbleu ! chevalier, tu devrois faire prendre medecine à tes canons.

BRÉCOURT. « Comment ?

MOLIÈRE. « Ils se portent fort mal.

BRÉCOURT. « Serviteur à la turlupinade !

MADemoisELLE MOLIÈRE. « Mon Dieu ! madame, que je vous trouve le teint d'une blancheur éblouissante et les lèvres d'un couleur de feu surprenant !

MADemoisELLE DU PARC. « Ah ! que dites-vous là, madame ? ne me regardez point, je suis du dernier laid aujourd'hui.

MADemoisELLE MOLIÈRE. « Eh ! madame, levez un peu votre coiffe.

MADemoisELLE DU PARC. « Fi ! je suis épouvantable, vous dis-je, et je me fais peur à moi-même.

MADemoisELLE MOLIÈRE. « Vous êtes si belle !

MADemoisELLE DU PARC. « Point, point.

MADemoisELLE MOLIÈRE. « Montrez-vous

MADemoisELLE DU PARC. « Ah ! si donc, je vous prie !

MADemoisELLE MOLIÈRE. « De grâce.

MADemoisELLE DU PARC. « Mon Dieu non.

MADemoisELLE MOLIÈRE. « Si fait.

MADemoisELLE DU PARC. « Vous me désespérez.

MADemoisELLE MOLIÈRE. « Un moment.

MADemoisELLE DU PARC. « Hai.

MADMOISELLE MOLIERE. » Résolument vous vous montrerez. On
» ne peut point se passer de vous voir.

MADMOISELLE DU PARC. » Mon Dieu ! que vous êtes une étrange
» personne ! vous voulez furieusement ce que vous
» voulez...

MADMOISELLE MOLIERE. » Ah ! madame, vous n'avez aucun dés-
» avantage à paroître au grand jour, je vous jure ! Les
» méchantes gens qui assuroient que vous mettiez
» quelque chose ! Vraiment, je les démentirai bien
» maintenant.

MADMOISELLE DU PARC. » Hélas ! je ne sais pas seulement ce qu'on
» appelle mettre quelque chose Mais où vont ces
» dames ?

MADMOISELLE DE BRIE. » Vous voulez bien, mesdames, que nous
» vous donnions en passant la plus agréable nouvelle
» du monde ? Voilà monsieur Lysidas qui vient de
» nous avertir qu'on a fait une pièce contre Molière,
» que les grands comédiens vont jouer.

MOLIERE » Il est vrai, on me l'a voulu lire, et c'est un
» nomme Br Brou Brossaut qui l'a faite

DU CROISY. » Monsieur, elle est affichée sous le nom de Bour-
» sault, mais, à vous dire le secret, bien des gens
» ont mis la main à cet ouvrage, et l'on en doit con-
» cevoir une assez haute attente Comme tous les
» auteurs et tous les comédiens regardent Molière
» comme leur plus grand ennemi, nous nous sommes
» tous unis pour le desservir Chacun de nous a donné
» un coup de pinceau à son portrait, mais nous nous
» sommes bien gardés d'y mettre nos noms ; il lui
» auroit été trop glorieux de succomber, aux yeux du
» monde, sous les efforts de tout le Parnasse, et,
» pour rendre sa défaite plus ignominieuse, nous
» avons voulu choisir tout exprès un auteur sans ré-
» putation

MADMOISELLE DU PARC » Pour moi, je vous avoue que j'en ai
» toutes les joies imaginables

MOLIERE » Et moi aussi. Pâi la sambleu ! le railleur sera
» raille, il aura sui les doigts, ma foi !

MADMOISELLE DU PARC » Cela lui apprendra à vouloir satiriser
» tout Comment ! cet impertinent ne veut pas que
» les femmes aient de l'esprit ! Il condamne toutes nos
» expressions élevées et prétend que nous parlions
» toujours terre à terre !

MADMOISELLE DE BRIE » Le langage n'est rien, mais il censure
» tous nos attachements, quelque innocents qu'ils
» puissent être, et, de la façon qu'il en parle, c'est
» être criminelle que d'avoir du mérite.

MADemoiselle DU CROISY. » Cela est insupportable. Il n'y a pas
 » une femme qui puisse plus rien faire. Que ne laisse-
 » t-il en repos nos maris, sans leur ouvrir les yeux
 » et leur faire prendre garde à des choses dont ils
 » ne s'avisent pas?

MADemoiselle BÉJART. » Passe pour tout cela; mais il satirise
 » même les femmes de bien, et ce méchant plaisant
 » leur donne le titre d'honnêtes diablesses.

MADemoiselle MOLIERE » C'est un impertinent. Il faut qu'il en
 » ait tout le soûl.

DU CROISY. » La représentation de cette comédie, madame,
 » aura besoin d'être appuyée, et les comédiens de
 » l'hôtel.

MADemoiselle DU PARC » Mon Dieu! qu'ils n'appréhendent rien.
 » Je leur garantis le succès de leur pièce, corps
 » pour corps

MADemoiselle MOLIERE » Vous avez raison, madame. Trop de
 » gens sont intéressés à la trouver belle. Je vous
 » laisse à penser si tous ceux qui se croient satirisés
 » par Molière ne prendront pas l'occasion de se ven-
 » ger de lui en app'audissant à cette comédie.

BRÉCOURT ironiquement. » Sans doute, et pour moi je reponds de
 » douze marquis, de six précieuses, de vingt co-
 » quettes et de trente cocus, qui ne manqueront pas
 » d'y battre des mains

MADemoiselle MOLIERE » En effet Pourquoi aller offenser toutes
 » ces personnes-là, et particulièrement les cocus,
 » qui sont les meilleures gens du monde?

MOLIERE. » Par la sambleu! on m'a dit qu'on le va dauber,
 » lui et toutes ses comédies, de la belle manière, et
 » que les comédiens et les auteurs, depuis le cèdre
 » jusqu'à l'hysope, sont diablement animés contre lui.

MADemoiselle MOLIERE » Cela lui sied fort bien Pourquoi fait-il
 » de méchantes pièces que tout Paris va voir et où
 » il peint si bien les gens que chacun s'y connoît?
 » Que ne fait-il des comédies comme celles de mon-
 » sieur Lysidas? Il n'auroit personne contre lui et
 » tous les auteurs en diroient du bien Il est vrai que
 » de semblables comédies n'ont pas ce grand con-
 » cours de monde mais, en revanche, elles sont
 » toujours bien citées, personne n'a crié contre elles,
 » et tous ceux qui les voient meurent d'envie de les
 » trouver belles

DU CROISY » Il est vrai que j'ai l'avantage de ne me point faire
 » d'ennemis et que tous mes ouvrages ont l'approba-
 » tion des savants

MADemoiselle MOLIERE. » Vous faites bien d'être content de vous.

» Cela vaut mieux que tous les applaudissements du
 » public et que tout l'argent qu'on sauroit gagner
 » aux pièces de Molière. Que vous importe qu'il vienne
 » du monde à vos comedies, pourvu qu'elles soient
 » approuvées par messieurs vos confrères ?

LA GRANGE. » Mais quand jouera-t-on le Portrait du Peintre ?

DU CROISY. » Je ne sais ; mais je me prepare fort à paroltre
 » des premiers sur les rangs, pour crier : Voilà qui
 » est beau !

MOLIERE. » Et moi de même, parbleu !

LA GRANGE. » Et moi aussi, Dieu me sauve !

MADemoiselle DU PARC. » Pour moi, j'y payerai de ma personne
 » comme il faut, et je reponds d'une bravoure d'ap-
 » probation qui mettra en déroute tous les jugements
 » ennemis. C'est bien la moindre chose que nous de-
 » vions faire, que d'epauler de nos louanges le ven-
 » geur de nos intérêts !

MADemoiselle MOLIERE. » C'est fort bien dit.

MADemoiselle DE BRIE. » Et ce qu'il nous faut faire toutes.

MADemoiselle BÉJARI. » Assurément.

MADemoiselle DU CROISY. » Sans doute

MADemoiselle HERVÉ. » Point de quartier à ce ténébreux de
 gens.

MOLIERE. » Ma foi ! chevalier mon ami, il faudra que ton
 » Molière se cache.

BRÉCOURT. » Qui, lui ? Je te promets, marquis, qu'il fait des-
 » sein d'aller sur le théâtre, rire avec toutes les autres
 » du portrait qu'on a fait de lui.

MOLIERE. » Parbleu ! ce sera donc du bout des dents qu'il
 » rira.

BRÉCOURT. » Va, va, peut-être qu'il y trouvera plus de sujets
 » de rire que tu ne penses. On m'a montré la pièce,
 » et comme tout ce qu'il y a d'agrecable sont effecti-
 » vement des idées qui ont été prises de Molière, la
 » joie que cela pourra donner n'aura pas lieu de lui
 » déplaire, sans doute, car, pour l'eudroit où l'on
 » s'efforce de le noircir, je suis le plus trompé du
 » monde si cela est approuvé de personne ; et quant
 » à tous les gens qu'ils ont tâche d'animer contre lui
 » sur ce qu'il fait, dit-on, des portraits trop ressem-
 » blants, outre que cela est de fort mauvaise grâce,
 » je ne vois rien de plus ridicule et de plus mal re-
 » pris ; et je n'avois pas cru jusqu'ici que ce fût un
 » sujet de blâme pour un comédien que de peindre
 » trop bien les hommes.

LA GRANGE. » Les comédiens m'ont dit qu'ils l'attendoient sur
 » la réponse, et que...

BRÉCOURT. » Sur la réponse ? Ma foi ! je le trouverois un grand
 » fou s'il se mettoit en peine de répondre à leurs in-
 » vectives. Tout le monde sait assez de quel motif
 » elles peuvent partir, et la meilleure réponse qu'il
 » leur puisse faire, c'est une comédie qui réussisse
 » comme toutes ses autres. Voilà le vrai moyen de se
 » venger d'eux comme il faut ; et, de l'humeur dont
 » je les connois, je suis fort assuré qu'une pièce nou-
 » velle qui leur enlèvera le monde les fâchera bien
 » plus que toutes les satires qu'on pourroit faire de
 » leurs personnes.

MOLIÈRE. » Mais, chevalier... »

MADemoiselle BÉJART. Souffrez que j'interrompe pour un peu la
 répétition. (A Molière.) Voulez-vous que je vous die ?
 si j'avois été en votre place, j'aurois poissé les choses
 autrement. Tout le monde attend de vous une ré-
 ponse vigoureuse, et, après la manière dont on m'a
 dit que vous étiez traité dans cette comédie, vous
 étiez en droit de tout dire contre les comédiens et
 vous deviez n'en épargner aucun.

MOLIÈRE. J'enrage de vous voir parler de la sorte ! et voilà
 votre manie, à vous autres femmes. Vous voudriez
 que je prisse leu d'abord contre eux, et qu'à leur
 exemple j'allasse éclater promptement en invectives
 et en injures. Le bel honneur que j'en pourrois tirer
 et le grand dépit que je leur ferois ! Ne se sont-ils
 pas préparés de bonne volonté à ces sortes de choses ?
 Et, lorsqu'ils ont délibéré s'ils joueroient le Portrait
 du Peintre, sur la crainte d'une riposte, quelques-
 uns d'entre eux n'ont-ils pas répondu : Qu'il nous
 rende toutes les injures qu'il voudra, pourvu que nous
 gagnions de l'argent ? N'est-ce pas là la marque d'une
 âme fort sensible à la honte ? et ne me vengerois-je
 pas bien d'eux en leur donnant ce qu'ils veulent bien
 recevoir ?

MADemoiselle DE BRIE. Ils se sont fort plaints, toutefois, de trois
 ou quatre mots que vous avez dits d'eux dans la Cri-
 tique et dans vos Precieuses.

MOLIÈRE. C'est vrai, ces trois ou quatre mots sont fort of-
 fensants, et ils ont grande raison de les citer. Allez,
 allez, ce n'est pas cela. Le plus grand mal que je
 leur aie fait, c'est que j'ai eu le bonheur de plaire
 un peu plus qu'ils n'auroient voulu, et tout leur pro-
 cédé, depuis que nous sommes venus à Paris, a trop
 marqué ce qui les touche. Mais laissons-les faire tant
 qu'ils voudront ; toutes leurs entreprises ne doivent
 point m'inquiéter. Ils critiquent mes pièces ! tant

mieux ! et Dieu me garde d'en faire jamais qui leur plaise ! Ce seroit une mauvaise affaire pour moi.

MADemoiselle DE BRIE. Il n'y a pas grand plaisir pourtant à voir déchirer ses ouvrages.

MOLIERE. Et qu'est-ce que cela me fait ? N'ai-je pas obtenu de ma comédie tout ce que j'en voulois obtenir, puisqu'elle a eu le bonheur d'agréer aux augustes personnes à qui particulièrement je m'efforce de plaire ! N'ai-je pas lieu d'être satisfait de sa destinée et toutes leurs censures ne viennent-elles pas trop tard ? Est-ce moi, je vous prie, que cela regarde maintenant ? et, lorsqu'on attaque une pièce qui a eu du succès, n'est-ce pas attaquer plutôt le jugement de ceux qui l'ont approuvée que l'art de celui qui l'a faite ?

MADemoiselle DE BRIE. Ma foi ! j'aurois joué ce petit monsieur l'auteur qui se mêle d'écrire contre des gens qui ne songent pas à lui.

MOLIERE. Vous êtes folle. Le beau sujet à divertir la cour que monsieur Boursault ! Je voudrois bien savoir de quelle façon on pourroit l'ajuster pour le rendre plaisant, et si, quand on le berneroit sur un théâtre, il seroit assez heureux pour faire rire le monde. Ce lui seroit trop d'honneur que d'être joué devant une auguste assemblée ; il ne demanderoit pas mieux, et il m'attaque de gaieté de cœur pour se faire connoître de quelque façon que ce soit. C'est un homme qui n'a rien à perdre, et les comédiens ne me l'ont déchainé que pour m'engager à une sottise guerre, et me détourner, par cet artifice, des autres ouvrages que j'ai à faire ; et cependant vous êtes assez simples pour donner toutes dans ce panneau. Mais enfin, j'en ferai ma déclaration publiquement, je ne prétends faire aucune réponse à toutes leurs critiques et leurs contre-critiques ; qu'ils disent tous les maux du monde de mes pièces, j'en suis d'accord. Qu'ils s'en saisissent après nous, qu'ils les retournent comme un habit pour les mettre sur leur théâtre et tâchent à profiter de quelque agrément qu'on y trouve et d'un peu de bonheur que j'ai, j'y consens ; ils en ont besoin, et je serai bien aise de contribuer à les faire subsister, pourvu qu'ils se contentent de ce que je puis leur accorder avec bienséance. La courtoisie doit avoir des bornes, et il y a des choses qui ne font rire ni les spectateurs ni celui dont on parle. Je leur abandonne de bon cœur mes ouvrages, ma figure, mes gestes, mes paroles, mon ton de voix et ma

façon de réciter, pour en faire et dire tout ce qu'il leur plaira, s'ils en peuvent tirer quelque avantage. Je ne m'oppose point à toutes ces choses, et je serai ravi que cela puisse réjouir le monde; mais, en leur abandonnant tout cela, ils me doivent faire la grâce de me laisser le reste, et de ne point toucher à des matières de la nature de celles sur lesquelles on m'a dit qu'ils m'attaquoient dans leurs comédies. C'est de quoi je prierai civilement cet honnête monsieur qui se mêle d'écrire pour eux, et voilà toute la réponse qu'ils auront de moi.

MADemoiselle BÉJART. Mais enfin...

MOLIERE. Mais enfin vous me feriez devenir fou. Ne parlons point de cela davantage; nous nous amusons à faire des discours au lieu de répéter notre comédie. Où en étions-nous? Je ne m'en souviens plus.

MADemoiselle DE BRIE. Vous en étiez à l'endroit ..

MOLIERE. Mon Dieu! j'entends du bruit; c'est le roi qui arrive assurément, et je vois bien que nous n'aurons pas le temps de passer outre. Voilà ce que c'est de s'amuser. Oh bien! faites donc, pour le reste, du mieux qu'il vous sera possible.

MADemoiselle BÉJART. Par ma foi! la frayeur me prend, et je ne saurois aller jouer mon rôle, si je ne le répète tout entier.

MOLIERE. Comment! vous ne sauriez aller jouer votre rôle?

MADemoiselle BÉJART. Non.

MADemoiselle DU PARC. Ni moi le mien.

MADemoiselle DE BRIE. Ni moi non plus.

MADemoiselle MOLIERE. Ni moi.

MADemoiselle HERVÉ. Ni moi.

MADemoiselle DU CROISY. Ni moi.

MOLIERE. Que pensez-vous donc faire? Vous moquez-vous toutes de moi?

SCÈNE IV.

BÉJART, MOLIERE, LA GRANGE,
DU CROISY, MESDEMOISELLES DU PARC, BÉJART, DE BRIE,
MOLIERE, DU CROISY, HERVÉ.

BÉJART. Messieurs, je viens vous avertir que le roi est venu et qu'il attend que vous commenciez.

MOLIERE. Ah! monsieur, vous me voyez dans la plus grande peine du monde, je suis désespéré à l'heure que je vous parle! Voici des femmes qui s'effraient et qui disent qu'il leur faut répéter leurs rôles avant que

d'aller commencer. Nous demandons, de grâce, encore un moment. Le roi a de la bonté, et il sait bien que la chose a été précipitée.

SCÈNE V.

MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY,
MESDEMOISELLES DU PARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE,
DU CROISY, HERVÉ.

MOLIÈRE. Eh! de grâce, tâchez de vous remettre; prenez courage, je vous prie.

MADemoISELLE DU PARC. Vous devez vous aller excuser.

MOLIÈRE. Comment m'excuser?

SCÈNE VI.

MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY,
MESDEMOISELLES DU PARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE,
DU CROISY, HERVÉ, UN NÉCESSAIRE.

UN NÉCESSAIRE. Messieurs, commencez donc.

MOLIÈRE. Tout à l'heure, monsieur. Je crois que je perdrai l'esprit de cette affaire-ci, et...

SCÈNE VII.

MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY,
MESDEMOISELLES DU PARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE,
DU CROISY, HERVÉ, UN NÉCESSAIRE,
UN SECOND NÉCESSAIRE.

LE SECOND NÉCESSAIRE. Messieurs, commencez donc.

MOLIÈRE. Dans un moment, monsieur. (A ses camarades.) Eh quoi donc! voulez-vous que j'aie l'affront...

SCÈNE VIII.

MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY,
MESDEMOISELLES DU PARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE,
DU CROISY, HERVÉ, UN NÉCESSAIRE,
UN SECOND NÉCESSAIRE, UN TROISIÈME NÉCESSAIRE.

LE TROISIÈME NÉCESSAIRE. Messieurs, commencez donc.

MOLIÈRE. Oui, monsieur, nous y allons. Eh! que de gens se font de fête et viennent dire : Commencez donc, à qui le roi ne l'a pas commandé!

SCÈNE IX.

MOLIERE, LA GRANGE, DU CROISY,
MESDEMOISELLES DU PARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIERE,
DU CROISY, HERVÉ, UN NÉCESSAIRE,
UN SECOND NÉCESSAIRE, UN TROISIÈME NÉCESSAIRE,
UN QUATRIÈME NÉCESSAIRE.

LE QUATRIÈME NÉCESSAIRE. Messieurs, commencez donc.

MOLIERE. Voilà qui est fait, monsieur. (A ses camarades.) Quoi donc! recevrai-je la confusion?

SCÈNE X.

BÉJART, MOLIERE, LA GRANGE,
DU CROISY, MESDEMOISELLES DU PARC, BÉJART, DE BRIE,
MOLIERE, DU CROISY, HERVÉ.

MOLIERE. Monsieur, vous venez pour nous dire de commencer; mais..

BÉJART. Non, messieurs, je viens pour vous dire qu'on a dit au roi l'embarras où vous vous trouviez, et que par une bonté toute particulière il remet votre nouvelle comédie à une autre fois, et se contente pour aujourd'hui de la première que vous pourrez donner.

MOLIERE. Ah! monsieur, vous me redonnez la vie! Le roi nous fait la plus grande grâce du monde de nous donner du temps pour ce qu'il avoit souhaité, et nous allons tous le remercier des extrêmes bontés qu'il nous fait paroître.

LE MARIAGE FORCÉ,

COMÉDIE EN UN ACTE

1664

PERSONNAGES.

SGANARELLE	ALCIDAS , frère de Dorimène
GÉRONIMO	LYLASIE , amant de Dorimène
DORIMÈNE , jeune coquette , promise à Sganarelle	PANCRACE , docteur aristotélicien
ALCANTOR , père de Dorimène	MARPHURIUS , docteur pyrrhonien
	DEUX LÉVYTIENNES.

La scène est dans une place publique.

SCÈNE PREMIERE.

SGANARELLE parlant à ceux qui sont dans sa maison.

Je suis de retour dans un moment Que l'on ait bien soin du logis et que tout aille comme il faut. Si l'on m'apporte de l'argent, que l'on me vienne qu'on vite chez le seigneur Geronimo, et si l'on vient m'en demander, qu'on dise que je suis sorti et que je ne dois revenir de toute la journée.

SCÈNE II

SGANARELLE, GERONIMO.

GERONIMO ayant entendu les dernières paroles de Sganarelle Voilà un ordre bien prudent

SGANARELLE Ah' seigneur Geronimo, je vous trouve à propos, et j'allais chez vous vous chercher

GERONIMO. Et pour quel sujet, s'il vous plaît?

SGANARELLE Pour vous communiquer une affaire que j'ai en tête, et vous prie de m'en dire votre avis.

GERONIMO. Très-volontiers Je suis bien aise de cette rencontre, et nous pouvons parler ici en toute liberté.

SGANARELLE Mettez donc dessus, s'il vous plaît Il s'agit d'une chose de conséquence que l'on m'a proposée, et il est bon de ne rien faire sans le conseil de ses amis

- GÉRONIMO. Je vous suis obligé de m'avoir choisi pour cela ; vous n'avez qu'à me dire ce que c'est.
- SGANARELLE. Mais, auparavant, je vous conjure de ne me point flatter du tout et de me dire nettement votre pensée.
- GÉRONIMO. Je le ferai , puisque vous le voulez.
- SGANARELLE. Je ne vois rien de plus condamnable qu'un ami qui ne nous parle pas franchement.
- GÉRONIMO. Vous avez raison.
- SGANARELLE. Et dans ce siècle on trouve peu d'amis sincères.
- GÉRONIMO. Cela est vrai.
- SGANARELLE. Promettez-moi donc , seigneur Geronimo , de me parler avec toute sorte de franchise.
- GÉRONIMO. Je vous le promets.
- SGANARELLE. Jurez-en votre foi.
- GÉRONIMO. Oui , foi d'ami ! Dites-moi seulement votre affaire.
- SGANARELLE. C'est que je veux savoir de vous si je ferai bien de me marier.
- GÉRONIMO. Qui , vous ?
- SGANARELLE. Oui , moi-même , en propre personne. Quel est votre avis là-dessus ?
- GÉRONIMO. Je vous prie auparavant de me dire une chose.
- SGANARELLE. Et quoi ?
- GÉRONIMO. Quel âge pouvez-vous bien avoir maintenant ?
- SGANARELLE. Moi ?
- GÉRONIMO. Oui.
- SGANARELLE. Ma foi ! je ne sais ; mais je me porte bien.
- GÉRONIMO. Quoi ! vous ne savez pas à peu près votre âge ?
- SGANARELLE. Non , est-ce qu'on songe à cela ?
- GÉRONIMO. Eh ! dites-moi un peu , s'il vous plaît : combien aviez-vous d'années lorsque nous fîmes connoissance ?
- SGANARELLE. Ma foi ! je n'atois que vingt ans alors.
- GÉRONIMO. Combien fûmes-nous ensemble à Rome ?
- SGANARELLE. Huit ans.
- GÉRONIMO. Quel temps avez-vous demeure en Angleterre ?
- SGANARELLE. Sept ans.
- GÉRONIMO. Et en Hollande , où vous fûtes ensuite ?
- SGANARELLE. Cinq ans et demi.
- GÉRONIMO. Combien y a-t-il que vous êtes revenu ici ?
- SGANARELLE. Je revins en cinquante-six.
- GÉRONIMO. De cinquante-six à soixante-huit il y a douze ans , ce me semble ; cinq ans en Hollande font dix-sept , sept ans en Angleterre font vingt-quatre , huit dans notre séjour à Rome font trente-deux , et vingt que vous aviez lorsque nous nous connûmes , cela fait justement cinquante-deux. Si bien , seigneur Sganarelle , que , sur votre propre confession , vous êtes

seront à votre cinquante-deuxième ou cinquante-troisième année.

SGANARILLE. Qui, moi? cela ne se peut pas.

GÉRONIMO. Mon Dieu! le calcul est juste; et là-dessus je vous dirai franchement et en ami, comme vous m'avez fait mettre de vous parler, que le mariage n'est guère ~~pour~~ fait. C'est une chose à laquelle il faut que les jeunes gens pensent bien ~~maintenant~~ avant que de la faire, mais les gens de votre âge ~~ne~~ doivent point penser du tout; et si l'on dit que la plus grande de toutes les folies est celle de ~~mariage~~, je ne vois rien de plus mal à propos que ~~vous faire~~, cette folie, dans la saison où nous devons être ~~plus~~ sages. Enfin, je vous dis nettement ma pensée : je ne vous conseille point de songer au mariage, et je vous trouverois le plus ridicule du monde si, ayant été libre jusqu'à cette heure, vous alliez vous charger maintenant de la plus pesante des chaînes.

SGANARILLE. Et moi je vous dis que je suis résolu de me marier, et que je ne serai point ridicule en épousant la fille que je recherche.

GÉRONIMO. Ah! c'est une autre chose! Vous ne m'avez pas dit cela.

SGANARILLE. C'est une fille qui me plaît et que j'aime de tout mon cœur.

GÉRONIMO. Vous l'aimez de tout votre cœur?

SGANARILLE. Sans doute, et je l'ai demandée à son père.

GÉRONIMO. Vous l'avez demandée?

SGANARILLE. Oui. C'est un mariage qui se doit conclure ce soir; et j'ai donné ma parole.

GÉRONIMO. Oh! mariez-vous donc! je ne dis plus mot.

SGANARILLE. Je quittois le dessein que j'ai fait! Vous semble-t-il, seigneur Géronimo, que je ne sois plus propre à songer à une femme? Ne parlons point de l'âge que je puis avoir, mais regardons seulement les choses. Y a-t-il homme de trente ans qui paroisse plus frais et plus vigoureux que vous me voyez? N'ai-je pas tous les mouvements de mon corps aussi bons que jamais, et voit-on que j'aie besoin de carrosse ou de chaise pour cheminer? N'ai-je pas encore toutes mes dents les meilleurs du monde? (Il montre ses dents.) Ne fais-je pas vigoureusement mes quatre repas par jour, et peut-on voir un estomac qui ait plus de force que le mien? (Il toussé.) Hem, hem, hem. Eh! qu'en dites-vous?

GÉRONIMO. Vous avez raison, je m'étois trompé. Vous ferez bien de vous marier.

SGANARELLE. J'y ai répugné autrefois ; mais j'ai maintenant de puissantes raisons pour cela. Outre la joie que j'aurai de posséder une belle femme qui me fera mille caresses, qui me dorlotera, et me viendra frotter lorsque je serai las ; outre cette joie, dis-je, je considère qu'en demeurant comme je suis je laisse périr dans le monde la race des Sganarelles, et qu'en me mariant je pourrai me voir revivre en d'autres moi-même, que j'aurai le plaisir de voir des créatures qui seront sorties de moi, de petites figures qui me ressembleront comme deux gouttes d'eau, qui se joueront continuellement dans la maison, qui m'appelleront leur papa quand je reviendrai de la ville, et me diront de petites folies les plus agréables du monde. Tenez, il me semble déjà que j'y suis, et que j'en vois une demi-douzaine autour de moi.

GÉRONIMO. Il n'y a rien de plus agréable que cela, et je vous conseille de vous marier le plus vite que vous pourrez.

SGANARELLE. Tout de bon, vous me le conseillez ?

GÉRONIMO. Assurément, vous ne sauriez mieux faire.

SGANARELLE. Vraiment, je suis ravi que vous me donniez ce conseil en véritable ami.

GÉRONIMO. Eh ! quelle est la personne, s'il vous plaît, avec qui vous vous allez marier ?

SGANARELLE. Dorimène.

GÉRONIMO. Cette jeune Dorimène, si galante et si bien parec ?

SGANARELLE. Oui.

GÉRONIMO. Fille du seigneur Alcantor ?

SGANARELLE. Justement.

GÉRONIMO. Et sœur d'un certain Alcidas, qui se mêle de porter l'épée ?

SGANARELLE. C'est cela.

GÉRONIMO. Vertu de ma vie !

SGANARELLE. Qu'en dites-vous ?

GÉRONIMO. Bon parti ! Mariez-vous promptement.

SGANARELLE. N'ai-je pas raison d'avoir fait ce choix ?

GÉRONIMO. Sans doute. Ah ! que vous serez bien marié ! Dépêchez-vous de l'être.

SGANARELLE. Vous me comblez de joie de me dire cela. Je vous remercie de votre conseil, et je vous invite ce soir à mes noces.

GÉRONIMO. Je n'y manquerai pas, et je veux y aller en masque, afin de les mieux honorer.

SGANARELLE. Serviteur.

GÉRONIMO. *part.* La jeune Dorimène, fille du seigneur Alcantor, avec le seigneur Sganarelle, qui n'a que cinquante-trois ans. Oh ! le beau mariage ! O ! le beau mariage !

(Ce qu'il répète plusieurs fois en s'en allant.)

SCÈNE III.

SGANARELLE seul.

Ce mariage doit être heureux, car il donne de la joie à tout le monde, et je fais rire tous ceux à qui j'en parle. Me voilà maintenant le plus content des hommes.

SCÈNE IV.

DORIMÈNE, SGANARELLE.

DORIMÈNE dans le fond du théâtre à un petit laquais qui la suit. Allons, petit garçon, qu'on tienne bien ma queue et qu'on ne s'amuse pas à badiner.

SGANARELLE à part, apercevant Dorimène. Voici ma maîtresse qui vient. Ah ! qu'elle est agréable ! Quel air et quelle taille ! Peut-il y avoir un homme qui n'ait en la voyant des demangeaisons de se marier ? (À Dorimène) Où allez-vous, belle mignonne, chère épouse future de votre époux futur ?

DORIMÈNE Je vais faire quelques emplettes.

SGANARELLE. Eh bien ! ma belle, c'est maintenant que nous allons être heureux l'un et l'autre. Vous ne serez plus en droit de me rien refuser, et je pourrai faire avec vous tout ce qui me plaira, sans que personne s'en scandalise. Vous allez être à moi depuis la tête jusqu'aux pieds, et je serai maître de tout : de vos petits yeux éveilles, de votre petit nez fripon, de vos lèvres appetissantes, de vos oreilles amoureuses, de votre petit menton joli, de vos petits tetons rondelets, de votre .. Enfin, toute votre personne sera à ma discrétion, et je serai à même pour vous caresser comme je voudrai. N'êtes-vous pas bien aise de ce mariage, mon aimable pouponne ?

DORIMÈNE. Tout à fait aise, je vous jure ; car enfin la sévérité de mon père m'a tenue jusques ici dans une sujction la plus fâcheuse du monde. Il y a je ne sais combien que j'enrage du peu de liberté qu'il me donne, et j'ai cent fois souhaité qu'il me mariât pour sortir promptement de la contrainte où j'étois avec lui, et me voir en état de faire ce que je voudrai. Dieu merci, vous êtes venu heureusement pour cela, et je me prépare désormais à me donner du divertissement, et à réparer comme il faut le temps que j'ai perdu. Comme vous êtes un fort galant homme, et que vous savez comme il faut vivre, je crois que

nous ferons le meilleur ménage du monde ensemble, et que vous ne serez point de ces maris incommodes qui veulent que leurs femmes vivent comme des loups-garous. Je vous avoue que je ne m'accommoderois pas de cela et que la solitude me désespère; j'aime le jeu, les visites, les assemblées, les cadeaux et les promenades, en un mot, toutes les choses de plaisir, et vous devez être ravi d'avoir une femme de mon humeur. Nous n'aurons jamais aucun démêlé ensemble, et je ne vous contraindrai point dans vos actions, comme j'espère que, de votre côté, vous ne me contraindrez point dans les miennes; car, pour moi, je tiens qu'il faut avoir une complaisance mutuelle et qu'on ne se doit point marier pour se faire enrager l'un l'autre. Enfin, nous vivrons étant mariés comme deux personnes qui savent leur monde. Aucun soupçon jaloux ne nous troublera la cervelle, et c'est assez que vous soyez assuré de ma fidélité comme je serai persuadée de la vôtre. Mais qu'avez-vous? je vous vois tout changer de visage.

SGANARELLE. Ce sont quelques vapeurs qui me viennent de monter à la tête.

DORIMÈNE. C'est un mal aujourd'hui qui attaque beaucoup de gens, mais notre mariage vous dissipera tout cela. Adieu. Il me tarde déjà que je n'aie des habits raisonnables pour quitter vite ces guenilles. Je m'en vais de ce pas acheter d'acheter toutes les choses qu'il me faut, et je vous enverrai les marchands.

SCÈNE V

GÉRONIMO, SGANARELLE

GÉRONIMO. Ah! seigneur Sganarelle, je suis ravi de vous trouver encore ici, et j'ai rencontré un orfèvre, qui, sur le bruit que vous cherchez quelque beau diamant en bague pour faire un présent à votre épouse, m'a fort prié de vous venir parler pour lui et de vous dire qu'il en a un à vendre, le plus parfait du monde.

SGANARELLE. Mon Dieu, cela n'est pas presse.

GÉRONIMO. Comment! que veut dire cela? Où est l'ardeur que vous montriez tout à l'heure?

SGANARELLE. Il m'est venu, depuis un moment, de petits scrupules sur le mariage. Avant que de passer plus avant, je voudrois bien agiter à fond cette matière, et que l'on m'expliquât un songe que j'ai fait cette nuit, et qui vient tout à l'heure de me revenir dans l'esprit. Vous savez que les songes sont comme des miroirs

où l'on découvre quelquefois tout ce qui nous doit arriver. Il me sembloit que j'étois dans un vaisseau, sur une mer bien agitée, et que...

GÉRONIMO. Seigneur Sganarelle, j'ai maintenant quelque petite affaire qui m'empêche de vous ouïr. Je n'entends rien du tout aux songes ; et, quant au raisonnement du mariage, vous avez deux savants, deux philosophes vos voisins, qui sont gens à vous débiter tout ce qu'on peut dire sur ce sujet. Comme ils sont de sectes différentes, vous pouvez examiner leurs diverses opinions là-dessus. Pour moi, je me contente de ce que je vous ai dit tantôt et demeure votre serviteur.

SGANARELLE seul. Il a raison. Il faut que je consulte un peu ces gens-là sur l'incertitude où je suis.

SCÈNE VI.

PANCRAÏE, SGANARELLE.

PANCRAÏE se tournant du côté par où il est entré, et sans voir Sganarelle

Allez, vous êtes un impertinent, mon ami, un homme ignare de toute bonne discipline, bannissable de la république des lettres.

SGANARELLE. Ah ! bon. En voici un fort à propos.

PANCRAÏE de même, sans voir Sganarelle. Oui, je te soutiendrai par vives raisons, je te montrerai par Aristote, le philosophe des philosophes, que tu es un ignorant, un ignorantissime, ignorantifiant et ignorantifié, par tous les cas et modes imaginables.

SGANARELLE à part. Il a pris querelle contre quelqu'un. (A Pancraïe) Seigneur...

PANCRAÏE de même, sans voir Sganarelle. Tu veux te mêler de raisonner, et tu ne sais pas seulement les éléments de la raison.

SGANARELLE à part. La colère l'empêche de me voir. (A Pancraïe) Seigneur...

PANCRAÏE de même, sans voir Sganarelle. C'est une proposition condamnable dans toutes les terres de la philosophie.

SGANARELLE à part. Il faut qu'on l'ait fort irrité. (A Pancraïe) Je...

PANCRAÏE de même, sans voir Sganarelle. *Toto colto, tota via aberras.*

SGANARELLE. Je baise les mains à monsieur le docteur.

PANCRAÏE. Serviteur.

SGANARELLE. Peut-on ?...

PANCRAÏE se tournant vers l'endroit par où il est entré. Sais-tu bien ce que tu as fait ? Un syllogisme *in Balordo*.

SGANARELLE. Je vous...

PANCRAÏE de même. La majeure en est inepte, la mineure impertinente, et la conclusion ridicule.

SGANARELLE. Je...

PANCRACE de même. Je crèverois plutôt que d'avouer ce que tu dis, et je soutiendrai mon opinion jusqu'à la dernière goutte de mon encre.

SGANARELLE. Puis-je...

PANCRACE de même. Oui, je défendrai cette proposition, *pugnis et calcibus, unguibus et rostro*.

SGANARELLE. Seigneur Aristote, peut-on savoir ce qui vous met si fort en colère?

PANCRACE. Un sujet le plus juste du monde.

SGANARELLE. Et quoi, encore?

PANCRACE. Un ignorant m'a voulu soutenir une proposition erronée, une proposition épouvantable, effroyable, execrable.

SGANARELLE. Puis-je demander ce que c'est?

PANCRACE. Ah! seigneur Sganarelle, tout est renversé aujourd'hui, et le monde est tombé dans une corruption générale. Une licence épouvantable règne partout, et les magistrats, qui sont établis pour maintenir l'ordre dans cet état, devraient rougir de honte en souffrant un scandale aussi intolérable que celui dont je veux parler.

SGANARELLE. Quoi donc?

PANCRACE. N'est-ce pas une chose horrible, une chose qui crie vengeance au ciel, que d'endurer qu'on dise publiquement la forme d'un chapeau?

SGANARELLE. Comment?

PANCRACE. Je soutiens qu'il faut dire la figure d'un chapeau et non pas la forme, d'autant qu'il y a cette différence entre la forme et la figure, que la forme est la disposition extérieure des corps qui sont animés, et la figure la disposition extérieure des corps qui sont inanimés; et puisque le chapeau est un corps inanimé, il faut dire la figure d'un chapeau et non pas la forme. (Se retournant encore du côté par où il est entré) Oui, ignorant que vous êtes, c'est comme il faut parler, et ce sont les termes exprès d'Aristote dans le chapitre de la qualité.

SGANARELLE à part. Je pensais que tout fût perdu. (À Pancrace.) Seigneur docteur, ne songez plus à tout cela... Je...

PANCRACE. Je suis dans une colère que je ne me sens pas.

SGANARELLE. Laissez la forme et le chapeau en paix. J'ai quelque chose à vous communiquer. Je ..

PANCRACE. Impertinent fieffé!

SGANARELLE. De grâce, remettez-vous. Je...

PANCRACE. Ignorant!

SGANARELLE. Eh! mon Dieu! Je...

PANCRACE. Me vouloir soutenir une proposition de la sorte!

SGANARELLE. Il a tort. Je...

PANCRAË. Une proposition condamnée par Aristote...

SGANARELLE. Cela est vrai. Je...

PANCRAË. En termes exprès!

SGANARELLE. Vous avez raison. (Se tournant du côté par où Pancraë est entré) Oui, vous êtes un sot et un impudent de vouloir disputer contre un docteur qui sait lire et écrire. Voilà qui est fait : je vous prie de m'écouter. Je viens vous consulter sur une affaire qui m'embarasse. J'ai dessein de prendre une femme, pour me tenir compagnie dans mon ménage. La personne est belle et bien faite, elle me plaît beaucoup et est ravie de m'épouser. Son père me l'a accordée; mais je crains un peu ce que vous savez, la disgrâce dont on ne plaint personne, et je voudrais bien vous prier, comme philosophe, de me dire votre sentiment. Eh! quel est votre avis là-dessus?

PANCRAË. Plutôt que d'accorder qu'il faille dire la forme d'un chapeau, j'accorderois que *datur vacuum in rerum natura*, et que je ne suis qu'une bête.

SGANARELLE à part. La peste soit de l'homme! (à Pancraë) Eh! monsieur le docteur, écoutez un peu les gens. On vous parle une heure durant, et vous ne répondez point à ce qu'on vous dit.

PANCRAË. Je vous demande pardon. Une juste colère m'occupe l'esprit.

SGANARELLE. Eh! laissez tout cela, et prenez la peine de m'écouter.

PANCRAË. Soit. Que voulez-vous me dire?

SGANARELLE. Je veux vous parler de quelque chose.

PANCRAË. Et de quelle langue voulez-vous vous servir avec moi?

SGANARELLE. De quelle langue?

PANCRAË. Oui.

SGANARELLE. Pableu! de la langue que j'ai dans la bouche. Je crois que je n'irai pas emprunter celle de mon voisin.

PANCRAË. Je vous dis de quel idiome, de quel langage?

SGANARELLE. Ah! c'est une autre affaire.

PANCRAË. Voulez-vous me parler italien?

SGANARELLE. Non.

PANCRAË. Espagnol?

SGANARELLE. Non.

PANCRAË. Allemand?

SGANARELLE. Non.

PANCRAË. Anglois?

SGANARELLE. Non.

PANCRAË. Latin?

- SGANARELLE. Non.
 PANCRAE. Grec?
 SGANARELLE. Non.
 PANCRAE. Hébreu?
 SGANARELLE. Non.
 PANCRAE. Syriaque?
 SGANARELLE. Non.
 PANCRAE. Turc?
 SGANARELLE. Non.
 PANCRAE. Arabe?
 SGANARELLE. Non, non, françois, françois, françois.
 PANCRAE. Ah! françois.
 SGANARELLE. Fort bien.
 PANCRAE. Passez donc de l'autre côté; car cette oreille-ci est destinée pour les langues scientifiques et étrangères, et l'autre est pour la vulgaire et la maternelle.
 SGANARELLE à part. Il faut bien des cérémonies avec ces sortes de gens-ci.
 PANCRAE. Que voulez-vous?
 SGANARELLE. Vous consulter sur une petite difficulté
 PANCRAE. Ah! ah! sur une difficulté de philosophie, sans doute?
 SGANARELLE. Pardonnez-moi. Je...
 PANCRAE. Vous voulez peut-être savoir si la substance et l'accident sont termes synonymes ou équivoques à l'égard de l'être?
 SGANARELLE. Point du tout. Je...
 PANCRAE. Si la logique est un art ou une science?
 SGANARELLE. Ce n'est point cela. Je...
 PANCRAE. Si elle a pour objet les trois opérations de l'esprit, ou la troisième seulement?
 SGANARELLE. Non. Je...
 PANCRAE. S'il y a dix catégories ou s'il n'y en a qu'une?
 SGANARELLE. Point. Je...
 PANCRAE. Si la conclusion est de l'essence du syllogisme?
 SGANARELLE. Nenni. Je...
 PANCRAE. Si l'essence du bien est mise dans l'appétibilité ou dans la convenance?
 SGANARELLE. Non. Je...
 PANCRAE. Si le bien se reciproque avec la fin?
 SGANARELLE. Eh! non. Je...
 PANCRAE. Si la fin nous peut émouvoir par son être réel ou par son être intentionnel?
 SGANARELLE. Non, non, non, non, non, de par tous les diables! non.
 PANCRAE. Expliquez donc votre pensée, car je ne puis pas la deviner.

SGANARELLE. Je vous la veux expliquer aussi ; mais il faut m'écouter. Pendant que Sganarelle dit : L'affaire que j'ai à vous dire, c'est que j'ai envie de me marier avec une fille qui est jeune et belle. Je l'aime fort et l'ai demandée à son père ; mais comme j'appréhende...

PANCRACE dit en même temps, sans écouter Sganarelle : La parole a été donnée à l'homme pour expliquer sa pensée ; et tout ainsi que les pensées sont les portraits des choses, de même nos paroles sont-elles les portraits de nos pensées. (Sganarelle, impatienté, ferme la bouche du docteur avec sa main à plusieurs reprises, et le docteur continue de parler d'abord que Sganarelle ôte sa main.) Mais ces portraits diffèrent des autres portraits en ce que les autres portraits sont distingués partout de leurs originaux, et que la parole enferme en soi son original, puisqu'elle n'est autre chose que la pensée expliquée par un signe extérieur ; d'où vient que ceux qui pensent bien sont aussi ceux qui parlent le mieux. Expliquez-moi donc votre pensée par la parole, qui est le plus intelligible de tous les signes.

SGANARELLE pousse le docteur dans sa maison, et tire la porte pour l'empêcher de sortir. Peste de l'homme !

PANCRACE au dedans de sa maison. Oui, la parole est *animi index et speculum*. C'est le truchement du cœur, c'est l'image de l'âme. (Il monte à la fenêtre, et continue.) C'est un miroir qui nous présente naïvement les secrets les plus arcanes de nos individus ; et, puisque vous avez la faculté de raisonner et de parler tout ensemble, à quoi tient-il que vous ne vous serviez de la parole pour me faire entendre votre pensée ?

SGANARELLE. C'est ce que je veux faire ; mais vous ne voulez pas m'écouter.

PANCRACE. Je vous écoute, parlez.

SGANARELLE. Je dis donc, monsieur le docteur, que...

PANCRACE. Mais surtout soyez bref.

SGANARELLE. Je le serai.

PANCRACE. Évitez la prolixité.

SGANARELLE. Eh ! monsi ..

PANCRACE. Tranchez-moi votre discours d'un apophthegme à la laconienne.

SGANARELLE. Je vous...

PANCRACE. Point d'ambages, de circonlocution. (Sganarelle, de dépit de ne point parler, ramasse des pierres pour en casser la tête du docteur.)

PANCRACE. Eh quoi ! vous vous emportez au lieu de vous expliquer ? Allez, vous êtes plus impertinent que celui qui m'a voulu soutenir qu'il faut dire la forme d'un

chapeau ; et je vous prouverai , en toute rencontre , par raisons démonstratives et convaincantes , et par arguments *in Barbara* , que vous n'êtes et ne serez jamais qu'une peccote , et que je suis et serai toujours , *in utroque jure* , le docteur Pancrace.

SGANARELLE. Quel diable de babillard !

PANCRACE en entrant sur le théâtre. Homme de lettres , homme d'érudition.

SGANARELLE. Encore ?

PANCRACE. Homme de suffisance , homme de capacité. (S'en allant) Homme consommé dans toutes les sciences naturelles , morales et politiques. (Revenant) Homme savant , savantissime , *per omnes modos et casus*. (S'en allant) Homme qui possède , *superlative* , fables , mythologies et histoires , (Revenant) grammaire , poésic , rhétorique , dialectique et sophistique , (S'en allant) mathématique , arithmétique , optique , onirocritique , physique et mathématique , (Revenant) cosmometrie , géometrie , architecture , spéculoire et spéculatoire , (S'en allant) médecine , astronomie , astrologie , physionomie , métoposcopie , chiromancie , géomancie , etc.

SCÈNE VII.

SGANARELLE seul

Au diable les savants qui ne veulent point écouter les gens ! On me l'avoit bien dit , que son Aristote n'étoit rien qu'un bavard. Il faut que j'aille trouver l'autre , il est plus pose et plus raisonnable. Holà !

SCÈNE VIII.

MARPHURIUS , SGANARELLE.

MARPHURIUS. Que voulez-vous de moi , seigneur Sganarelle ?

SGANARELLE. Seigneur docteur , j'aurois besoin de votre conseil sur une petite affaire dont il s'agit , et je suis venu ici pour cela (A part) Ah ! voilà qui va bien. Il écoute le monde , celui-ci.

MARPHURIUS. Seigneur Sganarelle , changez , s'il vous plaît , cette façon de parler. Notre philosophie ordonne de ne point énoncer de proposition décisive , de parler de tout avec incertitude , de suspendre toujours son jugement ; et , par cette raison , vous ne devez pas dire : Je suis venu , mais : Il me semble que je suis venu.

SGANARELLE. Il me semble ?

MARPHURIUS. Oui.

SGANARELLE. Parbleu ! il faut bien qu'il me semble, puisque cela est.

MARPHURIUS. Ce n'est pas une conséquence ; et il peut vous le sembler sans que la chose soit véritable.

SGANARELLE. Comment ! il n'est pas vrai que je suis venu ?

MARPHURIUS. Cela est incertain, et nous devons douter de tout.

SGANARELLE. Quoi ! je ne suis pas ici, et vous ne me parlez pas ?

MARPHURIUS. Il m'apparoît que vous êtes là, et il me semble que je vous parle ; mais il n'est pas assuré que cela soit.

SGANARELLE. Eh ! que diable ! vous vous moquez. Me voilà, et vous voilà bien nettement, et il n'y a point de *me semble* à tout cela. Laissons ces subtilités, je vous prie, et parlons de mon affaire. Je viens vous dire que j'ai envie de me marier.

MARPHURIUS. Je n'en sais rien.

SGANARELLE. Je vous le dis.

MARPHURIUS. Il se peut faire.

SGANARELLE. La fille que je veux prendre est fort jeune et fort belle.

MARPHURIUS. Il n'est pas impossible.

SGANARELLE. Ferai-je bien ou mal de l'épouser ?

MARPHURIUS. L'un ou l'autre.

SGANARELLE *a part*. Ah ! ah ! voici une autre musique. (A Marphurius) Je vous demande si je ferai bien d'épouser la fille dont je vous parle.

MARPHURIUS. Selon la rencontre.

SGANARELLE. Ferai-je mal ?

MARPHURIUS. Par aventure.

SGANARELLE. De grâce, répondez-moi comme il faut.

MARPHURIUS. C'est mon dessein.

SGANARELLE. J'ai une grande inclination pour la fille.

MARPHURIUS. Cela peut être.

SGANARELLE. Le père me l'a accordée.

MARPHURIUS. Il se pourroit.

SGANARELLE. Mais, en l'épousant, je crains d'être cocu.

MARPHURIUS. La chose est faisable.

SGANARELLE. Qu'en pensez-vous ?

MARPHURIUS. Il n'y a pas d'impossibilité.

SGANARELLE. Mais que feriez-vous si vous étiez à ma place ?

MARPHURIUS. Je ne sais.

SGANARELLE. Que me conseillez-vous de faire ?

MARPHURIUS. Ce qui vous plaira.

SGANARELLE. J'enrage.

MARPHURIUS. Je m'en lave les mains.

SGANARELLE. Au diable soit le vieux rêveur !

MARPURIUS. Il en sera ce qui pourra.

SGANARELLE à part. La peste du bourreau ! Je te ferai changer de note, chien de philosophe enragé. (Il donne des coups de bâton à Marpurius.)

MARPURIUS. Ah ! ah ! ah !

SGANARELLE. Te voilà payé de ton galimatias, et me voilà content.

MARPURIUS. Comment ! quelle insolence ! M'outrager de la sorte ! Avoir eu l'audace de battre un philosophe comme moi !

SGANARELLE. Corrigez, s'il vous plaît, cette manière de parler. Il faut douter de toutes choses, et vous ne devez pas dire que je vous ai battu, mais qu'il vous semble que je vous ai battu.

MARPURIUS. Ah ! je m'en vais faire ma plainte au commissaire du quartier des coups que j'ai reçus.

SGANARELLE. Je m'en lave les mains.

MARPURIUS. J'en ai les marques sur ma personne.

SGANARELLE. Il se peut faire.

MARPURIUS. C'est toi qui m'as traité ainsi.

SGANARELLE. Il n'y a pas d'impossibilité.

MARPURIUS. J'aurai un décret contre toi.

SGANARELLE. Je n'en sais rien.

MARPURIUS. Et tu seras condamné en justice.

SGANARELLE. Il en sera ce qui pourra.

MARPURIUS. Laisse-moi faire.

SCÈNE IX.

SGANARELLE seul

Comment ! on ne sauroit tirer une parole positive de ce chien d'homme-là, et l'on est aussi savant à la fin qu'au commencement. Que dois-je faire dans l'incertitude des suites de mon mariage ? Jamais homme ne fut plus embarrassé que je suis. Ah ! voici des Égyptiennes, il faut que je me fasse dire par elles ma bonne aventure.

SCÈNE X.

DEUX ÉGYPTIENNES, SGANARELLE.

(Les Égyptiennes avec leurs tambours de basque entrent en chantant et en dansant.)

SGANARELLE. Elles sont gaillardes. Écoutez, vous autres ! Y a-t-il moyen de me dire ma bonne fortune ?

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE. Oui, mon beau monsieur ; nous voici deux qui te la dirons.

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE. Tu n'as seulement qu'à nous donner ta main avec la croix dedans, et nous te dirons quelque chose pour ton bon profit.

SGANARELLE. Tenez, les voilà toutes deux avec ce que vous demandez.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE. Tu as une bonne physionomie, mon bon monsieur, une bonne physionomie.

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE. Oui, une bonne physionomie, physionomie d'un homme qui sera un jour quelque chose.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE. Tu seras marié avant qu'il soit peu, mon bon monsieur, tu seras marié avant qu'il soit peu.

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE. Tu épouseras une femme gentille, une femme gentille.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE. Oui, une femme qui sera chérie et aimée de tout le monde.

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE. Une femme qui te fera beaucoup d'amis, mon bon monsieur, qui te fera beaucoup d'amis.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE. Une femme qui sera venir l'abondance chez toi.

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE. Une femme qui te donnera une grande réputation.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE. Tu seras considéré par elle, mon bon monsieur, tu seras considéré par elle.

SGANARELLE. Voilà qui est bien. Mais dites-moi un peu, suis-je menacé d'être cocu?

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE. Cocu?

SGANARELLE. Oui.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE. Cocu?

SGANARELLE. Oui, si je suis menacé d'être cocu? (Les deux Égyptiennes chantent et dansent.)

SGANARELLE. Que diable, ce n'est pas là me répondre! Venez çà : je vous demande à toutes deux si je serai cocu?

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE. Cocu, vous?

SGANARELLE. Oui, si je serai cocu?

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE. Vous, cocu?

SGANARELLE. Oui, si je le serai ou non? (Les deux Égyptiennes sortent en chantant et en dansant.)

SCÈNE XI.

SGANARELLE seul.

Peste soit des carognes qui me laissent dans l'inquietude! Il faut absolument que je sache la destinée de mon mariage, et, pour cela, je veux aller trouver ce grand magicien dont tout le monde parle tant, et qui, par son art admirable, fait voir tout ce que

l'on souhaite. Ma foi ! je crois que je n'ai que faire d'aller au magicien ; et voici qui me montre tout ce que je puis demander.

SCÈNE XII.

DORIMÈNE, LYCASTE, SCANARELLE

retiré dans un coin du théâtre sans être vu.

LYCASTE. Quoi ! belle Dorimène, c'est sans raillerie que vous parlez ?

DORIMÈNE. Sans raillerie.

LYCASTE. Vous vous mariez tout de bon ?

DORIMÈNE. Tout de bon.

LYCASTE. Et vos noces se feront dès ce soir ?

DORIMÈNE. Dès ce soir.

LYCASTE. Et vous pouvez, cruelle que vous êtes, oublier de la sorte l'amour que j'ai pour vous et les obligantes paroles que vous m'avez données ?

DORIMÈNE. Moi ? Point du tout ; je vous considère toujours de même, et ce mariage ne doit point vous inquiéter ; c'est un homme que je n'épouse point par amour, et sa seule richesse me fait résoudre à l'accepter. Je n'ai point de bien, vous n'en avez point aussi, et vous savez que sans cela on passe mal le temps au monde, et qu'à quelque prix que ce soit, il faut tâcher d'en avoir. J'ai embrassé cette occasion-ci de me mettre à mon aise, et je l'ai fait sur l'espérance de me voir bientôt délivrée du barbon que je prends. C'est un homme qui mourra avant qu'il soit peu et qui n'a tout au plus que six mois dans le ventre. Je vous le garantis défunt dans le temps que je dis, et je n'aurai pas longuement à demander pour moi au ciel l'heureux état de veuve. (A Sganarelle, qu'elle aperçoit) Ah ! nous parlions de vous, et nous en disions tout le bien qu'on en sauroit dire.

LYCASTE. Est-ce là monsieur ?...

DORIMÈNE. Oui, c'est monsieur qui me prend pour femme.

LYCASTE. Agréez, monsieur, que je vous félicite de votre mariage et vous présente en même temps mes très-humbles services. Je vous assure que vous épousez là une très-honnête personne ; et vous, mademoiselle, je me rejouis avec vous aussi de l'heureux choix que vous avez fait. Vous ne pouviez pas mieux trouver, et monsieur a toute la nune d'être un fort bon mari. Oui, monsieur, je veux faire amitié avec vous et lier ensemble un petit commerce de visites et de divertissements.

DORIMÈNE. C'est trop d'honneur que vous nous faites à tous deux. Mais, allons, le temps me presse, et nous aurons tout le loisir de nous entretenir ensemble.

SCÈNE XIII.

SGANARELLE seul.

Me voilà tout à fait dégoûté de mon mariage, et je crois que je ne ferai pas mal de m'aller dégager de ma parole. Il m'en a coûté quelque argent; mais il vaut mieux encore perdre cela que de m'exposer à quelque chose de pis. Tâchons adroitement de nous débarrasser de cette affaire. Holà! (Il frappe à la porte de la maison d'Alcantor.)

SCÈNE XIV.

ALCANTOR, SGANARELLE.

ALCANTOR. Ah! mon gendre, soyez le bienvenu!

SGANARELLE. Monsieur, votre serviteur

ALCANTOR. Vous venez pour conclure le mariage?

SGANARELLE. Excusez-moi.

ALCANTOR. Je vous promets que j'en ai autant d'impatience que vous.

SGANARELLE. Je viens ici pour autre sujet.

ALCANTOR. J'ai donné ordre à toutes les choses nécessaires pour cette fête.

SGANARELLE. Il n'est pas question de cela.

ALCANTOR. Les violons sont retenus, le festin est commandé, et ma fille est paree pour vous recevoir

SGANARELLE. Ce n'est pas ce qui m'amène.

ALCANTOR. Enfin, vous allez être satisfait, et rien ne peut retarder votre contentement.

SGANARELLE. Mon Dieu! c'est autre chose.

ALCANTOR. Allons. Entrez donc, mon gendre.

SGANARELLE. J'ai un petit mot à vous dire.

ALCANTOR. Ah! mou Dieu! ne faisons point de cérémonie! Entrez vite, s'il vous plaît

SGANARELLE. Non, vous dis-je. Je vous veux parler auparavant.

ALCANTOR. Vous voulez me dire quelque chose?

SGANARELLE. Oui.

ALCANTOR. Et quoi?

SGANARELLE. Seigneur Alcantor, j'ai demandé votre fille en mariage, il est vrai, et vous me l'avez accordée; mais je me trouve un peu avancé en âge pour elle et je considère que je ne suis point du tout son fait.

- ALCANTOR.** Pardonnez-moi, ma fille vous trouve bien comme vous êtes; et je suis sûr qu'elle vivra fort contente avec vous.
- SGANARELLE.** Point. J'ai parfois des bizarreries épouvantables, et elle auroit trop à souffrir de ma mauvaise humeur.
- ALCANTOR.** Ma fille a de la complaisance, et vous verrez qu'elle s'accommodera entièrement à vous.
- SGANARELLE.** J'ai quelques infirmités sur mon corps qui pourroient la dégoûter.
- ALCANTOR.** Cela n'est rien. Une honnête femme ne se dégoûte jamais de son mari.
- SGANARELLE.** Enfin, voulez-vous que je vous dise? Je ne vous conseille pas de me la donner.
- ALCANTOR.** Vous moquez vous? J'aimerois mieux mourir que d'avoir manqué à ma parole.
- SGANARELLE.** Mon Dieu! je vous en dispense, et je ..
- ALCANTOR.** Point du tout. Je vous l'ai promise, et vous l'aurez en dépit de tous ceux qui y prétendent
- SGANARELLE** à part Que diable!
- ALCANTOR.** Voyez-vous, j'ai une estime et une amitié pour vous toute particulière, et je refuserois ma fille à un prince pour vous la donner.
- SGANARELLE.** Seigneur Alcantor, je vous suis obligé de l'honneur que vous me faites, mais je vous déclare que je ne me veux point marier.
- ALCANTOR.** Qui, vous?
- SGANARELLE.** Oui, moi.
- ALCANTOR.** Et la raison?
- SGANARELLE.** La raison? C'est que je ne me sens point propre pour le mariage, et que je veux imiter mon père et tous ceux de ma race, qui ne se sont jamais voulu marier.
- ALCANTOR.** Écoutez. Les volontés sont libres, et je suis homme à ne contraindre jamais personne. Vous vous êtes engagé avec moi pour épouser ma fille, et tout est préparé pour cela; mais, puisque vous voulez retirer votre parole, je vais voir ce qu'il y a à faire, et vous aurez bientôt de mes nouvelles.

SCÈNE XV.

SGANARELLE seul

Encore est-il plus raisonnable que je ne pensois, et je croyois avoir bien plus de peine à m'en dégager. Ma loi! quand j'y songe, j'ai fait sagement de me tirer de cette affaire, et j'allois faire un pas dont je me serois peut-être longtemps repenti. Mais voici le fils qui me vient rendre réponse.

SCÈNE XVI.

ALCIDAS, SGANARELLE.

ALCIDAS parlant d'un ton doux et humble. Monsieur, je suis votre serviteur très-humble.

SGANARELLE. Monsieur, je suis le vôtre de tout mon cœur.

ALCIDAS toujours avec le même ton. Mon père m'a dit, monsieur, que vous vous étiez venu dégager de la parole que vous aviez donnée.

SGANARELLE. Oui, monsieur, c'est avec regret; mais...

ALCIDAS. Oh! monsieur, il n'y a pas de mal à cela.

SGANARELLE. J'en suis fâché, je vous assure; et je souhaiterois...

ALCIDAS. Cela n'est rien, vous dis-je. (Alcidas présente à Sganarelle deux épées.) Monsieur, prenez la peine de choisir de ces deux épées laquelle vous voulez.

SGANARELLE. De ces deux épées?

ALCIDAS. Oui, s'il vous plaît.

SGANARELLE. A quoi bon?

ALCIDAS. Monsieur, comme vous refusez d'épouser ma sœur, après la parole donnée, je crois que vous ne trouverez pas mauvais le petit compliment que je viens vous faire.

SGANARELLE. Comment?

ALCIDAS. D'autres gens seroient du bruit et s'emporteroient contre vous; mais nous sommes personnes à traiter les choses dans la douceur, et je viens vous dire civilement qu'il faut, si vous le trouvez bon, que nous nous coupions la gorge ensemble.

SGANARELLE. Voilà un compliment fort mal tourné.

ALCIDAS. Allons, monsieur, choisissez, je vous prie.

SGANARELLE. Je suis votre valet, je n'ai point de gorge à me couper. (A part.) La vilaine façon de parler que voilà!

ALCIDAS. Monsieur, il faut que cela soit, s'il vous plaît.

SGANARELLE. Eh! monsieur, rengainez ce compliment, je vous prie.

ALCIDAS. Dépêchons vite, monsieur, j'ai une petite affaire qui m'attend.

SGANARELLE. Je ne veux point de cela, vous dis-je.

ALCIDAS. Vous ne voulez pas vous battre?

SGANARELLE. Nenni, ma foi!

ALCIDAS. Tout de bon?

SGANARELLE. Tout de bon.

ALCIDAS après lui avoir donné des coups de bâton. Au moins, monsieur, vous n'avez pas lieu de vous plaindre; vous voyez que je fais les choses dans l'ordre. Vous nous man-

quez de parole, je me veux battre contre vous, vous refusez de vous battre, je vous donne des coups de bâton. Tout cela est dans les formes, et vous êtes trop honnête homme pour ne pas approuver mon procédé.

SGANARELLE *a part* Quel diable d'homme est-ce ci ?

ALCIDAS *lui présente encore les deux épées* Allons, monsieur, faites les choses galamment et sans vous faire tuer l'oreille.

SGANARELLE Encore ?

ALCIDAS Monsieur, je ne contrains personne, mais il faut que vous vous battiez, ou que vous épousiez ma sœur.

SGANARELLE Monsieur, je ne puis faire ni l'un ni l'autre, je vous assure.

ALCIDAS Assurément ?

SGANARELLE Assurément.

ALCIDAS Avec votre permission donc. *(Alcidas lui donne encore des coups de bâton.)*

SGANARELLE Ah ! ah ! ah !

ALCIDAS Monsieur, j'ai tous les regrets du monde d'être obligé d'en user ainsi avec vous, mais je ne cesserais point, si vous plaît, que vous n'ayez promis de vous battre ou d'épouser ma sœur. *(Alcidas lève le bâton.)*

SGANARELLE Eh bien ! j'épouserai, j'épouserai.

ALCIDAS Ah ! monsieur, je suis ravi que vous vous mettiez à la raison, et que les choses se passent doucement, car enfin vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, je vous jure, et j'aurais été au désespoir que vous m'eussiez contraint à vous maltraiter. Je vais appeler mon père pour lui dire que tout est d'accord. *(Il va frapper à la porte d'Alcantor.)*

SCENE XVII

ALCANIOR, DORIMÈNE, ALCIDAS, SGANARELLE

ALCIDAS Mon père, voilà monsieur qui est tout à fait raisonnable. Il a voulu faire les choses de bonne grâce, et vous pouvez lui donner ma sœur.

ALCANIOR Monsieur, voilà sa main, vous n'avez qu'à donner la votre. Loué soit le ciel ! M'en voilà déchargé, et c'est vous désormais que regarde le soin de sa conduite. Allons nous rejouer et célébrer cet heureux mariage.

FIN DU MARIAGE FORCÉ

DON JUAN

OU

LE FESTIN DE PIERRE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES

1665

PERSONNAGES.

Don JUAN, fils de don Louis	PIERROT, paysan
SGANARELLE	LA STATUE DU COMMANDANT
ELVIRE, femme de don Juan	LA VIOLETTE, { valets de don Juan
GUSMAN, écuyer d'Elvire	RAGOTIN, }
Don CARLOS, { frères d'Elvire	MONSIEUR DIMANCHE, marchand
Don ALONSE, {	LA RAMÉE, spadassin
Don LOUIS, père de don Juan	SUITE DE DON JUAN.
FRANCISQUE, pauvre	SUITE DE DON CARLOS ET DE DON ALONSE
CHARLOTTE, { paysannes	frères
MATHURINE, }	UN SPECTRE

La scène est en Sicile.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un palais

SCÈNE PREMIÈRE.

SGANARELLE, GUSMAN.

SGANARELLE tenant une tabatière

Quoi que puisse dire Aristote et toute la philosophie, il n'est rien d'égal au tabac : c'est la passion des honnêtes gens, et qui vit sans tabac n'est pas digne de vivre. Non-seulement il rejouit et purge les cerveaux humains, mais encore il instruit les âmes à la vertu, et l'on apprend avec lui à devenir honnête homme. Ne voyez-vous pas bien, dès qu'on en prend,

de quelle manière obligeante on en use avec tout le monde et comme on est ravi d'en donner à droite et à gauche, partout où l'on se trouve? On n'attend pas même qu'on en demande et l'on court au-devant du souhait des gens; tant il est vrai que le tabac inspire des sentiments d'honneur et de vertu à tous ceux qui en prennent! Mais c'est assez de cette matière, reprenons un peu notre discours. Si bien donc, cher Gusman, que done Elvire, ta maîtresse, surprise de notre départ, s'est mise en campagne après nous, et son cœur, que mon maître a su toucher trop fortement, n'a pu vivre, dis-tu, sans le venir chercher ici. Veux-tu qu'entre nous je te dise ma pensée? J'ai peur qu'elle ne soit mal payée de son amour, que son voyage en cette ville produise peu de fruit, et que vous eussiez autant gagné à ne bouger de là.

GUSMAN. Et la raison encore? Dis-moi, je te prie, Sganarelle, qui peut t'inspirer une peur d'un si mauvais augure? Ton maître t'a-t-il ouvert son cœur là-dessus et l'a-t-il dit qu'il eût pour nous quelque froideur qui l'ait obligé à partir?

SGANARELLE. Non pas; mais à vue de pays je connois à peu près le train des choses, et, sans qu'il m'ait encore rien dit, je gagerois presque que l'affaire va là. Je pourrois peut-être me tromper; mais, enfin, sur de tels sujets, l'expérience m'a pu donner quelques lumières.

GUSMAN. Quoi! ce départ si peu prévu seroit une infidélité de don Juan? Il pourroit faire cette injure aux chastes feux de done Elvire?

SGANARELLE. Non, c'est qu'il est jeune encore et qu'il n'a pas le courage!

GUSMAN. Un homme de sa qualité feroit une action si lâche?

SGANARELLE. Eh! oui, sa qualité! La raison en est belle; et c'est par là qu'il s'empêcheroit des choses!

GUSMAN. Mais les saintsaucuds du mariage le tiennent engagé.

SGANARELLE. Eh! mon pauvre Gusman, mon ami, tu ne sais pas encore, crois-moi, quel homme est don Juan.

GUSMAN. Je ne sais pas, de vrai, quel homme il peut être, s'il faut qu'il nous ait fait cette perfidie; et je ne comprends point comme, après tant d'amour et tant d'impatience témoignée, tant d'hommages pressants, de vœux, de soupirs et de larmes, tant de lettres passionnées, de protestations ardentes et de serments réitérés, tant de transports, enfin, et tant d'emportements qu'il a fait paroître, jusqu'à forcer, dans sa passion, l'obstacle sacré d'un couvent pour mettre donc Elvire en sa puissance; je ne comprends pas,

dis-je, comme, après tout cela, il auroit le cœur de manquer à sa parole.

SGANARELLE. Je n'ai pas grande peine à le comprendre, moi, et si tu connoissois le pèlerin, tu trouverois la chose assez facile pour lui. Je ne dis pas qu'il ait changé de sentiments pour done Elvire, je n'en ai point de certitude encore. Tu sais que par son ordre je partis avant lui, et depuis son arrivée il ne m'a point entretenu; mais, par precaution, je t'apprends, *internos*, que tu vois en don Juan, mon maître, le plus grand scelerat que la terre ait jamais porté, un enrage, un chien, un diable, un Turc, un hérétique qui ne croit ni ciel, ni saint, ni Dieu, ni loup-garou, qui passe cette vie en véritable bête brute, un pourceau d'épicure, un vrai Sardanapale, qui ferme l'oreille à toutes les remontrances chrétiennes qu'on peut lui faire, et traite de billevesées tout ce que nous croyons. Tu me dis qu'il a épousé ta maîtresse; crois qu'il auroit plus fait pour sa passion, et qu'avec elle il auroit encore épousé toi, son chien et son chat. Un mariage ne lui coûte rien à contracter; il ne se sert point d'autres pièges pour attraper les belles, et c'est un épouseur à toutes mains. Dame, demoiselle, bourgeoise, paysanne, il ne trouve rien de trop chaud ni de trop froid pour lui; et si je te disois le nom de toutes celles qu'il a épousées en divers lieux, ce seroit un chapitre à durer jusqu'au soir. Tu demeures surpris et changés de couleur à ce discours; ce n'est là qu'une chaûche du personnage, et, pour en achever le portrait, il faudroit bien d'autres coups de pinceau. Suffit qu'il faut que le courroux du ciel l'accable quelque jour; qu'il me vaudroit bien mieux d'être au diable que d'être à lui, et qu'il me fait voir tant d'horreurs que je souhaiterois qu'il fût déjà je ne sais où, mais un grand seigneur inéchant homme est une terrible chose; il faut que je lui sois fidèle en dépit que j'en aie; la crainte en moi fait l'office du zèle, bride mes sentiments et me redut d'applaudir bien souvent à ce que mon âme deteste. Le voilà qui vient se promener dans ce palais, separons-nous. Écoute, au moins: je t'ai fait cette confidence avec franchise et cela m'est sorti un peu bien vite de la bouche, mais s'il falloit qu'il en vînt quelque chose à ses oreilles, je dirois hautement que tu aurois menti.

SCÈNE II.

DON JUAN, SGANARELLE.

DON JUAN. Quel homme te parloit là? Il a bien de l'air, ce me semble, du bon Gusman de donc Elvire.

SGANARELLE. C'est quelque chose aussi à peu près de cela.

DON JUAN. Quoi! c'est lui?

SGANARELLE. Lui-même.

DON JUAN. Et depuis quand est-il en cette ville?

SGANARELLE. D'hier au soir.

DON JUAN. Et quel sujet l'amène?

SGANARELLE. Je crois que vous jugez assez ce qui le peut inquiéter.

DON JUAN. Notre départ, sans doute?

SGANARELLE. Le bouhomme en est tout mortifié et m'en demandoit le sujet.

DON JUAN. Et quelle réponse as-tu faite?

SGANARELLE. Que vous ne m'en aviez rien dit.

DON JUAN. Mais encore, quelle est ta pensée là-dessus? que t'imagines-tu de cette affaire?

SGANARELLE. Moi? Je crois, sans vous faire tort, que vous avez quelque nouvel amour en tête.

DON JUAN. Tu le crois?

SGANARELLE. Oui.

DON JUAN. Ma foi! tu ne te trompes pas, et je dois t'avouer qu'un autre objet a chassé Elvire de ma pensée.

SGANARELLE. Eh! mon Dieu! je sais mon don Juan sur le bout du doigt, et connois votre cœur pour le plus grand coureur du monde; il se plaît à se promener de liens en liens, et n'aime guère à demeurer en place.

DON JUAN. Et ne trouves-tu pas, dis-moi, que j'ai raison d'en user de la sorte?

SGANARELLE. Eh! monsieur...

DON JUAN. Quoi? Parle.

SGANARELLE. Assurément que vous avez raison, si vous le voulez; on ne peut pas aller là contre. Mais, si vous ne le vouliez pas, ce seroit peut-être une autre affaire.

DON JUAN. Eh! je te donne la liberté de parler et de me dire tes sentiments.

SGANARELLE. En ce cas, monsieur, je vous dirai franchement que je n'approuve point votre méthode, et que je trouve fort vilain d'aimer de tous côtés comme vous faites.

DON JUAN. Quoi! tu veux qu'on se lie à demeurer au premier objet qui nous prend, qu'on renonce au monde pour lui, et qu'on n'ait plus d'yeux pour personne? La belle chose de vouloir se piquer d'un faux hon-

neur d'être fidèle, de s'ensevelir pour toujours dans une passion, et d'être mort dès sa jeunesse à toutes les autres beautés qui nous peuvent frapper les yeux ! Non, la constance n'est bonne que pour des ridicules ; toutes les belles ont droit de nous charmer, et l'avantage d'être rencontrée la première ne doit point dérober aux autres les justes prétentions qu'elles ont toutes sur nos cœurs. Pour moi, la beauté me ravit partout où je la trouve, et je cède facilement à cette douce violence dont elle nous entraîne. J'ai beau être engagé, l'amour que j'ai pour une belle n'engage point mon âme à faire injustice aux autres ; je conserve des yeux pour voir le mérite de toutes, et rends à chacune les hommages et les tributs où la nature nous oblige. Quoi qu'il en soit, je ne puis refuser mon cœur à tout ce que je vois d'aimable, et, dès qu'un beau visage me le demande, si j'en avois dix mille, je les donnerois tous. Les inclinations naissantes, après tout, ont des charmes inexplicables, et tout le plaisir de l'amour est dans le changement. On goûte une douceur extrême à réduire, par cent hommages, le cœur d'une jeune beauté, à voir de jour en jour les petits progrès qu'on y fait, à combattre par des transports, par des larmes et des soupirs, l'innocente pudeur d'une âme qui a peine à rendre les armes, à forcer pied à pied toutes les petites résistances qu'elle nous oppose, à vaincre les scrupules dont elle se fait un honneur, et la mener doucement où nous avons envie de la faire venir. Mais lorsqu'on en est maître une fois, il n'y a plus rien à dire ni rien à souhaiter, tout le beau de la passion est fini, et nous nous endormons dans la tranquillité d'un tel amour, si quelque objet nouveau ne vient réveiller nos desirs, et présenter à notre cœur les charmes attrayants d'une conquête à faire. Enfin, il n'est rien de si doux que de triompher de la résistance d'une belle personne ; et j'ai, sur ce sujet, l'ambition des conquérants qui volent perpétuellement de victoire en victoire, et ne peuvent se résoudre à borner leurs souhaits. Il n'est rien qui puisse arrêter l'impétuosité de mes desirs ; je me sens un cœur à aimer toute la terre, et, comme Alexandre, je souhaiterois qu'il y eût d'autres mondes pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuses.

SGANARELLE. Vertu de ma vie, comme vous débitez ! Il semble que vous ayez appris cela par cœur, et vous parlez tout comme un livre.

DON JUAN. Qu'as-tu à dire là-dessus ?

SCANARELLE. Ma foi ! j'ai à dire... Je ne sais que dire ; car vous tournez les choses d'une manière qu'il semble que vous avez raison, et cependant il est vrai que vous ne l'avez pas. J'avois les plus belles pensées du monde, et vos discours m'ont brouillé tout cela. Laissez faire, une autre fois je mettrai mes raisons par écrit pour disputer avec vous.

DON JUAN. Tu feras bien.

SCANARELLE. Mais, monsieur, cela seroit-il de la permission que vous m'avez donnée, si je vous disois que je suis tant soit peu scandalisé de la vie que vous menez ?

DON JUAN. Comment ! quelle vie est-ce que je mène ?

SCANARELLE. Fort bonne. Mais, par exemple, de vous voir tous les mois vous marier comme vous faites...

DON JUAN. Y a-t-il rien de plus agréable ?

SCANARELLE. Il est vrai ; je conçois que cela est fort agréable et fort divertissant, et je m'en accommoderois assez, moi, s'il n'y avoit point de mal ; mais, monsieur, se jouer ainsi d'un mystère sacré, et...

DON JUAN. Va, va, c'est une affaire entre le ciel et moi, et nous la démêlerons bien ensemble sans que tu t'en mettes en peine.

SCANARELLE. Ma foi ! monsieur, j'ai toujours oui dire que c'est une méchante raillerie que de se railler du ciel et que les libertins ne font jamais une bonne fin.

DON JUAN. Holà, maître sot ; vous savez que je vous ai dit que je n'aime pas les faiseurs de remontrances.

SCANARELLE. Je ne parle pas aussi à vous, Dieu m'en garde ; vous savez ce que vous faites, vous, et, si vous ne croyez rien, vous avez vos raisons ; mais il y a de certains petits impertinents dans le monde qui sont libertins sans savoir pourquoi, qui font les esprits forts parce qu'ils croient que cela leur sied bien ; et, si j'avois un maître comme cela, je lui dirois fort nettement, le regardant en face : Osez-vous bien ainsi vous jouer au ciel, et ne tremblez-vous point de vous moquer comme vous faites des choses les plus saintes ? C'est bien à vous, petit ver de terre, petit mirmidon que vous êtes (je parle au maître que j'ai dit), c'est bien à vous à vouloir vous mêler de tourner en raillerie ce que tous les hommes révèrent ! Pensez-vous que pour être de qualité, pour avoir une perruque blonde et bien frisée, des plumes à votre chapeau, un habit bien doré et des rubans couleur de feu (ce n'est pas à vous que je parle, c'est à l'autre), pensez-vous, dis-je, que vous en soyez

plus habile homme, que tout vous soit permis, et qu'on n'ose vous dire vos vérités ? Apprenez de moi, qui suis votre valet, que le ciel punit tôt ou tard les impies, qu'une méchante vic amène une méchante mort, et que...

DON JUAN. Paix !

SGANARELLE. De quoi est-il question ?

DON JUAN. Il est question de te dire qu'une beauté me tient au cœur, et qu'entraîné par ses appas je l'ai suivie jusqu'en cette ville.

SGANARELLE. Et n'y craignez-vous rien, monsieur, de la mort de ce commandeur que vous tuâtes il y a six mois ?

DON JUAN. Et pourquoi craindre ? Ne l'ai-je pas bien tué ?

SGANARELLE. Fort bien, le mieux du monde, et il auroit tort de se plaindre.

DON JUAN. J'ai eu ma grâce de cette affaire.

SGANARELLE. Oui ; mais cette grâce n'éteint pas peut-être le ressentiment des parents et des amis, et...

DON JUAN. Ah ! n'allons point songer au mal qui peut nous arriver, et songeons seulement à ce qui peut nous donner du plaisir. La personne dont je te parle est une jeune fiancée, la plus agréable du monde, qui a été conduite ici par celui même qu'elle y vient épouser, et le hasard me fit voir ce couple d'amants trois ou quatre jours avant leur voyage. Jamais je n'ai vu deux personnes être si contentes l'une de l'autre, et faire éclater plus d'amour. La tendresse visible de leurs mutuelles ardeurs me donna de l'émotion ; j'en fus frappé au cœur, et mon amour commença par la jalousie. Oui, je ne pus souffrir d'abord de les voir si bien ensemble, le dépit alluma mes désirs, et je me figurai un plaisir extrême à pouvoir troubler leur intelligence, et rompre cet attachement dont la délicatesse de mon cœur se tenoit offensée ; mais jusques ici tous mes efforts ont été inutiles, et j'ai recours au dernier remède. Cet époux prétendu doit aujourd'hui régaler sa maîtresse d'une promenade sur mer. Sans t'en avoir rien dit, toutes choses sont préparées pour satisfaire mon amour, et j'ai une petite barque et des gens avec quoi fort facilement je prétends enlever la belle.

SGANARELLE. Ah ! monsieur...

DON JUAN. Hen ?

SGANARELLE. C'est fort bien fait à vous, et vous le prenez comme il faut ; il n'est rien de tel en ce monde que de se contenter.

DON JUAN. Prépare-toi donc à venir avec moi, et prends soin,

toi-même d'apporter toutes mes armes, afin que...
(Apercevant donc Elvire) Ah ! rencontre fâcheuse. Traître ! tu ne m'avois pas dit qu'elle étoit ici elle-même.

SGANARELLE. Monsieur, vous ne me l'avez pas demandé.

DON JUAN. Est-elle folle de n'avoir pas changé d'habit, et de venir en ce lieu-ci avec son équipage de campagne ?

SCÈNE III.

DON ELVIRE, DON JUAN, SGANARELLE.

DON ELVIRE. Me ferez-vous la grâce, don Juan, de vouloir bien me reconnoître ? et puis-je au moins espérer que vous daigniez tourner le visage de ce côté ?

DON JUAN. Madame, je vous avoue que je suis surpris, et que je ne vous attendois pas ici.

DON ELVIRE. Oui, je vois bien que vous ne m'y attendiez pas ; et vous êtes surpris, à la vérité, mais tout autrement que je ne l'espérois, et la manière dont vous le paraissez me persuade pleinement ce que je refusois de croire. J'admire ma simplicité et la faiblesse de mon cœur à douter d'une trahison que tant d'apparences me confirmoient ; j'ai été assez bonne, je le confesse, ou plutôt assez sotte, pour me vouloir tromper moi-même et travailler à dementir mes yeux et mon jugement ; j'ai cherché des raisons pour excuser à ma tendresse le relâchement d'amitié qu'elle voyoit en vous ; et je me suis forgé exprès cent sujets légitimes d'un départ si précipité, pour vous justifier du crime dont ma raison vous accusoit. Mes justes soupçons chaque jour avoient beau me parler, j'en rejetois la voix, qui vous rendoit criminel à mes yeux, et j'écoutois avec plaisir mille chimères ridicules qui vous peignoient innocent à mon cœur ; mais enfin cet abord ne me permet plus de douter, et le coup d'œil qui m'a reçue m'apprend bien plus de choses que je ne voudrois en savoir. Je serai bien aise pourtant d'ouïr de votre bouche les raisons de votre départ. Parlez, don Juan, je vous prie, et voyons de quel air vous saurez vous justifier.

DON JUAN. Madame, voici Sganarelle qui sait pourquoi je suis parti.

SGANARELLE. *bas à don Juan* Moi, monsieur ? Je n'en sais rien, s'il vous plaît.

DON ELVIRE. Eh bien ! Sganarelle, parlez ; il n'importe de quelle bouche j'entende ces raisons.

DON JUAN *faisant signe à Sganarelle d'approcher.* Allons, parle donc à madame.

SGANARELLE *bas à don Juan.* Que voulez-vous que je dise ?

DON ELVIRE. Approchez, puisqu'on le veut ainsi, et me dites un peu les causes d'un départ si prompt.

DON JUAN. Tu ne répondras pas ?

SGANARELLE *bas à don Juan.* Je n'ai rien à répondre ; vous vous moquez de votre serviteur.

DON JUAN. Veux-tu répondre, te dis-je ?

SGANARELLE. Madame...

DON ELVIRE. Quoi ?

SGANARELLE *se tournant vers son maître.* Monsieur.

DON JUAN *en le menaçant.* Si...

SGANARELLE. Madame, les conquérants, Alexandre et les autres mondes sont cause de notre départ. Voilà, monsieur, tout ce que je puis dire.

DON ELVIRE. Vous plaît-il, don Juan, nous éclaircir ces beaux mystères ?

DON JUAN. Madame, à vous dire la vérité...

DON ELVIRE. Ah ! que vous savez mal vous défendre pour un homme de cour et qui doit être accoutumé à ces sortes de choses ! J'ai pitié de vous voir la confusion que vous avez. Que ne vous armez-vous le front d'une noble esfronterie ? Que ne me jurez-vous que vous êtes toujours dans les mêmes sentiments pour moi ; que vous m'aimez toujours avec une ardeur sans égale, et que rien n'est capable de vous détacher de moi que la mort ? Que ne me dites-vous que des affaires de la dernière conséquence vous ont obligé à partir sans m'en donner avis, qu'il faut que malgré vous vous demeuriez ici quelque temps, et que je n'ai qu'à m'en retourner d'où je viens, assurez que vous suivrez mes pas le plus tôt qu'il vous sera possible ; qu'il est certain que vous brûlez de me rejoindre, et qu'éloigné de moi vous souffrez ce que souffre un corps qui est séparé de son âme ? Voilà comme il faut vous défendre, et non pas être interdit comme vous êtes.

DON JUAN. Je vous avoue, madame, que je n'ai point le talent de dissimuler, et que je porte un cœur sincère. Je ne vous dirai point que je suis toujours dans les mêmes sentiments pour vous, et que je brûle de vous rejoindre, puisqu'enfin il est assuré que je ne suis parti que pour vous fuir ; non point par les raisons que vous pouvez vous figurer, mais par un pur motif de conscience, et pour ne croire pas qu'avec vous davantage je puisse vivre sans péché. Il m'est venu des scrupules, madame, et j'ai ouvert les yeux de l'âme sur ce que je faisais. J'ai fait réflexion que, pour vous épouser, je vous ai dérobée à la clôture d'un

couvent ; que vous avez rompu des vœux qui vous engageoient autre part, et que le ciel est fort jaloux de ces sortes de choses. Le repentir m'a pris, et j'ai craint le courroux celeste. J'ai cru que notre mariage n'étoit qu'un adultère déguisé, qu'il nous attireroit quelque disgrâce d'en haut, et qu'enfin je devois tâcher de vous oublier, et vous donner moyen de retourner à vos premières chaînes. Voudriez-vous, madame, vous opposer à une si sainte pensée, et que j'allasse, en vous retenant, me mettre le ciel sur les bras ' que par...

DON ELVIRE. Ah ! scelerat ! c'est maintenant que je te connois tout entier, et, pour mon malheur, je te connois lorsqu'il n'en est plus temps, et qu'une telle connoissance ne peut plus servir qu'à me désespérer, mais sache que ton crime ne demeurera pas impuni, et que le même ciel dont tu te joues me saura venger de ta perfidie

DON JUAN. Sganarelle, le ciel.

SGANARELLE. Vraiment oui, nous nous moquons bien de cela, nous autres.

DON JUAN. Madame...

DON ELVIRE. Il suffit. Je n'en veux pas ouïr davantage, et je m'accuse même d'en avoir trop entendu. C'est une lâcheté que de se faire expliquer trop sa honte, et sur de tels sujets un noble cœur, au premier mot, doit prendre son parti. N'attends pas que j'éclate ici en reproches et en injures, non, non, je n'ai point un courroux à exhaler en paroles vaines, et toute sa chaleur se réserve pour sa vengeance. Je te le dis encore, le ciel te punira, perfide, de l'outrage que tu me fais ; et si le ciel n'a rien que tu puisses appréhender, appréhende du moins la colère d'une femme offensée.

SCÈNE IV.

DON JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE a part Si le remords le pouvoit prendre.

DON JUAN après un moment de reflexion Allons songer à l'exécution de notre entreprise amoureuse

SGANARELLE seul Ah ! quel abominable maître me vois-je obligé de servir !

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une campagne au bord de la mer.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLOTTE, PIERROT.

CHARLOTTE. Notre dinse, Piarrot, tu t'es trouvé là bien à point.

PIERROT. Parguienne, il ne s'en est pas fallu l'épaisseur d'une éplingue qu'ils ne se sayant naysés tous deux.

CHARLOTTE. C'est donc le coup de vent d'à matin qui les avoit renvarsés dans la mar?

PIERROT. Agu, quien, Charlotte, je m'en vas te conter tout fin drait comme cela est venu; car, comme dit l'autre, je les ai le premier avisés, avisés le premier je les ai. Enfin donc j'étiens sur le bord de la mar, moi et le gros Lucas, et je nous amusions à batifoler avec des mottes de tarre que je nous jesquions à la tête; car, comme tu sais bian, le gros Lucas aime à batifoler, et moi, par souas, je batifole itou. En batifolant donc, puisque batifole y a, j'ai aparçu de tout loin queuque chose qui grouilloit dans gliau et qui venoit comme envars nous par secousse. Je voyois cela fixiblement, et pis tout d'un coup je voyois que je ne voyois plus rian. Eh! Lucas, c'ai-je fait, je pense que vlà des hommes qui nageant là-bas. Voire, ce m'a-t-il fait, t'as été au trépassement d'un chat, t'as la vue trouble. Palsanguienne, c'ai-je fait, je n'ai point la vue trouble, ce sont des hommes. Point du tout, ce m'a-t-il fait, t'as la barlue. Veux-tu gager, c'ai-je fait, que je n'ai point la barlue, c'ai-je fait, et que ce sont deux hommes, c'ai-je fait, qui nageant droit ici? c'ai-je fait. Morguienne, ce m'a-t-il fait, je gage que non. Oh! ça, c'ai-je fait, veux-tu gager dix sous que si? Je le veux bian, ce m'a-t-il fait, et, pour te montrer, vlà argent su jeu, ce m'a-t-il fait. Moi, je n'ai point été ni fou ni étourdi; j'ai bravement bouté à tarre quatre pièces tapés et cinq sous en doubles, jerniquienne, aussi hardiment que si j'avois avalé un varre de vin; car je sis hasardeux, moi, et je vas à la débandade. Je savois bian ce que je faisois pourtant. Queuque gniais! Enfin donc, je n'avons pas putôt eu gagé, que j'avons vu les deux

hommes tout à plain, qui nous faisaient signe de les aller querir, et moi de tirer auparavant les enjeux. Allons, Lucas, ç'ai-je dit, tu vois bien qu'ils nous appellont; allons vite à leur secours. Non, ce m'a-t-il dit, ils m'ont fait perdre. Oh! donc, tanquia qu'à la parlin, pour le faire court, je l'ai tant sarmonné que je nous sommes boutés dans une barque, et pis j'avons tant fait cahin, caha, que je les avons tirés de gliau, et pis je les avons menés cheux nous auprès du feu, et pis ils se sont dépouillés tout nus pour se sécher, et pis il y en est venu encore deux de la même bande qui s'équiaint sauvés tout seuls, et pis Mathurine est arrivée là, à qui l'en a fait les doux yeux. Vlà justement, Charlotte, comme tout ça s'est fait.

CHARLOTTE. Ne m'as-tu pas dit, Piarrot, qu'il y en a un qu'est bien pu mieux fait que les autres?

PIERROT. Oui, c'est le maître. Il faut que ce soit quelque gros, gros monsieur, car il a du dor à son habit depuis le haut jusqu'en bas, et ceux qui le servent sont des monsieurs eux-mêmes; et stapandant, tout gros monsieur qu'il est, il seroit par ma siqué nayé si je n'avioime été là.

CHARLOTTE. Ardez un peu.

PIERROT. Oh! parquieuue, sans nous il en avoit pour sa maine de lèves.

CHARLOTTE. Est-il encore cheux toi tout nu, Piarrot?

PIERROT. Nannain, ils l'ont r'habillé tout devant nous. Mon guieu, je n'en avois jamais vu s'habiller. Que d'histoires et d'engigorniaux boutont ces messieurs-là les courtisans. Je me pardrois là-dedans, pour moi, et j'étois tout ebobi de voir ça. Quien, Charlotte, ils ont des cheveux qui ne tenont point à leur tête, et ils boutont ça, après tout, comme un gros bonnet de filasse. Ils ont des chemises qui ont des manches où j'entrerions tout brandis, toi et moi. En glieu d'hant-de-chausse, ils portent un garde-robe aussi large que d'ici à Pâques; en glieu de pourpoint, de petites brassières qui ne leur tenont pas jusqu'au brichet, et en glieu de rabats, un grand mouchoir de cou à réziau avec quatre grosses houppes de linge qui leur pendent sur l'estomac. Ils ont itou d'autres petits rabats au bout des bras et de grands entonnois de passement aux jambes, et, parmi tout ça, tant de rubans, tant de rubans, que c'est un vrai piqué. Ignia pas jusqu'aux souliers qui n'en soient farcis tout depuis un bout jusqu'à l'autre, et ils sont faits d'une façon que je me romprois le cou avec.

CHARLOTTE. Par ma fi! Piarrot, il faut que j'aille voir un peu ça.
PIERROT. Oh! acoute un peu auparavant, Charlotte; j'ai queuque autre chose à te dire, moi.

CHARLOTTE. Eh bian! qu'est-ce que c'est?

PIERROT. Vois-tu, Charlotte, il faut, comme dit l'autre, que je débonde mon cœur. Je t'aime, tu le sais bian, et je sommes pour être mariés ensemble; mais, mar-guienne, je ne suis point satisfait de toi.

CHARLOTTE. Quement? qu'est-ce que c'est donc qu'iglia?

PIERROT. Iglia que tu me chagraines l'esprit, franchement.

CHARLOTTE. Et quement donc?

PIERROT. Telguienne, tu ne m'aimes point.

CHARLOTTE. Ah! ah! n'est-ce que ça?

PIERROT. Oui, ce n'est que ça, et c'est bian assez.

CHARLOTTE. Mon guieu, Piarrot, tu me viens toujou dire la même chose

PIERROT. Je te dis toujou la même chose, parce que c'est toujou la même chose; et si ce n'étoit pas toujou la même chose, je ne te dirois pas toujou la même chose.

CHARLOTTE. Mais qu'est-ce qu'il te faut? Que veux-tu?

PIERROT. Jeiniquienne! je veux que tu m'aimes.

CHARLOTTE. Est-ce que je ne t'aime pas?

PIERROT. Non, tu ne m'aimes pas, et si, je fais tout ce que je pis pour ça. Je t'achète, sans reproche, des rubans à tous les marciars qui passent, je me romps le cou à t'aller demicher des marles, je fais jouer pour toi les vieilleux quand ce vient ta fête, et tout ça comme si je me frapais la tête contre un mur. Vois-tu, ça n'est ni biau ni honnête de n'aimer pas les gens qui nous aiment.

CHARLOTTE. Mais, mon guieu, je t'aime aussi.

PIERROT. Oui, tu m'aimes d'une belle degaine!

CHARLOTTE. Quement veux-tu donc qu'on fasse?

PIERROT. Je veux que l'en fasse comme l'en fait quand l'en aime comme il faut

CHARLOTTE. Ne t'aime-je pas aussi comme il faut?

PIERROT. Non. Quand ça est, ça se voit, et l'en fait mille petites singeries aux paisonnes quand on les aime du bon du cœur. Regarde la grosse Thomasse comme elle est assottée du jeune Robain; elle est toujou autour de li à l'agacer, et ne le laisse jamais en repos. Toujou al li fait queuque niche ou li baille queuque taloche en passant, et l'autre jour qu'il étoit assis sur un escabiau, elle fut le tirer de dessous li et le fit choir tout de son long par terre. Jarni! voilà où l'en voit les gens qui aiment; mais toi tu ne me dis jamais mot, t'es toujou là comme eune vraie souche

de bois, et je passerois vingt fois devant toi que tu m'en squillerois pas pour me bailler le moindre coup, sans dire la moindre chose. Ventreguienne! ça n'est pas bien, après tout, et t'es trop froide pour les gens.

CHARLOTTE. Que veux-tu que j'y fasse? C'est mon himeur, et je ne me pis relondre.

PIERROT. Ignia humeur qui quienne. Quand en a de l'amiquie pour les parsonnes, l'on en baille toujou queuque petite signifiante.

CHARLOTTE. Enfin je t'aime tout autant que je pis, et si tu n'es pas content de ça, tu n'as qu'à en aimer queuque autre.

PIERROT. Eh bien! vlà pas mon compte! Tétigué, si tu m'aimois, me dirois-tu ça?

CHARLOTTE. Pourquoi me viens-tu aussi tarabuster l'esprit?

PIERROT. Morgue! que mal te fais-je? Je ne te demande qu'un peu d'aniquie.

CHARLOTTE. Eh bien! laisse faire aussi et ne me presse point tant. Peut-être que ça viendra tout d'un coup sans y songer.

PIERROT. Touche donc là, Charlotte.

CHARLOTTE *donnant sa main*. Eh bien! quien.

PIERROT. Promets-moi donc que tu tâcheras de m'aimer davantage.

CHARLOTTE. J'y ferai tout ce que je pourrai; mais il faut que ça vienne de lui-même. Pierrot, est-ce là ce monsieu?

PIERROT. Oui, le vlà

CHARLOTTE. Ah! mon guieu, qu'il est gentil, et que ç'auroit été dommage qu'il eût été naye!

PIERROT. Je revians tout à l'heure; je m'en vas boire cho-paine pour me rebouter tant soit peu de la fatigue que j'ais eue.

SCÈNE II.

DON JUAN, SGANARELLE, CHARLOTTE *dans le fond du théâtre*.

DON JUAN. Nous avons manqué notre coup, Sganarelle, et cette bourrasque imprévue a renversé avec notre barque le projet que nous avions fait; mais, à te dire vrai, la paysanne que je viens de quitter répare ce malheur, et je lui ai trouvé des charmes qui effacent de mon esprit tout le chagrin que me donnoit le mauvais succès de notre entreprise. Il ne faut pas que ce cœur m'échappe, et j'y ai déjà jeté des dispositions à ne pas me souffrir longtemps de pousser des soupirs.

SGANARELLE. Monsieur, j'avoue que vous m'étonnez. À peine sommes-nous échappés d'un péril de mort qu'au lieu de rendre grâce au ciel de la pitié qu'il a daigné prendre de nous, vous travaillez tout de nouveau à attirer sa colère par vos fantaisies accoutumées et vos amours cr... (Don Juan prend un ton menaçant.) Paix, coquin que vous êtes ; vous ne savez ce que vous dites, et monsieur sait ce qu'il fait. Allons.

DON JUAN apercevant Charlotte Ah ! ah ! d'où sort cette autre paysanne, Sganarelle ? As-tu rien vu de plus joli ? et ne trouves-tu pas, dis-moi, que celle-ci vaut bien l'autre ?

SGANARELLE. Assurément. (A part) Autre pièce nouvelle.

DON JUAN à Charlotte D'où me vient, la belle, une rencontre si agréable ? Quoi ! dans ces lieux champêtres, parmi ces arbres et ces rochers, on trouve des personnes faites comme vous êtes ?

CHARLOTTE. Vous voyez, monsieu.

DON JUAN. Êtes-vous de ce village ?

CHARLOTTE. Oui, monsieu.

DON JUAN. Et vous y demeurez ?

CHARLOTTE. Oui, monsieu.

DON JUAN. Vous vous appelez ?

CHARLOTTE. Charlotte, pour vous servir.

DON JUAN. Ah ! la belle personne, et que ses yeux sont pénétrants !

CHARLOTTE. Monsieu, vous me rendez toute honteuse

DON JUAN Ah ! n'ayez point de honte d'entendre dire vos vérités. Sganarelle, qu'en dis-tu ? Peut-on rien voir de plus agréable ? Tournez-vous un peu, s'il vous plaît. Ah ! que cette taille est jolie ! Haussez un peu la tête, de grâce. Ah ! que ce visage est mignon ! Ouvrez vos yeux entièrement. Ah ! qu'ils sont beaux ! Que je vois un peu vos dents, je vous prie. Ah ! qu'elles sont amoureuses et ces lèvres appétissantes ! Pour moi, je suis ravi, et je n'ai jamais vu une si charmante personne.

CHARLOTTE. Monsieu, cela vous plaît à dire, et je ne sais pas si c'est pour vous railler de moi.

DON JUAN. Moi, me railler de vous ? Dieu m'en garde ! Je vous aime trop pour cela, et c'est du fond du cœur que je vous parle.

CHARLOTTE. Je vous suis bien obligée, si ça est.

DON JUAN. Point du tout, vous ne m'êtes point obligée de tout ce que je vous dis, et ce n'est qu'à votre beauté que vous en êtes redevable.

CHARLOTTE. Monsieur, tout ça est trop bien dit pour moi, et je n'ai pas d'esprit pour vous répondre.

DON JUAN. Sganarelle, regarde un peu ses mains.

CHARLOTTE. Fi! monsieu, elles sont noires comme je ne sais quoi.

DON JUAN. Ah! que dites-vous là? Elles sont les plus belles du monde, souffrez que je les baise, je vous prie.

CHARLOTTE. Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me faites, et si j'avois su ça tantôt, je n'aurois pas manqué de les laver avec du son.

DON JUAN. Eh! dites-moi un peu, belle Charlotte, vous n'êtes pas marice, sans doute?

CHARLOTTE. Non, monsieu; mais je dois bientôt l'être avec Piarrot, le fils de la voisine Simonette.

DON JUAN. Quoi! une personne comme vous seroit la femme d'un simple paysan! Non, non, c'est profaner tant de beautés, et vous n'êtes pas nee pour demeurer dans un village. Vous méritez, sans doute, une meilleure fortune, et le ciel, qui le connoît bien, m'a conduit ici tout exprès pour empêcher ce mariage et rendre justice à vos charmes; car enfin, belle Charlotte, je vous aime de tout mon cœur, et il ne tiendra qu'à vous que je vous arrache de ce misérable lieu et ne vous mette dans l'état où vous méritez d'être. Cet amour est bien prompt, sans doute; mais quoi! c'est un effet, Charlotte, de votre grande beauté, et l'on vous aime autant en un quart d'heure qu'on seroit une autre en six mois.

CHARLOTTE. Aussi vrai, monsieu, je ne sais comment faire quand vous parlez. Ce que vous dites me fait aise et j'aurois toutes les envies du monde de vous croire; mais on m'a toujou dit qu'il ne faut jamais croire les monsieurs, et que vous autres courtisans êtes des enjôleux qui ne songez qu'à abuser les filles.

DON JUAN. Je ne suis pas de ces gens-là.

SGANARELLE à part Il n'a garde

CHARLOTTE. Voyez-vous, monsieu? il n'y a pas plaisir à se laisser abuser. Je suis une pauvre paysanne; mais j'ai l'honneur en recommandation, et j'aimerois bien mieux me voir morte que de me voir deshonorée.

DON JUAN. Moi j'aurois l'âme assez méchante pour abuser une personne comme vous! Je serois assez lâche pour vous deshonorée! Non, non, j'ai trop de conscience pour cela. Je vous aime, Charlotte, en tout bien et en tout honneur, et, pour vous montrer que je vous dis vrai, sachez que je n'ai point d'autre dessein que de vous épouser. En voulez-vous un plus

grand témoignage? M'y voilà prêt quand vous voudrez, et je prends à témoin l'homme que voilà de la parole que je vous donne.

SGANARELLE. Non, non, ne craignez point; il se mariera avec vous tant que vous voudrez.

DON JUAN. Ah! Charlotte, je vois bien que vous ne me connaissez pas encore. Vous me faites grand tort de juger de moi par les autres, et s'il y a des fourbes dans le monde, des gens qui ne cherchent qu'à abuser des filles, vous devez me tirer du nombre et ne pas mettre en doute la sincérité de ma foi; et puis votre beauté vous assure de tout. Quand on est faite comme vous, on doit être à couvert de ces sortes de craintes; vous n'avez point l'air, croyez-moi, d'une personne qu'on abuse, et pour moi, je l'avoue, je me percerois le cœur de mille coups si j'avais eu la moindre pensée de vous trahir.

CHARLOTTE. Mon Dieu! je ne sais si vous dites vrai ou non, mais vous faites que l'on vous croit.

DON JUAN. Lorsque vous me croirez vous me rendrez justice assurément, et je vous reitère encore la promesse que je vous ai faite. Ne l'acceptez-vous pas? et ne voulez-vous pas consentir à être ma femme?

CHARLOTTE. Oui, pourvu que ma tante le veuille.

DON JUAN. Touchez donc là, Charlotte, puisque vous le voulez bien de votre part.

CHARLOTTE. Mais au moins, monsieur, ne m'allez pas tromper, je vous prie; il y auroit de la conscience à vous, et vous voyez comme j'y vais à la bonne foi.

DON JUAN. Comment! Il me semble que vous doutez encore de ma sincérité! Voulez-vous que je fasse des serments épouvantables? Que le ciel...

CHARLOTTE. Mon Dieu! ne jurez point, je vous crois.

DON JUAN. Donnez-moi donc un petit baiser pour gage de votre parole

CHARLOTTE. Oh! monsieur, attendez que je sois mariée, je vous prie. Après ça, je vous baiserais tant que vous voudrez.

DON JUAN. Eh bien! belle Charlotte, je veux tout ce que vous voulez; abandonnez-moi seulement votre main, et souffrez que, par mille baisers, je lui exprime le ravissement où je suis ..

SCÈNE III.

DON JUAN, SGANARELLE, PIERROT, CHARLOTTE.

PIERROT poussant don Juan, qui baise la main de Charlotte. Tout doucement, monsieur; tenez-vous, s'il vous plaît. Vous vous échauffez trop et vous pourriez gagner la puréa.

DON JUAN repoussant rudement PIERROT Qui m'amène cet importun ?

PIERROT se mettant entre don Juan et Charlotte Je vous dis qu'ous vous tegniez et qu'ous ne carressais point nos accordees

DON JUAN repoussant encore Pierrot Ah ! que de bruit !

PIERROT. Jerniguienne ! ce n'est pas comme ça qu'il faut pousser les gens

CHARLOTTE prenant Pierrot par le bras Et laisse-le faire aussi, PIERROT.

Quement ! que je le laisse faire ? Je ne veux pas, moi.

DON JUAN. Ah !

PIERROT. Tétiguienne ! parce qu'ous êtes monsieu, ous viendrez caresser nos femmes à notre barbe ? Allez-v's-en caresser les vôtres

DON JUAN. Heu !

PIERROT. Heu (Don Juan lui donne un soufflet) Tétigué ! ne me frapper pas (Autre soufflet) Oh ! j' n'igue ! (Autre soufflet) Ventegnie ! (Autre soufflet) Palsangué ! morguienne ! ça n'est pas bien de battre les gens, et ce n'est pas la la récompense de v's avoir sauvé d'être naye

CHARLOTTE PIERROT, ne te sâche point

PIERROT Je me veux fâcher, et t'es une vilaine, toi, d'entraîner qu'on te cajole

CHARLOTTE Oh ! PIERROT, ce n'est pas ce que tu penses Ce monsieu veut m'épouser, et tu ne dois pas te bouter en colère

PIERROT Quement ? jerni ! tu m'es promise

CHARLOTTE Ça n'y fait rien, PIERROT Si tu m'aimes, ne dois-tu pas être bien aise que je devienne madame ?

PIERROT Jerniguié ! non J'aime mieux te voir crever que de te voir à un autre

CHARLOTTE Va, va, PIERROT, ne te mets point en peine Si je sis madame, je te ferai gagner quelque chose, et tu apporteras du beurre et du fromage chez nous

PIERROT Venteguienne ! je gai en porterai jamais, quand tu m'en parlois deux fois autant Est-ce donc comme ça que t'écoutes ce qu'il te dit ? Morguienne ! si j'avois su ça tantôt, je me serois bien gardé de le tirer de ghan et je gh'aurois baillé un bon coup d'aviron sur la tête

DON JUAN s'approchant de Pierrot pour le frapper Qu'est-ce que vous dites ?

PIERROT se mettant derrière Charlotte Jerniguienne ! je ne crains parsonne

DON JUAN passant du côté où est Pierrot Attendez-moi un peu.

PIERROT repassant de l'autre côté Je me moque de tout, moi.

DON JUAN courant après Pierrot Voyons cela.

PIERROT se sauvant encore derrière Charlotte J'en avons vu bien d'autres.

DON JUAN. Ouais.

SGANARELLE. Eh ! monsieur, laissez là ce pauvre misérable. C'est conscience de le battre. (*A Pierrot, en se mettant entre lui et don Juan*) Écoute, mon pauvre garçon, retire-toi, et ne lui dis rien.

PIERROT passant devant Sganarelle et regardant fièrement don Juan. Je veux lui dire, moi.

DON JUAN levant la main pour donner un soufflet à Pierrot Ah ! je vous apprendrai .. (*Pierrot baisse la tête, et Sganarelle reçoit le soufflet*)

SGANARELLE regardant Pierrot Peste soit du maroufle !

DON JUAN à Sganarelle Te voilà payé de ta charité.

PIERROT. Jarni ! je vas dire à sa tante tout ce ménage-ci.

SCÈNE IV.

DON JUAN, CHARLOTTE, SGANARELLE.

DON JUAN à Charlotte Enfin, je m'en vais être le plus heureux de tous les hommes, et je ne changerois pas mon bonheur à toutes les choses du monde. Que de plaisirs quand vous serez ma femme, et que...

SCÈNE V.

DON JUAN, MATHURINE, CHARLOTTE, SGANARELLE.

SGANARELLE apercevant Mathurine Ah ! ah !

MATHURINE à don Juan Monsieur, que faites-vous donc là avec Charlotte ? Est-ce que vous lui parlez d'amour aussi ?

DON JUAN bas à Mathurine Non Au contraire. C'est elle qui me témoignoit une envie d'être ma femme, et je lui répondois que j'étois engagé à vous.

CHARLOTTE à don Juan Qu'est-ce que c'est donc que vous veut Mathurine ?

DON JUAN bas à Charlotte Elle est jalouse de me voir vous parler et voudroit bien que je l'épousasse, mais je lui dis que c'est vous que je veux.

MATHURINE. Quoi ! Charlotte..

DON JUAN bas à Mathurine Tout ce que vous lui direz sera inutile ; elle s'est mis cela dans la tête.

CHARLOTTE. Quement donc ! Mathurine...

DON JUAN bas à Charlotte C'est en vain que vous lui parlerez, vous ne lui ferez point cette fantaisie.

MATHURINE. Est-ce que...

DON JUAN bas à Mathurine Il n'y a pas moyen de lui faire entendre raison.

CHARLOTTE. Je voudrois...

DON JUAN *bas à Charlotte* Elle est obstinée comme tous les diables.

MATHURINE. Vrament...

DON JUAN *bas à Mathurine* Ne lui dites rien ; c'est une folle.

CHARLOTTE. Je pense...

DON JUAN *bas à Charlotte* Laissez-la là, c'est une extravagante.

MATHURINE. Non, non, il faut que je lui parle.

CHARLOTTE. Je veux voir un peu ses raisons.

MATHURINE. Quoi!...

DON JUAN *bas à Mathurine* Je gage qu'elle va vous dire que je lui ai promis de l'épouser.

CHARLOTTE. Je...

DON JUAN *bas à Charlotte* Gageons qu'elle vous soutiendra que je lui ai donné parole de la prendre pour femme.

MATHURINE. Holà! Charlotte, ça n'est pas bien de courir au le marché des autres.

CHARLOTTE. Ça n'est pas honnête, Mathurine, d'être jalouse que monsieu me parle.

MATHURINE. C'est moi que monsieu a vue la première.

CHARLOTTE. S'il vous a vue la première, il m'a vue la seconde et m'a promis de m'épouser.

DON JUAN *bas à Mathurine* Eh bien! que vous ai-je dit?

MATHURINE *à Charlotte* Je vous baise les mains ; c'est moi, et non pas vous, qu'il a promis d'épouser.

DON JUAN *bas à Charlotte* N'ai-je pas deviné?

CHARLOTTE. A d'autres, je vous prie ; c'est moi, vous dis-je.

MATHURINE. Vous vous moquez des gens ; c'est moi, encore un coup.

CHARLOTTE. Le voilà qui est pour le dire, si je n'ai pas raison.

MATHURINE. Le voilà qui est pour me démentir, si je ne dis pas vrai.

CHARLOTTE. Est-ce, monsieu, que vous lui avez promis de l'épouser?

DON JUAN *bas à Charlotte* Vous vous raillez de moi.

MATHURINE. Est-il vrai, monsieu, que vous lui avez donné parole d'être son mari?

DON JUAN *bas à Mathurine* Pouvez-vous avoir cette pensée?

CHARLOTTE. Vous voyez qu'al le soutient.

DON JUAN *bas à Charlotte* Laissez-la faire.

MATHURINE. Vous êtes témoin comme al l'assure.

DON JUAN *bas à Mathurine* Laissez s' dire.

CHARLOTTE. Non, non, il faut savoir la vérité.

MATHURINE. Il est question de juger ça.

CHARLOTTE. Oui, Mathurine, je veux que monsieu vous montre votre bec jaune.

MATHURINE. Oui, Charlotte, je veux que monsieu vous rende un peu camuse.

CHARLOTTE. Monsieur, videz la querelle, s'il vous plaît.

MATHURINE. Mettez-nous d'accord, monsieur.

CHARLOTTE à Mathurine. Vous allez voir.

MATHURINE à Charlotte. Vous allez voir vous-même.

CHARLOTTE à don Juan. Dites.

MATHURINE à don Juan. Parlez.

DON JUAN.

Que voulez-vous que je dise ? Vous soutenez également toutes deux que je vous ai promis de vous prendre pour femmes. Est-ce que chacune de vous ne sait pas ce qui en est, sans qu'il soit nécessaire que je m'explique davantage ? Pourquoi m'obliger là-dessus à des redites ? Celle à qui j'ai promis effectivement n'a-t-elle pas en elle-même de quoi se moquer des discours de l'autre, et doit-elle se mettre en peine, pourvu que j'accomplisse ma promesse ? Tous les discours n'avancent point les choses. Il faut faire et non pas dire, et les effets décident mieux que les paroles. Aussi n'est-ce rien que par là que je vous veux mettre d'accord, et l'on verra quand je me marierai laquelle des deux a mon cœur. (Bas à Mathurine) Laissez-lui croire ce qu'elle voudra. (Bas à Charlotte) Laissez-la se flatter dans son imagination. (Bas à Mathurine) Je vous adore. (Bas à Charlotte.) Je suis tout à vous. (Bas à Mathurine.) Tous les visages sont laids auprès du vôtre. (Bas à Charlotte.) On ne peut plus souffrir les autres quand on vous a vue. (Haut) J'ai un petit ordre à donner, je viens vous retrouver dans un quart d'heure.

SCÈNE VI.

CHARLOTTE, MATHURINE, SGANARELLE.

CHARLOTTE à Mathurine. Je suis celle qu'il aime, au moins.

MATHURINE à Charlotte. C'est moi qu'il épousera.

SGANARELLE arrêtant Charlotte et Mathurine. Ah ! pauvres filles que vous êtes, j'ai pitié de votre innocence, et je ne puis souffrir de vous voir courir à votre malheur. Croyez-moi l'une et l'autre ; ne vous amusez point à tous les contes qu'on vous fait, et demeurez dans votre village.

SCÈNE VII.

DON JUAN, CHARLOTTE, MATHURINE, SGANARELLE.

DON JUAN dans le fond du théâtre, à part. Je voudrais bien savoir pourquoi Sganarelle ne me suit pas.

SGANARELLE. Mon maître est un fourbe ; il n'a dessein que de

ACTE II, SCÈNE X.

439

vous abuser et en a bien abusé d'autres; c'est l'épouseur du genre humain, et... (Apercevant don Juan.) Cela est faux, et quiconque vous dira cela, vous lui devez dire qu'il en a menti. Mon maître n'est point l'épouseur du genre humain, il n'est point fourbe, il n'a pas dessein de vous tromper et n'en a point abuse d'autres. Ah! tenez, le voilà; demandez-le plutôt à lui-même.

DON JUAN regardant Sganarelle et le soupçonnant d'avoir parlé Oui!

SGANARELLE. Monsieur, comme le monde est plein de médissants, je vais au-devant des choses, et je leur disois que, si quelqu'un leur venoit dire du mal de vous, elles se gardassent bien de le croire et ne manquassent pas de lui dire qu'il en auroit menti.

DON JUAN. Sganarelle!

SGANARELLE à Charlotte et à Mathurine Oui, monsieur est homme d'honneur; je le garantis tel.

DON JUAN. Hon!

SGANARELLE. Ce sont des impertinents.

SCÈNE VIII.

DON JUAN, LA RAMÉE, CHARLOTTE, MATHURINE,
SGANARELLE.

LA RAMÉE bas à don Juan. Monsieur, je viens vous avertir qu'il ne fait pas bon ici pour vous.

DON JUAN. Comment?

LA RAMÉE. Douze hommes à cheval vous cherchent, qui doivent arriver ici dans un moment; je ne sais par quel moyen ils peuvent vous avoir suivi; mais j'ai appris cette nouvelle d'un paysan qu'ils ont interrogé, et auquel ils vous ont peint. L'affaire presse, et le plus tôt que vous pourrez sortir d'ici sera le meilleur.

SCÈNE IX.

DON JUAN, CHARLOTTE, MATHURINE, SGANARELLE.

DON JUAN à Charlotte et à Mathurine Une affaire pressante m'oblige de partir d'ici, mais je vous prie de vous ressouvenir de la parole que je vous ai donnée et de croire que vous aurez de mes nouvelles avant demain au soir.

SCÈNE X.

DON JUAN, SGANARELLE.

DON JUAN. Comme la partie n'est pas égale, il faut user de stratagème et eluder adroitement le malheur qui me

cherche. Je veux que Sganarelle se revête de mes habits, et moi...

SGANARELLE. Monsieur, vous vous moquez. M'exposer à être tué sous vos habits, et...

DON JUAN. Allons vite; c'est trop d'honneur que je vous fais, et bienheureux est le valet qui peut avoir la gloire de mourir pour son maître.

SGANARELLE. Je vous remercie d'un tel honneur. (Seul.) O ciel! puisqu'il s'agit de mort, fais-moi la grâce de n'être point pris pour un autre.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une forêt.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON JUAN en habit de campagne, **SGANARELLE** en médecin.

SGANARELLE. Ma foi! monsieur, avouez que j'ai eu raison et que nous voilà l'un et l'autre déguisés à merveille. Votre premier dessein n'étoit point du tout à propos, et ceci nous cache bien mieux que tout ce que vous vouliez faire.

DON JUAN. Il est vrai que te voilà bien, et je ne sais ou tu as été déterrer cet attirail ridicule.

SGANARELLE. Oui? C'est l'habit d'un vieux médecin, qui a été laissé en gage au lieu où je l'ai pris, et il m'en a coûté de l'argent pour l'avoir. Mais savez-vous, monsieur, que cet habit me met déjà en considération, que je suis salué des gens que je rencontre et que l'on me vient consulter ainsi qu'un habile homme?

DON JUAN. Comment donc?

SGANARELLE. Cinq ou six paysans et paysannes, en me voyant passer, me sont venus demander mon avis sur différentes maladies.

DON JUAN. Tu leur as répondu que tu n'y entendois rien.

SGANARELLE. Moi? point du tout. J'ai voulu soutenir l'honneur de mon habit; j'ai raisonné sur le mal et leur ai fait des ordonnances à chacun.

DON JUAN. Et quels remèdes encore leur as-tu ordonnés?

SGANARELLE. Ma foi! monsieur, j'en ai pris par où j'en ai pu attraper; j'ai fait mes ordonnances à l'aventure, et ce seroit une chose plaisante si les malades guérissent et qu'on m'en vint remercier.

DON JUAN. Et pourquoi non ? Par quelle raison n'aurois-tu pas les mêmes privilèges qu'ont tous les autres médecins ? Ils n'ont pas plus de part que toi aux guérisons des malades , et tout leur art est pure grimace. Ils ne font rien que recevoir la gloire des heureux succès , et tu peux profiter , comme eux , du bonheur du malade , et voir attribuer à tes remèdes tout ce qui peut venir des faveurs du hasard et des forces de la nature.

SGANARELLE. Comment , monsieur , vous êtes aussi impie en médecine ?

DON JUAN. C'est une des grandes erreurs qui soient parmi les hommes.

SGANARELLE. Quoi ! vous ne croyez pas au séné , ni à la casse , ni au vin émétique ?

DON JUAN. Et pourquoi veux-tu que j'y croie ?

SGANARELLE. Vous avez l'âme bien mécreante. Cependant vous voyez depuis un temps que le vin émétique fait bruir ses fuscaux. Ses miracles ont converti les plus incrédules esprits , et il n'y a pas trois semaines que j'en ai vu , moi qui vous parle , un effet merveilleux.

DON JUAN. Et quel ?

SGANARELLE. Il y avoit un homme qui , depuis six jours , étoit à l'agonie , on ne savoit que lui ordonner , et tous les remèdes ne faisoient rien ; on s'avisa à la fin de lui donner de l'emetique.

DON JUAN. Il rechappa , n'est-ce pas ?

SGANARELLE. Non , il mourut.

DON JUAN. L'effet est admirable.

SGANARELLE. Comment ! il y avoit six jours entiers qu'il ne pouvoit mourir , et cela le fit mourir tout d'un coup. Voulez-vous rien de plus efficace ?

DON JUAN. Tu as raison.

SGANARELLE. Mais laissons là la médecine où vous ne croyez point , et parlons des autres choses ; car cet habit me donne de l'esprit et je me sens en humeur de disputer contre vous. Vous savez bien que vous me permettez les disputes et que vous ne me défendez que les remontrances.

DON JUAN. Eh bien ?

SGANARELLE. Je veux savoir un peu vos pensées à fond. Est-il possible que vous ne croyiez point du tout au ciel ?

DON JUAN. Laissons cela.

SGANARELLE. C'est-à-dire que non. Et à l'enfer ?

DON JUAN. Eh !

SGANARELLE. Tout de même. Et au diable , s'il vous plaît ?

DON JUAN. Oui , oui.

SGANARELLE. Aussi peu. Ne croyez-vous point l'autre vie ?

DON JUAN. Ah! ah! ah!

SGANARELLE. Voilà un homme que j'aurai bien de la peine à convertir. Et dites-moi un peu, le moine bourru, qu'en croyez-vous? eh!

DON JUAN. La peste soit du fat!

SGANARELLE. Et voilà ce que je ne puis souffrir; car il n'y a rien de plus vrai que le moine bourru, et je me serois pendre pour celui-là. Mais encore faut-il croire quelque chose dans le monde. Qu'est-ce que vous croyez?

DON JUAN. Ce que je crois?

SGANARELLE. Oui.

DON JUAN. Je crois que deux et deux sont quatre, Sganarelle, et que quatre et quatre sont huit.

SGANARELLE. La belle croyance et les beaux articles de foi que voilà! votre religion, à ce que je vois, est donc l'arithmétique? Il faut avouer qu'il se met d'étranges folies dans la tête des hommes, et que, pour avoir bien étudié, on est moins sage le plus souvent. Pour moi, monsieur, je n'ai point étudié comme vous, Dieu merci, et personne ne sauroit se vanter de m'avoir jamais rien appris; mais avec mon petit sens, mon petit jugement, je vois les choses mieux que tous les livres, et je comprends fort bien que ce monde que nous voyons n'est pas un champignon qui soit venu tout seul en une nuit. Je voudrois bien vous demander qui a fait ces arbres-là, ces rochers, cette terre et ce ciel que voilà là-haut, et si tout cela s'est bâti de lui-même? Vous voilà, vous, par exemple, vous êtes là; est-ce que vous vous êtes fait tout seul, et n'a-t-il pas fallu que votre père ait engrossé votre mère pour vous faire? Pouvez-vous voir toutes les inventions dont la machine de l'homme est composée sans admirer de quelle façon cela est agencé l'un dans l'autre? ces nerfs, ces os, ces veines, ces artères, ces... ce poumon, ce cœur, ce foie et toutes ces autres ingrédients qui sont là et qui... Oh! dame, interrompez-moi donc, si vous voulez. Je ne saurois disputer, si l'on ne m'interrompt. Vous vous taisez exprès et me laissez parler par belle malice.

DON JUAN. J'attends que ton raisonnement soit fini.

SGANARELLE. Mon raisonnement est qu'il y a quelque chose d'admirable dans l'homme, quoi que vous puissiez dire, que tous les savants ne sauroient expliquer. Cela n'est-il pas merveilleux que me voilà ici et que j'aie quelque chose dans la tête qui pense cent choses différentes en un moment, et fait de mon corps tout ce qu'elle veut? Je veux frapper des mains, hausser le

bras, lever les yeux au ciel, baisser la tête, remuer les pieds, aller à droite, à gauche, en avant, en arrière, tourner (Il se laisse tomber en tournant)

- DON JUAN** Bon ! voilà ton raisonnement qui a le nez cassé
SGANARELLE Morbleu ! je suis bien sot de m'amuser à raisonner avec vous, croyez ce que vous voudrez, il m'importe bien que vous soyez d'avis !
DON JUAN Mais tout en raisonnant je crois que nous sommes égaux. Appelle un peu cet homme que voilà là-bas pour lui demander le chemin.

SCÈNE II.

DON JUAN, SGANARILLE, UN PAUVRE.

- SGANARILLE** Holà ! ho ! l'homme ! ho ! mon compère ! ho ! l'ami ! un petit mot, si vous plaît. Indiquez-nous un peu le chemin qui mène à la ville.
LE PAUVRE Vous n'avez qu'à suivre cette route, messieurs, et de tourner à main droite quand vous serez au bout de la forêt ; mais je vous donne avis que vous devez vous tenir sur vos gardes, et que depuis quelque temps il y a des voleurs ici autour.
DON JUAN. Je te suis obligé, mon ami, et je te rends grâce de tout mon cœur.
LE PAUVRE Si vous vouliez me secourir, monsieur, de quelque aumône.
DON JUAN Ah ! ah ! ton avis est intéressé, à ce que je vois.
LE PAUVRE Je suis un pauvre homme, monsieur, retire tout seul dans ce bois depuis dix ans, et je ne manquerais pas de prier le ciel qu'il vous donne toute sorte de biens.
DON JUAN Eh ! prie le ciel qu'il te donne un habit, sans te mettre en peine des affaires des autres.
SGANARILLE Vous ne connoissez pas monsieur, bonhomme, il ne croit qu'en deux et deux sont quatre, et en quatre et quatre sont huit.
DON JUAN Quelle est ton occupation parmi ces arbres ?
LE PAUVRE De prier le ciel tout le jour pour la prospérité des gens de bien qui me donnent quelque chose.
DON JUAN Il ne se peut donc pas que tu ne sois à ton aise ?
LE PAUVRE Hélas ! monsieur, je suis dans la plus grande nécessité du monde.
DON JUAN Tu te moques, un homme qui prie le ciel tout le jour ne peut pas manquer d'être bien dans ses affaires.
LE PAUVRE Je vous assure monsieur que le plus souvent je n'ai pas un morceau de pain à mettre sous les dents.
DON JUAN Voilà qui est étrange, et tu es bien mal reconnu

de tes soins. Ah! ah! je m'en vais te donner un louis d'or tout à l'heure, pourvu que tu veuilles jurer.

LE PAUVRE. Ah! monsieur, voudriez-vous que je commisse un tel péché?

DON JUAN. Tu n'as qu'à voir si tu veux gagner un louis d'or ou non; en voici un que je te donne si tu jures. Tiens, il faut jurer.

LE PAUVRE. Monsieur...

DON JUAN. A moins de cela, tu ne l'auras pas.

SGANARELLE. Va, va, jure un peu; il n'y a pas de mal.

DON JUAN. Prends, le voilà, prends, te dis-je; mais jure donc.

LE PAUVRE. Non, monsieur, j'aime mieux mourir de faim.

DON JUAN. Va, va, je te le donne pour l'amour de l'humanité.

(Regardant dans la forêt.) Mais que vois-je là? Un homme attaqué par trois autres! la partie est trop inégale, et je ne dois pas souffrir cette lâcheté.

(Il met l'épée à la main et court au lieu du combat.)

SCÈNE III.

SGANARELLE seul

Mon maître est un vrai enrage d'aller se présenter à un péril qui ne le cherche pas; mais, ma foi! le secours a servi, et les deux ont fait fuir les trois.

SCÈNE IV.

DON JUAN, DON CARLOS, SGANARELLE au fond du théâtre.

DON CARLOS remettant son épée. On voit, par la fuite de ces voleurs, de quel secours est votre bras. Souffrez, monsieur, que je vous rende grâces d'une action si généreuse, et que...

DON JUAN. Je n'ai rien fait, monsieur, que vous n'eussiez fait en ma place. Notre propre honneur est intéressé dans de pareilles aventures, et l'action de ces coquins étoit si lâche que c'eût été y prendre part que de ne s'y pas opposer. Mais par quelle rencontre vous êtes-vous trouve entre leurs mains?

DON CARLOS. Je m'étois, par hasard, égaré d'un frère et de tous ceux de notre suite; et, comme je cherchois à les rejoindre, j'ai fait rencontre de ces voleurs, qui d'abord ont tue mon cheval, et qui, sans votre valeur, en auroient fait autant de moi.

DON JUAN. Votre dessein est-il d'aller du côté de la ville?

DON CARLOS. Oui, mais sans y vouloir entrer; et nous nous voyons obligés, mon frère et moi, à tenir la campagne pour une de ces fâcheuses affaires qui rédui-

sont les gentilshommes à se sacrifier, eux et leur famille, à la sévérité de leur honneur, puisque enfin le plus doux succès en est toujours funeste, et que, si l'on ne quitte pas la vie, on est contraint de quitter le royaume; et c'est en quoi je trouve la condition d'un gentilhomme malheureuse de ne pouvoir point s'assurer sur toute la prudence et toute l'honnêteté de sa conduite, d'être asservi par les lois de l'honneur au dérèglement de la conduite d'autrui, et de voir sa vie, son repos et ses biens dépendre de la fantaisie du premier téméraire qui s'avisera de lui faire une de ces injures pour qui un honnête homme doit périr.

DON JUAN. On a cet avantage qu'on fait courir le même risque et passer mal aussi le temps à ceux qui prennent fantaisie de nous venir faire une offense de gaieté de cœur. Mais ne seroit-ce point une indiscrétion que de vous demander quelle peut être votre affaire?

DON CARLOS. La chose en est aux termes de n'en plus faire de secret, et, lorsque l'injure a une fois éclaté, notre honneur ne va point à vouloir cacher notre honte, mais à faire éclater notre vengeance et à publier même le dessein que nous en avons. Ainsi, monsieur, je ne seindrai point de vous dire que l'offense que nous cherchons à venger est une sœur séduite et enlevée d'un couvent, et que l'auteur de cette offense est un don Juan Tenorio, fils de don Louis Tenorio. Nous le cherchons depuis quelques jours, et nous l'avons suivi ce matin sur le rapport d'un valet, qui nous a dit qu'il sortoit à cheval, accompagné de quatre ou cinq, et qu'il avoit pris le long de cette côte; mais tous nos soins ont été inutiles, et nous n'avons pu découvrir ce qu'il est devenu.

DON JUAN. Le connoissez-vous, monsieur, ce don Juan dont vous parlez?

DON CARLOS. Non, quant à moi. Je ne l'ai jamais vu et je l'ai seulement ouï depeindre à mon frère; mais la renommée n'en dit pas force bien, et c'est un homme dont la vie...

DON JUAN. Arrêtez, monsieur, s'il vous plaît. Il est un peu de mes amis, et ce seroit à moi une espèce de lâcheté que d'en ouïr dire du mal.

DON CARLOS. Pour l'amour de vous, monsieur, je n'en dirai rien du tout, et c'est bien la moindre chose que je vous doive, après m'avoir sauvé la vie, que de me taire devant vous d'une personne que vous connoissez, lorsque je ne puis en parler sans en dire du mal;

mais, quelque ami que vous lui soyez, j'ose espérer que vous n'approuverez pas son action et ne trouverez pas étrange que nous cherchions d'en prendre la vengeance.

DON JUAN. Au contraire, je vous y veux servir et vous épargner des soins inutiles. Je suis ami de don Juan, je ne puis pas m'en empêcher; mais il n'est pas raisonnable qu'il offense impunément des gens honnêtes, et je m'engage à vous faire faire raison par lui.

DON CARLOS. Et quelle raison peut-on faire à ces sortes d'injures?

DON JUAN. Toute celle que votre honneur peut souhaiter; et, sans vous donner la peine de chercher don Juan davantage, je m'oblige à le faire trouver au lieu que vous voudrez et quand il vous plaira.

DON CARLOS. Cet espoir est bien doux, monsieur, à des cœurs offensés; mais, après ce que je vous dois, ce me seroit une trop sensible douleur que vous fussiez de la partie.

DON JUAN. Je suis si attaché à don Juan qu'il ne sauroit se battre que je ne me batte aussi; mais enfin j'en réponds comme de moi-même, et vous n'avez qu'à dire quand vous voulez qu'il paroisse et vous donne satisfaction.

DON CARLOS. Que ma destinée est cruelle! Faut-il que je vous doive la vie et que don Juan soit de vos amis!

SCÈNE V.

DON ALONSE, DON CARLOS, DON JUAN, SGANARELLE.

DON ALONSE parlant à ceux de sa suite sans voir don Carlos ni don Juan
Faites boire là mes chevaux, et qu'on les amène après nous; je veux un peu marcher à pied. (Les apercevant tous deux, O ciel! que vois-je ici? Quoi! mon frère, vous voilà avec notre ennemi mortel)

DON CARLOS. Notre ennemi mortel?

DON JUAN mettant la main sur la garde de son épée. Oui, je suis don Juan moi-même, et l'avantage du nombre ne m'obligera pas à vouloir déguiser mon nom.

DON ALONSE mettant l'épée à la main. Ah! traître, il faut que tu périsses, etc. (Sganarelle court se cacher.)

DON CARLOS. Ah! mon frère, arrêtez. Je lui suis redevable de la vie; et sans le secours de son bras, j'aurois été tué par des voleurs que j'ai trouvés.

DON ALONSE. Et voulez-vous que cette considération empêche notre vengeance? Tous les services que nous rend une main ennemie ne sont d'aucun mérite pour engager notre âme; et, s'il faut mesurer l'obligation à

l'injure, votre reconnaissance, mon frère, est ici ridicule, et comme l'honneur est infiniment plus précieux que la vie, c'est ne devoir rien proprement que d'être redevable de la vie à qui nous a ôté l'honneur.

DON CARLOS Je sais la différence, mon frère, qu'un gentilhomme doit toujours mettre entre l'un et l'autre, et la reconnaissance de l'obligation n'efface point en moi le ressentiment de l'injure, mais souffrez que je lui rende ici ce qu'il m'a prêté, que je m'acquitte sur-le-champ de la vie que je lui dois par un délai de notre vengeance, et lui laisse la liberté de jour, durant quelques jours, du fruit de son bienfait.

DON ALONSO Non, non, c'est hasarder notre vengeance que de la reculer, et l'occasion de la prendre peut ne plus revenir. Le ciel nous l'offre ici, c'est à nous d'en profiter. Lorsque l'honneur est blessé mortellement, on ne doit point songer à garder aucunes mesures, et si vous repu, ne s'a pu tenir votre bras à cette action, vous n'avez qu'à vous retirer et laisser à ma main la gloire d'un tel sacrifice.

DON CARLOS De grâce, mon frère.

DON ALONSO Tous ces discours sont superflus, il faut qu'il meure.

DON CARLOS Arrêtez, vous dis-je, mon frère. Je ne souffrirai point du tout qu'on attaque ses jours, et je jure le ciel que je le défendrai ici contre qui que ce soit, et je saurai lui faire un rempart de cette même vie qu'il a sauvée, et, pour adresser vos coups, il faudra que vous me perciez.

DON ALONSO Quoi ! vous prenez le parti de notre ennemi contre moi ! et loin d'être saisi à son aspect des mêmes transports que je sens, vous faites voir pour lui des sentiments pleins de douceur !

DON CARLOS Mon frère, montrons de la modération dans une action légitime, et ne vengeons point notre honneur avec cet emportement que vous témoignez. Ayons du cœur dont nous soyons les maîtres, une valeur qui n'ait rien de faouche, et qui se porte aux choses par une pure délibération de notre raison, et non point par le mouvement d'une aveugle colère. Je ne veux point, mon frère, devenir redevable à mon ennemi, et je lui ai une obligation dont il faut que je m'acquitte avant toute chose. Notre vengeance, pour être difficile, n'en sera pas moins éclatante, au contraire, elle en tirera de l'avantage, et cette occasion de l'avoir pu prendre la fera paroître plus juste aux yeux de tout le monde.

DON ALONSE. Oh ! l'étrange foiblesse et l'aveuglement effroyable de hasarder ainsi les intérêts de son honneur pour la ridicule pensée d'une obligation chimérique !

DON CARLOS. Non, mon frère, ne vous mettez pas en peine. Si je fais une faute, je saurai bien la réparer, et je me charge de tout le soin de notre honneur ; je sais à quoi il nous oblige, et cette suspension d'un jour, que ma reconnaissance lui demande, ne sera qu'augmenter l'ardeur que j'ai de le satisfaire. Don Juan, vous voyez que j'ai soin de vous rendre le bien que j'ai reçu de vous, et vous devez par là juger du reste, croire que je m'acquitte avec même chaleur de ce que je dois, et que je ne serai pas moins exact à vous payer l'injure que le bienfait. Je ne veux point vous obliger ici à expliquer vos sentiments, et je vous donne la liberté de penser à loisir aux résolutions que vous avez à prendre. Vous connaissez assez la grandeur de l'offense que vous nous avez faite, et je vous fais juge vous-même des réparations qu'elle demande. Il est des moyens doux pour nous satisfaire, il en est de violents et de sanglants ; mais enfin, quelque choix que vous fassiez, vous m'avez donné parole de me faire faire raison par don Juan. Songez à me la faire, je vous prie, et vous ressouvenez que, hors d'ici, je ne dois plus qu'à mon honneur.

DON JUAN. Je n'ai rien exigé de vous, et vous tiendrai ce que j'ai promis.

DON CARLOS. Allons, mon frère ; un moment de douceur ne fait aucune injure à la sévérité de notre devoir.

SCÈNE VI

DON JUAN, SGANARELLE.

DON JUAN. Holà ! eh ! Sganarelle !

SGANARELLE sortant de l'endroit où il étoit caché. Plaît-il ?

DON JUAN. Comment ! coquin, tu fuis quand on m'attaque !

SGANARELLE. Pardonnez-moi, monsieur ; je viens seulement d'ici près. Je crois que cet habit est purgatif, et que c'est prendre médecine que de le porter.

DON JUAN. Peste soit l'insolent ! Couvre au moins ta poltronnerie d'un voile plus honnête. Sais-tu bien qui est celui à qui j'ai sauvé la vie ?

SGANARELLE. Moi ? non.

DON JUAN. C'est un frère d'Elvire.

SGANARELLE. Un...

DON JUAN. Il est assez honnête homme, il en a bien usé, et j'ai regret d'avoir démêlé avec lui

- SGANARELLE.** Il vous seroit aisé de pacifier toutes choses.
- DON JUAN.** Oui ; mais ma passion est usée pour done Elvire , et l'engagement ne compatit point avec mon humeur. J'aime la liberté en amour, tu le sais , et je ne saurois me résoudre à renfermer mon cœur entre quatre murailles. Je te l'ai dit vingt fois, j'ai une pente naturelle à me laisser aller à tout ce qui m'attire. Mon cœur est à toutes les belles , et c'est à elles à le prendre tour à tour, et à le garder tant qu'elles le pourront. Mais quel est le superbe édifice que je vois entre ces arbres ?
- SGANARELLE.** Vous ne le savez pas ?
- DON JUAN.** Non, vraiment.
- SGANARELLE.** Bon ; c'est le tombeau que le commandeur faisoit faire lorsque vous le tuâtes.
- DON JUAN.** Ah ! tu as raison. Je ne savois pas que c'étoit de ce côté-ci qu'il étoit. Tout le monde m'a dit des merveilles de cet ouvrage , aussi bien que de la statue du commandeur, et j'ai envie de l'aller voir.
- SGANARELLE.** Monsieur, n'allez point là.
- DON JUAN.** Pourquoi ?
- SGANARELLE.** Cela n'est pas civil d'aller voir un homme que vous avez tué.
- DON JUAN.** Au contraire, c'est une visite dont je lui veux faire civilité , et qu'il doit recevoir de bonne grâce s'il est galant homme. Allons, entrons dedans. (Le tombeau s'ouvre et l'on voit la statue du commandeur.)
- SGANARELLE.** Ah ! que cela est beau ! Les belles statues ! le beau marbre ! les beaux piliers ! Ah ! que cela est beau ! Qu'en dites-vous, monsieur ?
- DON JUAN.** Qu'on ne peut voir aller plus loin l'ambition d'un homme mort ; et ce que je trouve admirable, c'est qu'un homme qui s'est passé durant sa vie d'une assez simple demeure en veuille avoir une si magnifique pour quand il n'en a plus que faire.
- SGANARELLE.** Voici la statue du commandeur.
- DON JUAN.** Parbleu ! le voilà bon, avec son habit d'empereur romain.
- SGANARELLE.** Ma foi ! monsieur, voilà qui est bien fait. Il semble qu'il est en vie et qu'il s'en va parler ; il jette des regards sur nous qui me feroient peur si j'étois tout seul, et je pense qu'il ne prend pas plaisir de nous voir.
- DON JUAN.** Il auroit tort, et ce seroit mal recevoir l'honneur que je lui fais. Demande-lui s'il veut venir souper avec moi.
- SGANARELLE.** C'est une chose dont il n'a pas besoin, je crois.
- DON JUAN.** Demande-lui, te dis-je.

SGANARELLE. Vous moquez-vous? ce seroit être fou que d'aller parler à une statue.

DON JUAN. Fais ce que je te dis.

SGANARELLE. Quelle bizarrerie! Seigneur commandeur... (A part.) Je ris de ma sottise; mais c'est mon maître qui me la fait faire. (Haut.) Seigneur commandeur, mon maître don Juan vous demande si vous voulez lui faire l'honneur de venir souper avec lui. (La statue baisse la tête.) Ah!

DON JUAN. Qu'est-ce? Qu'as-tu? Dis donc. Veux-tu parler?

SGANARELLE baissant la tête comme la statue. La statue...

DON JUAN. Eh bien! que veux-tu dire, traître?

SGANARELLE. Je vous dis que la statue...

DON JUAN. Eh bien! la statue? Je t'assomme, si tu ne parles.

SGANARELLE. La statue m'a fait signe.

DON JUAN. La peste le coquin!

SGANARELLE. Elle m'a fait signe, vous dis-je; il n'est rien de plus vrai. Allez-vous-en lui parler vous-même pour voir. Peut-être...

DON JUAN. Viens, maraud, viens. Je te veux bien faire toucher au doigt ta poltronnerie; prends garde. Le seigneur commandeur voudroit-il venir souper avec moi? (La statue baisse encore la tête.)

SGANARELLE. Je ne voudrois pas en tenir dix pistoles. Eh bien! monsieur?

DON JUAN. Allons, sortons d'ici.

SGANARELLE seul. Voilà de mes esprits forts qui ne veulent rien croire.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente l'appartement de don Juan.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON JUAN, SGANARELLE, RAGOTIN.

DON JUAN a Sganarelle. Qu'il en soit, laissons cela; c'est une bagatelle, et nous pouvons avoir été trompés par un faux jour ou surpris de quelque vapeur qui nous ait trouble la vue.

SGANARELLE. Eh! monsieur, ne cherchez point à démentir ce que nous avons vu des yeux que voilà. Il n'est rien de plus véritable que ce signe de tête; et je ne doute

point que le ciel, scandalisé de votre vie, n'ait produit ce miracle pour vous contaire et pour vous retirer de.

DON JUAN. Écoute Si tu m'importunes davantage de tes sottes moralités, si tu me dis encore le moindre mot la-dessus, je vais appeler quelqu'un, demander un neif de bœuf, te faire tenir par trois ou quatre et te rouer de mille coups M'entends-tu bien ?

SGANARELLE Fort bien, monsieur, le mieux du monde Vous vous expliquez clairement c'est ce qu'il y a de bon en vous que vous n'allez point chercher de détours, vous dites les choses avec une netteté admirable

DON JUAN Allons qu'on me fasse souper le plus tôt que l'on pourra Une chaise, petit garçon

SCÈNE II

DON JUAN, SGANARELLE, LA VIOLETTE, RAGOTIN

LA VIOLETTE Monsieur voilà votre marchand, monsieur Dimanche, qui demande à vous parler

SGANARELLE Bon Voilà ce qu'il nous faut ou'un compliment de circonstance De quoi s'avise-t-il de nous venir demander de l'argent, et que ne lui disois tu que monsieur n'y est pas ?

LA VIOLETTE Il y a trois quarts d'heure que je lui dis mais il ne veut pas le croire et s'est assis là dedans pour attendre

SGANARELLE Ou il attende tant qu'il voudra

DON JUAN Non au contraire fait-se-le entrer C'est une fort mauvaise politique que de se faire élire aux créanciers Il est bon de les payer de quelque chose et j'ai le secret de les renvoyer satisfaits sans leur donner un double

SCÈNE III

DON JUAN, MONSIEUR DIMANCHE, SGANARELLE,

LA VIOLETTE, RAGOTIN

DON JUAN Ah ! monsieur Dimanche approchez Que je suis ravi de vous voir et que je veux de mal à mes gens de ne vous pas faire entrer d'abord ! J'avois donné ordre qu'on ne m'en fît parler à personne, mais cet ordre n'est pas pour vous et vous êtes en droit de ne trouver jamais de port fermée chez moi

MONSIEUR DIMANCHE Monsieur je vous en suis fort obligé

DON JUAN parlant à la Violette et à Ragotin Publiez ! coquins, je vous apprendrai à laisser monsieur Dimanche dans une antichambre, et je vous ferai connoître les gens.

MONSIEUR DIMANCHE. Monsieur, cela n'est rien.

DON JUAN à monsieur Dimanche. Comment ! vous dire que je n'y suis pas, à monsieur Dimanche, au meilleur de mes amis !

MONSIEUR DIMANCHE. Monsieur, je suis votre serviteur. J'étois venu...

DON JUAN. Allons vite, un siège pour monsieur Dimanche.

MONSIEUR DIMANCHE. Monsieur, je suis bien comme cela.

DON JUAN. Point, point ; je veux que vous soyez assis contre moi.

MONSIEUR DIMANCHE. Cela n'est point nécessaire.

DON JUAN. Otez ce pliant et apportez un fauteuil.

MONSIEUR DIMANCHE. Monsieur, vous vous moquez, et...

DON JUAN. Non, non, je sais ce que je vous dois, et je ne veux point qu'on mette de différence entre nous deux.

MONSIEUR DIMANCHE. Monsieur...

DON JUAN. Allons, asseyez-vous.

MONSIEUR DIMANCHE. Il n'est pas besoin, monsieur, et je n'ai qu'un mot à vous dire. J'étois...

DON JUAN. Mettez-vous là, vous dis-je.

MONSIEUR DIMANCHE. Non, monsieur, je suis bien. Je viens pour...

DON JUAN. Non, je ne vous écoute point si vous n'êtes assis.

MONSIEUR DIMANCHE. Monsieur, je fais ce que vous voulez. Je...

DON JUAN. Parbleu ! monsieur Dimanche, vous vous portez bien.

MONSIEUR DIMANCHE. Oui, monsieur, pour vous rendre service. Je suis venu...

DON JUAN. Vous avez un fonds de santé admirable, des lèvres fraîches, un teint vermeil et des yeux vifs.

MONSIEUR DIMANCHE. Je voudrais bien...

DON JUAN. Comment se porte madame Dimanche, votre épouse ?

MONSIEUR DIMANCHE. Fort bien, monsieur, Dieu merci.

DON JUAN. C'est une brave femme.

MONSIEUR DIMANCHE. Elle est votre servante, monsieur. Je venois...

DON JUAN. Et votre petite fille Claudine, comment se porte-t-elle ?

MONSIEUR DIMANCHE. Le mieux du monde.

DON JUAN. La jolie petite fille que c'est ! Je l'aime de tout mon cœur.

MONSIEUR DIMANCHE. C'est trop d'honneur que vous lui faites, monsieur. Je vous...

DON JUAN. Et le petit Colin, fait-il toujours bien du bruit avec son tambour ?

MONSIEUR DIMANCHE. Toujours de même, monsieur. Je...

DON JUAN. Et votre petit chien Brusquet, gronde-t-il toujours aussi fort, et mord-il toujours bien aux jambes les gens qui vont chez vous ?

MONSIEUR DIMANCHE. Plus que jamais, monsieur, et nous ne saurions en chevir.

DON JUAN. Ne vous étonnez pas si je m'informe des nouvelles de toute la famille ; car j'y prends beaucoup d'intérêt.

MONSIEUR DIMANCHE. Nous vous sommes, monsieur, infiniment obligés. Je ..

DON JUAN lui tendant la main. Touchez donc là, monsieur Dimanche. Êtes-vous bien de mes amis ?

MONSIEUR DIMANCHE. Monsieur, je suis votre serviteur.

DON JUAN. Parbleu ! je suis à vous de tout mon cœur.

MONSIEUR DIMANCHE. Vous m'honorez trop. Je...

DON JUAN. Il n'y a rien que je ne fisse pour vous.

MONSIEUR DIMANCHE. Monsieur, vous avez trop de bonté pour moi.

DON JUAN. Et cela sans intérêt, je vous prie de le croire.

MONSIEUR DIMANCHE. Je n'ai point mérité cette grâce assurément. Mais, monsieur...

DON JUAN. Oh ça, monsieur Dimanche, sans façon, voulez-vous souper avec moi ?

MONSIEUR DIMANCHE. Non, monsieur, il faut que je m'en retourne tout à l'heure. Je...

DON JUAN se levant. Allons, vite un flambeau pour conduire monsieur Dimanche, et que quatre ou cinq de mes gens prennent des mousquetons pour l'escorter.

MONSIEUR DIMANCHE se levant aussi. Monsieur, il n'est pas nécessaire, et je m'en irai bien tout seul. Mais... (Sganarelle ôte les sièges promptement)

DON JUAN. Comment ? Je veux qu'on vous escorte, et je m'intéresse trop à votre personne. Je suis votre serviteur, et, de plus, votre débiteur.

MONSIEUR DIMANCHE. Ah ! monsieur...

DON JUAN. C'est une chose que je ne cache pas, et je le dis à tout le monde.

MONSIEUR DIMANCHE. Si...

DON JUAN. Voulez-vous que je vous reconduise ?

MONSIEUR DIMANCHE. Ah ! monsieur, vous vous moquez ! Monsieur...

DON JUAN. Embrassez-moi donc, s'il vous plaît. Je vous prie encore une fois d'être persuadé que je suis tout à vous et qu'il n'y a rien au monde que je ne fisse pour votre service. (Il sort)

SCÈNE IV.

MONSIEUR DIMANCHE, SGANARELLE.

SGANARELLE. Il faut avouer que vous avez en monsieur un homme qui vous aime bien.

MONSIEUR DIMANCHE. Il est vrai ; il me fait tant de civilités et tant

de compliments, que je ne saurois jamais lui demander de l'argent.

SGANARELLE. Je vous assure que toute sa maison périroit pour vous, et je voudrais qu'il vous arrivât quelque chose, que quelqu'un s'avîât de vous donner des coups de bâton, vous verriez de quelle manière...

MONSIEUR DIMANCHE. Je le crois; mais, Sganarelle, je vous prie de lui dire un petit mot de mon argent.

SGANARELLE. Oh! ne vous mettez pas en peine, il vous payera le mieux du monde.

MONSIEUR DIMANCHE. Mais vous, Sganarelle, vous me devez quelque chose en votre particulier.

SGANARELLE. Fi! ne parlez pas de cela.

MONSIEUR DIMANCHE. Comment? Je ..

SGANARELLE. Ne sais-je pas bien que je vous dois?

MONSIEUR DIMANCHE. Oui. Mais...

SGANARELLE. Allons, monsieur Dimanche, je vais vous éclairer.

MONSIEUR DIMANCHE. Mais mon argent.

SGANARELLE prenant monsieur Dimanche par le bras. Vous moquez-vous?

MONSIEUR DIMANCHE. Je veux...

SGANARELLE le tirant. Eh!

MONSIEUR DIMANCHE. J'entends. .

SGANARELLE le poussant vers la porte. Bagatelles.

MONSIEUR DIMANCHE. Mais..

SGANARELLE le poussant encore. Fi!

MONSIEUR DIMANCHE. Je...

SGANARELLE le poussant tout à fait hors du théâtre. Fi! vous dis-je.

SCÈNE V.

DON JUAN, SGANARELLE, LA VIOLETTE.

LA VIOLETTE a don Juan. Monsieur, voilà monsieur votre père.

DON JUAN. Ah! me voici bien! Il me falloit cette visite pour me faire enrager.

SCÈNE VI.

DON LOUIS, DON JUAN, SGANARELLE.

DON LOUIS. Je vois bien que je vous embarrasse et que vous vous passeriez fort aisément de ma venue. A dire vrai, nous nous incommodons étrangement l'un et l'autre, et si vous êtes las de me voir, je suis bien las aussi de vos déportements. Hélas! que nous savons peu ce que nous faisons quand nous ne laissons pas au ciel le soin des choses qu'il nous faut, quand nous voulons être plus avisés que lui et que nous venons à l'importuner par nos souhaits aveugles et

nos demandes inconsidérées ! J'ai souhaité un fils avec des ardeurs non pareilles, je l'ai demandé sans relâche avec des transports incroyables ; et ce fils, que j'obtiens en fatiguant le ciel de vœux, est le chagrin et le supplice de cette vie même dont je croyois qu'il devoit être la joie et la consolation. De quel oeil, à votre avis, pensez-vous que je puisse voir cet amas d'actions indignes dont on a peine, aux yeux du monde, d'adoucir le mauvais visage ; cette suite continuelle de mechantes affaires qui nous réduisent à toute heure à las et les bontes du souverain et qui ont épuisé auprès de lui le mérite de mes services et le credit de mes amis ? Ah ! quelle bassesse est la vôtre ! Ne rougissez-vous point de mériter si peu votre naissance ? Êtes-vous en droit, dites-moi, d'en tirer quelque vanité ? et qu'avez-vous fait dans le monde pour être gentilhomme ? Croyez-vous qu'il suffise d'en porter le nom et les armes, et que ce nous soit une gloire d'être sorti d'un sang noble lorsque nous vivons en infâmes ? Non, non, la naissance n'est rien où la vertu n'est pas. Aussi, nous n'avons part à la gloire de nos ancêtres qu'autant que nous nous efforçons de leur ressembler ; et cet éclat de leurs actions qu'ils répandent sur nous nous impose un engagement de leur faire le même honneur, de suivre les pas qu'ils nous tracent, et de ne point dégénérer de leur vertu, si nous voulons être estimés leurs véritables descendants. Ainsi, vous descendez en vain des aïeux dont vous êtes ne, ils vous desavouent pour leur sang, et tout ce qu'ils ont fait d'illustre ne vous donne aucun avantage ; au contraire, l'éclat n'en rejailit sur vous qu'à votre deshonneur, et leur gloire est un flambeau qui eclaire aux yeux d'un chacun la honte de vos actions. Apprenez enfin qu'un gentilhomme qui vit mal est un monstre dans la nature ; que la vertu est le premier titre de noblesse ; que je regarde bien moins au nom qu'on signe qu'aux actions qu'on fait, et que je ferois plus d'état du fils d'un crocheteur qui seroit honnête homme que du fils d'un monarque qui vivroit comme vous.

DON JUAN.

Monsieur, si vous étiez assis, vous en seriez mieux pour parler.

DON LOUIS.

Non, insolent, je ne veux point m'asseoir, ni parler davantage, et je vois bien que toutes mes paroles ne font rien sur ton âme ; mais sache, fils indigne, que la tendresse paternelle est poussée à bout par tes actions ; que je saurai, plus tôt que tu ne penses,

mettre une borne à tes dérèglements, prévenir sur toi le courroux du ciel, et laver, par ta punition, la honte de t'avoir fait naître.

SCÈNE VII.

DON JUAN, SGANARELLE.

DON JUAN adressant la parole à son père, quoiqu'il soit sorti. Eh ! mourez le plus tôt que vous pourrez, c'est le mieux que vous puissiez faire. Il faut que chacun ait son tour, et j'enrage de voir des pères qui vivent autant que leurs fils (Il se met dans un fauteuil.)

SGANARELLE. Ah ! monsieur, vous avez tort.

DON JUAN se levant J'ai tort !

SGANARELLE tremblant Monsieur...

DON JUAN. J'ai tort !

SGANARELLE. Oui, monsieur, vous avez tort d'avoir souffert ce qu'il vous a dit, et vous le deviez mettre dehors par les épaules. A-t-on jamais rien vu de plus impertinent ? Un père venir faire des remontrances à son fils, et lui dire de corriger ses actions, de se ressouvenir de sa naissance, de mener une vie d'honnête homme, et cent autres sottises de pareille nature ! Cela se peut-il souffrir à un homme comme vous, qui savez comme il faut vivre ? J'admire votre patience, et, si j'avois été en votre place, je l'aurois envoyé promener. (Bas, à part.) O complaisance maudite ! à quoi me réduis-tu ?

DON JUAN. Me fera-t-on souper bientôt ?

SCÈNE VIII.

DON JUAN, SGANARELLE, RAGOTIN.

RAGOTIN. Monsieur, voici une dame voilée qui vient vous parler.

DON JUAN. Que pourroit-ce être ?

SGANARELLE. Il faut voir.

SCÈNE IX.

DONE ELVIRE voilée, DON JUAN, SGANARELLE.

DONE ELVIRE. Ne soyez point surpris, don Juan, de me voir à cette heure et dans cet équipage. C'est un motif pressant qui m'oblige à cette visite ; et ce que j'ai à vous dire ne veut point du tout de retardement. Je ne viens point ici pleine de ce courroux que j'ai tantôt fait éclater, et vous me voyez bien changée de ce que

j'étois ce matin. Ce n'est plus cette donc Elviré qui faisoit des vœux contre vous, et dont l'âme irritée ne jetoit que menaces et ne respiroit que vengeance. Le ciel a banni de mon âme toutes ces indignes ardeurs que je sentoîs pour vous, tous ces transports tumultueux d'un attachement criminel, tous ces honteux emportements d'un amour terrestre et grossier, et il n'a laissé dans mon cœur, pour vous, qu'une flamme épurée de tout le commerce des sens, une tendresse toute sainte, un amour détaché de tout, qui n'agit point pour soi, et ne se met en peine que de votre intérêt.

DON JUAN *haut à Sganarelle* Tu pleures, je pense ?

SGANARELLE. Pardonnez-moi.

DON ELVIRE. C'est ce parfait et pur amour qui me conduit ici pour votre bien, pour vous faire part d'un avis du ciel, et tâcher de vous retirer du précipice où vous courez. Oui, don Juan, je sais tous les dereglements de votre vie, et ce même ciel, qui m'a touché le cœur et fait jeter les yeux sur les égarements de ma conduite, m'a inspiré de vous venir trouver et de vous dire de sa part que vos offenses ont épuisé sa miséricorde, que sa colère redoutable est prête de tomber sur vous, qu'il est en vous de l'éviter par un prompt repentir, et que peut-être vous n'avez pas encore un jour à vous pouvoir soustraire au plus grand de tous les malheurs. Pour moi, je ne tiens plus à vous par aucun attachement du monde. Je suis revenue, grâces au ciel, de toutes mes folles pensées, ma retraite est résoluë, et je ne demande qu'assez de vie pour pouvoir expier la faute que j'ai faite, et mériter, par une austère pénitence, le pardon de l'aveuglement où m'ont plongé les transports d'une passion condamnable. Mais, dans cette retraite, j'aurois une douleur extrême qu'une personne que j'ai chérie tendrement devînt un exemple funeste de la justice du ciel, et ce me sera une joie incroyable si je puis vous porter à détourner de dessus votre tête l'épouvantable coup qui vous menace. De grâce, don Juan, accordez-moi, pour dernière faveur, cette douce consolation ; ne me refusez point votre salut, que je vous demande avec larmes ; et, si vous n'êtes point touché de votre intérêt, soyez-le au moins de mes prières, et m'épargnez le cruel déplaisir de vous voir condamner à des supplices éternels.

SGANARELLE *à part*. Pauvre femme !

DON ELVIRE. Je vous ai aimé avec une tendresse extrême ; rien

au monde ne m'a été si cher que vous; j'ai oublié mon devoir pour vous, j'ai fait toutes choses pour vous, et toute la récompense que je vous en demande, c'est de corriger votre vie et de prévenir votre perte. Sauvez-vous, je vous prie, ou pour l'amour de vous ou pour l'amour de moi. Encore une fois, don Juan, je vous le demande avec larmes; et, si ce n'est pas assez des larmes d'une personne que vous avez aimée, je vous en conjure par tout ce qui est le plus capable de vous toucher.

SGANARELLE à part, regardant don Juan Cœur de tigre!

DON ELVIRE. Je m'en vais après ce discours; et voilà tout ce que j'avois à vous dire.

DON JUAN. Madame, il est tard, demeurez ici. On vous y logera le mieux qu'on pourra

DON ELVIRE. Non, don Juan, ne me retenez pas davantage.

DON JUAN. Madame, vous me ferez plaisir de demeurer, je vous assure.

DON ELVIRE. Non, vous dis-je, ne perdons point de temps en discours superflus. Laissez-moi vite aller, ne faites aucune instance pour me conduire, et songez seulement à profiter de mon avis.

SCÈNE X.

DON JUAN, SGANARELLE.

DON JUAN. Sais-tu bien que j'ai encore senti quelque peu d'émotion pour elle, que j'ai trouvé de l'agrément dans cette nouveauté bizarre, et que son habit negligé, son air languissant et ses larmes ont reveillé en moi quelques petits restes d'un feu éteint?

SGANARELLE. C'est-à-dire que ses paroles n'ont fait aucun effet sur vous

DON JUAN. Vite à souper!

SGANARELLE. Fort bien.

SCÈNE XI.

DON JUAN, SGANARELLE, LA VIOLETTE, RAGOTIN.

DON JUAN se mettant à table Sganarelle, il faut songer à s'amender, pourtant.

SGANARELLE. Oui-da!

DON JUAN. Oui, ma foi! il faut s'amender. Encore vingt ou trente ans de cette vie-ci, et puis nous songerons à nous.

SGANARELLE. Oh!

DON JUAN. Qu'en dis-tu?

SGANARELLE. Rien. Voilà le souper. (Il prend un morceau d'un des plats qu'on apporte, et le met dans sa bouche.)

DON JUAN. Il me semble que tu as la joue enflée; qu'est-ce que c'est? Parle donc. Qu'as-tu là?

SGANARELLE. Rien.

DON JUAN. Montre un peu. Parbleu! c'est une fluxion qui lui est tombée sur la joue. Vite une lancette pour percer cela. Le pauvre garçon n'en peut plus, et cet abcès le pourroit étouffer. Attends; voyez comme il étoit mûr. Ah! coquin que vous êtes!

SGANARELLE. Ma foi! monsieur, je voulois voir si votre cuisinier n'avoit point mis trop de sel ou trop de poivre.

DON JUAN. Allons, mets-toi là et mange. J'ai affaire de toi quand j'aurai soupé. Tu as faim, à ce que je vois?

SGANARELLE se mettant à table. Je le crois bien, monsieur. je n'ai point mangé depuis ce matin. Tâte de cela, voilà qui est le meilleur du monde. (A Ragotin, qui, à mesure que Sganarelle met quelque chose sur son assiette, la lui ôte dès que Sganarelle tourne la tête.) Mon assiette, mon assiette! Tout doux, s'il vous plaît! Vertubleu! petit compère, que vous êtes habile à donner des assiettes nettes! Et vous, petit la Violette, que vous savez présenter à boire à propos! (Pendant que la Violette donne à boire à Sganarelle, Ragotin ôte encore son assiette.)

DON JUAN. Qui peut frapper de cette sorte?

SGANARELLE. Qui diable nous vient troubler dans notre repas?

DON JUAN. Je veux souper en repos, au moins, et qu'on ne laisse entrer personne.

SGANARELLE. Laissez-moi faire, je m'y en vais moi-même.

DON JUAN voyant que Sganarelle effraye. Qu'est-ce donc? Qu'y a-t-il?

SGANARELLE baissant la tête comme la statue. Le... qui est là.

DON JUAN. Allons voir, et montrons que rien ne me sauroit ébranler

SGANARELLE. Ah! pauvre Sganarelle, où te cacheras-tu?

SCÈNE XII.

DON JUAN, LA STATUE DU COMMANDEUR, SGANARELLE, LA VIOLETTE, RAGOTIN.

DON JUAN à ses gens. Une chaise et un couvert! Vite donc. (Don Juan et la statue se mettent à table.) -- (A Sganarelle.) Allons, mets-toi à table.

SGANARELLE. Monsieur, je n'ai plus faim.

DON JUAN. Mets-toi là, te dis-je. A boire. A la santé du commandeur! Je te la porte, Sganarelle. Qu'on lui donne du vin.

SGANARELLE. Monsieur, je n'ai pas soif.

- DON JUAN.** Bois, et chante ta chanson pour régaler le commandeur.
- SGANARELLE.** Je suis enrhumé, monsieur.
- DON JUAN.** Il n'importe. Allons. Vous autres, (à ses gens.) venez, accompagnez sa voix.
- LA STATUE.** Don Juan, c'est assez. Je vous invite à venir demain souper avec moi. En aurez-vous le courage?
- DON JUAN.** Oui. J'irai, accompagne du seul Sganarelle.
- SGANARELLE.** Je vous rends grâces, il est demain jeûne pour moi.
- DON JUAN à Sganarelle.** Prends ce flainbeau.
- LA STATUE.** On n'a pas besoin de lumière quand on est conduit par le ciel.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente une campagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON LOUIS, DON JUAN, SGANARELLE.

- DON LOUIS.** Quoi! mon fils, seroit-il possible que la bonté du ciel eût exaucé mes vœux? Ce que vous me dites est-il bien vrai? Ne m'abusez-vous point d'un faux espoir, et puis-je prendre quelque assurance sur la nouveauté surprenante d'une telle conversion?
- DON JUAN.** Oui, vous me voyez revenu de toutes mes erreurs; je ne suis plus le même d'hier au soir, et le ciel, tout d'un coup, a fait en moi un changement qui va surprendre tout le monde. Il a touché mon âme et dessillé mes yeux, et je regarde avec horreur le long aveuglement où j'ai été et les désordres criminels de la vie que j'ai menée. J'en repasse dans mon esprit toutes les abominations, et m'étonne comme le ciel les a pu souffrir si longtemps et n'a pas vingt fois sur ma tête laissé tomber les coups de sa justice redoutable. Je vois les grâces que sa bonté m'a faites en ne me punissant point de mes crimes; et je prétends en profiter comme je dois, faire éclater aux yeux du monde un soudain changement de vie, réparer par là le scandale de mes actions passées et m'efforcer d'en obtenir du ciel une pleine rémission. C'est à quoi je vais travailler, et je vous prie, monsieur, de vouloir bien contribuer à ce dessein, et de m'aider vous-même à faire choix d'une personne qui me serve de

guide et sous la conduite de qui je puisse marcher sûrement dans le chemin où je vais entrer.

DON LOUIS. Ah ! mon fils, que la tendresse d'un père est aisément rappelée, et que les offenses d'un fils s'évanouissent vite au moindre mot de repentir ! Je ne me souviens plus déjà de tous les déplaisirs que vous m'avez donnés, et tout est effacé par les paroles que vous venez de me faire entendre. Je ne me sens pas, je l'avoue ; je jette des larmes de joie ; tous mes vœux sont satisfaits, et je n'ai plus rien désormais à demander au ciel. Embrassez-moi, mon fils, et persistez, je vous conjure, dans cette louable pensée. Pour moi, j'en vais, tout de ce pas, porter l'heureuse nouvelle à votre mère, partager avec elle les doux transports du ravissement où je suis, et rendre grâces au ciel des saintes résolutions qu'il a daigné vous inspirer.

SCÈNE II.

DON JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE. Ah ! monsieur, que j'ai de joie de vous voir converti ! Il y a longtemps que j'attendois cela ; et voilà, grâces au ciel, tous mes souhaits accomplis.

DON JUAN. La peste le benêt !

SGANARELLE. Comment, le benêt ?

DON JUAN. Quoi ! tu prends pour de bon argent ce que je viens de dire, et tu crois que ma bouche étoit d'accord avec mon cœur ?

SGANARELLE. Quoi ! ce n'est pas... Vous ne... Votre... (A part.) Oh ! quel homme ! quel homme ! quel homme !

DON JUAN. Non, non, je ne suis point changé, et mes sentiments sont toujours les mêmes.

SGANARELLE. Vous ne vous rendez pas à la surprenante merveille de cette statue mouvante et parlante ?

DON JUAN. Il y a bien quelque chose là-dedans que je ne comprends pas ; mais, quoi que ce puisse être, cela n'est pas capable ni de convaincre mon esprit, ni d'ébranler mon âme ; et si j'ai dit que je voulois corriger ma conduite et me jeter dans un train de vie exemplaire, c'est un dessein que j'ai formé par pure politique, un stratagème utile, une grimace nécessaire où je veux me contraindre pour ménager un père dont j'ai besoin, et me mettre à couvert, du côté des hommes, de cent fâcheuses aventures qu'il pourroient m'arriver. Je veux bien, Sganarelle, s'en faire confidence, et je suis bien aise d'avoir un témoin du

fond de mon âme et des véritables motifs qui m'obligent à faire les choses

SGANARELLE. Quoi ! vous ne croyez rien du tout, et vous voulez cependant vous engeir en homme de bien ?

HOTIMAN. Et pourquoi non ? Il y en a tant d'autres comme moi, qui se mêlent de ce métier, et qui se servent du même masque pour abuser le monde !

SGANARELLE. Ah ! quel homme ! quel homme !

DON JUAN. Il n'y a plus de honte maintenant à cela, l'hypocrisie est un vice à la mode, et tous les vices à la mode passent pour vertus. Le personnage d'homme de bien est le meilleur de tous les personnages qu'on puisse jouer. Aujourd'hui la profession d'hypocrite a de merveilleux avantages. C'est un art de qui l'imposture est toujours le succès, et, quoi qu'on la découvre, on n'ose rien dire contre elle. Tous les autres vices des hommes sont exposés à la censure, et chacun a la liberté de les attaquer hautement ; mais l'hypocrisie est un vice privilégié qui, de sa main ferme la bouche tout le monde et jouit en repos d'une impunité souveraine. On lie, à force de grimaces, une société étroit avec tous les gens du parti. Qui en choque un se les attire tous sur les bras ; et ceux que l'on sait même être de bonne foi li-dessus et que chacun connaît pour être véritablement touchés, ceux-là, dis-je, ont toujours les dupes des autres, ils donnent bonnement dans le panneau des grimaceurs et appuient aveuglément les singes de leurs actions. Combien crois-tu que j'en connaisse qui, par ce stratagème, ont triomphé adroitement les désordres de leur jeunesse, qui se font un bouchier du manteau de la religion, et, sous cet habit respecté, ont la permission d'être les plus méchants hommes du monde ? On a beau savoir leurs intrigues et les connaître pour ce qu'ils sont, ils ne laissent pas pour cela d'être en crédit parmi les sages, et quelque bassement de tête, un soupçon mortelle et deux roulements d'yeux rajustent dans le monde tout ce qu'ils peuvent faire. C'est sous cet abri favorable que je veux me sauver et mettre en sûreté mes affaires. Je ne quitterai point mes douces habitudes ; mais j'aurai soin de me cacher et me divertir à petit bruit. Que si je viens à être découvert, je verrai, sans me troubler, prendre mes intérêts à toute l'échelle, et je serai défendu par elle envers et contre tous. Enfin, c'est là le vrai moyen de faire impunément tout ce que je voudrai. Je m'engagerai en censur des actions d'au-

trui, jugerai mal de tout le monde et n'aurai bonne opinion que de moi. Dès qu'une fois on m'aura choqué tant soit peu, je ne pardonnerai jamais et garderai tout doucement une haine irréconciliable. Je ferai le vengeur des intérêts du ciel, et, sous ce prétexte commode, je pousserai mes ennemis, je les accuserai d'impiété et saurai déchaîner contre eux des zèles indiscrets qui, sans connoissance de cause, crieront en public après eux, qui les accableront d'injures et les damneront hautement de leur autorité privée. C'est ainsi qu'il faut profiter des faiblesses des hommes et qu'un sage esprit s'accoutume aux vices de son siècle.

SGANARELLE

O ciel ! qu'entends-je ici ? il ne vous manquait plus que d'être hypocrite pour vous achever de tout point, et voilà le comble des abominations. Monsieur, cette dernière-ci m'emporte, et je ne puis m'empêcher de parler. Faites-moi tout ce qu'il vous plaira : battez-moi, assommez-moi de coups : tuez-moi si vous voulez ; il faut que je déchaîne mon cœur et qu'en valet fidèle je vous dise ce que je dois. Sachez, monsieur, que tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle se brise ; et, comme dit fort bien cet auteur que je ne connois pas, l'homme est en ce monde ainsi que l'oiseau sur la branche : la branche est attachée à l'arbre, qui s'attache à l'arbre, suit de bons préceptes : les bons préceptes valent mieux que les belles paroles, les belles paroles se trouvent à la cour ; à la cour sont les courtisans : les courtisans suivent la mode, la mode vient de la fantaisie, la fantaisie est une faculté de l'âme : l'âme est ce qui nous donne la vie, la vie finit par la mort : la mort nous fait penser au ciel, le ciel est au dessus de la terre, la terre n'est point la mer, la mer est sujette aux orages, les orages tourmentent les vaisseaux : les vaisseaux ont besoin d'un bon pilote : un bon pilote a de la prudence, la prudence n'est pas dans les jeunes gens, les jeunes gens doivent obéissance aux vieux, les vieux aiment les richesses, les richesses font les riches, les riches ne sont pas pauvres, les pauvres ont de la nécessité, la nécessité n'a point de loi, qui n'a pas de loi vit en bête brute, et, par conséquent, vous serez damné à tous les diables.

DON JUAN

O le beau raisonnement !

SGANARELLE

Après cela, si vous ne vous rendez, tant pis pour vous.

SCÈNE III.

DON CARLOS, DON JUAN, SGANARELLE.

DON CARLOS Don Juan, je vous trouve à propos et suis bien aise de vous parler ici plutôt que chez vous pour vous demander vos résolutions. Vous savez que ce soin me regarde et que je me suis, en votre présence, chargé de cette affaire. Pour moi, je ne le cède point, je souhaite fort que les choses aillent dans la douceur, et il n'y a rien que je ne fasse pour porter votre esprit à vouloir prendre cette voie et pour vous voir publiquement confirmer à ma sœur le nom de votre femme.

DON JUAN d'un ton hypocrite Hélas ! je voudrais bien, de tout mon cœur, vous donner la satisfaction que vous souhaitez, mais le ciel s'y oppose directement, il a inspiré à mon âme le dessein de changer de vie, et je n'ai point d'autres pensées maintenant que de quitter entièrement tous les attachements du monde, de me dépouiller au plus tôt de toutes sortes de vanités, et de corriger désormais, par une austère conduite, tous les dérèglements criminels ou m'a porté le feu d'une avengle jeunesse.

DON CARLOS Ce dessein, don Juan, ne choque point ce que je dis, et la compagnie d'une femme légitime peut bien s'accoutumer avec les louables pensées que le ciel vous inspire.

DON JUAN Hélas ! point du tout. C'est un dessein que votre sœur elle-même a pris, elle a résolu sa retraite, et nous avons été touchés tous deux en même temps.

DON CARLOS Sa retraite ne peut nous satisfaire, pouvant être imputée au mépris que vous feriez d'elle et de notre famille, et notre honneur demande qu'elle vive avec vous.

DON JUAN Je vous assure que cela ne se peut. J'en avais, pour moi, toutes les envies du monde, et je me suis, même encore aujourd'hui, consulté au ciel pour cela, mais, lorsque je l'ai consulté, j'ai entendu une voix qui m'a dit que je ne devois point songer à votre sœur, et qu'avec elle, assurément, je ne ferois point mon salut.

DON CARLOS Croyez-vous, don Juan, nous éblouir par ces belles excuses ?

DON JUAN J'obéis à la voix du ciel.

DON CARLOS Quoi ! vous voulez que je me paye d'un semblable discours ?

DON JUAN C'est le ciel qui le veut ainsi.

- DON CARLOS.** Vous aurez fait sortir ma sœur d'un couvent pour la laisser ensuite ?
- DON JUAN.** Le ciel l'ordonne de la sorte.
- DON CARLOS.** Nous souffrirons cette tache en notre famille ?
- DON JUAN.** Prenez-vous-en au ciel.
- DON CARLOS.** Eh quoi ! toujours le ciel !
- DON JUAN.** Le ciel le souhaite comme cela.
- DON CARLOS.** Il suffit, don Juan, je vous entends. Ce n'est pas ici que je veux vous prendre, et le lieu ne le souffre pas ; mais , avant qu'il soit peu , je saurai vous trouver.
- DON JUAN.** Vous ferez ce que vous voudrez. Vous savez que je ne manque point de cœur , et que je suis me servir de mon épée quand il le faut . Je m'en vais passer tout à l'heure dans cette petite rue écartée qui mène au grand couvent ; mais je vous déclare , pour moi , que ce n'est point moi qui me veux battre : le ciel m'en défend la pensée , et , si vous m'attaquez , nous verrons ce qui en arrivera.
- DON CARLOS.** Nous verrons , de vrai , nous verrons.

SCÈNE IV.

DON JUAN, SGANARELLE.

- SGANARELLE.** Monsieur, quel diable de style prenez-vous là ? Ceci est bien pis que le reste , et je vous aimerois bien mieux encore comme vous étiez auparavant. J'espérois toujours de votre salut , mais c'est maintenant que j'en désespère ; et je crois que le ciel , qui vous a souffert jusques ici , ne pourra souffrir du tout cette dernière horreur.
- DON JUAN.** Va , va , le ciel n'est pas si exact que tu penses ; et si toutes les fois que les hommes...

SCÈNE V

DON JUAN, SGANARELLE, UN SPECTRE en femme voilée

- SGANARELLE** apercevant le spectre Ah ! monsieur , c'est le ciel qui vous parle , et c'est un avis qu'il vous donne.
- DON JUAN.** Si le ciel me donne un avis , il faut qu'il parle un peu plus clairement s'il veut que je l'entende.
- LE SPECTRE.** Don Juan n'a plus qu'un moment à pouvoir profiter de la miséricorde du ciel , et , s'il ne se repent ici , sa perte est résoluë.
- SGANARELLE.** Entendez-vous , monsieur ?
- DON JUAN.** Qui ose tenir ces paroles ? Je crois connoître cette voix.

SGANARELLE. Ah! monsieur, c'est un spectre; je le reconnois au marcher.

DON JUAN. Spectre, fantôme ou diable, je veux voir ce que c'est. (Le spectre change de figure et représente le Temps avec sa faux à la main)

SGANARELLE. O ciel! Voyez-vous, monsieur, ce changement de figure?

DON JUAN. Non, non, rien n'est capable de m'imprimer de la terreur; et je veux éprouver, avec mon épée, si c'est un corps ou un esprit. (Le spectre s'envole dans le temps que don Juan veut le saisir)

SGANARELLE. Ah! monsieur, rendez-vous à tant de preuves et jetez-vous vite dans le repentir.

DON JUAN. Non, non, il ne sera pas dit, quoi qu'il arrive, que je sois capable de me repentir. Allons, suis-moi.

SCÈNE VI.

LA STATUE DU COMMANDEUR, DON JUAN, SGANARELLE.

LA STATUE. Arrêtez, don Juan. Vous m'avez donné parole de venir manger avec moi.

DON JUAN. Oui Où faut-il aller?

LA STATUE. Donnez-moi la main.

DON JUAN. La voilà.

LA STATUE. Don Juan, l'endurcissement au péché traîne une mort funeste, et les grâces du ciel que l'on renvoie ouvrent un chemin à sa foudre.

DON JUAN. O ciel! que sens-je? Un feu invisible me brûle, je n'en puis plus, et tout mon corps devient un brasier ardent. Ah! (Le tonnerre tombe avec un grand bruit et de grands éclairs sur don Juan La terre s'ouvre et l'abîme, et il sort de grands feux de l'endroit où il est tombé)

SCÈNE VII.

SGANARELLE seul

Ah! mes gages! mes gages! Voilà, par sa mort, un chat un satisfait. Ciel offense, lois violées, filles séduites, familles deshonorées, parents outragés, femmes mises à mal, maris poussés à bout, tout le monde est content; il n'y a que moi seul de malheureux. Mes gages, mes gages, mes gages!

L'AMOUR MÉDECIN,

COMÉDIE-BALLET EN TROIS ACTES

1665

AU LECTEUR.

Ce n'est ici qu'un simple crayon, un petit impromptu dont le Roi a voulu se faire un divertissement. Il est le plus précipité de tous ceux que Sa Majesté m'a fait commander, et lorsque je dirai qu'il a été proposé, lu, appris et représenté en cinq jours, je ne dirai que ce qui est vrai. Il n'est pas nécessaire de vous avertir qu'il y a beaucoup de choses qui dépendent de l'action. On sait bien que les comédies ne sont faites que pour être jouées, et je ne conseille de lire celle-ci qu'aux personnes qui ont des yeux pour découvrir dans la lecture tout le jeu du théâtre. Ce que je vous dirai, c'est qu'il seroit à souhaiter que ces sortes d'ouvrages pussent toujours se montrer à vous avec les ornements qui les accompagnent chez le Roi. Vous les verriez dans un état beaucoup plus supportable, et les airs et les symphonies de l'incomparable M. Lully, mêlés à la beauté des voix et à l'adresse des danseurs, leur donnent, sans doute, des grâces dont ils ont toutes les peines du monde à se passer.

PERSONNAGES

ACTEURS DU PROLOGUE

LA COMÉDIE

LA MUSIQUE

LE BALLET

UN NOUVEAU

CHAMPAGNE, valet de Sganarelle

ACTEURS DU BALLET

PREMIÈRE ENTRÉE

CHAMPAGNE, valet de Sganarelle,
danseur

QUATRE MÉDECINS, dansants

DEUXIÈME ENTRÉE

UN OPÉRATIFUR, chantant

TRIVELINS ET SCARAMOUCHE,
dansants, de la suite de l'Opéra-
feu

TROISIÈME ENTRÉE

LA COMÉDIE

LA MUSIQUE

LE BALLET

JEUX, RIS, PLAISIRS, dansants

ACTEURS DE LA COMÉDIE

SGANARELLE, père de Lucinde

LUCINDE, fille de Sganarelle

CLITANDRE, amant de Lucinde

AMINTE, voisine de Sganarelle

LUCRÈCE, nièce de Sganarelle

LISETTE, suivante de Lucinde

M. GUILLAUME, marchand de tapisseries

M. JOSSE, orfèvre

M. TOURS,

M. DESFOVANDRÈS.

M. MACROTON,

M. BAHIS,

M. FILERIN,

} medecins

La scène est à Paris.

PROLOGUE.

LA COMÉDIE, LA MUSIQUE, LE BALLET.

LA COMÉDIE Quittons, quittons notre vaine querelle,
Ne nous disputons point nos talents tour à tour;
Et d'une gloire plus belle
Piquons nous en ce jour.
Unissons-nous tous trois d'une ardeur sans seconde,
Pour donner du plaisir au plus grand roi du monde

TOUS TROIS ENSEMBLE

Unissons-nous tous trois d'une ardeur sans seconde,
Pour donner du plaisir au plus grand roi du monde

LA COMÉDIE De ses travaux, plus grands qu'on ne peut croire,
Il se vient quelquefois délasser parmi nous.
Est-il de plus grande gloire ?
Est-il bonheur plus doux ?

TOUS TROIS ENSEMBLE

Unissons-nous tous trois d'une ardeur sans seconde,
Pour donner du plaisir au plus grand roi du monde.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE

SGANARILLE, AMINIE, LUCRÈCE, M. GUILLAUME,
M. JOSSE

SGANARILLE Ah ! l'étrange chose que la vie ! et que je puis bien
dire avec ce grand philosophe de l'antiquité que, qui
terre a, guerre a et qu'un malheur ne vient jamais
sans l'autre ! Je n'avois qu'une seule femme, qui est
morte

MONSIEUR GUILLAUME Et combien donc en voulez vous avoir ?

SGANARILLE Elle est morte, monsieur mon ami. Cette perte
m'est très-sensible, et je ne puis m'en ressouvenir
sans pleurer. Je n'étois pas fort satisfait de sa con-
duite, et nous avions le plus souvent dispute ensem-
ble, mais enfin, la mort rajuste toutes choses. Elle
est morte, je la pleure. Si elle étoit en vie, nous nous

querellerions. De tous les enfants que le ciel m'avoit donnés, il ne m'a laissé qu'une fille, et cette fille est toute ma peine. Car enfin, je la vois dans une mélancolie la plus sombre du monde, dans une tristesse épouvantable dont il n'y a pas moyen de la retirer et dont je ne saurois même apprendre la cause. Pour moi, j'en perds l'esprit, et j'aurois besoin d'un bon conseil sur cette matière. (A Lucrèce) Vous êtes ma nièce; (à Aminte) vous, ma voisine; (à M Guillaume et à M Josse) et vous, mes compères et mes amis; je vous prie de me conseiller tous ce que je dois faire.

MONSIEUR JOSSE. Pour moi, je tiens que la braverie et l'ajustement est la chose qui réjouit le plus les filles; et, si j'étois que de vous, je lui achèterois dès aujourd'hui une belle garniture de diamants, ou de rubis, ou d'éme-raudes.

MONSIEUR GUILLAUME. Et moi, si j'étois en votre place, j'achèterois une belle tenture de tapisserie de verdure, ou à personnages, que je ferois mettre à sa chambre pour lui rejour l'esprit et la vue.

AMINTE. Pour moi, je ne ferois pas tant de façons, et je la marierois fort bien, et le plus tôt que je pourrois, avec cette personne qui vous la fit, dit-on, demander il y a quelque temps.

LUCRÈCE. Et moi, je tiens que votre fille n'est point du tout propre pour le mariage. Elle est d'une complexion trop délicate et trop peu saine, et c'est la vouloir envoyer bientôt en l'autre monde que de l'exposer, comme elle est, à faire des enfants. Le monde n'est point du tout son fait, et je vous conseille de la mettre dans un couvent, où elle trouvera des divertissements qui seront mieux de son humeur.

SGANARELLE. Tous ces conseils sont admirables, assurément; mais je les tiens un peu intéressés, et trouve que vous me conseillez fort bien pour vous. Vous êtes orfèvre, monsieur Josse, et votre conseil sent son homme qui a envie de se défaire de sa marchandise. Vous vendez des tapisseries, monsieur Guillaume, et vous avez la mine d'avoir quelque tenture qui vous incommode. Celui que vous aimez, ma voisine, a, dit-on, quelque inclination pour ma fille, et vous ne seriez pas fâchée de la voir la femme d'un autre. Et quant à vous, ma chère nièce, ce n'est pas mon dessein, comme on sait, de marier ma fille avec qui que ce soit, et j'ai mes raisons pour cela; mais le conseil que vous me donnez de la faire religieuse est d'une femme qui pourroit bien souhaiter charitablement

d'être mon héritière universelle. Ainsi, messieurs et mesdames, quoique tous vos conseils soient les meilleurs du monde, vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je n'en suive aucun. (Seul) Voilà de mes donneurs de conseils à la mode.

SCÈNE II.

LUCINDE, SGANARELLE.

SGANARELLE. Ah ! voilà ma fille qui prend l'air. Elle ne me voit pas ; elle soupire ; elle lève les yeux au ciel. (A Lucinde) Dieu vous garde. Bonjour, ma mie. Eh bien ! qu'est-ce ? Comme vous en va ? Eh quoi ! toujours triste et mélancolique comme cela, et tu ne veux pas me dire ce que tu as ? Allons donc, découvre-moi ton petit cœur. La, ma pauvre mie, dis, dis, dis tes petites pensées à ton petit papa mignon. Courage, veux-tu que je te baise ? Viens. (A part) J'enrage de la voir de cette humeur-là. (A Lucinde.) Mais, dis-moi, me veux-tu faire mourir de déplaisir, et ne puis-je savoir d'où vient cette grande langueur ? Découvre-m'en la cause, et je te promets que je ferai toutes choses pour toi. Oui, tu n'as qu'à me dire le sujet de ta tristesse ; je t'assure ici, et te fais serment qu'il n'y a rien que je ne fasse pour te satisfaire ; c'est tout dire. Est-ce que tu es jalouse de quelqu'une de tes compagnes que tu vois plus brave que toi, et seroit-il quelque étoffe nouvelle dont tu voudrasses avoir un habit ? Non. Est-ce que ta chambre ne te semble pas assez paree, et que tu souhaiteris quelque cabinet de la loire Saint-Laurent ? Ce n'est pas cela. Aurois-tu envie d'apprendre quelque chose, et veux-tu que je te donne un maître pour te montrer à jouer du clavier ? Nenni. Aimerois-tu quelqu'un, et souhaiteris-tu d'être marie ? (Lucinde fait signe que oui)

SCÈNE III.

SGANARELLE, LUCINDE, LISETTE.

LISETTE. Eh bien, monsieur, vous venez d'entretenir votre fille. Avez-vous su la cause de sa mélancolie ?

SGANARELLE. Non. C'est une coquinc qui me fait enrager.

LISSETTE. Monsieur, laissez-moi faire, je m'en vais la sonder un peu.

SGANARELLE. Il n'est pas nécessaire ; et puisqu'elle veut être de cette humeur, je suis d'avis qu'on l'y laisse.

LISETTE. Laissez-moi faire, vous dis-je. Peut-être qu'elle se découvrira plus librement à moi qu'à vous. Quoi ! madame, vous ne nous direz point ce que vous avez, et vous voulez affliger ainsi tout le monde ? Il me semble qu'on n'agit point comme vous faites ; et que, si vous avez quelque répugnance à vous expliquer à un père, vous n'en devez avoir aucune à me découvrir votre cœur. Dites-moi, souhaitez-vous quelque chose de lui ? Il nous a dit plus d'une fois qu'il n'épargneroit rien pour vous contenter. Est-ce qu'il ne vous donne pas toute la liberté que vous souhaiteriez ? Et les promenades et les cadeaux ne tenteroient-ils point votre âme ? Eh ? avez-vous reçu quelque déplaisir de quelqu'un ? Eh ? n'auriez-vous point quelque secrète inclination avec qui vous souhaiteriez que votre père vous mariât ? Ah ! je vous entends. Voilà l'affaire. Que diable ! pourquoi tant de façons ? Monsieur, le mystère est découvert ; et...

SGANARELLE. Va, fille ingrate, je ne te veux plus parler, et je te laisse dans ton obstination.

LUCINDE. Mon père, puisque vous voulez que je vous dise la chose ..

SGANARELLE. 'Oui, je perds toute l'amitié que j'avois pour toi...

LISETTE. Monsieur, sa tristesse...

SGANARELLE. C'est une coquine qui me veut faire mourir.

LUCINDE. Mon père, je veux bien...

SGANARELLE. Ce n'est pas la récompense de t'avoir élevée comme j'ai fait.

LISETTE. Mais, monsieur. .

SGANARELLE. Non, je suis contre elle dans une colère épouvantable.

LUCINDE. Mais, mon père...

SGANARELLE. Je n'ai plus aucune tendresse pour toi.

LISETTE. Mais ..

SGANARELLE. C'est une friponne.

LUCINDE. Mais...

SGANARELLE. Une ingrate.

LISETTE. Mais

SGANARELLE. Une coquine, qui ne veut pas dire ce qu'elle a.

LISETTE. C'est un mari qu'elle veut

SGANARELLE faisant semblant de ne pas entendre Je l'abandonne.

LISETTE. Un mari !

SGANARELLE. Je la deteste.

LISETTE. Un mari !

SGANARELLE. Et la renonce pour ma fille.

LISETTE. Un mari !

SGANARELLE. Non, ne m'en parlez point.

LISETTE. Un mari!
 SGANARELLE. Ne m'en parlez point.
 LISETTE. Un mari!
 SGANARELLE. Ne m'en parlez point.
 LISETTE. Un mari, un mari, un mari!

SCÈNE IV.

LUCINDE, LISETTE.

LISETTE. On dit bien vrai qu'il n'y a point de pires sourds que ceux qui ne veulent point entendre.

LUCINDE. Eh bien, Lisette, j'avois tort de cacher mon déplaisir, et je n'avois qu'à parler pour avoir tout ce que je souhaitois de mon père! Tu le vois.

LISETTE. Par ma loi! voilà un vilain homme; et je vous avoue que j'aurois un plaisir extrême à lui jouer quelque tour. Mais d'où vient donc, madame, que jusqu'ici vous m'avez cache votre mal?

LUCINDE. Hélas! de quoi m'auroit servi de te le découvrir plus tôt, et n'aurois-je pas autant gagné à le tenir cache toute ma vie? Crois-tu que je n'aie pas bien prévu tout ce que tu vois maintenant, que je ne susse pas à fond tous les sentiments de mon père, et que le refus qu'il a fait porter à celui qui m'a demandée par un ami n'ait pas étouffé dans mon âme toute sorte d'espoir?

LISETTE. Quoi! c'est cet inconnu qui vous a fait demander, pour qui vous...

LUCINDE. Peut-être n'est-il pas honnête à une fille de s'expliquer si librement; mais enfin, je t'avoue que, s'il m'étoit permis de vouloir quelque chose, ce seroit lui que je voudrois. Nous n'avons eu ensemble aucune conversation, et sa bouche ne m'a point déclaré la passion qu'il a pour moi; mais dans tous les lieux où il m'a pu voir, ses regards et ses actions m'ont toujours parlé si tendrement, et la demande qu'il a fait faire de moi m'a paru d'un si honnête homme, que mon cœur n'a pu s'empêcher d'être sensible à ses ardeurs, et cependant tu vois où la dureté de mon père réduit toute cette tendresse.

LISETTE. Allez, laissez-moi faire. Quelque sujet que j'aie de me plaindre de vous du secret que vous m'avez fait, je ne veux pas laisser de servir votre amour; et, pourvu que vous ayez assez de résolution...

LUCINDE. Mais que veux-tu que je fasse contre l'autorité d'un père? et s'il est inexorable à mes vœux...

LISETTE.

Allez, allez, il ne faut pas se laisser mener comme un oison; et, pourvu que l'honneur n'y soit pas offensé, on peut se libérer un peu de la tyrannie d'un père. Que prétend-il que vous fassiez? N'êtes-vous pas en âge d'être marice? et croit-il que vous soyez de marbre? Allez, encore un coup, je veux servir votre passion; je prends dès à présent sur moi tout le soin de ses intérêts, et vous verrez que je sais des détours... Mais je vois votre père. Rentrons, et me laissez agir.

SCÈNE V.

SGANARELLE *seul*.

Il est bon quelquefois de ne point faire semblant d'entendre les choses qu'on n'entend que trop bien, et j'ai fait sagement de parer la déclaration d'un désir que je ne suis pas résolu de contenter. A-t-on jamais rien vu de plus tyrannique que cette coutume où l'on veut assujettir les pères, rien de plus impertinent et de plus ridicule que d'amasser du bien avec de grands travaux, et d'élever une fille avec beaucoup de soin et de tendresse, pour se dépouiller de l'un et de l'autre entre les mains d'un homme qui ne nous touche de rien? Non, non, je me moque de cet usage, et je veux garder mon bien et ma fille pour moi.

SCÈNE VI.

SGANARELLE, LISETTE.

LISETTE *courant sur le théâtre, et feignant de ne pas voir Sganarelle* Ah! malheur! Ah! disgrâce! Ah! pauvre seigneur Sganarelle, où pourrai-je te rencontrer?

SGANARELLE *à part*. Que dit-elle là?

LISETTE *courant toujours* Ah! misérable père! que feras-tu, quand tu sauras cette nouvelle?

SGANARELLE *à part*. Que sera-ce?

LISETTE. Ma pauvre maîtresse!

SGANARELLE *à part*. Je suis perdu.

LISETTE. Ah!

SGANARELLE *courant après Lisette* Lisette!

LISETTE. Quelle infortune!

SGANARELLE. Lisette!

LISETTE. Quel accident!

SGANARELLE. Lisette!

LISETTE. Quelle fatalité?

SGANARELLE. Lisette!

LISETTE s'arrêtant. Ah ! monsieur...

SGANARELLE. Qu'est-ce ?

LISETTE. Monsieur...

SGANARELLE. Qu'y a-t-il ?

LISETTE. Votre fille...

SGANARELLE. Ah ! ah !

LISETTE. Monsieur, ne pleurez donc point comme cela, car vous me feriez rire.

SGANARELLE. Dis donc vite.

LISETTE. Votre fille, toute saisie des paroles que vous lui avez dites, et de la colère effroyable où elle vous a vu contre elle, est montée vite dans sa chambre, et, pleine de désespoir, a ouvert la fenêtre qui regarde sur la rivière.

SGANARELLE. Eh bien ?

LISETTE. Alors, levant les yeux au ciel : Non, a-t-elle dit, il m'est impossible de vivre avec le courroux de mon père, et puisqu'il me renonce pour sa fille, je veux mourir.

SGANARELLE. Elle s'est jetée ?

LISETTE. Non, monsieur. Elle a fermé tout doucement la fenêtre, et s'est allée mettre sur son lit. Là, elle s'est prise à pleurer amèrement, et, tout d'un coup, son visage a pâli, ses yeux se sont tournés, le cœur lui a manqué, et elle m'est demeurée entre les bras.

SGANARELLE. Ah ! ma fille ! Elle est morte ?

LISETTE. Non, monsieur. A force de la tourmenter, je l'ai fait revenir ; mais cela lui reprend de moment en moment, et je crois qu'elle ne passera pas la journée.

SGANARELLE. Champagne ! Champagne ! Champagne !

SCÈNE VII.

SGANARELLE, CHAMPAGNE, LISETTE.

SGANARELLE. Vite, qu'on m'aille querir des médecins, et en quantité. On n'en peut trop avoir dans une pareille aventure. Ah ! ma fille ! ma pauvre fille !

SCÈNE VIII.

PREMIÈRE ENTRÉE.

Champagne, valet de Sganarelle, frappe, en dansant, aux portes de quatre médecins.

SCÈNE IX.

Les quatre médecins dansent et entrent avec cérémonie chez Sganarelle.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIERE.

SGANARELLE, LISETTE.

LISETTE. Que voulez-vous donc faire , monsieur , de quatre medecins ? N'est-ce pas assez d'un pour tuer une personne ?

SGANARELLE. Taisez-vous. Quatre conseils valent mieux qu'un.

LISETTE. Est-ce que votre fille ne peut pas bien mourir sans le secours de ces messieurs-là ?

SGANARELLE. Est-ce que les medecin l'ont mourir ?

LISETTE. Sans doute , et j'ai connu un homme qui prouvoit , par bonnes raisons , qu'il ne faut jamais dire Une telle personne est morte d'une fièvre et d'une fluxion sur la poitrine , mais Elle est morte de quatre medecins et de deux apothicaires.

SGANARELLE. Chut. N'offensez pas ces messieurs-là.

LISETTE. Ma foi , monsieur , notre chat est réchappé depuis peu d'un saut qu'il fit du haut de la maison dans la rue , et il fut trois jours sans manger et sans pouvoir remuer ni pied ni patte ; mais il est bien heureux de ce qu'il n'y a point de chats medecins , car ses affaires étoient faites , et ils n'auroient pas manque de le purger et de le saigner.

SGANARELLE. Voulez-vous vous tane ? vous dis-je. Mais voyez quelle impertinence ! Les voici

LISETTE. Prenez garde , vous allez être bien edifié Ils vous diront en latin que votre fille est malade

SCÈNE II.

MESSIEURS TOMÈS, DESFOVANDRÈS, MACROTON,
BAHIS, SGANARELLE, LISETTE

SGANARELLE. Eh bien , messieurs ?

M. TOMÈS. Nous avons vu suffisamment la malade , et sans doute qu'il y a beaucoup d'impuretés en elle.

SGANARELLE. Ma fille est impure ?

M. TOMÈS. Je veux dire qu'il y a beaucoup d'impuretés dans son corps , quantité d'humeurs corrompues.

SGANARELLE. Ah ! je vous entends.

M. TOMÈS. Mais... Nous allons consulter ensemble.

SGANARELLE. Allons, faites donner des sieges.

LISETTE à M. Tomès. Ah ! monsieur, vous en êtes !

SGANARELLE à Lisette. De quoi donc connoissez-vous monsieur ?

LISETTE. De l'avoir vu l'autre jour chez la bonne amie de madame votre nièce.

M. TOMÈS. Comment se porte son cocher ?

LISETTE. Fort bien. Il est mort

M. TOMÈS. Mort ?

LISETTE. Oui.

M. TOMÈS. Cela ne se peut.

LISETTE. Je ne sais pas si cela se peut, mais je sais bien que cela est

M. TOMÈS. Il ne peut pas être mort, vous dis-je.

LISETTE. Et moi, je vous dis qu'il est mort et enterré.

M. TOMÈS. Vous vous trompez.

LISETTE. Je l'ai vu.

M. TOMÈS. Cela est impossible. Hippocrate dit que ces sortes de maladies ne se terminent qu'au quatorze ou au vingt-un, et il n'y a que six jours qu'il est tombé malade.

LISETTE. Hippocrate dira ce qu'il lui plaira ; mais le cocher est mort.

SGANARELLE. Puix donc, discoureuse. Allons, sortons d'ici. Messieurs, je vous supplie de consulter de la bonne manière. Quoique ce ne soit pas la coutume de payer auparavant, toutefois, de peur que je l'oublie, et afin que ce soit une affaire faite, voici. (Il leur donne de l'argent, et chacun, en le recevant, fait un geste différent.)

SCÈNE III.

MESSIEURS DESFONANDRÈS, TOMÈS, MACROTON, BAHIS.

(Ils s'asseyent et toussent.)

M. DESFONANDRÈS. Paris est étrangement grand, et il faut faire de longs trajets quand la pratique donne un peu.

M. TOMÈS. Il faut avouer que j'ai une mule admirable pour cela, et qu'on a peine à croire le chemin que je lui fais faire tous les jours.

M. DESFONANDRÈS. J'ai un cheval merveilleux, et c'est un animal infatigable.

M. TOMÈS. Savez-vous le chemin que ma mule a fait aujourd'hui ? J'ai été, premièrement, tout contre l'Arsenal ; de l'Arsenal, au bout du faubourg Saint-Germain ; du faubourg Saint-Germain, au fond du Marais ; du fond du Marais, à la Porte-Saint-Honoré ; de la Porte-Saint-Honoré, au faubourg Saint-Jacques ; du

faubourg Saint-Jacques, à la Porte de Richelieu : de la Porte de Richelieu, ici ; et d'ici, je dois aller encore à la Place-Royale.

M. DESFONANDRÈS. Mon cheval a fait tout cela aujourd'hui ; et, de plus, j'ai été à Ruel voir un malade.

M. TOMÈS. Mais, à propos, quel parti prenez-vous dans la querelle des deux medecins Théophraste et Artémus ? Car c'est une affaire qui partage tout notre corps.

M. DESFONANDRÈS. Moi, je suis pour Artémus.

M. TOMÈS. Et moi aussi. Ce n'est pas que son avis, comme on a vu, n'ait tue le malade, et que celui de Theophraste ne fût beaucoup meilleur, assurément ; mais enfin, il a tort dans les circonstances, et il ne devoit pas être d'un autre avis que son ancien. Qu'en dites-vous ?

M. DESFONANDRÈS. Sans doute. Il faut toujours garder les formalités, quoi qu'il puisse arriver.

M. TOMÈS. Pour moi, j'y suis severe en diable, à moins que ce soit entre amis ; et l'on nous assembla un jour, trois de nous autres, avec un medecin de dehors, pour une consultation où j'arrêtai toute l'affaire, et ne voulus point endurer qu'on opinât si les choses n'alloient dans l'ordre. Les gens de la maison faisoient ce qu'ils pouvoient, et la maladie pressoit ; mais je n'en voulus point demordre, et la malade mourut bravement pendant cette contestation.

M. DESFONANDRÈS. C'est fort bien fait d'apprendre aux gens à vivre, et de leur montrer leur bec jaune.

M. TOMÈS. Un homme mort n'est qu'un homme mort, et ne fait point de consequence ; mais une formalité negligée porte un notable prejudice à tout le corps des medecins.

SCÈNE IV.

SGANARELLE, MESSIEURS TOMÈS, DESFONANDRÈS,
MACROTON, BAHIS.

SGANARELLE. Messieurs, l'oppression de ma fille augmente ; je vous prie de me dire vite ce que vous avez résolu.

M. TOMÈS & M. Desfonandrès. Allons, monsieur.

M. DESFONANDRÈS. Non, monsieur, parlez, s'il vous plaît.

M. TOMÈS. Vous vous moquez.

M. DESFONANDRÈS. Je ne parlerai pas le premier.

M. TOMÈS. Monsieur.

M. DESFONANDRÈS. Monsieur.

SGANARELLE. Eh ! de grâce, messieurs, laissez toutes ces cérémonies, et songez que les choses pressent. (Ils parlent tous quatre à la fois.)

M. TOMÈS. La maladie de votre fille...

M. DESFONANDRÈS. L'avis de tous ces messieurs tous ensemble...

M. MACROTON. A-près a-voir bi-en con-sul-té...

M. BAHIS. Pour raisonner...

SGANARELLE. Eh ! messieurs, parlez l'un après l'autre, de grâce.

M. TOMÈS. Monsieur, nous avons raisonné sur la maladie de votre fille, et mon avis, à moi, est que cela procède d'une grande chaleur de sang ; ainsi, je conclus à la saigner le plus tôt que vous pourrez.

M. DESFONANDRÈS. Et moi, je dis que sa maladie est une pourriture d'humeurs causée par une trop grande réplétion ; ainsi, je conclus à lui donner de l'émétique.

M. TOMÈS. Je soutiens que l'émétique la tuera.

M. DESFONANDRÈS. Et moi, que la saignée la fera mourir.

M. TOMÈS. C'est bien à vous à faire l'habile homme !

M. DESFONANDRÈS. Oui, c'est à moi ; et je vous prêterai le collet en tout genre d'érudition.

M. TOMÈS. Souvenez-vous de l'homme que vous fîtes crever ces jours passés.

M. DESFONANDRÈS. Souvenez-vous de la dame que vous avez envoyée en l'autre monde, il y a trois jours.

M. TOMÈS à Sganarelle. Je vous ai dit mon avis.

M. DESFONANDRÈS à Sganarelle. Je vous ai dit ma pensée.

M. TOMÈS. Si vous ne faites saigner tout à l'heure votre fille, c'est une personne morte. (Il sort.)

M. DESFONANDRÈS. Si vous la faites saigner, elle ne sera pas en vie dans un quart d'heure. (Il sort.)

SCÈNE V.

SGANARELLE, MESSIEURS MACROTON, BAHIS.

SGANARELLE. A qui croire des deux, et quelle résolution prendre sur des avis si opposés ? Messieurs, je vous conjure de déterminer mon esprit, et de me dire, sans passion, ce que vous croyez le plus propre à soulager ma fille.

M. MACROTON. Mon-si-eur, dans ces ma-ti-è-res-là, il faut procéder a-vec-que cir-cons-pec-ti-on, et ne ri-en fai-re, com-me on dit, à la vo-lé-e ; d'au-tant que les fau-tes qu'on y peut fai-re sont, se-lon no-tre mai-tre Hip-po-cra-te, d'u-ne dan-ge-reu-se con-sé-quen-ce.

M. BAHIS bredouillant. Il est vrai, il faut bien prendre garde à ce qu'on fait, car ce ne sont pas ici des jeux d'enfant ; et quand on a failli, il n'est pas aisé de réparer le manque-

ment, et de rétablir ce qu'on a gâté : *experimentum periculosum*. C'est pourquoi il s'agit de raisonner auparavant comme il faut, de peser mûrement les choses, de regarder le tempérament des gens, d'examiner les causes de la maladie, et de voir les remèdes qu'on y doit apporter.

SGANARELLE à part. L'un va en tortue et l'autre court la poste.

M. MACROTON. Or, mon-si-eur, pour ve-nir au fait, je trou-ve que vo-tre fil-le a u-ne ma-la-die chro-ni-que, et qu'el-le peut pé-ri-cli-ter, si on ne lui don-ne du se-cours, d'au-tant que les symp-tô-mes qu'el-le a sont in-di-ca-tifs d'u-ne va-peur fu-li-gi-neu-se et mor-di-can-te qui lui pi-co-te les mem-bra-nes du cer-veau. Or, cet-te va-peur, que nous nom-mons en grec *at-mos*, est cau-se-e par des hu-meurs pu-ti-des, te-na-cés et con-glu-ti-neu-ses, qui sont en-te-nu-es dans le bas-ven-tre.

M. BAHIS. Et comme ces humeurs ont été l'engendrées par une longue succession de temps, elles s'y sont recuites, et ont acquis cette malignité qui fume vers la région du cerveau

M. MACROTON. Si bi-en donc que, pour ti-rer, dé-ta-cher, ar-ra-cher, ex-pul-ser, e-va-cu-er les-di-tes hu-meurs, il fau-dra u-ne pur-ga-ti-on vi-gou-reu-se. Mais, au pre-a-la-ble, je trou-ve à pro-pos, et il n'y a pas d'in-con-vé-ni-ent, d'u-ser de petits re-mè-des a-no-dins, c'est-à-di-re de pe-tits la-te-ments re-mol-li-ents et de-ter-sifs, de ju-leps et de si-rops ra-frai-chis-sants qu'on mê-le-ra dans sa ti-sa-ne.

M. BAHIS. Après, nous en viendrons à la purgation et à la saignée, que nous reitereons s'il en est besoin.

M. MACROTON. Ce n'est pas qu'a-vec tout ce-la vo-tre fil-le ne puis-se mou-rir; mais au moins vous au-rez fait quel-que cho-se, et vous au-rez la con-so-la-ti-on qu'el-le se-ra mor-te dans les for-mes.

M. BAHIS. Il vaut mieux mourir selon les règles que de réchapper contre les règles.

M. MACROTON. Nous vous di-sons sin-cè-re-ment no-tre pen-sée.

M. BAHIS. Et nous avons parlé comme nous parlerions à notre propre frère.

SGANARELLE à M. Macroton, en allongeant ses mots. Je vous rends très-hum-bles grâ-ces. A M. Bahis, en bredouillant) Et vous suis infiniment obligé de la peine que vous avez prise.

SCÈNE VI.

SGANARELLE *seul*.

Me voilà justement un peu plus incertain que je n'étois auparavant. Morbleu ! il me vient une fantaisie. Il faut que j'aille acheter de l'orviétan, et que je lui en fasse prendre, l'orviétan est un remède dont beaucoup de gens se sont bien trouvés. Holà !

SCÈNE VII

DEUXIÈME ENTRÉE.

SGANARLLE, UN OPÉRATEUR.

SGANARLLE. Monsieur, je vous prie de me donner une boîte de votre orviétan, que je m'en vais vous payer.

L'OPÉRATEUR *chante*

L'oi de tous les climats qu'entoure l'Océan
Peut-il jamais payer ce secret d'importance ?
Mon remède guérit, par sa rare excellence,
Plus de maux qu'on n'en peut nombrer dans tout un an :

La gale,
La rogne,
La teigne,
La lèpre,
La peste,
La goutte,
Vérole,
Déscente,
Rougeole
(O grande puissance
De l'orviétan !

SGANARLLE. Monsieur, je crois que tout l'oi du monde n'est pas capable de payer votre remède ; mais pourtant, voici une pièce de trente sous que vous prendrez, s'il vous plaît

L'OPÉRATEUR *chante*

Admirez mes bontés, et le peu qu'on vous vend
Ce trésor merveilleux que ma main vous dispense.
Vous pouvez, avec lui, braver en assurance
Tous les maux que sur nous l'ire du ciel repand :

La gale,
La rogne,

La teigne,
La fièvre,
La peste,
La goutte,
Verole,
Descente,
Rougeole
O grande puissance
De l'orvietan !

SCÈNE VIII.

Plusieurs Trivelins et plusieurs Scaramonchas, valets de l'opérateur.
se rejouissent en dansant

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIERE

MESSIEURS FILERIN, TOMLS, DESFOVANDRÈS.

FILERIN. N'avez-vous point de honte, messieurs, de monter si peu de prudence, pour des gens de votre âge, et de vous être querelles comme de jeunes étourdis ? Ne voyez-vous pas bien quel tort ces sortes de querelles nous font parmi le monde ? et n'est-ce pas assez que les savants voient les contrarietes et les dissensions qui sont entre nos auteurs et nos anciens maîtres, sans decouvrir encore au peuple, par nos debats et nos querelles, la forfanterie de notre art ? Pour moi, je ne comprends rien du tout à cette méchante politique de quelques-uns de nos gens, et il faut confesser que toutes ces contestations nous ont décriés depuis peu d'une étrange manière, et que, si nous n'y prenons garde, nous allons nous ruiner nous-mêmes. Je n'en parle pas pour mon intérêt, car, Dieu merci, j'ai déjà établi mes petites affaires. Qu'il vente, qu'il pleuve, qu'il grêle, ceux qui sont morts sont morts, et j'ai de quoi me passer des vivants ; mais enfin, toutes ces disputes ne valent rien pour la medecine. Puisque le ciel nous fait la grâce que depuis tant de siècles on demeure malade de nous, ne desabusons point les hommes avec nos cabales extravagantes, et profitons de leurs sottises le plus doucement que nous pourrons. Nous ne sommes pas les seuls, comme vous savez, qui tâchons à nous pré-

valoir de la faiblesse humaine. C'est là que va l'étude de la plupart du monde, et chacun s'efforce de prendre les hommes par leur foible pour en tirer quelque profit. Les flatteurs, par exemple, cherchent à profiter de l'amour que les hommes ont pour les louanges, en leur donnant tout le vain encens qu'ils souhaitent, et c'est un art où l'on fait, comme on voit, des fortunes considérables. Les alchimistes tâchent à profiter de la passion que l'on a pour les richesses, en promettant des montagnes d'or à ceux qui les écoutent; et les diseurs d'horoscopes, par leurs prédictions trompeuses, profitent de la vanité et de l'ambition des crédules esprits. Mais le plus grand foible des hommes, c'est l'amour qu'ils ont pour la vie; et nous en profitons, nous autres, par notre pompeux galimatias, et savons prendre nos avantages de cette vénération que la peur de mourir leur donne pour notre métier. Conservons-nous donc dans le degré d'estime où leur faiblesse nous a mis, et soyons de concert auprès des malades pour nous attribuer les heureux succès de la maladie et rejeter sur la nature toutes les bevue de notre art. N'allons point, dis-je, détruire sottement les heureuses préventions d'une erreur qui donne du pain à tant de personnes, et, de l'argent de ceux que nous mettons en terre, nous fait élever de tous côtés de si beaux héritages.

M. TOMÈS. Vous avez raison en tout ~~ce~~ que vous dites; mais ce sont chaleurs de sang dont parfois on n'est pas le maître.

M. FILERIN. Allons donc, messieurs, mettez bas toute rancune, et faisons ici votre accommodement.

M. DESFONANDRÈS. J'y consens. Qu'il me passe mon émétique pour la malade dont il s'agit, et je lui passerai tout ce qu'il voudra pour le premier malade dont il sera question.

M. FILERIN. On ne peut pas mieux dire, et voilà se mettre à la raison.

M. DESFONANDRÈS. Cela est fait.

M. FILERIN. Touchez donc là. Adieu. Une autre fois montrez plus de prudence.

SCÈNE II.

MESSIEURS TOMÈS, DESFONANDRÈS, LISETTE.

LISETTE. Quoi! messieurs, vous voilà, et vous ne songez pas à réparer le tort qu'on vient de faire à la médecine!

- M. TOMÈS. Comment? Qu'est-ce?
 LISETTE. Un insolent, qui a eu l'effronterie d'entreprendre sur votre métier, et qui, sans votre ordonnance, vient de tuer un homme d'un grand coup d'épée au travers du corps.
 M. TOMÈS. Écoutez, vous faites la railleuse; mais vous passerez par nos mains quelque jour.
 LISETTE. Je vous permets de me tuer lorsque j'aurai recours à vous.

SCÈNE III.

CLITANDRE en habit de medecin , LISETTE.

- CLITANDRE. Eh bien, Lisette, que dis-tu de mon équipage? Crois-tu qu'avec cet habit je puisse duper le bon-homme? Me trouves-tu bien ainsi?
 LISETTE. Le mieux du monde, et je vous attendois avec impatience. Enfin, le ciel m'a fait d'un naturel le plus humain du monde, et je ne puis voir deux amants soupirer l'un pour l'autre qu'il ne me prenne une tendresse charitable et un desir ardent de soulager les maux qu'ils souffrent. Je veux, à quelque prix que ce soit, tirer Lucinde de la tyrannie où elle est et la mettre en votre pouvoir. Vous m'avez plu d'abord; je me connois en gens, et elle ne peut pas mieux choisir. L'amour risque des choses extraordinaires, et nous avons concerté ensemble une manière de stratagème qui pourra peut-être nous reussir. Toutes nos mesures sont déjà prises; l'homme à qui nous avons affaire n'est pas des plus fins de ce monde, et si cette aventure nous manque, nous trouverons mille autres voies pour arriver à notre but. Attendez-moi là seulement, je reviens vous querir. (Clitandre se retire dans le fond du theatre)

SCÈNE IV.

SGANARELLE, LISETTE.

- LISETTE. Monsieur, allegresse! allegresse!
 SGANARELLE. Qu'est-ce?
 LISETTE. Rejouissez-vous.
 SGANARELLE. De quoi?
 LISETTE. Rejouissez-vous, vous dis-je.
 SGANARELLE. Dis-moi donc ce que c'est, et puis je me réjouira peut-être.
 LISETTE. Non. Je veux que vous vous rejouissiez auparavant, que vous chantiez, que vous dansiez.

SGANARELLE. Sur quoi?

LISETTE. Sur ma parole.

SGANARELLE. Allons donc. (Il chante et danse.) La lera la la, la, lera, la. Que diable!

LISETTE. Monsieur, votre fille est guérie.

SGANARELLE. Ma fille est guérie!

LISETTE. Oui, je vous amène un médecin, mais un médecin d'importance, qui fait des cures merveilleuses et qui se moque des autres médecins.

SGANARELLE. Où est-il?

LISETTE. Je vais le faire entrer.

SGANARELLE seul. Il faut voir si celui-ci fera plus que les autres

SCÈNE V.

CLITANDRE en habit de médecin, SGANARELLE, LISETTE.

LISETTE amenant Clitandre. Le voici.

SGANARELLE. Voilà un médecin qui a la barbe bien jeune.

LISETTE. La science ne se mesure pas à la barbe, et ce n'est pas par le menton qu'il est habile.

SGANARELLE. Monsieur, on m'a dit que vous aviez des remèdes admirables pour faire aller à la selle

CLITANDRE. Monsieur, mes remèdes sont différents de ceux des autres. Ils ont l'émétique, les saignées, les médecines et les lavements, mais moi je guéris par des parties, par des sons, par des lettres, par des talismans et par des anneaux constellés.

LISETTE. Que vous ai-je dit?

SGANARELLE. Voilà un grand homme!

LISETTE. Monsieur, comme votre fille est là tout habillée dans une chaise, je vais la faire passer ici.

SGANARELLE. Oui, fais.

CLITANDRE tâtant le pouls à Sganarelle. Votre fille est bien malade.

SGANARELLE. Vous connaissez cela ici?

CLITANDRE. Oui, par la sympathie qu'il y a entre le père et la fille.

SCÈNE VI.

SGANARELLE, LUCINDE, CLITANDRE, LISETTE.

LISETTE à Clitandre. Tenez, monsieur, voilà une chaise auprès d'elle. (A Sganarelle.) Allons, laissez-les là tous deux.

SGANARELLE. Pourquoi? Je veux demeurer là.

LISETTE. Vous moquez-vous? Il faut s'éloigner. Un médecin a cent choses à demander qu'il n'est pas honnête qu'un homme entende. (Sganarelle et Lisette s'éloignent.)

CLITANDRE bas à Lucinde. Ah! madame, que le ravissement où je

me trouve est grand ! et que je sais peu par où vous commencer mon discours ! Tant que je ne vous ai parlé que des yeux, j'avois, ce me sembloit, cent choses à vous dire ; et maintenant que j'ai la liberté de vous parler de la façon que je souhaitois, je demeure interdit, et la grande joie où je suis étouffe toutes mes paroles.

LUCINDE. Je puis vous dire la même chose ; et je sens, comme vous, des mouvements de joie qui m'empêchent de pouvoir parler.

CLITANDRE. Ah ! madame, que je serois heureux, s'il étoit vrai que vous sentissiez tout ce que je sens, et qu'il me fût permis de juger votre âme par la mienne ! Mais, madame, puis-je au moins croire que ce soit à vous à qui je doive la pensée de cet heureux stratagème qui me fait jour de votre présence ?

LUCINDE. Si vous ne m'en devez pas la pensée, vous m'êtes redevable au moins d'en avoir approuvé la proposition avec beaucoup de joie.

SCANARELLE à Lisette. Il me semble qu'il lui parle de bien près.

LISETTE à Scanarelle. C'est qu'il observe sa physionomie et tous les traits de son visage.

CLITANDRE à Lucinde. Serez-vous constante, madame, dans ces bontés que vous me témoignez ?

LUCINDE. Mais vous, serez-vous ferme dans les résolutions que vous avez montrées ?

CLITANDRE. Ah ! madame, jusqu'à la mort. Je n'ai point de plus forte envie que d'être à vous, et je vais le faire paraître dans ce que vous m'allez voir faire.

SCANARELLE à Clitandre. Eh bien ! notre malade ? elle me semble un peu plus gaie.

CLITANDRE. C'est que j'ai déjà fait agir sur elle un de ces remèdes que mon art m'enseigne. Comme l'esprit a grand empire sur le corps, et que c'est de lui, bien souvent, que procèdent les maladies, ma coutume est de courir à guérir les esprits avant que de venir aux corps. J'ai donc observé ses regards, les traits de son visage et les lignes de ses deux mains ; et, par la science que le ciel m'a donnée, j'ai reconnu que c'étoit de l'esprit qu'elle étoit malade, et que tout son mal ne venoit que d'une imagination déréglée, d'un désir dépravé de vouloir être mariée. Pour moi, je ne vois rien de plus extravagant et de plus ridicule que cette envie qu'on a du mariage.

SCANARELLE a part. Voilà un habile homme !

CLITANDRE. Et j'ai eu et aurai pour lui toute ma vie une aversion effroyable.

SGANARELLE à part. Voilà un grand médecin!

CLITANDRE. Mais, comme il fait flatter l'imagination des malades, et que j'ai vu en elle de l'aliénation d'esprit, et même qu'il y avoit du péril à ne lui pas donner un prompt secours, je l'ai prise par son foible, et lui ai dit que j'étois venu ici pour vous la demander en mariage. Soudain son visage a changé, son teint s'est éclairci, ses yeux se sont animés; et, si vous voulez, pour quelques jours, l'entretenir dans cette erreur, vous verrez que nous la tirerons d'où elle est.

SGANARELLE. Oui-da, je le veux bien.

CLITANDRE. Après, nous serons agir d'autres remèdes pour la guérir entièrement de cette fantaisie.

SGANARELLE. Oui, cela est le mieux du monde. Eh bien, ma fille, voilà monsieur qui a envie de t'épouser, et je lui ai dit que je le voulois bien.

LUCINDE. Hélas! est-il possible?

SGANARELLE. Oui.

LUCINDE. Mais, tout de bon?

SGANARELLE. Oui, oui.

LUCINDE à Clitandre. Quoi! vous êtes dans les sentiments d'être mon mari?

CLITANDRE. Oui, madame.

LUCINDE. Et mon père y consent?

SGANARELLE. Oui, ma fille.

LUCINDE. Ah! que je suis heureuse, si cela est véritable!

CLITANDRE. N'en doutez point, madame. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je vous aime et que je brûle de me voir votre mari. Je ne suis venu ici que pour cela; et si vous voulez que je vous dise nettement les choses comme elles sont, cet habit n'est qu'un pur prétexte inventé, et je n'ai fait le médecin que pour m'approcher de vous et obtenir plus facilement ce que je souhaite.

LUCINDE. C'est me donner des marques d'un amour bien tendre, et j'y suis sensible autant que je puis.

SGANARELLE à part. O la folle! ô la folle! ô la folle!

LUCINDE. Vous voulez donc bien, mon père, me donner monsieur pour époux?

SGANARELLE. Oui. Ça, donne-moi ta main. Donnez-moi un peu aussi la vôtre, pour voir.

CLITANDRE. Mais, monsieur...

SGANARELLE étouffant de rire. Non, non, c'est peu... pour lui contenter l'esprit. Touchez là. Voilà qui est fait.

CLITANDRE. Acceptez, pour gage de ma foi, cet anneau que je vous donne. (Bas à Sganarelle.) C'est un anneau constellé qui guérit les égarements d'esprit.

- LUCINDE.** Faisons donc le contrat, afin que rien n'y manque.
CLITANDRE. Hélas ! je le veux bien, madame. *(Bas à Sganarelle.)*
 Je vais faire monter l'homme qui écrit mes remèdes
 et lui faire croire que c'est un notaire.
SGANARELLE. Fort bien.
CLITANDRE. Holà ! faites monter le notaire que j'ai amené avec
 moi
LUCINDE. Quoi ! vous aviez amené un notaire ?
CLITANDRE. Oui, madame
LUCINDE. J'en suis ravie.
SGANARELLE. O la folle ! ô la folle !

SCÈNE VII

LE NOTAIRE, CLITANDRE, SGANARELLE,
 LUCINDE, LISSETTE.

(Clitandre parle bas au notaire.)

- SGANARELLE** au notaire Oui, monsieur, il faut faire un contrat pour
 ces deux personnes-là. Écrivez. *(À Lucinde.)* Voilà le
 contrat qu'on fait. *(Au notaire.)* Je lui donne vingt mille
 écus en mariage. Écrivez.
LUCINDE Je vous suis bien obligée, mon père.
LE NOTAIRE Voilà qui est fait. Vous n'avez qu'à venir signer.
SGANARELLE Voilà un contrat bientôt bâti
CLITANDRE à Sganarelle Mais, au moins monsieur...
SGANARELLE Eh ! non, vous dis-je. Sait-on pas bien. *(Au notaire.)*
 Allons, donnez-lui la plume pour signer. *(À Lucinde.)*
 Allons, signe, signe, signe. Va, va, je signerai
 tantôt, moi
LUCINDE Non, non, je veux avoir le contrat entre mes mains.
SGANARELLE Eh bien, tiens. Après avoir signé. Es-tu contente ?
LUCINDE Plus qu'on ne peut s'imaginer
SGANARELLE Voilà qui est bien, voilà qui est bien.
CLITANDRE. Au reste, je n'ai pas eu seulement la précaution
 d'amener un notaire ; j'ai eu celle encore de faire
 venir des voix et des instruments, et des danseurs,
 pour célébrer la fête et pour nous réjouir. Qu'on les
 fasse venir. Ce sont des gens que je mène avec moi,
 et dont je me sers tous les jours pour pacifier, avec
 leur harmonie et leurs danses, les troubles de l'esprit.

SCÈNE VIII.

SGANARELLE, LUCINDE, CLITANDRE, LISETTE.

TROISIÈME ENTRÉE.

LA COMÉDIE, LE BALLET, LA MUSIQUE, JEUX,
RIS, PLAISIRS.

LA COMÉDIE, LE BALLET, LA MUSIQUE ensemble.

Sans nous tous les hommes
Deviendroient malsains ;
Et c'est nous qui sommes
Leurs grands medecins.

LA COMÉDIE.

Veut-on qu'on rabatte .
Par des moyens doux ,
Les vapeurs de rate
Qui vous minent tous ?
Qu'on laisse Hippocrate ,
Et qu'on vienne à nous.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Sans nous tous les hommes
Deviendroient malsains ,
Et c'est nous qui sommes
Leurs grands medecins.

(Pendant que les Jeux , les Ris et les Plaisirs dansent , Clitandre
emmène Lucinde)

SCÈNE IX.

SGANARELLE, LISETTE, LA COMÉDIE, LA MUSIQUE,
LE BALLET, JEUX, RIS, PLAISIRS.

SGANARELLE. Voilà une plaisante façon de guerir ! Où est donc
ma fille et le medecin ?

LISETTE. Ils sont allés achever le reste du mariage.

SGANARELLE. Comment, le mariage ?

LISETTE. Ma foi ! monsieur, la becasse est bridée, et vous
avez cru faire un jeu qui demeure une vérité.

SGANARELLE. Comment diable ! (Il veut aller après Clitandre et Lucinde ,
les danseurs le retiennent) Laissez-moi aller, laissez-moi
aller, vous dis-je. (Les danseurs le retiennent toujours) En-
core ? (Ils veulent faire danser Sganarelle de force) Peste des
gens !

FIN DE L'AMOUR MÉDECIN.

LE MISANTHROPE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES

1666

PERSONNAGES.

ALCESTE, amant de Célimène.

PHILINTE, ami d'Alceste

ORONTE, amant de Célimène

CÉLIMÈNE

ÉLIANTE, cousine de Célimène

ARSINOË, amie de Célimène

ACASTE

CLITANDRE, } marquis

BASQUE, valet de Célimène

UN GARDE de la Marechaussee de
France.

DUBOIS, valet d'Alceste.

La scene est à Paris, dans la maison de Célimène

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILINTE, ALCESTE.

PHILINTE. Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous ?

ALCESTE assis. Laissez-moi, je vous prie

PHILINTE. Mais encoi, dites-moi, quelle bizarrerie.

ALCESTE. Laissez-moi là, vous dis-je, et courez vous cacher.

PHILINTE. Mais on entend les gens au moins sans se fâcher.

ALCESTE. Moi, je veux me fâcher, et ne veux point entendre.

PHILINTE. Dans vos brusques chagrins je ne puis vous comprendre,
Et, quoique amis enfin, je suis tout des premiers...

ALCESTE se levant brusquement

Moi, votre ami ? rayez cela de vos papiers.

J'ai fait jusques ici profession de l'être ;

Mais, après ce qu'en vous je viens de voir paroître

Je vous déclare net que je ne le suis plus,

Et ne veux nulle place en des cœurs corrompus.

PHILINTE. Je suis donc bien coupable, Alceste, à votre compte ?

ALCESTE.

Allez, vous devriez mourir de pure honte ;
 Une telle action ne sauroit s'excuser,
 Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser.
 Je vous vois accabler un homme de caresses
 Et témoigner pour lui les dernières tendresses ;
 De protestations, d'offres et de serments,
 Vous chargez la fureur de vos embrassements,
 Et, quand je vous demande après quel est cet homme,
 A peine pouvez-vous dire comme il se nomme ;
 Votre chaleur pour lui tombe en vous séparant ,
 Et vous me le traitez, à moi, d'indifferent.
 Morbleu ! c'est une chose indigne, lâche, infâme,
 De s'abaisser ainsi jusqu'à trahir son âme ;
 Et si, par un malheur, j'en avois fait autant,
 Je m'irois, de regret, pendre tout à l'instant.

PHILINTE.

Je ne vous pas, pour moi, que le cas soit pendable ;
 Et je vous supplirai d'avoir pour agréable
 Que je me lasse un peu grâce sur votre arrêt,
 Et ne me pende pas pour cela, s'il vous plait.

ALCESTE.

Que la plaisanterie est de mauvaise grâce !

PHILINTE.

Mais, sérieusement, que voulez-vous qu'on fasse ?

ALCESTE.

Je veux qu'on soit sincère, et qu'en homme d'honneur,
 On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.

PHILINTE.

Lorsqu'un homme vous vient embrasser avec joie ,
 Il faut bien le payer de la même monnoie ,
 Répondre, comme on peut, à ses empressements,
 Et rendre offre pour offre et serments pour serments.

ALCESTE.

Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode
 Qu'affectent la plupart de vos gens à la mode ;
 Et je ne hais rien tant que les contorsions
 De tous ces grands faiseurs de protestations,
 Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,
 Ces obligeants diseurs d'inutiles paroles,
 Qui de civilites avec tous font combat,
 Et traitent du même air l'honnête homme et le fat
 Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,
 Vous jure amitié, loi, zèle, estime, tendresse,
 Et vous fasse de vous un éloge éclatant,
 Lorsqu'au premier laquin il court en faire autant ?
 Non, non, il n'est point d'âme un peu bien située,
 Qui veuille d'une estime ainsi prostituée,
 Et la plus glorieuse a des regals peu chers,
 Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers :
 Sur quelque préférence une estime se fonde,
 Et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde.
 Puisque vous y donnez, dans ces vices du temps,
 Morbleu ! vous n'êtes pas pour être de mes gens ;

Je refuse d'un cœur la vaste complaisance
Qui ne fait de mérite aucune différence;
Je veux qu'on me distingue; et, pour le trancher net,
L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait.

PHILINTE.

Mais, quand on est du monde, il faut bien quel'on rende
Quelques dehors civils que l'usage demande.

ALCESTE

Non, vous dis-je, on devoit châtier sans pitié
Ce commerce honteux de semblants d'amitié.
Je veux que l'on soit homme, et qu'en toute rencontre
Le fond de notre cœur dans nos discours se montre,
Que ce soit lui qui parle, et que nos sentiments
Ne se masquent jamais sous de vains compliments.

PHILINTE.

Il est bien des endroits où la pleine franchise
Deviendroit ridicule et seroit peu permise;
Et, parfois, n'en déplaît à votre austère honneur,
Il est bon de cacher ce qu'on a dans le cœur.
Seroit-il à propos, et de la bienséance,
De dire à mille gens tout ce que d'eux on pense?
Et quand on a quelqu'un qu'on hait ou qui déplaît,
Lui doit-on déclarer la chose comme elle est?

ALCESTE.

Oui.

PHILINTE.

Quoi! vous ires dire à la vieille Émilie,
Qu'à son âge elle a mal de faire la jolie,
Et que les hommes ont scandalisé chacun?
Sans doute?

ALC_____

PHILINTE.

A Dorilas, qu'il est trop importun;
Et qu'il n'est, à la cour, oreille qu'il ne lasse
A conter sa bravoure et l'éclat de sa race?
Fort bien

ALCESTE.

PHILINTE.

ALCESTE

Vous vous moquez.

Je ne me moque point,

Et je vais n'épargner personne sur ce point.
Mes yeux sont trop blessés, et la cour et la ville
Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile;
J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils
Je ne trouve partout que lâche flatterie, [font;
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie;
Je n'y puis plus tenir, j'enrage, et mon dessein
Est de rompre en visière à tout le genre humain.
PHILINTE. Ce chagrin philosophe est un peu trop sauvage.
Je ris des noirs accès où je vous envisage;
Et crois voir en nous deux, sous mêmes soins nourris,
Ces deux frères que peint l'École des Maris,
Dont...

ALCESTE.

PHILINTE.

Mon Dieu! laissons là vos comparaisons fades.
Non : tout de bon, quittez toutes ces incartades.

Le monde par vos soins ne se changera pas,
 Et, puisque la franchise a pour vous tant d'appas,
 Je vous dirai tout franc que cette maladie
 Partout où vous allez donne la comédie;
 Et qu'un si grand courroux contre les mœurs du temps
 Vous tourne en ridicule auprès de bien des gens.

ALCESTE. Tant mieux, morbleu ! tant mieux, c'est ce que je demande,
 Ce m'est un fort bon signe, et ma joie en est grande.

Tous les hommes me sont à tel point odieux,
 Que je serois fâché d'être sage à leurs yeux.

PHILINTE. Vous voulez un grand mal à la nature humaine.

ALCESTE. Oui, j'ai conçu pour elle une effroyable haine.

PHILINTE. Tous les pauvres mortels, sans nulle exception,
 Seront enveloppés dans cette aversion.

Encore en est-il bien, dans le siècle où nous sommes...

ALCESTE. Non, elle est générale, et je hais tous les hommes :
 Les uns, parce qu'ils sont méchants et malaisants,
 Et les autres, pour être aux méchants complaisants,
 Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses
 Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.

De cette complaisance on voit l'injuste excès

Pour le franc scélérat avec qui j'ai procès

Au travers de son masque se voit à plein le traître,

Partout il est connu pour tout ce qu'il peut être ;

Et ses roulements d'yeux, et son ton radouci,

N'imposent qu'à des gens qui ne sont pas d'ici.

On sait que ce pied-plat, digne qu'on le confonde,

Par de sales emplois s'est poussé dans le monde,

Et que par eux, son sort, de splendeur revêtu,

Fait gonfler le mérite et rougir la vertu.

Quelques titres honteux qu'en tous lieux on lui donne,

Son misérable honneur ne voit pour lui personne :

Nommez-le fourbe, infâme et scélérat maudit,

Tout le monde en convient et nul n'y contredit ;

Cependant sa grimace est partout bienvenue,

On l'accueille, on lui rit, partout il s'insinue,

Et s'il est par la brigue un rang à disputer,

Sur le plus honnête homme on le voit l'emporter.

Têtebleu ! ce me sont de mortelles blessures

De voir qu'avec le vice on garde des mesures ;

Et parfois il me prend des mouvements soudains

De fuir dans un désert l'approche des humains.

PHILINTE. Mon Dieu ! des mœurs du temps mettons-nous moins

Et faisons un peu grâce à la nature humaine ; [en peine,

Ne l'examinons point dans la grande rigueur,

Et voyons ses défauts avec quelque douceur.

Il faut, parmi le monde, une vertu traitable ;

A force de sagesse on peut être blâmable;
La parfaite raison fuit toute extrémité
Et veut que l'on soit sage avec sobriété.
Cette grande roideur des vertus des vieux âges
Heurte trop notre siècle et les communs usages;
Elle veut aux mortels trop de perfection :
Il faut fléchir au temps sans obstination;
Et c'est une folie à nulle autre seconde
De vouloir se mêler de corriger le monde.

J'observe, comme vous, cent choses tous les jours,
Qui pourroient mieux aller, prenant un autre cours;
Mais, quoi qu'à chaque pas je puisse voir paroître,
En courroux, comme vous, on ne me voit point être;
Je prends tout doucement les hommes comme ils sont,
J'accoutume mon âme à souffrir ce qu'ils font;
Et je crois qu'à la cour, de même qu'à la ville,
Mon flegme est philosophe autant que votre bile.

ALCESTE. Mais ce flegme, monsieur, qui raisonnez si bien,
Ce flegme pourra-t-il ne s'échauffer de rien ?
Et s'il faut, par hasard, qu'un ami vous trahisse,
Que pour avoir vos biens on dresse un artifice,
Ou qu'on tâche à semer de méchants bruits de vous,
Verrez-vous tout cela sans vous mettre en courroux ?

PHILINTE. Oui, je vois ces défauts dont votre âme murmure,
Comme vices unis à l'humaine nature;
Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé
De voir un homme sourbe, injuste, intéressé,
Que de voir des vantours affames de carnage,
Des singes malfaisants et des loups pleins de rage

ALCESTE. Je me verrai trahir, mettre en pièces, voler,
Sans que je sois... Morbleu ! je ne veux point parler,
Tant ce raisonnement est plein d'impertinence !

PHILINTE. Ma foi ! vous ferez bien de garder le silence.
Contre votre partie éclatez un peu moins,
Et donnez au procès une part de vos soins.

ALCESTE. Je n'en donnerai point, c'est une chose dite.

PHILINTE. Mais qui voulez-vous donc qui pour vous sollicite ?

ALCESTE. Qui je veux ? La raison, mon bon droit, l'équité.

PHILINTE. Aucun juge par vous ne sera visité ?

ALCESTE. Non. Est-ce que ma cause est injuste ou douteuse ?

PHILINTE. J'en demeure d'accord ; mais la brigue est fâcheuse,
Et...

ALCESTE. Non. J'ai résolu de n'en pas faire un pas.
J'ai tort ou j'ai raison.

PHILINTE. Ne vous y fiez pas.

ALCESTE. Je ne rendrai point.

PHILINTE. Votre partie est forte,

Et peut, par sa cabale, entraîner...

Il n'importe.

M. CRETIN.

PHILINTE.

Vous vous tromperez.

ALCESTE.

Soit. J'en veux voir le succès.

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

J'aurai le plaisir de perdre mon procès.

PHILINTE.

Mais enfin...

ALCESTE.

Je verrai dans cette plaidoirie

Si les hommes auront assez d'effronterie,
Seront assez méchants, scélérats et pervers
Pour me faire injustice aux yeux de l'univers.

PHILINTE.

Quel homme !

ALCESTE.

Je voudrais, m'en coûtât-il grand'chose,

Pour la beauté du fait, avoir perdu ma cause.

PHILINTE.

On se riroit de vous, Alceste, tout de bon,

Si l'on vous entendoit parler de la façon.

ALCESTE.

Tant pis pour qui riroit.

PHILINTE.

Mais cette rectitude

Que vous voulez en tout avec exactitude,
Cette pleine droiture où vous vous renfermez,
La trouvez-vous ici dans ce que vous aimez ?
Je m'étonne, pour moi, qu'étant, comme il le semble,
Vous et le genre humain si fort brouillés ensemble,
Malgré tout ce qui peut vous le rendre odieux,
Vous ayez pris chez lui ce qui charme vos yeux ;
Et ce qui me surprend encore davantage,
C'est cet étrange choix où votre cœur s'engage.
La sincère Eliante a du penchant pour vous,
La prude Arsinoë vous voit d'un œil fort doux ;
Cependant à leurs vœux votre âme se refuse,
Tandis qu'en ses liens Célumène l'amuse,
De qui l'humeur coquette et l'esprit médisant,
Semblent si fort donner dans les mœurs d'à présent.
D'où vient que, leur portant une haine mortelle,
Vous pouvez bien souffrir ce qu'en tient cette belle ?
Ne sont-ce plus défauts dans un objet si doux ?
Ne les voyez-vous pas, ou les excusez-vous ?
Non. L'amour que je sens pour cette jeune veuve
Ne ferme point mes yeux aux défauts qu'on lui trouve,
Et je sais, quelque ardeur qu'elle m'ait pu donner,
Le premier à les voir comme à les condamner.
Mais, avec tout cela, quoi que je puisse faire,
Je confesse mon foible, elle a l'art de me plaire :
J'ai beau voir ses défauts et j'ai beau l'en blâmer,
En dépit qu'on en ait elle se fait aimer ;
Sa grâce est la plus forte ; et, sans doute, ma flamme
De ces vices du temps pourra purger son âme.

ALCESTE.

PHILINTE. Si vous faites cela, vous ne ferez pas peur.
Vous croyez être donc aimé d'elle?

ALCESTE. Oui, parbleu !
Je ne l'aimerois pas, si je ne croyois l'être.

PHILINTE. Mais, si son amitié pour vous se fait paroître,
D'où vient que vos rivaux vous causent de l'ennui?

ALCESTE. C'est qu'un cœur bien atteint veut qu'on soit tout à lui
Et je ne viens ici qu'à dessein de lui dire
Tout ce que là-dessus ma passion m'inspire.

PHILINTE. Pour moi, si je n'avois qu'à former des desirs,
La cousine Éliante auroit tous mes soupirs;
Son cœur, qui vous estime, est solide et sincère,
Et ce choix plus conforme étoit mieux votre affaire.

ALCESTE. Il est vrai : ma raison me le dit chaque jour;
Mais la raison n'est pas ce qui règle l'amour.

PHILINTE. Je crains fort pour vos feux, et l'espoir où vous êtes
Pourroit...

SCÈNE II.

ORONTE, ALCESTE, PHILINTE.

ORONTE à Alceste. J'ai su là-bas que, pour quelques emplettes,
Éliante est sortie, et Celimène aussi
Mais, comme l'on m'a dit que vous étiez ici,
J'ai monté pour vous dire, et d'un cœur véritable,
Que j'ai conçu pour vous une estime incroyable,
Et que, depuis longtemps, cette estime m'a mis
Dans un ardent desir d'être de vos amis.
Oui, mon cœur au mérite aime à rendre justice,
Et je brûle qu'un nœud d'amitié nous unisse.
Je crois qu'un ami chaud et de ma qualité
N'est pas assurément pour être rejeté.
(Pendant le discours d'Oronte, Alceste est rêveur et semble ne pas entendre que c'est à lui qu'on parle. Il ne sort de sa rêverie que quand Oronte lui dit)
C'est à vous, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse.
ALCESTE. A moi, monsieur?

ORONTE. A vous. Trouvez-vous qu'il vous blesse?

ALCESTE. Non pas. Mais la surprise est fort grande pour moi,
Et je n'attendois pas l'honneur que je reçois.

ORONTE. L'estime où je vous tiens ne doit point vous surprendre,
Et de tout l'univers vous la pouvez prétendre.

ALCESTE. Monsieur...

ORONTE. L'État n'a rien qui ne soit au-dessous
Du mérite éclatant que l'on découvre en vous.

ALCESTE. Monsieur...

ORONTE. Oui, de ma part je vous tiens préférable,
A tout ce que j'y vois de plus considérable.

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

Sois-je du ciel écrasé, si je mens,
Et, pour vous confirmer ici mes sentiments,
Souffrez qu'à cœur ouvert, monsieur, je vous embrasse,
Et qu'en votre amitié je vous demande place.
Touchez là, s'il vous plaît. Vous me la promettez,
Vôtre amitié?

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

ALCESTE.

Quoi! vous y résistez?

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me voulez
Mais l'amitié demande un peu plus de mystère; [faire,
Et c'est assurément en préférant le nom,
Que de vouloir le mettre à l'épreuve.
Avec lumière et choix cette union veut naître;
Avant que nous lier il faut nous mieux connoître;
Et nous pourrions avoir telles complexions
Que tous deux du marche nous nous repentirions.
Parbleu! c'est là-dessus parler en homme sage,
Et je vous en estime encore davantage.
Souffrons donc que le temps forme des nœuds si doux;
Mais cependant je m'offre entièrement à vous.
S'il faut faire à la cour pour vous quelque ouverture,
On sait qu'auprès du roi je fais quelque figure;
Il m'écoute, et dans tout il en use, ma foi!
Le plus honnêtement du monde avecque moi.
Enfin, je suis à vous de toutes les manières;
Et, comme votre esprit a de grandes lumières,
Je viens, pour commencer entre nous ce beau nœud,
Vous montrer un sonnet que j'ai fait depuis peu,
Et savoir s'il est bon qu'au public je l'expose.
Monsieur, je suis mal propre à décider la chose.
Veuillez m'en dispenser.

ALCESTE.

ORONTE.

Pourquoi?

ALCESTE.

J'ai le défaut

ORONTE.

D'être un peu plus sincère en cela qu'il ne faut.
C'est ce que je demande, et j'aurois lieu de plainte,
Si, m'exposant à vous pour me parler sans feinte,
Vous alliez me trahir et me déguiser rien.

ALCESTE.

ORONTE.

Puisqu'il vous plaît ainsi, monsieur, je le veux bien.
Sonnet C'est un sonnet... *L'espoir*... C'est une dame
Qui de quelque espérance avoit flatté ma flamme.
L'espoir... Ce ne sont point de ces grands vers pompeux
Mais de petits vers doux, tendres et langoureux. [peux,
Nous verrons bien...

ALCESTE.

ORONTE.

L'espoir... Je ne sais si le style

Pourra vous en paroître assez net et facile,
Et si du choix des mots vous vous contenterez.

ALCESTE. Nous allons voir, monsieur.

ORONTE. Au reste, vous saurez

Que je n'ai demeuré qu'un quart d'heure à le faire.

ALCESTE. Voyons, monsieur, le temps ne fait rien à l'affaire.

ORONTE *lit.* L'espoir, il est vrai, nous soulage,
Et nous berce un temps notre ennui;
Mais, Philis, le triste avantage,
Lorsque rien ne marche après lui!

PHILINTE. Je suis déjà charmé de ce petit morceau.

ALCESTE *bas à Philinte.*

Quoi! vous avez le front de trouver cela beau?

ORONTE. Vous eûtes de la complaisance;
Mais vous en deviez moins avoir,
Et ne vous pas mettre en dépense
Pour ne me donner que l'espoir.

PHILINTE. Ah! qu'en termes galants ces choses-là sont mises!

ALCESTE *bas à Philinte*

Morbleu! vil complaisant, vous louez des sottises!

ORONTE. S'il faut qu'une attente éternelle
Pousse à bout l'ardeur de mon zèle,
Le trépas sera mon recours.

Vos soins ne m'en peuvent distraire;
Belle Philis, ou désespère
Alors qu'on espère toujours

PHILINTE. La chute en est jolie, amoureuse, admirable.

ALCESTE *bas, à part.*

La peste de ta chute, empoisonneur au diable!
En eusses-tu fait une à te casser le nez!

PHILINTE. Je n'ai jamais oui de vers si bien tournés.

ALCESTE *bas, à part*

Morbleu!

ORONTE *à Philinte* Vous me flattez, et vous croyez peut-être ..

PHILINTE. Non, je ne flatte point

ALCESTE *bas, à part.*

Eh! que fais-tu donc, traître?

ORONTE *à Alceste* Mais, pour vous, vous savez quel est notre traité.

ALCESTE. Parlez-moi, je vous prie, avec sincérité.
Monsieur, cette matière est toujours délicate,
Et sur le bel esprit nous aimons qu'on nous flatte.
Mais un jour, à quelqu'un dont je tairai le nom,
Je disois, en voyant des vers de sa façon, [pire
Qu'il faut qu'un galant homme ait toujours grand em-
Sur les demangeaisons qui nous prennent d'écrire;
Qu'il doit tenir la bride aux grands empressements
Qu'on a de faire éclat de tels amusements;
Et que, par la chaleur de montrer ses ouvrages,
On s'expose à jouer de mauvais personnages.

ORONTE. Est-ce que vous voulez me déclarer par là
Que j'ai tort de vouloir...

ALCESTE. Je ne dis pas cela.

Mais je lui disois, moi, qu'un froid écrit assomme,
Qu'il ne faut que ce foible à decrier un homme,
Et qu'eût-on d'autre part cent belles qualites,
On regarde les gens par leurs mechants côtes.

ORONTE. Est-ce qu'à mon sonnet vous trouvez à redire?

ALCESTE. Je ne dis pas cela. Mais, pour ne point écrire,
Je lui mettois aux yeux comme, dans notre temps,
Cette soif a gâté de fort honnêtes gens.

ORONTE. Est-ce que j'écris mal, et leur ressemblerois-je?

ALCESTE. Je ne dis pas cela. Mais enfin, lui disois-je,
Quel besoin si pressant avez-vous de rimer?
Et qui diantre vous pousse à vous faire imprimer?
Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais livre,
Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour vivre.

Croyez-moi. Resistez à vos tentations,
Derochez au public ces occupations,
Et n'allez point quitter, de quoi que l'on vous somme,
Le nom que dans la cour vous avez d'honnête homme,
Pour prendre, de la main d'un avide imprimeur,
Celui de ridicule et misérable auteur.

C'est ce que je tâchai de lui faire comprendre.

ORONTE. Voilà qui va fort bien, et je crois vous entendre.

Mais ne puis-je savoir ce que dans mon sonnet...

ALCESTE. Franchement, il est bon à mettre au cabinet.

Vous vous êtes réglé sur de mechants modèles,
Et vos expressions ne sont point naturelles.

Qu'est-ce que, Nous berce un temps notre ennui,

Et que, Rien ne marche après lui?

Que, Ne vous pas mettre en dépense

Pour ne me donner que l'espoir?

Et que, Phébus, on désespère

Alors qu'on espère toujours?

Ce style figure, dont on fait vanité,
Sort du bon caractère et de la vérité,
Ce n'est que jeux de mots, qu'affectation pure,
Et ce n'est point ainsi que parle la nature.
Le mechant goût du siècle en cela me fait peur.
Nos pères, tout grossiers, l'avoient beaucoup meilleur,
Et je prise bien moins tout ce que l'on admire
Qu'une vieille chanson que je m'en vais vous dire :

Si le roi m'avoit donné
Paris, sa grand' ville,

Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie,
Je dirois au roi Henri :
Reprenez votre Paris,
J'aime mieux ma mie, ô gué!
J'aime mieux ma mie.

La rime n'est pas riche et le style en est vieux :
Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux
Que ces colifichets dont le bon sens murmure,
Et que la passion parle là toute pure ?

Si le roi m'avoit donné
Paris, sa grand' ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie,
Je dirois au roi Henri :
Reprenez votre Paris,
J'aime mieux ma mie, ô gué!
J'aime mieux ma mie

Voilà ce que peut dire un cœur vraiment épris.

(A Philinte qui rit.)

Oui, monsieur le rieur, malgré vos beaux esprits,
J'estime plus cela que la pompe fleurie
De tous ces faux brillants où chacun se récrie.

ORONTE. Et moi, je vous soutiens que mes vers sont fort bons.
ALCESTE. Pour les trouver ainsi vous avez vos raisons;

Mais vous trouverez bon que j'en puisse avoir d'autres
Qui se dispenseront de se soumettre aux vôtres.

ORONTE. Il me suffit de voir que d'autres en font cas.

ALCESTE. C'est qu'ils ont l'art de feindre; et moi, je ne l'ai pas.

ORONTE. Croyez-vous donc avoir tant d'esprit en partage?

ALCESTE. Si je louois vos vers, j'en aurois davantage.

ORONTE. Je me passerai bien que vous les approuviez.

ALCESTE. Il faut bien, s'il vous plaît, que vous vous en passiez.

ORONTE. Je voudrois bien, pour voir, que de votre manière
Vous en composassiez sur la même matière.

ALCESTE. J'en pourrois, par malheur, faire d'aussi méchants,
Mais je me garderois de les montrer aux gens.

ORONTE. Vous me parlez bien ferme, et cette suffisance...

ALCESTE. Autre part que chez moi cherchez qui vous encense.

ORONTE. Mais, mon petit monsieur, prenez-le un peu moins haut.

ALCESTE. Ma foi! mon grand monsieur, je le prends comme il faut.

PHILINTE se mettant entre deux.

Eh! messieurs, c'en est trop. Laissez cela, de grâce.

ORONTE. Ah! j'ai tort, je l'avoue, et je quitte la place.

Je suis votre valet, monsieur, de tout mon cœur.

ALCESTE. Et moi, je suis, monsieur, votre humble serviteur.

SCÈNE III.

PHILINTE, ALCESTE.

PHILINTE. Eh bien ! vous le voyez : pour être trop sincère,
 Vous voilà sur les bras une fâcheuse affaire ;
 Et j'ai bien vu qu'Oronte , afin d'être flatté...
 Ne me parlez pas.

ALCESTE.

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

Plus de société.

PHILINTE.

C'est trop...

ALCESTE.

Laissez-moi là.

PHILINTE.

Si je...

ALCESTE.

Point de langage.

PHILINTE.

Mais, quoi...

ALCESTE.

Je n'entends rien.

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

Encore !

PHILINTE.

On outrage...

ALCESTE.

Ah ! parbleu ! c'en est trop. Ne suivez point mes pas.

PHILINTE.

Vous vous moquez de moi , je ne vous quitte pas.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALCESTE, CÉLIMÈNE.

ALCESTE.

Madame, voulez-vous que je vous parle net ?
 De vos façons d'agir je suis mal satisfait ;
 Contre elles dans mon cœur trop de bile s'assemble,
 Et je sens qu'il faudra que nous romptions ensemble.
 Oui , je vous tromperois de parler autrement :
 Tôt ou tard nous romprons indubitablement ;
 Et je vous promettrai mille fois le contraire,
 Que je ne serois pas en pouvoir de le faire.

CÉLIMÈNE.

C'est pour me quereller donc , à ce que je voi,
 Que vous avez voulu me ramener chez moi ?

ALCESTE.

Je ne querelle point. Mais votre humeur, madame,
 Ouvre au premier venu trop d'accès dans votre âme.
 Vous avez trop d'amants qu'on voit vous obséder,
 Et mon cœur de cela ne peut s'accommoder.

CÉLIMÈNE.

Des amants que je fais me rendez-vous coupable ?

- Puis-je empêcher les gens de me trouver aimable?
Et lorsque pour me voir ils font de doux efforts,
Dois-je prendre un bâton pour les mettre dehors?
- ALCESTE. Non, ce n'est pas, madame, un bâton qu'il faut prendre,
Mais un cœur à leurs vœux moins facile et moins tendre.
Je sais que vos appas vous suivent en tous lieux;
Mais votre accueil retient ceux qu'attirent vos yeux,
Et sa douceur, offerte à qui vous rend les armes,
Achève sur les cœurs l'ouvrage de vos charmes.
Le trop riant espoir que vous leur présentez
Attache autour de vous leurs assiduités,
Et votre complaisance un peu moins étendue,
De tant de soupirants chasseroit la cohue.
Mais au moins dites-moi, madame, par quel sort
Votre Clitandre a l'heur de vous plaire si fort?
Sur quel fonds de mérite et de vertu sublime
Appuyez-vous en lui l'honneur de votre estime?
Est-ce par l'ongle long qu'il porte au petit doigt
Qu'il s'est acquis chez vous l'estime où l'on le voit?
Vous êtes-vous rendue avec tout le beau monde
Au mérite éclatant de sa perruque blonde?
Sont-ce ses grands canons qui vous le font aimer?
L'amas de ses rubans a-t-il su vous charmer?
Est-ce par les appas de sa vaste rhingrave
Qu'il a gagné votre âme en faisant votre esclave?
Ou sa façon de rire et son ton de fausset
Ont-ils de vous toucher au travers le secret?
- CÉLIMÈNE. Qu'injustement de lui vous prenez de l'ombrage!
Ne savez-vous pas bien pourquoi je le ménage,
Et que dans mon procès, ainsi qu'il m'a promis,
Il peut intéresser tout ce qu'il a d'amis?
- ALCESTE. Perdez votre procès, madame, avec constance,
Et ne ménagez point un rival qui m'offense.
- CÉLIMÈNE. Mais de tout l'univers vous devenez jaloux.
- ALCESTE. C'est que tout l'univers est bien reçu de vous.
- CÉLIMÈNE. C'est ce qui doit rasseoir votre âme effarouchée,
Puisque ma complaisance est sur tous épanchée;
Et vous auriez plus lieu de vous en offenser
Si vous me la voyiez sur un seul ramasser.
- ALCESTE. Mais moi, que vous blâmez de trop de jalousie,
Qu'ai-je de plus qu'eux tous, madame, je vous prie?
- CÉLIMÈNE. Le bonheur de savoir que vous l'êtes aimé.
- ALCESTE. Et quel lieu de le croire a mon cœur enflammé
- CÉLIMÈNE. Je pense qu'ayant pris le soin de vous le dire,
Un aveu de la sorte a de quoi vous suffire.
- ALCESTE. Mais qui m'assurera que dans le même instant
Vous n'en disiez, peut-être, aux autres tout autant?

CÉLIMÈNE. Certes, pour un amant, la fleurette est mignonne,
Et vous me traitez là de gentille personne.
Eh bien ! pour vous ôter d'un semblable souci,
De tout ce que j'ai dit je me dédis ici ;
Et rien ne sauroit plus vous tromper que vous-même :
Soyez content.

ALCESTE. Morbleu ! faut-il que je vous aime !
Ah ! que si de vos mains je rattrape mon cœur,
Je bénirai le ciel de ce rare bonheur !
Je ne le cèle pas, je fais tout mon possible
A rompre de ce cœur l'attachement terrible ;
Mais mes plus grands efforts n'ont rien fait jusqu'ici,
Et c'est pour mes péchés que je vous aime ainsi.

CÉLIMÈNE. Il est vrai, votre ardeur est pour moi sans seconde.

ALCESTE. Oui, je puis là-dessus défier tout le monde.
Mon amour ne se peut concevoir, et jamais
Personne n'a, madame, aimé comme je fais.

CÉLIMÈNE. En effet, la méthode en est toute nouvelle,
Car vous aimez les gens pour leur faire querelle ;
Ce n'est qu'en mots fâcheux qu'éclate votre ardeur,
Et l'on n'a vu jamais un amour si grondeur.

ALCESTE. Mais il ne tient qu'à vous que son chagrin ne passe.
A tous nos démêles coupons chemin, de grâce,
Parlons à cœur ouvert, et voyons d'arrêter...

SCÈNE II.

CÉLIMÈNE, ALCESTE, BASQUE.

CÉLIMÈNE. Qu'est-ce ?

BASQUE.

Acaste est là-bas.

CÉLIMÈNE.

Eh bien ! faites monter.

SCÈNE III.

CÉLIMÈNE, ALCESTE.

ALCESTE. Quoi ! l'on ne peut jamais vous parler tête à tête ?
A recevoir le monde on vous voit toujours prête ;
Et vous ne pouvez pas, un seul moment de tous,
Vous résoudre à souffrir de n'être pas chez vous ?

CÉLIMÈNE. Voulez-vous qu'avec lui je me fasse une affaire ?

ALCESTE. Vous avez des égards qui ne sauroient me plaire.

CÉLIMÈNE. C'est un homme à jamais ne me le pardonner,
S'il savoit que sa vue eût pu m'importuner.

ALCESTE. Et que vous fait cela, pour vous gêner de sorte...

CÉLIMÈNE. Mon Dieu ! de ses parçils la bienveillance importe ;
Et ce sont de ces gens qui, je ne sais comment,
Ont gagné, dans la cour, de parler hautement.

Dans tous les entretiens on les voit s'introduire,
Ils ne sauraient servir, mais ils peuvent vous nuire ;
Et jamais, quelque appui qu'on puisse avoir d'ailleurs,
On ne doit se brouiller avec ces grands brailleurs.
Enfin, quoi qu'il en soit, et sur quoi qu'on se fonde,
Vous trouvez des raisons pour souffrir tout le monde ;
Et les précautions de votre jugement...

ALCESTE.

SCÈNE IV.

ALCESTE, CÉLIMÈNE, BASQUE.

BASQUE.

Voici Clitandre encor, madame.

ALCESTE.

Justement.

CÉLIMÈNE.

Où courez-vous ?

ALCESTE.

Je sors

CÉLIMÈNE.

Demeurez.

ALCESTE.

Pourquoi faire ?

CÉLIMÈNE.

Demeurez.

ALCESTE.

Je ne puis.

CÉLIMÈNE.

Je le veux.

ALCESTE.

Point d'affaire.

Ces conversations ne font que m'ennuyer,

Et c'est trop que vouloir me les faire essayer.

CÉLIMÈNE.

Je le veux, je le veux.

ALCESTE.

Non, il m'est impossible.

CÉLIMÈNE.

Eh bien ! allez, sortez, il vous est tout loisible.

SCÈNE V.

ÉLIANTE, PHILINTE, ACASTE, CLITANDRE, ALCESTE,
CÉLIMÈNE, BASQUE.

ÉLIANTE à Célimène

Voici les deux marquis qui montent avec nous.

Vous l'est-on venu dire ?

(A Basque.)

CÉLIMÈNE.

Oui. Des sièges pour tous.

(A Alceste.)

(Basque donne des sièges, et sort)

Vous n'êtes pas sorti ?

ALCESTE.

Non, mais je veux, madame,

Ou pour eux ou pour moi faire expliquer votre âme.

CÉLIMÈNE.

Taisez-vous.

ALCESTE.

Anjourd'hui vous vous expliquerez.

CÉLIMÈNE.

Vous pardex le sens.

ALCESTE.

Point. Vous vous déclarerez.

CÉLIMÈNE.

Ah !

ALCESTE.

Vous prendrez parti.

CÉLIMÈNE.

Vous vous moquez, je pense.

- ALCESTE.** Non Mais vous choisirez, c'est trop de patience.
- CLITANDRE.** Parbleu ! je viens du Louvre, où Cléonte, au levé, Madame, a bien paru ridicule achevé.
N'a-t-il point quelque ami qui pût, sur ses manières,
D'un charitable avis lui prêter les lumières ?
- CÉLIMÈNE.** Dans le monde, à vrai dire, il se barbouille fort ;
Partout il porte un air qui saute aux yeux d'abord ;
Et lorsqu'on le revoit après un peu d'absence,
On le retrouve encor plus plein d'extravagance.
- ACASTE.** Parbleu ! s'il faut parler des gens extravagants,
Je viens d'en essuyer un des plus fatigants ;
Damon le raisonneur, qui m'a, ne vous déplaise,
Une heure au grand soleil tenu hors de ma chaise.
- CÉLIMÈNE.** C'est un parleur étrange, et qui trouve toujours
L'art de ne vous rien dire avec de grands discours :
Dans les propos qu'il tient on ne voit jamais goutte,
Et ce n'est que du bruit que tout ce qu'on écoute.
- ELIANTE à Philinte**
Ce debut n'est pas mal, et, contre le prochain,
La conversation prend un assez bon train.
- CLITANDRE**
CÉLIMÈNE Timante encor, madame, est un bon caractère.
C'est de la tête aux pieds un homme tout mystère,
Qui vous jette, en passant, un coup d'œil égaré,
Et sans aucune affaire est toujours affaire.
Tout ce qu'il vous debite en grimaces abonde ;
A force de façons il assomme le monde ;
Sans cesse il a tout bas, pour rompre l'entretien,
Un secret à vous dire, et ce secret n'est rien ;
De la moindre vetille il fait une merveille,
Et, jusques au bonjour, il dit tout à l'oreille
Et Geralde, madame ?
- ACASTE.**
CÉLIMÈNE. Oh ! l'eunuyeux conteur !
Jamais on ne le voit sortir du grand seigneur.
Dans le brillant commerce il se mêle sans cesse,
Et ne cite jamais que duc, prince ou princesse.
La qualité l'entête, et tous ses entretiens
Ne sont que de chevaux, d'équipage et de chiens.
Il tutoie, en parlant, ceux du plus haut étage,
Et le nom de monsieur est chez lui hors d'usage.
- CLITANDRE.** On dit qu'avec Belise il est du dernier bien.
- CÉLIMÈNE.** Le pauvre esprit de femme et le sec entretien !
Lorsqu'elle vient me voir je souffre le martyre,
Il faut suer sans cesse à chercher que lui dire ;
Et la sterilité de son expression
Fait mourir à tous coups la conversation.
En vain, pour attaquer son stupide silence,
De tous les lieux communs vous prenez l'assistance,

Le beau temps et la pluie, et le froid et le chaud,
Sont des fonds qu'avec elle on épuise bientôt.
Cependant sa visite, assez insupportable,
Traîne en une longueur encore épouvantable;
Et l'on demande l'heure, et l'on bâille vingt fois,
Qu'elle grouille aussi peu qu'une pièce de bois.
Que vous semble d'Adraste?

ACASTE.

CÉLIMÈNE.

Ah! quel orgueil extrême.

C'est un homme gonflé de l'amour de soi-même.
Son mérite jarnais n'est content de la cour;
Contre elle il fait métier de pester chaque jour;
Et l'on ne donne emploi, charge ni bénéfice,
Qu'à tout ce qu'il se croit on ne fasse injustice.

CLITANDRE.

Mais le jeune Cléon, chez qui vont aujourd'hui
Nos plus honnêtes gens, que dites-vous de lui?

CÉLIMÈNE.

Que de son cuisinier il s'est fait un mérite,
Et que c'est à sa table à qui l'on rend visite.

ÉLIANTRE.

Il prend soin d'y servir des mets fort délicats.

CÉLIMÈNE.

Oui; mais je voudrais bien qu'il ne s'y servit pas;
C'est un fort méchant plat que sa sotte personne,
Et qui gâte, à mon goût, tous les repas qu'il donne.

PHILINTE.

On fait assez de cas de son oncle Damis;
Qu'en dites-vous, madame?

CÉLIMÈNE.

Il est de mes amis.

PHILINTE.

Je le trouve honnête homme et d'un air assez sage.

CÉLIMÈNE.

Oui; mais il veut avoir trop d'esprit, dont j'enrage.
Il est guinde sans cesse; et dans tous ses propos
On voit qu'il se travaille à dire de bons mots.
Depuis que dans la tête il s'est mis d'être habile,
Rien ne touche son goût, tant il est difficile.
Il veut voir des défauts à tout ce qu'on écrit,
Et pense que louer n'est pas d'un bel esprit,
Que c'est être satant que trouver à redire,
Qu'il n'appartient qu'aux sots d'admirer et de rire,
Et qu'en n'approuvant rien des ouvrages du temps,
Il se met au-dessus de tous les autres gens.
Aux conversations même il trouve à reprendre,
Ce sont propos trop bas pour y daigner descendre;
Et, les deux bras croisés, du haut de son esprit,
Il regarde en pitié tout ce que chacun dit.

ACASTE.

Dieu me damne! voilà son portrait véritable.

CLITANDRE à Célimène.

Pour bien peindre les gens vous êtes admirable.

ALCESTE.

Allons, ferme! poussez, mes bons amis de cour.
Vous n'en épargnez point, et chacun a son tour;
Cependant aucun d'eux à vos yeux ne se montre
Qu'on ne vous voie, en hâte, aller à sa rencontre,

LE MISANTHROPE.

- Lui présenter la main, et, d'un baiser flatteur,
Appuyer les serments d'être son serviteur.*
- CLITANDRE. Pourquoi s'en prendre à nous? Si ce qu'on dit vous ble-
Il faut que le reproche à madame s'adresse. [se,
- ALCESTE. Non, morbleu! c'est à vous; et vos ris complaisants
Tirent de son esprit tous ces traits médisants.
Son humeur satirique est sans cesse nourrie
Par le coupable encens de votre flatterie;
Et son cœur à railler trouveroit moins d'appas
S'il avoit observé qu'on ne l'applaudit pas.
C'est ainsi qu'aux flatteurs on doit partout se prendre
Des vices où l'on voit les humains se répandre.
- PHILINTE. Mais pourquoi pour ces gens un intérêt si grand,
Vous qui condamneriez ce qu'en eux on reprend?
- CÉLIMÈNE. Eh! ne faut-il pas bien que monsieur contredise?
A la commune voix veut-on qu'il se reduise?
Et qu'il ne fasse pas éclater en tous lieux
L'esprit contrariant qu'il a reçu des cieux?
Le sentiment d'autrui n'est jamais pour lui plaire;
Il prend toujours en main l'opinion contraire,
Et penseroit paroître un homme du commun
Si l'on voyoit qu'il fût de l'avis de quelqu'un.
L'honneur de contredire a pour lui tant de charmes,
Qu'il prend contre lui-même assez souvent les armes;
Et ses vrais sentiments sont combattus par lui
Aussitôt qu'il les voit dans la bouche d'autrui.
- ALCESTE. Les rieurs sont pour vous, madame, c'est tout dire;
Et vous pouvez pousser contre moi la satire.
- PHILINTE. Mais il est véritable aussi que votre esprit
Se gendarme toujours contre tout ce qu'on dit,
Et que, par un chagrin que lui-même il avoue,
Il ne sauroit souffrir qu'on blâme ni qu'on loue.
- ALCESTE. C'est que jamais, morbleu! les hommes n'ont raison,
Que le chagrin contre eux est toujours de saison,
Et que je vois qu'ils sont, sur toutes les affaires,
Louveurs impertinents, ou censeurs téméraires.
- CÉLIMÈNE. Mais...
- ALCESTE. Non, madame, non, quand j'en devrois mourir,
Vous avez des plaisirs que je ne puis souffrir;
Et l'on a tort ici de nourrir dans votre âme
Ce grand attachement aux défauts qu'on y blâme.
- CLITANDRE. Pour moi, je ne sais pas; mais j'avouërai tout haut
Que j'ai cru jusqu'ici madame sans défaut.
- ACASTE. De grâces et d'attraits je vois qu'elle est pourvue;
Mais les défauts qu'elle a ne frappent point ma vue.
- ALCESTE. Ils frappent tous la miennë; et, loin de m'en cacher,
Elle sait que j'ai soin de les lui reprocher.

Plus on aime quelqu'un, moins il faut qu'on le flatte;
 A ne rien pardonner le pur amour éclate;
 Et je bannirois, moi, tous ces lâches amants
 Que je verrois soumis à tous mes sentiments,
 Et dont, à tout propos, les molles complaisances
 Donneroient de l'encens à mes extravagances
 Enfin, s'il faut qu'à vous s'en rapportent les cœurs,
 On doit, pour bien aimer, renoncer aux douceurs,
 Et du parfait amour mettre l'honneur suprême
 A bien injurier les personnes qu'on aime.
 L'amour, pour l'ordinaire, est peu fait à ces lois,
 Et l'on voit les amants vanter toujours leur choix.
 Jamais leur passion n'y voit rien de blâmable,
 Et dans l'objet aimé tout leur devient aimable;
 Ils comptent les défauts pour des perfections,
 Et savent y donner de favorables noms.
 La pâle est aux jasmins en blancheur comparable,
 La noire à faire peur, une brune adorable,
 La maigre a de la taille et de la liberté;
 La grasse est, dans son port, pleine de majesté;
 La malpropre sur soi, de peu d'attraits chargée,
 Est mise sous le nom de beauté négligée;
 La géante paroît une déesse aux yeux,
 La naine, un abrégé des merveilles des cieux;
 L'orgueilleuse a le cœur digne d'une couronne;
 La fourbe a de l'esprit; la sotte est toute bonne;
 La trop grande parleuse est d'agréable humeur,
 Et la muette garde une honnête pudeur.
 C'est ainsi qu'un amant, dont l'ardeur est extrême
 Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime.
 Et moi, je soutiens, moi...

ALCESTE.
 CÉLIMÈNE.

Brisons là ce discours,

Et dans la galerie allons faire deux tours.

Quoi! vous vous en allez, messieurs?

CLITANDRE ET ACASTE.

Non pas, madame

ALCESTE.

La peur de leur départ occupe fort votre âme.

Sortez quand vous voudrez, messieurs; mais j'avertis
 Que je ne sors qu'après que vous serez sortis.

ACASTE.

A moins de voir madame en être importunée,
 Rien ne m'appelle ailleurs de toute la journée.

CLITANDRE.

Moi, pourvu que je puisse être au petit couché,
 Je n'ai point d'autre affaire où je sois attaché.

CÉLIMÈNE à Alceste.

C'est pour rire, je crois.

ALCESTE.

Non, en aucune sorte.

Nous verrons si c'est moi que vous voudrez qui sorte.

SCÈNE VI.

ALCESTE, CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ACASTE, PHILINTE,
CLITANDRE, BASQUE.

BASQUE à Alceste

Monsieur, un homme est là qui voudroit vous parl
Pour affaire, dit-il, qu'on ne peut reculer.

ALCESTE. Dis-lui que je n'ai point d'affaires si pressées.

BASQUE. Il porte une jaquette à grand' basques plissées,
Avec du d'or dessus.

CÉLIMÈNE à Alceste Allez voir ce que c'est,
Ou bien faites-le entrer.

SCÈNE VII.

ALCESTE, CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ACASTE, PHILINTE,
CLITANDRE, UN GARDE DE LA MARÉCHAUSSÉE.

ALCESIE allant au-devant du garde. Qu'est-ce donc qu'il vous plaît?
Venez, monsieur.

LE GARDE. Monsieur, j'ai deux mots à vous dire.

ALCESIE. Vous pouvez parler haut, monsieur, pour m'en instruire

LE GARDE. Messieurs les marechaux, dont j'ai commandement,
Vous mandent de venir les trouver promptement,
Monsieur

ALCESIE. Qui? moi, monsieur?

LE GARDE. Vous-même.

ALCESIE. Et pourquoi faire?

PHILINIE à Alceste.

C'est d'Oronte et de vous la ridicule affaire.

CÉLIMÈNE à Philinte

Comment?

PHILINTE.

Oronte et lui se sont tantôt bravés

Sur certains petits vers qu'il n'a pas approuvés;
Et l'on veut assoupir la chose en sa naissance.

ALCESTE. Moi, je n'ai jamais de lâche complaisance.

PHILINTE. Mais il faut suivre l'ordre; allons, disposez-vous

ALCESTE. Quel accommodement veut-on faire entre nous?
La voix de ces messieurs me condamnera-t-elle
A trouver bons les vers qui font notre querelle?
Je ne me dedis point de ce que j'en ai dit,
Je les trouve méchants.

PHILINTE. Mais d'un plus doux esprit...

ALCESTE. Je n'en démordrai point, les vers sont exécrables.

PHILINTE. Vous devez faire voir les sentiments traitables.

Allons, venez.

- ALCESTE.** J'irai ; mais rien n'aura pouvoir
De me faire dédire.
- PHILINTE.** Allons vous faire voir.
- ALCESTE.** Hors qu'un commandement exprès du roi me vienne
De trouver bons les vers dont on se met en peine,
Je soutiendrai toujours, morbleu ! qu'ils sont mauvais,
Et qu'un homme est pendable après les avoir luits.
(À Clitandre et à Acaste qui rient.)
Par la sambleu ! messieurs, je ne croyois pas être
Si plaisant que je suis.
- CÉLIMÈNE.** Allez vite paroltre
Où vous devez.
- ALCESTE.** J'y vais, madame ; et, sur mes pas,
Je reviens en ce lieu pour vider nos débats.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLITANDRE, ACASTE.

- CLITANDRE.** Cher marquis, je te vois l'âme bien satisfaite ;
Toute chose t'égaie, et rien ne t'inquiète
En bonne foi, crois-tu, sans t'éblouir les yeux,
Avoir de grands sujets de paroître e joyeux ?
- ACASTE.** Parbleu ! je ne vois pas, lorsque je m'examine,
Où prendre aucun sujet d'avoir l'âme chagrine.
J'ai du bien, je suis jeune, et sors d'une maison
Qui se peut dire noble avec quelque raison ;
Et je crois, par le rang que me donne ma race,
Qu'il est fort peu d'emplois dont je ne sois en passe.
Pour le cœur, dont surtout nous devons faire cas,
On sait, sans vanité, que je n'en manque pas ;
Et l'on m'a vu pousser, dans le monde, une affaire
D'une assez vigoureuse et gaillarde manière.
Pour de l'esprit, j'en ai, sans doute, et du bon goût,
A juger sans étude et raisonner de tout ;
A faire aux nouveautes, dont je suis idolâtre,
Figure de savant sur les bancs du théâtre,
Y décider en chef, et faire du fracas
A tous les beaux endroits qui méritent des ahs !
Je suis assez adroit : j'ai bon air, bonne mine,
Les dents belles surtout, et la taille fort fine.
Quant à se mettre bien, je crois, sans me flatter,

Qu'on seroit mal venu de me le disputer.
 Je me vois dans l'estime autant qu'on y puisse être,
 Fort aimé du beau sexe, et bien auprès du maître.
 Je crois qu'avec cela, mon cher marquis, je croi
 Qu'on peut, par tout pays, être content de soi.

CLITANDRE. Oui. Mais trouvant ailleurs des conquêtes faciles,
 Pourquoi pousser ici des soupirs inutiles ?

ACASTE. Moi ? parbleu ! je ne suis de taille ni d'humeur
 À pouvoir d'une belle essuyer la froideur.
 C'est aux gens mal tournés, aux mérites vulgaires,
 À brûler constamment pour des beautés sévères,
 À languir à leurs pieds et souffrir leurs rigueurs,
 À chercher le secours des soupirs et des pleurs,
 Et tâcher par des soins d'une très-longue suite,
 D'obtenir ce qu'on nie à leur peu de mérite.

Mais les gens de mon air, marquis, ne sont pas faits
 Pour aimer à crédit, et faire tous les frais.

Quelque rare que soit le mérite des belles,
 Je pense, Dieu merci, qu'on vaut son prix comme elles;
 Que, pour se faire honneur d'un cœur comme le mien
 Ce n'est pas la raison qu'il ne leur coûte rien ;
 Et qu'au moins, à tout mettre en de justes balances,
 Il faut qu'à frais communs se fassent les avances.

CLITANDRE. Tu penses donc, marquis, être fort bien ici ?

ACASTE. J'ai quelque lieu, marquis, de le penser ainsi.

CLITANDRE. Crois-moi, détache-toi de cette erreur extrême
 Tu te flattes, mon cher, et t'aveugles toi-même.

ACASTE. Il est vrai, je me flatte et m'aveugle en effet.

CLITANDRE. Mais qui te fait juger ton bonheur si parfait ?

ACASTE. Je me flatte.

CLITANDRE. Sur quoi fonder tes conjectures ?

ACASTE. Je m'aveugle.

CLITANDRE. En as-tu des preuves qui soient sûres ?

ACASTE. Je m'abuse, te dis-je.

CLITANDRE. Est-ce que de ses vœux
 Celimène t'a fait quelques secrets aveux ?

ACASTE. Non, je suis maltraite.

CLITANDRE. Réponds-moi, je te prie.

ACASTE. Je n'ai que des rebuts.

CLITANDRE. Laissons la raillerie,
 Et me dis quel espoir on peut t'avoir donné.

ACASTE. Je suis le misérable et toi le fortuné ;

On a pour ma personne une aversion grande,
 Et, quelqu'un de ces jours, il faut que je me pendre.

CLITANDRE. Oh ça ! veux-tu, marquis, pour ajuster nos vœux,
 Que nous tombions d'accord d'une chose tous deux ?
 Que qui pourra montrer une marque certaine

D'avoir meilleure part au cœur de Célimène,
L'autre ici fera place au vainqueur prétendu,
Et le délivrera d'un rival assidu ?

ACASTE. Ah ! parbleu ! tu me plais avec un tel langage,
Et du bon de mon cœur à cela je m'engage.
Mais, chut !

SCÈNE II.

CÉLIMÈNE, ACASTE, CLITANDRE.

CÉLIMÈNE. Encore ici ?

CLITANDRE. L'amour retient nos pas

CÉLIMÈNE. Je viens d'our entier un carrosse là-bas
Savez-vous qui c'est ?

CLITANDRE. Non.

SCÈNE III.

CÉLIMÈNE, ACASTE, CLITANDRE, BASQUE.

BASQUE. Arsinoë, madame,

Monte ici pour vous voir

CÉLIMÈNE. Que me veut cette femme ?

BASQUE. Elante là-bas est à l'entretenir

CÉLIMÈNE. De quoi s'avise-t-elle, et qui la fait venir ?

ACASTE. Pour prude consommée en tous lieux elle passe,
Et l'aideur de son zèle

CÉLIMÈNE. Oui, oui, franche grimace !

Dans l'âme elle est du monde, et ses soins tentent tout
Pour accrocher quelqu'un, sans en venir à bout.

Elle ne sauroit voir qu'avec un œil d'envie

Les amants déclarés dont une autre est suivie,

Et son triste mérite, abandonné de tous,

Contre le siècle aveugle est toujours en courroux.

Elle tâche à couvrir d'un faux voile de prude

Ce que chez elle on voit d'affreuse solitude ;

Et, pour sauver l'honneur de ses faibles appas,

Elle attache du crime au pouvoir qu'ils n'ont pas.

Cependant un amant plaçoit fort à la dame ;

Et même pour Alceste elle a tendresse d'âme.

Ce qu'il me rend de sours outrage ses traits ;

Elle veut que ce soit un vol que je lui fais,

Et son jaloux dépit, qu'avec peine elle cache,

En tous endroits sous main contre moi se détache.

Enfin, je n'ai rien vu de si sot à mon gré ;

Elle est impertinente au suprême degré,

Et..

SCÈNE IV.

ARSINOË, CÉLIMÈNE, CLITANDRE, ACASTE.

CÉLIMÈNE. Ah ! quel heureux sort en ce lieu vous amène ?

Madame, sans mentir, j'étois de vous en peine

ARSINOË. Je viens pour quelque avis que j'ai cru vous devoir.

CÉLIMÈNE. Ah ! mon Dieu, que je suis contente de vous voir !

(Clitandre et Acaste sortent en riant.)

SCÈNE V

ARSINOË, CÉLIMÈNE

ARSINOË. Leur départ ne pouvoit plus à propos se faire

CÉLIMÈNE. Voulons-nous nous asseoir ?

ARSINOË. Il n'est pas nécessaire

Madame, l'amitié doit surtout éclater

Aux choses qui le plus nous peuvent importer,

Et comme il n'en est point de plus grande importance

Que celles de l'honneur et de la bienséance,

Je viens, par un avis qui touche votre honneur,

Temoigner l'amitié que pour vous a mon cœur.

Hier j'étois chez des gens de vertu singulière,

On sui vous du discours on tourna la matière,

Et là votre conduite avec ses grands éclats,

Madame, eut le malheur qu'on se la loua pas.

Cette foule de gens dont vous souffrez visite,

Votre galanterie, et les bruits qu'elle excite,

Trouveront des censeurs plus qu'il n'auroit fallu,

Et bien plus rigoureux que je n'eusse voulu

Vous pouvez bien penser quel parti je sus prendre ;

Je fis ce que je pus pour vous pouvoir défendre,

Je vous excusai fort sur votre intention,

Et voulus de votre âme être la caution

Mais vous savez qu'il est des choses dans la vie

Qu'on ne peut excuser quoiqu'on en ait envie,

Et je me vis contrainte à demeurer d'accord

Que l'air dont vous vivez vous faisoit un peu tort,

Qu'il prenoit dans le monde une méchante face,

Qu'il n'est conte fâcheux que partout on n'en fasse,

Et que, si vous vouliez, tous vos deportements

Pourroient moins donner prise aux mauvais jugements

Non que j'y croie au fond l'honnêteté blessée,

Me prive le ciel d'en avoir la pensée !

Mais aux ombres du crime on prête aisément foi,

Et ce n'est pas assez de bien vivre pour soi.

CÉLIMÈNE

Madame, je vous crois l'âme trop raisonnable
 Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
 Et pour l'attribuer qu'aux mouvements secrets
 D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts
 Madame, j'ai beaucoup de grâces à vous rendre;
 Un tel avis m'oblige, et, loin de le mal prendre,
 J'en prétends reconnoître à l'instant la faveur
 Par un avis aussi qui touche votre honneur
 Et comme je vous vois vous montrer mon ami
 En m'apprenant les bruits que de moi l'on publie,
 Je veux suivre, à mon tour, un exemple si doux,
 En vous avertissant de ce qu'on dit de vous.
 En un lieu, l'autre jour, où je faisois visite,
 Je trouvai quelques gens d'un très-rare mérite,
 Qui, parlant des vrais soins d'une âme qui vit bien,
 Eurent tomber sur vous, madame, l'attention
 Là, votre prudence et vos celais de zèle
 Ne furent pas cités comme un fort bon modèle.
 Cette affection d'un grave exterior,
 Vos discours éternels de sagesse et d'honneur,
 Vos mines et vos airs aux ombres d'indécence
 Que d'un mot ambigu peut avoir l'innocence,
 Cette hauteur d'estime ou vous êtes de vous,
 Et ces yeux de pitié que vous jetez sur tous,
 Vos fréquentes leçons et vos aigres censures
 Sur des choses qui sont innocentes et pures,
 Tout cela, si je puis vous parler franchement,
 Madame, fut blâmé d'un commun sentiment
 A quoi bon, disoient-ils, cette mine modeste
 Et ce sage dehors que dément tout le reste?
 Elle est si bien piquée exacte au dernier point,
 Mais elle bat ses gens et ne les paye point
 Dans tous les lieux de vœux elle étale un grand zèle;
 Mais elle met du blanc et veut paroître belle
 Elle fait des tableaux aux coutures les nudités,
 Mais elle a de l'amour pour les réalités
 Pour moi, contre chacun je pris votre défense,
 Et leur assurai fort que c'étoit médisance,
 Mais tous les sentiments combattirent le mien,
 L't leur conclusion fut que vous feriez bien
 De prendre moins de soin des actions des autres,
 Et de vous mettre un peu plus en peine des vôtres;
 Qu'on doit se regarder soi-même un fort long temps
 Avant que de songer à condamner les gens,
 Qu'il faut mettre le poids d'une vie exemplaire
 Dans les corrections qu'aux autres on veut faire,
 Et qu'encor vaut-il mieux s'en remettre, au besoin,

A ceux à qui le ciel en a commis le soin.
 Madame, je vous crois aussi trop raisonnable
 Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
 Et pour l'attribuer qu'aux mouvements secrets
 D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts.

ARSINOÉ. A quoi qu'en reprenant on soit assujettie,
 Je ne m'attendois point à cette repartie,
 Madame; et je vois bien, par ce qu'elle a d'aigreur,
 Que mon sincère avis vous a blessée au cœur.

CÉLIMÈNE. Au contraire, madame; et, si l'on étoit sage,
 Ces avis mutuels seroient mis en usage.
 On détruiroit par là, traitant de bonne foi,
 Ce grand aveuglement où chacun est pour soi.
 Il ne tiendra qu'à vous qu'avec le même zèle
 Nous ne continuions cet office fidèle,
 Et ne prenions grand soin de nous dire, entre nous,
 Ce que nous entendrons, vous de moi, moi de vous.

ARSINOÉ. Ah! madame, de vous je ne puis rien entendre;
 C'est en moi que l'on peut trouver fort à reprendre.

CÉLIMÈNE. Madame, on peut, je crois, louer et blâmer tout;
 Et chacun a raison, suivant l'âge ou le goût.
 Il est une saison pour la galanterie,
 Il en est une aussi propre à la prudence.

On peut, par politique, en prendre le parti
 Quand de nos jeunes ans l'éclat est amorti;
 Cela sert à couvrir de fâcheuses disgrâces.
 Je ne dis pas qu'un jour je ne suive vos traces;
 L'âge amènera tout, et ce n'est pas le temps,
 Madame, comme on sait, d'être prude à vingt ans.

ARSINOÉ. Certes, vous vous targuez d'un bien foible avantage,
 Et vous faites sonner terriblement votre âge
 Ce que de plus que vous on en pourroit avoir
 N'est pas un si grand cas pour s'en tant prévaloir,
 Et je ne sais pourquoi votre âme ainsi s'emporte,
 Madame, à me pousser de cette étrange sorte.

CÉLIMÈNE. Et moi, je ne sais pas, madame, aussi pourquoi
 On vous voit en tous lieux vous déchaîner sur moi.
 Faut-il de vos chagrins sans cesse à moi vous prendre?
 Et puis-je mais des soins qu'on ne va pas vous rendre?
 Si ma personne aux gens inspire de l'amour,
 Et si l'on continue à m'offrir chaque jour
 Des vœux que votre cœur peut souhaiter qu'on m'ôte,
 Je n'y saurois que faire et ce n'est pas ma faute,
 Vous avez le champ libre, et je n'empêche pas
 Que, pour les attirer, vous n'ayez des appas.

ARSINOÉ. Hélas! et croyez-vous que l'on se mette en peine
 De ce nombre d'amants dont vous faites la vaine?

Et qu'il ne nous soit pas fort aisé de juger
 A quel prix aujourd'hui l'on peut les engager?
 Pensez-vous faire croire, à voir comme tout roule,
 Que votre seul mérite attire cette foule?
 Qu'ils ne brûlent pour vous que d'un honnête amour,
 Et que pour vos vertus ils vous font tous la cour?
 On ne s'aveugle point par de vaines défaites,
 Le monde n'est point dupe; et j'en vois qui sont faites
 A pouvoir inspirer de tendres sentiments,
 Qui chez elles pourtant ne fixent point d'amants,
 Et de là nous pouvons tirer des conséquences ces;
 Qu'on n'acquiert point leur cœur sans de grandes avan-
 Qu'aucun pour nos beaux yeux n'est notre soupirant,
 Et qu'il faut acheter tous les soins qu'on nous rend.
 Ne vous enfliez donc pas d'une si grande gloire
 Pour les petits brillants d'un faible victoire,
 Et corrigez un peu l'orgueil de vos appas,
 De traiter pour cela les gens de haut en bas.
 Si nos yeux envioient les conquêtes des vôtres,
 Je pense qu'on pourroit faire comme les autres,
 Ne se point menager, et vous faire bien voir
 Que l'on a des amants quand on en veut avoir.

CÉLIMÈNE. Ayez-en donc, madame, et voyons cette affaire;
 Par ce rare secret efforcez-vous de plaire,
 Et sans...

ARSINOË. Brisons, madame, un pareil entretien,
 Il pousseroit trop loin votre esprit et le mien;
 Et j'aurois pris déjà le congé qu'il faut prendre,
 Si mon carrosse encor ne m'obligeoit d'attendre.

CÉLIMÈNE. Autant qu'il vous plaira vous pouvez arrêter,
 Madame, et là-dessus rien ne doit vous hâter.
 Mais, sans vous fatiguer de ma cérémonie,
 Je m'en vais vous donner meilleure compagnie;
 Et monsieur, qu'à propos le hasard fait venir,
 Remplira mieux ma place à vous entretenir.

SCÈNE VI.

ALCESTE, CÉLIMÈNE, ARSINOË.

CÉLIMÈNE. Alceste, il faut que j'aie écrit un mot de lettre
 Que, sans me faire tort, je ne saurois remettre.
 Soyez avec madame; elle aura la bonté
 D'excuser aisément mon incivilité.

SCÈNE VII.

ALCESTE, ARSINOÉ.

- ARSINOÉ. Vous voyez, elle veut que je vous entretienne,
Attendant un moment que mon carrosse vienne,
Et jamais tous ses soins ne pouvoient m'offrir rien
Qui me fût plus charmant qu'un pareil entretien.
En vérité, les gens d'un mérite sublime
Enchaînent de chacun et l'amour et l'estime;
Et le vôtre, sans doute, a des charmes secrets
Qui font entrer mon cœur dans tous vos intérêts.
Je voudrais que la cour, par un regard propice,
A ce que vous valez rendît plus de justice.
Vous avez à vous plaindre, et je suis en courroux
Quand je vois chaque jour qu'on ne fait rien pour vous.
- ALCESTE. Moi, madame ? et sur quoi pourrais je en rien prétendre ?
Quel service à l'état est-ce qu'on m'a vu rendre ?
Qu'ai-je fait, s'il vous plaît, de si brillant de soi,
Pour me plaindre à la cour qu'on ne fait rien pour moi ?
- ARSINOÉ. Tous ceux sur qui la cour jette des yeux propices
N'ont pas toujours rendu de ces fameux services.
Il faut l'occasion ainsi que le pouvoir,
Et le mérite, enfin, que vous nous faites voir
Devroit..
- ALCESTE. Mon Dieu ! laissons mon mérite, de grâce,
De quoi voulez-vous la que la cour s'embarrasse ?
Elle auroit fort à faire, et ses soins seroient grands
D'avoir à diabler le mérite des gens.
- ARSINOÉ. Un mérite éclatant se déterre lui-même.
Du vôtre en bien des lieux on fait un cas extrême,
Et vous saurez de moi qu'en deux fort bons endroits
Vous fûtes hier loué par des gens d'un grand poids.
- ALCESTE. Eh, madame ! l'on loue aujourd'hui tout le monde,
Et le siècle par là n'a rien qu'on ne confonde.
Tout est d'un grand mérite également doux,
Ce n'est plus un honneur que de se voir louer,
D'éloges on se joie, à la tête on les jette,
Et mon valet de chambre est mis dans la gazette.
- ARSINOÉ. Pour moi, je voudrais bien que, pour vous montrer mieux,
Une charge à la cour vous pût frapper les yeux.
Pour peu que d'y songer vous nous fassiez les mines,
On peut, pour vous servir, remuer des machines,
Et j'ai des gens en main que j'emploierai pour vous,
Qui vous feront à tout un chemin assez doux.

- ALCESTE.** Et que voudriez-vous, madame, que j'y fisse?
L'humeur dont je me sens veut que je m'en bannisse;
Le ciel ne m'a point fait, en me donnant le jour,
Une âme compatible avec l'air de la cour.
Je ne me trouve point les vertus nécessaires
Pour y bien réussir et faire mes affaires.
Être franc et sincère est mon plus grand talent,
Je ne sais point jouer les hommes en parlant;
Et qui n'a pas le don de cacher ce qu'il pense
Doit faire en ce pays fort peu de résidence.
Hors de la cour, sans doute, on n'a pas cet appui,
Et ces titres d'honneur qu'elle donne aujourd'hui;
Mais on n'a pas aussi, perdant ces avantages,
Le chagrin de jouer de fort sots personnages;
On n'a point à souffrir mille rebuts cruels,
On n'a point à louer les vers de messieurs tels,
A donner de l'encens à madame une telle,
Et de nos francs marquis essuyer la cervelle.
- ARSINOÉ.** Laissons, puisqu'il vous plaît, ce chapitre de cour;
Mais il faut que mon cœur vous plaigne en votre amour;
Et, pour vous decouvrir là-dessus mes pensées,
Je souhaiterois fort vos ardeurs mieux placées.
Vous méritez, sans doute, un sort beaucoup plus doux,
Et celle qui vous charme est indigne de vous.
- ALCESTE.** Mais, en disant cela, songez-vous, je vous prie,
Que cette personne est, madame, votre amie?
- ARSINOÉ.** Oui. Mais ma conscience est blessée, en effet,
De souffrir plus longtemps le tort que l'on vous fait.
L'état où je vous vois altige trop mon âme,
Et je vous donne avis qu'on trahit votre flamme.
- ALCESTE.** C'est me montrer, madame, un tendre mouvement,
Et de pareils avis obligent un amant.
- ARSINOÉ.** Oui, toute mon amie, elle est et je la nomme
Indigne d'asservir le cœur d'un galant homme;
Et le sien n'a pour vous que de feintes douceurs.
- ALCESTE.** Cela se peut, madame, on ne voit pas les cœurs;
Mais votre charité se seroit bien passée
De jeter dans le mien une telle pensée.
- ARSINOÉ.** Si vous ne voulez pas être désabusé,
Il faut ne vous rien dire; il est assez aisé.
- ALCESTE.** Non. Mais sur ce sujet, quoi que l'on nous expose,
Les doutes sont fâcheux plus que toute autre chose;
Et je voudrois, pour moi, qu'on ne me fît savoir
Que ce qu'avec clarté l'on peut me faire voir.
- ARSINOÉ.** Eh bien! c'est assez dit; et sur cette matière
Vous allez recevoir une pleine lumière.
Oui, je veux que de tout vos yeux vous fassent foi.

Donnez-moi seulement la main jusque chez moi ;
 Là, je vous ferai voir une preuve fidèle
 De l'infidélité du cœur de votre belle ;
 Et, si pour d'autres yeux le vôtre peut brûler,
 On pourra vous offrir de quoi vous consoler.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLIANTE, PHILINTE.

PHILINTE. Non, l'on n'a point vu d'âme à manier si dure,
 Ni d'accommodement plus pénible à conclure :
 En vain de tous côtés on l'a voulu tourner,
 Hors de son sentiment on n'a pu l'entraîner ;
 Et jamais différend si bizarre, je pense,
 N'avoit de ces messieurs occupé la prudence.
 « Non, messieurs, disoit-il, je ne me dedis point,
 » Et tomberai d'accord de tout, hors de ce point.
 » De quoi s'offense-t-il ? et que veut-il me dire ?
 » Y va-t-il de sa gloire à ne pas bien écrire ?
 » Que lui fait mon avis qu'il a pris de travers ?
 » On peut être honnête homme et faire mal des vers
 » Ce n'est point à l'honneur que touchent ces matières
 » Je le tiens galant homme en toutes les manières
 » Homme de qualité, de mérite et de cœur,
 » Tout ce qu'il vous plaira, mais fort méchant auteur.
 » Je louerai, si l'on veut, son train et sa dépense
 » Son adresse à cheval, aux armes, à la danse ;
 » Mais pour louer ses vers je suis son serviteur,
 » Et, lorsque d'en mieux faire on n'a pas le bonheur,
 » On ne doit de rimer avoir aucune envie,
 » Qu'on n'y soit condamné sur peine de la vie. »
 Enfin, toute la grâce et l'accommodement
 Où s'est avec effort plié son sentiment,
 C'est de dire, croyant adoucir bien son style :
 « Monsieur, je suis fâché d'être si difficile ;
 » Et pour l'amour de vous, je voudrois de bon cœur
 » Avoir trouvé tantôt votre sonnet meilleur. »
 Et dans une embrassade on leur a, pour conclure,
 Fait vite envelopper toute la procédure.

ÉLIANTE. Dans ses façons d'agir il est fort singulier,
 Mais j'en fais, je l'avoue, un cas particulier ;

Et la sincérité dont son âme se pique
 A quelque chose en soi de noble et d'héroïque.
 C'est une vertu rare au siècle d'aujourd'hui,
 Et je la voudrois voir partout comme chez lui

PHILINTE. Pour moi, plus je le vois, plus surtout je m'étonne
 De cette passion où son cœur s'abandonne
 De l'humeur dont le ciel a voulu le former,
 Je ne sais pas comment il s'avise d'aimer,
 Et je sais moins encor comment votre cousine
 Peut être la personne où son penchant l'incline

ÉLIANTE. Cela fait assez voir que l'amour, dans les cœurs,
 N'est pas toujours produit par un rapport d'humeurs;
 Et toutes ces raisons de douces sympathies
 Dans cet exemple-ci se trouvent démenties [voit-elle ?]

PHILINTE. Mais croyez-vous qu'on l'aime aux choses qu'on pent

ÉLIANTE. C'est un point qu'il n'est pas fort aisé de savoir
 Comment pouvoir juger s'il est vrai qu'elle l'aime ?
 Son cœur de ce qu'il sent n'est pas bien sûr lui-même;
 Il aime quelquefois sans qu'il le sache bien,
 Et croit aimer aussi parfois qu'il n'en est rien.

PHILINTE. Je crois que notre ami près de cette cousine
 Trouvera des chagrins plus qu'il ne s'imagine;
 Et s'il avoit mon cœur, à dire vérité,
 Il tourneroit ses vœux tout d'un autre côté,
 Et, par un choix plus juste, on le verroit, madame,
 Profiter des bontés que lui montre votre âme.

ÉLIANTE. Pour moi, je n'en fais point de façons, et je croi
 Qu'on doit sur de tels points être de bonne foi.
 Je ne m'oppose point à toute sa tendresse,
 Au contraire, mon cœur pour elle s'intéresse;
 Et, si c'étoit qu'à moi la chose pût tenir,
 Moi-même à ce qu'il aime on me verroit l'unir
 Mais si dans un tel choix, comme tout se peut faire,
 Son amour éprouvoit quelque destin contraire,
 S'il falloit que d'un autre on couronnât les feux,
 Je pourrois me résoudre à recevoir ses vœux,
 Et le refus souffert en pareille occurrence
 Ne m'y feroit trouver aucune répugnance

PHILINTE. Et moi, de mon côté, je ne m'oppose pas,
 Madame, à ces bontés qu'ont pour lui vos appas,
 Et lui-même, s'il veut, il peut bien vous instruire
 De ce que là-dessus j'ai pris soin de lui dire.
 Mais si, par un hymen qui les joindroit eux deux,
 Vous étiez hors d'état de recevoir ses vœux,
 Tous les miens tenteroient la faveur éclatante
 Qu'avec tant de bonté votre âme lui présente
 Heureux si, quand son cœur s'y pourra dérober,

Elle pouvoit sur moi, madame, retomber!
Vous vous divertissez, Philinte.

ÉLIANTE.
PHILINTE.

Non, madame,
Et je vous parle ici du meilleur de mon âme.
J'attends l'occasion de m'offrir hautement,
Et de tous mes souhaits j'en presse le moment.

SCÈNE II.

ALCESTE, ÉLIANTE, PHILINTE.

ALCESTE.

Ah! faites-moi raison, madame, d'une offense
Qui vient de triompher de toute ma constance.

ÉLIANTE.

Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous qui vous puisse ému-

ALCESTE.

J'ai ce que sans mourir je ne puis concevoir; [voir?
Et le déchainement de toute la nature

Ne m'accableroit pas comme cette aventure.

C'en est fait. Mon amour... Je ne saurois parler

ÉLIANTE.

Que votre esprit un peu tâche à se rappeler.

ALCESTE.

O juste ciel! Faut-il qu'on joigne à tant de grâces
Les vices odieux des âmes les plus basses!

ÉLIANTE.

Mais encor, qui vous pent ..

ALCESTE.

Ah! tout est ruiné;

Je suis, je suis trahi, je suis assassiné

Célimène... Fût-on pu croire cette nouvelle?

Célimène me trompe et n'est qu'une infidèle.

ÉLIANTE.

Avez-vous pour le croire un juste fondement?

PHILINTE.

Peut-être est-ce un soupçon conçu légèrement;

Et votre esprit jaloux prend parfois des chimères. .

ALCESTE.

Ah! morbleu! mêlez-vous, monsieur, de vos affaires.

(A Éliante.)

C'est de sa trahison n'être que trop certain

Que l'avoir dans ma poche écrite de sa main.

Oui, madame, une lettre écrite pour Oronte

A produit à mes yeux ma disgrâce et sa honte;

Oronte, dont j'ai cru qu'elle fuyoit les soins,

Et que de mes maux je redoutois le moins.

PHILINTE.

Une lettre peut bien tromper par l'apparence,

Et n'est pas quelquefois si coupable qu'on pense.

ALCESTE.

Monsieur, encore un coup, laissez-moi, s'il vous plaît,

Et ne prenez souci que de votre intérêt.

ÉLIANTE.

Vous devez modérer vos transports, et l'outrage...

ALCESTE.

Madame, c'est à vous qu'appartient cet ouvrage;

C'est à vous que mon cœur a recours aujourd'hui

Pour pouvoir s'affranchir de son cuisant ennui.

Vengez-moi d'une ingratitude et perfide parente;

Qui trahit lâchement une ardeur si constante;

Vengez-moi de ce trait qui doit vous faire horreur.

ÉLIANTE. Moi, vous venger! comment?
ALCESTE. En recevant mon cœur.
 Acceptez-le, madame, au lieu de l'infidèle :
 C'est par là que je puis prendre vengeance d'elle ;
 Et je la veux punir par les sincères vœux ,
 Par le profond amour, les soins respectueux ,
 Les devoirs empressés et l'assidu service
 Dont ce cœur va vous faire un ardent sacrifice.
ÉLIANTE. Je compatis sans doute à ce que vous souffrez ;
 Et ne méprise point le cœur que vous m'offrez ;
 Mais peut-être le mal n'est pas si grand qu'on pense,
 Et vous pourrez quitter ce desir de vengeance.
 Lorsque l'injure part d'un objet plein d'appas,
 On fait force desseins qu'on n'exécute pas ;
 On a beau voir, pour rompre, une raison puissante,
 Une coupable aimée est bientôt innocente ;
 Tout le mal qu'on lui veut se dissipe aisément ,
 Et l'on sait ce que c'est qu'un courroux d'un amant.
ALCESTE. Non, non, madame, non L'offense est trop mortelle ;
 Il n'est point de retour, et je romps avec elle ;
 Rien ne sauroit changer le dessein que j'en fais ,
 Et je me punirois de l'estimer jamais.
 La voici. Mon courroux redouble à cette approche ;
 Je vais de sa noirceur lui faire un vil reproche ,
 Pleinement la confondre, et vous porter après
 Un cœur tout dégagé de ses trompeurs attraits.

SCÈNE III.

CÉLIMÈNE, ALCESTE.

ALCESTE à part. O ciel! de mes transports puis-je être ici le maître?
CÉLIMÈNE à part. (A Alceste.)
 Ouais! Quel est donc le trouble où je vous vois paroître?
 Et que me veulent dire et ces soupirs pousés
 Et ces sombres regards que sur moi vous lancez?
ALCESTE. Que toutes les horreurs dont une âme est capable
 A vos deloyautés n'ont rien de comparable ;
 Que le sort, les demons et le ciel en courroux ,
 N'ont jamais rien produit de si méchant que vous.
CÉLIMÈNE. Voilà certainement des douceurs que j'admire
ALCESTE. Ah! ne plaisantez point, il n'est pas temps de rire.
 Rougissez bien plutôt, vous en avez raison ;
 Et j'ai de sûrs témoins de votre trahison.
 Voilà ce que marquoient les troubles de mon âme ;
 Ce n'étoit pas en vain que s'alarmoit ma flamme ;
 Par ces fréquents soupçons qu'on trouvoit odieux
 Je cherchois le malheur qu'ont rencontré mes yeux;

Et, malgré tous vos soins et votre adresse à feindre,
 Mon astre me disoit ce que j'avois à craindre;
 Mais ne présumez pas que, sans être vengé,
 Je souffre le dépit de me voir outragé.
 Je sais que sur les vœux on n'a point de puissance,
 Que l'amour veut partout naître sans dépendance,
 Que jamais par la force on n'entra dans un cœur,
 Et que toute âme est libre à nommer son vainqueur;
 Aussi ne trouverois-je aucun sujet de plainte
 Si pour moi votre bouche avoit parlé sans feinte;
 Et rejetant mes vœux dès le premier abord,
 Mon cœur n'auroit eu droit de s'en prendre qu'au sort.
 Mais d'un aveu trompeur voir ma flamme applaudie,
 C'est une trahison, c'est une perfidie
 Qui ne sauroit trouver de trop grands châtimens,
 Et je puis tout permettre à mes ressentimens.
 Oui, oui, redoutez tout après un tel outrage;
 Je ne suis plus à moi, je suis tout à la rage.
 Perce du coup mortel dont vous m'assassinez,
 Mes sens par la raison ne sont plus gouvernés;
 Je cède aux mouvemens d'une juste colère,
 Et je ne reponds pas de ce que je puis faire.

CÉLIMÈNE. D'où vient donc, je vous prie, un tel emportement?
 Avez-vous, dites-moi, perdu le jugement?

ALCESTE. Oui, oui, je l'ai perdu, lorsque dans votre vue
 J'ai pris, pour mon malheur, le poison qui me tue,
 Et que j'ai cru trouver quelque sincérité
 Dans les traîtres appas dont je fus enchanté.

CÉLIMÈNE. De quelle trahison pouvez-vous donc vous plaindre?

ALCESTE. Ah! que ce cœur est double et sait bien l'art de feindre!
 Mais pour le mettre à bout j'ai des moyens tout prêts.
 Jetez ici les yeux et connoissez vos traits,

Ce billet decouvert suffit pour vous confondre,
 Et contre ce témoin on n'a rien à répondre.

CÉLIMÈNE. Voilà donc le sujet qui vous trouble l'esprit?

ALCESTE. Vous ne rougissez pas en voyant cet écrit?

CÉLIMÈNE. Et par quelle raison faut-il que j'en rougisse?

ALCESTE. Quoi! vous joignez ici l'audace à l'artifice!

Le désavouerez-vous pour n'avoir point de sceing?

CÉLIMÈNE. Pourquoi désavouer un billet de ma main?

ALCESTE. Et vous pouvez le voir sans demeurer confusé

Du crime dont vers moi son style vous accuse!

CÉLIMÈNE. Vous êtes, sans mentir, un grand extravagant.

ALCESTE. Quoi! vous bravez ainsi ce témoin convaincant!

Et ce qu'il m'a fait voir de douceur pour Oronte

N'a donc rien qui m'outrage et qui vous fasse honte?

CÉLIMÈNE. Oronte! Qui vous dit que la lettre est pour lui?

- ALCESTE.** Les gens qui dans mes mains l'ont remise aujourd'hui
Mais je veux consentir qu'elle soit pour un autre,
Mon cœur en a-t-il moins à se plaindre du vôtre?
En serez-vous vers moi moins coupable en effet?
- CÉLIMÈNE.** Mais si c'est une femme à qui va ce billet,
En quoi vous blesse-t-il et qu'a-t-il de coupable?
- ALCESTE.** Ah ! le détour est bon et l'excuse admirable !
Je ne m'attendois pas, je l'avoue, à ce trait ;
Et me voilà par là convaincu tout à fait
Oser-vous recourir à ces ruses grossières ?
Et croyez-vous les gens si privés de lumières ?
Voyons, voyons un peu par quel biais, de quel air
Vous voulez soutenir un mensonge si clair,
Et comment vous pourrez tourner pour une femme,
Tous les mots d'un billet qui montre tant de flamme ?
Ajustez, pour couvrir un manquement de foi,
Ce que je m'en vais lire
- CÉLIMÈNE.** Il ne me plaît pas, moi
Je vous trouve plaisant d'user d'un tel empie,
Et de me dire au nez ce que vous m'osez dire
- ALCESTE.** Non, non, sans s'emporter, prenez un peu souci
De me justifier les termes que voici
- CÉLIMÈNE.** Non, je n'en veux rien faire, et, dans cette occurrence,
Tout ce que vous croirez m'est de peu d'importance
- ALCESTE.** De grâce, montrez-moi, je serai satisfait,
Qu'on peut pour une femme expliquer ce billet
- CÉLIMÈNE.** Non, il est pour Oronte, et je veux qu'on le croie
Je reçois tous ses soins avec beaucoup de joie,
J'admire ce qu'il dit, j'estime ce qu'il est,
Et je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît.
Faites, prenez patience, que rien ne vous arrête,
Et ne me rompez pas davantage la tête.
- ALCESTE à part.** Ciel ! rien de plus cruel peut-il être inventé ?
Et jamais cœur fut-il de la sorte traité ?
Quoi ! d'un juste courroux je suis enu contre elle,
C'est moi qui me viens plaindre, et c'est moi qu'on quer-
On pousse ma douleur et mes soupçons à bout, [relle !
On me laisse tout croire, on fait gloire de tout,
Et cependant mon cœur est encore assez lâche
Pour ne pouvoir briser la chaîne qui l'attache,
Et pour ne pas s'armer d'un généreux mépris
Contre l'ingrat objet dont il est trop épris !
(A Célimène)
Ah ! que vous savez bien ici, contre moi-même,
Perfide, vous servir de ma faiblesse extrême,
Et ménager pour vous l'exces prodigieux
De ce fatal amour né de vos traîtres yeux !

- Défendez-vous au moins d'un crime qui m'accable,
 Et cessez d'affecter d'être envers moi coupable.
 Rendez-moi, s'il se peut, ce billet innocent;
 A vous prêter les mains ma tendresse consent,
 Efforcez-vous ici de paroître fidele,
 Et je m'efforcerai, moi, de vous croire telle.
- CÉLIMÈNE. Allez, vous êtes fou dans vos transports jaloux,
 Et ne meritez pas l'amour qu'on a pour vous.
 Je voudrois bien savoir qui pourroit me contraindre
 A descendre pour vous aux bassesses de feindre;
 Et pourquoi, si mon cœur penchoit d'autre côté,
 Je ne le dirois pas avec sincérité.
 Quoi ! de mes sentiments l'obligeante assurance
 Contre tous vos soupçons ne prend pas ma défense ?
 Auprès d'un tel garant sont-ils de quelque poids ?
 N'est-ce pas m'outrager que d'écouter leur voix ?
 Et puisque notre cœur fait un effort extrême
 Lorsqu'il peut se résoudre à confesser qu'il aime,
 Puisque l'honneur du sexe, ennemi de nos feux,
 S'oppose fortement à de pareils aveux,
 L'amant qui voit pour lui franchir un tel obstacle
 Doit-il impunément douter de cet oracle ?
 Et n'est-il pas coupable en ne s'assurant pas
 A ce qu'on ne dit point qu'après de grands combats ?
 Allez, de tels soupçons méritent ma colère,
 Et vous ne valez pas que l'on vous considère.
 Je suis sotte et veux mal à ma simplicité
 De conserver encor pour vous quelque bonté ;
 Je devrois autre part attacher mon estime,
 Et vous faire un sujet de plainte légitime.
- ALCESTE. Ah ! traîtresse ! mon foible est étrange pour vous ;
 Vous me trompez sans doute avec des mots si doux ;
 Mais il n'importe, il faut suivre ma destinée :
 A votre foi mon âme est toute abandonnée ;
 Je veux voir jusqu'au bout quel sera votre cœur,
 Et si de me trahir il aura la noirceur.
- CÉLIMÈNE. Non, vous ne m'aimez point comme il faut que l'on aime.
- ALCESTE. Ah ! rien n'est comparable à mon amour extrême ;
 Et dans l'ardeur qu'il a de se montrer à tous,
 Il va jusqu'à former des souhaits contre vous.
 Oui, je voudrois qu'aucun ne vous trouvât aimable,
 Que vous fussiez réduite en un sort misérable ;
 Que le ciel en naissant ne vous eût donné rien ;
 Que vous n'eussiez ni rang, ni naissance, ni bien,
 Afin que de mon cœur l'éclatant sacrifice
 Vous pût d'un pareil sort réparer l'injustice,
 Et que j'eusse la joie et la gloire en ce jour

CÉLIMÈNE. De vous voir tenir tout des mains de mon amour.
C'est me vouloir du bien d'une étrange manière !
Me préserve le ciel que vous ayez matière...
Voici monsieur Dubois plaisamment figuré.

SCÈNE IV.

CÉLIMÈNE, ALCESTE, DUBOIS.

ALCESTE. Que veut cet équipage et cet air effaré ?
Qu'as-tu ?

DUBOIS. Monsieur...

ALCESTE. Eh bien ?

DUBOIS. Voici bien des mystères.

ALCESTE. Qu'est-ce ?

DUBOIS. Nous sommes mal, monsieur, dans nos affaires.

ALCESTE. Quoi ?

DUBOIS. Parlerai-je haut ?

ALCESTE. Oui, parle, et promptement.

DUBOIS. N'est-il point là quelqu'un ?

ALCESTE. Ah ! que d'amusement !

DUBOIS. Veux-tu parler ?

ALCESTE. Monsieur, il faut faire retraite.

DUBOIS. Comment ?

ALCESTE. Il faut d'ici deloger sans trompette.

DUBOIS. Et pourquoi ?

ALCESTE. Je vous dis qu'il faut quitter ce lieu.

DUBOIS. La cause ?

ALCESTE. Il faut partir, monsieur, sans dire adieu.

DUBOIS. Mais par quelle raison me tiens-tu ce langage ?

ALCESTE. Par la raison, monsieur, qu'il faut plier bagage.

DUBOIS. Ah ! je te casserai la tête assurément,

ALCESTE. Si tu ne veux, maraud, t'expliquer autrement.

DUBOIS. Monsieur, un homme noir et d'habit et de mine

Est venu nous laisser jusque dans la cuisine

Un papier griffonne d'une telle façon

Qu'il faudroit pour le lire être pis que démon.

C'est de votre procès, je n'en fais aucun doute,

Mais le diable d'enfer, je crois, n'y verroit goutte.

ALCESTE. Eh bien ! quoi ? ce papier, qu'a-t-il à démêler,

Traître, avec le départ dont tu viens me parler ?

DUBOIS. C'est pour vous dire ici, monsieur, qu'une heure en-

Un homme, qui souvent vous vient rendre visite, [suite,

Est venu vous chercher avec empressement,

Et, ne vous trouvant pas, m'a chargé doucement,

Sachant que je vous sers avec beaucoup de zèle,

De vous dire... Attendez, comme est-ce qu'ils s'appellent ?

ALCESTE. Laisse là son nom, traître, et dis ce qu'il t'a dit.

- DUBOIS. C'est un de vos amis ; enfin cela suffit.
Il m'a dit que d'ici votre péril vous chasse,
Et que d'être arrêté le sort vous y menace.
- ALCESTE. Mais quoi ! n'a-t-il voulu te rien spécifier ?
- DUBOIS. Non. Il m'a demandé de l'encre et du papier,
Et vous a fait un mot, où vous pourrez, je pense,
Du fond de ce mystère avoir la connoissance.
Donne-le donc.
- ALCESTE. Que peut envelopper ceci ?
- CÉLINÈNE. Je ne sais, mais j'aspire à m'en voir éclairci.
- ALCESTE. Auras-tu bientôt fait, impertinent au diable ?
- DUBOIS après avoir longtemps cherché le billet
Ma foi ! je l'ai, monsieur, laissé sur votre table.
- ALCESTE. Je ne sais qui me tient...
- CÉLINÈNE Ne vous emportez pas,
Et courez démêler un pareil embarras.
- ALCESTE. Il semble que le sort, quelque soin que je prenne
Ait juré d'empêcher que je vous entretienne ;
Mais, pour en triompher, souffrez à mon amour
De vous revoir, madame, avant la fin du jour.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALCESTE, PHILINTE.

- ALCESTE. La résolution en est prise, vous dis-je.
- PHILINTE. Mais, quel que soit ce coup, faut-il qu'il vous oblige.
- ALCESTE. Non, vous avez beau faire et beau me raisonner,
Rien de ce que je dis ne peut me détourner ;
Trop de perversité règne au siècle où nous sommes,
Et je veux me tirer du commerce des hommes.
Quoi ! contre ma part.e on voit tout à la fois
L'honneur, la probité, la pudeur et les lois ;
On publie en tout lieu l'équité de ma cause ;
Sur la foi de mon droit mon âme se repose :
Cependant je me vois trompé par le succès :
J'ai pour moi la justice et je perds mon procès !
Un traître, dont on sait la scandaleuse histoire,
Est sorti triomphant d'une fausseté noire !
Toute la bonne foi cède à sa trahison !
Il trouve, en m'égorgeant, moyen d'avoir raison !
Le poids de sa grimace, où brille l'artifice,

Renverse le bon droit et tourne la justice !
 Il fait par un arrêt couronner son forfait !
 Et, non content encor du toit que l'on me fait,
 Il couit parmi le monde un livre abominable,
 Et de qui la lecture est même condamnable,
 Un livre à meriter la dernière rigueur,
 Dont le fourbe a le front de me faire l'auteur !
 Et là-dessus on voit Oronte qui murmure,
 Et tâche méchamment d'appuyer l'imposture !
 Lui, qui d'un honnête homme a la cour tient le rang,
 A qui je n'ai rien fait qu'être sincère et franc,
 Qui me vient malgré moi, d'une ardeur empressée,
 Sur des vers qu'il a faits demander ma pensée :
 Et parce que j'en use avec honnêteté,
 Et ne le veux trahir, lui ni la vérité,
 Il aude à m'accabler d'un crime imaginaire !
 Le voilà devenu mon plus grand adversaire !
 Et jamais de son cœur je n'ai vu de pardon,
 Pour n'avoir pas trouvé que son sonnet fût bon !
 Et les hommes, moi-même ! sont faits de cette sorte !
 C'est à ces actions que la gloire les porte !
 Voilà la bonne loi, le zèle vertueux,
 La justice et l'honneur que l'on trouve chez eux !
 Allons, c'est trop souffrir les chagrins qu'on nous forge ;
 Trions-nous de ce bois et de ce coupe-gorge.
 Puisque entre humains ainsi vous vivez en vrais loups,
 Traîtres, vous ne m'aurez de ma vie avec vous

PHILINTE. Je trouve un peu bien prompt le dessein où vous êtes,
 Et tout le mal n'est pas si grand que vous le faites
 Ce que votre partie ose vous imputer
 N'a point eu le crédit de vous faire arrêter,
 On voit son faux rapport lui-même se détruire,
 Et c'est une action qui pourroit bien lui nuire

ALCISTE. Lui ? de semblables tous il ne craint point l'éclat :
 Il a permission d'être franc sceleriat,
 Et loin qu'à son crédit nuise cette aventure,
 On l'en verra demain en meilleure posture

PHILINTE. Enfin il est constant qu'on n'a point trop donné
 Au bruit que contre vous sa malice a tourné ;
 De ce côté déjà vous n'avez rien à craindre,
 Et pour votre procès, dont vous pouvez vous plaindre,
 Il vous est en justice aise d'y revenir,
 Et contre cet arrêt .

ALCISTE.

Non, je veux m'y tenir.
 Quelque sensible soit qu'un tel arrêt me fasse,
 Je me garderai bien de vouloir qu'on le casse ;
 On y voit trop à plein le bon droit maltraite,

Et je veux qu'il demeure à la postérité
 Comme une marque insigne, un fameux témoignage
 De la méchanceté des hommes de notre âge.
 Ce sont vingt mille francs qu'il m'en pourra coûter ;
 Mais pour vingt mille francs j'aurai droit de pester
 Contre l'iniquité de la nature humaine
 Et de nourrir pour elle une immortelle haine.

PHILINTE. Mais enfin...

ALCESTE. Mais enfin vos soins sont superflus.

Que pouvez-vous, monsieur, me dire là-dessus ?
 Aurez-vous bien le front de me vouloir en face
 Excuser les horreurs de tout ce qui se passe ?

PHILINTE. Non, je tombe d'accord de tout ce qui vous plaît :
 Tout marche par cabale et par pur intérêt ;
 Ce n'est plus que la ruse aujourd'hui qui l'emporte,
 Et les hommes devraient être faits d'autre sorte.
 Mais est-ce une raison que leur peu d'équité
 Pour vouloir se tirer de leur société ?

Tous ces défauts humains nous donnent dans la vie
 Des moyens d'exercer notre philosophie :

C'est le plus bel emploi que trouve la vertu ;
 Et si de probité tout étoit revêtu,

Si tous les cœurs étoient francs, justes et dociles,

La plupart des vertus nous seroient inutiles,

Puisqu'on en met l'usage à pouvoir sans ennui

Supporter dans nos droits l'injustice d'autrui ;

Et de même qu'un cœur d'un ^{bon} vertu profonde...

ALCESTE. Je sais que vous parlez, monsieur, le mieux du monde,

En beaux raisonnements vous abondez toujours ;

Mais vous perdez le temps et tous vos beaux discours.

La raison, pour mon bien, veut que je me retire :

Je n'ai point sur ma langue un assez grand empire ;

De ce que je dirois je ne répondrais pas,

Et je me jetterois cent choses sur les bras.

Laissez-moi, sans dispute, attendre Célimène.

Il faut qu'elle consente au dessein qui m'amène ;

Je vais voir si son cœur a de l'amour pour moi,

Et c'est ce moment-ci qui doit m'en faire foi.

PHILINTE. Montons chez Éliante, attendant sa venue.

ALCESTE. Non : de trop de soucis je me sens l'âme emue.

Allez-vous-en la voir, et me laissez enfin

Dans ce petit coin sombre avec mon noir chagrin.

PHILINTE. C'est une compagnie étrange pour attendre ;

Et je vais obliger Éliante à descendre.

SCÈNE II.

CÉLIMÈNE, ORONTE, ALCESTE.

ORONTE. Oui, c'est à vous de voir si par des nœuds si doux,
Madame, vous voulez m'attacher tout à vous.
Il me faut de votre âme une pleine assurance :
Un amant là-dessus n'aime point qu'on balance.
Si l'ardeur de mes feux a pu vous émouvoir,
Vous ne devez point feindre à me le faire voir ;
Et la preuve, après tout, que je vous en demande,
C'est de ne plus souffrir qu'Alceste vous prétende,
De le sacrifier, madame, à mon amour,
Et de chez vous enfin le bannir dès ce jour.

CÉLIMÈNE. Mais quel sujet si grand contre lui vous irrite,
Vous à qui j'ai tant vu parler de son mérite ?

ORONTE. Madame, il ne faut point ces éclaircissements ;
Il s'agit de savoir quels sont vos sentiments.
Choisissez, s'il vous plaît, de garder l'un ou l'autre.
Ma résolution n'attend rien que la vôtre.

ALCESTE sortant du coin où il étoit

Où, monsieur a raison, madame, il faut choisir,
Et sa demande ici s'accorde à mon désir.
Pareille ardeur me presse et même soin m'amène,
Mon amour veut du vôtre une marque certaine :
Les choses ne sont plus pour traîner en longueur.
Et voici le moment d'expliquer votre cœur.

ORONTE. Je ne veux point, monsieur, d'une flamme importune
Troubler aucunement votre bonne fortune.

ALCESTE. Je ne veux point, monsieur, jaloux ou non jaloux,
Partager de son cœur rien du tout avec vous.

ORONTE. Si votre amour au mien lui semble préférable...

ALCESTE. Si du moindre penchant elle est pour vous capable...

ORONTE. Je jure de n'y rien prétendre désormais.

ALCESTE. Je jure hautement de ne la voir jamais.

ORONTE. Madame, c'est à vous de parler sans contrainte.

ALCESTE. Madame, vous pouvez vous expliquer sans crainte.

ORONTE. Vous n'avez qu'à nous dire où s'attachent vos vœux.

ALCESTE. Vous n'avez qu'à trancher et choisir de nous deux.

ORONTE. Quoi ! sur un pareil choix vous semblez être en peine !

ALCESTE. Quoi ! votre âme balance et paroît incertaine !

CÉLIMÈNE. Mon Dieu ! que cette instance est là hors de saison.
Et que vous témoignez tous deux peu de raison !
Je sais prendre parti sur cette préférence,
Et ce n'est pas mon cœur maintenant qui balance :
Il n'est point suspendu, sans doute, entre vous deux,
Et rien n'est sitôt fait que le choix de nos vœux.

Mais je souffre, à vrai dire, une gêne trop forte
 A prononcer en face un aveu de la sorte :
 Je trouve que ces mots, qui sont désobligeants,
 Ne se doivent point dire en présence des gens ;
 Qu'un cœur de son penchant donne assez de lumière
 Sans qu'on nous fasse aller jusqu'à rompre en visière,
 Et qu'il suffise enfin que de plus doux témoins
 Instruisent un amant du malheur de ses soins.

ORONTE. Non, non, un franc aveu n'a rien que j'appréhende,
 J'y consens pour ma part.

ALCESTE. Et moi, je le demande ;

C'est son éclat surtout qu'ici j'ose exiger,
 Et je ne prétends point vous voir rien ménager.
 Conserver tout le monde est votre grande étude :
 Mais plus d'amusement et plus d'incertitude ;
 Il faut vous expliquer nettement là-dessus,
 Ou bien pour un arrêt je prends votre refus ;
 Je saurai de ma part expliquer ce silence,
 Et me tiendrai pour dit tout le mal que j'en pense.

ORONTE. Je vous sais fort bon gré, monsieur, de ce courroux,
 Et je lui dis ici même chose que vous.

CÉLIMÈNE. Que vous me fatiguez avec un tel caprice !
 Ce que vous demandez a-t-il de la justice ?
 Et ne vous dis-je pas quel motif me retient ?
 J'en vais prendre pour juge Éliante, qui vient.

SCÈNE III. 3

ÉLIANTE, PHILINTE, CÉLIMÈNE, ORONTE, ALCESTE.

CÉLIMÈNE. Je me vois, ma cousine, ici persécutée
 Par des gens dont l'humeur y paroît concertée.
 Ils veulent l'un et l'autre, avec même chaleur,
 Que je prononce entre eux le choix que fait mon cœur ;
 Et que, par un arrêt qu'en face il me faut rendre,
 Je défende à l'un d'eux tous les soins qu'il peut prendre.
 Dites-moi si jamais cela se fait ainsi.

ÉLIANTE. N'allez point là-dessus me consulter ici ;
 Peut-être y pourriez-vous être mal adressée,
 Et je suis pour les gens qui disent leur pensée.

ORONTE. Madame, c'est en vain que vous vous défendez.

ALCESTE. Tous vos détours ici seront mal secondes

ORONTE. Il faut, il faut parler et lâcher la balance.

ALCESTE. Il ne faut que poursuivre à garder le silence.

ORONTE. Je ne veux qu'un seul mot pour finir nos débats.

ALCESTE. Et moi je vous entends si vous ne parlez pas.

SCÈNE IV.

ARSINOË, CÉLINÈNE, ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE,
ACASTE, CLITANDRE, ORONTE.

ACASTE à Célinène.

Madame, nous venons tous deux, sans vous déplaire,
Éclaircir avec vous une petite affaire.

CLITANDRE à Oronte et à Alceste.

Fort à propos, messieurs, vous vous trouvez ici,
Et vous êtes mêlés dans cette affaire aussi.

ARSINOË à Célinène.

Madame, vous serez surprise de ma vue,
Mais ce sont ces messieurs qui causent ma venue :
Tous deux ils m'ont trouvée et se sont plaint à moi
D'un trait à qui mon cœur ne sauroit prêter loi
J'ai du fond de votre âme une trop haute estime
Pour vous croire jamais capable d'un tel crime,
Mes yeux ont démenti leurs témoins les plus forts,
Et, l'amitié passant sur de petits discords,
J'ai bien voulu chez vous leur faire compagnie
Pour vous voir vous laver de cette calomnie.

ACASTE.

Oui, madame, voyons d'un esprit adouci
Comment vous vous prendrez à soutenir ceci.
Cette lettre par vous est écrite à Clitandre.

CLITANDRE. Vous avez pour Acaste écrit ce billet tendre.

ACASTE à Oronte et à Alceste

Messieurs, ces traits pour vous n'ont point d'obscurité,
Et je ne doute pas que sa civilité
À connaître sa main n'ait trop su vous instruire ;
Mais ceci vaut assez la peine de le lire.

« Vous êtes un étrange homme de condamner mon
» enjouement et de me reprocher que je n'ai jamais
» tant de joie que lorsque je ne suis pas avec vous.
» Il n'y a rien de plus injuste ; et si vous ne venez
» bien vite me demander pardon de cette offense, je
» ne vous la pardonnerai de ma vie. Notre grand
» flandrin de vicomte...

Il devrait être ici

» Notre grand flandrin de vicomte, par qui vous
» commencez vos plaintes, est un homme qui ne sau-
» roit me retenir ; et depuis que je l'ai vu, trois
» quarts d'heure durant, cracher dans un puits pour

» faire des ronds, je n'ai pu jamais prendre bonne
» opinion de lui. Pour le petit marquis...

C'est moi-même, messieurs, sans nulle vanité.

» Pour le petit marquis qui me tint hier longtemps
» la main, je trouve qu'il n'y a rien de si mince que
» toute sa personne; et ce sont de ces mérites qui
» n'ont que la cape et l'épée. Pour l'homme aux ru-
» bans verts...

(A Alceste) A vous le dé, monsieur.

» Pour l'homme aux rubans verts, il me divertit quel-
» quefois avec ses brusqueries et son chagrin bourru;
» mais il est cent moments où je le trouve le plus
» fâcheux du monde. Et pour l'homme à la veste...

(A Oronte) Voici votre paquet.

» Et pour l'homme à la veste, qui s'est jeté dans le
» bel esprit et veut être auteur malgré tout le monde,
» je ne puis me donner la peine d'écouter ce qu'il dit,
» et sa prose me fatigue autant que ses vers. Mettez-
» vous donc en tête que je ne me divertis pas toujours
» si bien que vous pensez; que je vous trouve à dire
» plus que je ne voudrois dans toutes les parties où
» l'on m'entraîne; et que c'est un merveilleux assai-
» sonnement aux plaisirs qu'on goûte que la présence
» des gens qu'on aime.

CLITANDRE. Me voici maintenant, moi.

» Votre Clitandre, dont vous me parlez et qui fait
» tant le doucereux, est le dernier des hommes pour
» qui j'aurois de l'amitié. Il est extravagant de se
» persuader qu'on l'aime, et vous l'êtes de croire
» qu'on ne vous aime pas. Changez, pour être rai-
» sonnable, vos sentiments contre les siens; et voyez-
» moi le plus que vous pourrez pour m'aider à porter
» le chagrin d'en être obsédée.

D'un fort beau caractère on voit là le modèle,
Madame, et vous savez comment cela s'appelle.
Il suffit. Nous allons, l'un et l'autre en tous lieux,
Montrer de votre cœur le portrait glorieux.
J'aurois de quoi vous dire, et belle est la matière;
Mais je ne vous tiens pas digne de ma colère;
Et je vous ferai voir que les petits marquis
Ont pour se consoler des cœurs de plus haut prix.

ACASTE.

SCÈNE V.

CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ARSINOË, ALCESTE, ORONTE,
PHILINTE.

ORONTE. Quoi! de cette façon je vois qu'on me déchire
Après tout ce qu'à moi je vous ai vu m'écrire!
Et votre cœur, paré de beaux semblants d'amour,
A tout le genre humain se promet tour à tour!
Allez! j'étois trop dupe et je vais ne plus l'être;
Vous me faites un bien, me faisant vous connoître.
J'y profite d'un cœur qu'ainsi vous me rendez,
Et trouve ma vengeance en ce que vous perdez.
(A Alceste.)
Monsieur, je ne fais plus d'obstacle à votre flamme,
Et vous pouvez conclure affaire avec madame.

SCÈNE VI.

CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ARSINOË, ALCESTE, PHILINTE

ARSINOË à Célimène.

Certes, voilà le trait du monde le plus noir,
Je ne m'en saurois taire et me sens emouvoir.
Voit-on des procédés qui soient pareils aux vôtres?
Je ne prends point de part aux intérêts des autres;
(Montrant Alceste)

Mais monsieur, que chez vous fixoit votre bonheur,
Un homme comme lui de mérite et d'honneur,
Et qui vous chérissoit avec idolâtrie,
Devoit-il..

ALCESTE.

Laissez-moi, madame, je vous prie,
Vider mes intérêts moi-même là-dessus,
Et ne vous chargez point de ces soins superflus.
Mon cœur a beau vous voir prendre ici sa querelle,
Il n'est point en état de payer ce grand zèle,
Et ce n'est pas à vous que je pourrai songer,
Si par un autre choix je songe à me venger.

ARSINOË.

Eh! croyez vous, monsieur, qu'on ait cette pensée,
Et que de vous avoir on soit tant presser?
Je vous trouve un esprit bien plein de vanité
Si de cette créance il peut s'être flatté.
Le rebut de madame est une marchandise
Dont on auroit grand tort d'être si fort eprise.
Détrompez-vous, de grâce, et portez-le moins haut.
Ce ne sont pas des gens comme moi qu'il vous faut,
Vous ferez bien enor de soupirer pour elle,
Et je brûle de voir une union si belle.

SCÈNE VII.

CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE à Célimène

Eh bien ! je me suis tu , malgré ce que je voi ,
Et j'ai laiss-é parler tout le monde avant moi.
Ai-je pris sur moi-même un assez long empire ,
Et puis-je maintenant?...

CÉLIMÈNE.

Oui , vous pouvez tout dire ;
Vous en êtes en droit , lorsque vous vous plaindrez ,
Et de me reprocher tout ce que vous voudrez .
J'ai tort , je le confesse , et mon âme confuse
Ne cherche à vous payer d'aucune vaine excuse .
J'ai des autres ici mépris-é le courroux ;
Mais je tombe d'accord de mon crime envers vous .
Votre ressentiment sans doute est raisonnable ;
Je sais combien je dois vous paroître coupable ,
Que toute chose dit que j'ai pu vous trahir ,
Et qu'enfin vous avez sujet de me haïr .
Fuyez-le , j'y consens .

ALCESTE.

Eh ! le puis-je , traîtresse ?
Puis-je ainsi triompher de toute ma tendresse ?
Et quoique avec ardeur je veuille vous haïr ,
Trouvé-je un cœur en moi tout prêt à m'obéir ?

(A Éliante et à Philinte .)

Vous voyez ce que peut une indigne tendresse ,
Et je vous fais tous deux témoins de ma faiblesse .
Mais , à vous dire vrai , ce n'est pas encor tout ,
Et vous allez me voir la pousser jusqu'au bout ,
Montrer que c'est à tort que sages on nous nomme ,
Et que dans tous les cœurs il est toujours de l'homme .

(A Célimène)

Oui , je veux bien , perfide , oublier vos forfaits ;
J'en saurai , dans mon âme , excuser tous les traits ,
Et me les couvrirai du nom d'une faiblesse
Où le vice du temps porte votre jeunesse ,
Pourvu que votre cœur veuille donner les mains
Au dessein que j'ai fait de fuir tous les humains ,
Et que dans mon desert où j'ai fait vœu de vivre ,
Vous soyez sans tarder résolue à me suivre .
C'est par là seulement que dans tous les esprits
Vous pouvez réparer le mal de vos écrits ,
Et qu'après cet éclat , qu'un noble cœur abhorre ,
Il peut m'être permis de vous aimer encore .

CÉLIMÈNE.

Moi , renoncer au monde avant que de vieillir ,
Et dans votre desert aller m'ensoleilir !

- ALCESTE.** Et s'il faut qu'à mes feux votre flamme réponde,
Que doit vous importer tout le reste du monde?
Vos désirs avec moi ne sont-ils pas contents?
- CÉLIMÈNE.** La solitude effraie une âme de vingt ans.
Je ne sens point la mienne assez grande, assez forte,
Pour me résoudre à prendre un dessein de la sorte.
Si le don de ma main peut contenter vos vœux,
Je pourrai me résoudre à serrer de tels nœuds;
Et l'hymen ..
- ALCESTE.** Non. Mon cœur à présent vous déteste,
Et ce refus lui seul fait plus que tout le reste.
Puisque vous n'êtes point, en des liens si doux,
Pour trouver tout en moi, comme moi tout en vous,
Allez, je vous refuse, et ce sensible outrage,
De vos indignes fers pour jamais me degage.

SCÈNE VIII.

ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE à Éliante

Madame, cent vertus ornent votre beauté,
Et je n'ai vu qu'en vous de la sincérité;
De vous depuis longtemps je fais un cas extrême;
Mais laissez-moi toujours vous estimer de même,
Et souffrez que mon cœur dans ses troubles divers,
Ne se présente point à l'honneur de vos fers;
Je m'en sens trop indigne, et commence à connoître
Que le ciel pour ce nœud ne m'avoit point fait naître;
Que ce seroit pour vous un hommage trop bas
Que le rebut d'un cœur qui ne vous valoit pas;
Et qu'enfin...

ÉLIANTE. Vous pouvez suivre cette pensée :

Ma main de se donner n'est pas embarrassée,
Et voilà votre ami, sans trop m'inquiéter,
Qui, si je l'en priois, la pourroit accepter.

PHILINTE. Ah! cet honneur, madame, est toute mon envie,
Et j'y sacrifierois et mon sang et ma vie.

ALCESTE. Pussiez-vous, pour goûter de vrais contentements,
L'un pour l'autre à jamais garder ces sentiments!
Trahi de toutes parts, accablé d'injustices,
Je vais sortir d'un gouffre où triomphent les vices,
Et chercher sur la terre un endroit écarté
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

PHILINTE. Allons, madame, allons employer toute chose
Pour rompre le dessein que son cœur se propose.

LE
MÉDECIN ~~MA~~ LGRE LUI,

COMÉDIE EN ~~TROIS~~ ACTES

1666

PERSONNAGES.

GÉRONTE, père de Lucinde
LUCINDE, fille de Gêronte.
LÉANDRE, amant de Lucinde
SGANARELLE, mari de Martine
MARTINE, femme de Sganarelle
M. ROBERT, voisin de Sganarelle.

VALÈRE, domestique de Gêronte.
LUCAS, mari de Jacqueline.
JACQUELINE, nourrice chez Gêronte
et femme de Lucas
THIBAUT, père de Perrin, }
PERRIN, } paysans

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une ~~scène~~

SCÈNE PREMIÈRE.

SGANARELLE, MARTINE.

SGANARELLE. Non, je te dis que je n'en veux rien faire, et que c'est à moi de parler et d'être le maître

MARTINE. Et je te dis, moi, que je veux que tu vives à ma fantaisie, et que je ne me suis point mariée avec toi pour souffrir tes fredaines.

SGANARELLE. Oh ! la grande fatigue que d'avoir une femme ! et qu'Aristote a bien raison quand il dit qu'une femme est pire qu'un démon !

MARTINE. Voyez un peu l'habile homme avec son benêt d'Aristote !

SGANARELLE. Oui, habile homme. Trouve-moi un faiseur de fagots qui sache comme moi raisonner des choses, qui ait servi six ans un fameux médecin et qui ait eu dans son jeune âge son rudiment par cœur.

- MARTINE.** Peste du fou siffé!
- SGANARELLE.** Peste de la carogne!
- MARTINE.** Que maudits soient l'heure et le jour où je m'avisa
d'aller dire oui!
- SGANARELLE.** Que maudit soit le bec cornu de notaire qui me fit
signer ma ruine!
- MARTINE.** C'est bien à toi, vraiment, à te plaindre de cette
affaire! Devrois-tu être un seul moment sans rendre
grâce au ciel de m'avoir pour ta femme? et méritois-
tu d'épouser une personne comme moi?
- SGANARELLE.** Il est vrai que tu me fis trop d'honneur, et que
j'eus lieu de me louer la première nuit de nos noces!
Eh! morbleu! ne me fais point parler là-dessus; je
dirois de certaines choses. .
- MARTINE.** Quoi? que dirois-tu?
- SGANARELLE.** Baste, laissons là ce chapitre. Il suffit que nous
savons ce que nous savons, et que tu fus bien heu-
reuse de me trouver.
- MARTINE.** Qu'appelles-tu bien heureuse de te trouver? Un
homme qui me réduit à l'hôpital; un débauché, un
traître, qui me mange tout ce que j'ai!
- SGANARELLE.** Tu as menti, j'en bois une partie.
- MARTINE.** Qui me vend pièce à pièce tout ce qui est dans le
logis!
- SGANARELLE.** C'est vivre de ménage.
- MARTINE.** Qui m'a ôté jusqu'au lit que j'avois!
- SGANARELLE.** Tu t'en lèveras plus matin.
- MARTINE.** Enfin, qui ne me laisse aucun meuble dans la
maison!
- SGANARELLE.** On en démenage plus aisément.
- MARTINE.** Et qui, du matin jusqu'au soir, ne fait que jouer
et que boire!
- SGANARELLE.** C'est pour ne me point ennuyer
- MARTINE.** Et que veux-tu, pendant ce temps, que je fasse
avec ma famille?
- SGANARELLE.** Tout ce qu'il te plaira.
- MARTINE.** J'ai quatre pauvres petits enfants sur les bras.
- SGANARELLE.** Mets-les à terre.
- MARTINE.** Qui demandent à toute heure du pain.
- SGANARELLE.** Donne-leur le fouet. Quand j'ai bien bu et bien
mangé, je veux que tout le monde soit soulé dans ma
maison.
- MARTINE.** Et tu prétends, ivrogne, que les choses aillent
toujours de même?
- SGANARELLE.** Ma femme, allons tout doucement, s'il vous plaît
- MARTINE.** Que j'endure éternellement tes insolences et tes
débauches?...

- SGANARELLE. Ne nous emportons point, ma femme.
 MARTINE. Et que je ne sache pas trouver moyen de te ranger à ton devoir?
 SGANARELLE. Ma femme, vous savez que je n'ai pas l'âme endurante, et que j'ai le bras assez bon.
 MARTINE. Je me moque de tes menaces.
 SGANARELLE. Ma petite femme, ma mie, votre peau vous demande à votre ordinaire.
 MARTINE. Je te montrerai bien que je ne te crains nullement.
 SGANARELLE. Ma chère moitié, vous avez envie de me dérober quelque chose.
 MARTINE. Crois-tu que je m'épouvante de tes paroles?
 SGANARELLE. Doux objet de mes vœux, je vous frotterai les oreilles.
 MARTINE. Ivrogne que tu es!
 SGANARELLE. Je vous battrai.
 MARTINE. Sac à vin!
 SGANARELLE. Je vous rosserai.
 MARTINE. Infâme!
 SGANARELLE. Je vous étrillerai.
 MARTINE. Traître! insolent! trompeur! lâche! coquin! pendard! gueux! belître! fripon! maraud! voleur!...
 SGANARELLE. Ah! vous en voulez donc? (Sganarelle prend un bâton et bat sa femme)
 MARTINE criant Ah! ah! ah! ah!
 SGANARELLE. Voilà le vrai moyen de vous apaiser.

SCÈNE II.

MONSIEUR ROBERT, SGANARELLE, MARTINE.

- M. ROBERT. Holà, holà, holà! Fi. Qu'est ceci? Quelle infamie! Peste soit le coquin, de battre ainsi sa femme!
 MARTINE à M. Robert. Et je veux qu'il me batte, moi.
 M. ROBERT. Ah! j'y consens de tout mon cœur.
 MARTINE. De quoi vous mêlez-vous?
 M. ROBERT. J'ai tort
 MARTINE. Est-ce là votre affaire?
 M. ROBERT. Vous avez raison.
 MARTINE. Voyez un peu cet impertinent, qui veut empêcher les maris de battre leurs femmes!
 M. ROBERT. Je me rétracte.
 MARTINE. Qu'avez-vous à voir là-dessus?
 M. ROBERT. Rien.
 MARTINE. Est-ce à vous d'y mettre le nez?
 M. ROBERT. Non.
 MARTINE. Mêlez-vous de vos affaires.
 M. ROBERT. Je ne dis plus mot.

MARTINE. Il me plaît d'être battue.
M. ROBERT. D'accord.
MARTINE. Ce n'est pas à vos dépens.
M. ROBERT. Il est vrai.
MARTINE. Et vous êtes un sot de venir vous fourrer où vous n'avez que faire. (Elle lui donne un soufflet)
M. ROBERT à Sganarelle Compère, je vous demande pardon de tout mon cœur. Faites, laissez, battez comme il faut votre femme; je vous aiderai si vous le voulez.
SGANARELLE. Il ne me plaît pas, moi
M. ROBERT. Ah! c'est une autre chose.
SGANARELLE. Je la veux battre, si je le veux; et ne la veux pas battre, si je ne le veux pas.
M. ROBERT. Fort bien
SGANARELLE. C'est ma femme, et non pas la vôtre.
M. ROBERT. Sans doute
SGANARELLE. Vous n'avez rien à me commander.
M. ROBERT. D'accord
SGANARELLE. Je n'ai que faire de votre aide
M. ROBERT. Très-volontiers
SGANARELLE. Et vous êtes un impertinent de vous ingérer des affaires d'autrui. Apprenez que Cicéron dit qu'entre l'arbre et le doigt il ne faut point mettre l'écorce. (Il bat M. Robert et le chasse.)

SCÈNE III.

SGANARELLE, MARTINE.

SGANARELLE. Oh! ça, faisons la paix tous deux. Touche là.
MARTINE. Oui, après m'avoir ainsi battue!
SGANARELLE. Cela n'est rien Touche.
MARTINE. Je ne veux pas.
SGANARELLE. Eh!
MARTINE. Non.
SGANARELLE. Ma petite femme.
MARTINE. Point.
SGANARELLE. Allons, te dis-je.
MARTINE. Je n'en ferai rien.
SGANARELLE. Viens, viens, viens.
MARTINE. Non. Je veux être en colère.
SGANARELLE. Fi! c'est une bagatelle. Allons! allons.
MARTINE. Laisse-moi là.
SGANARELLE. Touche, te dis-je.
MARTINE. Tu m'as trop maltraitée.
SGANARELLE. Eh bien! va, je te demande pardon; mets là ta main.
MARTINE. Je te pardonne; (bas, à part) mais tu le payeras.

SGANARILLE. Tu es une folle de prendre garde à cela. Ce sont petites choses qui sont de temps en temps nécessaires dans l'amitié; et cinq ou six coups de bâton entre gens qui s'aiment ne font que ragaillardir l'affection. Va, je m'en vais au bois, et je te promets aujourd'hui plus d'un cent de fagots.

SCÈNE IV.

MARTINE seule.

Va, quelque mine que je fasse, je n'oublierai pas mon ressentiment; et je brûle en moi-même de trouver les moyens de te punir des coups que tu me donnes. Je sais bien qu'une femme a toujours dans les mains de quoi se venger d'un mari, mais c'est une punition trop délicate pour mon pécché. Je veux une vengeance qui se fasse un peu mieux sentir; et ce n'est pas contentement pour l'injure que j'ai reçue.

SCÈNE V.

VALÈRE, LUCAS, MARTINE.

LUCAS à Valère sans voir Martine. Parguienne ! j'avons pris là tous deux une guêble de commission; et je ne sais pas, moi, ce que je pensons attraper.

VALÈRE à Lucas sans voir Martine. Que veux-tu, mon pauvre nourricier ? Il faut bien obéir à notre maître. Et puis nous avons intérêt, l'un et l'autre, à la santé de sa fille, notre maîtresse; et sans doute son mariage, différé par sa maladie, nous vaudra quelque récompense. Horace, qui est libéral, a bonne part aux prétentions qu'on peut avoir sur sa personne; et quoiqu'elle ait fait voir de l'amitié pour un certain Leandre, tu sais bien que son père n'a jamais voulu consentir à le recevoir pour son gendre.

MARTINE rêvant à part, se croyant seule. Ne puis-je point trouver quelque invention pour me venger ?

LUCAS à Valère. Mais quelle fantaisie s'est-il boutée là dans la tête, puisque les médecins y ont tous perdu leur latin ?

VALÈRE à Lucas. On trouve quelquefois, à force de chercher, ce qu'on ne trouve pas d'abord; et souvent, en de simples lieux...

MARTINE se croyant toujours seule. Oui, il faut que je m'en venge, à quelque prix que ce soit. Ces coups de bâton me reviennent au cœur, je ne les saurois digérer, et...
(Hurlant Valère et Lucas.) Ah ! messieurs, je vous de-

mande pardon ; je ne vous voyois pas, et cherchois dans ma tête quelque chose qui m'embarrasse.

VALÈRE.

Chacun a ses soins dans le monde ; et nous cherchons aussi ce que nous voudrions bien trouver.

MARTINE.

Seroit-ce quelque chose où je vous puisse aider ?

VALÈRE.

Cela se pourroit faire ; et nous tâchons de rencontrer quelque habile homme, quelque médecin particulier, qui pût donner quelque soulagement à la fille de notre maître, attequée d'une maladie qui lui a ôté tout d'un coup l'usage de la langue. Plusieurs médecins ont déjà épuisé toute leur science après elle ; mais on trouve, parfois, des gens avec des secrets admirables, de certains remèdes particuliers qui font, le plus souvent, ce que les autres n'ont su faire, et c'est là ce que nous cherchons.

MARTINE bas, à part.

Ah ! que le ciel m'inspire une admirable invention pour me venger de mon pendard ! (Haut.) Vous ne pouviez jamais vous mieux adresser pour rencontrer ce que vous cherchez ; et nous avons un homme, le plus merveilleux homme du monde, pour les maladies désespérées.

VALÈRE.

Et, de grâce, où pouvons-nous le rencontrer ?

MARTINE.

Vous le trouverez maintenant vers ce petit lieu que voilà, qui s'amuse à couper du bois.

LUCAS.

Un médecin qui coupe du bois !

VALÈRE.

Qui s'amuse à cueillir des simples, voulez-vous dire ?

MARTINE.

Non. C'est un homme extraordinaire qui se plaît à cela, fantasque, bizarre, quinquex, et que vous ne prendriez jamais pour ce qu'il est. Il va vêtu d'une façon extravagante, affecte quelquefois de paroître ignorant, tient sa science renfermée, et ne fait rien tant tous les jours que d'exercer les merveilleux talents qu'il a eus du ciel pour la médecine.

VALÈRE.

C'est une chose admirable que tous les grands hommes ont toujours du caprice, quelque petit grain de folie mêlé à leur science.

MARTINE.

La folie de celui-ci est plus grande qu'on ne peut croire, car elle va parfois jusqu'à vouloir être battu pour demeurer d'accord de sa capacité ; et je vous donne avis que vous n'en viendrez pas à bout, qu'il n'avouera jamais qu'il est médecin, s'il se le met en fantaisie, que vous ne preniez chacun un bâton et ne le réduisiez, à force de coups, à vous confesser à la fin ce qu'il vous cachera d'abord. C'est ainsi que nous en usons quand nous avons besoin de lui.

VALÈRE. Voilà une étrange folie !

MARTINE. Il est vrai ; mais , après , vous verrez qu'il fait des merveilles.

VALÈRE. Comment s'appelle-t-il ?

MARTINE. Il s'appelle Sganarelle, mais il est aisé à connoître : C'est un homme qui a une large barbe noire et qui porte une fraise avec un habit jaune et vert.

LUCAS. Un habit jaune et vert ! c'est donc le médecin des perroquets ?

VALÈRE. Mais est-il bien vrai qu'il soit si habile que vous le dites ?

MARTINE. Comment ! c'est un homme qui fait des miracles. Il y a six mois qu'une femme fut abandonnée de tous les autres médecins , on la tenoit morte il y avoit déjà six heures , et l'on se disposoit à l'ensevelir, lorsqu'on y fit venir de force l'homme dont nous parlons. Il lui mit, l'ayant vue, une petite goutte de je ne sais quoi dans la bouche, et, dans le même instant, elle se leva de son lit et se mit aussitôt à se promener dans sa chambre comme si de rien n'eût été.

LUCAS. Ah !

VALÈRE. Il falloit que ce fût quelque goutte d'or potable.

MARTINE. Cela pourroit bien être. Il n'y a que trois semaines encore qu'un jeune enfant de douze ans tomba du haut du clocher en bas, et se brisa, sur le pavé, la tête, les bras et les jambes. On n'y eut pas plutôt amené notre homme qu'il le frotta par tout le corps d'un certain onguent qu'il sait faire, et l'enfant aussitôt se leva sur ses pieds et courut jouer à la fossette.

LUCAS. Ah !

VALÈRE. Il faut que cet homme-là ait la médecine universelle.

MARTINE. Qui en doute ?

LUCAS. Tétique ! voilà justement l'homme qu'il nous faut. Allons vite le chercher.

VALÈRE. Nous vous remercions du plaisir que vous nous faites.

MARTINE. Mais souvenez-vous bien, au moins, de l'avertissement que je vous ai donné.

LUCAS. Eh ! morguette ! laissez-nous faire. S'il ne tient qu'à battre, la vache est à nous.

VALÈRE à Lucas. Nous sommes bien heureux d'avoir fait cette rencontre ; et j'en conçois, pour moi, la meilleure espérance du monde.

SCÈNE VI.

SGANARELLE, VALÈRE, LUCAS.

SGANARELLE chantant derrière le théâtre. *La, la, la.*

VALÈRE. J'entends quelqu'un qui chante et qui coupe du bois

SGANARELLE entrant sur le théâtre avec une bouteille à la main sans apercevoir Valère et Lucas. *La, la, la. . Ma foi, c'est assez travaillé pour boire un coup. Prenons un peu d'haleine. (Après avoir bu) Voilà du bois qui est salé comme tous les diables. (Il chante)*

*Qu'ils sont doux,
Bouteille jolie,
Qu'ils sont doux,
Vos petits glougloux !*

*Mais mon sort ferait bien des jaloux
Si vous étiez toujours remplie :
Ah ! bouteille, ma mie,
Pourquoi vous videz-vous ?*

Allons, morbleu ! il ne faut point engendrer de mélancolie.

VALÈRE bas à Lucas. Le voilà lui-même.

LUCAS bas à Valère. Je pense que vous dites vrai, et que j'avons bouté le nez dessus.

VALÈRE. Voyons de près.

SGANARELLE embrassant sa bouteille. *Ah ! ma petite friponne, que je t'aime, mon petit bouchon ! (Il chante)*
(Apercevant Valère et Lucas qui l'examinent, il baisse la voix.)

*Mais mon sort... ferait... bien des .. jaloux
Si...*

(Voyant qu'on l'examine de plus près.) *Que diable ! à qui en veulent ces gens-la ?*

VALÈRE à Lucas. C'est lui, assurément.

LUCAS à Valère. Le voilà tout craché comme on nous l'a défiguré. (Sganarelle pose la bouteille à terre, et Valère se baissant pour le saluer, comme il croit que c'est à dessein de la prendre, il la met de l'autre côté, Lucas faisant la même chose que Valère, Sganarelle reprend sa bouteille et la tient contre son estomac avec divers gestes qui font un jeu de théâtre.)

SGANARELLE à part. Ils consultent en me regardant. Quel dessein auroient-ils ?

VALÈRE. Monsieur, n'est-ce pas vous qui vous appelez Sganarelle ?

SGANARELLE. Eh ! Quoi ?

VALÈRE. Je vous demande si ce n'est pas vous qui se nomme Sganarelle ?

SGANARELLE se tournant vers Valère, puis vers Lucas Oui et non, selon ce que vous lui voulez.

VALÈRE. Nous ne voulons que lui faire toutes les civilités que nous pourrions.

SGANARELLE. En ce cas, c'est moi qui se nomme Sganarelle.

VALÈRE. Monsieur, nous sommes ravis de vous voir. On nous a adressés à vous pour ce que nous cherchons; et nous venons implorer votre aide dont nous avons besoin.

SGANARELLE. Si c'est quelque chose, messieurs, qui dépende de mon petit négoce, je suis tout prêt à vous rendre service.

VALÈRE. Monsieur, c'est trop de grâce que vous nous faites: mais, monsieur, couvrez-vous, s'il vous plaît; le soleil pourroit vous incommoder.

LUCAS. Monsieur, boutez dessus.

SGANARELLE à part. Voici des gens bien pleins de cérémonies. (Il se couvre.)

VALÈRE. Monsieur, il ne faut pas trouver étrange que nous venions à vous; les habiles gens sont toujours recherchés, et nous sommes instruits de votre capacité.

SGANARELLE. Il est vrai, messieurs, que je suis le premier homme du monde pour faire des sagots.

VALÈRE. Ah! monsieur!...

SGANARELLE. Je n'y épargne aucune chose, et les fais d'une façon qu'il n'y a rien à dire.

VALÈRE. Monsieur, ce n'est pas cela dont il est question.

SGANARELLE. Mais aussi je les vends cent dix sous le cent.

VALÈRE. Ne parlons point de cela, s'il vous plaît.

SGANARELLE. Je vous promets que je ne saurois les donner à moins.

VALÈRE. Monsieur, nous savons les choses.

SGANARELLE. Si vous savez les choses, vous savez que je les vends cela.

VALÈRE. Monsieur, c'est se moquer, que...

SGANARELLE. Je ne me moque point, je n'en puis rien rabattre.

VALÈRE. Parlons d'autre façon, de grâce.

SGANARELLE. Vous en pourrez trouver autre part à moins; il y a sagots et sagots; mais pour ceux que je fais...

VALÈRE. Eh! monsieur, laissons là ce discours.

SGANARELLE. Je vous jure que vous ne les auriez pas s'il s'en falloit un double.

VALÈRE. Eh! fi!

SGANARELLE. Non, en conscience, vous les payerez cela. Je vous parle sincèrement, et ne suis pas homme à surfaire.

VALÈRE. Faut-il, monsieur, qu'une personne comme vous s'amuse à ces grossières feintes, s'abaisse à parler de la sorte? qu'un homme si savant, un fameux méde-

cin comme vous êtes, veuille se déguiser aux yeux du monde, et tenir enterrés les beaux talents qu'il a ?

SGANARELLE à part. Il est fou.

VALÈRE. De grâce, monsieur, ne dissimulez point avec nous.

SGANARELLE. Comment ?

LUCAS. Tout ce tripotage ne sert de rien ; je savons ce que je savons.

SGANARELLE. Quoi donc ? Que me voulez-vous dire ? Pour qui me prenez-vous ?

VALÈRE. Pour ce que vous êtes, pour un grand médecin.

SGANARELLE. Medecin vous-même ; je ne le suis point, et je ne l'ai jamais été.

ALÈRE bas. Voilà sa folie qui le tient. (Haut) Monsieur, ne veuillez point nier les choses davantage ; et n'en venons point, s'il vous plaît, à de facheuses extrémités.

SGANARELLE. A quoi donc ?

VALÈRE. A de certaines choses dont nous serions marris.

SGANARELLE. Parbleu ! venez-en à tout ce qu'il vous plaira. Je ne suis point medecin, et ne sais ce que vous me voulez dire.

VALÈRE bas. Je vois bien qu'il faut se servir du remède. (Haut) Monsieur, encore un coup, je vous prie d'avouer ce que vous êtes.

LUCAS. Eh ! tétigué ! ne lantiponnez point davantage, et confessez à la franquette que v's êtes medecin.

SGANARELLE à part. J'enrage.

VALÈRE. A quoi bon nier ce qu'on sait ?

LUCAS. Pourquoi toutes ces finesses-là ? A quoi est-ce que ça vous sert ?

SGANARELLE. Messieurs, en un mot, autant qu'en deux mille, je vous dis que je ne suis point medecin.

VALÈRE. Vous n'êtes point medecin ?

SGANARELLE. Non.

LUCAS. V' n'êtes pas medecin ?

SGANARELLE. Non, vous dis-je.

VALÈRE. Puisque vous le voulez, il faut s'y résoudre. (Ils prennent chacun un bâton et le frappent.)

SGANARELLE. Ah ! ah ! ah ! messieurs, je suis tout ce qu'il vous plaira.

VALÈRE. Pourquoi, monsieur, nous obligez-vous à cette violence ?

LUCAS. A quoi bon nous bailler la peine de vous battre ?

VALÈRE. Je vous assure que j'en ai tous les regrets du monde.

LUCAS. Par ma signé ! j'en suis fâché franchement.

SGANARELLE. Que diable est ceci, messieurs ? De grâce, est-ce pour rire, ou si tous deux vous extravaguez, de vouloir que je sois medecin ?

VALÈRE. Quoi ! vous ne vous rendez pas encore, et vous vous défendez d'être médecin ?

SGANARELLE. Diable emporte si je le suis !

LUCAS. Il n'est pas vrai qu'ous sayez médecin ?

SGANARELLE. Non, la peste m'étouffe ! (Ils recommencent à le battre.) Ah ! ah ! Eh bien ! messieurs, oui, puisque vous le voulez, je suis médecin ; je suis médecin, apothicaire encore, si vous le trouvez bon. J'aime mieux consentir à tout que de me faire assommer.

VALÈRE. Ah ! voilà qui va bien, monsieur ; je suis ravi de vous voir raisonnable.

LUCAS. Vous me boulez la joie au cœur, quand je vous vois parler comme ça.

VALÈRE. Je vous demande pardon de toute mon âme.

LUCAS. Je vous demandons excuse de la liberté que j'avons prise.

SGANARELLE à part. Ouais ! seroit-ce bien moi qui me tromperois, et serois-je devenu médecin sans m'en être aperçu ?

VALÈRE. Monsieur, vous ne vous repentirez pas de nous montrer ce que vous êtes, et vous verrez assurément que vous en serez satisfait.

SGANARELLE. Mais, messieurs, dites-moi, ne vous trompez-vous point vous-mêmes ? Est-il bien assuré que je sois médecin ?

LUCAS. Oui, par ma signé !

SGANARELLE. Tout de bon ?

VALÈRE. Sans doute.

SGANARELLE. Diable emporte si je le sçavois !

VALÈRE. Comment ! vous êtes le plus habile médecin du monde.

SGANARELLE. Ah ! ah !

LUCAS. Un médecin qui a guéri je ne sais combien de malades.

SGANARELLE. Tudieu !

VALÈRE. Une femme étoit tenue pour morte il y avoit six heures ; elle étoit prête à ensevelir, lorsqu'avec une goutte de quelque chose vous la fîtes revenir et marcher d'abord par la chambre.

SGANARELLE. Peste !

LUCAS. Un petit enfant de douze ans se laissa choir du haut d'un clocher, de quoi il eut la tête, les jambes et les bras cassés, et vous, avec je ne sais quel onguent, vous fîtes qu'aussitôt il se releva sur ses pieds et s'en fut jouer à la fossette.

SGANARELLE. Diantre !

- VALÈRE.** Enfin, monsieur, vous aurez contentement avec nous, et vous gagnerez ce que vous voudrez en vous laissant conduire où nous prétendons vous mener.
- SGANARELLE.** Je gagnerai ce que je voudrai ?
- VALÈRE.** Oui
- SGANARELLE.** Ah ! je suis médecin sans contredit. Je l'avois oublié, mais je m'en ressouvrens. De quoi est-il question ? Où faut-il se transporter ?
- VALÈRE.** Nous vous conduirons. Il est question d'aller voir une fille qui a perdu la parole.
- SGANARELLE.** Ma foi ! je ne l'ai pas trouvée.
- VALÈRE** *bas à Lucas* Il aime à rire. *(A Sganarelle.)* Allons, monsieur.
- SGANARELLE.** Sans une robe de médecin ?
- VALÈRE.** Nous en prendrons une.
- SGANARELLE** *présentant sa bouteille à Valère* Tenez cela, vous : voilà où je mets mes juleps. *(Puis se tournant vers Lucas en crachant.)* Vous, marchez là-dessus, par ordonnance du médecin.
- LUCAS.** Palsanguenne ! voilà un médecin qui me plaît ; je pense qu'il réussira, car il est bouffon.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une chambre de la maison de Gêronte.

SCÈNE PREMIÈRE.

GÉRONTE, VALÈRE, LUCAS, JACQUELINE.

- VALÈRE.** Oui, monsieur, je crois que vous serez satisfait ; et nous vous avons amené le plus grand médecin du monde.
- LUCAS.** Oh ! morguenne ! il faut tirer l'échelle après cela ; et tous les autres ne sont pas d'ignes de li déchausser ses souliers.
- VALÈRE.** C'est un homme qui a fait des cures merveilleuses.
- LUCAS.** Qui a gari des gens qui étoient morts.
- VALÈRE.** Il est un peu capricieux, comme je vous ai dit, et parfois, il a des moments où son esprit s'échappe et ne paroît pas ce qu'il est.
- LUCAS.** Oui, il aime à bouffonner ; et l'an diroit parfois, ne v's en deplaise, qu'il a quelque petit coup de hache à la tête.
- VALÈRE.** Mais dans le fond, il est toute science ; et, bien souvent, il dit des choses tout à fait relevées.

LUCAS. Quand il s'y boute, il parle tout fin drait comme s'il lisoit dans un livre.

VALÈRE. Sa réputation s'est déjà répandue ici ; et tout le monde vient à lui.

GÉRONTE. Je meurs d'envie de le voir , faites-le-moi vite venir.

VALÈRE. Je vais le querir.

SCÈNE II.

GERONTE, JACQUELINE, LUCAS.

JACQUELINE. Par ma fi, monsieur, ceti-ci fera justement ce qu'ant fait les autres. Je pense que ce sera queussi queumi ; et la meilleure médeçaine que l'an pourroit bailler à votre fille, ce seroit, selon moi, un biau et bon mari pour qui alle eût de l'amiquié.

GÉRONTE. Ouais ! nourrice, ma mie, vous vous mêlez de bien des choses.

LUCAS. Taisez-vous, notre minagère Jacquelaine ; ce n'est pas à vous à bouter là votre nez

JACQUELINE. Je vous dis et vous douze que tous ces médecins n'y feront rian que de l'iau claire ; que votre fille a besoin d'autre chose que de la rhibarbe et de séné, et qu'un mari est un emplâtre qui garit tous les maux des filles.

GÉRONTE. Est-elle en état maintenant qu'on s'en voulût charger avec l'infirmité qu'elle a ? Et, lorsque j'ai été dans le dessein de la marier, ne s'est-elle pas opposée à mes volontés ?

JACQUELINE. Je le crois bian ; vous li vouhez bailler eun homme qu'alle n'aime point. Que ne preniais-vous ce monsieu Liandre, qui li touchoit au cœur ? Alle auroit été fort obreissante ; et je m'en vas gayer qu'il la prendroit, li, comme alle est, si vous la li vouillais donner.

GÉRONTE. Ce Léandre n'est pas ce qu'il lui faut ; il n'a pas du bien comme l'autre.

JACQUELINE. Il a eun oncle qui est si riche, dont il est hériqué.

GÉRONTE. Tous ces biens à venir me semblent autant de chansons. Il n'est rien tel que ce qu'on tient ; et l'on court grand risque de s'abuser lorsque l'on compte sur le bien qu'un autre vous garde. La mort n'a pas toujours les oreilles ouvertes aux vœux et aux prières de messieurs les héritiers ; et l'on a le temps d'avoir les dents longues lorsqu'on attend, pour vivre, le tropas de quelqu'un.

JACQUELINE. Enfin, j'ai toujours oui dire qu'en mariage, comme ail curs, contentement passe richesse. Les pères et les mères ant cette maudite coutume de demander

toujours : Qu'a-t-il ? et qu'a-t-elle ? Et le compère Pierre a marié sa fille Simonette au gros Thomas pour un quarquié de vaine qu'il avoit davantage que le jeune Robin, où elle avoit bouté son amitié ; et vlà que la pauvre creature en est devenue jaune comme un coing et n'a point profité tout depuis ce temps-là. C'est un bel exemple pour vous, monsieu. On n'a que son plaisir en ce monde ; et j'aimerois mieux hailler à ma fille eñn bon mari qui li fût agriable que toutes les rentes de la Biausse.

GÉRONTE. Peste ! madame la nourrice, comme vous dégoisez ! Taisez-vous, je vous prie ; vous prenez trop de soin, et vous échauffez votre lait.

LUCAS frappant à chaque phrase qu'il dit sur la poitrine de Gêronte Morgué ! tais-toi, t'es une impertinente. Monsieu n'a que faire de tes discours, et il sait ce qu'il a à faire. Mêle-toi de donner à teter à ton enfant, sans tant faire la raisonneuse. Monsieu est le père de sa fille, et il est bon et sage pour voir ce qu'il li faut.

GÉRONTE. Tout doux, oh' tout doux.

LUCAS frappant encore sur la poitrine de Gêronte Monsieu, je veux un peu la mortifier et li apprendre le respect qu'elle vous doit.

GÉRONTE. Oui. Mais ces gestes ne sont pas nécessaires.

SCÈNE III.

VALÈRE, SGANARELLE, GÉRONTE, LUCAS, JACQUELINE.

VALÈRE. Monsieur, préparez-vous. Voici notre medecin qui entre.

GÉRONTE à Sganarelle Monsieur, je suis ravi de vous voir chez moi, et nous avons grand besoin de vous.

SGANARELLE en robe de medecin, avec un chapeau des plus pointus. Hippocrate dit... que nous nous couvrons tous deux.

GÉRONTE. Hippocrate dit cela ?

SGANARELLE. Oui.

GÉRONTE. Dans quel chapitre, s'il vous plait ?

SGANARELLE. Dans son chapitre... des chapeaux.

GÉRONTE. Puisque Hippocrate le dit, il faut le faire.

SGANARELLE. Monsieur le medecin, ayant appris les merveilles choses..

GÉRONTE. A qui parlez-vous, de grâce ?

SGANARELLE. A vous.

GÉRONTE. Je ne suis pas medecin.

SGANARELLE. Vous n'êtes pas medecin ?

GÉRONTE. Non, vraiment.

SGANARELLE. Tout de bon ?

GÉRONTE. Tout de bon. (Sganarelle prend un bâton et frappe Gêronte.)

Ah! ah! ah!

SGANARELLE. Vous êtes médecin maintenant; je n'ai jamais eu d'autres licences.

GÉRONTE à Valère. Quel diable d'homme m'avez-vous là amené?

VALÈRE. Je vous ai bien dit que c'étoit un médecin goguenard.

GÉRONTE. Oui. Mais je l'enverrois promener avec ses goguenarderies.

LUCAS. Ne prenez pas garde à ça, monsieur; ce n'est que pour rire.

GÉRONTE. Cette raillerie ne me plaît pas.

SGANARELLE. Monsieur, je vous demande pardon de la liberté que j'ai prise.

GÉRONTE. Monsieur, je suis votre serviteur.

SGANARELLE. Je suis fâché...

GÉRONTE. Cela n'est rien.

SGANARELLE. Des coups de bâton...

GÉRONTE. Il n'y a pas de mal.

SGANARELLE. Que j'ai eu l'honneur de vous donner.

GÉRONTE. Ne parlons plus de cela. Monsieur, j'ai une fille qui est tombée dans une étrange maladie.

SGANARELLE. Je suis ravi, monsieur, que votre fille ait besoin de moi, et je souhaiterois de tout mon cœur que vous en eussiez besoin aussi, vous et toute votre famille, pour vous temoigner l'envie que j'ai de vous servir.

GÉRONTE. Je vous suis obligé de ces sentiments.

SGANARELLE. Je vous assure que c'est du meilleur de mon âme que je vous parle.

GÉRONTE. C'est trop d'honneur que vous me faites.

SGANARELLE. Comment s'appelle votre fille?

GÉRONTE. Lucinde.

SGANARELLE. Lucinde! Ah! beau nom à medicamenter Lucinde!

GÉRONTE. Je m'en vais voir un peu ce qu'elle fait.

SGANARELLE. Qui est cette grande femme-là?

GÉRONTE. C'est la nourrice d'un petit enfant que j'ai.

SCÈNE IV.

SGANARELLE, JACQUELINE, LUCAS.

SGANARELLE n part. Peste! le joli meuble que voilà! (Haut.) Ah! nourrice, charmante nourrice, ma médecine est la très-humble esclave de votre nourricerie, et je voudrois bien être le petit poupon fortuné qui tétât le lait de vos bonnes grâces. (Il lui porte la main sur le sein.) Tous

mes remèdes, toute ma science, toute ma capacité est à votre service, et ..

LUCAS Avec votre permission, monsieur le médecin, laissez là ma femme, je vous prie.

SGANARELLE. Quoi ! elle est votre femme ?

LUCAS. Oui.

SGANARELLE. Ah ! vraiment, je ne savais pas cela, et je m'en rejouis pour l'amour de l'un et de l'autre (Il fait semblant de vouloir embrasser Lucas et embrasse la nourrice.)

LUCAS tirant Sganarelle et se remettant entre lui et la femme. Tout doucement, s'il vous plaît

SGANARELLE. Je vous assure que je suis ravi que vous soyez unis ensemble. Je la félicite d'avoir un mari comme vous, et je vous félicite, vous, d'avoir une femme si belle, si sage et si bien faite comme elle est (Faisant encore semblant d'embrasser Lucas qui lui tend les bras, il passe dessous et embrasse encore la nourrice.)

LUCAS le tirant encore. Eh ! fatigué ! point tant de compliments, je vous supplie

SGANARELLE. Ne voulez-vous pas que je me rejouisse avec vous d'un si bel assemblage ?

LUCAS. Avec moi tant qu'il vous plaira, mais avec ma femme, très de saimonie

SGANARELLE. Je prends également part au bonheur de tous deux. Et si je vous embrasse pour vous témoigner ma joie, je l'embrasse de même pour lui en témoigner aussi.
(Il continue le même jeu.)

LUCAS le tirant pour la troisième fois. Ah ! fatigué ! monsieur le médecin, que de lantiponnages !

SCÈNE V

GÉRONTE, SGANARELLE, LUCAS, JACQUELINE.

GÉRONTE. Monsieur, voici tout à l'heure ma fille qu'on va vous amener

SGANARELLE. Je l'attends, monsieur, avec toute la médecine

GÉRONTE. Où est-elle ?

SGANARELLE se touchant le front. Là dedans

GÉRONTE. Fort bien.

SGANARELLE. Mais, comme je m'intéresse à toute votre famille, il faut que j'essaie un peu le lait de votre nourrice et que je visite son sein (Il s'approche de Jacqueline.)

LUCAS le tirant et lui faisant faire la pironette. Nannain, nannain, je n'avons que faire de ça

SGANARELLE. C'est l'office du médecin de voir les tétons des nourrices.

LUCAS. Il gnia office qui quienne, je sis votre sarviteur.
SGANARELLE. As-tu bien la hardiesse de t'opposer au médecin?
 Hors de là!

LUCAS. Je me moque de cela.

SGANARELLE on le regardant de travers. Je te donnerai la fièvre.

JACQUELINE prenant Lucas par le bras et lui faisant faire aussi la piroquette.
 Ote-toi de là aussi. Est-ce que je ne sis pas assez grande pour me défendre moi-même s'il me fait queuque chose qui ne soit pas à faire?

LUCAS, Je ne veux pas qu'il te tâte, moi.

SGANARELLE. Fi le vilain qui est jaloux de sa femme!

GÉRONTE. Voici ma fille.

SCÈNE VI.

LUCINDE, SGANARELLE, VALÈRE, LUCAS, JACQUELINE.

SGANARELLE. Est-ce là la malade?

GÉRONTE. Oui Je n'ai qu'elle de fille, et j'aurois tous les regrets du monde si elle venoit à mourir.

SGANARELLE Qu'elle s'en garde bien! Il ne faut pas qu'elle meure sans l'ordonnance du médecin.

GÉRONTE. Allons, un siège.

SGANARELLE assis entre Gêronte et Lucinde. Voilà une malade qui n'est pas tant degoutante, et je tiens qu'un homme bien sain s'en accommoderoit assez.

GÉRONTE. Vous l'avez fait rire, monsieur.

SGANARELLE. Tant mieux : lorsque le médecin fait rire le malade, c'est le meilleur signe du monde. (A Lucinde.) Eh bien! de quoi est-il question? Qu'avez-vous? Quel est le mal que vous sentez?

LUCINDE portant sa main à sa bouche, à sa tête et sous son menton Han, hi, hon, han

SGANARELLE. Eh! que dites-vous?

LUCINDE continue les mêmes gestes. Han, hi, hon, han, han, hi, hon.

SGANARELLE. Quoi?

LUCINDE. Han, hi, hon.

SGANARELLE. Han, hi, hon, han, ha. Je ne vous entends point.
 Quel diable de langage est-ce là?

GÉRONTE. Monsieur, c'est là sa maladie. Elle est devenue muette sans que jusqu'ici on en ait pu savoir la cause, et c'est un accident qui a fait reculer son mariage.

SGANARELLE. Et pourquoi?

GÉRONTE. Celui qu'elle doit épouser veut attendre sa guérison pour conclure les choses.

SGANARELLE. Et qui est ce sot-là, qui ne veut pas que sa femme soit muette? Plût à Dieu que la mienne eût cette maladie! je me garderois bien de la vouloir guérir.

- GÉRONTE. Enfin, monsieur, nous vous prions d'employer tous vos soins pour la soulager de son mal.
- SGANARELLE. Ah! ne vous mettez pas en peine. Dites-moi un peu, ce mal l'opprime-t-il beaucoup?
- GÉRONTE. Oui, monsieur.
- SGANARELLE. Tant mieux. Sent-elle de grandes douleurs?
- GÉRONTE. Fort grandes.
- SGANARELLE. C'est fort bien fait. Va-t-elle où vous savez?
- GÉRONTE. Oui.
- SGANARELLE. Copieusement?
- GÉRONTE. Je n'entends rien à cela.
- SGANARELLE. La matière est-elle louable?
- GÉRONTE. Je ne me connois pas à ces choses.
- SGANARELLE à Lucinde. Donnez-moi votre bras. (A Géronte) Voilà un pouls qui marque que votre fille est muette.
- GÉRONTE. Eh oui! monsieur, c'est là son mal; vous l'avez trouvé tout du premier coup.
- SGANARELLE. Ah! ah!
- JACQUILINE. Voyez comme il a deviné sa maladie!
- SGANARELLE. Nous autres grands medecins nous connoissons d'abord les choses. Un ignorant auroit été embarrassé et vous eût été dire: C'est ceci, c'est cela, mais moi je touche au but du premier coup, et je vous apprendra que votre fille est muette.
- GÉRONTE. Oui, mais je voudrais bien que vous me pussiez dire d'où cela vient.
- SGANARELLE. Il n'est rien de plus aisé. Cela vient de ce qu'elle a perdu la parole.
- GÉRONTE. Fort bien; mais la cause, s'il vous plaît, qui fait qu'elle a perdu la parole?
- SGANARELLE. Tous nos meilleurs auteurs vous diront que c'est l'empêchement de l'action de sa langue.
- GÉRONTE. Mais encore, vos sentiments sur cet empêchement de l'action de sa langue.
- SGANARELLE. Aristote là-dessus dit... de fort belles choses.
- GÉRONTE. Je le crois.
- SGANARELLE. Ah! c'étoit un grand homme.
- GÉRONTE. Sans doute.
- SGANARELLE. Grand homme tout à fait; (levant le bras depuis le coude) un homme qui étoit plus grand que moi de tout cela. Pour revenir donc à notre raisonnement, je tiens que cet empêchement de l'action de sa langue est causé par de certaines humeurs qu'entre nous autres savants nous appelons humeurs peccantes, c'est-à-dire, humeurs peccantes; d'autant que les vapeurs formées par les exhalaisons des influences

qui s'élèvent dans la région des maladies, venant... pour ainsi dire... à .. Entendez-vous le latin ?

GÉRONTE. En aucune façon.

SGANARELLE se levant brusquement. Vous n'entendez point le latin ?

GÉRONTE. Non.

SGANARELLE avec enthousiasme *Cabricias arci thuram, catalamus, singulariter, nominativo, hæc musa, la muse, bonus, bona, bonum Deus sanctus, est-ne oratio latina? Etiam, oui. Quare, pourquoi? Quia substantivo et adjectivum concordat in generi, numerum, et casus.*

GÉRONTE. Ah ! que n'ai-je étudié !

JACQUELINE. L'habile homme que voilà !

LUCAS. Oui, ça est si biau que je n'y entends goutte.

SGANARELLE. Or, ces vapeurs dont je vous parle venant à passer du côté gauche où est le foie au côté droit où est le cœur, il se trouve que le poumon, que nous appelons en latin *armyan*, ayant communication avec le cerveau, que nous nommons en grec *nasmus*, par le moyen de la veine cave, que nous appelons en hebreu *cubele*, rencontre en son chemin lesdites vapeurs qui remplissent les ventricules de l'omoplate ; et parce que lesdites vapeurs .. Comprenez bien ce raisonnement, je vous prie, et parce que lesdites vapeurs ont certaine malignité .. Écoutez bien ceci, je vous conjure.

GÉRONTE. Oui.

SGANARELLE. Ont une certaine malignité qui est causée... Soyez attentif, s'il vous plaît.

GÉRONTE. Je le suis.

SGANARELLE. Qui est causée par l'âcreté des humeurs engendrées dans la concavité du diaphragme, il arrive que ces vapeurs *Ossabandus, nequeis, naquer, potarium, quipsa milus* Voilà justement ce qui fait que votre fille est muette.

JACQUELINE. Ah ! que ça est bien dit, notre homme !

LUCAS. Que n'ai je la langue aussi bien pendue !

GÉRONTE. On ne peut pas mieux raisonner, sans doute. Il n'y a qu'une seule chose qui m'a choqué : c'est l'endroit du foie et du cœur Il me semble que vous les placez autrement qu'ils ne sont ; que le cœur est du côté gauche et le foie du côté droit.

SGANARELLE. Oui, cela étoit autrefois ainsi ; mais nous avons changé tout cela, et nous faisons maintenant la médecine d'une méthode toute nouvelle.

GÉRONTE. C'est ce que je ne savais pas, et je vous demande pardon de mon ignorance.

- SGANARELLE.** Il n'y a point de mal ; et vous n'êtes pas obligé d'être aussi habile que nous.
- GÉRONTE.** Assurément. Mais, monsieur, que croyez-vous qu'il faille faire à cette maladie ?
- SGANARELLE.** Ce que je crois qu'il faille faire ?
- GÉRONTE.** Oui.
- SGANARELLE.** Mon avis est qu'on la remette sur son lit et qu'on lui fasse prendre pour remède quantité de pain trempé dans du vin.
- GÉRONTE.** Pourquoi cela , monsieur ?
- SGANARELLE.** Parce qu'il y a dans le vin et le pain mêlés ensemble une vertu sympathique qui fait parler. Ne voyez-vous pas bien qu'on ne donne autre chose aux perroquets, et qu'ils apprennent à parler en mangeant de cela ?
- GÉRONTE.** Cela est vrai. Ah ! le grand homme ! Vite , quantité de pain et de vin.
- SGANARELLE.** Je reviendrai voir, sur le soir, en quel état elle sera.

SCÈNE VII.

GÉRONTE, SGANARELLE, JACQUELINE.

- SGANARELLE** à Jacqueline. Doucement, vous. (A Gêronte.) Monsieur, voilà une nourrice à laquelle il faut que je fasse quelques petits remèdes.
- JACQUELINE.** Qui ? moi ? Je me porte le mieux du monde.
- SGANARELLE.** Tant pis, nourrice, tant pis. Cette grande santé est à craindre, et il ne sera pas mauvais de vous faire quelque petite saignée amiable, de vous donner quelque petit clystère dulcifiant.
- GÉRONTE.** Mais, monsieur, voilà une mode que je ne comprends point. Pourquoi s'aller faire saigner quand on n'a point de maladie ?
- SGANARELLE.** Il n'importe, la mode en est salutaire ; et, comme on boit pour la soif à venir, il faut se faire aussi saigner pour la maladie à venir.
- JACQUELINE** en s'en allant. Ma fi, je me moque de ça, et je ne veux point faire de mon corps une boutique d'apothicaire.
- SGANARELLE.** Vous êtes rétive aux remèdes ; mais nous saurons vous soumettre à la raison.

SCÈNE VIII.

GÉRONTE, SGANARELLE.

- SGANARELLE.** Je vous donne le bonjour.
- GÉRONTE.** Attendez un peu , s'il vous plaît.
- SGANARELLE.** Que voulez-vous faire ?

GÉRONTE. Vous donner de l'argent, monsieur.
 SGANARELLE tendant sa main par derrière, tandis que Geron a ouvert sa bourse. Je n'en prendrai pas, monsieur.
 GÉRONTE. Monsieur.
 SGANARELLE. Point du tout.
 GÉRONTE. Un petit moment.
 SGANARELLE. En aucune façon.
 GÉRONTE. De grâce.
 SGANARELLE. Vous vous moquez.
 GÉRONTE. Voilà qui est fait.
 SGANARELLE. Je n'en ferai rien.
 GÉRONTE. Eh !
 SGANARELLE. Ce n'est pas l'argent qui me fait agir.
 GÉRONTE. Je le crois.
 SGANARELLE après avoir pris l'argent. Cela est-il de poids ?
 GÉRONTE. Oui, monsieur.
 SGANARELLE. Je ne suis pas un médecin mercenaire.
 GÉRONTE. Je le sais bien.
 SGANARELLE. L'intérêt ne me gouverne point.
 GÉRONTE. Je n'ai pas cette pensée.
 SGANARELLE seul, regardant l'argent qu'il a reçu. Ma foi ! cela ne va pas mal ; et pourvu que...

SCÈNE IX.

LÉANDRE, SGANARELLE.

LÉANDRE. Monsieur, il y a longtemps que je vous attends, et je viens implorer votre assistance.
 SGANARELLE lui tâtant le pouls. Voilà un pouls qui est fort mauvais.
 LÉANDRE. Je ne suis point malade, monsieur ; et ce n'est pas pour cela que je viens à vous.
 SGANARELLE. Si vous n'êtes pas malade, que diable ne le dites-vous donc ?
 LÉANDRE. Non. Pour vous dire la chose en deux mots, je m'appelle Léandre, qui suis amoureux de Lucinde que vous venez de visiter ; et comme par la mauvaise humeur de son père toute sorte d'accès m'est fermé auprès d'elle, je me hasarde à vous prier de vouloir servir mon amour, et de me donner lieu d'exécuter un stratagème que j'ai trouvé pour lui pouvoir dire deux mots d'où dépendent absolument mon bonheur et ma vie.
 SGANARELLE. Pour qui me prenez-vous ? Comment ! oser vous adresser à moi pour vous servir dans votre amour, et vouloir ravaler la dignité de médecin à des emplois de cette nature ?
 LÉANDRE. Monsieur, ne faites point de bruit.

SGANARELLE en le faisant reculer. J'en veux faire, moi. Vous êtes un impertinent.

LÉANDRE. Eh! monsieur, doucement.

SGANARELLE. Un malavié.

LÉANDRE. De grâce.

SGANARELLE. Je vous apprendrai que je ne suis point homme à cela, et que c'est une insolence extrême ..

LÉANDRE tirant une bourse. Monsieur...

SGANARELLE. De vouloir m'employer .. (Recevant la bourse, Je ne parle pas pour vous, car vous êtes honnête homme, et je serois ravi de vous rendre service. Mais il y a de certains impertinents au monde qui viennent prendre les gens pour ce qu'ils ne sont pas, et je vous avoue que cela me met en colère.

LÉANDRE. Je vous demande pardon, monsieur, de la liberté que .

SGANARELLE. Vous vous moquez De quoi est-il question ?

LÉANDRE. Vous saurez donc, monsieur, que cette maladie que vous voulez guerir est une feinte maladie. Les médecins ont raisonné là-dessus comme il faut, et ils n'ont pas manqué de dire que cela procédoit, qui du cerveau, qui des entrailles, qui de la rate, qui du foie, mais il est certain que l'amour en est la véritable cause, et que Lucinde n'a trouvé cette maladie que pour se délivrer d'un mariage dont elle étoit importunée. Mais, de crainte qu'on ne nous voie ensemble, retirons-nous d'ici, et je vous dirai en marchant ce que je souhaite de vous.

SGANARELLE. Allons, monsieur. Vous m'avez donné pour votre amour une tendresse qui n'est pas concevable, et j'y perdrai toute ma médecine, ou la malade cièvera, ou bien elle sera à vous.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un lieu voisin de la maison de Geronte

- - - -

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉANDRE, SGANARELLE.

LÉANDRE. Il me semble que je ne suis pas mal ainsi pour un apothicane, et comme le pere ne m'a guère vu, ce changement d'habit et de perruque est assez capable, je crois, de me déguiser à ses yeux.

SGANARELLE. Sans doute.

LÉANDRE. Tout ce que je souhaiterois seroit de savoir cinq ou six grands mots de medecine pour parer mon discours et me donner l'air d'habile homme.

SGANARELLE. Allez, allez, tout cela n'est pas nécessaire ; il suffit de l'habit, et je n'en sais pas plus que vous.

LÉANDRE. Comment ?

SGANARELLE. Diable emporte si j'entends rien en medecine ! Vous êtes honnête homme, et je veux bien me confier vous comme vous vous confiez à moi.

LÉANDRE. Quoi ! vous n'êtes pas effectivement ?

SGANARELLE. Non, vous dis-je, ils m'ont fait medecin malgré mes dents. Je ne m'étois jamais mêlé d'être si savant que cela, et toutes mes études n'ont été que jusqu'en sixième. Je ne sais point sur quoi cette imagination leur est venue, mais, quand j'ai vu qu'à toute force ils vouloient que je fusse medecin, je me suis résolu de l'être aux dépens de qui il appartiendra. Cependant vous ne sauriez croire comment l'erreur s'est répandue, et de quelle façon chacun est endiablé à me croire habile homme. On me vient chercher de tous les côtés, et si les choses vont toujours de même, je suis d'avis de m'en tenir toute ma vie à la medecine. Je trouve que c'est le métier le meilleur de tous, car, soit qu'on fasse bien ou soit qu'on fasse mal, on est toujours payé de même sorte. La méchante besogne ne retombe jamais sur notre dos, et nous taillons comme il nous plaît sur l'étoffe où nous travaillons. Un cordonnier, en faisant des souliers, ne sauroit gâter un morceau de cuir qu'il ne paye les pots cassés, mais ici l'on peut gâter un homme sans qu'il en coûte rien. Les beuvues ne sont point pour nous, et c'est toujours la faute de celui qui meurt. Enfin, le bon de cette profession est qu'il y a parmi les morts une honnêteté, une discretion la plus grande du monde, et jamais on n'en voit se plaindre du medecin qui l'a tue.

LÉANDRE. Il est vrai que les morts sont fort honnêtes gens sur cette matière.

SGANARELLE. voyant des hommes qui viennent à lui. Voilà des gens qui ont la mine de me venir consulter. (A Léandre.) Allez toujours m'attendre auprès du logis de votre maîtresse.

SCÈNE II.

THIBAUT, PERRIN, SGANARELLE.

Monsieur, je venons vous chercher, mon fils Perrin et moi.

SCANARELLE. Qu'y a-t-il ?

THIBAUT. Sa pauvre mère, qui a nom Parrette, est dans un lit malade il y a six mois.

SCANARELLE tendant la main comme pour recevoir de l'argent. Que voulez-vous que j'y fasse ?

THIBAUT. Je voudrions, monsieur, que vous nous baillissiez quelque petite drôlerie pour la guérir.

SCANARELLE. Il faut voir de quoi est-ce qu'elle est malade.

THIBAUT. Elle est malade d'hypocrisie, monsieur.

SCANARELLE. D'hypocrisie ?

THIBAUT. Oui, c'est-à-dire qu'elle est enflée partout ; et l'an dit que c'est quantité de seriosités qu'elle a dans le corps, et que son foie, son ventre ou sa rate, comme vous voudrais l'appeler, au lieu de faire du sang, ne fait plus que de l'eau. Elle a, de deux jours l'un, la fièvre quotiguienne avec des lassitudes et des douleurs dans les muscles des jambes. On entend dans sa gorge des fleumes qui sont tout prêts à l'étouffer, et parfois il lui prend des syncopes et des conversions que je crayons qu'elle est passec. J'avons dans notre ville un apothicaire, révérence parler, qui li a donné je ne sais combien d'histoires, il m'en coûte plus d'une douzaine de bons ecus en lavements, ne v's en deplaise, en apostumes, qu'on li a fait prendre, en infections de jacinthes et en portions cordales. Mais tout ça, comme dit l'autre, n'a été que de l'onguent mitou-mitaine. Il veloit li bailler d'une certaine drogue que l'on appelle du vin amétile ; mais j'ai-z-eu peur franchement que ça l'envoyât à patres ; et l'an dit que ces gros médecins tuont je ne sais combien de monde avec cette invention-là.

SCANARELLE tendant toujours la main. Venons au fait, mon ami, venons au fait.

THIBAUT. Le fait est, monsieur, que je venons vous prier de nous dire ce qu'il faut que je fassions.

SCANARELLE. Je ne vous entends point du tout.

FERRIN. Monsieur, ma mère est malade, et v'là deux écus que je vous apportons pour nous bailler quelque remède.

SCANARELLE. Ah ! je vous entends, vous. Voilà un garçon qui parle clairement, et qui s'explique comme il faut. Vous dites que votre mère est malade d'hydropisie, qu'elle est enflée par tout le corps ; qu'elle a la fièvre avec des douleurs dans les jambes, et qu'il lui prend parfois des syncopes et des convulsions, c'est-à-dire des évanouissements.

FERRIN. Eh ! oui, monsieur, c'est justement ça.

SGANARELLE. J'ai compris d'abord vos paroles. Vous avez un père qui ne sait ce qu'il dit. Maintenant vous me demandez un remède ?

PERRIN. Oui, monsieu.

SGANARELLE. Un remède pour la guérir ?

PERRIN. C'est comme je l'entendons.

SGANARELLE. Tenez, voilà un morceau de fromage qu'il faut que vous lui fassiez prendre.

PERRIN. Du fromage, monsieu ?

SGANARELLE. Oui, c'est un fromage préparé, où il entre de l'or, du corail et des perles, et quantité d'autres choses précieuses.

PERRIN. Monsieu, je vous sommes bien obligés, et j'allons li faire prendre cela tout à l'heure.

SGANARELLE. Allez. Si elle meurt, ne manquez pas de la faire enterrer du mieux que vous pourrez.

SCÈNE III.

(Le théâtre change et représente, comme au second acte, une chambre de la maison de Gieronte.)

JACQUELINE, SGANARELLE, LUCAS dans le fond du théâtre

SGANARELLE. Voici la belle nourrice. Ah ! nourrice de mon cœur, je suis ravi de cette rencontre, et votre rue est la rhubarbe, la casse et le séné qui purgent toute la mélancolie de mon âme.

JACQUELINE. Par ma figue, monsieu le médecin, ça est trop bian dit pour moi, et je n'entends rian à tout votre latin.

SGANARELLE. Devenez malade, nourrice, je vous prie, devenez malade pour l'amour de moi. J'aurois toutes les joies du monde de vous guérir.

JACQUELINE. Je sis votre servante ; j'aime bian mieux qu'an ne me garisse pas.

SGANARELLE. Que je vous plains, belle nourrice, d'avoir un mari jaloux et fâcheux comme celui que vous avez !

JACQUELINE. Que velez-vous, monsieu ? C'est pour la pénitence de mes fautes, et là où la chèvre est liée, il faut bian qu'alle y broute.

SGANARELLE. Comment ! un rustre comme cela ! Un homme qui vous observe toujours et ne veut pas que personne vous parle !

JACQUELINE. Hélas ! vous n'avez rian vu encore, et ce n'est qu'un petit échantillon de sa mauvaise humeur.

SGANARELLE. Est-il possible ? et qu'un homme ait l'âme assez basse pour maltraiter une personne comme vous ?

Ah ! que j'en sais, belle nourrice, et qui ne sont pas loin d'ici, qui se tiendroient heureux de baiser seulement les petits bouts de vos petons. Pourquoi faut-il qu'une personne si bien faite soit tombée en de pareilles mains, et qu'un franc animal, un brutal, un stupide, un sot Pardonnez-moi, nourrice, si je parle ainsi de votre mari

JACQUELINE — Oh ! monsieur, je sçais bien qu'il mérite tous ces noms-là

SGANARELLE — Oui, sans doute, nourrice, il les mérite, et il mériteroit encore que vous lui missiez quelque chose sur la tête pour le punir des soupçons qu'il a

JACQUELINE — Il est bien vrai que si je n'avois devant les yeux que son intérêt, il pourroit m'obliger à quelque chose

SGANARELLE — Ma foi ! vous ne leriez pas mal de voir venir de lui avec quelqu'un. C'est un homme, je vous le dis, qui mérite bien cela, et si j'étais son zézameux, elle nourrice, pour être choisi pour

(Dans le temps qu'o Sganarelle tend les bras pour embrasser Jacqueline, Lucas prend sa tête qu'il lui met entre eux deux. Sganarelle et Jacqueline regardent Lucas, et sortent chacun de leur côté.)

SCENE IV

GERONTE, LUCAS

GERONTE — Hola ! Lucas, n'as-tu point vu ici notre médecin ?

LUCAS — Et oui, de par tous les diables, je l'ai vu, et ma femme aussi

GERONTE — Ou est-ce donc qu'il peut être ?

LUCAS — Je ne sçais, mais je voulois qu'il fut à tous les guébès !

GERONTE — Va-t'en voir un peu ce que fait ma fille

SCENE V

SGANARELLE, L'ANDRÉ, GERONTE

GERONTE — Ah ! monsieur, je demandois où vous étiez

SGANARELLE — Je m'étois amusé dans votre cour à expulser le superflu de la boisson. Comment se porte le malade ?

GERONTE — Un peu plus mal depuis votre remède

SGANARELLE — Tant mieux. C'est signe qu'il opère

GERONTE — Oui, mais en opérant je crains qu'il ne l'étouffe

SGANARELLE — Ne vous mettez pas en peine, j'ai des remèdes qui se moquent de tout, et je l'attends à l'agonie

GERONTE montrant Léandre — Qui est cet homme-là que vous amenez ?

SGANARILLE faisant des signes avec la main pour montrer que c'est un apothicaire. C'est...

GÉRONTE Quoi ?

SGANARILLE Celui...

GÉRONTE Eh ?

SGANARILLE Qui .

GÉRONTE Je vous entends.

SGANARILLE. Votre fille en aura besoin.

SCÈNE VI.

LUCINDE, GÉRONTE, LÉANDRE, JACQUILINE,
SGANARILLE.

JACQUILINE Monsieur, v'la votre fille qui veut un peu marcher.

SGANARILLE Cela lui fera du bien. Allez-vous-en, monsieur l'apothicaire, tâtez un peu son pouls, afin que je raisonne tantôt avec vous de sa maladie. Sganarelle tire Gêronte dans un coin du théâtre et lui passe un bras sur les épaules pour l'empêcher de tourner la tête et de le contredire (à Lucinde) Monsieur, c'est une grande et subtile question entre les docteurs de savoir si les femmes sont plus faciles à guérir que les hommes. Je vous prie d'écouter ceci, s'il vous plaît. Les uns disent que non, les autres disent que oui ; et moi je dis que oui et non, d'autant que l'incongruité des humeurs opaques qui se rencontrent au tempérament naturel des femmes étant cause que la partie brutale veut toujours prendre empire sur la sensitive, on voit que l'inégalité de leurs opinions dépend du mouvement oblique du cercle de la lune, et comme le soleil, qui darde ses rayons sur la concavité de la terre, trouve .

LUCINDE à Léandre. Non, je ne suis point du tout capable de changer de sentiment.

GÉRONTE Voilà ma fille qui parle ! O grande vertu du remède ! O admirable médecin ! Que je vous suis obligé, monsieur, de cette guérison merveilleuse ! et que puis-je faire pour vous après un tel service ?

SGANARELLA se promenant sur le théâtre et secouant avec son chapeau. Voilà une maladie qui m'a donné bien de la peine !

LUCINDE. Oui, mon père, j'ai recouvré la parole, mais je l'ai recouvrée pour vous dire que je n'aurai jamais d'autre époux que Léandre, et que c'est inutilement que vous voulez me donner Horace.

GÉRONTE. Mais .

- LUCINDE. Rien n'est capable d'ébranler la résolution que j'ai prise.
- GÉRONTE. Quoi ?...
- LUCINDE. Vous m'opposerez en vain de belles raisons.
- GÉRONTE. Si...
- LUCINDE. Tous vos discours ne serviront de rien.
- GÉRONTE. Je...
- LUCINDE. C'est une chose où je suis déterminée.
- GÉRONTE. Mais...
- LUCINDE. Il n'est puissance paternelle qui me puisse obliger à me marier malgré moi.
- GÉRONTE. J'ai...
- LUCINDE. Vous avez beau faire tous vos efforts.
- GÉRONTE. Il...
- LUCINDE. Mon cœur ne sauroit se soumettre à cette tyrannie.
- GÉRONTE. La...
- LUCINDE. Et je me jetterai plutôt dans un couvent que d'épouser un homme que je n'aime point.
- GÉRONTE. Mais...
- LUCINDE avec vivacité. Non. En aucune façon. Point d'affaires. Vous perdez le temps. Je n'en ferai rien. Cela est résolu.
- GÉRONTE. Ah ! quelle impétuosité de paroles ! Il n'y a pas moyen d'y résister. (A Sganarelle) Monsieur, je vous prie de la faire redevenir muette.
- SGANARELLE. C'est une chose qui m'est impossible. Tout ce que je puis faire pour votre service est de vous rendre sourd si vous voulez.
- GÉRONTE. Je vous remercie. (A Lucinde) Penses-tu donc ?
- LUCINDE. Non, toutes vos raisons ne gagneront rien sur mon âme.
- GÉRONTE. Tu épouseras Horace dès ce soir.
- LUCINDE. J'épouserai plutôt la mort.
- SGANARELLE à GÉRONTE. Mon Dieu ! arrêtez-vous ; laissez-moi médiocrement cette affaire. C'est une maladie qui la tient, et je sais le remède qu'il faut y apporter.
- GÉRONTE. Serait-il possible, monsieur, que vous pussiez aussi guérir cette maladie d'esprit ?
- SGANARELLE. Oui, laissez-moi faire, j'ai des remèdes pour tout, et notre apothicaire nous servira pour cette cure. (A Lucinde) Un mot. Vous voyez que l'ardeur qu'elle a pour ce Léandre est tout à fait contraire aux volontés du père, qu'il n'y a point de temps à perdre, que les humeurs sont fort aigries, et qu'il est nécessaire de trouver promptement un remède à ce mal,

qui pourroit empirer par le retardement. Pour moi, je n'en vois qu'un seul, qui est une prise de fuite purgative que vous mêlerez comme il faut avec deux dragmes de matrimonium en pilules. Peut-être sera-t-elle quelque difficulté à prendre ce remède ; mais comme vous êtes habile homme dans votre métier, c'est à vous de l'y résoudre, et de lui faire avaler la chose du mieux que vous pourrez. Allez-vous-en lui faire faire un petit tour de jardin afin de préparer les humeurs, tandis que j'entretiendrai ici son père ; mais surtout ne perdez point de temps. Au remède, vite, au remède spécifique !

SCÈNE VII.

GÉRONTE, SGANARELLE.

GÉRONTE. Quelles drogues, monsieur, sont celles que vous venez de dire ? Il me semble que je ne les ai jamais eues nommer.

SGANARELLE. Ce sont drogues dont on se sert dans les nécessités urgentes.

GÉRONTE. Avez-vous jamais vu une insolence pareille à la sienne ?

SGANARELLE. Les filles sont quelquefois un peu têtues.

GÉRONTE. Vous ne sauriez croire comme elle est affolée de ce Leandre.

SGANARELLE. La chaleur du sang fait cela dans les jeunes esprits.

GÉRONTE. Pour moi, dès que j'ai eu decouvert la violence de cet amour, j'ai su tenir toujours ma fille renfermée.

SGANARELLE. Vous avez fait sagement.

GÉRONTE. Et j'ai bien empêché qu'ils n'aient eu communication ensemble.

SGANARELLE. Fort bien.

GÉRONTE. Il seroit arrivé quelque folie si j'avois souffert qu'ils se fussent vus.

SGANARELLE. Sans doute.

GÉRONTE. Et je crois qu'elle auroit été fille à s'en aller avec lui.

SGANARELLE. C'est prudemment raisonné.

GÉRONTE. On m'avertit qu'il fait tous ses efforts pour lui parler.

SGANARELLE. Quel drôle !

GÉRONTE. Mais il perdra son temps.

SGANARELLE. Ah ! ah !

GÉRONTE. Et j'empêcherai bien qu'il ne la voie.

SGANARELLE. Il n'a pas affaire à un sot, et vous savez des rubriques qu'il ne sait pas. Plus fin que vous n'est pas bête.

SCÈNE VIII.

LUCAS, GÉRONTE, SGANARELLE.

LUCAS. Ah! palsanguenne, monsieu, vaici bian du tular-marre; votre fille s'en est ensuie avec son Liandre. C'étoit lui qui étoit l'apothicaire, et vlà monsieu le medecin qui a fait cette belle operation-là.

GÉRONTE. Comment! M'assassiner de la façon! Alors, un commissaire, et qu'on empêche qu'il ne sorte. Ah! traître! je vous ferai punir par la justice.

LUCAS. Ah! par ma fi, monsieu le medecin, vous serez pendu; ne bougez de là seulement.

SCÈNE IX.

MARTINE, SGANARELLE, LUCAS.

MARTINE à Lucas. Ah! mon Dieu! que j'ai eu de peine à trouver ce logis! Dites-moi un peu des nouvelles du medecin que je vous ai donné.

LUCAS. Le vlà qui va être pendu.

MARTINE. Quoi! mon mari pendu! Hélas! et qu'a-t-il fait pour cela?

LUCAS. Il a fait enlever la fille de notre maître.

MARTINE. Hélas! mon cher mari, est-il bien vrai qu'on te va pendre?

SGANARELLE. Tu vois. Ah!

MARTINE. Faut-il que tu te laisses mourir en présence de tant de gens?

SGANARELLE. Que veux-tu que j'y fasse?

MARTINE. Encore, si tu avois achevé de couper notre bois, je prendrais quelque consolation.

SGANARELLE. Retire-toi de là, tu me fends le cœur

MARTINE. Non; je veux demeurer pour t'encourager à la mort, et je ne te quitterai point que je ne t'aie vu pendu.

SGANARELLE. Ah!

SCÈNE X.

GÉRONTE, SGANARELLE, MARTINE.

GÉRONTE à Sganarelle. Le commissaire viendra bientôt, et l'on s'en va vous mettre en un lieu où l'on me répondra de vous.

SGANARELLE à genoux. Hélas! cela ne se peut-il point changer en quelques coups de bâton?

GÉRONTE. Non, non, la justice en ordonnera. Mais, que vois-je?

SCÈNE XI.

GÉRONTE, LÉANDRE, LUCINDE, SGANARELLE, LUCAS, MARTINE.

LÉANDRE. Monsieur, je viens faire paroître Léandre à vos yeux et remettre Lucinde en votre pouvoir. Nous avons eu dessein de prendre la fuite nous deux et de nous aller marier ensemble; mais cette entreprise a fait place à un procédé plus honnête. Je ne pretends point vous voler votre fille, et ce n'est que de votre main que je veux la recevoir. Ce que je vous dirai, monsieur, c'est que je viens tout à l'heure de recevoir des lettres par où j'apprends que mon oncle est mort et que je suis héritier de tous ses biens.

GÉRONTE. Monsieur, votre vertu m'est tout à fait considérable, et je vous donne ma fille avec la plus grande joie du monde.

SGANARELLE à part. La medecine l'a échappe belle !

MARTINE. Puisque tu ne seras point pendu, rends-moi grâce d'être medecin; car c'est moi qui t'ai procure cet honneur.

SGANARELLE. Oui, c'est toi qui m'as procuré je ne sais combien de coups de bâton?

LÉANDRE à Sganarelle. L'effet en est trop beau pour en garder du ressentiment.

SGANARELLE. Soit (A Martine) Je te pardonne ces coups de bâton en faveur de la dignité où tu m'as élevé; mais prépare-toi désormais à vivre dans un grand respect avec un homme de ma conséquence, et songe que la colère d'un medecin est plus à craindre qu'on ne peut croire.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME

Molière, par M. Sainte-Beuve.	4
L'Étourdî, ou les Contre Temps	43
Le Dépit Amoureux.	400
Les Précieuses Ridicules.	450
Sganarelle, ou le Cocu imaginaire	472
Don Garcie de Navarre, ou le Prince Joux.	492
L'École des Mâis.	239
Les Fâcheux.	272
L'École des Femmes.	300
La Critique de l'École des Femmes.	353
L'Impromptu de Versailles.	376
Le Mariage Forcé.	398
Don Juan, ou le Festin de Pierre.	418
L'Amour médecin	467
Le Misanthrope.	499
Le Médecin malgré lui	536

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 992-98.

LE SICILIEN

OU

L'AMOUR PEINTRE

COMÉDIE-BALLET EN UN ACTE.

1667

PERSONNAGES.

PERSONNAGES DE LA COMÉDIE

DON PÈDRE, gentilhomme sicilien

ADRASTE, gentilhomme français,
amant d'Isidore

ISIDORE, Grecque, esclave de don
Pèdre.

ZAÏDE, jeune esclave.

UN SÉNATEUR.

HALI, Turc, esclave d'Adraste
DEUX LAQUAIS

PERSONNAGES DU BALLET

MUSICIENS.

ESCLAVE chantant.

ESCLAVES dansants.

MAURES et **MAURESQUES** dansants.

SCÈNE PREMIÈRE.

HALI, MUSICIENS.

HALI aux musiciens Chut N'avancez pas davantage, et demeurez
dans cet endroit jusqu'à ce que je vous appelle.

SCÈNE II.

HALI seul.

Il fait noir comme dans un four. Le ciel s'est habillé ce soir en Scramouche, et je ne vois pas une étoile qui montre le bout de son nez. Sotte condition que celle d'un esclave, de ne vivre jamais pour soi et d'être toujours tout entier aux passions d'un maître, de n'être réglé que par ses humeurs, et de se voir réduit à faire ses propres affaires de tous les soucis qu'il peut prendre ! Le mien me fait ici épouser ses inquiétudes, et, parce qu'il est amoureux, il faut que nuit et jour je n'aie aucun repos. Mais voici des flambeaux, et sans doute c'est lui.

SCÈNE III.

ADRASTE, DEUX LAQUAIS portant chacun un flambeau. **HALI.**

ADRASTE. Est-ce toi, Hali ?

HALI. Et qui pourroit-ce être que moi ? A ces heures de nuit, hors vous et moi, monsieur, je ne crois pas que personne s'avise de courir maintenant les rues.

ADRASTE. Aussi ne crois-je pas qu'on puisse voir personne qui sente dans son cœur la peine que je sens. Car enfin, ce n'est rien d'avoir à combattre l'indifférence ou les rigueurs d'une beauté qu'on aime, on a toujours au moins le plaisir de la plainte et la liberté des soupirs ; mais ne pouvoir trouver aucune occasion de parler à ce qu'on adore, ne pouvoir savoir d'une belle si l'amour qu'inspirent ses yeux est pour lui plaire ou lui déplaire, c'est la plus lâcheuse, à mon gré, de toutes les inquiétudes ; et c'est où me réduit l'incommode jaloux qui veille, avec tant de souci, sur ma charmante Grecque, et ne fait pas un pas sans la traîner à ses côtes.

HALI. Mais il est en amour plusieurs façons de se parler ; et il me semble, à moi, que vos yeux et les siens depuis près de deux mois se sont dit bien des choses.

ADRASTE. Il est vrai qu'elle et moi souvent nous nous sommes parlé des yeux ; mais comment reconnoître que, chacun de notre côté, nous ayons comme il faut expliqué ce langage ? Et que sais-je, après tout, si elle entend bien tout ce que mes regards lui disent, et si les siens me disent ce que je crois parfois entendre ?

HALI. Il faut chercher quelque moyen de se parler d'autre manière.

ADRASTE. As-tu là tes musiciens ?

HALI. Oui.

ADRASTE. Fais-les approcher. (Seul.) Je veux jusques au jour les faire ici chanter, et voir si leur musique n'obligera point cette belle à paroître à quelque fenêtre.

SCÈNE IV.

ADRASTE, HALI, MUSIENS.

HALI. Les voici. Que chanteront-ils ?

ADRASTE. Ce qu'ils jugeront de meilleur.

HALI. Il faut qu'ils chantent un trio qu'ils me chanteront l'autre jour.

ADRASTE. Non. Ce n'est pas ce qu'il me faut.

- HALI.** Ah ! monsieur, c'est du beau bécarre.
ADRASTE. Que diantre veux-tu dire avec ton beau bécarre ?
HALI. Monsieur, je tiens pour le bécarre. Vous savez que je m'y connois. Le bécarre me charme ; hors du bécarre, plus de salut en harmonie. Écoutez un peu ce trio.
- ADRASTE.** Non. Je veux quelque chose de tendre et de passionné, quelque chose qui m'entretienne dans une douce rêverie.
- HALI.** Je vois bien que vous êtes pour le bémol ; mais il y a moyen de nous contenter l'un et l'autre. Il faut qu'ils vous chantent une certaine scène d'une petite comédie que je leur ai vu essayer. Ce sont deux bergers amoureux, tout remplis de langueur, qui, sur bémol, viennent séparément faire leurs plaintes dans un bois, puis se decouvrent l'un à l'autre la cruauté de leurs maîtresses ; et là-dessus vient un berger joyeux avec un bécarre admirable, qui se moque de leur foiblesse.
- ADRASTE.** J'y consens. Voyons ce que c'est.
HALI. Voici tout juste un lieu propre à servir de scène, et voilà deux flambeaux pour éclairer la comédie.
ADRASTE. Place-toi contre ce logis, afin qu'au moindre bruit que l'on fera dedans je fasse cacher les lumières.

FRAGMENT DE COMÉDIE

Chanté et accompagné par les musiciens qu'Hali a amenés.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILÈNE, TIRCIS.

PREMIER MUSICIEN représentant Philène

Si, du triste recit de mon inquiétude,
 Je trouble le repos de votre solitude,
 Rochers, ne soyez point lâches ;
 Quand vous saurez l'excès de mes peines secrètes,
 Tout rochers que vous êtes,
 Vous en serez touchés.

DEUXIÈME MUSICIEN représentant Tircis

Les oiseaux rejouis, dès que le jour s'avance,
 Recommencent leurs chants dans ces vastes forêts ;
 Et moi j'y recommence
 Mes soupirs languissans et mes tristes regrets.

PHILÈNE. Ah ! mon cher Philène.
TIRCIS. Ah ! mon cher Tircis.
PHILÈNE. Que je sens de peine !
TIRCIS. Que j'ai de soucis !

TIRCIS. Toujours sourde à mes vœux est l'ingrate Climène.

PHILÈNE. Chloris n'a point pour moi de regards adoucis.

TOUS DEUX ENSEMBLE. O loi trop inhumaine !

Amour, si tu ne peux les contraindre d'aimer,
Pourquoi leur laisses-tu le pouvoir de charmer ?

SCÈNE II.

PHILÈNE, TIRCIS, UN PATRE.

TROISIÈME MUSICIEN représentant un père

Pauvres enfants, quelle erreur
D'adorer des inhumaines !
Jamais les âmes bien saines
Ne se payent de rigueur ;
Et les laveurs sont les chaînes
Qui doivent lier un cœur.

On voit cent belles ici
Auprès de qui je m'empresse ;
A leur vouer ma tendresse
Je mets mon plus doux souci ;
Mais lorsque l'on est tigresse,
Ma foi ! je suis tigre aussi.

PHILÈNE ET TIRCIS ensemble

Heureux, hélas ! qui peut aimer ainsi.

HALL. Monsieur, je viens d'ouïr quelque bruit au dedans.

ADRASTE. Qu'on se retire vite, et qu'on éteigne les flambeaux.

SCÈNE V.

DON PÈDRE, ADRASTE, HALL.

DON PÈDRE, sortant de sa maison en bonnet de nuit et en robe de chambre, avec une épée sous son bras. Il y a quelque temps que j'entends chanter à ma porte, et sans doute cela ne se fait pas pour rien. Il faut que, dans l'obscurité, je tâche à découvrir quelles gens ce peuvent être.

ADRASTE. Hali !

HALL. Quoi ?

ADRASTE. N'entends-tu plus rien ?

HALL. Non (Don Pèdre est derrière eux qui les écoute.)

ADRASTE. Quoi ! tous nos efforts ne pourront obtenir que je parle un moment à cette aimable Grecque ! et ce jaloux maudit, ce traître de Sicilien, me fermera toujours tout accès auprès d'elle !

HALL. Je voudrais, de bon cœur, que le diable l'eût emporté pour la fatigue qu'il nous donne, le lâcheux, le bourreau qu'il est ! Ah ! si nous le tenions ici, que

je prendrais de joie à venger sur son dos tous les pas inutiles que sa jalousie nous fait faire.

ADRASTE. Si faut-il bien, pourtant, trouver quelque moyen, quelque invention, quelque ruse, pour attraper notre brutal. J'y suis trop engagé pour en avoir le démenti, et quand j'y devrois employer...

HALI. Monsieur, je ne sais pas ce que cela veut dire, mais la porte est ouverte, et si vous le voulez, j'entrerai doucement pour découvrir d'où cela vient. (Don Pèdre se retire sur sa porte)

ADRASTE. Oui, fais; mais sans faire de bruit. Je ne m'éloigne pas de toi. Plût au ciel que ce fût la charmante Isidore!

DON PÈDRE donnant un soufflet à Hali. Qui va là?

HALI rendant le soufflet à don Pèdre. Ami.

DON PÈDRE. Holà! Francisque, Dominique, Simon, Martin, Pierre, Thomas, Georges, Charles, Barthélemy! Allons, promptement, mon épée, ma rondache, ma hallebarde, mes pistolets, mes mousquetons, mes fusils. Vite, dépêchez. Allons, tue, point de quartier!

SCÈNE VI.

ADRASTE, HALI.

ADRASTE. Je n'entends remuer personne. Hali! Hali!

HALI caché dans un coin. Monsieur.

ADRASTE. Où donc te caches-tu?

HALI. Ces gens sont-ils sortis?

ADRASTE. Non. Personne ne bouge.

HALI sortant d'où il étoit caché. S'ils viennent, ils seront frottés.

ADRASTE. Quoi! tous nos soins seront donc inutiles! Et toujours ce fâcheux jaloux se moquera de nos dessein!

HALI. Non. Le courroux du point d'honneur me prend: il ne sera pas dit qu'on triomphe de mon adresse; ma qualité de fourbe s'indigne de tous ces obstacles, et je prétends faire éclater les talents que j'ai eus du ciel.

ADRASTE. Je voudrais seulement que, par quelque moyen, par un billet, par quelque bouche, elle fût avertie des sentiments qu'on a pour elle, et savoir les siens là-dessus. Après on peut trouver facilement les moyens...

HALI. Laissez-moi faire seulement. J'en essaierai tant de toutes les manières que quelque chose enfin nous pourra réussir. Allons, le jour paroit; je vais chercher mes gens et venir attendre en ce lieu que notre jaloux sorte.

SCÈNE VII.

DON PÈDRE, ISIDORE.

ISIDORE. Je ne sais pas quel plaisir vous prenez à me réveiller si matin. Cela s'ajuste assez mal, ce me semble, au dessein que vous avez pris de me faire peindre aujourd'hui, et ce n'est guère pour avoir le teint frais et les yeux brillants que se lever ainsi dès la pointe du jour.

DON PÈDRE. J'ai une affaire qui m'oblige à sortir à l'heure qu'il est

ISIDORE. Mais l'affaire que vous avez eût bien pu se passer, je crois, de ma présence ; et vous pouviez, sans vous incommoder, me laisser goûter les douceurs du sommeil du matin

DON PÈDRE. Oui Mais je suis bien aise de vous voir toujours avec moi Il n'est pas mal de s'assurer un peu contre les soins des surveillants ; et cette nuit encore, on est venu chanter sous nos fenêtres.

ISIDORE. Il est vrai La musique en étoit admirable.

DON PÈDRE. C'étoit pour vous que cela se faisoit ?

ISIDORE. Je le veux croire ainsi, puisque vous me le dites.

DON PÈDRE. Vous savez qui étoit celui qui vous donnoit cette sérénade ?

ISIDORE. Non pas, mais qui que ce puisse être, je lui suis obligé.

DON PÈDRE. Obligé ?

ISIDORE. Sans doute, puisqu'il cherche à me divertir.

DON PÈDRE. Vous trouvez donc bon qu'il vous aime ?

ISIDORE. Fort bon Cela n'est jamais qu'obligeant.

DON PÈDRE. Et vous voulez du bien à tous ceux qui prennent ce soin ?

ISIDORE. Assurément

DON PÈDRE. C'est dire fort net ses pensées.

ISIDORE. A quoi bon de dissimuler ? Quelque mine qu'on fasse, on est toujours bien aise d'être aimée. Ces hommages à nos appas ne sont jamais pour nous déplaire Quoi qu'on en puisse dire, la grande ambition des femmes est, croyez-moi, d'inspirer de l'amour. Tous les soins qu'elles prennent ne sont que pour cela, et l'on n'en voit point de si fière qui ne s'applaudisse en son cœur des conquêtes que font ses yeux.

DON PÈDRE. Mais si vous prenez, vous, du plaisir à vous voir aimée, savez-vous bien, moi qui vous aime, que je n'y en prends nullement ?

ISIDORE. Je ne sais pas pourquoi cela, et si j'aimois quelqu'un, je n'aurois point de plus grand plaisir que de le voir aimé de tout le monde. Y a-t-il rien qui marque davantage la beauté du choix que l'on fait ? et n'est-ce pas pour s'applaudir que ce que nous aimons soit trouvé fort aimable ?

DON PÈDRE. Chacun aime à sa guise, et ce n'est pas là ma méthode. Je serai fort ravi qu'on ne vous trouve point si belle ; et vous m'obligerez de n'affecter point tant de la paroître à d'autres yeux.

ISIDORE. Quoi ! jaloux de ces choses-là ?

DON PÈDRE. Oui, jaloux de ces choses-là, mais jaloux comme un tigre, et, si vous voulez, comme un diable. Mon amour vous veut toute à moi. Sa délicatesse s'offense d'un souris, d'un regard qu'on peut vous arracher ; et tous les soins qu'on me voit prendre ne sont que pour fermer tout accès aux galants, et m'assurer la possession d'un cœur dont je ne puis souffrir qu'on me vole la moindre chose.

ISIDORE. Certes, voulez-vous que je dise ? vous prenez un mauvais parti, et la possession d'un cœur est fort mal assurée lorsqu'on prétend le retenir par force. Pour moi, je vous l'avoue, si j'étois galant d'une femme qui fût au pouvoir de quelqu'un, je mettrois toute mon étude à rendre ce quelqu'un jaloux et l'obliger à veiller nuit et jour celle que je voudrois gagner. C'est un admirable moyen d'avancer ses affaires, et l'on ne tarde guère à profiter du chagrin et de la colère que donnent à l'esprit d'une femme la contrainte et la servitude.

DON PÈDRE. Si bien donc que si quelqu'un vous en contoît, il vous trouveroit disposée à recevoir ses vœux ?

ISIDORE. Je ne vous dis rien là-dessus. Mais les femmes enfin n'aiment pas qu'on les gêne, et c'est beaucoup risquer que de leur montrer des soupçons et de les tenir renfermées.

DON PÈDRE. Vous reconnoissez peu ce que vous me devez, et il me semble qu'une esclave que l'on a affranchie et dont on veut faire sa femme.

ISIDORE. Quelle obligation vous ai-je, si vous changez mon esclavage en un autre beaucoup plus rude, si vous ne me laissez point d'aucune liberté, et me fatiguez, comme on voit, d'une garde continuelle ?

DON PÈDRE. Mais tout cela ne part que d'un excès d'amour.

ISIDORE. Si c'est votre façon d'aimer, je vous prie de me haïr.

DON PÈDRE. Vous êtes aujourd'hui dans une humeur désobligeante, et je pardonne ces paroles au chagrin où vous pouvez être de vous être levée matin.

SCÈNE VIII.

DON PÈDRE, ISIDORE, HALI habillé en Turc, faisant plusieurs révérences à don Pedro

DON PÈDRE. *Trève aux cérémonies. Que voulez-vous ?*

HALI se mettant entre don Pedro et Isidore. (Il se tourne vers Isidore à chaque parole qu'il dit à don Pedro, et lui fait des signes pour lui faire connoître le dessein de son maître) Signor (avec la permission de la signore), je vous dirai (avec la permission de la signore) que je viens vous trouver (avec la permission de la signore) pour vous prier (avec la permission de la signore) de vouloir bien (avec la permission de la signore)

DON PÈDRE. Avec la permission de la signore, passez un peu de ce côté

(Don Pedro se met entre Hali et Isidore)

HALI. Signor, je suis un virtuose.

DON PÈDRE. Je n'ai rien à donner

HALI. Ce n'est pas ce que je demande Mais comme je me mêle un peu de musique et de danse, j'ai instruit quelques esclaves qui voudroient bien trouver un maître qui se plût à ces choses, et comme je sais que vous êtes une personne considérable, je voudrois vous prier de les voir et de les entendre, pour les acheter, s'ils vous plaisent, ou pour leur enseigner quelque'un de vos amis qui voudrait s'en accommoder.

ISIDORE. C'est une chose à voir, et cela nous divertira Faites-les-nous venir

HALI. Chala bala Voici une chanson nouvelle qui est du temps Ecoutez bien Chala bala

SCÈNE IX.

DON PÈDRE, ISIDORE, HALI, ESCLAVES TURCS.

UN ESCLAVE chantant à Isidore

D'un cœur ardent, en tous lieux,
Un amant suit une belle,
Mais d'un jaloux odieux
La vigilance éternelle
Fait qu'il ne peut que des yeux
S'entretenir avec elle.
Est-il peine plus cruelle
Pour un cœur bien amoureux?

(A don Pedro)
Churburda cuchi alla,

Star bon Turca,
 Non aver danara :
 Ti voler comprara?
 Mi servir à ti,
 Se pagar per mi;
 Far bona cucina,
 Mi levar matina,
 Far boller caldara;
 Parlara, parlara,
 Ti voler comprara?

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET

(Danse des esclaves)

L'ESCLAVE à Isidore. C'est un supplice à tous coups
 Sous qui cet amant expire
 Mais si d'un œil un peu doux
 La belle voit son martyre,
 Et consent qu'aux yeux de tous
 Pour ses attraits il soupire,
 Il pourroit bientôt se rire
 De tous les soins du jaloux.

(A don Pedro)

Chiribirida ouch alla,
 Star bon Turca,
 Non aver danara,
 Ti voler comprara?
 Mi servir à ti,
 Se pagar per mi;
 Far bona cucina,
 Mi levar matina,
 Far boller caldara,
 Parlara, parlara,
 Ti voler comprara?

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

(Les esclaves recommencent leurs danses)

DON PÈDRE chante. Savez-vous, mes drôles,
 Que cette chanson
 Sent pour vos épaules
 Les coups de bâton?
 Chiribirida ouch alla;
 Mi ti non comprara,
 Ma ti bastonara,
 Si ti non andara;
 Andara, andara,
 O ti bastonara.

Oh ! oh ! quels égrillards ! (A Isidore) Allons, rentrons ici : j'ai changé de pensée, et puis le temps se couvre un peu. (A Hali, qui paroît encore) Ah ! fourbe, que je vous y trouve !

HALI.

Eh bien ! oui, mon maître l'adore Il n'a point de plus grand desir que de lui montrer son amour, et, si elle y consent, il la prendra pour femme.

DON PÈDRE.

Oui, oui Je la lui garde.

HALI.

Nous l'avons malgré vous.

DON PÈDRE.

Comment ! coquin.

HALI.

Nous l'aurons, dis-je, en dépit de vos dents.

DON PÈDRE.

Si je prends.

HALI.

Vous avez beau faire la garde, j'en ai jure, elle sera à nous

DON PÈDRE.

Laisse-moi faire, je t'attraperai sans courir.

HALI.

C'est nous qui vous attraperons Elle sera notre femme, la chose est résoluë (Soul) Il faut que j'y perisse ou que j'en vienne à bout.

SCENE X.

ADRASTE, HALI, DEUX LAQUAIS.

HALI.

Monsieur, j'ai déjà fait quelque petite tentative ; mais je.

ADRASTE.

Ne te mets point en peine ; j'ai trouvé, par hasard, tout ce que je voulois, et je vais jouir du bonheur de voir chez elle cette belle Je me suis rencontré chez le peintre Damon, qui m'a dit qu'aujourd'hui il venoit faire le portrait de cette adorable personne ; et comme il est depuis longtemps de mes plus intimes amis, il a voulu servir mes feux, et m'envoie à sa place avec un petit mot de lettre pour me faire accepter Tu sais que de tout temps je me suis plu à la peinture et que parfois je manie le pinceau, contre la coutume de France, qui ne veut pas qu'un gentilhomme sache rien faire, ainsi j'aurai la liberté de voir cette belle à mon aise Mais je ne doute pas que mon jaloux fâcheux ne soit toujours présent et n'empêche tous les propos que nous pourrions avoir ensemble ; et, pour te dire vrai, j'ai, par le moyen d'une jeune esclave, un stratagème pour tirer cette belle Grecque des mains de son jaloux, si je puis obtenir d'elle qu'elle y consente.

HALI.

Laissez-moi faire, je veux vous faire un peu de jour à la pouvoir entretenir. Il ne sera pas dit que je ne serve de rien dans cette affaire-là. Quand aller-vous ?

ADRASTE. Tout de ce pas, et j'ai déjà préparé toutes choses.
NALI. Je vais, de mon côté, me préparer aussi.
ADRASTE seul. Je ne veux point perdre de temps. Holà ! Il me tarde que je ne goûte le plaisir de la voir.

SCÈNE XI.

DON PÈDRE, ADRASTE, DEUX LAQUAIS.

DON PÈDRE. Que cherchez-vous, cavalier, dans cette maison ?
ADRASTE. J'y cherche le seigneur don Pèdre.
DON PÈDRE. Vous l'avez devant vous.
ADRASTE. Il prendra, s'il lui plaît, la peine de lire cette lettre.
DON PÈDRE. Je vous envoie au lieu de moi, pour le portrait

» que vous savez, ce gentilhomme françois, qui,
 » comme curieux d'obliger les honnêtes gens, a bien
 » voulu prendre ce soin sur la proposition que je lui
 » en ai faite. Il est, sans contredit, le premier homme
 » du monde pour ces sortes d'ouvrages, et j'ai cru
 » que je ne vous pouvois rendre un service plus
 » agréable que de vous l'envoyer, dans le dessein que
 » vous avez d'avoir un portrait achevé de la personne
 » que vous aimez. Gardez-vous bien surtout de lui
 » parler d'aucune recompense ; car c'est un homme
 » qui s'en offenserait, et qui ne fait les choses que
 » pour la gloire et pour la réputation. »

Seigneur François, c'est une grande grâce que vous me voulez faire, et je vous suis fort obligé.

ADRASTE. Toute mon ambition est de rendre service aux gens de nom et de mérite.

DON PÈDRE. Je vais faire venir la personne dont il s'agit.

SCÈNE XII.

ISIDORE, DON PÈDRE, ADRASTE, DEUX LAQUAIS.

DON PÈDRE à Isidore. Voici un gentilhomme que Damon nous envoie, qui se veut bien donner la peine de vous prendre. (A Adraste, qui embrasse Isidore en la saluant.) Holà ! seigneur François, cette façon de saluer n'est point d'usage en ce pays.

ADRASTE. C'est la manière de France.

DON PÈDRE. La manière de France est bonne pour vos femmes ; mais, pour les nôtres, elle est un peu trop familière.

ISIDORE. Je reçois cet honneur avec beaucoup de joie. L'aventure me surprend fort, et, pour dire le vrai, je ne m'attendois pas d'avoir un peintre si illustre.

ADRASTE. Il n'y a personne, sans doute, qui ne tait à beaucoup de gloire de toucher à un tel ouvrage. Je n'ai

pas grande habileté, mais le sujet ici ne fournit que trop de lui-même, et il y a moyen de faire quelque chose de beau sur un original fait comme celui-là.

ISIDORE. L'original est peu de chose, mais l'adresse du peintre en saura couvrir les défauts.

ADRASTE. Le peintre n'y en voit aucun, et tout ce qu'il souhaite est d'en pouvoir représenter les grâces aux yeux de tout le monde aussi grandes qu'il les peut voir.

ISIDORE. Si votre pinceau flatte autant que votre langue, vous allez me faire un portrait qui ne me ressemblera pas.

ADRASTE. Le ciel, qui fit l'original, nous ôte le moyen d'en faire un portrait qui puisse flatter.

ISIDORE. Le ciel quoi que vous en disiez, ne

DON PÈDRE. Finissons cela, de grâce. Laissons les compliments et songeons au portrait.

ADRASTE aux liquais. Allons, apportez tout. (On apporte tout ce qu'il faut pour peindre Isidore.)

ISIDORE à Adraste. Ou voulez-vous que je me place ?

ADRASTE. Ici. Voici le lieu le plus avantageux et qui reçoit le mieux les vues favorables de la lumière que nous cherchons.

ISIDORE après s'être assis. Suis-je bien ainsi ?

ADRASTE. Oui. Levez-vous un peu, s'il vous plaît. Un peu plus de ce côté-là. Le corps tourne ainsi. La tête un peu levée afin que la beauté du col paroisse. Ceci un peu plus découvert. (Il découvre un peu plus sa gorge.) Bon. Là, un peu davantage, encore tant soit peu.

DON PÈDRE à Isidore. Il y a bien de la peine à vous mettre, ne sauriez-vous vous tenir comme il faut ?

ISIDORE. Ce sont ici des choses toutes neuves pour moi, et c'est à monsieur à me mettre de la façon qu'il veut.

ADRASTE à Isidore. Voilà qui va le mieux du monde, et vous vous tenez à merveille. (La faisant tourner un peu vers lui.) Comme cela, s'il vous plaît. Le tout dépend des attitudes qu'on donne aux personnes qu'on peint.

DON PÈDRE. Fort bien.

ADRASTE. Un peu plus de ce côté. Vos yeux toujours tournés vers moi, je vous en prie, vos regards attachés aux miens.

ISIDORE. Je ne suis pas comme ces femmes qui veulent, en se faisant peindre, des portraits qui ne sont point elles, et ne sont point satisfaites du peintre s'il ne les fait toujours plus belles que le jour. Il faudroit, pour les contenter, ne faire qu'un portrait pour toutes, car toutes demandent les mêmes choses, un teint tout de lis et de roses, un nez bien fait, une petite bouche et de grands yeux vifs bien fendus, et sur-

tout le visage pas plus gros que le poing, l'eussent-elles d'un pied de large Pour moi, je vous demande un portrait qui soit moi et qui n'oblige point à demander qui c'est

ADRASIE. Il seroit malaisé qu'on demandât cela du vôtre, et vous avez des traits à qui soit peu d'autres ressemblent Qu'ils ont de doux et de charmes, et qu'on court de risque à les peindre !

DON PÈDRE. Le nez me semble un peu trop gros

ADRASIE. J'ai lu, je ne sais où, qu'Apelles peignit autrefois une maîtresse d'Alexandre d'une merveilleuse beauté, et qu'il en devint, la peignant si éperdument amoureux, qu'il fut près d'en perdre la vie de sorte qu'Alexandre, par gentillesse, lui ceda l'objet de ses vœux (A don Pedro) Je pourrais faire en ce qu'Apelles fit autrefois, mais vous ne seriez pas, peut-être, ce que fit Alexandre ? (Don Pedro fait la grimace)

ISIDORE à don Pedro. Tout cela sent la nation, et toujours messieurs les François ont un fonds de galanterie qui se répand partout

ADRASIE. On ne se trompe guère à ces sortes de choses, et vous avez l'esprit trop éclairé pour ne pas voir de quelle source partent les choses qu'on vous dit Oui, quand Alexandre seroit ici, et que ce seroit votre amant, je ne pourrais m'empêcher de vous dire que je n'ai rien vu de si beau que ce que je vois maintenant, et que

DON PÈDRE. Seigneur François, vous ne devriez pas, ce me semble, parler de cela vous de tourne de votre ouvrage.

ADRASIE. Ah ! point du tout J'ai toujours coutume de parler quand je peins, et il est besoin, dans ces choses, d'un peu de conversation pour réveiller l'esprit et tenir les visages dans la gaieté nécessaire aux personnes que l'on veut peindre

SCÈNE XIII

HALI vêtu en Espagnol, **DON PÈDRE, ADRASIE, ISIDORE.**

DON PÈDRE. Que veut cet homme-là ? et qui laisse monter les gens sans nous en venir avertir ?

HALI à don Pedro. J'entre ici librement, mais, entre cavaliers, telle liberté est permise Seigneur, suis-je connu de vous ?

DON PÈDRE. Non, seigneur

HALI. Je suis don Gilles d'Avalos, et l'histoire d'Espagne vous doit avoir instruit de mon mérite

DON PÈDRE. Souhaitez-vous quelque chose de moi ?

NALL.

Oui, un conseil sur un fait d'honneur. Je sais qu'en ces matières il est malaisé de trouver un cavalier plus consommé que vous; mais je vous demande pour grâce que nous nous tirions à l'écart.

DON PÈDRE. Nous voilà assez loin.

ADRASTE à don Pèdre qui le surprend parlant bas à Isidore. Elle a les yeux bleus.

HALI tirant don Pèdre pour l'éloigner d'Adraste et d'Isidore. Seigneur, j'ai reçu un soufflet. Vous savez ce qu'est un soufflet, lorsqu'il se donne à main ouverte sur le beau milieu de la joue. J'ai ce soufflet fort sur le cœur, et je suis dans l'incertitude si, pour me venger de l'affront, je dois me battre avec mon homme ou bien le faire assassiner.

DON PÈDRE. Assassiner, c'est le plus court chemin. Quel est votre ennemi?

HALI. Parlons bas, s'il vous plaît. (Hali tient don Pèdre, en lui parlant, de façon qu'il ne peut voir Adraste.)

ADRASTE aux genoux d'Isidore pendant que don Pèdre et Hali parlent bas ensemble. Oui, charmante Isidore, mes regards vous le disent depuis plus de deux mois, et vous les avez entendus. Je vous aime plus que tout ce que l'on peut aimer, et je n'ai point d'autre pensée, d'autre but, d'autre passion que d'être à vous toute ma vie.

ISIDORE. Je ne sais si vous dites vrai, mais vous persuadez.

ADRASTE. Mais vous persuadez-je jusqu'à vous inspirer quelque peu de bonté pour moi?

ISIDORE. Je ne crains que d'en trop avoir.

ADRASTE. En aurez-vous assez pour consentir, belle Isidore, au dessein que je vous ai dit?

ISIDORE. Je ne puis encore vous le dire.

ADRASTE. Qu'attendez-vous pour cela?

ISIDORE. À me résoudre.

ADRASTE. Ah! quand on aime bien on se résout bientôt.

ISIDORE. Eh bien! allez, oui, j'y consens.

ADRASTE. Mais consentez-vous, dites-moi, que ce soit dès ce moment même?

ISIDORE. Lorsqu'on est une fois résolu sur la chose, s'arrête-t-on sur le temps?

DON PÈDRE à Hali. Voilà mon sentiment, et je vous baise les mains.

NALL. Seigneur, quand vous aurez reçu quelque soufflet, je suis aussi homme de conseil, et je pourrai vous rendre la pareille.

DON PÈDRE. Je vous laisse aller sans vous reconduire; mais entre cavaliers cette liberté est permise.

ADRASTE à Isidore. Non, il n'est rien qui puisse effacer de mon cœur les tendres témoignages... (A don Pèdre, apercevant Adraste)

SCÈNE XV.

15

qui parle de près à Isidore.) Je regardois ce petit trou qu'elle a au côté du menton, et je croyois d'abord que ce fût une tache. Mais c'est assez pour aujourd'hui, nous finirons une autre fois. (A don Pèdre qui veut voir le portrait.) Non, ne regardez rien encore, faites serrer cela, je vous prie; (à Isidore.) et vous, je vous conjure de ne vous relâcher point et de garder un esprit gai pour le dessein que j'ai d'achever notre ouvrage.

ISIDORE. Je conserverai pour cela toute la gaieté qu'il faut.

SCÈNE XIV.

DON PÈDRE, ISIDORE.

ISIDORE. Qu'en dites-vous? Ce gentilhomme me paroît le plus civil du monde, et l'on doit demeurer d'accord que les François ont quelque chose en eux de poli, de galant, que n'ont point les autres nations.

DON PÈDRE. Oui, mais ils ont cela de mauvais qu'ils s'émancipent un peu trop, et s'attachent, en étourdis, à conter des fleurettes à tout ce qu'ils rencontrent.

ISIDORE. C'est qu'ils savent qu'on plaît aux dames par ces choses.

DON PÈDRE. Oui; mais s'ils plaisent aux dames, ils déplaisent fort aux messieurs, et l'on n'est point bien aise de voir sur sa moustache cajoler hardiment sa femme ou sa maîtresse.

ISIDORE. Ce qu'ils en font n'est que par jeu.

SCÈNE XV.

ZAÏDE, DON PÈDRE, ISIDORE.

ZAÏDE. Ah! seigneur cavalier, sauvez-moi, s'il vous plaît, des mains d'un mari furieux dont je suis poursuivie. Sa jalousie est incroyable et passe dans ses mouvements tout ce qu'on peut imaginer. Il va jusqu'à vouloir que je sois toujours voilée, et, pour m'avoir trouvée le visage un peu decouvert, il a mis l'épée à la main et m'a réduite à me jeter chez vous pour vous demander votre appui contre son injustice. Mais je le vois paroître. De grâce, seigneur cavalier, sauvez-moi de sa fureur.

DON PÈDRE à Zaïde lui montrant Isidore. Entrez là dedans avec elle et n'appréhendez rien.

SCÈNE XVI.

ADRASTE, DON PÈDRE.

DON PÈDRE. Eh quoi! seigneur, c'est vous? Tant de jalousie pour un François! Je pensois qu'il n'y eût que nous qui en fussions capables.

ADRASTE. Les François excellent toujours dans toutes les choses qu'ils font, et quand nous nous mêlons d'être jaloux, nous le sommes vingt fois plus qu'un Sicilien. L'infâme croit avoir trouvé chez vous un assuré refuge; mais vous êtes trop raisonnable pour blâmer mon ressentiment. Laissez-moi, je vous prie, la traiter comme elle mérite.

DON PÈDRE. Ah! de grâce, arrêtez. L'offense est trop petite pour un courroux si grand.

ADRASTE. La grandeur d'une telle offense n'est pas dans l'importance des choses que l'on fait; elle est à transgresser les ordres qu'on nous donne, et sur de pareilles matières, ce qui n'est qu'une bagatelle devient fort criminel lorsqu'il est défendu.

DON PÈDRE. De la façon qu'elle a parlé, tout ce qu'elle en a fait a été sans dessein, et je vous prie enfin de vous remettre bien ensemble.

ADRASTE. Eh quoi! vous prenez son parti, vous qui êtes si délicat sur ces sortes de choses!

DON PÈDRE. Oui, je prends son parti, et si vous voulez m'obliger, vous oublierez votre colère et vous vous réconcilierez tous deux. C'est une grâce que je vous demande, et je la recevrai comme un essai de l'amitié que je veux qui soit entre nous.

ADRASTE. Il ne m'est pas permis, à ces conditions, de vous rien refuser. Je serai ce que vous voudrez.

SCÈNE XVII.

ZAÏDE, DON PÈDRE, ADRASTE dans un coin du théâtre.

DON PÈDRE à Zaïde. Holà! venez. Vous n'avez qu'à me suivre, et j'ai fait votre paix. Vous ne pouviez jamais mieux tomber que chez moi.

ZAÏDE. Je vous suis obligée plus qu'on ne sauroit croire; mais je m'en vais prendre mon voile, je n'ai garde, sans lui, de paroître à ses yeux.

SCÈNE XX.

SCÈNE XVIII.

DON PÈDRE, ADRASTE.

DON PÈDRE. La voici qui s'en va venir, et son âme, je vous assure, a paru toute réjouie lorsque je lui ai dit que j'avois raccommode tout.

SCÈNE XIX.

ISIDORE sous le voile de Zaïde, ADRASTE, DON PÈDRE.

DON PÈDRE à Adraste Puisque vous m'avez bien voulu abandonner votre ressentiment, trouvez bon qu'en ce lieu je vous fasse toucher dans la main l'un de l'autre, et que tous deux je vous conjure de vivre, pour l'amour de moi, dans une parfaite union.

ADRASTE. Oui, je vous promets que, pour l'amour de vous, je m'en vais avec elle vivre le mieux du monde.

DON PÈDRE. Vous m'obligez sensiblement, et j'en garderai la mémoire.

ADRASTE. Je vous donne ma parole, seigneur don Pedre, qu'à votre considération je m'en vais la traiter du mieux qu'il me sera possible.

DON PÈDRE. C'est trop de grâce que vous me faites (Seul) Il est bon de pacifier et d'adoucir toutes les choses. Holà ! Isidore, tenez.

SCÈNE XX.

ZAÏDE, DON PÈDRE.

DON PÈDRE. Comment ! que veut dire cela ?

ZAÏDE sans se Ce que cela veut dire ? Qu'un jaloux est un monstre haineux de tout le monde, qu'il n'y a personne qui ne soit ravi de lui nuire, n'y eût-il point d'autre intérêt ; que toutes les serrures et les verrous du monde ne peuvent point les personnes, et que c'est le cœur qu'il faut arrêter par la douceur et par la complaisance ; qu'Isidore est entre les mains du cavalier qu'elle aime et que vous êtes pris pour dupe.

DON PÈDRE. Don Pedre souffrira cette injure mortelle ? Non, non : j'ai trop de cœur, et je vais demander l'appui de la justice pour pousser le perfide à bout. C'est ici le logis d'un sénateur. Holà !

SCÈNE XXI.

UN SÉNATEUR, DON PÈDRE.

LE SÉNATEUR. Serviteur, seigneur don Pèdre. Que vous venez à propos !

DON PÈDRE. Je viens me plaindre à vous d'un affront qu'on m'a fait.

LE SÉNATEUR. J'ai fait une mascarade la plus belle du monde.

DON PÈDRE. Un traître de François m'a joué une pièce.

LE SÉNATEUR. Vous n'avez, dans votre vie, jamais rien vu de si beau.

DON PÈDRE. Il m'a enlevé une fille que j'avois affranchie.

LE SÉNATEUR. Ce sont gens vêtus en Maures, qui dansent admirablement.

DON PÈDRE. Vous voyez si c'est une injure qui se doit souffrir.

LE SÉNATEUR. Les habits merveilleux et qui sont faits exprès.

DON PÈDRE. Je vous demande l'appui de la justice contre cette action.

LE SÉNATEUR. Je veux que vous voyiez cela. On la va répéter pour en donner le divertissement au peuple.

DON PÈDRE. Comment ! de quoi parlez-vous là ?

LE SÉNATEUR. Je parle de ma mascarade.

DON PÈDRE. Je vous parle de mon affaire.

LE SÉNATEUR. Je ne veux point, aujourd'hui, d'autres affaires que de plaisir. Allons, messieurs, venez. Voyons si cela ira bien.

DON PÈDRE. La peste soit du fou avec sa mascarade !

LE SÉNATEUR. Diantre soit le fâcheux avec son affaire !

SCÈNE XXII.

UN SÉNATEUR, TROUPE DE DANSEURS.

ENTRÉE DE BALLET.

(Plusieurs danseurs, vêtus en Maures, dansent devant le sénateur et finissent la comédie.)

LE TARTUFE

OU

L'IMPOSTEUR,

COMÉDIE EN CINQ ACTES

1667

PRÉFACE.

Voici une comédie dont on a fait beaucoup de bruit, qui a été longtemps persécutée et les gens qu'elle joue ont bien fait voir qu'ils étoient plus puissants en France que tous ceux que j'ai joués jusqu'ici. Les marquis, les précieuses, les censeurs et les médecins, ont souffert doucement qu'on les ait représentés et ils ont fait semblant de se divertir, avec tout le monde des peintures que l'on a faites d'eux, mais les hypocrites n'ont point entendu parler d'elle ils se sont effarouchés d'abord et ont trouvé étrange que j'eusse la hardiesse de jouer leurs grimaces et de vouloir decouvrir un métier dont tant d'honnêtes gens se méient. C'est un crime qu'ils ne sçavoient me pardonner, et ils se sont tous armés contre ma comédie avec une fureur épouvantable. Ils n'ont eu garde de l'attaquer par le côté qui les a blessés ils sont trop politiques pour cela et savent trop bien vivre pour decouvrir le fond de leur âme. Suivant leur louable coutume ils ont couvert leurs intérêts de la cause de Dieu, et le *Tartufe*, dans leur bouche, est une pièce qui offense la piété. Elle est, d'un bout à l'autre, pleine d'abominations et l'on n'y trouve rien qui ne mérite le feu. Toutes les syllabes en sont impies les gestes même y sont criminels et le moindre coup d'œil, le moindre branlement de tête, le moindre pas à droite ou à gauche y cachent des mystères qu'ils trouvent moyen d'expliquer à mon désavantage.

J'ai eu beau la soumettre aux lumières de mes amis et à la censure de tout le monde les corrections que j'y ai pu faire le jugement du roi et de la reine qui l'ont vue l'approbation des grands princes et de plusieurs les ministres qui l'ont honorée publiquement de leur présence le témoignage des gens de bien qui l'ont trouvée profitable, tout cela n'a de rien servi. Ils n'en veulent point démordre, et tous les jours encore ils font crier en public des zèles indiscrets qui me disent des injures piteusement et me damnent par charité.

Je me soucierois fort peu de tout ce qu'ils peuvent dire n'étant l'artifice qu'ils ont de me faire des ennemis que je respecte et de jeter dans leur parti de véritables gens de bien dont ils préviennent la bonne foi, et qui par la chaleur qu'ils ont pour les intérêts du ciel, sont faciles à recevoir les impressions qu'on veut leur donner. Voilà ce qui m'oblige à me défendre. C'est aux vrais doctes que je veux surtout me justifier sur la conduite de ma comédie et je les conjure de tout mon cœur de ne point condamner les choses avant que de les voir, de se défendre de toute prévention et de ne point servir la passion de ceux dont les grimaces les déshonorent.

Si l'on prend la peine d'examiner de bonne foi ma comédie, on verra, sans doute, que mes intentions y sont partout innocentes, et qu'elle ne tend nullement à jouer les choses que l'on doit révéler, que je l'ai traitée avec toutes les précautions que me demandoit la délicatesse de la matière et que j'ai mis tout l'art et tous les soins qu'il m'a

etc possible pour bien distinguer le personnage de l'hypocrite d'avec celui du vrai dévot. J'ai employé pour cela deux actes entiers à préparer la venue de mon scelerat. Il ne tient pas un seul moment l'auditeur en balance, on le connaît d'abord aux marques que je lui donne, et, d'un bout à l'autre, il ne dit pas un mot, il ne fait pas une action qui ne peigne aux spectateurs le caractère d'un méchant homme et ne fasse éclater celui du véritable homme de bien que je lui oppose.

Je sais bien que, pour réponse, ces messieurs tachent d'insinuer que ce n'est point au théâtre à parler de ces matières, mais je leur demande, avec leur permission, sur quoi ils fondent cette belle maxime. C'est une proposition qu'ils ne font que supposer et qu'ils ne prouvent en aucune façon, et sans doute il ne seroit pas difficile de leur faire voir que la comédie, chez les anciens, a pris son origine de la religion et faisoit partie de leurs mystères, que les Espagnols, nos voisins, ne célèbrent guère de fête ou la comédie ne soit mêlée, et que, même parmi nous, elle doit sa naissance aux soins d'une confrérie à qui appartient encore aujourd'hui l'Hotel de Bourgogne, que c'est un lieu qui fut donné pour y représenter les plus importants mystères de notre foi, qu'on en voit encore des comédies imprimées en lettres gothiques sous le nom d'un docteur de Sorbonne, et, sans aller chercher si loin, que l'on a joué, de notre temps, des pièces saintes de M. de Cornaille, qui ont été l'admiration de toute la France.

Si l'emploi de la comédie est de corriger les vices des hommes, je ne vois pas par quelle raison il y en aura de privilégiés. Celui-ci est, dans l'état, d'une conséquence bien plus dangereuse que tous les autres, et nous avons vu que le théâtre a une grande vertu pour la correction. Les plus beaux traits d'une sérieuse morale sont moins puissants, le plus souvent, que ceux de la satire, et rien ne reprend mieux la plupart des hommes que la peinture de leurs défauts. C'est une grande atteinte aux vices que de les exposer à la risée de tout le monde. On souffre aisément des répréhensions; mais on ne souffre point la raillerie. On veut bien être méchant, mais on ne veut point être ridicule.

On me reproche d'avoir mis des termes de pitié dans la bouche de mon imposteur. Eh! pouvois-je m'en empêcher pour bien représenter le caractère d'un hypocrite? Il suffit, ce me semble, que je fasse connaître les motifs criminels qui lui font dire les choses et que j'en aie retranché les termes consacrés dont on auroit eu peine à lui entendre faire un mauvais usage. — Mais il débite au quatrième acte une morale pernicieuse. — Mais cette morale est-elle quelque chose dont tout le monde n'ait les oreilles rebattues? Dit-elle rien de nouveau dans ma comédie? Et peut-on craindre que des choses si généralement détestées fassent quelque impression dans les esprits, que je les rende dangereuses en les faisant moult sur le théâtre, qu'elles reçoivent quelque autorité de la bouche d'un scelerat? Il n'y a nulle apparence à cela, et l'on doit approuver la comédie du *Tartufe* ou condamner généralement toutes les comédies.

C'est à quoi l'on s'attache fautiveusement depuis un temps, et jamais on ne s'étoit si fort déchaîné contre le théâtre. Je ne puis pas nier qu'il n'y ait eu des pères de l'Eglise qui ont condamné la comédie, mais on ne peut pas me nier aussi qu'il n'y en ait eu quelques-uns qui l'ont traité un peu plus doucement. Ainsi l'autorité dont on prétend appuyer la censure est détruite par ce partage, et toute la conséquence qu'on peut tirer de cette diversité d'opinions en des esprits éclairés des mêmes lumières, c'est qu'ils ont pris la comédie différemment, et que les uns l'ont considérée dans sa pureté, lorsque les autres l'ont regardée dans sa corruption et confondue avec tous ces vilains spectacles qu'on a eu raison de nommer des spectacles de turpitude.

Et en effet, puisqu'on doit discourir des choses et non pas des mots, et que la plupart des contrariétés viennent de ne se pas entendre et d'envelopper dans un même mot des choses opposées, il ne faut qu'ôter le voile de l'équivoque et regarder ce qu'est la comédie en soi pour voir si elle est condamnable. On connoît sans doute que, n'étant autre chose qu'un poème ingénieux qui, par des leçons agréables, reprend les défauts des hommes, on ne sauroit la censurer sans injustice, et si nous voulons oûir là-dessus le témoignage de l'antiquité, elle nous dira que ses plus célèbres philosophes ont donné des louanges à la comédie, eux qui faisoient profession d'une sagesse si austère et qui erroient sans cesse après les vices de leur siècle. Elle nous fera voir qu'Aristote a consacré des veilles au théâtre et s'est donné le soin de réduire en préceptes l'art de faire des comédies; elle nous apprendra que de ses plus grands hommes et des premiers en dignité ont fait gloire d'en composer eux-mêmes; qu'il y en a eu d'autres qui n'ont pas dédaigné de recueillir en public celles qu'ils avoient composées, que la Grèce a fait pour cet art éclater son estime par les prix glorieux et par les superbes théâtres dont elle a voulu l'honorer, et que, dans Rome enfin, ce même art a

reçu ainsi des honneurs extraordinaires : je ne dis pas dans Rome débauchée et sous la licence des empereurs, mais dans Rome disciplinée sous la sagesse des consuls et dans le temps de la vigueur de la vertu romaine.

J'avoue qu'il y a eu des temps où la comédie s'est corrompue. Et qu'est-ce que dans le monde on ne corrompt point tous les jours ? Il n'y a chose si innocente où les hommes ne puissent porter du crime, point d'art si salutaire dont ils ne soient capables de renverser les intentions, rien de si bon en soi qu'ils ne puissent tourner à de mauvais usages. La médecine est un art profitable, et chacun la révère comme une des plus excellentes choses que nous ayons ; et cependant il y a eu des temps où elle s'est rendue odieuse, et souvent on en a fait un art d'empoisonner les hommes. La philosophie est un présent du ciel, elle nous a été donnée pour porter nos esprits à la connoissance d'un Dieu par la contemplation des merveilles de la nature, et pointant on n'ignore pas que souvent on l'a détournée de son emploi, et qu'on l'a occupée publiquement à soutenir l'impiété. Les choses mêmes les plus saintes ne sont point à couvert de la corruption des hommes, et nous voyons des scélérats qui tous les jours abusent de la piété et la font servir machamment aux crimes les plus grands. Mais on ne laisse pas pour cela de faire les distinctions qu'il est besoin de faire. On n'enveloppe point dans une fausse conséquence la bonté des choses que l'on corrompt avec la malice des corrupteurs. On sépare toujours le mauvais usage d'avec l'intention de l'art, et comme on ne s'avise point de défendre la médecine pour avoir été mauvais de Rome, ni la philosophie pour avoir été condamnée publiquement dans Athènes, on ne doit point aussi vouloir interdire la comédie pour avoir été censurée en de certains temps. Cette censure a ses raisons, qui ne subsistent point ici. Elle s'est renfermée dans ce qu'elle a pu voir, et nous ne devons point la tirer des bornes qu'elle s'est données. L'étendre plus loin qu'il ne faut et lui faire embrasser l'innocent avec le coupable. La comédie qu'elle a eu dessein d'attaquer n'est point du tout la comédie que nous voulons défendre. Il se faut bien garder de confondre celle-là avec celle-ci. Ce sont deux personnes de qui les mœurs sont tout à fait opposées. Elles n'ont aucun rapport l'une avec l'autre que la ressemblance du nom, et ce seroit une injustice étonnante que de vouloir condamner l'Olympe, qui est femme de bien, parce qu'il y a une Olympe qui a été une débauchée. De semblables arrêts sans doute, feroient un grand désordre dans le monde. Il n'y auroit rien par là qui ne fût condamné, et, puisque l'on ne garde point cette rigueur à tant de choses dont on abuse tous les jours, on doit bien faire la même grâce à la comédie et approuver les pièces de théâtre où l'on verra régner l'instruction et l'honnêteté.

Je sais qu'il y a des esprits dont la délicatesse ne peut souffrir aucune comédie, qui disent que les plus honnêtes sont les plus dégoûtantes, que les passions que l'on y dépeint sont d'autant plus touchantes qu'elles sont pleines de vertu, et que les âmes sont attendries par ces sortes de représentations. Je ne vois pas quel grand crime c'est que de s'attendrir à la vue d'une passion honnête, et c'est un haut étage de vertu que cette pleine insensibilité où ils veulent faire monter notre âme. Je doute qu'une si grande perfection soit dans les forces de la nature humaine, et je ne sais si l'on est pas mieux de travailler à rectifier et adoucir les passions des hommes que de vouloir les retrancher entièrement. J'avoue qu'il y a des lieux qu'il vaut mieux fréquenter que le théâtre, et si l'on veut blâmer toutes les choses qui ne regardent pas directement Dieu et notre salut, il est certain que la comédie en doit être, et je ne trouve point mauvais qu'elle soit condamnée avec le reste, mais, supposé, comme il est vrai, que les exercices de la piété souffrent des intervalles et que les hommes aient besoin de divertissement, je soutiens qu'on ne leur en peut trouver un qui soit plus innocent que la comédie. Je me suis étendu trop loin. Finissons par un mot d'un grand prince sur la comédie du Tartufe.

Huit jours après qu'elle eut été défendue on représenta devant la cour une pièce intitulée *Scaramouche ermite*, et le roi, en sortant, dit au grand prince que je veux dire : « Je voudrais bien savoir pourquoi les gens qui se scandalisent si fort de la comédie de Molière ne disent mot de celle de Scaramouche, » à quoi le prince répondit : « La raison de cela, c'est que la comédie de *Scaramouche* joue le ciel et la religion, dont ces messieurs-là ne se soucient point, mais celle de Molière les joue eux-mêmes, c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir. »

PREMIER PLACET

PRÉSENTÉ AU ROI

Sur la comédie du Taltuf, qui n'avait pas encore été représentée en public

SIRE,

Le devoir de la comédie étant de corriger les hommes en les divertissant, j'ai cru que dans l'emploi où je me trouve je n'avois rien de mieux à faire que d'attaquer par des peintures ridicules les vices de mon siècle, et comme l'hypocrisie, sans doute, en est un des plus en usage des plus incommodes et des plus dangereux j'avois eu, Sire, la pensée que je se rendrois pas un petit service à tous les honnêtes gens de votre royaume si je faisois une comédie qui décriât les hypocrites et mît en vue, comme il faut, toutes les grimaces étudiées de ces gens de bien à outrance, toutes les friponneries couvertes de ces faux monnoyeurs en devotion qui veulent attraper les hommes avec un zèle comédien et une charité sophistique.

Je l'ai faite Sire cette comédie avec tout le soin comme je crois et toutes les circonspections que pouvoit demander la délicatesse de la matière, et pour mieux conserver l'estime et le respect qu'on doit aux vrais dévots j'en ai distingué, le plus que j'ai pu le caractère qui se distingue par le respect des choses saintes. Les tartufes, ce qui pouvoit confondre le bien avec le mal, et ne me suis servi dans cette peinture, que des couleurs expresses et des traits essentiels qui soit reconnoître d'abord un véritable et franc Tartufe.

Cependant toutes mes précautions ont été inutiles. On a profité Sire, de la délicatesse de votre ame sur les matières de religion et l'on a su vous prendre par l'endroit seul que vous êtes sensible. Je veux dire par le respect des choses saintes. Les tartufes sous main ont eu l'adresse de trouver grâce auprès de Votre Majesté, et les originaux enfin, ont fait supprimer la copie quelque innocente qu'elle fut, et quelque ressemblante qu'on la trouvat.

Bien que ce m'ait été un coup sensible que la suppression de cet ouvrage, mon malheur pourtant étoit à louer par la manière dont Votre Majesté s'étoit expliquée sur ce sujet, et j'ai cru Sire qu'elle m'otoit tout bien de me plaindre ayant en la bonté de déclarer qu'elle ne trouvoit rien à dire dans cette comédie qu'elle me défendait de produire en public.

Mais malgré cette glorieuse déclaration du plus grand roi du monde et du plus éclairé malgré l'approbation encore de M. le Régent et de la plus grande partie de nos prélats, qui tous dans les lectures particulières que je leur ai faites de mon ouvrage, se sont trouvés d'accord avec les sentiments de Votre Majesté, malgré tout cela, dis-je, on voit un livre composé par le curé de qui donne hautement un denier à tous ces augustes et si dignes de Votre Majesté, à beau dire et M. le Régent et messieurs les prélats ont beau donner leur jugement ma comédie sans l'avoir vue est diabolique, et diabolique mon curé lui je suis un démon vêtu de chair et habillé en homme, un libertin, un impie digne d'un supplice exemplaire. Ce n'est pas assez que le feu expie en public mon offense j'en serois quitte à trop bon marché le zèle charitable de ce glorieux homme de bien n'a garde de demeurer là il ne veut point que j'aie de miséricorde auprès de Dieu il veut absolument que je sois damné c'est une affaire résolue.

Ce livre Sire a été présenté à Votre Majesté et sans doute elle juge bien elle-même combien il m'est fâcheux de me voir exposer tous les jours aux insultes de ces messieurs, quel tort me feroit dans le monde de telles calomnies, et il faut qu'elles soient tolérées, et quel intérêt j'ai enfin à me purger de son imposture et à faire voir au public que ma comédie n'est rien moins que ce qu'on veut qu'elle soit. Je ne dirai point, Sire, ce que j'aurois à demander pour ma réputation et pour justifier à tout le monde l'innocence de mon ouvrage, les rois éclairés comme vous n'ont pas besoin qu'on leur marque ce qu'on souhaite, ils voient, comme Dieu ce qu'il nous faut, et savent mieux que nous ce qu'ils nous doivent accorder. Il me suffit de mettre mes intérêts entre les mains de Votre Majesté, et j'attends d'elle, avec respect, tout ce qu'il lui plaira d'ordonner là dessus.

SECOND PLACET

PRESENTÉ AU ROI

Dans son camp devant la ville de Lille en Flandre par les sieurs la Thorillière et la Grange, comédiens de Sa Majesté et compignons du sieur Molière, sur la défense qui fut faite le 7 août 1667 de représenter le Tartufe jusques à nouvel ordre de Sa Majesté

SIRE,

C'est une chose bien téméraire à moi que de venir importuner un grand monarque au milieu de ses glorieuses conquêtes, mais, dans l'état où je me vois, ou trouver Sire, une protection qu'au lieu où je la viens chercher? et qui puis je solliciter contre l'autorité de la puissance qui m'accable que la source de la puissance de l'autorité que le juste dispensateur des ordres absolus que le souverain juge et le maître de toutes choses?

Ma comédie, Sire, n'a pu jouir ici des bontés de Votre Majesté. En vain je l'ai produite sous le titre de *l'Imposteur* et déguisé le personnage sous le justement d'un homme du monde. J'ai eu beau lui donner un petit chapeau de jans chevus, un grand collet, une épée et des dentelles sur tout l'habit mettre en plusieurs endroits des adoucissements et retrancher avec soin tout ce que j'ai jugé capable de fournir l'ombre d'un prétexte aux célèbres originaux du portrait que je voulois faire, tout cela n'a de rien servi. La cabale s'est reveillée aux simples conjectures qu'ils ont pu avoir de la chose. Ils ont trouvé moyen de surprendre des esprits qui dans toute autre matière font une haute profession de ne se point laisser surprendre. Ma comédie n'a pas plus tôt paru qu'elle s'est vue fondroyée par le coup d'un pouvoir qui doit imposer du respect, et tout ce que j'ai pu faire en cette rencontre pour me sauver moi-même de l'éclat de cette tempeste c'est de dire que Votre Majesté avait eu la bonté de m'en permettre la représentation et que je n'avois pas cru qu'il fut besoin de demander cette permission à d'autres puisqu'il n'y avoit qu'elle seule qui me l'eût défendue.

Je ne doute point, Sire, que les gens que je puis dans ma comédie ne remuent bien des ressorts auprès de Votre Majesté et ne fissent dans leur parti comme ils ont déjà fait de véritables gens de bien qui sont l'autant plus prompts à se laisser tromper qu'ils jugent d'autrui par eux-mêmes. Ils ont fait de donner de belles couleurs à toutes leurs intentions. Quelque malice qu'ils fassent ce n'est point du tout l'intérêt de Dieu qui les peut ébranler ils l'ont assez montré dans les comédies qu'ils ont souffert qu'on ait jouées tant de fois en public sans en dire le moindre mot. Elles n'attaquent que la pitié et la religion dont ils se soucient fort peu mais celle-ci les attaque et les joue eux-mêmes et c'est ce qu'ils ne peuvent se suffire. Ils ne sauraient me pardonner de devoir à leurs impures aux yeux de tout le monde, et sans doute on ne manquera pas de dire à Votre Majesté que chacun est scandalisé de ma comédie. Mais la vérité pure Sire, c'est que tout Paris ne s'est scandalisé que de la défense qu'on en a faite, que les plus scrupuleux en ont trouvé la représentation profitable et qu'on s'est étonné que des personnes d'une probité si connue aient eu une si grande déférence pour des gens qui devoient être l'horreur de tout le monde et sont si opposés à la véritable piété dont elles font profession.

J'attends avec respect l'arrêt que Votre Majesté daignera prononcer sur cette matière, mais il est très assuré Sire, qu'il n'y a rien plus que je songe à faire des comédies si les tartufes ont l'avantage, qu'ils prendront droit par là de me persécuter plus que jamais et voudront trouver à redire aux choses les plus innocentes qui pourront sortir de ma plume.

Daignent vos bontés, Sire, me donner une protection contre leur rage envenimée, et puisse-je, au retour d'une campagne si glorieuse délasser Votre Majesté des fatigues de ses conquêtes, lui donner d'innocents plaisirs après de si nobles travaux, et faire voir le monarque qui fait trembler toute l'Europe!

TROISIÈME PLACET

PRÉSENTÉ AU ROI LE 5 FÉVRIER 1609.

SIRE,

Un fort honnête médecin, dont j'ai l'honneur d'être le malade, me promet et se fait s'obliger, par-devant notaires, de me faire vivre encore trente années si je puis lui obtenir une grâce de Votre Majesté. Je lui ai dit, sur sa promesse, que je ne lui demandois pas tant, et que je serois satisfait de lui pourvu qu'il s'obligeât de ne me point nuire. Cette grâce, Sire, est un canonicat de votre chapelle royale de Vincennes vacant par la mort de ..

Oserois-je demander encore cette grâce à Votre Majesté, le propre jour de la grande résurrection de Tartufe, ressuscité par vos bontés? Je suis, par cette première faveur, réconcilié avec les devoirs; et je le serois, par cette seconde, avec les médecins. C'est pour moi, sans doute, trop de grâces à la fois; mais peut-être n'en est-ce pas trop pour Votre Majesté; et j'attends, avec un peu d'espérance respectueuse, la réponse de mon placet.

PERSONNAGES

MADAME PERNELLE, mère d'Orgon

ORGON, mari d'Elmire.

ELMIRE, femme d'Orgon

DAMIS, fils d'Orgon.

MARIANE, fille d'Orgon et amante de Valère

VALÈRE, amant de Mariane

CLÉANTE, beau-frère d'Orgon.

TARTUFE, faux dévot.

DORINE, suivante de Mariane

MONSIEUR LOYAL, sergent.

UN EXEMPT.

FLIPOTE, servante de madame Pernelle.

La scène est à Paris, dans la maison d'Orgon

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME PERNELLE, ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE,
DAMIS, DORINE, FLIPOTE.

M^{me} PERNELLE. Allons, Flipote, allons; que d'eux je me délivre.

ELMIRE. Vous marchez d'un tel pas qu'on a peine à vous suivre.

M^{me} PERNELLE. Laissez, ma bru, laissez; ne venez pas plus loin :
Ce sont toutes façons dont je n'ai pas besoin.

ELMIRE. De ce que l'on vous doit envers vous l'on s'acquitte.
Mais, ma mère, d'où vient que vous sortez si vite?

M^{me} PERNELLE. C'est que je ne puis voir tout ce manège-ci,
Et que de me complaire on ne prend nul souci.
Oui, je sors de chez vous fort mal édifiée :
Dans toutes mes leçons j'y suis contrariée ;
On n'y respecte rien, chacun y parle haut,
Et c'est tout justement la cour du roi Pétaud.

DORINE. Si...

M^{me} PERNELLE. Vous êtes, ma mie, une fille suivante
Un peu trop forte en gueule et fort impertinente ;
Vous vous mêlez sur tout de dire votre avis.

DAVIS. Mais...

M^{me} PERNELLE. Vous êtes un sot, en trois lettres, mon fils ;
C'est moi qui vous le dis, qui suis votre grand'mère ;
Et j'ai prédit cent fois à mon fils, votre père,
Que vous preniez tout l'air d'un méchant garnement
Et ne lui donneriez jamais que du tourment.

MARIANE. Je crois ..

M^{me} PERNELLE. Mon Dieu ! sa sœur, vous faites la discrète,
Et vous n'y touchez pas, tant vous semblez douce !
Mais il n'est, comme on dit, pu e eau que l'eau qui dort,
Et vous menez sous cape un train que je hais fort.

ELMIRE. Mais, ma mère...

M^{me} PERNELLE. Ma bru, qu'il ne vous en déplaie,
Votre conduite en tout est tout à fait mauvaise ;
Vous devriez leur mettre un bon exemple aux yeux,
Et leur défunte mère en usoit beaucoup mieux.
Vous êtes dépensière ; et cet état me blesse
Que vous alliez vêtue ainsi qu'une princesse.
Quiconque à son mari veut plaire seulement,
Ma bru, n'a pas besoin de tant d'ajustement.

CLÉANTE. Mais, madame, après tout...

M^{me} PERNELLE. Pour vous, monsieur mon frère,
Je vous estime fort, vous aime et vous révère,
Mais enfin, si j'étois de mon fils son époux,
Je vous prierois bien fort de n'entrer point chez nous.
Sans cesse vous prêchez des maximes de vivre
Qui par d'honnêtes gens ne se doivent point suivre.
Je vous parle un peu franc ; mais c'est là mon humeur,
Et je ne mâche point ce que j'ai sur le cœur.

DAMIS. Votre monsieur l'artuse est bien heureux sans doute .

M^{me} PERNELLE. C'est un homme de bien qu'il faut que l'on écoute ;
Et je ne puis souffrir, sans me mettre en courroux,
De le voir querellé par un fou comme vous.

DAMIS. Quoi ! je souffrirai, moi, qu'un cagot de critique
Vienne usurper céans un pouvoir tyrannique ;
Et que nous ne puissions à rien nous divertir
Si ce beau monsieur-là n'y daigne consentir ?

- DORINE** S'il le faut écouter et croire à ses maximes,
On ne peut faire rien qu'on ne fasse des crimes,
Car il contrôle tout, ce critique zélé.
- M^{me} PERNELLE** Et tout ce qu'il contrôle est fort bien contrôlé.
C'est au chemin du ciel qu'il prétend vous conduire;
Et mon fils à l'aimer vous devoit tous induire.
- DAMIS** Non, voyez-vous, ma mère, il n'est père, ni rien,
Qui me puisse obliger à lui vouloir du bien :
Je trahirois mon cœur de parler d'autre sorte.
Sur ses façons de faire à tous coups je m'emporte;
J'en prévois une suite, et qu'avec ce pied-plat
Il faudra que j'en vienne à quelque grand éclat.
- DORINE** Certes, c'est une chose aussi qui scandalise
De voir qu'un inconnu se sans simpationise,
Qu'un gueux qui quand il vint, n'avoit point de sou-
Et dont l'habit entier valoit bien six deniers, [liers,
En vienne jusque-là que de se reconnoître,
De contraindre tout et de faire le maître.
- M^{me} PERNELLE** Eh ! merci de m'avoir il en arois bien mieux
Si tout se gouvernoit par ses ordres pieux.
- DORINE** Il passe pour un saint dans votre fantaisie.
Tout son fait, croyez-moi, n'est rien qu'hypocrisie.
- M^{me} PERNELLE** Voyez la langue !
- DORINE** A lui, non plus qu'à son Laurent,
Je ne me fierois, moi, que sur un bon gisant.
- M^{me} PERNELLE** J'ignore ce qu'au fond le serviteur peut être,
Mais pour homme de bien je garantis le maître.
Vous ne lui voulez mal et ne le rebutez
Qu'à cause qu'il vous dit à tous vos vertes
C'est contre le péché que son cœur se courrouce,
Et l'intérêt du ciel est tout ce qui le pousse.
- DORINE** Oui, mais pour quoi, surtout depuis un certain temps,
Ne sauroit-il souffrir qu'aucun hante ecans ?
En quoi blesse le ciel une visite honnête,
Pour en faire un vicaric à nous rompre la tête ?
Veut-on que là-dessus je m'explique entre nous .
(Montrant l'humie)
Je crois que de madame il est, ma foi ! jaloux.
- M^{me} PERNELLE** Taisez-vous, et songez aux choses que vous dites.
Ce n'est pas lui tout seul qui blâme ces visites
Tout ce fracas qui sent les gens que vous hantez,
Ces carrosses sans cesse à la porte plantés,
Et de tant de laquais le bruyant assemblage,
Font un éclat facheux dans tout le voisinage.
Je veux croire qu'au fond il ne se passe rien,
Mais enfin on en parle, et cela n'est pas bien.
- CLÉANTE.** Eh ! voulez-vous, madame, empêcher qu'on ne cause ?

Ce seroit dans la vie une lâcheuse chose,
 Si, pour les sots discours où l'on peut être mis,
 Il falloit renoncer à ses meilleurs amis.
 Et, quand même on pourroit se résoudre à le faire,
 Croniez-vous obliger tout le monde à se taire?
 Contre la medisance il n'est point de rempart.
 A tous les sots caquets n'ayons donc nul egard,
 Efforçons-nous de vivre avec toute innocence,
 Et laissons aux cauteux une pleine licence

DORINE.

Daphne, notre voisine, et son petit epoux,
 Ne seroient-ils point ceux qui parlent mal de nous?
 Ceux de qui la conduite offre le plus à rire
 Sont toujours sur autrui les premiers à medire.
 Ils ne manquent jamais de saisir promptement
 L'apparente lueur du moindre attachement,
 D'en semer la nouvelle avec beaucoup de joie
 Et d'y donner le tour qu'ils veulent qu'on y croie.
 Des actions d'autrui, teintes de leurs couleurs,
 Ils pensent dans le monde autoriser les leurs,
 Et, sous le faux espoir de quelque ressemblance,
 Aux intrigues qu'ils ont donner de l'innocence,
 Ou faire ailleurs tomber quelques traits putagés
 De ce blâme public dont ils sont trop chargés

M^{lle} FERNELLE Tous ces raisonnements ne font rien à l'affaire.

Ou sait qu'Orante mène une vie exemplaire;
 Tous ses soins vont au ciel. et j'ai su par des gens
 Qu'elle condamne fort le train qui vient ceans
 L'exemple est admirable, et cette dame est bonne!

DORINE Il est vrai qu'elle vit en austere personne,
 Mais l'âge dans son âme a mis ce zèle ardent,
 Et l'on sait qu'elle est pieuse à son corps de tendant.
 Tant qu'elle a pu des coeurs attirer les hommages,
 Elle a fort bien joui de tous ses avantages,
 Mais, voyant de ses yeux tous les brillant baisser,
 Au monde qui la quitte elle veut renoncer,
 Et du voile pompeux d'une haute sagesse
 De ses attraits usés de pûser la foible se.
 Ce sont là les retours des coquettes du temps.
 Il leur est dur de voir desceoir les galants
 Dans un tel abandon leur sombre inquiétude
 Ne voit d'autre recours que le metier de pûde;
 Et la severité de ces femmes de bien
 Censure toute chose et ne pardonne rien,
 Hautement d'un chacun elles blâment la vie,
 Non point par charité, mais par un trait d'envie
 Qui ne sauroit souffrir qu'un autre ait les plaisirs
 Dont le penchant de l'âge a sevré leurs desirs.

4^{me} FERNELLE à Elmire.

Voilà les contes bleus qu'il vous faut pour vous plaire,
 Ma bru L'on est chez vous contrainte de se taire;
 Car madame à jaser tient le dé tout le jour.
 Mais enfin je prétends discourir à mon tour :
 Je vous dis que mon fils n'a rien fait de plus sage
 Qu'en recueillant chez soi ce dévot personnage;
 Que le ciel au besoin l'a céans envoyé
 Pour redresser à tous votre esprit fourvoyé;
 Que, pour votre salut, vous le devez entendre,
 Et qu'il ne reprend rien qui ne soit à reprendre.
 Ces visites, ces bals, ces conversations,
 Sont du malin esprit toutes inventions.
 Là, jamais on n'entend de pieuses paroles;
 Ce sont propos oisifs, chansons et fariboles;
 Bien souvent le prochain en a sa bonne part,
 Et l'on y sait médire et du tiers et du quart.
 Enfin les gens senses ont leurs têtes troublées
 De la confusion de telles assemblées;
 Mille raquets divers s'y font en moins de rien;
 Et comme l'autre jour un docteur dit fort bien,
 C'est véritablement la tour de Babylone,
 Car chacun y babille, et tout du long de l'aune;
 Et pour conter l'histoire où ce point l'engagea ..

(Montrant Cléante)

Voilà-t-il pas monsieur qui ricane déjà!
 Allez chercher vos fous qui vous donnent à rire,

(A Elmire.)

Et sans... Adieu, ma bru; je ne veux plus rien dire.
 Sachez que pour ceans j'en rabats la moitié,
 Et qu'il sera beau temps quand j'y mettrai le pied.

(Donnant un soufflet à Flipote)

Allons, vous, vous rêvez et bayez aux corniches.
 Jour de Dieu! je saurai vous frotter les oreilles.
 Marchons, gaupe, marchons.

SCÈNE II.

CLÉANTE, DORINE.

CLÉANTE.

Je n'y veux point aller,
 De peur qu'elle ne vint encor me quereller,
 Que cette bonne femme...

DORINE.

Ah! certes, c'est dommage
 Qu'elle ne vous ouït tenir un tel langage :
 Elle vous diroit bien qu'elle vous trouve bon,
 Et qu'elle n'est point d'âge à lui donner ce nom

CLÉANTE. Comme elle s'est pour rien contre nous échauffée !
Et que de son Tartufe elle paroît coiffée !

DORINE. Oh ! vraiment, tout cela n'est rien au prix du fils ;
Et si vous l'aviez vu, vous diriez : C'est bien pis !
Nos troubles l'avoient mis sur le pied d'homme sage,
Et pour servir son prince il montra du courage ;
Mais il est devenu comme un homme hébété
Depuis que de Tartufe on le voit entêté ;
Il l'appelle son frère, et l'aime dans son âme
Cent fois plus qu'il ne fait mère, fils, fille et femme.
C'est de tous ses secrets l'unique confident,
Et de ses actions le directeur prudent ;
Il le choie, il l'embrasse ; et pour une maîtresse
On ne sauroit, je pense, avoir plus de tendresse :
A table, au plus haut bout il veut qu'il soit assis ;
Avec joie il l'y voit manger autant que six ;
Les bons morceaux de tout il fait qu'on les lui cède ;
Et s'il vient à roter, il lui dit : Dieu vous aide !
Enfin il en est fou ; c'est son tout, son héros ;
Il l'admire à tous coups, le cite à tous propos ;
Ses moindres actions lui semblent des miracles,
Et tous les mots qu'il dit sont pour lui des oracles.
Lui qui connoît sa dupe et qui veut en jouir,
Par cent dehors lardes à l'art de l'éblouir ;
Son cagotisme en tire à toute heure des sommes,
Et prend droit de gloser sur tous tant que nous sommes.
Il n'est pas jusqu'au fat qui lui sert de garçon
Qui ne se mêle aussi de nous faire leçon ;
Il vient nous sermonner avec des yeux farouches,
Et jeter nos rubans, notre rouge et nos mouches.
Le traître, l'autre jour, nous rompit de ses mains
Un mouchoir qu'il trouva dans une Fleur des Saints,
Disant que nous mêlions, par un crime effroyable,
Avec la sainteté les parures du diable.

SCÈNE III.

ELMIRE, MARIANE, DAMIS, CLÉANTE, DORINE.

ELMIRE à Cleante

Vous êtes bien heureux de n'être point venu
Au discours qu'à la porte elle nous a tenu.
Mais j'ai vu mon mari ; comme il ne m'a point vue
Je veux aller là-haut attendre sa venue.

CLÉANTE

Moi je l'attends ici pour moins d'amusement,
Et je vais lui donner le bonjour seulement.

SCÈNE IV.

CLÉANTE, DAMIS, DORINE.

DAMIS. De l'hymen de ma sœur touchez-lui quelque chose.
J'ai soupçon que Tartufe à son effet s'oppose,
Qu'il oblige mon père à des détours si grands ;
Et vous n'ignorez pas quel intérêt j'y prends.
Si même ardeur enflamme et ma sœur et Valère,
La sœur de cet ami, vous le savez, m'est chère ;
Et s'il falloit...

DORINE. Il entre.

SCÈNE V.

ORGON, CLEANTE, DORINE.

ORGON. Ah ! mon frère, bonjour.
CLÉANTE. Je sortois, et j'ai joie à vous voir de retour.
La campagne à présent n'est pas beaucoup fleurie.
ORGON. Dorine...

(A Cléante.)

Mon beau-frère, attendez, je vous prie.
Vous voulez bien souffrir, pour m'ôter de souci,
Que je m'informe un peu des nouvelles d'ici.

(A Dorine.)

Tout s'est-il, ces deux jours, passé de bonne sorte ?
Qu'est-ce qu'on fait ceans ? Comme est-ce qu'on s'y
DORINE. Madame eut avant-hier la fièvre jusqu'au soir, [porte ?
Avec un mal de tête étrange à concevoir.

ORGON. Et Tartufe ?

DORINE. Tartufe ? Il se porte à merveille,
Gros et gras, le teint frais et la bouche vermeille.
ORGON. Le pauvre homme !

DORINE. Le soir elle eut un grand dégoût,
Et ne put, au souper, toucher à rien du tout,
Tant sa douleur de tête étoit encor cruelle !
ORGON. Et Tartufe ?

DORINE. Il soupa, lui tout seul, devant elle,
Et fort dévotement il mangea deux perdrix,
Avec une moitié de gigot en hachis.

ORGON. Le pauvre homme !

DORINE. La nuit se passa tout entière
Sans qu'elle pût fermer un moment la paupière ;
Des chaleurs l'empêchoient de pouvoir s'endormir,
Et jusqu'au jour près d'elle il nous fallut veiller.
ORGON. Et Tartufe ?

DORINE.

Pressé d'un sommeil agréable,
Il passa dans sa chambre au sortir de la table,
Et dans son lit bien chaud il se mit tout soudain,
Où, sans trouble, il dormit jusques au lendemain.
Le pauvre homme !

ORGON.

DORINE.

A la fin, par nos raisons gagnée,
Elle se résolut à souffrir la saignée;
Et le soulagement suivit tout aussitôt.
Et Tartufe ?

ORGON.

DORINE.

Il reprit courage comme il faut;
Et contre tous les maux fortifiant son âme,
Pour réparer le sang qu'avoit perdu madame,
But à son déjeuner quatre grands coups de vin.
Le pauvre homme !

ORGON.

DORINE.

Tout deux se portent bien enfin;
Et je vais à madame annoncer par avance
La part que vous prenez à sa convalescence.

SCÈNE VI.

ORGON, CLÉANTE.

CLÉANTE.

A votre nez, mon frère, elle se rit de vous;
Et, sans avoir dessein de vous mettre en courroux,
Je vous dirai tout franc que c'est avec justice.
A-t-on jamais parle d'un semblable caprice ?
Et se peut-il qu'un homme ait un charme aujourd'hui
A vous faire oublier toutes choses pour lui ?
Qu'après avoir chez vous repare sa misère,
Vous en veniez au point...

ORGON.

Halte là, mon beau-frère;
Vous ne connoissez pas celui dont vous parlez.

CLÉANTE.

Je ne le connois pas, puis-que vous le voulez;
Mais enfin, pour savoir quel homme ce peut être...

ORGON.

Mon frère, vous seriez charmé de le connoître,
Et vos ravissements ne prendroient point de fin.
C'est un homme.. qui.. ah! un homme.. un homme,
Qui suit bien ses leçons goûte une paix profonde, [enfin.
Et comme du fumier regarde tout le monde.
Oui, je deviens tout autre avec son entretien,
Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien,
De toutes amities il détache mon âme;
Et je verrois mourir frère, enfants, mère et femme,
Que je m'en soucierois autant que de cela.

CLÉANTE.

ORGON.

Les sentiments humains, mon frère, que voilà !
Ah! si vous aviez vu comme j'en fis rencontre,
Vous auriez pris pour lui l'amitié que je montre.

Chaque jour à l'église il venoit, d'un air doux,
 Tout vis-à-vis de moi se mettre à deux genoux.
 Il attiroit les yeux de l'assemblée entière
 Par l'ardeur dont au ciel il pousoit sa prière;
 Il faisoit des soupirs, de grands elancements,
 Et baisoit humblement la terre à tous moments;
 Et lorsque je sortois il me devoit vite
 Pour m'aller, à la porte, offrir de l'eau bénite.
 Instruit par son garçon, qui dans tout l'imitoit,
 Et de son indigence et de ce qu'il étoit,
 Je lui faisois des dons; mais, avec modestie,
 Il me vouloit toujours en rendre une partie.
 « C'est trop, me disoit-il, c'est trop de la moitié,
 Je ne mérite pas de vous faire pitié. »
 Et quand je refusois de le vouloir reprendre,
 Aux pauvres à mes yeux il alloit le repandre.
 Enfin le ciel chez moi me le fit retirer,
 Et depuis ce temps-là tout semble y prospérer.
 Je vois qu'il reprend tout, et qu'à ma femme même
 Il prend, pour mon honneur, un intérêt extrême;
 Il m'avertit des gens qui lui font les yeux doux,
 Et plus que moi six fois il s'en montre jaloux.
 Mais vous ne croiriez point jusqu'où monte son zèle :
 Il s'impute à péché la moindre bagatelle;
 Un rien presque suffit pour le scandaliser,
 Jusque-là qu'il se vint, l'autre jour, accuser
 D'avoir pris une puce en faisant sa prière,
 Et de l'avoir tuée avec trop de colère.

CLÉANTE. Parbleu! vous êtes fou, mon frère, que je croi.
 Avec de tels discours vous moquez-vous de moi?
 Et que prétendez-vous que tout ce badinage...

ORGON. Mon frère, ce discours sent le libertinage :
 Vous en êtes un peu dans votre âme entiché;
 Et, comme je vous l'ai plus de dix fois prêché,
 Vous vous attirerez quelque méchante affaire.

CLÉANTE. Voilà de vos pareils le discours ordinaire;
 Ils veulent que chacun soit aveugle comme eux.
 C'est être libertin que d'avoir de bons yeux;
 Et qui n'adore pas de vaines simagres
 N'a ni respect ni foi pour les choses sacrées.
 Allez, tous vos discours ne me font point de peur;
 Je sais comme je parle, et le ciel voit mon cœur.
 De tous vos faconniers on n'est point les esclaves.
 Il est de faux dévots ainsi que de faux braves;
 Et, comme on ne voit pas qu'où l'honneur les conduit
 Les vrais braves soient ceux qui font beaucoup de bruit,
 Les bons et vrais dévots, qu'on doit suivre à la trace,

Ne sont pas ceux aussi qui font tant de grimace.
 Eh quoi ! vous ne ferez nulle distinction
 Entre l'hypocrisie et la devotion ?
 Vous les voulez traiter d'un semblable langage
 Et rendre même honneur au masque qu'au visage ;
 Égaler l'artifice à la sincérité,
 Confondre l'apparence avec la vérité ,
 Estimer le fantôme autant que la personne
 Et la fausse monnaie à l'égal de la bonne ?
 Les hommes la plupart sont étrangement faits ;
 Dans la juste nature on ne les voit jamais ;
 La raison a pour eux des bornes trop petites ;
 En chaque caractère ils passent ses limites ,
 Et la plus noble chose ils la gâtent souvent
 Pour la vouloir outrer et pousser trop avant.
 Que cela vous soit dit en passant, mon beau-frère.

ORLON.

Oui, vous êtes sans doute un docteur qu'on révère ;
 Tout le savoir du monde est chez vous retiré ;
 Vous êtes le seul sage et le seul éclairé ,
 Un oracle, un Caton dans le siècle où nous sommes,
 Et près de vous ce sont des sots que tous les hommes.

CLÉANTE

Je ne suis point, mon frère, un docteur révéré,
 Et le savoir chez moi n'est pas tout retiré ;
 Mais, en un mot, je sais, pour toute ma science,
 Du faux avec le vrai faire la différence ;
 Et comme je ne vois nul genre de héros
 Qui soit plus à priser que les parfaits devots,
 Aucune chose au monde et plus noble et plus belle
 Que la sainte ferveur d'un véritable zèle,
 Aussi ne vois-je rien qui soit plus odieux
 Que le dehors plâtre d'un zèle specieux,
 Que ces francs charitans, que ces devots de place,
 De qui la sacrilège et trompeuse grimace
 Abuse impunément et se joue à leur gre
 De ce qu'ont les mortels de plus saint et sacré ;
 Ces gens qui, par une âme à l'intérêt soumise,
 Font de devotion métier et marchandise,
 Et veulent acheter crédit et dignités
 A prix de faux clins d'yeux et d'elans affectés ;
 Ces gens, dis-je, qu'on voit d'une ardeur non commune,
 Par le chemin du ciel courir à leur fortune ;
 Qui, brulants et priants, commandent chaque jour,
 Et prêchent la retraite au milieu de la cour ;
 Qui savent ajuster leur zèle avec leurs vices,
 Sont prompts, vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices,
 Et, pour perdre quelqu'un, couvrent insolemment
 De l'intérêt du ciel leur fier ressentiment ;

D'autant plus dangereux dans leur âpre colère
 Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révère
 Et que leur passion, dont on leur sait bon gré,
 Veut nous assassiner avec un fer sacré :
 De ce faux caractère on en voit trop paroître.
 Mais les devots de cœur sont aises à connoître.
 Notre siècle, mon frère, en expose à nos yeux
 Qui peuvent nous servir d'exemples glorieux.
 Regardez Ariston, regardez Permandre,
 Oronte, Alcidas, Polydore, Clitandre;
 Ce titre par aucun ne leur est débattu,
 Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu ;
 On ne voit point en eux ce faste insupportable
 Et leur dévotion est humaine et traitable.
 Ils ne censurent point toutes nos actions,
 Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections ;
 Et, laissant la fielle des paroles aux autres,
 C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres.
 L'apparence du mal a pour eux peu d'appui,
 Et leur âme est portée à juger bien d'autrui
 Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre
 On les voit, pour tous soins, se mêler de bien vivre.
 Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement,
 Ils attachent leur haine au péché seulement,
 Et ne veulent point prendre, avec un zèle extrême,
 Les intérêts du ciel plus qu'il ne s'en faut lui-même.
 Voilà mes gens, voilà comme il en faut user,
 Voilà l'exemple enfin qu'il se faut proposer
 Votre homme, à due vrai n'est pas de ce modèle :
 C'est de fort bonne foi que vous vantez son zèle ;
 Mais par un faux éclat je vous crois ébloui.
 Monsieur mon cher beau-frère, avez-vous tout dit ?

Oui.

ORGON

CLÉANTE

ORGON s'en allant

Je suis votre valet

CLÉANTE

De grâce, un mot, mon frère.

Laissons là ce discours. Vous savez que Valère
 Pour être votre gendre a parole de vous

ORGON.

Oui

CLÉANTE.

Vous avez pris jour pour un lieu si doux

ORGON

Il est vrai

CLÉANTE

Pourquoi donc en différer la fête ?

ORGON.

Je ne sais

CLÉANTE

Auriez-vous autre pensée en tête ?

ORGON.

Peut-être

CLÉANTE.

Vous voulez manquer à votre foi ?

ORGON.

Je ne dis pas cela.

CLÉANTE.

Nul obstacle, je croi,
Ne vous peut empêcher d'accomplir vos promesses
Selon.

ORGON.

CLÉANTE

Pour dire un mot faut-il tant de finesses ?
Valère, sur ce point, me fait vous visiter.

ORGON.

Le ciel en soit loué !

CLÉANTE.

Mais que lui rapporter ?

ORGON.

Tout ce qu'il vous plaira.

CLÉANTE

Mais il est nécessaire
De savoir vos desseins. Quels sont-ils donc ?

ORGON.

De faire
Ce que le ciel voudra.

CLÉANTE

Mais parlons tout de bon.
Valère a votre foi, la lui rendez-vous ou non ?

ORGON

Adieu

CLÉANTE seul

Pour son amour je crains une disgrâce,
Et je dois l'avertir de tout ce qui se passe.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORGON, MARIANE

ORGON.

Mariane.

MARIANE.

Mon père

ORGON.

Approchez, j'ai de quoi
Vous parler en secret

MARIANE. Orgon qui regarde dans un cabinet

Que cherchez-vous ?

ORGON.

Je voi
Si quelqu'un n'est point là qui pourroit nous entendre,
Car ce petit endroit est propre pour surprendre
Où sus, nous voilà bien. J'ai, Mariane, en vous
Reconnu de tout temps un esprit assez doux,
Et de tout temps aussi vous m'avez été chère.

MARIANE

Je suis fort redevable à cet amour de père

ORGON

C'est fort bien dit, ma fille, et, pour le mériter,
Vous devez n'avoir soin que de me contenter

MARIANE

C'est où je mets aussi ma gloire la plus haute
Fort bien. Que dites-vous de l'artifice notre hôte ?

MARIANE

Qui ? moi ?

ORGON

Vous. Voyez bien comme vous répondrez

MARIANE.

Helas ! j'en dirai, moi, tout ce que vous voudrez.

SCÈNE II.

ORGON, MARIANE, DORINE *entrant doucement et se tenant derrière
Orgon sans être vue*

ORGON. C'est parler sagement. Dites-moi donc, ma fille,
Qu'en toute sa personne un haut mérite brille,
Qu'il touche votre cœur, et qu'il vous seroit doux
De le voir, par mon choix, devenir votre époux.
Eh?

MARIANE. Eh?

ORGON. Qu'est-ce?

MARIANE. Plaît-il?

ORGON. Quoi?

MARIANE. Me suis-je méprise?

ORGON. Comment?

MARIANE. Qui voulez-vous, mon père, que je dise
Qui me touche le cœur, et qu'il me seroit doux
De voir, par votre choix, devenu mon époux?
Tartufe.

ORGON. Il n'en est rien, mon père, je vous jure.
MARIANE. Pourquoi me faire dire une telle imposture?

ORGON. Mais je veux que cela soit une vérité;
Et c'est assez pour vous que je l'aie arrêté.

MARIANE. Quoi! vous voulez, mon père?

ORGON. Oui, je prétends, ma fille,

Unir par votre hymen Tartufe à ma famille.

Il sera votre époux, j'ai résolu cela;

(*Aparté avant Dorine*)

Et comme sur vos vœux je. . . Que faites-vous là?

La curiosité qui vous presse est bien forte,

Ma mie, a nous venir écouter de la sorte.

DORINE. Vraiment, je ne sais pas si c'est un bruit qui part
De quelque conjecture ou d'un coup de hasard;

Mais de ce mariage on m'a dit la nouvelle,

Et j'ai traité cela de pure bagatelle.

ORGON. Quoi donc? L'écho est-elle incroyable?

DORINE. A tel point

Que vous-même, monsieur, je ne vous en crois point.

ORGON. Je sais bien le moyen de vous le faire croire.

DORINE. Oui! oui! vous nous contez une plaisante histoire!

ORGON. Je conte justement ce qu'on verra dans peu.

DORINE. Chionsons!

ORGON. Ça que je dis, ma fille, n'est point je n.

DORINE. Allez, ne croyez point à monsieur votre père;

Il raille.

ORGON.

Je vous dis ..

DORINE.

Non, vous avez beau faire,

On ne vous croira point.

ORGON.

A la fin, mon courroux...

DORINE.

Eh bien ! on vous croit donc, et c'est tant pis pour vous
Quoi ! se peut-il, monsieur, qu'avec l'air d'homme sage,
Et cette large barbe au milieu du visage,
Vous soyez assez fou pour vouloir.

ORGON

Racontez

Vous avez pris ceans certaines privautés

Qui ne me plaisent point; je vous le dis, ma mie.

DORINE

Parlons sans nous lâcher, monsieur, je vous supplie
Vous moquez-vous des gens d'avoir fait ce complot ?
Votre fille n'est point l'affaire d'un bigot
Il a d'autres emplois auxquels il faut qu'il pense
Et puis, que vous apporte une telle alliance ?
A quel sujet aller, avec tout votre bien,
Choisir un gendre gueux ?

ORGON.

Taisez-vous ! s'il n'a rien,

Sachez que c'est par là qu'il faut qu'on le révère

Sa misère est sans doute une honnête misère;

Au-dessus des grandeurs elle doit l'élever,

Puisque enfin de son bien il s'est laissé priver

Par son trop peu de soin des choses temporelles,

Et sa puissante attache aux choses éternelles.

Mais mon secours pourra lui donner les moyens

De sortir d'embarras et rentrer dans ses biens :

Ce sont faits qu'à bon titre au pays on renomme,

Et, tel que l'on le voit, il est bien gentilhomme.

DORINE.

Oui, c'est lui qui le dit, et cette vanité,

Monsieur, ne sied pas bien avec la pitié.

Qui d'une sainte vie embrasse l'innocence

Ne doit point tant prôner son nom et sa naissance;

Et l'humble procède de la dévotion

Souffre mal les éclats de cette ambition.

A qu'on bon ce orgueil ? Mais ce discours vous blesse;

Parlons de sa personne et laissons sa noblesse.

Ferez-vous possesseur, sans quelque peu d'ennui,

D'une fille comme elle un homme comme lui ?

Et ne devez-vous pas songer aux bienvenues

Et de cette union prévoir les conséquences ?

Sachez que d'une fille on risque la vertu

Lorsque dans son hymen son goût est combattu;

Que le dessein d'y vivre en honnête personne

Depend des qualités du mari qu'on lui donne;

Et que ceux dont partout on montre au doigt le front

Font leurs femmes souvent ce qu'on voit qu'elles sont.

Il est bien difficile enfin d'être fidèle
 A de certains maris faits d'un certain modèle;
 Et qui donne à sa fille un homme qu'elle hait
 Est responsable au ciel des fautes qu'elle fait.
 Songez à quels périls votre dessein vous livre.
 Je vous dis qu'il me faut apprendre d'elle à vivre!

ORGON.

DORINE.

ORGON.

Vous n'en seriez que mieux de suivre mes leçons.
 Ne nous amusons point, ma fille, à ces chansons;
 Je sais ce qu'il vous faut, et je suis votre père.
 J'avois d'abord donné ma parole à Valère :
 Mais, outre qu'à jouer on dit qu'il est enclin,
 Je le soupçonne encor d'être un peu libertin;
 Je ne remarque point qu'il hante les églises.

DORINE.

ORGON.

Voulez-vous qu'il y coure à vos heures précises,
 Comme ceux qui n'y vont que pour être aperçus?
 Je ne demande pas votre avis là-dessus.
 Enfin avec le ciel l'autre est le mieux du monde,
 Et c'est une richesse à nulle autre seconde.
 Cet hymen de tous biens comblera vos desirs,
 Il sera tout confit en douceurs et plaisirs.
 Ensemble vous vivrez, dans vos ardeurs fidèles,
 Comme deux vrais enfants, comme deux tourterelles;
 A nul fâcheux débat jamais vous n'en viendrez,
 Et vous ferez de lui tout ce que vous voudrez.

DORINE.

ORGON.

DORINE.

Elle ! Elle n'en fera qu'un sot, je vous assure.

Ouais ! quel discours !
 Je dis qu'il en a l'encolure,
 Et que son ascendant, monsieur, l'emportera
 Sur toute la vertu que votre fille aura.

ORGON.

DORINE.

ORGON.

DORINE.

ORGON.

DORINE.

ORGON.

DORINE.

Cessez de m'interrompre et songez à vous taire,
 Sans mettre votre nez où vous n'avez que faire.
 Je n'en parle, monsieur, que pour votre intérêt.
 C'est prendre trop de soin, taisez-vous, s'il vous plaît.
 Si l'on ne vous aimoit..

Je ne veux pas qu'on m'aime.

Et je veux vous aimer, monsieur, malgré vous-même.

Ah !

Votre honneur m'est cher, et je ne puis souffrir
 Qu'aux brocards d'un chacun vous alliez vous offrir.
 Vous ne vous tairez point !

ORGON.

DORINE.

C'est une conscience

Que de vous laisser faire une telle alliance.

ORGON.

DORINE.

ORGON.

Te tairas-tu, serpent, dont les traits effrontés...

Ah ! vous êtes dévot, et vous vous emportez !

Oui, ma bile s'échauffe à toutes ces fadaises,

Et tout résolûment je veux que tu te taises.

DORINE.

Soit. Mais, ne disant mot, je n'en pense pas moins

- ORGON. Pense si tu le veux ; mais applique tes soins
(A sa fille.)
A ne m'en point parler, ou... Suffit... Comme sage,
J'ai pesé mûrement toutes choses.
- DORINE à part. J'enrage
De ne pouvoir parler.
- ORGON. Sans être damoiseau,
Tartufe est fait de sorte. .
- DORINE à part. Oui, c'est un beau muscau.
- ORGON. Que, quand tu n'aurois même aucune sympathie
Pour tous les autres dons...
- DORINE à part. La voilà bien lotie !
(Orgon se tourne du côté de Dorine, et, les bras croisés,
l'écoute et la regarde en face.)
Si j'étois en sa place, un homme assurément
Ne m'épouserait pas de force impunément ;
Et je lui ferois voir, bientôt après la tête,
Qu'une femme a toujours une vengeance prête
- ORGON à Dorine.
Donc, de ce que je dis on ne fera nul cas ?
- DORINE. De quoi vous plaignez-vous ? Je ne vous parle pas.
- ORGON. Qu'est-ce que tu fais donc ?
- DORINE. Je me parle à moi-même.
- ORGON à part. Fort bien Pour châtier son insolence extrême,
Il faut que je lui donne un revers de ma main.
(Il se met en posture de donner un soufflet à Dorine ; et, à chaque
mot qu'il dit à sa fille, il se tourne pour regarder Dorine, qui
se tient droite sans parler.)
Ma fille, vous devez approuver mon dessein...
Croire que le mari... que j'ai su vous elire...
(A Dorine.)
Que ne te parles-tu ?
- DORINE. Je n'ai rien à me dire.
- ORGON. Encore un petit mot.
- DORINE. Il ne me plaît pas, moi.
- ORGON. Certes, je t'y guettois.
- DORINE. Quelque sottise, ma foi !...
- ORGON. Enfin, ma fille, il faut payer d'obéissance,
Et montrer pour mon choix entière déférence.
- DORINE en s'enfuyant.
Je me moquerois fort de prendre un tel époux.
- ORGON après avoir manqué de donner un soufflet à Dorine
Vous avez là, ma fille, une peste avec vous,
Avec qui, sans péche, je ne saurois plus vivre.
Je me sens hors d'état maintenant de poursuivre ;
Ses discours insolents m'ont mis l'esprit en feu,
Et je vais prendre l'air pour me rasseoir un peu.

SCÈNE III.

MARIANE, DORINE.

- DORINE.** Avez-vous donc perdu, dites-moi, la parole ?
Et faut-il qu'en ceci je fasse votre rôle ?
Souffrir qu'on vous propose un projet insensé,
Sans que du moindre mot vous l'ayez repoussé !
- MARIANE.** Contre un père absolu que veux-tu que je fasse ?
- DORINE.** Ce qu'il faut pour parer une telle menace.
- MARIANE.** Quoi ?
- DORINE.** Lui dire qu'un cœur n'aime point par autrui ;
Que vous vous mariez pour vous, non pas pour lui ;
Qu'étant celle pour qui se fait toute l'affaire,
C'est à vous, non à lui, que le mari doit plaire ;
Et que si son Tartufe est pour lui si charmant,
Il le peut épouser sans nul empêchement.
- MARIANE.** Un père, je l'avoue, a sur nous tant d'empire
Que je n'ai jamais eu la force de rien dire.
- DORINE.** Mais raisonnons. Valère a fait pour vous des pas :
L'aimez-vous, je vous prie, ou ne l'aimez-vous pas ?
- MARIANE.** Ah ! qu'envers mon amour ton injustice est grande,
Dorine ! Me dois-tu faire cette demande ?
T'ai-je pas là-dessus ouvert cent fois mon cœur ?
Et sais-tu pas pour lui jusqu'où va mon ardeur ?
- DORINE.** Que sais-je si le cœur a parlé par la bouche,
Et si c'est tout de bon que cet amant vous touche ?
- MARIANE.** Tu me fais un grand tort, Dorine, d'en douter ;
Et mes vrais sentiments ont su trop éclater.
- DORINE.** Enfin, vous l'aimez donc ?
- MARIANE.** Oui, d'une ardeur extrême.
- DORINE.** Et selon l'apparence il vous aime de même ?
- MARIANE.** Je le crois.
- DORINE.** Et tous deux brûlez également
De vous voir mariés ensemble ?
- MARIANE.** Assurément.
- DORINE.** Sur cette autre union quelle est donc votre attente ?
- MARIANE.** De me donner la mort si l'on me viole.
- DORINE.** Fort bien. C'est un recours où je ne songeois pas :
Vous n'avez qu'à mourir pour sortir d'embarras.
Le remède sans doute est merveilleux. J'enrage
Lorsque j'entends tenir ces sortes de langage.
- MARIANE.** Mon Dieu ! de quelle humeur, Dorine, tu te rends !
Tu ne compatis point au déplaisir des gens.
- DORINE.** Je ne compatis point à qui dit des sornettes,
Et dans l'occasion mollit comme vous faites.

- MARIANE.** Mais que veux-tu, si j'ai de la timidité ?
- DORINE.** Mais l'amour dans un cœur veut de la fermeté.
- MARIANE.** Mais n'en garde-je pas pour les yeux de Valère ?
- DORINE.** Et n'est-ce pas à lui de m'obtenir d'un père ?
- MARIANE.** Mais quoi ! si votre père est un bonhomme sieste
Qui s'est de son Tartufe entièrement coiffe,
Et manque à l'union qu'il avoit arêtée,
La faute à votre amant doit-elle être imputée ?
- DORINE.** Mais, par un haut refus et d'éclatants mepris,
Feraï-je dans mon choix voir un cœur trop épris ?
Sortirai-je pour lui, quelque éclat dont il brille,
De la pudeur du sexe et du devoir de fille ?
Et veux-tu que mes yeux par le monde étales
- MARIANE.** Non, non, je ne veux rien. Je vois que vous voulez
Être à monsieur Tartufe et j'aurois, quand j'y pense,
Tort de vous détourner d'une telle alliance
Quelle raison aurois-je à combattre vos vœux ?
Le parti de soi-même est fort avantageux
Monsieur Tartufe ! oh ! oh ! n'est-ce rien qu'on propose ?
Certes, monsieur Tartufe, à bien prendre la chose,
N'est pas un homme, non, qui se mouche du pie,
Et ce n'est pas peu d'honneur que d'être sa moitié.
Tout le monde doit de gloire le couronner,
Il est noble chez lui, bien fait de sa personne ;
Il a l'oreille rouge et le teint bien fleuri
Vous vivrez trop contente avec un tel mari.
- MARIANE.** Mon Dieu .
- DORINE.** Quelle allégresse amez-vous dans votre âme,
Quand d'un époux si beau vous vous voyez la femme !
- MARIANE.** Ah ! cesse, je te prie, un semblable discours ;
Et contre cet hymen ouvre-moi des secours.
C'en est fait, je me rends et suis prête à tout faire
- DORINE.** Non, il faut qu'une fille obéisse à son père,
Voulut-il lui donner un singe pour époux
Votre sort est fort beau, de quoi vous plaignez-vous ?
Vous irez par le coche en sa petite ville,
Qu'en oncles et cousins vous trouverez fertile,
Et vous vous plairez fort à les entretenir
D'abord chez le beau monde on vous fera venir.
Vous irez visiter, pour votre bienvenue,
Madame la baillive et madame l'elue,
Qui d'un siège plant vous feront honorer
Là, dans le carnaval, vous pourriez espérer
Le bal et la grand'bande, à savoir deux musettes,
Et parfois Fagotin et les marionnettes ;
Si pourtant votre époux.
- MARIANE.** Ah ! tu me fais mourir.

*De tes conseils plutôt songe à me secourir.
Je suis votre servante.*

Eh ! Dorine, de grâce...

Il faut, pour vous punir, que cette affaire passe.
Ma pauvre fille !

Non.

Si mes vœux déclarés...

Point. Tartufe est votre homme, et vous en tâterez.
Tu sais qu'à toi toujours je me suis confiée ;
Fais-moi...

Non ; vous serez, ma foi, tartufiée.

Eh bien ! puisque mon sort ne sauroit l'émonvoir,
Laisse-moi désormais toute à mon désespoir ;
C'est de lui que mon cœur empruntera de l'aide,
Et je sais de mes maux l'infaillible remède.

(Mariane veut s'en aller.)

Eh ! la la, revenez. Je quitte mon courroux.
Il faut, nonobstant tout, avoir pitié de vous.

Vois-tu, si l'on m'expose à ce cruel martyre,
Je te le dis, Dorine, il faudra que j'expire.

Ne vous tourmentez point. On peut adroitement
Empêcher... Mais voici Valère, votre amant...

SCÈNE IV

VALÈRE, MARIANE, DORINE.

On vient de débiter, madame, une nouvelle
Que je ne savais pas, et qui sans doute est belle.
Quoi ?

Que vous épousez Tartufe.

Il est certain

Que mon père s'est mis en tête ce dessein.
Votre père, madame ..

A change de visée ;

La chose vient par lui de m'être proposée.

Quoi ! sérieusement ?

Oui, sérieusement.

Il s'est pour cet hymen déclaré hautement.
Et quel est le dessein où votre âme s'arrête,
Madame ?

Je ne sais.

La réponse est honnête.

Vous ne savez ?

Non.

Non ?

Que me conseillez-vous ?

VALÈRE. Je vous conseille, moi, de prendre cet époux.

MARIANE. Vous me le conseillez?

VALÈRE. Oui.

MARIANE. Tout de bon?

VALÈRE. Sans doute.

Le choix est glorieux et vaut bien qu'on l'éconte.

MARIANE. Eh bien ! c'est un conseil, monsieur, que je reçois.

VALÈRE. Vous n'aurez pas grand'peine à le suivre, je crois.

MARIANE. Pas plus qu'à le donner n'en a souffert votre âme.

VALÈRE. Moi, je vous l'ai donné pour vous plaire, madame.

MARIANE. Et moi, je le suivrai pour vous faire plaisir.

DORINE se retirant dans le fond du théâtre

Voyons ce qui pourra de ceci réussir.

VALÈRE. C'est donc ainsi qu'on aime ? Et c'est toi tromperie

Quand vous ..

MARIANE. Ne parlons point de cela, je vous prie.

Vous m'avez dit tout franc que je dois accepter

Celui que pour époux on me veut présenter ;

Et je déclare, moi, que je prétends le faire,

Puisque vous m'en donnez le conseil salutaire.

VALÈRE. Ne vous excusez point sur mes intentions.

Vous aviez pris déjà vos résolutions ;

Et vous vous saisissez d'un prétexte frivole

Pour vous autoriser à manquer de parole.

MARIANE. Il est vrai, c'est bien dit.

VALÈRE. Sans doute, et votre cœur

N'a jamais eu pour moi de véritable ardeur.

MARIANE. Hélas ! permis à vous d'avoir cette pensée.

VALÈRE. Oui, oui, permis à moi ; mais mon âme offensée

Vous prévient peut-être en un pareil dessein,

Et je sais où porter et mes vœux et ma main.

MARIANE. Ah ! je n'en doute point, et les ardeurs qu'excite

Le mérite...

VALÈRE. Mon Dieu ! laissons là le mérite ;

J'en ai fort peu sans doute, et vous en faites foi.

Mais j'espère aux bontés qu'une autre aura pour moi,

Et j'en sais de qui l'âme, à ma retraite ouverte,

Consentira sans honte à réparer ma perte.

MARIANE. La perte n'est pas grande ; et de ce changement

Vous vous consolerez assez facilement.

VALÈRE. J'y serai mon possible, et vous le pouvez croire.

Un cœur qui nous oublie engage notre gloire ;

Il faut à l'oublier mettre aussi tous ses soins ;

Si l'on n'en vient à bout, on le doit seindre, au moins ;

Et cette lâcheté jamais ne se pardonne,

De montrer de l'amour pour qui nous abandonne.

MARIANE. Ce sentiment, sans doute, est noble et relevé.

VALÈRE. Fort bien ; et d'un chacun il doit être approuvé.
 Eh quoi ! vous voudriez qu'à jamais dans mon âme
 Je gardasse pour vous les ardeurs de ma flamme,
 Et vous visse à mes yeux passer en d'autres bras,
 Sans mettre ailleurs un cœur dont vous ne voulez pas ?

MARIANE. Au contraire ; pour moi, c'est ce que je souhaite.
 Et je voudrais déjà que la chose fût faite.

VALÈRE. Vous le voudriez ?

MARIANE. Oui.

VALÈRE. C'est assez m'insulter,
 Madame, et de ce pas je vais vous contenter.
 (Il fait un pas pour s'en aller)

MARIANE. Fort bien

VALÈRE revenant. Soutenez-vous au moins que c'est vous-même
 Qui contiguez mon cœur à cet effort extrême.

MARIANE. Oui.

VALÈRE revenant encore

Et que le dessein que mon âme conçoit
 N'est rien qu'à votre exemple

MARIANE. A mon exemple : soit.

VALÈRE en sortant

Suffit vous allez être à point nommé servie.

MARIANE. Tant mieux.

VALÈRE revenant encore. Vous me voyez, c'est pour toute ma vie.

MARIANE. A la bonne heure

VALÈRE se retournant lorsqu'il est prêt à sortir

Eh ?

MARIANE. Quoi ?

VALÈRE. Ne m'appellez-vous pas ?

MARIANE. Moi ! Vous rêvez.

VALÈRE. He bien ! je poursuis donc mes pas.

Adieu, madame

(Il s'en va lentement)

MARIANE. Adieu, monsieur

DORINE à Mariane. Pour moi, je pense
 Que vous perdez l'esprit par cette extravagance ;
 Et je vous ai laissés tout du long quereller
 Pour voir où tout cela pourrait enfin aller.
 Hola, seigneur Valère !

(Elle arrête Valère par le bras)

VALÈRE feignant de résister. Eh ! que veux-tu, Dorine ?

DORINE. Venez ici.

VALÈRE. Non, non, le diable me domine.

Ne me détourne point de ce qu'elle a voulu.

DORINE. Arrêtez.

VALÈRE. Non, vois-tu, c'est un point résolu.

DORINE. Ah !

MARIANE à part Il souffre à me voir, ma présence le chassé,
Et je ferai bien mieux de lui quitter la place

DORINE quittant Valère et courant après Mariane
A l'autre ! Ou courez vous ?

MARIANE

Laissez

DORINE.

Il faut revenir.

MARIANE Non, non, Dorine, en vain tu veux me retenir

VALÈRE à part Je vois bien que ma vue est pour elle un supplice,
Et sans doute il vaut mieux que je l'en affranchisse

DORINE quittant Mariane et courant après Valère

Incor ! Diantre soit fait de vous, si je veux

Laissez ce badinage et venez en tous deux

(Il prend Valère et Mariane par la main et les ramène)

VALÈRE à Dorine

Mais quel est ton dessein ?

MARIANE à Dorine

Qu'est ce que tu veux faire ?

DORINE Vous bien remettre ensemble et vous tuer d'affaire,
(A Valère)

Faites-vous fondre un pareil demie ?

VALÈRE N'as-tu pas entendu comme elle m'a parlé ?

DORINE à Mariane

Faites-vous folle vous, de vous être emportée ?

MARIANE N'as-tu pas vu la chose et comme il m'a traitée ?

(A Valère)

DORINE Sottise des deux parts. Elle n'a d'autre soin

Que de se conserver à vous, j'en suis témoin

(A Mariane)

Il n'aime que vous seule et n'a point d'autre envie

Que d'être votre époux j'en réponds sur ma vie

MARIANE à Valère

Pourquoi donc me donner un semblable conseil ?

VALÈRE à Mariane

Pourquoi m'en demander sur un sujet pareil ?

DORINE Vous êtes tous deux de la main l'un et l'autre

(A Valère)

Allons vous

VALÈRE en disant ces mots à Dorine

A quoi bon ma main ?

DORINE à Mariane

Ah ! ça, la vôtre.

MARIANE en donnant aussi sa main

De quoi sert tout cela ?

DORINE

Mon Dieu ! vite, avancez

Vous vous aimez tous deux plus que nous ne pensiez

(Valère et Mariane se tiennent par la main sans se regarder)

VALÈRE se tournant vers Mariane

Mais ne faites donc point les choses avec peine,
Et regardez un peu les gens sans nulle haine.

(Mariane se tourne du côté de Valère en lui souriant.)

DORINE. A vous dire le vrai, les amants sont bien fous !

VALÈRE à Mariane.

Oh ça ! n'ai-je pas lieu de me plaindre de vous ?
Et, pour n'en point mentir, n'êtes-vous pas méchante
De vous plaire à me dire une chose affligeante ?

MARIANE.

Mais vous, n'êtes-vous pas l'homme le plus ingrat ? ..

DORINE.

Pour une autre saison laissons tout ce débat,
Et songeons à parer ce fâcheux mariage.

MARIANE.

Dis-nous donc quels ressorts il faut mettre en usage.

DORINE.

Nous en ferons agir de toutes les façons.

(A Mariane)

(A Valère)

Votre père se moque, et ce sont des chansons.

(A Mariane)

Mais, pour vous, il vaut mieux qu'à son extravagance
D'un doux consentement vous prêtiez l'apparence,
Afin qu'en cas d'alarme il vous soit plus aisé
De tirer en longueur cet hymen proposé
En attrapant du temps à tout on remédie.
Tantôt vous payerez quelque maladie,
Qui viendra tout à coup et voudra des délais ;
Tantôt vous payerez des presages mauvais ;
Vous aurez fait d'un mort la rencontre fâcheuse,
Casse quelque miroir ou songe d'eau bourbeuse ;
Enfin le bon de tout, c'est qu'à d'autre qu'à lui
On ne vous peut lier que vous ne disiez oui.
Mais pour mieux réussir il est bon, ce me semble,
Qu'on ne vous trouve point tous deux parlant ensemble.

(A Valère.)

Sortez, et sans tarder employez vos amis
Pour vous faire tenir ce qu'on vous a promis.
Nous allons reveiller les efforts de son frère,
Et dans notre parti jeter la belle-mère.
Adieu

VALÈRE à Mariane Quelques efforts que nous préparions tous,
Ma plus grande espérance, à vrai dire, est en vous.

MARIANE à Valère.

Je ne vous réponds pas des volontés d'un père ;
Mais je ne serai point à d'autre qu'à Valère.

VALÈRE.

Que vous me comblez d'aise ! Et quoi que puisse oser...

DORINE.

Ah ! jamais les amants ne sont las de jaser.

Sortez, vous dis-je.

VALÈRE revenant sur ses pas

Enfin...

DORINE.

Quel caquet est le vôtre !

Tirez de cette part ; et vous, tirez de l'autre.

(Dorine les pousse chacun par l'épaule et les oblige de se séparer.)

ACTE TROISIEME.

SCÈNE PREMIERE

DAMIS, DORINE

- DAMIS.** Que la foudre sur l'heure achève mes destins,
Qu'on me traite partout du plus grand des faquins
S'il est aucun respect au pouvoir qui m'arrête,
Et si je ne fais pas quelque coup de ma tête
- DORINE.** De grâce, modère un tel emportement
Votre pere n'a fait qu'en parler simplement
On n'exécute pas tout ce qui se propose,
Et le chemin est long du projet à la chose
- DAMIS.** Il faut que de ce fat j'arrête les complots,
Et qu'à l'oreille un peu je lui dise deux mots.
- DORINE.** Ah ! tout doux ! envers lui comme envers votre pere,
Laissez agir les soins de votre belle-mère
Sur l'esprit de Tartufe elle a quelque crédit,
Il se rend complaisant à tout ce qu'elle dit,
Et pourroit bien avoir douceur de cœur pour elle
Plut à Dieu qu'il fut vrai ! la chose seroit belle
Enfin votre intérêt l'oblige à le mander,
Sur l'hymen qui vous trouble elle veut le sonder,
Savoir ses sentiments, et lui faire connoître
Quels fâcheux démêles il pourra faire naître,
S'il faut qu'à ce dessein il prête quelque espoir
Son valet dit qu'il prie, et je n'ai pu le voir,
Mais ce valet m'a dit qu'il s'en alloit descendre
Sortez donc, je vous prie, et me laissez l'attendre.
- DAMIS.** Je puis être présent à tout cet entretien
- DORINE.** Point Il faut qu'ils soient seuls
- DAMIS.** Je ne lui dirai rien
- DORINE.** Vous vous moquez on sait vos transports ordinaires;
Et c'est le vrai moyen de gâter les affaires
Sortez
- DAMIS.** Non je veux voir, sans me mettre en courroux.
- DORINE.** Que vous êtes fâcheux ! Il vient Retenez-vous
(Damis va se cacher dans un cabinet qui est au fond du théâtre)

SCENE II

TARTUFE , DORINE

TARTUFE parlant haut à son valet qui est dans la maison dès qu'il aperçoit
Dorine

L'autant, sçavez ma haine avec ma discipline,
Et priez que toujours le ciel vous illumine
Si l'on vient pour me voir je vais aux prisonniers
Des amonnes que j'ai part avec les dévots

DORINE à part Que d'affectation et de forlanterie!

TARTUFE Que voulez-vous?

DORINE Vous dire

TARTUFE tirant un mouchoir de sa poche

Ah! mon Dieu! je vous prie,

Avant que de partir, prenez-moi ce mouchoir

DORINE Comment

TARTUFE Couvrez ce sein que je ne saurois voir,

Par de pareils objets les âmes sont blessées,

Et cela fait venir de coupables pensées

DORINE Vous êtes donc bien tendre à la tentation,

Et le charme sur vos sens fait grande impression!

Certes je ne sus pas quelle chaleur vous monte

Mais à contenter moi je ne suis point si prompte,

Et je vous verrais nu du haut jusqu'en bas

Que toute votre peau ne me tenteroit pas

TARTUFE Mettez dans vos discours un peu de modestie,

Où je n'ai ni le champ ni le lieu de quitter la partie

DORINE Non non c'est moi qui vous vous laisser en repos,

Et je n'ai seulement qu'à vous dire deux mots

Madame va venir dans cette salle basse

Et d'un mot d'entre en vous demande la grâce.

TARTUFE Il l'est! très-volentier

DORINE à part Comme il se radoucit!

Mais fort je suis toujours pour ce que j'en ai dit.

TARTUFE Viendra-t-elle bientôt

DORINE Je l'entends, ce me semble

Oui, c'est elle en personne et je vous laisse ensemble

SCENE III

L'HÔTE TARTUFE

TARTUFE Que le ciel qui m'est, par sa toute bonté,
Et de l'âme et du corps vous donne la santé,
Et bénisse vos jours autant que le desure
Le plus humble de ceux que son amour inspire!

- ELMIRE.** Je suis fort obligée à ce souhait pieux.
Mais prenons une chaise afin d'être un peu mieux.
- TARTUFE assis.** Comment de votre mal vous sentez-vous remise?
- ELMIRE assise.** Fort bien; et cette fièvre a bientôt quitté prise.
- TARTUFE.** Mes prières n'ont pas le mérite qu'il faut
Pour avoir attiré cette grâce d'en haut;
Mais je n'ai fait au ciel nulle devote instance
Qui n'ait eu pour objet votre convalescence.
- ELMIRE.** Votre zèle pour moi s'est trop inquiété
- TARTUFE.** On ne peut trop cherir votre chère sante,
Et pour la retablir j'aurois donné la mienne.
- ELMIRE.** C'est pousser bien avant la charité chrétienne,
Et je vous dois beaucoup pour toutes ces bontés.
- TARTUFE.** Je fais bien moins pour vous que vous ne méritez
- ELMIRE.** J'ai voulu vous parler en secret d'une affaire,
Et suis bien aise, ici, qu'aucun ne nous éclaire.
- TARTUFE.** J'en suis ravi de même, et sans doute il m'est doux,
Madame, de me voir seul à seul avec vous.
C'est une occasion qu'au ciel j'ai demandée,
Sans que jusqu'à cette heure il me l'ait accordée.
- ELMIRE.** Pour moi, ce que je veux, c'est un mot d'entretien
Où tout votre cœur s'ouvre et ne me cache rien.
(*Damie, sans se montrer, entre ouvre la porte du cabinet dans lequel ils étoient retirés pour entendre la conversation.*)
- TARTUFE.** Et je ne veux aussi, pour grâce singulière,
Que montrer à vos yeux mon âme tout entière,
Et vous faire serment que les bruits que j'ai faits
Des visites qu'ici reçoivent vos attrails
Ne sont pas entés vous l'effet d'aucune haine,
Mais plutôt d'un transport de zèle qui m'entraîne,
Et d'un pur mouvement...
- ELMIRE.** Je le prends bien aussi,
Et crois que mon salut vous donne ce souci.
- TARTUFE prenant la main d'Elmire et lui serrant les doigts.** Oui, madame, sans doute, et ma ferveur est telle...
- ELMIRE.** Ouf! vous me serrez trop.
- TARTUFE.** C'est par excès de zèle.
De vous faire aucun mal je n'eus jamais dessein,
Et j'aurois bien plutôt
(*Il met la main sur les genoux d'Elmire.*)
Qui fait là votre main?
- ELMIRE.** Je tâte votre habit. L'étoffe en est moelleuse.
- TARTUFE.** Ah! de grâce, laissez, je suis fort chatouilleuse.
- ELMIRE.** (*Elmire recule son fauteuil et Tartufe se rapproche d'elle.*)
- TARTUFE maniant le tissu d'Elmire.** Mon Dieu! que de ce point l'ouvrage est merveilleux!
On travaille aujourd'hui d'un air miraculeux,

- Jamais, en toute chose, on n'a vu si bien faire.
- ELMIRE. Il est vrai. Mais parlons un peu de notre affaire.
On tient que mon mari veut dégager sa foi,
Et vous donner sa fille. Est-il vrai ? dites-moi.
- TARTUFE. Il m'en a dit deux mots : mais, madame, à vrai dire
Ce n'est pas le bonheur après quoi je soupire ;
Et je vois autre part les merveilleux attraits
De la félicité qui fait tous mes souhaits.
- ELMIRE. C'est que vous n'aimez rien des choses de la terre.
- TARTUFE. Mon sein n'enferme pas un cœur qui soit de pierre.
- ELMIRE. Pour moi, je crois qu'au ciel tendent tous vos soupirs
Et que rien ici-bas n'arrête vos desirs
- TARTUFE. L'amour qui nous attache aux beautés éternelles
N'étouffe pas en nous l'amour des temporelles.
Nos sens facilement peuvent être charmes
Des ouvrages parfaits que le ciel a formés.
Ses attraits réfléchis brillent dans vos pareilles ;
Mais il étale en vous ses plus rares merveilles :
Il a sur votre face épanché des beautés
Dont les yeux sont surpris et les cœurs transportés ;
Et je n'ai pu vous voir, parfaite créature,
Sans admirer en vous l'auteur de la nature,
Et d'une ardente amour sentir mon cœur atteint
Au plus beau des portraits où lui-même il s'est peint.
D'abord j'appréhendai que cette ardeur secrète
Ne fût du noir esprit une surprise adroite ;
Et même à fuir vos yeux mon cœur se résolut ;
Vous croyant un obstacle à faire mon salut.
Mais enfin je connus, ô beauté tout aimable !
Que cette passion peut n'être point coupable,
Que je puis l'ajuster avecque la pudeur ;
Et c'est ce qui m'y fait abandonner mon cœur.
Ce m'est, je le confesse, une audace bien grande
Que d'oser de ce cœur vous adresser l'offrande,
Mais j'attends en mes vœux tout de votre bonté,
Et rien des vains efforts de mon infirmité.
En vous est mon espoir, mon bien, ma quiétude,
De vous dépend ma peine ou ma béatitude ;
Et je vais être enfin, par votre seul arrêt,
Heureux, si vous voulez, malheureux, s'il vous plaît.
- ELMIRE. La déclaration est tout à fait galante ;
Mais elle est, à vrai dire, un peu bien surprenante.
Vous deviez, ce me semble, armer mieux votre sein,
Et raisonner un peu sur un pareil dessein.
Un dévot comme vous et que partout on nomme...
- TARTUFE. Ah ! pour être dévot je n'en suis pas moins homme ;
Et lorsqu'on vient à voir vos célestes appas,

Un cœur se laisse prendre et ne raisonne pas.
 Je sais qu'un tel discours de moi paroît étrange :
 Mais, madame, après tout, je ne suis pas un ange ;
 Et si vous condamnez l'aveu que je vous fais ,
 Vous devez vous en prendre à vos charmans traits
 Des que j'en vis briller la splendeur plus qu'humaine,
 De mon intérieur vous fûtes souveraine,
 De vos regards divins l'ineffable douceur
 Força la résistance où s'obstinoit mon cœur ,
 Elle surmonta tout, jeûnes , prières , larmes ,
 Et tourna tous mes vœux du côté de vos charmes
 Mes yeux et mes soupis vous l'ont dit mille fois ;
 Et, pour mieux m'expliquer, j'emploie ici la voix
 Que si vous contemplez d'une âme un peu benigne
 Les tribulations de votre esclave indigne,
 S'il faut que vos bontés veuillent me consoler,
 Et jusqu'à mon néant daignent se ravaler,
 J'aurai toujours pour vous, o sœur, une merveille !
 Une dévotion à nulle autre pareille
 Votre honneur avec moi ne court point de hasard ,
 Et n'a nulle disgrâce à craindre de ma part.
 Tous ces galants de cour dont les femmes sont folles ,
 Sont bruyants dans leurs faits et vains dans leurs paroles ;
 De leurs propres sens cesse on les voit se targuer ;
 Ils n'ont point de faveurs qu'ils n'aillent divulguer ,
 Et leur langue indiscrète, en qui l'on se confie,
 Dishonore l'autel où leur cœur sacrifie.
 Mais les gens comme nous brûlent d'un feu discret ,
 Avec qui, pour toujours, on est sûr du secret.
 Le soin que nous prenons de notre renommée
 Répond de toute chose à la personne aimée,
 Et c'est en nous qu'on trouve, acceptant notre cœur,
 De l'amour sans scandale et du plaisir sans peur

ELMIRE. Je vous écoute dire, et votre rhétorique
 En termes assez forts à mon âme s'explique.
 N'apprehendez-vous point que je ne sois d'humeur
 A dire à mon mari cette galante ardeur,
 Et que le prompt avis d'un amour de la sorte
 Ne pût bien altérer l'amitié qu'il vous porte ?

TARTIPE. Je sais que vous avez trop de bonté,
 Et que vous levez grâce à ma temérité ;
 Que vous m'excuserez sur l'humaine faiblesse
 Des violents transports d'un amour qui vous blesse,
 Et considérerez, en regardant votre air,
 Que l'on n'est pas aveugle et qu'un homme est de chair.

ELMIRE. D'autres prendroient cela d'autre façon peut-être,
 Mais ma discrétion se veut faire paroître.

Je ne redirai point l'affaire à mon époux,
 Mais je veux, en revanche, une chose de vous :
 C'est de presser tout franc, et sans nulle chicane,
 L'union de Valère avecque Mariane,
 De renoncer vous-même à l'injuste pouvoir
 Qui veut du bien d'un autre enrichir votre espoir,
 Et .

SCÈNE IV.

ELMIRE, DAMIS, TARTUFE

DAMIS sortant du cabinet où il s'étoit retiré

Non, madame, non ceci doit se répandre
 J'étois en cet endroit d'où j'ai pu tout entendre,
 Et la bonté du ciel m'y semble avoir conduit
 Pour confondre l'orgueil d'un traître qui me nuit,
 Pour m'ouvrir une voie à prendre la vengeance
 De son hypocrisie et de son insolence,
 A dé tromper mon père et lui mettre en plein jour
 L'âme d'un scélérat qui vous parle d'amour.

ELMIRE

Non, Damis, il suffit qu'il se rende plus sage,
 Et tâche à mériter la grâce où je m'engage
 Puisque je l'ai promis ne m'en dedites pas,
 Ce n'est point mon humeur de faire des éclats ;
 Une femme se rit de sottises pareilles,
 Et jamais d'un mari n'en trouble les oreilles

DAMIS

Vous avez vos raisons pour en user ainsi,
 Et pour faire autrement par les miennes aussi
 Le vouloir épargner est une nullité,
 Et l'insolent orgueil de sa cogitoire
 Va triompher que trop de mon juste courroux,
 Et que trop excite de desordres chez nous.
 Le foudre trop long temps a jonché mon père
 Et desservi ses lieux avec ceux de Valère.
 Il faut que du perfide il soit débarrassé,
 Et le ciel pour cela m'offre un moyen assés.
 De cette occasion je lui suis redevable,
 Et pour la négliger elle est trop favorable :
 Ce seroit mériter qu'il me la vint ravir
 Que de l'avoir en main et ne m'en pas servir.

ELMIRE

DAMIS

Damis .
 Non, s'il vous plaît, il faut que je me croie
 Mon âme est maintenant au comble de sa joie ;
 Et vos discours en vain prétendent m'obliger
 A quitter le plaisir de me pouvoir venger.
 Sans aller plus avant je vais vider l'affaire ;
 Et voici justement de quoi me satisfaire.

SCÈNE V

ORGON, EL MIRI, DAMIS, TARTUFE

DAMIS. Nous allons regaler mon père, votre abord
 D'un incident tout frais qui vous surprendra fort
 Vous êtes bien payé de toutes vos caresses
 Et monsieur d'un beau prix reconnait vos tendresses
 Son grand zèle pour vous vient de se déclarer
 Il ne va pas à moins qu'à vous d'honorer,
 Et je l'ai surpris là qui fusait à madame
 L'injurieux aveu d'une coupable flânerie
 Elle est d'une humeur douce et d'un trop discret
 Vouloit à toute force en garder le secret
 Mais je ne puis flatter une telle impudence,
 Et crois que vous l'aider est vous l'être une offense.

EL MIRI. Oui, je tiens que j'ins de ton cœur de bons propos
 On ne dout d'un mari trahisseur le repos
 Que ce n'est point de là que l'honneur peut dépendre
 Et qu'il suffit pour nous le saxon nous défendre
 Ce sont mes sentiments et vous n'aurez rien dit,
 Damis, si j'avois eu sur vous quelque crédit

SCÈNE VI

ORGON, DAMIS, TARTUFE

ORGON Ce que je viens d'entendre, ô ciel ! est-il croyable ?
TARTUFE Oui mon frère, je suis un méchant, un coupable,
 Un malheureux pécheur tout plein d'iniquité,
 Le plus grand scélérat qui jamais ait été
 Chaque instant de ma vie est chargé de souillures,
 Elle n'est qu'un amas de crimes et d'ordures,
 Et je vois que le ciel pour ma punition,
 Me veut mortifier en cette occasion
 De quelque grand forfait qu'on me puisse reprendre,
 Je n'ai garde d'avoir l'orgueil de m'en défendre
 Croyez ce qu'on vous dit, armez votre courroux,
 Et comme un criminel châtiez-moi de chez vous,
 Je ne saurois avoir tant de honte en partage,
 Que je n'en aie encor davantage

ORGON à son fils. Ah ! traître, oses-tu bien, par cette fausseté,
 Vouloir de sa vertu ternir la pureté ?

DAMIS. Quoi ! la sainte douceur de cette âme hypocrite
 Vous fera dementir

ORGON. Tais-toi, peste maudite.

TARTUFE. Ah! laissez-le parler; vous l'accusez à tort,
Et vous ferez bien mieux de croire son rapport.
Pourquoi sur un tel fait m'être si favorable?
Savez-vous, après tout, de quoi je suis capable?
Vous suez-vous, mon frère, à mon extérieur?
Et, pour tout ce qu'on voit, me croyez-vous meilleur?
Non, non : vous vous laissez tromper à l'apparence,
Et je ne suis rien moins, hélas! que ce qu'on pense
Tout le monde me prend pour un homme de bien;
Mais la vérité pure est que je ne vauds rien.

(S'adressant à Damis.)

Oui, mon cher fils, parlez; traitez-moi de perfide,
D'infâme, de perdu, de voleur, d'homicide;
Accablez-moi de noms encor plus detestes,
Je n'y contredis point, je les ai mérités;
Et j'en veux à genoux souffrir l'ignominie,
Comme une honte due aux crimes de ma vie.

(À Tartufe.)

(À son fils.)

ORGON. Mon frère, c'en est trop. Ton cœur ne se rend point
Traître!

DAMIS. Quoi! ces discours vous séduiront au point...

(Relevant Tartufe.)

ORGON. Tais-toi, pendard. Mon frère, eh! levez-vous, de grâce!
(À son fils.)
Infâme!

DAMIS. Il peut...

ORGON. Tais-toi.

DAMIS. J'enrage. Quoi! je passe..

ORGON. Si tu dis un seul mot, je te romprai les bras.

TARTUFE. Mon frère, au nom de Dieu, ne vous emportez pas!
J'aimerais mieux souffrir la peine la plus dure
Qu'il eût reçu pour moi la moindre égratignure.

ORGON à son fils

Ingrat!

TARTUFE. Laissez-le en paix. S'il faut, à deux genoux,
Vous demander sa grâce..

ORGON se jetant aussi à genoux et embrassant Tartufe.

Hélas! vous moquez-vous?

(À son fils.)

Coquin! vois sa bonté!

Donc...

DAMIS.

ORGON.

Paix!

DAMIS.

ORGON.

Quoi! je...

Paix! dis-je.

Je sais bien quel motif à l'attaquer t'oblige.
Vous le laissez tous, et je vois aujourd'hui
Femme, enfants et valets déchaînés contre lui.

On met impudemment toute chose en usage
Pour ôter de chez moi ce devot personnage :
Mais plus on fait d'efforts afin de l'en bannir,
Plus j'en veux employer à l'y mieux retenir ;
Et je vais me hâter de lui donner ma fille ,
Pour confondre l'orgueil de toute ma famille.

DAMIS.

A recevoir sa main on pense l'obliger !

ORGON.

Oui, traître, et des ce soir, pour vous faire enrager.

Ah ! je vous brave tous et vous ferai connoître

Qu'il faut qu'on m'obéisse et que je suis le maître.

Allons, qu'on se retire, et qu'à l'instant, fripon,

On se jette à ses pieds pour demander pardon.

DAMIS

Qui ? moi ? de ce coquin, qui, par ses impostures ..

ORGON

Ah ! tu résistes, gueux, et lui hordes injures !

(A Tartufe)

Un bâton ! un bâton ! Ne me retenez pas.

(A son fils)

Sus, que de ma maison on sorte de ce pas,

Là que d'y revenu on n'ait jamais l'audace.

DAMIS

Oui, je sortirai, mais ..

ORGON.

Vite, quittons la place.

Je te pruve, pendard, de ma succession,

Et te donne, de plus ma malediction

SCÈNE VII

ORGON, TARTUFE

ORGON.

Offenser de la sorte une sainte personne !

TARTUFE

O ciel ! pardonnez-lui la douleur qu'il me donne !

(A Orgon)

Si vous pouviez savoir avec quel déplaisir

Je vois qu'envies mon frère on tâche a me noircir..

ORGON

Hélas !

TARTUFE

Le seul penser de cette ingratitude

Fait souffrir a mon âme un supplice si rude ..

L'horreur que j'en conçois .. l'ai le cœur si serre

Que je ne puis parler et crois que j'en mourrai

ORGON courant tout en larmes a la porte par ou il a chassé son fils

Coquin ! je me repens que ma main t'ait fait grâce

Et ne t'ait pas d'abord assommé sur la place

(A Tartufe)

Remettez-vous, mon frère, et ne vous fâchez pas.

TARTUFE.

Rompons, rompons le cours de ces fâcheux débats.

Je regarde ceans quel grand trouble j'apporte,

Et crois qu'il est besoin, mon frère, que j'en sorte.

ORGON.

Comment ? vous moquez-vous ?

TARTUFE.

On m'y hait, et je voi

Qu'on cherche à vous donner des soupçons de ma foi.

ORGON.

Qu'importe? Voyez vous que mon cœur les écoute?

TARTUFE.

On n. manquera pas de poursuivre, sans doute,

Et ces mêmes rapports qu'ici vous rejetez,

Peut-être une autre fois seront-ils écoutés.

ORGON.

Non, mon frère, jamais

TARTUFE.

Ah! mon frère, une femme

Aisément d'un mari peut bien surprendre l'âme.

ORGON.

Non, non

TARTUFE.

Laissez-moi vite, en m'cloignant d'ici,

Leur ôter tout sujet de m'attaquer ainsi.

ORGON.

Non, vous demeurerez; il y va de ma vie.

TARTUFE.

Eh bien! il faudra donc que je me mortifie.

Pourtant, si vous voulez...

ORGON.

Ah!

TARTUFE.

Soit : n'en parlons plus.

Mais je sais comme il faut en user là-dessus.

L'honneur est délicat, et l'amitié m'engage

A prévenir les bruits et les sujets d'ombrage.

Je fuirai votre épouse et vous ne me verrez ..

ORGON.

Non, en dépit de tous, vous la fréquenterez.

Faire enrager le monde est ma plus grande joie;

Et je veux qu'à toute heure avec elle on vous voie.

Ce n'est pas tout encor pour les mieux braver tous,

Je ne veux point avoir d'autre héritier que vous;

Et je vais de ce pas, en fort bonne manière,

Vous faire de mon bien donation entière.

Un bon et franc ami, que pour gendre je prends,

M'est bien plus cher que fils, que femme et que parents.

N'accepterez-vous pas ce que je vous propose?

La volonté du ciel soit faite en toute chose!

TARTUFE

ORGON.

Le pauvre homme! Allons vite en dresser un écrit,

Et que puisse l'envie en crever de dépit!

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉANTE, TARTUFE.

CLÉANTE.

Oui, tout le monde en parle, et vous m'en pouvez croire,

L'éclat que fait ce bruit n'est point à votre gloire,

Et je vous ai trouvé, monsieur, fort à propos

Pour vous en dire net ma pensée en deux mots.

Je n'examine point à fond ce qu'on expose,
 Je passe là-dessus et prends au pis la chose.
 Supposons que Damis n'en ait pas bien use,
 Et que ce soit à tort qu'on vous ait accusé;
 N'est-il pas d'un chrétien de pardonner l'offense
 Et d'éteindre en son cœur tout desir de vengeance?
 Et devez-vous souffrir, pour votre diècle,
 Que du logis d'un pere un fils soit exilé?
 Je vous le dis encore, et parle avec franchise,
 Il n'est petit ni grand qui ne s'en scandalise;
 Et si vous m'en croyez vous pacifierez tout,
 Et ne pousserez point les affaires à bout.
 Sacrifiez à Dieu toute votre colère,
 Et remettez le fils en grâce avec le pere.

TARTUPE.

Helas ! je le voudrais, quant à moi, de bon cœur,
 Je ne garde pour lui, monsieur, aucune agreur.
 Je lui pardonne tout, de rien je ne le blâme,
 Et voudrais le servir du meilleur de mon âme :
 Mais l'intérêt du ciel n'y sauroit consentir,
 Et s'il rentre ecans, c'est à moi d'en sentir.
 Après son action, qui n'eut jamais d'égale,
 Le commerce entre nous porteroit du scandale :
 Dieu sait ce que d'abord tout le monde en croiroit
 A pure politique on me l'imputeroit,
 Et l'on diroit partout que, me sentant coupable,
 Je feins pour qui m'accuse un zèle charitable ;
 Que mon cœur l'appréhende et veut le ménager
 Pour le pouvoir sous main au silence engager.

CLÉANTE.

Vous nous payez ici d'excuses colorées,
 Et toutes vos raisons, monsieur, sont trop tirées
 Des intérêts du ciel pourquoi vous chargez-vous ?
 Pour punir le coupable a-t-il besoin de nous ?
 Laissez-lui, laissez-lui le soin de ses vengeances.
 Ne songez qu'au pardon qu'il prescrit des offenses ;
 Et ne regardez point aux jugements humains
 Quand vous suivez du ciel les ordres souverains.
 Quoi ! le foible intérêt de ce qu'on pourra croire
 D'une bonne action empêchera la gloire !
 Non, non, faisons toujours ce que le ciel prescrit,
 Et d'aucun autre soin ne nous brouillons l'esprit.

TARTUPE.

Je vous ai déjà dit que mon cœur lui pardonne,
 Et c'est faire, monsieur, ce que le ciel ordonne.
 Mais après le scandale et l'affront d'aujourd'hui,
 Le ciel n'ordonne pas que je vive avec lui.

CLÉANTE.

Et vous ordonne-t-il, monsieur, d'ouvrir l'oreille
 A ce qu'un pur caprice à son père consille,
 Et d'accepter le don qui vous est fait d'un bien

Où le droit vous oblige à ne prétendre rien ?

TARTUFE. Ceux qui me connoîtront n'auront pas la pensée
Que ce soit un effet d'une âme intéressée.
Tous les biens de ce monde ont pour moi peu d'appas,
De leur éclat trompeur je ne m'éblouis pas :
Et si je me résous à recevoir du père
Cette donation qu'il a voulu me faire,
Ce n'est, à dire vrai, que parce que je crains
Que tout ce bien ne tombe en de méchantes mains;
Qu'il ne trouve des gens qui, l'ayant en partage,
En fassent dans le monde un criminel usage,
Et ne s'en servent pas, ainsi que j'ai dessein,
Pour la gloire du ciel et le bien du prochain.

CLÉANTE. Eh ! monsieur, n'ayez point ces délicates craintes,
Qui d'un juste héritier peuvent causer les plaintes.
Souffrez, sans vous vouloir embarrasser de rien,
Qu'il soit à ses perils possesseur de son bien ;
Et songez qu'il vaut mieux encor qu'il en mésuse
Que si de l'en frustrer il faut qu'on vous accuse.
J'admire seulement que, sans conclusion,
Vous en ayez souffert la proposition.
Car enfin le vrai zèle a-t-il quelque maxime
Qui montre à depouiller l'héritier légitime ?
Et s'il faut que le ciel dans votre cœur ait mis
Un invincible obstacle à vivre avec Damis,
Ne va droit il pas mieux qu'en personne discrète
Vous fissiez de ceans une honnête retraite
Que de souffrir ainsi, contre toute raison,
Qu'on en chasse pour vous le fils de la maison ?
Croyez-moi, c'est donner de votre prudence,
Monsieur...

TARTUFE. Il est, monsieur, trois heures et demie :
Certain devoir pieux me demande là-haut,
Et vous m'excuserez de vous quitter sitôt.

CLÉANTE seul. Ah !

SCÈNE II.

ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE, DORINE.

DORINE à Cléante. De grâce, avec nous employez-vous pour elle,
Monsieur : son âme souffre une douleur mortelle :
Et l'accord que son père a conclu pour ce soir
La fait à tous moments entrer en desespoir.
Il va venir. Joignons nos efforts, je vous prie,
Et tâchons d'ébranler, de force ou d'industrie,
Ce malheureux dessein qui nous a tous troublés.

SCÈNE III.

ORGON, ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE, DORINE.

ORGON. Ah ! je me rejouis de vous voir assemblés.

(A Mariane.)

Je porte en ce contrat de quoi vous faire rire,
Et vous savez déjà ce que cela veut dire.

MARIANE aux genoux d'Orgon

Mon père, au nom du ciel qui connoît ma douleur,
Et par tout ce qui peut emouvoir votre cœur,
Relâchez-vous un peu des droits de la naissance
Et dispensez mes vœux de cette obéissance.
Ne me réduisez point par cette dure loi
Jusqu'à me plaindre au ciel de ce que je vous doi,
Et cette vie, hélas ! que vous m'avez donnée,
Ne me la rendez pas, mon père, infortunée.
Si, contre un doux espoir que j'avois pu former,
Vous me défendez d'être à ce que j'ose aimer,
Au moins par vos bontés qu'à vos genoux j'implore,
Sauvez-moi du tourment d'être à ce que j'abhorre;
Et ne me portez point à quelque desespoir
En vous servant sur moi de tout votre pouvoir.

ORGON se sentant attendrir

Allons, ferme, mon cœur, point de faiblesse humaine !

MARIANE. Vos tendresses pour lui ne me font point de peine ;

Faites-les eclater, donnez-lui votre bien,
Et si ce n'est assez, joignez-y tout le mien ;
J'y consens de bon cœur, et je vous l'abandonne :
Mais au moins n'allez pas jusques à ma personne,
Et souffrez qu'un couvent, dans les austérités,
Use les tristes jours que le ciel m'a comptés

ORGON. Ah ! voilà justement de mes religieuses,
Lorsqu'un père combat leurs flammes amoureuses !
Debout. Plus votre cœur repugne à l'accepter,
Plus ce sera pour vous matière à mériter.
Mortifiez vos sens avec ce mariage,
Et ne me rompez pas la tête davantage.

DORINE. Mais quoi !...

ORGON. Taisez-vous, vous. Parlez à votre écot.

Je vous défends tout net d'oser dire un seul mot,

CLÉANTE. Si par quelque conseil vous souffrez qu'on réponde...

ORGON. Mon frère, vos conseils sont les meilleurs du monde ;
Ils sont bien raisonnés, et j'en fais un grand cas :
Mais vous trouverez bon que je n'en use pas.

FINIRE à Orgon

A voir ce que je vois je ne sais plus que dire,
Et votre aveuglement fait que je vous admire.
C'est être bien coiffe, bien pavané de lui,
Que de nous dementir sur le fait d'aujourd'hui.

ORGON.

Je suis votre valet, et crois les apparences.
Pour mon tripon de fils je sais vos complaisances;
Et vous avez eu peur de le desavouer
Du trait qu'a ce pauvre homme il a voulu jouer
Vous étiez trop tranquille, enfin, pour être crue;
Et vous auriez paru d'autre manière emue ..

FINIRE.

Est-ce qu'au simple aveu d'un amoureux transport
Il faut que notre honneur se gendarme si fort ?
Et ne peut-on répondre à tout ce qui le touche,
Que le feu dans les yeux et l'impure à la bouche ?
Pour moi de tels propos je me ris simplement,
Et l'éclat là-dessus ne me plaît nullement.

J'aime qu'avec douceur nous nous n'outrions sages,
Et ne suis point du tout pour ces prudes sauvages
Dont l'honneur est arme de griffes et de dents,
Et veut au moindre mot de visager les gens.

Me preserve le ciel d'une telle sagesse !
Je veux une vertu qui ne soit point diablerie,
Et crois que d'un refus la discrète froideur

CECON.

N'en est pas moins puissante à rebouter un cœur.

FINIRE

Enfin je sais l'affaire et ne prends point le change.

J'admire, encore un coup, cette faiblesse étrange;

Mais que me répondrait votre incredulité

Si je vous faisais voir qu'on vous dit vérité ?

ORGON.

Voir !

FINIRE.

Oui

ORGON

Chansons

FINIRE.

Mais qu'on ! si je trouvais manière

De vous le faire voir avec pleine lumière ?...

ORGON.

Contes en l'air

FINIRE.

Quel homme ! Au moins, répondez-moi.

Je ne vous parle pas de nous ajouter foi

Mais supposons ici que d'un lieu qu'on peut prendre,

On vous fit clairement tout voir et tout entendre,

Que diriez-vous alors de votre homme de bien ?

ORGON.

En ce cas je dirois que . . . Je ne dirois rien,

Car cela ne se peut.

FINIRE.

L'être un trop long temps duré,

Et c'est trop condamner ma bouche d'imposture.

Il faut que, par plaisir, et sans aller plus loin,

De tout ce qu'on vous dit je vous fasse témoin.

ORGON. Soit Je vous prends au mot Nous verrons votre adresse,
Et comment vous pourrez remplir cette promesse.

ELMIRE à Dorine
Faites-le-moi venir.

DORINE à Elmire Son esprit est rusé,
Et peut-être à surprendre il sera malaisé.

ELMIRE à Dorine
Non, on est aisément dupe par ce qu'on aime,
Et l'amour-propre engage à se tromper soi-même.
(A Cleante et à Mirame.)
Faites-le-moi descendre Et vous, retirez-vous.

SCÈNE IV

ELMIRE, ORGON

ELMIRE. Approchons cette table et vous mettez dessous.
ORGON Comment ?

ELMIRE. Vous bien cacher est un point nécessaire.
ORGON. Pourquoi sous cette table ?

ELMIRE. Ah ! mon Dieu ! laissez faire ;
J'ai mon dessein en tête et vous en jugerez
Mettez-vous là, vous dis-je, et quand vous y serez,
Gardez qu'on ne vous voie et qu'on ne vous entende.
ORGON. Je confesse qu'ici ma complaisance est grande,
Mais de votre entreprise il vous faut voir sortir.
ELMIRE Vous n'aurez, que je crois rien à me repartir.

(A Orgon qui est sous la table.)

Au moins je vas toucher une étrange matière,
Ne vous scandalisez en aucune manière.
Quoi que je puisse dire, il doit m'être permis ;
Et c'est pour vous convaincre, ainsi que j'ai promis.
Je vais par des doncques, puisque j'y suis réduite,
Faire poser le masque à cette ame hypocrite,
Flatter de son amour les desirs effrontés,
Et donner un champ libre à ses fureurs.
Comme c'est pour vous seul et pour le mieux confondre,
Que mon âme à ses vœux va fonder de répondre,
J'aurai lieu de cesser dès que vous vous rendrez,
Et les choses n'auront que jusqu'on vous voudrez.
C'est à vous d'arrêter son ardeur insensée
Quand vous croirez l'affaire assez avant poussee,
D'épargner votre femme et de ne m'exposer
Qu'à ce qu'il vous faudra pour vous desabuser.
Ce sont vos intérêts, vous en serez le maître,
Et... L'on vient. Tenez-vous et gardez de paraître.

SCÈNE V.

TARTUFE, ELMIRE, ORGON *sous la table.*

TARTUFE. On m'a dit qu'en ce lieu vous me vouliez parler

ELMIRE. Oui, l'on a des secrets à vous y révéler.

Mais tirez cette porte avant qu'on vous les dise,
Et regardez partout de crainte de surprise.*(Tartufe va fermer la porte et revient.)*

Une affaire pareille à celle de tantôt

N'est pas assurément ici ce qu'il nous faut :

Jamais il ne s'est vu de surprise de même.

Damis m'a fait pour vous une frayeur extrême,

Et vous avez bien vu que j'ai fait mes efforts

Pour rompre son dessein et calmer ses transports.

Mon trouble, il est bien vrai, m'a si fort possédée,

Que de le démentir je n'ai point eu l'idée :

Mais par là, grâce au ciel, tout a bien mieux été,

Et les choses en sont dans plus de sûreté.

L'estime où l'on vous tient a dissipé l'orage,

Et mon mari de vous ne peut prendre d'ombrage.

Pour mieux braver l'éclat des mauvais jugements,

Il veut que nous soyons ensemble à tous moments ;

Et c'est par où je puis, sans peur d'être blâmée,

Me trouver ici seule avec vous enfermée,

Et ce qui m'autorise à vous ouvrir un cœur

Un peu trop prompt peut-être à souffrir votre ardeur.

TARTUFE. Ce langage à comprendre est assez difficile,

Madame ; et vous parliez tantôt d'un autre style.

ELMIRE. Ah ! si d'un tel refus vous êtes en courroux,

Que le cœur d'une femme est mal connu de vous !

Et que vous savez peu ce qu'il veut faire entendre

Lorsque si foiblement on le voit se défendre !

Toujours notre pudeur combat dans ces moments

Ce qu'on peut nous donner de tendres sentiments.

Quelque raison qu'on trouve à l'amour qui nous dompte,

On trouve à l'avouer toujours un peu de honte.

On s'en défend d'abord ; mais de l'air qu'on s'y prend

On fait connoître assez que notre cœur se rend ;

Qu'à nos vœux par honneur notre bouche s'oppose,

Et que de tels refus promettent toute chose.

C'est vous faire, sans doute, un assez libre aveu,

Et sur notre pudeur se ménager bien peu.

Mais, puisque la parole enfin en est lâchée,

A retenir Damis me serois-je attachée,

Aurois-je, je vous prie, avec tant de douceur

Écoute tout au long l'offre de votre cœur,
 Aurois-je puis la chose ainsi qu'on m'a vu faire,
 Si l'offre de ce cœur n'eût eu de quoi me plaire?
 Et lorsque j'ai voulu moi-même vous forcer
 A refuser l'hymen qu'on venoit d'annoncer,
 Qu'est-ce que cette instance a dû vous faire entendre,
 Que l'intérêt qu'en vous on s'avise de prendre,
 Et l'ennui qu'on auroit que ce nœud qu'on résout
 Vint partager du moins un cœur que l'on veut tout?
 C'est sans doute, madame, une douceur extrême
 Qu' d'entendre ces mots d'une bouche qu'on aime;
 L'air miel dans tous mes sens fait couler à longs traits
 Une suavité qu'on ne goûta jamais
 Le bonheur de vous plaire est mon suprême étude,
 Et mon cœur de vos vœux fait sa béatitude,
 Mais ce cœur vous demande un peu de liberté
 Doser douter un peu de sa félicité
 Je puis croire ces mots un artifice honnête
 Pour m'obliger à rompre un hymen qui s'appête:
 Et s'il faut librement m'expliquer avec vous,
 Je ne me ferai point à des propos si doux
 Qu'un peu de vos sarcus, après quoi je soupire,
 Ne vienne m'assurer tout ce qu'ils m'ont pu dire,
 Et planter dans mon âme une constante loi
 Des charmantes bontés que vous avez pour moi.

ELMIRE après avoir toussé pour avertir son mari

Quoi! vous voulez aller avec cette vitesse,
 Et d'un cœur tout d'abord épuiser la tendresse?
 On se tue à vous faire un aveu des plus doux,
 Cependant ce n'est pas encore assez pour vous?
 Et l'on ne peut aller jusqu'à vous satisfaire
 Qu'aux dernières faveurs on ne pousse l'affaire?

TARTUFE

Moins on mérite un bien moins on ose espérer
 Nos vœux sur des discours ont peine à s'assurer
 On soupçonne aisément un sort tout plein de gloire,
 Et l'on veut en jour avant que de le croire
 Pour moi, qui crois si peu mériter vos bontés,
 Je doute du bonheur de mes tentatives,
 Et je ne croirai rien que vous n'ayez, madame,
 Par des réalités su convaincre ma flamme

ELMIRE

Mon Dieu! que votre amour en vrai tyran agit!
 Et qu'en un trouble étrange il me jette l'esprit!
 Que sur les cœurs il prend un furtif empire!
 Et qu'avec violence il veut ce qu'il desire!
 Quoi! de votre poursuite on ne peut se parer,
 Et vous ne donnez pas le temps de respirer?
 Sied-il bien de tenir une rigueur si grande,

- De vouloir sans quartier les choses qu'on demande,
 Et d'abuser ainsi, par vos efforts pressants,
 Du foible que pour vous vous voyez qu'ont les gens?
- TARTUFE. Mais si d'un œil bénin vous voyez mes hommages,
 Pourquoi m'en refuser d'assures témoignages?
- ELMIRE. Mais comment consentir à ce que vous voulez
 Sans offenser le ciel dont toujours vous parlez?
- TARTUFE. Si ce n'est que le ciel qu'à mes vœux on oppose,
 Lever un tel obstacle est à moi peu de chose;
 Et cela ne doit pas retenir votre cœur.
- ELMIRE. Mais des arrêts du ciel on nous fait tant de peur!
- TARTUFE. Je puis vous dissiper ces craintes ridicules,
 Madame; et je sais l'art de lever les scrupules.
 Le ciel défend, de vrai, certains contentements;
 Mais on trouve avec lui des accommodements.
 Selon divers besoins il est une science
 D'étendre les liens de notre conscience,
 Et de rectifier le mal de l'action
 Avec la pureté de notre intention.
 De ces secrets, madame, on saura vous instruire;
 Vous n'avez seulement qu'à vous laisser conduire.
 Contentez mon desir et n'avez point d'effroi;
 Je vous réponds de tout et prends le mal sur moi.
 (Elmire toussse plus fort.)
 Vous tousssez fort, madame.
- ELMIRE. Oui, je suis au supplice.
- TARTUFE. Vous plaît-il un morceau de ce jus de réglisse?
- ELMIRE. C'est un rhume obstiné, sans doute, et je vois bien
 Que tous les jus du monde ici ne feront rien.
 Cela, certe, est fâcheux.
- TARTUFE. Oui, plus qu'on ne peut dire.
- ELMIRE. Enfin, votre scrupule est facile à détruire.
 Vous êtes assurée ici d'un plein secret,
 Et le mal n'est jamais que dans l'éclat qu'on fait.
 Le scandale du monde est ce qui fait l'offense,
 Et ce n'est pas pecher que pecher en silence.
- ELMIRE ap. , avoir encore toussé et frappe sur la table
 Enfin je vois qu'il faut se résoudre à céder;
 Qu'il faut que je consente à vous tout accorder;
 Et qu'à moins de cela je ne dois point prétendre
 Qu'on puisse être content et qu'on veuille se rendre.
 Sans doute il est fâcheux d'en venir jusque-là
 Et c'est bien malgré moi que je franchis cela;
 Mais puisque l'on s'obstine à m'y vouloir réduire,
 Puisqu'on ne veut point croire à tout ce qu'on peut dire,
 Et qu'on veut des témoins qui soient plus convaincants,
 Il faut bien s'y résoudre et contenter les gens.

Si ce contentement porte en soi quelque offense,
Tant pis pour qui me force à cette violence ;
La faute assurément n'en doit pas être à moi
TARTUFE. Oui, madame, on s'en charge ; et la chose de soi..
ELMIRE. Ouvrez un peu la porte, et voyez, je vous prie,
Si mon mari n'est pas dans cette galerie.
TARTUFE. Qu'est-il besoin pour lui du soin que vous prenez ?
C'est un homme, entre nous, à mener par le nez.
De tous nos entretiens il est pour faire gloire,
Et je l'ai mis au point de voir tout sans rien croire.
ELMIRE. Il n'importe. Sortez, je vous prie, un moment ;
Et partout là dehors voyez exactement.

SCÈNE VI.

ORGON, ELMIRE.

ORGON sortant de dessous la table

Voilà, je vous l'avoue, un abominable homme !
Je n'en puis revenir, et tout ceci m'assomme.
ELMIRE. Qu'on vous sortez sitôt ! Vous vous moquez des gens.
Rentrez sous le tapis, il n'est pas encor temps.
Attendez jusqu'au bout pour voir les choses sûres
Et ne vous fiez point aux simples conjectures.
ORGON. Non, rien de plus méchant n'est sorti de l'enfer.
ELMIRE. Mon Dieu ! l'on ne doit point craindre trop de léger.
Laissez-vous bien contaire avant que de vous rendre,
Et ne vous hâtez point, de peur de vous reprendre.
(Elmire fait mettre Orgon derrière elle.)

SCÈNE VII

TARTUFE, ELMIRE, ORGON.

TARTUFE sans voir Orgon

Tout conspire, madame, à mon contentement.
J'ai visité de l'œil tout cet appartement ; -
Personne ne s'y trouve, et mon âme ravie...
(Dans le temps que Tartufe s'avance, les bras ouverts, pour
embrasser Elmire, elle se retire, et Tartufe aperçoit Orgon.)

ORGON arrêtant Tartufe

Tout doux ! vous suivez trop votre amoureuse envie,
Et vous ne devez pas vous tant passionner.
Ah ! ah ! l'homme de bien, vous m'en vouliez donner !
Comme aux tentations s'abandonne votre âme !
Vous épousiez ma fille et convoitiez ma femme !
J'ai douté fort longtemps que ce fût tout de bon,
Et je croyais toujours qu'on changerait de ton ;
Mais c'est assez avant pousser le témoignage ;
Je m'y tiens, et n'en veux, pour moi, pas davantage.

ELMIRE à Tartufe

C'est contre mon humeur que j'ai fait tout ceci;
Mais on m'a mis au point de vous traiter ainsi

TARTUFE à Orgon

Quoi! vous croyez ..

ORGON.

Allons, point de bruit, je vous prie.

Dénichons de ceans, et sans cérémonie

TARTUFE.

Mon dessein..

ORGON.

Ces discours ne sont plus de saison :

Il faut, tout sur-le-champ, sortir de la maison

TARTUFE.

C'est à vous d'en sortir, vous qui parlez en maître

La maison m'appartient, je le ferai connoître,

Et vous montrerais bien qu'en vain on a recours,

Pour me chercher quelque, à ces lâches détours,

Qu'on n'est pas où l'on pense en me faisant injure;

Que j'ai de quoi confondre et punir l'imposture,

Venger le ciel qu'on blesse, et faire repentir

Ceux qui parlent ici de me faire sortir.

SCÈNE VIII.

ELMIRE, ORGON

ELMIRE.

Quel est donc ce langage? et qu'est-ce qu'il veut dire?

ORGON.

Ma foi! je suis confus et n'ai pas lieu de rire

ELMIRE.

Comment?

ORGON.

Je vois ma faute aux choses qu'il me dit,

Et la donation m'embarrasse l'esprit.

ELMIRE.

La donation?

ORGON.

Oui! C'est une affaire faite

Mais j'ai quelque autre chose encor qui m'inquiète.

ELMIRE.

Eh quoi?

ORGON.

Vous saurez tout! Mais voyons au plus tôt

Si certaine cassette est encore là-haut.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORGON, CLÉANTE.

CLÉANTE.

Où voulez-vous courir?

ORGON.

Las! que sais-je?

CLÉANTE.

Il me semble

Que l'on doit commencer par consulter ensemble

Les choses qu'on peut faire en cet événement.

- ORGON.** Cette cassette-là me trouble entièrement.
Plus que le reste encore elle me désespère.
- CLÉANTE.** Cette cassette est donc un important mystère ?
- ORGON.** C'est un depot qu'Argas, cet ami que je plains,
Lui-même en grand secret m'a mis entre les mains.
Pour cela, dans sa fuite, il me voulut élire.
Et ce sont des papiers, à ce qu'il m'a pu dire,
Où sa vie et ses biens se trouvent attachés.
- CLÉANTE.** Pourquoi donc les avoir en d'autres mains lâches ?
- ORGON.** Ce fut par un motif de cas de conscience
J'allai droit à mon traître en faire confidence;
Et son raisonnement me vint persuader
De lui donner plutôt la cassette au double
Afin que pour moi, en cas de quelque enquête,
J'eusse d'un faux-fuyant la faveur toute prête,
Par où ma conscience eût pleine sûreté
À faire des serments contre la vérité.
- CLÉANTE.** Vous voilà mal, au moins, si j'en crois l'apparence ;
Et la donation et cette confidence
Sont, à vous en parler selon mon sentiment,
Des démarches pu vous faites légèrement
On peut vous mener loin avec de pareils gages :
Et cet homme sur vous ayant ces atantages,
Le pousser est encor grande impudence à vous,
Et vous deviez chercher quelque biais plus doux.
- ORGON.** Quoi ! sur un beau semblant de lecture si touchante
Cacher un cœur si double, une âme si méchante !
Et moi qui l'ai reçu gaisant et n'ayant rien.
C'en est fait, je renonce à tous les biens de bien,
J'en aurai désormais une horreur effroyable,
Et m'en vais devenir pour eux pire qu'un diable.
- CLÉANTE.** Eh bien ! ne voilà pas de vos emportements !
Vous ne gardez en rien les doux temperaments.
Dans la droite raison jamais n'entre la vôtre,
Et toujours d'un excès vous vous jetez dans l'autre.
Vous voyez votre erreur, et vous avez connu
Que par un zèle feint vous étiez pretenu,
Mais pour vous corriger, quelle raison demande
Que vous alliez passer dans une erreur plus grande,
Et qu'avecque le cœur d'un perfide valet
Vous confondiez les vœux de tous les gens de bien ?
Quoi ! parce qu'un fripon vous dupe avec audace
Sous le pompeux éclat d'une austère grimace,
Vous voulez que partout on soit fait comme lui,
Et qu'aucun vrai devot ne se trouve aujourd'hui ?
Laissez aux libertins ces sottes conséquences,
Démêlez la vertu d'avec ses apparences,

Ne hasardez jamais votre estime trop tôt,
 Et soyez pour cela dans le milieu qu'il faut.
 Gardez-vous, s'il se peut, d'honorer l'imposture,
 Mais au vrai zèle aussi n'allez pas faire injure,
 Et, s'il vous faut tomber dans une extrémité,
 Pêchez plutôt encor de cet autre côté.

SCÈNE II

ORGON, CLÉANTE, DAMIS.

DAMIS Quoi ! mon père, est-il vrai qu'un coquin vous menace
 Qu'il n'est point de bienfait qu'en son âme il n'efface;
 Et que son lâche orgueil, trop digne de courroux,
 Se fait de vos bontés des armes contre vous ?

ORGON. Oui, mon fils, et j'en sens des douleurs nonpareilles.

DAMIS Laissez-moi, je lui veux couper les deux oreilles.
 Contre son insolence on ne doit point gauchir.
 C'est à moi, tout d'un coup, de vous en affranchir;
 Et, pour sortir d'affaire, il faut que je l'assomme.

CLÉANTE. Voilà tout justement parler en vrai jeune homme.
 Modérez, s'il vous plaît, ces transports éclatants.
 Nous vivons sous un règne et sommes dans un temps
 Où par la violence on fait mal ses affaires.

SCÈNE III

MADAME PERVILLÉ, ORGON, ELAÏRE, CLÉANTE,
 MARIANE, DAMIS, DORINE.

M^{ME} PERVILLÉ Qu'est-ce ? J'apprends ici de terribles mystères !

ORGON. Ce sont des nouveautés dont mes yeux sont témoins,
 Et vous voyez le prix dont sont payés mes soins
 Je recueille avec zèle un homme en sa misère,
 Je le loge et le tiens comme mon propre frère,
 De bienfaits chaque jour il est par moi chargé ;
 Je lui donne ma fille et tout le bien que j'ai ;
 Et, dans le même temps, le perfide, l'infâme,
 Tente le noir dessein de suborner ma femme ;
 Et, non content encor de ces lâches essais,
 Il m'ose menacer de mes propres bienfaits,
 Et veut à ma ruine user des avantages
 Dont le viennent d'armer des bontés trop peu sages,
 Me chasser de mes biens où je l'ai transféré,
 Et me réduire au point d'où je l'ai retiré !

DORINE. Le pauvre homme !

M^{ME} PERVILLÉ. Mon fils, je ne puis du tout croire
 Qu'il ait voulu commettre une action si noire.

ORGON. Comment ?

M^{me} PERNELLE. Les gens de bien sont envieux toujours.

ORGON. Que voulez-vous donc dire avec votre discours,
Ma mère ?

M^{me} PERNELLE. Que chez vous on vit d'étrange sorte,
Et qu'on ne sait que trop la haine qu'on lui porte.

ORGON. Qu'à cette haine à faire avec ce qu'on vous dit ?

M^{me} PERNELLE. Je vous l'ai dit cent fois quand vous étiez petit
La vertu dans le monde est toujours poursuivie,
Les envieux mourront, mais non jamais l'envie

ORGON. Mais que fait ce discours aux choses d'aujourd'hui ?

M^{me} PERNELLE. On vous aura forgé cent sottises contre lui

ORGON. Je vous ai dit déjà que j'ai vu tout moi-même.

M^{me} PERNELLE. Des esprits médisants la malice est éternelle.

ORGON. Vous me feriez danser, ma mère. Je vous dis
Que j'ai vu de mes yeux un crime si horrible

M^{me} PERNELLE. Les langues ont toujours du venin à répandre,
Et rien n'est ici-bas qui s'en puisse défendre.

ORGON. C'est tenu un propos de sous-bien de pouvoir
Je l'ai vu, dis-je, vu, de mes propres yeux vu,
Ce qu'on appelle un faux. Faut-il vous le rebattre
Aux oreilles cent fois et crier comme quatre ?

M^{me} PERNELLE. Mon Dieu ! le plus souvent l'apparence déçoit.
Il ne faut pas toujours juger sur ce qu'on voit

ORGON. J'enrage

M^{me} PERNELLE. Aux faux soupçons la nature est sujette,
Et c'est souvent à mal que le bien s'interprète.

ORGON. Je dois interpréter à charitable soin
Le desir d'embrasser ma femme !

M^{me} PERNELLE. Il est besoin

Pour accuser les gens d'avoir de justes causes,
Et vous deviez attendre à vous voir sur des choses

ORGON. Eh ! diantre ! le moyen de m'en assurer mieux ?

Je devois donc, ma mère, attendre qu'à mes yeux
Il eût. Vous me feriez dire quelque sottise

M^{me} PERNELLE. Enfin d'un trop pur zèle on voit son âme éprise,
Et je ne puis du tout me mettre dans l'esprit
Qu'il ait voulu tenter les choses que l'on dit.

ORGON. Allez, je ne sais pas, si vous n'étiez ma mère,
Ce que je vous dirois tant je suis en colère.

DORINE à Orgon

Juste retour, monsieur, des choses d'ici-bas.
Vous ne vouliez point croire, et l'on ne vous croit pas.

L'ÉPANTE. Nous perdons des moments en bagatelles pures,
Qu'il faudroit employer à prendre des mesures
Aux menaces du foube on doit ne dormir point.

DANIS. Quoi ! son effronterie n'est jusqu'à ce point ?

ELMIRE. Pour moi, je ne crois pas cette instance possible,
Et son ingratitude est ici trop visible.

CLÉANTE à Orgon

Ne vous y fiez pas; il aura des ressorts
Pour donner contre vous raison à ses efforts;
Et, sur moins que cela, le poids d'une cabale
Embarrasse les gens dans un fâcheux dedale.
Je vous le dis encore arme de ce qu'il a,
Vous ne devez jamais le pousser jusque-là.

ORGON. Il est vrai, mais qu'y faire? A l'orgueil de ce traître,
D mes ressentiments je n'ai pas été maître.

CLÉANTE Je voudrais de bon cœur qu'on pût entre vous deux
De quelque ombre de paix racommoder les nœuds

ELMIRE Si j'avois su qu'en main il a de telles armes,
Je n'aurois pas donné matière à tant d'alarmes;
Et mes

ORGON à Dorine en voyant entrer M. Loyal

Que veut cet homme? Allez tôt le savoir.
Je suis bien en état que l'on me vienne voir!

SCÈNE IV

ORGON, MADAME PERNELLE, ELMIRE, MARIANE,
CLÉANTE, DAMIS, DORINE, M. LOYAL

M. LOYAL à Dorine dans le fond du théâtre

Bonjour, ma chère sœur, faites, je vous supplie,
Que je parle à monsieur

DORINE

Il est en compagnie,
Et je doute qu'il puisse à présent voir quelqu'un.

M. LOYAL.

Je ne suis pas pour être en ces lieux importun.
Mon abord n'aura rien, je crois, qui lui déplaîse;
Et je viens pour un fait dont il sera bien aise.

DORINE

Voire nom?

M. LOYAL.

Dites-lui seulement que je vien
De la part de monsieur Tartufe, pour son bien.

DORINE à Orgon

C'est un homme qui vient, avec douce manière,
De la part de monsieur Tartufe, pour affaire
Dont vous serez, dit-il, bien aise.

CLÉANTE à Orgon

Il vous faut voir
Ce que c'est que cet homme et ce qu'il peut vouloir.

ORGON à Cléante

Pour nous raccommoder il vient ici peut-être;
Quels sentiments aurai-je à lui faire paroître?

CLÉANTE.

Votre ressentiment ne doit point éclater;
Et s'il parle d'accord il le faut écouter.

M. LOYAL à Orgon.

Salut, monsieur. Le ciel perde qui veut vous nuire,
Et vous soit favorable autant que je désire !

ORGON bas à Cléante.

Ce doux début s'accorde avec mon jugement,
Et présage déjà quelque accommodement.

M. LOYAL.

Toute votre maison m'a toujours été chère,
Et j'étois serviteur de monsieur votre père.

ORGON.

Monsieur, j'ai grande honte et demande pardon
D'être sans vous connoître ou savoir votre nom.

M. LOYAL.

Je m'appelle Loyal, natif de Normandie,
Et suis huissier à verge, en dépit de l'envie.
J'ai, depuis quarante ans, grâce au ciel, le bonheur,
D'en exercer la charge avec beaucoup d'honneur,
Et je vous viens, monsieur, avec votre licence,
Signifier l'exploit de certaine ordonnance...

ORGON.

Quoi ! vous êtes ici...

M. LOYAL

Monsieur, sans passion.

Ce n'est rien seulement qu'une sommation,
Un ordre de vider d'ici, vous et les vôtres,
Mettre vos meubles hors et faire place à d'autres,
Sans délai ni remise, ainsi que besoin est.

ORGON.

Moi ! sortir de ceans ?

M. LOYAL.

Oui, monsieur, s'il vous plaît

La maison à présent, comme savez de reste,
Au bon monsieur Tartufe appartient sans conteste.
De vos biens désormais il est maître et seigneur,
En vertu d'un contrat duquel je suis porteur.
Il est en bonne forme et l'on n'y peut rien dire.

DAMIS à M. Loyal.

Certes, cette impudence est grande, et je l'admire

M. LOYAL à Damis.

Monsieur, je ne dois point avoir affaire à vous ;

(Montrant Orgon)

C'est à monsieur ; il est et raisonnable et doux,
Et d'un homme de bien il sait trop bien l'office
Pour se vouloir du tout opposer à justice.

ORGON.

Mais...

M. LOYAL.

Oui, monsieur, je sais que pour un million

Vous ne voudriez pas faire rébellion,
Et que vous souffrirez, en honnête personne,
Que j'exécute ici les ordres qu'on me donne.

DAMIS.

Vous pourriez bien ici sur votre noir jupon,
Monsieur l'huissier à verge, attirer le bâton.

M. LOYAL à Orgon

Faites que votre fils se taise ou se retire,
Monsieur. J'aurois regret d'être obligé d'écrire

Et de vous voir couché dans mon procès-verbal.

DORINE à part. Ce monsieur Loyal porte un air bien déloyal.

M. LOYAL. Pour tous les gens de bien j'ai de grandes tendresses,
Et ne me suis voulu, monsieur, charger des pièces
Que pour vous obliger et vous faire plaisir,
Que pour ôter par là le moyen d'en choisir
Qui, n'ayant pas pour vous le zèle qui me pousse,
Auroient pu procéder d'une façon moins douce.

ORGON. Et que peut-on de pis que d'ordonner aux gens
De sortir de chez eux?

M. LOYAL. On vous donne du temps;
Et jusques à demain je ferai surséance
A l'exécution, monsieur, de l'ordonnance.
Je viendrai seulement passer ici la nuit
Avec dix de mes gens sans scandale et sans bruit.
Pour la forme il faudra, s'il vous plaît, qu'on m'apporte
Avant que se coucher les clefs de votre porte.
J'aurai soin de ne pas troubler votre repos
Et de ne rien souffrir qui ne soit à propos.
Mais demain, du matin, il vous faut être habile
A vider de ceans jusqu'au moindre ustensile;
Mes gens vous aideront, et je les ai pris forts
Pour vous faire service à tout mettre dehors.
On n'en peut pas user mieux que je fais, je pense;
Et comme je vous traite avec grande indulgence,
Je vous conjure aussi, monsieur, d'en user bien,
Et qu'au dû de ma charge on ne me trouble en rien.

ORGON à part. Du meilleur de mon cœur je donnerois sur l'heure
Les cent plus beaux louis de ce qui me demeure,
Et pouvoir, à plaisir, sur ce malle assener
Le plus grand coup de poing qui se puisse donner.

CLÉANTE bas à Orgon

Laissez, ne gâtons rien.

DAMIS.

A cette audace étrange

J'ai peine à me tenir, et la main me demange.

DORINE.

Avec un si bon dos, ma foi! monsieur Loyal,
Quelques coups de bâton ne vous sieroient pas mal.

M. LOYAL.

On pourroit bien punir ces paroles infâmes,
M'aimé; et l'on décrète aussi contre les femmes.

CLÉANTE à M. Loyal.

Finissons tout cela, monsieur; c'en est assez.
Donnez tôt ce papier, de grâce, et nous laissez.

M. LOYAL.

Jusqu'au revoir. Le ciel vous tienne tous en joie!

ORGON.

Puisse-t-il te confondre et celui qui t'envoie!

SCÈNE V.

ORGON, MADAME PERNILLE, ELMIRE, CLEANTE,
MARIANE, DAMIS, DORINE

ORGON Eh bien ! vous le voyez, ma mere, si j'ai droit,
Et vous pouvez juger du reste par l'exploit
Ses trahisons enfin vous sont-elles connues ?

M^{ME} PERNILLE Je suis tout chaubic et je tombe des nues !

DORINE à Orgon Vous vous plaignez à tort, à tort vous le blâmez,
Et ses pieux desseins par là sont confirmés
Dans l'amour du prochain sa vertu se consume
Il sait que très souvent les biens se comptent l'homme,
Et par charité pure il veut voir enlever

ORGON Tout ce qui vous peut faire obstacle à vous sauver
Taisez-vous c'est le mot qu'il vous faut toujours dire

CLEANTE à Orgon

Allons voir quel conseil on doit vous faire élire.

ELMIRE

Allez faire éclater l'audace de l'ingrat

Ce procédé détruit la vertu du contrat

Et sa déloyauté va paraître trop noire

Pour souffrir qu'il en ait le succès qu'on veut croire

SCÈNE VI

VALÈRE, ORGON, MADAME PERNILLE, ELMIRE,
CLEANTE, MARIANE, DAMIS, DORINE

VALÈRE Avec regret, monsieur, je viens vous affliger,
Mais je m'y vois contraint par le pressant danger
Un ami qui m'est joint d'une amitié fort tendre,
Et qui sait l'intérêt qu'en vous j'ai lieu de prendre,
A violé pour moi, par un pas délicat,
Le secret que l'on doit aux affaires d'Etat,
Et me vient d'envoyer un avis dont la suite
Vous réduit au parti d'une soudaine fuite
Le tombeau qui longtemps a pu vous imposer,
Depuis une heure au prince a su vous accuser,
Lui remettre en ses mains, dans les traits qu'il vous jette,
D'un criminel d'Etat l'importante cassette,
Dont, au mépris, dit-il, du devoir d'un sujet,
Vous avez consigné le coupable secret
J'ignore le détail du crime qu'on vous donne,
Mais un ordre est donné contre votre personne,
Et lui-même est chargé, pour mieux l'exécuter,
D'accompagner celui qui vous doit arrêter

CLEANTE.

Voilà ses droits armes et c'est par où le traître
De vos biens qu'il prétend chercher à se rendre maître.

ORGON. L'homme est, je vous l'avoue, un méchant animal!
 VALÈRE. Le moindre amusement vous peut être fatal.
 J'ai, pour vous emmener, mon carrosse à la porte,
 Avec mille louis qu'ici je vous apporte.
 Ne perdons point de temps : le trait est foudroyant;
 Et ce sont de ces coups que l'on pare en fuyant.
 A vous mettre en lieu sûr je m'offre pour conduite,
 Et veux accompagner jusqu'au bout votre fuite.
 .CON. Las! que ne dois-je point à vos soins obligeants!
 Pour vous en rendre grâce il faut un autre temps;
 Et je demande au ciel de m'être assez propice
 Pour reconnoître un jour ce genereux service.
 Adieu : prenez le soin, vous autres...
 CLÉANTE. Allez tôt;
 Nous songerons, mon frère, à faire ce qu'il faut.

SCÈNE VII.

TARTUFE, UN EXEMPT, MADAME PERNELLE, ORGON,
 ELMIRE, CLÉANTE, MARIANE, VALÈRE, DAMIS, DORINE.

TARTUFE arrêtant Orgon

Tout beau, monsieur, tout beau, ne courez point si vite:
 Vous n'irez pas fort loin pour trouver votre gîte;
 Et de la part du prince on vous fait prisonnier.
 ORGON. Traître! tu me gardois ce trait pour le dernier :
 C'est le coup, scelerat, par où ~~tu~~ m'expédies;
 Et voilà couronner toutes tes perfidies.
 TARTUFE. Vos injures n'ont rien à me pouvoir aigrir;
 Et je suis, pour le ciel, appris à tout souffrir.
 CLÉANTE. La moderation est grande, je l'avoue.
 DAMIS. Comme du ciel l'insolence impudemment se joue!
 TARTUFE. Tous vos emportements ne sauroient m'emouvoir,
 Et je ne songe à rien qu'à faire mon devoir.
 MARIANE. Vous avez de ceci grande gloire à prétendre,
 Et cet emploi pour vous est fort honnête à prendre.
 TARTUFE. Un emploi ne sauroit être que glorieux,
 Quand il part du pouvoir qui m'envoie en ces lieux.
 ORGON. Mais t'es-tu souvenu que ma main charitable,
 Ingrat, t'a retiré d'un état misérable?
 TARTUFE. Oui, je sais quel secours j'en ai pu recevoir;
 Mais l'intérêt du prince est mon premier devoir.
 De ce devoir sacré la juste violence
 Étouffe dans mon cœur toute reconnaissance,
 Et je sacrifierois à de si puissants needs
 Ami, femme, parents, et moi-même avec eux.
 ELMIRE. L'imposteur!
 DORINE. Comme il sait, de traîtresse manière,

CLÉANTE.

Se faire un beau manteau de tout ce qu'on révère !
Mais s'il est si parfait que vous le declarez ,
Ce zèle qui vous pousse et dont vous vous parez ,
D'où vient que pour paroître il s'avise d'attendre
Qu'à poursuivre sa femme il ait su vous surprendre ,
Et que vous ne songez à l'aller denoncer
Que lorsque son honneur l'oblige à vous chasser ?
Je ne vous parle point, pour devoi en distraire ,
Du don de tout son bien qu'il venoit de vous faire ;
Mais le voulant traiter en coupable aujourd'hui ,
Pourquoi consentiez-vous à rien prendre de lui ?

TARTIPE à l'exempt

Delivrez-moi, monsieur, de la criallerie,
Et daignez accomplir votre edict : je vous prie

L'EXEMPT.

Oui, c'est trop de meuier, sans doute, à l'accomplir ;
Votie bouche à propos m'incite à le remplir ,
Et pour l'executer suivez-moi tout à l'heure
Dans la prison qu'on doit vous donner pour demeure
Qui 'moi monsieur

TARTIPE

L'EXEMPT.

Oui, vous

TARTIPE

L'EXEMPT.

Pourquoi donc la prison ?

Ce n'est pas vous à qui j'en veux rendre raison

(A Orgon)

Remettez-vous, monsieur, d'une dume si chaude
Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude,
Un prince dont les yeux se font jour dans les cœurs,
Et que ne peut tromper tout l'ait des imposteurs
D'un fin discernement sa grande âme pourvue
Sur les choses toujours jette une droite vue,
Chez elle jamais rien ne surprend trop d'accès,
Et sa ferme raison ne tombe en nul excès
Il donne aux gens de bien une gloire immortelle,
Mais sans aveuglement il fait buller ce zèle,
Et l'amour pour les vrais ne ferme point son cœur
A tout ce que les faux doivent donner d'horreur.
Celui-ci n'etoit pas pour le pouvoit surprendre,
Et de pièges plus fins on le voit se defendre.
D'abord il a perce, par ses vives clartes,
Des replis de son cœur toutes les lâchetés.
Venant vous accuser il s'est trahi lui-même,
Et, par un juste trait de l'equite suprême,
S'est decouvert au prince un fourbe renommé,
Dont sous un autre nom il etoit informé ;
Et c'est un long detail d'actions toutes noires
Dont on pourroit former des volumes d'histoires.
Ce monarque, en un mot, a vers vous detesté
Sa lâche ingratitude et sa déloyauté ;

A ses autres horreurs il a joint cette suite,
 Et ne m'a jusqu'ici soumis à sa conduite
 Que pour voir l'impudence aller jusques au bout,
 Et vous faire, par lui, faire raison de tout.
 Oui, de tous vos papiers, dont il se dit le maître,
 Il veut qu'entre vos mains je depouille le traître.
 D'un ~~souverain~~ pouvoir il brise les liens
 Du contrat ~~qui~~ lui fait un don de tous vos biens,
 Et vous ~~pardonne~~ enfin cette offense secrète
 Où vous a d'un ami fait tomber la retraite,
 Et c'est le prix qu'il donne au zèle qu'autrefois
 On vous vit témoigner ~~en~~ appuyant ses droits,
 Pour montrer que son ~~cœur~~ est, quand moins on y
 D'une bonne action verse ~~la~~ récompense; [pense,
 Que jamais le mérite avec lui ne perd rien,
 Et que, mieux que du mal, il se souvient du bien
 Que le ciel soit loué!

DORINE.

M^{me} PERNELLE.

Maintenant je respire.

ELMIR.

Favorable succès!

MARIANE

Qui l'auroit osé dire?

ORGON a Tartufe, que l'exempt emmène

Eh bien! te voilà, traître!

SCÈNE VIII.

MADAME PERNELLE, ORGON, ELAÏRE, MARIANE,
 CLÉANTE, VALÈRE, DAMIS, DORINE.

CLÉANTE.

Ah! mon frère, arrêtez,

Et ne descendez point à des indignités.
 A son mauvais destin laissez un misérable,
 Et ne vous joignez point au remords qui l'accable.
 Souhaitez bien plutôt que son cœur, en ce jour,
 Au sein de la vertu fasse un heureux retour;
 Qu'il corrige sa vie en detestant son vice,
 Et puisse du grand prince adoucir la justice;
 Tandis qu'à sa bonte vous irez, à genoux,
 Rendre ce que demande un traitement si doux.

ORGON.

Oui, c'est bien dit. Allons à ses pieds avec joie
 Nous louer des bontés que son cœur nous déploie:
 Puis, acquittés un peu de ce premier devoir,
 Aux justes soins d'un autre il nous faudra pourvoir,
 Et par un doux hymen couronner en Valère
 La flamme d'un amant généreux et sincère.

AMPHITRYON,

COMÉDIE EN TROIS ACTES

1668

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME MONSIEUR LE PRINCE.

MONSIEUR,

N'en déplaise à nos beaux esprits, je ne vois rien de plus enjoué que les épîtres dédicatoires, et Votre Altesse se vaissut trouver bon, si lui plut, que je ne suite point ni le style de ces messieurs-là, et refuse d'en servir de ceux ou trois misérables pensées qui ont été tournées et retournées tant de fois qu'elles sont usées de tous les cotés. Le nom du grand Conde est un nom trop glorieux pour le traiter comme on fait tous les autres noms. Il ne faut l'appliquer, ce nom illustre, qu'à des emplois qui soient dignes de lui, et pour dire de belles choses, je voudrais parler de le mettre à la tête d'une armée plutôt qu'à la tête d'un livre : et je conçois bien mieux ce qu'il est capable de faire en l'opposant aux forces des ennemis de cet État qu'en l'opposant à la critique des ennemis d'une comédie.

Ce n'est pas, Monsieur, que la glorieuse approbation de Votre Altesse Sérénissime ne fut une puissante protection pour toutes ces sortes d'ouvrages et qu'on ne soit persuadé des lumières de votre esprit autant que de l'intéressé de votre cœur et de la grandeur de votre ame. On sait, par toute la terre, que l'éclat de votre mérite n'est point renfermé dans les bornes de cette valeur indomptable qui se fait des adorateurs chez ceux même qu'elle surmonte, qu'il s'étend, ce mérite, jusqu'aux connoissances les plus fines et les plus riches, et que les décisions de votre jugement sur tous les ouvrages d'esprit ne manquent point d'être suivies par le sentiment des plus délicats. Mais on sait aussi, Monsieur, que toutes ces glorieuses approbations dont nous nous vantons au public ne nous content rien à faire imprimer, et que ce sont des choses dont nous disposons comme nous voulons. On sait, dis-je, qu'une épître dédicatoire dit tout ce qu'il lui plaît et qu'un auteur est en pouvoir d'aller saisir les personnages les plus augustes et de parer de leurs grands noms les premiers feuillets de son livre, qu'il a la liberté de s'y donner, autant qu'il veut, l'honneur de leur estime, et se faire des protecteurs qui n'ont jamais songé à l'être.

Je n'abuserai, Monsieur, ni de votre nom, ni de vos bontés, pour combattre les censeurs de l'*Amphitryon* et m'attribuer un gloire que je n'ai pas peut-être méritée : et je ne prends la liberté de vous offrir ma comédie que pour avoir lieu de vous dire que je regarde intérieurement, avec une profonde vénération, les grandes qualités que vous joignez au sang auguste dont vous tenez le jour, et que je suis, Monsieur, avec tout le respect possible et tout le zèle imaginable,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble, très-obéissant et très-obligé serviteur,

J.-B. P. MOLIERE

PERSONNAGES.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

MERCURE.

LA NUIT.

PERSONNAGES DE LA COMÉDIE

JUPITER, sous la forme d'Amphitryon

MERCURE, sous la forme de Sosie

AMPHITRYON, général des Thebains

ALCMÈNE, femme d'Amphitryon.

GLÉANTHIS, suivante d'Alcmène

femme de Sosie

ARGATIPHONTIDAS,

NAUCHRATÈS,

POLIDAS,

PAUSICLÈS,

SOSIE, valet d'Amphitryon

capitaine
thebains*La scène est à Thèbes, devant la maison d'Amphitryon.*

PROLOGUE.

MERCURE sur un nuage LA NUIT dans un char trainé *deux l'ale*
par deux chevaux.

MERCURE. Tout beau ! charmante Nuit, daignez vous arrêter.
Il est certain secours que de vous on desire ;
Et j'ai deux mots à vous dire
De la part de Jupiter

LA NUIT. Ah ! ah ! C'est vous, seigneur Mercure !
Qui vous eût deviné là dans cette posture ?

MERCURE. Ma foi ! me trouvant las, pour ne pouvoir fournir
Aux différents emplois où Jupiter m'engage,
Je me suis doucement assis sur ce nuage,
Pour vous attendre venir.

LA NUIT. Vous vous moquez, Mercure, et vous n'y songez pas :
Sied-il bien à des dieux de dire qu'ils sont las ?

MERCURE. Les dieux sont-ils de fer ?

LA NUIT. Non, mais il faut sans cesse
Garder le *decorum* de la divinité.

Il est de certains mots dont l'usage rabaisse
Cette sublime qualité,
Et que, pour leur indignité,
Il est bon qu'aux hommes on laisse.

MERCURE. A votre aise vous en parlez ;
Et vous avez, la belle, une chaise roulante
Où par deux bons chevaux, en dame nonchalante
Vous vous faites traîner partout où vous voulez ;

Mais de moi ce n'est pas de même :
 Et je ne puis vouloir, dans mon destin fatal,
 Aux poètes assez de mal
 De leur impertinence extrême,
 D'avoir par une injuste loi
 Dont on veut maintenir l'usage
 A chaque dieu, dans son emploi,
 Donner quelque allure en partage,
 Et de me laisser à pied, moi,
 Comme un messager de village,
 Moi qui suis, comme on sait, en terre et dans les cieux,
 Le fameux messager du souverain des dieux ;

Et qui, sans rien exagérer,
 Par tous les emplois qu'il me donne,
 Aurois besoin, plus que personne,
 D'avoir de quoi me voiturier.
 Que voulez-vous faire à cela ?
 Les poètes font à leur guise.
 Ce n'est pas la seule sottise
 Qu'on voit faire à ces messieurs-là.

Mais contre eux toutefois votre âme à tort s'irrite,
 Et vos ailes aux pieds sont un don de leurs soins.

MERCURE.
 Oui, mais, pour aller plus vite,
 Est-ce qu'on s'en lasse moins ?

LA NUIT.
 Laissons cela, seigneur Mercure,
 Et sachons ce dont il s'agit

C'est Jupiter, comme je vous l'ai dit,
 Qui de votre manteau veut la lueur obscure,
 Pour certaine douce aventure
 Qu'un nouvel amour lui fournit.

Ses pratiques, je crois, ne vous sont pas nouvelles :
 Bien souvent pour la terre il néglige les cieux ;
 Et vous n'ignorez pas que ce maître des dieux
 Aime à s'humaniser pour des beautés mortelles,
 Et sait cent tours ingénieux

Pour mettre à bout les plus cruelles.

Des yeux d'Alcmène il a senti les coups,
 Et tandis qu'au milieu des botaniques plaines

Amphitryon, son époux,
 Commande aux troupes thebaines,

Il en a pris la forme et recoit là-dessous
 Un soulagement à ses peines

Dans la possession des plaisirs les plus doux.

L'état des mariés à ses lieux est propice :

L'hymen ne les a joints que depuis quelques jours ;

Et la jeune chaleur de leurs tendres amours

A fait que Jupiter à ce bel artifice

S'est avisé d'avoir recours.
 Son stratagème ici se trouve salutaire :
 Mais, près de maint objet chéri,
 Parcil deguisement seroit pour ne rien faire ;
 Et ce n'est pas partout un bon moyen de plaire ,
 Que la figure d'un mari

LA NUIT J'admire Jupiter, et je ne comprends pas
 Tous les deguisements qui lui viennent en tête

MERCURE Il veut goûter par là toutes sortes d'états ;
 Et c'est agir en dieu qui n'est pas bête
 Dans quelque rang qu'il soit des mortels regardé ,
 Je le tiendrois fort misérable ,
 S'il ne quittoit jamais sa mine redoutable ,
 Et qu'au faite des cieux il fût toujours guinde
 Il n'est point à mon gré de plus sotte methode
 Que d'être emprisonné toujours dans sa grandeur ;
 Et surtout aux transports de l'amoureuse ardeur
 La haute qualité devient fort incommode
 Jupiter, qui, sans doute, en plusieurs se connoît ,
 Sait descendre du haut de sa gloire suprême ,

Et, pour entrer dans tout ce qui lui plaît ,
 Il sort tout à fait de lui-même ,
 Et ce n'est plus alors Jupiter qui paroît.
 LA NUIT Passe en moi de le voir, de ce sublime étage ,
 Dans celui des hommes venu
 Prendre tous les transports que leur cœur peut fournir ,
 Et se faire à leur badinage.
 Si, dans les changements où son humeur l'engage ,
 A la nature humaine il s'en vouloit tenir
 Mais de voir Jupiter taureau ,
 Serpent, cygne ou quelque autre chose ,
 Je ne trouve point cela beau ,

Et ne m'étonne pas si parfois on en cause
 MERCURE Laissons dire tous les censeurs
 Tels changements ont leurs douceurs
 Qui passent leur intelligence

Ce dieu sait ce qu'il fait aussi bien là qu'ailleurs ,
 Et, dans les mouvements de leurs tendres ardeurs ,
 Les bêtes ne sont pas si bêtes que l'on pense

LA NUIT Revenons à l'objet dont il a les faveurs
 Si par son stratagème il voit sa flamme heureuse ,
 Que peut-il souhaiter et qu'est-ce que je puis ?

MERCURE. Que vos chevaux par vous au petit pas réduits ,
 Pour satisfaire aux vœux de son âme amoureuse ,
 D'une nuit si délicieuse
 Fassent la plus longue des nuits ;
 Qu'à ses transports vous donniez plus d'espace ,

- Et retardiez la naissance du jour
 Qui doit avancer le retour
 De celui dont il tient la place.
- LA NUIT. Voilà sans doute un bel emploi
 Que le grand Jupiter m'apprête !
 Et l'on donne un nom fort honnête
 Au service qu'il veut de moi !
- MERCURE. Pour une jeune déesse,
 Vous êtes bien du bon temps !
 Un tel emploi n'est bassesse
 Que chez les petites gens
- Lorsque dans un haut rang on a l'heur de paraître,
 Tout ce qu'on fait est toujours bel et bon,
 Et, suivant ce qu'on peut être,
 Les choses changent de nom
- LA NUIT. Sur de pareilles matières
 Vous en savez plus que moi,
 Et, pour accepter l'emploi,
 J'en veux croire vos lumières.
- MERCURE. Eh ! la la, madame la Nuit,
 Un peu doucement je vous prie ;
 Vous avez dans le monde un bruit
 De n'être pas si renchérie
- On vous fait confidence en cent climats divers
 De beaucoup de bonnes affaires,
 Et je crois, à parler à sentimens ouverts,
 Que nous ne nous en devons gueres
- LA NUIT. Laissons ces contrariétés,
 Et devenons ce que nous sommes
 N'approchons point à ruse aux hommes
 En nous disant vos vertus
- MERCURE. Adieu ! Je vais là-bas, d'un ma commission,
 Depouiller promptement la forme de Mercure,
 Pour y vêtir la figure
 Du v'let d'Amphitryon.
- LA NUIT. Moi, dans cet hémisphère, avec ma suite obscure,
 Je vais faire une station.
- MERCURE. Bonjour, la Nuit
- A NUIT. Adieu, Mercure

(Mercure descend de son nuage, et la Nuit traverse le théâtre.)

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOSIE *seul*

Qui va là ? Loh ! ma peur à chaque pas s'accroît !
 Messieurs, ami de tout le monde
 Ah ! quelle audace sans seconde
 De marcher à l'heure qu'il est !
 Que mon maître, couvert de gloire,
 Me joue ici d'un vilain tour !

Quoi ! si pour son prochain il avoit quelque amour,
 Mauroit-il fait partir par une nuit si noire ?

Et, pour me renvoyer annoncer son retour

Et le détail de sa victoire,

Ne pouvoit-il pas bien attendre qu'il fût jour ?

Sosie à quelle servitude

Tes jours sont-ils assujettis ?

Notre sort est beaucoup plus rude

Chez les grands que chez les petits

Ils veulent que pour eux tout soit, dans la nature,

Obligé de s'immoler

Jour et nuit, grêle, vent, peril, chaleur, froidure,

Des qu'ils parlent il faut voler

Vingt ans d'assidu service

N'en obtiennent rien pour nous

Le moindre petit caprice

Vous attire leur courroux

Cependant notre âme insensée

S'acharne au vain honneur de demeurer près d'eux,

Et s'y veut contenter de la fausse pensée

Qu'ont tous les autres gens que nous sommes heureux

Vers la retraite en vain la raison nous appelle,

En vain notre dépit quelquefois y consent,

Leur vue a sur notre zèle

Un ascendant trop puissant,

Et la moindre faveur d'un coup d'œil caressant,

Nous rengage de plus belle

Mais enfin dans l'obscurité,

Je vois notre maison, et ma frayeur s'évade.

Il me faudroit, pour l'ambassade,

Quelque discours prémédité.

Je dois aux yeux d'Alcmène un portrait militaire
 Du grand combat qui met nos ennemis à bas,
 Mais comment diantre le faire,
 Si je ne m'y trouvais pas ?
 N'importe, parlons-en et d'estoc et de taille,
 Comme oculaire témoin
 Combien de gens font-ils des récits de bataille
 Dont ils se sont tenus loin !
 Pour jouer mon rôle sans peine
 Je le veux un peu repasser
 Voici la chambre où j'entre en courtoisie que l'on mène,
 Et cette lanternne est Alcmène,
 À qui je dois m'adresser
 (S'entre-passe la lanterne)
 Madame, Amphitryon mon maître et votre époux
 (Bon ! beau début !) l'esprit toujours plein de vos vœux
 M'a voulu choisir entre tous mes amis,
 Pour vous donner avis du succès de ses armes
 Et du desir qu'il a de se voir en proie de vous
 « Ah ! vraiment mon pauvre Sosie
 « A-t-il revu jadis de l'espérance au cœur ?
 Madame, ce n'est trop d'honneur
 Et mon destin doit faire envie
 (Bien répondu !) « Comment se porte Amphitryon ? »
 Madame, en homme de courage,
 Dans les occasions où le gloire l'engage
 (Fort bien ! belle conception !)
 « Quand viendra-t-il pour son retour charmant,
 « Rendre mon âme satisfaite ? »
 Le plus tôt qu'il pourra, madame, assurément,
 Mais bien plus tard que son cœur ne souhaite
 (Ah !) « Mais quel est l'état où la guerre l'a mis ? »
 « Que dit-il ? que fut-il ? Contenté un peu mon âme »
 Il dit moins qu'il ne fut, madame,
 Et fut trembler les ennemis
 (Peste ! on prend mon esprit toutes ces gentilleses ?)
 « Que font les révoltes ? dis-moi quel est leur sort ? »
 Ils n'ont pu résister, madame, à notre effort,
 Vous les avez tués en pièces,
 Mis Pterclas leur chef à mort,
 Pris Telèbe d'assaut et déjà dans le port
 Tout retentit de nos prouesses
 « Ah ! quel succès ! odieux ! Qui l'eût pu jamais croire
 « Raconte-moi, Sosie, un tel événement »
 Je le veux bien, madame, et sans m'enfler de gloire,
 Du détail de cette victoire
 Je puis parler très-savamment.

Figurez-vous donc que Télébe ,
Madame, est de ce côté ;

(Sosie marque les lieux sur sa main ou à terre)

C'est une ville , en vérité ,
Aussi grande quasi que Thèbe ,
La rivière est comme là .
Ici nos gens se campèrent ;
Et l'espace que voilà ,
Nos ennemis l'occupèrent .
Sur un haut , vers cet endroit ;
Étoit leur infanterie ;
Et plus bas , du côté droit ,
Étoit la cavalerie .

Après avoir aux dieux adressé les prières ,
Tous les ordres donnés , on donne le signal :
Les ennemis , pensant nous tailler des croupières ,
Firent trois pelotons de leurs gens à cheval ;
Mais leur chaleur par nous fut bientôt reprise ,
Et vous allez voir comme quoi .

Voilà notre avant-garde à bien faire animée ;

Là , les archers de Creon , notre roi ;

Et voici le corps d'armée ,

(Ou fait un peu de bruit)

Qui d'abord... Attendez, le corps d'armée a peur ;
J'entends quelque bruit , ce me semble

SCÈNE II.

MERCURE, SOSIE.

MERCURE, sous la figure de Sosie, sortant de la maison d'Amphitryon
Sous ce minois qui lui ressemble ,
Chassons de ces lieux ce causeur ,
Dont l'abord importun troubleroit la douceur
Que nos amants goûtent ensemble .

SOSIE sans voir Mercure

Mon cœur tant soit peu se rassure ,
Et je pense que ce n'est rien .
Crainte pourtant de sinistre aventure ,
Allons chez nous achever l'entretien .

MERCURE à part Tu seras plus fort que Mercure ,
Ou je t'en empêcherai bien .

SOSIE sans voir Mercure

Cette nuit en longueur me semble sans pareille .
Il faut, depuis le temps que je suis en chemin ,
Ou que mon maître ait pris le soir pour le matin ,
Ou que trop tard au lit le blond Phébus sommeille ,
Pour avoir trop pris de son vin .

MERCURE à part Comme avec irrévérence
Parle des dieux ce maraud !
Mon bras saura bien tantôt
Châtier cette insolence,
Et je vais m'égayer avec lui comme il faut,
En lui volant son nom avec sa ressemblance.

SOSIE apercevant Mercure d'un peu loin
Ah ! par ma foi ! j'avais raison
C'est fait de moi, chétive créature !
Je vois devant notre maison
Certain homme dont l'encolure
Ne me presage rien de bon
Pour faire semblant d'assurer
Je veux chanter un peu d'air

(Il chante)

MERCURE Qui donc est ce coquin qui prend tant de licence
Que de chanter et m'élouir ainsi ?
(A mesure que Mercure parle, la voix de Sosie s'affaiblit peu à peu)

SOSIE à part Vent-il qu'à l'écouler ma main un peu s'applique ?
MERCURE. Cet homme assurément n'aime pas la musique.

Depuis plus d'une semaine
Je n'ai trouvé personne à qui rompre les os,
La vigueur de mon bras se perd dans le repos,
Et je cherche quelque dos
Pour me remettre en balanc

SOSIE à part Quel diable d'homme est ceci ?
De mortelles frictions je sens mon âme atteinte.
Mais pourquoi trembler tant aussi ?
Peut-être a-t-il dans l'âme autant que moi de crainte,
Et que le diable parle ainsi
Pour me cacher sa peur sous une audace feinte.
Oui, oui, ne souffrons point qu'on nous croie un oison.
Si je ne suis hardi, tâchons de le paroître,
Faisons-nous du cœur par raison :
Il est seul comme moi, je suis fort, j'ai bon maître,
Et voilà notre maison.

MERCURE. Qui va là ?

SOSIE. Moi

MERCURE. Qui moi ?

(A part)

Moi. Courage, Sosie.

SOSIE.

MERCURE. Quel est ton sort ? dis-moi

D'être homme et de parler.

SOSIE.

MERCURE. Es-tu maître ou valet ?

SOSIE.

Comme il me prend envie.

MERCURE.

Où s'adressent tes pas ?

SOSIE. OÙ j'ai dessein d'aller.

MERCURE. Ah ! ceci me déplaît.

SOSIE. J'en ai l'âme ravie.

MERCURE. Résolument, par force ou par amour,
Je veux savoir de toi, traître,
Ce que tu fais, d'où tu viens avant jour,
Où tu vas, à qui tu peux être.

SOSIE. Je fais le bien et le mal tour à tour ;
Je viens de là, vais là, j'appartiens à mon maître.

MERCURE. Tu montres de l'esprit, et je te vois en train
De trancher avec moi de l'homme d'importance.
Il me prend un desir, pour faire connoissance,
De te donner un soufflet de ma main.

SOSIE. A moi-même ?

MERCURE. A toi-même, et t'en voilà certain
(Mercure donne un soufflet à Sosie.)

SOSIE. Ah ! ah ! c'est tout de bon.

MERCURE. Non, ce n'est que pour rire,
Et répondre à tes quolibets.

SOSIE. Tudieu ! l'ami, sans vous rien dire,
Comme vous baillez des soufflets !

MERCURE. Ce sont là de mes moindres coups,
De petits soufflets ordinaires.

SOSIE. Si j'étois aussi prompt que vous,
Nous ferions de belles affaires !

MERCURE. Tout cela n'est encor rien.
Nous verrons bien autre chose ;
Pour y faire quelque pause,
Poursuivons notre entretien.

SOSIE. Je quitte la partie.
(Sosie veut s'en aller.)

MERCURE arrêtant Sosie. Où vas-tu ?

SOSIE. Que t'importe ?

MERCURE. Je veux savoir où tu vas.

SOSIE. Me faire ouvrir cette porte.

MERCURE. Pourquoi retiens-tu mes pas ?

SOSIE. Si jusqu'à l'approcher tu pousSES ton audace,
Je fais sur toi pleuvoir un orage de coups.

MERCURE. Quoi ! tu veux, par ta menace,
M'empêcher d'entrer chez nous ?

SOSIE. Comment ! chez nous ?

MERCURE. Oui, chez nous.

SOSIE. O le traître !

MERCURE. Tu te dis de cette maison ?

SOSIE. Fort bien Amphitryon n'en est-il pas le maître ?

MERCURE. Eh bien ! que fait cette raison ?

SOSIE. Je suis son valet.

- MERCURE. Fais donc trêve à ton insolence.
 SOSIE. Tout ce qu'il te plura ; je garde le silence.
 La dispute est par trop inégale entre nous.
 MERCURE. Es-tu Sosie encor ? dis, traître !
 SOSIE. Hélas ! je suis ce que tu veux ;
 Dispose de mon sort tout au gre de tes vœux ;
 Ton bras t'en a fait le maître.
 MERCURE. Ton nom étoit Sosie, à ce que tu disois ?
 SOSIE. Il est vrai, jusqu'ici j'ai cru la chose claire ;
 Mais ton bâton, sur cette affaire,
 M'a fait voir que je m'abusois.
 C'est moi qui suis Sosie, et tout Thèbes l'avoue.
 Amphitryon jamais n'en eut d'autre que moi
 SOSIE. Toi, Sosie ?
 MERCURE. Oui, Sosie, et si quelqu'un s'y joue,
 Il peut bien prendre garde à soi.
 SOSIE a part. Ciel ! me faut-il ainsi renouer à moi-même,
 Et par un imposteur me voir voler mon nom ?
 Que son bonheur est extrême
 De ce que je suis poltron !
 Sans cela, par la mort !...
 MERCURE. Entre tes dents, je pense
 Tu murmures je ne sais quoi.
 SOSIE. Non. Mais, au nom des dieux, donne-moi la licence
 De parler un moment à toi.
 MERCURE. Parle.
 SOSIE. Mais promets-moi, de grâce,
 Que les coups n'en seront point.
 Signons une trêve.
 MERCURE. Passe :
 Va, je l'accorde ce point.
 SOSIE. Qui te jette, dis-moi, dans cette fantaisie ?
 Que te reviendra-t-il de m'enlever mon nom ?
 Et peux-tu faire enfin, quand tu serois démon,
 Que je ne sois pas moi, que je ne sois Sosie ?
 MERCURE levant le bâton sur Sosie. Comment ! tu peux ?...
 SOSIE. Ah ! tout doux ;
 Vous avons fait trêve aux coups.
 MERCURE. Quoi ! pendard, imposteur, coquin !...
 SOSIE. Pour des injures,
 Dis-m'en tant que tu voudras ;
 Ce sont légères blessures,
 Et je ne m'en fâche pas.
 MERCURE. Tu te dis Sosie ?
 SOSIE. Oui. Quelque conte frivole...
 MERCURE. Sus, je romps notre trêve et reprends ma parole.

SOSIE

N'importe Je ne puis m'arancer pour toi,
Et souffrir un di' cours si loin de l'apparence
Être ce que je suis est il en ta puissance ?

Et puis je cesser de te nuire ?

S'avisa-t-on jamais d'une chose pucelle ?

Il peut-on dementir cent indices pressants ?

Rêve-je ? Est-ce que je sommeille ?

Ai-je l'esprit trouble pu des transports puissants

Ne sens-je pas bien que je veille ?

Ne suis-je pas dans mon bon sens ?

Mon maître Amphitryon ne m'a-t-il pas commis

A venir en ces lieux vers Alcène sa femme ?

Ne lui dois-je pas faire, en lui montrant sa flamme,

Un récit de ses faits contre son ennemi ?

Ne suis-je pas du port arrive tout l'heure ?

Ne tiens-je pas une lettre en main ?

Ne te tiens-tu pas devant notre demeure ?

Ne te tiens-tu pas tout de ma poltronnerie

Pour empêcher d'entrer chez nous ?

Nas-tu pas sur mon dos exercé ta fureur ?

Ne m'as-tu pas tout de coups ?

Ah ! tout cela n'est que trop véritable,

Et plut au ciel le fut-il moins

Ce se donc d'insulter au sort d'un misérable,

Et lasser à mon devoir s'acquiescer de ses sens

MERCURE.

Arrête ou sur ton dos le moride pas attire

Un assommant éclat de mon juste courroux

Tout ce que tu viens d'écouter

Est à moi, hormis les coups

SOSIE

Ce matin du vaisseau plein de myrte en l'aine,

Cette lettre sut comme je suis parti

Amphitryon du camp, vers Alcène sa femme

Ma-t-il pas envoyé ?

MERCURE.

Vous en avez menti

C'est moi qui Amphitryon depute vers Alcène

Et qui du port persique arrive de ce pas

Moi qui viens annoncer la valeur de son bras

Qui nous fait remporter une victoire pleine,

Et de nos ennemis a mis le chef à bas

C'est moi qui suis Sosie enfin, de certitude,

Fils de Daire honnête berger,

Frère d'Arpège mort en pays étranger,

Mari de Cléanthe la prude

Dont l'humeur me fait enjager,

Qui dans l'Hebe a reçu mille coups d'étrivière,

Sans en avoir jamais dit rien,

Et jadis en public fus marqué par derrière
Pour être trop homme de bien.

SOSIE *bas, à part.* Il a raison. A moins d'être Sosie,
On ne peut pas savoir tout ce qu'il dit;
Et, dans l'étonnement dont mon âme est saisie,
Je commence à mon tour à le croire un petit.
En effet, maintenant que je le considère,
Je vois qu'il a de moi, taille, mine, action.
Faisons-lui quelque question,
Afin d'éclaircir ce mystère.

(Haut)

MERCURE. Parmi tout le butin fait sur nos ennemis,
Qu'est-ce qu'Amphitryon obtient pour son partage?
Cinq fort gros diamants en nœud proprement mis,
Dont leur chef se paroît comme d'un rare ouvrage

SOSIE. A qui destine-t-il un si riche présent?

MERCURE. A sa femme; et sur elle il le veut voir paroître.

SOSIE. Mais où, pour l'apporter, est-il mis à présent?

MERCURE. Dans un coffret scelle des armes de mon maître.

SOSIE à part Il ne mient pas d'un mot à chaque repartie,
Et de moi je commence à douter tout de bon.
Près de moi par la force il est déjà Sosie,
Il pourroit bien encor l'être par la raison.
Pourtant, quand je me tâte et que je me rappelle,
Il me semble que je suis moi.

Où puis-je rencontrer quelque clarte fidèle
Pour démêler ce que je voi?

Ce que j'ai fait tout seul et que n'a vu personne,
A moins d'être moi-même on ne le peut savoir.
Par cette question il faut que je l'étonne;
C'est de quoi le confondre, et nous allons le voir.

(Haut)

Lorsqu'on étoit aux mains, que fis-tu dans nos tentes,
Où tu courus seul te fourrer?

MERCURE. D'un jambon...

SOSIE *bas à part* L'y voilà!

MERCURE. Que j'allai déterrer,
Je coupai bravement deux tranches succulentes,
Dont je sus fort bien me bourrer;
En joignant à cela d'un vin que l'on ménage,
Et dont, avant le goût, les yeux se contentoient,
Je pris un peu de courage
Pour nos gens qui se battoient.

SOSIE *bas, à part* Cette preuve sans pareille
En sa faveur conclut bien;
Et l'on n'y peut dire rien,
S'il n'étoit dans la bouteille.

(Haut.)

Je ne saurois nier, aux preuves qu'on m'expose,
Que tu ne sois Sosie, et j'y donne ma voix
Mais si tu l'es, dis-moi qui tu veux que je sois?
Car encor faut-il bien que je sois quelque chose.

MERCURE.

Quand je ne serai plus Sosie,
Sois-le, j'en demeure d'accord,
Mais, tant que je le suis, je te garantis mort
Si tu prends cette fantaisie.

SOSIE.

Tout cet embarras met mon esprit sur les dents,
Et la raison à ce qu'on voit s'oppose.
Mais il faut terminer enfin par quelque chose;
Et le plus court pour moi c'est d'entrer là dedans.

MERCURE.

Ah! tu prends donc, pendant, qu'il à la bastonnade?

SOSIE battu par Mercure

Ah! qu'est-ceci? grands dieux! il frappe un ton plus fort,
Et mon dos pour un mois en doit être malade.
Laissons ce diable d'homme et retournons au port.
O juste ciel! j'ai fait une belle ambassade!

MERCURE seul

Enfin je l'ai fait fuir, et, sous ce traitement,
De beaucoup d'actions il a reçu la peine.
Mais je vois Jupiter, que fort civilement
Reconduit l'amoureuse Alcène.

SCÈNE III.

JUPITER sous la figure d'Amphitryon, ALCMÈNE, CLÉANTHIS,
MERCURE.

JUPITER.

Defendez, chère Alcène, aux flambeaux d'appro-
lis m'offrent des plaisirs en m'offrant votre vue; [cher,
Mais ils pourroient ici découvrir ma venue,

Qu'il est à propos de cacher
Mon amour, que gènoient tous ces soins éclatants
Où me tenoit lie la gloire de nos armes,
Aux devoirs de ma charge a volé les instants
Qu'il vient de donner à vos charmes
Ce vol, qu'à vos beautés mon cœur a consacré,
Pourroit être blâme dans la bouche publique;

Et j'en veux pour témoin unique
Celle qui peut m'en savoir gré.

ALCMÈNE.

Je prends, Amphitryon, grande part à la gloire
Que répandent sur vous vos illustres exploits;
Et l'éclat de votre victoire

Sait toucher de mon cœur les sensibles endroits :

Mais quand je vois que cet honneur fatal
Éloigne de moi ce que j'aime,
Je ne puis m'empêcher, dans ma tendresse extrême,

De lui vouloir un peu de mal,
 Et d'opposer mes vœux à cet ordre suprême
 Qui des Thebains vous fait le général.
 C'est une douce chose, après une victoire,
 Que la gloire où l'on voit ce qu'on aime élevé;
 Mais parmi les périls mêlés à cette gloire,
 Un triste coup, hélas ! est bientôt arrivé.
 De combien de frayeurs a-t-on l'âme blessée,
 Au moindre choc dont on entend parler !
 Voit-on, dans les horreurs d'une telle pensée,
 Pui ou jamais se consoler
 Du coup dont on est menacé ?

Et de quelque laurier qu'on couronne un vainqueur,
 Quelque part que l'on ait à cet honneur suprême,
 Vaut-il ce qu'il en coûte aux tendresses d'un cœur
 Qui peut à tout moment trembler pour ce qu'il aime ?
 Je ne vois rien en vous dont mon feu ne s'augmente ;
 Tout y marque à mes yeux un cœur bien enflammé ;
 Et c'est, je vous l'avoue, une chose charmante
 De trouver tant d'amour dans un objet aimé.
 Mais, si je l'ose dire, un scrupule me gêne
 Aux tendres sentiments que vous me faites voir ;
 Et pour les bien goûter, mon amour, chère Alcmène,
 Voudroit n'y voir entrer rien de votre devoir.
 Qu'à votre seule aideur, qu'à ma seule personne,
 Je dusse les faveurs que je reçois de vous ;
 Et que la qualité que j'ai de votre époux
 Ne fût point ce qui me les donne.

ALCMÈNE. C'est de ce nom pourtant que l'ardeur qui me brûle
 Tient le droit de paroître au jour,
 Et je ne comprends rien à ce nouveau scrupule
 Dont s'embarrasse votre amour.

JUPITER. Ah ! ce que j'ai pour vous d'ardeur et de tendresse
 Passe aussi celle d'un époux ;
 Et vous ne savez pas, dans des moments si doux,
 Quelle en est la délicatesse.

Vous ne concevez point qu'un cœur bien amoureux
 Sur cent petits regards s'attache avec étude,
 Et se fait une inquiétude
 De la manière d'être heureux.

En moi, belle et charmante Alcmène,
 Vous voyez un mari, vous voyez un amant ;
 Mais l'amant seul me touche, à parler franchement,
 Et je sens près de vous que le mari le gêne.
 Cet amant, de vos vœux jaloux au dernier point,
 Souhaite qu'à lui seul votre cœur s'abandonne ;
 Et sa passion ne veut point

De ce que le mari lui donne.
 Il veut de pure source obtenir vos ardeurs,
 Et ne veut rien tenir des nœuds de l'hyménée,
 Rien d'un lâcheux devoir qui fait agir les cœurs,
 Et par qui tous les jours des plus chères faveurs
 La douceur est empoisonnée
 Dans le scrupule enfin dont il est combattu.
 Il veut, pour satisfaction sa délicatesse,
 Que vous le sépariez d'avec ce qui le blesse,
 Que le mari ne soit que pour votre vertu,
 Et que de votre cœur, de bonte revêtu,
 L'amant ait tout l'amour et toute la tendresse.

ALCMÈNE

Amphithyon en vérité
 Vous vous moquez de tout ce langage,
 Et j'aurais peur qu'on ne vous crût pas sage
 Si de quelqu'un vous ehez écoutez

JULIEN.

Ce discours est plus raisonnable,
 Alcène que vous ne pensez
 Mais un plus long séjour me rendroit trop coupable,
 Et du retour au port les moments sont pressés.
 Adieu De mon devoir l'étrange barbarie
 Pour un temps m'arrache de vous,
 Mais, belle Alcène, au moins quand vous verrez l'époux,
 Songez l'amant, je vous prie
 Je ne sépare point ce qu'unissent les dieux,
 Et l'époux et l'amant me sont fort précieux.

ALCMÈNE.

SCÈNE IV

CLÉANTHIS, MERCURE

CLÉANTHIS a part O ciel ! que d'aimables tresses
 D'un époux aidement cheri !
 Et que mon traître de mari
 Est loin de toutes ces tendresses !
 MERCURE a part La nuit, qu'il me faut avertir,
 N'a plus qu'à plier tous ses voiles,
 Et pour effacer les étoiles,
 Le soleil de son lit peut maintenant sortir.

CLÉANTHIS arrête Mercure

Quoi ! c'est ainsi que l'on me quitte !
 Et comment donc ? ne veux-tu pas
 Que de mon devoir je m'acquitte,
 Et que d'Amphithyon j'aie suivi les pas ?

CLÉANTHIS

Mais avec cette brusquerie,
 Traite ! de moi te séparer !
 MERCURE. Le beau sujet de fâcherie !

Nous avons tant de temps ensemble à demeurer !

- CLÉANTHIS.** Mais quoi ! partir ainsi d'une façon brutale ,
Sans me dire un seul mot de douceur pour régate !
- MERCURE.** Diantre ! où veux-tu que mon esprit
T'aille chercher des fariboles ?
Quinze ans de mariage épuisent les paroles ;
Et depuis un long temps nous nous sommes tout dit.
- CLÉANTHIS.** Regarde , traître , Amphitryon ;
Vois combien pour Alcène il étale de flamme ;
Et rougis là-dessus du peu de passion
Que tu témoignes pour ta femme.
- MERCURE.** Eh ! mon Dieu ! Cléanthis , ils sont encore amants.
Il est certain âge où tout passe ;
Et ce qui leur sied bien dans ces commencements ,
En nous , vieux maries , auroit mauvaise grâce.
Il nous seroit beau voir , attaches face à face ,
A pousser les beaux sentiments !
- CLÉANTHIS.** Quoi ! suis-je hors d'état , perfide , d'espérer
Qu'un cœur auprès de moi soupire ?
- MERCURE.** Non , je n'ai garde de le dire ;
Mais je suis trop barbon pour oser soupirer ,
Et je serois crever de rue.
- CLÉANTHIS.** Mérites-tu , pendard , cet insigne bonheur
De te voir pour épouse une femme d'honneur ?
- MERCURE.** Mon Dieu ! tu n'es que trop honnête ;
Ce grand honneur ne me vaut rien.
Ne sois point si femme de bien ,
Et me romps un peu moins la tête.
- CLÉANTHIS.** Comment ! de trop bien vivre on te voit me blâmer !
- MERCURE.** La douceur d'une femme est tout ce qui me charme ;
Et ta vertu fait un vacarme
Qui ne cesse de m'assommer.
- CLÉANTHIS.** Il te faudroit des cœurs pleins de fausses tendresses ,
De ces femmes aux beaux et louables talents ,
Qui savent accabler leurs maris de caresses
Pour leur faire avaler l'usage des galants.
- MERCURE.** Ma loi ! veux-tu que je te dise ?
Un mal d'opinion ne touche que les sots ;
Et je prendrois pour ma devise :
« Moins d'honneur et plus de repos. »
- CLÉANTHIS.** Comment ! tu souffrirois sans nulle répugnance
Que j'aimasse un galant avec toute licence ?
- MERCURE.** Oui , si je n'étois plus de tes cris rebattu ,
Et qu'on te vît changer d'humeur et de méthode.
J'aime mieux un vice commode
Qu'une fatigante vertu.
Adieu , Cléanthis , ma chère âme ;
Il me faut suivre Amphitryon.

CÉANTHIS seule Pourquoi pour punir cet infâme
 Mon cœur n'a-t-il assez de résolution ?
 Ah ! que dans cette occasion
 J'enrage d'être honnête femme !

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMPHITRYON, SOSIE

AMPHITRYON. Viens ça, bourreau, viens ça Sais-tu, maître fripon,
 Qu'à te faire assommer ton discours peut suffire,
 Et que, pour te traiter comme je le desire,
 Mon courroux n'attend qu'un bâton ?

SOSIE. Si vous le prenez sur ce ton,
 Monsieur, je n'ai plus rien à dire
 Et vous aurez toujours raison.

AMPHITRYON. Quoi ! tu veux me donner pour des verites, traître
 Des contes que je vois d'extravagance outres ?

SOSIE. Non je suis le valet et vous êtes le maître ;
 Il n'en sera, monsieur, que ce que vous voudrez

AMPHITRYON. Ça, je veux étouffer le courroux qui m'enflamme,
 Et tout du long l'our sur ta commission.

Il faut, avant que voir ma femme,
 Que je débrouille ici cette confusion
 Rappelle tous tes sens, rentre bien dans ton âme,
 Et réponds mot pour mot à chaque question

SOSIE. Mais de peur d'incongruite,
 Dites-moi, de grâce, à l'avance,
 De quel air il vous plaît que ceci soit traité.
 Parlerai-je, monsieur selon ma conscience,
 Ou comme auprès des grands on le voit usité ?

Faut-il dire la verité,
 Ou bien user de complaisance ?

AMPHITRYON. Non, je ne te veux obliger
 Qu'à me rendre de tout un compte fort sincère.

SOSIE. Bon C'est assez, laissez-moi faire ;
 Vous n'avez qu'à m'interroger.

AMPHITRYON. Sur l'ordre que tantôt je t'atois su prescrire ..

SOSIE. Je suis parti, les cieux d'un noir crêpe voiles,
 Pestant fort contre vous dans ce fâcheux martyre,
 Et maudissant vingt fois l'ordre dont vous parlez.

AMPHITRYON. Comment, coquin !

SOSIE.

Monsieur, vous n'avez rien qu'à dire ;

Je mentirai si vous voulez.

AMPHITRYON. Voilà comme un valet montre pour nous du zèle !

Passons. Sur les chemins que l'est-il arrive ?

SOSIE.

D'avoir une frayeur mortelle

Au moindre objet que j'ai trouvé.

AMPHITRYON. Poltron !

SOSIE.

En nous formant, nature a ses caprices,

Divers penchants en nous elle fait observer :

Les uns à s'exposer trouvent mille délices,

Moi, j'en trouve à me conserver.

AMPHITRYON. Arrivant au logis...

SOSIE.

J'ai, devant notre porte,

En moi-même voulu repeter un petit

Sur quel ton et de quelle sorte

Je ferois du combat le glorieux récit.

AMPHITRYON. Ensuite ?

SOSIE.

On m'est venu troubler et mettre en peine.

AMPHITRYON. Et qui ?

SOSIE.

Sosie ; un moi de vos ordres jaloux,

Que vous avez du port envoyé vers Alcène,

Et qui de nos secrets a connoissance pleine,

Comme le moi qui parle à vous.

AMPHITRYON. Quels contes !

SOSIE.

Non, monsieur, c'est la vérité pure :

Ce moi plus tôt que moi s'est en logis trouvé ;

Et j'étois venu, je vous jure,

Avant que je fusse arrivé

AMPHITRYON.

D'où peut procéder, je te prie,

Ce galimatias maudit ?

Est-ce songe ? est-ce ivrognerie,

Aliénation d'esprit,

Ou méchante plaisanterie ?

SOSIE.

Non, c'est la chose comme elle est,

Et point du tout conte frivole.

Je suis homme d'honneur, j'en donne ma parole ;

Et vous m'en croirez, s'il vous plaît.

Je vous dis que, croyant n'être qu'un seul Sosie,

Je me suis trouvé deux chez nous,

Et que de ces deux moi, piqués de jalousie,

L'un est à la maison et l'autre est avec vous ;

Que le moi que voici, chargé de lassitude,

A trouvé l'autre moi frais, gaillard et dispos,

Et n'ayant d'autre inquiétude

Que de battre et casser des os.

AMPHITRYON.

Il faut être, je le confesse,

D'un esprit bien posé, bien tranquille, bien doux

Pour souffrir qu'un valet de chansons me repaisse.

SOSIE. Si vous vous mettez en courroux,
Plus de conférence entre nous;
Vous savez que d'abord tout cesse.

AMPHITRYON. Non, sans emportement je te veux écouter,
Je l'ai promis. Mais dis, en bonne conscience,
Au mystère nouveau que tu me viens conter
Est-il quelque ombre d'apparence?

SOSIE. Non; vous avez raison, et la chose à chacun
Hors de créance doit paroître.
C'est un fait à n'y rien connoître,
Un conte extravagant, ridicule, importun :
Cela choque le sens commun,
Mais cela ne laisse pas d'être.

AMPHITRYON. Le moyen d'en rien croire, à moins qu'être insensé!

SOSIE. Je ne l'ai pas cru, moi, sans une peine extrême
Je me suis d'être deux senti l'esprit blessé,
Et longtemps d'imposteur j'ai traité ce moi-même :
Mais à me reconnoître enfin il m'a forcé;
J'ai vu que c'étoit moi sans aucun stratagème;
Des pieds jusqu'à la tête il est comme moi fait,
Beau, l'air noble, bien pris, les manières charmantes;
Enfin deux gouttes de lait
Ne sont pas plus ressemblantes;
Et n'étoit que ses mains sont un peu trop pesantes,
J'en serois fort satisfait.

AMPHITRYON. A quelle patience il faut que je m'exhorte!
Mais enfin n'es-tu pas entré dans la maison?

SOSIE. Bon, entré! Eh! de quelle sorte?
Ai-je jamais voulu entendre de raison?
Et ne me suis-je pas interdit notre porte?

AMPHITRYON. Comment donc?

SOSIE. Avec un bâton
Dont mon dos sent encore une douleur très-forte.

AMPHITRYON. On t'a battu?

SOSIE. Vraiment!

AMPHITRYON. Et qui?

SOSIE. Moi.

AMPHITRYON. Toi, te battre?

SOSIE. Oui, moi; non pas le moi d'ici,
Mais le moi du logis, qui frappe comme quatre.

AMPHITRYON. Te confonde le ciel de me parler ainsi!

SOSIE. Ce ne sont point des badinages.
Le moi que j'ai trouvé tantôt
Sur le moi qui vous parle a de grands avantages;
Il a le bras fort, le cœur haut :
J'en ai reçu des témoignages;

Et ce diable de moi m'a rosse comme il faut ;
C'est un drôle qui fait des rages.

AMPHITRYON. Achémons. As-tu vu ma femme ?

SOSIE.

Non.

AMPHITRYON.

Pourquoi ?

SOSIE.

Par une raison assez forte.

AMPHITRYON. Qui t'a fait y manquer, maraud ? Explique-toi.

SOSIE.

Faut-il le répéter vingt fois de même sorte ?

Moi, vous dis-je, ce moi plus robuste que moi,
Ce moi qui s'est de force empare de la porte :

Ce moi qui m'a fait filer doux ;

Ce moi qui le seul moi veut être ;

Ce moi de moi-même jaloux ,

Ce moi vaillant, dont le courroux

Au moi poltron s'est fait connoître ;

Enfin ce moi qui suis chez nous ,

Ce moi qui s'est montre mon maître ,

Ce moi qui m'a roué de coups

AMPHITRYON. Il faut que ce matin, à force de trop boire,
Il se soit trouble le cerveau

SOSIE. Je veux être pendu, si j'ai bu que de l'eau !

A mon serment on m'en peut croquer

AMPHITRYON. Il faut donc qu'au sommeil tes sens se soient portés,
Et qu'un songe fâcheux, dans ses confus mystères,

Tait fait voir toutes les chimères

Dont tu me fais des vérités

SOSIE. Tout aussi peu. Je n'ai point sommeil,
Et n'en ai même aucune envie.

Je vous parle bien éveillé :

J'étois bien éveillé ce matin, sur ma vie .

Et bien éveillé même étoit l'autre Sosie

Quand il m'a si bien étiré

AMPHITRYON. Suis-moi, je t'impose silence

C'est trop me fatiguer l'esprit ,

Et je suis un vrai fou d'avoir la patience

D'écouter d'un valet les sottises qu'il dit.

SOSIE a part

Tous les discours sont des sottises

Partant d'un homme sans éclat .

Ce seroient paroles exquisés

Si c'étoit un grand qui parlât.

AMPHITRYON.

Entrons sans davantage attendre.

Mais Alcimène paroît avec tous ses appas ;

En ce moment sans doute elle ne m'attend pas ,

Et mon abord va la surprendre.

SCÈNE II.

ALCMÈNE, AMPHITRYON, CLÉANTHIS, SOSIE

ALCMÈNE sans voir Amphitryon

Allons, pour mon époux, Cleanthis, vers les dieux,
 Nous acquitter de nos hommages,
 Et les remercier des succès glorieux
 Dont Thèbes, par son bras, goûte les avantages
 (apercevant Amphitryon)
 O dieux !

AMPHITRYON

Fasse le ciel qu'Amphitryon vainqueur
 Avec plaisir soit revu de sa femme.
 Et que ce jour, favorable à mon flume,
 Vous redonne à mes yeux avec le même cœur !
 Que j'y retrouve autant d'ardeur
 Que vous en rapporte mon âme !

ALCMÈNE.

Quoi ! de retour sitôt ?

AMPHITRYON.

Certes, c'est en ce jour
 Me donner de vos feux un mauvais témoignage,
 Et ce « Quoi ! sitôt de retour ? »
 En ces occasions n'est guère le langage
 D'un cœur bien enflammé d'amour.
 J'osois me flatter en moi-même
 Que loin de vous j'aurois trop demeuré.
 L'attente d'un retour aidemment desue
 Donne à tous les instants une longueur extrême ;
 Et l'absence de ce qu'on aime,
 Quelque peu qu'elle dure, a toujours trop duré.

ALCMÈNE.

Je ne vois .

AMPHITRYON

Non, Alcène, à son impatience
 On mesure le temps en de pareils états,
 Et vous comptez les moments de l'absence
 En personne qui n'aime pas.
 Lorsque l'on aime comme il faut,
 Le moindre éloignement nous tue,
 Et ce dont on cherit la vue
 Ne revient jamais assez tôt
 De votre accueil, je le confesse,
 Se plaint ici mon amoureuse ardeur,
 Et j'attendois de votre cœur
 D'autres transports de joie et de tendresse.

ALCMÈNE.

J'ai peine à comprendre sur quoi
 Vous fondez les discours que je vous entends faire
 Et si vous vous plaignez de moi,
 Je ne sais pas, de bonne foi,
 Ce qu'il faut pour vous satisfaire.

Hier au soir, ce me semble, à votre heureux retour,
On me vit témoigner une joie assez tendre,
Et rendre aux soins de votre amour
Tout ce que de mon cœur vous aviez lieu d'attendre.

AMPHITRYON. Comment?

ALCMÈNE.

Ne fis-je pas éclater à vos yeux
Les soudains mouvements d'une entière allégresse?
Et le transport d'un cœur peut-il s'expliquer mieux
Au retour d'un époux qu'on aime avec tendresse?

AMPHITRYON. Que me dites-vous là?

ALCMÈNE.

Que même votre amour
Montra de mon accueil une joie incroyable;
Et que m'ayant quittée à la pointe du jour,
Je ne vois pas qu'à ce soudain retour
Ma surprise soit si coupable.

AMPHITRYON. Est-ce que du retour que j'ai précipité,
Un songe, cette nuit, Alcène, dans votre âme
A prévenu la vérité?

Et que, m'ayant peut-être en dormant bien traité,
Votre cœur se croit vers ma flamme
Assez amplement acquitté?

ALCMÈNE.

Est-ce qu'une vapeur, par sa malignité,
Amphitryon, a dans votre âme
Du retour d'hier au soir brouillé la vérité?
Et que du doux accueil duquel je m'acquittai
Votre cœur prétend à ma flamme
Ravir toute l'honnêteté?

AMPHITRYON. Cette vapeur dont vous me regalez
Est un peu, ce me semble, étrange.

ALCMÈNE.

C'est ce qu'on peut donner pour change
Au songe dont vous me parlez

AMPHITRYON. A moins d'un songe on ne peut pas, sans doute,
Excuser ce qu'en votre bouche me dit.

ALCMÈNE.

A moins d'une vapeur qui vous trouble l'esprit,
On ne peut pas sauver ce que de vous j'écoute.

AMPHITRYON. Laissons un peu cette vapeur, Alcène.

ALCMÈNE.

Laissons un peu ce songe, Amphitryon.

AMPHITRYON.

Sur le sujet dont il est question,
Il n'est guère de jeu que trop loin on ne mène.

ALCMÈNE.

Sans doute; et pour marque certaine,
Je commence à sentir un peu d'émotion.

AMPHITRYON. Est-ce donc que par là vous voulez essayer
A repaier l'accueil dont je vous ai fait plainte?

ALCMÈNE.

Est-ce donc que par cette feinte
Vous désirez vous égayer?

AMPHITRYON. Ah! de grâce, cessons, Alcène, je vous prie,
Et parlons sérieusement.

- ALCMÈNE.** Amphitryon, c'est trop pousser l'amusement;
Finiſſons cette raillerie.
- AMPHITRYON.** Quoi ! vous oſez me ſoutenir en face
Que plus tôt qu'à cette heure on m'ait ici pu voir ?
- ALCMÈNE.** Quoi ! vous voulez nier avec audace
Que dès hier en ces lieux vous vintes ſur le ſoir ?
- AMPHITRYON.** Moi ! je vins hier ?
- ALCMÈNE.** Sans doute , et dès devant l'aurore
Vous vous en êtes retourné.
- AMPHITRYON** à part
Ciel ! un pareil débat s'eſt-il pu voir encore ?
Et qui de tout ceci ne ſeroit étonné ?
Socie ?
- SOSIE.** Elle a beſoin de ſix quinquans d'ellébore ;
Monsieur, ſon eſprit eſt tout en feu.
- AMPHITRYON**
Alcmène, au nom de tous les dieux,
Ce diſcours a d'étranges ſuites !
Reprenex vos ſens un peu mieux,
Et penſez à ce que vous dites.
- ALCMÈNE.** J'y penſe mûrement auſſi,
Et tous ceux du logis ont vu votre arrivée,
J'ignore quel motif vous fait agir ainſi ;
Mais ſi la choſe avoit beſoin d'être prouvée,
S'il étoit vrai qu'on pût ne ſ'en ſouvenir pas,
De qui puis-je tenir, que de vous, la nouvelle
Du dernier de tous vos combats,
Et les cinq diamants que portoit Pierclas,
Qu'a fait dans la nuit éternelle
Tomber l'eſſoit de votre bias ?
En pourroit-on vouloir un plus sûr témoignage ?
- AMPHITRYON.** Quoi ! je vous ai déjà donné
Le nœud de diamants que j'ens pour mon partage
Et que je vous ai deſtiné ?
- ALCMÈNE**
Assurement Il n'eſt pas difficile
De vous en bien convaincre
- AMPHITRYON.** Et comment ?
- ALCMÈNE** montrant le nœud de diamants à ſa ceinture
Le voici
- AMPHITRYON** Socie ?
- SOSIE** tirant de ſa poche un coſſet
Elle ſe moque, et je le tiens ici ;
Monsieur, la feinte eſt inutile.
- AMPHITRYON** regardant le coſſet
Le cachet eſt entier
- ALCMÈNE** préſentant à Amphitryon le nœud de diamants
Eſt-ce une viſion ?
- Tenez Trouverez-vous cette preuve aſſez forte ?
- AMPHITRYON.** Ah ! ciel ! ô juſte ciel !

ALCMÈNE.

Allez, Amphitryon,

Vous vous moquez d'en user de la sorte;
Et vous en devriez avoir confusion.

AMPHITRYON. R romps vite ce cachet.

SOSIE avant ouvert le coffret

Ma foi! la place est vide.

Il faut que par magie on ait su le tirer,

Ou bien que de lui-même il soit venu sans guide
Vers celle qu'il a su qu'on ne vouloit parer.

AMPHITRYON à part.

O dieux! dont le pouvoir sur les choses préside,
Quelle est cette aventure, et qu'en puis-je augurer
Dont mon amour ne s'intimide?

SOSIE à Amphitryon

Si sa bouche dit vrai, nous avons même sort,
Et de même que moi, monsieur, vous êtes double.

AMPHITRYON. Tais-toi.

ALCMÈNE.

Sur quoi vous étonner si fort?

Et d'où peut naître ce grand trouble?

AMPHITRYON à part

O ciel! quel étrange embarras!

Je vois des incidents qui passent la nature;

Et mon honneur redoute une aventure

Que mon esprit ne comprend pas.

ALCMÈNE. Songez-vous, en tenant cette preuve sensible,
A me nier encor votre ret ur presse?

AMPHITRYON. Non : mais à ce retour, daignez, s'il est possible,
Me conter ce qui s'est passé.

ALCMÈNE. Puisque vous demandez un récit de la chose,
Vous voulez dire donc que ce n'étoit pas vous?

AMPHITRYON. Pardonnez-moi; mais j'ai certaine cause
Qui me fait demander ce récit entre nous.

ALCMÈNE. Les soucis importants qui vous peuvent saisir
Vous ont-ils fait si vite en perdre la mémoire?

AMPHITRYON. Peut-être : mais enfin vous me ferez plaisir
De m'en dire toute l'histoire.

ALCMÈNE. L'histoire n'est pas longue. A vous je m'avançai
Pleine d'une aimable surprise;

Tendrement je vous embrassai,

Et témoignai ma joie à plus d'une reprise.

AMPHITRYON à part.

Ah! d'un si doux accueil je me serois passé!

ALCMÈNE. Vous me fîtes d'abord ce présent d'importance,
Que du butin conquis vous m'aviez destiné.

Votre cœur avec véhémence

M'écala de ses feux toute la violence,

Et les soins importuns qui l'avoient enchaîné,

L'aise de me revoir, les tourments de l'absence,

Tout le souci que son impatience
Pour le retour s'étoit donné ;
Et jamais votre amour, en pareille occurrence,
Ne me parut si tendre et si passionné.

AMPHITRYON *a part*

Peut-on plus vivement se voir assassiné !

ALCMÈNE.

Tous ces transports, toute cette tendresse,
Comme vous croyez bien, ne me déplaisoient pas
Et, s'il faut que je le confesse,
Mon cœur, Amphitryon, y trouvoit mille appas

AMPHITRYON. Ensuite, s'il vous plaît ?

ALCMÈNE.

Nous nous entrecoupâmes
De mille questions qui pouvoient nous toucher.
On se vit l'ête à tête ensemble nous soupâmes,
Et, le souper fini, nous nous fîmes coucher

AMPHITRYON

Ensemble !

ALCMÈNE.

Assurément Quelle est cette demande ?

AMPHITRYON *a part*

Ah ! c'est ici le coup le plus cruel de tous
Et dont à s'assurer trembloit mon feu jaloux.

ALCMÈNE.

D'où vous vient à ce mot une rougeur si grande ?
Ai-je fait quelque mal de coucher avec vous ?

AMPHITRYON.

Non, ce n'étoit pas moi, pour ma douleur sensible ;
Et qui dit qu'hier ici mes pas se sont portés,
Dit, de toutes les faussetés,
La fausseté la plus horrible.

ALCMÈNE.

Amphitryon !

AMPHITRYON.

Perfide !

ALCMÈNE.

Ah ! quel emportement !

AMPHITRYON

Non, non, plus de douceur et plus de défiance,
Ce revers vient à bout de toute ma constance,
Et mon cœur ne respire, en ce fatal moment,
Et que fureur et que vengeance.

ALCMÈNE.

De qui donc vous venger ? et quel manque de foi
Vous fait ici me traiter de coupable ?

AMPHITRYON.

Je ne sais pas, mais ce n'étoit pas moi.
Et c'est un désespoir qui de tout rend capable.

ALCMÈNE.

Allez, indigne époux, le fait parle de soi,
Et l'imposture est effroyable.

C'est trop me pousser là-dessus,
Et d'infidélité me voir trop condamnée.

Si vous cherchez dans ces transports confus
Un prétexte à briser les nœuds d'un hymenée

Qui me tient à vous enchaînée,
Tous ces détours sont superflus ;

Et me voilà déterminée

A souffrir qu'en ce jour nos liens soient rompus.

AMPHITRYON. Après l'indigne affront que l'on me fait connoître,
 C'est bien à quoi, sans doute, il vous faut préparer :
 C'est le moins qu'on doit voir ; et les choses peut-être
 Pourront n'en pas là demeurer.
 Le deshonneur est sûr, mon malheur m'est visible,
 Et mon amour en vain voudroit me l'obscurcir :
 Mais le détail encor ne m'en est pas sensible,
 Et mon juste courroux prétend s'en éclaircir.
 Votre frère déjà peut justement répondre
 Que jusqu'à ce matin je ne l'ai point quitte .
 Je m'en vais le chercher afin de vous confondre
 Sur ce retour qui m'est faussement imputé.
 Après, nous percerons jusqu'au fond d'un mystère
 Jusques à présent moui,
 Et dans les mouvements d'une juste colère,
 Malheur à qui m'aura trahi !

SOSIE.

AMPHITRYON

Ne m'accompagne pas,
 Et demeure ici pour m'attendre.

CLÉANTHIS à Alcène

Faut-il

ALCÈNE.

Je ne puis rien entendre :
 Laisse-moi seule et ne suis point mes pas.

SCÈNE III.

CLÉANTHIS, SOSIE.

CLÉANTHIS à part

Il faut que quelque chose ait brouillé sa cervelle .
 Mais le fiere sur-le-champ
 Finira cette querelle

SOSIE à part

C'est ici pour mon maître un coup assez touchant ;
 Et son aventure est cruelle
 Je crains fort pour mon fait quelque chose approchant ;
 Et je m'en veux, tout doux, éclaircir avec elle.

CLÉANTHIS à part

Voyez s'il me viendra seulement aborder !
 Mais je veux m'empêcher de rien faire paroître .

SOSIE à part

La chose quelquefois est fâcheuse à connoître,
 Et je tremble à la demander
 Ne vaudroit-il point mieux, pour ne rien hasarder,
 Ignorer ce qu'il en peut être ?
 Allons, tout coup vaille, il faut voir,
 Et je ne m'en saurois défendre.
 La foiblesse humaine est d'avoir
 Des curiosités d'apprendre
 Ce qu'on ne voudroit pas savoir.

Dieu te gard', Cléanthis!

CLÉANTHIS.

Ah! ah! tu t'en avises,

Traître, de t'approcher de nous!

SOSIE.

Mon Dieu! qu'as-tu? Toujours on te voit en courroux;

Et sur rien tu te formalises!

CLÉANTHIS.

Qu'appelles-tu sur rien? dis.

SOSIE.

J'appelle sur rien,

Ce qui sur rien s'appelle en vers ainsi qu'en prose;

Et rien, comme tu le sais bien,

Veut dire rien ou peu de chose.

CLÉANTHIS.

Je ne sais qui me tient, infâme,

Que je ne t'arrache les yeux,

Et ne t'apprenne où va le courroux d'une femme.

SOSIE.

Holà! D'où te vient donc ce transport furieux?

CLÉANTHIS.

Tu n'appelles donc rien le procédé peut-être,

Qu'avec moi ton cœur a tenu?

SOSIE.

Et quel?

CLÉANTHIS.

Quoi! tu fais l'ingénu?

Est-ce qu'à l'exemple du maître,

Tu veux dire qu'ici tu n'es pas revenu?

SOSIE.

Non, je sais fort bien le contraire;

Mais je ne t'en fais pas le fin,

Nous avons bu de je ne sais quel vin
Qui m'a fait oublier tout ce que j'ai pu faire.

CLÉANTHIS.

Tu crois peut-être excuser par ce trait...

SOSIE.

Non, tout de bon, tu m'en peux croire.

J'étois dans un état où je puis avoir fait

Des choses dont j'aurois regret,

Et dont je n'ai nulle mémoire.

CLÉANTHIS.

Tu ne te souviens point du tout de la manière

Dont tu m'as su traiter, étant venu du port?

SOSIE.

Non plus que rien. Tu peux m'en faire le rapport:

Je suis équitable et sincère,

Et me condamnerai moi-même si j'ai tort.

CLÉANTHIS.

Comment! Amphitryon m'ayant su disposer,

Jusqu'à ce que tu vins j'avois poussé ma veille;

Mais je ne vis jamais une froideur pareille:

De ta femme il fallut moi-même t'aviser;

Et, lorsque je fus te baiser,

Tu détournas le nez et me donnas l'oreille.

SOSIE.

Bon!

CLÉANTHIS.

Comment, bon?

SOSIE.

Mon Dieu! tu ne sais pas pourquoi,

Cléanthis, je tiens ce langage:

J'avois mangé de l'ail, et fis en homme sage,

De détourner un peu mon haleine de toi.

CLÉANTHIS.

Je te sus exprimer des tendresses de cœur:

Mais à tous mes discours tu fus comme une souche;
Et jamais un mot de douceur
Ne te put sortir de la bouche.

SOSIE.

Courage!

CLÉANTHIS.

Enfin, ma flamme eut beau s'émanciper,
Sa chaste ardeur en toi ne trouva rien que glace,
Et dans un tel retour, je te vis la tromper
Jusqu'à faire refus de prendre au lit la place
Que les lois de l'hymen t'obligent d'occuper.
Quoi! je ne couchai point?

SOSIE.

CLÉANTHIS.

Non, lâche.

SOSIE.

Est-il possible?

CLÉANTHIS.

Traître! il n'est que trop assuré.
C'est de tous les affronts l'affront le plus sensible,
Et, loin que ce matin ton cœur l'ait réparé,
Tu t'es d'avec moi séparé
Par des discours chargés d'un mépris tout visible.
Virat! Sosie!

SOSIE.

CLÉANTHIS.

Eh quoi! ma plainte a cet effet!

Tu ris après ce bel ouvrage!

SOSIE.

Que je suis de moi satisfait!

CLÉANTHIS

Exprime-t-on ainsi le regret d'un outrage?

SOSIE.

Je n'aurois jamais eu que j'eusse été si sage.

CLÉANTHIS.

Loin de te condamner d'un si perfide trait,
Tu m'en fais éclater la joie en ton visage!

SOSIE.

Mon Dieu! tout doucement! Si je parois joyeux,
Crois que j'en ai dans l'âme une raison très-forte;
Et que, sans y penser, je ne fis jamais mieux
Que d'en user tantôt avec toi de la sorte.

CLÉANTHIS.

Traître! te moques-tu de moi?

SOSIE.

Non, je te parle avec franchise.

En l'état où j'étois j'avois certain effroi
Dont, avec ton discours, mon âme s'est remise.
Je m'appréhendois fort, et craignois qu'avec toi
Je n'eusse fait quelque sottise.

CLÉANTHIS.

Quelle est cette frayeur? et sachons donc pourquoi.

SOSIE.

Les medecins disent, quand on est ivre,
Que de sa femme on se doit abstenir;
Et que dans cet état il ne peut provenir
Que des enfants pesants et qui ne sauroient vivre.
Vois, si mon cœur n'eût su de froideur se munir,
Quels inconvénients auroient pu s'en ensuivre!

CLÉANTHIS.

Je me moque des medecins

Avec leurs raisonnements fadrs .

Qu'ils règlent ceux qui sont malades,
Sans vouloir gouverner les gens qui sont bien sains.
Ils se mêlent de trop d'affaires,

De pretendre tenir nos chastes feux gênés,
Et sur les jours caniculaires
Ils nous donnent encore , avec leurs lois sévères ,
De cent sots contes par le nez.

SOSIE. Tout doux.

CLÉANTHIS Non , je soutiens que cela conclut mal '
Ces raisons sont raisons d'extravagantes têtes
Il n'est ni vin ni temps qui puisse être fatal
A remplir le devoir de l'amour conjugal,
Et les medecins sont des bêtes

SOSIE. Contre eux , je l'en supplie , apaise ton courroux ,
Ce sont d'honnêtes gens , quoi que le monde en dise

CLÉANTHIS Tu n'es pas où tu crois , en v'as-tu files doux :
Ton excuse n'est point une excuse de mise ,
Et je me veux venger tôt ou tard , entre nous ,
De l'au dont chaque jour je vois qu'on me meprise
Des discours de tantôt je garde tous les coups ,
Et tacherai d'user , lâche et perfide époux ,
De cette liberté que ton cœur m'a permise.

SOSIE. Quoi ?

CLÉANTHIS Tu m'as dit tantôt que tu consentois fort ,
Lâche , que j'en aimasse un autre.

SOSIE. Ah ! pour cet article , j'ai tort
Je m'en dedis , il y va trop du nôtre
Garde-toi bien de suivre ce transport.

CLÉANTHIS. Si je puis une fois pourtant
Sur mon esprit gagner la chose . .

SOSIE. Fais à ce discours quelque pause
Amphytrion revient , qui me paroît content.

SCÈNE IV

JUPITER, CLÉANTHIS, SOSIE

JUPITER *a part* Je viens prendre le temps de rapaiser Alcène ,
De bannir les chagrins que son cœur veut garder ,
Et donner à mes feux , dans ce som qui m'amène ,
Le doux plaisir de se raccommoier .

(A Cléanthis.)

CLÉANTHIS. Alcène est là-haut , n'est-ce pas ?
Oui , pleine d'une inquietude
Qui cherche de la solitude ,
Et qui m'a defendu d'accompagner ses pas
JUPITER. Quelque di lense qu'elle ait faite ,
Elle ne sera pas pour moi .

SCÈNE V.

CLÉANTHIS, SOSIE.

CLÉANTHIS. Son chagrin, à ce que je voi,
A fait une prompte retraite.

SOSIE. Que dis-tu, Cleanthis, de ce joyeux maintien,
Après son fracas effroyable ?

CLÉANTHIS. Que si toutes nous faisons bien,
Nous donnerions tous les hommes au diable,
Et que le meilleur n'en vaut rien.

SOSIE. Cela se dit dans le courroux ;
Mais aux hommes par trop vous êtes accrochées,
Et vous seriez, ma foi, toutes bien empêchées,
Si le diable les prenoit tous.

CLÉANTHIS. Vraiment...

SOSIE. Les voici. Taisons-nous.

SCÈNE VI.

JUPITER, ALCMÈNE, CLÉANTHIS, SOSIE.

JUPITER. Voulez-vous me desespérer ?
Hélas ! arrêtez, belle Alcmène.

ALCMÈNE. Non, avec l'auteur de ma peine
Je ne puis du tout demeurer.

JUPITER. De grâce !

ALCMÈNE. Laissez-moi.

JUPITER. Quoi !...

ALCMÈNE. Laissez-moi, vous dis-je.

JUPITER *bas*, à part

Ses pleurs touchent mon âme, et sa douleur m'afflige.

(Haut)

Souffrez que mon cœur...

ALCMÈNE. Non, ne suivez point mes pas.

JUPITER. Où voulez-vous aller ?

ALCMÈNE. Où vous ne serez pas.

JUPITER. Ce vous est une attente vaine.

Je tiens à vos beautés par un nœud trop serré
Pour pouvoir un moment en être séparé.

Je vous suivrai partout, Alcmène.

ALCMÈNE. Et moi, partout je vous fuirai.

JUPITER. Je suis donc bien épouvantable ?

ALCMÈNE. Plus qu'on ne peut dire, à mes yeux.

Oui, je vous vois comme un monstre effroyable,
Un monstre cruel, furieux,
Et dont l'approche est redoutable ;

Comme un monstre à fuir en tous lieux.
 Mon cœur souffre à vous voir une peine incroyable :
 C'est un supplice qui m'accable,
 Et je ne vois rien sous les cieux,
 D'affreux, d'horrible, d'odieux,

Qui ne me fût plus que vous supportable.

JUPITER. En voila bien, hélas ! que votre bouche dit

ALCMÈNE. J'en ai dans le cœur davantage,

Et, pour s'exprimer tout, ce cœur a du pit
 De ne point trouver de langage.

JUPITER. Eh ! que vous a donc fait ma flamme,

Pour me pouvoir, Alcmène, en monstre regarder ?

ALCMÈNE. Ah ! juste ciel ! cela peut-il se demander ?

Et n'est-ce pas pour me tuer à bout une âme ?

JUPITER. Ah ! d'un esprit plus adouci

ALCMÈNE. Non, je ne veux du tout vous voir ni vous en'c'ier die

JUPITER. Avez-vous bien le cœur de me t'aler ains

Est ce là cet amour si tendre

Qui devoit tant durer quand je vins hier ici ?

ALCMÈNE. Non, non, ce ne l'est pas, et vos lâches injures

En ont autrement ordonné

Il n'est plus, cet amour tendre et passionné,

Vous l'avez dans mon cœur, par cent vives blessures,
 Cruellement assassiné

C'est en sa place un courroux inflexible,

Un vif ressentiment, un dépit invincible,

Un desespoir d'un cœur justement animé,

Qui prétend vous haïr, pour cet affront sensible,

Autant qu'il est d'accord de vous avoir aimé,

Et c'est haut autant qu'il est possible

JUPITER. Hélas ! que votre amour n'avoit guère de force,

Si de si peu de chose on le peut voir mourir

Ce qui n'étoit que jeu doit-il faire un divorce ?

Et d'une raillerie a-t-on lieu de s'aignir ?

ALCMÈNE. Ah ! c'est cela dont je suis offensée

Et que ne peut pardonner mon courroux.

Des véritables traits d'un mouvement jaloux

Je me trouverois moins blessée

La jalousie a des impressions

Dont bien souvent la force nous entraîne,

Et l'âme la plus sage, en ces occasions,

Sans doute avec assez de peine

Rep rend de ses émotions

L'emportement d'un cœur qui peut s'être abusé

A de quoi ramener une âme qu'il offense,

Et dans l'amour qui lui donne naissance

Il trouve au moins, malgré toute sa violence,

Des raisons pour être excusé.
 De semblables transports contre un ressentiment
 Pour défense toujours ont ce qui les fit naître ;
 Et l'on donne grâce aisément
 A ce dont on n'est pas le maître.
 Mais que de gayete de cœur
 On passe aux mouvements d'une fureur extrême,
 Que sans cause l'on vienne, avec tant de rigueur,
 Blessé la tendresse et l'honneur

JUPITER.

D'un cœur qui chèrement vous aime,
 Ah ! c'est un coup trop cruel en lui-même,
 Et que jamais n'oubliera ma douleur
 Oui, vous avez raison, Alcène, il faut se rendre.
 Cette action, sans doute, est un crime odieux,
 Je ne prétends plus le défendre,
 Mais souffrez que mon cœur s'en défende à vos yeux,
 Et donne au vôtre à qui se prendre
 De ce transport injurieux

A vous en faire un aveu véritable,
 L'époux, Alcène, a commis tout le mal ;
 C'est l'époux qu'il vous faut regarder en coupable .
 L'amant n'a point de part à ce transport brutal,
 Et de vous offenser son cœur n'est point capable.
 Il a pour vous, ce cœur, pour jamais y penser,
 Trop de respect et de tendresse,
 Et si de faire rien à vous pour ou blesser
 Il avoit eu la coupable faiblesse,
 De cent coups à vos yeux il voudroit le percer.
 Mais l'époux est sorti de ce respect soumis
 Ou pour vous on doit toujours être,
 A son dû procède l'époux s'est fait connoître,
 Et par le droit d'hymen il s'est eu tout permis.
 Oui, c'est lui qui, sans doute, est criminel vers vous,
 Lui seul a maltraité votre aimable personne.

Laissez, detestez l'époux,
 J'y consens et vous l'abandonne,
 Mais, Alcène, sauvez l'amant de ce courroux
 Qu'une telle offense vous donne,
 N'en jetez pas sur lui l'effet,
 Démêlez-le un peu du coupable,
 Et, pour être enfin équitable,
 Ne le punissez point de ce qu'il n'a pas fait.

ALCÈNE.

Ah ! toutes ces subtilités
 N'ont que des excuses frivoles,
 Et pour les esprits irrités
 Ce sont des contre-temps que de telles paroles
 Ce détour ridicule est en vain pris par vous.

Je ne distingue rien en celui qui m'offense ;
 Tout y devient l'objet de mon courroux ,
 Et dans sa juste violence
 Sont confondus et l'amant et l'époux.
 Tous deux de même sorte occupent ma pensée ,
 Et des mêmes couleurs , par mon âme blessée ,
 Tous deux ils sont peints à mes yeux ,
 Tous deux sont criminels , tous deux m'ont offensée
 Et tous deux me sont odieux.

JUPITER.

Eh bien ! puisque vous le voulez ,
 Il faut donc me charger du crime.
 Oui , vous avez raison lorsque vous m'immolez
 A vos ressentiments en coupable victime
 Un trop juste dépit contre moi vous anime ,
 Et tout ce grand courroux que ni vous étalez
 Ne me fait endurer qu'un tourment légitime
 C'est avec droit que mon abord vous chasse ,
 Et que de me fuir en tous lieux
 Votre colère me menace
 Je dois vous être un objet odieux.
 Vous devez me vouloir un mal prodigieux
 Il n'est aucune horreur que mon forfait ne passe ,
 D'avoir ofense vos beaux yeux.
 C'est un crime à blesser les hommes et les dieux ,
 Et je mérite enfin , pour punir cette audace ,
 Que contre moi votre haine ramasse
 Tous ses traits les plus funeux.
 Mais mon cœur vous demande grâce .
 Pour vous la demander je me jette à genoux ,
 Et la demande au nom de la plus vite flamme ,
 Du plus tendre amour dont une âme
 Puisse jamais brûler pour vous
 Si votre cœur , charmante Alcène ,
 Me refuse la grâce où j'ose recourir ,
 Il faut qu'une atteinte soudaine
 M'arrache , en me faisant mourir ,
 Aux dures rigueurs d'une peine
 Que je ne saurois plus souffrir.
 Oui , cet état me désespère.
 Alcène , ne presomez pas
 Qu'aimant , comme je fais , vos célestes appas ,
 Je puisse vivre un jour avec votre colère.
 Dejà de ces moments la barbare longueur
 Fait , sous des atteintes mortelles ,
 Succomber tout mon triste cœur ,
 Et de mille vautours les blessures cruelles
 N'ont rien de comparable à ma vive douleur

Alcmène, vous n'avez qu'à me le déclarer :
 S'il n'est point de pardon que je doive espérer,
 Cette épée aussitôt, par un coup favorable,
 Va percer à vos yeux le cœur d'un misérable,
 Ce cœur, ce traître cœur trop digne d'expirer,
 Puisqu'il a pu fâcher un objet adorable :
 Heureux, en descendant au ténébreux séjour,
 Si de votre courroux mon trépas vous ramène,
 Et ne laisse en votre âme, après ce triste jour,
 Aucune impression de haine
 Au souvenir de mon ~~trépas~~
 C'est tout ce que j'attends pour l'avoir souveraine.
 Ah ! trop cruel époux !

ALCMÈNE.

JUPITER.

ALCMÈNE.

JUPITER.

ALCMÈNE.

JUPITER.

ALCMÈNE.

JUPITER.

ALCMÈNE

JUPITER.

ALCMÈNE.

JUPITER.

ALCMÈNE.

JUPITER

ALCMÈNE

JUPITER.

Dites, parlez, Alcmène.
 Faut-il encor pour vous conserver des hontés,
 Et vous voir m'outrager par tant d'indignités ?
 Quelque ressentiment qu'un outrage nous cause,
 Tient-il contre un remords d'un cœur bien enflammé ?
 Un cœur bien plein de flamme à mille morts s'expose,
 Plutôt que de vouloir fâcher l'objet aime.
 Plus on aime quelqu'un, moins on trouve de peine...
 Non, ne m'en parlez point ; vous méritez ma haine
 Vous me haïssez donc ?
 J'y fais tout mon effort,
 Et j'ai depit de voir que toute votre offense
 Ne puisse de mon cœur, jusqu'à cette vengeance,
 Faire encore aller le transport.
 Mais pourquoi cette violence,
 Puisque pour vous venger je vous offre ma mort ?
 Prononcez-en l'arrêt, et j'obéis sur l'heure.
 Qui ne sauroit haïr peut-il vouloir qu'on meure ?
 Et moi je ne puis vivre, à moins que vous quittiez
 Cette colère qui m'accable,
 Et que vous m'accordiez le pardon favorable
 Que je vous demande à vos pieds.
 (Sosie et Cleanthis se mettent aussi à genoux.)
 Résolvez ici l'un des deux,
 Ou de punir, ou bien d'absoudre.
 Hélas ! ce que je puis résoudre
 Paroît bien plus que je ne veux.
 Pour vouloir soutenir le courroux qu'on me donne,
 Mon cœur a trop su me trahir :
 Dire qu'on ne sauroit haïr,
 N'est-ce pas dire qu'on pardonne ?
 Ah ! belle Alcmène, il faut que, comble d'allégresse...
 Laissez Je me veux mal de mon trop de faiblesse.
 Va, Sosie, et dépêche-toi,

Voir, dans les doux transports dont mon âme est chargée,
Ce que tu trouveras d'officiers de l'armée, [me,
Et les invite à dîner avec moi.

(Bas, à part)
Tandis que d'ici je le chasse,
Mercure y remplira sa place.

SCÈNE VII

CLEANTHIS, SOSIE

SOSIE Fh bien ! tu vois, Cleanthis, ce ménage
Veux-tu qu'à leur exemple ici
Nous fassions entre nous un peu de paix aussi,
Quelque petit rapatriage ?
CLEANTHIS C'est pour ton nez, vraiment, cela se fut ainsi ?
SOSIE Quoi ! tu ne veux pas ?
CLEANTHIS Non
SOSIE Il ne m'importe guère.
Tant pis pour toi
CLEANTHIS La, la, reviens
SOSIE Non, morbleu ! je n'en fais rien
Et je veux être, à mon tour, en colère
CLEANTHIS Va, va, traite, laisse-moi fuir,
On se lasse parfois d'être femme de bien

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMPHIRYON seul

Oui, sans doute le sort tout exprès me le cache,
Et des tours que je fais à la fin je suis las
Il n'est point de destin plus cruel que je sache
Je ne saurois trouver, pourtant partout mes pas,
Celui qu'à chercher je m'attache,
Et je trouve tous ceux que je ne cherche pas
Mille fâcheux cruels, qui ne pensent pas à l'être,
De nos faits avec moi, sans beaucoup me connoître
Viennent se rejouer pour me faire enlanger
Dans l'embaras cruel du souci qui me blesse,
De leurs embrassements et de leur allegresse
Sur mon inquiétude ils viennent tous charger
En vain à passer je m'apprete

AMPHITRYON.

Pour voir leurs persécutions,
 Leur tuante amitié de tous côtés m'arrête;
 Et, tandis qu'à l'ardeur de leurs expressions
 Je réponds d'un geste de tête,
 Je leur donne tout bas cent maledictions.
 Ah! qu'on est peu flatté de louange, d'honneur,
 Et de tout ce que donne une grande victoire,
 Lorsque dans l'âme on souffre une vive douleur!
 Et que l'on donneroit volontiers cette gloire
 Pour avoir le repos du cœur!
 Ma jalousie, à tout propos,
 Me promène sur ma disgrâce;
 Et plus mon esprit y repasse,
 Moins j'en puis débrouiller le funeste chaos.
 Le vol des diamants n'est pas ce qui m'étonne;
 On lève les cachets qu'on ne l'aperçoit pas;
 Mais le don qu'on veut qu'hier j'en vins faire en per-
 Est ce qui fait ici mon cruel embarras. [sonne
 La nature parfois produit des ressemblances
 Dont quelques imposteurs ont pris droit d'abuser;
 Mais il est hors de sens que, sous ces apparences,
 Un homme pour époux se puisse supposer;
 Et dans tous ces rapports sont mille différences
 Dont se peut une femme aisément aviser.
 Des chaumes de la Thessalie
 On vante de tout temps les merveilleux effets;
 Mais les contes lamenteux qui partout en sont faits
 Dans mon esprit toujours ont passé pour folie;
 Et ce seroit du sort une étrange rigueur
 Qu'au sortir d'une ample victoire
 Je fusse contraint de les croire
 Aux dépens de mon propre honneur.
 Je veux la retâter sur ce fâcheux mystère,
 Et voir si ce n'est point une vaine chimère
 Qui sur ses sens troubles ait su prendre crédit.
 Ah! fusse le ciel équitable
 Que ce penser soit véritable,
 Et que, pour mon bonheur, elle ait perdu l'esprit!

SCÈNE II.

MERCURE, AMPHITRYON.

MERCURE sur le balcon de la maison d'Amphitryon, sans être vu ni entendu
 d'Amphitryon

Comme l'amour ici ne m'offre aucun plaisir,
 Je m'en veux faire au moins qui soient d'autre nature,
 Et je vais égayer mon sérieux loisir

A mettre Amphitryon hors de toute mesure.
Cela n'est pas d'un dieu bien plein de charité,
Mais aussi n'est-ce pas ce dont je m'inquiète,
Et je me sens, par ma planète,
A la malice un peu porte

AMPHITRYON. D'où vient donc qu'à cette heure on ferme cette porte?

MERCURE. Holà ! tout doucement. Qui frappe?

AMPHITRYON sans voir Mercure.

Moi.

MERCURE.

Qui, moi?

AMPHITRYON apercevant Mercure qu'il prend pour Sosie

Ah ! ouvre.

MERCURE.

Comment, ouvre ! Et qui donc es-tu, toi
Qui fais tant de vacarine et parles de la sorte ?

AMPHITRYON. Quoi ! tu ne me connais pas ?

MERCURE.

Non,

Et n'en ai pas la moindre envie

AMPHITRYON à part

Tout le monde perd-il aujourd'hui la raison ?

Est-ce un mal répandu ? Sosie ! holà, Sosie !

MERCURE.

Eh bien, Sosie ! oui, c'est mon nom ;

As-tu peur que je ne l'oublie ?

AMPHITRYON. Me vois-tu bien ?

MERCURE.

Fort bien Qui peut pousser ton bras

A faire une rumeur si grande ?

Et que demandes-tu là-bas ?

AMPHITRYON.

Moi, pendard ! ce que je demande ?

MERCURE.

Que ne demandes-tu donc pas ?

Parle, si tu veux qu'on t'entende.

AMPHITRYON.

Attends, traître ; avec un bâton

Je vais là-haut me faire entendre,

Et de bonne façon t'apprendre

A m'oser parler sur ce ton

MERCURE.

Tout beau ! si pour heurter tu fais la moindre instance,

Je t'enverrai d'ici des messagers fâcheux.

AMPHITRYON.

O ciel ! vit-on jamais une telle insolence !

La peut-on concevoir d'un serviteur, d'un gueux !

MERCURE.

Eh bien ! qu'est-ce ? M'as-tu tout parcouru par ordre ?

M'as-tu de tes gros yeux assez considéré ?

Comme il les écarquille et paroît effaré !

Si des regards on pouvoit mordre,

Il m'auroit déjà déchiré.

AMPHITRYON.

Moi-même je tremis de ce que tu t'apprêtes

Avec ces impudents propos.

Que tu grossis pour toi d'effroyables tempêtes !

Quels orages de coups vont fondre sur ton dos !

MERCURE.

L'ami, si de ces lieux tu ne veux disparaître,

Tu pourras y gagner quelque contusion.

AMPHITRYON. Ah! tu sauras, maraud, à ta confusion,
Ce que c'est qu'un valet qui s'attaque à son maître.

MERCURE. Toi, mon maître?

AMPHITRYON. Oui, coquin M'oses-tu meconnoître?

MERCURE. Je n'en reconnois point d'autre qu'Amphitryon

AMPHITRYON Et cet Amphitryon, qui, hors moi, le peut être?

MERCURE. Amphitryon?

AMPHITRYON. Sans doute.

MERCURE. Ah! quelle vision!

Dis-nous un peu, quel est le cabaret honnête

Où tu t'es coiffé le cerveau?

AMPHITRYON Comment! encore?

MERCURE. Étoit-ce un vin à faire fête?

AMPHITRYON. Ciel!

MERCURE. Étoit-il vieux ou nouveau?

AMPHITRYON. Que de coups!

MERCURE. Le nouveau donne fort dans la tête,

Quand on le veut boire sans eau

AMPHITRYON Ah! je t'arracherai cette langue, sans doute.

MERCURE. Passe, mon cher ami, crois-moi;

Que quelqu'un ici ne t'écoute

Je respecte le vin Va-t'en, retire-toi,

Et laisse Amphitryon dans les plaisirs qu'il goûte.

AMPHITRYON Comment! Amphitryon est là dedans?

MERCURE. Fort bien;

Qui, couvert des lauriers d'une victoire pleine,

Est auprès de la belle Alcmène

A jour des douceurs d'un aimable entretien.

Après le démêlé d'un amoureux caprice,

Ils goûtent le plaisir de s'être rajustés

Garde-toi de troubler leurs douces privautés,

Si tu ne veux qu'il ne punisse

L'excès de tes temerités.

SCÈNE III.

AMPHITRYON *seul*

Ah! quel étrange coup m'a-t-il porté dans l'âme!

En quel trouble cruel jette-t-il mon esprit!

Et si les choses sont comme le traître dit,

Où vois-je ici réduits mon honneur et ma flamme!

A quel parti me doit résoudre ma raison?

Ai-je l'éclat ou le secret à prendre?

Et dois-je, en mon courroux, renfermer ou répandre

Le déshonneur de ma maison?

Ah! faut-il consulter dans un affront si rude?

Je n'ai rien à prétendre et rien à ménager;
Et toute mon inquiétude
Ne doit aller qu'à me venger.

SCÈNE IV.

AMPHITRYON, SOSIE, NAUCRATÈS ET POLIDAS

dans le fond du théâtre

SOSIE à Amphitryon

Monsieur, avec mes soins, tout ce que j'ai pu faire
C'est de vous amener ces messieurs que voici.

AMPHITRYON Ah! vous voilà!

SOSIE. Monsieur!

AMPHITRYON. Inc. lent' téméraire!

SOSIE. Quoi?

AMPHITRYON Je vous apprendrai de me traiter ainsi

SOSIE. Qu'est-ce donc, qu'avez-vous?

AMPHITRYON mettant l'épée à la main Ce que j'ai, misérable!

SOSIE à Naucrètes et à Polidas

Hola, messieurs! venez donc tôt.

NAUCRATÈS à Amphitryon

Ah! de grâce, arrêtez..

SOSIE De quoi suis-je coupable?

AMPHITRYON Tu me le demandes, maraud!

(A Naucrètes)

Laissez-moi satisfaire un courroux légitime.

SOSIE Lorsque l'on pend quelqu'un on lui dit pourquoi c'est.

NAUCRATÈS à Amphitryon

Daignez nous dire au moins quel peut être son crime

SOSIE Messieurs, tenez bon, s'il vous plaît.

AMPHITRYON Comment! il vient d'avoir l'audace

De me fermer la porte au nez,

Et de joindre encoi la menace

A mille propos effrenés!

(Voulant le frapper)

Ah! coquin!

SOSIE tombant à genoux Je suis mort.

NAUCRATÈS à Amphitryon

Calmez cette colère

SOSIE. Messieurs.

POLIDAS à Sosie

Qu'est-ce?

SOSIE. M'a-t-il frappé?

AMPHITRYON Non, il faut qu'il ait le salaire

Des mots où tout à l'heure il s'est émancipé.

SOSIE. Comment cela se peut-il faire,

Si j'étois par votre ordre autre part occupé?

Ces messieurs sont ici pour rendre témoignage

Qu'à dîner avec vous je les viens d'inviter.

NAUCRATÈS. Il est vrai qu'il nous vient de faire ce message,
Et n'a point voulu nous quitter.

AMPHITRYON. Qui t'a donné cet ordre ?

SOSIE. Vous.

AMPHITRYON. Et quand ?

SOSIE. Après votre paix faite,
Au milieu des transports d'une âme satisfaite
D'avoir d'Alcimène apaisé le courroux.
(Sose se relève.)

AMPHITRYON. O ciel ! chaque instant, chaque pas
Ajoute quelque chose à mon cruel martyre ;
Et, dans ce fatal embarras,
Je ne sais plus que croire ni que dire.

NAUCRATÈS. Tout ce que de chez vous il vient de nous conter
Surpasse si fort la nature,
Qu'avant que de rien faire et de vous emporter
Vous devez éclaircir toute cette aventure.

AMPHITRYON. Allons ; vous y pourrez seconder mon effort ;
Et le ciel à propos ici vous a fait rendre.
Voyons quelle fortune en ce jour peut m'attendre ;
Debrouillons ce mystère et sachons notre sort.
Hélas ! je brûle de l'apprendre,
Et je le crains plus que la mort.

(Amphitryon frappe à la porte de sa maison.)

SCÈNE V.

JUPITER, AMPHITRYON, NAUCRATÈS, POLIDAS, SOSIE.

JUPITER. Quel bruit à descendre m'oblige ?
Et qui frappe en maître où je suis ?

AMPHITRYON. Que vois-je ? justes dieux !

NAUCRATÈS. Ciel ! quel est ce prodige ?
Quoi ! deux Amphitryons ici nous sont produits !

AMPHITRYON à part. Mon âme demeure transie !
Hélas ! je n'en puis plus, l'aventure est à bout ;
Ma destinée est éclaircie,
Et ce que je vois me dit tout.

NAUCRATÈS. Plus mes regards sur eux s'attachent fortement,
Plus je trouve qu'en tout l'un à l'autre est semblable.

SOSIE passant du côté de Jupiter

Messieurs, voici le véritable,
L'autre est un imposteur digne de châtimement

POLIDAS. Certes, ce rapport admirable
Suspend ici mon jugement.

AMPHITRYON. C'est trop être ébloui par un fourbe exécration ;
Il faut avec ce fer rompre l'enchantement.

NAUCRATÈS à Amphitryon, qui a mis l'épée à la main.

Arrêtez.

AMPHITRYON. Laissez-moi.

NAUCRATÈS. Dieux ! que voulez-vous faire ?

AMPHITRYON. Punir d'un imposteur les lâches trahisons.

JUPITER. Tout beau ! l'emportement est fort peu nécessaire ;

Et lorsque de la sorte on se met en colère

On fait croire qu'on a de mauvaises raisons.

SOSIE. Oui, c'est un enchanteur qui porte un caractère

Pour ressembler aux maîtres des maisons

AMPHITRYON à Sosie. Je te ferai, pour ton partage,

Sentir par mille coups ces propos outrageants.

SOSIE. Mon maître est homme de courage,

Et ne souffrira point que l'on batte ses gens.

AMPHITRYON. Laissez-moi m'assouvir d'un courroux extrême,

Et laver mon affront au sang d'un scelerat.

NAUCRATÈS arrêtant Amphitryon

Nous ne souffrirons point cet étrange combat

D'Amphitryon contre lui-même.

AMPHITRYON. Quoi ! mon honneur de vous reçoit ce traitement !

Et mes amis d'un fourbe embrassent la défense !

Loin d'être les premiers à prendre ma vengeance

Eux-mêmes tout obstacle à mon ressentiment !

NAUCRATÈS. Que voulez-vous qu'à cette vue

Fassent nos résolutions,

Lorsque par deux Amphitryons

Toute notre chaleur demeure suspendue ?

A vous faire éclater notre zèle aujourd'hui,

Nous craignons de faillir et de vous méconnoître.

Nous voyons bien en vous Amphitryon paroître,

Du salut des Thebains le glorieux appui,

Mais nous le voyons tous aussi paroître en lui,

Et ne saurions juger dans lequel il peut être.

Notre parti n'est point douteux.

Et l'imposteur par nous doit mordre la poussière ;

Mais ce parlait rapport le cache entre vous deux ;

Et c'est un coup trop hasardeux

Pour l'entreprendre sans lumière.

Avec douceur laissez-nous voir

De quel côté peut être l'imposture ;

Et, dès que nous aurons démêlé l'aventure,

Il ne nous faudra point dire notre devoir.

JUPITER. Oui, vous avez raison ; et cette ressemblance

A douter de tous deux vous peut autoriser.

Je ne m'offense point de vous voir en balance ;

Je suis plus raisonnable et sais vous excuser.

L'œil ne peut entre nous faire de différence,

Et je vois qu'aisément on s'y peut abuser.
 Vous ne me voyez point témoigner de colère,
 Point mettre l'épée à la main.
 C'est un mauvais moyen d'éclaircir ce mystère,
 Et j'en puis trouver un plus doux et plus certain.
 L'un de nous est Amphitryon,
 Et tous deux à vos yeux nous le pouvons paroître
 C'est à moi de finir cette confusion :
 Et je pretends me faire à tous si bien connoître,
 Qu'aux pressantes clartés de ce que je puis être,
 Lui-même soit d'accord du sang qui m'a fait naître
 Et n'ait plus de rien dire aucune occasion.
 C'est aux yeux des Thebains que je veux avec vous
 De la verité pure ouvrir la connoissance ;
 Et la chose, sans doute, est assez d'importance
 Pour affecter la circonstance
 De l'éclaircir aux yeux de tous.

Alcmène attend de moi ce public témoignage ;
 Sa vertu, que l'éclat de ce desordre outrage,
 Vaut qu'on la justifie, et j'en vais prendre soin.
 C'est à quoi mon amour envers elle m'engage ;
 Et des plus nobles chefs je fais un assemblage
 Pour l'éclaircissement dont sa gloire a besoin.
 Attendant avec vous ces temoins souhaitez,
 Ayez, je vous prie, agreable
 De venir honorer la table
 Où vous a Sosie invites

SOSIE. Je ne me trompois pas, messieurs ; ce mot termine
 Toute l'irresolution .

Le veritable Amphitryon
 Est l'Amphitryon où l'on dîne.

AMPHITRYON. O ciel ! puis-je plus bas me voir humilié ?
 Quoi ! faut-il que j'entende ici, pour mon martyr,
 Tout ce que l'imposteur à mes yeux vient de dire,
 Et que, dans la fureur que ce discours m'inspire,
 On me tienne le bras lié !

NAUCRATÈS à Amphitryon

Vous vous plaignez à tort Permettez-nous d'attendre
 L'éclaircissement qui doit rendre
 Les ressentiments de saison.
 Je ne sais pas s'il impose ;
 Mais il parle sur la chose
 Comme s'il avoit raison.

AMPHITRYON. Allez, foibles amis, et flattez l'imposture :
 Thèbes en a pour moi de tout autres que vous ;
 Et je vais en trouver qui, partageant l'injure,
 Sauront prêter la main à mon juste courroux.

JUPITER. Eh bien ! je les attends, et saurai décider
Le différend en leur présence.

AMPHITRYON Fourbe, tu crois par là peut-être t'évader ;
Mais rien ne te sauroit sauver de ma vengeance.

JUPITER. A ces injurieux propos
Je ne daigne à présent répondre ;
Et tantôt je saurai confondre
Cette fureur avec deux mots

AMPHITRYON. Le ciel même, le ciel ne t'y sauroit soustraire,
Et jusques aux enfers j'ai suivi tes pas

JUPITER. Il ne sera pas nécessaire,
Et l'on verra tantôt que je ne suis pas.

AMPHITRYON *à part*
Allons, courons avant que d'être aux il sorte,
Assembler des amis qui suivent mon courroux ;
Et chez moi venons à main forte
Pour le percer de mille coups

SCÈNE VI

JUPITER, NAUCRATIS, POLIDAS, SOSIE.

JUPITER Point de façon, je vous conjure,
Lurons vite dans la maison

NAUCRATIS Cécès, toute cette aventure
Confond le sens et la raison

SOSIE Faites trêve, messieurs, à toutes vos surprises ;
Et, pleins de joie, allez tablez jusqu'à demain.
(Soul)
Que je vais m'en donner et me mettre en beau train
De raconter nos vaillances !
Je brûle d'en venir aux prises ;
Et jamais je n'eus tant de faim.

SCÈNE VII.

MERCURE, SOSIE.

MERCURE Arrête. Quoi ! tu viens ici mettre ton nez,
Impudent fleurier de cuisine !

SOSIE. Ah ! de grâce, tout doux !

MERCURE. Ah ! vous y retournez ?
Je vous ajusterai l'échine.

SOSIE. Hélas ! brave et généreux moi,
Modère-toi, je t'en supplie.
Socie, épargne un peu Socie,
Et ne te plais point tant à frapper dessus toi.

MERCURE

Qui de t'appeler de ce nom
A pu te donner la licence ?

Ne t'en ai-je pas fait une expresse défense,
Sous peine d'essuyer mille coups de bâton ?

SOSIE

C'est un nom que tous deux nous pouvons à la fois
Posséder sous un même maître.

Pour Sosie en tous lieux on sait me reconnoître ;

Je souffre bien que tu le sois,
Souffre aussi que je le puisse être.

Laissons aux deux Amphitryons
Faire eclater des jalousies ,

Et, parmi leurs contentions ,

Faisons en bonne paix vivre les deux Sosies.

MERCURE.

Non, c'est assez d'un seul , et je suis obstiné
A ne point souffrir de partage.

SOSIE.

Du pas devant sur moi tu prendras l'avantage ;
Je serai le cadet et tu seras l'aîné.

MERCURE.

Non , un frere incommode et n'est pas de mon goût,
Et je veux être fils unique

SOSIE.

O cœur barbare et tyrannique,
Souffre qu'au moins je sois ton ombre.

MERCURE.

Point du tout.

SOSIE.

Que d'un peu de pitié ton âme s'humanise ;
En cette qualité souffre-moi près de toi ;
Je te serai partout une ombre si soumise ,
Que tu seras content de moi.

MERCURE.

Point de quartier , immuable est la loi.
Si d'entrer la dedans tu prends encor l'audace,
Mille coups en seront le fruit.

SOSIE.

Las ! à quelle étrange disgrâce,
Pauvre Sosie , es-tu réduit !

MERCURE.

Quoi ! ta bouche se licence

A te donner encore un nom que je défends !

SOSIE.

Non, ce n'est pas moi que j'entends ;
Et je parle d'un vieux Sosie
Qui fut jadis de mes parents,
Qu'avec très-grande barbaie

A l'heure du dîner l'on chassa de céans.

MERCURE.

Prends garde de tomber dans cette frenesie,
Si tu veux demeurer au nombre des vivants.

SOSIE à part

Que je te rosserois si j'avois du courage,
Double fils de putain, de trop d'orgueil enflé !
Que dis-tu ?

MERCURE

SOSIE.

Rien.

MERCURE.

Tu tiens, je crois, quelque langage.

SOSIE.

Demandez, je n'ai pas soufflé.

MERCURE.

Certain mot de fils de putain

A pourtant frappé mon oreille,
Il n'est rien de plus certain.

SOSIE. C'est donc un perroquet que le beau temps réveille.

MERCURE. Adieu. Lorsque le dos pourra te démanger,
Voilà l'endroit où je demeure.

SOSIE seul. O ciel ! que l'heure de manger,
Pour être mis dehors est une maudite heure !
Allons, cédon's au sort dans notre affliction,
Suivons-en aujourd'hui l'aveugle fantaisie,

Et, par une juste union,
Joignons le malheureux Sosie
Au malheureux Amphitryon
Je l'aperçois venir en bonne compagnie.

SCÈNE VIII

AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS PAUSICLES,

SOSIE dans un coin du théâtre sans être aperçu

AMPHITRYON a plusieurs autres officiers qui l'accompagnent
Arrêtez là, messieurs, suivez-nous d'un peu loin,
Il n'avancez tous, je vous prie,
Que quand il en sera besoin

PAUSICLES. Je comprends que ce coup doit fort toucher votre âme

AMPHITRYON Ah ! de tous les côtés mortelle est ma douleur,
Et je souffre pour ma flamme
Autant que pour mon honneur

PAUSICLES. Si cette ressemblance est telle que l'on dit,
Alcène, sans être coupable ..

AMPHITRYON. Ah ! sur le fait dont il s'agit,
L'erreur simple devient un crime véritable,
Et, sans consentement, l'innocence y perit
De semblables eneux, quelque jour qu'on leur donne,
Touchent les endroits délicats,
Et la raison bien souvent les pardonne,
Que l'honneur et l'amour ne les pardonner pas.

ARGATIPHONTIDAS

Je n'embarrasse point là dedans ma pensée,
Mais je hais vos messieurs de leurs honteux délais,
Et c'est un procédé dont j'ai l'âme blessée,
Et que les gens de cœur n'approuveront jamais.
Quand quelqu'un nous emploie, on doit, tête baissée,
Se jeter dans ses intérêts.

Argatiphontidas ne va point aux accords
Ecouter d'un ami raisonner l'adversaire,
Pour des hommes d'honneur n'est point un coup à faire;
Il ne faut écouter que la vengeance alors.

Le procès ne me sauroit plaire,
 Et l'on doit commencer toujours, dans ces transports,
 Par bailler, sans autre mystère,
 De l'épée au travers du corps.
 Oui, vous verrez, quoi qu'il aïenne,
 Qu'Argatiphontidas marche droit sur ce point,
 Et de vous il faut que j'obtienne
 Que le pendard ne meure point
 D'une autre main que de la mienne.

AMPHITRYON Allons.

SOSIE à Amphitryon Je viens, monsieur, subir à deux genoux
 Le juste châtimement d'une audace maudite.
 Frappez, battez, chargez, accablez-moi de coups,
 Tuez-moi dans votre courroux
 Vous ferez bien, je le mérite,
 Et je n'en dirai pas un seul mot contre vous.

AMPHITRYON Lève-toi. Que fait-on ?

SOSIE. L'on m'a chassé tout net ;
 Et croyant à manger m'aller comme eux battre,
 Je ne songeois pas qu'en effet
 Je m'attendois la pout me battre
 Oui, l'autre moi, valet de l'autre vous, a fait
 Tout de nouveau le diable à quatre
 La rigueur d'un pareil destin,
 Monsieur, aujourd'hui nous talonne ;
 Et l'on me des-Sosie enfin
 Comme on vous des-Amphitryonne.

AMPHITRYON. Suis-moi.

SOSIE. N'est-il pas mieux de voir s'il vient personne ?

SCÈNE IX.

CLÉANTHIS, AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS,
 POLIDAS, NAUCRATÈS, PAUSICLÈS, SOSIE.

CLÉANTHIS. O ciel !

AMPHITRYON. Qui t'épouvante ainsi ?

Quelle est la peur que je t'inspire ?

CLÉANTHIS. Las ! vous êtes là-haut et je vous vois ici !

NAUCRATÈS à Amphitryon

Ne vous pressez point, le voici,
 Pour donner devant tous les clartés qu'on désire,
 Et qui, si l'on peut croire à ce qu'il vient de dire,
 Sauront vous affranchir de trouble et de souci.

SCÈNE X.

MERCURE, AMPHITRYON,
ARGATIPHONTIDAS, POLIDAS, NAUCRATÈS, PAUSICLÈS,
CLÉANTHIS, SOSIE.

MERCURE Oui, vous l'allez voir tous, et sachez par avance
 Que c'est le grand maître des dieux,
 Que, sous les traits cheus de cette ressemblance,
 Alcmène a fait du ciel descendre dans ces lieux.
 Et, quant à moi, je suis Mercure,
 Qui, ne sachant que faire au ross tant soit peu
 Celui dont j'ai pris la figure
 Mais de s'en consoler il a maintenant lieu,
 Et les coups de bâton d'un dieu
 Font honneur à qui les endure

SOSIE Ma foi monsieur le dieu, je n'ai votre valet ;
 Je me serois passé de votre courtoisie

MERCURE Je lui donne à présent congé d'être Sosie ;
 Je suis las de porter un visage si laid,
 Et je m'en vas au ciel, avec de l'ambrosie,
 M'en de barbouiller tout à fait

(Mercure s'envole au ciel.)

SOSIE. Le ciel de m'approcher t'ôte à jamais l'envie !
 Ta fureur s'est par trop acharnée après moi ;
 Et je ne vis de mieux
 Un dieu plus diable que toi.

SCÈNE XI

JUPIER, AMPHITRYON,
NAUCRATÈS, ARGATIPHONTIDAS, POLIDAS, PAUSICLÈS,
CLÉANTHIS, SOSIE.

JUPIER annonce par le bruit du tonnerre, arme de son foudre, dans un nuage, sur son aigle

 Regarde, Amphitryon, quel est ton imposteur,
 Et sous tes propres traits vois Jupiter paroître,
 A ces marques tu peux aisément le connoître,
 Et c'est assez, je crois, pour remettre ton cœur
 Dans l'état auquel il doit être,
 Et retabli chez toi la paix et la douceur.
 Mon nom, qu'incessamment toute la terre adore,
 Etouffe ici les bruits qui pouvoient éclater.
 Un partage avec Jupiter
 N'a rien du tout qui deshonore,

Et sans doute il ne peut être que glorieux
 De se voir le rival du souverain des dieux.
 Je n'y vois pour ta flamme aucun lieu de murmure,
 Et c'est moi, dans cette aventure,
 Qui, tout dieu que je suis, dois être le jaloux.
 Alcène est toute à toi, quelque soin qu'on emploie,
 Et ce doit à tes feux être un objet bien doux
 De voir que, pour lui plaire, il n'est point d'autre voie
 Que de paroître son époux ;

Que Jupiter, orne de sa gloire immortelle,
 Par lui-même n'a pu triompher de sa foi,

Et que ce qu'il a reçu d'elle

N'a, par son cœur ardent, été donné qu'à toi.

SOSIE.

Le seigneur Jupiter sait dorer la pilule.

JUPITER.

Sors donc des noirs chagrins que ton cœur a soufferts,

Et rends le calme entier à l'ardeur qui te brûle ;

Chez toi doit naître un fils qui, sous le nom d'Hercule,

Remplira de ses faits tout le vaste univers

L'éclat d'une fortune en mille biens seconde

Fera connoître à tous que je suis ton support,

Et je mettrai tout le monde

Au point d'envier ton sort

Tu peux hardiment te flatter,

De ces espérances données

C'est un crime que d'en douter.

Les paroles de Jupiter

Sont des arrêts des destines

(Il se perd dans les nues)

NAUCRATÈS. Certes, je suis ravi de ces marques brillantes...

SOSIE. Messieurs, voulez-vous bien suivre mon sentiment ?

Ne vous embarquez nullement

Dans ces douceurs congratulantes :

C'est un mauvais embarquement ;

Et, d'une et d'autre part, pour un tel compliment,

Les phrases sont embarrassantes.

Le grand dieu Jupiter nous fait beaucoup d'honneur

Et sa bonte, sans doute, est pour nous sans seconde

Il nous promet l'infailible bonheur

D'une fortune en mille biens seconde,

Et chez nous il doit naître un fils d'un très-grand cœur.

Tout cela va le mieux du monde ;

Mais enfin, coupons aux discours,

Et que chacun chez soi doucement se retire :

Sur telles affaires toujours

Le meilleur est de ne rien dire.

GEORGE DANDIN

OU

LE MARI CONFONDU,

COMÉDIE EN TROIS ACTES

1668

PERSONNAGES

GEORGE DANDIN riche paysan mari d'Angelique
ANGÉLIQUE femme de George Dandin et fille de M. de Sotenville
MONSIEUR DE SOTENVILLE gentilhomme campagnard père d'Angelique
MADAME DE SOTENVILLE
CLITANDRE, amant d'Angelique
CLAUDINE suivante d'Angelique
LUBIN, paysan servant Clitandre
COLIN, valet de George Dandin

La scène est devant la maison de George Dandin, à la campagne

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGE DANDIN

Ah ! qu'une femme de moiselle est une étrange affaire ! et que mon mariage est une leçon bien parlante à tous les paysans qui veulent s'élever au-dessus de leur condition, et s'allier, comme j'ai fait, à la maison d'un gentilhomme ! La noblesse de soi est bonne ; c'est une chose considérable, assurément ; mais elle est accompagnée de tant de mauvaises circonstances, qu'il est très-bon de ne s'y point frotter. Je suis devenu là-dessus savant à mes dépens, et

serois le style des nobles, lorsqu'ils nous font, nous autres, entrer dans leur famille. L'alliance qu'ils font est petite avec nos personnes. C'est notre bien seul qu'ils épousent; et j'aurois bien mieux fait, tout riche que je suis, de m'allier en bonne et franche paysannerie, que de prendre une femme qui se tient au-dessus de moi, s'offense de porter mon nom, et pense qu'avec tout mon bien, je n'ai pas assez acheté la qualité de son mari. George Dandin! George Dandin, vous avez fait une sottise, la plus grande du monde. Ma maison m'est effroyable maintenant, et je n'y rentre point sans y trouver quelque chagrin.

SCÈNE II.

GEORGE DANDIN, LUBIN.

GEORGE DANDIN à part, voyant sortir Lubin de chez lui. Que diantre ce drôle-là vient-il faire chez moi?

LUBIN à part, apercevant George Dandin. Voilà un homme qui me regarde.

GEORGE DANDIN à part. Il ne me connoît pas.

LUBIN à part. Il se doute de quelque chose.

GEORGE DANDIN à part. Ouais! il a grand' peine à saluer.

LUBIN à part. J'ai peur qu'il n'aille dire qu'il m'a vu sortir de là dedans.

GEORGE DANDIN. Bonjour.

LUBIN. Serviteur.

GEORGE DANDIN. Vous n'êtes pas d'ici, je crois?

LUBIN. Non; je n'y suis venu que pour voir la fête de demain.

GEORGE DANDIN. He! dites-moi un peu, s'il vous plaît, vous venez de là dedans?

LUBIN. Chut!

GEORGE DANDIN. Comment?

LUBIN. Paix!

GEORGE DANDIN. Quoi donc?

LUBIN. Motus! Il ne faut pas dire que vous m'avez vu sortir de là.

GEORGE DANDIN. Pourquoi?

LUBIN. Mon Dieu! parce...

GEORGE DANDIN. Mais encore?

LUBIN. Doucement. J'ai peur qu'on ne nous écoute.

GEORGE DANDIN. Point, point.

LUBIN. C'est que je viens de parler à la maîtresse du logis de la part d'un certain monsieur qui lui fait les doux yeux, et il ne faut pas qu'on sache cela. Entendez-vous?

GEORGE DANDIN. Oui.

LUBIN. Voilà la raison On m'a enchargé de prendre garde que personne ne me vît, et je vous prie, au moins, de ne pas dire que vous m'avez vu

GEORGE DANDIN Je n'ai garde

LUBIN. Je suis bien aise de faire les choses secrètement, comme on m'a recommandé

GEORGE DANDIN C'est bien fait

LUBIN. Le mari, à ce qu'ils disent, est un jaloux qui ne veut pas qu'on fasse l'amour à sa femme, et il seroit le diable à quatre si cela venoit à ses oreilles. Vous comprenez bien ?

GEORGE DANDIN Fort bien

LUBIN. Il ne faut pas qu'il sache rien de tout ceci

GEORGE DANDIN Sans doute

LUBIN. On veut le tromper tout doucement. Vous entendes bien ?

GEORGE DANDIN Le mieux du monde

LUBIN. Si vous allez dire que vous m'avez vu sortir de chez lui, vous gâteriez toute l'affaire Vous comprenez bien ?

GEORGE DANDIN Assurément He ! comment nommez-vous celui qui vous a envoyé là dedans ?

LUBIN. C'est le seigneur de notre pays, monsieur le vicomte de la chose Foin ! je ne me souviens jamais comment d'antre ils baragouinent ce nom-là Monsieur Ch. Clitandre

GEORGE DANDIN L'est-ce ce jeune courtisane qui demeure .

LUBIN. Oui, auprès de ces arbres

GEORGE DANDIN a part C'est pour cela que depuis peu ce damoiseau poli s'est tenu logé contre moi J'avois bon nez, sans doute, et son voisinage déjà m'avoit donné quelque soupçon

LUBIN. Tetigue ! C'est le plus honnête homme que vous ayez jamais vu Il m'a donné trois pièces d'or pour aller dire seulement à la femme qu'il est amoureux d'elle, et qu'il souhaite fort l'honneur de pouvoir lui parler Voyez s'il y a là une grande fatigue pour me payer si bien, et ce qu'est, au prix de cela, une journée de travail, ou je ne gagne que dix sols !

GEORGE DANDIN Eh bien ! avez vous fait votre message ?

LUBIN. Oui J'ai trouvé là dedans une certaine Claudine, qui, tout du premier coup, a compris ce que je voulois, et qui m'a fait parler à sa maîtresse

GEORGE DANDIN a part Ah ! coquine de servante !

LUBIN. Moi guienne cette Claudine-là est tout à fait jolie, elle a gagné mon amitié, et il ne tiendra qu'à elle que nous soyons mariés ensemble.

GEORGE DANDIN. Mais quelle réponse a faite la maîtresse à ce monsieur le courtisan ?

LUBIN. Elle m'a dit de lui dire... attendez, je ne sais si je me souviendrai bien de tout cela ; qu'elle lui est tout à fait obligée de l'affection qu'il a pour elle, et qu'à cause de son mari, qui est fantasque, il garde d'en rien faire paroître, et qu'il faudra songer à chercher quelque invention pour se pouvoir entretenir tous deux.

GEORGE DANDIN à part. Ah ! pendarde de femme !

LUBIN. Tétiguienne ! cela sera drôle ; car le mari ne se doutera point de la manigance. Voilà ce qui est de bon, et il aura un pied de nez avec sa jalousie. Est-ce pas ?

GEORGE DANDIN. Cela est vrai.

LUBIN. Adieu. Bouche cousue, au moins ! Gardez bien le secret, afin que le mari ne le sache pas.

GEORGE DANDIN. Oui, oui.

LUBIN. Pour moi, je vais faire semblant de rien. Jo suis un fin matois, et l'on ne diroit pas que j'y touche.

SCÈNE III.

GEORGE DANDIN *seul*.

Eh bien ! George Dandin, vous voyez de quel air votre femme vous traite. Voilà ce que c'est que d'avoir voulu épouser une demoiselle. L'on s'accommode de toutes pièces sans que vous puissiez vous venger, et la gentilhommérie vous tient les bras liés. L'égalité de condition laisse du moins à l'honneur d'un mari liberté de ressentiment : et si c'étoit une paysanne, vous auriez maintenant toutes vos coudées franches à vous en faire la justice à bons coups de bâton. Mais vous avez voulu tâter de la noblesse, et il vous ennuioit d'être maître chez vous. Ah ! j'enrage de tout mon cœur, et je me donnerois volontiers des soufflets. Quoi ! écouter impudemment l'amour d'un damoiseau, et y promettre en même temps de la correspondance ! Morbleu ! je ne veux point laisser passer une occasion de la sorte. Il me faut, de ce pas, aller faire mes plaintes au père et à la mère, et les rendre témoins, à telle fin que de raison, des sujets de chagrin et de ressentiment que leur fille me donne. Mais les voici l'un et l'autre fort à propos.

SCÈNE IV.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE,
GEORGE DANDIN.

M. DE SOTENVILLE. Qu'est-ce, mon gendre? Vous paroissez tout troublé.

GEORGE DANDIN. Aussi en ai-je du sujet, et .

M^{me} DE SOTENVILLE. Mon Dieu! notre gendre, que vous avez peu de civilité de ne pas saluer les gens quand vous les approchez!

GEORGE DANDIN. Ma loi! ma belle-mère, c'est que j'ai d'autres choses en tête; et .

M^{me} DE SOTENVILLE. Encore! Est-il possible, notre gendre, que vous sachiez si peu votre monde, et qu'il n'y ait pas moyen de vous instruire de la manière qu'il faut vivre parmi les personnes de qualité!

GEORGE DANDIN. Comment!

M^{me} DE SOTENVILLE. Ne vous détendez-vous jamais avec moi de la familiarité de ce mot de ma belle mère, et ne sauriez-vous vous accoutumer à me dire madame?

GEORGE DANDIN. Parbleu! si vous m'appellez votre gendre, il me semble que je puis vous appeler ma belle-mère.

M^{me} DE SOTENVILLE. Il y a fort à dire, et les choses ne sont pas égales. Apprenez, s'il vous plaît, que ce n'est pas à vous à vous servir de ce mot là avec une personne de ma condition, que, tout notre gendre que vous soyez, il y a grande différence de vous à nous, et que vous devez vous connoître.

M. DE SOTENVILLE. C'en est assez, m'amour, laissons cela.

M^{me} DE SOTENVILLE. Mon Dieu! monsieur de Sotenville, vous avez des indulgences qui n'appartiennent qu'à vous, et vous ne savez pas vous faire rendre par les gens ce qui vous est dû.

M. DE SOTENVILLE. Corbleu! pardonnez-moi; on ne peut point me faire de leçons là-dessus, et j'ai su montrer en ma vie, par vingt actions de vigueur, que je ne suis point homme à demordre jamais d'une partie de mes prétentions, mais il suffit de lui avoir donné un petit avertissement. Sachons un peu, mon gendre, ce que vous avez dans l'esprit.

GEORGE DANDIN. Puisqu'il faut donc parler catégoriquement; je vous dirai, monsieur de Sotenville, que j'ai lieu de ..

M. DE SOTENVILLE. Doucement, mon gendre. Apprenez qu'il n'est pas respectueux d'appeler les gens par leur nom, et qu'à ceux qui sont au-dessus de nous il faut dire monsieur tout court.

GEORGE DANDIN Eh bien ! monsieur tout court, et non plus monsieur de Sotenville, j'ai à vous dire que ma femme me donne...

M. DE SOTENVILLE Tout beau ! apprenez aussi que vous ne devez pas dire ma femme quand vous parlez de notre fille.

GEORGE DANDIN. J'enrage ! Comment ! ma femme n'est pas ma femme ?

M^{me} DE SOTENVILLE Oui, notre gendre, elle est votre femme, mais il ne vous est pas permis de l'appeler ainsi, et c'est tout ce que vous pourriez faire si vous aviez épousé une de vos pareilles.

GEORGE DANDIN *a part* Ah ! George Dandin, où t'es-tu fourré ? *(Haut)* Eh ! de grâce, mettez pour un moment votre gentilhommerie à côté, et souffrez que je vous parle maintenant comme je pourrai *(A part)* Au diantre soit la tyrannie de toutes ces histoires-là ! *(A monsieur de Sotenville)* Je vous dis donc que je suis mal satisfait de mon mariage.

M. DE SOTENVILLE Et la raison, mon gendre ?

M^{me} DE SOTENVILLE Quoi ! parler ainsi d'une chose dont vous avez tiré de si grands avantages !

GEORGE DANDIN Et quels avantages, madame, puisque madame y a ? L'aventure n'a pas été mauvaise pour vous, car, sans moi, vos affaires, avec votre permission, étoient fort délabrées, et mon argent a servi à reboucher d'assez bons trous, mais, moi, de quoi y ai-je profité, je vous prie, que d'un allongement de nom, et, au lieu de George Dandin, d'avoir reçu par vous le titre de monsieur de la Dandinière ?

M. DE SOTENVILLE Ne comptez-vous pour rien, mon gendre, l'avantage d'être allié à la maison de Sotenville ?

M^{me} DE SOTENVILLE Et à celle de la Prudoterie, dont j'ai l'honneur d'être issue, maison où le ventre ennoblit, et qui, par ce beau privilège, rendra vos enfants gentilshommes ?

GEORGE DANDIN Oui, voilà qui est bien, mes enfants seront gentilshommes, mais je serai cocu, moi, si l'on n'y met ordre.

M. DE SOTENVILLE Que veut dire cela, mon gendre ?

GEORGE DANDIN Cela veut dire que notre fille ne vit pas comme il faut qu'une femme vive, et qu'elle fait des choses qui sont contre l'honneur.

M^{me} DE SOTENVILLE. Tout beau ! Prenez garde à ce que vous dites. Ma fille est d'une race trop pleine de vertu pour se porter jamais à faire aucune chose dont l'honnêteté soit blessée ; et de la maison de la Prudoterie, il y a plus de trois cents ans qu'on n'a point remarqué qu'il y ait eu de femme, Dieu merci, qui ait fait parler d'elle.

M. DE SOTENVILLE Corbleu ! dans la maison de Sotenville on n'a jamais vu de coquette, et la bravoure n'y est pas plus héréditaire aux mâles, que la chasteté aux femelles.

M^{me} DE SOTENVILLE Nous avons eu une Jacqueline de la Prudoterie qui ne voulut jamais être la maîtresse d'un duc et pair, gouverneur de notre province.

M. DE SOTENVILLE Il y a eu une Mathurine de Sotenville qui refusa vingt mille écus d'un favori du roi, qui ne lui demandoit seulement que la faveur de lui parler.

GEORGE DANDIN Oh bien ! votre fille n'est pas si difficile que cela, et elle s'est apprivoisée depuis qu'elle est chez moi.

M. DE SOTENVILLE Expliquez-vous, mon gendre. Nous ne sommes point gens à la supporter dans de mauvaises actions, et nous serons les premiers à être et moi, à vous en faire la justice.

M^{me} DE SOTENVILLE Nous n'entendons point trailler sur les matières de l'honneur, et nous l'avons élevée dans toute la secreté possible.

GEORGE DANDIN Tout ce que je vous puis dire, c'est qu'il y a ici un certain courtisan, que vous avez vu, qui est amoureux d'elle à ma barbe, et qui lui a fait faire des protestations d'amour qu'elle a très-humainement écartées.

M^{me} DE SOTENVILLE Joui de Dieu ! je l'étranglerois de mes propres mains, s'il falloir qu'elle forlignât de l'honnêteté de sa mère.

M. DE SOTENVILLE Corbleu ! je lui passerois mon épée au travers du corps, à elle et au galant, si elle avoit forligné à son honneur.

GEORGE DANDIN Je vous ai dit ce qui se passe, pour vous faire mes plaintes, et je vous demande raison de cette affaire-là.

M. DE SOTENVILLE Ne vous tourmentez point, je vous la ferai de tous deux, et je suis homme pour serier le bouton à qui que ce puisse être. Mais êtes-vous bien sûr de ce que vous nous dites ?

GEORGE DANDIN Tais-toi.

M. DE SOTENVILLE Prenez bien garde, au moins, car, entre gentils-hommes, ce sont des choses chatouilleuses, et il n'est pas question d'aller faire ici un pas de clerc.

GEORGE DANDIN Je ne vous ai rien dit, vous dis-je, qui ne soit véritable.

M. DE SOTENVILLE M'amour, allez-vous-en parler à votre fille, tandis qu'avec mon gendre j'ai à parler à l'homme.

M^{me} DE SOTENVILLE Se pourroit-il, mon fils, qu'elle s'oublât de la sorte, après le sage exemple que vous savez vous-même que je lui ai donné !

M. DE SOTENVILLE. Nous allons éclaircir l'affaire... Suivez-moi, mon gendre, et ne vous mettez pas en peine. Vous verrez de quel bois nous nous chauffons, lorsqu'on s'attaque à ceux qui nous peuvent appartenir.

GEORGE DANDIN. Le voici qui vient vers nous.

SCÈNE V.

**MONSIEUR DE SOTENVILLE, CLITANDRE,
GEORGE DANDIN.**

M. DE SOTENVILLE. Monsieur, suis-je connu de vous ?

CLITANDRE. Non pas que je sache, monsieur

M. DE SOTENVILLE. Je m'appelle le baron de Sotenville

CLITANDRE. Je m'en rejouis fort.

M. DE SOTENVILLE. Mon nom est connu à la cour ; et j'eus l'honneur, dans ma jeunesse, de me signaler des premiers à l'arrière-ban de Nancy.

CLITANDRE. A la bonne heure !

M. DE SOTENVILLE. Monsieur mon père, Jean-Gilles de Sotenville, eut la gloire d'assister en personne au grand siège de Montauban.

CLITANDRE. J'en suis ravi.

M. DE SOTENVILLE. Et j'ai eu un aïeul, Bertrand de Sotenville, qui fut si considéré en son temps, que d'avoir permission de vendre tout son bien pour le voyage d'outre-mer.

CLITANDRE. Je le veux croire

M. DE SOTENVILLE. Il m'a été rapporté, monsieur, que vous aimez et poursuivez une jeune personne, qui est ma fille, pour laquelle je m'intéresse (montrant George Dandin), et pour l'homme que vous voyez, qui a l'honneur d'être mon gendre.

CLITANDRE. Qui ? moi ?

M. DE SOTENVILLE. Oui ; et je suis bien aise de vous parler, pour tirer de vous, s'il vous plaît, un éclaircissement de cette affaire.

CLITANDRE. Voilà une étrange médisance ! Qui vous a dit cela, monsieur ?

M. DE SOTENVILLE. Quelqu'un qui croit le bien savoir.

CLITANDRE. Ce quelqu'un-là en a menti. Je suis honnête homme. Me croyez-vous capable, monsieur, d'une action aussi lâche que celle-là ? Moi, aimer une jeune et belle personne qui a l'honneur d'être la fille de monsieur le baron de Sotenville ! je vous révere trop pour cela, et suis trop votre serviteur. Quiconque vous l'a dit est un sot.

M. DE SOTENVILLE. Allons, mon gendre.

GEORGE DANDIN. Quoi ?

CLITANDRE. C'est un coquin et un maraud.

M. DE SOTENVILLE à George Dandin. Répondez.

GEORGE DANDIN. Répondez vous-même.

CLITANDRE. Si je savais qui ce peut être, je lui donnerois, en votre présence, de l'épée dans le ventre.

M. DE SOTENVILLE à George Dandin. Soutenez donc la chose.

GEORGE DANDIN. Elle est toute soutenue. Cela est vrai.

CLITANDRE. Est-ce votre gendre, monsieur, qui...

M. DE SOTENVILLE. Oui, c'est lui-même qui s'en est plaint à moi.

CLITANDRE. Certes, il peut remercier l'avantage qu'il a de vous appartenir ; et, sans cela, je lui apprendrois bien à tenir de pareils discours d'une personne comme moi.

SCÈNE VI

MONSIEUR ET MADAME DE SOTENVILLE, ANGÉLIQUE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE.

M^{ME} DE SOTENVILLE. Pour ce qui est de cela, la jalousie est une étrange chose ! J'amène ici ma fille pour éclaircir l'affaire en présence de tout le monde.

CLITANDRE à Angélique. Est-ce donc vous, madame, qui avez dit à votre mari que je suis amoureux de vous ?

ANGÉLIQUE. Moi ! et comment lui aurois-je dit ! Est-ce que cela est ? Je voudrois bien le voir, vraiment, que vous fussiez amoureux de moi ! Jouez-vous-y, je vous en prie ; vous trouverez à qui parler : c'est une chose que je vous conseille de faire. Ayez recours, pour voir, à tous les détours des amants : essayez un peu, par plaisir, à m'envoyer des ambassades, à m'écrire secrètement de petits billets doux, à épier les moments que mon mari n'y sera pas, ou le temps que je sortirai, pour me parler de votre amour ; vous n'avez qu'à y venir, je vous promets que vous serez reçu comme il faut !

CLITANDRE. He ! la la, madame ! tout doucement ! Il n'est pas nécessaire de me faire tant de leçons et de vous tant scandaliser ; qui vous dit que je songe à vous aimer ?

ANGÉLIQUE. Que sais-je, moi, ce qu'on vient me conter ici ?

CLITANDRE. On dira ce que l'on voudra ; mais vous savez si je vous ai parlé d'amour, lorsque je vous ai rencontrée.

ANGÉLIQUE. Vous n'aviez qu'à le faire, vous auriez été bien venu !

CLITANDRE. Je vous assure qu'avec moi vous n'avez rien à craindre ; que je ne suis point homme à donner du chagrin aux belles ; et que je vous respecte trop, et vous et messieurs vos parents, pour avoir la pensée d'être amoureux de vous.

M^{ME} DE SOTENVILLE à George Dandin. Hé bien ! vous le voyez.

M. DE SOTENVILLE. Vous voilà satisfait, mon gendre. Que dites-vous à cela ?

GEORGE DANDIN. Je dis que ce sont là des contes à dormir debout ; que je sais bien ce que je sais ; et que tantôt, puisqu'il faut parler net, elle a reçu une ambassade de sa part.

ANGÉLIQUE. Moi ! j'ai reçu une ambassade !

CLITANDRE. J'ai envoyé une ambassade !

ANGÉLIQUE. Claudine !

CLITANDRE à Claudine. Est-il vrai ?

CLAUDINE. Par ma foi ! voilà une étrange fausseté !

GEORGE DANDIN. Taisez-vous, carogne que vous êtes. Je sais de vos nouvelles ; et c'est vous qui tantôt avez introduit le courrier.

CLAUDINE. Qui ? moi ?

GEORGE DANDIN. Oui, vous. Ne faites point tant la sucrée.

CLAUDINE. Hélas ! que le monde aujourd'hui est rempli de mechancete, de m'aller soupçonner ainsi, moi qui suis l'innocence même !

GEORGE DANDIN. Taisez-vous, bonne pièce. Vous faites la surnoise, mais je vous connois il y a longtemps ; et vous êtes une dessalee.

CLAUDINE à Angélique. Madame, est-ce que. .

GEORGE DANDIN. Taisez-vous, vous dis-je, vous pourriez bien porter la folle enchère de tous les autres, et vous n'avez point de père gentilhomme.

ANGÉLIQUE. C'est une imposture si grande, et qui me touche si fort au cœur, que je ne puis pas même avoir la force d'y répondre. Cela est bien horrible d'être accusée par un mari lorsqu'on ne lui fait rien qui ne soit à faire ! Hélas ! si je suis blâmable de quelque chose, c'est d'en user trop bien avec lui.

CLAUDINE. Assurement

ANGÉLIQUE. Tout mon malheur est de le trop considérer, et plutôt au ciel que je fusse capable de souffrir, comme il dit, les galanteries de quelqu'un ! je ne serois pas tant à plaindre. Adieu, je me retire, et je ne puis plus endurer qu'on m'outrage de cette sorte.

SCÈNE VII.

MONSIEUR ET MADAME DE SOTENVILLE, CLITANDRE,
GEORGE DANDIN, CLAUDINE.

M^{me} DE SOTENVILLE à George Dandin. Allez, vous ne meritez pas l'honnête femme qu'on vous a donnée.

CLAUDINE. Par ma foi ! il mériterait qu'elle lui fit dire vrai ; et si j'étois en sa place, je n'y marchanderois pas
(A Clitandre) Oui, monsieur, vous devez, pour le punir,

faire l'amour à ma maîtresse. Pousser, c'est moi qui vous le dis, ce sera fort bien employé, et j'en offre à vous y servir, puisqu'il m'en a déjà taxée. (Cléopâtre sort)

M. DE SOTENVILLE. Vous méritez, mon gendre, qu'on vous dise ces choses-là, et votre procédé met tout le monde contre vous.

M^{me} DE SOTENVILLE. Allez, songez à mieux traiter une demoiselle bien née, et prenez garde désormais à ne plus faire de parcellles beuvues.

GEORGE DANDIN à part J'enrage de bon cœur d'avoir tort lorsque j'ai raison.

SCÈNE VIII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, CLITANDRE,
GEORGE DANDIN.

CLITANDRE à monsieur de Sotenville Monsieur, vous voyez comme j'ai été faussement accusé, vous êtes homme qui savez les maximes du point d'honneur, et je vous demande raison de l'affront qui m'a été fait.

M. DE SOTENVILLE. Cela est juste, et c'est l'ordre des procédés. Allons, mon gendre, faites satisfaction à monsieur.

GEORGE DANDIN Comment ! satisfaction ?

M. DE SOTENVILLE. Oui, cela se doit dans les règles, pour l'avoir à tort accusé.

GEORGE DANDIN C'est une chose, moi, dont je ne demeure pas d'accord, de l'avoir à tort accusé, et je sais bien ce que j'en pense.

M. DE SOTENVILLE. Il n'importe. Quelque pensée qui vous puisse rester, il a nie ! c'est satisfaire les personnes, et l'on n'a nul droit de se plaindre de tout homme qui se dedit.

GEORGE DANDIN. Si bien donc que si je le trouvois couche avec ma femme, il en seroit quitte pour se dédire ?

M. DE SOTENVILLE. Point de raisonnement ! faites-lui les excuses que je vous dis.

GEORGE DANDIN. Moi ! je lui ferai encore des excuses après !...

M. DE SOTENVILLE. Allons, vous dis-je, il n'y a rien à balancer, et vous n'avez que faire d'avoir peur d'en trop faire, puisque c'est moi qui vous conduis.

GEORGE DANDIN. Je ne saurois.

M. DE SOTENVILLE. Corbleu ! mon gendre, ne m'échauffez pas la bile. Je me mettrois avec lui contre vous. Allons, laissez-vous gouverner par moi.

GEORGE DANDIN à part Ah ! George Dandin !

M. DE SOTENVILLE. Votre bonnet à la main, le premier ! monsieur est gentilhomme, et vous ne l'êtes pas.

GEORGE DANDIN à part, le bonnet à la main J'enrage !

M. DE SOTENVILLE. Répétez avec moi ! Monsieur...

GEORGE DANDIN. Monsieur...

M. DE SOTENVILLE. Je vous demande pardon... (Voyant que George Dandin fait difficulté d'obéir) Ah !

GEORGE DANDIN. Je vous demande pardon...

M. DE SOTENVILLE. Des mauvaises pensées que j'ai eues de vous.

GEORGE DANDIN. Des mauvaises pensées que j'ai eues de vous.

M. DE SOTENVILLE. C'est que je n'avois pas l'honneur de vous connoître.

GEORGE DANDIN. C'est que je n'avois pas l'honneur de vous connoître.

M. DE SOTENVILLE. Et je vous prie de croire...

GEORGE DANDIN. Et je vous prie de croire...

M. DE SOTENVILLE. Que je suis votre serviteur.

GEORGE DANDIN. Voulcz-vous que je sois serviteur d'un homme qui me veut faire cocu ?

M. DE SOTENVILLE. le menaçant encore. Ah !

CLITANDRE. Il suffit, monsieur.

M. DE SOTENVILLE. Non, je veux qu'il achève et que tout aille dans les formes. Que je suis votre serviteur.

GEORGE DANDIN. Que je suis votre serviteur.

(CLITANDRE à George Dandin. Monsieur, je suis le vôtre de tout mon cœur, et je ne songe plus à ce qui s'est passé (A monsieur de Sotenville. Pour vous, monsieur, je vous donne le bonjour, et suis fâché du petit chagrin que vous avez eu)

M. DE SOTENVILLE. Je vous baise les mains, et quand il vous plaira je vous donnerai le divertissement de courre un lièvre.

CLITANDRE. C'est trop de grâce que vous me faites (Clitandre sort.)

M. DE SOTENVILLE. Voilà, mon gendre, comme il faut pousser les choses. Adieu. Sachez que vous êtes entré dans une famille qui vous donnera de l'appui, et ne souffrira point que l'on vous fasse aucun affront.

SCÈNE IX.

GEORGE DANDIN seul

Ah ! que je Vous l'avez voulu, vous l'avez voulu, George Dandin, vous l'avez voulu ! cela vous sied fort bien, et vous voilà ajuste comme il faut ! vous avez justement ce que vous méritez. Allons, il s'agit seulement de desabuser le père et la mère, et je pourrai trouver peut-être quelque moyen d'y reussir.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLAUDINE, LUBIN.

CLAUDINE. Oui, j'ai bien deviné qu'il falloit que cela vint de toi, et que tu l'eusses dit à quelqu'un qui l'ait rapporté à notre maître.

LUBIN. Par ma foi! je n'en ai touché qu'un petit mot en passant à un homme, afin qu'il ne dit point qu'il m'avoit vu sortir, et il faut que les gens en ce pays-ci soient de grands babillards!

CLAUDINE. Vraiment, ce monsieur le vicomte a bien choisi son monde, que de te prendre pour son ambassadeur, et il s'est allé servir là d'un homme bien chanceux.

LUBIN. Va, une autre fois je serai plus fin, et je prendrai mieux garde à moi.

CLAUDINE. Oui, oui, il sera temps!

LUBIN. Ne parlons plus de cela. Écoute.

CLAUDINE. Que veux-tu que j'écoute?

LUBIN. Tourne un peu ton visage devers moi.

CLAUDINE. Eh bien! qu'est-ce?

LUBIN. Claudine.

CLAUDINE. Quoi?

LUBIN. Hé! la, ne sais-tu pas bien ce que je veux dire?

CLAUDINE. Non.

LUBIN. Morgué! je t'aime.

CLAUDINE. Tout de bon?

LUBIN. Oui, le diable m'emporte! tu me peux croire, puisque j'en jure.

CLAUDINE. A la bonne heure!

LUBIN. Je me sens tout tribouiller le cœur quand je te regarde.

CLAUDINE. Je m'en réjouis.

LUBIN. Comment est-ce que tu fais pour être si jolie?

CLAUDINE. Je fais comme font les autres.

LUBIN. Vois-tu, il ne faut pas tant de beurre pour faire un quarteron: si tu veux, tu seras ma femme, je serai ton mari, et nous serons tous deux mari et femme.

CLAUDINE. Tu serois peut-être jaloux comme notre maître.

LUBIN. Point.

CLAUDINE. Pour moi, je hais les maris soupçonneux ; et j'en veux un qui ne s'épouvante de rien, un si plein de confiance et si sûr de ma chasteté, qu'il me vît sans inquiétude au milieu de trente hommes.

LUBIN. Eh bien ! je serai tout comme cela.

CLAUDINE. C'est la plus sotte chose du monde que de se défier d'une femme et de la tourmenter. La vérité de l'affaire est qu'on n'y gagne rien de bon ; cela nous fait songer à mal, et ce sont souvent les maris qui, avec leurs vacarmes, se font eux-mêmes ce qu'ils sont.

LUBIN. Eh bien ! je te donnerai la liberté de faire tout ce qu'il te plaira.

CLAUDINE. Voilà comme il faut faire pour n'être point trompé. Lorsqu'un mari se met à notre discrétion, nous ne prenons de liberté que ce qu'il nous en faut, et il en est comme avec ceux qui nous ouvrent leur bourse et nous disent : Prenez. Nous en usons honnêtement, et nous nous contentons de la raison. Mais ceux qui nous chicanent, nous nous efforçons de les tondre, et nous ne les épargnons point.

LUBIN. Va, je serai de ceux qui ouvrent leur bourse, et tu n'as qu'à te marier avec moi.

CLAUDINE. Eh bien ! bien, nous verrons.

LUBIN. Viens donc ici, Claudine.

CLAUDINE. Que veux-tu ?

LUBIN. Viens, te dis-je.

CLAUDINE. Ah ! doucement. Je n'aime point les patineurs.

LUBIN. Hé ! un petit brin d'amitié.

CLAUDINE. Laisse-moi là, te dis-je ; je n'entends pas raillerie.

LUBIN. Claudine !

CLAUDINE repoussant Lubin. Hai !

LUBIN. Ah ! que tu es rude à pauvres gens ! Fi ! que cela est malhonnête de refuser les personnes ! N'as-tu point de honte d'être belle, et de ne vouloir pas qu'on te caresse ? Hé, là !

CLAUDINE. Je te donnerai sur le nez.

LUBIN. Oh ! la larouche ! la sauvagerie ! Fi ! pouah ! la vilaine, qui est cruelle !

CLAUDINE. Tu t'émancipes trop.

LUBIN. Qu'est-ce que cela te coûteroit de me laisser un peu faire ?

CLAUDINE. Il faut que tu te donnes patience.

LUBIN. Un petit baiser seulement, en rabattant sur notre mariage.

CLAUDINE. Je suis votre servante.

LUBIN. Claudine, je t'en prie, sur l'et-tant-moins.

CLAUDINE. Hé ! que nenni ! j'y ai déjà été attrapée. Adieu.

Va-t'en, et dis à monsieur le vicomte que j'aurai
soin de rendre son billet

LUBIN. Adieu, beauté rudàmière

CLAUDINE. Le mot est amoueux

LUBIN. Adieu, rocher, caillou, pierre de taille, et tout ce
qu'il y a de plus dur au monde

CLAUDINE seule Je vais remettre aux mains de ma maîtresse. .
Mais la voici avec son mari éloignons-nous, et at-
tendons qu'elle soit seule.

SCÈNE II.

GEORGE DANDIN, ANGLIQUE

GEORGE DANDIN Non, non, on ne m'abuse pas avec tant de faci-
lité, et je ne suis que trop certain que le rapport
qu'on m'a fait est véritable J'ai de meilleurs yeux
qu'on ne pense, et votre galimatias ne m'a point
tantôt ébloui

SCÈNE III.

CLITANDRE, ANGLIQUE, GEORGE DANDIN

CLITANDRE a paru dans le fond du théâtre Ah! la voilà, mais le mari
est avec elle

GEORGE DANDIN sans voir Clitandre Au travers de toutes vos grim-
aces j'ai vu la vérité de ce que l'on m'a dit, et le peu
de respect que vous avez pour le nœud qui nous
joint (Clitandre et Angélique se saluent) Mon Dieu! lais-
sez-lui votre révérence, ce n'est pas de ces sortes
de respect dont je vous parle, et vous n'avez que
faire de vous moquer

ANGÉLIQUE. Moi! me moquer! en aucune façon

GEORGE DANDIN Je sais votre pensée, et connois (Clitandre et Angé-
lique se saluent encore) Encore! Ah! ne raillons point
davantage Je n'ignore pas qu'à cause de votre no-
blesse vous me tenez fort au-dessous de vous, et le
respect que je veux due ne regarde point ma per-
sonne J'entends parler de celui que vous devez à des
nœuds aussi vénérables que le sont ceux du mariage
(Angélique fait signe à Clitandre) Il ne faut point lever les
épaules, et je ne dis point de sottises.

ANGÉLIQUE. Qui songe à lever les épaules?

GEORGE DANDIN Mon Dieu! nous voyons bien Je vous dis encore
une fois que le mariage est une chaîne à laquelle on
doit porter toute sorte de respect, et que c'est fort
mal fait à vous d'en user comme vous faites. (Angé-

lique fait signe de la tête à Clitandre.) Oui, oui, mal fait à vous; et vous n'avez que faire de hocher la tête et de me faire la grimace.

ANGÉLIQUE. Moi? je ne sais ce que vous voulez dire.

GEORGE DANDIN. Je le sais fort bien, moi; et vos mépris me sont connus. Si je ne suis pas né noble, au moins suis-je d'une race où il n'y point de reproche; et la famille des Dandins...

CLITANDRE derrière Angélique sans être aperçu de George Dandin. Un moment d'entretien.

GEORGE DANDIN sans voir Clitandre. Hé?

ANGÉLIQUE. Quoi? je ne dis mot.

(George Dandin tourne autour de sa femme, et Clitandre se retire en faisant une grande révérence à George Dandin.)

SCÈNE IV.

GEORGE DANDIN, ANGÉLIQUE.

GEORGE DANDIN. Le voilà qui vient rôder autour de vous.

ANGÉLIQUE. Hé bien! est-ce ma faute? Que voulez-vous que j'y fasse?

GEORGE DANDIN. Je veux que vous y fassiez ce que fait une femme qui ne veut plaire qu'à son mari. Quoi qu'on en puisse dire, les galants n'obsèdent jamais que quand on le veut bien. Il y a un certain air douxereux qui les attire, ainsi que le miel fait les mouches; et les honnêtes femmes ont des manières qui les savent chasser d'abord.

ANGÉLIQUE. Moi, les chasser! et par quelle raison? Je ne me scandalise point qu'on me trouve bien faite, et cela me fait du plaisir.

GEORGE DANDIN. Oui! Mais quel personnage voulez-vous que joue un mari pendant cette galanterie?

ANGÉLIQUE. Le personnage d'un honnête homme, qui est bien aise de voir sa femme considérée.

GEORGE DANDIN. Je suis votre valet. Ce n'est pas là mon compte; et les Dandins ne sont point accoutumés à cette mode-là.

ANGÉLIQUE. Oh! les Dandins s'y accoutumeront s'ils veulent; car, pour moi, je vous declare que mon dessein n'est pas de renoncer au monde et de m'enterrer toute vive dans un mari. Comment! parce qu'un homme s'avise de nous épouser, il faut d'abord que toutes choses soient finies pour nous, et que nous rompions tout commerce avec les vivants! C'est une chose merveilleuse que cette tyrannie de messieurs les maris, et je les trouve bons de vouloir qu'on soit morte à tous les

divertissements et qu'on ne vive que pour eux ! Je me moque de cela, et ne veux point mourir si jeune.

GEORGE DANDIN C'est ainsi que vous satisfaites aux engagements de la foi que vous m'avez donnée publiquement !

ANGÉLIQUE. Moi ? je ne vous l'ai point donnée de bon cœur, et vous me l'avez attachée. M'avez-vous, avant le mariage, demandé mon consentement et si je voulois bien de vous ? Vous n'avez consulté pour cela que mon père et ma mère : ce sont eux, proprement, qui vous ont épousé, et c'est pourquoi vous levez bien de vous plaindre toujours à eux des torts que l'on pourroit vous faire. Pour moi, qui ne vous ai point dit de vous marier avec moi et qui n'ai point pris sans consulter mes sentiments, je prétends n'être point obligée à me soumettre en esclave à vos volontés et je veux voir, si il vous plaît de qu'il y a de beaux jours que moi-même la jeunesse prendra les douces libertés que l'âge me permet, voir un peu le beau monde et goûter le plaisir de me voir dire des douceurs. Préparez-vous y pour votre punition, et rendez grâces au ciel de ce que je ne suis pas capable de quelque chose de pis.

GEORGE DANDIN Oui ! c'est ainsi que vous le prenez ? Je suis votre mari, et je vous dis que je n'entends pas cela.

ANGÉLIQUE Moi, je suis votre femme, et je vous dis que je l'entends.

GEORGE DANDIN *a part*

Il me prend des tentations d'accommoder tout son visage à la compote et le mettre en état de ne plaquer de sa vie aux discours de flemmettes. Ah ! Allons, George Dandin, je ne pourrais me retenir, et il vaut mieux quitter la place.

SCÈNE V

ANGÉLIQUE, CLAUDINE

CLAUDINE J'avois, madame, impatience qu'il s'en allât, pour vous rendre ce mot de la part que vous savez.

ANGÉLIQUE. Voyons.

CLAUDINE *a part* A ce que je puis remarquer, ce qu'on lui dit ne lui déplaît pas trop.

ANGÉLIQUE Ah ! Claudine, que ce billet s'explique d'une façon galante ! Que dans tous leurs discours et dans toutes leurs actions les gens de cour ont un air agréable ! Et qu'est-ce que c'est auprès d'eux que nos gens de province ?

CLAUDINE. Je crois qu'après les avoir vus, les Dandins ne vous plaisent guère.

ANGÉLIQUE. Demeure ici : je m'en vais faire la réponse.

CLAUDINE seule. Je n'ai pas besoin, que je pense, de lui recommander de la faire agréable. Mais voici...

SCÈNE VI.

CLITANDRE, LUBIN, CLAUDINE.

CLAUDINE. Vraiment, monsieur, vous avez pris là un habile messager!

CLITANDRE. Je n'ai pas osé envoyer de mes gens; mais, ma pauvre Claudine, il faut que je te récompense des bons offices que je sais que tu m'as rendus. (Il fouille dans sa poche.)

CLAUDINE. Hé! monsieur, il n'est pas nécessaire. Non, monsieur, vous n'avez que faire de vous donner cette peine-là; et je vous rends service parce que vous le méritez, et que je me sens au cœur de l'inclination pour vous.

CLITANDRE donnant de l'argent à Claudine.

Je te suis obligé.

LUBIN à Claudine. Puisque nous serons mariés, donne-moi cela que je le mette avec le mien.

CLAUDINE. Je te le garde, aussi bien que le baiser.

CLITANDRE à Claudine

Dis-moi, as-tu rendu mon billet à ta belle ~~maîtresse~~ ^{maîtresse}?

CLAUDINE. Oui. Elle est allée y répondre.

CLITANDRE. Mais, Claudine, n'y a-t-il pas moyen que je la puisse entretenir?

CLAUDINE. Oui : venez avec moi, je vous ferai parler à elle.

CLITANDRE. Mais le trouvera-t-elle bon, et n'y a-t-il rien à risquer?

CLAUDINE. Non, non; son mari n'est pas au logis, et puis, ce n'est pas lui qu'elle a le plus à ménager, c'est son père et sa mère, et pourvu qu'ils soient prevenus, tout le reste n'est point à craindre.

CLITANDRE. Je m'abandonne à ta conduite.

LUBIN seul. Tetiguenne! que j'aurai là une habile femme! Elle a de l'esprit comme quatre.

SCÈNE VII.

GEORGE DANDIN, LUBIN.

GEORGE DANDIN bas, à part

Voici mon homme de tantôt. Plût au ciel qu'il pût se résoudre à vouloir rendre témoignage au père et à la mère de ce qu'ils ne veulent point croire!

LUBIN. Ah' vous voilà, monsieur le babillard, à qui j'avois tant recommandé de ne point parler, et qui me l'aviez tant promis! Vous êtes donc un causeur, et vous allez réduire ce que l'on vous dit en secret?

GEORGE DANDIN. Moi!

LUBIN. Oui. Vous avez été tout rapporter au mari, et vous êtes cause qu'il a fait du vacarme. Je suis bien aise de savoir que vous avez de la langue, et cela m'apprendra à ne vous plus rien dire.

GEORGE DANDIN. Écoute, mon ami.

LUBIN. Si vous n'aviez point babillé, je vous aurois conté ce qui se passe à cette heure, mais, pour votre punition, vous ne saurez rien du tout.

GEORGE DANDIN. Comment! qu'est-ce qui passe?

LUBIN. Rien, rien. Voilà ce qui est d'avoir cause, vous n'en tâtez plus, et je vous laisse sur la bonne brèche.

GEORGE DANDIN. Arrête un peu.

LUBIN. Point.

GEORGE DANDIN. Je ne veux te dire qu'un mot.

LUBIN. Nenni, nenni. Vous avez envie de me tirer les vers du nez.

GEORGE DANDIN. Non, ce n'est pas cela.

LUBIN. Eh! quelque sot. Je vous vois venir.

GEORGE DANDIN. C'est autre chose. Écoute.

LUBIN. Point d'affaire. Vous voudriez que je vous dise que monsieur le vicomte vient de donner de l'argent à Claudine, et qu'elle l'a mené chez sa maîtresse. Mais je ne suis pas si bête.

GEORGE DANDIN. De grâce.

LUBIN. Non.

GEORGE DANDIN. Je te donnerai.

LUBIN. L'argent!

SCÈNE VIII

GEORGE DANDIN se il

Je n'ai pu me servir avec cet argent de la pensée que j'avois. Mais le nouvel avis qui lui est échappé ferait la même chose. Et, si le grand est chez moi, ce seroit pour avoir raison aux yeux du père et de la mère, et les convaincre pleinement de l'infanterie de leur fille. Le mal de tout ceci, c'est que je ne sais comment faire pour profiter d'un tel avis. Si je rentre chez moi, je le fais évader le drôle, et, quelque chose que je puisse voir moi-même de mon déshonneur, je n'en serai point cru à mon serment, et l'on me dira

que je rêve. Si, d'autre part, je vais querir beau-père et belle-mère, sans être sûr de trouver chez moi le galant, ce sera la même chose, et je retomberai dans l'inconvénient de tantôt. Pourrois-je point m'claircir doucement s'il y est encore? (Après avoir été regarder par le trou de la serrure.) Ah, ciel! il n'en faut plus douter, et je viens de l'apercevoir par le trou de la porte. Le sort me donne ici de quoi confondre ma partie, et, pour achever l'aventure, il fait venir à point comme les juges dont j'avois besoin.

SCÈNE IX.

MONSIEUR ET MADAME DE SOTENVILLE,
GEORGE DANDIN.

GEORGE DANDIN Enfin, vous ne m'avez pas voulu croire tantôt, et votre fille l'a emporté sur moi : mais j'ai en main de quoi vous faire voir comme elle m'accommode, et, Dieu merci, mon deshonneur est si clair maintenant, que vous n'en pourrez plus douter.

M. DE SOTENVILLE Comment! mon gendre, vous en êtes encore là-dessus?

GEORGE DANDIN Oui, j'y suis, et jamais je n'eus tant de sujet d'y être.

M^{me} DE SOTENVILLE. Vous nous venez encore étourdir la tête?

GEORGE DANDIN Oui, madame, et l'on fait bien pis à la mienne.

M. DE SOTENVILLE Ne vous laissez-vous point d'être si importun?

GEORGE DANDIN Non, mais je me lasse fort d'être plus pour dupe.

M^{me} DE SOTENVILLE Ne voulez-vous point vous defaire de vos pensées extravagantes?

GEORGE DANDIN Non, madame, mais je voudrois bien me defaire d'une femme qui me deshonne.

M^{me} DE SOTENVILLE. Jour de Dieu! notre gendre, apprenez à parler.

M. DE SOTENVILLE Corbleu! cherchez des termes moins offensants que ceux-là.

GEORGE DANDIN Marchand qui perd ne peut rire.

M^{me} DE SOTENVILLE Souvenez-vous que vous avez épousé une demoiselle.

GEORGE DANDIN Je m'en souviens assez, et ne m'en souviendrai que trop.

M. DE SOTENVILLE Si vous vous en souvenez, songez donc à parler d'elle avec plus de respect.

GEORGE DANDIN. Mais que ne songe-t-elle plutôt à me traiter plus honnêtement! Quoi! parce qu'elle est demoiselle, il faut qu'elle ait la liberté de me faire ce qu'il lui plaît, sans que j'ose souffler?

M^{DE} SOTENVILLE Qu'avez-vous donc, et que pouvez-vous dire?
N'avez-vous pas vu, ce matin, qu'elle s'est défendue
de connoître celui dont vous m'étiez venu parler?

GEORGE DANDIN Oui Mais vous, que pourrez-vous dire, si je vous
fais voir maintenant que le galant est avec elle?

M^{ME} DE SOTENVILLE Avec elle?

GEORGE DANDIN Oui, avec elle, et dans ma maison

M^{DE} SOTENVILLE Dans votre maison?

GEORGE DANDIN Oui, dans ma propre maison

M^{ME} DE SOTENVILLE Si cela est, nous serons pour vous contre elle

M^{DE} SOTENVILLE Oui L'honneur de notre famille nous est plus
cher que toute chose et, si vous dites vrai, nous la
renoncions pour notre part, et l'abandonnerons à
votre colère

GEORGE DANDIN Vous n'avez qu'à me suivre

M^{ME} DE SOTENVILLE Gardez de vous tromper

M^{DE} SOTENVILLE N'allez pas faire courir tantôt

GEORGE DANDIN Mon Dieu! vous allez voir (Entrant Clitandre qui
sort avec Angélique) Hénez, ai-je menti?

SCENE X

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, MONSIEUR DE
SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE,

avec GEORGE DANDIN d'un côté du théâtre

ANGÉLIQUE à Clitandre Adieu! Ici, point qu'on vous surprenne ici,
et j'ai quelques mesures à garder

CLITANDRE Promettez moi donc, madame, que je pourrai vous
parler cette nuit

ANGÉLIQUE J'y ferai mes efforts

GEORGE DANDIN à monsieur et à madame de Sotenville Approchons dou-
cement par derrière et tâchons de n'être point vus

CLAUDINE à Angélique Ah! madame, tout est perdu! Voilà votre
père et votre mère accompagnés de votre mari

CLITANDRE Ah ciel!

ANGÉLIQUE bas à Clitandre et à Claudine Ne faites pas semblant de
rien, et me laissez faire tous deux (Haut à Clitandre)
Quoi! vous osez en user de la sorte après l'affaire de
tantôt et c'est ainsi que vous dissimulez vos senti-
ments? On me vient rapporter que vous avez de
l'amour pour moi et que vous faites des desseins
de me séduire! j'en témoigne mon dépit et m'ex-
plique à vous clairement en présence de tout le
monde, vous niez hautement la chose, et me don-
nez parole de n'avoir aucune pensée de m'offen-
ser; et cependant, le même jour, vous prenez la

hardiesse de venu chez moi me rendre visite, de me dire que vous m'aimez, et de me faire cent sottises contes pour me persuader de répondre à vos extravagances, comme si j'étois femme à violer la foi que j'ai donnée à un mari, et m'éloigner jamais de la vertu que mes parents m'ont enseignée! Si mon père savoit cela il vous apprendroit bien à tenter de ces entreprises! Mais une honnête femme n'aime point les éclats je n'ai garde de lui en rien dire, (après avoir fait signe à Claudine d'apporter un bâton) et je veux vous montrer que, toute femme que je suis, j'ai assez de courage pour me venger moi-même des offenses que l'on me fait. L'action que vous avez faite n'est pas d'un gentilhomme, et ce n'est pas en gentilhomme aussi que je veux vous traiter.

(Angélique prend le bâton et le lève sur Clitandre qui se rançe de façon que le bâton retombe sur George Dandin.)

CLITANDRE criant comme s'il avoit été frappé. Hé! ah! ah! ah! ah! doucement

SCÈNE VI

MONSIEUR ET MADAME DE SOUVILLE, ANGÉLIQUE,
GEORGE DANDIN, CLAUDINE

CLAUDINE Fort, madame! frappez comme il faut

ANGÉLIQUE faisant semblant d'être fâchée. Si il vous demeure quelque chose sur le cœur, je suis pour vous répondre.

CLAUDINE Apprenez à qui vous vous jurez

ANGÉLIQUE faisant l'effroi. Ah! mon père, vous êtes là!

M. DE SOUVILLE Oui, ma fille, et je vois qu'en sagesse et en courage tu te montres un digne rejeton de la maison de Souville. Viens ça, approche-toi, que je t'embrasse

M^{me} DE SOUVILLE Embrasse moi aussi, ma fille. Las! je pleure de joie et reconnois mon sang aux choses que tu viens de faire

M. DE SOUVILLE Mon gendre, que vous devez être ravi! et que cette aventure est pour vous pleine de douceurs! Vous aviez un juste sujet de vous alarmer, mais vos soupçons se trouvent dissipés le plus avantageusement du monde

M^{me} DE SOUVILLE Sans doute, notre gendre, et vous devez maintenant être le plus content des hommes

CLAUDINE Assurez-moi. Voilà une femme, celle-là! Vous êtes trop heureux de l'avoir, et vous devriez baiser les pas où elle passe.

GEORGE DANDIN à part. Hé! traitresse!

M^{DE} SOTENVILLE Qu'est-ce, mon gendre ? Que ne remerciez-vous un peu votre femme de l'amitié que vous voyez qu'elle montre pour vous ?

ANGÉLIQUE Non, non, mon père, il n'est pas nécessaire. Il ne m'a aucune obligation de ce qu'il vient de voir, et tout ce que j'en fais n'est que pour l'amour de moi-même.

M^{DE} SOTENVILLE Ou allez-vous, ma fille ?

ANGÉLIQUE Je me retire, mon père, pour ne me voir point obligée de recevoir ses compliments.

CLAUDINE à George Dandin Elle a raison d'être en colère. C'est une femme qui mérite d'être adorée, et vous ne la traitez pas comme vous devez.

GEORGE DANDIN à part Scelerat !

SCÈNE XIV

MONSIEUR ET MADAME DE SOTENVILLE,
GEORGE DANDIN

M^{DE} SOTENVILLE C'est un petit ressentiment de l'affaire de tantôt, et cela se passera avec un peu de caresse que vous lui ferez. Adieu, mon gendre, vous voilà en état de ne vous plus inquiéter. Allez-vous-en faire la paix ensemble, et tachez de l'apaiser, par des excuses, de votre emportement.

M^{ME} DE SOTENVILLE Vous devez considérer que c'est une jeune fille élevée à la vertu, et qui n'est point accoutumée à se voir soupçonnée d'aucune vilaine action. Adieu. Je suis ravi de voir vos desordres finis, et des transports de joie que vous doit donner sa conduite.

SCÈNE XV

GEORGE DANDIN seul

Je ne dis mot, car je ne gagnerois rien à parler, et jamais il ne s'est rien vu de gal à ma disgrâce. Oui, j'admire mon malheur et la subtile adresse de ma carogne de femme pour se donner toujours raison, et me faire avouer tort. Est-il possible que toujours j'aie du dessous avec elle, que les apparences toujours tournent contre moi, et que je ne parviendrai point à convaincre mon effronté ? O ciel ! seconde mes dessein, et m'accorde la grâce de faire voir aux gens que l'on me déshonore.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLITANDRE, LUBIN.

CLITANDRE. La nuit est avancée, et j'ai peur qu'il ne soit trop tard. Je ne vois point à me conduire. Lubin!

LUBIN. Monsieur!

CLITANDRE. Est-ce par ici?

LUBIN. Je pense que oui. Morgué! voilà une sotte nuit, d'être si noire que cela!

CLITANDRE. Elle a tort, assurément; mais si, d'un côté, elle nous empêche de voir, elle empêche, de l'autre, que nous ne soyons vus.

LUBIN. Vous avez raison, elle n'a pas tant de tort. Je voudrais bien savoir, monsieur, vous qui êtes savant, pourquoi il ne fait point jour la nuit?

CLITANDRE. C'est une grande question, et qui est difficile. Tu es curieux, Lubin.

LUBIN. Oui; si j'avois étudié, j'aurois été songer à des choses où on n'a jamais songé.

CLITANDRE. Je le crois. Tu as la mine d'avoir l'esprit subtil et pénétrant.

LUBIN. Cela est vrai. Tenez, j'explique du latin, quoique jamais je ne l'aie appris, et, voyant l'autre jour écrit sur une grande porte, *collegium*, je devinai que cela vouloit dire college.

CLITANDRE. Cela est admirable! Tu sais donc lire, Lubin?

LUBIN. Oui, je sais lire la lettre moulee; mais je n'ai jamais su apprendre à lire l'écriture.

CLITANDRE. Nous voici contre la maison. (Après avoir frappé dans ses mains) C'est le signal que m'a donné Claudine.

LUBIN. Par ma foi, c'est une fille qui vaut de l'argent; et je l'aime de tout mon cœur.

CLITANDRE. Aussi t'ai-je amené avec moi pour l'entretenir

LUBIN. Monsieur, je vous suis...

CLITANDRE. Chut! J'entends quelque bruit.

SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, CLAUDINE, CLITANDRE, LUBIN.

ANGÉLIQUE Claudine !

CLAUDINE. He bien ?

ANGÉLIQUE. Laisse la porte entr'ouverte.

CLAUDINE. Voilà qui est fait

(Scène de nuit Les acteurs se cherchent les uns les autres dans l'obscurité.)

CLITANDRE à Lubin Ce sont elles. St.

ANGÉLIQUE. St.

LUBIN. St.

CLAUDINE St.

CLITANDRE à Claudine, qu'il prend pour Angélique Madame !

ANGÉLIQUE à Lubin, qu'elle prend pour Clitandre Quoi ?

LUBIN à Angélique, qu'il prend pour Claudine Claudine !

CLAUDINE à Clitandre qu'elle prend pour Lubin Qu'est-ce ?

CLITANDRE à Claudine, croyant parler à Angélique Ah ! madame, que j'ai de joie !

LUBIN à Angélique, croyant parler à Claudine Claudine ! ma pauvre Claudine !

CLAUDINE à Clitandre Doucement, monsieur.

ANGÉLIQUE à Lubin Tout beau, Lubin

CLITANDRE. Est-ce toi, Claudine ?

CLAUDINE. Oui

LUBIN. Est-ce vous, madame ?

ANGÉLIQUE. Oui.

CLAUDINE à Clitandre Vous avez pris l'une pour l'autre.

LUBIN à Angélique Ma foi, la nuit on n'y voit goutte.

ANGÉLIQUE Est-ce pas vous, Clitandre ?

CLITANDRE Oui, madame.

ANGÉLIQUE Mon mari ronfle comme il faut, et j'ai pris ce temps pour nous entretenir ici.

CLITANDRE. Cherchons quelque lieu pour nous asseoir.

CLAUDINE. C'est fort bien avisé.

(Angélique Clitandre et Claudine vont s'asseoir dans le fond du théâtre.)

LUBIN cherchant Claudine Claudine, où est-ce que tu es ?

SCÈNE III.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE,

assis au fond du théâtre,

GEORGE DANDIN à moitié deshabillé, LUBIN.

GEORGE DANDIN à part J'ai entendu descendre ma femme, et je me suis vite habillé pour descendre après elle. Où peut-elle être allée ? Seroit-elle sortie ?

LUBIN cherchant Claudine, et prenant George Dandin pour Claudine. Où es-tu donc, Claudine? Ah! te voilà. Par ma foi, ton maître est plaisamment attrapé; et je trouve ceci aussi drôle que les coups de bâton de tantôt, dont on m'a fait récit. Ta maîtresse dit qu'il ronfle à cette heure comme tous les diantres! et il ne sait pas que monsieur le vicomte et elle sont ensemble pendant qu'il dort. Je voudrais bien savoir quel songe il fait maintenant. Cela est tout à fait risible. De quoi s'avise-t-il aussi d'être jaloux de sa femme, et de vouloir qu'elle soit à lui tout seul? C'est un impertinent, et monsieur le vicomte lui fait trop d'honneur. Tu ne dis mot, Claudine? Allons, suivons-les, et me donne ta petite menotte, que je la baise. Ah! que cela est doux! Il me semble que je mange des confitures. (A George Dandin, qu'il prend toujours pour Claudine, et qui le repousse doucement) Tu-dieu! comme vous y allez! voilà une petite menotte qui est un peu bien rude.

GEORGE DANDIN. Qui va là?

LUBIN. Personne.

GEORGE DANDIN. Il fuit, et me laisse informé de la nouvelle perfidie de ma coquine. Allons, il faut que, sans tarder, j'envoie appeler son père et sa mère, et que cette aventure me serve à me faire separer d'elle. Holà! Colin! Colin!

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, LUBIN,

assis au fond du theatre,

GEORGE DANDIN, COLIN.

COLIN à la fenêtre Monsieur!

GEORGE DANDIN. Allons, vite ici-bas.

COLIN sautant par la fenêtre M'y voilà, on ne peut pas plus vite.

GEORGE DANDIN. Tu es là?

COLIN. Oui, monsieur.

(Pendant que George Dandin va chercher Colin du côté où il a entendu sa voix, Colin passe de l'autre et s'endort.)

GEORGE DANDIN se tournant du côté où il croit qu'est Colin Doucement. Parle bas. Ecoute. Va-t'en chez mon beau-père et ma belle-mère, et dis que je les prie très-instamment de venir tout à l'heure ici. Entends-tu? Hé! Colin! Colin!

COLIN de l'autre côté, se reveillant Monsieur!

GEORGE DANDIN. Où diable es-tu?

COLIN. Ici.

GEORGE DANDIN. Peste soit du maroufle qui s'éloigne de moi !
(Pendant que George Dandin tourne du côté où il croit que Colin est resté, Colin, à moitié endormi, passe de l'autre côté et se rendort.) Je te dis que tu ailles de ce pas trouver mon beau-père et ma belle-mère, et leur dire que je les conjure de se rendre ici tout à l'heure. M'entends-tu bien ? Réponds Colin ! Colin !

COLIN de l'autre côté, se reveillant Monsieur !

GEORGE DANDIN. Voilà un pandard qui me fera enlagger Viens-t'en à moi (Ils se rencontrent et tombent tous deux.) Ah ! le traître ! il m'a estropié. Ou est-ce que tu es ? Approche, que je te donne mille coups. Je pense qu'il me suit

COLIN. Assurement.

GEORGE DANDIN. Veux-tu venir ?

COLIN. Nenni, ma fin.

GEORGE DANDIN. Viens, te dis-je.

COLIN. Point Vous me voulez battre.

GEORGE DANDIN. L'h bien ! non, je ne te ferai rien

COLIN Assurement ?

GEORGE DANDIN. Oui Approche (A Colin qu'il tient par le bras) Bon ! Tu es bien heureux de ce que j'ai besoin de toi. Va-t'en vite de ma part prier mon beau-père et ma belle-mère de se rendre ici le plus tôt qu'ils pourront, et leur dis que c'est pour une affaire de la dernière conséquence, et, s'ils faisoient quelque difficulté à cause de l'heure, ne manque pas de les presser et de leur faire bien entendre qu'il est très-important qu'ils viennent, en quelque état qu'ils soient Tu m'entends bien, maintenant.

COLIN. Oui, monsieur.

GEORGE DANDIN. Va vite, et reviens le même. (Se croyant seul.) Et moi, je vais rentrer dans ma maison, attendant que... Mais j'entends quelqu'un Ne seroit-ce point ma femme ? Il faut que j'écoute, et me serve de l'obscurité qu'il fait.

(George Dandin se range près de la porte de sa maison.)

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, LUBIN,
GEORGE DANDIN.

ANGÉLIQUE a Clitandre Adieu Il est temps de se retirer.

CLITANDRE. Quoi ! sitôt ?

ANGÉLIQUE. Nous nous sommes assez entretenus

CLITANDRE. Ah ! madame, puis-je assez vous entretenir, et trouver, en si peu de temps, toutes les paroles dont

j'ai besoin ? Il me faudroit des journées entières pour me bien expliquer à vous de tout ce que je sens, et je ne vous ai pas dit encore la moindre partie de ce que j'ai à vous dire

ANGÉLIQUE. Nous en écouterons une autre fois davantage

CLITANDRE Hélas ! de quel coup me percez-vous l'âme, lorsque vous me parlez de vous retirer, et avec combien de chagrin m'allez-vous laisser maintenant !

ANGÉLIQUE. Nous trouverons moyen de nous revoir.

CLITANDRE Oui, mais je songe qu'en me quittant vous allez trouver un mari. Cette pensée m'assassine, et les privileges qu'ont les maris sont des choses cruelles pour un amant qui aime bien

ANGÉLIQUE. Seriez-vous assez foible pour avoir cette inquiétude, et pensez-vous qu'on soit capable d'aimer de certains maris qu'il y a ? On les prend parce qu'on ne peut s'en défendre, et que l'on dépend de parents qui n'ont des yeux que pour le bien, mais on sait leur rendre justice, et l'on se moque fort de les considérer au delà de ce qu'ils méritent

GEORGE DANDIN à part. Voilà nos carognes de femmes !

CLITANDRE Ah ! qu'il faut avouer que ce lui qu'on vous a donné étoit peu digne de l'honneur qu'il a reçu, et que c'est une étrange chose que l'assemblage qu'on a fait d'une personne comme vous avec un homme comme lui !

GEORGE DANDIN à part. Pauvres maris ! voilà comme on vous traite.

CLITANDRE Vous méritez sans doute une tout autre destinée, et le ciel ne vous a point faite pour être la femme d'un paysan

GEORGE DANDIN. Plût au ciel ! fût-elle la tiennne ! tu changerois bien de langage ! Rentrons, c'en est assez

(George Dandin étant rentre ferme la porte en dedans)

SCENE VI

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, LUBIN.

CLAUDINE. Madame si vous avez à dire du mal de votre mari, dépêchez vite, car il est tard

CLITANDRE. Ah ! Claudine, que tu es cruelle !

ANGÉLIQUE à Clitandre. Elle a raison. Separons-nous.

CLITANDRE. Il faut donc s'y résoudre, puisque vous le voulez. Mais au moins je vous conjure de me plaindre un peu des méchants moments que je vais passer.

ANGÉLIQUE. Adieu.

LUBIN.

Où es-tu, Claudine, que je te donne le bonsoir ?

CLAUDINE.

Va, va, je le reçois de loin, et je t'en renvoie autant.

SCÈNE VII

ANGÉLIQUE, CLAUDINE.

ANGÉLIQUE.

Rentrons sans faire de bruit

CLAUDINE.

La porte s'est fermée.

ANGÉLIQUE.

J'ai le passe-partout

CLAUDINE.

Ouvrez donc doucement.

ANGÉLIQUE

On a fermé en dedans, et je ne sais comment nous ferons

CLAUDINE.

Appelez le garçon qui n'est là.

ANGÉLIQUE.

Colin ! Colin ! Colin !

SCÈNE VIII

GEORGE DANDIN, ANGÉLIQUE, CLAUDINE.

GEORGE DANDIN à la fenêtre. Colin ! Colin ! Ah ! je vous y prends donc, madame ma femme, et vous faites des *escamotages* pendant que je dors ! Je suis bien aise de cela, et de vous voir dehors à l'heure qu'il est.

ANGÉLIQUE.

He bien ! quel grand mal est-ce qu'il y a à prendre le frais de la nuit ?

GEORGE DANDIN. Oui, oui. L'heure est bonne à prendre le frais ! C'est bien plutôt le chaud, madame la coquine, et nous savons toute l'intrigue du rendez-vous et du damoiseau. Nous avons entendu votre galant entretien, et les beaux vers à ma louange que vous avez dits l'un et l'autre. Mais ma consolation, c'est que je vais être vengé, et que votre père et votre mère seront convaincus maintenant de la justice de mes plaintes et du dérèglement de votre conduite. Je les ai envoyés querir, et ils vont être ici dans un moment.

ANGÉLIQUE à part. Ah, ciel !

CLAUDINE.

Madame !

GEORGE DANDIN. Voilà un coup, sans doute, où vous ne vous attendiez pas. C'est maintenant que je triomphe, et j'ai de quoi mettre à bas votre orgueil et détruire vos artifices. Jusques ici, vous avez joué mes accusations, ébloui vos parents et plâtré vos malversations. J'ai eu beau voir et beau dire, et votre adresse toujours l'a emporté sur mon bon droit, et toujours vous avez trouvé moyen d'avoir raison ; mais, à cette fois, Dieu merci, les choses vont être éclaircies, et votre effronterie sera pleinement confondue.

ANGÉLIQUE. Hé ! je vous prie, faites-moi ouvrir la porte.

GEORGE DANDIN. Non, non : il faut attendre la venue de ceux que j'ai mandés, et je veux qu'ils vous trouvent dehors à la belle heure qu'il est. En attendant qu'ils viennent, songez, si vous voulez, à chercher dans votre tête quelque nouveau détour pour vous tirer de cette affaire ; à inventer quelque moyen de rhabiller votre escapade ; à trouver quelque belle ruse pour eluder ici les gens et paroître innocente, quelque prétexte specieux de pèlerinage nocturne, ou d'amie en travail d'enfant que vous veniez de secourir.

ANGÉLIQUE. Non. Mon intention n'est pas de vous rien déguiser. Je ne pretends point me défendre ni vous nier les choses, puisque vous les savez.

GEORGE DANDIN. C'est que vous voyez bien que tous les moyens vous en sont fermés, et que, dans cette affaire, vous ne sauriez inventer d'excuse qu'il ne me soit facile de convaincre de fausseté.

ANGÉLIQUE. Oui, je confesse que j'ai tort, et que vous avez sujet de vous plaindre. Mais je vous demande, par grâce, de ne m'exposer point maintenant à la mauvaise humeur de mes parents, et de me faire promptement ouvrir.

GEORGE DANDIN. Je vous baise les mains.

ANGÉLIQUE. He ! mon pauvre petit mari, je vous en conjure !

GEORGE DANDIN. He ! mon pauvre petit mari ! Je suis votre petit mari maintenant, parce que vous vous sentez prise. Je suis bien aise de cela ; et vous ne vous étiez jamais avisée de me dire ces douceurs.

ANGÉLIQUE. Tenez, je vous promets de ne vous plus donner aucun sujet de déplaisir, et de me ..

GEORGE DANDIN. Tout cela n'est rien. Je ne veux point perdre cette aventure, et il m'importe qu'on soit une fois clairci à fond de vos deportements.

ANGÉLIQUE. De grâce, laissez-moi vous dire. Je vous demande un moment d'audience.

GEORGE DANDIN. He bien ! quoi ?

ANGÉLIQUE. Il est vrai que j'ai failli, je vous l'avoue encore une fois ; que votre ressentiment est juste ; que j'ai pris le temps de sortir pendant que vous dormiez ; et que cette sortie est un rendez-vous que j'avois donné à la personne que vous dites. Mais enfin ce sont des actions que vous devez pardonner à mon âge, des emportements de jeune personne qui n'a encore rien vu, et ne fait que d'entrer au monde, des libertés où l'on s'abandonne sans y penser de mal, et qui, sans doute, dans le fond, n'ont rien de...

GEORGE DANDIN. Oui : vous le dites , et ce sont des choses qui ont besoin qu'on les croie pieusement.

ANGÉLIQUE. Je ne veux point m'excuser par là d'être coupable envers vous , et je vous prie seulement d'oublier une offense dont je vous demande pardon de tout mon cœur , et de m'épargner , en cette rencontre , le déplaisir que me pourroient causer les reproches fâcheux de mon père et de ma mère. Si vous m'accordez généreusement la grâce que je vous demande , ce procédé obligeant , cette honte que vous me ferez voir , me gagnera entièrement , elle touchera tout à fait mon cœur , et y fera naître pour vous tout ce que le pouvoir de mes parents et les liens du mariage n'avoient pu y produire. Un mot , elle sera cause que je renoncerai à toutes les galanteries , et n'aurai de l'attachement que pour vous. Oui , je vous donne ma parole que vous m'allez voir désormais la meilleure femme du monde , et que je vous témoignerai tant d'amitié , tant d'amour , que vous en serez satisfait.

GEORGE DANDIN. Ah ! crocodile , qui flatte les gens pour les égarer !

ANGÉLIQUE. Accordez-moi cette faveur.

GEORGE DANDIN. Point d'affaire. Je suis inexorable.

ANGÉLIQUE. Montrez-vous généreux.

GEORGE DANDIN. Non.

ANGÉLIQUE. De grâce !

GEORGE DANDIN. Point.

ANGÉLIQUE. Je vous en conjure de tout mon cœur.

GEORGE DANDIN. Non , non , non. Je veux qu'on soit détrompé de vous , et que votre confusion éclate.

ANGÉLIQUE. Eh bien ! si vous me réduisez au désespoir , je vous avertis qu'une femme en cet état est capable de tout , et que je ferai quelque chose ici dont vous vous repentirez.

GEORGE DANDIN. Hé ! que ferez-vous , s'il vous plaît ?

ANGÉLIQUE. Mon cœur se portera jusqu'aux extrêmes résolutions , et , de ce couteau que voici , je me tuerai sur la place.

GEORGE DANDIN. Ah ! ah ! A la bonne heure.

ANGÉLIQUE. Pas tant à la bonne heure pour vous que vous vous imaginez. On sait de tous côtés nos différends , et les chagrins perpétuels que vous concevez contre moi. Lorsqu'on me trouvera morte , il n'y aura personne qui mette en doute que ce ne soit vous qui m'aurez tuée ; et mes parents ne sont pas gens , assurément , à laisser cette mort impunie , et ils en

seront sur votre personne toute la punition que leur pourront offrir et les poursuites de la justice, et la chaleur de leur ressentiment. C'est par là que je trouverai moyen de me venger de vous; et je ne suis pas la première qui ait su recourir à de pareilles vengeances, qui n'ait pas fait difficulté de se donner la mort pour perdre ceux qui ont la cruauté de nous pousser à la dernière extrémité.

GEORGE DANDIN Je suis votre valet. On ne s'avise plus de se tuer soi-même, et la mode en est passée il y a longtemps.

ANGÉLIQUE. C'est une chose dont vous pouvez vous tenir sûr; et, si vous persistez dans votre refus, si vous ne me faites ouvrir, je vous jure que, tout à l'heure, je vais vous faire voir jusqu'où peut aller la résolution d'une personne qu'on met au désespoir.

GEORGE DANDIN. Bagatelles, bagatelles. C'est pour me faire peur.

ANGÉLIQUE. Eh bien! puisqu'il le faut, voici qui nous contentera tous deux et montrera si je me moque (Après avoir fait semblant de se tuer) Ah! c'en est fait. ~~Fais le ciel que ma mort soit vengée comme je le souhaite,~~ et que celui qui en est cause reçoive un juste châtiment de la dureté qu'il a eue pour moi!

GEORGE DANDIN. Ouais! seroit-elle bien si malicieuse que de s'être tuée pour me faire pendre! Prenons un bout de chandelle pour aller voir

SCÈNE XX.

ANGÉLIQUE, CLAUDINE.

ANGÉLIQUE à Claudine. Si Paix! Rangons-nous chacune immédiatement contre un des côtés de la porte.

SCÈNE X

ANGÉLIQUE ET CLAUDINE entrent dans la maison au moment que George Dandin en sort et ferment la porte en dedans,

GEORGE DANDIN une chandelle à la main

GEORGE DANDIN. La malchancete d'une femme iroit-elle bien jusquelà? (Seul, après avoir regardé partout) Il n'y a personne. Hé! je m'en étois bien douté, et la pendarde s'est retirée, voyant qu'elle ne gagnoit rien après moi, ni par prières, ni par menaces. Tant mieux, cela rendra ses affaires plus mauvaises, et le père et la mère qui vont venir en verront mieux son crime. (Après avoir été à la porte de sa maison, pour rentrer) Ah! ah! la porte s'est fermée. Holà! oh! quelqu'un! qu'on m'ouvre promptement!

SCÈNE XI.

ANGÉLIQUE ET CLAUDINE à la fenêtre GEORGE DANDIN.

ANGÉLIQUE Comment ! c'est toi ? D où viens-tu, bon pendard ? Est-il l'heure de revenir chez soi, quand le jour est près de paraître ? et cette manière de vivre est-elle celle que doit suivre un honnête mari ?

CLAUDINE. Cela est-il beau, d'aller vaguer toute la nuit, et de laisser ainsi toute seule une pauvre jeune femme dans la maison ?

GEORGE DANDIN Comment ! vous avez .

ANGÉLIQUE. Va, va, traître, je suis lasse de tes déportements et je m'en veux plaindre sans plus tarder, à mon père et à ma mère.

GEORGE DANDIN Quoi ! c'est ainsi que vous osez...

SCÈNE XII

MONSIEUR ET MADAME DE SORÈNVILLE en doubleillé

de nuit (OLIN portant une lanterne) ANGÉLIQUE

ET CLAUDINE à la fenêtre GEORGE DANDIN

ANGÉLIQUE à monsieur et à madame de Sorènvillè Approchez, de grâce, et venez me faire raison de l'insolence la plus grande du monde, d'un mari à qui le vin et la jalousie ont trouble de telle sorte la cervelle, qu'il ne sait plus ce qu'il dit ni ce qu'il fait, et vous a lui-même envoyé quérir pour vous faire témoins de l'extravagance la plus étrange dont on ait jamais ouï parler. Le voilà qui revient, comme vous voyez, après s'être fait attendre toute la nuit, et, si vous voulez l'écouter, il vous dira qu'il a les plus grandes plaintes du monde à vous faire de moi ; que, durant qu'il dormoit, je me suis dérobée d'aupres de lui pour m'en aller courir, et cent autres contes de même nature qu'il est allé rêver.

GEORGE DANDIN à part Voilà une méchante carogne !

CLAUDINE. Oui, il nous a voulu faire accroire qu'il étoit dans la maison, et que nous en étions dehors, et c'est une folie qu'il n'y a pas moyen de lui ôter de la tête.

M. DE SORÈNVILLE Comment ! qu'est-ce à dire, cela ?

M^{me} DE SORÈNVILLE Voilà une fâcheuse impudence, que de nous envoyer quérir !

GEORGE DANDIN Jamais

ANGÉLIQUE Non, mon père, je ne puis plus souffrir un mari de la sorte. ma patience est poussée à bout, et il vient de me dire cent paroles injurieuses.

M. DE SOTENVILLE à George Dandin Corbleu ! vous êtes un mal-honnête homme.

CLAUDINE. C'est une conscience de voir une pauvre jeune femme traitée de la façon , et cela crie vengeance au ciel.

GEORGE DANDIN. Peut-on ..

M. DE SOTENVILLE. Allez , vous devriez mourir de honte.

GEORGE DANDIN. Laissez-moi vous dire deux mots.

ANGÉLIQUE. Vous n'avez qu'à l'écouter ; il va vous en conter de belles !

GEORGE DANDIN à part Je désespère.

CLAUDINE. Il a tant bu , que je ne pense pas qu'on puisse duier contre lui , et l'odeur du vin qu'il soufifle est montée jusqu'à nous

GEORGE DANDIN. Monsieur mon beau-père , je vous conjure...

M. DE SOTENVILLE Retenez-vous vous puez le vin à pleine bouche.

GEORGE DANDIN. Madame , je vous prie ..

M^{me} DE SOTENVILLE. Fi ! ne m'approchez pas ; votre haleine est empestée.

GEORGE DANDIN à monsieur de Sotenville Souffrez que je vous...

M. DE SOTENVILLE Retirez-vous , vous dis-je , on ne peut vous souffrir.

GEORGE DANDIN à madame de Sotenville Permettez , de grâce , que...

M^{me} DE SOTENVILLE Pouah ! vous m'engloutissez le cœur. Parlez de loin , si vous voulez

GEORGE DANDIN Eh bien' oui , je parle de loin. Je vous jure que je n'ai pas bougé de chez moi , et que c'est elle qui est sortie.

ANGÉLIQUE. Ne voilà pas ce que je vous ai dit ?

CLAUDINE. Vous voyez quelle apparence il y a.

M. DE SOTENVILLE à George Dandin Allez , vous vous moquez des gens. Descendez , ma fille , et venez ici.

SCÈNE XIII.

MONSIEUR ET MADAME DE SOTENVILLE,
GEORGE DANDIN, COLIV.

GEORGE DANDIN. J'atteste le ciel que j'étois dans la maison , et que ..

M. DE SOTENVILLE. Taisez-vous : c'est une extravagance qui n'est pas supportable.

GEORGE DANDIN. Que la foudre m'écrase tout à l'heure , si...

M. DE SOTENVILLE. Ne me rompez pas davantage la tête , et songez à demander pardon à votre femme.

GEORGE DANDIN. Moi ! demander pardon ?

M. DE SOTENVILLE. Oui , pardon , et sur-le-champ.

GEORGE DANDIN. Quoi ! je...

M. DE SOTENVILLE Corbleu ! si vous me répliquez , je vous apprendrai ce que c'est que de vous joner à nous.
GEORGE DANDIN Ah ! George Dandin !

SCENE XIV.

MONSIEUR ET MADAME DE SOTENVILLE, ANGÉLIQUE ,
GEORGE DANDIN, CLAUDINE, OLIV

M. DE SOTENVILLE Allons, venez, ma fille, que votre mari vous demande pardon

ANGÉLIQUE Moi ! lui pardonner tout ce qu'il m'a dit ? Non, non, mon père, il m'est impossible de m'y résoudre, et je vous prie de me sauver d'un mari avec lequel je ne saurois plus vivre

CLAUDINE Le moyen d'y résister

M. DE SOTENVILLE Ma fille, de semblables séparations ne se font point sans grand scandale, et vous devez vous montrer plus sage que lui, et patienter encore cette fois

ANGÉLIQUE Comment patienter après de telles indignités ? Non, mon père, c'est une chose où je ne puis consentir

M. DE SOTENVILLE Il le faut, ma fille, et c'est moi qui vous le commande

ANGÉLIQUE Ce mot me ferme la bouche, et vous avez sur moi une puissance absolue

CLAUDINE Quelle douceur !

ANGÉLIQUE Il est fâcheux d'être contrainte d'oublier de telles injures, mais, quelque violence que je me fasse, c'est à moi de vous obéir

CLAUDINE Pauvre mouton

M. DE SOTENVILLE à Angélique Approchez

ANGÉLIQUE Tout ce que vous me faites faire ne servira de rien et vous verrez que ces idées de main à recommencer

M. DE SOTENVILLE Nous y donnerons ordre (A George Dandin) Allons, mettez vous à genoux

GEORGE DANDIN A genoux !

M. DE SOTENVILLE Oui, à genoux, et sans tarder

GEORGE DANDIN à genoux une bandelle à la main (A part) O ciel !
(A monsieur de Sotenville) Que faut il dire ?

M. DE SOTENVILLE Madame, je vous prie de me pardonner

GEORGE DANDIN Madame, je vous prie de me pardonner

M. DE SOTENVILLE L'extravagance que j'ai faite

GEORGE DANDIN L'extravagance que j'ai faite (A part) de vous épouser

M. DE SOTENVILLE Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir.

GEORGE DANDIN. Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir.

M. DE SOTENVILLE à George Dandin Prenez-y garde, et sachez que c'est ici la dernière de vos impertinences que nous souffrirons

M^{me} DE SOTENVILLE. Jour de Dieu ! si vous y retournez, on vous apprendra le respect que vous devez à votre femme et à ceux de qui elle sort

M DE SOTENVILLE Voilà le jour qui va paroître Adieu (A George Dandin) Rentrez chez vous , et songez bien à être sage (A madame de Sotenville) Et nous, m'amour, allons nous mettre au lit

SCÈNE XV.

GEORGE DANDIN seul

Ah ! je le quitte maintenant, et je n'y vois plus de remède Lorsqu'on a, comme moi, épousé une méchante femme, le meilleur parti qu'on puisse prendre c'est de s'aller jeter dans l'eau la tête la première.

FIN DE GEORGE DANDIN.

INTERMÈDES

DE

GEORGE DANDIN

PERSONNAGES DES INTERMÈDES

GEORGE DANDIN	CHOEUR DE BERGERS chantants
BERGERS dansants, déguisez en valets de fête	CHOEUR DE BERGERS dansants
BERGERS jouant de la flûte	UN SUIVANT chantant
CLIMÈNE, bergère chantante	UN SUIVANT DE BACCHUS chantant
CHLORIS, bergère chantante	CHOEUR DE SUIVANTS DE BACCHUS chantants
TIRCISS, berger chantant, amant de Climène	CHOEUR DE SUIVANTS DE L'AMOUR chantants
PHILÈVE, berger chantant, amant de Chloris	UN BERGER chantant
UNE BERGÈRE	SUIVANTS DE BACCHUS ET BACCHANTES dansants
BATELIERS dansants	SUIVANTS DE L'AMOUR dansants
UN PAYSAN, ami de George Dandin	

PREMIER INTERMEDE.

SCÈNE PREMIERE.

GEORGE DANDIN, BERGERS déguisez en valets de fête, BERGERS jouant de la flûte

PREMIÈRE ENTREÉE.

Quatre bergers, déguisez en valets de fête, accompagnés de quatre bergers jouant de la flûte, entrent en dansant, et obligent George Dandin de danser avec eux)

(George Dandin, mal satisfait de son mariage, et n'ayant l'esprit rempli que de fâcheuses pensées, quitte bientôt les bergers, avec lesquels il n'a demeuré que par contrainte)

SCÈNE II.

CLIMÈNE, CHLORIS.

CLIMÈNE.

L'autre jour d'Anette
J'entendis la voix,
Qui sur sa musette
Chantoit dans nos bois :
Amour, que sous ton empire
On souffre de maux cuisants !

CHLORIS.

Je puis bien le dire,
Puisque je le sens.
La jeune Lisette,
Au même moment,
Sur le ton d'Anette
Reprit tendrement :
Amour, si sous ton empire
Je souffre des maux cuisants,
C'est de n'oser dire
Tout ce que je sens.

SCÈNE III.

TIRCIS, PHILÈNE, CLIMÈNE, CHLORIS

CHLORIS.

Laisse-nous en repos, Philène.

CLIMÈNE.

Tircis, ne viens point m'arrêter.

TIRCIS ET PHILÈNE ensemble

Ah ! belle inhumaine,
Daigne un moment m'écouter.

CLIMÈNE ET CHLORIS ensemble

Mais que me veux-tu conter ?

TIRCIS ET PHILÈNE ensemble

Que d'une flamme immortelle
Mon cœur brûle sous tes lois.

CLIMÈNE ET CHLORIS ensemble

Ce n'est pas une nouvelle,
Tu me l'as dit mille fois

PHILÈNE à Chloris

Quoi ! veux-tu, toute ma vie,
Que j'aime et n'obtienne rien ?

CHLORIS.

Non, ce n'est pas mon envie ;
N'aime plus, je le veux bien.

TIRCIS à Climène.

Le ciel me force à l'hommage
Dont tous ces bois sont témoins.

CLIMÈNE. C'est au ciel, puisqu'il t'engage,
A te payer de tes soins.

PHILÈNE à Chloris C'est par ton mérite extrême
Que tu captives mes vœux.

CHLORIS. Si je mérite qu'on m'aime,
Je ne dois rien à tes feux

TIRCIS ET PHILÈNE ensemble
L'éclat de tes yeux me tue.

CLIMÈNE ET CHLORIS ensemble.
Detourne de moi tes pas.

TIRCIS ET PHILÈNE ensemble
Je me plais dans cet air

CLIMÈNE ET CHLORIS ensemble
Berger, ne t'en plains donc pas

PHILÈNE Ah ! belle Climène

TIRCIS. Ah ! belle Chloris !

PHILÈNE à Climène Rends-la pour moi plus humaine.

TIRCIS à Chloris Dompne pour moi ses mépris.

CLIMÈNE à Chloris
Sois sensible à l'amour que te porte Philène.

CHLORIS à Climène
Sois sensible à l'amour dont Tircis est épris.

CLIMÈNE à Chloris.
Si tu veux me donner ton exemple, bergère,
Peut-être je le recevrai

CHLORIS à Climène
Si tu veux te résoudre à marcher la première,
Possible que je te suivrai.

CLIMÈNE ET CHLORIS ensemble
Adieu, berger.

CLIMÈNE à Philène Attends un favorable sort

CHLORIS à Tircis
Attends un doux succès du mal qui te possède.

TIRCIS Je n'attends aucun remède

PHILÈNE Et je n'attends que la mort.

TIRCIS ET PHILÈNE ensemble
Puisqu'il nous faut languir en de tels déplaisirs,
Mettons fin, en mourant, à nos tristes soupirs.

ACTE PREMIER.

DEUXIÈME INTERMÈDE.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGE DANDIN, UNE BERGÈRE

(La bergère vient apprendre à George Dandin le desespoir de Tircis et de Philène qui se sont précipités dans les eaux George Dandin , agité d'autres inquietudes la quitte en colère)

SCENE II

CHLORIS.

Ah ! mortelles douleurs !

Qu'ai-je plus à prétendre ?

Coulez , coulez mes pleurs

Je n'en puis trop repandre

Pourquoi faut-il qu'un tyrannique honneur

Tienne notre âme en esclave asservie ?

Hélas ! pour contenter sa barbare rigueur

J'ai réduit mon amant à sortir de la vie !

Ah ! mortelles douleurs !

Qu'ai-je plus à prétendre ?

Coulez , coulez mes pleurs

Je n'en puis trop repandre.

Me puis-je pardonner, dans ce funeste sort ,

Les severs froideurs dont je m'étois aimée ?

Quoi donc ! mon cher amant, je t'ai donné la mort !

Est-ce le prix, hélas ! de m'avoir tant aimée ?

Ah ! mortelles douleurs !

Qu'ai-je plus à prétendre ?

Coulez , coulez mes pleurs :

Je n'en puis trop repandre

ACTE DEUXIÈME.

TROISIÈME INTERMEDE.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGE DANDIN, UN BERGER, BATILLIERS.

(Le berger qui avait annoncé à George Dandin le malheur de Tircis et Philène, lui vient dire que ces bergers ne sont point morts, et lui montre les batilliers qui les ont sauvés. George Dandin n'a couru pas plus tranquillement le second récit de la bergère qu'il n'avait fait le premier, et se retire.)

SCÈNE II

L'AIR DE BALLET.

(Les batilliers qui ont sauvé Tircis et Philène, ravis de la récompense qu'ils ont reçue expriment leur joie en dansant, et font une manière de jeu avec leurs crocs.)

ACTE TROISIÈME.

QUATRIÈME INTERMEDE

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGE DANDIN, UN PAYSAN.

Ce paysan, ami de George Dandin lui conseille de n'yer dans le vin toutes ses inquiétudes, et l'emmène pour joindre sa troupe voyant venir toute la foule des bergers amoureux, qui commencent à célébrer par des chants et des danses le pouvoir de l'Amour.)

SCÈNE II.

(Le théâtre change , et représente de grandes roches entremêlées d'arbres où l'on voit plusieurs bergers qui jouent des instruments)

CHLORIS , CLIMÈNE , TIRCIS , PHILÈNE ,
CHOEUR DE BERGERS CHANTANTS , BERGERS
ET BERGÈRES DANSANTS.

CHLORIS. Ici l'ombre des ormeaux
Donne un teint frais aux herbettes,
Et les bords de ces ruisseaux
Brillent de mille fleurettes
Qui se mirent dans les eaux.
Prenez , bergers , vos musettes,
Ajustez vos chalumeaux,
Et mêlons nos chansonnettes
Aux chants des petits oiseaux.

Le zéphyr entre ces eaux
Fait mille courses secrètes,
Et les rossignols nouveaux
De leurs douces amourettes
Parlent aux tendres rameaux
Prenez , bergers , vos musettes,
Ajustez vos chalumeaux,
Et mêlons nos chansonnettes
Aux chants des petits oiseaux.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

(Bergers et bergères dansants)

CLIMÈNE. Ah ! qu'il est doux , belle Sylvie !
Ah ! qu'il est doux de s'enflammer !
Il faut retrancher de la vie
Ce qu'on en passe sans aimer.

CHLORIS. Ah ! les beaux jours qu'Amour nous donne ,
Lorsque sa flamme unit les cœurs !
Est-il ni gloire ni couronne
Qui vaille ses moindres douceurs ?

TIRCIS. Qu'avec peu de raison on se plaint d'un martyr
Que suivent de si doux plaisirs !

PHILÈNE. Un moment de bonheur dans l'amoureux empire
Repare dix ans de soupirs

TOUS ENSEMBLE. Chantons tous de l'Amour le pouvoir adorable;
 Chantons tous dans ces lieux
 Ses attraits glorieux :
 Il est le plus aimable
 Et le plus grand des dieux.

SCÈNE III

(Un grand rocher couvert d'arbres, sur lequel est assise toute la troupe
 de Bacchus, s'avance sur le bord du théâtre)

**UN SATYRE, UN SUIVANT DE BACCHUS, CHOEUR
 DE SATYRES CHANTANTS, SUIVANTS DE BACCHUS
 ET BACCHANTES DANSANTS, CHLORIS CLIMÈNE, TIRCIS
 PHILÈNE, CHOEUR DE BERGERS CHANTANTS,
 BERGERS ET BERGÈRES DANSANTS**

LE SATYRE Arrêtez, c'est trop entreprendre,
 Un autre dieu dont nous suivons les lois
 S'oppose à cet honneur qu'a l'Amour osent rendre
 Vos musettes et vos voix.
 A des titres si beaux Bacchus seul peut prétendre,
 Et nous sommes ici pour défendre ses droits.

CHOEUR DE SATYRES
 Nous suivons de Bacchus le pouvoir adorable;
 Nous suivons en tous lieux
 Ses attraits glorieux :
 Il est le plus aimable
 Et le plus grand des dieux.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

(Suivants de Bacchus et bacchantes dansants)

CHLORIS. C'est le printemps qui rend l'âme
 A nos champs semés de fleurs;
 Mais c'est l'Amour et sa flamme
 Qui font revivre nos cœurs.

UN SUIVANT DE BACCHUS.
 Le soleil chasse les ombres
 Dont le ciel est obscuri,
 Et des âmes les plus sombres
 Bacchus chasse le souci.

CHOEUR DES SUIVANTS DE BACCHUS.
 Bacchus est révéré sur la terre et sur l'onde.

CHOEUR DES SUIVANTS DE L'AMOUR
 Et l'Amour est un dieu qu'on adore en tous lieux.

CHOEUR DES SUIVANTS DE BACCHUS.
 Bacchus à son pouvoir a soumis tout le monde.

CHOEUR DES SUIVANTS DE L'AMOUR.

Et l'Amour a dompté les hommes et les dieux.

CHOEUR DES SUIVANTS DE BACCHUS.

Rien peut-il égaler sa douceur sans seconde?

CHOEUR DES SUIVANTS DE L'AMOUR.

Rien peut-il égaler ses charmes précieux?

CHOEUR DES SUIVANTS DE BACCHUS.

Fi de l'Amour et de ses feux !

CHOEUR DES SUIVANTS DE L'AMOUR.

Ah ! quel plaisir d'aimer !

CHOEUR DES SUIVANTS DE BACCHUS.

Ah ! quel plaisir de boire !

CHOEUR DES SUIVANTS DE L'AMOUR.

A qui vit sans amour la vie est sans appas.

CHOEUR DES SUIVANTS DE BACCHUS.

C'est mourir que de vivre et de ne boire pas.

CHOEUR DES SUIVANTS DE L'AMOUR.

Aimables fers !

CHOEUR DES SUIVANTS DE BACCHUS. Douce victoire !

CHOEUR DES SUIVANTS DE L'AMOUR.

Ah ! quel plaisir d'aimer !

CHOEUR DES SUIVANTS DE BACCHUS.

Ah ! quel plaisir de boire !

TOUS ENSEMBLE. Non, non, c'est un abus :

Le plus grand dieu de tous,

CHOEUR DES SUIVANTS DE L'AMOUR.

C'est l'Amour.

CHOEUR DES SUIVANTS DE BACCHUS.

C'est Bacchus

SCÈNE IV.

UN BERGER, ET LES MÊMES ACTEURS.

LE BERGER. C'est trop, c'est trop, bergers He ! pourquoi ces débats ?
Souffrons qu'en un parti la raison nous assemble.
L'Amour a des douceurs, Bacchus a des appas ;
Ce sont deux deites qui sont fort bien ensemble.

Ne les séparons pas

LES DEUX CHOEURS. Mêlons donc leurs douceurs aimables,

Mêlons nos voix dans ces lieux agréables,

Et faisons répéter aux échos d'alentour

Qu'il n'est rien de plus doux que Bacchus et l'Amour.

TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET

(Les bergers et bergères se mêlent avec les suivants de Bacchus et les bacchantes. Les suivants de Bacchus frappent avec leurs thyrses les os-pères de tambours de basque que portent les bacchantes pour représenter ces cribles qu'elles portaient anciennement aux fêtes de Bacchus ; les uns et les autres font différentes postures, pendant que les bergers et les bergères dansent plus sérieusement.)

FIN DES INTERMÈDES DE GEORGE DANDIN.

L'AVARE

COMÉDIE EN CINQ ACTES

1668

PERSONNAGES

HARPAGON, père de Cléante et d'Élise, et amoureux de Mariane	FROUINE, femme d'intrigue.
CLÉANTE, fils d'Harpagon, amant de Mariane	MAÎTRE SIMON courtier
ÉLISE, fille d'Harpagon, amante de Valère	MAÎTRE JACQUES cuisinier et cocher d'Harpagon
VALÈRE, fils d'Anselme et amant d'Élise	LAFLEUR, valet de Cléante
MARIANE, amante de Cléante et aimée d'Harpagon.	DAME CLAUDE, servante d'Harpagon
ANSELME, père de Valère et de Mariane	BRINDAVOINE, } laquais d'Harpagon.
	LAMERLUCCHI, }
	UN COMMISSAIRE et son Clerc.

La scène est à Paris, dans la maison d'Harpagon

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALÈRE, ELISE.

VALÈRE

He quoi' charmante Élise, vous devenez mélancolique après les obligeantes assurances que vous avez eu la bonte de me donner de votre foi ! Je vous vois soupirer, hélas ! au milieu de ma joie Est-ce du regret, dites-moi, de m'avoir fait heureux ? et vous repentez-vous de cet engagement où mes feux ont pu vous contraindre ?

ÉLISE.

Non, Valère, je ne puis pas me repentir de tout ce que je fais pour vous. Je m'y sens entraîner par une trop douce puissance, et je n'ai pas même la force de souhaiter que les choses ne fussent pas. Mais, à

vous dire le vrai, le succès me donne de l'inquiétude; et je crains fort de vous aimer un peu plus que je ne devois.

VALÈRE. Hé! que pouvez-vous craindre, Élise, dans les bontés que vous avez pour moi?

ÉLISE. Hélas! cent choses à la fois : l'emportement d'un père, les reproches d'une famille, les censures du monde; mais plus que tout, Valère, le changement de votre cœur, et cette froideur criminelle dont ceux de votre sexe payent le plus souvent les témoignages trop ardents d'un innocent amour.

VALÈRE. Ah! ne me faites pas ce tort, de juger de moi par les autres! Soupçonnez-moi de tout, Élise, plutôt que de manquer à ce que je vous dois. Je vous aime trop pour cela; et mon amour pour vous durera autant que ma vie.

ÉLISE. Ah! Valère, chacun tient les mêmes discours. Tous les hommes sont semblables par les paroles; et ce n'est que les actions qui les decouvrent différents.

VALÈRE. Puisque les seules actions font connoître ce que nous sommes, attendez donc, au moins, à juger de mon cœur par elles, et ne me cherchez point des crimes dans les injustes craintes d'une fâcheuse prévoyance. Ne m'assassinez point, je vous prie, par les sensibles coups d'un soupçon outrageux, et donnez-moi le temps de vous convaincre, par mille et mille preuves, de l'honnêteté de mes lieux.

ÉLISE. Hélas! qu'avec facilité on se laisse persuader par les personnes que l'on aime! Oui, Valère, je tiens votre cœur incapable de m'abuser. Je crois que vous m'aimez d'un véritable amour, et que vous me serez fidèle, je n'en veux point douter, et je retranche mon chagrin aux appréhensions du blâme qu'on pourra me donner.

VALÈRE. Mais pourquoi cette inquiétude?

ÉLISE. Je n'aurois rien à craindre si tout le monde vous voyoit des yeux dont je vous vois; et je trouve en votre personne de quoi avoir raison aux choses que je fais pour vous. Mon cœur, pour sa défense, a tout votre mérite, appuyé du secours d'une reconnoissance où le ciel m'engage envers vous. Je me représente à toute heure ce péril étonnant qui commença de nous offrir aux regards l'un de l'autre; cette générosité surprenante qui vous fit risquer votre vie pour dérober la mienne à la fureur des ondes; ces soins pleins de tendresse que vous me fîtes éclater après m'avoir tirée de l'eau; et les hommages assidus de cet ardent amour que ni le temps ni les difficultés n'ont rebuté,

et qui, vous faisant négliger et parents et patrie, arrête vos pas en ces lieux, y tient en ma faveur votre fortune déguisée, et vous a réduit, pour me voir, à vous revêtir de l'emploi de domestique de mon père. Tout cela fait chez moi, sans doute, un merveilleux effet; et c'en est assez, à mes yeux, pour me justifier l'engagement où j'ai pu consentir. mais ce n'est pas assez, peut-être, pour le justifier aux autres, et je ne suis pas sûr qu'on entre dans mes sentiments.

VALÈRE.

Où tout ce que vous avez dit, ce n'est que par mon seul amour que je pretends, auprès de vous, mériter quelque chose, et, quant aux scrupules que vous avez, votre père lui-même ne prend que trop de soin de vous justifier à tout le monde; et l'excès de son avarice et la manière austère dont il vit avec ses enfants pourroient autoriser des choses plus étranges. Pardonnez-moi, charmante Élise, si j'en parle ainsi devant vous. Vous savez que, sur ce chapitre, on n'en peut pas dire de bien; mais enfin si je puis, comme je l'espère, retrouver mes parents, nous n'aurons pas beaucoup de peine à nous le rendre favorable. J'en attends des nouvelles avec impatience, et j'en irai chercher moi-même, si elles tardent à venir.

ÉLISE.

Ah! Valère, ne bougez d'ici, je vous prie, et songez seulement à vous bien mettre dans l'esprit de moi père.

VALÈRE.

Vous voyez comme je m'y prends, et les adroites complaisances qu'il m'a fallu mettre en usage pour m'introduire à son service, sous quel masque de sympathie et de rapports de sentiments je me déguise pour lui plaire, et quel personnage je joue tous les jours avec lui, afin d'acquiescer sa tendresse. J'y fais des progrès admirables, et j'éprouve que, pour gagner les hommes, il n'est point de meilleure voie que de se parer à leurs yeux de leurs inclinations, que de donner dans leurs maximes, encenser leurs défauts, et applaudir à ce qu'ils font. On n'a que faire d'avoir peur de trop charger la complaisance, et la manière dont on les joue a beau être visible, les plus fins toujours sont de grandes dupes du côté de la flatterie; et il n'y a rien de si impertinent et de si ridicule qu'on ne fasse avaler, lorsqu'on l'assaisonne en louanges. La sincérité souffre un peu au métier que je fais; mais quand on a besoin des hommes, il faut bien s'ajuster à eux, et, puisqu'on ne sauroit les gagner que par là, ce n'est pas la

faute de ceux qui flattent, mais de ceux qui veulent être flattés.

ÉLISE. Mais que ne tâchez-vous aussi à gagner l'appui de mon frère, en cas que la servante s'avisât de révéler notre secret?

VALÈRE. On ne peut pas ménager l'un et l'autre ; et l'esprit du père et celui du fils sont des choses si opposées qu'il est difficile d'accommoder ces deux confidences ensemble. Mais vous, de votre part, agissez auprès de votre frère, et servez-vous de l'amitié qui est entre vous deux, pour le jeter dans nos intérêts. Il vient. Je me retire. Prenez ce temps pour lui parler, et ne lui découvrez de notre affaire que ce que vous jugerez à propos.

ÉLISE. Je ne sais si j'aurai la force de lui faire cette confidence.

SCÈNE II.

CLÉANTE, ÉLISE.

CLÉANTE. Je suis bien aise de vous trouver seule, ma sœur ; et je brûlois de vous parler pour m'ouvrir à vous d'un secret.

ÉLISE. Me voilà prête à vous ouïr, mon frère. Qu'avez-vous à me dire?

CLÉANTE. Bien des choses, ma sœur, enveloppées dans un mot. J'aime.

ÉLISE. Vous aimez?

CLÉANTE. Oui, j'aime. Mais avant que d'aller plus loin, je sais que je dépends d'un père, et que le nom de fils me soumet à ses volontés ; que nous ne devons point engager notre foi sans le consentement de ceux dont nous tenons le jour ; que le ciel les a faits les maîtres de nos vœux, et qu'il nous est enjoint de n'en disposer que par leur conduite ; que, n'étant prévenus d'aucune folle ardeur, ils sont en état de se tromper bien moins que nous, et de voir beaucoup mieux ce qui nous est propre ; qu'il en faut plutôt croire les lumières de leur prudence que l'aveuglement de notre passion ; et que l'emportement de la jeunesse nous entraîne le plus souvent dans des précipices fâcheux. Je vous dis tout cela, ma sœur, afin que vous ne vous donniez pas la peine de me le dire ; car, enfin, mon amour ne veut rien écouter, et je vous prie de ne point me faire de remontrances.

ÉLISE. Vous êtes-vous engagé, mon frère, avec celle que vous aimez?

CLÉANTE. Non; mais j'y suis résolu, et je vous conjure, encore une fois, de ne me point apporter de raisons pour m'en dissuader.

ÉLISE. Suis-je, mon frère, une si étrange personne?

CLÉANTE. Non, ma sœur; mais vous n'aimez pas. Vous ignorez la douce violence qu'un tendre amour fait sur nos cœurs, et j'appréhende votre sagesse.

ÉLISE. Hélas! mon frère, ne parlons point de ma sagesse; il n'est personne qui n'en manque, du moins une fois en sa vie; et si je vous ouvre mon cœur, peut-être serai-je à vos yeux bien moins sage que vous.

CLÉANTE. Ah! plutôt au ciel que votre âme, comme la mienne..

ÉLISE. Finissons auparavant votre affaire, et me dites qui est celle que vous aimez.

CLÉANTE. Une jeune personne qui loge depuis peu en ces quartiers, et qui semble être faite pour donner de l'amour à tous ceux qui la voient. La nature, ma sœur, n'a rien formé de plus aimable, et je me sentis transporté dès le moment que je la vis. Elle se nomme Mariane, et vit sous la conduite d'une bonne femme de mère qui est presque toujours malade, et pour qui cette aimable fille a des sentiments d'amitié qui ne sont pas imaginables. Elle la sert, la plaint et la console avec une tendresse qui vous toucheroit l'âme. Elle se prend d'un air le plus charmant du monde aux choses qu'elle fait; et l'on voit briller mille grâces en toutes ses actions, une douceur pleine d'attraits, une bonté tout engageante, une honnêteté adorable, une... Ah! ma sœur, je voudrais que vous l'eussiez vue!

ÉLISE. J'en vois beaucoup, mon frère, dans les choses que vous me dites; et, pour comprendre ce qu'elle est, il me suffit que vous l'aimiez.

CLÉANTE. J'ai découvert sous main qu'elles ne sont pas fort accommodées, et que leur discrète conduite a de la peine à étendre à tous leurs besoins le bien qu'elles peuvent avoir. Figurez-vous, ma sœur, quelle joie ce peut être que de relever la fortune d'une personne que l'on aime; que de donner adroitement quelques petits secours aux modestes nécessités d'une vertueuse famille; et concevez quel déplaisir ce m'est de voir que, par l'avarice d'un père, je sois dans l'impuissance de goûter cette joie, et de faire éclater à cette belle aucun témoignage de mon amour.

ÉLISE. Oui, je conçois assez, mon frère, quel doit être votre chagrin.

CLÉANTE. Ah! ma sœur, il est plus grand qu'on ne peut

croire. Car enfin peut-on rien voir de plus cruel que cette rigoureuse épargne qu'on exerce sur nous, que cette sécheresse étrange où l'on nous fait languir? Hé! que nous servira d'avoir du bien s'il ne nous vient que dans le temps que nous ne serons plus dans le bel âge d'en jouir, et si, pour m'entretenir même, il faut que maintenant je m'engage de tous côtés; si je suis réduit avec vous à chercher tous les jours le secours des marchands, pour avoir moyen de porter des habits raisonnables? Enfin, j'ai voulu vous parler pour m'aider à sonder mon père sur les sentiments où je suis, et, si je l'y trouve contraire, j'ai résolu d'aller en d'autres lieux, avec cette aimable personne, jouir de la fortune que le ciel voudra nous offrir. Je fais chercher partout, pour ce dessein, de l'argent à emprunter; et, si vos affaires, ma sœur, sont semblables aux miennes, et qu'il faille que notre père s'oppose à nos desirs, nous le quitterons là tous deux, et nous affranchirons de cette tyrannie où nous tient depuis si longtemps son avarice insupportable.

ÉLISE.

Il est bien vrai que tous les jours il nous donne de plus en plus sujet de regretter la mort de notre mère, et que.

CLÉANTE.

J'entends sa voix; éloignons-nous un peu pour achever notre confidence, et nous joindrons après nos forces pour venir attaquer la dureté de son humeur.

SCÈNE III.

HARPAGON, LA FLÈCHE.

HARPAGON. Hors d'ici tout à l'heure, et qu'on ne réplique pas. Allons, que l'on detale de chez moi, maître juré filou, vrai gibier de potence!

LA FLÈCHE à part. Je n'ai rien vu de si méchant que ce maudit vieillard; et je pense, sauf correction, qu'il a le diable au corps.

HARPAGON. Tu murmures entre tes dents?

LA FLÈCHE. Pourquoi me chassez-vous?

HARPAGON. C'est bien à toi, pendard, à me demander des raisons! Sors vite, que je ne t'assomme.

LA FLÈCHE. Qu'est-ce que je vous ai fait?

HARPAGON. Tu m'as fait que je veux que tu sortes.

LA FLÈCHE. Mon maître, votre fils m'a donné ordre de l'attendre.

HARPAGON. Va-t'en l'attendre dans la rue, et ne sois point dans ma maison, planté tout droit comme un piquet, à observer ce qui se passe, et faire ton profit de tout. Je ne veux point avoir sans cesse devant moi un es-

pion de mes affaires, un traître dont les yeux maudits assiègent toutes mes actions, dévorent tout ce que je possède, et furettent de tous côtés pour voir s'il n'y a rien à voler.

LA FLÈCHE. Comment diantre voulez-vous qu'on fasse pour vous voler? Êtes-vous un homme volable, quand vous renfermez toutes choses, et faites sentinelle jour et nuit?

HARPAGON. Je veux renfermer ce que bon me semble, et faire sentinelle comme il me plait. Ne voilà pas de mes mouchards, qui prennent garde à ce qu'on fait? (Bas, à part.) Je tremble qu'il n'ait soupçonné quelque chose de mon argent. (Haut.) Ne serois-tu point homme à faire courir le bruit que j'ai chez moi de l'argent caché?

LA FLÈCHE. Vous avez de l'argent caché?

HARPAGON. Non, coquin, je ne dis pas cela. (Bas.) J'enrage. (Haut.) Je demande si, malicieusement, tu n'irois point faire courir le bruit que j'en ai.

LA FLÈCHE. He! que nous importe que vous en ayez ou que vous n'en ayez pas, si c'est pour nous la même chose?

HARPAGON levant la main pour donner un soufflet à la Flèche. Tu fais le raisonneur? Je te baillerai de ce raisonnement-ci par les oreilles. Sors d'ici, encore une fois.

LA FLÈCHE. Eh bien! je sors.

HARPAGON. Attends : ne m'emportes-tu rien?

LA FLÈCHE. Que vous emporterois-je?

HARPAGON. Tiens, viens ça, que je voie. Montre-moi tes mains?

LA FLÈCHE. Les voilà.

HARPAGON. Les autres?

LA FLÈCHE. Les autres?

HARPAGON. Oui.

LA FLÈCHE. Les voilà.

HARPAGON montrant les hauts-de-chausses de la Flèche. N'as-tu rien mis ici dedans?

LA FLÈCHE. Voyez vous-même.

HARPAGON tâtant le bas des chausses de la Flèche. Ces grands hauts-de-chausses sont propres à devenir les recéleurs des choses qu'on dérobo; et je voudrois qu'on en eût fait pendre quelqu'un.

LA FLÈCHE à part. Ah! qu'un homme comme cela mériteroit bien ce qu'il craint! et que j'aurois de joie à le voler!

HARPAGON. Euh?

LA FLÈCHE. Quoi?

HARPAGON. Qu'est-ce que tu parles de voler?

LA FLÈCHE. Je vous dis que vous fouilliez bien partout, pour voir si je vous ai volé.

HARPAGON.

C'est ce que je veux faire.

(Harpagon fouille dans les poches de la Flèche.)

LA FLÈCHE à part. La peste soit de l'avarice et des avaricieux !

HARPAGON.

Comment ? Que dis-tu ?

LA FLÈCHE.

Ce que je dis ?

HARPAGON.

Oui. Qu'est-ce que tu dis d'avarice et d'avaricieux ?

LA FLÈCHE

Je dis que la peste soit de l'avarice et des avaricieux.

HARPAGON

De qui veux-tu parler ?

LA FLÈCHE

Des avaricieux.

HARPAGON.

Et qui sont-ils, ces avaricieux ?

LA FLÈCHE.

Des vilains et des ladres.

HARPAGON.

Mais qui est-ce que tu entends par là ?

LA FLÈCHE.

De quoi vous mettez-vous en peine ?

HARPAGON.

Je me mets en peine de ce qu'il faut.

LA FLÈCHE.

Est-ce que vous croyez que je veux parler de vous ?

HARPAGON.

Je crois ce que je crois ; mais je veux que tu me dises à qui tu parles quand tu dis cela.

LA FLÈCHE.

Je parle .. Je parle à mon bonnet.

HARPAGON.

Et moi, je pourrais bien parler à ta barrette.

LA FLÈCHE.

M'empêcherez-vous de maudire les avaricieux ?

HARPAGON.

Non : mais je t'empêcherai de jaser et d'être insolent. Tais-toi.

LA FLÈCHE.

Je ne nomme personne.

HARPAGON.

Je te rosserai si tu parles.

LA FLÈCHE.

Qui se sent morveux, qu'il se mouche.

HARPAGON.

Te tairas-tu ?

LA FLÈCHE

Oui, malgré moi.

HARPAGON.

Ah ! ah !

LA FLÈCHE montrant à Harpagon une poche de son justaucorps. Tenez, voilà encore une poche : êtes-vous satisfait ?

HARPAGON.

Allons, rends-le-moi sans te fouiller.

LA FLÈCHE.

Quoi ?

HARPAGON.

Ce que tu m'as pris.

LA FLÈCHE.

Je ne vous ai rien pris du tout.

HARPAGON.

Assurément ?

LA FLÈCHE.

Assurément.

HARPAGON.

Adieu. Va-t'en à tous les diables.

LA FLÈCHE à part. Me voilà fort bien congédié.

HARPAGON.

Je te le mets sur la conscience, au moins.

SCÈNE IV.

HARPAGON seul.

Voilà un pendard de valet qui m'incommode fort ;
et je ne me plais point à voir ce chien de boiteux-là.
Certes, ce n'est pas une petite peine que de garder

chez soi une grande somme d'argent ; et bien heureux qui a tout son fait bien placé, et ne conserve seulement que ce qu'il faut pour sa dépense ! On n'est pas peu embarrassé à inventer, dans toute une maison, une cache fidèle ; car, pour moi, les coffres-forts me sont suspects, et je ne veux jamais m'y fier. Je les tiens justement une franche amorce à voleurs ; et c'est toujours la première chose que l'on va attaquer.

SCÈNE V.

HARPAGON, ÉLISE ET CLÉANTE *parlant ensemble*
et restant dans le fond du théâtre

HARPAGON *se croyant seul*. Cependant, je ne sais si j'aurai bien fait d'avoir enterré, dans mon jardin dix mille écus qu'on me rendit hier. Dix mille écus en or chez soi est une somme assez... (À part, apercevant Élise et Cléante.) O ciel ! je ne serai trahi moi-même ! la chaleur m'aura emportée, et je crois que j'ai parlé haut en raisonnant tout seul. (À Cléante et à Élise.) Qu'est-ce ?

CLÉANTE. Rien, mon père.

HARPAGON. Y a-t-il longtemps que vous êtes là ?

ÉLISE. Nous ne venons que d'arriver.

HARPAGON. Vous avez entendu...

CLÉANTE. Quoi, mon père ?

HARPAGON. La...

ÉLISE. Quoi ?

HARPAGON. Ce que je viens de dire.

CLÉANTE. Non.

HARPAGON. Si fait, si fait.

ÉLISE. Pardonnez-moi.

HARPAGON. Je vois bien que vous en avez ouï quelques mots. C'est que je m'entretenois en moi-même de la peine qu'il y a aujourd'hui à trouver de l'argent, et je disois qu'il est bien heureux qui peut avoir dix mille écus chez soi.

CLÉANTE. Nous feignons à vous aborder, de peur de vous interrompre.

HARPAGON. Je suis bien aise de vous dire cela, afin que vous n'alliez pas prendre les choses de travers, et vous imaginer que je dis que c'est moi qui ai dix mille écus.

CLÉANTE. Nous n'entrons point dans vos affaires.

HARPAGON. Plût à Dieu que je les eusse, dix mille écus !

CLÉANTE. Je ne crois pas.

HARPAGON. Ce seroit une bonne affaire pour moi.

ÉLISE. Ce sont des choses...

HARPAGON. J'en aurois bon besoin.

CLEANTE. Je pense que...

HARPAGON. Cela m'accommoderoit fort.

ÉLISE. Vous êtes...

HARPAGON. Et je ne me plaindrois pas, comme je fais, que le temps est misérable.

CLÉANTE. Mon Dieu ! mon père, vous n'avez pas lieu de vous plaindre, et l'on sait que vous avez assez de bien.

HARPAGON. Comment ! j'ai assez de bien ? Ceux qui le disent en ont menti. Il n'y a rien de plus faux ; et ce sont des coquins qui font courir tous ces bruits-là.

ÉLISE. Ne vous mettez point en colère.

HARPAGON. Cela est étrange, que mes propres enfants me trahissent et deviennent mes ennemis.

CLÉANTE. Est-ce être votre ennemi que de dire que vous avez du bien ?

HARPAGON. Oui, de pareils discours et les dépenses que vous faites seront cause qu'un de ces jours on me viendra chez moi couper la gorge, dans la pensée que je suis tout couvu de pistoles.

CLÉANTE. Quelle grande dépense est-ce que je fais ?

HARPAGON. Quelle ? Est-il rien de plus scandaleux que ce somptueux équipage que vous promenez par la ville ? Je querellois hier votre sœur ; mais c'est encore pis. Voilà qui crie vengeance au ciel ; et, à vous prendre depuis les pieds jusqu'à la tête, il y auroit là de quoi faire une bonne constitution. Je vous l'ai dit vingt fois, mon fils, toutes vos manières me déplaisent fort ; vous donnez furieusement dans le marquis ; et, pour aller ainsi vêtu, il faut bien que vous me derobiez.

CLÉANTE. He ! comment vous dérober ?

HARPAGON. Que sais-je ? Où pouvez-vous donc prendre de quoi entretenir l'état que vous portez ?

CLÉANTE. Moi, mon père ? c'est que je joue ; et, comme je suis fort heureux, je mets sur moi tout l'argent que je gagne.

HARPAGON. C'est fort mal fait. Si vous êtes heureux au jeu, vous en devriez profiter, et mettre à honnête intérêt l'argent que vous gagnez, afin de le trouver un jour. Je voudrois bien savoir, sans parler du reste, à quoi servent tous ces rubans dont vous voilà lardé depuis les pieds jusqu'à la tête, et si une demi-douzaine d'aiguillettes ne suffit pas pour attacher un haut-de-chausse. Il est bien nécessaire d'employer de l'argent à des perruques, lorsque l'on peut porter des cheveux de son cru, qui ne coûtent rien ! Je vais gagner qu'en perruques et rubans, il y a au moins vingt pistoles ; et vingt pistoles rapportent par annee dix-

huit livres six sous huit deniers, à ne les placer qu'au denier douze.

CLÉANTE. Vous avez raison.

HARPAGON. Laissons cela, et parlons d'autre affaire. (Apercevant Cléante et Élise qui se font des signes) Hé! (Bas, à part) Je crois qu'ils se sont signés l'un à l'autre de me voler ma bourse. (Haut) Que veulent dire ces gestes-là!

ÉLISE. Nous marchandons, mon frère et moi, à qui parlera le premier; et nous avons tous deux quelque chose à vous dire.

HARPAGON. Et moi j'ai quelque chose aussi à vous dire à tous deux.

CLÉANTE. C'est de mariage, mon père, que nous désirons vous parler.

HARPAGON. Et c'est de mariage aussi que je veux vous entretenir.

ÉLISE. Ah! mon père.

HARPAGON. Pourquoi ce cri? Est-ce le mot, ma fille, ou la chose qui vous fait peur?

CLÉANTE. Le mariage peut nous faire peur à tous deux, de la façon que vous pouvez l'entendre, et nous craignons que nos sentiments ne soient pas d'accord avec votre choix.

HARPAGON. Un peu de patience, ne vous alarmez point. Je sais ce qu'il faut à tous deux, et vous n'aurez, ni l'un ni l'autre, aucun lieu de vous plaindre de tout ce que je prétends faire; et, pour commencer par un bout, (à Cléante) avez-vous vu, dites-moi, une jeune personne appelée Mariane, qui ne loge pas loin d'ici?

CLÉANTE. Oui, mon père.

HARPAGON. Et vous?

ÉLISE. J'en ai oui parler.

HARPAGON. Comment, mon fils, trouvez-vous cette fille?

CLÉANTE. Une fort charmante personne.

HARPAGON. Sa physionomie?

CLÉANTE. Tout honnête et pleine d'esprit.

HARPAGON. Son air et sa manière?

CLÉANTE. Admirable, sans doute.

HARPAGON. Ne croyez-vous pas qu'une fille comme cela mériterait assez que l'on songeât à elle?

CLÉANTE. Oui, mon père.

HARPAGON. Que ce seroit un parti souhaitable?

CLÉANTE. Très-souhaitable.

HARPAGON. Qu'elle a toute la mine de faire un bon ménage?

CLÉANTE. Sans doute.

HARPAGON. Et qu'un mari auroit satisfaction avec elle?

CLÉANTE. Assurément.

HARPAGON. Il y a une petite difficulté: c'est que j'ai peur qu'il

n'y ait pas avec elle tout le bien qu'on pourroit prétendre.

CLÉANTE. Ah ! mon père, le bien n'est pas considérable lorsqu'il est question d'épouser une honnête personne.

HARPAGON. Pardonnez-moi, pardonnez-moi. Mais ce qu'il y a à dire, c'est que, si l'on n'y trouve pas tout le bien qu'on souhaite, on peut tâcher de regagner cela sur autre chose.

CLÉANTE. Cela s'entend.

HARPAGON. Enfin, je suis bien aise de vous voir dans mes sentiments. Car son maintien honnête et sa douceur m'ont gagné l'âme, et je suis résolu de l'épouser pourvu que j'y trouve quelque bien.

CLÉANTE. Euh ?

HARPAGON. Comment ?

CLÉANTE. Vous êtes résolu, dites-vous...

HARPAGON. D'épouser Mariane.

CLÉANTE. Qui ? vous, vous ?

HARPAGON. Oui, moi, moi, moi. Que veut dire cela ?

CLÉANTE. Il m'a pris tout à coup un éblouissement, et je me retire d'ici.

HARPAGON. Cela ne sera rien. Allez vite boire dans la cuisine un verre d'eau claire.

SCÈNE VI.

HARPAGON, ELISE.

HARPAGON. Voilà de mes damoiseaux flouets, qui n'ont non plus de vigueur que des poules. C'est là, ma fille, ce que j'ai résolu pour moi. Quant à ton frère, je lui destine une certaine veuve dont, ce matin, on m'est venu parler ; et, pour toi, je te donne au seigneur Anselme.

ÉLISE. Au seigneur Anselme ?

HARPAGON. Oui, un homme mûr, prudent et sage, qui n'a pas plus de cinquante ans, et dont on vante les grands biens.

ÉLISE faisant la révérence. Je ne veux point me marier, mon père, s'il vous plaît.

HARPAGON contrefaisant Élise. Et moi, ma petite fille, ma mie, je veux que vous vous mariez, s'il vous plaît.

ÉLISE faisant encore la révérence. Je vous demande pardon, mon père.

HARPAGON contrefaisant Élise. Je vous demande pardon, ma fille.

ÉLISE. Je suis très-humble servante au seigneur Anselme, mais (faisant encore la révérence), avec votre permission, je ne l'épouserai point.

HARPAGON. Je suis votre très-humble valet ; mais (*contrefaisant Élise*), avec votre permission, vous l'épouserez dès ce soir.

ÉLISE. Dès ce soir ?

HARPAGON. Dès ce soir.

ÉLISE *faisant encore la révérence* Cela ne sera pas, mon père.

HARPAGON *contrefaisant encore Élise* Cela sera, ma fille.

ÉLISE. Non.

HARPAGON. Si.

ÉLISE. Non, vous dis-je.

HARPAGON. Si, vous dis-je.

ÉLISE. C'est une chose où vous ne me réduirez point.

HARPAGON. C'est une chose où je te réduirai.

ÉLISE. Je me tuerai plutôt que d'épouser un tel mari.

HARPAGON. Tu ne te tueras point, et tu l'épouseras. Mais voyez quelle audace ! A-t-on jamais vu une fille parler de la sorte à son père ?

ÉLISE. Mais a-t-on jamais vu un père marier sa fille de la sorte ?

HARPAGON. C'est un parti où il n'y a rien à redire ; et je gage que tout le monde approuvera mon choix.

ÉLISE. Et moi, je gage qu'il ne sauroit être approuvé d'aucune personne raisonnable.

HARPAGON *apercevant Valère de loin* Voilà Valère. Veux-tu qu'entre nous deux nous le fassions juge de cette affaire ?

ÉLISE. J'y consens.

HARPAGON. Te rendras-tu à son jugement ?

ÉLISE. Oui, j'en passerai par ce qu'il dira.

HARPAGON. Voilà qui est fait.

SCÈNE VII.

VALÈRE, HARPAGON, ÉLISE.

HARPAGON. Ici, Valère. Nous t'avons élu pour nous dire qui a raison de ma fille ou de moi.

VALÈRE. C'est vous, monsieur, sans contredit.

HARPAGON. Sais-tu bien de quoi nous parlons ?

VALÈRE. Non. Mais vous ne sauriez avoir tort, et vous êtes toute raison.

HARPAGON. Je veux ce soir lui donner pour époux un homme aussi riche que sage ; et la coquine me dit au nez qu'elle se moque de le prendre. Que dis-tu de cela ?

VALÈRE. Ce que j'en dis ?

HARPAGON. Oui.

VALÈRE. Hé ! hé !

HARPAGON. Quoi ?

VALÈRE. Je dis que, dans le fond, je suis de votre senti-

ment, et vous ne pouvez pas que vous n'ayez raison. Mais aussi n'a-t-elle pas tout à fait tort, et...

HARPAGON. Comment? Le seigneur Anselme est un parti considérable; c'est un gentilhomme qui est noble, doux, posé, sage et fort accommodé, et auquel il ne reste aucun enfant de son premier mariage. Sauroit-elle mieux rencontrer?

VALÈRE. Cela est vrai. Mais elle pourroit vous dire que c'est un peu précipiter les choses, et qu'il faudroit au moins quelque temps pour voir si son inclination pourroit s'accommoder avec...

HARPAGON. C'est une occasion qu'il faut prendre vite aux cheveux. Je trouve ici un avantage qu'ailleurs je ne trouverois pas, et il s'engage à la prendre sans dot.

VALÈRE. Sans dot?

HARPAGON. Oui.

VALÈRE. Ah! je ne dis plus rien. Voyez-vous, voilà une raison tout à fait convaincante : il se faut rendre à cela.

HARPAGON. C'est pour moi une épargne considérable.

VALÈRE. Assurément! cela ne reçoit point de contradiction. Il est vrai que votre fille vous peut représenter que le mariage est une plus grande affaire qu'on ne peut croire; qu'il y va d'être heureux ou malheureux toute sa vie; et qu'un engagement qui doit durer jusqu'à la mort, ne se doit jamais faire qu'avec de grandes précautions.

HARPAGON. Sans dot.

VALÈRE. Vous avez raison; voilà qui décide tout; cela s'entend. Il y a des gens qui pourroient vous dire qu'en de telles occasions, l'inclination d'une fille est une chose, sans doute, où l'on doit avoir de l'égard; et que cette grande inégalité d'âge, d'humeur et de sentiments, rend un mariage sujet à des accidents très-fâcheux.

HARPAGON. Sans dot.

VALÈRE. Ah! il n'y a pas de réplique à cela; on le sait bien. Qui diantre peut aller là-contre? Ce n'est pas qu'il n'y ait quantité de pères qui aimeroient mieux ménager la satisfaction de leurs filles, que l'argent qu'ils pourroient donner; qui ne les voudroient point sacrifier à l'intérêt, et chercheroient, plus que toute autre chose, à mettre dans un mariage cette douce conformité qui, sans cesse, y maintient l'honneur, la tranquillité et la joie, et que....

HARPAGON. Sans dot.

VALÈRE. Il est vrai; cela ferme la bouche à tout. Sans dot! Le moyen de résister à une raison comme celle-là?

HARPAGON à part, regardant du côté du jardin. Ouais ! il me semble que j'entends un chien qui aboie. N'est-ce point qu'on en voudroit à mon argent ? (A Valère.) Ne bougez ; je reviens tout à l'heure.

SCÈNE VIII.

ÉLISE, VALÈRE.

ÉLISE. Vous moquez-vous, Valère, de lui parler comme vous faites ?

VALÈRE. C'est pour ne point l'aigrir, et pour en venir mieux à bout. Heurter de front ses sentiments, est le moyen de tout gâter ; et il y a de certains esprits qu'il ne faut prendre qu'en biaisant, des tempéraments ennemis de toute résistance des naturels retifs, que la vérité fait cabrer, qui toujours se roidissent contre le droit chemin de la raison, et qu'on ne mène qu'en tournant où l'on veut les conduire. Faites semblant de consentir à ce qu'il veut, vous en viendrez mieux à vos fins ; et...

ÉLISE. Mais ce mariage, Valère ?

VALÈRE. On cherchera des biais pour le rompre.

ÉLISE. Mais quelle invention trouver, s'il se doit conclure ce soir ?

VALÈRE. Il faut demander un délai, et feindre quelque maladie.

ÉLISE. Mais on découvrira la feinte, si l'on appelle des médecins.

VALÈRE. Vous moquez-vous ? Y connoissent-ils quelque chose ? Allez, allez, vous pourrez avoir avec eux quel mal il vous plaira ; ils vous trouveront des raisons pour vous dire d'où cela vient.

SCÈNE IX.

HARPAGON, ÉLISE, VALÈRE.

HARPAGON à part, dans le fond du théâtre. Ce n'est rien, Dieu merci.

VALÈRE sans voir Harpagon. Enfin, notre dernier recours, c'est que la fuite nous peut mettre à couvert de tout ; et si votre amour, belle Elise, est capable d'une fermeté... (Apercevant Harpagon.) Oui, il faut qu'une fille obéisse à son père. Il ne faut point qu'elle regarde comme un mari est fait ; et, lorsque la grande raison de *sans dot* s'y rencontre, elle doit être prête à prendre tout ce qu'on lui donne.

HARPAGON. Bon ; voilà bien parlé, cela !

VALÈRE. Monsieur, je vous demande pardon si je m'emporte un peu, et prends la hardiesse de lui parler comme je fais.

HARPAGON. Comment! j'en suis ravi, et je veux que tu prènnas sur elle un pouvoir absolu. (À ÉLISE) Oui, tu as beau fuir, je lui donne l'autorité que le ciel me donne sur toi, et j'entends que tu fasses tout ce qu'il te dira.

VALÈRE À ÉLISE. Après cela, résistez à mes remontrances.

SCÈNE X.

HARPAGON, VALÈRE.

VALÈRE. Monsieur, je vais la suivre, pour lui continuer les leçons que je lui faisais.

HARPAGON. Oui; tu m'obligeras. Certes..

VALÈRE. Il est bon de lui tenir un peu la bride haute.

HARPAGON. Cela est vrai. Il faut..

VALÈRE. Ne vous mettez pas en peine. Je crois que j'en viendrai à bout.

HARPAGON. Fais, fais. Je m'en vais faire un petit tour en ville, et je reviens tout à l'heure.

VALÈRE adressant la parole à ÉLISE en son allant du côté par où elle est sortie. Oui, l'argent est plus précieux que toutes les choses du monde, et vous devez rendre grâces au ciel de l'honnête homme de père qu'il vous a donné. Il sait ce que c'est que de vivre. Lorsqu'on s'offre de prendre une fille sans dot, on ne doit point regarder plus avant. Tout est renfermé là dedans; et *sans dot* tient lieu de beauté, de jeunesse, de naissance, d'honneur, de sagesse et de probité.

HARPAGON. Ah! le brave garçon! Voilà parlé comme un oracle. Heureux qui peut avoir un domestique de la sorte!

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉANTE, LA FLÈCHE.

CLÉANTE. Ah! traître que tu es, où t'es-tu donc allé fourrer! Ne t'avois-je pas donné ordre...

LA FLÈCHE. Oui, monsieur, et je m'étois rendu ici pour vous attendre de pied ferme; mais monsieur votre père, le plus malgracieux des hommes, m'a chassé dehors malgré moi, et j'ai couru le risque d'être battu.

CLÉANTE. Comment va notre affaire? Les choses pressent plus que jamais ; et depuis que je l'ai vu , j'ai découvert que mon père est mon rival.

LA FLÈCHE. Votre père amoureux?

CLÉANTE. Oui ; et j'ai eu toutes les peines du monde à lui cacher le trouble où cette nouvelle m'a mis.

LA FLÈCHE. Lui ! se mêler d'aimer ! De quoi diable s'avise-t-il ? Se moque-t-il du monde ? Et l'amour a-t-il été fait pour des gens bâtis comme lui ?

CLÉANTE. Il a fallu , pour mes péchés , que cette passion lui soit venue en tête.

LA FLÈCHE. Mais par quelle raison lui faire un mystère de votre amour ?

CLÉANTE. Pour lui donner moins de soupçon , et me conserver , au besoin , des ouvertures plus aisées pour détourner ce mariage. Quelle réponse s'a-t-on faite ?

LA FLÈCHE. Ma foi ! monsieur , ceux qui empruntent sont bien malheureux , et il faut essuyer d'étranges choses lorsqu'on est réduit à passer , comme vous , par les mains des fesse-mathieux.

CLÉANTE. L'affaire ne se fera point ?

LA FLÈCHE. Pardonnez-moi. Notre maître Simon , le courtier qu'on nous a donné , homme agissant et plein de zèle , dit qu'il a fait rage pour vous , et il assure que votre seule physionomie lui a gagné le cœur.

CLÉANTE. J'aurai les quinze mille francs que je demande ?

LA FLÈCHE. Oui , mais à quelques petites conditions qu'il faudra que vous acceptiez , si vous avez dessein que les choses se fassent.

CLÉANTE. T'a-t-il fait parler à celui qui doit prêter l'argent ?

LA FLÈCHE. Ah ! vraiment , cela ne va pas de la sorte. Il apporte encore plus de soin à se cacher que vous , et ce sont des mystères bien plus grands que vous ne pensez. On ne veut point du tout dire son nom ; et l'on doit aujourd'hui l'aboucher avec vous dans une maison empruntée , pour être instruit par votre bouche de votre bien et de votre famille , et je ne doute point que le seul nom de votre père ne rende les choses faciles.

CLÉANTE. Et principalement notre mère étant morte , dont on ne peut m'ôter le bien.

LA FLÈCHE. Voici quelques articles qu'il a dictés lui-même à notre entremetteur , pour vous être montrés avant que de rien faire :

Supposé que le prêteur voie toutes ses sûretés , et que l'emprunteur soit majeur , et d'une famille où le bien soit ample , solide , assuré , clair et net de

tout embarras, on fera une bonne et exacte obligation par-devant notaire, le plus honnête homme qu'il se pourra, et qui pour cet effet sera choisi par le prêteur, auquel il importe le plus que l'acte soit dûment dressé.

CLÉANTE. Il n'y a rien à dire à cela.

LA FLÈCHE. *Le prêteur, pour ne charger sa conscience d'aucun scrupule, prétend ne donner son argent qu'au denier dix-huit.*

CLÉANTE. Au denier dix-huit? Parbleu! voilà qui est honnête. Il n'y a pas lieu de se plaindre.

LA FLÈCHE. Cela est vrai.

Mais comme ledit prêteur n'a pas chez lui la somme dont il est question, et que, pour faire plaisir à l'emprunteur, il est contraint lui-même de l'emprunter d'un autre sur le pied du denier cinq, il courriendra que ledit premier emprunteur paye cet intérêt, sans prejudice du reste, attendu que ce n'est que pour l'obliger que ledit prêteur s'engage à cet emprunt.

CLÉANTE. Comment diable! quel juif! quel ~~trahis~~ ^{trahis} est-ce là? C'est plus qu'au denier quatre.

LA FLÈCHE. Il est vrai; c'est ce que j'ai dit. Vous avez à voir là-dessus.

CLÉANTE. Que veux-tu que je voie? J'ai besoin d'argent, et il faut bien que je consente à tout.

LA FLÈCHE. C'est la réponse que j'ai faite.

CLÉANTE. Il y a encore quelque chose?

LA FLÈCHE. Ce n'est plus qu'un petit article.

Des quinze mille francs qu'on demande, le prêteur ne pourra compter en argent que douze mille livres; et, pour les mille écus restants, il faudra que l'emprunteur prenne les hardes, nippes, bijoux dont s'ensuit le mémoire, et que ledit prêteur a mis, de bonne foi, au plus modique prix qu'il lui a été possible.

CLÉANTE. Que veut dire cela?

LA FLÈCHE. Écoutez le mémoire.

Premièrement, un lit de quatre pieds à bandes de point de Hongrie, appliquées fort proprement sur un drap de couleur d'olive, avec six chaises et la courle-pointe de même; le tout bien conditionné, et double d'un petit taffetas changeant rouge et bleu.

Plus un parillon à queue, d'une bonne serge d'Aumale rose sèche, avec le mollet et les franges de soie.

CLÉANTE. Que veut-il que je fasse de cela?

LA FLÈCHE. Attendez.

Plus, une tenture de tapisserie des amours de Gombaud et de Macée.

Plus, une grande table de bois de noyer, à douze colonnes ou piliers tournés, qui se tire par les deux bouts, et garnie, par le dessous, de six ecabelles.

CLÉANTE. Qu'ai-je à faire, morbleu! ..

LA FLÈCHE. Donnez-vous patience.

Plus, trois gros mousquets tout garnis de nacre de perle, avec les fourchettes avortissantes.

Plus, un fourneau de briques avec deux cornues et trois recipients pour les curieux qui sont curieux de distiller.

CLÉANTE. J'enrage

LA FLÈCHE. Doucement

Plus, un luth de Botoppe garni de toutes ses cordes, ou peu s'en faut

Plus, un trou madame et un damier, avec un jeu de Lou renouvelé des Grecs, fort propres à passer le temps lorsque l'on n'a que faire.

Plus, une peau de lézard de trois pieds et demi, remplie de foin, curiosité agréable pour pendre au plancher d'une chambre

Le tout ci-dessus mentionné valant loyalement plus de quatre mille cinq cents livres, et rabaisé à la valeur de mille ecus par la discrétion du peintre.

CLÉANTE. Que la peste l'étouffe, avec sa discrétion, le traître, le bourreau qu'il est! A-t-on jamais parlé d'une usure semblable? Et n'est-il pas content du furieux intérêt qu'il exige, sans vouloir encore m'obliger à prendre pour trois mille livres les vieux rogatons qu'il ramasse? Je n'aurai pas deux cents ecus de tout cela; et cependant il faut bien me résoudre à consentir à ce qu'il veut, car il est en état de me faire tout accepter, et il me tient, le scelerat, le poignard sur la gorge.

LA FLÈCHE. Je vous vois, monsieur, ne vous en déplaise, dans le grand chemin justement que tenoit Panurge pour se ruiner, prenant argent d'avance, achetant cher, vendant à bon marché, et mangeant son ble en herbe.

CLÉANTE. Que veux-tu que j'y fasse? Voilà où les jeunes gens sont réduits par la maudite avarice des pères; et on s'étonne, après cela, que les fils souhaitent qu'ils meurent!

LA FLÈCHE.

Il faut avouer que le vôtre animeroit contre sa vanité le plus posé homme du monde. Je n'ai pas, Dieu merci, les inclinations fort patibulaires; et, parmi mes confrères, que je vois se mêler de beaucoup de petits commerces, je sais tirer adroitement mon épingle du jeu et me démêler prudemment de toutes les galanteries qui sentent tant soit peu l'échelle; mais, à vous dire vrai, il me donneroit, par ses procédés, des tentations de le voler; et je croirois faire en le volant une action méritoire.

CLÉANTE

Donne-moi un peu ce mémoire, que je le voie encore.

SCÈNE II.

HARPAGON, MAÎTRE SIMON, CLÉANTE

ET LA FLÈCHE dans le fond du théâtre

MAÎTRE SIMON. Oui, monsieur, c'est un jeune homme qui a besoin d'argent; ses affaires le pressent d'en trouver, et il en passera par tout ce que vous en prescrirez.

HARPAGON. Mais croyez-vous, maître Simon, qu'il n'y ait rien à percher, et savez-vous le nom, les biens et la famille de celui pour qui vous parlez?

MAÎTRE SIMON. Non. Je ne puis pas bien vous en instruire à fond, et ce n'est que par aventure que l'on m'a adressé à lui, mais vous serez de toutes choses éclairci par lui-même, et son homme m'a assuré que vous serez content quand vous le connaîtrez. Tout ce que je saurois vous dire, c'est que sa famille est fort riche, qu'il n'a plus de mère déjà, et qu'il s'obligera, si vous voulez, que son père mourra avant qu'il soit huit mois.

HARPAGON. C'est quelque chose que cela. La charité, maître Simon, nous oblige à faire plaisir aux personnes, lorsque nous le pouvons.

MAÎTRE SIMON. Cela s'entend.

LA FLÈCHE bas à Cleante, reconnoissant maître Simon. Que veut dire ceci, notre maître Simon qui parle à votre père?

CLÉANTE bas à la Fleche. Lui auroit-on appris qui je suis? et serois-tu pour me trahir?

MAÎTRE SIMON à la Fleche. Ah! ah! vous êtes bien pressé! Qui vous a dit que c'étoit ceans? (A Harpagon.) Ce n'est pas moi, monsieur, au moins, qui le lui ai decouvert votre nom et votre logis, mais, à mon avis, il n'y a pas grand mal à cela, ce sont des personnes discrètes, et vous pouvez ici vous expliquer ensemble.

HARPAGON. Comment?

MAÎTRE SIMON montrant Cleante. Monsieur est la personne qui veut

vous emprunter les quinze mille livres dont je vous ai parlé.

HARPAGON. Comment! pendar, c'est toi qui t'abandonnes à ces coupables extrémités?

CLÉANTE. Comment! mon père, c'est vous qui vous portez à ces honteuses actions?

(Maître Simon s'enfuit et la Flèche va se cacher.)

SCÈNE III.

HARPAGON, CLÉANTE.

HARPAGON. C'est toi qui te veux ruiner par des emprunts si condamnables?

CLÉANTE. C'est vous qui cherchez à vous enrichir par des usures si criminelles?

HARPAGON. Oses-tu bien, après cela, paraître devant moi?

CLÉANTE. Osez-vous bien, après cela, vous présenter aux yeux du monde?

N'as-tu point de honte, dis-moi, d'en venir à ces débouchés-là, de te précipiter dans des dépenses effroyables, et de faire une honteuse dissipation du bien que tes parents t'ont amassé avec tant de sueurs?

CLÉANTE. Ne rougissez-vous point de déshonorer votre condition par les commerces que vous faites; de sacrifier gloire et réputation au désir insatiable d'entasser ecu sur ecu, et de rencherir, en fait d'intérêt, sur les plus infâmes subtilités qu'aient jamais inventées les plus célèbres usuriers?

HARPAGON. Ôte-toi de mes yeux, coquin, ôte-toi de mes yeux!

CLÉANTE. Qui est le plus criminel, à votre avis, ou celui qui achète un argent dont il a besoin, ou bien celui qui vole un argent dont il n'a que faire?

HARPAGON. Retire-toi, te dis-je, et ne m'échauffe pas les oreilles. (Soul.) Je ne suis pas fâché de cette aventure; et ce m'est un avis de tenir l'œil plus que jamais sur toutes ses actions.

SCÈNE IV.

FROSINE, HARPAGON

FROSINE. Monsieur.

HARPAGON. Attendez un moment; je vais revenir vous parler.
(A part.) Il est à propos que je fasse un petit tour à mon argent.

SCÈNE V.

LA FLÈCHE, FROSINE.

LA FLÈCHE sans voir *Frosine* L'aventure est tout à fait drôle ! Il faut bien qu'il ait quelque part un ample magasin de hardes ; car nous n'avons rien reconnu au mémoire que nous avons.

FROSINE. He ! c'est toi, mon pauvre la Flèche ! D'où vient cette rencontre ?

LA FLÈCHE. Ah ! ah ! c'est toi, *Frosine* ! Que viens-tu faire ici ?

FROSINE. Ce que je fais partout ailleurs . m'entremettre d'affaires, me rendre serviable aux gens, et profiter, du mieux qu'il m'est possible, des petits talents que je puis avoir. Tu sais que, dans ce monde, il faut vivre d'adresse, et qu'aux personnes comme moi le ciel n'a donné d'autres rentes que l'intrigue et que l'industrie.

LA FLÈCHE As-tu quelque négocié avec le patron du logis ?

FROSINE. Oui. Je traite pour lui quelque petite affaire dont j'espère une récompense.

LA FLÈCHE. De lui ? Ah ! ma foi, tu seras bien fine si tu en tires quelque chose, et je te donne avis que l'argent ceans est fort cher.

FROSINE. Il y a de certains services qui touchent merveilleusement.

LA FLÈCHE. Je suis votre valet, et ~~tu~~ *tu* ne connois pas encore le seigneur Harpagon. Le seigneur Harpagon est, de tous les humains, l'humain le moins humain, le mortel de tous les mortels le plus dur et le plus serré. Il n'est point de service qui pousse sa reconnaissance jusqu'à lui faire ouvrir les mains. De la louange, de l'estime, de la bienveillance en paroles, et de l'amitié tant qu'il vous plait, mais de l'argent, point d'affaires. Il n'est rien de plus sec et de plus aride que ses bonnes grâces et ses caresses, et *donner* est un mot pour qui il a tant d'aversion, qu'il ne dit jamais *je vous donne*, mais *je vous prête le bonjour*.

FROSINE. Mon Dieu ! je sais l'art de trahir les hommes, j'ai le secret de m'ouvrir leur tendresse, de chatouiller leurs cœurs, de trouver les endroits par où ils sont sensibles.

LA FLÈCHE. Bagatelles ici. Je te défie d'attendrir, du côté de l'argent, l'homme dont il est question. Il est Turc là-dessus, mais d'une turquerie à désespérer tout le monde, et l'on pourroit crever qu'il n'en branleroit pas. En un mot, il aime l'argent plus que réputation,

qu'honneur et que vertu , et la vue d'un demandeur lui donne des convulsions; c'est le frapper par son endroit mortel, c'est lui percer le cœur, c'est lui arracher les entrailles; et si .. Mais il revient : je me retire.

SCÈNE VI.

HARPAGON, FROSINE.

HARPAGON *bas* Tout va comme il faut (*Haut* , He bien' qu'est-ce, Frosine?

FROSINE. Ah! mon Dieu! que vous vous portez bien , et que vous avez là un vrai visage de santé!

HARPAGON. Qui, moi?

FROSINE. Jamais je ne vous vis si frais et si gaillard.

HARPAGON. Tout de bon?

FROSINE. Comment! vous n'avez de votre vie etc si jeune que vous êtes et je vois des gens de vingt cinq ans qui sont plus vieux que vous

HARPAGON. Cependant, Frosine, j'en ai soixante bien comptés.

FROSINE. He bien' qu'est-ce que cela, soixante ans? Voilà bien de quoi! C'est la fleur de l'âge, cela; et vous entrez maintenant dans la belle saison de l'homme.

HARPAGON. Il est vrai, mais vingt années de moins pourtant ne me feroient point de mal que je crois

FROSINE. Vous moquez-vous? Vous n'avez pas besoin de cela, et vous êtes d'une pâte à vivre jusqu'à cent ans.

HARPAGON. Tu le crois?

FROSINE. Assurement Vous en avez toutes les marques Tenez-vous un peu Oh! que voila bien entre vos deux yeux un signe de longue vie!

HARPAGON. Tu te connois à cela?

FROSINE. Sans doute Montrez-moi votre main. Ah! mon Dieu, quelle ligne de vie!

HARPAGON. Comment?

FROSINE. Ne voyez-vous pas jusqu'où va cette ligne-là?

HARPAGON. He bien? qu'est-ce que cela veut dire?

FROSINE. Par ma foi, je disois cent ans, mais vous passerez les six vingts

HARPAGON. Est-il possible?

FROSINE. Il faudra vous assommer, vous dis-je; et vous mettrez en terre et vos enfants, et les enfants de vos enfants

HARPAGON. Tant mieux Comment va notre affaire?

FROSINE. Faut-il le demander? et me voit-on mêler de rien dont je ne vienne à bout? J'ai surtout pour les mariages un talent merveilleux Il n'est point de partis

au monde que je ne trouve en peu de temps le moyen d'accoupler ; et je crois , si je me l'étois mis en tête , que je marierois le Grand-Turc avec la république de Venise. Il n'y avoit pas , sans doute , de si grandes difficultés à cette affaire-ci. Comme j'ai commerce chez elles , je les ai à fond l'une et l'autre entretenues de vous , et j'ai dit à la mère le dessein que vous aviez conçu pour Mariane , à la voir passer dans la rue , et prendre l'air à sa fenêtre.

HARPAGON. Qui a fait réponse ...

FROSINE. Elle a reçu la proposition avec joie ; et quand je lui ai témoigné que vous souhaitiez fort que sa fille assistât ce soir au contrat de mariage qui se doit faire de la vôtre , elle y a consenti sans peine , et me l'a confiée pour cela.

HARPAGON. C'est que je suis obligé , Frosine , de donner à souper au seigneur Anselme , et je serai bien aise qu'elle soit du regal.

FROSINE. Vous avez raison. Elle doit après dîner rendre visite à votre fille , d'où elle fait son compte d'aller faire un tour à la foire , pour venir ensuite au souper.

HARPAGON. He bien ! elles iront ensemble dans mon carrosse , que je leur prêterai.

FROSINE. Voilà justement son affaire.

HARPAGON. Mais , Frosine , as-tu entretenu la mère touchant le bien qu'elle peut donner à sa fille ? Lui as-tu dit qu'il falloit qu'elle s'aidât un peu , qu'elle fit quelque effort , qu'elle se saignât pour une occasion comme celle-ci , car encore n'épouse-t-on point une fille sans qu'elle apporte quelque chose.

FROSINE. Comment ! c'est une fille qui vous apporte douze mille livres de rente.

HARPAGON. Douze mille livres de rente !

FROSINE. Oui. Premièrement , elle est nourrie et élevée dans une grande épargne de bouche. C'est une fille accoutumée à vivre de salade , de lait , de fromage et de pommes , et à laquelle , par conséquent , il ne faudra ni table bien servie , ni consommés exquis , ni orges mondées perpétuels , ni les autres délicatesses qu'il faudroit pour une autre femme : et cela ne va pas à si peu de chose qu'il ne monte bien tous les ans à trois mille francs pour le moins. Outre cela , elle n'est curieuse que d'une propreté fort simple , et n'aime point les superbes habits , ni les riches bijoux , ni les meubles somptueux , où donnent ses pareilles avec tant de chaleur ; et cet article-là vaut plus de quatre mille livres par an. De plus , elle a une aver-

sion horrible pour le jeu, ce qui n'est pas commun aux femmes d'aujourd'hui; et j'en sais une dans nos quartiers qui a perdu, à trente-et-quarante, vingt mille francs cette année; mais n'en prenons rien que le quart. Cinq mille francs au jeu par an, et quatre mille francs en habits et bijoux, cela fait neuf mille livres; et mille écus que nous mettons pour la nourriture, ne voilà-t-il pas par année vos douze mille francs bien comptés?

HARPAGON. Oui, cela n'est pas mal; mais ce compte-là n'est rien de réel.

FROSINE. Pardonnez-moi. N'est-ce pas quelque chose de réel que de vous apporter au mariage une grande sobriété, l'héritage d'un grand amour de simplicité de parure, et l'acquisition d'un grand fonds de haine pour le jeu?

HARPAGON. C'est une raillerie que de vouloir me contenter sans dot de toutes les dépenses qu'elle ne fera point. Je n'ai point donner quittance de ce que je ne recois pas, et il faut bien que je touche quelque chose.

FROSINE. Mon Dieu! vous toucherez assez; et elles m'ont parlé d'un certain pays où elles ont du bien, dont vous serez le maître.

Il faut voir cela. Mais, Frosine, il y a encore une chose qui m'inquiète : la fille est jeune, comme tu vois, les jeunes gens, d'ordinaire, n'aiment que leurs semblables, et ne cherchent que leur compagnie. J'ai peur qu'un homme de mon âge ne soit pas de son goût, et que cela ne vienne à produire chez moi certains petits desordres qui ne m'accommoderoient pas.

FROSINE. Ah! que vous la connaissez mal! C'est encore une particularité que j'avois à vous dire. Elle a une aversion épouvantable pour les jeunes gens, et n'a de l'amour que pour les vieillards.

HARPAGON. Elle?

FROSINE. Oui, elle. Je voudrais que vous l'eussiez entendue parler là-dessus. Elle ne peut souffrir du tout la vue d'un jeune homme, mais elle n'est point plus ravie, dit-elle, que lorsqu'elle peut voir un beau vieillard avec une barbe majestueuse. Les plus vieux sont pour elle les plus charmants; et je vous avertis de n'aller pas vous faire plus jeune que vous êtes. Elle veut tout au moins qu'on soit sexagénaire; et il n'y a pas quatre mois encore qu'étant prête d'être mariée, elle rompit tout net le mariage, sur ce que son amant fit voir qu'il n'avoit que cinquante-six ans, et qu'il ne prit point de lunettes pour signer le contrat.

HARPAGON.

Sur cela seulement?

FROSINE.

Où. Elle dit que ce n'est pas contentement pour elle que cinquante-six ans, et surtout elle est pour les nez qui portent des lunettes.

HARPAGON.

Certes, tu me dis là une chose toute nouvelle.

FROSINE.

Cela va plus loin qu'on ne vous peut dire. On lui voit dans sa chambre quelques tableaux et quelques estampes; mais que pensez-vous que ce soit? Des Adonis, des Céphales, des Pâris et des Apollons? Non, de beaux portraits de Saturne, du roi Priam, du vieux Nestor et du bon père Anchise sur les épaules de son fils.

HARPAGON.

Cela est admirable. Voilà ce que je n'aurois jamais pensé, et je suis bien aise d'apprendre qu'elle est de cette humeur. En effet, si j'avois été femme, je n'aurois point aimé les jeunes hommes.

FROSINE.

Je le crois bien. Voilà de belles drogues que des jeunes gens pour les aimer! ce sont de beaux mortels, de beaux godelureaux, pour donner envie de leur peau! et je voudrois bien savoir quel ragoût il y a à eux!

HARPAGON.

Pour moi, je n'y en comprends point, et je ne sais pas comment il y a des femmes qui les aiment tant.

FROSINE.

Il faut être folle sotte. Trouver la jeunesse aimable, est-ce avoir le sens commun? Sont-ce des hommes que de jeunes blondins, et peut-on s'attacher à ces animaux-là?

HARPAGON.

C'est ce que je dis tous les jours: avec leur ton de poule laitee, leurs trois petits brins de barbe relevés en barbe de chat, leurs perruques d'étoupe, leurs hauts-de-chausses tombants, et leurs estomacs débraillés!

FROSINE.

He! cela est bien bête, auprès d'une personne comme vous! Voilà un homme, cela; il y a là de quoi satisfaire à la vue, et c'est ainsi qu'il faut être fait et vêtu pour donner de l'amour.

HARPAGON.

Tu me trouves bien?

FROSINE.

Comment! vous êtes à ravir, et votre figure est à peindre. Tournez-vous un peu, s'il vous plaît. Il ne se peut pas mieux. Que je vous voie marcher. Voilà un corps taille, libre et dégagé comme il faut, et qui ne marque aucune incommodité.

HARPAGON.

Je n'en ai pas de grandes, Dieu merci. Il n'y a que ma fluxion qui me prend de temps en temps.

FROSINE.

Cela n'est rien. Votre fluxion ne vous sied point mal, et vous avez grâce à tousser.

HARPAGON. Dis-moi un peu : Mariane ne m'a-t-elle point encore vu ? N'a-t-elle point pris garde à moi en passant ?

FROSINE. Non ; mais nous nous sommes fort entretenues de vous. Je lui ai fait un portrait de votre personne , et je n'ai pas manqué de lui vanter votre mérite et l'avantage que ce lui seroit d'avoir un mari comme vous.

HARPAGON. Tu as bien fait, et je t'en remercie.

FROSINE. J'aurois, monsieur, une petite prière à vous faire. J'ai un procès que je suis sur le point de perdre, faute d'un peu d'argent. (Harpagon prend un air sérieux), et vous pourriez facilement me procurer le gain de ce procès, si vous aviez quelque bonté pour moi. Vous ne sauriez croire le plaisir qu'elle aura de vous voir. (Harpagon reprend son air gai). Ah ! que vous lui plairez, et que votre fraise à l'antique fera sur son esprit un effet admirable ! Mais surtout elle sera charmée de votre haut-de-chaussure attaché au pourpoint avec des aiguillettes. C'est pour la rendre folle de vous, et un amant aiguillette sera pour elle un rayon merveilleux.

HARPAGON. Certes, tu me ravis de me dire cela.

FROSINE. En vérité, monsieur, ce procès m'est d'une conséquence tout à fait grande. (Harpagon reprend son air sérieux). Je suis ruinée si je le perds, et quelque petite assistance me rétablirait mes affaires. Je voudrois que vous eussiez vu le ravissement où elle étoit à m'entendre parler de vous. (Harpagon reprend son air gai). La joie éclatoit dans ses yeux au récit de vos qualités, et je l'ai mise enfin dans une impatience extrême de voir ce mariage entièrement conclu.

HARPAGON. Tu m'as fait grand plaisir, Frosine, et je t'en ai, je te l'avoue, toutes les obligations du monde.

FROSINE. Je vous prie, monsieur, de me donner le petit secours que je vous demande. (Harpagon reprend encore un air sérieux). Cela me remettra sur pied, et je vous en serai éternellement obligée.

HARPAGON. Adieu. Je vais achever mes dépêches.

FROSINE. Je vous assure, monsieur, que vous ne sauriez jamais me soulager dans un plus grand besoin.

HARPAGON. Je mettrai ordre que mon carrosse soit tout prêt pour vous mener à la foire.

FROSINE. Je ne vous importunerois pas, si je ne m'y voyois forcée par la nécessité.

HARPAGON. Et j'aurai soin qu'on soupe de bonne heure, pour ne vous point faire malades.

FROSINE. Ne me refusez pas la grâce dont je vous sollicite. Vous ne sauriez croire, monsieur, le plaisir que...

HARPAGON. Je m'en vais. Voilà qu'on m'appelle. Jusqu'à tantôt.

FROSINE seule. Que la fièvre te serre, chien de vilain, à tous les diables ! Le ladre a été ferme à toutes mes attaques ; mais il ne me faut pas pourtant quitter la négociation, et j'ai l'autre côté, en tout cas, d'où je suis assurée de tirer bonne récompense.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

HARPAGON, CLÉANTE, ÉLISE, VALÈRE, DAME

CLAUDE tenant un balai, **MAITRE JACQUES,**

LA MERLUCHE, BRINDAVOINE

HARPAGON. Allons, venez çà tous ; que je vous distribue mes ordres pour tantôt, et règle à chacun son emploi. Approchez, dame Claude, commençons par vous. Bon, vous voilà les armes à la main. Je vous commets au soin de nettoyer partout, et surtout prenez garde de ne point frotter les meubles trop fort, de peur de les user. Outre ça, je vous constitue, pendant le souper, au gouvernement des bouteilles ; et s'il s'en écarte quelqu'une, et qu'il se casse quelque chose, je m'en prendrai à vous, et le rabattrai sur vos gages.

MAITRE JACQUES à part Châtiment politique.

HARPAGON à dame Claude Allez.

SCÈNE II.

HARPAGON, CLÉANTE, ÉLISE, VALÈRE, MAITRE

JACQUES, BRINDAVOINE, LA MERLUCHE.

HARPAGON. Vous, Brindavoine, et vous, la Merluche, je vous établis dans la charge de rincer les verres et de donner à boire, mais seulement lorsqu'on aura soif, et non pas selon la coutume de certains impertinents de laquais, qui viennent provoquer les gens et les faire aviser de boire lorsqu'on n'y songe pas. Attendez qu'on vous en demande plus d'une fois, et vous ressouvenez de porter toujours beaucoup d'eau.

MAITRE JACQUES à part. Oui. Le vin pur monte à la tête.

- LA MERLUCHE** Quitterons-nous nos siquenilles, monsieur ?
- HARPAGON.** Oui, quand vous verrez venir les personnes ; et gardez bien de gâter vos habits
- BRINDAVOINE** Vous savez bien, monsieur, qu'un des devants de mon pourpoint est couvert d'une grande tache de l'huile de la lampe
- LA MERLUCHE** Et moi, monsieur, que j'ai mon haut-de-chausse tout troué par derrière, et qu'on me voit, révérence parler.
- HARPAGON** à la Merluce Paix rangez cela adroitement du côté de la muraille, et présentez toujours le devant au monde (A Brindavoine en lui montrant comment il doit mettre son chapeau au-devant de son ponnet pour cacher la tache d'huile) Et vous, tenez toujours votre chapeau ainsi, lorsque vous servirez

SCÈNE III

HARPAGON, CLÉANTE, ELISE, VALÈRE,
MAÎTRE JACQUES

- HARPAGON** Pour vous, ma fille, vous aurez l'œil sur ce que l'on dessinera, et prendrez garde qu'il ne s'en fasse aucun dégât. Cela sied bien aux filles. Mais cependant préparez-vous à bien recevoir ma maîtresse qui vous doit venir visiter, et vous mener avec elle à la foire. Entendez-vous ce que je vous dis ?
- ÉLISE.** Oui, mon père

SCÈNE IV.

HARPAGON, CLÉANTE, VALÈRE,
MAÎTRE JACQUES

- HARPAGON.** Et vous, mon fils le damoiseau, à qui j'ai la bonté de pardonner l'histoire de tantôt, ne vous allez pas aviser non plus de lui faire mauvais visage
- CLÉANTE.** Moi, mon père ? mauvais visage ! Et par quelle raison ?
- HARPAGON.** Mon Dieu ! nous savons le train des enfants dont les pères se remarient, et de quel œil ils ont coutume de regarder ce qu'on appelle belle-mère. Mais si vous souhaitez que je perde le souvenir de votre dernière fredaine, je vous recommande surtout de regaler d'un bon visage cette personne-là, et de lui faire enfin tout le meilleur accueil qu'il vous sera possible
- CLÉANTE.** A vous dire le vrai, mon père, je ne puis pas vous promettre d'être bien aise qu'elle devienne ma

belle-mère. Je mentirois si je vous le disois; mais pour ce qui est de la bien recevoir et de lui faire bon visage je vous promets de vous obéir ponctuellement sur ce chapitre.

HARPAGON. Prenez-y garde au moins

CLÉANTE. Vous sçavez que vous n'avez pas sujet de vous en plaindre.

HARPAGON. Vous ferez sagement.

SCÈNE V.

HARPAGON, VALÈRE, MAITRE JACQUES.

HARPAGON. Valère, aide-moi à ceci. Or ça, maître Jacques, je vous ai garde pour le dernier.

MAITRE JACQUES. Est-ce à votre cocher, monsieur, ou bien à votre cuisinier que vous voulez parler? car je suis l'un et l'autre.

HARPAGON. C'est à tous les deux.

MAITRE JACQUES. Mais à qui des deux le premier?

HARPAGON. Au cuisinier.

MAITRE JACQUES. Attendez donc, s'il vous plaît.

(Maître Jacques ôte sa casaque de cocher, et parolt vêtu en cuisinier.)

HARPAGON. Quelle diantre de cérémonie est-ce là?

MAITRE JACQUES. Vous n'avez qu'à parler.

HARPAGON. Je me suis engagé, maître Jacques, à donner ce soir à souper.

MAITRE JACQUES à part. Grande merveille!

HARPAGON. Dis-moi un peu nous feras-tu bonne chère?

MAITRE JACQUES. Oui, si vous me donnez bien de l'argent.

HARPAGON. Que diable, toujours de l'argent! Il semble qu'ils n'aient autre chose à dire de l'argent, de l'argent, de l'argent. Ah! ils n'ont que ce mot à la bouche, de l'argent! toujours parler d'argent! Voilà leur épée de chevet, de l'argent.

VALÈRE. Je n'ai jamais vu de réponse plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille de faire bonne chère avec bien de l'argent! C'est une chose la plus aisée du monde, et il n'y a si pauvre esprit qui n'en fit bien autant; mais, pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent.

MAITRE JACQUES. Bonne chère avec peu d'argent!

VALÈRE. Oui.

MAITRE JACQUES à Valère. Par ma foi, monsieur l'intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce secret, et de prendre mon office de cuisinier; aussi bien vous mêlez-vous ceans d'être factoton.

HARPAGON. Taisez-vous Qu'est-ce qu'il nous faudra ?

MAÎTRE JACQUES Voilà monsieur votre intendant qui vous fera bonne
chère pour peu d'argent

HARPAGON Haye ! je veux que tu me repondes

MAÎTRE JACQUES Combien sçavez-vous de gens à table ?

HARPAGON. Nous serons huit ou dix, mais il ne faut prendre
que huit Quand il y a à manger pour huit, il y en
a pour dix

VALÈRE. Cela s'entend

MAÎTRE JACQUES He bien ! il faudra quatre grands potages et cinq
assiettes Potages Entrées.

HARPAGON. Que diable ! voilà pour traiter toute une ville en-
tière

MAÎTRE JACQUES RÔti

HARPAGON mettant la main sur la bouche à maître Jacques Ah ! traître,
tu manges tout mon bien

MAÎTRE JACQUES Intérimets

HARPAGON mettant encore la main sur la bouche à maître Jacques Encore ?

VALÈRE à maître Jacques Est-ce que vous avez envie de faire crever
tout le monde ? et monsieur a-t-il invité des gens pour
les assassiner à force de mangeaille ? Allez-vous-en lire
un peu les préceptes de la sante, et demander aux
medecins s'il y a rien de plus prejudiciable à l'homme
que de manger avec excès

HARPAGON Il a raison

VALÈRE. Apprenez, maître la ques, vous et vos pareils,
que c'est un coupe gorge qu'une table remplie de
trop de viande, que, pour se bien montrer ami de
ceux que l'on invite, il faut que la frugalité règne
dans les repas qu'on donne, et que, suivant le dire
d'un ancien, *il faut manger pour vivre, et non pas
vivre pour manger*

HARPAGON. Ah ! que cela est bien dit ! Approche, que je t'em-
brasse pour ce mot Voila la plus belle sentence que
j'aie entendu de ma vie *Il faut vivre pour manger,
et non pas manger pour* Non, ce n'est pas cela.
Comment est-ce que tu dis ?

VALÈRE. *Qu'il faut manger pour vivre, et non pas vivre
pour manger*

HARPAGON à maître Jacques Oui Entends-tu ? (A Valere) Quel est
le grand homme qui a dit cela ?

VALÈRE. Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

HARPAGON Souviens-toi de m'écrire ces mots je les veux faire
graver en lettres d'or sur la cheminée de ma salle.

VALÈRE. Je n'y manquerai pas Et pour votre souper, vous
n'avez qu'à me laisser faire, je réglerai tout cela
comme il faut.

HARPAGON. Fais donc.

MAITRE JACQUES. Tant mieux ! j'en aurai moins de peine.

HARPAGON à Valère. Il faudra de ces choses dont on ne mange guère ; et qui rassasient d'abord ; quelque bon haricot bien gras, avec quelque pâte en pot bien garni de marrons.

VALÈRE. Reposez-vous sur moi.

HARPAGON. Maintenant, maître Jacques, il faut nettoyer mon carrosse.

MAITRE JACQUES. Attendez ; ceci s'adresse au cocher. (Maître Jacques remet sa casaque.) Vous dites...

HARPAGON. Qu'il faut nettoyer mon carrosse, et tenir mes chevaux tout prêts pour conduire à la foire...

MAITRE JACQUES. Vos chevaux, monsieur ? ma foi, ils ne sont point du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils sont sur la litière : les pauvres bêtes n'en ont point, et ce seroit mal parler ; mais vous leur faites observer des jeûnes si austères, que ce ne sont plus rien que des idées ou des fantômes, des façons de chevaux.

HARPAGON. Les voilà bien malades ! Ils ne font rien.

MAITRE JACQUES. Et pour ne faire rien, monsieur, est-ce qu'il ne faut rien manger ? Il leur vaudroit bien mieux, les pauvres animaux, de travailler beaucoup, de manger de même. Cela me fend le cœur de les voir ainsi exténués ; car enfin, j'ai une tendresse pour mes chevaux, qu'il me semble que c'est moi-même quand je les vois pâtir. Je m'ôte tous les jours pour eux les choses de la bouche, et c'est être, monsieur, d'un naturel trop dur, que de n'avoir nulle pitié de son prochain.

HARPAGON. Le travail ne sera pas grand, d'aller jusqu'à la foire.

MAITRE JACQUES. Non, je n'ai pas le courage de les mener, et je ferois conscience de leur donner des coups de fouet en l'état où ils sont. Comment voudriez-vous qu'ils traînaient un carrosse, qu'ils ne peuvent pas se traîner eux-mêmes ?

VALÈRE. Monsieur, j'obligerai le voisin Picard à se charger de les conduire, aussi nous sera-t-il ici besoin pour apprêter le souper.

MAITRE JACQUES. Soit. J'aime mieux encore qu'ils meurent sous la main d'un autre que sous la mienne.

VALÈRE. Maître Jacques fait bien le raisonnable !

MAITRE JACQUES. Monsieur l'intendant fait bien le nécessaire !

HARPAGON. Paix !

MAITRE JACQUES. Monsieur, je ne saurois souffrir les flatteurs ; et je vois que ce qu'il en fait, que ses contrôles perpétuels

sur le pain et le vin, le bois, le sel et la chandelle, ne sont rien que pour vous gratter et vous faire sa cour. J'enrage de cela, et je suis fâché tous les jours d'entendre ce qu'on dit de vous, car enfin je me sens pour vous de la tendresse, en dépit que j'en aie, et, après mes chevaux, vous êtes la personne que j'aime le plus

HARPAGON Pourrois-je savoir de vous, maître Jacques, ce que l'on dit de moi?

MAITRE JACQUES Oui, monsieur, si j'étois assuré que cela ne vous fâchât point

HARPAGON. Non, en aucune façon

MAITRE JACQUES Pardonnez-moi, je sais bien que je vous mettrois en colère

HARPAGON Point du tout Au contraire c'est me faire plaisir et je suis bien aise d'apprendre comme on parle de moi

MAITRE JACQUES Monsieur, puisque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on se moque partout de vous, qu'on nous jette de tous côtés cent brocards à votre sujet, et que l'on n'est point plus ravi que de vous tenir au cul et aux chausses, et de faire sans cesse des contes de votre lesine. L'un dit que vous faites imprimer des almanachs particuliers, ou vous faites doubler les quatre-temps et les vigiles afin de profiter des jeûnes où vous obligez votre monde, l'autre, que vous avez toujours une queue de toute pièce à faire à vos valets dans le temps des réveils ou de leur sortie d'avec vous, pour vous trouver une raison de ne leur donner rien. Celui-là conte qu'une fois vous fîtes assigner le chat d'un de vos voisins, pour vous avoir mangé un reste d'un gigot de mouton, celui-ci, que l'on vous surprit une nuit en venant dérober vous-même l'avoine de vos chevaux, et que votre cocher, qui étoit celui d'avant moi, vous donna, dans l'obscurité, je ne sais combien de coups de bâton dont vous ne voulâtes rien dire. Enfin, voulez-vous que je vous dise ? On ne sauroit aller nulle part où l'on ne vous entende accommoder de toutes pièces. Vous êtes la fable et la risée de tout le monde, et jamais on ne parle de vous que sous les noms d'avare, de ladic, de vilain et de fesse-mathieu.

HARPAGON en battant maître Jacques. Vous êtes un sot, un maraud un coquin et un impudent

MAITRE JACQUES. He bien ! ne l'avois-je pas deviné ? Vous ne m'avez pas voulu croire. Je vous avois bien dit que je vous fâcherois de vous dire la vérité.

HARPAGON. Apprenez à parler.

SCENE VI.

VALÈRE, MAITRE JACQUES.

VALÈRE riant. A ce que je puis voir, maître Jacques, on paye mal votre franchise.

MAITRE JACQUES. Morbleu ! monsieur le nouveau venu, qui faites l'homme d'importance, ce n'est pas votre affaire. Riez de vos coups de bâton, quand on vous en donnera, et ne venez point rire des miens.

VALÈRE. Ah ! monsieur maître Jacques, ne vous fâchez pas, je vous prie.

MAITRE JACQUES a part. Il file doux. Je veux faire le brave, et, s'il est assez sot pour me craindre, le frotter quelque peu (Haut.) Savez-vous bien, monsieur le rieur, que je ne ris pas, moi, et que si vous me chauffez la tête, je vous ferai rire d'une autre sorte ?

(Maître Jacques pousse Valère jusqu'au fond du théâtre en le menaçant.)

VALÈRE. He ! doucement.

MAITRE JACQUES. Comment, doucement ? Il ne me plaît pas, moi.

VALÈRE. De grâce !

MAITRE JACQUES. Vous êtes un impertinent.

VALÈRE. Monsieur maître Jacques.

MAITRE JACQUES. Il n'y a point de monsieur maître Jacques pour un double. Si je prends un bâton, je vous rosserai d'importance.

VALÈRE. Comment ! un bâton ?

(Valère fait reculer maître Jacques à son tour.)

MAITRE JACQUES. He ! je ne parle pas de cela !

VALÈRE. Savez-vous bien, monsieur le fat, que je suis homme à vous rosser vous-même ?

MAITRE JACQUES. Je n'en doute pas.

VALÈRE. Que vous n'êtes, pour tout potage, qu'un saquin de cuisinier.

MAITRE JACQUES. Je le sai bien.

VALÈRE. Et que vous ne me connoissez pas encore ?

MAITRE JACQUES. Pardonnez-moi.

VALÈRE. Vous me rosserez, dites-vous ?

MAITRE JACQUES. Je le disois en raillant.

VALÈRE. Et moi, je ne prends point de goût à votre raillerie (Donnant des coups de bâton à maître Jacques.) Apprenez que vous êtes un mauvais railleur.

MAITRE JACQUES seul. Peste soit de la sincérité ! c'est un mauvais métier, désormais j'y renonce, et je ne veux plus dire vrai. Passe encore pour mon maître, il a quelque droit de me battre, mais, pour ce monsieur l'intendant, je m'en vengerai, si je puis.

SCÈNE VII.

MARIANE, FROSINE, MAÎTRE JACQUES.

FROSINE Savez-vous, maître Jacques, si votre maître est au logis?

MAÎTRE JACQUES Oui, vraiment, il y est : je ne le sais que trop.

FROSINE. Dites-lui, je vous prie, que nous sommes ici.

SCÈNE VIII

MARIANE, FROSINE.

MARIANE Ah ! que je suis dans un étrange état, et, s'il faut dire ce que nous, que j'apprends de cette vue !

FROSINE Mais pourquoi, et quel est votre inquiétude ?

MARIANE He ! s'il me le demandez-vous, et ne vous figurez-vous point les alarmes d'une personne toute prête à voir le supplice ou l'on veut l'attacher.

FROSINE Je vois bien que pour mourir agréablement, Harpagon n'est pas le supplice que vous voudriez embrasser, et je connois à votre mine que le jeune blondin dont vous m'avez parlé vous revient un peu dans l'esprit.

MARIANE Oui. C'est une chose, Frosine, dont je ne veux pas me défendre, et les visites respectueuses qu'il a rendues chez nous ont fait, je vous l'avoue, quelque effet dans mon âme.

FROSINE. Mais avez-vous su quel il est ?

MARIANE Non, je ne sais point quel il est. Mais je sais qu'il est fait d'un air à se faire aimer, que, si l'on peut voir mettre les choses à mon choix, je le prendrais plutôt qu'un autre, et qu'il ne contribue pas peu à me faire trouver un tourment effroyable dans l'époux que l'on veut me donner.

FROSINE. Mon Dieu ! tous ces blondins sont agréables et débilitent fort bien leur fait, mais la plupart sont gueux comme des rats : il vaut mieux pour vous de prendre un vieux mari qui vous donne beaucoup de bien. Je vous avoue que les sens ne trouvent pas si bien leur compte du côté que je dis, et qu'il y a quelques petits degouts à essayer avec un tel époux, mais cela n'est pas pour durer, et sa mort, croyez-moi, vous mettra bientôt en état d'en prendre un plus aimable qui réparera toutes choses.

MARIANE. Mon Dieu ! Froisinc, c'est une étrange affaire lorsque, pour être heureuse, il faut souhaiter ou attendre le trépas de quelqu'un ; et la mort ne suit pas tous les projets que nous faisons.

FROSINE. Vous moquez-vous ? Vous ne l'épousez qu'aux conditions de vous laisser veuve bientôt, et ce doit être là un des articles du contrat. Il seroit bien impertinent de ne pas mourir dans trois mois. Le voici en propre personne.

MARIANE. Ah ! Frosine, quelle figure !

SCÈNE IX.

HARPAGON, MARIANE, FROSINE.

HARPAGON à Mariane. Ne vous offensez pas, ma belle, si je viens à vous avec des lunettes. Je sais que vos appas frappent assez les yeux, sont assez visibles d'eux-mêmes, et qu'il n'est pas besoin de lunettes pour les apercevoir ; mais, enfin, c'est avec des lunettes qu'on observe les astres, et je maintiens et garantis que vous êtes un astre, mais un astre, le plus bel astre qui soit dans le pays des astres... Frosine, elle ne répond mot et ne témoigne, ce me semble, aucune joie de me voir.

FROSINE. C'est qu'elle est encore toute surprise, et puis les filles ont toujours honte à témoigner d'abord ce qu'elles ont dans l'âme. &

HARPAGON à Frosine. Tu as raison. (A Mariane) Voilà, belle mignonne, ma fille qui vient vous saluer.

SCÈNE X.

HARPAGON, ÉLISE, MARIANE, FROSINE.

MARIANE. Je m'acquitte bien tard, madame, d'une telle visite.

ÉLISE. Vous avez fait, madame, ce que je devois faire ; et c'étoit à moi de vous prévenir.

HARPAGON. Vous voyez qu'elle est grande ; mais mauvaise herbe croît toujours.

MARIANE bas à Frosine. Oh ! l'homme déplaisant !

HARPAGON bas à Frosine. Que dit la belle ?

FROSINE. Qu'elle vous trouve admirable.

HARPAGON. C'est trop d'honneur que vous me faites, adorable mignonne.

MARIANE à part. Quel animal !

HARPAGON. Je vous suis trop obligé de ces sentiments.

MARIANE à part. Je n'y puis plus tenir.

SCÈNE XI.

HARPAGON, MARIANE, ÉLISE, CLÉANTE,
VALÈRE, FROSINE, BRINDAVOINE

HARPAGON Voici mon fils aussi, qui vous vient faire la révérence

MARIANE *bas à Frosine* Ah ! Frosine, quelle rencontre ! C'est justement celui dont je t'ai parlé

FROSINE, *à Mariane* L'aventure est merveilleuse

HARPAGON. Je vois que vous vous étouffez de me voir de si grands enfants, mais je serai bientôt défait de l'un et de l'autre

CLÉANTE *à Mariane* Madame, à vous dire le vrai, c'est ici une aventure ou sans doute je ne m'attendais pas et mon père ne m'a pas pu surprendre lorsqu'il m'a lit tantôt le dessein qu'il avoit formé

MARIANE Je puis dire la même chose. C'est une rencontre imprévue, qui m'a surprise autant que vous, et je n'étois point préparée à une telle aventure.

CLÉANTE. Il est vrai que mon père, madame, ne peut pas faire un plus beau choix, et que ce m'est une sensible joie que l'honneur de vous voir, mais, avec tout cela, je ne vous assurerai point que je me repens du dessein où vous pourriez être de devenir ma belle-mère. Le compliment, je vous l'avoue, est trop difficile pour moi, et c'est un titre, s'il vous plaît, que je ne vous souhaite point. Ce discours paroîtra brutal aux yeux de quelques-uns, mais je suis assuré que vous serez personne à le prendre comme il faudra, que c'est un mariage, madame, où vous vous imaginez bien que je dois avoir de la repugnance; que vous n'ignorez pas, sachant ce que je suis, comme il choque mes intérêts, et que vous voulez bien enfin que je vous dise, avec la permission de mon père, que, si les choses dépendoient de moi, cet hymen ne se feroit point

HARPAGON. Voilà un compliment bien impertinent ! Quelle belle confession à lui faire !

MARIANE Et moi, pour vous répondre, j'ai à vous dire que les choses sont fort égales, et que, si vous auriez de la repugnance à me voir votre belle-mère, je n'en aurois pas moins, sans doute, à vous voir mon beau-fils. Ne croyez pas, je vous prie, que ce soit moi qui cherche à vous donner cette inquiétude. Je se-

rois fort fâché de vous causer du déplaisir; et si je ne m'y vois forcée par une puissance absolue, je vous donne ma parole que je ne consentirai point au mariage qui vous chagrine.

HARPAGON. Elle a raison. A sot compliment, il faut une réponse de même. Je vous demande pardon, ma belle, de l'impertinence de mon fils; c'est un jeune sot qui ne sait pas encore la conséquence des paroles qu'il dit.

MARIANE. Je vous promets que ce qu'il m'a dit ne m'a point du tout offensée; au contraire, il m'a fait plaisir de m'expliquer ainsi ses véritables sentiments. J'aime de lui un aveu de la sorte, et, s'il avoit parlé d'autre façon, je l'en estimerois bien moins.

HARPAGON. C'est beaucoup de bonté à vous, de vouloir ainsi excuser ses fautes. Le temps le rendra plus sage, et vous verrez qu'il changera de sentiments.

CLÉANTE. Non, mon père, je ne suis point capable d'en changer, et je prie instamment madame de le croire.

HARPAGON. Mais voyez quelle extravagance! il continue encore plus fort

CLÉANTE. Voulez-vous que je trahisse mon cœur?

HARPAGON. Encore! avez-vous envie de changer de discours?

CLÉANTE. Hé bien, puisque vous voulez que je parle d'autre façon, souffrez, madame, que je me mette ici à la place de mon père, et que je vous avoue que je n'ai rien vu dans le monde ~~plus~~ charmant que vous; que je ne conçois rien d'egal au bonheur de vous plaire, et que le titre de votre époux est une gloire, une félicité que je préférerois aux destinées des plus grands princes de la terre. Oui, madame, le bonheur de vous posséder est, à mes regards, la plus belle de toutes les fortunes, c'est où j'attache toute mon ambition. Il n'y a rien que je ne sois capable de faire pour une conquête si précieuse, et les obstacles les plus puissants...

HARPAGON. Doucement, mon fils, s'il vous plaît.

CLÉANTE. C'est un compliment que je fais pour vous à madame.

HARPAGON. Mon Dieu! j'ai une langue pour m'expliquer moi-même, et je n'ai pas besoin d'un procureur comme vous. Allons, donnez des sièges.

PROSPE. Non; il vaut mieux que de ce pas nous allions à la foire, afin d'en revenir plus tôt, et d'avoir tout le temps ensuite de nous entretenir.

HARPAGON à Brindavoine. Qu'on mette donc les chevaux au carrosse

SCÈNE XII.

HARPAGON, MARIANE, ÉLISE, CLÉANTE,
VALÈRE, FROSINE.

HARPAGON à Mariane Je vous prie de m'excuser, ma belle, si je n'ai pas songé à vous donner un peu de collation avant que de partir.

CLÉANTE. J'y ai pourvu, mon père, et j'ai fait apporter quelques bassins d'oranges de la Chine, de citrons doux et de confitures, que j'ai envoye querir de votre part.

HARPAGON bas à Valère Valère !

VALÈRE à Harpagon Il a perdu le sens.

CLÉANTE. Est-ce que vous trouvez mon père, que ce ne soit pas assez ? Madame aura la bonté d'excuser cela, si il lui plaît.

MARIANE. C'est une chose qui n'étoit pas nécessaire.

CLÉANTE. Avez-vous jamais vu, madame, un diamant plus vif que celui que vous voyez que mon père a au doigt ?

MARIANE. Il est vrai qu'il brille beaucoup.

CLÉANTE ôtant du doigt de son père le diamant et le donnant à Mariane Il faut que vous le voyiez de près.

MARIANE. Il est fort beau, sans doute et jette quantité de feux.

CLÉANTE se mettant au devant de Mariane, qui veut rendre le diamant. Nenni, madame, il est en de trop belles mains. C'est un présent que mon père vous a fait.

HARPAGON. Moi ?

CLÉANTE. N'est-il pas vrai, mon père, que vous voulez que madame le garde pour l'amour de vous ?

HARPAGON bas à son fils Comment ?

CLÉANTE à Mariane Belle demande ! il me fait signe de vous le faire accepter.

MARIANE. Je ne veux point.

CLÉANTE à Mariane Vous moquez-vous ? Il n'a garde de le reprendre.

HARPAGON à part J'enrage.

MARIANE. Ce seroit.

CLÉANTE empêchant toujours Mariane de rendre le diamant. Non, vous dis-je, c'est l'offenser.

MARIANE. De grâce.

CLÉANTE. Point du tout.

HARPAGON à part Peste soit...

CLÉANTE. Le voilà qui se scandalise de votre refus.

HARPAGON bas à son fils Ah ! traître.

CLÉANTE à Mariane. Vous voyez qu'il se désespère.

HARPAGON bas à son fils en le menaçant Bourreau que tu es !

CLÉANTE. Mon père, ce n'est pas ma faute. Je fais ce que je puis pour l'obliger à le garder; mais elle est obstinée.

HARPAGON bas à son fils en le menaçant. Pendard!

CLÉANTE. Vous êtes cause, madame, que mon père me querelle.

HARPAGON bas à son fils avec les mêmes gestes. Le coquin!

CLÉANTE à Mariane. Vous le ferez tomber malade. De grâce, madame, ne résistez point davantage.

FROSINE à Mariane. Mon Dieu! que de façons! Gardez la bague, puisque monsieur le veut.

MARIANE à Harpagon. Pour ne vous point mettre en colère, je la garde maintenant, et je prendrai un autre temps pour vous la rendre.

SCÈNE XIII.

HARPAGON, MARIANE, ÉLISE, CLÉANTE,
VALÈRE, FROSINE, BRINDAVOINE.

BRINDAVOINE. Monsieur, il y a là un homme qui vous veut parler.

HARPAGON. Dis-lui que je suis empêché, et qu'il revienne une autre fois.

BRINDAVOINE. Il dit qu'il vous apporte de l'argent.

HARPAGON à Mariane. Je vous demande pardon, je reviens tout à l'heure.

SCÈNE XIV.

HARPAGON, MARIANE, ÉLISE, CLÉANTE,
VALÈRE, FROSINE, LA MERLUCHE.

LA MERLUCHE courant et faisant tomber Harpagon. Monsieur...

HARPAGON. Ah! je suis mort!

CLÉANTE. Qu'est-ce, mon père? vous êtes-vous fait mal?

HARPAGON. Le traître assurément a reçu de l'argent de mes débiteurs pour me faire rompre le cou.

VALÈRE à Harpagon. Cela ne sera rien.

LA MERLUCHE à Harpagon. Monsieur, je vous demande pardon; je croyais bien faire d'accourir vite.

HARPAGON. Que viens-tu faire ici, bourreau?

LA MERLUCHE. Vous dire que vos deux chevaux sont déterrés.

HARPAGON. Qu'on les mène promptement chez le maréchal.

CLÉANTE. En attendant qu'ils soient ferrés, je vais faire pour vous, mon père, les honneurs de votre logis, et conduire madame dans le jardin, où je serai porter la collation.

SCÈNE XV.

HARPAGON, VALÈRE.

HARPAGON. Valère, aie un peu l'œil à tout cela, et prends soin, je te prie, de m'en sauver le plus que tu pourras, pour le renvoyer au marchand.

VALÈRE. C'est assez.

HARPAGON seul. O fils impertinent ! As-tu envie de me ruiner !

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉANTE, MARIANE, ELISE, FROSINE.

CLÉANTE. Revenons ici, nous serons beaucoup mieux. Il n'y a plus autour de nous personne de suspect, et nous pouvons parler librement.

ÉLISE. Oui, madame, mon frère m'a fait confidence de la passion qu'il a pour vous. Je sais les chagrins et les déplaisirs que sont capables de causer de pareilles traverses ; et c'est je vous assure, avec une tendresse extrême que je m'intéresse à votre aventure.

MARIANE. C'est une douce consolation que de voir dans ses intérêts une personne comme vous, et je vous conjure, madame, de me garder toujours cette généreuse amitié, si capable de m'adoucir les cruautés de la fortune.

FROSINE. Vous êtes, par ma foi, de malheureuses gens l'un et l'autre, de ne m'avoir point, avant tout ceci, avertie de votre affaire. Je vous aurois sans doute détourné cette inquiétude, et n'aurois point amené les choses où l'on voit qu'elles sont.

CLÉANTE. Que veux-tu ? C'est ma mauvaise destinée qui l'a voulu ainsi. Mais, belle Mariane, quelles résolutions sont les vôtres ?

MARIANE. Hélas ! suis-je en pouvoir de faire des résolutions ? Et dans la dépendance où je me vois, puis-je former que des souhaits ?

CLÉANTE. Point d'autre appui pour moi dans votre cœur que de simples souhaits ? Point de pitié officieuse ? Point de secourable bonté ? Point d'affection agissante ?

MARIANE.

Que saurois-je vous dire ? Mettez-vous en ma place, et voyez ce que je puis faire. Avertissez, ordonnez vous-même : je m'en remets à vous, et je vous crois trop raisonnable pour vouloir exiger de moi que ce qui peut m'être permis par l'honneur et la bienveillance.

CLÉANTE.

Helas ! où me réduisez-vous, que de me renvoyer à ce que voudront permettre les lâcheux sentiments d'un rigoureux honneur et d'une scrupuleuse bienveillance ?

MARIANE.

Mais que voulez-vous que je fasse ? Quand je pourrais passer sur quantité d'égards où notre sexe est obligé, j'ai de la considération pour ma mère. Elle m'a toujours élevée avec une tendresse extrême, et je ne saurois me résoudre à lui donner du déplaisir. Faites, agissez auprès d'elle, employez tous vos soins à gagner son esprit. Vous pouvez faire et dire tout ce que vous voudrez, je vous en donne la licence ; et, s'il ne tient qu'à me déclarer en votre faveur, je veux bien consentir à lui faire un aveu moi-même de tout ce que je sens pour vous.

CLÉANTE.

Frosine, ma pauvre Frosine, voudrais-tu nous servir ?

FROSINE.

Pai ma foi, faut-il le demander ? Je le voudrais de tout mon cœur : vous savez que de mon naturel je suis assez humaine. Le ciel ne m'a point fait l'âme de bronze, et je n'ai que trop de tendresse à rendre de petits services, quand je vois des gens qui s'entraiment en tout bien et en tout honneur. Que pourrions-nous faire à ceci ?

CLÉANTE.

Songez un peu, je le prie.

MARIANE.

Trouvons-nous des lumières.

ÉLISE.

Trouve quelque invention pour rompre ce que tu as fait.

FROSINE.

Ceci est assez difficile. (A Mariane) Pour votre mère, elle n'est pas tout à fait déraisonnable, et peut être pourroit-on la gagner et la résoudre à transporter au fils le don qu'elle veut faire au père. (A Cléante) Mais le mal que j'y trouve, c'est que votre père est votre père.

CLÉANTE.

Cela s'entend.

FROSINE.

Je veux dire qu'il conservera du dépit si l'on montre qu'on le refuse, et qu'il ne sera point d'humeur ensuite à donner son consentement à votre mariage. Il faudroit, pour bien faire, que le refus vint de lui-même, et tâcher, par quelque moyen, de le dégoûter de votre personne.

CLÉANTE.

Tu as raison.

FROSINE.

Oui, j'ai raison, je le sais bien. C'est là ce qu'il faudroit ; mais le diantre est d'en pouvoir trouver les

moyens. Attendez : si nous avions quelque femme un peu sur l'âge, qui fût de mon talent et jouât assez bien pour contrefaire une dame de qualité, par le moyen d'un train fait à la hâte et d'un bizarre nom de marquise ou de vicomtesse, que nous supposerions de la basse Bretagne, j'aurois assez d'adresse pour faire accroire à votre père que ce seroit une personne riche, outre ses maisons, de cent mille écus en argent comptant ; qu'elle seroit éperdument amoureuse de lui, et souhaiteroit de se voir sa femme, jusqu'à lui donner tout son bien par contrat de mariage, et je ne doute point qu'il ne prêtât l'oreille à la proposition. Car enfin il vous aime fort, je le sais, mais il aime un peu plus l'argent, et quand, ébloui de ce leurre, il auroit une fois consenti à ce qui vous touche, il importeroit peu ensuite qu'il se desabusât en venant à vouloir voir clair aux effets de notre marquise.

CLÉANTE.

Tout cela est fort bien pense

FROSINE.

Laissez-moi faire. Je viens de me ressouvenir d'une de mes amies qui sera notre fait.

CLÉANTE.

Sois assurée, Frosine, de ma reconnaissance, si tu viens à bout de la chose. Mais, charmante Mariane, commençons, je vous prie, par gagner votre mère ; c'est toujours beaucoup faire que de rompre ce mariage. Faites-y de votre part, je vous en conjure, tous les efforts qu'il vous sera possible. Servez-vous de tout le pouvoir que vous donne sur elle cette amitié qu'elle a pour vous. Déployez sans reserve les grâces eloquentes, les charmes tout-puissants que le Ciel a places dans vos yeux et dans votre bouche ; et n'oubliez rien, s'il vous plaît, de ces tendres paroles, de ces douces prières et de ces caresses touchantes à qui je suis persuadé qu'on ne sauroit rien refuser.

MARIANE.

J'y ferai tout ce que je puis, et n'oublierai aucune chose.

SCÈNE II.

HARPAGON, CLÉANTE, MARIANE, ÉLISE, FROSINE.

HARPAGON à part sans être aperçu. Ouais ! mon fils baise la main de sa prétendue belle-mère, et sa prétendue belle-mère ne s'en défend pas fort ! Y auroit-il quelque mystère là-dessous ?

ÉLISE.

Voici mon père.

HARPAGON.

Le carrosse est tout prêt ; vous pouvez partir quand il vous plaira.

CLÉANTE. Puisque vous n'y allez pas, mon père, je m'en vais les conduire.

HARPAGON. Non : demeurez. Elles iront toutes seules, et j'ai besoin de vous.

SCÈNE III.

HARPAGON, CLÉANTE.

HARPAGON. Or ça, intérêt de belle-mère à part, que te semble, à toi, de cette personne?

CLÉANTE. Ce qui m'en semble?

HARPAGON. Oui, de son air, de sa taille, de sa beauté, de son esprit?

CLÉANTE. La la.

HARPAGON. Mais encore?

CLÉANTE. A vous parler franchement, je ne l'ai pas trouvée ici ce que je l'avois crue. Son air est de franche coquette, sa taille est assez gauche, sa beauté très-médiocre, et son esprit des plus communs. Ne croyez pas que ce soit, mon père, pour vous en dégoûter; car, belle-mère pour belle-mère, autant celle-là qu'une autre.

HARPAGON. Tu lui disois tantôt pourlant..

CLÉANTE. Je lui ai dit quelques douceurs en votre nom; mais c'étoit pour vous plaire.

HARPAGON. Si bien donc que tu n'aurois pas d'inclination pour elle?

CLÉANTE. Moi? point du tout.

HARPAGON. J'en suis fâché, car cela rompt une pensée qui m'étoit venue dans l'esprit. J'ai fait, en la voyant ici, réflexion sur mon âge, et j'ai songé qu'on pourra trouver à redire de me voir marier à une si jeune personne. Cette considération m'en faisoit quitter le dessein; et, comme je l'ai fait demander, et que je suis pour elle engagé de ma parole, je te l'aurois donnée, sans l'aversion que tu témoignes.

CLÉANTE. A moi?

HARPAGON. A toi.

CLÉANTE. En mariage?

HARPAGON. En mariage.

CLÉANTE. Écoutez. Il est vrai qu'elle n'est pas fort à mon goût; mais pour vous faire plaisir, mon père, je me résoudrai à l'épouser, si vous voulez.

HARPAGON. Moi, je suis plus raisonnable que tu ne penses. Je ne veux point forcer ton inclination.

CLÉANTE. Pardonnez-moi; je me ferai cet effort pour l'amour de vous.

HARPAGON. Non, non. Un mariage ne sauroit être heureux où l'inclination n'est pas.

CLÉANTE. C'est une chose, mon père, qui peut-être viendra ensuite, et l'on dit que l'amour est souvent un fruit du mariage.

HARPAGON. Non. Du côté de l'homme on ne doit point risquer l'affaire, et ce sont des suites fâcheuses où je n'ai garde de me commettre. Si tu avois senti quelque inclination pour elle, à la bonne heure, je te l'aurois fait épouser au lieu de moi; mais cela n'étant pas, je suivrai mon premier dessein, et je l'épouserai moi-même.

CLÉANTE. Hé bien! mon père, puisque les choses sont ainsi, il faut vous découvrir mon secret, il faut vous révéler notre secret. La vente est que je l'aime depuis un jour que je la vis dans une promenade, que mon dessein étoit tantôt de vous la demander pour femme et que rien ne m'a retenu que la déclaration de vos sentiments et la crainte de vous déplaire.

HARPAGON. Lui avez-vous rendu visite?

CLÉANTE. Oui, mon père.

HARPAGON. Beaucoup de fois?

CLÉANTE. Assez pour le temps qu'il y a.

HARPAGON. Vous a-t-on bien reçu?

CLÉANTE. Fort bien, mais sans savoir qui j'étois, et c'est ce qui a fait tantôt la surprise de Mariane.

HARPAGON. Lui avez-vous déclaré votre passion, et le dessein où vous étiez de l'épouser?

CLÉANTE. Sans doute, et même j'en avois fait à sa mère quelque peu d'ouverture.

HARPAGON. A-t-elle écouté, pour sa fille, votre proposition?

CLÉANTE. Oui, fort civilement.

HARPAGON. Et la fille correspond-elle fort à votre amour?

CLÉANTE. Si j'en dois croire les apparences, je me persuade, mon père, qu'elle a quelque bonte pour moi.

HARPAGON *bas à part.* Je suis bien aise d'avoir appris un tel secret, et voilà justement ce que je demandois. *(Haut.)* Or sus, mon fils, savez-vous ce qu'il y a? C'est qu'il faut songer, s'il vous plaît, à vous défaire de votre amour, à cesser toutes vos poursuites auprès d'une personne que je pretends pour moi, et à vous marier dans peu avec celle qu'on vous destine.

CLÉANTE. Oui, mon père, c'est ainsi que vous me jouez! Hé bien! puisque les choses en sont venues là, je vous déclare, moi, que je ne quitterai point la passion que j'ai pour Mariane; qu'il n'y a point d'extrémité où je ne m'abandonne pour vous disputer sa

conquête; et que, si vous avez pour vous le consentement d'une mère, j'aurai d'autres secours peut-être qui combattront pour moi.

HARPAGON. Comment, pendard! tu as l'audace d'aller sur mes brisées?

CLÉANTE. C'est vous qui allez sur les miennes, et je suis le premier en date.

HARPAGON. Ne suis-je pas ton père, et ne me dois-tu pas respect?

CLÉANTE. Ce ne sont point ici des choses où les enfants soient obligés de déférer aux pères, et l'amour ne connoît personne.

HARPAGON. Je te ferai bien me connoître avec de bons coups de bâton.

CLÉANTE. Toutes vos menaces ne feront rien.

HARPAGON. Tu renonceras à Mariane.

CLÉANTE. Point du tout.

HARPAGON. Donnez-moi un bâton tout à l'heure.

SCÈNE IV.

HARPAGON, CLÉANTE, MAÎTRE JACQUES

MAÎTRE JACQUES Hé, hé, hé! messieurs, qu'est-ce-ci? A quoi songez-vous?

CLÉANTE. Je me moque de cela.

MAÎTRE JACQUES à Cléante Ah! monsieur, doucement.

HARPAGON. Me parler avec cette impudence!

MAÎTRE JACQUES à Harpagon. Ah! monsieur, de grâce.

CLÉANTE. Je n'en demordrai pas.

MAÎTRE JACQUES à Cléante Hé quoi! à votre père?

HARPAGON. Laisse-moi faire

MAÎTRE JACQUES à Harpagon Hé quoi! à votre fils? Encore passe pour moi.

HARPAGON. Je te veux faire toi-même, maître Jacques, juge de cette affaire, pour montrer comme j'ai raison.

MAÎTRE JACQUES J'y consens. *A Cléante* Eloignez-vous un peu.

HARPAGON. J'aime une fille que je veux épouser, et le pendard a l'insolence de l'aimer avec moi, et d'y prétendre malgré mes ordres

MAÎTRE JACQUES Ah! il a tort.

HARPAGON. N'est-ce pas une chose épouvantable, qu'un fils qui veut entrer en concurrence avec son père? et ne doit-il pas, par respect, s'abstenir de toucher à mes inclinations?

MAÎTRE JACQUES. Vous avez raison. Laissez-moi lui parler, et demeurez là.

CLÉANTE à maître Jacques, qui s'approche de lui. Hé bien! oui, puis-

qu'il veut te choisir pour juge, je n'y recule point; il ne m'importe qui ce soit, et je veux bien aussi me rapporter à toi, maître Jacques, de notre différend.

MAITRE JACQUES. C'est beaucoup d'honneur que vous me faites.

CLÉANTE. Je suis épris d'une jeune personne qui répond à mes vœux et reçoit tendrement les offres de ma foi, et mon père s'avise de venir troubler notre amour par la demande qu'il en fait faire.

MAITRE JACQUES. Il a tort, assurément.

CLÉANTE. N'a-t-il point de honte, à son âge, de songer à se marier? lui sied-il bien d'être amoureux? et ne devroit-il pas laisser cette occupation aux jeunes gens?

MAITRE JACQUES. Vous avez raison. Il se moque. Laissez-moi lui dire deux mots. (A Harpagon) Ho bien! votre fils n'est pas si étrange que vous le dites, et il se met à la raison. Il dit qu'il sait le respect qu'il vous doit, qu'il ne s'est emporté que dans la première chaleur; et qu'il ne fera point refus de se soumettre à ce qu'il vous plaira, pourvu que vous vouliez le traiter mieux que vous ne faites, et lui donner quelque personne en mariage dont il ait lieu d'être content.

HARPAGON. Ah! dis-lui, maître Jacques, que moyennant cela, il pourra espérer toutes choses de moi, et que, hors Mariane, je lui laisse la liberté de choisir celle qu'il voudra.

MAITRE JACQUES. Laissez-moi faire. (A Cléante) Ho bien! votre père n'est pas si déraisonnable que vous le faites, et il m'a témoigné que ce sont vos emportements qui l'ont mis en colère; qu'il n'en veut seulement qu'à votre manière d'agir, et qu'il sera fort disposé à vous accorder ce que vous souhaitez, pourvu que vous vouliez vous y prendre par la douceur et lui rendre les déférences, les respects et les soumissions qu'un fils doit à son père.

CLÉANTE. Ah! maître Jacques, tu lui peux assurer que, s'il m'accorde Mariane, il me verra toujours le plus soumis de tous les hommes, et que jamais je ne ferai aucune chose que par ses volontés.

MAITRE JACQUES à Harpagon. Cela est fait; il consent à ce que vous dites.

HARPAGON. Voilà qui va le mieux du monde.

MAITRE JACQUES à Cléante. Tout est conclu; il est content de vos promesses.

CLÉANTE. Le ciel en soit loué!

MAITRE JACQUES. Messieurs, vous n'avez qu'à parler ensemble : vous voilà d'accord maintenant, et vous alliez vous querreller faute de vous entendre.

CLÉANTE. Mon pauvre maître Jacques, je te serai obligé toute ma vie.

MAÎTRE JACQUES. Il n'y a pas de quoi, monsieur.

HARPAGON. Tu m'as fait plaisir, maître Jacques, et cela mérite une récompense (Harpagon fouille dans sa poche, maître Jacques tend la main, mais Harpagon ne tire que son mouchoir, en disant) Va, je m'en souviendrai, je t'assure.

MAÎTRE JACQUES. Je vous baise les mains.

SCÈNE V.

HARPAGON, CLÉANTE.

CLÉANTE. Je vous demande pardon, mon père, de l'emportement que j'ai fait paroître.

HARPAGON. Cela n'est rien.

CLÉANTE. Je vous assure que j'en ai tous les regrets du monde.

HARPAGON. Et moi, j'ai toutes les joies du monde de te voir raisonnable.

CLÉANTE. Quelle bonté à vous d'oublier si vite ma faute!

HARPAGON. On oublie aisément les fautes des enfants, lorsqu'ils rentrent dans leur devoir.

CLÉANTE. Quoi! ne garder aucun ressentiment de toutes mes extravagances?

HARPAGON. C'est une chose où tu m'obliges, par la soumission et le respect où tu te ranges.

CLÉANTE. Je vous promets, mon père, que jusques au tombeau je conserverai dans mon cœur le souvenir de vos bontés.

HARPAGON. Et moi, je te promets qu'il n'y aura aucune chose que de moi tu n'obtiennes.

CLÉANTE. Ah! mon père, je ne vous demande plus rien; et c'est m'avoir assez donné que de me donner Mariane.

HARPAGON. Comment?

CLÉANTE. Je dis, mon père, que je suis trop content de vous, et que je trouve toutes choses dans la bonté que vous avez de m'accorder Mariane.

HARPAGON. Qui est-ce qui te parle de t'accorder Mariane?

CLÉANTE. Vous, mon père.

HARPAGON. Moi?

CLÉANTE. Sans doute.

HARPAGON. Comment! c'est toi qui as promis d'y renoncer.

CLÉANTE. Moi, y renoncer?

HARPAGON. Oui.

CLÉANTE. Point du tout.

HARPAGON. Tu ne t'es pas départi d'y prétendre?

CLÉANTE. Au contraire, j'y suis porte plus que jamais.
 HARPAGON. Quoi! pendard, derechef?
 CLÉANTE. Rien ne me peut changer.
 HARPAGON. Laisse-moi faire, traite!
 CLÉANTE. Faites tout ce qu'il vous plaira.
 HARPAGON. Je te défends de me jamais voir
 CLÉANTE. A la bonne heure.
 HARPAGON. Je t'abandonne
 CLÉANTE. Abandonnez
 HARPAGON. Je te renonce pour mon fils
 CLÉANTE. Soit
 HARPAGON. Je te deshérite.
 CLÉANTE. Tout ce que vous voudrez
 HARPAGON. Et je te donne ma bénédiction
 CLÉANTE. Je n'ai que faire de vos dons

SCÈNE VI

CLEANTE, LA FLÈCHE

LA FLÈCHE sortant du jardin avec une cassette Ah! monsieur, que je
 vous trouve à propos! Suivez-moi vite
 CLÉANTE. Qu'y a-t-il?
 LA FLÈCHE. Suivez-moi, vous dis-je : nous sommes bien.
 CLÉANTE. Comment?
 LA FLÈCHE. Voici votre affaire
 CLÉANTE. Quoi?
 LA FLÈCHE. J'ai guigné ceci tout le jour.
 CLÉANTE. Qu'est-ce que c'est?
 LA FLÈCHE. Le trésor de votre père que j'ai attrapé.
 CLÉANTE. Comment as-tu fait?
 LA FLÈCHE. Vous saurez tout. Sauvons-nous : je l'entends crier.

SCÈNE VII

HARPAGON criant au voleur dès le jardin

Au voleur! au voleur! à l'assassin! au meurtrier!
 Justice, juste ciel! je suis perdu, je suis assassin!
 on m'a coupé la gorge : on m'a dérobé mon argent.
 Qui peut-ce être? Qu'est-il devenu? Ou est-il? Où
 se cache-t-il? Que ferai-je pour le trouver? Où courir?
 Où ne pas courir? N'est-il point là? n'est-il point
 ici? Qui est-ce? Arrête! (A lui-même se prenant par le
 bras) Rends-moi mon argent, coquin... Ah! c'est
 moi! mon esprit est trouble, et j'ignore où je suis,
 qui je suis et ce que je fais. Hélas! mon pauvre ar-
 gent! mon pauvre argent! mon cher ami! on m'a
 privé de toi; et puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu

mon support, ma consolation, ma joie : tout est fini pour moi, et je n'ai plus que faire au monde. Sans toi, il m'est impossible de vivre. C'en est fait, je n'en puis plus; je me meurs, je suis mort, je suis enterré. N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter, en me rendant mon argent, ou en m'apprenant qui l'a pris? Euh! Que dites-vous? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure, et l'on a choisi justement le temps que je parlois à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller querir la justice, et faire donner la question à toute ma maison, à servante, à valets, à fils, à fille, et à moi aussi. Que de gens assemblés! Je ne jette mes regards sur personne qui ne me donne des soupçons, et tout me semble mon voleur. He! de quoi est-ce qu'on parle là? de celui qui m'a dérobé! Quel bruit fait-on là-haut? Est-ce mon voleur qui y est? De grâce, si l'on sait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point cache là parmi vous? Ils me regardent tous, et se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part, sans doute, au vol que l'on m'a fait. Allons vite, des commissaires, des archers, des prévôts, des juges, des gènes, des potences et des bourreaux. Je veux faire pendre tout le monde; et, si je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même après.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

HARPAGON, UN COMMISSAIRE.

LE COMMISSAIRE. Laissez-moi faire; je sais mon métier, Dieu merci. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je me mêle de découvrir des vols; et je voudrais avoir autant de sacs de mille francs que j'ai fait pendre de personnes.

HARPAGON. Tous les magistrats sont intéressés à prendre cette affaire en main, et si l'on ne me fait retrouver mon argent, je demanderai justice de la justice.

LE COMMISSAIRE. Il faut faire toutes les poursuites requises. Vous dites qu'il y avoit dans cette cassette...

HARPAGON. Dix mille écus bien comptés.

LE COMMISSAIRE Dix mille écus!

HARPAGON. Dix mille écus

LE COMMISSAIRE. Le vol est considérable!

HARPAGON. Il n'y a point de supplice assez grand pour l'enormité de ce crime, et, s'il demeure impuni, les choses les plus sacrées ne sont plus en sûreté.

LE COMMISSAIRE En quelles espèces étoit cette somme?

HARPAGON. En bons louis d'or et pistols bien trébuchantes

LE COMMISSAIRE Qui soupçonnez-vous de ce vol?

HARPAGON Tout le monde, et je veux que vous ariétiez prisonniers la ville et les faubourgs

LE COMMISSAIRE Il faut, si vous m'en croyez, n'effrayer personne et tâcher d'attraper ni d'attraper quelques preuves, afin de procéder plus par la rigueur au recouvrement des deniers qui vous ont été pris

SCÈNE II

HARPAGON, LE COMMISSAIRE, MAITRE JACQUES

MAITRE JACQUES du fond du théâtre en se retournant du côté par lequel il est entré. Je m'en vais revenu. Qu'on me le corche tout à l'heure qu'on me lui fesse guiller les pieds qu'on me le mette dans l'eau bouillante, et qu'on me le pendre au plancher.

HARPAGON à maître Jacques. Qui? celui qui m'a dérobé?

MAITRE JACQUES. Je parle d'un co hon de lut que votre intendant me vient d'envoyer, et je veux vous l'accommoder à ma fantaisie.

HARPAGON. Il n'est pas question de cela, et voilà monsieur à qui il faut parler d'autre chose.

LE COMMISSAIRE à maître Jacques. Ne vous épouvantez point. Je suis un homme à ne vous point scandaliser, et les choses vont dans la douceur.

MAITRE JACQUES. Monsieur est de votre soupe?

LE COMMISSAIRE. Il faut ici, mon cher ami, ne rien cacher à votre maître.

MAITRE JACQUES. Ma loi, monsieur, je monterai tout ce que je sais faire, et je vous traiterai du mieux qu'il me sera possible.

HARPAGON. Ce n'est pas là l'affaire.

MAITRE JACQUES. Si je ne vous fais pas aussi bonne chère que je voudrais, c'est la faute de monsieur votre intendant, qui m'a rogné les ailes avec les ciseaux de son économie.

HARPAGON. Traite! il s'agit d'autre chose que de soupe; et je veux que tu me dises des nouvelles de l'argent qu'on m'a pris.

MAITRE JACQUES. On vous a pris de l'argent?

HARPAGON. Oui, coquin; et je m'en vais te faire pendre si tu ne me le rends.

LE COMMISSAIRE à Harpagon. Mon Dieu! ne le maltraitez point. Je vois à sa mine qu'il est honnête homme, et que, sans se faire mettre en prison, il vous découvrira ce que vous voulez savoir... Oui, mon ami, si vous nous confessez la chose il ne vous sera fait aucun mal, et vous serez récompensé comme il faut par votre maître. On lui a pris aujourd'hui son argent; et il n'est pas que vous ne sachiez quelques nouvelles de cette affaire.

MAITRE JACQUES bas à part. Voici justement ce qu'il me faut pour me venger de notre intendant. Depuis qu'il est entré créans, il est le favori; on n'écoute que ses conseils, et j'ai aussi sur le cœur les coups de bâton de tantôt.

HARPAGON. Qu'as-tu à ruminer?

LE COMMISSAIRE à Harpagon. Laissez-le faire. Il se prépare à vous contenter; et je vous ai bien dit qu'il étoit honnête homme.

MAITRE JACQUES. Monsieur, si vous voulez que je vous dise les choses, je crois que c'est monsieur votre cher intendant qui a fait le coup.

HARPAGON. Valère?

MAITRE JACQUES. Oui.

HARPAGON. Lui' qui me paroît si fidèle?

MAITRE JACQUES. Lui-même. Je crois que c'est lui qui vous a dérobé.

HARPAGON. Et sur quoi le crois-tu?

MAITRE JACQUES. Sur quoi?

HARPAGON. Oui.

MAITRE JACQUES. Je le crois... sur ce que je le crois.

LE COMMISSAIRE. Mais il est nécessaire de dire les indices que vous avez.

HARPAGON. L'as-tu vu rôder autour du lieu où j'avois mis mon argent?

MAITRE JACQUES. Oui, vraiment. Où étoit-il votre argent?

HARPAGON. Dans le jardin.

MAITRE JACQUES. Justement; je l'ai vu rôder dans le jardin. Et dans quoi est-ce que cet argent étoit?

HARPAGON. Dans une cassette.

MAITRE JACQUES. Voilà l'affaire. Je lui ai vu une cassette.

HARPAGON. Et cette cassette, comment est-elle faite? Je verrai bien si c'est la mienne.

MAITRE JACQUES. Comment elle est faite?

HARPAGON. Oui.

MAITRE JACQUES. Elle est faite... elle est faite comme une cassette.

LE COMMISSAIRE. Cela s'entend. Mais dépeignez-la un peu, pour voir

MAITRE JACQUES. C'est une grande cassette.

HARPAGON. Celle qu'on m'a volée est petite.

MAITRE JACQUES. Hé! oui, elle est petite, si l'on veut le prendre par là; mais je l'appelle grande pour ce qu'elle contient

LE COMMISSAIRE. Et de quelle couleur est-elle?

MAITRE JACQUES. De quelle couleur?

LE COMMISSAIRE. Oui.

MAITRE JACQUES. Elle est de couleur... la... d'une certaine couleur... Ne sauriez-vous m'aider à dire?

HARPAGON. Euh?

MAITRE JACQUES. N'est-elle pas rouge?

HARPAGON. Non, gris

MAITRE JACQUES. He! oui, gris-rouge c'est ce que je voulois dire.

HARPAGON. Il n'y a point de doute, c'est elle assurément. Écrivez, monsieur, sa deposition. Ciel! à qui désormais se fier? Il ne faut plus jurer de rien, et je crois, après cela, que je suis homme à me voler moi-même.

MAITRE JACQUES. Harpagon. Monsieur, le voici qui revient. Ne lui allez pas dire au moins que c'est moi qui ai découvert cela.

SCÈNE III.

HARPAGON, UN COMMISSAIRE, VALÈRE,

MAITRE JACQUES.

HARPAGON. Approche, viens confesser l'action la plus noire, l'attentat le plus horrible qui jamais ait été commis.

VALÈRE. Que voulez-vous, monsieur?

HARPAGON. Comment, traître! tu ne rougis pas de ton crime!

VALÈRE. De quel crime voulez-vous donc parler?

HARPAGON. De quel crime je veux parler, infâme? comme si tu ne savais pas ce que je veux dire! C'est en vain que tu prétendrais me le déguiser, l'affaire est découverte, et l'on vient de m'apprendre tout. Comment! abuser ainsi de ma bonté, et s'introduire exprès chez moi pour me trahir, pour me jouer un tour de cette nature!

VALÈRE. Monsieur, puisqu'on vous a découvert tout, je ne veux point chercher de détours, et vous nier la chose.

MAITRE JACQUES à part. Oh! oh! aurois-je deviné sans y penser?

VALÈRE. C'étoit mon dessein de vous en parler, et je voulois attendre pour cela des conjonctures favorables; mais puisqu'il en est ainsi, je vous conjure de ne vous point fâcher, et de vouloir bien entendre mes raisons.

HARPAGON. Et quelles belles raisons peux-tu me donner, voleur infâme?

VALÈRE.

Ah ! monsieur, je n'ai pas mérité ces noms. Il est vrai que j'ai commis une offense envers vous ; mais , après tout , ma faute est pardonnable.

HARPAGON.

Comment, pardonnable ? Un guet-apens, un assassinat de la sorte !

VALÈRE.

De grâce , ne vous mettez point en colère. Quand vous m'aurez oui, vous verrez que le mal n'est pas si grand que vous le faites.

HARPAGON.

Le mal n'est pas si grand que je le fais ! Quoi ! mon sang , mes entrailles ; pendard !

VALÈRE.

Votre sang, monsieur, n'est pas tombé dans de mauvaises mains. Je suis d'une condition à ne lui point faire de tort ; et il n'y a rien dans tout ceci que je ne puisse bien réparer.

HARPAGON.

C'est bien mon intention, et que tu me restitues ce que tu m'as ravi.

VALÈRE.

Votre honneur, monsieur, sera pleinement satisfait.

HARPAGON.

Il n'est pas question d'honneur là dedans. Mais, dis moi, qui t'a porté à cette action ?

VALÈRE.

Hélas ! me le demandez-vous ?

HARPAGON

Oui, vraiment, je te le demande.

VALÈRE

Un dieu qui porte les excuses de tout ce qu'il fait faire, l'Amour.

HARPAGON

L'Amour !

VALÈRE.

Oui

HARPAGON.

Bel amour, bel amour, ma foi ! l'amour de ~~quel~~ louis d'or !

VALÈRE.

Non, monsieur, ce ne sont point vos richesses qui m'ont tenté ; ce n'est pas cela qui m'a ébloui, et je proteste de ne prétendre rien à tous vos biens, pourvu que vous me laissiez celui que j'ai.

HARPAGON.

Non ferai, de par tous les diables ! je ne te le laisserai pas. Mais voyez quelle insolence, de vouloir retenir le vol qu'il m'a fait !

VALÈRE.

Appelez-vous cela un vol ?

HARPAGON.

Si je l'appelle un vol ? un trésor comme celui-là !

VALÈRE.

C'est un trésor, il est vrai, et le plus précieux que vous ayez, sans doute, mais ce ne sera pas le perdre que de me le laisser. Je vous le demande à genoux, ce trésor plein de charmes ; et, pour bien faire, il faut que vous me l'accordiez.

HARPAGON.

Je n'en ferai rien. Qu'est-ce à dire cela ?

VALÈRE.

Nous nous sommes promis une foi mutuelle, et avons fait serment de ne nous point abandonner.

HARPAGON.

Le serment est admirable, et la promesse plaisante !

VALÈRE.

Oui, nous nous sommes engagés d'être l'un à l'autre à jamais.

- HARPAGON.** Je vous en empêcherai bien, je vous assure.
VALÈRE. Rien que la mort ne nous peut séparer.
HARPAGON. C'est être bien endiable après mon argent!
VALÈRE. Je vous ai déjà dit, monsieur, que ce n'étoit point l'intérêt qui m'avoit poussé à faire ce que j'ai fait. Mon cœur n'a point agi par les ressorts que vous pensez, et un motif plus noble m'a inspiré cette résolution.
- HARPAGON.** Vous verrez que c'est par charité chrétienne qu'il veut avoir mon bien ! Mais j'y donnerai bon ordre ; et la justice, pendard effronté, me va faire raison de tout.
- VALÈRE.** Vous en userez comme vous voudrez, et me voilà prêt à souffrir toutes les violences qu'il vous plaira ; mais je vous prie de croire, au moins, que, s'il y a du mal, ce n'est que moi qu'il en faut accuser, et que votre fille en tout ceci n'est aucunement coupable.
- HARPAGON.** Je le crois bien, vraiment ! il seroit fort étrange que ma fille eût trompé dans ce crime. Mais je veux raver mon affaire, et que tu me confesses en quel endroit tu me l'as enlevée.
- VALÈRE.** Moi ? je ne l'ai point enlevée, elle est encore chez vous.
- HARPAGON à part.** O ma chère cassette ! (Haut.) Elle n'est point sortie de ma maison ?
- VALÈRE.** Non, monsieur.
- HARPAGON.** He ! dis-moi donc un peu, tu n'y as point touché ?
- VALÈRE.** Moi, y toucher ! Ah ! vous lui faites tort, aussi bien qu'à moi ; et c'est d'une ardeur toute pure et respectueuse que j'ai brûlé pour elle.
- HARPAGON à part.** Brûler pour ma cassette !
- VALÈRE.** J'aimerois mieux mourir que de lui avoir fait paraître aucune pensée offensante ; elle est trop sage et trop honnête pour cela.
- HARPAGON à part.** Ma cassette trop honnête !
- VALÈRE.** Tous mes desirs se sont bornés à jouir de sa vue, et rien de criminel n'a profané la passion que ses beaux yeux m'ont inspirée.
- HARPAGON à part.** Les beaux yeux de ma cassette ! Il parle d'elle comme un amant d'une maîtresse.
- VALÈRE.** Dame Claude, monsieur, sait la vérité de cette aventure, et elle vous peut rendre témoignage.
- HARPAGON.** Quoi ! ma servante est complice de l'affaire ?
- VALÈRE.** Oui, monsieur. Elle a été témoin de notre engagement ; et c'est après avoir connu l'honnêteté de ma flamme qu'elle m'a aidé à persuader votre fille de me donner sa foi, et recevoir la mienne.

HARPAGON a part Est-ce que la peur de la justice le fait extravaguer? (A Valère.) Que nous brouilles-tu ici de ma fille?

VALÈRE. Je dis, monsieur, que j'ai eu toutes les peines du monde à faire consentir sa pudeur à ce que vouloit mon amour.

HARPAGON. La pudeur de qui?

VALÈRE. De votre fille; et c'est seulement depuis hier qu'elle a pu se résoudre à nous signer mutuellement une promesse de mariage.

HARPAGON. Ma fille t'a signé une promesse de mariage?

VALÈRE. Oui, monsieur, comme de ma part je lui en ai signé une.

HARPAGON. O ciel! autre disgrâce!

MAITRE JACQUES au commissaire. Écrivez, monsieur, écrivez.

HARPAGON. Rengrègement de mal! Surcroît de désespoir! (Au commissaire.) Allons, monsieur, faites le dû de votre charge, et dressez-lui-moi un procès comme larron et comme suborneur.

MAITRE JACQUES. Comme larron et comme suborneur.

VALÈRE. Ce sont des noms qui ne me sont point dus; et quand on saura qui je suis...

SCÈNE IV.

HARPAGON, ÉLISE, MARIANE, VALÈRE, FROSINE,
MAITRE JACQUES, UN COMMISSAIRE.

HARPAGON. Ah! fille scélérate! fille indigne d'un père comme moi! C'est ainsi que tu pratiques les leçons que je t'ai données! Tu te laisses prendre d'amour pour un voleur infâme, et tu lui engages ta foi sans mon consentement! Mais vous serez trompés l'un et l'autre. (A Élise.) Quatre bonnes murailles me reprendront de ta conduite; a Valère) et une bonne potence me fera raison de ton audace.

VALÈRE. Ce ne sera point votre passion qui jugera l'affaire, et l'on m'écouterait au moins avant que de me condamner.

HARPAGON. Je me suis abusé de dire une potence; et tu seras roué tout vif.

ÉLISE aux genoux d'Harpagon. Ah! mon père, prenez des sentiments un peu plus humains, je vous prie, et n'allez point pousser les choses dans les dernières violences du pouvoir paternel. Ne vous laissez point entraîner aux premiers mouvements de votre passion, et donnez-vous le temps de considérer ce que vous voulez faire. Prenez la peine de mieux voir celui dont vous vous offensez. Il est tout autre que vos yeux ne le jugent;

et vous trouverez moins étrange que je m^o sois donnée à lui, lorsque vous saurez que, sans lui, vous ne m'auriez plus il y a longtemps. Oui, mon père, c'est celui qui me sauva de ce grand péril que vous savez que je courus dans l'eau, et à qui vous devez la vie de cette fille dont...

HARPAGON. Tout cela n'est rien, et il valoit bien mieux pour moi qu'il te laissât noyer que de faire ce qu'il a fait.

ÉLISE. Mon père, je vous conjure, par l'amour paternel, de me...

HARPAGON. Non, non, je ne veux rien entendre, et il faut que la justice fasse son devoir.

MAITRE JACQUES à part Tu me payeras mes coups de bâton.

FROSINE à part Voici un étrange embarras !

SCÈNE V.

ANSELME, HARPAGON, ÉLISE, MARIANE, FROSINE, VALÈRE, UN COMMISSAIRE, MAITRE JACQUES.

ANSELME. Qu'est-ce, seigneur Harpagon ? je vous vois tout ému.

HARPAGON. Ah ! seigneur Anselme, vous me voyez le plus indigne bien du trouble et du désordre au contrat que vous venez faire. On m'assassine dans le bien, on m'assassine dans l'honneur ; et voilà un traître, un scelerat qui a violé tous les droits les plus saints, qui s'est coulé chez moi sous le titre de domestique pour me dérober mon argent, et pour me suborner ma fille.

VALÈRE. Qui songe à votre argent, dont vous me faites un galimatias ?

HARPAGON. Oui, ils se sont donné l'un à l'autre une promesse de mariage. Cet affront vous regarde, seigneur Anselme, et c'est vous qui devez vous rendre partie contre lui, et faire toutes les poursuites de la justice pour vous venger de son insolence.

ANSELME. Ce n'est pas mon dessein de me faire épouser par force, et de rien prétendre à un cœur qui se seroit donné ; mais, pour vos intérêts, je suis prêt à les embrasser ainsi que les miens propres.

HARPAGON. Voilà monsieur qui est un honnête commissaire, qui n'oubliera rien, à ce qu'il m'a dit, de la fonction de son office. (Au commissaire, montrant Valère) Chargez-le comme il faut, monsieur, et rendez les choses bien criminelles.

VALÈRE. Je ne vois pas quel crime on me peut faire de la passion que j'ai pour votre fille, et le supplice où

vous croyez que je puisse être condamné pour notre engagement, lorsqu'on saura ce que je suis...

HARPAGON. Je me moque de tous ces contes; et le monde aujourd'hui n'est plein que de ces larrons de noblesse, que de ces imposteurs qui tirent avantage de leur obscurité, et s'habillent insolemment du premier nom illustre qu'ils s'avisent de prendre.

VALÈRE. Sachez que j'ai le crui trop bon pour me parer de quelque chose qui ne soit point à moi, et que tout Naples peut rendre temoignage de ma naissance.

ANSELME. Tout beau! prenez garde à ce que vous allez dire. Vous risquez ici plus que vous ne pensez, et vous parlez devant un homme à qui tout Naples est connu, et qui peut aisement voir clair dans l'histoire que vous feiez.

VALÈRE en mettant fierement son chapeau. Je ne suis point homme à rien craindre; et si Naples vous est connu, vous savez qui étoit don Thomas d'Alburci.

ANSELME. Sans doute, je le sais; et peu de gens l'ont connu mieux que moi.

HARPAGON. Je ne me soucie ni de don Thomas ni de don Martin.
(Harpagon, voyant deux chandelles allumées, en souffle une.)

ANSELME. De grâce, laissez-le parler; nous verrons ce qu'il en veut dire.

VALÈRE. Je veux dire que c'est lui qui m'a donné le jour

ANSELME. Lui!

VALÈRE. Oui.

ANSELME. Allez, vous vous moquez. Cherchez quelque autre histoire qui vous puisse mieux reussir, et ne prétendez pas vous sauter sous cette imposture.

VALÈRE. Songez à mieux parler. Ce n'est point une imposture, et j'en avance rien qu'il ne me soit aisé de justifier.

ANSELME. Quoi! vous osez vous dire fils de don Thomas d'Alburci?

VALÈRE. Oui, je l'ose, et suis prêt de soutenir cette vérité contre qui que ce soit.

ANSELME. L'audace est merveilleuse! Apprenez, pour vous confondre, qu'il y a seize ans pour le moins que l'homme dont vous nous parlez perit sur mer avec ses enfants et sa femme, en voulant dérober leur vie aux cruelles persecutions qui ont accompagné les désordres de Naples, et qui en firent exiler plusieurs nobles familles.

VALÈRE. Oui, mais apprenez, pour vous confondre, vous, que son fils, âge de sept ans, avec un domestique, fut sauvé de ce naufrage par un vaisseau espagnol, et que ce fils sauvé est celui qui vous parle. Appro-

nez que le capitaine de ce vaisseau, touché de ma fortune, prit amitié pour moi; qu'il me fit élever comme son propre fils, et que les armes furent mon emploi des que je m'en trouvai capable, que j'ai su, depuis peu, que mon père n'étoit point mort, comme je l'avois toujours cru; que, passant ici pour l'aller chercher une aventure, par le ciel concerté, me fit voir la charmante Elise, que cette vue me rendit esclave de ses beautés, et que la violence de mon amour et la sévérité de son père me firent prendre la résolution de m'introduire dans son logis, et d'envoyer un autre à la quête de mes parents.

ANSELME. Mais quels témoignages en avez, autres que vos paroles, nous peuvent-ils dire que ce ne soit point une fable que vous vous battez sur une vérité?

VALENTIN. Le capitaine espagnol, un cachet de rubis qui étoit à mon père, un bracelet d'agate que ma mère m'avoit mis au bras, le vieux Pedro, ce domestique qui se sauva avec moi du naufrage.

MARIANNE. Hélas! à vos paroles je puis ici répondre, moi, que vous n'imposez point, et tout ce que vous dites me fait connoître clairement que vous êtes mon frère.

VALENTIN. Vous, ma sœur!

MARIANNE. Oui, mon cœur s'est ému dès le moment que vous avez ouvert la bouche, et notre mère, que vous allez ravir, m'a mille fois entretenue des disgrâces de notre famille. Le ciel ne nous fit point aussi peindre dans ce triste naufrage, mais il ne nous sauva la vie que par la perte de notre liberté, et ce furent des corsaires qui nous recueillirent ma mère et moi sur un débris de notre vaisseau. Après dix ans d'esclavage, une heureuse fortune nous rendit notre liberté, et nous retrouvâmes dans Naples, où nous trouvâmes tout notre bien vendu, sans y pouvoir trouver des nouvelles de notre père. Nous passâmes à Gênes, où ma mère alla ramasser quelques malheureux restes d'une succession qu'on avoit déchirée, et de là, fuyant la barbare injustice de ses parents, elle vint en ces lieux, où elle n'a presque vécu que d'une vie languissante.

ANSELME. O ciel! quels sont les traits de ta puissance! et que tu fais bien voir qu'il n'appartient qu'à toi de faire des miracles! Embrassez-moi, mes enfants, et mêlez tous deux vos transports à ceux de votre père.

VALENTIN. Vous êtes notre père?

MARIANNE. C'est vous que ma mère a tant pleuré?

ANSELME. Oui, ma fille, oui, mon fils, je suis don Thomas d'Alburci, que le ciel garantit des ondes avec tout

l'argent qu'il portoit ; et qui, vous ayant tous crus morts durant seize ans, se préparoit, après de longs voyages, à chercher dans l'hymen d'une douce et sage personne la consolation de quelque nouvelle famille. Le peu de sûreté que j'ai pour ma vie à retourner à Naples m'a fait y renoncer pour toujours ; et, ayant su trouver moyen d'y faire vendre ce que j'avois, je me suis habitué ici, où, sous le nom d'Anselme, j'ai voulu m'éloigner les chagrins de cet autre nom qui m'a causé tant de traverses.

HARPAGON a Anselme C'est là votre fils ?

ANSELME. Oui.

HARPAGON. Je vous prends à partie pour me payer dix mille écus qu'il m'a volés.

ANSELME Lui ! vous avoir volé ?

HARPAGON. Lui-même.

VALÈRE. Qui vous dit cela ?

HARPAGON. Maître Jacques.

VALÈRE a maître Jacques C'est toi qui le dis ?

MAÎTRE JACQUES. Vous voyez que je ne dis rien.

HARPAGON. Oui. Voilà monsieur le commissaire qui a reçu sa deposition.

VALÈRE. Pouvez-vous me croire capable d'une action si lâche !

HARPAGON. Capable ou non capable, je veux ravoir mon argent.

SCÈNE VI

HARPAGON, ANSELME, ELISE, MARIANE, CLÉANTE,
VALÈRE, FROSINE, UN COMMISSAIRE,
MAÎTRE JACQUES, LA FLÈCHE.

CLÉANTE. Ne vous tourmentez point, mon père, et n'accusez personne. J'ai decouvert des nouvelles de votre affaire ; et je viens ici pour vous dire que si vous voulez vous résoudre à me laisser épouser Mariane, votre argent vous sera rendu.

HARPAGON. Où est-il ?

CLÉANTE. Ne vous en mettez point en peine. Il est en lieu dont je repends, et tout ne dépend que de moi. C'est à vous de me dire à quoi vous vous determinez ; et vous pouvez choisir, ou de me donner Mariane ou de perdre votre cassette.

HARPAGON. N'en a-t-on rien ôté ?

CLÉANTE. Rien du tout. Voyez si c'est votre dessein de souscrire à ce mariage, et de joindre votre consentement à celui de sa mère, qui lui laisse la liberté de faire un choix entre nous deux.

MARIANE à Cléante Mais vous ne savez pas que ce n'est pas assez que ce consentement, et que le ciel (montrant Valère), avec un frère que vous voyez, vient de me rendre un père (montrant Anselme) dont vous avez à m'obtenir.

ANSELME. Le ciel, mes enfants, ne me redonne point à vous pour être contraire à vos vœux. . Seigneur Harpagon, vous jugez bien que le choix d'une jeune personne tombera sur le fils plutôt que sur le père allons, ne vous faites point due ce qu'il n'est point nécessaire d'entendre, et consentez, ainsi que moi, à ce double hyménée

HARPAGON. Il faut, pour me donner conseil, que je voie ma cassette.

CLÉANTE. Vous la verrez saine et entière

HARPAGON. Je n'ai point d'argent à donner en mariage à mes enfants.

ANSELME. Hé bien ! j'en ai pour eux, que cela ne vous inquiète point.

HARPAGON. Vous obligerez-vous à faire tous les frais de ces deux mariages ?

ANSELME. Oui, je m'y oblige Êtes-vous satisfait ?

HARPAGON. Oui, pourvu que pour les noces vous me fassiez faire un habit.

ANSELME. D'accord. Allons jouir de l'allégresse que cet heureux jour nous présente

LE COMMISSAIRE. Holà ! messieurs, holà ! tout doucement, s'il vous plaît Qui me payera mes écritures ?

HARPAGON. Nous n'avons que faire de vos écritures.

LE COMMISSAIRE. Oui ! mais je ne pretends pas les avoir faites pour rien.

HARPAGON montrant maître Jacques Pour votre paiement, voilà un homme que je vous donne à pendre.

MAÎTRE JACQUES. Hélas ! comment faut-il donc faire ? On me donne des coups de bâton pour dire vrai, et on me veut pendre pour mentir !

ANSELME. Seigneur Harpagon, il faut lui pardonner cette imposture

HARPAGON. Vous payerez donc le commissaire ?

ANSELME. Soit. Allons vite faire part de notre joie à votre mère.

HARPAGON. Et moi, voir ma chère cassette.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

COMEDIE BALLET EN TROIS ACTES

1669

PERSONNAGES DE LA COMEDIE

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC
ORONIE
JULIE fille d'Oronte
ÉRASTE , amant de Julie
NÉRINE femme d'intrigue feinte
Picarde
LUCRATIF feinte Gasconne
SBRIGANI Naïf certain Femme d'in-
trigue
PREMIER MEDECIN
SECOND MEDECIN
UN ARCHICAPE
UN PAYSAN
UNE PAYSANNE
PREMIER SUISSE
SECOND SUISSE
UN VENET
DEUX ANCIENS

PERSONNAGES DU BALLET

UN MUSICIEN
DEUX MUSICIENS
TROUPE DE DANSEURS
DEUX MAÎTRES A DANSER
DEUX PAGES dansants
QUATRE CURIEUX despectacle dansants
DEUX SUISSES dansants
DEUX MÉDECINS grotesques
MÉTAFYSIENS dansants
DEUX AVOCATS chantants
DEUX PROCUREURS dansants
DEUX SERGENTS dansants
TROUPE DE MASQUES
UN EGYPTEEN chantant
UN ÉGYPTIEN chantant
UN PANTALON chantant
CHOEUR DE MASQUES chantants
SAUVAGES dansants
BISCAYENS dansants

La scène est à Paris

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE

ÉRASTE, UNE MUSICIEN, DEUX MUSICIENS

(CHANTANTS, PLUSIEURS AUTRES JOUANT DES INSTRUMENTS,

TROUPE DE DANSEURS

ÉRASTE aux musiciens et aux danseurs Suivez les ordres que je vous ai
donnés pour la serenade Pour moi, je me retire, et
ne veux point paraître ici.

SCÈNE II.

UNE MUSICIENNE, DLUX MUSICIENS CHANTANTS,
 PLUSIEURS AUTRES JOUANT DES INSTRUMENTS,
 TROUPE DE DANSEURS

(Cette sérénade est composée de chant d'instruments et de danse. Les paroles qui s'y chantent ont rapport à la situation en Finta se trouve avec Julie, et expriment les sentiments de deux amants qui sont traversés dans leurs amours par le caprice de leurs parents.)

UNE MUSICIENNE

Repands, charmante nuit repands sur tous les yeux
 De tes pivots la douce influence
 Et ne laisse veiller en ce aimable lieu
 Que les cœurs que l'amour soumet à sa puissance.
 Tes ombres et ton silence,
 Plus beaux que le plus beau jour,
 Offrent de doux moments à soupirer d'amour

PREMIER MUSICIEN

Que soupirer d'amour
 Est une douce chose,
 Quand rien à nos vœux ne s'oppose !
 A d'aimables penchants notre cœur nous dispose
 Mais on a des tyrans à qui l'on doit le jour
 Que soupirer d'amour
 Est une douce chose,
 Quand rien à nos vœux ne s'oppose !

SECOND MUSICIEN

Tout ce qu'à nos vœux on oppose,
 Contre un parfait amour ne gagne jamais rien,
 Et pour vaincre toute chose,
 Il ne faut que s'aimer bien

TOUS TROIS ENSEMBLE

Aimons-nous donc d'une ardeur éternelle :
 Les rigueurs des parents, la contrainte cruelle,
 L'absence, les travaux, la fortune rebelle,
 Ne font que redoubler une amitié fidèle
 Aimons nous donc d'une ardeur éternelle
 Quand deux cœurs s'aiment bien,
 Tout le reste n'est rien

PREMIÈRE ENVIRÉE DE BALLET.

(Danse de deux militaires à cheval.)

DEUXIÈME ENVIRÉE DE BALLET.

(Danse de deux pages.)

TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET.

(Quatre curieux de spectacle, qui ont pris querelle pendant la danse des deux pages, dansent en se battant l'épée à la main)

QUATRIÈME ENTRÉE DE BALLET.

(Deux Suisses se parent les quatre combattants, et, après les avoir mis d'accord, dansent avec eux)

SCÈNE III.

JULIE, ÉRASTE, NÉRINE.

JULIE. Mon Dieu ! Eraste, gardons d'être surpris. Je tremble qu'on ne nous voie ensemble, et tout seroit perdu, après la défense que l'on m'a faite.

ÉRASTE. Je regarde de tous côtés et je n'aperçois rien.

JULIE à Nerine. Air aussi l'œil au guet, Nerine, et prends bien garde qu'il ne vienne personne.

NÉRINE se retirant dans le fond du théâtre. Reposez-vous sur moi, et dites hardiment ce que vous avez à vous dire.

JULIE. Avez-vous imaginé pour notre affaire quelque chose de favorable ? et croyez-vous, Eraste, pouvoir venir à bout de détourner ce fâcheux mariage que mon père s'est mis en tête ?

ÉRASTE. Au moins y travaillons-nous fortement ; et déjà nous avons préparé un bon nombre de batteries pour renverser ce dessein ridicule.

NÉRINE accourant à Julie. Par ma foi, voilà votre père.

JULIE. Ah ! séparons-nous vite.

NÉRINE. Non, non, non, ne bougez pas ; je m'étais trompée.

JULIE. Mon Dieu ! Nerine, que tu es sottise de nous donner de ces frayeurs !

ÉRASTE. Oui, belle Julie, nous avons dressé pour cela quantité de machines, et nous ne feignons point de mettre tout en usage, sur la permission que vous m'avez donnée. Ne nous demandez point tous les ressorts que nous ferons jouer, vous en aurez le divertissement ; et, comme aux comédies, il est bon de vous laisser le plaisir de la surprise, et de ne vous avertir point de tout ce qu'on vous fera voir : c'est assez de vous dire que nous avons en main divers stratagèmes tout prêts à produire dans l'occasion, et que l'ingénieuse Nerine et l'adroit Sbrigani entreprennent l'affaire.

NÉRINE.

Assurément. Votre père se moque-t-il, de vouloir vous anger de son avocat de Limoges, monsieur de Pourceaugnac, qu'il n'a vu de sa vie, et qui vient par le coche vous enlever à notre barbe? Faut-il que trois ou quatre mille ecus de plus sur la parole de votre oncle, lui fassent rejeter un amant qui vous agree? et une personne comme vous est-elle faite pour un Limosin? S'il a envie de se marier, que ne prend-il une Limosine, et ne laisse-t-il en repos les chrétiens? Le seul nom de monsieur de Pourceaugnac m'a mise dans une colère effroyable. J'enrage de monsieur de Pourceaugnac. Quand il n'y auroit que ce nom-là, monsieur de Pourceaugnac, j'y brûlerai mes livres, ou je romprai ce mariage, et vous ne serez point madame de Pourceaugnac. Pourceaugnac! cela se peut-il souffrir? Non, Pourceaugnac est une chose que je ne saurois supporter, et nous lui jouerons tant de pièces, nous lui ferons tant de niches sur niches, que nous renverrons à Limoges monsieur de Pourceaugnac.

ÉRASTE.

Voici notre subtil Napolitain, qui nous dira des nouvelles.

SCÈNE IV.

JULIE, ÉRASTE, SBRIGANI, NÉRINE.

SBRIGANI

Monsieur, votre homme arrive. Je l'ai vu à trois lieues d'ici, où a couche le coche, et, dans la cuisine, où il est descendu pour déjeuner, je l'ai étudié une bonne grosse demi-heure, et je le sais déjà par cœur. Pour sa figure, je ne veux point vous en parler : vous verriez de quel air la nature l'a dessinée, et si l'ajustement qui l'accompagne y répond comme il faut; mais, pour son esprit, je vous avertis, par avance, qu'il est des plus epais qui se fassent; que nous trouvons en lui une matière tout à fait disposée pour ce que nous voulons, et qu'il est homme enfin à donner dans tous les panneaux qu'on lui présentera.

ÉRASTE.

Nous dis-tu vrai?

SBRIGANI.

Oui, si je me connois en gens.

NÉRINE.

Madame, voilà un illustre. Votre affaire ne pouvoit être mise en de meilleures mains, et c'est le héros de notre siècle pour les exploits dont il s'agit, un homme qui, vingt fois en sa vie, pour servir ses amis, a généreusement affronté les galères; qui, au péril de ses bras et de ses épaules, sait mettre noblement à fin les aventures les plus difficiles, et qui,

tel que vous le voyez, est exilé de son pays pour je ne sais combien d'actions honorables qu'il a généreusement entreprises.

SBRIGANI. Je suis confus des louanges dont vous m'honorez : et je pourrois vous en donner avec plus de justice sur les merveilles de votre vie, et principalement sur la gloire que vous acquîtes lorsque avec tant d'honnêteté vous pipâtes au jeu, pour douze mille écus, ce jeune seigneur étranger que l'on mena chez vous; lorsque vous fîtes galamment ce faux contrat qui ruina toute une famille, lorsque avec tant de grandeur d'âme vous sûtes nier le dépôt qu'on vous avoit confié; et que si généreusement on vous vit prêter votre témoignage à faire pendre ces deux personnes qui ne l'avoient pas mérité.

MIRIVE. Ce sont petites bagatelles qui ne valent pas qu'on en parle; et vos éloges me font rougir.

SBRIGANI. Je veux bien épargner votre modestie; laissons cela, et, pour commencer notre affaire, allons vite joindre notre provincial, tandis que de votre côté vous nous tiendrez prêts au besoin les autres acteurs de la comédie.

ÉRASTE. Au moins, madame, souvenez-vous de votre rôle; et, pour mieux couvrir votre jeu, feignez, comme on vous a dit, d'être la plus contente d'une de ces résolutions de votre père.

JULIE. S'il ne tient qu'à cela, les choses vont à merveille.

ÉRASTE. Mais, belle Julie, si toutes nos machines venoient à ne pas réussir?

JULIE. Je déclarerai à mon père mes véritables sentiments.

ÉRASTE. Et si, contre vos sentiments, il s'obstinoit à son dessein?

JULIE. Je le menacerois de me jeter dans un couvent

ÉRASTE. Mais si, malgré tout cela, il vouloit vous forcer à ce mariage?

JULIE. Que voulez-vous que je vous dise?

ÉRASTE. Ce que je veux que vous me disiez?

JULIE. Oui.

ÉRASTE. Ce qu'on dit quand on aime bien.

JULIE. Mais quoi?

ÉRASTE. Que rien ne pourra vous contraindre; et que, malgré tous les efforts d'un père, vous me promettez d'être à moi.

JULIE. Mon Dieu! Eraste, contentez-vous de ce que je fais maintenant: et n'allez point tenter sur l'avenir les résolutions de mon cœur; ne fatiguez point mon devoir par les propositions d'une fâcheuse extrémité

dont peut-être n'aurons-nous pas besoin; et, s'il y faut venir, souffrez au moins que j'y sois entraînée par la suite des choses

FRASTE. Hé bien !

SBRIGANI. Ma foi ! voici notre homme songeons à nous

NÉRINE. Ah ! comme il est bâti !

SCÈNE V.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

M. DE POURCEAUGNAC se tournant du côté où il est venu et parlant à des gens qui le suivent He bien ! quoi ? Qu'est-ce ? Qu'y a-t-il ? Au diantre soient la sotte ville et les sottes gens qui y sont ! Ne pouvoit-elle un pas sans trouver des nigauds qui vous regardent et se mettent à rire ! He ! m'sieurs les badauds, faites vos affaires et laissez passer les personnes sans leur mettre au nez. Je me donne au diable, si je ne baille un coup de poing au premier que je verrai me

SBRIGANI parlant aux mêmes personnes Qu'est-ce que c'est, messieurs ? Que veut dire cela ? À qui en avez-vous ? Faut-il se moquer ainsi des honnêtes étrangers qui arrivent ici ?

M. DE POURCEAUGNAC Voilà un homme raisonnable celui-là

SBRIGANI. Quel procédé est le votre ? et qu'avez-vous à me ?

M. DE POURCEAUGNAC Fort bien

SBRIGANI. Monsieur a-t-il quelque chose de ridicule en soi ?

M. DE POURCEAUGNAC Oui

SBRIGANI. Est-il autrement que les autres ?

M. DE POURCEAUGNAC Suis-je tortu ou bossu ?

SBRIGANI. Apprenez à connoître les gens

M. DE POURCEAUGNAC C'est bien dit

SBRIGANI. Monsieur est d'une mine à respecter.

M. DE POURCEAUGNAC Cela est vrai

SBRIGANI. Personne de condition

M. DE POURCEAUGNAC Oui Gentilhomme limosin

SBRIGANI. Homme d'esprit

M. DE POURCEAUGNAC Qui a étudié en droit

SBRIGANI. Il vous fait trop d'honneur de venir dans votre ville

M. DE POURCEAUGNAC Sans doute

SBRIGANI. Monsieur n'est pas une personne à faire peur

M. DE POURCEAUGNAC Assurément

SBRIGANI. Et quiconque ira de lui aura affaire à moi.

M. DE POURCEAUGNAC à Sbrigani Monsieur, je vous suis infiniment obligé.

SBRIGANI. Je suis fâché, monsieur, de voir recevoir de la sorte une personne comme vous ; et je vous demande pardon pour la ville

M. DE POURCEAUGNAC. Je suis votre serviteur.

SBRIGANI. Je vous ai vu ce matin, monsieur, avec le coche, lorsque vous avez déjeuné; et la grâce avec laquelle vous mangiez votre pain, m'a fait naître d'abord de l'amitié pour vous; et, comme je sais que vous n'êtes jamais venu en ce pays, et que vous y êtes tout neuf, je suis bien aise de vous avoir trouvé, pour vous offrir mon service à cette arrivée, et vous aider à vous conduire parmi ce peuple, qui n'a pas, parfois, pour les honnêtes gens toute la considération qu'il faut.

M. DE POURCEAUGNAC. C'est trop de grâce que vous me faites.

SBRIGANI. Je vous l'ai déjà dit. du moment que je vous ai vu, je me suis senti pour vous de l'inclination.

M. DE POURCEAUGNAC. Je vous suis obligé

SBRIGANI. Votre physionomie m'a plu.

M. DE POURCEAUGNAC. Ce m'est beaucoup d'honneur.

SBRIGANI. J'y ai vu quelque chose d'honnête.

M. DE POURCEAUGNAC. Je suis votre serviteur.

SBRIGANI. Quelque chose d'aimable.

M. DE POURCEAUGNAC. Ah! ah!

SBRIGANI. De gracieux.

M. DE POURCEAUGNAC. Ah! ah!

SBRIGANI. De doux.

M. DE POURCEAUGNAC. Ah! ah!

SBRIGANI. De majestueux

M. DE POURCEAUGNAC. Ah! ah!

SBRIGANI. De franc

M. DE POURCEAUGNAC. Ah! ah!

SBRIGANI. Et de cordial.

M. DE POURCEAUGNAC. Ah! ah!

SBRIGANI. Je vous assure que je suis tout à vous.

M. DE POURCEAUGNAC. Je vous ai beaucoup d'obligation

SBRIGANI. C'est du fond du cœur que je parle.

M. DE POURCEAUGNAC. Je le crois.

SBRIGANI. Si j'avais l'honneur d'être connu de vous, vous sauriez que je suis un homme tout à fait sincère.

M. DE POURCEAUGNAC. Je n'en doute point.

SBRIGANI. Ennemi de la fourberie.

M. DE POURCEAUGNAC. J'en suis persuadé.

SBRIGANI. Et qui n'est pas capable de déguiser ses sentiments.

M. DE POURCEAUGNAC. C'est ma pensée.

SBRIGANI. Vous regardez mon habit, qui n'est pas fait comme les autres; mais je suis originaire de Naples, à votre service, et j'ai voulu conserver un peu et la manière de s'habiller et la sincérité de mon pays.

M. DE POURCEAUGNAC. C'est fort bien fait. Pour moi, j'ai voulu me mettre à la mode de la cour pour la campagne.

SBRIGANI. Ma foi, cela vous va mieux qu'à tous nos courtisans.

M. DE POURCEAUGNAC. C'est ce que m'a dit mon tailleur. L'habit est propre et riche, et il fera du bruit ici.

SBRIGANI. Sans doute. N'irez-vous pas au Louvre?

M. DE POURCEAUGNAC. Il faudra bien aller faire ma cour.

SBRIGANI. Le roi sera ravi de vous voir.

M. DE POURCEAUGNAC. Je le crois.

SBRIGANI. Avez-vous arrêté un logis?

M. DE POURCEAUGNAC. Non; j'allais en chercher un.

SBRIGANI. Je serai bien aise d'être avec vous pour cela; et je connois tout ce pays-ci.

SCÈNE VI.

ÉRASTE, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

ÉRASTE. Ah! Qu'est-ce-ci? Que vois-je? Quelle heureuse rencontre! Monsieur de Pourceaugnac! Que je suis ravi de vous voir! Comment! il semble que vous ayez peine à me reconnoître!

M. DE POURCEAUGNAC. Monsieur, je suis votre serviteur.

ÉRASTE. Est-il possible que cinq ou six années m'aient ôté de votre mémoire, et que vous ne reconnoissiez pas le meilleur ami de toute la famille des Pourceaugnacs!

M. DE POURCEAUGNAC. Pardonnez-moi. (Bas à Sbrigani.) Ma foi, je ne sais qui il est.

ÉRASTE. Il n'y a pas un Pourceaugnac à Limoges que je ne connoisse, depuis le plus grand jusques au plus petit; je ne frequentois qu'eux dans le temps que j'y étois, et j'avois l'honneur de vous voir presque tous les jours.

M. DE POURCEAUGNAC. C'est moi qui l'ai reçu, monsieur.

ÉRASTE. Vous ne vous remettez point mon visage?

M. DE POURCEAUGNAC. Si fait. (À Sbrigani.) Je ne le connois point.

ÉRASTE. Vous ne vous ressouvenez pas que j'ai eu le bonheur de boire avec vous, je ne sais combien de fois?

M. DE POURCEAUGNAC. Excusez-moi. (À Sbrigani.) Je ne sais ce que c'est.

ÉRASTE. Comment appelez-vous ce traiteur de Limoges qui fait si bonne chère?

M. DE POURCEAUGNAC. Petit-Jean?

ÉRASTE. Le voilà. Nous allions le plus souvent ensemble chez lui nous rejouir. Comment est-ce que vous nommez à Limoges ce lieu où l'on se promène?

M. DE POURCEAUGNAC. Le Cimetière des Arènes!

ÉRASTE. Justement. C'est où je passois de si douces heures à jouir de votre agréable conversation. Vous ne vous remettez pas tout cela?

M. DE POURCEAUGNAC. Excusez-moi; je me le remets. (A Sbrigani.)

Diable emporte si je m'en souviens.

SBRIGANI à monsieur de Pourceaugnac. Il y a cent choses comme cela qui passent de la tête.

ÉRASTE. Embrassez-moi donc, je vous prie, et resserrons les nœuds de notre ancienne amitié.

SBRIGANI à monsieur de Pourceaugnac. Voilà un homme qui vous aime fort.

ÉRASTE. Dites-moi un peu des nouvelles de toute la parenté. Comment se porte monsieur votre... la... qui est si honnête homme.

M. DE POURCEAUGNAC. Mon frère le consul?

ÉRASTE. Oui.

M. DE POURCEAUGNAC. Il se porte le mieux du monde.

ÉRASTE. Certes, j'en suis ravi. Et celui qui est de si bonne humeur? La... monsieur votre...

M. DE POURCEAUGNAC. Mon cousin l'assesseur?

ÉRASTE. Justement.

M. DE POURCEAUGNAC. Toujours gai et gaillard.

ÉRASTE. Ma foi, j'en ai beaucoup de joie. Et monsieur votre oncle? Le...

M. DE POURCEAUGNAC. Je n'ai point d'oncle.

ÉRASTE. Vous aviez pourtant en ce temps-là...

M. DE POURCEAUGNAC. Non : rien qu'une tante.

ÉRASTE. C'est ce que je voulois dire, madame votre tante. Comment se porte-t-elle?

M. DE POURCEAUGNAC. Elle est morte depuis six mois.

ÉRASTE. Hélas! la pauvre femme! Elle étoit si bonne personne!

M. DE POURCEAUGNAC. Nous avons aussi mon neveu le chanoine qui a pensé mourir de la petite vérole.

ÉRASTE. Quel dommage ç'auroit été!

M. DE POURCEAUGNAC. Le connoissez-vous aussi?

ÉRASTE. Vraiment, si je le connois! Un grand garçon bien fait.

M. DE POURCEAUGNAC. Pas des plus grands.

ÉRASTE. Non; mais de taille bien prise.

M. DE POURCEAUGNAC. Hé! oui.

ÉRASTE. Qui est votre neveu,

M. DE POURCEAUGNAC. Ouï.

ÉRASTE. Fils de votre frère ou de votre sœur.

M. DE POURCEAUGNAC. Justement.

ÉRASTE. Chanoine de l'église de... Comment l'appellez-vous?

M. DE POURCEAUGNAC De Saint-Etienne.

ÉRASTE. Le voilà ; je ne connois autre.

M. DE POURCEAUGNAC à Sbrigani Il dit toute la parenté.

SBRIGANI. Il vous connoît plus que vous ne croyez.

M. DE POURCEAUGNAC. A ce que je vois, vous avez demeuré longtemps dans notre ville ?

ÉRASTE. Deux ans entiers.

M. DE POURCEAUGNAC. Vous étiez donc là quand mon cousin l'élu fit tenir son enfant à monsieur notre gouverneur ?

ÉRASTE. Vraiment, oui ; j'y fus convié des premiers.

M. DE POURCEAUGNAC. Cela fut galant.

ÉRASTE. Très-galant.

M. DE POURCEAUGNAC. C'étoit un repas bien troussé.

ÉRASTE. Sans doute.

M. DE POURCEAUGNAC. Vous vîtes donc aussi la querelle que j'eus avec ce gentilhomme perigordin ?

ÉRASTE. Oui.

M. DE POURCEAUGNAC. Parbleu ! il trouva à qui parler

ÉRASTE. Ah ! ah !

M. DE POURCEAUGNAC. Il me donna un soufflet ; mais je lui dis bien son fait.

ÉRASTE. Assurément. Au reste, je ne pretends pas que vous preniez d'autre logis que le mien.

M. DE POURCEAUGNAC. Je n'ai garde de.

ÉRASTE. Vous moquez-vous ? Je ne souffrirai point du tout que mon meilleur ami soit autre part que dans ma maison.

M. DE POURCEAUGNAC. Ce seroit vous .

ÉRASTE. Non. Le diable m'emporte ! vous logerez chez moi.

SBRIGANI à monsieur de Pourceaugnac. Puisqu'il le veut obstinément, je vous conseille d'accepter l'offre.

ÉRASTE. Où sont vos hardes ?

M. DE POURCEAUGNAC. Je les ai laissées, avec mon valet, où je suis descendu.

ÉRASTE. Envoyons-les querir par quelqu'un

M. DE POURCEAUGNAC. Non. Je lui ai défendu de bouger à moins que je n'y fusse moi-même, de peur de quelque fourberie

SBRIGANI. C'est prudemment avisé.

M. DE POURCEAUGNAC. Ce pays-ci est un peu sujet à caution.

ÉRASTE. On voit les gens d'esprit en tout.

SBRIGANI. Je vais accompagner monsieur, et le ramènerai où vous voudrez.

ÉRASTE. Oui. Je serai bien aise de donner quelques ordres, et vous n'avez qu'à revenir à cette maison-là.

SBRIGANI. Nous sommes à vous tout à l'heure.

ÉRASTE à monsieur de Pourceaugnac. Je vous attends avec impatience.

M. DE POURCEAUGNAC à Sbrigani. Voilà une connoissance où je ne m'attendois point.

SBRIGANI. Il a la mine d'être honnête homme.

ÉRASTE seul. Ma foi, monsieur de Pourceaugnac, nous vous en donnerons de toutes les façons : les choses sont préparées, et je n'ai qu'à frapper. Holà !

SCÈNE VII.

ÉRASTE, UN APOTHIKAIRE.

ÉRASTE. Je crois, monsieur, que vous êtes le médecin à qui l'on est venu parler de ma part ?

L'APOTHIKAIRE. Non, monsieur, ce n'est pas moi qui suis le médecin ; à moi n'appartient pas cet honneur ; et je ne suis qu'apothicaire, apothicaire indigne, pour vous servir.

ÉRASTE. Et monsieur le médecin est-il à la maison ?

L'APOTHIKAIRE. Oui. Il est là embarrassé à expédier quelques malades ; et je vais lui dire que vous êtes ici.

ÉRASTE. Non : ne bouge ; j'attendrai qu'il ait fait. C'est pour lui mettre entre les mains certain parent que nous avons, dont on lui a parlé, et qui se trouve attaqué de quelque folie que nous serions bien aises qu'il pût guérir avant que de le marier.

L'APOTHIKAIRE. Je sais ce que c'est, je sais ce que c'est ; et j'étois avec lui quand on lui a parlé de cette affaire. Ma foi, ma foi ! vous ne pouviez pas vous adresser à un médecin plus habile. C'est ~~un~~ homme qui sait la médecine à fond, comme je sais ma croix de par Dieu ; et qui, quand on devroit crever, ne démordroit pas d'un iota des règles des anciens. Oui, il suit toujours le grand chemin, le grand chemin, et ne va point chercher midi à quatorze heures ; et, pour tout l'or du monde, il ne voudroit pas avoir guéri une personne avec d'autres remèdes que ceux que la Faculté permet.

ÉRASTE. Il fait fort bien. Un malade ne doit point vouloir guérir que la Faculté n'y consente.

L'APOTHIKAIRE. Ce n'est pas parce que nous sommes grands amis que j'en parle ; mais il y a plaisir, il y a plaisir d'être son malade ; et j'aimerois mieux mourir de ses remèdes que de guérir de ceux d'un autre. Car, quoi qu'il puisse arriver, on est assuré que les choses sont toujours dans l'ordre, et quand on meurt sous sa conduite, vos héritiers n'ont rien à vous reprocher.

ÉRASTE. C'est une grande consolation pour un défunt !

L'APOTHIKAIRE. Assurément. On est bien aise au moins d'être mort méthodiquement. Au reste, il n'est pas de ces méde-

cins qui marchandent les maladies ; c'est un homme expéditif, expéditif, qui aime à dépêcher ses malades ; et, quand on a à mourir, cela se fait avec lui le plus vite du monde.

ÉRASTE. En effet, il n'est rien tel que de sortir promptement d'affaire.

L'APOTHIKAIRE. Cela est vrai. A quoi bon tant barguigner et tant tourner autour du pot ? Il faut savoir vite ment le court ou le long d'une maladie.

ÉRASTE. Vous avez raison.

L'APOTHIKAIRE. Voilà déjà trois de mes enfants dont il m'a fait l'honneur de conduire la maladie, qui sont morts en moins de quatre jours, et qui, entre les mains d'un autre, auroient languì plus de trois mois.

ÉRASTE. Il est bon d'avoir des amis comme cela.

L'APOTHIKAIRE. Sans doute. Il ne me reste plus que deux enfants, dont il prend soin comme des siens ; il les traite et gouverne à sa fantaisie, sans que je me mêle de rien ; et le plus souvent, quand je reviens de la ville, je suis tout étonné que je les trouve saignés ou purgés par son ordre.

ÉRASTE. Voilà des soins bien obligeants.

L'APOTHIKAIRE. Le voici, le voici, le voici qui vient.

SCÈNE VIII.

ÉRASTE, PREMIER MÉDECIN, UN APOTHIKAIRE,
UN PAYSAN, UNE PAYSANNE.

LE PAYSAN au médecin. Monsieur, il n'en peut plus ; et il dit qu'il sent dans la tête les plus grandes douleurs du monde.

PREMIER MÉDECIN. Le malade est un sot ; d'autant plus que, dans la maladie dont il est attaqué, ce n'est pas la tête, selon Galien, mais la rate qui doit lui faire mal.

LE PAYSAN. Quoi que c'en soit, monsieur, il a toujours, avec cela, son cours de ventre depuis six mois.

PREMIER MÉDECIN. Bon ! c'est signe que le dedans se dégage. Je l'irai visiter dans deux ou trois jours ; mais s'il mouroit avant ce temps-là, ne manquez pas de m'en donner avis, car il n'est pas de la civilité qu'un médecin visite un mort.

LA PAYSANNE au médecin. Mon père, monsieur, est toujours malade de plus en plus.

PREMIER MÉDECIN. Ce n'est pas ma faute. Je lui donne des remèdes : que ne guérit-il ? Combien a-t-il été saigné de fois ?

LA PAYSANNE. Quinze, monsieur, depuis vingt jours.

PREMIER MÉDECIN. Quinze fois saigné ?

LA PAYSANNE. Oui.

PREMIER MÉDECIN. Et il ne guérit point ?

LA PAYSANNE. Non, monsieur.

PREMIER MÉDECIN. C'est signe que la maladie n'est pas dans le sang. Nous le ferons purger autant de fois, pour voir si elle n'est pas dans les humeurs ; et si rien ne nous réussit, nous l'enverrons aux bains.

L'APOTHIKAIRE. Voilà le fin, cela ; voilà le fin de la médecine.

SCÈNE IX.

ÉRASTE, PREMIER MÉDECIN, UN APOTHIKAIRE.

ÉRASTE au médecin. C'est moi, monsieur, qui vous ai envoyé parler ces jours passés, pour un parent un peu trouble d'esprit, que je veux vous donner chez vous, afin de le guérir avec plus de commodité, et qu'il soit vu de moins de monde.

PREMIER MÉDECIN. Oui, monsieur ; j'ai déjà disposé tout, et promets d'en avoir tous les soins imaginables.

ÉRASTE. Le voici.

PREMIER MÉDECIN. La conjoncture est tout à fait heureuse, et j'ai ici un ancien de mes amis avec lequel je serai bien aise de consulter sa maladie.

SCÈNE X.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, ÉRASTE, PREMIER MÉDECIN, UN APOTHIKAIRE.

ÉRASTE à monsieur de Pourceaugnac. Une petite affaire m'est survenue, qui m'oblige à vous quitter (montrant le médecin) ; mais voilà une personne entre les mains de qui je vous laisse, qui aura soin pour moi de vous traiter du mieux qu'il lui sera possible.

PREMIER MÉDECIN. Le devoir de ma profession m'y oblige ; et c'est assez que vous me chargiez de ce soin.

M. DE POURCEAUGNAC à part. C'est son maître d'hôtel ! il faut que ce soit un homme de qualité.

PREMIER MÉDECIN à Eraste. Oui, je vous assure que je traiterai monsieur méthodiquement et dans toutes les régularités de notre art.

M. DE POURCEAUGNAC. Mon Dieu ! il ne me faut point tant de cérémonies ; et je ne viens pas ici pour incommoder.

PREMIER MÉDECIN. Un tel emploi ne me donne que de la joie.

ÉRASTE au médecin. Voilà toujours six pistoles d'avance, en attendant ce que j'ai promis.

M. DE POURCEAUGNAC. Non, s'il vous plaît ; je n'entends pas que vous fassiez de la dépense, et que vous envoyiez rien acheter pour moi.

ÉRASTE. Mon Dieu ! laissez faire. Ce n'est pas pour ce que vous pensez.

M. DE POURCEAUGNAC. Je vous demande de ne me traiter qu'en ami.

ÉRASTE. C'est ce que je veux faire. (Bas au médecin.) Je vous recommande surtout de ne le point laisser sortir de vos mains ; car parfois il veut s'échapper.

PREMIER MÉDECIN. Ne vous mettez pas en peine.

ÉRASTE à monsieur de Pourceaugnac. Je vous prie de m'excuser de l'incivilité que je commets.

M. DE POURCEAUGNAC. Vous vous moquez , et c'est trop de grâce que vous me faites.

SCÈNE XI.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, PREMIER MÉDECIN,
SECOND MÉDECIN, UN APOTHIKAIRE.

PREMIER MÉDECIN. Ce m'est beaucoup d'honneur, monsieur, d'être choisi pour vous rendre service.

M. DE POURCEAUGNAC. Je suis votre serviteur.

PREMIER MÉDECIN. Voici un habile homme, mon confrère, avec lequel je vais consulter la manière dont nous vous traiterons.

M. DE POURCEAUGNAC. Il ne faut point tant de façons , vous dis-je ; et je suis homme à me contenter de l'ordinaire.

PREMIER MÉDECIN. Allons, des sièges.

(Des laquais entrent et donnent des sièges.)

M. DE POURCEAUGNAC à part. Voilà, pour un jeune homme, des domestiques bien lugubres.

PREMIER MÉDECIN. Allons, monsieur : prenez votre place, monsieur.

(Les deux médecins font asseoir monsieur de Pourceaugnac entre eux deux.)

M. DE POURCEAUGNAC s'asseyant. Votre très-humble valet. (Les deux médecins lui prenant chacun une main pour lui tâter le pouls.) Que veut dire cela ?

PREMIER MÉDECIN. Mangez-vous bien, monsieur ?

M. DE POURCEAUGNAC. Oui ; et bois encore mieux.

PREMIER MÉDECIN. Tant pis ! Cette grande appétition du froid et de l'humide est une indication de la chaleur et sécheresse qui est au-dedans. Dormez-vous fort ?

M. DE POURCEAUGNAC. Oui, quand j'ai bien soupé.

PREMIER MÉDECIN. Faites-vous des songes ?

M. DE POURCEAUGNAC. Quelquefois.

PREMIER MÉDECIN. De quelle nature sont-ils ?

M. DE POURCEAUGNAC. De la nature des songes. Quelle diable de conversation est-ce là ?

PREMIER MÉDECIN. Vos déjections, comment sont-elles ?

M. DE POURCEAUGNAC. Ma foi, je ne comprends rien à toutes ces questions, et je veux plutôt boire un coup.

PREMIER MÉDECIN. Un peu de patience ; nous allons raisonner sur votre affaire devant vous, et nous le ferons en françois pour être plus intelligibles.

M. DE POURCEAUGNAC. Quel grand raisonnement faut-il pour manger un morceau ?

PREMIER MÉDECIN. Comme ainsi soit, qu'on ne puisse guérir une maladie qu'on ne la connoisse parfaitement, et qu'on ne la puisse parfaitement connoître sans en bien établir l'idée particulière et la véritable espèce, par ses signes diagnostiques et prognostiques ; vous me permettrez, monsieur notre ancien, d'entrer en considération de la maladie dont il s'agit, avant que de toucher à la thérapeutique et aux remèdes qu'il nous conviendra faire pour la parfaite curation d'icelle. Je dis donc, monsieur, avec votre permission, que notre malade ici présent est malheureusement attaqué, affecté, possédé, travaillé de cette sorte de folie que nous nommons fort bien mélancolie hypocondriaque, espèce de folie très-fâcheuse, et qui ne demande pas moins qu'un Esculape comme vous, consomme dans notre art : vous, dis-je, qui avez blanchi, comme on dit, sous le barois, et auquel il en a tant passé par les mains, de toutes les façons. Je l'appelle mélancolie hypocondriaque pour la distinguer des deux autres ; car le célèbre Galien établit doctement, à son ordinaire, trois espèces de cette maladie, que nous nommons mélancolie, ainsi appelée non-seulement par les Latins, mais encore par les Grecs : ce qui est bien à remarquer pour notre affaire. La première, qui vient du propre vice du cerveau, la seconde, qui vient de tout le sang, fait et rendu atrabilaire ; la troisième, appelée hypocondriaque, qui est la nôtre, laquelle procède du vice de quelque partie du bas-ventre et de la région inférieure, mais particulièrement de la rate, dont la chaleur et l'inflammation portent au cerveau de notre malade beaucoup de fuligines épaisses et crasses, dont la vapeur noire et maligne cause dépravation aux fonctions de la faculté princesse, et fait la maladie dont, par notre raisonnement, il est manifestement atteint et convaincu. Qu'ainsi ne soit, pour diagnostique incontestable de ce que je dis, vous n'avez qu'à considérer ce grand sérieux que vous voyez, cette tristesse accompagnée de crainte et de défiance, signes pathognomoniques et individuels de

cette maladie, si bien marquée chez le divin vieillard Hippocrate; cette physionomie, ces yeux rouges et hagards, cette grande barbe, cette habitude du corps, menue, grêle, noire et velue, lesquels signes le dénotent très-affecté de cette maladie, procédante du vice des hypocondres; laquelle maladie, par laps de temps, naturalisée, envieillie, habituée, et ayant pris droit de bourgeoisie chez lui, pourroit bien dégénérer ou en manie, ou en phthisie, ou en apoplexie, ou même en fine frénésie et fureur. Tout ceci supposé, puisqu'une maladie bien connue est à moitié guérie, car *ignoti nulla est curatio morbi*, il ne vous sera pas difficile de convenir des remèdes que nous devons faire à monsieur. Premièrement, pour remédier à cette pléthore obturante, et à cette cacochymie luxuriante par tout le corps, je suis d'avis qu'il soit phlébotomisé libéralement: c'est-à-dire que les saignées soient fréquentes et plantureuses: en premier lieu, de la basilique, puis de la céphalique; et même, si le mal est opiniâtre, de lui ouvrir la veine du front, et que l'ouverture soit large, afin que le gros sang puisse sortir; et en même temps de le purger, désopiler et évacuer par purgatifs propres et convenables; c'est-à-dire par cholagogues, mélanogogues, *et cætera*; et comme la véritable source de tout le mal est une humeur crasse et féculente, ou une vapeur noire et grossière, qui obscurcit, infecte et salit les esprits animaux, il est à propos ensuite qu'il prenne un bain d'eau pure et nette, avec force petit-lait clair, pour purifier par l'eau la féculence de l'humeur crasse, et éclaircir, par le lait clair, la noirceur de cette vapeur. Mais, avant toute chose, je trouve qu'il est bon de le rejouer par agréables conversations, chants et instruments de musique; à quoi il n'y a pas d'inconvénient de joindre des danseurs, afin que leurs mouvements, disposition et agilité, puissent exciter et réveiller la paresse de ses esprits engourdis, qui occasionne l'épaisseur de son sang, d'où procède la maladie. Voilà les remèdes que j'imagine, auxquels pourront être ajoutés beaucoup d'autres meilleurs, par monsieur notre maître et ancien, suivant l'expérience, jugement, lumière et suffisance qu'il s'est acquise dans notre art. *Dixi.*

SECOND MÉDECIN. A Dieu ne plaise, monsieur, qu'il me tombe en pensée d'ajouter rien à ce que vous venez de dire! Vous avez si bien discoursu sur tous les signes, les symptômes et les causes de la maladie de monsieur;

le raisonnement que vous en avez fait est si docte et si beau, qu'il est impossible qu'il ne soit pas fou et mélancolique hypocondriaque; et, quand il ne le seroit pas, il faudroit qu'il le devînt, pour la beauté des choses que vous avez dites, et la justesse du raisonnement que vous avez fait. Oui, monsieur, vous avez peint fort graphiquement, *graphice depinxisti*, tout ce qui appartient à cette maladie. Il ne se peut rien de plus doctement, sagement, ingénieusement conçu, pensé, imaginé, que ce que vous avez prononcé au sujet de ce mal, soit pour la diagnose ou la prognose, ou la therapie; et il ne me reste rien ici que de féliciter monsieur d'être tombé entre vos mains, et de lui dire qu'il est trop heureux d'être fou pour éprouver l'efficace et la douceur des remèdes que vous avez si judicieusement proposés. Je les approuve tous, *manibus et pedibus descendo in tuam sententiam*. Tout ce que j'y voudrois, c'est de faire les saignées et les purgations en nombre impair, *numero Deus impare gaudet*; de prendre le lait clair avant le bain, de lui composer un fronteau où il entre du sel, le sel est le symbole de la sagesse, de faire blanchir les murailles de sa chambre, pour dissiper les ténèbres de ses esprits, *album est disagregaticum visus*; et de lui donner tout à l'heure un petit lavement, pour servir de prélude et d'introduction à ces judicieux remèdes, dont, s'il a à guérir, il doit recevoir du soulagement. Fasse le ciel que ces remèdes, monsieur, qui sont les vôtres, réussissent au malade selon notre intention!

M. DE POURCEAUGNAC. Messieurs, il y a une heure que je vous écoute. Est-ce que nous jouons ici une comédie?

PREMIER MÉDECIN. Non, monsieur, nous ne jouons point.

M. DE POURCEAUGNAC. Qu'est-ce que tout ceci? et que voulez-vous dire avec votre galimatias et vos sottises?

PREMIER MÉDECIN. Bon! dire des injures? Voilà un diagnostic qui nous manquoit pour la confirmation de son mal; et ceci pourroit bien tourner en manie.

M. DE POURCEAUGNAC. A part. Avec qui m'a-t-on mis ici?

(Il crache deux ou trois fois.)

PREMIER MÉDECIN. Autre diagnostic: la sputation fréquente.

M. DE POURCEAUGNAC. Laissons cela, et sortons d'ici.

PREMIER MÉDECIN. Autre encore: l'inquiétude de changer de place.

M. DE POURCEAUGNAC. Qu'est-ce donc que toute cette affaire? et que me voulez-vous?

PREMIER MÉDECIN. Vous guérir, selon l'ordre qui nous a été donné.

M. DE POURCEAUGNAC. Me guérir?

PREMIER MÉDECIN Oui

M. DE POURCEAUGNAC Parbleu ! je ne suis pas malade

PREMIER MÉDECIN Mauvais signe, lorsqu'un malade ne sent pas son mal

M. DE POURCEAUGNAC. Je vous dis que je me porte bien

PREMIER MÉDECIN Nous savons mieux que vous comment vous vous portez , et nous sommes medecins qui voyons clair dans votre constitution

M. DE POURCEAUGNAC Si vous êtes medecins, je n'ai que faire de vous , et je me moque de la medecine

PREMIER MÉDECIN Hom ! hom ! voici un homme plus fou que nous ne pensions

M. DE POURCEAUGNAC Mon père et ma mère n'ont jamais voulu de remèdes , et ils sont morts tous deux sans l'assistance des medecins

PREMIER MÉDECIN Je ne m'étonne pas s'ils ont engendré un fils qui est insensé (*au second medecin*) Allons , procédons à la curation et , par la douceur exhalante de l'harmonie , adoucissons , lenifions et accroissons l'aigreur de ses esprits , que je vois prêts à s'enflammer

SCÈNE XII

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC *seul*

Que diable est-ce là ? Les gens de ce pays-ci sont-ils insensés ? Je n'ai jamais rien vu de tel , et je n'y comprends rien du tout

SCÈNE XIII

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, DEUX

MÉDECINS GROTESQUES

(Ils s'assient d'abord tous les six les medecins se lèvent à différentes reprises pour saluer monsieur de Pourceaugnac qui se lève autant de fois pour les saluer)

LES DEUX MÉDECINS Buon di, buon di, buon di,
Non vi lasciate uccidere
Dal dolor malinconico,
Noi vi laiamo ridere
Col nostro canto armonico,
Sol per guarirvi
Siamo venuti qui
Buon di, buon di, buon di.

PREMIER MÉDECIN Altro non è la pazzia
Che malinconia
Il malato

Non è disperato,
 Se vol pigliar un poco d'allegria,
 Altro non è la pazzia
 Che malinconia.

SECOND MÉDECIN

Sù, cantate, ballate, ridete;
 E, se far meglio volete,
 Quando sentite il deliro vicino,
 Pigliate del vino,
 E qualche volta un poco di tabac.
 Allegramente, monsu Pourceaugnac.

SCÈNE XIV.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC,
 DEUX MÉDECINS GROTESQUES, MATASSINS.

ENTRÉE DE BALLET.

(Danse des matassins autour de monsieur de Pourceaugnac.)

SCÈNE XV.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, UN APOTHIKAIRE

tenant une seringue

L'APOTHIKAIRE. Monsieur, voici un petit remède, un petit remède,
 qu'il vous faut prendre, ~~et~~ vous plaît, s'il vous plaît.

M. DE POURCEAUGNAC. Comment? je n'ai que faire de cela.

L'APOTHIKAIRE. Il a etc ordonne, monsieur, il a été ordonné.

M. DE POURCEAUGNAC. Ah! que de bruit!

L'APOTHIKAIRE. Prenez-le, monsieur, prenez-le; il ne vous fera
 point de mal, il ne vous fera point de mal.

M. DE POURCEAUGNAC. Ah!

L'APOTHIKAIRE. C'est un petit clystère, un petit clystère, bénin,
 benin, il est benin, benin; la, prenez, prenez, mon-
 sieur; c'est pour déterger, pour ~~deterger~~ deterger, deterger.

SCÈNE XVI.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, UN APOTHIKAIRE,
 DEUX MÉDECINS GROTESQUES, MATASSINS

avec des seringues

LES DEUX MÉDECINS.

Piglialo sù,
 Signor monsu,
 Piglialo, piglialo, piglialo sù,
 Che non ti farà male.
 Piglialo sù questo serviziale;

Piglialo sù,
Signor monsu,
Piglialo, piglialo, piglialo sù.

V. DE POURCEAUGNAC. Allez-vous-en au diable !

(Monsieur de Pourceaugnac, mettant son chapeau pour se garantir des seringues, est suivi par les deux medecins et les matassins, il passe derriere le théâtre, et revient se mettre sur sa chaise, auprès de laquelle il trouve l'apothicaire qui l'attendoit, les deux medecins et les matassins rentrent aussi)

LES DEUX MÉDECINS. Piglialo sù,
 Signor monsu,
Piglialo, piglialo, piglialo sù;
 Che non ti farà male
Piglialo sù questo serviziale,
 Piglialo su,
 Signor monsu,
Piglialo, piglialo, piglialo sù.

(Monsieur de Pourceaugnac s'enfuit avec la chaise. L'apothicaire appuie sa seringue contre, et les medecins et les matassins le suivent)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

PREMIER MÉDECIN, SBRIGANI.

PREMIER MÉDECIN. Il a force tous les obstacles que j'avois mis, et s'est dérobe aux remèdes que je commençois de lui faire.

SBRIGANI. C'est être bien ennemi de soi-même, que de fuir des remèdes aussi salutaires que les vôtres.

PREMIER MÉDECIN. Marque d'un cerveau démonté, et d'une raison depravée, que de ne vouloir pas guérir.

SBRIGANI. Vous l'aurez guéri haut la main

PREMIER MÉDECIN. Sans doute quand il y auroit eu complication de douze maladies

SBRIGANI. Cependant voilà cinquante pistoles bien acquises qu'il vous fait perdre

PREMIER MÉDECIN. Moi, je n'entends point les perdre, et pretends le guérir en dépit qu'il en ait. Il est lié et engagé à mes remèdes; et je veux le faire saisir où je le trouverai, comme deserteur de la médecine et infracteur de mes ordonnances.

SBRIGANI. Vous avez raison, vos remèdes étoient un coup c'est de l'argent qu'il vous vole.

PREMIER MÉDECIN Où puis-je en avoir des nouvelles?

SBRIGANI Chez le bonhomme Oronte, assurément, dont il vient épouser la fille, et qui, ne sachant rien de l'infirmité de son gendre futur, voudra peut-être se hâter de conclure le mariage.

PREMIER MÉDECIN. Je vais lui parler tout à l'heure.

SBRIGANI. Vous ne ferez point mal.

PREMIER MÉDECIN. Il est hypothéqué à mes consultations; et un malade ne se moquera pas d'un médecin.

SBRIGANI. C'est fort bien dit à vous; et, si vous m'en croyez, vous ne souffrirez point qu'il se marie, que vous ne l'ayez pansé tout votre saoul.

PREMIER MÉDECIN. Laissez-moi faire.

SBRIGANI à part en s'en allant. Je vais de mon côté dresser une autre batterie, et le beau-père est aussi dupe que le gendre.

SCÈNE II.

ORONTE, PREMIER MÉDECIN

PREMIER MÉDECIN. Vous avez, monsieur, un certain monsieur de Pourcraugnac qui doit épouser votre fille?

ORONTE. Oui; je l'attends de Limoges, et il devrait être arrivé

PREMIER MÉDECIN. Aussi l'est-il, et il s'en est fui de chez moi, après y avoir été mis, mais je vous défends, de la part de la médecine, de procéder au mariage que vous avez conclu, que je ne l'aie d'abord préparé pour cela, et mis en état de procéder des enfants bien conditionnés de corps et d'esprit.

ORONTE. Comment donc?

PREMIER MÉDECIN. Votre prétendu gendre a été constitué mon malade, sa maladie, qu'on m'a donnée à guérir, est un meuble qui m'appartient, et que je compte entre mes effets, et je vous déclare que je ne prétends point qu'il se marie, qu'au préalable il n'ait satisfait à la médecine, et suivi les remèdes que je lui ai ordonnés

ORONTE. Il a quelque mal?

PREMIER MÉDECIN. Oui

ORONTE. Et quel mal, s'il vous plaît?

PREMIER MÉDECIN. Ne vous en mettez pas en peine.

ORONTE. Est-ce quelque mal . .

PREMIER MÉDECIN. Les médecins sont obligés au secret. Il suffit que je vous ordonne, à vous et à votre fille, de ne point célébrer, sans mon consentement, vos noces avec lui, sur peine d'encourir la disgrâce de la Faculté, et d'être accablés de toutes les maladies qu'il nous plaira.

ORONTE Je n'ai garde, si cela est, de faire le mariage.
 PREMIER MÉDECIN On me l'a mis entre les mains, et il est obligé d'être mon malade.
 ORONTE. A la bonne heure.
 PREMIER MÉDECIN. Il a beau fuir, je le serai condamner, par arrêt, à se faire guérir par moi.
 ORONTE. J'y consens.
 PREMIER MÉDECIN. Oui, il faut qu'il crève, ou que je le guérisse.
 ORONTE. Je le veux bien.
 PREMIER MÉDECIN. Et si je ne le trouve, je m'en prendrai à vous, et je vous guérirai au lieu de lui.
 ORONTE. Je me porte bien
 PREMIER MÉDECIN. Il n'importe. Il me faut un malade, et je prendrai qui je pourrai.
 ORONTE. Prenez qui vous voudrez, mais ce ne sera pas moi. (Seul) Voyez un peu la belle raison!

SCÈNE III

ORONTE, SBRIGANI en marchand flamand

SBRIGANI. Montsir, asec le sôtre permission, je suisse un trancher marchand flamane, qui foudroit bienne sous temandair un petit nouvel.
 ORONTE. Quoi, monsieur?
 SBRIGANI. Mettez le sôtre chapeau sur le tête, montsir, si ve plaît
 ORONTE. Dites-moi, monsieur, ce que vous voulez
 SBRIGANI. Moi le due rien, montsir, si sous le mettie pas le chapeau sur le tête
 ORONTE. Soit. Qu'y a-t-il, monsieur?
 SBRIGANI. Fous connoître point en sti file un certe montsir Oronte?
 ORONTE. Oui, je le connois
 SBRIGANI. Et quel homme est-il, montsir, s'il ve plaît?
 ORONTE. C'est un homme comme les autres
 SBRIGANI. Je fous temande, montsir, s'il est un homme riche qui a du bienne?
 ORONTE. Oui
 SBRIGANI. Mais riche beaucoup grandement, montsir?
 ORONTE. Oui
 SBRIGANI. J'en suis aise beaucoup, montsir
 ORONTE. Mais pourquoi cela?
 SBRIGANI. L'est, montsir, pour un petit raisonne de conséquence pour nous
 ORONTE. Mais encore, pourquoi?
 SBRIGANI. L'est, montsir, que sti montsir Oronte donne son fille en mariage à un certe montsir de Pouicagnac

ORONTE.

Hé bien?

SBRIGANI.

Et sti montsir de Pourcegnac, montsir, l'est un homme que doit beaucoup grandement à dix ou douze marchanes flamanes qui être venues ici.

ORONTE.

Ce monsieur de Pourceaugnac doit beaucoup à dix ou douze marchands?

SBRIGANI.

Oui, montsir; et, depuis huitte mois, nous afoir obtenir un petit sentence contre lui, et lui a remettre à payer tou ce créanciers de sti mariage que sti montsir Oronte donne pour son fille.

ORONTE.

Hon, hon! il a remis là à payer ses créanciers?

SBRIGANI

Oui, montsir, et avec un grant défotion nous tous attendre sti mariage.

ORONTE à pa t

L'avis n'est pas mauvais. (Haut.) Je vous donne le bonjour.

SBRIGANI.

Je remercie, montsir, de la faveur grande.

ORONTE.

Votre très-humble valet.

SBRIGANI.

Je le suis, montsir, obliger plus que beaucoup du bon nouvel que montsir m'afoir donné. (Seul après avoir ôté sa barbe et dépouillé l'habit de Flamand, qu'il a par-dessus le sien) Cela ne va pas mal. Quittons notre ajustement de Flamand, pour songer à d'autres machines; et tâchons de semer tant de soupçons et de divisions entre le beau-père et le gendre, que cela rompe le mariage prétendu. Tous deux sont également propres à gober les hameçons qu'on leur veut tendre; et, entre nous autres fourbes de la première classe, nous ne faisons que nous jouer, lorsque nous trouvons un gibier aussi facile que celui-là.

SCÈNE IV.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

M. DE POURCEAUGNAC se croyant seul. *Pigliato sù, pigliato sù, signor monsu* Que diable est-ce là? (Apparavant Sbrigani) Ah!

SBRIGANI.

Qu'est-ce, monsieur? Qu'avez-vous?

M. DE POURCEAUGNAC. Tout ce que je vois me semble lavement.

SBRIGANI.

Comment?

M. DE POURCEAUGNAC. Vous ne savez pas ce qui m'est arrivé dans ce logis à la porte duquel vous m'avez conduit?

SBRIGANI.

Non, vraiment. Qu'est-ce que c'est?

M. DE POURCEAUGNAC. Je pensois y être réglé comme il faut.

SBRIGANI.

He bien?

M. DE POURCEAUGNAC. Je vous laisse entre les mains de monsieur. Des médecins habillés de noir. Dans une chaise. Tâter le pouls. Comme ainsi soit. Il est fou. Deux gros joufflus. Grands chapeaux. *Buon d'i mondi*. Six pantal-

lons. Ta, ra, ta, ta; ta, ra, ta, ta, *Allegro moderato*,
monsu Pourceaug ac. Apothicaire. Lavement. Pre-
nez, monsieur; prenez, prenez. Il est bénin, bénin,
bénin. C'est pour déterger, pour déterger, déterger.
Pigliato sù, signor monsu; pigliato, pigliato, pigliato sù. Jamais je n'ai été si saoul de sottises.

SBRIGANI.

Qu'est-ce que tout cela veut dire?

M. DE POURCEAUGNAC. Cela veut dire que cet homme-là, avec ses
grandes embrassades, est un fourbe qui m'a mis
dans une maison pour se moquer de moi, et me
faire une pièce.

SBRIGANI.

Cela est-il possible?

M. DE POURCEAUGNAC. Sans doute. Ils étoient une douzaine de
possédés après mes chaussses, et j'ai eu toutes les
peines du monde à m'échapper de leurs pattes.

SBRIGANI.

Voyez un peu; les miues sont bien trompeuses!
Je l'aurois cru le plus affectionné de vos amis. Voilà
un de mes étonnements, comme il est possible qu'il
y ait des fourbes comme cela dans le monde.

M. DE POURCEAUGNAC. Ne sens-je point le lavement, je vous prie?

SBRIGANI.

He! il y a quelque petite chose qui approche de cela.

M. DE POURCEAUGNAC. J'ai l'odorat et l'imagination tout remplis de
cela; et il me semble toujours que je vois une dou-
zaine de lavements qui me couchent en joue.

SBRIGANI.

Voilà une mechancete bien grande; et les hommes
sont bien traîtres et scelerats!

M. DE POURCEAUGNAC. Enseignez-moi, de grâce, le logis de mon-
sieur Oronte, je suis bien aise d'y aller tout à l'heure.

SBRIGANI.

Ah! ah! vous êtes donc de complexion amou-
reuse? et vous avez oui parler que ce monsieur
Oronte a une fille?...

M. DE POURCEAUGNAC. Oui, je viens l'épouser.

SBRIGANI.

L'e... l'épouser?

M. DE POURCEAUGNAC. Oui.

SBRIGANI.

En mariage?

M. DE POURCEAUGNAC. De quelle façon, donc?

SBRIGANI.

Ah! c'est autre chose, et je vous demande pardon

M. DE POURCEAUGNAC. Qu'est-ce que cela veut dire?

SBRIGANI.

Rien.

M. DE POURCEAUGNAC. Mais encore?

SBRIGANI.

Rien, vous dis-je. J'ai un peu parlé trop vite.

M. DE POURCEAUGNAC. Je vous prie de me dire ce qu'il y a là-
dessous.

SBRIGANI.

Non : cela n'est point nécessaire

M. DE POURCEAUGNAC.

De grâce.

SBRIGANI.

Point. Je vous prie de m'en dispenser.

M. DE POURCEAUGNAC. Est-ce que vous n'êtes pas de mes amis?

SBRIGANI. Si fait. On ne peut pas l'être davantage.

M. DE POURCEAUGNAC. Vous devez donc ne me rien cacher.

SBRIGANI. C'est une chose où il y va de l'intérêt du prochain.

M. DE POURCEAUGNAC. Afin de vous obliger à m'ouvrir votre cœur, voilà une petite bague que je vous prie de garder pour l'amour de moi.

SBRIGANI. Laissez-moi consulter un peu si je le puis faire en conscience. (Après s'être un peu éloigné de monsieur de Pourceaugnac) C'est un homme qui cherche son bien, qui tâche de pourvoir sa fille le plus avantageusement qu'il est possible, et il ne faut nuire à personne. Ce sont des choses qui sont connues, à la vérité; mais j'irai les découvrir à un homme qui les ignore, et il est défendu de scandaliser son prochain. Cela est vrai; mais, d'autre part, voilà un étranger qu'on veut surprendre, et qui, de bonne foi, vient se marier avec une fille qu'il ne connoît pas et qu'il n'a jamais vue, un gentilhomme plein de franchise pour qui je me sens de l'inclination, qui me fait l'honneur de me tenir pour son ami, prend confiance en moi, et me donne une bague à garder pour l'amour de lui (A monsieur de Pourceaugnac) Oui, je trouve que je puis vous dire les choses sans blesser ma conscience: mais tâchons de vous les dire le plus doucement qu'il nous sera possible, et d'épargner les gens le plus que nous pourrons. De vous dire que cette fille-là mène une vie deshonnête, cela seroit un peu trop fort. Cherchons, pour nous expliquer, quelques termes plus doux. Le mot de galante aussi n'est pas à sez. Celui de coquette achevée me semble propre à ce que nous voulons, et je m'en puis servir pour vous dire honnêtement ce qu'elle est.

M. DE POURCEAUGNAC. L'on me veut donc prendre pour dupe?

SBRIGANI. Peut-être, dans le fond, n'y a-t-il pas tant de mal que tout le monde croit, et puis il y a des gens, après tout, qui se mettent au-dessus de ces sortes de choses, et qui ne croient pas que leur honneur dépende.

M. DE POURCEAUGNAC. Je suis votre serviteur, je ne me veux point mettre sur la tête un chapeau comme celui-là; et l'on aime à aller le front levé dans la famille des Pourceaugnacs.

SBRIGANI. Voilà le père.

M. DE POURCEAUGNAC. Ce vieillard-là?

SBRIGANI. Oui. Je me retire.

SCÈNE V.

ORONTE, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

M. DE POURCEAUGNAC. Bonjour, monsieur, bonjour.

ORONTE. Serviteur, monsieur, serviteur

M. DE POURCEAUGNAC Vous êtes monsieur Oronte, n'est-ce pas ?

ORONTE. Oui.

M. DE POURCEAUGNAC. Et moi, monsieur de Pourceaugnac

ORONTE. A la bonne heure

M. DE POURCEAUGNAC. Croyez-vous, monsieur Oronte, que les
Limosins soient des sots ?

ORONTE. Croyez-vous, monsieur de Pourceaugnac, que les
Parisiens soient des bêtes ?

M. DE POURCEAUGNAC Vous imaginez-vous, monsieur Oronte,
qu'un homme comme moi soit si affamé de femme ?

ORONTE Vous imaginez-vous, monsieur de Pourceaugnac,
qu'une fille comme la mienne soit si affamée de mari ?

SCÈNE VI

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, JULIE, ORONTE

JULIE. On vient de me dire, mon père, que monsieur de
Pourceaugnac est arrivé. Ah ! le voilà sans doute, et
mon cœur me le dit. Qu'il est bien fait ! Qu'il a bon
air ! et que je suis contente d'avoir un tel époux !
Souffrez que je l'embrasse, et que je lui témoigne

ORONTE Doucement, ma fille, doucement

M. DE POURCEAUGNAC à part. Tudieu ! Quelle galante ! Comme elle
prend feu d'abord !

ORONTE. Je voudrais bien savoir, monsieur de Pourceau-
gnac, par quelle raison vous venez

JULIE s'approche de monsieur de Pourceaugnac, le regarde d'un air languis-
sant, et lui veut prendre la main. Que je suis aise de vous
voir, et que je brûle d'impatience !

ORONTE. Ah ! ma fille ! Ottez-vous de là, vous dis-je

M. DE POURCEAUGNAC à part. Oh ! oh ! quelle grillarde !

ORONTE. Je voudrais bien, dis-je, savoir par quelle rai-
son, s'il vous plaît, vous avez la hardiesse de...

(Julie continue le même jeu)

M. DE POURCEAUGNAC à part. Vertu de ma vie !

ORONTE à Julie. Encore ? Qu'est-ce à dire, cela ?

JULIE. Ne voulez-vous pas que je caresse l'époux que vous
m'avez choisi ?

ORONTE. Non. Rentrez là dedans.

JULIE. Laissez-moi le regarder

- ORONTE. Rentrez, vous dis-je.
 JULIE. Je veux demeurer là, s'il vous plait.
 ORONTE. Je ne veux pas, moi ; et si tu ne rentres tout à l'heure, je...
 JULIE. Hé bien ! je rentre.
 ORONTE. Ma fille est une bêtise qui ne sait pas les choses.
 M. DE POURCEAUGNAC à part. Comme nous lui plaisons !
 ORONTE à Julie, qui est restée après avoir fait quelques pas pour s'en aller. Tu ne veux pas te retirer ?
 JULIE. Quand est-ce donc que vous me marierez avec monsieur ?
 ORONTE. Jamais ; et tu n'es pas pour lui.
 JULIE. Je le veux avoir, moi, puisque vous me l'avez promis.
 ORONTE. Si je te l'ai promis, je te le dépromets.
 M. DE POURCEAUGNAC à part. Elle voudroit bien me tenir.
 JULIE. Vous avez beau faire : nous serons mariés ensemble en dépit de tout le monde.
 ORONTE. Je vous en empêcherai bien tous deux, je vous assure. Voyez un peu quel *vertigo* lui prend !

SCÈNE VII.

ORONTE, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

- M. DE POURCEAUGNAC. Mon Dieu ! notre beau-père prétendu, ne vous fatiguez point tant, on n'a pas envie de vous enlever votre fille, et vos grimaces n'attraperont rien.
 ORONTE. Toutes les vôtres n'auront pas grand effet.
 M. DE POURCEAUGNAC. Vous êtes-vous mis dans la tête que Léonard de Pourceaugnac soit un homme à acheter chat en poche, et qu'il n'ait pas là dedans quelque morceau de judiciaire pour se conduire, pour se faire informer de l'histoire du monde, et voir, en se mariant, si son honneur a bien toutes ses sûretés ?
 ORONTE. Je ne sais pas ce que cela veut dire ; mais vous êtes-vous mis dans la tête qu'un homme de soixante et trois ans ait si peu de cervelle et considère si peu sa fille que de la marier avec un homme qui a ce que vous sachez, et qui a été mis chez un medecin pour être pansé ?
 M. DE POURCEAUGNAC. C'est une pièce que l'on m'a faite ; et je n'ai aucun mal.
 ORONTE. Le medecin me l'a dit lui-même.
 M. DE POURCEAUGNAC. Le medecin en a menti. Je suis gentilhomme, et je le veux voir l'épee à la main.
 ORONTE. Je suis ce que j'en dois croire ; et vous ne m'abu-

serex pas là-dessus, non plus que sur les dettes que vous avez assignées sur le mariage de ma fille.

M. DE POURCEAUGNAC. Quelles dettes?

ORONTE. La feinte ici est inutile ; et j'ai vu le marchand flamand, qui, avec les autres créanciers, a obtenu depuis huit mois sentence contre vous.

M. DE POURCEAUGNAC. Quel marchand flamand ? Quels créanciers ? Quelle sentence obtenue contre moi ?

ORONTE. Vous savez bien ce que je veux dire

SCÈNE VIII.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, ORONTE, LUCETTE.

LUCETTE contrefaisant une Languedocienne. Ah ! tu es assé, et à la si yen te trobi après abé fait tant de passes ! Podes tu, sce-lerat, podes-tu soustener ma bisto ?

M. DE POURCEAUGNAC. Qu'est-ce que veut cette femme-là ?

LUCETTE. Que te boli, intâme ! Tu las semblan de nou me pas counouisse, et nou rougisses pas, impudent que tu sios, tu ne rougisses pas de me beyre ? (A Oronte.) Nou savi pas, moussur, saquos bous dont m'an dit que bouillo espousa la fillo, may yeu bous declaré que j'en soun so fenno, et que y a set ans, moussur, qu'en passan à Pezenas, el auguet l'adresses, dambé sas mignardises, comme sap tabla fayre, de me gagna lou coi, et m'oublige ! pra quel mouyen à ly donna la man per l'espousa.

ORONTE. Oh ! oh !

M. DE POURCEAUGNAC. Que diable est-ce-ci ?

LUCETTE. Lou traite me quittel très uns après, sul proteste de quelques affaires que l'apital on dins souu pays, et despey noun l'y rescau put quaso de noubelo, may dins lou tens qui soun, cabi lou mens, m'an dounat abist, que begnio dins aquesto bilo per se remanda dambé un autre jouena fillo, que sous parens ly an proucurado, s'usse saupre res de son piunie mariage. Yeu ai tout quitta en diligensso, et me souy rendudo dins aquesto loc lou pu leu qu'ay pouscut, per m'ouponsa en taquel criminel mariage, et confondre as chys de tout lou mounde lou plus mechant day hommes.

M. DE POURCEAUGNAC. Voilà une étrange effrontée !

LUCETTE. Impudent ! n'a pas honte de m'injuria, alloz d'être confus day reproches secrets que ta consciensso te deu fayre ?

M. DE POURCEAUGNAC. Moi, je suis votre mari ?

LUCETTE.

Infâme ! gâches-tu dire lou contrai ? Hè ! tu sabbes be, per ma penno, que n'es que trop berlat ; et plaguesso al cel qu'aco non sougesso pas, et que m'auquesso layssado dins l'état d'innoussenco, et dins la tranquillitat oumoun amo bibio daban que tous charmes et tas trounpariés non m'en benguesson malhurousomen fayre sourty ; yeu nou serio pas réduito à fayre lou triste persounatge que yeu save présentomen ; à beyre un marit cruel mespresa touto l'ardou que yeu ay per el, et me lascia sènsse cap de pietat abandonado à las mourteles doulous que yeu ressenti de sas perfidos acciès.

ORONTE.

Je ne saurois m'empêcher de pleurer. (A monsieur de Pourceaugnac) Allez, vous êtes un mechant homme.

M. DE POURCEAUGNAC. Je ne connois rien à tout ceci.

SCÈNE IX.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, NÉRINE,
LUCETTE, ORONTE.

NÉRINE contrefaisant une Picarde Ah ! je n'en pis plus ; je sis tout essollee ! Ah ! l'infaron, tu m'as bien fait courir : tu ne m'ecaperas mie Justiche, justiche ! je boute empêchement au mariage. (A Oronte) Ches mon meri, monsieur, et je veux faire pindre che bon pindard-là.

M. DE POURCEAUGNAC. Encore !

ORONTE a part Quel diable d'homme est-ce-ci ?

LUCETTE. Et que boulez-bous dire ? ambe bostre empachomen, et bostro pendaric ? Quaqueq homo es bostre marit ?

NÉRINE. Oui, medème, et je sis sa femme.

LUCETTE. Aquo es faus, aquos yeu que soun sa fenno, et se deu estre pendut, aquo sera yeu que lou farai penjat.

NÉRINE. Je n'entains mie che barogoin-là.

LUCETTE. Yeu bous disi que yeu soun sa fenno.

NÉRINE. Sa femme ?

LUCETTE. Oy.

NÉRINE. Je vous dis que chest mi, encore in coup, qui le sis.

LUCETTE. Et yeu bous soustèni yeu, qu'aquos yeu.

NÉRINE. Il y a quetre ans qu'il m'a éposee.

LUCETTE. Et yeu set ans y a que m'a preso per fenno.

NÉRINE. J'ai des gairans de tout cho que je di.

LUCETTE. Tout mon pay lo sap.

NÉRINE. No ville en est témoin.

LUCETTE. Tout Pezénas a bist notre mariatge.

- NÉRINE. Tout Chin-Quentin a assisté à no noche
 LUCETTE. Nou y a res de tan héritable.
 NÉRINE. Il gn'y a rien de plus chertain.
 LUCETTE à monsieur de Pourceaugnac. Gausos-tu dire lou countrari, valisquos ?
 NÉRINE à monsieur de Pourceaugnac. Est-che que tu démaintiras, méchiant homme ?
 M. DE POURCEAUGNAC. Il est aussi vrai l'un que l'autre.
 LUCETTE. Quaingn impudensso ! Et coussy, miserable, nou te soubennes plus de la pauro Françon, et del pauré Jeannet, que soun lous fruits de nostre mariatge ?
 NÉRINE. Bayez un pen l'insolence ! Quoi ! tu ne te souviens mie de chette pauvre ainsain, no petite Madelaine, que tu m'as laichée pour gaige de ta foi ?
 M. DE POURCEAUGNAC. Voilà denx impudentes carognes !
 LUCETTE. Beni, Françon, beni, Jeannet, beni toustou, beni toustoune, beni sayre beyre à un payre dénaturat la duretat qu'el a per nantres.
 NÉRINE. Venez, Madelaine, men ainsain, venez-ves-en ichi faire honte à vo père de l'impudainche qu'il a.

SCÈNE X.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, ORONTE, LUCETTE, NÉRINE, PLUSIEURS ENFANTS.

- LES ENFANTS. Ah ! mon papa ! mon papa ! mon papa !
 M. DE POURCEAUGNAC. Diantre soit des petits fils de putains !
 LUCETTE. Coussy, trayte, tu nou sios pas dins la darnière confusiu, de ressaupre a tal tous enfans, et de ferma l'aureillo à la tendresso paternello ? Tu nou m'escaperas pas, infâme, yeu te boly seguy pertout, et te reproucha ton crime jusquos à tant que me sio boniado, et que t'ayo sayt penjat, couquy, te boly sayré penjat.
 NÉRINE. Ne rougis-tu mie de dire ches mots-là, et d'être insainible aux caresses de chette pauvre ainsaint ? Tu ne te sauveras mie de mes pattes ; et, en dépit de tes dains, je ferai bien voir que je sis ta femme, et je te ferai pindre.
 LES ENFANTS. Mon papa ! mon papa ! mon papa !
 M. DE POURCEAUGNAC. Au secours ! au secours ! Où fuirai-je ? Je n'en puis plus.
 ORONTE. Allez, vous ferez bien de le faire punir ; et il mérite d'être pendu !

SCÈNE XI.

SBRIGANI *soul.*

Je conduis de l'œil toutes choses, et tout ceci ne va pas mal. Nous fatiguerons tant notre provincial, qu'il faudra, ma foi, qu'il déguerpisse.

SCÈNE XII.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

M. DE POURCEAUGNAC. Ah! je suis assommé! Quelle peine! quelle maudite ville! Assassine de tous côtés!

SBRIGANI. Qu'est-ce, monsieur? Est-il encore arrivé quelque chose?

M. DE POURCEAUGNAC. Oui. Il pleut en ce pays des femmes et des lavements.

SBRIGANI. Comment donc?

M. DE POURCEAUGNAC. Deux carognes de baragouineuses me sont venues accuser de les avoir épousées toutes deux, et me menacent de la justice.

SBRIGANI. Voilà une méchante affaire, et la justice, en ce pays-ci, est rigoureuse en diable contre cette sorte de crime.

M. DE POURCEAUGNAC. Oui, mais quand il y auroit information, ajournement, décret et jugement obtenu par surprise, défaut et contumace, j'ai la voie de conflit de juridiction pour temporiser et venir aux moyens de nullité qui seront dans les procédures.

SBRIGANI. Voilà en parler dans tous les termes, et l'on voit bien, monsieur, que vous êtes du métier.

M. DE POURCEAUGNAC. Moi! point du tout. Je suis gentilhomme.

SBRIGANI. Il faut bien, pour parler ainsi, que vous ayez étudié la pratique.

M. DE POURCEAUGNAC. Point. Ce n'est que le sens commun qui me fait juger que je serai toujours reçu à mes faits justificatifs, et qu'on ne me sauroit condamner sur une simple accusation, sans un recolement et confrontation avec mes parties.

SBRIGANI. En voilà de plus fin encore.

M. DE POURCEAUGNAC. Ces mots-là me viennent sans que je les sache.

SBRIGANI. Il me semble que le sens commun d'un gentilhomme peut bien aller à concevoir ce qui est du droit et de l'ordre de la justice, mais non pas à savoir les vrais termes de la chicane.

M. DE POURCEAUGNAC. Ce sont quelques mots que j'ai retenus en lisant les romans.

SBRIGANI. Ah! fort bien!

M. DE POURCEAUGNAC. Pour vous montrer que je n'entends rien du tout à la chicane, je vous prie de me mener chez quelque avocat pour consulter mon affaire.

SBRIGANI. Je le veux, et vais vous conduire chez deux hommes fort habiles; mais j'ai auparavant à vous avertir de n'être point surpris de leur manière de parler : ils ont contracté du barreau certaine habitude de déclamation, qui fait que l'on dirait qu'ils chantent, et vous prendrez pour musique tout ce qu'ils vous diront.

M. DE POURCEAUGNAC. Qu'importe comme ils parlent, pourvu qu'ils me disent ce que je veux savoir?

SCÈNE XIII.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI,
DEUX AVOCATS, DEUX PROCUREURS, DEUX SERGENTS.

PREMIER AVOCAT traînant ses paroles en chantant

La polygamie est un cas,
Est un cas pendable.

SECOND AVOCAT chantant fort vite en bredouillant

Votre fait
Est clair et net,
Et tout le droit,
Sur cet endroit,
Conclut tout droit

Si vous consultez nos auteurs,
Legislateurs et glossateurs,
Justinian, Papinian,
Ulpian et Tribonian,
Fernand, Rebulfe, Jean Imole,
Paul Castre, Julian, Barthole,
Jason, Alkyat et Cujas,
Ce grand homme si capable,
La polygamie est un cas,
Est un cas pendable.

ENTRÉE DE BALLET.

(Danse de deux procureurs et de deux sergents, pendant que le second avocat chante les paroles qui suivent)

Tous les peuples policés
Et bien senses;
Les François, Anglois, Hollandois,

Danois, Suédois, Polonois,
Portugais, Espagnols, Flamands,
Italiens, Allemands;
Sur ce fait tiennent loi semblable;
Et l'affaire est sans embarras.
La polygamie est un cas,
Est un cas pendable.

LE PREMIER AVOCAT chante celles-ci :

La polygamie est un cas,
Est un cas pendable.

(Monsieur de Pourceaugnac, impatiente, les chasse)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉRASTE, SBRIGANI.

SBRIGANI. Oui, les choses s'acheminent où nous voulons : et, comme ses lumières sont fort petites, et son sens le plus borné du monde, je lui ai fait prendre une frayeur si grande de la bêtise de la justice de ce pays et des apprêts qu'on faisoit déjà pour sa mort, qu'il veut prendre la fuite, et, pour se dérober avec plus de facilité aux gens que je lui ai dit qu'on avoit mis pour l'arrêter aux portes de la ville, il s'est résolu à se déguiser, et le déguisement qu'il a pris est l'habit d'une femme.

ÉRASTE. Je voudrois bien le voir en cet équipage !

SBRIGANI. Songez, de votre part, à acheter la comédie, et tandis que je jouerai mes scènes avec lui, allez-vous-en... (Il lui parle à l'oreille) Vous entendez bien ?

ÉRASTE. Oui

SBRIGANI. Et lorsque je l'aurai mis où je veux... (Il lui parle à l'oreille)

ÉRASTE. Fort bien

SBRIGANI. Et quand le père aura été averti par moi... (Il lui parle encore à l'oreille)

ÉRASTE. Cela va le mieux du monde.

SBRIGANI. Voici notre demoiselle Allez vite, qu'il ne nous voie ensemble.

SCÈNE II.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC en femme, SBRIGANI.

SBRIGANI. Pour moi, je ne crois pas qu'en cet état on puisse jamais vous connoître; et vous avez la mine, comme cela, d'une femme de condition.

M. DE POURCEAUGNAC. Voilà qui m'étonne, qu'en ce pays-ci les formes de la justice ne soient point observées.

SBRIGANI. Oui, je vous l'ai déjà dit, ils commencent ici par faire pendre un homme, et puis ils lui font son procès.

M. DE POURCEAUGNAC. Voilà une justice bien injuste.

SBRIGANI. Elle est sévère comme tous les diables, particulièrement sur ces sortes de crimes.

M. DE POURCEAUGNAC. Mais quand on est innocent?

SBRIGANI. N'importe, ils ne s'enquêtent point de cela; et puis ils ont en cette ville une haine effroyable pour les gens de votre pays, et ils ne sont point plus ravis que de voir pendre un Lamosin.

M. DE POURCEAUGNAC. Qu'est-ce que les Lamosins leur ont fait?

SBRIGANI. Ce sont des brutaux, ennemis de la gentillesse et du mérite des autres villes. Pour moi, je vous avoue que je suis pour vous dans une peur épouvantable; et je ne me consolerois de ma vie si vous veniez à être pendu.

M. DE POURCEAUGNAC. Ce n'est pas tant la peur de la mort qui me fait fuir, que de ce qu'il est fâcheux à un gentilhomme d'être pendu, et qu'une preuve comme celle-là seroit tort à nos titres de noblesse.

SBRIGANI. Vous avez raison, on vous contesterait après cela le titre d'écuyer. Au reste, étudiez-vous, quand je vous mènerai par la main, à bien marcher comme une femme, et prendre le langage et toutes les manières d'une personne de qualité.

M. DE POURCEAUGNAC. Laissez-moi faire. J'ai vu les personnes du bel air. Tout ce qu'il y a, c'est que j'ai un peu de barbe.

SBRIGANI. Votre barbe n'est rien, il y a des femmes qui en ont autant que vous. Ça, voyons un peu comme vous ferez (Après que monsieur de Pourceaugnac a contrefait la femme de condition) Bon.

M. DE POURCEAUGNAC. Allons donc, mon carrosse. Où est-ce qu'est mon carrosse? Mon Dieu! qu'on est misérable d'avoir des gens comme cela! Est-ce qu'on me fera attendre toute la journée sur le pavé, et qu'on ne me fera point venir mon carrosse?

SBRIGANI. Fort bien.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

M. DE POURCEAUGNAC. Holà ! ho ! cocher, petit laquais ! Ah ! petit fripon, que de coups de fouet je vous ferai donner tantôt ! Petit laquais ! petit laquais ! Où est-ce donc qu'est ce petit laquais ? Ce petit laquais ne se trouvera-t-il point ? Ne me fera-t-on point venir ce petit laquais ? Est-ce que je n'ai point un petit laquais dans le monde ?

SBRIGANI. Voilà qui va à merveille ; mais je remarque une chose : cette coiffe est un peu trop déliée ; j'en vais querir une un peu plus épaisse, pour vous mieux cacher le visage, en cas de quelque rencontre.

M. DE POURCEAUGNAC. Que deviendrai-je cependant ?

SBRIGANI. Attendez-moi là. Je suis à vous dans un moment ; vous n'avez qu'à vous promener.

(Monsieur de Pourceaugnac fait plusieurs tours sur le théâtre, en continuant à contrefaire la femme de qualité)

SCÈNE III.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, DEUX SUISSES.

PREMIER SUISSE sans voir monsieur de Pourceaugnac Allons, dépêchons, camarade ; li faut allair tous deux nous à la Crève, pour regarter un peu chousticier sti monsiu de Pourcegnac, qui l'a etc contane par ortonnance à l'être pendu par son cou.

SECOND SUISSE sans voir monsieur de Pourceaugnac Li faut nous loer un fenêtre pour voir sti choustice.

PREMIER SUISSE. Li disent que l'on fait tejà planter un grand potence tout neuve pour ly accrocher sti Porcegnac.

SECOND SUISSE. Li sira, mon foi, un grand plaisir di regarter pendre sti Limossin.

PREMIER SUISSE. Oui, te li foir gambiller les pieds en haut tefant tout le monde

SECOND SUISSE. Li est un plaçant trôle, oui ; li disent que s'être marié troy foie.

PREMIER SUISSE. Sti tiable li fouloir trois femmes à li tout seul ! il est bien assez t'une.

SECOND SUISSE en apercevant monsieur de Pourceaugnac Ah ! ponchour, mameselle.

PREMIER SUISSE Que faire fous là tout seul ?

M. DE POURCEAUGNAC. J'attends mes gens, messieurs.

SECOND SUISSE. Li est belle, par mon foi !

M. DE POURCEAUGNAC. Doucement, messieurs

PREMIER SUISSE. Fous, mameselle, fouloir finir rechouir fous à la Crève ? Nous faire foir à fous un petit pendement bien choli.

M. DE POURCEAUGNAC. Je vous rends grâce.

SECOND SUISSÉ. L'est un gentilhomme limossin qui sera pendu chentiment à un grand potence.

M. DE POURCEAUGNAC. Je n'ai pas de curiosité.

PREMIER SUISSÉ. Li est là un petit teton qui l'est trôle.

M. DE POURCEAUGNAC. Tout beau !

PREMIER SUISSÉ. Mon foi, moi couchair pien afec sous

M. DE POURCEAUGNAC. Ah ! c'en est trop ! et ces sortes d'ordures-là ne se disent point à une femme de ma condition

SECOND SUISSÉ. Laisse, toi ; l'est moi qui le veut couchair afec elle

PREMIER SUISSÉ. Moi ne fouloir pas laisser.

SECOND SUISSÉ. Moi, l'y fouloir, moi.

(Les deux Suisses tirent monsieur de Pourceaugnac avec violence.)

PREMIER SUISSÉ. Moi, ne faire rien.

SECOND SUISSÉ. Toi, l'afair menti.

PREMIER SUISSÉ. Toi, l'afair menti toi-même.

M. DE POURCEAUGNAC. Au secours ! A la force !

SCÈNE IV.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, UN EXEMPT,
DEUX ARCHERS, DEUX SUISSÉS

L'EXEMPT. Qu'est-ce ? Quelle violence est-ce là, et que voulez-vous faire à madame ? Allons, que l'on sorte de là, si vous ne voulez que je vous mette en prison.

PREMIER SUISSÉ. Parti, pon, toi ne l'afair point

SECOND SUISSÉ. Parti, pon aussi, toi ne l'afair point encore

SCÈNE V.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, UN EXEMPT,
DEUX ARCHERS

M. DE POURCEAUGNAC. Je vous suis bien oblige, monsieur, de m'avoir delivre de ces insolents

L'EXEMPT. Ouais ! voilà un visage qui ressemble bien à celui que l'on m'a peint

M. DE POURCEAUGNAC. Ce n'est pas moi, je vous assure.

L'EXEMPT. Ah ! ah ! qu'est-ce que veut dire...

M. DE POURCEAUGNAC. Je ne sais pas.

L'EXEMPT. Pourquoi donc dites-vous cela ?

M. DE POURCEAUGNAC. Pour rien.

L'EXEMPT. Voilà un discours qui inarque quelque chose ; et je vous arrête prisonnier.

M. DE POURCEAUGNAC. Hé ! monsieur, de grâce !

L'EXEMPT.

Non, non : à votre mine et à vos discours, il faut que vous soyez ce monsieur de Pourceaugnac que nous cherchons, qui se soit déguisé de la sorte ; et vous viendrez en prison tout à l'heure.

M. DE POURCEAUGNAC. Hélas !

SCÈNE VI.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI,
UN EXEMPT, DEUX ARCHERS.

SBRIGANI à monsieur de Pourceaugnac Ah, ciel ! que veut dire cela ?

M. DE POURCEAUGNAC. Ils m'ont reconnu.

L'EXEMPT. Oui, oui c'est de quoi je suis ravi.

SBRIGANI à l'Exempt. He ! monsieur, pour l'amour de moi ! Vous savez que nous sommes amis il y a longtemps ; je vous conjure de ne le point mener en prison.

L'EXEMPT. Non : il m'est impossible.

SBRIGANI. Vous êtes homme d'accommodement. N'y a-t-il pas moyen d'ajuster cela avec quelques pistoles ?

L'EXEMPT à ses archers Retirez-vous un peu.

SCÈNE VII.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI,
UN EXEMPT

SBRIGANI à monsieur de Pourceaugnac Il faut lui donner de l'argent pour vous laisser aller. Faites vite.

M. DE POURCEAUGNAC donnant de l'argent à Sbrigani Ah ! maudite ville !

SBRIGANI. Tenez, monsieur.

L'EXEMPT. Combien y a-t-il ?

SBRIGANI. Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix.

L'EXEMPT. Non, mon ordre est trop exprès.

SBRIGANI à l'Exempt qui veut s'en aller Mon Dieu attendez. (A monsieur de Pourceaugnac) Dépêchez ; donnez-lui-en encore autant.

M. DE POURCEAUGNAC. Mais..

SBRIGANI. Dépêchez-vous, vous dis-je, et ne perdez point de temps. Vous auriez un grand plaisir quand vous seriez pendu !

M. DE POURCEAUGNAC. Ah ! (Il donne encore de l'argent à Sbrigani.)

SBRIGANI à l'Exempt Tenez, monsieur.

L'EXEMPT à Sbrigani Il faut donc que je m'enfuis avec lui ; car il n'y auroit point ici de sûreté pour moi. Laissez-le moi conduire, et ne bougez d'ici.

SBRIGANI. Je vous prie donc d'en avoir un grand soin.

L'EXEMPT. Je vous promets de ne le point quitter que-je ne l'aie mis en lieu de sûreté.

M. DE POURCEAUGNAC à Sbrigani. Adieu. Voilà le seul honnête homme que j'aie trouvé en cette ville.

SBRIGANI. Ne perdez point de temps. Je vous aime tant, que je voudrais que vous fussiez déjà bien loin. (Soul.) Que le ciel te conduise ! Par ma foi, voilà une grande dupe ! Mais voici...

SCÈNE VIII.

ORONTE, SBRIGANI.

SBRIGANI feignant de ne point voir Oronte. Ah ! quelle étrange aventure ! Quelle fâcheuse nouvelle pour un père ! Pauvre Oronte, que je te plains. Que diras-tu ? et de quelle façon pourras-tu supporter cette douleur mortelle ?

ORONTE. Qu'est-ce ? Quel malheur me presages-tu ?

SBRIGANI. Ah ! monsieur, ce perfide de Limosin, ce traître de monsieur de Pourceaugnac vous enlève votre fille !

ORONTE. Il m'enlève ma fille ?

SBRIGANI. Oui. Elle en est devenue si folle, qu'elle vous quitte pour le suivre ; et l'on dit qu'il a un caractère pour se faire aimer de toutes les femmes.

ORONTE. Allons, vite à la justice. Des archers après eux.

SCÈNE IX.

ORONTE, ÉRASTE, JULIE, SBRIGANI.

ÉRASTE à Julie. Allons, vous viendrez malgré vous, et je veux vous remettre entre les mains de votre père. Tenez, monsieur, voilà votre fille, que j'ai tirée de force d'entre les mains de l'homme avec qui elle s'enfuyoit ; non pas pour l'amour d'elle, mais pour votre seule considération. Car, après l'action qu'elle a faite, je dois la mépriser et me guerir absolument de l'amour que j'avois pour elle.

ORONTE. Ah ! infâme que tu es !

ÉRASTE à Julie. Comment ! me traiter de la sorte après toutes les marques d'amitié que je vous ai données ! Je ne vous blâme point de vous être soumise aux volontés de monsieur votre père. Il est sage et judicieux dans les choses qu'il fait ; et je ne me plains point de lui de m'avoir rejeté pour un autre. S'il a manqué à la parole qu'il m'avoit donnée, il a ses raisons pour cela. On lui a fait croire que cet autre est plus riche que moi de quatre ou cinq mille écus ; et quatre ou cinq

mille écus est un denier considerable, et qui vaut bien la peine qu'un homme manque à sa parole ; mais oublier en un moment toute l'ardeur que je vous ai montrée, vous laisser d'abord enflammer d'amour pour un nouveau venu, et le suivre honteusement sans le consentement de monsieur votre père, après les crimes qu'on lui impute, c'est une chose condamnable de tout le monde, et dont mon cœur ne peut vous faire d'assez sanglants reproches.

JULIE. He bien ! oui. J'ai conçu de l'amour pour lui, et je l'ai voulu suivre, puisque mon père me l'avoit choisi pour époux. Quoi que vous me disiez, c'est un fort honnête homme ; et tous les crimes dont on l'accuse sont faussetés épouvantables.

ORONIE. Taisez-vous, vous êtes une impertinente, et je sais mieux que vous ce qui en est.

JULIE. Ce sont sans doute des pièces qu'on lui fait, et (montrant Éraste) c'est peut-être lui qui a trouvé cet artifice pour vous en dégoûter.

ÉRASTE. Moi, je serois capable de cela ?

JULIE. Oui, vous.

ORONTE. Taisez-vous, vous dis-je. Vous êtes une sotte.

ÉRASTE. Non, non ; ne vous imaginez pas que j'aie aucune envie de détourner le mariage, et que ce soit ma passion qui m'ait forcé à courir après vous. Je vous l'ai déjà dit, ce n'est que la seule considération que j'ai pour monsieur votre père, et je n'ai pu souffrir qu'un honnête homme comme lui fût exposé à la honte de tous les bruits qui pourroient suivre une action comme la vôtre.

ORONIE. Je vous suis, seigneur Éraste, infiniment obligé.

ÉRASTE. Adieu, monsieur, j'avois toutes les ardeurs du monde d'entrer dans votre alliance ; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour obtenir un tel honneur, mais j'ai été malheureux, et vous ne m'avez pas jugé digne de cette grâce. Cela n'empêchera pas que je ne conserve pour vous les sentiments d'estime et de vénération où votre personne m'oblige, et si je n'ai pu être votre gendre, au moins serai-je éternellement votre serviteur.

ORONTE. Arrêtez, seigneur Éraste. Votre procédé me touche l'âme, et je vous donne ma fille en mariage.

JULIE. Je ne veux point d'autre mari que M. de Pourceaugnac.

ORONIE. Et je veux, moi, tout à l'heure, que tu prennes le seigneur Éraste Ça, la main.

JULIE. Non, je n'en ferai rien.

- ORONTE. Je te donnerai sur les oreilles.
 ÉRASTE. Non, non, monsieur; ne lui faites point de violence, je vous en prie.
 ORONTE. C'est à elle à m'obéir, et je sais me montrer le maître.
 ÉRASTE. Ne voyez-vous pas l'amour qu'elle a pour cet homme-là? et voulez-vous que je possède un corps dont un autre possédera le cœur?
 ORONTE. C'est un sortilège qu'il lui a donné; et vous verrez qu'elle changera de sentiments avant qu'il soit peu. Donnez-moi votre main. Allons.
 JULIE. Je ne...
 ORONTE. Ah! que de bruit! Ça, votre main, vous dis-je. Ah! ah! ah!
 ÉRASTE à Julie. Ne croyez pas que ce soit pour l'amour de vous que je vous donne la main : ce n'est que monsieur votre père dont je suis amoureux, et c'est lui que j'épouse.
 ORONTE. Je vous suis beaucoup obligé, et j'augmente de dix mille écus le mariage de ma fille. Allons, qu'on fasse venir le notaire pour dresser le contrat.
 ÉRASTE. En attendant qu'il vienne, nous pouvons jouir du divertissement de la saison, et faire entrer les masques que le bruit des noces de M. de Pourceaugnac a attirés ici de tous les endroits de la ville.

SCÈNE X.

TROUPE DE MASQUES DANSANTS ET CHANTANTS.

UN MASQUE en Égyptienne.

Sortez, sortez de ces lieux,
 Soucis, Chagrins et Tristesse;
 Venez, venez, Ris et Jeux,
 Plaisir, Amour et Tendresse;
 Ne songeons qu'à nous réjouir :
 La grande affaire est le plaisir.

CHOEUR DE MASQUES CHANTANTS.

Ne songeons qu'à nous réjouir :
 La grande affaire est le plaisir.

L'ÉGYPTIENNE.

A me suivre tous ici,
 Votre ardeur est non commune,
 Et vous êtes en souci
 De votre bonne fortune :
 Soyez toujours amoureux,
 C'est le moyen d'être heureux.

UN MASQUE en Égyptien.

Aimons jusques au trépas,
 La raison nous y convie.

Hélas ! si l'on n'aimoit pas ,
 Que seroit-ce de la vie ?
 Ah ! perdons plutôt le jour
 Que de perdre notre amour.

L'ÉGYPTIEN.

Les biens ,

L'ÉGYPTIENNE.

La gloire ,

L'ÉGYPTIEN.

Les grandeurs ,

L'ÉGYPTIENNE.

Les sceptres qui font tant d'envie ,

L'ÉGYPTIEN.

Tout n'est rien si l'amour n'y mêle ses ardeurs.

L'ÉGYPTIENNE

Il n'est point , sans l'amour , de plaisirs dans la vie.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Soyons toujours amoureux ,

C'est le moyen d'être heureux.

CHŒUR.

Sus , sus , chantons tous ensemble ;

Dançons , sautons , jouons-nous.

UN MASQUE en pantalon

Lorsque pour rire on s'assemble ,

Les plus sages , ce me semble ,

Sont ceux qui sont les plus fous.

TOUS ENSEMBLE.

Ne songeons qu'à nous réjouir :

La grande affaire est le plaisir.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Danse de sauvages.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET

Danse de Biscayens

FIN DE MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

LE
BOURGEOIS GENTIL HOMME,

COMÉDIE-BALLET EN CINQ ACTES

1670

PERSONNAGES

PERSONNAGES DE LA COMÉDIE

MONSIEUR JOURDAIN, bourgeois.
MADAME JOURDAIN, sa femme
LUCILE, fille de monsieur Jourdain.
CLÉONTE, amoureux de Lucile.
DORIMÈNE, marquise.
DORANTE, comte, amant de Dorimène.
NICOLÈ, servante de monsieur Jourdain
COVIELLE, valet de Cléonte
UN MAÎTRE DE MUSIQUE
UN ÉLÈVE DU MAÎTRE DE MUSIQUE
UN MAÎTRE À DANSER
UN MAÎTRE D'ARMES.
UN MAÎTRE DE PHILOSOPHIE
UN MAÎTRE TAILLEUR.
UN GARÇON TAILLEUR.
DEUX LAQUAIS.

PERSONNAGES DU BALLET

DANS LE PREMIER ACTE

UNE MUSICIENNE.
DEUX MUSICIENS.
DANSEURS.

DANS LE SECOND ACTE

GARÇONS TAILLEURS dansants.

DANS LE TROISIÈME ACTE

CUISINIERES dansants.

DANS LE QUATRIÈME ACTE.

Cérémonie turque

LE MUFTI.
TURCS assistants du mufti, chantants
DERVIS chantants.
TURCS dansants.

DANS LE CINQUIÈME ACTE.

Ballet des nations.

UN DONNEUR DE LIVRES dansant.
IMPORTUNS dansants.
TROUPE DE SPECTATEURS chantants
PREMIER HOMME du bel air.
SECOND HOMME du bel air.
PREMIÈRE FEMME du bel air
SECONDE FEMME du bel air
PREMIER GASCON.
SECOND GASCON
UN SUISSE
UN VIEUX BOURGEOIS babillard.
UNE VIEILLE BOURGEOISE babillarde.
ESPAGNOLS chantants.
ESPAGNOLS dansants.
UNE ITALIENNE.
UN ITALIEN.
DEUX SCARAMOUCHEs.
DEUX TRIVELINS.
ARLEQUIN.
DEUX POITEVINS chantants et dansants.
POITEVINS ET POITEVINES dansants.

La scène est à Paris, dans la maison de M. Jourdain.

ACTE PREMIER.

L'ouverture se fait par un grand assemblage d'instruments, et dans le milieu du théâtre on voit un élève du maître de musique qui compose sur une table un air que le bourgeois a demandé pour une sérénade

SCÈNE PREMIÈRE

UN MAÎTRE DE MUSIQUE, UN MAÎTRE A DANSER,
TROIS MUSICIENS, DEUX VIOLONS,
QUATRE DANSEURS.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE aux musiciens Venez, entrez dans cette salle,
et vous reposez là, en attendant qu'il vienne.

LE MAÎTRE A DANSER aux danseurs Et vous aussi, de ce côté.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE à son élève Est-ce fait ?

L'ÉLÈVE Oui.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE Voyons... Voilà qui est bien.

LE MAÎTRE A DANSER Est-ce quelque chose de nouveau ?

LE MAÎTRE DE MUSIQUE Oui, c'est un air pour une sérénade, que
je lui ai fait composer ici, en attendant que notre
homme fût éveillé.

LE MAÎTRE A DANSER. Peut-on voir ce que c'est ?

LE MAÎTRE DE MUSIQUE Vous allez l'entendre avec le dialogue,
quand il viendra Il ne tardera guère.

LE MAÎTRE A DANSER. Nos occupations, à vous et à moi, ne sont
pas petites maintenant.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. Il est vrai. Nous avons trouvé ici un homme
comme il nous le faut à tous deux. Ce nous est une
douce rente que ce monsieur Jourdain, avec les visions
de noblesse et de galanterie qu'il est allé se mettre en
tête ; et votre danse et ma musique auroient à sou-
haïter que tout le monde lui ressemblât.

LE MAÎTRE A DANSER. Non pas entièrement ; et je voudrois, pour
lui, qu'il se connût mieux qu'il ne fait aux choses
que nous lui donnons.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. Il est vrai qu'il les connoît mal, mais il
les paye bien ; et c'est de quoi maintenant nos arts
ont plus besoin que de toute autre chose.

LE MAÎTRE A DANSER. Pour moi, je vous l'avoue, je me repais un peu de gloire. Les applaudissements me touchent; et je tiens que, dans tous les beaux-arts, c'est un supplice assez fâcheux que de se produire à des sots, que d'essayer, sur des compositions, la barbarie d'un stupide. Il y a plaisir, ne m'en parlez point, à travailler pour des personnes qui soient capables de sentir les délicatesses d'un art, qui sachent faire un doux accueil aux beautés d'un ouvrage, et, par de chatouillantes approbations, vous regaler de votre travail. Oui, la récompense la plus agréable qu'on puisse recevoir des choses que l'on fait, c'est de les voir connues, de les voir caressées d'un applaudissement qui vous honore. Il n'y a rien, à mon avis, qui nous paye mieux de cela que toutes nos fatigues; et ce sont des douceurs exquis que des louanges éclairées.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. J'en demeure d'accord et je les goûte comme vous. Il n'y a rien assurément qui chatouille davantage que les applaudissements que vous dites; mais cet encens ne fait pas vivre. Des louanges toutes pures ne mettent point un homme à son aise. Il faut y mêler du solide; et la meilleure façon de louer, c'est de louer avec les mains. C'est un homme, à la vérité, dont les lumières sont petites, qui parle à tort et à travers de toutes choses, et n'applaudit qu'à contre-sens; mais son argent redresse les jugements de son esprit, il a du discernement dans sa bourse; ses louanges sont monnayées; et ce bourgeois ignorant nous vaut mieux, comme vous voyez, que le grand seigneur éclairé qui nous a introduits ici.

LE MAÎTRE A DANSER. Il y a quelque chose de vrai dans ce que vous dites; mais je trouve que vous appuyez un peu trop sur l'argent, et l'intérêt est quelque chose de si bas, qu'il ne faut jamais qu'un honnête homme montre pour lui de l'attachement.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. Vous recevez fort bien pourtant l'argent que notre homme vous donne.

LE MAÎTRE A DANSER. Assurément; mais je n'en fais pas tout mon bonheur; et je voudrais qu'avec son bien il eût encore quelque bon goût des choses.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. Je le voudrais aussi; et c'est à quoi nous travaillons tous deux autant que nous pouvons. Mais, en tout cas, il nous donne moyen de nous faire connoître dans le monde; et il payera pour les autres ce que les autres loueront pour lui.

LE MAÎTRE A DANSER. Le voilà qui vient.

SCÈNE II.

MONSIEUR JOURDAIN en robe de chambre et en bonnet de nuit,
LE MAÎTRE DE MUSIQUE, LE MAÎTRE A DANSER ,
L'ÉLÈVE DU MAÎTRE DE MUSIQUE,
UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS,
DANSEURS, DEUX LAQUAIS.

M. JOURDAIN. He bien, messieurs! qu'est-ce? Me ferez-vous voir votre petite drôlerie?

LE MAÎTRE A DANSER. Comment? quelle petite drôlerie?

M. JOURDAIN. He! la... Comment appelez-vous cela? Votre prologue ou dialogue de chaussons et de danse.

LE MAÎTRE A DANSER. Ah! ah!

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. Vous nous y voyez préparés.

M. JOURDAIN. Je vous ai fait un peu attendre; mais c'est que je me fais habiller aujourd'hui comme les gens de qualité; mon tailleur m'a envoyé des bas de soie, que j'ai pensé ne mettre jamais.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. Nous ne sommes ici que pour attendre votre loisir.

M. JOURDAIN. Je vous prie tous deux de ne vous point en aller qu'on ne m'ait apporté mon habit, afin que vous me puissiez voir.

LE MAÎTRE A DANSER. Tout ce qu'il vous plaira.

M. JOURDAIN. Vous me verrez équipé comme il faut, depuis les pieds jusqu'à la tête.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. Nous n'en doutons point.

M. JOURDAIN. Je me suis fait faire cette indienne-ci.

LE MAÎTRE A DANSER. Elle est fort belle.

M. JOURDAIN. Mon tailleur m'a dit que les gens de qualité étoient comme cela le matin.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. Cela vous sied à merveille.

M. JOURDAIN. Laquais! holà, mes deux laquais!

PREMIER LAQUAIS. Que voulez-vous, monsieur?

M. JOURDAIN. Rien. C'est pour voir si vous m'entendez bien. (Au maître de musique et au maître a danser) Que dites-vous de mes livrées?

LE MAÎTRE A DANSER. Elles sont magnifiques.

M. JOURDAIN. entr'ouvrant sa robe, et faisant voir son haut-de-chaussure étroit de velours rouge et sa camisole de velours vert. Voici encore un petit déshabille pour faire, le matin, mes exercices.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. Il est galant.

M. JOURDAIN. Laquais!

PREMIER LAQUAIS. Monsieur!

M. JOURDAIN. L'autre laquais!

SECOND LAQUAIS. Monsieur!

M. JOURDAIN étant sa robe de chambre Tenez ma robe. (Au maître de musique et au maître à danser) Ne trouvez-vous¹ bien comme cela?

LE MAÎTRE À DANSER. Fort bien. On ne peut pas mieux.

M. JOURDAIN. Voyons un peu votre affaire.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. Je voudrois bien auparavant vous faire entendre un air (montrant son clavier) qu'il vient de composer pour la sérénade que vous m'avez demandée. C'est un de mes écoliers, qui a pour ces sortes de choses un talent admirable.

M. JOURDAIN. Oui, mais il ne falloit pas faire faire cela par un écolier; et vous n'étiez pas trop bon vous-même pour cette besogne-là.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. Il ne faut pas, monsieur, que le nom d'écolier vous abuse. Ces sortes d'écoliers en savent autant que les plus grands maîtres, et l'air est aussi beau qu'il s'en puisse faire. Écoutez seulement.

M. JOURDAIN à ses laquais. Donnez-moi ma robe pour mieux entendre... Attendez, je crois que je serai mieux sans robe. Non, redonnez-la-moi, cela ira mieux.

LA MUSICIENNE.

Je languis nuit et jour, et mon mal est extrême
Depuis qu'à vos rigneurs vos beaux yeux m'ont soumis.
Si vous traitez ainsi, belle Iris, qui vous aime,
Hélas! que pourriez-vous faire à vos ennemis?

M. JOURDAIN. Cette chanson me semble un peu lugubre; elle endort, et je voudrois que vous la pussiez un peu raillailler par-ci, par-là.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. Il faut, monsieur, que l'air soit accommodé aux paroles.

M. JOURDAIN. On m'en apprend un tout à fait joli, il y a quelque temps. Attendez. . la . Comment est-ce qu'il dit?

LE MAÎTRE À DANSER. Par ma foi, je ne sais.

M. JOURDAIN. Il y a du mouton dedans.

LE MAÎTRE À DANSER. Du mouton?

M. JOURDAIN. Oui. Ah! (il chante)

Je croyois Jeanneton
Aussi douce que belle;
Je croyois Jeanneton
Plus douce qu'un mouton.

Hélas! hélas!

Elle est cent fois, mille fois plus cruelle
Que n'est le tigre au bois.

N'est-il pas joli?

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. Le plus joli du monde.

LE MAÎTRE A DANSER. Et vous le chantez bien.

M. JOURDAIN. C'est sans avoir appris la musique.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. Vous devriez l'apprendre, monsieur, comme vous faites la danse. Ce sont deux arts qui ont une étroite liaison ensemble.

LE MAÎTRE A DANSER. Et qui ouvrent l'esprit d'un homme aux belles choses.

M. JOURDAIN. Est-ce que les gens de qualité apprennent aussi la musique?

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. Oui, monsieur.

M. JOURDAIN. Je l'apprendrai donc. Mais je ne sais quel temps je pourrai prendre; car, outre le maître d'armes qui me montre, j'ai arrêté encore un maître de philosophie qui doit commencer ce matin.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. La philosophie est quelque chose; mais la musique, monsieur, la musique...

LE MAÎTRE A DANSER. La musique et la danse. La musique et la danse, c'est là tout ce qu'il faut.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. Il n'y a rien qui soit si utile dans un état que la musique.

LE MAÎTRE A DANSER. Il n'y a rien qui soit si nécessaire aux hommes que la danse.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. Sans la musique, un état ne peut subsister.

LE MAÎTRE A DANSER. Sans la danse, un homme ne sauroit rien faire.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. Tous les désordres, toutes les guerres qu'on voit dans le monde, n'arrivent que pour n'apprendre pas la musique.

LE MAÎTRE A DANSER. Tous les malheurs des hommes, tous les revers funestes dont les histoires sont remplies, les bevue des politiques, et les manquements des grands capitaines, tout cela n'est venu que faute de savoir danser.

M. JOURDAIN. Comment cela?

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. La guerre ne vient-elle pas d'un manque d'union entre les hommes?

M. JOURDAIN. Cela est vrai.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. Et si tous les hommes apprenoient la musique, ne seroit-ce pas le moyen de s'accorder ensemble, et de voir dans le monde la paix universelle?

M. JOURDAIN. Vous avez raison.

LE MAÎTRE A DANSER. Lorsqu'un homme a commis un manquement dans sa conduite, soit aux affaires de sa famille, ou au gouvernement d'un état, ou au commandement d'une armée, ne dit-on pas toujours : Un tel a fait un mauvais pas dans une telle affaire?

M. JOURDAIN. Oui, on dit cela.

LE MAÎTRE A DANSER. Et faire un mauvais pas, peut-il procéder d'autre chose que de ne savoir pas danser?

M. JOURDAIN. Cela est vrai, et vous avez raison tous deux.

LE MAÎTRE A DANSER. C'est pour vous faire voir l'excellence et l'utilité de la danse et de la musique.

M. JOURDAIN. Je comprends cela à cette heure.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. Voulez-vous voir nos deux affaires?

M. JOURDAIN. Oui.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. Je vous l'ai déjà dit, c'est un petit essai que j'ai fait autrefois des diverses passions que peut exprimer la musique.

M. JOURDAIN. Fort bien.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE aux musiciens. Allons, avancez. (A monsieur Jourdain) Il faut vous figurer qu'ils sont habillés en bergers.

M. JOURDAIN. Pourquoi toujours des bergers? on ne voit que cela partout.

LE MAÎTRE A DANSER. Lorsqu'on a des personnes à faire parler en musique, il faut bien que pour la vraisemblance on donne dans la bergerie. Le chant a été de tout temps affecté aux bergers, et il n'est guère naturel, en dialogue, que des princes ou des bourgeois chantent leurs passions.

M. JOURDAIN. Passe, passe. Voyons.

DIALOGUE EN MUSIQUE.

UNE MUSICIENNE ET DEUX MUSICIENS.

LA MUSICIENNE. Un cœur, dans l' amoureux empire,
De mille soins est toujours agité
On dit qu'avec plaisir on languit, on soupire;
Mais, quoi qu'on puisse dire,
Il n'est rien de si doux que notre liberté.

PREMIER MUSICIEN.

Il n'est rien de si doux que les tendres ardeurs
Qui font vivre deux cœurs
Dans une même envie;
On ne peut être heureux sans amoureux desirs.
Otez l'amour de la vie,
Vous en ôtez les plaisirs.

SECOND MUSICIEN.

Il seroit doux d'entrer sous l'amoureuse loi,
Si l'on trouvoit en amour de la foi;

LE BOURGEOIS GENTILHOMME.

Mais, hélas ! ô rigueur cruelle !
 On ne voit point de bergère fidèle,
 Et ce sexe inconstant, trop indigne du jour,
 Doit faire pour jamais renoncer à l'amour.

PREMIER MUSICIEN. Aimable ardeur !

LA MUSICIENNE. Franchise heureuse !

SECOND MUSICIEN. Sexe trompeur !

PREMIER MUSICIEN. Que tu m'es précieuse !

LA MUSICIENNE. Que tu plais à mon cœur !

SECOND MUSICIEN. Que tu me fais d'horreur !

PREMIER MUSICIEN.

Ah ! quitte, pour aimer, cette haine mortelle.

LA MUSICIENNE. On peut, on peut te montrer
 Une bergère fidèle.

SECOND MUSICIEN. Hélas ! où la rencontrer ?

LA MUSICIENNE. Pour défendre notre gloire,
 Je te veux offrir mon cœur.

SECOND MUSICIEN. Mais, bergère, puis-je croire
 Qu'il ne sera point trompeur ?

LA MUSICIENNE. Voyons, par expérience,
 Qui des deux aimera mieux

SECOND MUSICIEN. Qui manquera de constance
 Le puissent perdre les dieux !

TOUS TROIS ENSEMBLE.

A des ardeurs si belles
 Laissons-nous enflammer :
 Ah ! qu'il est doux d'aimer
 Quand deux cœurs sont fidèles !

M. JOURDAIN. Est-ce tout ?

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. Oui.

M. JOURDAIN. Je trouve cela bien troussé ; et il y a là dedans de
 petits dictons assez jolis

LE MAÎTRE A DANSER. Voici, pour mon affaire, un petit essai des
 plus beaux mouvements et des plus belles attitudes
 dont une danse puisse être variée.

M. JOURDAIN. Sont-ce encore des bergers ?

LE MAÎTRE A DANSER. C'est ce qu'il vous plaira. (Aux danseurs) Allons.

ENTRÉE DE BALLET.

Quatre danseurs exécutent tous les mouvements différents et toutes les sortes
 de pas que le maître a danser leur commande.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

**MONSIEUR JOURDAIN, LE MAÎTRE DE MUSIQUE,
LE MAÎTRE A DANSER.**

M. JOURDAIN. Voilà qui n'est point sot, et ces gens-là se tremoussent bien.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. Lorsque la danse sera mêlée avec la musique, cela fera plus d'effet encore, et vous verrez quelque chose de galant dans le petit ballet que nous avons ajusté pour vous

M. JOURDAIN. C'est pour tantôt, au moins, et la personne pour qui j'ai fait faire tout cela me doit faire l'honneur de venir dîner crans.

LE MAÎTRE A DANSER. Tout est prêt

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. Au reste, monsieur, ce n'est pas assez; il faut qu'une personne comme vous, qui êtes magnifique, et qui avez de l'inclination pour les belles choses, ait un concert de musique chez soi tous les mercredis ou tous les jeudis.

M. JOURDAIN. Est-ce que les gens de qualité en ont?

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. Oui, monsieur.

M. JOURDAIN. J'en aurai donc. Cela sera-t-il beau?

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. Sans doute. Il vous faudra trois voix, un dessus, une haute-contre, et une basse, qui seront accompagnées d'une basse de viole, d'un theorbe, et d'un clavecin pour les basses continues, avec deux dessus de violon pour jouer les ritournelles.

M. JOURDAIN. Il y faudra mettre aussi une trompette marine. La trompette marine est un instrument qui me plaît, et qui est harmonieux

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. Laissez-nous gouverner les choses.

M. JOURDAIN. Au moins, n'oubliez pas tantôt de m'envoyer des musiciens pour chanter à table.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. Vous aurez tout ce qu'il vous faut.

M. JOURDAIN. Mais surtout que le ballet soit beau.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. Vous en serez content; et, entre autres choses, de certains menuets que vous y verrez.

M. JOURDAIN. Ah! les menuets sont ma danse, et je veux que vous me les voyiez danser. Allons, mon maître.

LE MAÎTRE A DANSER. Un chapeau, monsieur, s'il vous plaît. (M. Jourdain va prendre le chapeau de son laquais, et le met par-dessus son bonnet de nuit. Son maître lui prend les mains et le fait danser sur un air de menuet qu'il chante) La, la, la, la, la, la; la, la, la, la, la, la; la, la, la, la, la, la; la, la, la, la, la, la; la, la, la, la, la, la. En cadence, s'il vous plaît. La, la, la, la, la. La jambe droite, la, la, la. Ne remuez point tant les épaules. La, la, la, la, la, la, la, la, la. Vos deux bras sont égarés. La, la, la, la, la. Haussez la tête. Tournez la pointe du pied en dehors. La, la, la. Dressez votre corps.

M. JOURDAIN. He!

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. Voilà qui va le mieux du monde.

M. JOURDAIN. A propos! apprenez-moi comme il faut faire une révérence pour saluer une marquise, j'en aurai besoin tantôt.

LE MAÎTRE A DANSER. Une révérence pour saluer une marquise?

M. JOURDAIN. Oui. Une marquise qui s'appelle Dorimène.

LE MAÎTRE A DANSER. Donnez-moi la main.

M. JOURDAIN. Non. Vous n'avez qu'à faire : je le retiendrai bien.

LE MAÎTRE A DANSER. Si vous voulez la saluer avec beaucoup de respect, il faut faire d'abord une révérence en arrière, puis marcher vers elle avec trois révérences en avant, et à la dernière vous baisser jusqu'à ses genoux.

M. JOURDAIN. Faites un peu. (Après que le maître à danser a fait trois révérences) Bon.

SCÈNE II.

**MONSIEUR JOURDAIN, LE MAÎTRE DE MUSIQUE,
LE MAÎTRE A DANSER, UN LAQUAIS.**

LE LAQUAIS. Monsieur, voilà votre maître d'armes qui est là.

M. JOURDAIN. Dis-lui qu'il entre ici pour me donner leçon. (Au maître de musique et au maître à danser) Je veux que vous me voyiez faire.

SCÈNE III.

**MONSIEUR JOURDAIN, UN MAÎTRE D'ARMES,
LE MAÎTRE DE MUSIQUE,
LE MAÎTRE A DANSER, UN LAQUAIS**

tenant deux fleurets.

LE MAÎTRE D'ARMES après avoir pris les deux fleurets de la main du laquais, et en avoir présenté un à monsieur Jourdain. Allons, monsieur, la révérence. Votre corps droit. Un peu penché sur

la cuisse gauche. Les jambes point tant écartées. Vos pieds sur une même ligne. Votre poignet à l'opposé de votre hanche. La pointe de votre épée vis-à-vis de votre épaule. Le bras pas tout à fait étendu. La main gauche à la hauteur de l'œil. L'épaule gauche plus quartée. La tête droite. Le regard assuré. Avancez. Le corps ferme. Touchez-moi l'épée de quarte, et achevez de même. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez de pied ferme. Un saut en arrière. Quand vous portez la botte, monsieur, il faut que l'épée parte la première, et que le corps soit bien effacé. Une, deux. Allons, touchez-moi l'épée de tierce, et achevez de même. Avancez. Le corps ferme. Avancez. Partez de là. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez. Un saut en arrière. En garde, monsieur, en garde.

(Le maître d'armes lui pousse deux ou trois bottes en lui disant : En garde.)

M. JOURDAIN. Hé !

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. Vous faites des merveilles.

LE MAÎTRE D'ARMES. Je vous l'ai déjà dit, tout le secret des armes ne consiste qu'en deux choses, à donner et à ne point recevoir ; et, comme je vous fis voir l'autre jour par raison démonstrative, il est impossible que vous receviez, si vous savez détourner l'épée de votre ennemi de la ligne de votre corps ; ce qui ne dépend seulement que d'un petit mouvement du poignet, ou en dedans, ou en dehors.

M. JOURDAIN. De cette façon donc, un homme, sans avoir du cœur, est sûr de tuer son homme, et de n'être point tué ?

LE MAÎTRE D'ARMES. Sans doute. N'en vites-vous pas la démonstration ?

M. JOURDAIN. Oui.

LE MAÎTRE D'ARMES. Et c'est en quoi l'on voit de quelle considération nous autres nous devons être dans un état, et combien la science des armes l'emporte hautement sur toutes les autres sciences inutiles, comme la danse, la musique, la...

LE MAÎTRE À DANSER. Tout beau, monsieur le tireur d'armes, ne parlez de la danse qu'avec respect.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. Apprenez, je vous prie, à mieux traiter l'excellence de la musique.

LE MAÎTRE D'ARMES. Vous êtes de plaisants gens, de vouloir comparer vos sciences à la mienne !

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. Voyez un peu l'homme d'importance !

LE MAÎTRE À DANSER. Voilà un plaisant animal, avec son plastron !

LE MAÎTRE D'ARMES. Mon petit maître à danser, je vous ferois

danser comme il faut. Et vous, mon petit musicien je vous ferois chanter de la belle manière.

LE MAITRE A DANSER. Monsieur le batteur de ser, je vous apprendrai votre métier.

M. JOURDAIN au maître à danser. Êtes-vous fou de l'aller quereller, lui qui entend la tierce et la quarte, et qui sait tuer un homme par raison démonstrative?

LE MAITRE A DANSER. Je me moque de sa raison démonstrative, et de sa tierce et de sa quarte.

M. JOURDAIN au maître à danser. Tout doux, vous di-je

LE MAITRE D'ARMES au maître à danser. Comment! petit impertinent!

M. JOURDAIN. He! mon maître d'armes!

LE MAITRE A DANSER au maître d'armes. Comment! grand cheval de carrosse!

M. JOURDAIN. He! mon maître à danser!

LE MAITRE D'ARMES. Si je me jette sur vous...

M. JOURDAIN au maître d'armes. Doucement!

LE MAITRE A DANSER. Si je mets sur vous la main...

M. JOURDAIN au maître à danser. Tout beau!

LE MAITRE D'ARMES. Je vous étrillerai d'un air...

M. JOURDAIN au maître d'armes. De grâce!

LE MAITRE A DANSER. Je vous rosserai d'une manière ..

M. JOURDAIN au maître à danser. Je vous prie.

LE MAITRE DE MUSIQUE. Laissez-nous un peu lui apprendre à parler.

M. JOURDAIN au maître de musique. Mon Dieu! arrêtez-vous!

SCÈNE 3V.

UN MAITRE DE PHILOSOPHIE, MONSIEUR JOURDAIN,
LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER,
LE MAITRE D'ARMES, UN LAQUAIS.

M. JOURDAIN. Holà! monsieur le philosophe, vous arrivez tout à propos avec votre philosophie. Venez un peu mettre la paix entre ces personnes-ci.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. Qu'est-ce donc? Qu'y a-t-il, messieurs?

M. JOURDAIN. Ils se sont mis en colère pour la préférence de leurs professions, jusqu'à se dire des injures, et en vouloir venir aux mains.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. Hé quoi, messieurs, faut-il s'emporter de la sorte? et n'avez-vous point lu le docte traité que Sénèque a composé de la colère? Y a-t-il rien de plus bas et de plus honteux que cette passion, qui fait d'un homme une bête féroce? et la raison ne doit-elle pas être maîtresse de tous nos mouvements?

LE MAITRE A DANSER. Comment, monsieur! il vient nous dire des injures à tous deux, en méprisant la danse que j'exerce, et la musique dont il fait profession!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Un homme sage est au-dessus de toutes les injures qu'on lui peut dire ; et la grande réponse qu'on doit faire aux outrages, c'est la modération et la patience.

LE MAÎTRE D'ARMES. Ils ont tous deux l'audace de vouloir comparer leurs professions à la mienne !

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Faut-il que cela vous émeuve ? Ce n'est pas de vaine gloire et de condition que les hommes doivent disputer entre eux ; et ce qui nous distingue parfaitement les uns des autres, c'est la sagesse et la vertu.

LE MAÎTRE A DANSER. Je lui soutiens que la danse est une science à laquelle on ne peut faire assez d'honneur.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. Et moi, que la musique en est une que tous les siècles ont revétue.

LE MAÎTRE D'ARMES. Et moi je leur soutiens à tous deux que la science de tirer les armes est la plus belle et la plus nécessaire de toutes les sciences.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Et que sera donc la philosophie ? Je vous trouve tous trois bien impertinents de parler devant moi avec cette arrogance, et de donner impudemment le nom de science à des choses que l'on ne doit pas même honorer du nom d'art, et qui ne peuvent être comprises que sous le nom de métier misérable de gladiateur, de chanteur et de baladin !

LE MAÎTRE D'ARMES. Allez, philosophe de chien.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. Allez, belître de pédant.

LE MAÎTRE A DANSER. Allez, cuistre ficffé.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Comment ! maraudez que vous êtes...

(Le philosophe se jette sur eux, et tous trois le chargent de coups.)

M. JOURDAIN. Monsieur le philosophe !

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Infâmes, coquins, insolents !

M. JOURDAIN. Monsieur le philosophe !

LE MAÎTRE D'ARMES. La peste l'animal !

M. JOURDAIN. Messieurs !

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Impudents !

M. JOURDAIN. Monsieur le philosophe !

LE MAÎTRE A DANSER. Diantre soit de l'âne bêté !

M. JOURDAIN. Messieurs !

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Scélérats !

M. JOURDAIN. Monsieur le philosophe !

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. Au diable l'impertinent !

M. JOURDAIN. Messieurs !

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Fripons, gueux, traîtres, imposteurs !

M. JOURDAIN. Monsieur le philosophe ! Messieurs ! Monsieur le philosophe ! Messieurs ! Monsieur le philosophe !

(Ils sortent en se battant.)

SCÈNE V.

MONSIEUR JOURDAIN, UN LAQUAIS.

M. JOURDAIN. Oh ! battez-vous tant qu'il vous plaira : je n'y saurois que faire, et je n'irai pas gâter ma robe pour vous separer. Je serois bien fou d'aller me fourrer parmi eux , pour recevoir quelque coup qui me feroit mal

SCÈNE VI.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE, MONSIEUR JOURDAIN,
UN LAQUAIS

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE raccommodant son collet. Venons à notre leçon

M. JOURDAIN Ah ! monsieur, je suis fâché des coups qu'ils vous ont données !

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE Cela n'est rien. Un philosophe sait recevoir comme il faut les choses ; et je vais composer contre eux une satire du style de Juvenal, qui les déchirera de belle façon. Laissons cela. Que voulez-vous apprendre ?

M. JOURDAIN. Tout ce que je pourrai ; car j'ai toutes les envies du monde d'être savant ; et j'enrage que mon père et ma mère ne m'aient pas bien fait étudier dans toutes les sciences, quand j'étois jeune.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. Ce sentiment est raisonnable, *nam, sine doctrina, vita est quasi mortis imago*. Vous entendez cela, et vous savez le latin, sans doute ?

M. JOURDAIN. Oui ; mais faites comme si je ne le savois pas. Expliquez-moi ce que cela veut dire.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. Cela veut dire que, *sans la science, la vie est presque une image de la mort*.

M. JOURDAIN Ce latin-là a raison

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. N'avez-vous point quelques principes, quelques commencements des sciences ?

M. JOURDAIN. Oh ! oui. Je sais lire et écrire.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. Par où vous plaît-il que nous commençons ? voulez-vous que je vous apprenne la logique ?

M. JOURDAIN. Qu'est-ce que c'est que cette logique ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit.

M. JOURDAIN. Qui sont-elles, ces trois opérations de l'esprit ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. La première, la seconde et la troisième. La première est de bien concevoir, par le moyen des universaux ; la seconde, de bien juger, par

le moyen des catégories; et la troisième, de bien tirer une conséquence, par le moyen des figures : *Barbara, Celarent, Darii, Ferio, Baralip-ton*, etc.

M. JOURDAIN. Voilà des mots qui sont trop rébarbatifs. Cette logique-là ne me revient point. Apprenons autre chose qui soit plus joli.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Voulez-vous apprendre la morale?

M. JOURDAIN. La morale?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Oui.

M. JOURDAIN. Qu'est-ce qu'elle dit, cette morale?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Elle traite de la félicité, enseigne aux hommes à modérer leurs passions, etc...

M. JOURDAIN. Non : laissons cela. Je suis bilieux comme tous les diables, et il n'y a morale qui tienne : je me veux mettre en colère tout mon saoul, quand il m'en prend envie.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Est-ce la physique que vous voulez apprendre?

M. JOURDAIN. Qu'est-ce qu'elle chante cette physique?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. La physique est celle qui explique les principes des choses naturelles, et les propriétés des corps; qui discourt de la nature des éléments, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes et des animaux, et nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les lieux volants, les comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents et les tourbillons.

M. JOURDAIN. Il y a trop de tintamarre là dedans, trop de brouillamini.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Que voulez-vous donc que je vous apprenne?

M. JOURDAIN. Apprenez-moi l'orthographe.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Très-volontiers.

M. JOURDAIN. Après, vous m'apprendrez l'almanach, pour savoir quand il y a de la lune, et quand il n'y en a point.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Soit. Pour bien suivre votre pensée, et traiter cette matière en philosophe, il faut commencer, selon l'ordre des choses, par une exacte connaissance de la nature des lettres, et de la différente manière de les prononcer toutes. Et là-dessus j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, parce qu'elles expriment les voix; et en consonnes, ainsi appelées consonnes, parce qu'elles sonnent avec les voyelles, et ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles ou voix : A, E, I, O, U.

M. JOURDAIN. J'entends tout cela.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. La voix A se forme en ouvrant fort la bouche : A.

M. JOURDAIN. A, A. Oui.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. La voix E se forme en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle d'en haut : A, E.

M. JOURDAIN. A, E; A, E. Ma foi, oui. Ah' que cela est beau!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Et la voix I, en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles. A, E, I.

M. JOURDAIN. A, E, I, I, I, I. Cela est vrai. Vive la science!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. La voix O se forme en rouvrant les mâchoires et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas : O.

M. JOURDAIN. O, O. Il n'y a rien de plus juste : A, E, I, O, I, O. Cela est admirable! I, O, I, O.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

M. JOURDAIN. O, O, O. Vous avez raison. O. Ah' la belle chose que de savoir quelque chose!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. La voix U se forme en rapprochant les dents sans les joindre entièrement, et allongeant les deux lèvres en dehors, les approchant aussi l'une de l'autre, sans les joindre tout à fait : U.

M. JOURDAIN. I, U. Il n'y a rien de plus véritable : U.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Vos deux lèvres s'allongent comme si vous faisiez la moue, d'où vient que si vous la voulez faire à quelqu'un et vous moquer de lui, vous ne sauriez lui dire que U.

M. JOURDAIN. U, U. Cela est vrai. Ah! que n'ai-je étudié plus tôt, pour savoir tout cela!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Demain, nous verrons les autres lettres, qui sont les consonnes.

M. JOURDAIN. Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles-ci?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Sans doute. La consonne D, par exemple, se prononce en donnant du bout de la langue au-dessus des dents d'en haut. DA.

M. JOURDAIN. DA, DA. Oui. Ah' les belles choses! les belles choses!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. L'F, en appuyant les dents d'en haut sur la lèvre de dessous : FA.

M. JOURDAIN. FA, FA. C'est la vérité. Ah! mon père et ma mère, que je vous veux de mal!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais; de sorte qu'étant froter par l'air qui sort avec force, elle lui cède, et revient tou-

jours au même endroit, faisant une manière de rem-
blement : R, RA.

M. JOURDAIN. R, R, RA, R, R, R, R, R, RA. Cela est vrai.
Ah! l'habile homme que vous êtes, et que j'ai perdu
de temps! R, R, R, RA.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Je vous expliquerai à fond toutes ces
curiosités.

M. JOURDAIN. Je vous en prie. Au reste, il faut que je vous fasse
une confidence. Je suis amoureux d'une personne de
grande qualité, et je souhaiterois que vous m'aidas-
siez à lui écrire quelque chose dans un petit billet
que je veux laisser tomber à ses pieds.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Fort bien.

M. JOURDAIN. Cela sera galant, oui.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Sans doute. Sont-ce des vers que vous
lui voulez écrire?

M. JOURDAIN. Non, non; point de vers.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Vous ne voulez que de la prose?

M. JOURDAIN. Non, je ne veux ni prose ni vers.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

M. JOURDAIN. Pourquoi?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Par la raison, monsieur, qu'il n'y a,
pour s'exprimer, que la prose ou les vers.

M. JOURDAIN. Il n'y a que la prose ou les vers?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Non, monsieur. Tout ce qui n'est point
prose est vers; et tout ce qui n'est point vers est prose.

M. JOURDAIN. Et comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que
cela?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. De la prose.

M. JOURDAIN. Quoi! quand je dis : Nicole, apportez-moi mes
pantoufles, et me donnez mon bonnet de nuit, c'est
de la prose?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Oui, monsieur.

M. JOURDAIN. Par ma foi, il y a plus de quarante ans que je dis
de la prose, sans que j'en susse rien, et je vous suis
le plus obligé du monde de m'avoir appris cela. Je
voudrois donc lui mettre dans un billet : *Belle mar-
quise, vos beaux yeux me font mourir d'amour;*
mais je voudrois que cela fût mis d'une manière ga-
lante, que cela fut tourné gentiment.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Mettre que les feux de ses yeux ré-
duisent votre cœur en cendres; que vous souffrez
nuit et jour pour elle les violences d'un...

M. JOURDAIN. Non, non, non; je ne veux point tout cela. Je ne
veux que ce que je vous ai dit : *Belle marquise, vos
beaux yeux me font mourir d'amour.*

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Il faut bien étendre un peu la chose.

M. JOURDAIN. Non, vous dis-je. Je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet, mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverses manières dont on les peut mettre.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. On les peut mettre premièrement comme vous avez dit : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*. Ou bien : *D'amour mourir me font, belle marquise, vos beaux yeux*. Ou bien : *Vos yeux beaux d'amour me font, belle marquise, mourir*. Ou bien . *Mourir vos beaux yeux, belle marquise, d'amour me font*. Ou bien : *Me font vos beaux yeux mourir, belle marquise, d'amour*.

M. JOURDAIN. Mais de toutes ces façons-là, laquelle est la meilleure ?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Celle que vous avez dite : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*.

M. JOURDAIN. Cependant je n'ai point étudié, et j'ai fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, et je vous prie de venir demain de bonne heure.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Je n'y m'enquerrai pas.

SCÈNE VII.

MONSIEUR JOURDAIN, UN LAQUAIS

MONSIEUR JOURDAIN à son laquais. Comment ! mon habit n'est point encore arrivé ?

LE LAQUAIS. Non, monsieur.

M. JOURDAIN. Ce maudit tailleur me fait bien attendre, pour un jour où j'ai tant d'affaires. J'enrage. Que la fièvre quartaine puisse tordre bien fort le bourreau de tailleur ! Au diable le tailleur ! La peste étouffe le tailleur ! Si je le tenois maintenant, ce tailleur detestable, ce chien de tailleur-là, ce traître de tailleur, je...

SCÈNE VIII.

MONSIEUR JOURDAIN, UN MAÎTRE TAILLEUR, UN GARÇON TAILLEUR portant l'habit de M. Jourdain, UN LAQUAIS.

M. JOURDAIN. Ah ! vous voilà ! Je m'allois mettre en colère contre vous.

LE MAÎTRE TAILLEUR. Je n'ai pas pu venir plus tôt, et j'ai mis vingt garçons après votre habit.

M. JOURDAIN. Vous m'avez envoyé des bas de soie si étroits, que j'ai eu toutes les peines du monde à les mettre ; et il y a déjà deux mailles de rompues.

LE MAÎTRE TAILLEUR. Ils ne s'élargiront que trop.

M. JOURDAIN. Oui, si je romps toujours des mailles. Vous m'avez aussi fait faire des souliers qui me blessent furieusement.

LE MAÎTRE TAILLEUR. Point du tout, monsieur.

M. JOURDAIN. Comment! point du tout?

LE MAÎTRE TAILLEUR. Non, ils ne vous blessent point.

M. JOURDAIN. Je vous dis qu'ils me blessent, moi.

LE MAÎTRE TAILLEUR. Vous vous imaginez cela.

M. JOURDAIN. Je me l'imagine parce que je le sens. Voyez la belle raison!

LE MAÎTRE TAILLEUR. Tenez, voilà le plus bel habit de la cour, et le mieux assorti. C'est un chef-d'œuvre que d'avoir inventé un habit sérieux qui ne fût pas noir; et je le donne en six coups aux tailleurs les plus éclairés.

M. JOURDAIN. Qu'est-ce que c'est que ceci? Vous avez mis les fleurs en en bas.

LE MAÎTRE TAILLEUR. Vous ne m'avez pas dit que vous les vouliez en en haut.

M. JOURDAIN. Est-ce qu'il faut dire cela?

LE MAÎTRE TAILLEUR. Oui, vraiment. Toutes les personnes de qualité les portent de la sorte.

M. JOURDAIN. Les personnes de qualité portent les fleurs en en bas?

LE MAÎTRE TAILLEUR. Oui, monsieur.

M. JOURDAIN. Oh! voilà qui est donc bien?

LE MAÎTRE TAILLEUR. Si vous voulez, je les mettrai en en haut.

M. JOURDAIN. Non, non.

LE MAÎTRE TAILLEUR. Vous n'avez qu'à dire.

M. JOURDAIN. Non, vous dis-je; vous avez bien fait. Croyez-vous que l'habit m'aille bien?

LE MAÎTRE TAILLEUR. Belle demande! Je défie un peintre, avec son pinceau, de vous faire rien de plus juste. J'ai chez moi un garçon qui, pour monter une rhingrave, est le plus grand génie du monde; et un autre qui, pour assembler un pourpoint, est le héros de notre temps.

M. JOURDAIN. La perruque et les plumes sont-elles comme il faut?

LE MAÎTRE TAILLEUR. Tout est bien.

M. JOURDAIN. regardant le maître tailleur. Ah! ah! monsieur le tailleur, voilà de mon étoffe du dernier habit que vous m'avez fait. Je la reconnois bien.

LE MAÎTRE TAILLEUR. C'est que l'étoffe me sembla si belle, que j'en ai voulu lever un habit pour moi.

M. JOURDAIN. Oui; mais il ne falloir pas le lever avec le mien.

LE MAÎTRE TAILLEUR. Voulez-vous mettre votre habit?

M. JOURDAIN. Oui, donnez-le-moi.

LE MAÎTRE TAILLEUR Attendez Cela ne va pas comme cela. J'ai amené des gens pour vous habiller en cadence, et ces sortes d'habits se mettent avec cérémonie. Holà! entrez, vous autres.

SCÈNE IX.

**MONSIEUR JOURDAIN, LE MAÎTRE TAILLEUR,
LE GARÇON TAILLEUR, GARÇONS TAILLEURS D'ANSANTS,
UN LAQUAIS.**

LE MAÎTRE TAILLEUR à ses garçons Mettez cet habit à monsieur, de la manière que vous faites aux personnes de qualité.



PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET

(Les quatre garçons tailleurs d'ansants s'approchent de M Jourdain Deux lui arrachent le haut de-chausse de ses exercices les deux autres lui ôtent la camisole après quoi trois en cadence ils lui mettent son habit neuf M Jourdain se promène au milieu d'eux, et leur montre son habit pour voir s'il est bien)

GARÇON TAILLEUR Mon gentilhomme, donnez, s'il vous plaît, aux garçons quelque chose pour boire

M. JOURDAIN Comment m'appellez-vous?

GARÇON TAILLEUR Mon gentilhomme

M. JOURDAIN Mon gentilhomme! Voilà ce que c'est que de se mettre en personne de qualité! Allez vous-en demeurer toujours habillé en bourgeois, on ne vous dira point Mon gentilhomme (Donnant de l'argent) Tenez voilà pour Mon gentilhomme

GARÇON TAILLEUR Monseigneur nous vous sommes bien obligés.

M. JOURDAIN Monseigneur! Oh! oh! Monseigneur! attendez, mon ami, Monseigneur mérite quelque chose, et ce n'est pas une petite parole que Monseigneur! Tenez, voilà ce que monseigneur vous donne.

GARÇON TAILLEUR Monseigneur, nous allons boire tous à la santé de votre grandeur

M. JOURDAIN Votre grandeur! Oh! oh! oh! attendez, ne vous en allez pas A moi, Votre grandeur! (Bas à part) Ma loi, s'il va jusqu'à l'altesse, il aura toute la bourse (Haut) Tenez, voilà pour ma grandeur

GARÇON TAILLEUR Monseigneur, nous la remercions très-humblement de ses libéralités.

M. JOURDAIN. Il a bien fait, je lui allois tout donner.

SCÈNE X.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

(Les quatre garçons tailleurs se réjouissent en dansant, de la libéralité de M Jourdain)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONSIEUR JOURDAIN, DEUX LAQUAIS.

M. JOURDAIN. Suivez-moi, que j'aie un peu montrer mon habit par la ville, et surtout ayez soin tous deux de marcher immédiatement sur le pas, afin qu'on voie bien que vous êtes à moi.

LAQUAIS Oui, monsieur.

M. JOURDAIN. Appelez-moi Nicole, que je lui donne quelques ordres. Ne bougez là, voilà.

SCÈNE II

MONSIEUR JOURDAIN, NICOLE, DEUX LAQUAIS.

M. JOURDAIN. Nicole !

NICOLE. Plait-il ?

M. JOURDAIN. Écoutez.

NICOLE riant Hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN. Qu'as-tu à rire ?

NICOLE. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN. Que veut dire cette coquise-là ?

NICOLE. Hi, hi, hi. Comme vous voilà bâti ! Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN. Comment donc ?

NICOLE. Ah ! ah ! mon Dieu ! Hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN. Quelle laponne est ce là ? Te moques-tu de moi ?

NICOLE. Nenni, monsieur, j'en serois bien fâchée. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN. Je te baillerais sur le nez, si tu ris davantage.

NICOLE. Monsieur, je ne puis pas m'en empêcher. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN. Tu ne t'arrêteras pas ?

NICOLE. Monsieur, je vous demande pardon ; mais vous êtes si plaisant, que je ne saurois me tenir de rire. Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN. Mais voyez quelle insolence !

NICOLE. Vous êtes tout à fait drôle comme cela Hi, hi.

M. JOURDAIN. Je te...

NICOLE. Je vous prie de m'excuser. Hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN. Tiens, si tu ris encore le moins du monde, je te

jure que je t'appliquerai sur la joue le plus grand soufflet qui se soit jamais donné.

NICOLE. Hé bien, monsieur, voilà qui est fait : je ne ris plus.

M. JOURDAIN. Prends-y bien garde. Il faut que, pour tantôt tu nettoies...

NICOLE. Hi, hi.

M. JOURDAIN. Que tu nettoies comme il faut...

NICOLE. Hi, hi.

M. JOURDAIN. Il faut, dis-je, que tu nettoies la salle, et...

NICOLE. Hi, hi.

M. JOURDAIN. Encore?

NICOLE tombant à force de rire. Tenez, monsieur, battez-moi plutôt, et me laissez rire tout mon saoul; cela me fera plus de bien. Hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN. J'en ai assez!

NICOLE. De grâce, monsieur, je vous prie de me laisser rire. Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN. Si je te prends...

NICOLE. Monsieur, euh, je crèverai, ah, si je ne ris. Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN. Mais a-t-on jamais vu une pendarde comme celle-là, qui me vient rire insolemment au nez, au lieu de recevoir mes ordres!

NICOLE. Que voulez-vous que je fasse, monsieur?

M. JOURDAIN. Que tu songes, coquin, à préparer ma maison pour la compagnie qui doit venir tantôt.

NICOLE se relevant. Ah! par ma foi, je n'ai plus envie de rire, et toutes vos compagnies font tant de désordre chez, que ce mot est assez pour me mettre en mauvaise humeur.

M. JOURDAIN. Ne dois-je point, pour toi, fermer ma porte à tout le monde?

NICOLE. Vous devriez au moins la fermer à certaines gens.

SCÈNE III.

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN,
NICOLE, DEUX LAQUAIS.

M^{me} JOURDAIN. Ah! ah! voici une nouvelle histoire! Qu'est-ce que c'est donc, mon mari, que cet équipage-là? Vous moquez-vous du monde, de vous être fait enharnacher de la sorte? et avez-vous envie qu'on se raille partout de vous?

M. JOURDAIN. Il n'y a que des sots et des sottises, ma femme, qui se railleront de moi.

M^{me} JOURDAIN. Vraiment, on n'a pas attendu jusqu'à cette heure;

et il y a longtemps que vos façons de faire doivent à rire à tout le monde

M. JOURDAIN. Qui est donc tout ce monde-là, s'il vous plaît?

M^{me} JOURDAIN. Tout ce monde-là est un monde qui a raison, et qui est plus sage que vous. Pour moi, je suis scandalisée de la vie que vous menez. Je ne sais plus ce que c'est que notre maison. On dirait qu'il est sans carême-prenant tous les jours, et, dès le matin, de peur d'y manquer, on y entend des vacarmes de violons et de chanteurs, dont tout le voisinage se trouve incommodé.

NICOLLE. Madame parle bien. Je ne saurois plus voir mon ménage propre avec cet attrail de gens que vous faites venir chez vous. Il y a des pieds qui vont chercher de la boue dans tous les quartiers de la ville pour l'apporter ici, et la petite Françoise est pres- que sur les dents, à frotter les planches que vos beaux maîtres viennent froter régulièrement tous les jours.

M. JOURDAIN. Quais! notre servante Nicole, vous avez le caquet bien affilé, pour une paysanne!

M^{me} JOURDAIN. Nicole a raison, et son sens est meilleur que le vôtre. Je voudrais bien savoir ce que vous pensez faire d'un maître à danser, à l'âge que vous avez?

NICOLLE. Et d'un grand maître tuteur d'armes, qui vient, avec ses battements de pied, ébranler toute la maison, et nous détacher tous les carreaux de notre salle.

M. JOURDAIN. Taisez-vous, ma servante et ma femme.

M^{me} JOURDAIN. Est-ce que vous voulez apprendre à danser pour quand vous n'aurez plus de jambes?

NICOLLE. Est-ce que vous avez envie de tuer quelqu'un?

M. JOURDAIN. Taisez-vous, vous dis-je, vous êtes des ignorantes l'une et l'autre, vous ne savez pas les priérogatives de tout cela.

M^{me} JOURDAIN. Vous devez bien plutôt songer à marier votre fille, qui est en âge d'être pourvue.

M. JOURDAIN. Je songerai à marier ma fille quand il se présentera un parti pour elle, mais je veux songer aussi à apprendre les belles choses.

NICOLLE. J'ai encore ouï dire, madame, qu'il a pris aujourd'hui, pour renfort de potage, un maître de philosophie.

M. JOURDAIN. Fort bien. Je veux avoir de l'esprit, et savoir raisonner des choses parmi les honnêtes gens.

M^{me} JOURDAIN. N'irez-vous point, l'un de ces jours, au collège, vous faire donner le fouet, à votre âge?

M. JOURDAIN. Pourquoi non? Plût à Dieu l'avoir tout à l'heure, le fouet, devant tout le monde, et savoir ce qu'on apprend au collège!

NICOLE. Oui, ma foi! cela vous rendroit la jambe bien mieux faite

M. JOURDAIN. Sans doute

M^{me} JOURDAIN. Tout cela est fort nécessaire pour conduire votre maison

M. JOURDAIN. Assurement. Vous parlez toutes deux comme des bêtes, et j'ai honte de votre ignorance (A madame Jourdain) Par exemple, savez-vous, vous, ce que c'est que vous dites à cette heure?

M^{me} JOURDAIN. Oui. Je sais que ce que je dis est fort bien dit, et que vous deviez songer à vivre d'autre sorte

M. JOURDAIN. Je ne parle pas de cela. Je vous demande ce que c'est que les paroles que vous dites ici

M^{em} JOURDAIN. Ce sont des paroles bien sentées, et votre conduite ne l'est guère

M. JOURDAIN. Je ne parle pas de cela, vous dis-je. Je vous demande, ce que je parle avec vous, ce que je vous dis à cette heure, qu'est-ce que c'est?

M^{me} JOURDAIN. Des chansons

M. JOURDAIN. Hé! non, ce n'est pas cela. Ce que nous disons tous deux, le langage que nous parlons à cette heure.

M^{me} JOURDAIN. He bien?

M. JOURDAIN. Comment est-ce que cela s'appelle?

M^{me} JOURDAIN. Cela s'appelle comme on veut l'appeler.

M. JOURDAIN. C'est de la prose, ignoante

M^{me} JOURDAIN. De la prose?

M. JOURDAIN. Oui, de la prose. Tout ce qui est prose n'est point vers, et tout ce qui n'est point vers est prose. Hé! voilà ce que c'est que d'étudier (A Nicole) Et toi, sais-tu bien comment il faut faire pour dire un U?

NICOLE. Comment?

M. JOURDAIN. Oui. Qu'est-ce que tu fais quand tu dis U?

NICOLE. Quoi?

M. JOURDAIN. Dis un peu U, pour voir.

NICOLE. He bien! U

M. JOURDAIN. Qu'est-ce que tu fais?

NICOLE. Je dis U.

M. JOURDAIN. Oui! mais quand tu dis U, qu'est-ce que tu fais?

NICOLE. Je fais ce que vous me dites

M. JOURDAIN. Oh! l'étrange chose que d'avoir affaire à des bêtes! Tu allonges les lèvres en dehors, et approches la mâchoire d'en haut de celle d'en bas; U, vois-tu? Je fais la moue: U.

NICOLE. Oui, cela est bien

M^{me} JOURDAIN. Voilà qui est admirable.

M. JOURDAIN. C'est bien autre chose, si vous aviez vu O, et DA, DA, et FA, FA !

M^{me} JOURDAIN. Qu'est-ce que c'est que tout ce galimatias-là ?

NICOLE. De quoi est-ce que tout cela guérit ?

M. JOURDAIN. J'enrage, quand je vois des femmes ignorantes

M^{me} JOURDAIN. Allez, vous deviez envoyer promener tous ces gens-là, avec leurs faiboles

NICOLE. Et surtout ce grand escogiffe de maître d'armes, qui remplit de poudre tout mon ménage.

M. JOURDAIN. Ouais ! ce maître d'armes vous tient au cœur ! J'te veux faire voir ton impertinence tout à l'heure (Après avoir fait apporter des fleurets et en avoir donné un à Nicole) Tiens, raison démonstrative, la ligne du corps. Quand on pousse en quarte, on n'a qu'à faire cela, et quand on pousse en tierce, on n'a qu'à faire cela. Voilà le moyen de n'être jamais tué, et cela n'est-il pas beau d'être assuré de son fait quand on se bat contre quelqu'un ? La, pousse-moi un peu pour voir.

NICOLE. He bien ! quoi ! (Nicole pousse plusieurs bottes à M. Jourdain)

M. JOURDAIN. Tout beau ! Holà ! ho ! Doucement ! Diantre soit la coquine !

NICOLE. Vous me dites de pousser

M. JOURDAIN. Oui ; mais tu me pousses en tierce avant que de pousser en quarte, et tu n'as pas la patience que je pare.

M^{me} JOURDAIN. Vous êtes fou, mon mari, avec toutes vos fantaisies, et cela vous est venu depuis que vous vous mêlez de hanter la noblesse.

M. JOURDAIN. Lorsque je hante la noblesse, je fais paraître mon jugement, et cela est plus beau que de hanter votre bourgeoisie

M^{me} JOURDAIN. Ça mon vraiment ! il y a fort à gagner à fréquenter vos nobles, et vous avez bien opéré avec ce beau monsieur le comte, dont vous vous êtes embeuguiné !

M. JOURDAIN. Paix ! songez à ce que vous dites. Savez-vous bien, ma femme, que vous ne savez pas de qui vous parlez, quand vous parlez de lui ? C'est une personne d'importance plus que vous ne pensez, un seigneur que l'on considère à la cour, et qui parle au roi tout comme je vous parle. N'est-ce pas une chose qui m'est tout à fait honorable, que l'on voie venir chez moi si souvent une personne de cette qualité, qui m'appelle son cher ami, et me traite comme si j'étais son égal ? Il a pour moi des bontés qu'on ne devinerait jamais, et, devant tout le monde, il me fait des caresses dont je suis moi-même confus.

- M^{me} JOURDAIN. Oui, il a des bontés pour vous, et vous fait des caresses, mais il vous emprunte votre argent
- M JOURDAIN He bien ! n'est-ce pas de l'honneur, de prêter de l'argent à un homme de cette condition-là ? et puis-je faire moins pour un seigneur qui m'appelle son cher ami ?
- M^{me} JOURDAIN Et ce seigneur, que fait-il pour vous ?
- M JOURDAIN Des choses dont on seroit étonné, si on les savoit
- M^{me} JOURDAIN Et quoi ?
- M JOURDAIN Baste ! je ne puis pas m'expliquer Il suffit que, si je lui ai prêté de l'argent, il me le rendra bien, et avant qu'il soit peu
- M^{me} JOURDAIN Oui Attendez-vous à cela
- M JOURDAIN Assurément Ne me l'a-t-il pas dit ?
- M^{me} JOURDAIN Oui, oui, il ne manquera pas d'y faillir
- M JOURDAIN Il m'a juré sa foi de gentilhomme
- M^{me} JOURDAIN (hansons !)
- M JOURDAIN Ouais ! Vous êtes bien obstinée, ma femme ! Je vous dis qu'il me tiendra sa parole j'en suis sûr
- M^{me} JOURDAIN Et moi je suis sûre que non, et que toutes les caresses qu'il vous fait ne sont que pour vous enjôler
- M JOURDAIN Laissez-vous Le voici
- M^{me} JOURDAIN Il ne nous faut plus que cela Il vient peut être encore vous faire quelque emprunt, et il me semble que j'ai dit quand je le vois
- M JOURDAIN Laissez-vous, vous dis-

SCENE IV

DORANTE, MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN,
NICOLÉ

- DORANTE Mon cher ami monsieur Jourdain, comment vous portez-vous ?
- M JOURDAIN Fort bien, monsieur, pour vous rendre mes petits services
- DORANTE Et madame Jourdain, que voilà, comment se porte-t-elle ?
- M^{me} JOURDAIN Madame Jourdain se porte comme elle peut
- DORANTE Comment ! monsieur Jourdain, vous voilà le plus propre du monde !
- M JOURDAIN Vous voyez.
- DORANTE Vous avez tout à fait bon air avec cet habit, et nous n'avons point de jeunes gens à la cour qui soient mieux faits que vous
- M JOURDAIN Hé, hé.
- M^{me} JOURDAIN à part Il le gratte par où il se démange
- DORANTE Tournez-vous Cela est tout à fait galant

M^{me} JOURDAIN à part. Oui, aussi sot par derrière que par devant.

DORANTE. Ma foi ! monsieur Jourdain, j'avois une impatience étrange de vous voir. Vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus ; et je parlois encore de vous, ce matin, dans la chambre du roi.

M. JOURDAIN. Vous me faites beaucoup d'honneur, monsieur.
(A madame Jourdain.) Dans la chambre du roi !

DORANTE. Allons, mettez.

M. JOURDAIN. Monsieur, je sais le respect que je vous dois.

DORANTE. Mon Dieu ! mettez. Point de cérémonie entre nous, je vous prie.

M. JOURDAIN. Monsieur...

DORANTE. Mettez, vous dis-je, monsieur Jourdain, vous êtes mon ami.

M. JOURDAIN. Monsieur, je suis votre serviteur.

DORANTE. Je ne me couvrirai point, si vous ne vous couvrez.

M. JOURDAIN se couvrant. J'aime mieux être incivil qu'importun.

DORANTE. Je suis votre débiteur, comme vous le savez.

M^{me} JOURDAIN à part. Oui : nous ne le savons que trop.

DORANTE. Vous m'avez généreusement prêté de l'argent en plusieurs occasions, et m'avez obligé de la meilleure grâce du monde, assurément.

M. JOURDAIN. Monsieur, vous vous moquez.

DORANTE. Mais je sais rendre ce qu'on me prête, et reconnoître les plaisirs qu'on me fait.

M. JOURDAIN. Je n'en doute point, monsieur.

DORANTE. Je veux sortir d'affaire avec vous ; et je viens ici pour faire nos comptes ensemble.

M. JOURDAIN bas à madame Jourdain. Hé bien ! vous voyez votre impertinence, ma femme.

DORANTE. Je suis homme qui aime à m'acquitter le plus tôt que je puis.

M. JOURDAIN bas à madame Jourdain. Je vous le disois bien.

DORANTE. Voyons un peu ce que je vous dois.

M. JOURDAIN bas à madame Jourdain. Vous voilà, avec vos soupçons ridicules !

DORANTE. Vous souvenez-vous bien de tout l'argent que vous m'avez prêté ?

M. JOURDAIN. Je crois que oui. J'en ai fait un petit mémoire. Le voici. Donné à vous une fois deux cents louis.

DORANTE. Cela est vrai.

M. JOURDAIN. Une autre fois six vingts.

DORANTE. Oui.

M. JOURDAIN. Et une autre fois cent quarante.

DORANTE. Vous avez raison.

M. JOURDAIN. Ces trois articles font quatre cent soixante louis, qui valent cinq mille soixante livres.

- DORANTE.** Le compte est fort bon. Cinq mille soixante livres.
- M. JOURDAIN.** Mille huit cent trente-deux livres à votre plumassier.
- DORANTE.** Justement.
- M. JOURDAIN.** Deux mille sept cent quatre-vingts livres à votre tailleur.
- DORANTE.** Il est vrai.
- M. JOURDAIN.** Quatre mille trois cent septante-neuf livres douze sols huit deniers à votre marchand.
- DORANTE.** Fort bien. Douze sols huit deniers. Le compte est juste.
- M. JOURDAIN.** Et mille sept cent quarante-huit livres sept sols quatre deniers à ton sellier.
- DORANTE.** Tout cela est véritable. Qu'est-ce que cela fait?
- M. JOURDAIN.** Somme totale, quinze mille huit cents livres.
- DORANTE.** Somme totale est juste. Quinze mille huit cents livres. Mettez encore deux cents pistoles que vous m'allez donner : cela fera justement dix-huit mille francs, que je vous payerai au premier jour.
- M^{me} JOURDAIN** bas à M. Jourdain. He ! bien ! ne l'avois-je pas bien deviné ?
- M. JOURDAIN** bas à madame Jourdain. Paix !
- DORANTE.** Cela vous incommoda-t-il de me donner ce que je vous dis ?
- M. JOURDAIN.** He ! non.
- M^{me} JOURDAIN** bas à monsieur Jourdain. Cet homme-là fait de vous une vache à lait.
- M. JOURDAIN** bas à madame Jourdain. Taisez-vous.
- DORANTE.** Si cela vous incommode, j'en irai chercher ailleurs.
- M. JOURDAIN.** Non, monsieur.
- M. JOURDAIN** bas à monsieur Jourdain. Il ne sera pas content qu'il ne vous ait ruiné.
- M. JOURDAIN** bas à madame Jourdain. Taisez-vous, vous dis-je.
- DORANTE.** Vous n'avez qu'à me dire si cela vous embarrasse.
- M. JOURDAIN.** Point, monsieur.
- M^{me} JOURDAIN** bas à monsieur Jourdain. C'est un vrai enjôleur.
- M. JOURDAIN** bas à madame Jourdain. Taisez-vous donc.
- M^{me} JOURDAIN** bas à monsieur Jourdain. Il vous sucera jusqu'au dernier sou.
- M. JOURDAIN** bas à madame Jourdain. Vous taisez-vous ?
- DORANTE.** J'ai force gens qui m'en prêtoient avec joie, mais, comme vous êtes mon meilleur ami, j'ai cru que je vous ferois tort si j'en demandois à quelque autre.
- M. JOURDAIN.** C'est trop d'honneur, monsieur, que vous me faites. Je vais querir votre affaire.
- M^{me} JOURDAIN** bas à monsieur Jourdain. Quoi ! vous allez encore lui donner cela ?
- M. JOURDAIN** bas à madame Jourdain. Que faire ? Voulez-vous que je

ACTE III, SCÈNE VI.

601

refuse un homme de cette condition-là, qui a parlé de moi ce matin dans la chambre du roi ?

M^{me} JOURDAIN *bas à monsieur Jourdain* Allez, vous êtes une vraie dupe

SCÈNE V.

DORANTE, MADAME JOURDAIN, NICOLE.

DORANTE. Vous me semblez toute mélancolique. Qu'avez-vous, madame Jourdain ?

M^{me} JOURDAIN. J'ai la tête plus grosse que le poing, et si elle n'est pas enflée

DORANTE. Mademoiselle votre fille, où est-elle, que je ne la vois point ?

M^{me} JOURDAIN. Mademoiselle ma fille est bien où elle est.

DORANTE. Comment se porte-t-elle ?

M^{me} JOURDAIN. Elle se porte sur ses deux jambes

DORANTE. Ne voulez-vous point, un de ces jours, venir voir avec elle le ballet et la comédie que l'on fait chez le roi ?

M^{me} JOURDAIN. Oui, vraiment ! nous avons fort envie de rire, fort envie de rire nous avons

DORANTE. Je pense, madame Jourdain, que vous avez eu bien des amants dans votre jeune âge, belle et d'agréable humeur comme vous étiez

M^{me} JOURDAIN. Tiedame ! monsieur, est-ce que madame Jourdain est decapitée, et la tête lui grouille-t-elle déjà ?

DORANTE. Ah ! ma foi, madame Jourdain, je vous demande pardon. Je ne songeais pas que vous étiez jeune, et je rêve le plus souvent. Je vous prie d'excuser mon impertinence

SCÈNE VI.

MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, DORANTE, NICOLE

M. JOURDAIN *à Dorante* Voilà deux cents louis bien comptés

DORANTE. Je vous assure, monsieur Jourdain, que je suis tout à vous, et que je brûle de vous rendre un service à la cour

M. JOURDAIN. Je vous suis trop obligé

DORANTE. Si madame Jourdain veut voir le divertissement royal, je lui ferai donner les meilleures places de la salle.

M^{me} JOURDAIN. Madame Jourdain vous baise les mains.

DORANTE *bas à monsieur Jourdain* Notre belle marquise, comme je vous ai mandé par mon billet, viendra tantôt ici pour le ballet et le repas ; et je l'ai fait consentir enfin au cadeau que vous lui voulez donner.

M. JOURDAIN. Tirons-nous un peu plus loin, pour cause.

DORANTE Il y a huit jours que je ne vous ai vu, et je ne vous ai point mandé de nouvelles du diamant que vous me mîtes entre les mains pour lui en faire présent de votre part, mais c'est que j'ai eu toutes les peines du monde à vaincre son scrupule, et ce n'est que d'aujourd'hui qu'elle s'est résolue à l'accepter.

M. JOURDAIN Comment l'a-t-elle trouvé?

DORANTE Merveilleux et je me trompe fort, ou la beauté de ce diamant fera pour vous sur son esprit un effet admirable.

M. JOURDAIN. Plût au ciel !

M. JOURDAIN à Nicole Quand il est une fois avec lui, il ne peut le quitter.

DORANTE Je lui ai fait valoir comme il faut la richesse de ce présent, et la grandeur de votre amour.

M. JOURDAIN Ce sont, monsieur, des bontés, qui m'accablent, et je suis dans une confusion la plus grande du monde, de voir une personne de votre qualité s'abaisser pour moi à ce que vous faites.

DORANTE. Vous moquez-vous ? Est-ce qu'entre amis on s'arrête à ces sortes de scrupules ? et ne seriez-vous pas pour moi la même chose, si l'occasion s'en offroit ?

M. JOURDAIN Oh ! assurément, et de très-grand cœur !

M^{lle} JOURDAIN à Nicole Que sa présence me pose sur les épaules !

DORANTE Pour moi, je ne regarde rien quand il faut servir un ami, et, lorsque vous me fîtes confidence de l'ardeur que vous aviez prise pour cette marquise agréable chez qui j'avois commerce, vous vîtes que d'abord je m'offris de moi-même à servir votre amour.

M. JOURDAIN Il est vrai, ce sont des bontés qui me confondent.

M^{lle} JOURDAIN à Nicole Est-ce qu'il ne s'en ira point ?

NICOLE Ils se trouvent bien ensemble.

DORANTE Vous avez pris le bon biais pour toucher son cœur. Les femmes aiment surtout les dépenses qu'on fait pour elles, et vos fréquentes serenades, et vos bouquets continuels, ce superbe feu d'artifice qu'elle trouva sur l'eau, le diamant qu'elle a reçu de votre part, et le cadeau que vous lui préparez, tout cela lui parle bien mieux en faveur de votre amour que toutes les paroles que vous auriez pu lui dire vous-même.

M. JOURDAIN Il n'y a point de dépenses que je ne fisse, si par là je pouvois trouver le chemin de son cœur. Une femme de qualité a pour moi des charmes ravissantes, et c'est un honneur que j'acheterois au prix de toutes choses.

M^{lle} JOURDAIN bas à Nicole Que peuvent-ils tant dire ensemble ? Va-t'en un peu tout doucement prêter l'oreille.

DORANTE. Ce sera tantôt que vous jouirez à votre aise de plaisir de sa vue, et vos yeux auront tout le temps de se satisfaire.

M. JOURDAIN. Pour être en pleine liberté, j'ai fait en sorte que ma femme ira dîner chez ma sœur, où elle passera toute l'après-dinée.

DORANTE. Vous avez fait prudemment, et votre femme auroit pu nous embarrasser. J'ai donné pour vous l'ordre qu'il faut au cuisinier et à toutes les choses qui sont nécessaires pour le ballet. Il est de mon invention ; et, pourvu que l'exécution puisse répondre à l'idée, je suis sûr qu'il sera trouvé...

M. JOURDAIN s'apercevant que Nicole écoute et lui donnant un soufflet.
Ouais ! vous êtes bien impertinente ! (A Dorante.)
Sortons, s'il vous plaît.

SCÈNE VII.

MADAME JOURDAIN, NICOLE.

NICOLE. Ma loi, madame, la curiosité m'a coûté quelque chose, mais je crois qu'il y a quelque anguille sous roche ; et ils parlent de quelque affaire où ils ne veulent pas que vous soyez.

M^{me} JOURDAIN. Ce n'est pas d'aujourd'hui, Nicole, que j'ai conçu des soupçons de mon mari. Je suis la plus trompée du monde, ou il y a quelque amour en campagne, et je travaille à découvrir ce que ce peut être. Mais songeons à ma fille. Tu sais l'amour que Cléonte a pour elle : c'est un homme qui me revient, et je veux aider sa recherche, et lui donner Lucile, si je puis.

NICOLE. En vérité, madame, je suis la plus ravie du monde de vous voir dans ces sentiments, car, si le maître vous revient, le valet ne me revient pas moins ; et je souhaiterois que notre mariage se pût faire à l'ombre d'u leur.

M^{me} JOURDAIN. Va-t'en lui parler de ma part, et lui dire que tout à l'heure il me vienne trouver pour faire ensemble à mon mari la demande de ma fille.

NICOLE. J'y cours, madame, avec joie, et je ne pouvois recevoir une commission plus agréable (Seule.) Je vais, je pense, bien réjouir les gens.

SCÈNE VIII.

CLÉONTE, COUILLÉ, NICOLE.

NICOLE à Cléonte. Ah ! vous voilà tout à propos ! Je suis une ambassadrice de joie, et je viens...

CLÉONTE. Retire-toi, perfide, et ne me viens point amuser avec tes traîtresses paroles.

NICOLE. Est-ce ainsi que vous recevez...

CLÉONTE. Retire-toi, te dis-je, et va-t'en dire, de ce pas, à ton infidèle maîtresse, qu'elle n'abusera de sa vie le trop simple Cléonte.

NICOLE. Quel vertigo est-ce donc là ? Mon pauvre Covielle, dis-moi un peu ce que cela veut dire.

COVIELLE. Ton pauvre Covielle, petite accélératè ! Allons, vite, ôte-toi de mes yeux, vilaine, et me laisse en repos.

NICOLE. Quoi ! tu me viens aussi...

COVIELLE. Ôte-toi de mes yeux, te dis-je, et ne me parle de ta vie.

NICOLE a part. Ouais ! quelle mouche les a piqués tous deux ? Allons de cette belle histoire informer ma maîtresse.

SCÈNE IX.

CLÉONTE, COVIELLE.

CLÉONTE. Quoi ! traiter un amant de la sorte, et un amant le plus fidèle et le plus passionné de tous les amants !

COVIELLE. C'est une chose épouvantable que ce qu'on nous fait à tous deux.

CLÉONTE. Je fais voir pour une personne toute l'ardeur et toute la tendresse qu'on peut imaginer ; je n'aime rien au monde qu'elle, et je n'ai qu'elle dans l'esprit : elle fait tous mes soins, tous mes desirs, toute ma joie, je ne parle que d'elle, je ne pense qu'à elle, je ne fais des songes que d'elle, je ne respire que par elle, mon cœur vit tout en elle ; et voilà de tant d'amitié la digne récompense ! Je suis deux jours sans la voir, qui sont pour moi deux siècles effroyables : je la rencontre par hasard, mon cœur, à cette vue, se sent tout transporter, ma joie éclate sur mon visage, je vole avec ravissement vers elle, et l'infidèle détourne de moi ses regards, et passe brusquement, comme si de sa vie elle ne m'avoit vu !

COVIELLE. Je dis les mêmes choses que vous.

CLÉONTE. Peut-on rien voir d'égal, Covielle, à cette perfidie de l'ingrate Lucile ?

COVIELLE. Et à celle, monsieur, de la pendarde de Nicole ?

CLÉONTE. Après tant de sacrifices ardents, de soupirs et de vœux que j'ai faits à ses charmes !

COVIELLE. Après tant d'assidus hommages, de soins et de services que je lui ai rendus dans sa quaine !

CLÉONTE. Tant de larmes que j'ai versées à ses genoux !

- COVIELLE. Tant de seaux d'eau que j'ai tirés au puits pour elle!
- CLÉONTE. Tant d'ardeur que j'ai fait paroître à la chérir plus que moi-même!
- COVIELLE. Tant de chaleur que j'ai soufferte à tourner la broche à sa place!
- CLÉONTE. Elle me suit avec mépris!
- COVIELLE. Elle me tourne le dos avec effronterie!
- CLÉONTE. C'est une perfidie digne des plus grands châtimens.
- COVIELLE. C'est une trahison à mériter mille soufflets.
- CLÉONTE. Ne t'avise point, je te prie, de me parler jamais pour elle.
- COVIELLE. Moi, monsieur? Dieu m'en aide!
- CLÉONTE. Ne tiens point m'excuser l'action de cette infidèle.
- COVIELLE. N'ayez pas peur
- CLÉONTE. Non, vois-tu, tous tes discours pour la défendre ne serviront de rien
- COVIELLE. Qui songe à cela?
- CLÉONTE. Je veux contre elle conserver mon ressentiment, et rompre ensemble tout commerce
- COVIELLE. J'y consens
- CLÉONTE. Ce monsieur le comte qui va chez elle lui donne peut-être dans la vue, et son esprit, je le vois bien, se laisse éblouir à la qualité. Mais il me faut, pour mon honneur, prévenir l'éclat de son mondanité. Je veux faire autant de pas qu'elle au changement où je la vois courir, et ne lui laisser pas toute la gloire de me quitter
- COVIELLE. C'est fort bien dit, et j'entre pour mon compte dans tous vos sentimens
- CLÉONTE. Donne la main à mon dépit, et soutiens ma résolution contre tous les restes d'amour qui me pourroient parler pour elle. Dis-m'en, je t'en conjure, tout le mal que tu pourras. Fais-moi de sa personne une peinture qui me la rende méprisable, et marque-moi bien, pour m'en débarrasser tous les défauts que tu peux voir en elle
- COVIELLE. Elle, monsieur! voilà une belle mignonne, une pimpesouée bien bête, pour vous donner tant d'amour! Je ne lui vois rien que de très-médiocre, et vous trouverez cent personnes qui seront plus dignes de vous. Premièrement, elle a les yeux petits
- CLÉONTE. Cela est vrai, elle a les yeux petits, mais elle les a pleins de feu, les plus brillants, les plus perçans du monde, les plus touchants qu'on puisse voir.
- COVIELLE. Elle a la bouche grande.

CLÉONTE.

Oui, mais on y voit des grâces qu'on ne voit point aux autres bouches; et cette bouche, en la voyant, inspire des désirs, est la plus attrayante, la plus amoureuse du monde.

COVIELLE.

Pour sa taille, elle n'est pas grande.

CLÉONTE.

Non, mais elle est aisée et bien prise.

COVIELLE.

Elle affecte une nonchalance dans son parler et dans ses actions.

CLÉONTE.

Il est vrai, mais elle a grâce à tout cela, et ses manières sont engageantes, ont je ne sais quel charme à s'insinuer dans les cœurs.

COVIELLE.

Pour de l'esprit...

CLÉONTE.

Ah! elle en a, Covielle, du plus fin, du plus délicat.

COVIELLE.

Sa conversation ..

CLÉONTE.

Sa conversation est charmante.

COVIELLE.

Elle est toujours sérieuse.

CLÉONTE.

Veux-tu de ces enjouements épanouis, de ces joies toujours ouvertes? et vois-tu rien de plus impertinent que des femmes qui rient à tout propos?

COVIELLE.

Mais enfin elle est capricieuse autant que personne du monde.

CLÉONTE.

Oui, elle est capricieuse, j'en demeure d'accord; mais tout sied bien aux belles, on souffre tout des belles.

COVIELLE.

Puisque cela va comme cela, je vois bien que vous avez envie de l'aimer toujours.

CLÉONTE.

Moi? j'aimerois mieux mourir, et je vais la haïr autant que je l'ai aimée.

COVIELLE.

Le moyen, si vous la trouvez si parfaite?

CLÉONTE.

C'est en quoi ma vengeance sera plus éclatante, en quoi je veux faire mieux voir la force de mon cœur à la haïr, à la quitter, toute belle, toute pleine d'attraits, tout aimable que je la trouve. La voici.

SCÈNE X.

LUCILE, CLÉONTE, COVIELLE, NICOLE.

NICOLE à Lucile. Pour moi, j'en ai été toute scandalisée.

LUCILE.

Ce ne peut être, Nicole, que ce que je te dis. Mais le voilà.

CLÉONTE à Covielle. Je ne veux pas seulement lui parler.

COVIELLE.

Je veux tous imiter.

LUCILE.

Qu'est-ce donc, Cléonte? qu'avez-vous?

NICOLE.

Qu'as-tu donc, Covielle?

LUCILE.

Quel chagrin vous possède?

NICOLE.

Quelle mauvaise humeur te tient?

LUCILE. Êtes-vous muet, Cléonte ?
NICOLE. As-tu perdu la parole, Covielle ?
CLÉONTE. Que voilà qui est scélérat !
COVIELLE. Que cela est Judas !
LUCILE. Je vois bien que la rencontre de tantôt a troublé
 votre esprit
CLÉONTE à Covielle. Ah ! ah ! On voit ce qu'on a fait
NICOLE. Notre accueil de ce matin a fait prendre la chèvre.
COVIELLE à Cléonte. On a deviné l'enclouure
LUCILE. N'est-il pas vrai, Cléonte, que c'est là le sujet de
 votre dépit ?
CLÉONTE. Oui, perfide, et l'est, puisqu'il faut parler, et j'ai
 à vous dire que vous ne triompherez pas, comme
 vous pensez, de votre malchance, que je veux être le
 premier à rompre avec vous et que vous n'aurez
 pas l'avantage de me chasser jamais de la peine
 sans doute, à vaincre l'amour que j'ai, et vous
 cela me causera des chagrins, je souffrirai un temps ;
 mais j'en vendrai à bout, et je ne percerai plutôt
 le cœur que d'avoir la faiblesse de retourner à vous
COVIELLE à Nicole. Queussi queussi
LUCILE. Voilà bien du bruit pour un rien ! je veux vous
 dire, Cléonte, le sujet qui m'a fait ce matin envier
 votre abord
CLÉONTE voulant s'en aller pour éviter Lucile. Non, je ne veux rien
 écouter
NICOLE à Covielle. Je te veux apprendre la cause qui nous a fait
 passer si vite
COVIELLE voulant aussi s'en aller pour éviter Nicole. Je ne veux rien en
 tendre
LUCILE suivant Cléonte. Sachez que ce matin.
CLÉONTE marchant toujours sans se retourner vers Lucile. Non, vous dis-je.
NICOLE suivant Covielle. Apprends que
COVIELLE marchant aussi sans se retourner vers Nicole. Non, traîtreuse.
LUCILE. Écoutez
CLÉONTE. Point d'allures
NICOLE. Laisse-moi dire.
COVIELLE. Je suis sourd.
LUCILE. Cléonte !
CLÉONTE. Non
NICOLE. Covielle !
COVIELLE. Point
LUCILE. Arrêtez
CLÉONTE. Chansons.
NICOLE. Entends-moi
COVIELLE. Bagatelle
LUCILE. Un moment.

CLÉONTE. Point du tout.

NICOLE. Un peu de patience.

COVIELLE. Tarare.

LUCILE. Deux paroles.

CLÉONTE. Non : c'en est fait.

NICOLE. Un mot.

COVIELLE. Plus de commerce.

LUCILE s'arrêtant. He bien ! puisque vous ne voulez pas m'écouter, demeurez dans votre pensée, et faites ce qu'il vous plaira.

NICOLE s'arrêtant aussi. Puisque tu fais comme cela, prends-le tout comme tu voudras.

CLÉONTE se tournant vers Lucile. Sachons donc le sujet d'un si bel accueil.

LUCILE s'en allant à son tour pour éviter Cléonte. Il ne me plaît plus de le dire.

COVIELLE se tournant vers Nicole. Apprends-nous un peu cette histoire.

NICOLE s'en allant aussi pour éviter Covielle. Je ne veux plus, moi, te l'apprendre.

CLÉONTE suivant Lucile. Dites-moi...

LUCILE marchant toujours sans regarder Cléonte. Non, je ne veux rien dire.

COVIELLE suivant Nicole. Conte-moi...

NICOLE marchant aussi sans regarder Covielle. Non, je ne conte rien.

CLÉONTE. De grâce.

LUCILE. Non, vous dis-je.

COVIELLE. Par charité.

NICOLE. Point d'affaires.

CLÉONTE. Je vous en prie.

LUCILE. Laissez-moi.

COVIELLE. Je t'en conjure.

NICOLE. Ote-toi de là.

CLÉONTE. Lucile !

LUCILE. Non.

COVIELLE. Nicole !

NICOLE. Point.

CLÉONTE. Au nom des dieux.

LUCILE. Je ne veux pas.

COVIELLE. Parle-moi.

NICOLE. Point du tout.

CLÉONTE. Éclaircissez mes doutes.

LUCILE. Non : je n'en ferai rien.

COVIELLE. Guéris-moi l'esprit.

NICOLE. Non : il ne me plaît pas.

CLÉONTE. Hé bien ! puisque vous vous souciez si peu de me tirer de peine, et de vous justifier du traitement indigne que vous avez fait à ma femme, vous me

voyez, ingrate, pour la dernière fois; et je vais loin de vous, mourir de douleur et d'amour.

COVIELLE à Nicole Et moi, je vais suivre ses pas.

LUCILE à Cléonte qui veut sortir Cléonte!

NICOLE à Covielle qui suit son maître. Covielle!

CLÉONTE s'arrêtant. Hé?

COVIELLE s'arrêtant aussi Plait-il?

LUCILE. Où allez-vous?

CLÉONTE. Où je vous ai dit.

COVIELLE. Nous allons mourir.

LUCILE. Vous allez mourir, Cléonte?

CLÉONTE. Oui, cruelle, puisque vous le voulez.

LUCILE. Moi! je veux que vous mouriez?

CLÉONTE. Oui, vous le voulez.

LUCILE. Qui vous le dit?

CLÉONTE s'approchant de Lucile N'est-ce pas le vouloir que de ne vouloir pas éclaircir mes soupçons?

LUCILE Est-ce ma faute? et, si vous aviez voulu m'écouter, ne vous aurois-je pas dit que l'aventure dont vous vous plaignez a été causée ce matin par la présence d'une vieille tante qui veut à toute force que la seule approche d'un homme deshonoré une fille, qui perpétuellement nous sermonne sur ce chapitre, et nous figure tous les hommes comme des diables qu'il faut fuir?

NICOLE à Covielle Voilà le secret de l'affaire.

CLÉONTE. Ne me trompez-vous point, Lucile?

COVIELLE à Nicole Ne m'en donnes-tu point à garder?

LUCILE à Cléonte Il n'est rien de plus vrai.

NICOLE à Covielle C'est la chose comme elle est.

COVIELLE à Cléonte Nous rendrons-nous à cela?

CLÉONTE. Ah! Lucile, qu'avec un mot de votre bouche vous savez apaiser de choses dans mon cœur, et que facilement on se laisse persuader aux personnes qu'on aime!

COVIELLE. Qu'on est aisément amadoué par ces diantres d'animaux-là!

SCÈNE XI.

MADAME JOURDAIN, CLÉONTE, LUCILE,
COVIELLE, NICOLE.

M^{me} JOURDAIN Je suis bien aise de vous voir, Cléonte; et vous voilà tout à propos. Mon mari vient; prenez vite votre temps pour lui demander Lucile en mariage.

CLÉONTE. Ah! madame, que cette parole m'est douce, et qu'elle flatte mes desirs! Pouvois-je recevoir un ordre plus charmant, une faveur plus précieuse!

SCÈNE XII.

CLÉONTE, MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN,
LUCILE, COVIELLE, NICOLE

CLÉONTE. Monsieur, je n'ai voulu prendre personne pour vous faire une demande que je modère il y a longtemps. Elle me touche assez pour m'en charger moi-même, et, sans autre détour, je vous dirai que l'honneur d'être votre gendre est une faveur glorieuse que je vous prie de m'accorder.

M JOURDAIN. Avant que de vous rendre réponse, monsieur, je vous prie de me dire si vous êtes gentilhomme.

CLÉONTE. Monsieur, la plupart des gens, sur cette question, n'hésitent pas beaucoup. On tranche le mot aisément. Ce nom ne fait aucun scrupule à prendre, et l'usage aujourd'hui semble en autoriser le vol. Pour moi, je vous l'avoue, j'ai les sentiments, sur cette matière, un peu plus délicats. Je trouve que toute imposture est indigne d'un honnête homme, et qu'il y a de la lâcheté à déguiser ce que le ciel nous a fait naître, à se parer aux yeux du monde d'un titre dérobé, à se vouloir donner pour ce qu'on n'est pas. Je suis né de parents, sans doute, qui ont tenu des charges honorables, je me suis acquis dans les armes l'honneur de six ans de service, et je me trouve assez de bien pour tenir dans le monde un rang assez passable ; mais, avec tout cela, je ne veux point me donner un nom ou d'autres, en ma place, crouaient pour moi prétendre, et je vous dirai franchement que je ne suis point gentilhomme.

M JOURDAIN. Touchez là, monsieur, ma fille n'est pas pour vous.
C OVIELLE. Comment ?

M JOURDAIN. Vous n'êtes point gentilhomme, vous n'aurez pas ma fille.

M^{me} JOURDAIN. Que voulez-vous donc dire avec votre gentilhomme ? Est-ce que nous sommes, nous autres, de la côte de saint Louis ?

M JOURDAIN. Taisez-vous, ma femme. Je vous vois venir.

M^{me} JOURDAIN. Descendons-nous tous deux que de bonne bourgeoisie ?

M JOURDAIN. Voilà pas le coup de langue ?

M^{me} JOURDAIN. Et votre père n'étoit-il pas marchand aussi bien que le mien ?

M JOURDAIN. Peste soit de la femme ! elle n'y a jamais manqué. Si votre père a été marchand, tant pis pour lui ; mais, pour le mien, ce sont des malavisés qui disent

cela. Tout ce que j'ai à vous dire, moi, c'est que
je veux avoir un gendre gentilhomme.

M^{re} JOURDAIN. Il faut à votre fille un mari qui lui soit propre ; et
il vaut mieux pour elle un honnête homme riche et
bien fait, qu'un gentilhomme gueux et mal bâti.

NICOLE. Cela est vrai. Nous avons le fils du gentilhomme
de notre village qui est le plus grand malitorne et
le plus sot d'adairs que j'aie jamais vu.

M JOURDAIN à Nicole. Taisez-vous, impertinente ! Vous vous four-
rez toujours dans la conversation. J'ai du bien assez
pour ma fille : je n'ai besoin que d'honneurs, et je
la veux faire marquise.

M^{me} JOURDAIN. Marquise ?

M. JOURDAIN. Oui, marquise.

M^{me} JOURDAIN. Hélas ! Dieu m'en garde !

M. JOURDAIN. C'est une chose que j'ai résolue.

M^{me} JOURDAIN. C'est une chose, moi, ou je ne consentirai point.
Les alliances avec plus grand que soi sont sujettes
toujours à de fâcheux inconvénients. Je ne veux point
qu'un gendre puisse à ma fille reprocher ses parents,
et qu'elle ait des enfants qui aient honte de m'appeler
leur grand'maman. S'il falloit qu'elle me vint visiter
en équipage de grand dame, et qu'elle manquât,
par mégarde, à saluer quelqu'un du quartier, on ne
manqueroit pas aussitôt de dire cent sottises. Voyez-
vous, diront-on, cette madame la marquise qui fait
tant la glorieuse ! c'est la fille de monsieur Jourdain,
qui étoit trop heureuse, étant petite, de jouer à la
madame avec nous. Elle n'a pas toujours été si re-
levée que la voilà ; et ses deux grands-pères ven-
doient du drap auprès de la porte Saint-Innocent. Ils
ont amassé du bien à leurs enfants, qu'ils payent
maintenant peut-être bien cher en l'autre monde ; et
l'on ne devient guère si riche à être honnêtes gens. Je
ne veux point tous ces caquets, et je veux un homme,
en un mot, qui m'ait obligation de ma fille, et à qui
je puisse dire. Mettez-vous là, mon gendre, et dînez
avec moi.

M. JOURDAIN. Voilà bien des sentiments du petit esprit, de vou-
loir demeurer toujours dans la bassesse. Ne me ré-
pliquez pas davantage : ma fille sera marquise, en
dépit de tout le monde ; et si vous me mettez en
colère, je la ferai duchesse.

SCÈNE XIII.

MADAME JOURDAIN, LUCILE, CLÉONTE,
NICOLE, COVIELLE.

M^{me} JOURDAIN Cléonte, ne perdez point courage encoir (A Lucile)
Suivez-moi, ma fille, et venez dire résolument à
votre père que, si vous ne l'avez, vous ne voulez
épouser personne

SCÈNE XIV

CLÉONTE, COVIELLE

COVIELLE Vous avez fait de belles affaires avec vos beaux
sentiments

CLÉONTE Que veux-tu ? J'ai un scrupule là-dessus que
l'exemple ne sauroit vaincre

COVIELLE Vous moquez-vous de le prendre sérieusement
avec un homme comme cela ? Ne voyez-vous pas
qu'il est fou ? et vous coutoit-il quelque chose de
vous accommoder à ses chimères ?

CLÉONTE Tu as raison, mais je ne croyois pas qu'il falloit
faire preuve de noblesse pour être gendre de mon-
sieur Jourdain

COVIELLE riant Ah ! ah ! ah !

CLÉONTE De quoi ris-tu ?

COVIELLE D'une pensée qui me vient pour jouer notre
homme, et vous faire obtenir ce que vous souhaitez

CLÉONTE Comment ?

COVIELLE L'idée est tout à fait plaisante

CLÉONTE Quoi donc ?

COVIELLE Il s'est fait de puis peu une certaine mascarade qui
vient le mieux du monde ici, et que je prétends faire
entrer dans une boucle que je veux faire à notre
ridicule. Tout cela sent un peu sa comédie ; mais,
avec lui, on peut hasarder toute chose, il n'y faut
point chercher tant de façons, et il est homme à y
jouer son rôle à merveille, à donner aisément dans
toutes les sariboles qu'on s'avisera de lui dire. J'ai
les acteurs, j'ai les habits tout prêts ; laissez-moi faire
seulement

CLÉONTE. Mais apprend-moi...

COVIELLE. Je vais vous instruire de tout. Retrons-nous, le
voilà qui revient.

SCÈNE XV.

MONSIEUR JOURDAIN *seul*.

Que diable est-ce là ? Ils n'ont rien que les grands seigneurs à me reprocher, et moi je ne ~~veux~~ rien de si beau que de hanter les grands seigneurs il n'y a qu'honneur et que civilité avec eux, et je voudrais qu'il m'eût coûté deux doigts de la main, et être ne comte ou marquis

SCÈNE XVI.

MONSIEUR JOURDAIN, UN LAQUAIS

LE LAQUAIS. Monsieur, voici monsieur le comte, et une dame qu'il mène par la main

M. JOURDAIN. Hé ! mon Dieu ! j'ai quelques ordres à donner. Dis-leur que je vais venir ici tout à l'heure

SCÈNE XVII

DORIMÈNE, DORANTE, UN LAQUAIS

LE LAQUAIS. Monsieur dit comme cela qu'il va venir ici tout à l'heure

DORANTE. Voilà qui est bien.

SCÈNE XVIII.

DORIMÈNE, DORANTE

DORIMÈNE. Je ne sais pas, Dorante, je fais encore ici une étrange démarche

DORANTE. Quel lieu voulez-vous donc, madame, que mon amour choisisse pour vous régaler, puisque, pour lui faire éclat, vous ne voulez ni votre maison ni la mienne

DORIMÈNE. Mais vous ne dites pas que je m'engage insensiblement chaque jour à recevoir de trop grands témoignages de votre passion. J'ai beau me défendre des choses, vous fatiguez ma résistance, et vous avez une civile opiniâtreté qui me fait venir doucement à tout ce qu'il vous plaît. Les visites fréquentes ont commencé, les déclarations sont venues ensuite, qui après elles ont traîné les serenades et les cadeaux, que les présents ont suivis. Je me suis opposé à tout cela, mais vous ne vous rebutez point, et, pied à pied, vous gagnez mes résolutions. Pour moi, je ne puis plus répondre de rien, et je crois qu'à la

fin vous me ferez venir au mariage, dont je me suis tant éloignée.

DORANTE. Ma foi, madame, vous y devriez déjà être. Vous êtes veuve, et ne dépendez que de vous. Je suis maître de moi, et vous aime plus que ma vie. A quoi tient-il que, dès aujourd'hui, vous ne fassiez tout mon bonheur?

DORIMÈNE. Mon Dieu, Dorante, il faut des deux parts bien des qualités pour vivre heureusement ensemble, et les deux plus raisonnables personnes du monde ont souvent peine à composer une union dont elles soient satisfaites.

DORANTE. Vous vous moquez, madame, de vous y figurer tant de difficultés, et l'expérience que vous avez faite ne conclut rien pour tous les autres.

DORIMÈNE. Enfin, j'en reviens toujours là. Les dépenses que je vous vois faire pour moi m'inquiètent par deux raisons : l'une, qu'elles m'engagent plus que je ne voudrois, et l'autre, que je suis sûre, sans vous déplaire, que vous ne les faites point que vous ne vous incommodiez, et je ne veux point cela.

DORANTE. Ah! madame, ce sont des bagatelles, et ce n'est pas par là.

DORIMÈNE. Je sais ce que je dis, et, entre autres, le diamant que vous m'avez forcé à prendre est d'un prix...

DORANTE. He! madame, de grâce, ne faites point tant valoir une chose que mon amour trouve indigne de vous; et souffrez... Voici le maître du logis.

SCÈNE XIX.

MONSIEUR JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE.

M. JOURDAIN après avoir fait deux révérences, se trouvant trop près de Dorimène. Un peu plus loin, madame.

DORIMÈNE. Comment?

M. JOURDAIN. Un pas, s'il vous plaît.

DORIMÈNE. Quoi donc?

M. JOURDAIN. Reculez un peu pour la troisième.

DORANTE. Madame, monsieur Jourdain sait son monde.

M. JOURDAIN. Madame, ce m'est une gloire bien grande de me voir assez fortuné, pour être si heureux, que d'avoir le bonheur, que vous avez eu la bonté de m'accorder la grâce de me faire l'honneur de m'honorer de la faveur de votre présence; et si j'avois aussi le mérite pour mériter un mérite comme le vôtre, et que le ciel, envieux de mon bien.... m'eût accordé.... l'avantage de me voir digne... des...

DORANTE. Monsieur Jourdain, en voilà assez. Madame n'aime pas les grands compliments, et elle sait que vous êtes homme d'esprit. *(Bas à Dorimène)* C'est un bon bourgeois assez ridicule, comme vous voyez, dans toutes ses manières.

DORIMÈNE *bas à Dorante* Il n'est pas malaisé de s'en apercevoir.

DORANTE. Madame, voilà le meilleur de mes amis.

M. JOURDAIN. C'est trop d'honneur que vous me faites

DORANTE. Galant homme tout à fait

DORIMÈNE. J'ai beaucoup d'estime pour lui.

M. JOURDAIN. Je n'ai rien fait encore, madame, pour mériter cette grâce.

DORANTE *bas à M. Jourdain* Prenez bien garde, au moins, à ne lui point parler du diamant que vous lui avez donné

M. JOURDAIN *bas à Dorante* Ne pourrais-je pas seulement lui demander comment elle le trouve?

DORANTE *bas à M. Jourdain* Comment? gardez-vous-en bien. Cela seroit vilain à vous, et, pour avertir un galant homme, il faut que vousfassiez comme si ce n'étoit pas vous qui lui eussiez fait ce présent. *(Haut)* Monsieur Jourdain, madame, dit qu'il est ravi de vous voir chez lui.

DORIMÈNE. Il m'honore beaucoup.

M. JOURDAIN *bas à Dorante* Que je vous suis obligé, monsieur, de lui parler ainsi pour moi!

DORANTE *bas à M. Jourdain* J'ai eu une peine effroyable à la faire venir ici.

M. JOURDAIN *bas à Dorante* Je ne sais quelles grâces vous en rendre.

DORANTE. Il dit, madame, qu'il vous trouve la plus belle personne du monde

DORIMÈNE. C'est bien de la grâce qu'il me fait

M. JOURDAIN. Madame, c'est vous qui faites les grâces, et ..

DORANTE. Songeons à manger.

SCÈNE XX.

MONSIEUR JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE,
UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS à M. Jourdain Tout est prêt, monsieur.

DORANTE. Allons donc nous mettre à table; et qu'on fasse venir les musiciens.

SCÈNE XXI.

ENTRÉE DE BALLET.

Les cuisiniers qui ont préparé le festin dansent ensemble et font le troisième intermède; après quoi ils apportent une table couverte de plusieurs mets.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORIMÈNE, MONSIEUR JOURDAIN, DORANTE,
TROIS MUSICIENS, UN LAQUAIS.

DORIMÈNE. Comment, Dorante ! voilà un repas tout à fait magnifique !

M. JOURDAIN. Vous vous moquez, madame, et je voudrais qu'il fût plus digne de vous être offert.

(Dorimène, M. Jourdain, Dorante et les trois musiciens se mettent à table.)

DORANTE. Monsieur Jourdain a raison, madame, de parler de la sorte, et il m'oblige de vous faire si bien les honneurs de chez lui. Je demeure d'accord avec lui que le repas n'est pas digne de vous. Comme c'est moi qui l'ai ordonné, et que je n'ai pas sur cette matière les lumières de nos amis, vous n'avez pas ici un repas fort savant, et vous y trouverez des incongruités de bonne chère et des barbarismes de bon goût. Si Damiis s'en étoit mêlé, tout seroit dans les règles, il y auroit partout de l'élégance et de l'érudition, et il ne manqueroit pas de vous exagérer lui-même toutes les pièces du repas qu'il vous donneroit, et de vous faire tomber d'accord de sa haute capacité dans la science des bons morceaux : de vous parler d'un pain de rive à biseau doré, relevé de croûte partout, croquant tendrement sous la dent ; d'un vin à seve veloutée, armé d'un vert qui n'est point trop commandant, d'un carré de mouton gourmande de persil ; d'une longe de veau de rivière, longue comme cela, blanche, délicate, et qui sous les dents est une vraie pâte d'amande ; de perdrix relevées d'un fumet surprenant ; et pour son opéra, d'une soupe à bouillon perlé, soutenue d'un jeune gros dindon cantonné de pigeonneaux, et couronné d'oignons blancs marqués avec la chicorée. Mais, pour moi, je vous avoue mon ignorance, et, comme monsieur Jourdain a fort bien dit, je voudrais que le repas fût plus digne de vous être offert.

DORIMÈNE. Je ne réponds à ce compliment qu'en mangeant comme je suis.

M. JOURDAIN. Ah ! que voilà de belles mains !

DORIMÈNE. Les mains sont médiocres, monsieur Jourdain ; mais vous voulez parler du diamant, qui est fort beau.

M. JOURDAIN. Moi, madame, Dieu me garde d'en vouloir parler ; ce ne seroit pas agir en galant homme, et le diamant est fort peu de chose.

DORIMÈNE. Vous êtes bien dégoûté !

M. JOURDAIN. Vous avez trop de bonté. .

DORANTE après avoir fait signe à monsieur Jourdain Allons, qu'on donne du vin à monsieur Jourdain et à ces messieurs, qui nous feront la grâce de nous chanter un air à boire

DORIMÈNE. C'est merveilleusement assaisonner la bonne chère que d'y mêler la musique, et je me vois ici admirablement régaler.

M. JOURDAIN. Madame, ce n'est pas. .

DORANTE. Monsieur Jourdain, prêtons silence à ces messieurs ; ce qu'ils nous diront vaudra mieux que tout ce que nous pourrions dire

PREMIER ET SECOND MUSICIENS ENSEMBLE un verre à la main

Un petit doigt, Philis, pour commencer le tour .

Ah ! qu'un verre en vos mains a d'agréables charmes !

Vous et le vin vous vous prêtez des armes,

Et je sens pour tous deux redoubler mon amour :

Entre lui, vous et moi, jurons, jurons, ma belle,

Une ardeur éternelle

Qu'en mouillant votre bouche il en reçoit d'attraits !

Et que l'on voit par lui votre bouche embellie !

Ah ! l'un de l'autre ils me donnent envie,

Et de vous et de lui je m'enivre à longs traits.

Entre lui, vous et moi, jurons, jurons, ma belle,

Une ardeur éternelle.

SECOND ET TROISIÈME MUSICIENS ENSEMBLE.

Buvons, chers amis, buvons,

Le temps qui fuit nous y convie.

Profitons de la vie

Autant que nous pouvons.

Quand on a passé l'onde noire,

Adieu le bon vin, nos amours.

Dépêchons-nous de boire :

On ne boit pas toujours.

Laissons raisonner les sots

Sur le vrai bonheur de la vie ;

Notre philosophie

Le met parmi les pots.

Les biens, le savoir et la gloire,

N'ôtent point les soucis fâcheux,

Et ce n'est qu'à bien boire

Que l'on peut être heureux.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Sus, sus, du vin partout; versez, garçon, versez,
 Versez, versez toujours, tant qu'on vous dise assez.

DORIMÈNE Je ne crois pas qu'on puisse mieux chanter; et
 cela est tout à fait beau.

M. JOURDAIN. Je vois encore ici, madame, quelque chose de
 plus beau

DORIMÈNE. Ouais! monsieur Jourdain est galant plus que je
 ne pensois.

DORANTE. Comment, madame! pour qui prenez-vous mon-
 sieur Jourdain?

M. JOURDAIN Je voudrois bien qu'elle me prît pour ce que je
 dirois.

DORIMÈNE. Encore?

DORANTE à DORIMÈNE Vous ne le connoissez point.

M. JOURDAIN. Elle me connoîtra quand il lui plaira.

DORIMÈNE Oh! je le quitte.

DORANTE. Il est homme qui a toujours la riposte en main.
 Mais vous ne voyez pas que monsieur Jourdain, ma-
 dame, mange tous les morceaux que vous touchez.

DORIMÈNE. Monsieur Jourdain est un homme qui me ravit.

M. JOURDAIN. Si je pouvois ravir votre cœur, je serois...

SCÈNE II.

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, DORIMÈNE,
 DORANTE, MUSICIENS, LAQUAIS.

M^{ME} JOURDAIN Ah! ah! je trouve ici bonne compagnie, et je vois
 bien qu'on ne m'y attendoit pas. C'est donc pour cette
 belle affaire-ci, monsieur mon mari, que vous avez
 eu tant d'empressement à m'envoyer dîner chez ma
 sœur? Je viens de voir un théâtre là-bas, et je vois
 ici un banquet à faire noces. Voilà comme vous de-
 pensez votre bien; et c'est ainsi que vous festinez les
 dames en mon absence, et que vous leur donnez la
 musique et la comédie, tandis que vous m'envoyez
 promener!

DORANTE. Que voulez-vous dire, madame Jourdain, et quelles
 fantaisies sont les vôtres, de vous aller mettre en tête
 que votre mari dépense son bien, et que c'est lui qui
 donne ce ~~regal~~ à madame? Apprenez que c'est moi,
 je vous prie; qu'il ne fait seulement que me prêter
 sa maison, et que vous devriez un peu mieux re-
 garder aux choses que vous dites.

M. JOURDAIN. Qui, impertinente, c'est monsieur le comte qui
 donne tout ceci à madame, qui est une personne de

qualité. Il me fait l'honneur de prendre ma maison, et de vouloir que je sois avec lui.

M^{me} JOURDAIN. Ce sont des chansons que cela, je sais ce que je sais.
DORANTE. Prenez, madame Jourdain, prenez de meilleures

lunettes.

M^{me} JOURDAIN. Je n'ai que faire de lunettes, monsieur, et je vois assez clair. Il y a longtemps que je sers les choses, et je ne suis pas une bête. Cela est fort vilain à vous, pour un grand seigneur, de prêter la main comme vous faites aux sottises de mon mari. Et vous, madame, pour une grand' dame, cela n'est ni beau, ni honnête à vous, de mettre de la dissension dans un ménage, et de souffrir que mon mari soit amoureux de vous.

DORIMÈNE. Que veut donc dire tout ceci ? Allez, Dorante, vous vous moquez, de m'exposer aux sottises visions de cette extravagante

DORANTE suivant Dorimène qui sort. Madame, holà ! madame, où courez-vous ?

M. JOURDAIN. Madame. Monsieur le comte, faites-lui mes excuses, et tâchez de la ramener.

SCÈNE III.

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

M. JOURDAIN. Ah ! impertinente que vous êtes ! voilà de vos beaux faits ! Vous me venez faire des affronts devant tout le monde, et vous chassez de chez moi des personnes de qualité.

M^{me} JOURDAIN. Je me moque de leur qualité.

M. JOURDAIN. Je ne sais qui me tient, maudite, que je ne vous fende la tête avec les pièces du repas que vous êtes venue troubler.

(Les laquais emportent la table.)

M^{me} JOURDAIN sortant. Je me moque de cela. Ce sont mes droits que je défends, et j'aurai pour moi toutes les femmes.

M. JOURDAIN. Vous faites bien d'éviter ma colère.

SCÈNE IV.

MONSIEUR JOURDAIN seul

Elle est arrivée bien malheureusement ! J'étois en humeur de dire de jolies choses ; et jamais je ne m'étois senti tant d'esprit. Qu'est-ce que c'est que cela ?

SCÈNE V.

MONSIEUR JOURDAIN, COVIELLE déguisé.

COVIELLE. Monsieur, je ne sais pas si j'ai l'honneur d'être connu de vous.

M. JOURDAIN. Non, monsieur.

COVIELLE étendant la main à un pied de terre. Je vous ai vu que vous n'étiez pas plus grand que cela.

M. JOURDAIN. Moi?

COVIELLE. Oui. Vous étiez le plus bel enfant du monde, et toutes les dames vous prenoient dans leurs bras pour vous baiser.

M. JOURDAIN. Pour me baiser?

COVIELLE. Oui. J'étois grand ami de feu monsieur votre père.

M. JOURDAIN. De feu monsieur mon père?

COVIELLE. Oui. C'étoit un fort honnête gentilhomme.

M. JOURDAIN. Comment dites-vous?

COVIELLE. Je dis que c'étoit un fort honnête gentilhomme.

M. JOURDAIN. Mon père?

COVIELLE. Oui.

M. JOURDAIN. Vous l'avez fort connu?

COVIELLE. Assurément.

M. JOURDAIN. Et vous l'avez connu pour gentilhomme?

COVIELLE. Sans doute.

M. JOURDAIN. Je ne sais donc pas comment le monde est fait.

COVIELLE. Comment?

M. JOURDAIN. Il y a de sottes gens qui me veulent dire qu'il a été marchand.

COVIELLE. Lui? marchand? C'est pure médisance, il ne l'a jamais été. Tout ce qu'il faisoit, c'est qu'il étoit fort obligeant, fort officieux; et, comme il se connoissoit fort bien en étoffes, il en alloit choisir de tous les côtes, les faisoit apporter chez lui, et en donnoit à ses amis pour de l'argent.

M. JOURDAIN. Je suis ravi de vous connoître, afin que vous rendiez ce témoignage-là, que mon père étoit gentilhomme.

COVIELLE. Je le soutiendrai devant tout le monde.

M. JOURDAIN. Vous m'obligerez. Quel sujet vous amène?

COVIELLE. Depuis avoir connu feu monsieur votre père, honnête gentilhomme, comme je vous ai dit, j'ai voyagé par tout le monde.

M. JOURDAIN. Par tout le monde!

COVIELLE. Oui.

M. JOURDAIN. Je pense qu'il y a bien loin en ce pays-là.

COVIELLE. Assurément. Je ne suis revenu de tous mes longs voyages que depuis quatre jours; et, par l'intérêt.

que je prends à tout ce qui vous touche, je viens vous annoncer la meilleure nouvelle du monde.

M. JOURDAIN. Quelle ?

COVIELLE. Vous savez que le fils du Grand Turc est ici ?

M. JOURDAIN. Moi ? Non.

COVIELLE. Comment ! il a un train tout à fait magnifique ; tout le monde le va voir, et il a été reçu en ce pays comme un seigneur d'importance.

M. JOURDAIN. Par ma foi, je ne savais pas cela.

COVIELLE. Ce qu'il y a d'avantageux pour vous, c'est qu'il est amoureux de votre fille.

M. JOURDAIN. Le fils du Grand Turc ?

COVIELLE. Oui : et il veut être votre gendre.

M. JOURDAIN. Mon gendre, le fils du Grand Turc ?

COVIELLE. Le fils du Grand Turc votre gendre. Comme je le fus voir, et que j'entends parfaitement sa langue, il s'entretint avec moi ; et, après quelques autres discours, il me dit : *Acciam croc soler onchalla moustaph qidclum amanahem rarakini oussere carbulath*, c'est-à-dire, N'as-tu point vu une jeune belle personne, qui est la fille de M. Jourdain, gentil-homme parisien ?

M. JOURDAIN. Le fils du Grand Turc dit cela de moi ?

COVIELLE. Oui. Comme je lui eus répondu que je vous connoissois particulièrement, et que j'avois vu votre fille : Ah ! me dit-il, *Marababa sahem* ! c'est-à-dire, Ah ! que je suis amoureux d'elle !

M. JOURDAIN. *Marababa sahem* veut dire : Ah ! que je suis amoureux d'elle !

COVIELLE. Oui.

M. JOURDAIN. Par ma foi, vous faites bien de le dire ; car, pour moi, je n'aurois jamais cru que *marababa sahem* eût voulu dire : Ah ! que je suis amoureux d'elle ! Voilà une langue admirable que ce turc !

COVIELLE. Plus admirable qu'on ne peut croire. Savez-vous bien ce que veut dire *cacaracamouchen* ?

M. JOURDAIN. *Cacaracamouchen* ? Non.

COVIELLE. C'est-à-dire, Ma chère âme.

M. JOURDAIN. *Cacaracamouchen* veut dire Ma chère âme ?

COVIELLE. Oui.

M. JOURDAIN. Voilà qui est merveilleux ! *Cacaracamouchen*, ma chère âme. Doit-on jamais cela ? Voilà qui me confond.

COVIELLE. Enfin, pour achever mon ambassade, il vient vous demander votre fille en mariage ; et, pour avoir un beau-père qui soit digne de lui, il veut vous faire

mamamouchi, qui est une certaine grande dignité de son pays.

M. JOURDAIN. *Mamamouchi?*

COVIELLE. Oui, *mamamouchi*; c'est-à-dire, en notre langue, paladin. Paladin, ce sont de ces anciens... Paladin, enfin. Il n'y a rien de plus noble que cela dans le monde; et vous irez de pair avec les plus grands seigneurs de la terre.

M. JOURDAIN. Le fils du Grand Turc m'honore beaucoup; et je vous prie de me mener chez lui, pour lui en faire mes remerciements.

COVIELLE. Comment! le voilà qui va venir ici.

M. JOURDAIN. Il va venir ici?

COVIELLE. Oui, et il amène toutes choses pour la cérémonie de votre dignité.

M. JOURDAIN. Voilà qui est bien prompt.

COVIELLE. Son amour ne peut souffrir aucun retardement.

M. JOURDAIN. Tout ce qui m'embarrasse ici, c'est que ma fille est une opiniâtre qui s'est allée mettre dans la tête un certain Cléonte; et elle jure de s'épouser personne que celui-là.

COVIELLE. Elle changera de sentiment quand elle verra le fils du Grand Turc, et puis il se rencontre ici une aventure merveilleuse, c'est que le fils du Grand Turc ressemble à ce Cléonte, à peu de chose près. Je viens de le voir, on me l'a montré, et l'amour qu'elle a pour l'un pourra passer aisément à l'autre, et.... Je l'entends venir; le voilà.

SCÈNE VI.

CLÉONTE en Turc, TROIS PAGES portant la veste de Cléonte,
MONSIEUR JOURDAIN, COVIELLE.

CLÉONTE. *Ambousahim oqui boraf, Jordina, salamalequi.*

COVIELLE à monsieur Jourdain. C'est-à-dire. / Monsieur Jourdain, votre cœur soit toute l'année comme un rosier fleuri. Ce sont façons de parler obligeantes de ces pays-là.

M. JOURDAIN. Je suis très-humble serviteur de son altesse turque.

COVIELLE. *Carigar camboto oustin moraf.*

CLÉONTE. *Oustin yoc catamalequi dasum base alla moran.*

COVIELLE. Il dit que le ciel vous donne la force des lions, et la prudence des serpents.

M. JOURDAIN. Son altesse turque m'honore trop, et je lui souhaite toutes sortes de prosperités.

COVIELLE. *Ossa binamen sadoc baballi oracaf ouram.*

CLÉONTE. *Bel-men.*

COVIELLE. Il a dit que vous alliez vite avec lui vous préparer

pour la cérémonie, afin de voir ensuite votre fille, et de conclure le mariage.

M. JOURDAIN. Tant de choses en deux mots?

COVIELLE. Oui. La langue turque est comme cela, elle dit beaucoup en peu de paroles. Allez vite où il souhaite.

SCÈNE VII.

COVIELLE *seul.*

Ah! ah! ah! Ma foi, cela est tout à fait drôle. Quelle dupe! Quand il auroit appris son rôle par cœur, il ne pourroit pas le mieux jouer. Ah! ah!

SCÈNE VIII

DORANTE, COVIELLE.

COVIELLE. Je vous prie, monsieur, de nous vouloir aider créans dans une affaire qui s'y passe

DORANTE. Ah! ah! Covielle, qui t'auroit reconnu? comme te v il à juste!

COVIELLE. Vous voyez. Ah! ah!

DORANTE. De quoi ris-tu?

COVIELLE. D'une chose, monsieur, qui le merite bien.

DORANTE. Comment!

COVIELLE. Je vous le donnerois en bien des fois, monsieur, à deviner le stratagème dont nous nous servons auprès de monsieur Jourdain pour porter son esprit à donner sa fille à mon maître

DORANTE. Je ne devine point le stratagème, mais je devine qu'il ne manquera pas de faire son effet, puisque tu l'entrepris.

COVIELLE. Je sais, monsieur, que la bête vous est connue.

DORANTE. Apprends-moi ce que c'est.

COVIELLE. Prenez la peine de vous tirer un peu plus loin, pour faire place à ce que j'aperçois venir. Vous pourrez voir une partie de l'histoire, tandis que je vous conterai le reste.

SCÈNE IX.

CÉRÉMONIE TURQUE

LE MUPHTI, DERVIS, TURCS *assistants du muphti*
chantants et dansants

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

(Six Turcs entrent gravement deux à deux au son des instruments. Ils portent trois tapis qu'ils lèvent fort haut, après en avoir fait, en dansant, plusieurs

Figures Les Turcs chantant par-dessous ces tapis, pour s'aller ranger aux deux côtés du théâtre. Le muphti, accompagné des dervis, ferme cette marche.

Alors les Turcs étendent les tapis par terre, et se prosternent dessus à genoux. Le muphti et les dervis restent debout au milieu d'eux, et, pendant que le muphti invoque Mahomet, en faisant beaucoup de contorsions et de grimaces sans proférer une seule parole, les Turcs assistants se prosternent jusqu'à terre, chantant *Allé*, lèvent les bras au ciel en chantant *Alla*; ce qu'ils continuent jusqu'à la fin de l'invocation, après laquelle ils se lèvent tous, chantant *Alla eckber*, et deux dervis vont chercher monsieur Jourdain.)

SCÈNE X.

LE MUPHTI, DERVIS, TURCS CHANTANTS ET DANSANTS,
MONSIEUR JOURDAIN vêtu à la turque, la tête rasée, sans turban
et sans sabre

LE MUPHTI à monsieur Jourdain

Se ti sabir,
Ti respondir;
Se non sabir,
Tazir, tazir.
Mi star muphti,
Ti qui star si?
Non intendir;
Tazir, tazir.

(Deux dervis font retirer monsieur Jourdain)

SCÈNE XI.

LE MUPHTI, DERVIS, TURCS CHANTANTS ET DANSANTS.

LE MUPHTI. Dice, Turque, qui star quista? Anabatista? anabatista?
LES TURCS. Ioc.
LE MUPHTI. Zuinglista?
LES TURCS. Ioc.
LE MUPHTI. Cossita?
LES TURCS. Ioc.
LE MUPHTI. Hussita? Morista? Fronista?
LES TURCS. Ioc, ioc, ioc.
LE MUPHTI. Ioc, ioc, ioc. Star pagana?
LES TURCS. Ioc.
LE MUPHTI. Luterana?
LES TURCS. Ioc
LE MUPHTI. Puritana?
LES TURCS. Ioc.
LE MUPHTI. Bramina? Mossina? Zurina?
LES TURCS. Ioc, ioc, ioc.
LE MUPHTI. Ioc, ioc, ioc. Mahametana? Mahametana?

LES TURCS. Hi valla. Hi valla.
 LE MUPHTI. Como chamara? como chamara?
 LES TURCS. Giourdina, Giourdina.
 LE MUPHTI sautant Giourdina, Giourdina.
 LES TURCS. Giourdina, Giourdina.
 LE MUPHTI. Mahameta, per Giourdina.
 Mi pregar, sera e matina.
 Voler far un paladina
 De Giourdina, de Giourdina,
 Dar turbanta, e dar scarrina,
 Con galera, e brigantina,
 Per dessender Palestina
 Mahameta, per Giourdina,
 Mi pregar sera e matina.
 (Aux Turcs)
 Star bon Turca, Giourdina?
 LES TURCS. Hi valla. Hi valla.

LE MUPHTI chantant et dansant
 Ha la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.
 LES TURCS. Ha la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

SCÈNE XII.

TURCS CHANTANTS ET DANSANTS.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

SCÈNE XIII.

LE MUPHTI, DERVIS, MONSIEUR JOURDAIN,
 TURCS CHANTANTS ET DANSANTS.

(Le muphti revient coiffé avec son turban de cérémonie, qui est d'une grosseur démesurée, et garni de bougies allumées à quatre ou cinq rangs; il est accompagné de deux dervis qui portent l'Alcoran, et qui ont des bonnets pointus garnis aussi de bougies allumées.)

Les deux autres dervis amènent monsieur Jourdain, et le font mettre à genoux, les mains par terre; de façon que son dos, sur lequel est mis l'Alcoran, sert de pupitre au muphti, qui fait une seconde invocation burlesque, fronçant le sourcil, frappant de temps en temps sur l'Alcoran, et tournant les feuillets avec précipitation, après quoi, en levant les bras au ciel, le muphti crie à haute voix : *H u.*

(Pendant cette seconde invocation, les Turcs assistants, s'inclinant et se relevant alternativement, chantent aussi *Hou, hou, hou.*)

M. JOURDAIN après qu'on lui a ôté l'Alcoran de dessus le dos. Ouf!

LE MUPHTI à monsieur Jourdain

Ti non star furba?

LES TURCS.

No, no, no.

LE MUPHTI.

Non star forfanta?

LES TURCS.

No, no, no.

LE MUPHTI aux Turcs Donar turbanta.
 LES TURCS. Ti non star furba?
 No, no, no.
 Non star forfanta?
 No, no, no.
 Donar turbanta.

TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET.

(Les Turcs dansants mettent le turban sur la tête de monsieur Jourdain
 au son des instruments)

LE MUPHTI donnant le sabre à monsieur Jourdain.
 Ti star nobile, non star fabbola
 Pigliar schiabbola.
 LES TURCS mettant le sabre à la main.
 Ti star nobile, non star fabbola.
 Pigliar schiabbola.

QUATRIÈME ENTRÉE DE BALLET.

(Les Turcs dansants donnent en cadence plusieurs coups de sabre
 à monsieur Jourdain.)

LE MUPHTI. Dara, dara
 Bastonnara.
 LES TURCS. Dara, dara
 Bastonnara.

CINQUIÈME ENTRÉE DE BALLET.

(Les Turcs dansants donnent à monsieur Jourdain des coups de bâton
 en cadence)

LE MUPHTI. Non tener honta,
 Questa star l' ultima affronta.
 LES TURCS. Non tener honta,
 Questa star l' ultima affronta.

(Le muphti commence une troisième invocation. Les deux le soutiennent par-
 dessous les bras avec respect; après quoi, les Turcs, chantants et dansants,
 sautant autour du muphti, se retirent avec lui, et emmènent monsieur
 Jourdain.)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN.

M^{me} JOURDAIN. Ah! mon Dieu! miséricorde! Qu'est-ce que c'est
 donc que cela? Quelle figure! Est-ce un momon que

vous allez porter, et est-il temps d'aller en *mamamouchi*?
Parlez donc Qu'est-ce que ceci? qui vous a *magoté*
comme cela?

M. JOURDAIN. Voyez l'impertinente, de parler de la sorte à un *mamamouchi*.

M^{me} JOURDAIN. Comment donc?

M. JOURDAIN. Oui, il me faut porter du respect maintenant, et l'on vient de me faire *mamamouchi*.

M^{me} JOURDAIN. Que voulez-vous dire avec votre *mamamouchi*?

M. JOURDAIN. *Mamamouchi*, vous dis-je. Je suis *mamamouchi*.

M^{me} JOURDAIN. Quelle bête est-ce là?

M. JOURDAIN. *Mamamouchi*, c'est-à-dire, en notre langue, paladin.

M^{me} JOURDAIN. Baladin! Êtes-vous en âge de danser des ballets?

M. JOURDAIN. Quelle ignorante! Je dis paladin; c'est une dignité dont on vient de me faire la cérémonie.

M^{me} JOURDAIN. Quelle cérémonie donc?

M. JOURDAIN. *Mahameta per Jordina*.

M^{me} JOURDAIN. Qu'est-ce que cela veut dire?

M. JOURDAIN. *Joraina*, c'est-à-dire Jourdain.

M^{me} JOURDAIN. Hé bien! quoi, Jourdain?

M. JOURDAIN. *V-ler far un paladina de Jordina*.

M^{me} JOURDAIN. Comment?

M. JOURDAIN. *Dar turbanta con galera*.

M^{me} JOURDAIN. Qu'est-ce à dire cela?

M. JOURDAIN. *Per deffender Palestina*.

M^{me} JOURDAIN. Que voulez-vous donc dire?

M. JOURDAIN. *Dara, dara bastonnara*.

M^{me} JOURDAIN. Qu'est-ce donc que ce jargon-là?

M. JOURDAIN. *Non tener honta, questa star l'ultima affronta*.

M^{me} JOURDAIN. Qu'est-ce que c'est donc que tout cela?

M. JOURDAIN chantant et dansant *Hou lu ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.* (Il tombe par terre.)

M^{me} JOURDAIN. Hélas! mon Dieu! mon mari est devenu fou.

M. JOURDAIN se relevant et s'en allant Paix, insolente! Portez respect à monsieur le *mamamouchi*.

M^{me} JOURDAIN seule Où est-ce donc qu'il a perdu l'esprit. Courons l'empêcher de sortir. (Apercevant Dorimène et Dorante)
Ah! ah! voici justement le reste de notre écu! Je ne vois que chagrin de tous côtés.

SCÈNE II.

DORANTE, DORIMÈNE.

DORANTE. Oui, madame, vous verrez la plus plaisante chose qu'on puisse voir; et je ne crois pas que dans tout le monde il soit possible de trouver encore un homme

LE BOURGEOIS GENTILHOMME.

aussi fou que celui-là. Et puis, madame, il faut tâcher de servir l'amour de Cléonte, et d'appuyer toute sa mascarade. C'est un fort galant homme, et qui mérite que l'on s'intéresse pour lui.

DORIMÈNE. J'en fais beaucoup de cas, et il est digne d'une bonne fortune.

DORANTE. Outre cela, nous avons ici, madame, un ballet qui nous revient, que nous ne devons pas laisser perdre; et il faut bien voir si mon idée pourra réussir.

DORIMÈNE. J'ai vu là des apprêts magnifiques; et ce sont des choses, Dorante, que je ne puis plus souffrir. Oui, je veux enfin empêcher vos profusions; et, pour rompre le cours à toutes les dépenses que je vous vois faire pour moi, j'ai résolu de me marier promptement avec vous. C'en est le vrai secret; et toutes ces choses finissent avec le mariage.

DORANTE. Ah! madame, est-il possible que vous ayez pu prendre pour moi une aussi douce résolution?

DORIMÈNE. Ce n'est que pour vous empêcher de vous ruiner; et, sans cela, je vois bien qu'avant qu'il fût peu, vous n'auriez pas un sou.

DORANTE. Que j'ai d'obligation, madame, aux soins que vous avez de conserver mon bien! Il est entièrement à vous, aussi bien que mon cœur, et vous en userez de la façon qu'il vous plaira.

DORIMÈNE. J'userai bien de tous les deux. Mais voici votre homme : la figure en est admirable.

SCÈNE III.

MONSIEUR JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE.

DORANTE. Monsieur, nous venons rendre hommage, madame et moi, à votre nouvelle dignité, et nous rejouer avec vous du mariage que vous faites de votre fille avec le fils du Grand Turc.

MONSIEUR JOURDAIN après avoir fait les révérences à la turque Monsieur, je vous souhaite la force des serpents et la prudence des lions.

DORIMÈNE. J'ai été bien aise d'être des premiers, monsieur, à venir vous féliciter du haut degré de gloire où vous êtes monté.

M. JOURDAIN. Madame, je vous souhaite toute l'année votre rosier fleuri. Je vous suis infiniment obligé de prendre part aux honneurs qui m'arrivent; et j'ai beaucoup de joie de vous voir revenue ici pour vous faire les très-humbles excuses de l'extravagance de ma femme.

DORIMÈNE. Cela n'est rien; j'excuse en elle un pareil mouve-

ment : votre cœur lui doit être précieux ; et il n'est pas étrange que la possession d'un homme comme vous puisse inspirer quelques alarmes.

M. JOURDAIN. La possession de mon cœur est une chose qui vous est tout acquise.

DORANTE. Vous voyez, madame, que monsieur Jourdain n'est pas de ces gens que les prospérités aveuglent , et qu'il sait, dans sa grandeur, connoître encore ses amis.

DORIMÈNE. C'est la marque d'une âme tout à fait généreuse

DORANTE. Où est donc son altesse turque ? Nous voudrions bien, comme vos amis, lui rendre nos devoirs

M. JOURDAIN. Le voilà qui vient, et j'ai envoyé querir ma fille pour lui donner la main

SCÈNE IV.

MONSIEUR JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE,

CLÉONIE habille en Turc

DORANTE à Cléonte Monsieur, nous venons faire la révérence à votre altesse, comme amis de monsieur votre beau-père, et l'assurer avec respect de nos très-humbles services.

M. JOURDAIN. Où est le touchement, pour lui dire qui vous êtes, et lui faire entendre ce que vous dites ? Vous verrez qu'il vous répondra : et il parle turc à merveille. (A Cléonte) Hol ! où dianté est-il allé ? *Strouf, strif, strof, shaf* Monsieur est un *grande segnore, grande segnore, grande segnoie* ; et madame, une *granda dama, granda dama*. (Voyant qu'il ne se fait point entendre) Ah ! (A Cléonte montrant Dorante) Monsieur, lui *mamamouchi* français, et madame *mamamouchi* française. Je ne puis pas parler plus clairement. Bon ! voici l'interprète

SCÈNE V.

MONSIEUR JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE,

CLÉONTE habille en Turc, COVIELLE déguisé

M. JOURDAIN. Où allez-vous donc ? Nous ne saurions rien dire sans vous (Montrant Cléonte) Dites-lui un peu que monsieur et madame sont des personnes de grande qualité, qui lui viennent faire la révérence, comme mes amis, et l'assurer de leurs services (A Dorimène et à Dorante) Vous allez voir comme il va répondre

COVIELLE. *Allabala crociam acci horam alalâmen.*

CLÉONTE. *Catalequi tubal ourin soter amalâmen.*

M JOURDAIN à Dorimène et à Dorante Voyez-vous?

COVIELLE. Il dit que la pluie des prospérités arrose en tout temps le jardin de votre famille.

M JOURDAIN. Je vous l'avois bien dit, qu'il parle turc.

DORIMÈNE. Cela est admirable!

SCÈNE VI.

LUCILE, CLÉONTE, MONSIEUR JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE, COVIELLE.

M JOURDAIN. Venez, ma fille, approchez-vous, et venez donner votre main à monsieur, qui vous fait l'honneur de vous demander en mariage

LUCILE. Comment' mon père, comme vous voilà fait' Est-ce une comédie que vous jouez?

M JOURDAIN. Non, non : ce n'est pas une comédie, c'est une affaire fort sérieuse, et la plus pleine d'honneur pour vous qui se peut souhaiter (Montrant Cléonte) Voilà le mari que je vous donne.

LUCILE. A moi, mon père?

M JOURDAIN. Oui, à vous. Allons, touchez-lui dans la main, et rendez grâces au ciel de votre bonheur.

LUCILE. Je ne veux point me marier.

M JOURDAIN. Je le veux, moi, qui suis votre père.

LUCILE. Je n'en ferai rien.

M. JOURDAIN. Ah! que de bruit! ~~Mons~~, vous dis-je. Ça, votre main

LUCILE. Non, mon père; je vous l'ai dit, il n'est point de pouvoir qui me puisse obliger à prendre un autre mari que Cléonte, et je me resoudrai plutôt à toutes les extrémités que de . (Reconnoissant Cléonte) Il est vrai que vous êtes mon père, je vous dois entière obéissance, et c'est à vous à disposer de moi selon vos volontés

M. JOURDAIN. Ah! je suis ravi de vous voir si promptement revenue dans votre devoir; et voilà qui me plaît d'avoir une fille obéissante

SCÈNE VII.

MADAME JOURDAIN, CLÉONTE, MONSIEUR JOURDAIN, LUCILE, DORANTE, DORIMÈNE, COVIELLE.

M^{me} JOURDAIN. Comment donc? Qu'est-ce que c'est que ceci? On dit que vous voulez donner votre fille en mariage à un carême-prenant!

M. JOURDAIN. Voulez-vous vous taire, impertinente? Vous venez toujours mêler vos extravagances à toutes choses; et

il n'y a pas moyen de vous apprendre à être raisonnable

M^{me} JOURDAIN C'est vous qu'il n'y a pas moyen de rendre sage, et vous allez de folie en folie. Quel est votre dessein, et que voulez-vous faire avec cet assemblage?

M. JOURDAIN Je veux marier notre fille avec le fils du Grand Turc

M^{me} JOURDAIN Avec le fils du Grand Turc ?

M. JOURDAIN moi tant Coquelle. Oui faites-lui faire vos compliments par le truchement que voilà

M^{me} JOURDAIN Je n'ai que faire du truchement, et je lui dirai bien moi-même, à son nez, qu'il n'aura point ma fille

M. JOURDAIN Voulez-vous vous faire encore une fois ?

DORANTE. Comment ! madame Jourdain, vous vous opposez à un honneur comme celui-là ? Vous refusez son altesse turque pour q'en dire ?

M^{me} JOURDAIN Mon Dieu ! mon Dieu ! mêlez-vous de ces affaires.

DORANTE C'est une grande gloire qui n'est pas à rejeter

M^e JOURDAIN Madame je vous prie aussi de ne point vous embarrasser de ce qui ne vous touche pas

DORANTE C'est l'amitié que nous avons pour vous qui nous fait interesser dans vos avantages

M^{me} JOURDAIN Je ne passerai bien de votre amitié

DORANTE Voilà votre fille qui consent aux volontés de son père.

M^e JOURDAIN Ma fille consent à épouser un Turc ?

DORANTE Sans doute

M^e JOURDAIN Il le peut oublier. C'est-à-dire ?

DORANTE Que ne fut-on pas pour une grand'dame ?

M^{me} JOURDAIN. Je le tiens glorieux de mes mains, si elle avoit fait un coup comme celui-là

M. JOURDAIN Voilà bien du cuquet ! Je vous dis que ce mariage là se fera

M^{me} JOURDAIN Je vous dis moi, qu'il ne se fera point.

M. JOURDAIN Ah ! que de bruit !

LUCIE Ma mère !

M^e JOURDAIN Allez. Vous êtes une coquette

M. JOURDAIN à madame Jourdain Quoi ? vous la querrellez de ce qu'elle m'obéit ?

M^{me} JOURDAIN Oui. Elle est à moi aussi bien qu'à vous.

COQUELLE à madame Jourdain Madame !

M^{me} JOURDAIN Que me voulez-vous conter, vous ?

COQUELLE Un mot.

M^{me} JOURDAIN Je n'ai que faire de votre mot.

COQUELLE à M. Jourdain Monsieur, si elle veut écouter une parole en particulier, je vous promets de la faire consentir à ce que vous voulez.

M^{me} JOURDAIN. Je n'y consentirai point.

COVIELLE. Écoutez-moi seulement.

M^{me} JOURDAIN. Non.

M JOURDAIN à madame Jourdain Écoutez-le.

M^{me} JOURDAIN. Non : je ne veux pas l'écouter

M JOURDAIN. Il vous dira .

M^{me} JOURDAIN. Je ne veux point qu'il me dise rien.

M JOURDAIN Voilà une grande obstination de femme ! Cela vous fera-t-il mal , de l'entendre ?

COVIELLE. Ne faites que m'écouter ; vous ferez après ce qu'il vous plaira.

M^{me} JOURDAIN. Hé bien ! quoi ?

COVIELLE bas à madame Jourdain Il y a une heure, madame, que nous vous faisons signe. Ne voyez-vous pas bien que tout ceci n'est fait que pour nous ajuster aux visions de votre mari ; que nous l'abusons sous ce déguisement , et que c'est Cleonte lui-même qui est le fils du Grand Turc ?

M^{me} JOURDAIN bas à Covielle Ah ! ah !

COVIELLE bas à madame Jourdain Et moi, Covielle, qui suis le truchement ?

M^{me} JOURDAIN bas à Covielle Ah ! comme cela, je me rends

COVIELLE bas à madame Jourdain Ne faites pas semblant de rien.

M^{me} JOURDAIN haut Oui. Voilà qui est fait ; je consens au mariage

M. JOURDAIN. Ah ! voilà tout le monde raisonnable. (A madame Jourdain) Vous ne voulez pas l'écouter. Je savais bien qu'il vous expliquerait ce que c'est que le fils du Grand Turc.

M^{me} JOURDAIN. Il me l'a expliqué comme il faut, et j'en suis satisfaite. Envoyons querir un notaire.

DORANTE. C'est fort bien dit. Et afin, madame Jourdain, que vous puissiez avoir l'esprit tout à fait content, et que vous perdiez aujourd'hui toute la jalousie que vous pourriez avoir conçue de monsieur votre mari, c'est que nous nous servirons du même notaire pour nous marier, madame et moi.

M^{me} JOURDAIN Je consens aussi à cela.

M. JOURDAIN bas à Dorante C'est pour lui faire accroire ?

DORANTE bas à M Jourdain Il faut bien l'amuser un peu avec cette feinte.

M. JOURDAIN bas Bon ! bon ! (Haut) Qu'on aille querir le notaire.

DORANTE. Tandis qu'il viendra et qu'il dressera les contrats, voyons notre ballet, et donnons-en le divertissement à son altesse turque.

M. JOURDAIN. C'est fort bien avisé. Allons prendre nos places.

M^{me} JOURDAIN. Et Nicole ?

M. JOURDAIN. Je la donne au truchement; et ma femme, à qui la voudra.

JOVIELLE. Monsieur, je vous remercie. (A part.) Si l'on en peut voir un plus fou, je l'irai dire à Rome.

(Le comédie finit par un petit ballet qui avoit été préparé.)

PREMIÈRE ENTRÉE.

(Un homme vient donner les livres du ballet, qui d'abord est saigné par une multitude de gens de provinces différentes qui crient en musique pour en avoir, et par trois importuns qu'il trouve toujours sur ses pas.)

DIALOGUE DES GENS QUI EN MUSIQUE DEMANDENT DES LIVRES.

TOUS. A moi, monsieur, à moi, de grâce, à moi, monsieur
Un livre, s'il vous plaît, à votre serviteur

HOMME DU BEL AIR.

Monsieur, distinguez-nous parmi les gens qui crient
Quelques livres ici; les dames vous en prient.

AUTRE HOMME DU BEL AIR.

Holà, monsieur! monsieur, ayez la charité
D'en jeter de notre côté.

FEMME DU BEL AIR. Mon Dieu, qu'aux personnes bien faites
On sait peu rendre honneur ceans!

AUTRE FEMME DU BEL AIR.

Ils n'ont des livres et des bancs
Que pour mesdames les grisettes

GASCON. Ah! l'homme aux livres, qu'on m'en vaille.
J'ai déjà le poumon usé.

Bous boyez que chacun mé raille,
Et je suis escandalisé

De boir ès mains de la canaille,
Ce qui m'est par bons refusé.

AUTRE GASCON.

He! cadedis, monseu, boyez-qui l'on put être.
Un libret, je vous prie, au varon d'Asbarat.

Je pense, mordi, qué lé fat
N'a pas l'honneur dé mé connoître.

LE SUISSE.

Montsir le donner de papier,
Que vuel dir sti façon de sifre?
Moi l'ecorchair tout mon gosieir

A crier,

Sans que je pouvre afoir ein liffre.

Pardi, ma foi, montsir, je pense fons l'être ifre.

VIEUX BOURGEOIS BABILLARD.

De tout ceci, franc et net,
Je suis mal satisfait.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME.

Et cela sans doute est laid,
 Que notre fille
 Si bien faite et si gentille,
 De tant d'amoureux l'objet,
 N'ait pas à son souhait
 Un livre de ballet,
 Pour lire le sujet
 Du divertissement qu'on fait,
 Et que toute notre famille
 Si proprement s'habille
 Pour être placée au sommet
 De la salle où l'on met
 Les gens de l'entriquet!
 De tout ceci, franc et net,
 Je suis mal satisfait
 Et cela sans doute est laid.

VIEILLE BOURGEOISE BABILLARDE

Il est vrai que c'est une honte,
 Le sang au visage me monte;
 Et ce jeteur de vers, qui manque au capital,
 L'entend fort mal :
 C'est un brutal,
 Un vrai cheval,
 Franc animal,
 De faire si peu de compte
 D'une fille qui fait l'ornement principal
 Du quartier du Palais-Royal,
 Et que, ces jours passés, un comte
 Fut prendre la première au bal.
 Il l'entend mal,
 C'est un brutal,
 Un vrai cheval,
 Franc animal.

OMMES ET FEMMES DU BEL AIR.

Ah! quel bruit!

Quel fracas!

Quel chaos!

Quel mélange

Quelle confusion!

Quelle cohue étrange!

Quel désordre!

Quel embarras!

On y sêche.

L'on n'y tient pas.

GASCON. Bentré! jé suis à vout.

AUTRE GASCON.

J'enragé, Diou mé damne.

LE SUISSE. Ah! que l'y faire saif dans sti sal de cians!

GASCON.

Jé muis !

AUTRE GASCON

Je perds la tramontane

LE SUISSE.

Mon foi, moi, le foudrois être hois de de lous.

VIEUX BOURGEOIS BABILLARD

Allons, ma mie,

Suivez mes pas,

Je vous en prie,

Et ne me quittez pas

On fait de nous trop peu de cas,

Lt je suis las

De ce tracas

Tout ce fiacas

C'est embarras

Me pèse par trop sur les bras

S'il me prend jamais envie

De retourner de ma vie

A ballet ni comédie,

Je veux bien qu'on m'estropie.

Allons, ma mie,

Suivez mes pas,

Je vous en prie,

Et ne me quittez pas

On fait de nous trop peu de cas

VIEILLE BOURGEOISE BABILLARDE

Allons, mon mignon, mon fils,

Regagnons notre logis,

Et sortons de ce taudis

Où l'on ne peut être assis

Ils seront bien chaubis,

Quand ils nous verront partis

Trop de confusion règne dans cette salle,

Et j'aimerois mieux être au milieu de la Hille

Si jamais je reviens à semblable regale,

Je veux bien recevoir des soufflets plus de six

Allons, mon mignon, mon fils,

Regagnons notre logis,

Et sortons de ce taudis,

Où l'on ne peut être assis

OUS

A moi, monsieur, à moi, de grâce, à moi, monsieur

Un livre, s'il vous plaît, à votre serviteur

DEUXIÈME ENTRÉE.

Les trois importuns dansent

*TROISIÈME ENTRÉE.***TROIS ESPAGNOLS** chantant :

Sé que me muero de amor
Y solícito el dolor.

A un muriendo de querer
De tan buen ayre adolezco,
Que es mas de lo que padezco,
Lo que quiero padecer;
Y no pudiendo exceder
A mi deseo el rigor,

Sé que me muero de amor
Y solícito el dolor.

Lisonjeame la suerte
Con piedad tan advertida,
Que me asegura la vida
En el riesgo de la muerte.
Vivir de su golpe fuerte
Es de mi salud primor.

Sé que me muero de amor
Y solícito el dolor.

(Six Espagnols dansent.)

TROIS MUSICIENS ESPAGNOLS.

Ay ! que locura, con tanto rigor
Quejarse de amor,
Del niño bonito
Que todo es dulzura.

Ay ! que locura ?

Ay ! que locura ?

ESPAGNOL chantant El dolor solicita !

El que al dolor se da :

Y nadie de amor muere,
Sino quien non sabe amar,

DEUX ESPAGNOLS Dulce muerte es el amor
Con correspondencial igual;
Y si esta gozamos hoy,
Porque la quieres turbar ?

UN ESPAGNOL Algrese enamorado

Y tome mi parecer,
Que en esto de querer,
Todo es hallar el vado.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Vaya, vaya, de fiestas ;
Vaya de bayle !
Alegria, alegria, alegria !
Que esto de dolor es fantasia.

QUATRIÈME ENTRÉE.

ITALIENS.

UNE MUSICIENNE ITALIENNE (ait le premier acte,
dont voici les paroles :

Di rigori armata il seno,
Contro amor mi ribellai ;
Ma tu vinta in un bel uo.
In mirar due vaghi ai
Ahi ! che resiste poco
Cor di gelo a stral di fuoco .

Ma sì caro è 'l mio tormento ,
Dolce è sì la piaga mia ,
Che il penare è mio contento ,
E' sanarmi è tirannia.
Ahi ! che più giova e piace
Quanto amor è più vivace !

(Après l'air que la musicienne a chanté, deux Scaramouches, deux Trivelins et un Ailequin, représentent une nuit à la manière des comédiens italiens, en talence. Un musicien italien se joint à la musicienne italienne, et chante avec elle les paroles qui suivent.)

LE MUSICIEN ITALIEN Bel tempo che vola
Rapisce il contento :
D'Amor nella scuola
Si coglie il momento.

LA MUSICIENNE Insa che florida
R de l'età,
Che pur tropp' orrida,
Da noi sen va.

TOUS DEUX. Su cantiamo,
Su godiamo
Ne' bei dì di gioventù ;
Perduto ben non si racquista più.

MUSICIEN. Pupilla ch' è vaga
Mill' alme incatena ;
Fa dolce la piaga,
Folce la pena.

MUSICIENNE. Ma porche frigida
Languet l'età.

Più l'alma rigida,
Fiamme non ha.
TOUS DEUX. Sù cantiamo,
Sù godiamo.
Ne' bei dì di gioventù:
Perduto ben non si racquista più.

(Après les dialogues italiens, les Scaramouches et Trivolins dansent une réjouissance.)

CINQUIÈME ENTRÉE.

FRANÇOIS.

DEUX MUSICIENS POITEVINS dansent et chantent
les paroles qui suivent :

PREMIER MENUET. Ah ! qu'il fait beau dans ces bocages !
Ah ! que le ciel donne un beau jour !

AUTRE MUSICIEN. Le rossignol, sous ces tendres feuillages,
Chante aux échos son doux retour.
Ce beau séjour,
Ces doux ramages,
Ce beau séjour
Nous invite à l'amour.

DEUXIÈME MENUET. (Tous deux ensemble)
Vois, ma Chimène,
Vois, sous ce chêne,
S'entre-baiser ces oiseaux amoureux :
Ils n'ont rien dans leurs vœux
Qui les gêne ;
De leurs doux feux
Leur âme est pleine.
Qu'ils sont heureux !
Nous pouvons tous deux,
Si tu le veux,
Être comme eux.

(Six autres François viennent après, vêtus galamment à la poitevine, trois en hommes et trois en femmes, accompagnés de huit flûtes et de hautbois, et dansent les menuets.)

SIXIÈME ENTRÉE.

(Tout cela finit par le mélange des trois nations et les applaudissements en danse et en musique de toute l'assistance, qui chante les deux vers qui suivent :)

Quels spectacles charmants ! quels plaisirs goûtons-nous !
Les dieux mêmes, les dieux n'en ont point de plus doux.

FIN DU BOURGEOIS GENTILHOMME.

LES FOURBERIES DE SCAPIN,

COMÉDIE EN TROIS ACTES

1671

PERSONNAGES

ARGANTE, père d'Octave et de Zerbinette	et reconnue fille d'Argante, et amante de Léandre
GÉRONTE, père de Léandre et d'Hyacinthe.	HYACINTHE, fille de Geronte et amante d'Octave.
OCTAVE, fils d'Argante et amant d'Hyacinthe.	SCAPIN, valet de Léandre, et fourbe
LÉANDRE, fils de Géronte et amant de Zerbinette.	SYLVESTRE, valet d'Octave
ZERBINETTE, crue Égyptienne,	NÉRINE, nourrice d'Hyacinthe.
	CARLE, fourbe.
	DEUX PORTEURS.

La scène est à Naples.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

OCTAVE, SYLVESTRE.

OCTAVE. Ah ! fâcheuses nouvelles pour un cœur amoureux ! Dures extrémités où je me vois réduit ! Tu viens, Sylvestre, d'apprendre au port que mon père revient ?

SYLVESTRE. Oui.

OCTAVE. Qu'il arrive ce matin même ?

SYLVESTRE. Ce matin même.

OCTAVE. Et qu'il revient dans la résolution de me marier ?

SYLVESTRE. Oui.

OCTAVE. Avec une fille du seigneur Géronte ?

SYLVESTRE. Du seigneur Géronte.

- OCTAVE.** Et que cette fille est mandée de Tarente ici pour cela ?
- SYLVESTRE.** Oui.
- OCTAVE.** Et tu tiens ces nouvelles de mon oncle ?
- SYLVESTRE.** De votre oncle.
- OCTAVE.** A qui mon père les a mandées par une lettre ?
- SYLVESTRE.** Par une lettre.
- OCTAVE.** Et cet oncle, dis-tu, sait toutes nos affaires ?
- SYLVESTRE.** Toutes nos affaires.
- OCTAVE.** Ah ! parle, si tu veux, et ne te fais point, de la sorte, arracher les mots de la bouche
- SYLVESTRE.** Qu'ai-je à parler davantage ? Vous n'oubliez aucune circonstance, et vous dites les choses tout justement comme elles sont.
- OCTAVE.** Conseille-moi, du moins, et me dis ce que je dois faire dans ces cruelles conjonctures.
- SYLVESTRE.** Ma foi, je m'y trouve autant embarrassé que vous ; et j'aurois bien besoin que l'on me conseillât moi-même.
- OCTAVE.** Je suis assassine par ce maudit retour.
- SYLVESTRE.** Je ne le suis pas moins.
- OCTAVE.** Lorsque mon père apprendra les choses, je vais voir fondre sur moi un orage soudain d'impétueuses reprimandes.
- SYLVESTRE.** Les reprimandes ne sont rien, et plutôt au ciel que j'en fusse quitte à ce prix ! mais j'ai bien la mine, pour moi, de payer plus cher vos folies ; et je vois se former, de loin, un nuage de coups de bâton qui crèvera sur mes épaules.
- OCTAVE.** O ciel ! par où sortir de l'embarras où je me trouve ?
- SYLVESTRE.** C'est à quoi vous deviez songer avant que de vous y jeter.
- OCTAVE.** Ah ! tu me fais mourir par tes leçons hors de saison.
- SYLVESTRE.** Vous me faites bien plus mourir par vos actions étourdies
- OCTAVE.** Que dois-je faire ? Quelle résolution prendre ? à quel remède recourir ?

SCÈNE II.

OCTAVE, SCAPIN, SYLVESTRE.

- SCAPIN.** Qu'est-ce, seigneur Octave ? Qu'avez-vous ? Qu'y a-t-il ? Quel désordre est-ce là ? Je vous vois tout troublé.
- OCTAVE.** Ah ! mon pauvre Scapin, je suis perdu ; je suis désespéré, je suis le plus infortuné de tous les hommes.
- SCAPIN.** Comment ?
- OCTAVE.** N'as-tu rien appris de ce qui me regarde ?

Non.

Mon père arrive avec le seigneur Géronte, et ils me veulent marier.

Hé bien ! qu'y a-t-il là de si funeste ?

Hélas ! tu ne sais pas la cause de mon inquiétude.

Non ; mais il ne tiendra qu'à vous que je la sache bientôt ; et je suis homme consolatif, homme à m'intéresser aux affaires des jeunes gens.

OCTAVE. Ah ! Scapin, si tu pouvois trouver quelque invention, forger quelque machine, pour me tirer de la peine où je suis, je croirois t'être redevable de plus que de la vie.

SCAPIN. A vous dire la vérité, il y a peu de choses qui me soient impossibles, quand j'en veux mêler. J'ai sans doute reçu du ciel un génie assez beau pour toutes les fabriques de ces gentillises d'esprit, de ces galanteries ingénieuses, à qui le vulgaire ignorant donne le nom de fourberies, et je puis dire, sans vanité, qu'on n'a guère vu d'homme qui fût plus habile ouvrier de ressorts et d'intrigues, qui ait acquis plus de gloire que moi dans ce noble métier. Mais, ma foi, le mérite est trop maltraité aujourd'hui ; et j'ai renoncé à toutes choses depuis certain chagrin d'une affaire qui m'arriva.

OCTAVE. Comment ? quelle affaire, Scapin ?

SCAPIN. Une aventure où je me brouillai avec la justice.

OCTAVE. La justice ?

SCAPIN. Oui. Nous eûmes un petit démêlé ensemble.

SYLVESTRE. Toi, et la justice ?

SCAPIN. Oui. Elle en usa fort mal avec moi ; et je me dépitai de telle sorte contre l'ingratitude du siècle, que je résolus de ne plus rien faire. Baste ! Ne laissez pas de me conter votre aventure.

OCTAVE. Tu sais, Scapin, qu'il y a deux mois que le seigneur Géronte et mon père s'embarquèrent ensemble pour un voyage qui regarde certain commerce où leurs intérêts sont mêlés.

SCAPIN. Je sais cela.

OCTAVE. Et que Léandre et moi nous fûmes laissés par nos pères, moi sous la conduite de Sylvestre, et Léandre sous ta direction ?

SCAPIN. Oui. Je me suis fort bien acquitté de ma charge.

OCTAVE. Quelque temps après, Léandre fit rencontre d'une jeune Égyptienne, dont il devint amoureux.

SCAPIN. Je sais cela encore.

OCTAVE. Comme nous sommes grands amis, il me fit aussitôt confidence de son amour, et me mena voir cette

filles, que je trouvais belle, à la vérité, mais non pas tant qu'il vouloit que je la trouvasse. Il ne m'entretenoit que d'elle chaque jour, m'exagéroit à tous moments sa beauté et sa grâce, me louoit son esprit, et me parloit avec transport des charmes de son entretien, dont il me rapportoit jusqu'aux moindres paroles, qu'il s'efforçoit toujours de me faire trouver les plus spirituelles du monde. Il me querelloit quelquefois de n'être pas assez sensible aux choses qu'il me venoit dire, et me blâmoit sans cesse de l'indifférence où j'étois pour les feux de l'amour.

SCAPIN.

Je ne vois pas encore où ceci veut aller.

OCTAVE.

Un jour que je l'accompagnais pour aller chez les gens qui gardent l'objet de ses vœux, nous entendîmes, dans une petite maison d'une rue écartée, quelques plaintes mêlées de beaucoup de sanglots. Nous demandons ce que c'est; une femme nous dit en soupirant, que nous pouvions voir là quelque chose de pitoyable en des personnes étrangères, et qu'à moins que d'être insensibles, nous en serions touchés.

SCAPIN.

Où est-ce que cela nous mène?

OCTAVE.

La curiosité me fit presser Léandre de voir ce que c'étoit. Nous entrons dans une salle, où nous voyons une vieille femme mourante, assistée d'une servante qui faisoit des regrets, et d'une jeune fille toute fondante en larmes, la plus touchante qu'on puisse jamais voir.

SCAPIN.

Ah! ah!

OCTAVE.

Une autre auroit paru effroyable en l'état où elle étoit; car elle n'avoit pour habillement qu'une méchante petite jupe, avec des brassières de nuit qui étoient de simple futaine; et sa coiffure étoit une cornette jaune, retroussée au haut de sa tête, qui laissoit tomber en désordre ses cheveux sur ses épaules; et cependant, faite comme cela, elle brilloit de mille attraits, et ce n'étoit qu'agréments et que charmes que toute sa personne.

SCAPIN.

Je sens venir la chose.

OCTAVE.

Si tu l'avois vue, Scapin, en l'état que je te dis, tu l'aurois trouvée admirable.

SCAPIN.

Oh! je n'en doute point; et, sans l'avoir vue, je vois bien qu'elle étoit tout à fait charmante.

OCTAVE.

Ses larmes n'étoient point de ces larmes désagréables qui défigurent un visage; elle avoit à pleurer une grâce touchante, et sa douleur étoit la plus belle du monde.

SCAPIN.

Je vois tout cela.

OCTAVE. Elle faisoit fondre chacun en larmes, en se jetant amoureuxment sur le corps de cette mourante, qu'elle appeloit sa chère mère; et il n'y avoit personne qui n'eût l'âme percée de voir un si bon naturel.

SCAPIN. En effet, cela est touchant; et je vois bien que ce bon naturel-là vous la fit aimer.

OCTAVE. Ah! Scapin, un barbare l'auroit aimée.

SCAPIN. Assurément. Le moyen de s'en empêcher?

OCTAVE. Après quelques paroles, dont je tâchai d'adoucir la douleur de cette charmante affligée, nous sortîmes de là; et, demandant à Léandre ce qu'il lui sembloit de cette personne, il me répondit froidement qu'il la trouvoit assez jolie. Je fus piqué de la froideur avec laquelle il m'en parloit, et je ne voulus point lui découvrir l'effet que ses beautés avoient fait sur mon âme.

SYLVESTRE à Octave. Si vous n'abrégez ce récit, nous en voilà pour jusqu'à demain. Laissez-le-moi finir en deux mots. (à Scapin.) Son cœur prend feu dès ce moment; il ne sauroit plus vivre qu'il n'aille consoler son aimable affligée. Ses fréquentes visites sont rejetées de la servante, devenue la gouvernante par le trépas de la mère. Voilà mon homme au désespoir; il presse, supplie, conjure: point d'affaire. On lui dit que la fille, quoique sans bien et sans appui, est de famille honnête, et qu'à moins que de l'épouser, on ne peut souffrir ses poursuites. Voilà son amour augmenté par les difficultés. Il consulte dans sa tête, agite, raisonne, balance, prend sa résolution: le voilà marié avec elle depuis trois jours.

SCAPIN. J'entends.

SYLVESTRE. Maintenant, mets avec cela le retour imprévu du père, qu'on n'attendoit que dans deux mois; la découverte que l'oncle a faite du secret de notre mariage, et l'autre mariage qu'on veut faire de lui avec la fille que le seigneur Geronte a eue d'une seconde femme qu'on dit qu'il a épousée à Tarente.

OCTAVE. Et par-dessus tout cela, mets encore l'indigence où se trouve cette aimable personne, et l'impuissance où je me vois d'avoir de quoi la secourir.

SCAPIN. Est-ce là tout? Vous voilà bien embarrassés tous deux pour une bagatelle! c'est bien là de quoi se tant alarmer! N'as-tu point honte, toi, de demeurer court à si peu de chose? Que diable, te voilà grand et gros comme père et mère, et tu ne saurois trouver dans ta tête, forger dans ton esprit quelque ruse galante, quelque honnête petit stratagème, pour ajuster vos

affaires ! Fi ! peste soit du butor ! Je voudrais bien que l'on m'eût donné autrefois nos vieillards à duper, je les aurois joués tous deux par-dessous la jambe ; et je n'étois pas plus grand que cela, que je me signalois déjà par cent tours d'adresse jolis.

SYLVESTRE. J'avoue que le ciel ne m'a pas donné tes talents, et que je n'ai pas l'esprit, comme toi, de me brouiller avec la justice.

OCTAVE. Voici mon aimable Hyacinthe.

SCÈNE III.

HYACINTE, OCTAVE, SCAPIN, SYLVESTRE.

HYACINTE. Ah ! Octave, est-il vrai ce que Sylvestre vient de dire à Nerine, que votre père est de retour, et qu'il veut vous marier ?

OCTAVE. Oui, belle Hyacinthe ; et ces nouvelles m'ont donné une atteinte cruelle. Mais que vois-je ? vous pleurez ! Pourquoi ces larmes ? Ne soupçonnez-vous, dites-moi, de quelque infidélité ? et n'êtes-vous pas assurée de l'amour que j'ai pour vous ?

HYACINTE. Oui, Octave, je suis sûre que vous m'aimez ; mais je ne le suis pas que vous m'aimiez toujours.

OCTAVE. Hé ! peut-on vous aimer, qu'on ne vous aime toute sa vie ?

HYACINTE. J'ai oui dire, Octave, que votre sexe aime moins longtemps que le nôtre, et que les ardeurs que les hommes font voir sont des feux qui s'éteignent aussi facilement qu'ils naissent.

OCTAVE. Ah ! ma chère Hyacinthe, mon cœur n'est donc pas fait comme celui des autres hommes ; et je sens bien, pour moi, que je vous aimerai jusqu'au tombeau.

HYACINTE. Je veux croire que vous sentez ce que vous dites, et je ne doute point que vos paroles ne soient sincères ; mais je crains un pouvoir qui combattrait dans votre cœur les tendres sentiments que vous pouvez avoir pour moi. Vous dépendez d'un père qui veut vous marier à une autre personne ; et je suis sûre que je mourrai, si ce malheur m'arrive.

OCTAVE. Non, belle Hyacinthe, il n'y a point de père qui puisse me contraindre à vous manquer de foi ; et je me résoudrai à quitter mon pays, et le jour même, s'il est besoin, plutôt qu'à vous quitter. J'ai déjà pris, sans l'avoir vue, une aversion effroyable pour celle que l'on me destine ; et, sans être cruel, je souhaiterois que la mer l'écartât d'ici pour jamais. Ne pleurez donc point, je vous prie, mon aimable Hyacinthe,

car vos larmes me tuent, et je ne puis les voir sans me sentir percer le cœur.

HYACINTE. Puisque vous le voulez, je veux bien essuyer mes pleurs, et j'attendrai d'un œil constant ce qu'il plaira au ciel de résoudre de moi.

OCTAVE. Le ciel nous sera favorable.

HYACINTE. Il ne sauroit m'être contraire, si vous m'êtes fidèle.

OCTAVE. Je le serai, assurément.

HYACINTE. Je serai donc heureuse.

SCAPIN à part. Elle n'est pas tant sotte, ma foi, et je la trouve assez passable.

OCTAVE montrant Scapin. Voici un homme qui pourroit bien, s'il le vouloit, nous être, dans tous nos besoins, d'un secours merveilleux.

SCAPIN. J'ai fait de grands sermens de ne me mêler plus du monde; mais, si vous m'en priez bien fort tous deux, peut-être...

OCTAVE. Ah! s'il ne tient qu'à t'en priver bien fort pour obtenir ton aide, je te conjure de tout mon cœur de prendre la conduite de notre barque.

SCAPIN à Hyacinthe. Et vous, ne me dites-vous rien?

HYACINTE. Je vous conjure, à son exemple, par tout ce qui vous est le plus cher au monde, de vouloir servir notre amour.

SCAPIN. Il faut se laisser vaincre, et avoir de l'humanité. Allez, je veux m'employer pour vous.

OCTAVE. Crois que .

SCAPIN à Octave. Chut! (A Hyacinthe) Allez-vous-en, vous, et soyez en repos.

SCÈNE IV.

OCTAVE, SCAPIN, SYLVESTRE

SCAPIN à Octave. Et vous, préparez-vous à soutenir avec fermeté l'abord de votre père.

OCTAVE. Je t'avoue que cet abord me fait trembler par avance, et j'ai une timidité naturelle que je ne saurois vaincre.

SCAPIN. Il faut pourtant paroître ferme au premier choc, de peur que, sur votre foiblesse, il ne prenne le pied de vous mener comme un enfant. Là, tâchez de vous composer par étude. Un peu de hardiesse; et songez à reprendre résolument sur tout ce qu'il vous pourra dire.

OCTAVE. Je ferai du mieux que je pourrai.

SCAPIN. Ça, essayons un peu, pour vous accoutumer. Répétons un peu votre rôle, et voyons si vous ferez

bien. Allons, la mine résolue, la tête haute, les regards assurés.

OCTAVE.

Comme cela?

SCAPIN.

Encore un peu d'avance.

OCTAVE.

Ainsi?

SCAPIN.

Bon. Imaginez-vous que je suis votre père qui arrive, et répondez-moi fermement, comme si c'étoit à lui-même. Comment! pendar, vaurien, infâme, fils indigne d'un père comme moi, oses-tu bien paroître devant mes yeux, après tes bons deportements, après le lâche tour que tu m'as joué pendant mon absence? Est-ce là le fruit de mes soins? mairaud? est-ce là le fruit de mes soins! le respect qui m'est dû? le respect que tu me conserves? (Allons donc) Tu as l'insolence, fripon, de t'engager sans le consentement de ton père, de contracter un mariage clandestin? Repouds-moi, coquin, réponds-moi! Voyons un peu tes belles raisons Oh! que diable, vous demeurez interdit.

OCTAVE.

C'est que je m'imagine que c'est mon père que j'entends.

SCAPIN.

He, oui! c'est par cette raison qu'il ne faut pas être comme un innocent.

OCTAVE.

Je m'en vais prendre plus de résolution, et je répondrai plus fermement.

SCAPIN.

Assurément?

OCTAVE.

Assurement.

SYLVESTRE.

Voilà votre père qui vient.

OCTAVE.

O ciel! je suis perdu.

SCÈNE V.

SCAPIN, SYLVESTRE.

SCAPIN.

Holà! Octave! demeurez, Octave. Le voilà enfin! Quelle pauvre espèce d'homme! Ne laissons pas d'attendre le vicillard.

SYLVESTRE.

Que lui dirai-je?

SCAPIN.

Laisse-moi dire, moi, et ne fais que me suivre.

SCÈNE VI.

ARGANTE, SCAPIN ET SYLVESTRE dans le fond du théâtre.

ARGANTE se croyant seul. A-t-on jamais ouï parler d'une action pareille à celle-là?

SCAPIN à Sylvestre. Il a déjà appris l'affaire; elle lui tient si fort en tête, que, tout seul, il en parle haut.

ARGANTE se croyant seul. Voilà une témérité bien grande.

SCAPIN à Sylvestre. Écoutons-le un peu.

ARGANTE se croyant seul. Je voudrais bien savoir ce qu'ils me pour-
ront dire sur ce beau mariage.

SCAPIN à part. Nous y avons songé.

ARGANTE se croyant seul. Tâcheront-ils de me nier la chose?

SCAPIN à part. Non, nous n'y pensons pas.

ARGANTE se croyant seul. Ou s'ils entreprendront de l'excuser?

SCAPIN à part. Celui-là se pourra fuir.

ARGANTE se croyant seul. Prétendront-ils m'amuser par des contes
en l'air?

SCAPIN à part. Peut-être.

ARGANTE se croyant seul. Tous leurs discours seront inutiles.

SCAPIN à part. Nous allons voir.

ARGANTE se croyant seul. Ils ne m'en donneront point à garder.

SCAPIN à part. Ne jurons de rien.

ARGANTE se croyant seul. Je saurai mettre mon pendent de fils en
lieu de sûreté.

SCAPIN à part. Nous y pourvoirons.

ARGANTE se croyant seul. Et pour le coquin de Sylvestre, je le roueraï
de coups.

SYLVESTRE à Scapin. J'étois bien étonné s'il m'oublioit.

ARGANTE apercevant Sylvestre. Ah! ah! vous voilà donc, sage gou-
verneur de famille, beau directeur de jeunes gens!

SCAPIN. Monsieur, je suis ravi de vous voir de retour.

ARGANTE. Bonjour, Scapin. (A Sylvestre) Vous avez suivi mes
ordres vraiment d'une belle manière! et mon fils s'est
comporté fort sagement pendant mon absence!

SCAPIN. Vous vous portez bien, à ce que je vois.

ARGANTE. Assez bien. (A Sylvestre) Tu ne dis mot, coquin,
tu ne dis mot!

SCAPIN. Votre voyage a-t-il été bon?

ARGANTE. Mon Dieu, fort bon! Laisse-moi un peu quereller
en repos.

SCAPIN. Vous voulez quereller?

ARGANTE. Oui, je veux quereller.

SCAPIN. Hé, qui, monsieur?

ARGANTE montrant Sylvestre. Ce maraud-là.

SCAPIN. Pourquoi?

ARGANTE. Tu n'as pas ouï parler de ce qui s'est passé dans
mon absence?

SCAPIN. J'ai bien ouï parler de quelque petite chose.

ARGANTE. Comment! quelque petite chose! Une action de
cette nature!

SCAPIN. Vous avez quelque raison.

ARGANTE. Une hardiesse pareille à celle-là!

SCAPIN. Cela est vrai.

ARGANTE. Un fils qui se marie sans le consentement de son
père!

SCAPIN.

Oui, il y a quelque chose à dire à cela. Mais je serois d'avis que vous ne fissiez point de bruit.

ARGANTE.

Je ne suis pas de cet avis, moi, et je veux faire du bruit tout mon saoul. Quoi! tu ne trouves pas que j'aie tous les sujets du monde d'être en colère?

SCAPIN.

Si fait. J'y ai d'abord été, moi, lorsque j'ai su la chose, et je me suis intéressé pour vous jusqu'à querreller votre fils. Demandez-lui un peu quelles belles réprimandes je lui ai faites, et comme je l'ai chapitré sur le peu de respect qu'il gardoit à un père dont il devoit baiser les pas. On ne peut pas lui mieux parler, quand ce seroit vous-même. Mais quoi! je me suis rendu à la raison, et j'ai considéré que, dans le fond, il n'a pas tant de tort qu'on pourroit croire.

ARGANTE.

Que me viens-tu conter? Il n'a pas tant de tort de s'aller marier de but en blanc avec une inconnue?

SCAPIN.

Que voulez-vous? Il y a été poussé par sa destinée.

ARGANTE.

Ah! ah! Voici une raison la plus belle du monde. On n'a plus qu'à commettre tous les crimes imaginables, tromper, voler, assassiner, et dire, pour excuse, qu'on y a été poussé par sa destinée.

SCAPIN.

Mon Dieu! vous prenez mes paroles trop en philosophe. Je veux dire qu'il s'est trouvé fatalement engagé dans cette affaire.

ARGANTE.

Et pourquoi s'y engageoit-il?

SCAPIN.

Voulez-vous qu'il soit aussi sage que vous? Les jeunes gens sont jeunes, ~~et~~ n'ont pas toute la prudence qu'il leur faudroit pour ne rien faire que de raisonnable : témoin notre Léandre, qui, malgré toutes mes leçons, malgré toutes mes remontrances, est allé faire, de son côté, pis encore que votre fils. Je voudrois bien savoir si vous-même n'avez pas été jeune, et n'avez pas, dans votre temps, fait des fredaines comme les autres. J'ai ouï dire, moi, que vous avez été autrefois un compagnon parmi les femmes, que vous faisiez de votre drôle avec les plus galantes de ce temps-là, et que vous n'en approchiez point que vous ne poussassiez à bout.

ARGANTE.

Cela est vrai, j'en demeure d'accord; mais je m'en suis toujours tenu à la galanterie, et je n'ai point été jusqu'à faire ce qu'il a fait.

CAIN.

Que voulez-vous qu'il fit? Il voit une jeune personne qui lui veut du bien (car il tient cela de vous, d'être aimé de toutes les femmes); il la trouve charmante, il lui rend des visites, lui conte des douceurs, soupire galamment, fait le passionné. Elle se rend à sa poursuite; il pousse sa fortune. Le voilà surpris

avec elle par ses parents, qui, la force à la main, le contraignent de l'épouser.

SYLVESTRE à part. L'habile fourbe que voilà !

SCAPIN. Eussiez-vous voulu qu'il se fût laissé tuer ? Il vaudrait mieux encore être marié qu'être mort.

ARGANTE. On ne m'a pas dit que l'affaire se soit ainsi passée

SCAPIN montrant Sylvestre. Demandez-lui plutôt ; il ne vous dira pas le contraire.

ARGANTE à Sylvestre. C'est par force qu'il a été marié ?

SYLVESTRE. Oui, monsieur.

SCAPIN. Voudrais-je vous mentir ?

ARGANTE. Il devoit donc aller tout aussitôt protester de violence chez un notaire.

SCAPIN. C'est ce qu'il n'a pas voulu faire.

ARGANTE. Cela m'auroit donné plus de facilité à rompre ce mariage.

SCAPIN. Rompre ce mariage ?

ARGANTE. Oui

SCAPIN. Vous ne le romprez point.

ARGANTE. Je ne le romprai point ?

SCAPIN. Non.

ARGANTE. Quoi ! je n'aurai pas pour moi les droits de père et la raison de la violence qu'on a faite à mon fils ?

SCAPIN. C'est une chose dont il ne demeurera pas d'accord.

ARGANTE. Il n'en demeurera pas d'accord ?

SCAPIN. Non.

ARGANTE. Mon fils ?

SCAPIN. Votre fils. Voulez-vous qu'il confesse qu'il a été capable de crainte, et que ce soit par force qu'on lui ait fait faire les choses ? Il n'a garde d'aller avouer cela ; ce seroit se faire tort, et se montrer indigne d'un père comme vous.

ARGANTE. Je me moque de cela.

SCAPIN. Il faut, pour son honneur et pour le vôtre, qu'il dise dans le monde que c'est de bon gre qu'il l'a épousée.

ARGANTE. Et je veux, moi, pour mon honneur et pour le sien, qu'il dise le contraire.

SCAPIN. Non, je suis sûr qu'il ne le fera pas.

ARGANTE. Je l'y forcerai bien.

SCAPIN. Il ne le fera pas, vous dis-je.

ARGANTE. Il le fera, ou je le deshériterai.

SCAPIN. Vous ?

ARGANTE. Moi.

SCAPIN. Bon.

ARGANTE. Comment, bon ?

SCAPIN. Vous ne le deshériterez point.

ARGANTE. Je ne le deshériterai point ?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Non?

SCAPIN

Non

ARGANTE.

Ouais! voici qui est plaisant! je ne déshériterai pas mon fils?

SCAPIN

Non, vous dis-je

ARGANTE

Qui m'en empêchera?

SCAPIN

Vous-même

ARGANTE

Moi?

SCAPIN

Oui Vous n'aurez pas ce cœur-là.

ARGANTE

Je l'aurai

SCAPIN

Vous vous moquez

ARGANTE.

Je ne me moque point

SCAPIN

La tendresse paternelle fera son office.

ARGANTE

Elle ne fera rien

SCAPIN

Oui, oui

ARGANTE.

Je vous dis que cela sera

SCAPIN

Bagatelles!

ARGANTE

Il ne faut point dire bagatelles

SCAPIN

Mon Dieu! je vous connois, vous êtes bon naturellement

ARGANTE.

Je ne suis point bon, et je suis méchant quand je veux. Faisons ce discours, qui m'échauffe la bile (A Sylvestre) Va-t'en, pendard, va-t'en me chercher mon fupon, tandis que j'ai rejoint le seigneur Geronte, pour lui conter ma disgrâce

SCAPIN.

Monsieur, si je puis vous être utile en quelque chose, vous n'avez qu'à me commander

ARGANTE.

Je vous remercie (A part) Ah! pourquoi faut-il qu'il soit fils unique! et que n'ai-je à cette heure la fille que le ciel m'a otée, pour la faire mon héritière!

SCENE VII

SCAPIN, SYLVESTRE

SYLVESTRE.

J'avoue que tu es un grand homme, et voilà l'affaire en bon train, mais l'argent, d'autre part, nous presse pour notre subsistance, et nous avons de tous côtés des gens qui aboient après nous

SCAPIN.

Laisse-moi faire, la machine est trouvée. Je cherche seulement dans ma tête un homme qui nous soit affidé, pour jouer un personnage dont j'ai besoin. Attends. Tiens-toi un peu. Enfonce ton bonnet en méchant garçon. Campe-toi sur un pied, mets la main au côté. Fais les yeux furibonds. Marche un peu en roi de théâtre. Voilà qui est bien. Suis-moi. J'ai des secrets pour déguiser ton visage et ta voix.

SYLVESTRE. Je te conjure, au moins, de ne m'aller point brouiller avec la justice.

SCAPIN. Va, va, nous partagerons les périls en frères, et trois ans de galères de plus ou de moins ne sont pas pour arrêter un noble cœur.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

GÉRONTE, ARGANTE.

GÉRONTE. Oui, sans doute, par le temps qu'il fait, nous aurons ici nos gens aujourd'hui, et un matelot, qui vient de Tarente, m'a assuré qu'il a vu mon homme qui étoit près de s'embarquer. Mais l'arrivée de ma fille trouvera les choses mal disposées à ce que nous nous propositions; et ce que vous venez de m'apprendre de votre fils rompt étrangement les mesures que nous avions prises ensemble.

ARGANTE. Ne vous mettez pas en peine; je vous réponds de renverser tout cet obstacle, et j'y vais travailler de ce pas.

GÉRONTE. Ma foi, seigneur Argante, voulez-vous que je vous dise? l'éducation des enfants est une chose à quoi il faut s'attacher fortement.

ARGANTE. Sans doute. A quel propos cela?

GÉRONTE. A propos de ce que les mauvais deportements des jeunes gens viennent le plus souvent de la mauvaise éducation que leurs pères leur donnent.

ARGANTE. Cela arrive parfois. Mais que voulez-vous dire par là?

GÉRONTE. Ce que je veux dire par là?

ARGANTE. Oui.

GÉRONTE. Que si vous aviez, en brave père, bien morigéné votre fils, il ne vous auroit pas joué le tour qu'il vous a fait.

ARGANTE. Fort bien. De sorte donc que vous avez bien mieux morigéné le vôtre?

GÉRONTE. Sans doute, et je serois bien fâché qu'il m'eût rien fait approchant de cela.

ARGANTE. Et si ce fils, que vous avez, en brave père, si bien morigéné, avoit fait pis encore que le mien? Hé? hé?

GÉRONTE. Comment?

ARGANTE.

Comment?

GÉRONTE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

ARGANTE.

Cela veut dire, seigneur Geronte, qu'il ne faut pas être si prompt à condamner la conduite des autres; et que ceux qui veulent glosier doivent bien regarder chez eux s'il n'y a rien qui cloche.

GÉRONTE.

Je n'entends point cette énigme.

ARGANTE.

On vous l'expliquera

GÉRONTE.

Est-ce que vous auriez oui dire quelque chose de mon fils?

ARGANTE.

Cela se peut faire.

GÉRONTE.

Et quoi, encore?

ARGANTE.

Votre Scapin, dans mon dépit, ne m'a dit la chose qu'en gros, et vous pourrez de lui, ou de quelque autre, être instruit du détail. Pour moi, je vais vite consulter un avocat, et aviser des biais que j'ai à prendre Jusqu'au revoir.

SCÈNE II.

GÉRONTE seul.

Que pourroit-ce être que cette affaire-ci? Pis encore que le sien! Pour moi, je ne vois pas ce que l'on peut faire de pis; et je trouve que se marier sans le consentement de son père est une action qui passe tout ce que l'on peut s'imaginer.

SCÈNE III.

GÉRONTE, LÉANDRE.

GÉRONTE.

Ah! vous voilà!

LÉANDRE

courant à Geronte pour l'embrasser. Ah! mon père! que j'ai de joie de vous revoir de retour!

GÉRONTE

refusant d'embrasser Léandre. Doucement. Parlons un peu d'affaires.

LÉANDRE

Souffrez que je vous embrasse, et que...

GÉRONTE

le repoussant encore. Doucement, vous dis-je.

LÉANDRE.

Quoi! vous me refusez, mon père, de vous exprimer mon transport par mes embrassements?

GÉRONTE.

Oui. Nous avons quelque chose à démêler ensemble

LÉANDRE.

Et quoi?

GÉRONTE.

Tenez-vous, que je vous voie en face,

LÉANDRE.

Comment?

GÉRONTE.

Regardez-moi entre deux yeux.

LÉANDRE.

Hé bien!

GÉRONTE.

Qu'est-ce donc qu'il s'est passé ici?

LÉANDRE.

Ce qui s'est passé?

GÉRONTE. Oui. Qu'avez-vous fait dans mon absence?
 LÉANDRE. Que voulez-vous, mon père, que j'aie fait?
 GÉRONTE. Ce n'est pas moi qui veux que vous ayez fait, mais
 qui demande ce que c'est que vous avez fait.
 LÉANDRE. Moi? Je n'ai fait aucune chose dont vous ayez lieu
 de vous plaindre.
 GÉRONTE. Aucune chose?
 LÉANDRE. Non.
 GÉRONTE. Vous êtes bien résolu.
 LÉANDRE. C'est que je suis sûr de mon innocence.
 GÉRONTE. Scapin pourtant m'a dit de vos nouvelles.
 LÉANDRE. Scapin?
 GÉRONTE. Ah! ah! ce mot vous fait rougir.
 LÉANDRE. Il vous a dit quelque chose à moi?
 GÉRONTE. Ce lieu n'est pas tout à fait propre à vider cette
 affaire, et nous allons l'examiner ailleurs. Qu'on se
 rende au logis, j'y vais revenir tout à l'heure. Ah!
 traître, s'il faut que tu me de la notes, je te renonce
 pour mon fils, et tu peux bien, pour jamais, te re-
 soudre à fuir de ma présence

SCÈNE IV.

LÉANDRE seul.

Me trahir de cette manière! Un coquin qui doit,
 par cent raisons, être le premier à cacher les choses
 que je lui confie, est le premier à les aller découvrir
 à mon père. Ah! je jure le ciel que cette trahison ne
 demeurera pas impunie

SCÈNE V.

OCTAVE, LÉANDRE, SCAPIN.

OCTAVE. Mon cher Scapin, que ne dois-je point à tes soins!
 Que tu es un homme admirable! et que le ciel m'est
 favorable de t'envoyer à mon secours!
 LÉANDRE. Ah! ah! vous voilà! Je suis ravi de vous trouver
 monsieur le coquin.
 SCAPIN. Monsieur, votre serviteur. C'est trop d'honneur
 que vous me faites.
 LÉANDRE mettant l'épée à la main. Vous faites le méchant plaisant.
 Ah! je vous apprendrai...
 SCAPIN se mettant à genoux. Monsieur!
 OCTAVE se mettant entre deux pour empêcher Léandre de frapper Scapin.
 Ah! Léandre!
 LÉANDRE. Non, Octave, ne me retenez point, je vous prie.
 SCAPIN à Léandre. Hé! monsieur!

OCTAVE retenant Léandre De grâce!

LÉANDRE voulant frapper Scapin Laissez-moi contenter mon ressentiment.

OCTAVE. Au nom de l'amitié, Léandre, ne le maltraitez point.

SCAPIN. Monsieur, que vous ai-je fait?

LÉANDRE voulant frapper Scapin. Ce que tu m'as fait, traître!

OCTAVE retenant encore Léandre Hé! doucement.

LÉANDRE. Non, Octave, je veux qu'il me confesse lui-même, tout à l'heure, la perfidie qu'il m'a faite. Oui, coquin, je sais le trait que tu m'as joué; on vient de me l'apprendre, et tu ne croyois pas peut-être que l'on me dût révéler ce secret, mais je veux en avoir la confession de ta propre bouche, ou je vais te passer cette épée au travers du corps.

SCAPIN. Ah, monsieur! auriez-vous bien ce cœur-là?

LÉANDRE. Parle donc.

SCAPIN. Je vous ai fait quelque chose, monsieur?

LÉANDRE. Oui, coquin, et ta conscience ne te dit que trop ce que c'est.

SCAPIN. Je vous assure que je l'ignore.

LÉANDRE s'avancant pour frapper Scapin Tu l'ignores!

OCTAVE retenant Léandre Léandre!

SCAPIN. He bien, monsieur, puisque vous le voulez, je vous confesse que j'ai bu avec mes amis ce petit quartaut de vin d'Espagne dont on vous fit présent il y a quelques jours, et que c'est moi qui fis une fente au tonneau, et repandis de l'eau autour pour faire croire que le vin s'étoit échappé.

LÉANDRE. C'est toi, pendar, qui m'as bu mon vin d'Espagne, et qui as été cause que j'ai tant querrellé la servante, croyant que c'étoit elle qui m'avoit fait le tour?

SCAPIN. Oui, monsieur, je vous en demande pardon.

LÉANDRE. Je suis bien aise d'apprendre cela. Mais ce n'est pas l'affaire dont il est question maintenant.

SCAPIN. Ce n'est pas cela, monsieur?

LÉANDRE. Non : c'est une affaire qui me touche bien plus, et je veux que tu me la dises.

SCAPIN. Monsieur, je ne me souviens pas d'avoir fait autre chose.

LÉANDRE voulant frapper Scapin Tu ne veux pas parler?

SCAPIN. Hé!

OCTAVE retenant Léandre. Tout doux!

SCAPIN. Oui, monsieur, il est vrai qu'il y a trois semaines que vous m'envoyâtes porter, le soir, une petite montre à la jeune Égyptienne que vous aimez. Je revins au logis mes habits tout couverts de boue, et le visage plein de sang et vous dis que j'avois trouvé des

voleurs qui m'avoient bien battu, et m'avoient dérobé la montre. C'étoit moi, monsieur, qui l'avois retenue.

LÉANDRE. C'est toi qui as retenu ma montre?

SCAPIN. Oui, monsieur, afin de voir quelle heure il est.

LÉANDRE. Ah! ah! j'apprends ici de fort belles choses, et j'ai un serviteur fort fidèle, vraiment! Mais ce n'est pas cela encore que je demande.

SCAPIN. Ce n'est pas cela?

LÉANDRE. Non, infâme; c'est autre chose encore que je veux que tu me confesses.

SCAPIN à part. Peste!

LÉANDRE. Parle vite, j'ai hâte.

SCAPIN. Monsieur, voilà tout ce que j'ai fait.

LÉANDRE voulant frapper Scapin. Voilà tout?

OCTAVE se mettant au-devant de Léandre. Hi

SCAPIN. Hé bien! oui, monsieur. Vous vous souvenez de ce loup-garou, il y a six mois qui vous donna tant de coups de bâton la nuit, et vous pensa faire rompre le cou dans une cave où vous tombâtes en fuyant.

LÉANDRE. Hé bien?

SCAPIN. C'étoit moi, monsieur, qui faisois le loup-garou.

LÉANDRE. C'étoit toi traître, qui faisois le loup-garou?

SCAPIN. Oui, monsieur, seulement pour vous faire peur, et vous ôter l'envie de nous faire courir toutes les nuits comme vous aviez de coutume.

LÉANDRE. Je saurai me souvenir, en temps et lieu, de tout ce que je viens d'apprendre. Mais je veux venir au fait, et que tu me confesses ce que tu as dit à mon père.

SCAPIN. À votre père?

LÉANDRE. Oui, fripon, à mon père.

SCAPIN. Je ne l'ai pas seulement vu depuis son retour.

LÉANDRE. Tu ne l'as pas vu?

SCAPIN. Non, monsieur.

LÉANDRE. Assurement?

SCAPIN. Assurement. C'est une chose que je vais vous faire dire par lui-même.

LÉANDRE. C'est de sa bouche que je le tiens pourtant.

SCAPIN. Avec votre permission, il n'a pas dit la vérité.

SCÈNE VI.

LÉANDRE, OCTAVE, CARLE, SCAPIN.

CARLE. Monsieur, je vous apporte une nouvelle qui est fâcheuse pour votre amour.

LÉANDRE. Comment?

CARLE. Vos Égyptiens sont sur le point de vous enlever Zerbinette; et elle-même, les larmes aux yeux, m'a

charge de venir promptement vous dire que si dans deux heures vous ne songez à leur porter l'argent qu'ils vous ont demandé pour elle, vous l'allez perdre pour jamais.

LÉANDRE. Dans deux heures?

CARLE. Dans deux heures.

SCÈNE VII.

LÉANDRE, OCTAVE, SCAPIN.

LÉANDRE. Ah! mon pauvre Scapin, j'implore ton secours.

SCAPIN se levant, et passant fièrement devant Léandre. Ah! mon pauvre Scapin! Je suis mon pauvre Scapin, à cette heure qu'on a besoin de moi.

LÉANDRE. Va, je te pardonne tout ce que tu viens de me dire, et pis encore, si tu me l'as fait.

SCAPIN. Non, non; ne me pardonnez rien; passez-moi votre épée au travers du corps. Je serai ravi que vous m'e tuiez.

LÉANDRE. Non Je te conjure plutôt de me donner la vie, en servant mon amour.

SCAPIN. Point, point; vous ferez mieux de me tuer.

LÉANDRE. Tu m'es trop précieux, et je te prie de vouloir employer pour moi ce génie admirable qui vient à bout de toutes choses.

SCAPIN. Non, tuez-moi, vous dis-je.

LÉANDRE. Ah! de grâce, ne songe plus à tout cela, et pense à me donner le secours que je te demande.

OCTAVE. Scapin, il faut faire quelque chose pour lui.

SCAPIN. Le moyen, après une avarice de la sorte?

LÉANDRE. Je te conjure d'oublier mon emportement et de me prêter ton adresse.

OCTAVE. Je joins mes prières aux siennes

SCAPIN. J'ai cette insulte-là sur le cœur.

OCTAVE. Il faut quitter ton ressentiment.

LÉANDRE. Voudrais-tu m'abandonner, Scapin, dans la cruelle extrémité où se voit mon amour?

SCAPIN. Me venir faire à l'improviste un affront comme celui-là!

LÉANDRE. J'ai tort, je le confesse.

SCAPIN. Me traiter de coquin, de fripon, de pendard, d'infâme!

LÉANDRE. J'en ai tous les regrets du monde.

SCAPIN. Me vouloir passer son épée au travers du corps!

LÉANDRE. Je t'en demande pardon de tout mon cœur; et, s'il ne tient qu'à me jeter à tes genoux, tu m'y vois,

Scapin, pour te conjurer encore une fois de ne me point abandonner.

OCTAVE. Ah! ma foi, Scapin, il se faut rendre à cela.

SCAPIN. Levez-vous. Une autre fois ne soyez point si prompt.

LÉANDRE. Me promets-tu de travailler pour moi?

SCAPIN. On y songera.

LÉANDRE. Mais tu sais que le temps presse

SCAPIN. Ne vous mettez par en peine. Combien est-ce qu'il vous faut?

LÉANDRE. Cinq cents écus.

SCAPIN. Et à vous?

OCTAVE. Deux cents pistoles

SCAPIN. Je veux tirer cet argent de vos pères. (A Octave) Pour ce qui est du vôtre, la machine est déjà toute trouvée (A Léandre) Et quant au vôtre, bien qu'avare au dernier degré, il y faudra moins de façons encore, car vous savez que pour l'esprit, il n'en a pas, grâces à Dieu, grande provision, et je le livre pour une espèce d'homme à qui l'on fera toujours croire tout ce que l'on voudra. Cela ne vous offense point; il ne tombe entre lui et vous aucun soupçon de ressemblance; et vous savez assez l'opinion de tout le monde, qui veut qu'il ne soit votre père que pour la forme.

LÉANDRE. Tout beau, Scapin.

SCAPIN. Bon, bon, on fait bien scrupule de cela! Vous moquez-vous? Mais j'aperçois venir le père d'Octave. Commençons par lui, puisqu'il se présente. Allez-vous-en tous deux (A Octave) Et vous avertissez votre Sylvestre de venir vite jouer son rôle.

SCÈNE VIII.

ARGANTE, SCAPIN.

SCAPIN a part. Le voilà qui rumine.

ARGANTE se croyant seul. Avoir si peu de conduite et de considération! S'aller jeter dans un engagement comme celui-là! Ah! ah! jeunesse impertinente!

SCAPIN. Monsieur, votre serviteur.

ARGANTE. Bonjour, Scapin.

SCAPIN. Vous rêvez à l'affaire de votre fils?

ARGANTE. Je t'avoue que cela me donne un furieux chagrin.

SCAPIN. Monsieur, la vie est mêlée de traverses; il est bon de s'y tenir sans cesse préparé; et j'ai oui dire, il y a longtemps, une parole d'un ancien que j'ai toujours retenue.

ARGANTE.

Quoi ?

SCAPIN.

Que pour peu qu'un père de famille ait été absent de chez lui, il doit promener son esprit sur tous les fâcheux accidents que son retour peut rencontrer se figurer sa maison brûlée, son argent dérobé, sa femme morte, son fils estropié, sa fille subornée; et ce qu'il trouve qui ne lui est point arrivé, l'imputer à bonne fortune. Pour moi, j'ai pratiqué toujours cette leçon dans ma petite philosophie; et je ne suis jamais revenu au logis que je ne me sois tenu prêt à la colère de mes maîtres, aux réprimandes, aux injures, aux coups de pied au cul, aux bastonnades, aux étrivières; et ce qui a manqué à m'arriver, j'en ai rendu grâces à mon bon destin.

ARGANTE.

Voilà qui est bien; mais ce mariage impertinent, qui trouble celui que nous voulons faire, est une chose que je ne puis souffrir, et je viens de consulter des avocats pour le faire casser.

SCAPIN.

Ma foi, monsieur, si vous m'en croyez, vous tâchez, par quelque autre voie, d'accommoder l'affaire. Vous savez ce que c'est que les procès en ce pays-ci, et vous allez vous enfoncer dans d'étranges épines.

ARGANTE.

Tu as raison, je le vois bien. Mais quelle autre voie ?

SCAPIN.

Je pense que j'en ai trouvée une. La compassion que m'a donnée tantôt votre chagrin m'a obligé à chercher dans ma tête quelque moyen pour vous tirer d'inquiétude; car je ne saurois voir d'honnêtes pères chagrins par leurs enfants, que cela ne m'émeuve; et, de tout temps, je me suis senti pour votre personne une inclination particulière.

ARGANTE.

Je te suis obligé.

SCAPIN.

J'ai donc été trouver le frère de cette fille qui a été épousée. C'est un de ces braves de profession, de ces gens qui sont tout coups d'épée, qui ne parlent que d'echiner, et ne font non plus de conscience de tuer un homme, que d'avalier un verre de vin. Je l'ai mis sur ce mariage. Je lui ai fait voir quelle facilité offroit la raison de la violence pour le faire casser, vos prérogatives du nom de père, et l'appui que vous donneroient auprès de la justice et votre droit, et votre argent, et vos amis. Enfin, je l'ai tant tourné de tous les côtés, qu'il a prêté l'oreille aux propositions que je lui ai faites d'ajuster l'affaire pour quelque somme; et il donnera son consentement à rompre le mariage, pourvu que vous lui donniez de l'argent.

- ARGANTE Et qu'a-t-il demande ?
- SCAPIN. Oh ! d'abord des choses par-dessus les maisons
- ARGANTE. Et quoi ?
- SCAPIN. Des choses extravagantes
- ARGANTE. Mais encore ?
- SCAPIN. Il ne parloit pas moins que de cinq ou six cents pistoles
- ARGANTE. Cinq ou six cents sièvres quartaines qui le puissent serrer ! Se moque-t-il des gens ?
- SCAPIN. C'est ce que je lui ai dit. J'ai repeaté bien loin de pareilles propositions, et je lui ai bien fait entendre que vous n'étiez point une dupe pour vous demander des cinq ou six cent pistoles. Enfin, après plusieurs discours, voici ce s'est réduit le résultat de notre conférence. Vous voilà au temps, m'a-t-il dit, que je dois partir pour l'armée. Je suis pressé de me-
quiper, et le besoin que j'ai de quelque argent me fait consentir, malgré moi, à ce qu'on me propose. Il me faut un cheval de service, et je ne saurois en avoir un qui soit tant soit peu raisonnable, à moins de soixante pistoles.
- ARGANTE. He bien ! pour soixante pistoles, je les donne
- SCAPIN. Il faudra le harnois et les pistolets, et cela ira bien à vingt pistoles encore
- ARGANTE. Vingt pistoles et soixante, ce seroit quatre-vingts.
- SCAPIN. Justement
- ARGANTE. C'est beaucoup mais, soit, je consens à cela
- SCAPIN. Il me faut aussi un cheval pour monter mon valet, qui coûtera bien trente pistoles
- ARGANTE. Comment, diantre ! qu'il se promène, il n'aura rien du tout
- SCAPIN. Monsieur !
- ARGANTE. Non c'est un nupte linet
- SCAPIN. Voulez-vous que son valet aille à pied ?
- ARGANTE. Qu'il aille comme il lui plaira, et le maître aussi
- SCAPIN. Mon Dieu, monsieur ! ne vous attachez point à peu de chose. N'allez point plaider, je vous prie, et donnez tout, pour vous sauver des mains de la justice.
- ARGANTE. He bien ! soit, je me résous à donner encore ces trente pistoles
- SCAPIN. Il me faut encore, a-t-il dit, un mulet pour porter
- ARGANTE. Oh ! qu'il aille au diable avec son mulet ! C'en est trop, et nous irons devant les juges
- SCAPIN. De grâce ! monsieur
- ARGANTE. Non, je n'en ferai rien.
- SCAPIN. Monsieur, un petit mulet.
- ARGANTE. Je ne lui donnerois pas seulement un âne.

SCAPIN.

Considérez...

ARGANTE.

Non : j'aime mieux plaider.

SCAPIN.

Eh ! monsieur, de quoi parlez-vous là, et à quoi vous résolvez-vous ? Jetez les yeux sur les détours de la justice. Voyez combien d'appels et de degrés de juridiction ; combien de procédures embarrassantes ; combien d'animaux ravissants, par les griffes desquels il vous faudra passer ; sergents, procureurs, avocats, greffiers, substitués, rapporteurs, juges et leurs clerks. Il n'y a pas un de tous ces gens-là qui, pour la moindre chose, ne soit capable de donner un soufflet au meilleur droit du monde. Un sergent baillera de faux exploits, sur quoi vous serez condamné sans que vous le sachiez. Votre procureur s'entendra avec votre partie, et vous vendra à beaux deniers comptants. Votre avocat, gagne de même, ne se trouvera point lorsque l'on plaidera votre cause, ou dira des raisons qui ne feront que battre la campagne et n'iront point au fait. Le greffier délivrera par contumace des sentences et arrêts contre vous. Le clerk du rapporteur soustraira des pièces, ou le rapporteur même ne dira pas ce qu'il a vu, et quand, par les plus grandes précautions du monde, vous aurez pare tout cela, vous serez ébahi que vos juges auront été sollicités contre vous, ou par des gens devots, ou par des femmes qu'ils aimeront. Eh ! monsieur, si vous le pouvez, sauvez-vous de cet enfer-là. C'est être damné dès ce monde que d'avoir à plaider ! et la seule pensée d'un procès seroit capable de me faire fuir jusqu'aux Indes.

ARGANTE.

A combien est-ce qu'il fait monter le mulet ?

SCAPIN.

Monsieur, pour le mulet, pour son cheval et celui de son homme, pour le harnois et les pistolets, et pour payer quelque petite chose qu'il doit à son hôtesse, il demande en tout deux cents pistoles.

ARGANTE.

Deux cents pistoles !

SCAPIN.

Oui.

ARGANTE se promenant en colère Allons, allons, nous plaiderons.

SCAPIN.

Faites réflexion.

ARGANTE.

Je plaiderai.

SCAPIN.

Ne vous allez point jeter...

ARGANTE.

Je veux plaider.

SCAPIN.

Mais pour plaider, il vous faudra de l'argent. Il vous en faudra pour l'exploit ; il vous en faudra pour le contrôle ; il vous en faudra pour la procuration, pour la présentation, conseils, productions, et journées du procureur. Il vous en faudra pour les con-

sultations et plaidoiries des avocats, pour le droit de retirer le sac, et pour les grosses d'écritures. Il vous en faudra pour le rapport des substituts, pour les épices de conclusion, pour l'enregistrement du greffier, façon d'appointement, sentences et arrêts, contrôles, signatures et expéditions de leurs clerks; sans parler de tous les présents qu'il vous faudra faire. Donnez cet argent-là à cet homme-ci, vous voilà hors d'affaire.

ARGANTE. Comment! deux cents pistoles!

SCAPIN. Oui. Vous y gagnerez. J'ai fait un petit calcul, en moi-même, de tous les frais de la justice, et j'ai trouvé qu'en donnant deux cents pistoles à votre homme, vous en aurez le reste. pour le moins, cent cinquante, sans compter les soins, les pas et les chagrins que vous vous épargnerez. Quand il n'y aurait à essayer que les sottises que disent devant tout le monde de méchants plaisants d'avocats, j'aimerois mieux donner trois cents pistoles que de plaider.

ARGANTE. Je me moque de cela, et je défie les avocats de rien dire de moi.

SCAPIN. Vous ferez ce qu'il vous plaira, mais, si j'étois que de vous, je fuirais les procès.

ARGANTE. Je ne donnerai point deux cents pistoles.

SCAPIN. Voici l'homme dont il s'agit.

SCÈNE IX.

ARGANTE, SCAPIN, SYLVESTRE déguisé en spadassin

SYLVESTRE. Scapin, fais-moi connoître un peu cet Argante, qui est père d'Octave

SCAPIN. Pourquoi, monsieur?

SYLVESTRE. Je viens d'apprendre qu'il veut me mettre en procès, et faire rompre par justice le mariage de ma sœur.

SCAPIN. Je ne sais pas s'il a cette pensée; mais il ne veut point consentir aux deux cents pistoles que vous voulez; et il dit que c'est trop.

SYLVESTRE. Par la mort! par la tête! par le ventre! si je le trouve, je le veux écharper, dusse je être roué tout vif.

(Argante, pour n'être point vu, se tient en tremblant derrière Scapin.)

SCAPIN. Monsieur, ce père d'Octave a du cœur, et peut-être ne vous craindra-t-il point.

SYLVESTRE. Lui, lui? Par le sang, par la tête! s'il était là, je lui donnerois tout à l'heure de l'épée dans le ventre. (Appercevant Argante.) Qui est cet homme-là?

- SCAPIN. C'e n'est pas lui, monsieur, ce n'est pas lui
 SYLVESTRE. N'est-ce point quelqu'un de ses amis?
 SCAPIN. Non, monsieur; au contraire, c'est son ennemi capital
 SYLVESTRE. Son ennemi capital?
 SCAPIN. Oui.
 SYLVESTRE. Ah' parbleu, j'en suis ravi (A Argante) Vous êtes ennemi, monsieur, de ce saquin d'Argante? He?
 SCAPIN. Oui, oui, je vous en réponds.
 SYLVESTRE secouant rudement la main d'Argante. Touchez là, touchez. Je vous donne ma parole, et vous jure sur mon honneur, par l'épée que je porte, par tous les serments que je saurois faire, qu'avant la fin du jour je vous défierai de ce maraud sicffé, de ce saquin d'Argante. Reposez-vous sur moi
 SCAPIN. Monsieur, les violences en ce pays-ci ne sont guère souffertes
 SYLVESTRE. Je me moque de tout, et je n'ai rien à perdre
 SCAPIN. Il se tiendra sur ses gardes, assurément, et il a des parents, des amis et des domestiques, dont il se fera un secours contre votre ressentiment
 SYLVESTRE. C'est ce que je demande, morbleu! c'est ce que je demande (Mettant l'épée à la main) Ah, tête! ah, ventre! Que ne le trouve-je à cette heure avec tout son secours! Que ne paroît-il à mes yeux au milieu de trente personnes! Que ne les vois-je fondre sur moi les armes à la main! (Se mettant en garde) Comment! marauds, vous avez la hardiesse de vous attaquer à moi! Allons, morbleu, tue! (Poussant de tous les côtés comme s'il avoit plusieurs personnes à combattre) Point de quartier. Donnons Ferme. Poussons Bon pied, bon œil. Ah, coquins! ah, canaille! vous en voulez par là! je vous en ferai tâter votre saoul. Soutenez, marauds, soutenez! Allons. A cette botte. A cette autre (Se tournant du côté d'Argante et de Scapin) A celle-ci. A celle-là. Comment! vous reculez! Pied ferme, morbleu! Pied ferme!
 SCAPIN. He, he, he, monsieur, nous n'en sommes pas.
 SYLVESTRE. Voilà qui vous apprendra à vous oser jouer à moi!

SCÈNE X.

ARGANTE, SCAPIN.

- SCAPIN. Hé bien! vous voyez combien de personnes tuées pour deux cents pistoles. Or sus, je vous souhaite une bonne fortune.
 ARGANTE tout tremblant. Scapin!

ACTE II, SCÈNE XI

- SCAPIN. Plait-il ?
- ARGANTE. Je me résous à donner les deux cents pistoles.
- SCAPIN. J'en suis ravi pour l'amour de vous.
- ARGANTE. Allons le trouver ; je les ai sur moi.
- SCAPIN. Vous n'avez qu'à me les donner. Il ne faut pas, pour votre honneur, que vous paroissiez là, après avoir passé ici pour autre que ce que vous êtes ; et, de plus, je craindrois qu'en vous faisant connoître, il n'allât s'aviser de vous demander davantage.
- ARGANTE. Oui ; mais j'aurois été bien aise de voir comme je donne mon argent.
- SCAPIN. Est-ce que vous vous défiez de moi ?
- ARGANTE. Non pas ; mais...
- SCAPIN. Parbleu ! monsieur, je suis un fourbe, ou je suis honnête homme, c'est l'un des deux. Est-ce que je voudrois vous tromper, et que, dans tout ceci, j'ai d'autre intérêt que le vôtre et celui de mon maître, à qui vous voulez vous alier ? Si je vous suis suspect, je ne me mêle plus de rien, et vous n'avez qu'à chercher, dès cette heure, qui accommodera vos affaires.
- ARGANTE. Tiens donc.
- SCAPIN. Non, monsieur, ne me confiez point votre argent. Je serai bien aise que vous vous serviez de quelque autre.
- ARGANTE. Mon Dieu ! tiens.
- SCAPIN. Non, vous dis-je, ne vous fiez point à moi. Que sait-on si je ne veux point vous attraper votre argent ?
- ARGANTE. Tiens, te dis-je ; ne me fais point contester davantage. Mais songe à bien prendre les sûretés avec lui.
- SCAPIN. Laissez-moi faire, il n'a pas affaire à un sot.
- ARGANTE. Je vais t'attendre chez moi.
- SCAPIN. Je ne manquerai pas d'y aller. (Seul.) Et un. Je n'ai qu'à chercher l'autre. Ah, ma foi, le voici. Il semble que le ciel, l'un après l'autre, les amène dans mes filets.

SCÈNE XI.

GÉRONTE, SCAPIN.

- SCAPIN faisant semblant de ne pas voir Gêronte. O ciel ! ô disgrâce imprévue ! ô misérable père ! Pauvre Gêronte, que feras-tu ?
- GÉRONTE à part. Que dit-il là de moi, avec ce visage affligé ?
- SCAPIN. N'y a-t-il personne qui puisse me dire où est le seigneur Gêronte ?

GÉRONTE. Qu'y a-t-il, Scapin?

SCAPIN courant sur le théâtre sans vouloir entendre ni voir GÉRONTE. Où pourrai-je le rencontrer pour lui dire cette infortune?

GÉRONTE courant après Scapin. Qu'est-ce que c'est donc?

SCAPIN. En vain je cours de tous côtés pour le pouvoir trouver.

GÉRONTE. Me voici.

SCAPIN. Il faut qu'il soit caché en quelque endroit qu'on ne puisse point deviner.

GÉRONTE arrêtant Scapin. Holà! Es-tu aveugle, que tu ne me vois pas?

SCAPIN. Ah! monsieur, il n'y a pas moyen de vous rencontrer.

GÉRONTE. Il y a une heure que je suis devant toi. Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a?

SCAPIN. Monsieur...

GÉRONTE. Quoi?

SCAPIN. Monsieur votre fils...

GÉRONTE. Hé bien! mon fils...

SCAPIN. Est tombé dans une disgrâce la plus étrange du monde.

GÉRONTE. Et quelle?

SCAPIN. Je l'ai trouvé tantôt tout triste de je ne sais quoi que vous lui avez dit, où vous m'avez mêlé assez mal à propos, et cherchant à divertir cette tristesse, nous nous sommes allés promener sur le port. Là, entre autres plusieurs choses, nous avons arrêté nos yeux sur une galère turque assez bien équipée. Un jeune Turc de bonne mine nous a invités d'y entrer, et nous a présenté la main. Nous y avons passé. Il nous a fait mille civilités, nous a donné la collation, où nous avons mangé des fruits les plus excellents qui se puissent voir, et bu du vin que nous avons trouvé le meilleur du monde.

GÉRONTE. Qu'y a-t-il de si affligeant à tout cela?

SCAPIN. Attendez, monsieur, nous y voici. Pendant que nous mangions, il a fait mettre la galère en mer, et se voyant éloigné du port, il m'a fait mettre dans un esquif, et m'envoie vous dire que si vous ne lui envoyez par moi tout à l'heure cinq cents écus, il va vous emmener votre fils en Alger.

GÉRONTE. Comment, diantre! cinq cents écus!

SCAPIN. Oui, monsieur; et de plus, il ne m'a donné pour cela que deux heures.

GÉRONTE. Ah! le pendard de Turc! m'assassiner de la façon.

SCAPIN. C'est à vous, monsieur, d'aviser promptement aux moyens de sauver des fers un fils que vous aimez avec tant de tendresse.

GÉRONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galère?

SCAPIN.

Il ne songeoit pas à ce qui est arrivé.

GÉRONTE.

Va-t'en, Scapin, va-t'en dire à ce Turc que je vais envoyer la justice après lui.

SCAPIN.

La justice en pleine mer! Vous moquez-vous des

GÉRONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galère?

SCAPIN.

Une méchante destinée conduit quelquefois les personnes.

GÉRONTE.

Il faut, Scapin, il faut que tu fasses ici l'action d'un serviteur fidèle.

SCAPIN.

Quoi, monsieur?

GÉRONTE.

Que tu ailles dire à ce Turc qu'il me renvoie mon fils, et que tu te mettes à sa place jusqu'à ce que j'aie amassé la somme qu'il demande.

SCAPIN.

Hé! monsieur, songez-vous à ce que vous dites? et vous figurez-vous que ce Turc ait si peu de sens que d'aller recevoir un misérable comme moi à la place de votre fils?

GÉRONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galère?

SCAPIN.

Il ne devoit pas ce malheur. Songez, monsieur, qu'il ne m'a donné que deux heures.

GÉRONTE.

Tu dis qu'il demande .

SCAPIN.

Cinq cents ecus.

GÉRONTE.

Cinq cents ecus! N'a-t-il point de conscience?

SCAPIN.

Vraiment, oui, de la conscience à un Turc!

GÉRONTE.

Sait-il bien ce que c'est que cinq cents ecus?

SCAPIN.

Oui, monsieur, il sait que c'est mille cinq cents livres.

GÉRONTE.

Croit-il, le traître, que mille cinq cents livres se trouvent dans le pas d'un cheval?

SCAPIN.

Ce sont des gens qui n'entendent point de raison.

GÉRONTE.

Mais que diable alloit-il faire à cette galère?

SCAPIN.

Il est vrai. Mais quoi! on ne prevoit pas les choses. De grâce, monsieur, dépêchez.

GÉRONTE.

Tiens, voilà la clef de mon armoire.

SCAPIN.

Bon.

GÉRONTE.

Tu l'ouvriras.

SCAPIN.

Fort bien.

GÉRONTE.

Tu trouveras une grosse clef du côté gauche, qui est celle de mon grenier.

SCAPIN.

Oui.

GÉRONTE.

Tu iras prendre toutes les hardes qui sont dans cette grande manne, et tu les vendras aux fripiers pour aller racheter mon fils.

SCAPIN en lui rendant la clef Eh ! monsieur, rêvez-vous ? Je n'aurois pas cent francs de tout ce que vous dites , et , de plus , vous savez le peu de temps qu'on m'a donné.

GÉRONTE. Mais que diable alloit-il faire à cette galère ?

SCAPIN. Oh ! que de paroles perdues ! Laissez là cette galère , et songez que le temps presse , et que vous courez risque de perdre votre fils. Hélas ! mon pauvre maître ! peut-être que je ne te verrai de ma vie , et qu'à l'heure que je parle , on t'emmène esclave en Alger. Mais le ciel me sera témoin que j'ai fait pour toi tout ce que j'ai pu , et que si tu manques à être racheté , il n'en faut accuser que le peu d'amitié d'un père.

GÉRONTE. Attends , Scapin , je m'en vais querir cette somme.

SCAPIN. Dépêchez donc vite , monsieur ; je tremble que l'heure ne sonne

GÉRONTE. N'est-ce pas quatre cents écus que tu dis ?

SCAPIN. Non. Cinq cents écus.

GÉRONTE. Cinq cents écus !

SCAPIN. Oui

GÉRONTE. Que diable alloit-il faire à cette galère ?

SCAPIN. Vous avez raison , mais hâtez-vous

GÉRONTE. N'y avoit-il point d'autre promenade ?

SCAPIN. Cela est vrai mais faites promptement.

GÉRONTE. Ah ! maudite galère !

SCAPIN a part. Cette galère lui tient au cœur

GÉRONTE. Tiens , Scapin je ne me souvenois pas que je viens justement de recevoir cette somme en or , et je ne croyois pas qu'elle dût m'être si tôt ravie (Tirant sa bourse de sa poche et la présentant à Scapin) Tiens , va-t'en racheter mon fils

SCAPIN tendant la main. Oui , monsieur

GÉRONTE retenant sa bourse qu'il fait semblant de vouloir donner à Scapin

Mais dis à ce Turc que c'est un scélérat

SCAPIN tendant encore la main. Oui

GÉRONTE recommençant toujours la même action. Un infâme.

SCAPIN tendant toujours la main. Oui

GÉRONTE de même. Un homme sans foi , un voleur

SCAPIN. Laissez-moi faire

GÉRONTE de même. Qu'il me tuc cinq cents écus contre toute sorte de droit

SCAPIN. Oui

GÉRONTE de même. Que je ne les lui donne ni à la mort , ni à la vie

SCAPIN. Fort bien

GÉRONTE de même. Et que si jamais je l'attrape , je saurai me venger de lui

SCAPIN. Oui

GÉRONTE remettant sa bourse dans sa poche et s'en allant.

Va vite querir mon fils

SCAPIN courant après Gêronte Holà, monsieur !

GÉRONTE. Quoi ?

SCAPIN. Où est donc cet argent ?

GÉRONTE. Ne te l'ai-je pas donné ?

SCAPIN. Non, vraiment, vous l'avez remis dans votre poche.

GÉRONTE. Ah ! c'est la douleur qui me trouble l'esprit

SCAPIN. Je le vois bien

GÉRONTE. Que diable alloit-il faire dans cette galère ? Ah !
maudite galère ! traitre de Turc ! à tous les diables !

SCAPIN seul. Il ne peut digérer les cinq cents ecus que je lui
arrache, mais il n'est pas quitte envers moi, et je
veux qu'il me paye en une autre monnaie l'impos-
ture qu'il m'a faite auprès de son fils

SCÈNE XII

OCTAVE, LÉANDRE, SCAPIN

OCTAVE. He bien ! Scapin, as-tu réussi pour moi dans ton
entreprise ?

LÉANDRE. As-tu fait quelque chose pour tuer mon amour
de la peine où il est ?

SCAPIN à Octave. Voilà deux cents pistoles que j'ai tuées de votre
père

OCTAVE. Ah ! que tu me donnes de joie !

SCAPIN à Léandre. Pour vous je n'ai pu faire rien

LÉANDRE voulant s'en aller. Il faut donc que j'aille mourir, et je n'ai
que faire de vivre, si Zerbincette m'est ôtée

SCAPIN. Holà ! holà ! tout doucement. Comme diantre vous
allez vite !

LÉANDRE se retournant. Que veux-tu que je devienne ?

SCAPIN. Allez, j'ai votre affaire ici

LÉANDRE. Ah ! tu me redonnes la vie

SCAPIN. Mais à condition que vous me permettiez, à moi
une petite vengeance contre votre père, pour le tout
qu'il m'a fait

LÉANDRE. Tout ce que tu voudras

SCAPIN. Vous me le promettez devant ti moi ?

LÉANDRE. Oui

SCAPIN. Tenez, voilà cinq cents ecus

LÉANDRE. Allons en promptement acheter celle que j'adore

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZERBINETTE, HYACINTE, SCAPIN, SYLVESTRE.

SYLVESTRE. Oui, vos amants ont arrêté entre eux que vous fussiez ensemble, et nous nous acquittons de l'ordre qu'ils nous ont donné.

HYACINTE à Zerbinette. Un tel ordre n'a rien qui ne me soit fort agréable. Je reçois avec joie une compagne de la sorte; et il ne tiendra pas à moi que l'amitié qui est entre les personnes que nous aimons ne se répande entre nous deux.

ZERBINETTE. J'accepte la proposition, et ne suis point personne à reculer lorsqu'on m'attaque d'amitié.

SCAPIN. Et lorsque c'est d'amour qu'on vous attaque?

ZERBINETTE. Pour l'amour, c'est une autre chose; on y court un peu plus de risque, et je n'y suis pas si hardie.

SCAPIN. Vous l'êtes, que je crois, contre mon maître maintenant, et ce qu'il vient de faire pour vous doit vous donner du cœur pour répondre comme il faut à sa passion.

ZERBINETTE. Je ne m'y fie encore que de la bonne sorte; et ce n'est pas assez pour m'assurer entièrement, que ce qu'il vient de faire. J'ai l'humeur enjouée, et sans cesse je ris; mais, tout en riant, je suis sérieuse sur de certains chapitres, et ton maître s'abusera s'il croit qu'il lui suffise de m'avoir achetée pour me voir toute à lui. Il doit lui en coûter autre chose que de l'argent, et pour répondre à son amour de la manière qu'il souhaite, il me faut un don de sa foi, qui soit assaisonné de certaines cérémonies qu'on trouve nécessaires.

SCAPIN. C'est là aussi comme il l'entend. Il ne prétend à vous qu'en tout bien et en tout honneur; et je n'aurois pas été homme à me mêler de cette affaire, s'il avoit une autre pensée.

ZERBINETTE. C'est ce que je veux croire, puisque vous me le dites; mais du côté du père j'y prévois des empêchements.

SCAPIN. Nous trouverons moyen d'accommoder les choses.

HYACINTE à Zerbinette. La ressemblance de nos destins doit contribuer encore à faire naître notre amitié; et nous

nous voyons tous deux dans les mêmes chaînes, toutes deux exposées à la même infortune.

HERBINETTE. Vous avez cet avantage au moins, que vous savez de qui vous êtes née, et que l'appui de vos parents, que vous pouvez faire connoître, est capable d'ajouter tout, peut assuier votre bonheur, et faire donner un consentement au mariage qu'on trouve fait. Mais pour moi, je ne rencontre aucun secours dans ce que je puis être, et l'on me voit dans un état qui n'adoucirait pas les volontés d'un père qui ne regarde que le bien.

HYACINTE. Mais aussi avez-vous cet avantage, que l'on ne tente point par un autre parti celui que vous aimez.

HERBINETTE. Le changement du cœur d'un amant n'est pas ce qu'on peut le plus craindre. On se peut naturellement croire assez de mérite pour garder sa conquête, et ce que je vois de plus redoutable dans ces sortes d'affaires, c'est la puissance paternelle auprès de qui tout le mérite ne sert de rien.

HYACINTE. Hélas ! pourquoi faut-il que de justes inclinations se trouvent traversées ? La douce chose que d'unir lorsque l'on ne voit point d'obstacle à ces aimables chaînes dont deux cœurs se lient ensemble !

SCAPIN. Vous vous moquez. La tranquillité en amour est un crime désapprouvé. Un bonheur tout uni nous devient ennuyeux. Il faut du haut et du bas dans la vie, et les difficultés qui se mêlent aux choses recueillent les ardeurs, augmentent les plaisirs.

HERBINETTE. Mon Dieu, Scapin fus-nous un peu ce récit, qu'on m'a dit qui est si plaisant du stratagème dont tu t'es avisé pour tirer de l'argent de son vieillissement avare. Tu sais qu'on ne perd point sa peine lorsqu'on me fait un conte, et que je le paye assez bien par la joie qu'on m'y veut prendre.

SCAPIN. Voilà Sylvestre qui s'en acquittera aussi bien que moi. J'ai dans la tête certaine petite vengeance dont je vais goûter le plaisir.

SYLVESTRE. Pourquoi, de gaieté de cœur, veux-tu chercher à t'attirer de méchantes affaires ?

SCAPIN. Je me plais à tenter des entreprises hasardeuses.

SYLVESTRE. Je te l'ai déjà dit, tu quitterais le dessein que tu as, si tu m'en voulois croire.

SCAPIN. Oui, mais c'est moi que j'en crains.

SYLVESTRE. A quoi diable te vas-tu amuser ?

SCAPIN. De quoi diable te mets-tu en peine ?

SYLVESTRE. C'est que je vois que, sans nécessité, tu vas courir risque de t'attirer une venue de coups de bâton.

SCAPIN. Hé bien ! c'est aux dépens de mon dos, et non pas du tien.

SYLVESTRE. Il est vrai que tu es maître de tes épaules, et tu en disposeras comme il te plaira.

SCAPIN. Ces sortes de périls ne m'ont jamais arrêté, et je hais ces cœurs pusillanimes qui, pour trop prévoir les suites des choses, n'osent rien entreprendre.

BERNETTE à Scapin. Nous aurons besoin de tes soins.

SCAPIN. Allez. Je vous irai bientôt rejoindre. Il ne sera pas dit qu'impunément on m'ait mis en état de me trahir moi-même, et de découvrir des secrets qu'il étoit bon qu'on ne sût pas.

SCÈNE II.

GÉRONTE, SCAPIN.

GÉRONTE. He bien ! Scapin, comment va l'affaire de mon fils ?

SCAPIN. Votre fils, monsieur, est en lieu de sûreté ; mais vous courez, maintenant, vous, le plus grand péril du monde, et je voudrois, pour beaucoup, que vous fussiez dans votre logis.

GÉRONTE. Comment donc ?

SCAPIN. A l'heure que je vous parle, on vous cherche de toute part pour vous tuer.

GÉRONTE. Moi ?

SCAPIN. Oui.

GÉRONTE. Et qui ?

SCAPIN. Le frère de cette personne qu'Octave a épousée. Il croit que le dessein que vous avez de mettre votre fille à la place que tient sa sœur, est ce qui pousse le plus fort à faire rompre leur mariage ; et, dans cette pensée, il a résolu hautement de décharger son espoir sur vous, et de vous ôter la vie pour venger son honneur. Tous ses amis, gens d'épée comme lui, vous cherchent de tous les côtés, et demandent de vos nouvelles. J'ai vu même, deçà et delà, des soldats de sa compagnie qui interrogent ceux qu'ils trouvent, et occupent par pelotons toutes les avenues de votre maison de sorte que vous ne sauriez aller chez vous, vous ne sauriez faire un pas, ni à droite, ni à gauche, que vous ne tombiez dans leurs mains.

GÉRONTE. Que ferai-je, mon pauvre Scapin ?

SCAPIN. Je ne sais pas, monsieur ; et voici une étrange affaire. Je tremble pour vous depuis les pieds jusqu'à la tête, et... Attendez. (Scapin fait semblant d'aller voir au fond du théâtre s'il n'y a personne.)

GÉRONTE en tremblant. Hé ?

SCAPIN revenant Non, non, non, ce n'est rien.

GÉRONTE. Ne saurois-tu trouver quelque moyen pour me tirer de peine?

SCAPIN. J'en imagine bien un; mais je courrois risque, moi, de me faire assommer.

GÉRONTE. Hé! Scapin, montre-toi serviteur zélé. Ne m'abandonne pas, je te prie.

SCAPIN. Je le veux bien. J'ai une tendresse pour vous qui ne sauroit souffrir que je vous laisse sans secours.

GÉRONTE. Tu en seras récompensé, je t'assure; et je te promets cet habit-ci quand je l'aurai un peu usé.

SCAPIN. Attendez. Voici une affaire que je me suis trouvée fort à propos pour vous sauver. Il faut que vous vous mettiez dans ce sac, et que...

GÉRONTE croyant voir quelqu'un Ah!

SCAPIN. Non, non, non, non, ce n'est personne. Il faut, dis-je, que vous vous mettiez la dedans, et que vous gardiez de remuer en aucune façon. Je vous chargerai sur moi des comme un paquet de quelque chose, je vous porterai ainsi au travers de vos ennemis, jusque dans votre maison, où, quand nous serons une fois, nous pourrons nous barricader, et envoyer querir main-forte contre la violence.

GÉRONTE. L'invention est bonne.

SCAPIN. La meilleure du monde. Vous allez voir. (A part) Tu me payeras l'imposture.

GÉRONTE. Hé?

SCAPIN. Je dis que vos ennemis seront bien attrapés. Mettez-vous bien jusqu'au fond; et surtout prenez garde de ne vous point montrer, et de ne branler pas, quelque chose qui puisse arriver.

GÉRONTE. Laisse-moi faire, je saurai me tenir...

SCAPIN. Cachez-vous; voici un spadassin qui vous cherche. (En contrefaisant sa voix) « Quoi! je n'aurai pas l'avantage de tuer ce Geronte; et quelqu'un, par charité, ne m'enseignera pas où il est! » (A Geronte, avec sa voix ordinaire) Ne branlez pas. « Cadédis, j'é le trouverai, s'é cachât-il au centre de la terre. » (A Geronte, avec son ton naturel) Ne vous montrez pas. (Tout le langage gascon est supposé de celui qu'il contrefait, et le reste de lui.) « Oh! l'homme au sac. » Monsieur. « J'é te vaille un louis, et m'enseigne où put être Geronte. » Vous cherchez le seigneur Geronte? « Oui, mordi, j'é le cherche. » Et pour quelle affaire, monsieur? « Pour quelle affaire? » Oui. « J'é beux, cadédis, l'é faire mourir sous les coups de vaton. » Oh! monsieur, les coups de bâton ne se donnent point à des gens comme

lui, et ce n'est pas un homme à être traité de la sorte. « Qui? cé fat dé Géronte, cé maraud, cé vélître? » Le seigneur Géronte, monsieur, n'est ni fat, ni maraud, ni belître, et vous devriez, s'il vous plaît, parler d'autre façon. « Comment, tu mé traites, à moi, avec cette hauteur? » Je défends, comme je dois, un homme d'honneur qu'on offense. « Est-ce que tu es des amis dé cé Géronte? » Oui, monsieur, j'en suis. Ah! cadédis, tu es dé ses amis : à la vonne hure. » (Donnant plusieurs coups de bâton sur le sac.) Tiens, boilà cé qué jé vaille pour lui. » (Criant comme s'il recevoit les coups de bâton) Ah! ah, ah, ah, monsieur. Ah! ah, monsieur! tout beau. Ah, doucement. Ah, ah, ah! « Va, porte-lui cela dé ma part. Adiu-sias. » Ah! diable soit le Gascon! Ah!

GÉRONTE mettant la tête hors du sac. Ah! Scapin, je n'en puis plus.

SCAPIN. Ah! monsieur, je suis tout moulu, et les épaules me sont un mal épouvantable.

GÉRONTE. Comment! c'est sur les miennes qu'il a frappé.

SCAPIN. Nenni, monsieur, c'étoit sur mon dos qu'il frappoit.

GÉRONTE. Que veux-tu dire? J'ai bien senti les coups, et les sens bien encore.

SCAPIN. Non, vous dis-je, ce n'est que le bout du bâton qui a été jusque sur vos épaules.

GÉRONTE. Tu devois donc te retirer un peu plus loin pour m'épargner...

SCAPIN lui remettant la tête dans le sac. Prenez garde; en voici un autre qui a la mine d'un étranger. (Cet endroit est le même que celui du Gascon, pour le changement de langage et le jeu de théâtre.) « Parti, moi courir comme une Basque, et moi ne pouver point troufair de tout le jour sti diable de Gironte. » Cachez-vous bien. « Dites-moi un peu, fous, monsieur l'homme, s'il ve plaît, sous safoir point où l'est sti Gironte que moi chercher? » Non, monsieur, je ne sais point où est Géronte. « Dites-moi-le, fous, freuchemente, moi li fouloir pas grande chose à lui. L'est seulement pour lui donnair une petite régale sur le dos d'un douzaine de coups de bâtonne, et de trois ou quatre petites coups d'épée au trasers de son poitrine. » Je vous assure, monsieur, que je ne sais pas où il est. « Il me semble que j'ai foi remuair quelque chose dans sti sac. » Pardonnez-moi, monsieur. « Li est assurément quelque histoire là tetans. » Point du tout, monsieur. « Moi l'asoir enste de tonner ain coup d'épée dans sti sac. » Ah! monsieur, gardez-vous-en bien. « Montre-le-moi un peu, fous, ce que

c'être là. » Tout beau, monsieur. » Quement tout beau ! » Vous n'avez que faire de vouloir voir ce que je porte. » Et moi, je fouloir voir, moi. » Vous ne le verrez point. » Ah ! que de badinements ! » Ce sont hardes qui m'appartiennent. » Montre-moi, sous, te dis-je. » Je n'en ferai rien. » Toi ne faire rien ? » Non. » Moi pailler de ste bâtonne dessus les épaules de toi. » Je me moque de cela. » Ah ! toi faire le trôle. » (Donnant des coups de bâton sur le sac, et criant comme s'il les recevoit) Ah ! ah ! ah ! Ah ! monsieur, ah, ah, ah, ah. » Jusqu'au refoir. l'être là un petit leçon pour li apprendre à toi parlair insolétement. » Ah ! l'este soit du baragouineux ! Ah !

GÉRONTE sortant sa tête du sac. Ah ! je suis roué !

SCAPIN. Ah ! je suis mort !

GÉRONTE. Pourquoi diantre faut-il qu'ils frappent sur mon dos ?

SCAPIN lui remettant la tête dans le sac. Prenez garde ; voici une demi-douzaine de soldats tout ensemble. (Contrefaisant la voix de plusieurs personnes) » Allons, tâchons à trouver ce Géronte, cherchons partout. N'éparquons point nos pas. Cherchons toute la ville. N'oublions aucun lieu. Visitions tout. Furetons de tous les côtés. Par où irons-nous ? Tournons par là. Non, par ici. A gauche. A droite. Nenni. Si fait. » (A Géronte, avec sa voix ordinaire) Cachez-vous bien. » Ah ! camarades, voici son valet. Allons, coquin, il faut que tu nous enseignes où est ton maître. » He ! messieurs, ne me maltraitez point. » Allons, dis-nous où il est. Parle. Hâte-toi. Expédions. Dépêche vite. Tôt. » He ! messieurs, doucement (Géronte met doucement la tête hors du sac, et aperçoit la fourberie de Scapin) » Si tu ne nous fais trouver ton maître tout à l'heure, nous allons faire pleuvoir sur toi une ondee de coups de bâton. » J'aime mieux souffrir toute chose que de decouvrir mon maître. » Nous allons t'assommer. » Faites tout ce qu'il vous plaira. » Tu as envie d'être battu ? » Je ne trahirai point mon maître. » Ah ! tu en veux tâter ? Voilà .. » Oh ! (Comme il est près de frapper, Géronte sort du sac, et Scapin s'enfuit.)

GÉRONTE seul. Ah ! infâme ! ah ! traître ! ah ! scélérat ! C'est ainsi que tu m'assassines !

SCÈNE III.

ZERBINETTE, GÉRONTE.

ZERBINETTE riant sans voir Géronte. Ah ! ah ! Je veux prendre un peu l'air.

GÉRONTE à part sans voir Zerbinette. Tu me le payeras, je te jure.

SERBINETTE que voir Geronte Ah, ah, ah, ah! La plaisante histoire! et la bonne dupe que ce vicillard!

GÉRONTE. Il n'y a rien de plaisant à cela, et vous n'avez que faire d'en rire

SERBINETTE. Quoi? Que voulez-vous dire, monsieur?

GÉRONTE. La vanx dire que vous ne devez pas vous moquer de

SERBINETTE. de

GÉRONTE. Oui

SERBINETTE. Comment? Pourquoi vous moquer de vous?

GÉRONTE. Pourquoi vous moquer de vous?

SERBINETTE. Cela ne vous regarde et je ris toute seule d'un conte qu'on vient de m'apprendre, le plus plaisant qu'on puisse entendre. Je ne sais pas si c'est parce que je suis intéressée dans la chose, mais je n'ai jamais trouvé rien de si drôle, qu'un tour qui vient d'être joué par un fils à son père, pour en attraper de l'argent.

GÉRONTE. Par un fils à son père, pour en attraper de l'argent?

SERBINETTE. Oh! Pour peu que vous me pressiez, vous me trouveriez assez disposée à vous dire l'affaire, et j'ai une demangeaison naturelle à faire part des contes que je sais

GÉRONTE. Je vous prie de me dire cette histoire.

SERBINETTE. Je le veux bien de ne risquerai pas grand'chose à vous la dire, et c'est une aventure qui n'est pas pour être longtemps secrète. La destinée a voulu que je me trouvassse parmi une bande de ces personnes qu'on appelle Egyptiens, et qui, rôdant de province en province, se mêlent de dire la bonne fortune, et quelquefois de beaucoup d'autres choses. En arrivant dans cette ville, un jeune homme me vit, et conçut pour moi de l'amour. Dès ce moment, il s'attacha à mes pas, et le voilà d'abord comme tous les jeunes gens, qui croient qu'il n'y a qu'à parler, et qu'au moindre mot qu'ils nous disent, leurs affaires sont faites, mais il trouva une fierte qui lui fit un peu corriger ses premières pensées. Il fit connoître sa passion aux gens qui me tenoient, et il les trouva disposés à me laisser à lui, moyennant quelque somme. Mais le mal de l'affaire étoit que mon amant se trouvoit dans l'état où l'on voit très-souvent la plupart des fils de famille, c'est-à-dire qu'il étoit un peu denué d'argent. Il a un père qui, quoique riche, est un avare riche, le plus vilain homme du monde. Attendez. Ne me saurois-je souvenir de son nom? Hère. Aidez-moi un peu. Ne pouvez-vous me nommer quel-

qu'un de cette ville qui soit bon pour dîner après
au dernier point ?

GÉRONTE.

Non

HERMINETTE.

Il y a dans son nom du bon .. renté... Qu... GÉRONTE.
Non. GÉ. GÉRONTE. Oui, GÉRONTE, justement ! voilà
mon vilain ; je l'ai trouvé, c'est ce scélérat que je dis.
Pour venir à notre compte, nos gens ont voulu s'écour-
d'hui partir de cette ville ; et mon valet ne doit per-
dre, faute d'argent, si, pour se faire de son père,
il n'avoit trouvé du secours dans l'industrie d'un ser-
viteur qu'il a. Pour le nom du scélérat, je le sais à
merveille. Il s'appelle Scapin ; c'est un homme in-
comparable, et il mérité toutes les louanges qu'on
peut donner.

adieu : je m'en vais, enquis que tu es !

HERMINETTE.

Voilà le stratagème dont il s'est servi pour attrai-
rer sa dupe. Ah, ah, ah, ah ! Je ne saurois m'en
souvenir, que je ne rie de tout mon cœur. Ah, ah, ah !
Il est allé trouver ce chien d'avare. Ah, ah, ah ! Et
lui a dit qu'en se promenant sur le port avec son fils,
hi, hi ! ils avoient vu une galère turque, où on les
avoit invités d'entrer, qu'un jeune Turc leur y avoit
donné la collation. Ah ! que tandis qu'ils mangeoient,
on avoit mis la galère en mer, et que le Turc l'avoit
renvoyé lui seul à terre dans un esquif, avec ordre
de dire au père de son maître qu'il ramenoit son fils
en Alger, s'il ne lui envoyoit tout à l'heure cinq cents
écus. Ah, ah, ah ! Voilà mon ladre, mon vilain dans
de furieuses angoisses. Et la tendresse qu'il a pour
son fils fait un combat étrange avec son avarice. Cinq
cents ecus qu'on lui demande sont justement cinq
cents coups de poignard qu'on lui donne. Ah, ah, ah !
Il ne peut se résoudre à tirer cette somme de ses en-
traînes, et la peine qu'il souffre lui fait trouver cent
moyens ridicules pour raver son fils. Ah, ah, ah !
Il veut envoyer la justice en mer après la galère du
Turc. Ah, ah, ah ! il sollicite son valet de s'aller of-
frir à tenir la place de son fils, jusqu'à ce qu'il ait
amassé l'argent qu'il n'a pas envie de donner. Ah,
ah, ah ! Il abandonne, pour faire les cinq cents ecus
quatre ou cinq vieux habits qui n'en valent pas trente.
Ah, ah, ah ! Le valet lui fait comprendre à tous
coups l'impertinence de ses propositions, et chaque
réflexion est douloureusement accompagnée d'un :
Mais que diable alloit-il faire à cette galère ? Ah !
maudite galère ! Traité de Turc ! Enfin, après plu-
sieurs détours, après avoir longtemps gémi et sou-

piré... Mais il me semble que vous ne riez point de mon conte, qu'en dites-vous ?

~~SCAPIN.~~

Je dis que le jeune homme est un pendard, un insolent, qui sera puni par son père du tour qu'il lui a fait, que l'Égyptienne est une malavisée, une impertinente, de dire des injures à un homme d'honneur, qui saura lui apprendre à venir ici debaucher les enfants de famille, et que le valet est un scelerat qui sera, par Geronte, envoyé au gibet avant qu'il soit demain

SCÈNE IV.

ZERBINETTE, SYLVESTRE.

SYLVESTRE Où est-ce donc que vous vous échappez ? Savez-vous bien que vous venez de ~~partir~~ ^{passer} là au père de votre amant ?

ZERBINETTE Je viens de m'en ~~douter~~, et je me suis adressée à lui-même, sans y ~~penser~~, pour lui conter son histoire

SYLVESTRE Comment ! son ~~histoire~~ ?

ZERBINETTE Oui ! J'étois toute remplie du conte, et je brûlois de le redire. ~~Mais~~ qu'importe ? Tant pis pour lui ! Je ne vois pas que les choses, pour nous, en puissent être ni pis ni mieux

SYLVESTRE Vous aviez grande envie de babiller, et c'est avoir bien de la langue ~~que~~ de ne pouvoir se taire de ses propres affaires

ZERBINETTE N'auroit-il pas appris cela de quelque autre ?

SCÈNE V

ARGANTE, ZERBINETTE, SYLVESTRE

ARGANTE *derrière le théâtre* Hola ! Sylvestre

SYLVESTRE à Zerbinette Rentrez dans la maison ! Voilà mon maître qui m'appelle

SCÈNE VI

ARGANTE, SYLVESTRE.

ARGANTE. Vous vous êtes donc accordés, coquins, vous vous êtes accordés, Scapin, vous et mon fils, pour me fourber, et vous croyez que je l'endure !

SYLVESTRE. Ma foi, monsieur, si Scapin vous fourbe, je m'en lave les mains, et vous assure que je n'y trempe en aucune façon.

ARGANTE Nous verrons cette affaire, pendard, nous verrons cette affaire, et je ne prétends pas qu'on me fasse passer la plume par le bec.

SCÈNE VII.

GÉRONTE, ARGANTE, SYLVESTRE.

GÉRONTE. Ah ! seigneur Argante, vous me voyez accablé de disgrâce.

ARGANTE. Vous me voyez aussi dans un accablement horrible.

GÉRONTE. Le pendard de Scapin, par une fourberie, m'a attrapé cinq cents écus

ARGANTE. Le même pendard de Scapin, par une fourberie aussi, m'a attrapé deux cents pistoles.

GÉRONTE. Il ne s'est pas contenté de m'attraper cinq cents écus ; il m'a traité d'une manière que j'ai honte de dire. Mais il me la payera.

ARGANTE. Je veux qu'il me fasse raison de la pièce qu'il m'a jouée.

GÉRONTE. Et je prétends faire de lui une vengeance exemplaire.

SYLVESTRE à part. Plaise au ciel que, dans tout ceci, je n'aie point ma part !

GÉRONTE. Mais ce n'est pas encore tout, seigneur Argante, et un malheur nous est toujours l'avant-coureur d'un autre. Je me rejouissais aujourd'hui de l'espérance d'avoir ma fille, dont je faisais toute ma consolation ; et je viens d'apprendre de mon homme qu'elle est partie il y a longtemps de Tarente, et qu'on y croit qu'elle a péri dans le vaisseau où elle s'embarqua.

ARGANTE. Mais pourquoi, s'il vous plaît, la tenir à Tarente, et ne vous être pas donné la joie de l'avoir avec vous ?

GÉRONTE. J'ai eu mes raisons pour cela ; et des intérêts de famille m'ont obligé, jusques ici, à tenir fort secret ce second mariage. Mais que vois-je ?

SCÈNE VIII.

ARGANTE, GÉRONTE, NÉRINE, SYLVESTRE.

GÉRONTE. Ah ! te voilà, Nerine ?

NÉRINE se joignant aux genoux de Gêronle. Ah ! seigneur Pandolphe...

GÉRONTE. Appelle-moi Gêronle, et ne te sers plus de ce nom. Les raisons ont cessé qui m'avoient obligé à le prendre parmi vous à Tarente.

NÉRINE. Las ! que ce changement de nom nous a causé de troubles et d'inquiétudes dans les soins que nous avons pris de vous venir chercher ici !

GÉRONTE. Où est ma fille et sa mère ?

NÉRINE.

Votre fille, monsieur, n'est pas loin d'ici ; mais, avant que de vous la faire voir, il faut que je vous demande pardon de l'avoir mariée, dans l'abandonnement où, faute de vous rencontrer, je me suis trouvée avec elle

GÉRONTE

Ma fille mariée ?

NÉRINE

Oui, monsieur.

GÉRONTE.

Et avec qui ?

NÉRINE.

Avec un jeune homme nommé Octave, fils d'un certain seigneur Argante.

GÉRONTE

O ciel !

ARGANTE

Quelle rencontre !

GÉRONTE

Mène-nous, mène-nous promptement où elle est.

NÉRINE

Vous n'avez qu'à entrer dans ce logis

GÉRONTE

Passé devant Suivez-moi, suivez-moi, seigneur Argante

SYLVESTRE seul Voilà une aventure qui est tout à fait surprenante.

SCÈNE IX.

SCAPIN, SYLVESTRE

SCAPIN

He bien ! Sylvestre, que font nos gens ?

SYLVESTRE.

J'ai deux avis à te donner L'un, que l'affaire d'Octave est accommodée. Notre Hyacinthe s'est trouvée la fille du seigneur Geronthe, et le hasard a fait ce que la prudence des pères avoit délibéré. L'autre avis, c'est que les deux vieillards font contre toi des menaces épouvantables, et surtout le seigneur Geronthe

SCAPIN.

Cela n'est rien Les menaces ne mont jamais fait mal, et ce sont des nuées qui passent bien loin sur nos têtes

SYLVESTRE

Prends garde à toi, ~~pour~~ ils se pourroient bien accommoder avec les pères, et toi demeurer dans la misère

SCAPIN.

Laisse-moi faire, je trouverai moyen d'apaiser leur courroux, et

SYLVESTRE

Refuse-toi, les voilà qui sortent.

SCÈNE X.

GÉRONTE. ARGANTE, HYACINTE, ZERBINETTE,
NÉRINE, SYLVESTRE.

GÉRONTE

Allons, ma fille, venez chez moi Ma joie auroit été parfaite, si j'y avois pu voir votre mère avec vous.

ARGANTE.

Voilà Octave tout à propos.

SCÈNE XI.

ARGANTE, GÉRONTE, OCTAVE, HYACINTE,
ZERBINETTE, NERINE, SYLVESTRE.

ARGANTE. Venez, mon fils, venez vous rejoindre avec nous de l'heureuse aventure de votre mariage. Le ciel ..

OCTAVE. Non, mon père, toutes vos propositions de mariage ne serviront de rien. Je dois lever le masque avec vous, et l'on vous a dit mon engagement.

ARGANTE. Oui Mais tu ne sais pas..

OCTAVE. Je sais tout ce qu'il faut savoir..

ARGANTE. Je te veux dire que la fille du seigneur Geronte ..

OCTAVE. La fille du seigneur Geronte ne me sera jamais de rien.

GÉRONTE. C'est elle ..

OCTAVE à Geronte. Non, monsieur, je vous demande pardon, mes résolutions sont prises.

SYLVESTRE à Octave. Écoutez...

OCTAVE. Non Tais-toi Je n'écoute rien.

ARGANTE à Octave. Ta femme

OCTAVE. Non, vous dis-je, mon père, je mourrai plutôt que de quitter mon aimable Hyacinthe (Traversant le théâtre pour se mettre à côté d'Hyacinthe.) Oui, vous avez beau faire ; la voilà celle à qui ma foi est engagée. Je l'aimerai toute ma vie, et je ne veux point d'autre femme.

ARGANTE. He bien ! c'est celle qu'on te donne Quel diable d'écourdi, qui suit toujours sa pointe !

HYACINTE montrant Geronte. Oui, Octave, voilà mon père, que j'ai trouvé ; et nous nous voyons hors de peine.

GÉRONTE. Allons chez moi, nous serons mieux qu'ici pour nous entretenir.

HYACINTE montrant Zerbinette. Ah ! mon père, je vous demande, par grâce, que je ne sois point séparée de l'aimable personne que vous voyez. Elle a un mérite qui vous fera concevoir de l'estime pour elle, quand il sera connu de vous.

GÉRONTE. Tu veux que je tiennne chez moi une personne qui est aimée de ton frère, et qui m'a dit tantôt au nez mille sottises de moi-même ?

ZERBINETTE. Monsieur, je vous prie de m'excuser. Je n'aurois pas parlé de la sorte, si j'avois su que c'étoit vous ; et je ne vous connoissois que de réputation.

GÉRONTE. Comment ! que de réputation !

HYACINTE. Mon père, la passion que mon frère a pour elle n'a rien de criminel, et je répons de sa vertu.

GÉRONTE.

Voilà qui est fort bien. Ne voudroit-on point que je mariasse mon fils avec elle ? Une fille inconnue, qui fait le métier de coureuse !

SCÈNE XII.

ARGANTE, GÉRONTE, LÉANDRE, OCTAVE, HYACINTE,
ZERBINETTE, NÉRINE, SYLVESTRE.

LÉANDRE.

Mon père, ne vous plaignez point que j'aime une inconnue, sans naissance et sans bien. Ceux de qui je l'ai rachetée viennent de me découvrir qu'elle est de cette ville, et d'honnête famille ; que ce sont eux qui l'ont dérobée à l'âge de quatre ans ; et voici un bracelet qu'ils m'ont donné, qui pourra nous aider à trouver ses parents.

ARGANTE.

Hélas ! à voir ce bracelet, c'est ma fille, que je perdis à l'âge que vous dites.

GÉRONTE.

Votre fille ?

ARGANTE.

Oui, ce l'est ; et j'y vois tous les traits qui m'en peuvent rendre assure.

HYACINTE.

O ciel ! que d'aventures extraordinaires !

SCÈNE XIII.

ARGANTE, GÉRONTE, LÉANDRE, OCTAVE, HYACINTE,
ZERBINETTE, NÉRINE, SYLVESTRE, CARLE

CARLE.

Ah ! messieurs, il vient d'arriver un accident étrange.

GÉRONTE.

Quoi ?

CARLE.

Le pauvre Scapin...

GÉRONTE.

C'est un coquin que je veux faire pendre.

CARLE.

Hélas ! monsieur, vous ne serez pas en peine de cela. En passant contre un bâtiment, il lui est tombé sur la tête un marteau de tailleur de pierre, qui lui a brisé l'os et découvert toute la cervelle. Il se meurt, et il a prié qu'on l'apportât ici pour vous pouvoir parler avant que de mourir.

ARGANTE.

Où est-il ?

CARLE.

Le voilà.

SCÈNE XIV.

ARGANTE, GÉRONTE, LÉANDRE, OCTAVE, HYACINTE,
ZERBINETTE, NÉRINE, SCAPIN, SYLVESTRE, CARLE.

SCAPIN apporté par deux hommes, et la tête entourée de linges, comme s'il avait été blessé. Ah ! ah ! Messieurs, vous me voyez... ah ! vous me voyez dans un étrange état. Ah ! je

n'ai pas voulu mourir sans venir demander pardon à toutes les personnes que je puis avoir offensées. Ah! Oui, messieurs, avant que de rendre le dernier soupir, je vous conjure de tout mon cœur de vouloir me pardonner tout ce que je puis vous avoir fait, et principalement le seigneur Argante et le seigneur Geronte. Ah!

ARGANTE. Pour moi, je te pardonne, va, meurs en repos.

SCAPIN à Geronte. C'est vous, monsieur, que j'ai le plus offensé par les coups de bâton que

GERONTE. Ne parle point davantage, je te pardonne aussi.

SCAPIN. C'a été une terreur bien grande à moi que les coups de bâton que je

GERONTE. Laissons cela.

SCAPIN. J'ai, en mourant, une douleur inconcevable des coups de bâton que

GERONTE. Mon Dieu! tais-toi.

SCAPIN. Les malheureux coups de bâton que je vous

GERONTE. Tais-toi, te dis-je, j'oublie tout.

SCAPIN. Hélas! quelle bonté! mais est-ce de bon cœur, monsieur, que vous me pardonnez ces coups de bâton que

GERONTE. Hé! oui. Ne parlons plus de rien, je te pardonne tout. Voilà qui est fait.

SCAPIN. Ah! monsieur! je me sens tout soulagé depuis cette parole.

GERONTE. Oui, mais je te pardonne à la charge que tu mourras.

SCAPIN. Comment! monsieur!

GERONTE. Je me dedis de ma parole, si tu te chappes.

SCAPIN. Ah! ah! voilà mes faiblesses qui me reprennent.

ARGANTE. Seigneur Geronte, en faveur de notre joie, il faut lui pardonner sans condition.

GERONTE. Soit.

ARGANTE. Allons souper ensemble pour mieux goûter notre plaisir.

SCAPIN. Et moi, qu'on me porte au bout de la table, en attendant que je meure.

LA
COMTESSE D'ESCARBAGNAS,

COMÉDIE EN UN ACTE

1671

PERSONNAGES

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS	MONSIEUR HARPIN receveur d'g
LE COMTE fils de la comtesse et d'Es-	tailles autre amant de la comtesse
carbagnas	MONSIEUR BOBINET, précepteur de
LE VICOMTE amant de Julie	monsieur le comte
JULIE, amante du vicomte	ANDRÉE, suivante de la comtesse
MONSIEUR TIBAUDIEU notaire	JEANNOT laquais de M. Tibaudier
amant de la comtesse	CHOUQUET laquais de la comtesse.

La scène est à Angoulême.

SCÈNE PREMIÈRE

JULIE, LE VICOMTE.

LE VICOMTE He quoi¹ madame, vous êtes déjà ici ?

JULIE Oui. Vous en devriez rougir, Cleante, et il n'est guère honnête à un amant de venir le dernier au rendez-vous.

LE VICOMTE Je serois ici il y a une heure, s'il n'y avoit point de facheux au monde : et j'ai été arrêté en chemin par un vieux importun de qualité, qui m'a demandé tout exprès des nouvelles de la cour, pour trouver moyen de m'en dire des plus extravagantes qu'on puisse débiter, et c'est là, comme vous savez, le lieu des petites villes, que ces grands nouvelles cherchent partout où répandre les contes qu'ils ramassent. Celui-ci m'a montré d'abord deux feuilles

de papier, pleines jusques aux bords d'un grand fu-
tras de balivernes, qui viennent, m'a-t-il dit, de
l'endroit le plus sûr du monde. Ensuite, comme
d'une chose fort curieuse, il m'a fait avec grand
mystère une fatigante lecture de toutes les mé-
chantes plaisanteries de la gazette de Hollande, dont
il épouse les intérêts. Il tient que la France est bat-
tue en ruine par la plume de cet écrivain, et qu'il
ne faut que ce bel esprit pour défaire toutes nos
troupes; et de là s'est jeté à corps perdu dans le rais-
onnement du ministère dont il remarque tous les
défauts, et d'où j'ai cru qu'il ne sortiroit point. A
l'entendre parler, il sait les secrets du cabinet mieux
que ceux qui les font. La politique de l'État lui laisse
voir tous ses desseins; et elle ne fait pas un pas dont
il ne pénétre les intentions. Il nous apprend les res-
sorts cachés de tout ce qui se fait, nous découvre les
vues de la prudence de nos voisins, et remue, à sa
fantaisie, toutes les affaires de l'Europe. Ses intel-
ligences même s'étendent jusques en Afrique et en
Asie: et il est informé de tout ce qui s'agit dans le
conseil d'en haut du Pape-Jean et du Grand Mogol.

JULIE. Vous parez votre excuse du mieux que vous pou-
vez, afin de la rendre agréable. et faire qu'elle soit
plus aisément reçue.

LE VICOMTE. C'est là, belle Julie, la véritable cause de mon
retardement, et, si je voulois y donner une excuse
galante, je n'aurois qu'à vous dire que le rendez-
vous que vous voulez prendre peut autoriser la pa-
resse dont vous me querellez; que m'engager à faire
l'amant de la maîtresse du logis, c'est me mettre en
état de craindre de me trouver ici le premier; que
cette feinte où je me force n'étant que pour vous
plaire, j'ai bien de ne vouloir en souffrir la contrainte
que devant les yeux qui s'en divertissent; que j'évite
le tête-à-tête avec cette comtesse ridicule dont vous
m'embarrassez; et, en un mot, que, ne venant ici que
pour vous, j'ai toutes les raisons du monde d'attendre
que vous y soyez.

JULIE. Nous savons bien que vous ne manquerez jamais
d'esprit pour donner de belles couleurs aux fautes
que vous pourrez faire. Cependant, si vous étiez
venu une demi-heure plus tôt, nous aurions profité
de tous ces moments, car j'ai trouvé en arrivant que
la comtesse étoit sortie, et je ne doute point qu'elle
ne soit allée par la ville se faire honneur de la co-
médie que vous me donnez sous son nom.

LE VICOMTE. Mais tout de bon, madame, quand voulez-vous mettre fin à cette contrainte, et me faire moins acheter le bonheur de vous voir?

JULIE. Quand nos parents pourront être d'accord; ce que je n'ose espérer. Vous savez, comme moi, que les démêlés de nos deux familles ne nous permettent point de nous voir autre part, et que mes frères, non plus que votre père, ne sont pas raisonnables pour souffrir notre attachement.

LE VICOMTE. Mais pourquoi ne pas mieux jouir du rendez-vous que leur inimitié nous laisse, et me contraindre à perdre en une sorte de feinte les moments que j'ai près de vous?

JULIE. Pour mieux cacher notre amour, et puis, à vous dire la vérité, cette feinte dont vous parlez m'est une comédie fort agréable et je ne sais si celle que vous nous donnez aujourd'hui me divertira davantage. Notre comtesse d'Escarbagnas, avec son perpétuel entêtement de qualité, est un aussi bon personnage qu'on en puisse mettre sur le théâtre. Le petit voyage qu'elle a fait à Paris la ramène dans Angoulême plus à cheval qu'elle n'étoit. L'approche de l'air de la couronne a donné à son ridicule de nouveaux agissements, et sa sottise tous les jours ne fait que croître et embellir.

LE VICOMTE. Oui, mais vous ne considérez pas que le jeu qui vous divertit tient mon cœur au supplice, et qu'on n'est pas capable de se jouer longtemps, lorsqu'on a dans l'esprit une passion aussi saine que celle que je sens pour vous. Il est cruel, belle Julie, que cet amusement dérobe à mon amour un temps qui voudroit employer à vous expliquer son ardeur, et, cette nuit, j'ai fait là-dessus quelques vers, que je ne puis m'empêcher de vous reciter sans que vous me le demandiez, tant la demingraison de dire ses ouvrages est un vice attaché à la qualité de poète.

C'est trop longtemps, Iris, me mettre à la torture.

Iris, comme vous le voyez, est mis là pour Julie.

C'est trop longtemps, Iris, me mettre à la torture.

Et, si je suis vos lois, je les blâme tout bas
De me forcer à faire un tourment que j'endure,
Pour déclarer un mal que je ne ressens pas.

Faut-il que vos beaux yeux, à qui je rends les armes,
Veulent se divertir de mes tristes soupirs?
Et n'est-ce pas assez de souffrir pour vos charmes,
Sans me faire souffrir encor pour vos plaisirs?

C'en est trop à la fois que ce double martyre;
Et ce qu'il me faut taire, et ce qu'il me faut dire,
Exerce sur mon cœur pareille cruauté.

L'amour le met en feu, la contrainte le tue;
Et, si par la pitié vous n'êtes combattue,
Je meurs et de la feinte et de la vérité.

JULIE. Je vois que vous vous faites la bien plus maltraité que vous n'êtes; mais c'est une licence que prennent messieurs les poètes, de montrer de gaieté de cœur, et de donner à leurs maîtresses des cruautés qu'elles n'ont pas, pour s'accommoder aux pensées qui leur peuvent venir. Cependant je serai bien aise que vous me donniez ces vers par écrit.

LE VICOMTE. C'est assez de vous les avoir dits, et je dois m'en tenir là. Il est permis d'être parfois assez fou pour faire des vers, mais non pour vouloir qu'ils soient vus.

JULIE. C'est en vain que vous vous retranchez sur une fausse modestie : on sait dans le monde que vous avez de l'esprit; et je ne vois pas la raison qui vous oblige à cacher les vôtres.

LE VICOMTE. Mon Dieu! madame, marchons là-dessus, s'il vous plaît, avec beaucoup de retenue: il est dangereux dans le monde de se mêler d'avoir de l'esprit. Il y a là dedans un certain ridicule qu'il est facile d'attraper, et nous avons de nos amis qui me font craindre leur exemple.

JULIE. Mon Dieu! Cléante, vous avez beau dire; je vois avec tout cela que vous mourez d'envie de me les donner; et je vous embarrasserois, si je faisois semblant de ne m'en pas soucier.

LE VICOMTE. Moi! madame, vous vous moquez, et je ne suis pas si poète que vous pourriez bien croire, pour... Mais voici votre madame la comtesse d'Escarbagnas. Je sors par l'autre porte pour ne la point trouver, et vais disposer tout mon monde au divertissement que je vous ai promis.

SCÈNE II.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, ET CRIQUET

dans le fond du théâtre.

LA COMTESSE. Ah, mon Dieu! madame, vous voilà toute seule? Quelle pitié est-ce là? Toute seule! Il me semble que mes gens m'avoient dit que le vicomte étoit ici.

JULIE.

Il est vrai qu'il y est venu ; mais c'est assez pour lui de savoir que vous n'y étiez pas , pour l'obliger à sortir.

LA COMTESSE. Comment ! il vous a vue ?

JULIE.

Oui

LA COMTESSE. Et il ne vous a rien dit ?

JULIE.

Non , madame ; et il a voulu témoigner par là qu'il est tout entier à vos charmes

LA COMTESSE. Vraiment , je le veux quereller de cette action. Quelque amour que l'on ait pour moi , j'aime que ceux qui m'aiment rendent ce qu'ils doivent au sexe ; et je ne suis point de l'humeur de ces femmes injustes qui s'applaudissent des incivilités que leurs amants font aux autres belles.

JULIE.

Il ne faut point , madame , que vous soyez surprise de son procédé. L'amour que vous lui donnez éclate dans toutes ses actions , et l'empêche d'avoir d'autres que pour vous.

LA COMTESSE. Je crois être en état de pouvoir faire naître passion assez forte , et je me trouve pour cela de beauté , de jeunesse et de qualité , Dieu merci ; mais cela n'empêche pas qu'avec ce que j'inspire , on ne puisse garder de l'honnêteté et de la complaisance pour les autres. (Apercevant Criquet) Que faites-vous donc là , laquais ? Est-ce qu'il n'y a pas une antichambre où se tenir , pour venir quand on vous appelle ? Cela est étrange , qu'on ne puisse avoir en province un laquais qui sache son monde ! A qui est-ce donc que je parle ? Voulez-vous vous en aller la dehors , petit fripon ?

SCÈNE III.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE

LA COMTESSE. Andree. Fille , approchez.

ANDRÉE. Que vous plaît-il , madame ?

LA COMTESSE. Otez-moi mes coiffes. Doucement donc , maladroitte : comme vous me saboulez la tête avec vos mains pesantes !

ANDRÉE. Je fais , madame , le plus doucement que je puis.

LA COMTESSE. Oui , mais le plus doucement que vous pouvez est fort rudement pour ma tête , et vous me l'avez déboulée. Tenez encore ce manchon ; ne laissez point traîner tout cela , et portez-le dans ma garde-robe. Eh bien ! où va-t-elle ? où va-t-elle ? Que veut-elle faire , cet oison bride ?

- ANDRÉE. Je veux, madame, comme vous m'avez dit, porter cela aux garde-robes.
- LA COMTESSE. Ah ! mon Dieu, l'impertinente ! (A Julie) Je vous demande pardon, madame. (A Andrée) Je vous ai dit ma garde-robe, grosse bête, c'est-à-dire, où sont mes habits.
- ANDRÉE. Est-ce, madame, qu'à la cour une armoire s'appelle une garde-robe ?
- LA COMTESSE. Oui, butorde, on appelle ainsi le lieu où l'on met les habits.
- ANDRÉE. Je m'en ressouviendrai, madame, aussi bien que de votre grenier, qu'il faut appeler garde-meuble

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, JULIE

- LA COMTESSE. Quelle peine il faut prendre pour instruire ces animaux-là !
- JULIE. Je les trouve bien heureux, madame, d'être sous votre discipline.
- LA COMTESSE. C'est une fille de ma mère nourrice que j'ai mise à la chambre, et elle est toute neuve encore.
- JULIE. Cela est d'une belle âme, madame, et il est glorieux de faire ainsi des créatures.
- LA COMTESSE. Allons, des sièges. Hô ! liquais, laquais, liquais ! En vérité, voilà qui est vaillant, de ne pouvoir pas avoir un laquais pour donner des sièges ! Filles, laquais, liquais, filles, quelqu'un ! Je pense que tous mes gens sont morts, et que nous serons contraintes de nous donner des sièges nous-mêmes.

SCÈNE V

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE.

- ANDRÉE. Que voulez-vous, madame ?
- LA COMTESSE. Il se faut bien gossiller avec vous autres.
- ANDRÉE. J'enferme votre manchon et vos coiffes dans votre armoire, dis-je, dans votre garde-robe.
- LA COMTESSE. Appelez-moi ce petit fupon de laquais.
- ANDRÉE. Hô ! Cricquet
- LA COMTESSE. Laissez la votre Cricquet, bouvière, et appelez laquais.
- ANDRÉE. Laquais donc et non pas Cricquet, venez parler à madame. Je pense qu'il est sourd, Cric .. Laquais, laquais !

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, CRIQUET.

- CRIQUET. Plait-il?
- LA COMTESSE. Où étiez-vous donc, petit coquin?
- CRIQUET. Dans la rue, madame.
- LA COMTESSE. Et pourquoi dans la rue?
- CRIQUET. Vous m'avez dit d'aller là dehors.
- LA COMTESSE. Vous êtes un petit impertinent, mon ami; et vous devez savoir que là dehors, en termes de personnes de qualité, veut dire l'antichambre. Andrée, ayez soin tantôt de faire donner le fouet à ce petit fripon-là par mon écuyer, c'est un petit incorrigible.
- ANDRÉE. Qu'est-ce que c'est, madame, que votre écuyer? Est-ce maître Charles que vous appelez comme cela?
- LA COMTESSE. Taisez-vous, sotte que vous êtes : vous ne sauriez ouvrir la bouche, que vous ne disiez une impertinence (A Criquet) Deux sièges. (A Andrée) Et vous, allumez deux bougies dans mes flambeaux d'argent : il se fait déjà tard Qu'est-ce que c'est donc, que vous me regardez tout effarée?
- ANDRÉE. Madame .
- LA COMTESSE. Eh bien' madame Qu'y a-t-il?
- ANDRÉE. C'est que
- LA COMTESSE. Quoi'
- ANDRÉE. C'est que je n'ai point de bougies.
- LA COMTESSE. Comment? Vous n'en avez point?
- ANDRÉE. Non, madame, si ce n'est des bougies de suif
- LA COMTESSE. La bouillie! Et où est donc la cire que je lis acheter ces jours passés?
- ANDRÉE. Je n'en ai point vu depuis que je suis oéans.
- LA COMTESSE. Otez-vous de là, insolente. Je vous renverrai chez vos parents Apportez-moi un verre d'eau.

SCÈNE VII.

LA COMTESSE ET JULIE faisant des cérémonies pour s'asseoir

- LA COMTESSE. Madame!
- JULIE. Madame!
- LA COMTESSE. Ah' madame!
- JULIE. Ah' madame!
- LA COMTESSE. Mon Dieu! madame!
- JULIE. Mon Dieu! madame!
- LA COMTESSE. Oh! madame!
- JULIE. Oh! madame!
- LA COMTESSE. Hé! madame!

JULIE. Hé! madame!
 LA COMTESSE. Hé! allons donc, madame!
 JULIE. Hé! allons donc, madame!
 LA COMTESSE. Je suis chez moi, madame. Nous sommes demeurées d'accord de cela. Ne prenez-vous pour une provinciale, madame?
 JULIE. Dieu m'en garde, madame!

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE apportant un verre d'eau,
 CRIQUET.

LA COMTESSE à André. Allez, impertinent! je bois avec une soucoupe. Je vous dis que vous n'allez querir une soucoupe pour boire.
 ANDRÉE. Cricquet, qu'est-ce que c'est qu'une soucoupe?
 CRIQUET. Une soucoupe?
 ANDRÉE. Oui.
 CRIQUET. Je ne sais.
 LA COMTESSE à André. Vous ne vous grouillez pas.
 ANDRÉE. Nous ne savons tous deux, madame, ce que c'est qu'une soucoupe.
 LA COMTESSE. Apprenez que c'est une assiette sur laquelle on met le verre.

SCÈNE IX

LA COMTESSE, JULIE

LA COMTESSE. Vive Paris pour être bien servie! On vous entend là au moindre coup d'œil.

SCÈNE X

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE apportant un verre d'eau avec une assiette dessous CRIQUET.

LA COMTESSE. Hé bien! vous ai-je dit comme cela, tête de bœuf? C'est dessous qu'il faut mettre l'assiette.
 ANDRÉE. Cela est bien aisé (Andrée casse le verre en le posant sur l'assiette).
 LA COMTESSE. Hé bien! ne voilà pas l'etourdie! En vérité, vous me payerez mon verre.
 ANDRÉE. Hé bien! oui, madame, je le payerai.
 LA COMTESSE. Mais voyez cette maladroite, cette bouvière, cette butorde, cette
 ANDRÉE s'en allant. Dam! madame, si je le paye, je ne veux point être querellee.
 LA COMTESSE. Ôtez-vous de devant mes yeux.

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, JULIE.

LA COMTESSE. En vérité, madame, c'est une chose étrange que les petites villes ! On n'y sait point du tout son monde ; et je viens de faire deux ou trois visites, où ils ont pensé me désespérer par le peu de respect qu'ils rendent à ma qualité.

JULIE. Où auroient-ils appris à vivre ? Ils n'ont point fait le voyage à Paris.

LA COMTESSE. Ils ne laisseroient pas de l'apprendre, s'ils vouloient écouter les personnes ; mais le mal que j'y trouve, c'est qu'ils veulent en savoir autant que moi, qui ai été deux mois à Paris, et vu toute la cour

JULIE. Les sottes gens que voilà !

LA COMTESSE. Ils sont insupportables avec les impertinentes égalités dont ils traitent les gens. Car enfin, il faut qu'il y ait de la subordination dans les choses ; et ce qui me met hors de moi, c'est qu'un gentilhomme de ville de deux jours ou de deux cents ans aura l'effronterie de dire qu'il est aussi bien gentilhomme que feu monsieur mon mari, qui demouroit à la campagne, qui avoit meute de chiens écurants, et qui prenoit la qualité de comte dans tous les contrats qu'il passoit.

JULIE. On sait bien mieux vivre à Paris, dans ces hôtels dont la mémoire doit être si chère. Cet hôtel de Mouhy, madame, cet hôtel de Lyon, cet hôtel de Hollande, les agréables demeures que voilà !

LA COMTESSE. Il est vrai qu'il y a bien de la différence de ces lieux-là à tout ceci. On y voit venir du beau monde, qui ne marchandant point à vous rendre tous les respects qu'on sauroit souhaiter. On ne s'en lève pas, si l'on veut, de dessus son siège ; et lorsque l'on veut voir la revue ou le grand ballet de Psyché, on est servi à point nommé.

JULIE. Je pense, madame, que durant votre séjour à Paris, vous avez bien fait des conquêtes de qualité.

LA COMTESSE. Vous pouvez bien croire, madame, que tout ce qui s'appelle les galants de la cour n'a pas manqué de venir à ma porte, et de m'en conter ; et je garde dans ma cassette de leurs billets, qui peuvent faire voir quelles propositions j'ai refusées ; il n'est pas nécessaire de vous dire leurs noms : on sait ce qu'on veut dire par les galants de la cour.

Je m'étonne, madame, que de tous ces grands noms que je devine, vous ayez pu redescendre à un monsieur Tibaudier, le conseiller, et à un monsieur Harpin, le receveur des tailles. La chute est grande, je vous l'avoue; car, pour monsieur votre vicomte, quoique vicomte de province, c'est toujours un vicomte, et il peut faire un voyage à Paris, s'il n'en a point fait : mais un conseiller et un receveur sont des amants un peu bien minces pour une grande comtesse comme vous.

LA COMTESSE. Ce sont gens qu'on ménage dans les provinces pour le besoin qu'on en peut avoir. Ils servent au moins à remplir les vides de la gabelle, à faire nombre de soupçonnés, et il est bon, madame, de ne pas laisser un amant seul maître du terrain de peur que, faute de rivaux, son amour ne s'endorme sur trop de confiance.

JULIE. Je vous avoue, madame, qu'il y a merveilleusement à profiter de tout ce que vous dites; c'est une école que votre conversation, et j'y viens tous les jours attraper quelque chose.

SCÈNE XII

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, CRIQUET.

CRICQUET à la comtesse. Voilà Jeannot de monsieur le conseiller, qui vous demande, madame.

LA COMTESSE. He bien ! petit coquin, voilà encore de vos âneries. Un laquais qui sauroit vivre auroit été parler tout bas à la demoiselle suivante qui seroit venue dire doucement à l'oreille de sa maîtresse : Madame, voilà le laquais de monsieur un tel qui demande à vous dire un mot, à quoi la maîtresse auroit répondu : Faites-le entrer.

SCÈNE XIII.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, CRIQUET, JEANNOT.

CRICQUET. Entrez, Jeannot.

LA COMTESSE. Autre lourderie. (A Jeannot.) Qu'y a-t-il, laquais ? Que portez-vous là ?

JEANNOT. C'est monsieur le conseiller, madame, qui vous souhaite le bonjour, et auparavant que de venir, vous envoie des poires de son jardin avec ce petit mot d'écrit.

LA COMTESSE. C'est du bon-chretien qui est fort beau. Andrée, faites porter cela à l'office.

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, JULIE; CRIQUET, JEANNOT.

LA COMTESSE donnant de l'argent à Jeannot. Tiens, mon enfant, voilà pour boire.

JEANNOT. Oh! non, madame!

LA COMTESSE. Tiens, te dis-je.

JEANNOT. Mon maître m'a défendu, madame, de rien prendre de vous.

LA COMTESSE. Cela ne fait rien.

JEANNOT. Pardonnez-moi, madame.

CRICQUET. He! prenez, Jeannot. Si vous n'en voulez pas, vous me le baillerez.

LA COMTESSE. Dis à ton maître que je le remercie.

CRICQUET à Jeannot qui s'en va. Donne-moi donc cela.

JEANNOT. Oui? Quelque sot!

CRICQUET. C'est moi qui te l'ai fait prendre.

JEANNOT. Je l'aurois bien pris sans toi.

LA COMTESSE. Ce qui me plaît de ce monsieur Tibaudier, c'est qu'il sait vivre avec les personnes de ma qualité, et qu'il est fort respectueux.

SCÈNE XV.

LE VICOMTE, LA COMTESSE, JULIE, CRIQUET.

LE VICOMTE. Madame, je viens vous avertir que la comédie sera bientôt prête, et que dans un quart d'heure nous pouvons passer dans la salle.

LA COMTESSE. Je ne veux point de cohue, au moins. (A Cricquet) Que l'on dise à mon suisse qu'il ne laisse entrer personne.

LE VICOMTE. En ce cas, madame, je vous déclare que je renonce à la comédie, et je n'y saurois prendre de plaisir, lorsque la compagnie n'est pas nombreuse. Croyez-moi, si vous voulez vous bien divertir, qu'on dise à vos gens de laisser entrer toute la ville.

LA COMTESSE. Laquais, un siège. (Au vicomte, après qu'il s'est assis) Vous voilà venu à propos pour recevoir un petit sacrifice que je veux bien vous faire. Tenez, c'est un billet de monsieur Tibaudier, qui m'envoie des poires. Je vous donne la liberté de le lire tout haut; je ne l'ai point encore vu.

LE VICOMTE après avoir lu tout bas le billet. Voici un billet du beau style, madame, et qui mérite d'être bien écouté. Madame, je n'aurois pas pu vous faire le présent

» que je vous envoie, si je ne recueillois pas plus
» de fruit de mon jardin que j'en recueille de mon
» amour. »

LA COMTESSE. Cela vous marque clairement qu'il ne se passe rien entre nous.

LE VICOMTE. « Les poires ne sont pas encore bien mûres; mais
» elles en cadrent mieux avec la dureté de votre âme,
» qui, par ses continuel^s dedains, ne me promet pas
» poires molles. Trouvez bon, madame, que, sans
» m'engager dans une énumération de vos perfections
» et charmes, qui me jetteroit dans un progrès à l'in-
» fini, je conclue ce mot, en vous faisant considérer
» que je suis d'un aussi franc chrétien que les poires
» que je vous envoie, puisque je rends le bien pour
» le mal; c'est-à-dire, madame, pour m'expliquer plus
» intelligiblement, puisque je vous présente des poires
» de bon-chrétien pour des poires d'angoisse, que
» vos cruautés me font avaler tous les jours.

» TIBAUDIER, votre est lave indigne. »

Voilà, madame, un billet à garder.

LA COMTESSE. Il y a peut-être quelque mot qui n'est pas de l'Académie, mais j'y remarque un certain respect qui me plaît beaucoup

JULIE. Vous avez raison, madame; et monsieur le vicomte dût-il s'en offenser, j'aimerois un homme qui m'écrirait comme cela.

SCÈNE XVI.

**MONSIEUR TIBAUDIER, LE VICOMTE, LA COMTESSE,
JULIE, CRIQUET**

LA COMTESSE. Approchez, monsieur Tibaudier, ne craignez point d'entrer. Votre billet a été bien reçu, aussi bien que vos poires; et voilà madame qui parle pour vous contre votre rival

M. TIBAUDIER. Je lui suis bien obligé, madame, et si elle a jamais quelque procès en notre siège, elle verra que je n'oublierai pas l'honneur qu'elle me fait de se rendre auprès de vos bontés l'avocat de ma flamme.

JULIE. Vous n'avez pas besoin d'avocat, monsieur; et votre cause est juste

M. TIBAUDIER. Ce néanmoins, madame, bon droit a besoin d'aide, et j'ai sujet d'appréhender de me voir supplanté par un tel rival, et que madame ne soit circonvenue par la qualité de vicomte.

LE VICOMTE. J'espérois quelque chose, monsieur Tibaudier, avant votre billet; mais il me fait craindre pour mon amour.

M. TIBAUDIER. Voici encore, madame, deux petits versets ou couplets que j'ai composés à votre honneur et gloire.

LE VICOMTE. Ah! je ne pensois pas que monsieur Tibaudier fût poète, et voilà pour m'achever, que ces deux petits versets-là!

LA COMTESSE. Il veut dire deux strophes. (A Criquet) Laquais, donnez un siège à monsieur Tibaudier. (Bas à Criquet, qui apporte une chaise) Un plant, petit animal. Monsieur Tibaudier, mettez-vous là et nous lisez vos strophes.

M. TIBAUDIER. Une personne de qualité
Ravit mon âme :
Elle a de la beauté,
J'ai de la flamme;
Mais je la blâme
D'avoir de la fierté.

LE VICOMTE. Je suis perdu après cela.

LA COMTESSE. Le premier vers est beau. Une personne de qualité.

JULIE. Je crois qu'il est un peu trop long, mais on peut prendre une licence pour dire une belle pensée.

LA COMTESSE à monsieur Tibaudier. Voyons l'autre strophe.

M. TIBAUDIER. Je ne sais pas si vous doutez de mon parfait amour,
Mais je sais bien que mon cœur à toute heure,
Veut quitter sa chagrine demeure,
Pour aller par respect faire au vôtre sa cour.
Après cela pourtant, sûre de ma tendresse,
Et de ma foi, dont unique est l'espèce,
Vous devriez, à votre tour,
Vous contentant d'être comtesse,
Vous dépouiller en ma faveur d'une peau de tigresse,
Qui couvre vos appas la nuit comme le jour.

LE VICOMTE. Me voilà supplanté, moi, par monsieur Tibaudier.

LA COMTESSE. Ne pensez pas vous moquer; pour des vers faits dans la province, ces vers-là sont fort beaux.

LE VICOMTE. Comment! madame, me moquer? Quoique son rival, je trouve ces vers admirables, et ne les appelle pas seulement deux strophes, comme vous, mais deux épigrammes, aussi bonnes que toutes celles de Martial.

LA COMTESSE. Quoi! Martial fait-il des vers? Je pensois qu'il ne fit que des gants.

M. TIBAUDIER. Ce n'est pas ce Martial-là, madame ; c'est un auteur qui vivoit il y a trente ou quarante ans.

LE VICOMTE. Monsieur Tibaudier a lu les auteurs, comme vous le voyez. Mais allons voir, madame, si ma musique et ma comédie, avec mes entrées de ballet, pourront combattre dans votre esprit les progrès des deux strophes et du billet que nous venons de voir.

LA COMTESSE. Il faut que mon fils le comte soit de la partie ; car il est arrivé ce matin de mon château avec son précepteur, que je vois là dedans.

SCÈNE XVII

**LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE,
MONSIEUR TIBAUDIER, MONSIEUR BOBINET, CRIQUET.**

LA COMTESSE. Holà ! monsieur Bobinet ! Monsieur Bobinet, approchez-vous du monde

M. BOBINET. Je donne le bon vœu à toute l'honorable compagnie. Que desire madame la comtesse d'Escarbagnas de son très-humble serviteur Bobinet ?

LA COMTESSE. A quelle heure, monsieur Bobinet, êtes-vous parti d'Escarbagnas avec mon fils le comte ?

M. BOBINET. A huit heures trois quarts, madame, comme votre commandement me l'avoit ordonné.

LA COMTESSE. Comment se portent mes deux autres fils, le marquis et le commandeur ?

M. BOBINET. Ils sont, Dieu grâce, madame, en parfaite santé.

LA COMTESSE. Où est le comte ?

M. BOBINET. Dans votre belle chambre à alcôve, madame.

LA COMTESSE. Que fait-il, monsieur Bobinet ?

M. BOBINET. Il compose un thème, madame, que je viens de lui dicter sur une épître de Cicéron.

LA COMTESSE. Faites-le venir, monsieur Bobinet.

M. BOBINET. Soit fait, madame, ainsi que vous le commandez.

SCÈNE XVIII.

**LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE,
MONSIEUR TIBAUDIER.**

LE VICOMTE à la comtesse. Ce monsieur Bobinet, madame, a la mine fort sage ; et je crois qu'il a de l'esprit.

SCÈNE XIX.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, LE COMTE,
MONSIEUR BOBINET, MONSIEUR TIBAUDIER.

- M. BOBINET. Allons, monsieur le comte, faites voir que vous profitez des bons documents qu'on vous donne. La reverence à toute l'honnête assemblée.
- LA COMTESSE montrant Julie Comte, saluez madame; faites la révérence à monsieur le vicomte; saluez monsieur le conseiller.
- M. TIBAUDIER. Je suis ravi, madame, que vous me concédiez la grâce d'embrasser monsieur le comte votre fils. On ne peut pas aimer le tronc, qu'on n'aime aussi les branches.
- LA COMTESSE. Mon Dieu! monsieur Tibaudier, de quelle comparaison vous servez-vous là?
- JULIE. En vérité, madame, monsieur le comte a tout à fait bon air.
- LE VICOMTE. Voilà un jeune gentilhomme qui vient bien dans le monde.
- JULIE. Qui diroit que madame eût un si grand enfant?
- LA COMTESSE. Hélas! quand je le fis, j'étois si jeune, que je me jouais encore avec une pouspette!
- JULIE. C'est monsieur votre frère, et non pas monsieur votre fils.
- LA COMTESSE. Monsieur Bobinet, ayez bien soin au moins de son éducation.
- M. BOBINET. Madame, je n'oublierai aucune chose pour cultiver cette jeune plante, dont vos bontés m'ont fait l'honneur de me confier la conduite; et je tâcherai de lui inculquer les semences de la vertu.
- LA COMTESSE. Monsieur Bobinet, faites-lui un peu dire quelque petite galanterie de ce que vous lui apprenez.
- M. BOBINET. Allons, monsieur le comte, récitez votre leçon d'hier au matin.
- LE COMTE. *Omne viro soli quod convenit esto virile
Omne viri...*
- LA COMTESSE. Fi! monsieur Bobinet, quelles sottises est-ce que vous lui apprenez là?
- M. BOBINET. C'est du latin, madame, et la première règle de Jean Despautère.
- LA COMTESSE. Mon Dieu! ce Jean Despautère-là est un insolent, et je vous prie de lui enseigner du latin plus honnête que celui-là.

M. BOBINET. Si vous voulez, madame, qu'il achève, la glose expliquera ce que cela veut dire.

LA COMTESSE. Non, non, cela s'explique assez.

SCÈNE XX

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE,
MONSIEUR TIBAUDIER,
LE COMTE, MONSIEUR BOBINET, CRIQUET.

CRIQUET. Les comédiens envoient dire qu'ils sont tout prêts.

LA COMTESSE. Allons nous placer. (Montrant Julie) Monsieur Tibaudier, prenez madame

(Criquet range tous les sièges sur un des côtés du théâtre la comtesse, Julie et le vicomte s'asseyent, monsieur Tibaudier s'assied aux pieds de la comtesse.)

LE VICOMTE. Il est nécessaire de dire que cette comédie n'a été faite que pour lier ensemble les différents morceaux de musique et de danse dont on a voulu composer ce divertissement, et que.

LA COMTESSE. Mon Dieu! voyons l'affaire. On a assez d'esprit pour comprendre les choses

LE VICOMTE. Qu'on commence le plus tôt qu'on pourra, et qu'on empêche, s'il se peut, qu'aucun fâcheux ne vienne troubler notre divertissement

(Les violons commencent une ouverture.)

SCÈNE XXI.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, LE COMTE,
MONSIEUR HARPIN, MONSIEUR TIBAUDIER,
MONSIEUR BOBINET, CRIQUET.

M. HARPIN. Parbleu! la chose est belle, et je me rejouis de voir ce que je vois.

LA COMTESSE. Holà! monsieur le receveur, que voulez-vous donc dire avec l'action que vous faites? Vient-on interrompre comme cela une comédie?

M. HARPIN. Morbleu! madame, je suis ravi de cette aventure; et ceci me fait voir ce que je dois croire de vous, et l'assurance qu'il y a au don de votre cœur et aux serments que vous m'avez faits de sa fidélité.

LA COMTESSE. Mais, vraiment, on ne vient point se jeter ainsi au travers d'une comédie, et troubler un acteur qui parle.

M. HARPIN. He! tâtebleu! la véritable comédie qui se fait ici, c'est celle que vous jouez, et si je vous trouble, c'est de quoi je me soucie peu.

LA COMTESSE. En vérité, vous ne savez ce que vous dites.

M. HARPIN. Si fait, morbleu ! je le sais bien ; je le sais bien, morbleu ! et...

(Monsieur Bobinet, épouvanté, emporte le comte, et s'enfuit : il est suivi par Criquet.)

LA COMTESSE. Hé ! fi, monsieur, que cela est vilain de jurer de la sorte !

M. HARPIN. Hé ! ventrebleu ! s'il y a ici quelque chose de vilain, ce ne sont point mes jurements, ce sont vos actions ; et il vaudroit bien mieux que vous jurassiez, vous, la tête, la mort et le sang, que de faire ce que vous faites avec monsieur le vicomte.

LE VICOMTE. Je ne sais pas, monsieur le receveur, de quoi vous vous plaignez, et si...

M. HARPIN au vicomte. Pour vous, monsieur, je n'ai rien à vous dire : vous faites bien de pousser votre pointe, cela est naturel ; je ne le trouve point étrange, et je vous demande pardon si j'interromps votre comédie ; mais vous ne devez point trouver étrange aussi que je me plaigne de son procédé ; et nous avons raison tous deux de faire ce que nous faisons.

LE VICOMTE. Je n'ai rien à dire à cela ; et ne sais point les sujets de plainte que vous pouvez avoir contre madame la comtesse d'Escarbagnas.

LA COMTESSE. Quand on a des chagrins jaloux, on n'en use point de la sorte ; et l'on vient doucement se plaindre à la personne que l'on aime.

M. HARPIN. Moi, me plaindre doucement !

LA COMTESSE. Oui. L'on ne vient point crier de dessus un théâtre ce qui se doit dire en particulier.

M. HARPIN. J'y viens, moi, morbleu ! tout exprès c'est le lieu qu'il me faut ; et je souhaiterois que ce fût un théâtre public, pour vous dire avec plus d'éclat toutes vos vérités.

LA COMTESSE. Faut-il faire un si grand vacarme pour une comédie que monsieur le vicomte me donne ? Vous voyez que monsieur Tibaudier, qui m'aime, en use plus respectueusement que vous.

M. HARPIN. Monsieur Tibaudier en use comme il lui plaît ; je ne sais pas de quelle façon monsieur Tibaudier a été avec vous ; mais monsieur Tibaudier n'est pas un exemple pour moi ; et je ne suis point d'humeur à payer les violons pour faire danser les autres.

LA COMTESSE. Mais, vraiment, monsieur le receveur, vous ne songez pas à ce que vous dites. On ne traite point de la sorte les femmes de qualité ; et ceux qui vous entendent croiroient qu'il y a quelque chose d'étrange entre vous et moi.

- M. HARPIN.** He' ventiebleu' madame, quittons la faribole.
- LA COMTESSE.** Que voulez-vous dire avec votre quittons la faribole?
- M. HARPIN.** Je veux dire que je ne trouve point étrange que vous vous rendiez au mérite de monsieur le vicomte, vous n'êtes pas la première femme qui joue dans le monde de ces sortes de caractères, et qui ait auprès d'elle un monsieur le receveur dont on lui voit trahir la passion et la bourse pour le premier venu qui lui donnera dans la vue. Mais ne trouvez point étrange aussi que je ne sois point la dupe d'une infidélité si ordinaire aux coquettes du temps, et que je vienne vous assuier, de vant bonne compagnie, que je romps commerce avec vous et que mon rôle le receveur ne sera plus pour vous monsieur le donneur.
- LA COMTESSE.** Cela est merveilleux, comme les amants emportés deviennent à la mode! on ne voit autre chose de tous côtés. La la, monsieur le receveur, quittez votre coïte, et venez prendre place pour voir la comédie.
- M. HARPIN.** Moi, moi bleu' prendre place! Montrant monsieur Tibaudier. Châchez vos benêts à vos pieds. Je vous laisse, madame la comtesse, à monsieur le vicomte, et ce sera à lui que j'enverrai tantôt vos lettres. Voilà ma scène faite, voilà mon rôle joué. Serviteur à la compagnie.
- M. TIBAUDIER.** Monsieur le receveur, nous nous verrons autre part qu'ici, et je vous ferai voir que je suis au poil et à la plume.
- M. HARPIN** en sortant. Tu as raison, monsieur Tibaudier.
- LA COMTESSE.** Pour moi, je suis confuse de cette insolence.
- LE VICOMTE.** Les jaloux, madame, sont comme ceux qui perdent leur procès, ils ont permission de tout dire. Prêtons silence à la comédie.

SCÈNE XXII

LA COMTESSE, LE VICOMTE, JULIE,
MONSIEUR TIBAUDIER, BLANOT.

- BLANOT** au vicomte. Voici un billet, monsieur, qu'on nous a dit de vous donner vite.
- LE VICOMTE** lisant. En cas que vous ayez quelque mesure à prendre, je vous envoie promptement un avis. La querelle de vos parents et de ceux de Julie vient d'être accommodée, et les conditions de cet accord, c'est le mariage de vous et d'elle. Bonsoir. (À Julie) Ma foi, madame, voilà notre comédie achevée aussi. Le vicomte, la comtesse, Julie et monsieur Tibaudier se lèvent.)

JULIE. Ah ! Cléante, quel bonheur ! Notre amour eût-il osé espérer un si heureux succès ?

LA COMTESSE. Comment donc ? qu'est-ce que cela veut dire ?

LE VICOMTE. Cela veut dire, madame, que j'épouse Julie ; et si vous m'en croyez, pour rendre la comédie complète de tout point, vous épouserez monsieur Tibaudier, et donnerez mademoiselle Andrée à son laquais, dont il sera son valet de chambre.

LA COMTESSE. Quoi ! jouer de la sorte une personne de ma qualité ?

LE VICOMTE. C'est sans vous offenser, madame ; et les comédies veulent de ces sortes de choses.

LA COMTESSE. Oui, monsieur Tibaudier, je vous épouse pour faire enrager tout le monde.

M. TIBAUDIER. Ce m'est bien de l'honneur, madame.

LE VICOMTE à la comtesse. Souffrez, madame, qu'en enragant, nous puissions voir ici le reste du spectacle.

FIN DE LA COMTESSE D'ESCARBAGNAN.

LES FEMMES SAVANTES.

COMÉDIE EN CINQ ACTES

1672

PERSONNAGES

CHRYSALE, bon bourgeois.	TEISSORIN, bel esprit.
PHILAMINTE, femme de Chrysale	VADIUS, savant
ARMANDE, } filles de Chrysale et	MARTINE servante de cuisine.
HENRIETTE, } de Philaminte	LÉPINE, laquais
ARISTE, frère de Chrysale.	JULIEN, valet de Vadius.
BÉLISE, sœur de Chrysale	UN NOTAIRE
CLITANDRE, amant d Henriette	

La scène est à Paris, dans la maison de Chrysale

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

ARMANDE, HENRIETTE

ARMANDE. Quoi ! le beau nom de fille est un titre, ma sœur,
Dont vous voulez quitter la charmante douceur ?
Et de vous marier vous osez faire fête ?
Ce vulgaire dessein vous peut monter en tête ?

HENRIETTE. Oui, ma sœur

ARMANDE. Ah ! ce oui se peut-il supporter ?
Et sans un mal de cœur saurait-on l'écouter ?

HENRIETTE. Qu'a donc le mariage en soi qui vous oblige,
Ma sœur ?

ARMANDE. Ah ! mon Dieu ! si !

HENRIETTE. Comment ?

ARMANDE. Ah ! si ! vous dis-je.
Ne concevez-vous point ce que, dès qu'on l'entend,

Un tel mot à l'esprit offre de dégoûtant,
 De quelle étrange image on est par lui blessée,
 Sur quelle sale vue il traîne la pensée?
 N'en frissonnez-vous point? et pouvez-vous, ma sœur,
 Aux suites de ce mot résoudre votre cœur?

HENRIETTE Les suites de ce mot, quand je les envisage,
 Me font voir un mari, des enfants, un ménage;
 Et je ne vois rien là, si j'en puis raisonner,
 Qui blesse la pensée et fasse frissonner

ARMANDE. De tels attachements au ciel! sont pour vous plaire
 HENRIETTE. Et qu'est-ce qu'à mon tour on a de mieux faire
 Que d'attacher à soi, par le titre d'époux,
 Un homme qui vous aime et soit aimé de vous,
 Et de cette union de tendresse suivie,
 Se faire les douceurs d'une innocente vie?
 Ce nœud bien assorti n'a-t-il pas des appas?

ARMANDE. Mon Dieu! que votre esprit est d'un étage bas!
 Que vous jouez au monde un petit personnage,
 De vous claquemurer aux choses du ménage,
 Et de n'entrevoir point de plaisirs plus touchants
 Qu'une idole d'époux et des marmots d'enfants!
 Laissez aux gens grossiers, aux personnes vulgaires,
 Les bas amusements de ces sortes d'affaires.
 A de plus hauts objets elevez vos désirs;
 Songez à prendre un goût des plus nobles plaisirs;
 Et, traitant de mépris les sots et la matière,
 A l'esprit, comme nous, donnez-vous tout entière.
 Vous avez notre mère en exemple à vos yeux,
 Que du nom de savante on honore en tous lieux;
 Tâchez, ainsi que moi, de vous montrer sa fille;
 Aspirez aux clartes qui sont dans la famille,
 Et vous rendez sensible aux charmantes douceurs
 Que l'amour de l'étude épanche dans les cœurs.
 Loin d'être aux lois d'un homme en esclave asservie,
 Mariez-vous, ma sœur, à la philosophie,
 Qui nous monte au-dessus de tout le genre humain,
 Et donne à la raison l'empire souverain,
 Soumettant à ses lois la partie animale,
 Dont l'appetit grossier aux bêtes nous ravale.
 Ce sont là les beaux feux, les doux attachements
 Qui doivent de la vie occuper les moments;
 Et les soins où je vois tant de femmes sensibles
 Me paroissent aux yeux des pauvretés horribles.

HENRIETTE. Le ciel, dont nous voyons que l'ordre est tout-puissant
 Pour différents emplois nous fabrique en naissant;
 Et tout esprit n'est pas composé d'une étoffe
 Qui se trouve taillée à faire un philosophe.

Si le vôtre est né propre aux élévations
 Où montent des savants les spéculations,
 Le mien est fait, ma sœur, pour aller terre à terre,
 Et dans les petits soins son foible se réserre.
 Ne troublons point du ciel les justes réglemens,
 Et de nos deux instincts suivons les mouvements.
 Habitez, par l'essor d'un grand et beau génie,
 Les hautes régions de la philosophie,
 Tandis que mon esprit, se tenant ici-bas,
 Goûtera de l'hymen les terrestres appas.

Ainsi, dans nos desseins l'une à l'autre contraire,
 Nous saurons toutes deux imiter notre mère :
 Vous, du côté de l'âme et des nobles desirs;
 Moi, du côté des sens et des grossiers plaisirs,
 Vous, aux productions d'esprit et de lumière;
 Moi, dans celles, ma sœur, qui sont de la matière.

ARMANDE. Quand sur une personne on prétend se régler,
 C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler,
 Et ce n'est point du tout la prendre pour modèle,
 Ma sœur, que de tousser et de cracher comme elle.

HENRIETTE. Mais vous ne seriez pas ce dont vous vous vantez
 Si ma mère n'eût eu que de ces beaux côtés;
 Et bien vous prend, ma sœur, que son noble génie
 N'ait pas vague toujours à la philosophie.
 De grâce, souffrez-moi, par un peu de bonté,
 Des bassesses à qui vous devez la clarté,
 Et ne supprimez point, voulant qu'on vous seconde,
 Quelque petit savant qui veut venir au monde.

ARMANDE. Je vois que votre esprit ne peut être guéri
 Du fol entêtement de vous faire un mari;
 Mais sachons, s'il vous plaît, qui vous songez à prendre.
 Votre visée, au moins, n'est pas mise à Clitandre?

HENRIETTE. Et par quelle raison n'y seroit-elle pas?
 Manque-t-il de mérite? est-ce un choix qui soit bas?

ARMANDE. Non; mais c'est un dessein qui seroit malhonnête
 Que de vouloir d'une autre enlever la conquête;
 Et ce n'est pas un fait dans le monde ignoré
 Que Clitandre ait pour moi hautement soupiré.

HENRIETTE. Oui, mais tous ces soupirs chez vous sont choses vaines
 Et vous ne tombez point aux bassesses humaines;
 Votre esprit à l'hymen renonce pour toujours,
 Et la philosophie a toutes vos amours.

ARMANDE. Ainsi, n'ayant au cœur nul dessein pour Clitandre
 Que vous importe-t-il qu'on y puisse prétendre?
 Cet empire que tient la raison sur les sens
 Ne fait pas renoncer aux douceurs des encens;
 Et l'on peut pour époux refuser un mérite

- Que pour adorateur on veut bien à sa suite.
HENRIETTE. Je n'ai pas empêché qu'à vos perfections
 Il n'ait continue ses adorations.
 Et je n'ai fait que prendre, au refus de votre âme,
 Ce qu'est venu m'offrir l'hommage de sa flamme.
ARMANDE. Mais, à l'offre des vœux d'un amant depite
 Trouvez-vous, je vous prie, entière sûreté?
 Croyez-vous pour vos yeux sa passion bien forte,
 Et qu'en son cœur pour moi toute flamme soit morte?
HENRIETTE. Il me le dit, ma sœur; et pour moi, je le croi.
ARMANDE. Ne soyez pas, ma sœur, d'une si bonne foi,
 Et croyez, quand il dit qu'il me quitte et vous aime,
 Qu'il n'y songe pas bien, et se trompe lui-même.
HENRIETTE. Je ne sais; mais enfin, si c'est votre plaisir,
 Il nous est bien aise de nous en éclaircir.
 Je l'aperçois qui vient; et sur cette matière
 Il pourra nous donner une pleine lumière.

SCÈNE II.

CLITANDRE, ARMANDE, HENRIETTE.

- HENRIETTE.** Pour me tirer d'un doute où me jette ma sœur,
 Entre elle et moi, Clitandre, expliquez votre cœur,
 Découvrez-en le fond, et nous daignez apprendre
 Qui de nous à vos vœux est en droit de prétendre.
ARMANDE. Non, non, je ne veux point à votre passion
 Imposer la rigueur d'une explication,
 Je menage les gens, et sais comme embarrasse
 Le contraignant effort de ces aveux en face.
CLITANDRE. Non, madame, mon cœur, qui dissimule peu,
 Ne sent nulle contrainte à faire un libre aveu.
 Dans aucun embarras un tel pas ne me jette;
 Et j'avouerai tout haut, d'une âme franche et nette,
 Que les tendres liens où je suis arrêté,
 (Montrant Henriette.)
 Mon amour et mes vœux sont tout de ce côté.
 Qu'a nulle émotion cet aveu ne vous porte;
 Vous avez bien voulu les choses de la sorte.
 Vos attraits m'avoient pris, et mes tendres soupirs
 Vous ont assez prouvé l'ardeur de mes desirs;
 Mon cœur vous consacrait une flamme immortelle;
 Mais vos yeux n'ont pas cru leur conquête assez belle;
 J'ai souffert sous leur joug cent mepris différents:
 Ils regnoient sur mon âme en superbes tyrans;
 Et je me suis cherché, lassé de tant de peines,
 Des vainqueurs plus humains et de moins rudes chaînes

(Montrant Henriette)

Je les ai rencontrés, madame, dans ces yeux,
 Et leurs traits à jamais me seront précieux ;
 D'un regard pitoyable ils ont séché mes larmes,
 Et n'ont pas dédaigné le rebut de vos charmes
 De si rares bontés m'ont si bien su toucher,
 Qu'il n'est rien qui me puisse à mes feux arracher.
 Et j'ose maintenant vous conjurer, madame,
 De ne vouloir tenter nul effort sur ma flamme,
 De ne point essayer à rappeler un cœur
 Résolu de mourir dans cette douce ardeur.

ARMANDE. Hé ! qui vous dit, monsieur, que l'on ait cette envie,
 Et que de vous enfin si fort on se soucie ?
 Je vous trouve plaisant de vous le figurer,
 Et bien impertinent de me le déclarer

HENRIETTE. Hé ! doncement, ma sœur (Où donc est la morale
 Qui sait si bien regu la partie animale,
 Et retenir la bride aux efforts du courroux ?

ARMANDE. Mais vous, qui m'en parlez, où la pratiquez-vous,
 De répondre à l'amour que l'on vous fait paroître
 Sans le conge de ceux qui vous ont donné l'être ?
 Sachez que le devoir vous soumet à leurs lois,
 Qu'il ne vous est permis d'aimer que par leur choix,
 Qu'ils ont sur votre cœur l'autorité suprême,
 Et qu'il est criminel d'en disposer vous-même.

HENRIETTE. Je rends grâce aux bontés que vous me faites voir,
 De m'enseigner si bien les choses du devoir.
 Mon cœur sur vos leçons veut régler sa conduite ;
 Et pour vous faire voir, ma sœur, que j'en profite,
 Clitandre, prenez soin d'appuyer votre amour
 De l'agrément de ceux dont j'ai reçu le jour.
 Faites-vous sur mes vœux un pouvoir légitime,
 Et me donnez moyen de vous aimer sans crime.

CLITANDRE. J'y vais de tous mes soins travailler hautement ;
 Et j'attendois de vous ce doux consentement.

ARMANDE. Vous triomphez, ma sœur, et faites une mine
 À vous imaginer que cela me chagrine

HENRIETTE. Moi, ma sœur ? Point du tout. Je sais que sur vos sens
 Les droits de la raison sont toujours tout-puissants,
 Et que, par les leçons qu'on prend dans la sagesse,
 Vous êtes au-dessus d'une telle faiblesse.
 Loin de vous soupçonner d'aucun chagrin, je croi
 Qu'ici vous daignerez vous employer pour moi,
 Appuyer sa demande, et de votre suffrage
 Presser l'heureux moment de notre mariage.
 Je vous en sollicite, et, pour y travailler...

ARMANDE. Votre petit esprit se mêle de railler,

- Et d'un cœur qu'on vous jette on vous voit toute fière.
HENRIETTE. Tout jeté qu'est ce cœur, il ne vous déplaît guère ;
 Et si vos yeux sur moi le pouvoient ramasser,
 Ils prendroient aisément le soin de se baisser.
ARMANDE. A répondre à cela je ne daigne descendre,
 Et ce sont sots discours qu'il ne faut pas entendre.
HENRIETTE. C'est fort bien fait à vous, et vous nous faites voir
 Des modérations qu'on ne peut concevoir.

SCÈNE III.

CLITANDRE, HENRIETTE.

- HENRIETTE.** Votre sincère aveu ne l'a pas peu surprise.
CLITANDRE. Elle mérite assez une telle franchise,
 Et toutes les hauteurs de sa folle fierté
 Sont dignes, tout au moins, de ma sincérité.
 Mais, puisqu'il m'est permis, je vais à votre père,
 Madame...
HENRIETTE. Le plus sûr est de gagner ma mère.
 Mon père est d'une humeur à consentir à tout ;
 Mais il met peu de poids aux choses qu'il résout :
 Il a reçu du ciel certaine bonté d'âme
 Qui le soumet d'abord à ce que veut sa femme ;
 C'est elle qui gouverne, et, d'un ton absolu,
 Elle dicte pour loi ce qu'elle a résolu.
 Je voudrois bien vous voir pour elle et pour ma tante
 Une âme, je l'avoue, un peu plus complaisante,
 Un esprit qui, flattant les visions du leur,
 Vous pût de leur estime attirer la chaleur.
CLITANDRE. Mon cœur n'a jamais pu, tant il est né sincère,
 Même dans votre sœur, flatter leur caractère ;
 Et les femmes docteurs ne sont point de mon goût.
 Je consens qu'une femme ait des clartés de tout ;
 Mais je ne lui veux point la passion choquante
 De se rendre savante, afin d'être savante ;
 Et j'aime que souvent, aux questions qu'on fait,
 Elle sache ignorer les choses qu'elle sait ;
 De son étude, enfin, je veux qu'elle se cache,
 Et qu'elle ait du savoir sans vouloir qu'on le sache
 Sans citer les auteurs, sans dire de grands mots,
 Et clouer de l'esprit à ses moindres propos.
 Je respecte beaucoup madame votre mère,
 Mais je ne puis du tout approuver sa chimère,
 Et me rendre l'écho des choses qu'elle dit,
 Aux encens qu'elle donne à son héros d'esprit.
 Son monsieur Trissotin me chagrine, m'assomme ;
 Et j'enrage de voir qu'elle estime un tel homme,

Qu'elle nous mette au rang des grands et beaux esprits
Un benêt dont partout on siffle les écrits,
Un pédant dont on voit la plume libérale
D'officieux papiers fournir toute la halle.

HENRIETTE Ses écrits, ses discours, tout m'en semble ennuyeux,
Et je me trouve assez votre goût et vos yeux ;
Mais, comme sur ma mère il a grande puissance,
Vous devez vous forcer à quelque complaisance,
Un amant fait sa cour où s'attache son cœur ;

CLITANDRE. Il veut de tout le monde y gagner la faveur ;
Et, pour n'avoir personne à sa flamme contraire,
Jusqu'au chien du logis il s'efforce de plaire

CLITANDRE. Oui, vous avez raison, mais monsieur Trissotin
M'inspire au fond de l'âme un dominant chagrin.
Je ne puis consentir, pour gagner ses suffrages
A me deshonorar en prisant ses ouvrages ;
C'est par eux qu'à mes yeux il a d'abord paru,
Et je le connoissois avant que l'avoir vu
Je vis dans le fatras des écrits qu'il nous donne,
Ce qu'étale en tous lieux sa pédante personne,
La constante hauteur de sa presumption,
Cette intrepidité de bonne opinion,
Cet indolent état de confiance extrême,
Qui le rend en tout temps si content de soi-même,
Qui fait qu'à son mérite incessamment il rit,
Qu'il se sait si bon gre de tout ce qu'il écrit,
Et qu'il ne voudroit pas changer sa renommée
Contre tous les honneurs d'un général d'armée.

HENRIETTE C'est avoir de bons yeux que de voir tout cela.

CLITANDRE. Jusques à sa figure encor la chose alla,
Et je vis, par les vers qu'à la tête il nous jette,
De quel air il falloit que fût fait le poète,
Et j'en avois si bien deviné tous les traits,
Que, rencontrant un homme un jour dans le Palais,
Je gagnai que c'étoit Trissotin en personne,
Et je vis qu'en effet la gageure étoit bonne
Quel conte !

HENRIETTE

CLITANDRE.

Non, je dis la chose comme elle est.
Mais je vois votre tante Agrecez, s'il vous plaît,
Que mon cœur lui déclare ici notre mystère,
Et gagne sa faveur auprès de votre mère.

SCÈNE IV.

BÉLISE, CLITANDRE.

CLITANDRE. Souffrez, pour vous parler, madame, qu'un amant
Preigne l'occasion de cet heureux moment,

Et se découvrir à vous de la sincère flamme...

BÉLISE. Ah ! tout beau : gardez-vous de m'ouvrir trop votre
Si je vous ai su mettre au rang de mes amants, l'âme.
Contentez-vous des yeux pour vos seuls truchements,
Et ne m'expliquez point, par un autre langage,
Des desirs qui, chez moi, passent pour un outrage.
Aimez-moi, soupirez, brûlez pour mes appas,
Mais qu'il me soit permis de ne le savoir pas.
Je puis fermer les yeux sur vos flammes secrètes,
Tant que vous vous tiendrez aux muets interprètes ;
Mais si la bouche vient à s'en vouloir mêler,
Pour jamais de ma vue il vous faut exiler.

CLITANDRE. Des projets de mon cœur ne prenez point d'alarme.
Henriette, madame, est l'objet qui me charme ;
Et je viens ardemment conjurer vos bontés
De seconder l'amour que j'ai pour ses beautés.

BÉLISE. Ah ! certes, le détour est d'esprit je l'avoue :
Ce subtil faux-fuyant mérite qu'on le loue ;
Et, dans tous les romans où j'ai jeté les yeux,
Je n'ai rien rencontré de plus ingénieux.

CLITANDRE. Ceci n'est point du tout un trait d'esprit, madame,
Et c'est un pur aveu de ce que j'ai dans l'âme.
Les cieux, par les liens d'une immuable ardeur,
Aux beautés d'Henriette ont attaché mon cœur ;
Henriette me tient sous son aimable empire,
Et l'hymen d'Henriette est le mien où j'aspire.
Vous y pouvez beaucoup, et tout ce que je veux,
C'est que vous y daigniez favoriser mes vœux.

BÉLISE. Je vois où doucement veut aller la demande,
Et je sais sous ce nom ce qu'il faut que j'entende.
La figure est adroite, et, pour n'en point sortir,
Aux choses que mon cœur m'offre à vous repartir,
Je dirai qu'Henriette à l'hymen est rebelle,
Et que sans rien prétendre il faut brûler pour elle.

CLITANDRE. Eh ! madame, à quoi bon un pareil embarras ?

Et pourquoi voulez-vous penser ce qui n'est pas ?
BÉLISE. Mon Dieu ! point de façons. Cessez de vous défendre
De ce que vos regards m'ont souvent fait entendre
Il suffit que l'on est contente du détour
Dont s'est adroitement avisé votre amour,
Et que, sous la figure où le respect l'engage,
On veut bien se résoudre à souffrir son hommage,
Pourvu que ses transports, par l'honneur éclairés,
N'offrent à mes autels que des vœux épurés.

CLITANDRE. Mais...

BÉLISE. Adieu. Pour ce coup, ceci doit vous suffire,
Et je vous ai plus dit que je ne voulois dire.

CLITANDRE. Mais votre erreur

BÉLISE Laissez Je rougis maintenant

Et ma pudeur s'est fait un effort surprenant

CLITANDRE Je veux être pendu si je vous aime, et sage

BÉLISE Non, non, je ne veux rien entendre davantage

SCÈNE V

CLITANDRE, seul

Diantre soit de la folle avec ses visions !

A-t-on rien vu d'égal à ses préventions ?

Allons commettre un autre au soin que l'on me donne,

Et prenons le secours d'une sage personne

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE

ARISTE, quittant Clitandre et lui parlant à ore

Oui, je vous porterai la réponse au plus tôt

J'appuierai, presserai, ferai tout ce qui faut

Qu'un amant, pour un mot, a de choses à dire !

Et qu'impatiemment il veut ce qu'il désire !

Jamais

SCÈNE II

CHRYSALIS, ARISTE

ARISTE

Ah ! Dieu vous garde, mon frère

CHRYSALIS.

Et vous aussi,

Mon frère.

ARISTE

Savez-vous ce qui m'arrive ici ?

CHRYSALIS

Non, mais, si vous voulez, je suis prêt à l'entendre

ARISTE

Depuis assez long temps vous connoissez Clitandre ?

CHRYSALIS

Sans doute, et je le vois qui fréquente chez nous

ARISTE

En quelle estime est-il, mon frère, auprès de vous ?

CHRYSALIS

D'honneur, d'esprit, de cœur et de conduite,

ARISTE.

Et je vois peu de gens qui soient de son mérite

Certain désin qu'il a, conduit ici mes pas,

Et je me rejouis que vous en fassiez cas

CHRYSALIS

Je connus feu son père en mon voyage à Rome

ARISTE.

Fort bien

CHRYSALIS.

C'étoit, mon frère, un fort bon gentilhomme.

ARISTE.

On le dit.

CHRYSALE.

Nous n'avions alors que vingt-huit ans,
Et nous étions, ma foi, tous deux de verts galants.
Je le crois.

ARISTE.

CHRYSALE.

Nous donnions chez les dames romaines,
Et tout le monde, là, parloit de nos fredaines :
Nous faisions des jaloux.

ARISTE.

Voilà qui va des mieux,
Mais venons au sujet qui m'amène en ces lieux.

SCÈNE III.

BELISE entrant doucement et écoutant, CHRYSALE, ARISTE.

ARISTE.

Clitandre auprès de vous me fait son interprète,
Et son cœur est épris des grâces d'Henriette.

CHRYSALE

Quoi ! de ma fille ?

ARISTE

Oui, Clitandre en est charmé,
Et je ne vis jamais amant plus enflammé.

BÉLISE à Ariste

Non, non ; je vous entends Vous ignorez l'histoire,
Et l'affaire n'est pas ce que vous pouvez croire.

ARISTE.

Comment, ma sœur ?

BÉLISE.

Clitandre abuse vos esprits ;
Et c'est d'un autre objet que son cœur est épris

ARISTE

Vous raillez Ce n'est pas Henriette qu'il aime ?

BÉLISE.

Non, j'en suis assurée.

ARISTE.

Il me l'a dit lui-même.

BÉLISE

He ! oui !

ARISTE.

Vous me voyez, ma sœur, chargée par lui
D'en faire la demande à son père aujourd'hui.
Fort bien

BÉLISE.

ARISTE.

Et son amour même m'a fait instance
De presser les moments d'une telle alliance.

BÉLISE.

Encor mieux On ne peut tromper plus galamment
Henriette, entre nous est un amusement,
Un voile ingénieux, un prétexte, mon frère,
A convier d'autres feux dont je sais le mystère ;
Et je veux bien tous deux vous mettre hors d'erreur.
Mais, puisque vous savez tant de choses, ma sœur,
Dites-nous, s'il vous plaît, cet autre objet qu'il aime.
Vous le voulez savoir ?

BÉLISE.

ARISTE.

Oui. Quoi ?

BÉLISE.

Moi.

ARISTE.

Vous ?

BÉLISE.

Moi-même.

ARISTE.

Hai, ma sœur !

BÉLISE.

Qu'est-ce donc que veut dire ce hai ?
Et qu'a de surprenant le discours que je sai ?

On est faite d'un air, je pense, à pouvoir dire
Qu'on n'a pas pour un cœur soumis à son empire;
Et Dorante, Damis, Cléonte et Lycidas,
Peuvent bien faire voir qu'on a quelques appas.
Ces gens vous aiment?

ARISTE.

BÉLISE.

ARISTE.

BÉLISE.

Oui, de toute leur puissance

Ils vous l'ont dit?

Aucun n'a pris cette licence;

Ils m'ont su révéler si fort jusqu'à ce jour,
Qu'ils ne m'ont jamais dit un mot de leur amour
Mais, pour m'offrir leur cœur et vouer leur service,
Les muets trachements ont tous fait leur office
On ne voit presque point ceant venir Damis.

ARISTE.

BÉLISE.

ARISTE.

BÉLISE.

ARISTE.

BÉLISE.

ARISTE.

CHRYSALE à Bélice

De ces chimères-là vous devez vous desfaire.

BÉLISE.

Ah! chimères! ce sont des chimères, dit-on
Chimères, moi! Vraiment, chimères est fort bon!
Je me rejouis fort de chimères, mes freres,
Et je ne savois pas que j'eus e des chimères.

SCÈNE IV.

CHRYSALE, ARISTE.

CHRYSALE.

ARISTE.

Notre sœur est folle, oui

Cela croit tous les jours.

Mais, encore une fois, reprenons le discours
Clitandre vous demande Henriette pour femme,
Voyez quelle réponse on doit faire à sa flamme
Faut-il le demander? J'y consens de bon cœur,
Et tiens son alliance à singulier honneur.

CHRYSALE

ARISTE.

Vous savez que de bien il n'a pas l'abondance;
Que.

CHRYSALE.

C'est un intérêt qui n'est pas d'importance,
Il est riche en vertu, cela vaut des trésors,
Et puis son père et moi n'etions qu'un en deux corps.
Parlons à votre femme, et voyons à la rendre
Favorable..

ARISTE.

CHRYSALE.

ARISTE.

Il suffit, je l'accepte pour gendre.
Oui, mais, pour appuyer votre consentement,
Mon frère, il n'est pas mal d'avoir son agrément.
Allons...

CHRYSALE.

Vous moquez-vous ? Il n'est pas nécessaire.
Je réponds de ma femme et prends sur moi l'affaire.
Mais...

ARISTE.

CHRYSALE.

Laissez faire, dis-je, et n'appréhendez pas.
Je la vais disposer aux choses de ce pas.

ARISTE.

Soit. Je vais là-dessus sonder votre Henriette,
Et reviendrai savoir...

CHRYSALE.

C'est une affaire faite;
Et je vais à ma femme en parler sans délai.

SCÈNE V.

CHRYSALE, MARTINE.

MARTINE.

Me voilà bien chanceuse ! Hélas ! l'an 'dit bien vrai :
Qui veut noyer son chien, l'accuse de la rage ;
Et service d'autrui n'est pas un héritage.

CHRYSALE.

Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous, Martine ?

MARTINE.

Ce que j'ai ?

CHRYSALE.

Oui.

MARTINE.

J'ai que l'on me donne aujourd'hui mon congé,
Monsieur.

CHRYSALE.

Votre congé ?

MARTINE.

Oui. Madame me chasse.

CHRYSALE.

Je n'entends pas cela. Comment ?

MARTINE.

On me menace,

Si je ne sors d'ici, de me bâiller cent coups.

CHRYSALE.

Non, vous demeurerez ; je suis content de vous.
Ma femme bien souvent a la tête un peu chaude ;
Et je ne veux pas, moi...

SCÈNE VI.

PHILAMINTE, BÉLISE, CHRYSALE, MARTINE.

PHILAMINTE apercevant Martine

Quoi ! je vous vois, maraude !

Vite, sortez, friponne, allons, quittez ces lieux ;
Et ne vous présentez jamais devant mes yeux.

CHRYSALE

Toutdoux !

PHILAMINTE.

Non, c'en est fait.

CHRYSALE.

He !

PHILAMINTE.

Je veux qu'elle sorte.

CHRYSALE

Mais qu'a-t-elle commis, pour vouloir de la sorte ?...

PHILAMINTE

Quoi ! vous la soutenez ?

CHRYSALE.

En aucune façon.

PHILAMINTE.

Prenez-vous son parti contre moi ?

CHRYSALE

Mon Dieu ! non ;

Je ne fais seulement que demander son crime,

PHILAMINTE

Suis-je pour la chasser sans cause légitime ?

CHRYSALE. Je ne dis pas cela; mais il faut de nos gens...

PHILAMINTE. Non, elle sortira, vous dis-je, de céans...

CHRYSALE. He bien! oui. Vous dit-on quelque chose là-contre?

PHILAMINTE. Je ne veux point d'obstacle aux desirs que je montre.

CHRYSALE. D'accord

PHILAMINTE. Et vous devez, en raisonnable époux,
Être pour moi contre elle, et prendre mon courroux.

(Se tournant vers Martine)

CHRYSALE. Aussi fais je. Oui, ma femme avec raison vous chasse,
Coquine, et votre crime est indigne de grâce.

MARTINE. Qu'est-ce donc que j'ai fait?

CHRYSALE *bas* Ma foi, je ne sais pas

PHILAMINTE Elle est d'humeur encore à non faire aucun cas.

CHRYSALE. A-t-elle, pour donner matière à votre haine,
Cassé quelque miroir ou quelque porcelaine?

PHILAMINTE. Voudrais-je la chasser? et vous le voulez-vous
Que pour si peu de chose on se mette en courroux?

(A Martine) (A Philaminte)

CHRYSALE. Qu'est-ce à dire? L'affaire est donc considérable?

PHILAMINTE. Sans doute, me voit-on femme deraisonnable?

CHRYSALE. Est-ce qu'elle a laissé, d'un esprit negligent,
Dérober quelque aiguille ou quelque plat d'argent?

PHILAMINTE. Cela ne seroit rien

CHRYSALE à Martine Oh! oh! peste, la belle!

(A Philaminte)

Quoi! l'avez-vous surprise à n'être pas fidèle?

PHILAMINTE C'est pis que tout cela

Pis que tout cela?

CHRYSALE.

PHILAMINTE

Pis.

(A Martine)

(A Philaminte)

CHRYSALE Comment! diantre, friponne! Euh! a-t-elle commis...

PHILAMINTE. Elle a, d'une insolence à nulle autre pareille,

Après trente leçons, insulté mon oreille

Par l'impropriété d'un mot sauvage et bas,

Qu'en termes décisifs condamne Vaugelas

CHRYSALE Est-ce là?

PHILAMINTE. Quoi! toujours, malgré nos remontrances

Heurter le fondement de toutes les sciences,

La grammaire, qui sait regenter jusqu'aux rois,

Et les fait, la main haute, obéir à ses lois!

CHRYSALE. Du plus grand des forfaits je la croyois coupable.

PHILAMINTE. Quoi! vous ne trouvez pas ce crime impardonnable

CHRYSALE. Si fait

PHILAMINTE. Je voudrais bien que vous l'excusassiez!

CHRYSALE. Je n'ai garde

BELISE. Il est vrai que ce sont des pitiés.

Toute construction est par elle détruite;
Et des lois du langage on l'a cent fois instruite.

MARTINE. Tout ce que vous prêchez est, je crois, bel et bon;
Mais je ne saurois, moi, parler votre jargon.

PHILAMINTE. L'impudente! appeler un jargon le langage
Fondé sur la raison et sur le bel usage!

MARTINE. Quand on se fait entendre, on parle toujours bien,
Et tous vos biaux dictons ne servent pas de rien.

PHILAMINTE. He bien! ne voilà pas encore de son style?
Ne servent pas de rien!

BÉLISE. O cervelle indocile!
Faut-il qu'avec les soins qu'on prend incessamment,
On ne te puisse apprendre à parler congrûment?
De *pas* mis avec *rien* tu fais la recidive;
Et c'est, comme on t'a dit, trop d'une négative.

MARTINE. Mon Dieu! je n'avons pas étugué comme vous,
Et je parlons tout droit comme on parle cheux nous.

PHILAMINTE. Ah! peut-on y tenir?

BÉLISE. Quel solécisme horrible!

PHILAMINTE. En voilà pour tuer une oreille sensible.

BÉLISE. Ton esprit, je l'avoue, est bien matériel!...
Je n'est qu'un singulier, *avons* est pluriel.
Veux-tu toute ta vie offenser la grammaire?

MARTINE. Qui parle d'offenser grand'mère ni grand-père?

PHILAMINTE. O ciel!

BÉLISE. Grammaire est prise ~~de~~ contre-sens par toi,
Et je t'ai déjà dit d'où vient ce mot.

MARTINE. Ma foi,
Qu'il vienne de Chaillot, d'Auteuil ou de Pontoise,
Cela ne me fait rien.

BÉLISE. Quelle âme villageoise!
La grammaire, du verbe et du nominatif,
Comme de l'adjectif avec le substantif,
Nous enseigne les lois.

MARTINE. J'ai, madame, à vous dire
Que je ne connois point ces gens-là.

PHILAMINTE. Quel martyre!
BÉLISE. Ce sont les noms des mots; et l'on doit ~~apprendre~~
En quoi c'est qu'il les faut faire ensemble ~~apprendre~~.

MARTINE. Qu'ils s'accordent entre eux, ou se ~~gourment~~, qu'im-
PHILAMINTE à Bélice. [porte?

He! mon Dieu! finissez un discours de la sorte.

(A Chrysale.)

Vous ne voulez pas, vous, me la faire sortir?

(A part.)

CHRYSALE Si fait A son caprice il me ~~fait~~ consentir.
Va, ne l'irrite point; retire-toi, Martine.

PHILAMINTE. Comment ! vous avez peur d'offenser la coquine ?
Vous lui parlez d'un ton tout à fait obligeant.

(D'un ton ferme) (D'un ton plus doux)

CHRYSALE. Moi ? point. Allons, sortez Va-t'en, ma pauvre enfant

SCÈNE VII

PHILAMINTE, CHRYSALE, BELISE

CHRYSALE. Vous êtes satisfaite, et la voilà partie,
Mais je n'approuve point une telle sortie
C'est une fille propre aux choses qu'elle fait,
Et vous me la chassez pour un misérable sujet.
PHILAMINTE Vous voulez que toujours je la aie à mon service,
Pour mettre incessamment mon oreille au supplice,
Pour rompre toute loi d'usage et de raison,
Par un barbare abus de vices d'ordinaire,
De mots estropiés, cousus par intervalles,
De proverbes traînés dans les ruisseaux des halles ?

BELISE. Il est vrai que l'on sue à souffrir ses discours ;
Elle y met Vaugelas en pièces tous les jours,

Et les moindres défauts de ce grossier génie
Sont ou le pleonasme, ou la cacophonie

CHRYSALE Qu'importe qu'elle manque aux lois de Vaugelas,
Pourvu qu'à la cuisine elle ne manque pas ?
J'aime bien mieux, pour moi, qu'en repluchant ses her-
selle accommode mal les noms avec les verbes, [bes
Et redise cent fois un bas et merchant mot,
Que de brûler ma viande ou saler trop mon pot.
Je vis de bonne soupe, et non de beau langage
Vaugelas n'apprend point à bien faire un potige,
Et Valherbe et Balzac, si savants en beaux mots,
En cuisine, peut-être, auroient été des sots

PHILAMINTE. Que ce discours grossier terriblement assomme !
Et quelle indignité, pour ce qui s'appelle homme,
D'être basse sans cesse aux soins matériels,
Au lieu de se hausser vers les spirituels !
Le corps, cette guenille, est-il d'une importance,
D'un prix à mériter seulement qu'on y pense ?
Et ne devons-nous pas laisser cela bien loin ? [soin

CHRYSALE. Oui, mon corps est moi-même, et j'en veux prendre
Guenille si l'on veut, ma guenille m'est chère

BELISE. Le corps avec l'esprit fait figure, mon sieur,
Mais, si vous en croyez tout le monde savant,
L'esprit doit sur le corps prendre le pas devant,
Et notre plus grand soin, notre première instance,
Doit être à le nourrir du suc de la science.

CHRYSALE. Ma foi, si vous songez à nourrir votre esprit,

C'est de viande bien creuse, à ce que chacun dit,
Et vous n'avez nul soin, nulle sollicitude,
Pour...

PHILAMINTE. Ah! *sollicitude* à mon oreille est rude;
Il pue étrangement son ancienneté.

BÉLISE. Il est vrai que le mot est bien collet-monté.

CHRISALE. Voulez-vous que je dise? Il faut qu'enfin j'éclate,
Que je lève le masque, et décharge ma rate.
De folles on vous traite, et j'ai fort sur le cœur....

PHILAMINTE. Comment donc?

CHRISALE à BÉLISE. C'est à vous que je parle, ma sœur
Le moindre solecisme en parlant vous irrite;
Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite.
Vos livres éternels ne me contentent pas;
Et, hors un gros Plutarque à mettre mes rabats,
Vous devriez brûler tout ce meuble inutile,
Et laisser la science aux docteurs de la ville;
M'ôter, pour faire bien, du grenier de ceans,
Cette longue lunette à faire peur aux gens,
Et cent brimborions dont l'aspect importune;
Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la lune,
Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous,
Ou nous voyons aller tout sens dessus dessous.
Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes,
Qu'une femme étudie et sache tant de choses.
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfants
Laire aller son ménage avoir l'œil sur ses gens,
Et régler la dépense avec économie,
Dont être son étude et sa philosophie
Vos pères, sur ce point, étoient gens bien sensés,
Qui disoient qu'une femme en étoit toujours assez,
Quand la capacité de son esprit se hausser
À connaître un peu point d'avec du haut-de-chausse
Les leurs ne lisoient point, mais elles vivoient bien,
Leurs ménages étoient tout leur docte entretien;
Et leurs livres, un de, du fil et des aiguilles,
Dont elles travailloient au trousseau de leurs filles
Les femmes d'à présent sont bien loin de ces mœurs;
Elles veulent écrire et devenir auteurs.
Nulle science n'est pour elles trop profonde,
Et ceans, beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde,
Les secrets les plus hauts s'y laissent concevoir,
Et l'on sait tout chez moi, hors ce qu'il faut savoir.
On y sait comme vont lune, étoile polaire,
Venus, Saturne et Mars, dont je n'ai point affaire;
Et, dans ce vain savoir qu'on va chercher si loin,
On ne sait comme va mon pot, dont j'ai besoin.

Mes gens à la science aspirent pour vous plaire,
 Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire.
 Raisonner est l'emploi de toute ma maison,
 Et le raisonnement en bannit la raison.
 L'un me brûle mon rôti, en lisant quelque histoire,
 L'autre rêve à des vers quand je demande à boire
 Enfin, je vois par eux votre exemple suivi,
 J'ai des serviteurs, et ne suis point servi
 Une pauvre servante au moins m'eût restée,
 Qui de ce mauvais air n'eût point infectée,
 Et voilà qu'on la chasse avec un grand fracas,
 A cause qu'elle manque à pulc. *Voilà*
 Je vous le dis, monsieur, fort bien-la me blesse,
 Car c'est, comme j'ai dit, à vous que je m'adresse
 Je n'aime point ecans tous vos gens à latin,
 Et principalement ce monsieur Tissotin,
 C'est lui qui, dans des vers, vous tyrannise.
 Tous les propos qu'il tient sont des billevesées
 On cherche ce qu'il dit après qu'il a pulc
 Et je lui crois, pour moi, le timbre un peu fêlé.
 Quelle bassesse d'esprit et d'âme et de langage!
 Est-il de petits corps un plus lourd assemblage,
 Un esprit composé d'atomes plus bourgeois?
 Et de ce même sang se peut-il que je sois?
 Je me veux mal de moi-même d'être de votre race,
 Et, de confusion, j'abandonne la place

PHILAMINTE
 BÉLISE

SCÈNE VIII

PHILAMINTE, CHRYSALE

PHILAMINTE. Avez-vous à lâcher encore quelque trait?
 CHRYSALE. Moi? Non. Ne puions plus de querelle, c'est fait
 Discourons d'autre affaire. À votre fille aînée
 On voit quelque goût pour les nœuds d'hyménée;
 C'est une philosophie enfin, je n'en dis rien,
 Elle est bien gouvernée, et vous faites fort bien :
 Mais de tout autre humeur se trouve sa cadette,
 Et je crois qu'il est bon de pourvoir Henriette,
 De choisir un mari.
 PHILAMINTE. C'est à quoi j'ai songé,
 Et je veux vous ouvrir l'intention que j'ai
 Ce monsieur Tissotin, dont on nous fait un crime,
 Et qui n'a pas l'honneur d'être dans votre estime,
 Est celui que je prends pour l'époux qu'il lui faut,
 Et je sais mieux que vous juger de ce qu'il vaut.
 La contestation est ici superflue,
 Et de tout point chez moi l'affaire est résolue.

Au moins ne dites mot du choix de cet époux,
Je veux à votre fille en parler avant vous.
J'ai des raisons à faire approuver ma conduite,
Et je connaîtrai bien si vous l'aurez instruite.

SCÈNE IX.

ARISTE, CHRYSALE.

ARISTE. Hé bien ! la femme sort, mon frère, et je vois bien
Que vous venez d'avoir ensemble un entretien.

CHRYSALE. Oui.

ARISTE. Quel est le succès ? Aurons-nous Henriette ?

A-t-elle consenti ? l'affaire est-elle faite ?

CHRYSALE. Pas tout à fait encor.

ARISTE. Refuse-t-elle ?

CHRYSALE. Non.

ARISTE. Est-ce qu'elle balance ?

CHRYSALE. En aucune façon.

ARISTE. Quoi donc ?

CHRYSALE. C'est que pour gendre elle m'offre un autre homme.

ARISTE. Un autre homme pour gendre ?

CHRYSALE. Un autre.

ARISTE. Qui se nomme ?

CHRYSALE. Monsieur Trissotin.

ARISTE. Quoi ! monsieur Trissotin !...

CHRYSALE. Oui, qui parle toujours de vers et de latin.

ARISTE. Vous l'avez accepté ?

CHRYSALE. Moi ! point : à Dieu ne plaise !

ARISTE. Qu'avez-vous répondu ?

CHRYSALE. Rien, et je suis bien aise

De n'avoir point parlé, pour ne m'engager pas.

ARISTE. La raison est fort belle, et c'est faire un grand pas.

Avez-vous eu du moins lui proposer Clitandre ?

CHRYSALE. Non ; car, comme j'ai vu qu'on parloit d'autre gendre,

J'ai cru qu'il étoit mieux de ne m'avancer point.

ARISTE. Certes, votre prudence est rare au dernier point.

N'avez-vous point de honte, avec votre mollesse ?

Et se peut-il qu'un homme ait assez de faiblesse

Pour laisser à sa femme un pouvoir absolu,

Et n'oser attaquer ce qu'elle a résolu ?

CHRYSALE. Mon Dieu ! vous en parlez, mon frère, bien à l'aise,

Et vous ne savez pas comme le bruit me pèse.

J'aime fort le repos, la paix et la douceur,

Et ma femme est terrible avecque son humeur.

Du nom de philosophie elle fait grand mystère,

Mais elle n'en est pas pour cela moins colère,

Et sa morale, faite à mépriser le bien,

Sur l'aigreur de sa bile opère comme rien.
 Pour peu que l'on s'oppose à ce que veut sa tête,
 On en a pour huit jours d'effroyable tempête.
 Elle me fait trembler des qu'elle prend son ton ;
 Je ne sais où me mettre, et c'est un vrai diagan.
 Et cependant, avec toute sa diablerie,
 Il faut que je l'appelle et mon cœur et ma mie
 Allez, c'est se moquer. Votre femme, entre nous,
 Est, par vos lâchetés souveraine sur vous.
 Son pouvoi n'est fondé que sur votre faiblesse,
 C'est de vous qu'elle prend le titre de maîtresse,
 Vous-même à ses hauteurs vous vous abandonnez,
 Et vous faites mener en bête par le nez.
 Quoi ! vous ne pouvez pas, voyant comme on vous nomme,
 Vous résoudre une fois à vouloir être un homme, [me
 A faire condescendre une femme à vos vœux,
 Et prendre assez de cœur pour dire un Je le veux !
 Vous laissez, sans honte, immoler votre fille
 Aux folles visions qui tiennent la famille,
 Et de tout votre bien recette un mariod,
 Pour six mots de latin qu'il leur fait sonner haut,
 Un pedant qu'à tout coup votre femme apostrophe
 Du nom de bel-esprit et de grand philosophe,
 D'homme qu'en vers galants jamais on n'égala
 Et qui n'est, comme on sait, rien moins que tout cela !
 Allez, encore un coup, c'est une moquerie,
 Et votre lâcheté merite qu'on en rie.

ARISTE.

CHRYSALÈ

ARISTE.

CHRYSALÈ

ARISTE.

CHRYSALÈ

ARISTE.

CHRYSALÈ.

ARISTE.

CHRYSALÈ

MISÈ

CHRYSALÈ

MISÈ

CHRYSALÈ

C'est bien dit

C'est une chose infâme

Que d'être si soumis au pouvoir d'une femme

Fait bien

De ma douceur elle a trop profite.

Il est vrai

Trop joui de ma facilité.

Sans doute

Et je lui veux faire aujourd'hui connoître

Que ma fille est ma fille, et que j'en suis le maître
 Pour lui prendre un mari qui soit selon mes vœux

Vous voilà raisonnable, et comme je vous le veux

Vous êtes pour Clitandre, et savez sa demeure,

Faites-le-moi venir, mon frère, tout à l'heure.

J'y cours tout de ce pas

C'est souffrir trop longtemps,

Et je m'en vais être homme à la barbe des gens.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILAMINTE, ARMANDE, BÉLISE, TRISSOTIN, LÉPINE.

PHILAMINTE. Ah ! mettons-nous ici pour écouter à l'aise
Ces vers que mot à mot il est besoin qu'on pèse.

ARMANDE. Je brûle de les voir.

BÉLISE. Et l'on s'en meurt chez nous.

PHILAMINTE à Trissotin.

Ce sont charmes pour moi, que ce qui part de vous.

ARMANDE. Ce m'est une douceur à nulle autre pareille.

BÉLISE. Ce sont repas friands qu'on donne à mon oreille.

PHILAMINTE. Ne faites point languir de si pressants désirs.

ARMANDE. Dépêchez.

BÉLISE. Faites tôt, et hâtez nos plaisirs.

PHILAMINTE. A notre impatience offrez votre épigramme

TRISSOTIN à Philaminte.

Hélas ! c'est un enfant tout nouveau-né, madame ;

Son sort assurément a lieu de vous toucher,

Et c'est dans votre cour que j'en viens d'accoucher.

PHILAMINTE. Pour me le rendre cher, il suffit de son père.

TRISSOTIN. Votre approbation lui peut servir de mère.

BÉLISE. Qu'il a d'esprit !

SCÈNE II.

HENRIETTE, PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE,
TRISSOTIN, LÉPINE

PHILAMINTE à Henriette qui veut se retirer

Hola ! pourquoi, donc fuyez-vous ?

HENRIETTE. C'est de peur de troubler un entretien si doux.

PHILAMINTE. Approchez, et venez, de toutes vos oreilles,
Prendre part au plaisir d'entendre des merveilles.

HENRIETTE. Je sais peu les beautés de tout ce qu'on écrit,
Et ce n'est pas mon fait que les choses d'esprit.

PHILAMINTE. Il n'importe : aussi bien ai-je à vous dire ensuite
Un secret dont il faut que vous soyez instruite.

TRISSOTIN à Henriette.

Les sciences n'ont rien qui vous puisse enflammer,

Et vous ne vous piquez que de savoir charmer.

HENRIETTE. Aussi peu l'un que l'autre : et je n'ai nulle envie...

BÉLISE. Ah ! songeons à l'enfant nouveau-né, je vous prie.

PHILAMINTE à Lépine.

Allons, petit garçon, vite de quoi s'asseoir.

(Lépine se laisse tomber.)

Voyez l'impertinent ! est-ce que l'on doit choir

Après avoir appris l'équilibre des choses ?

BÉLISE. De ta chute, ignorant, ne vois-tu pas les causes,
Et qu'elle vient d'avoir, du point fixe, écarte

Ce que nous appelons centre de gravité ?

LÉPINE. Je m'en suis aperçu, madame, étant par terre.

PHILAMINTE à Lépine qui sort.

Le lourdaud !

TRISSOTIN. Bien lui prend de n'être pas de verre.

ARMANDE. Ah ! de l'esprit partout !

BÉLISE. Cela ne tarit pas.

(Ils s'asseyent.)

PHILAMINTE. Servez-nous promptement votre aimable repas.

TRISSOTIN. Pour cette grande laim qu'à mes yeux on expose,

Un plat seul de huit vers me semble peu de chose,

Et je pense qu'ici je ne serois pas mal

De joindre à l'épigramme, ou bien au madrigal,

Le ragoût d'un sonnet qui, chez une princesse,

A passé pour avoir quelque délicatesse.

Il est de sel attique assaisonné partout,

Et vous le trouverez, je crois, d'asscz bon goût.

ARMANDE. Ah ! je n'en doute point.

PHILAMINTE. Donnons vite audience.

BÉLISE interrompant Trissotin chaque fois qu'il se dispose à lire.

Je sens d'aise mon cœur tressaillir par avance.

J'aime la poésie avec entêtement,

Et surtout quand les vers sont tournés galamment.

PHILAMINTE. Si nous parlons toujours, il ne pourra rien dire.

TRISSOTIN. So...

BÉLISE à Henriette. Silence, ma nièce.

ARMANDE. Ah ! laissez-le donc lire.

TRISSOTIN. *Sonnet à la princesse URANIE, sur sa fièvre.*

Votre prudence est endormie,

De traiter magnifiquement,

Et de loger superbement

Votre plus cruelle ennemie.

BÉLISE. Ah ! le joli début !

ARMANDE. Qu'il a le tour galant !

PHILAMINTE. Lui seul des vers aises possède le talent.

ARMANDE. A prudence endormie il faut rendre les armes.

BÉLISE. Loger son ennemie est pour moi plein de charmes

PHILAMINTE. *J'aime superbement et magnifiquement;
Ces deux adverbes joints font admirablement!*

BÉLISE. Prêtons l'oreille au reste.

TRISSOTIN. *Votre prudence est endormie,
De traiter magnifiquement,
Et de loger superbement
Votre plus cruelle ennemie.*

ARMANDE. *Prudence endormie!*

BÉLISE. *Loger son ennemie!*

PHILAMINTE. *Superbement et magnifiquement!*

TRISSOTIN. *Faites-la sortir, quoi qu'on die,
De votre riche appartement,
Où cette ingrate insolemment
Attaque votre belle vie.*

BÉLISE. *Ah ! tout doux ! laissez-moi, de grâce, respirer.*

ARMANDE. *Donnez-nous, s'il vous plaît, le loisir d'admirer.*

PHILAMINTE. *On se sent, à ces vers, jusques au fond de l'âme
Couler je ne sais quoi qui fait que l'on se pâme.*

ARMANDE. *Faites-la sortir, quoi qu'on die,
De votre riche appartement...*

*Que riche appartement est là joliment dit !
Et que la métaphore est mise avec esprit !*

PHILAMINTE. *Faites-la sortir, quoi qu'on die.*

*Ah ! que ce quoi qu'on die est d'un goût admirable !
C'est, à mon sentiment, un endroit impayable.*

ARMANDE. *De quoi qu'on die aussi mon cœur est amoureux.*

BÉLISE. *Je suis de votre avis, quoi qu'on die est heureux.*

ARMANDE. *Je voudrais l'avoir fait.*

BÉLISE. *Il vaut toute une pièce.*

PHILAMINTE. *Mais en comprend-on bien, comme moi, la finesse ?*

ARMANDE ET BÉLISE.

Oh ! oh !

PHILAMINTE. *Faites-la sortir, quoi qu'on die.*

*Que de la fièvre on prenne ici les intérêts,
N'ayez aucun égard, moquez-vous des caquets.*

*Faites-la sortir, quoi qu'on die,
Quoi qu'on die, quoi qu'on die.*

*Ce quoi qu'on die en dit beaucoup plus qu'il ne semble.
Je ne sais pas, pour moi, si chacun me ressemble,
Mais j'entends là-dessous un million de mots.*

BÉLISE. Il est vrai qu'il dit plus de choses qu'il n'est gros.

PHILAMINTE à Trissotin

Mais, quand vous avez fait ce charmant *quoi qu'on dit*,
Avez-vous compris, vous, toute son énergie ?
Songiez-vous bien vous-même à tout ce qu'il nous dit ?
Et pensiez-vous alors y mettre tant d'esprit ?

TRISSOTIN. Hai ! hai !

ARMANDE.

J'ai fort au *l'ingrate* dans la tête

Cette ingrate de fièvre, injuste, malhonnête,
Qui traite mal les gens qui la loquent chez eux

PHILAMINTE. Enfin, les quatrains sont admirables tous deux

Venons-en promptement aux *tu te te* je vous prie.

ARMANDE. Ah ! s'il vous plaît, encore un *tu te te* *quoi qu'on dit*

TRISSOTIN. Faites-la sortir, *quoi qu'on dit*,

PHILAMINTE, ARMANDE ET BÉLISE. *Quoi qu'on dit !*

TRISSOTIN. De votre riche appartement,

PHILAMINTE, ARMANDE ET BÉLISE. *Riche appartement !*

TRISSOTIN. Où cette ingrate insolument

PHILAMINTE, ARMANDE ET BÉLISE. *Cette ingrate de fièvre !*

TRISSOTIN. Attaque votre belle vie.

PHILAMINTE. *Votre belle vie !*

ARMANDE ET BÉLISE. Ah !

TRISSOTIN. Quoi ! sans respecter votre rang,
Elle se prend à votre sang,

PHILAMINTE, ARMANDE ET BÉLISE. Ah !

TRISSOTIN. Et nuit et jour vous lui fait outrage !

Si vous la conduisez aux bains,
Sans la marchander davantage,
Noyez-la de vos propres mains.

PHILAMINTE. On n'en peut plus

BÉLISE

On pâme

ARMANDE

On se meurt de plaisir

PHILAMINTE. De mille doux frissons vous vous sentez saisir.

ARMANDE. Si vous la conduisez aux bains,

BÉLISE. Sans la marchander davantage,

PHILAMINTE. Noyez-la de vos propres mains.

De vos propres mains là, noyez-la dans les bains.

ARMANDE. Chaque pas dans vos vers rencontre un trait charmant.

BÉLISE. Partout on s'y promène avec ravissement.

PHILAMINTE. On n'y sautoit marcher que sur de belles choses.

ARMANDE. ' Ce sont petits chemins tout parsemés de roses.

TRISSOTIN. Le sonnet donc vous semble ..

PHILAMINTE. Admirable, nouveau,
Et personne jamais n'a rien fait de si beau.

BÉLISE à Henriette

Quoi ! sans émotion pendant cette lecture !

Vous faites là, ma nièce, une étrange figure !

HENRIETTE. Chacun fait ici-bas la figure qu'il peut,

Ma tante, et bel esprit, il ne l'est pas qui veut.

TRISSOTIN Peut-être que mes vers importunent madame !

HENRIETTE. Point. Je n'écoute pas.

PHILAMINTE. Ah ! voyons l'épigramme.

TRISSOTIN. *Sur un carrosse de couleur amarante donne
à une dame de ses amies.*

PHILAMINTE Ses titres ont toujours quelque chose de rare.

ARMANDE. A cent beaux traits d'esprit leur nouveauté prépare.

TRISSOTIN L'amour si chèrement m'a vendu son lieu,

PHILAMINTE, ARMANDE ET BÉLISE. Ah !

TRISSOTIN. Qu'il m'en coûte déjà la moitié de mon bien.

Et, quand tu vois ce beau carrosse,

Où tant d'or se relève en bosse,

Qu'il étonne tout le pays,

Et fait pompeusement triompher ma Lais...

PHILAMINTE. Ah ! ma Lais ! voilà de l'érudition.

L'enveloppe est jolie, et vaut un million.

TRISSOTIN. Et, quand tu vois ce beau carrosse,

Où tant d'or se relève en bosse,

Qu'il étonne tout le pays,

Et fait pompeusement triompher ma Lais,

Ne dis plus qu'il est amarante,

Dis plutôt qu'il est de ma rente.

ARMANDE. Oh ! oh ! oh ! celui-là ne s'attend point du tout.

PHILAMINTE On n'a que lui qui puisse écrire de ce goût.

BÉLISE. Ne dis plus qu'il est amarante,

Dis plutôt qu'il est de ma rente.

*Voilà qui se décline, ma rente, de ma rente, à
ma rente*

PHILAMINTE. Je ne sais, du moment que je vous ai connu,

Si sur votre sujet j'eus l'esprit prevenu ;

Mais j'admire partout vos vers et votre prose.

TRISSOTIN à Philaminte

Si vous vouliez de vous nous montrer quelque chose,

A notre tour aussi nous pourrions admirer.

PHILAMINTE. Je n'ai rien fait en vers, mais j'ai lieu d'espérer
Que je pourrai bientôt vous montrer, en amie,
Huit chapitres du plan de notre académie.
Platon s'est au projet simplement arrêté,
Quand de sa république il a fait le traité,
Mais à l'effet entier je veux pousser l'idée
Que j'ai sur le papier en prose accommodée
Car enfin, je me sens un étrange dépit
Du tort que l'on nous fait du côté de l'esprit,
Et je veux nous venger, toutes tant que vous sommes,
De cette indigne classe où nous rangent les hommes,
De borner nos talents à des finesses
Et nous fermer la porte aux sublimes clartés

ARMAND. C'est faire à notre sexe une trop grande offense,
De n'entendre l'effort de notre intelligence
Qu'à juger d'une jupe, ou de l'air d'un manteau,
Ou des beautés d'un point, ou d'un brocat nouveau
BÉLISE. Il faut se relever de ce honteux putage,
Et mettre hautement notre esprit hors de page.

TRISSOTIN. Pour les dames on sait mon respect en tous lieux;
Et si je rends hommage aux brillants de leurs yeux,
De leur esprit aussi j'honore les lumières

PHILAMINTE. Le sexe aussi vous rend justice en ces matières;
Mais nous voulons montrer à de certains esprits,
Dont l'orgueilleux savoir nous traite avec mépris,
Que de science aussi les femmes sont meublées,
Qu'on peut faire, comme eux, de doctes assemblées,
Conduites en cela par des ordres meilleurs;
Qu'on y veut réunir ce qu'on separe ailleurs,
Mêler le beau langage et les hautes sciences,
Découvrir la nature en mille expériences,
Et, sur les questions qu'on pourra proposer,
Faire entrer chaque secte, et n'en point épouser.

TRISSOTIN. Je m'attache pour l'ordie au peripatétisme

PHILAMINTE. Pour les abstractions, j'aime le platonisme

ARMANDE. Épicure me plaît, et ses dogmes sont loirs.

BÉLISE. Je m'accommode assez, pour moi, des petits corps,
Mais le vide à souffrir me semble difficile,
Et je goûte bien mieux la matière subtile.

TRISSOTIN. Descartes, pour l'aimant, donne fort dans mon sens.

ARMANDE. J'aime ses tourbillons

PHILAMINTE. Moi, ses mondes tombants.

ARMANDE. Il me tarde de voir notre assemblée ouverte,
Et de nous signaler par quelque découverte.

TRISSOTIN. On en attend beaucoup de vos vives clartés,
Et pour vous la nature a peu d'obscurités.

- PHILAMINTE. Pour moi, sans me flatter, j'en ai déjà fait une;
Et j'ai vu clairement des hommes dans la lune.
- BÉLISE. Je n'ai point encor vu d'hommes, comme je crois,
Mais j'ai vu des clochers tout comme je vous vois.
- ARMANDE. Nous approfondirons, ainsi que la physique,
Grammaire, histoire, vers, morale et politique.
- PHILAMINTE. La morale a des traits dont mon cœur est épris;
Et c'étoit autrefois l'amour des grands esprits;
Mais aux stoïciens je donne l'avantage,
Et je ne trouve rien de si beau que leur sage.
- ARMANDE. Pour la langue, on verra dans peu nos règlements,
Et nous y prétendons faire des remuements.
Par une antipathie, ou juste, ou naturelle,
Nous avons pris chacune une haine mortelle
Pour un nombre de mots, soit ou verbes, ou noms,
Que mutuellement nous nous abandonnons :
Contre eux nous préparons de mortelles sentences,
Et nous devons ouvrir nos doctes conférences
Par les proscriptions de tous ces mots divers,
Dont nous voulons purger et la prose et les vers.
- PHILAMINTE. Mais le plus beau projet de notre académie,
Une entreprise noble, et dont je suis ravie,
Un dessein plein de gloire, et qui sera vanté
Chez tous les beaux-esprits de la postérité,
C'est le retranchement de ces syllabes sales,
Qui, dans les plus beaux mots, produisent des scandales
Ces jouets éternels des sots de tous les temps; [les,
Ces fades lieux communs de nos méchants plaisants;
Ces sources d'un amas d'équivoques infâmes,
Dont on vient faire insulte à la pudeur des femmes.
- TRISSOTIN. Voilà certainement d'admirables projets !
- BÉLISE. Vous verrez nos statuts quand ils seront tout faits.
- TRISSOTIN. Ils ne sauroient manquer d'être tous beaux et sages.
- ARMANDE. Nous serons, par nos lois, les juges des ouvrages;
Par nos lois, prose et vers, tout nous sera soumis :
Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis.
Nous chercherons partout à trouver à redire,
Et ne verrons que nous qui sachent bien écrire.

SCÈNE III.

PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE, HENRIETTE,
TRISSOTIN, LÉPINE.

LÉPINE à Trissotin

Monsieur, un homme est là, qui veut parler à vous.
Il est vêtu de noir, et parle d'un ton doux.

(Ils se lèvent.)

TRISSOTIN. C'est cet ami savant qui m'a fait tant d'instance
De lui donner l'honneur de votre connoissance.

PHILAMINTE. Pour le faire venir vous avez tout credit.

(Trissotin va au-devant de Vadius.)

SCÈNE IV.

PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE, HENRIETTE.

PHILAMINTE à Armande et à Belise

Faisons bien les honneurs au moins de notre esprit.

(À Henriette qui veut sortir.)

Holà ! je vous ai dit en paroles bien sçaves,
Que j'ai besoin de vous.

HENRIETTE.

Mais pour quelles affaires ?

PHILAMINTE. Venez, on va dans peu vous les faire savoir.

SCÈNE V.

**TRISSOTIN, VADIUS, PHILAMINTE, BÉLISE,
ARMANDE, HENRIETTE.**

TRISSOTIN présentant Vadius

Voici l'homme qui meut du desir de vous voir,
En vous le produisant, je ne crains point le blâme
D'avoir admis chez vous un profane, madame
Il peut tenir son coin parmi les beaux-esprits.

PHILAMINTE. La main qui le presente en dit assez le prix.

TRISSOTIN. Il a des vieux auteurs la pleine intelligence,
Et sut du grec, madame, autant qu'un homme de France.

PHILAMINTE à Belise

Du grec, ô ciel, du grec ! Il sait du grec, ma sœur !

BÉLISE à Armande

Ah ! ma nièce, du grec !

ARMANDE.

Du grec ! quelle douceur !

PHILAMINTE. Quoi ! monsieur sait du grec ? Ah ! permettez, de grâce,
Que, pour l'amour du grec, monsieur, on vous em-
(Vadius embrasse aussi Belise et Armande.) |brasse.

HENRIETTE à Vadius qui veut aussi l'embrasser

Excusez-moi, monsieur, je n'entends pas le grec.

(Ils s'assoient.)

PHILAMINTE. J'ai pour les livres grecs un merveilleux respect.

VADIUS.

Je crains d'être fâcheux, par l'ardeur qui m'engage
À vous rendre aujourd'hui, madame, mon hommage ;
Et j'aurai pu troubler quelque docte entretien.

PHILAMINTE. Monsieur, avec du grec on ne peut gâter rien.

TRISSOTIN.

Au reste, il fait merveille en vers ainsi qu'en prose,
Et pourroit, s'il vouloit, vous montrer quelque chose.

VADIUS.

Le défaut des auteurs, dans leurs productions,
C'est d'en tyranniser les conversations,
D'être au palais, au cours, aux ruelles, aux tables,
De leurs vers fatigants lecteurs infatigables.
Pour moi, je ne vois rien de plus sot, à mon sens,
Qu'un auteur qui partout va gueuser des encens,
Qui des premiers venus saisissant les oreilles,
En fait le plus souvent les martyrs de ses veilles.
On ne m'a jamais vu ce fol entêtement,
Et d'un Grec, là-dessus, je suis le sentiment,
Qui, par un dogme exprès, défend à tous ses sages
L'indigne empressement de lire leurs ouvrages.
Voici de petits vers pour de jeunes amants,
Sur quoi je voudrois bien avoir vos sentiments.

TRISSOTIN.

Vous versont des beautés qu'en ont point tous les autres.

VADIUS.

Les Grâces et Venus règnent dans tous les vôtres.

TRISSOTIN.

Vous avez le tour libre, et le beau choix des mots.

VADIUS.

On voit partout chez vous l'*ithos* et le *pathos*.

TRISSOTIN.

Nous avons vu de vous des *églogues* d'un style
Qui passe en doux attrails *Theocrite* et *Virgile*.

VADIUS.

Vos odes ont un air noble, galant et doux,
Qui laisse de bien loin votre *Horace* après vous.

TRISSOTIN.

Est-il rien d'amoureux comme vos chansonnettes?

VADIUS.

Peut-on rien voir d'égal aux sonnets que vous faites?

TRISSOTIN.

Rien qui soit plus charmant que vos petits rondeaux?

VADIUS.

Rien de si plein d'esprit que tous vos madrigaux?

TRISSOTIN.

Aux ballades surtout vous êtes admirable.

VADIUS.

Et dans les bouts-rimés je vous trouve adorable.

TRISSOTIN.

Si la France pouvoit connoître votre prix...

VADIUS.

Si le siècle rendoit justice aux beaux-esprits...

TRISSOTIN.

En carrosse dore vous iriez par les rues.

VADIUS.

On verroit le public vous dresser des statues.

(A Trissotin)

Hom! C'est une ballade, et je veux que tout net
Vous m'en...

TRISSOTIN à Vadius

Avez-vous vu certain petit sonnet
Sur la fièvre qui tient la princesse *Uranie*?

VADIUS.

Oui; hier il me fut lu dans une compagnie.

TRISSOTIN.

Vous en savez l'auteur?

VADIUS.

Non; mais je sais fort bien

Qu'à ne le point flatter, son sonnet ne vaut rien.

TRISSOTIN.

Beaucoup de gens pourtant le trouvent admirable.

VADIUS.

Cela n'empêche pas qu'il ne soit misérable;

Et, si vous l'avez vu, vous serez de mon goût.

TRISSOTIN.

Je sais que là-dessus je n'en suis point du tout,
Et que d'un tel sonnet peu de gens sont capables!

VADIUS.

Me préserve le ciel d'en faire de semblables!

- TRISSOTIN. Je soutiens qu'on ne peut en faire de meilleur,
Et ma grande raison, c'est que j'en suis l'auteur.
- VADIUS. Vous?
- TRISSOTIN. Moi.
- VADIUS. Je ne sais donc comment se fit l'affaire.
- TRISSOTIN. C'est qu'on fut malheureux de ne pouvoir vous plaire.
- VADIUS. Il faut qu'en recoutant j'aie eu l'esprit distrait,
Ou bien que le lecteur m'ait gâté le sonnet
Mais laissons ce discours, et voyons ma ballade.
- TRISSOTIN. La ballade, à mon goût, est une chose fade
Ce n'en est plus la mode elle sent son vieux temps
- VADIUS. La ballade pourtant charme beaucoup de gens
- TRISSOTIN. Cela n'empêche pas qu'elle ne vous déplaie
- VADIUS. Elle n'en reste pas pour cela plus mauvaise
- TRISSOTIN. Elle a pour les poètes de merveilleux appis
- VADIUS. Cependant nous voyons qu'elle ne vous plaît pas
- TRISSOTIN. Vous donnez sottement vos qu'ilites aux autres
(Ils se lèvent tous)
- VADIUS. Fort impertinemment vous me jetez les vôtres
- TRISSOTIN. Allez, petit gambaud barbouilleur de papier.
- VADIUS. Allez, rimeur de hille, opprobre du métier.
- TRISSOTIN. Allez, fripier d'écrits, impudent plagiaire.
- VADIUS. Allez, cuistre
- PHILAMINTE. Eh! messieurs, que prétendez-vous?
- TRISSOTIN. Vadius [faucé]
- VADIUS. Va, va restituer tous les honteux laireins
Que réclament sur toi les Grecs et les Latins
- TRISSOTIN. Va, va-t'en faire amende honorable au Parnasse
D'avoir fait à tes vers estropier Horace
- TRISSOTIN. Souviens-toi de ton livre et de son peu de bruit
- VADIUS. Et toi, de ton librairie à l'hôpital réduit
- TRISSOTIN. Ma gloire est établie, en vain tu la déchires.
- VADIUS. Oui, oui, je te renvoie à l'auteur des Satires.
- TRISSOTIN. Je t'y renvoie aussi
- VADIUS. J'ai le contentement
Qu'on voit qu'il m'a traité plus honorablement.
Il me donne en passant une atteinte légère
Parmi plusieurs auteurs qu'au Parnasse on recueille,
Mais jamais dans ses vers il ne te laisse en paix,
Et l'on t'y voit partout être en butte à ses traits
- TRISSOTIN. C'est par là que j'y tiens un rang plus honorable.
Il te met dans la foule ainsi qu'un misérable,
Il croit que c'est assez d'un coup pour l'accabler,
Et ne t'a jamais fait l'honneur de redoubler.
Mais il m'attaque à part comme un noble adversaire
Sur qui tout son effort lui semble nécessaire;
Et ses coups, contre moi redoublent en tous lieux,

VADIUS. Montrent qu'il ne se croit jamais victorieux.
 TRISSOTIN. Ma plume l'apprendra quel homme je puis être
 VADIUS. Et la mienne saura te faire voir ton maître
 TRISSOTIN. Je te défie en vers, pro e, grec et latin
 TRISSOTIN. Eh bien! nous nous verrons seul à seul chez Barbi

SCÈNE VI.

TRISSOTIN, PHILAMINTE, ARMANDE,
 BÉLISE, HENRIETTE

TRISSOTIN A mon emportement ne donnez aucun blâme:
 C'est votre jugement que je défends, madame,
 Dans le sonnet qu'il a l'audace d'attaquer
 PHILAMINTE A vous remettre bien je me veux appliquer,
 Mais parlons d'autre affaire. Approchez, Henriette.
 Depuis assez longtemps mon âme s'inquiète
 De ce qu'aucun esprit en vous ne se fait voir,
 Mais je trouve un moyen de vous en faire avoir
 HENRIETTE. C'est prendre un somp pour moquin est pis nécessaire:
 Les doctes entretiens ne sont point mon affaire
 J'aime à vivre aisément, et, dans tout ce qu'on dit,
 Il faut se trop peiner pour avoir de l'esprit,
 C'est une ambition que je n'ai point en tête
 Je me trouve fort bien, ma mère, d'être bête,
 Et j'aime mieux n'avoir que des communs propos,
 Que de me tourmenter pour dire de beaux mots.
 PHILAMINTE Oui, mais j'y suis blessé, et ce n'est pas mon compte
 De souffrir dans mon sang une pareille honte
 La beauté du visage est un frêle ornement,
 Une fleur passagère, un éclat d'un moment,
 Et qui n'est attaché qu'à la simple épiderme;
 Mais celle de l'esprit est inhérente et ferme
 J'ai donc cherché longtemps un biais de vous donner
 La beauté que les ans ne peuvent moissonner,
 De faire entrer chez vous le désir des sciences,
 De vous insinuer les belles connoissances,
 Et la pensée enfin ou mes vœux ont souscrit,
 C'est d'attacher à vous un homme plein d'esprit.

(Montrant Trissotin)

Et cet homme est monsieur, que je vous détermine
 A voir comme l'époux que mon choix vous destine

HENRIETTE. Moi! ma mère?

PHILAMINTE.

Oui, vous. Faites la sotte un peu!

BÉLISE à Trissotin

Je vous entends; vos yeux demandent mon avr
 Pour engager ailleurs un cœur que je possède
 Allez, je le veux bien. A ce nœud je vous cède;

C'est un hymen qui fait votre établissement.

TRISSOTIN à Henriette

Je ne sais que vous dire en mon ravissement,
Madame, et cet hymen dont je vois qu'on m'honore,
Mémé

HENRIETTE

Tout beau' monsieur, il n'est pas fait encore,
Ne vous pressez pas tant

PHILAMINTE

Comme vous repondez ?
Saviez-vous bien que si Suffit Vous m'entendez.
(A Trissotin)

Elle se rendra sage Allons, laissons-la faire.

SCÈNE VII

HENRIETTE ARMAND

ARMANDE

On voit brüler pour vous les sœurs de notre mère,
Et son choix ne pouvoit d'un plus illustre époux

HENRIETTE

Si le choix est si beau que ne le prenez-vous ?

ARMANDE

C'est à vous non à moi que sa main est donnée

HENRIETTE

Je vous le cède tout, comme à ma sœur aînée

ARMANDE

Si l'hymen comme à vous me paraitroit charmant,
J'accepterois votre offre avec ravissement

HENRIETTE

Si j'avois comme vous les pédants dans la tête,
Je pourrais le trouver un peu fort honnête

ARMANDE

Cependant, bien qu'ici nos goûts soient différents,
Nous devons obéir, ma sœur, à nos parents
Une mère a sur nous une entière puissance,
Et vous croyez en vain par votre résistance

SCÈNE VIII

CHRYSALE, ARISTE, CLÉANDRE, HENRIETTE,
ARMAND

CHRYSALE à Henriette lui présente Cléandre

Allons, ma fille, il faut approuver mon dessein,
Otez ce qui touche à monsieur dans la main,
- Et le considérez désormais dans votre âme

ARMANDE. En homme dont je veux que vous soyez la femme
De ce côté ma sœur vos penchants sont fort grands

HENRIETTE

Il nous faut obéir, ma sœur, à nos parents,
Un père a sur nous tous une entière puissance

ARMANDE

Une mère a sur nous une entière puissance

CHRYSALE

Qu'est-ce à dire ?

ARMANDE.

Je dis que j'appréhende fort
Qu'ici ma mère et vous ne soyez pas d'accord,
Et c'est un autre époux.

CHRYSALE.

Taisez-vous, péronnelle

Allez philosopher tout le saoul avec elle,
 Et de mes actions ne vous mêlez en rien.
 Dites-lui ma pensée, et l'avertissez bien
 Qu'elle ne vienne pas m'échauffer les oreilles;
 Allons vite.

SCÈNE IX.

CHRYSALE, ARISTE, HENRIETTE, CLITANDRE.

ARISTE.

Fort bien. Vous faites des merveilles.

CLITANDRE. Quel transport ! quelle joie ! Ah ! que mon sort est doux !

CHRYSALE à Clitandre

Allons, prenez sa main, et passez devant nous;
 Menez-la dans sa chambre. Ah ! les douces caresses !

(À Ariste)

Tenez, mon cœur s'émue à toutes ces tendresses,
 Cela ragailardit tout à fait mes vieux jours,
 Et je me ressouviens de mes jeunes amours.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILAMINTE, ARMANDE.

ARMANDE.

Oui, rien n'a retenu son esprit en balance.
 Elle a fait vanité de son obéissance;
 Son cœur, pour se livrer, à peine devant moi
 S'est-il donné le temps d'en recevoir la loi,
 Et sembloit suivre moins les volontés d'un père,
 Qu'affecter de braver les ordres d'une mère.

PHILAMINTE.

Je lui montrerais bien aux lois de qui des deux
 Les droits de la raison soumettent tous ses vœux;
 Et qui doit gouverner, ou sa mère ou son père,
 Ou l'esprit ou le corps, la forme ou la matière.

ARMANDE.

On vous en dev n bien, au moins, un compliment;
 Et ce petit monsieur en use étrangement
 De vouloir malgré vous devenir votre gendre.

PHILAMINTE.

Il n'en est pas encore où son cœur peut prétendre.
 Je le trouvois bien fait et j'aimois vos amours;
 Mais dans ses procédés il m'a déplu toujours.
 Il sait que, Dieu merci, je me mêle d'écrire;
 Et jamais il ne m'a prié de lui rien lire.

SCÈNE II.

CLITANDRE *entrant doucement et coulant sans se montrer,*
 ARMANDE, PHILAMINIE

ARMANDE. Je ne souffrirais point, si j'étais que de vous,
 Que jamais d'Henriette il pût être le poux
 On me ferait grand tort d'avoir quelque penser
 Que là-dessus je parle en fille intéresser,
 Et que le lâche tour que l'on voit qu'il me fait
 Jette au fond de mon cœur quelque dépôt secret
 Contre de pareils coups l'âme se fortifie
 Du solide secours de la philosophie
 Et par elle on se peut mettre au-dessus de tout.
 Mais vous traitez ainsi, c'est vous passer à bout.
 Il est de votre honneur d'être à ses vœux contraire,
 Et c'est un homme, enfin, qu'on doit point vous plaire.
 Jamais je n'ai connu, discourant entre nous,
 Qu'il eût au fond du cœur de l'estime pour vous.

PHILAMINTE. Petit sot !

ARMANDE. Quelque bruit que votre gloire fasse,
 Toujours à vous louer il a paru de glace

PHILAMINTE. Le brutal !

ARMANDE. Et vingt fois comme ouvrages nouveaux,
 J'ai lu des vers de vous qu'il n'a point trouvés beaux

PHILAMINTE. L'impertinent !

ARMANDE. Souvent nous en étions aux prises,
 Et vous ne croiriez point de combien de sottises ..

CLITANDRE à Armande

He ! doucement, de grâce Un peu de charité,
 Madame, ou tout au moins un peu d'honnêteté.
 Quel mal vous ai-je fait ? et quelle est mon offense,
 Pour armer contre moi toute votre éloquence,
 Pour vouloir me détruire, et prendre tant de soin
 De me rendre odieux aux gens dont j'ai besoin ?
 Parlez, dites, d'où vient ce courroux effroyable ?
 Je veux bien que madame en soit juge equitable
 Si j'avais le courroux dont on veut m'accuser,
 Je trouverais assez de quoi l'autoriser.
 Vous en seriez trop digne, et les premières flammes
 S'établissent des droits si sacrés sur les âmes,
 Qu'il faut perdre fortune, et renoncer au jour,
 Plutôt que de brûler des feux d'un autre amour
 Au changement de vœux nulle horreur ne s'égale,
 Et tout cœur infidèle est un monstre en morale.

CLITANDRE. Appelez-vous, madame, une infidélité
 Ce que m'a de votre âme ordonné la fierté ?

Je ne fais qu'obéir aux lois qu'elle m'impose ;
 Et , si je vous offense , elle seule en est cause.
 Vos charmes ont d'abord possédé tout mon cœur ;
 Il a brûlé deux ans d'une constante ardeur.
 Il n'est soins empressés , devoirs , respects , services ,
 Dont il ne vous ait fait d'amoureux sacrifices.
 Tous mes feux , tous mes soins ne peuvent rien sur vous :
 Je vous trouve contraire à mes vœux les plus doux ;
 Ce que vous refusez , je l'offre au choix d'une autre ,
 Voyez. Est-ce , madame , ou ma faute , ou la vôtre ?
 Mon cœur court-il au change , ou si vous l'y poussez ?
 Est-ce moi qui vous quitte , ou vous qui me chassez ?
 Appelez-vous , monsieur , être à vos vœux contraire ,
 Que de leur arracher ce qu'ils ont de vulgaire ,
 Et vouloir les réduire à cette pureté
 Où du parlait amour consiste la beauté ?
 Vous ne sauriez pour moi tenir votre pensée
 Du commerce des sens nette et débarrassée ;
 Et vous ne goûtez point , dans ses plus doux appas ,
 Cette union des cœurs où les corps n'entrent pas.
 Vous ne pouvez aimer que d'une amour grossière ,
 Qu'avec tout l'attrail des nœuds de la matière ;
 Et , pour nourrir les feux que chez vous on produit ,
 Il faut un mariage et tout ce qui s'ensuit.
 Ah ! quel étrange amour ! et que les belles âmes
 Sont bien loin de brûler de ces terrestres flammes !
 Les sens n'ont point de part à toutes leurs ardeurs ,
 Et ce beau feu ne veut marier que les cœurs.
 Comme une chose indigne il laisse là le reste ;
 C'est un feu pur et net comme le feu celeste :
 On ne pousse avec lui que d'honnêtes soupirs ,
 Et l'on ne penche point vers les sales desirs.
 Rien d'impur ne se mêle au but qu'on se propose ;
 On aime pour aimer et non pour autre chose ;
 Ce n'est qu'à l'esprit seul que vont tous les transports ,
 Et l'on ne s'aperçoit jamais qu'on ait un corps.
 Pour moi , par un malheur , je m'aperçois , madame ,
 Que j'ai , ne vous déplaise , un corps tout comme une
 Je sens qu'il y tient trop pour le laisser à part : [Âme ;
 De ces détachements je ne connois point l'art ;
 Le ciel m'a dénié cette philosophie ,
 Et mon âme et mon corps marchent de compagnie.
 Il n'est rien de plus beau , comme vous l'avez dit ,
 Que ces vœux épurés qui ne vont qu'à l'esprit ,
 Ces unions des cœurs , et ces tendres pensées ,
 Du commerce des sens si bien débarrassées :
 Mais ces amours pour moi sont trop subtilisés :

ARMANDE.

CLITANDRE.

Je suis un peu grossier, comme vous m'accusez ;
J'aime avec tout moi-même, et l'amour qu'on me donne
En veut, je le confesse, à toute la personne.
Ce n'est pas là matière à de grands châtimens,
Et, sans faire de tort à vos beaux sentimens,
Je vois que, dans le monde, on suit fort ma méthode,
Et que le mariage est assez à la mode,
Passe pour un lien assez honnête et doux,
Pour avoir desiré de me voir votre époux,
Sans que la liberté d'une telle penser
Ait dû vous donner lieu d'en paroître offensée.

ARMANDE. Hé bien ! monsieur, hé bien ! puisque, sans m'écouter,
Vos sentimens brutaux veulent se contenter ;
Puisque, pour vous réduire à des ardeurs fidèles,
Il faut des nœuds de chair, des chaînes corporelles,
Si ma mère le veut, je résous mon esprit

À consentir pour vous à ce dont il s'agit.
CLITANDRE. Il n'est plus temps, madame, une autre a pris la place ;
Et, par un tel retour, j'aurois mauvaise grâce
De maltraiter l'asile et blesser les bontés
Où je me suis sauvé de toutes vos lieries.

PHILAMINTE. Mais enfin, comptez-vous, monsieur, sur mon suffrage,
Quand vous vous promettez cet autre mariage ?
Et, dans vos visions, savez vous, s'il vous plaît,
Que j'ai pour Henriette un autre époux tout prêt ?

CLITANDRE. Hé ! madame, voyez votre choix, je vous prie ;
Exposez-moi, de grâce, à moins d'ignominie.
Et ne me rangez pas à l'indigne destin
De me voir le rival de monsieur Trissotin. [traire,
L'amour des beaux-esprits, qui chez vous n'est con-
Ne pouvoit m'opposer un moins noble adversaire.
Il en est, et plusieurs, que, pour le bel esprit,
Le mauvais goût du siècle a su mettre en crédit ;
Mais monsieur Trissotin n'a pu duper personne,
Et chacun rend justice aux écrits qu'il nous donne.
Hors ceans, on le prise en tout lieu ce qu'il vaut ;
Et ce qui m'a vingt fois fait tomber de mon haut,
C'est de vous voir au ciel élever des sonnettes
Que vous desavoueriez, si vous les aviez faites.

PHILAMINTE. Si vous jugez de lui tout autrement que nous,
C'est que nous le voyons par d'autres yeux que vous.

SCÈNE III.

TRISSOTIN, PHILAMINTE, ARMANDE, CLITANDRE.

TRISSOTIN à Philaminte.

Je viens vous annoncer une grande nouvelle.
Nous l'avons, en dormant, madame, échappé bella.

Un monde près de nous a passé tout du long,
Est chu tout au travers de notre tourbillon,
Et, s'il eût en chemin rencontré notre terre,
Elle eût été brisée en morceaux comme verre.

PHILAMINTE. Remettons ce discours pour une autre saison :

Monsieur n'y trouveroit ni rime ni raison ;
Il fait profession de chérir l'ignorance,
Et de hair, surtout, l'esprit et la science.

CLITANDRE. Cette vérité veut quelque adoucissement.
Je m'explique, madame ; et je hais seulement
La science et l'esprit qui gâtent les personnes.
Ce sont choses, de soi, qui sont belles et bonnes ;
Mais j'aimerois mieux être au rang des ignorants,
Que de me voir savant comme certaines gens.

TRISSOTIN. Pour moi, je ne tiens pas, quelque effet qu'on suppose,
Que la science soit pour gâter quelque chose.

CLITANDRE. Et c'est mon sentiment qu'en fais comme en propos,
La science est sujette à faire de grands sots.

TRISSOTIN. Le paradoxe est fort.

CLITANDRE. Sans être fort habile,
La preuve m'en seroit, je pense, assez facile
Si les raisons manquoient, je suis sûr qu'en tout cas
Les exemples fameux ne me manqueroient pas.

TRISSOTIN. Vous en pourriez citer qui ne concluroient guère.

CLITANDRE. Je n'ois pas bien loin pour trouver mon affaire.

TRISSOTIN. Pour moi, je ne vois pas ces exemples fameux.

CLITANDRE. Moi, je les vois si bien qu'ils me crèvent les yeux.

TRISSOTIN. J'ai cru jusques ici que c'étoit l'ignorance
Qui faisait les grands sots, et non pas la science.

CLITANDRE. Vous avez cru fort mal, et je vous suis garant
Qu'un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant.

TRISSOTIN. Le sentiment commun est contre vos maximes,
Puisque ignorant et sot sont termes synonymes.

CLITANDRE. Si vous le voulez prendre aux usages du mot,
L'alliance est plus forte entre pédant et sot.

TRISSOTIN. La sottise, dans l'un, se fait voir toute pure.

CLITANDRE. Et l'étude, dans l'autre, ajoute à la nature.

TRISSOTIN. Le savoir garde en soi son mérite éminent.

CLITANDRE. Le savoir, dans un fat, devient impertinent.

TRISSOTIN. Il faut que l'ignorance ait pour vous de grands charmes,
Puisque pour elle ainsi vous prenez tant les armes.

CLITANDRE. Si pour moi l'ignorance a des charmes bien grands,
C'est depuis qu'à mes yeux s'offrent certains savants.

TRISSOTIN. Ces certains savants-là peuvent, à les connaître,
Valoir certaines gens que nous voyons paroître.

CLITANDRE. Oui, si l'on s'en rapporte à ces certains savants ;
Mais on n'en convient pas chez ces certains gens.

PHILAMINTE à Clitandre

Il me semble, monsieur. .

CLITANDRE.

Hé ! madame, de grâce ;
Monsieur est assez fort , sans qu'à son aide on passe :
Je n'ai déjà que trop d'un si rude assaillant ;
Et si je me defends, ce n'est qu'en reculant.

ARMANDE.

Mais l'offensante aigreur de chaque repartie
Dont vous...

CLITANDRE.

Autre second ! je quitte la partie.

PHILAMINTE.

On souffre aux entretiens ces sortes de combats,
Pourvu qu'à la personne on ne s'attaque pas

CLITANDRE.

He ! mon Dieu tout cela n'est-il pas dont il s'offense,
Il entend railleuse autant qu'homme de France ;
Et de bien d'autres traits il s'est senti piquer,
Sans que jamais sa gloire ait fait que s'en moquer.

TRISSOTIN.

Je ne m'étonne pas, au combat que j'esuie,
De voir prendre à monsieur la thèse qu'il appuie ;
Il est fort enfoncé dans la cour, c'est tout dit.
La cour, comme l'on sait, ne tient pas pour l'esprit.
Elle a quelque intérêt d'appuyer l'ignorance,
Et c'est en courtisan qu'il en prend la défense

CLITANDRE.

Vous en voulez beaucoup à cette pauvre cour,
Et son malheur est grand de voir que chaque jour,
Vous autres beaux-esprits vous declamez contre elle,
Que de tous vos chagrins vous lui fassiez querelle,
Et, sur son méchant goût lui faisant son procès,
N'accusiez que lui seul de vos méchants succès.
Permettez-moi, monsieur Trissotin, de vous dire,
Avec tout le respect que votre nom m'inspire,
Que vous seriez fort bien, vos confrères et vous,
De parler de la cour d'un ton un peu plus doux :
Qu'à le bien prendre au fond, elle n'est pas si bête
Que vous autres messieurs vous vous mettez en tête ;
Qu'elle a du sens commun pour se connoître à tout,
Que chez elle on se peut former quelque bon goût,
Et que l'esprit du monde y vaut, sans flatterie,
Tout le savoir obscur de la pédanterie.

TRISSOTIN.

De son bon goût, monsieur, nous voyons des effets.

CLITANDRE.

Où voyez-vous, monsieur, qu'elle l'ait si mauvais ?

TRISSOTIN.

Ce que je vois, monsieur ? C'est que pour la science
Rasus et Baldus font honneur à la France ;
Et que tout leur mérite, expose fort au jour,
N'attire point les yeux et les dons de la cour.

CLITANDRE.

Je vois votre chagrin, et que, par modestie,
Vous ne vous mettez point, monsieur, de la partie ;
Et, pour ne vous point mettre aussi dans le propos,
Que font-ils pour l'État, vos habiles héros ?

Qu'est-ce que leurs écrits lui rendent de service,
 Pour accruser la cour d'une horrible injustice,
 Et se plaindre en tous lieux que sur leurs doctes noms
 Elle manque à verser la faveur de ses dons?
 Leur savoir à la France est beaucoup nécessaire!
 Et des livres qu'ils font la cour a bien affaire!
 Il semble à trois gredins, dans leur petit cerveau,
 Que pour être imprimés et reliés en veau,
 Les voilà dans l'État d'importantes personnes;
 Qu'avec leur plume ils font les destins des couronnes;
 Qu'au moindre petit bruit de leurs productions,
 Ils doivent voir chez eux voler les pensions;
 Que sur eux l'univers a la vue attachée;
 Que partout de leur nom la gloire est épanchée;
 Et qu'en science ils sont des prodiges fameux,
 Pour savoir ce qu'ont dit les autres avant eux,
 Pour avoir eu trente ans des yeux et des oreilles,
 Pour avoir employé neuf ou dix mille veilles
 A se bien barbouiller de grec et de latin,
 Et se charger l'esprit d'un ténébreux butin
 De tous les vieux fatras qui traînent dans les livres;
 Gens qui de leur savoir paroissent toujours ivres;
 Riches, pour tout mérite, en habil importun;
 Inhabiles à tout, vides de sens commun,
 Et pleins d'un ridicule et d'une impertinence
 A décrier partout l'esprit et la science.

PHILAMINTE. Votre chaleur est grande; et cet emportement
 De la nature en vous manque le mouvement.
 C'est le nom de rival qui dans votre âme excite...

SCÈNE IV.

TRISSOTIN, PHILAMINTE, CLITANDRE,
 ARMANDE, JULIEN.

JULIEN. Le savant qui tantôt vous a rendu visite,
 Et de qui j'ai l'honneur d'être l'humble valet,
 Madame, vous exhorte à lire ce billet.

PHILAMINTE. Quelque important que soit ce qu'on veut que je lise
 Apprenez, mon ami, que c'est une sottise
 De se venir jeter au travers d'un discours;
 Et qu'aux gens d'un logis il faut avoir recours,
 Afin de s'introduire en valet qui sait vivre.

JULIEN. Je noterai cela, madame, dans mon livre.

PHILAMINTE. Trissotin s'est vanté, madame, qu'il épouserait
 votre fille. Je vous donne avis que sa philosophie
 n'en veut qu'à vos richesses, et que vous ferez bien

» de ne point conclure ce mariage que vous n'ayez vu
 » le poème que je compose contre lui. En attendant
 » cette peinture, où je prétends vous le dépeindre de
 » toutes ses couleurs, je vous envoie Horace, Virgile,
 » Térence et Catulle, où vous verrez notés en marge
 » tous les endroits qu'il a pillés »

Voilà sur cet hymen que je me suis promis
 Un mérite attaqué de beaucoup d'ennemis ;
 Et ce déchaînement aujourd'hui me convie
 A faire une action qui confonde l'envie,
 Qui lui fasse sentir que l'effort qu'elle fait,
 De ce qu'elle veut rompre au i pressé l'effet.

(A Julien.)

Reportez tout cela sur l'heure à votre maître,
 Et lui dites qu'afin de lui faire connoître
 Quel grand état je fais de ses nobles avis,
 Et comme je les crois dignes d'être suivis,

(Montrant Trissotin)

Dès ce soir, à monsieur je marierai ma fille.

SCÈNE V.

PHILAMINTE, ARMANDE, CLITANDRE.

PHILAMINTE à Clitandre.

Vous, monsieur, comme ami de toute la famille,
 A signer leur contrat vous pourrez assister ;
 Et je vous y veux bien de ma part inviter.
 Armande, prenez soin d'envoyer au notaire,
 Et d'aller avertir votre sœur de l'affaire.

ARMANDE.

Pour avertir ma sœur il n'en est pas besoin,
 Et monsieur que voilà saura prendre le soin
 De courir lui porter bientôt cette nouvelle,
 Et disposer son cœur à vous être rebelle.

PHILAMINTE.

Nous verrons qui sur elle aura plus de pouvoir,
 Et si je la saurai réduire à son devoir.

SCÈNE VI.

ARMANDE, CLITANDRE.

ARMANDE.

J'ai grand regret, monsieur, de voir qu'à vos visées
 Les choses ne soient pas tout à fait disposées.

CLITANDRE.

Je m'en vais travailler, madame, avec ardeur,
 A ne vous point laisser ce grand regret au cœur.

ARMANDE.

J'ai peur que votre effort n'ait pas trop bonne issue.

CLITANDRE.

Peut-être verrez-vous votre crainte déçue.

ARMANDE.

Je le souhaite ainsi.

CLITANDRE.

J'en suis persuadé,

Et que de votre appui je serai secondé.

ARMANDE.

Oui, je vais vous servir de toute ma puissance.

CLITANDRE.

Et ce service est sûr de ma reconnaissance.

SCÈNE VII.

CHRYSALE, ARISTE, HENRIETTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

Sans votre appui, monsieur, je serai malheureux;

Madame votre femme a rejeté mes vœux,

Et son cœur prévenu veut Trissotin pour gendre

CHRYSALE.

Mais quelle fantaisie a-t-elle donc pu prendre?

?

Pourquoi diantre vouloir ce monsieur Trissotin?

ARISTE.

C'est par l'honneur qu'il a de rimer à latin

Qu'il a sur son rival emporté l'avantage.

CLITANDRE.

Elle veut dès ce soir faire ce mariage.

CHRYSALE.

Des ce soir?

CLITANDRE.

Dès ce soir.

CHRYSALE.

Et dès ce soir je veux,

Pour la contrecarrer, vous marier tous deux.

CLITANDRE

Pour dresser le contrat elle envoie au notaire.

CHRYSALE.

Et je vais le querir pour celui qu'il doit faire.

CLITANDRE montrant Henriette

Et madame doit être instruite par sa sœur

De l'hymen où l'on veut qu'elle apprête son cœur.

CHRYSALE

Et moi, je lui commande, avec pleine puissance,

De préparer sa main à cette autre alliance.

Ah! je leur ferai voir si, pour donner la loi,

Il est dans ma maison d'autre maître que moi.

(A Henriette)

Nous allons revenir : songez à nous attendre.

Allons, suivez-mes pas, mon frère, et vous, mon gendre.

HENRIETTE à Ariste

Hélas! dans cette humeur conservez-le toujours.

ARISTE.

J'emploierai toute chose à servir vos amours.

SCÈNE VIII.

HENRIETTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

Quelques secours puissant qu'on promette à ma flamme,

Mon plus solide espoir, c'est votre cœur, madame.

HENRIETTE.

Pour mon cœur, vous pouvez vous assurer de lui.

CLITANDRE.

Je ne puis qu'être heureux, quand j'aurai son appui

HENRIETTE.

Vous voyez à quels nœuds on prétend le contraindre

CLITANDRE.

Tant qu'il sera pour moi, je ne vois rien à craindre

HENRIETTE.

Je vais tout essayer pour nos vœux les plus doux.

Et si tous mes efforts ne me donnent à vous,

Il est une retraite où notre âme se donne,
 Qui m'empêchera d'être à toute autre personne.
 CLITANDRE. Veuille le juste ciel me guider en ce jour
 De recevoir de vous cette preuve d'amour!

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

HELVRIETTE, TRISSOTIN

HELVRIETTE C'est sur le mariage ou ma main est prêtée
 Que j'ai voulu, monsieur, vous parler tête à tête,
 Et j'ai cru, dans le trouble où je vois la maison,
 Que je pourrais vous faire écouter la raison.
 Je sais qu'avec mes vœux vous me jugez capable
 De vous porter en dot un bien considérable
 Mais l'argent, dont on voit tant de gens faire cas
 Pour un vrai philosophe et d'indignes appas
 Et le mépris du bien et des vains soins frivoles
 Ne doit point écarter dans vos seules paroles
 TRISSOTIN Aussi n'est ce point là ce qui me charme en vous
 Et vos brillants attraits, vos yeux perçants et doux,
 Votre grâce et votre air, sont les biens, les richesses,
 Qui vous ont attiré mes vœux et mes tendresses.
 C'est de ces seuls trésors que je suis amoureux
 HELVRIETTE Je suis fort redevable à vos vœux, je le sais
 Cet obligeant amour a de quoi me confondre,
 Et j'ai regret, monsieur, de n'y pouvoir répondre
 Je vous estime autant qu'on sauroit estimer
 Mais je trouve un obstacle à vous pouvoir aimer
 Un cœur, vous le savez, à deux ne sauroit être,
 Et je sens que du mien Clitandre s'est fait maître
 Je sais qu'il a bien moins de mérite que vous,
 Que j'ai de méchants vœux pour le choix d'un époux,
 Que par cent beaux talents vous deviez me plaire
 Je vois bien que j'ai tort mais je n'y puis que faire,
 Et tout ce que sur moi peut le raisonnement,
 C'est de me vouloir mal d'un tel aveuglement
 TRISSOTIN Le don de votre main, ou l'on me fait prétendre,
 Me livrera ce cœur que possède Clitandre,
 Et par mille doux soins j'ai bien de presumer
 Que je pourrai trouver l'art de me faire aimer

HENRIETTE. Non : à ses premiers vœux mon âme est attachée,
 Et ne peut de vos soins, monsieur, être touchée.
 Avec vous librement j'ose ici m'expliquer,
 Et mon aveu n'a rien qui vous doive choquer.
 Cette amoureuse ardeur, qui dans les cœurs s'excite,
 N'est point, comme l'on sait, un effet du mérite :
 Lecaprice y prend part ; et quand quelqu'un nous plait,
 Souvent nous avons peine à dire pourquoi c'est.
 Si l'on aimoit, monsieur, par choix et par sagesse,
 Vous auriez tout mon cœur et toute ma tendresse ;
 Mais on voit que l'amour se gouverne autrement.
 Laissez-moi, je vous prie, à mon aveuglement,
 Et ne vous servez point de cette violence
 Que, pour vous, on veut faire à mon obéissance.
 Quand on est honnête homme, on ne veut rien devoir
 A ce que des parents ont sur nous de pouvoir ;
 On repugne à se faire immoler ce qu'on aime,
 Et l'on veut n'obtenir un cœur que de lui-même.
 Ne poussez point ma mère à vouloir par son choix
 Exercer sur mes vœux la rigueur de ses droits.
 Otez-moi votre amour, et portez à quelque autre
 Les hommages d'un cœur aussi cher que le vôtre.

TRISSOTIN. Le moyen que ce cœur puisse vous contenter ?
 Imposez-lui des lois qu'il puisse exécuter.
 De ne vous point aimer peut-il être capable,
 A moins que vous cessiez, madame, d'être aimable
 Et d'étaler aux yeux les célestes appas...
 Eh ! monsieur, laissons là ce galimatias.
 Vous avez tant d'Iris, de Philis, d'Amarantes,
 Que partout dans vos vers vous peignez si charmantes,
 Et pour qui vous jurez tant d'amoureuse ardeur...

TRISSOTIN. C'est mon esprit qui parle, et ce n'est pas mon cœur.
 D'elles on ne me voit amoureux qu'en poète ;
 Mais j'aime tout de bon l'adorable Henriette.

HENRIETTE. Eh ! de grâce, monsieur ..

TRISSOTIN. Si c'est vous offenser,
 Mon offense envers vous n'est pas prête à cesser.
 Cette ardeur, jusqu'ici de vos yeux ignorée,
 Vous consacre des vœux d'éternelle durée.
 Rien n'en peut arrêter les aimables transports,
 Et, bien que vos hontés condamnent mes efforts,
 Je ne puis refuser le secours d'une mère
 Qui prétend couronner une flamme si chère ;
 Et, pourvu que j'obtienne un honneur si charmant,
 Pourvu que je vous aie, il n'importe comment.

HENRIETTE. Mais savez-vous qu'on risque un peu plus qu'on ne
 A vouloir sur un cœur user de violence ; { pense

- Qu'il ne fait pas bien sûr, à vous le trancher net,
D'épouser une fille en dépit qu'elle en ait;
Et qu'elle peut aller, en se voyant contraindre,
A des ressentiments que le mari doit craindre?
- TRISSOTIN. Un tel discours n'a rien dont je sois altéré.
A tous événements le sage est préparé.
Guéri par la raison des faiblesses vulgaires,
Il se met au-dessus de ces sortes d'affaires,
Et n'a garde de prendre aucune ombre d'ennui
De tout ce qui n'est pas pour dépendre de lui.
- HENRIETTE. En vérité, monsieur, je suis de vous ravie;
Et je ne pensois pas que la philosophie
Fût si belle qu'elle est, d'en trouver ainsi les gens
A porter constamment de pareils accidents.
Cette fermeté d'âme, à vous si singulière,
Mérite qu'on lui donne une illustre matière,
Est digne de trouver qui pût me avec amour
Les soins continuels de la mettre en son jour.
Et comme, à dire vrai, je n'oserois me croire
Bien propre à lui donner tout l'éclat de sa gloire,
Je le laisse à quelque autre, et vous jure, entre nous,
Que je renonce au bien de vous voir mon époux.
- TRISSOTIN en sortant. Nous allons voir bientôt comment ira l'affaire,
Et l'on a là dedans fait venir le notaire.

SCÈNE II.

CHRYSALE, CLITANDRE, HENRIETTE, MARTINE.

- CHRYSALE. Ah! ma fille, je suis bien aise de vous voir;
Allons, venez-vous-en faire votre devoir,
Et soumettre vos vœux aux volontés d'un père.
Je veux, je veux apprendre à vivre à votre mère;
Et, pour la mieux braver, voilà, malgré ses dents,
Martine que j'amène et rétablis céans.
- HENRIETTE. Vos résolutions sont dignes de louange.
Gardez que cette humeur, mon père, ne vous change;
Soyez ferme à vouloir ce que vous souhaitez,
Et ne vous laissez point séduire à vos bontés.
Ne vous relâchez pas, et faites bien en sorte
D'empêcher que sur vous ma mère ne l'emporte.
- CHRYSALE. Comment! me prenez-vous ici pour un benêt?
- HENRIETTE. M'en preserve le ciel!
- CHRYSALE. Suis-je un fat, s'il vous plaît?
- HENRIETTE. Je ne dis pas cela.
- CHRYSALE. Me croit-on incapable
Des fermes sentiments d'un homme raisonnable?

HENRIETTE Non, mon père
 CHRYSALE Est-ce donc qu'à l'âge où je me voi,
 Je n'aurois pas l'esprit d'être maître chez moi?
 HENRIETTE Si fait
 CHRYSALE Et que j'aurois cette foiblesse d'âme,
 De me laisser mener par le nez à ma femme?
 HENRIETTE. Eh' non, mon père
 CHRYSALE. Ouais' qu'est-ce donc que ceci?
 Je vous trouve plaisante à mē parler ainsi!
 HENRIETTE Si je vous ai choqué, ce n'est pas mon envie.
 CHRYSALE Ma volonté ceans doit être en tout suivie
 HENRIETTE. Foit bien, mon père
 CHRYSALE. Aucun, hors moi, dans la maison
 N'a droit de commander
 HENRIETTE. Oui, vous avez raison
 CHRYSALE C'est moi qui tiens le rang de chef de la famille.
 HENRIETTE. D'accord
 CHRYSALE. C'est moi qui dois disposer de ma fille
 HENRIETTE. Lh' oui!
 CHRYSALE. Le ciel me donne un plein pouvoir sur vous
 HENRIETTE. Qui vous dit le contraire?
 CHRYSALE. Et pour prendre un epoux,
 Je vous ferai bien voir que c'est à votre père
 Qu'il vous faut obéir, non pas à votre mère.
 HENRIETTE. Hélas' vous flattez là le plus doux de mes vœux
 Veuillez être obéi, c'est tout ce que je veux
 CHRYSALE. Vous voyez si ma femme a mes desirs rebelle
 CLITANDRE. La voici qui conduit le notaire avec elle
 CHRYSALE. Secondez-moi bien tous
 MARTINE. Laissez-moi J'aurai soin
 De vous encourager, s'il en est de besoin.

SCÈNE III.

PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE, TRISSOTIN,
 UN NOTAIRE, CHRYSALE, CLITANDRE, HENRIETTE,
 MARTINE.

PHILAMINTE au notaire

Vous ne sauriez changer votre style sauvage,
 Et nous faire un contrat qui soit en beau langage?

LE NOTAIRE. Notre style est très-bon, et je serois un sot,
 Madame, de vouloir y changer un seul mot.

BÉLISE. Ah! quelle barbarie au milieu de la France!
 Mais au moins en faveur, monsieur, de la science,
 Veuillez, au lieu d'ecus, de livres et de francs,
 Nous exprimer la dot en mines et talents,
 Et dater par les mots d'ides et de calendes.

- LE NOTAIRE.** Moi ? si j'allois, madame, accorder vos demandes,
Je me ferois siffler de tous mes compagnons
- PHILAMINTE.** De cette barbaie en vain nous nous plaignons
Allons, monsieur prenez la table pour écrire.
(Apercevant Martine)
Ah ! ah ! cette impudente ose encor se produire
Pourquoi donc si il vous plaît, la ramenez chez moi ?
- CHRYSALE.** Tantôt avec loisir on vous dira pourquoi
Nous avons maintenant autre chose à conclure.
- LE NOTAIRE.** Procédons au contrat. Ou donc est la future ?
- PHILAMINTE.** Celle que je marie est la cadette
- LE NOTAIRE.** Bon
- CHRYSALE** montrant Henriette
Oui, la voilà monsieur. Henriette est son nom
- LE NOTAIRE.** Fort bien. Et le futur ?
- PHILAMINTE** montrant Trissotin
Le poux que je lui donne
Est monsieur
- CHRYSALE** montrant Clitandre
Et celui, moi, qu'en propre personne
Je prétends qu'elle épouse, est monsieur
- LE NOTAIRE.** Deux époux !
C'est trop pour la coutume
- PHILAMINTE** au notaire
Ou vous arrêlez-vous ?
Mettez, mettez monsieur Trissotin pour mon gendre
- CHRYSALE.** Pour mon gendre mettez mettez monsieur Clitandre
- LE NOTAIRE.** Mettez-vous donc d'accord et d'un jugement muni,
Voyez à convenir entre vous du futur
- PHILAMINTE.** Suivez, suivez monsieur, le choix ou je m'arrête
- CHRYSALE.** Faites, faites, monsieur, les choses à ma tête
- LE NOTAIRE.** Dites moi donc à qui j'obtiens des deux
- PHILAMINTE.** à Chrysale
Quoi donc ? Vous combattez les choses que je veux ?
- CHRYSALE.** Je ne saurois souffrir qu'on ne cherche ma fille
Que pour l'amour du bien qu'on voit dans ma famille
- PHILAMINTE.** Vraiment, à votre bien on songe bien ici !
Et c'est là pour un sage un fort digne souci !
- CHRYSALE.** Enfin, pour son époux j'ai fait choix de Clitandre
(Montrant Trissotin)
- PHILAMINTE.** Et moi, pour son époux, voici qui je veux prendre.
Mon choix sera suivi, c'est un point résolu
- CHRYSALE.** Ouais ! Vous le prenez là d'un ton bien absolu.
- MARTINE.** Ce n'est point à la femme à prescrire, et je sommes
Pour céder le dessus en toute chose aux hommes.
- CHRYSALE.** C'est bien dit.
- MARTINE.** Mon congé cent fois me fût-il hoc,
La poule ne doit point chanter devant le coq.
- CHRYSALE.** Sans doute
- MARTINE.** Et nous voyons que d'un homme on se gausse

Quand sa femme chez lui porte le haut-de-chausse.
Il est vrai

CHRYSALE.

MARTINE.

Si j'avois un mari, je le dis,
Je voudrois qu'il se fit le maître du logis :
Je ne l'aimerois point s'il faisoit le Jocrisse ;
Et si je contestois contre lui par caprice ,
Si je parlois trop haut, je trouverois fort bon
Qu'avec quelques soufflets il rabaisât mon ton.
C'est parler comme il faut.

CHRYSALE.

MARTINE.

Monsieur est raisonnable
De vouloir pour sa fille un mari convenable.

CHRYSALE.

MARTINE.

Oui.
Par quelle raison, jeune et bien fait qu'il est,
Lui refuser Clitandre ? Et pourquoi, s'il vous plaît,
Lui bailler un savant qui sans cesse épilogue ?
Il lui faut un mari, non pas un pédagogue ;
Et, ne voulant savoir le grec ni le latin,
Elle n'a pas besoin de monsieur Trissotin.
Fort bien.

CHRYSALE.

PHILAMINIE

MARTINE.

Il faut souffrir qu'elle jase à son aise.
Les savants ne sont bons que pour prêcher en chaise ;
Et pour mon mari, moi, mille fois je l'ai dit,
Je ne voudrois jamais prendre un homme d'esprit ;
L'esprit n'est point du tout ce qu'il faut en ménage.
Les livres cadient mal avec le mariage ;
Et je veux, si jamais on engage ma loi,
Un mari qui n'ait point d'autre livre que moi,
Qui ne sache A ne B, n'en déplaise à madame,
Et ne soit, en un mot, docteur que pour sa femme.

PHILAMINIE à Chrysale

Est-ce fait ? et, sans trouble, ai-je assez recouté
Votre digne interprète ?

CHRYSALE.

PHILAMINIE

Elle a dit vérité.
Et moi, pour trancher court toute cette dispute,
Il faut qu'absolument mon desir s'exécute.

(Montrant Trissotin)

Henriette et monsieur seront joints de ce pas.
Je l'ai dit, je le veux : ne me répliquez pas ;
Et si votre parole à Clitandre est donnée,
Offrez-lui le parti d'épouser son aînée.

CHRYSALE.

Voilà dans cette affaire un accommodement.

(A Henriette et à Clitandre)

Voyez, y donnez-vous votre consentement ?

HENRIETTE.

CLITANDRE à Chrysale.

BÉLISE.

Hé ! mon père !

Hé ! monsieur !

On pourroit bien lui faire
Des propositions qui pourroient mieux lui plaire ;

Mais nous établissons une espèce d'amour
Qui doit être épure comme l'astre du jour.
La substance qui pense y peut être reçue;
Mais nous en bannissons la substance étendue.

SCÈNE IV.

ARISTE, CHRYSALE, PHILAMINIE, BILLISE, HENRIETTE,
ARMANDE, TRISSOTIN, UN NOIR, UN VOLEUR,
CLITANDRE, MARIANI.

ARISTE. J'ai regret de troubler un mystère joyeux
Par le chagrin qu'il faut y rapporter en ces lieux
Ces deux lettres me font porteur de deux nouvelles
Dont j'ai senti pour vous les atteintes cruelles

(A Philaminte)

L'une pour vous, me vient de votre procureur,

(A Chrysale)

L'autre, pour vous, me vient de Lyon

PHILAMINIE Quel malheur,
Digne de nous troubler, pourroit-on nous écrire?

ARISTE Cette lettre en contient un que vous pouvez lire.

PHILAMINIE « Madame, j'ai pu monsieur votre frère de vous
rendre cette lettre, qui vous dira ce que je n'ai
osé vous aller dire. La crainte de négligence que vous
avez pour vos affaires a été cause que le clerc de
votre rapporteur ne m'a point averti, et vous avez
perdu absolument votre procès que vous deviez
gagner »

CHRYSALE A Philaminte

Votre procès perdu!

PHILAMINIE A Chrysale Vous vous troublez beaucoup!

Mon cœur n'est point du tout ébranlé de ce coup
Faites, faites paraître une âme moins commune,
A braver, comme moi, les traits de la fortune

« Le peu de soin que vous avez vous coûte qua-
rante mille écus, et c'est à payer cette somme, avec
les dépens, que vous êtes condamnée par arrêt de
la cour »

Condamnée? Ah! ce mot est choquant, et n'est fait
Que pour les criminels!

ARISTE. Il a tort, en effet;

Et vous vous êtes là justement récriée.

Il devoit avoir mis que vous êtes priée,

Par arrêt de la cour, de payer au plus tôt

Quarante mille écus, et les dépens qu'il faut.

PHILAMINIE. Voyons l'autre,

CHRYSALE.

« Monsieur, l'amitié qui me lie à monsieur votre
 » frère me fait prendre intérêt à tout ce qui vous
 » touche. Je sais que vous avez mis votre bien entre
 » les mains d'Alcandre et de Damon, et je vous donne
 » avis qu'en même jour ils ont fait tous deux ban-
 » queroute. »

O ciel! tout à la fois perdue ainsi tout son bien

PHILAMINTE à Chrysale

Ah! quel honteux transport! Fi! tout cela n'est rien :
 Il n'est pour le vrai sage aucun revers funeste .
 Et, perdant toute chose , à soi-même il se reste.
 Achevons notre affaire, et quittez votre ennui.

(Montrant Trissotin)

TRISSOTIN.

Son bien nous peut suffire et pour nous et pour lui.
 Non, madame, cessez de presser cette affaire
 Je vois qu'à cet hymen tout le monde est contraire;
 Et mon dessein n'est point de contraindre les gens.

PHILAMINTE

Cette réflexion vous vient en peu de temps,
 Elle suit de bien près, monsieur, notre disgrâce.

TRISSOTIN.

De tant de résistance à la fin je me lasse
 J'aime mieux renoncer à tout cet embarras,
 Et ne veux point d'un cœur qui ne se donne pas

PHILAMINTE

Je vois, je vois de vous, non pas pour votre gloire,
 Ce que jusques ici j'ai refusé de croire.

TRISSOTIN.

Vous pouvez voir de moi tout ce que vous voudriez,
 Et je regarde peu comment vous le prendrez
 Mais je ne suis pas homme à souffrir l'infamie
 Des refus offensants qu'il faut qu'ici j'essuie
 Je vaudrais bien que de moi l'on fît plus de cas;
 Et je baise les mains à qui ne me veut pas.

SCÈNE V

ARISTE, CHRYSALE, PHILAMINTE, BÉLISSE, ARMANDE,
 HENRIETTE, CLITANDRE, UN NOÏRE, MARINE

PHILAMINTE. Qu'il a bien découvert son âme malheureuse!
 Et que peu philosophe est ce qu'il vient de faire!

CLITANDRE. Je ne me vante point de l'être, mais enfin
 Je m'attache, madame, à tout votre destin,
 Et j'ose vous offrir, avecque ma personne,
 Ce qu'on sait que de bien la fortune me donne

PHILAMINTE. Vous me charmez, monsieur, par ce trait généreux
 Et je veux couronner vos désirs amoureux
 Oui, j'accorde Henriette à l'ardeur empressée .

HENRIETTE. Non, ma mère je change à présent de pensée
 Souffriez que je résiste à votre volonté.

- CLITANDRE. Quoi ! vous vous opposez à ma félicité ?
Et, lorsqu'à mon amour je vois chacun se rendre...
- HENRIETTE. Je sais le peu de bien que vous avez, Clitandre ;
Et je vous ai toujours souhaité pour époux ;
Lorsqu'en satisfaisant à mes vœux les vôtres deux,
J'ai vu que mon hymen ajustoit vos affaires ;
Mais, lorsque nous avons les destins si contraires,
Je vous chéris assez, dans cette extrémité,
Pour ne vous charger point de notre adversité.
- CLITANDRE. Tout destin avec vous me peut être agréable ;
Tout destin me seroit sans vous insupportable
- HENRIETTE. L'amour, dans son transport, parle toujours ainsi
Des retours importuns évitons le souci
Rien n'use tant l'ardent de ce nœud qui nous lie,
Que les fâcheux besoins des choses de la vie,
Et l'on en vient souvent à s'accuser tous deux
De tous les maux chagrins qui suivent de tels feux.
- ARISTE à Henriette
N'est-ce que le motif que nous venons d'entendre
Qui vous fait résister à l'hymen de Clitandre ?
- HENRIETTE. Sans cela vous verriez tout mon cœur y courir,
Et je ne suis sa main que pour le trop chérir
- ARISTE. Laissez-vous donc lier par des chaînes si belles
Je ne vous ai porté que de fausses nouvelles,
Et c'est un stratagème, un surprenant secours,
Que j'ai voulu tenter pour servir vos amours,
Pour déromper ma sœur et lui faire connoître
Ce que son philosophe à l'essai pouvoit être
- CHRYSAÏE
Le ciel en soit loué !
- PHILAMINTE. J'en ai la joie au cœur,
Par le chagrin qu'aura ce lâche deserteur
Voilà le chatiment de sa basse avarice,
De voir qu'avec éclat cet hymen s'accomplisse.
- CHRYSAÏE à Clitandre
Je le savois bien, moi, que vous l'épouseriez !
- ARMANDE à Philaminte
Ainsi donc à leurs vœux vous me sacrifiez ?
- PHILAMINTE. Ce ne sera point vous que je leur sacrifie,
Et vous avez l'appui de la philosophie,
Pour vous d'un œil content coulonner leur ardeur
- BALISF. Qu'il prenne garde au moins que je suis dans son cœur
Par un prompt desespoir souvent on se marie,
Qu'on s'en repent après tout le temps de sa vie
- CHRYSAÏE au notaire
Allons, monsieur, suivez l'ordre que j'ai prescrit,
Et faites le contrat ainsi que je l'ai dit.

LE MALADE IMAGINAIRE,

COMÉDIE-BALLET EN TROIS ACTES

1673

PERSONNAGES.

PERSONNAGES DE LA COMÉDIE

ARGAN malade imaginaire
BÉLINE, seconde femme d'Argan
ANGÉLIQUE, fille d'Argan et amante de
Célide
LOUISON, petite fille d'Argan et sœur d'An-
géligne
BÉRARD, frère d'Argan
CLÉANTE, amant d'Angélique
MONSIEUR DIAFOIRUS, médecin
THOMAS DIAFOIRUS, son fils et amant
d'Angélique
MONSIEUR HIRGON, médecin d'Argan
MONSIEUR FICURANT, apothicaire
MONSIEUR DE BONNEHOI, notaire
TOINETTE, servante

PERSONNAGES DU PROLOGUE

FLORE
DEUX ZÉPHIRS, dansants.
CLIMÈNE
DAPHNÉ
TIRCIS, amant de Climène, chef d'une troupe
de bergers.
DORILAS, amant de Daphné, chef d'une troupe
de bergers.

BÉRGINE et BÉRGERES de la suite de Tircis,
dansants et chantants
BÉRGIERS et BÉRGERES de la suite de Do-
rilas, chantants et dansants
PAV
FAUNES, dansants.

PERSONNAGES DES INTERMÈDES

DANS LE PREMIER ACTE.

POICHINEI LE
UNE VIFILIE
VIOLENS
ARCHERS, chantants et dansants

DANS LE SECOND ACTE.

QUATRE ÉGYPTIENNES, chantantes
EGYPTIENS et ÉGYPTIENNES, chantants et
dansants

DANS LE TROISIÈME ACTE

TAPISSIERS, dansants
LE PRÉSIDENT de la Faculté de médecine.
DOCTEURS
ARGAN, bachelier
APOTHICAIRES avec leurs mortiers et leurs
pilon
PORTE-SPRINGUES
CHIRURGIENS

La scène est à Paris.

PROLOGUE.

Après les glorieuses fatigues et les exploits victorieux de notre auguste monarque, il est bien juste que tous ceux qui se mêlent d'écrire travaillent ou à ses louanges ou à son divertissement. C'est ce qu'il en a voulu faire, et ce prologue est un essai de ses louanges de ce grand prince, qui donne entrée à la comédie du *Malade imaginaire*, dont le projet a été fait pour le délasser de ses nobles travaux.

Le théâtre représente un lieu champêtre, et néanmoins fort agréable.

ÉGLOGUE EN MUSIQUE ET EN DANSE.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLORE, DEUX ZÉPHYRS *dansants*.

FLORE.

Quittez, quittez vos troupeaux ;
 Venez, bergers, venez, bergères ;
 Accourez, accourez sous ces tendres ormeaux :
 Je viens vous annoncer des nouvelles bien chères,
 Et rejouer tous ces haueaux.
 Quittez, quittez vos troupeaux ;
 Venez, bergers, venez, bergères ;
 Accourez, accourez sous ces tendres ormeaux.

SCÈNE II.

FLORE; DEUX ZÉPHYRS *dansants*; CLIMÈNE, DAPHNÉ,
TIRCIS, DORILAS.

CLIMÈNE à Tircis, ET DAPHNÉ à Dorilas.

Berger, laissons là tes feux :
 Voilà Flore qui nous appelle.

TIRCIS à Climène, ET DORILAS à Daphné

Mais au moins, dis-moi, cruelle

TIRCIS. Si d'un peu d'amitié tu payeras mes vœux,

DORILAS. Si tu seras sensible à mon ardeur fidèle.

CLIMÈNE ET DAPHNÉ

Voilà Flore qui nous appelle.

TIRCIS ET DORILAS.

Ce n'est qu'un mot, un mot, un seul mot que je veux.

TIRCIS. Languirai-je toujours dans ma peine mortelle ?

DORILAS. Puis-je espérer qu'un jour tu me rendras heureux ?

CLIMÈNE ET DAPHNÉ.

Voilà Flore qui nous appelle.

SCÈNE III.

FLORE; DEUX ZÉPHYRS *dansants*, CLIMÈNE, DAPHNÉ,
TIRCIS, DORILAS, BERGERS ET BERGÈRES
de la suite de Tircis et de Dorilas chantants et dansants

PREMIÈRE ENTREE DE BALLET.

(Toute la troupe des bergers et des bergères va se placer en cadence
autour de Flore)

CLIMÈNE.

Quelle nouvelle parmi nous,
 Déesse, doit jeter tant de jouissance ?

DAPHNÉ.

Nous brûlons d'apprendre de vous
Cette nouvelle d'importance.

DORILAS.

D'ardeur nous en soupirons tous.

CLIMÈNE, DAPHNÉ, TIRCIS, DORILAS.

Nous en mourons d'impatience.

FLORE.

La voici ; silence, silence !

Vos vœux sont exaucés, LOUIS est de retour ;

Il ramène en ces lieux le plaisir et l'amour,

Et vous voyez finir vos mortelles alarmes.

Par ses vastes exploits son bras voit tout soumis :

Il quitte les armes,

Faute d'ennemis.

CHŒUR.

Ah ! quelle douce nouvelle !

Qu'elle est grande, qu'elle est belle !

Que de plaisirs ! que de ris ! que de jeux !

Que de succès heureux !

Et que le ciel a bien rempli nos vœux !

Ah ! quelle douce nouvelle !

Qu'elle est grande ! qu'elle est belle !

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

(Tous les bergers et bergères expriment, par des danses, les transports de leur joie.)

FLORE.

De vos flûtes bocagères

Reveille les plus beaux sons,

LOUIS offre à vos chansons

La plus belle des matières.

Après cent combats

Où cueille son bras

Une ample victoire,

Formez, entre vous,

Cent combats plus doux,

Pour chanter sa gloire.

CHŒUR.

Formons, entre nous,

Cent combats plus doux,

Pour chanter sa gloire.

FLORE.

Mon jeune amant, dans ce bois,

Des présents de mon empire

Prepare un prix à la voix

Qui saura le mieux nous dire

Les vertus et les exploits

Du plus auguste des rois.

CLIMÈNE.

Si Tircis a l'avantage,

DAPHNÉ.

Si Dorilas est vainqueur,

CLIMÈNE.

A le cherir je m'engage.

DAPHNÉ.

Je me donne à son ardeur.

TIRCIS.

O trop chère espérance !

DORILAS.

O mot plein de douceur !

TIRCIS ET DORILAS.

Plus beau sujet, plus belle récompense
Peuvent-ils animer un cœur ?

(Les violons jouent un air pour animer les deux bergers au combat, tandis que Flore, comme juge, va se placer au pied d'un bel arbre qui est au milieu du théâtre, avec deux zephyrs, et que le reste comme spectateurs, va occuper les deux côtés de la scène.)

TIRCIS.

Quand la neige fondue enfile un torrent fumeux,
Contre l'effort soudain de ses flots enroulés,
Il n'est rien d'assez solide
Digues, châteaux, villages, bois,
Hommes et troupeaux à la fois,
Tout cède au courant qui le guide
Tel, et plus fier et plus rapide,
Marche LOUIS dans ses exploits.

TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET

(Les bergers et bergères du côté de Tircis dansent autour de lui, sur une ritournelle pour exprimer leurs applaudissements.)

DORILAS.

Le foudre menaçant qui peurt avec fureur
L'affreuse obscurité de la nue enflammée,
Fait d'épouvante et d'horreur
Trembler le plus ferme cœur ;
Mais, à la tête d'une nuée,
LOUIS jette plus de terreur.

QUATRIÈME ENTRÉE DE BALLET.

(Les bergers et bergères du côté de Dorilas font de même que les autres.)

TIRCIS.

Des fabuleux exploits que la Grèce a chantés,
Par un brillant amas de belles veintes
Nous voyons la gloire effacée,
Et tous ces fameux demi-dieux
Que vante l'histoire passée
Ne sont point à notre pensée
Ce que LOUIS est à nos yeux.

CINQUIÈME ENTRÉE DE BALLET.

(Les bergers et bergères du côté de Tircis font encore la même chose.)

DORILAS.

LOUIS fait à nos temps, par ses faits inouis,
Croire tous les beaux faits que nous chante l'histoire
Des siècles évanouis,
Mais nos neveux, dans leur gloire,
N'auront rien qui fasse croire
Tous les beaux faits de LOUIS.

SIXIÈME ENTRÉE DE BALLET.*(Les bergers et bergères du côté de Dorilas font encore de même)***SEPTIÈME ENTRÉE DE BALLET.***(Les bergers et bergères du côté de Tircis et de celui de Dorilas se mêlent et dansent ensemble)***SCÈNE IV.**

FLORE, PAN; DEUX ZÉPHYRS dansants; **CLIMÈNE, DAPHNÉ, TIRCIS, DORILAS; FAUNES** dansants, **BERGERS ET BERGÈRES** chantants et dansants

PAN. Laissez, laissez, bergers, ce dessein téméraire.
 Hé! que voulez-vous faire ?
 Chanter sur vos chalumeaux
 Ce qu'Apollon sur sa lyre,
 Avec ses chants les plus beaux,
 N'entreprendroit pas de dire,
 C'est donner trop d'essor au feu qui vous inspire ;
 C'est monter vers les cieux sur des ailes de circ,
 Pour tomber dans le fond des eaux.
 Pour chanter de LOUIS l'intrepide courage,
 Il n'est point d'assez docte voix,
 Point de mots assez grands pour en tracer l'image ;
 Le silence est le langage
 Qui doit louer ses exploits.
 Consacrez d'autres soins à sa pleine victoire ;
 Vos louanges n'ont rien qui flatte ses désirs ;
 Laissez, laissez là sa gloire ;
 Ne songez qu'à ses plaisirs.

CHOEUR. Laissons, laissons là sa gloire ;
 Ne songeons qu'à ses plaisirs.

FLORE à Tircis et à Dorilas

Bien que pour étaler ses vertus immortelles
 La force manque à vos esprits,
 Ne laissez pas tous deux de recevoir le prix.
 Dans les choses grandes et belles,
 Il suffit d'avoir entrepris.

HUITIÈME ENTRÉE DE BALLET.*(Les deux zéphyrs dansent avec deux couronnes de fleurs à la main qu'ils viennent donner ensuite aux deux bergers.)***CLIMÈNE ET DAPHNÉ** donnant la main à leurs amants

Dans les choses grandes et belles,
 Il suffit d'avoir entrepris.

TIRCIS ET DORILAS

Ah ! que d'un doux succès notre audace est suivie !
 FLORE ET PAN Ce qu'on fait pour LOUIS, on ne le perd jamais
 CIMÈNE, DAPHNÉ, TIRCIS, DORILAS

Au soin de ses plaisirs donnons-nous désormais
 FLORE ET PAN Heureux, heureux qui peut lui consacrer sa vie
 CHOEUR.

Joignons tous dans ces bois
 Nos flûtes et nos voix
 Ce jour nous y convie,
 Et faisons aux échos redire mille fois
 LOUIS est le plus grand des vus,
 Heureux, heureux qui peut lui consacrer sa vie !

NEUVIÈME ENTRÉE DE BALLET

faunes bergers et bergères tous se mêlent et l'on se fait entre eux d'abord
 de danse après quoi ils se vont préparer pour la comédie)

AUTRE PROLOGUE.

UN BERGER chantante

Votre plus haut savoir n'est que pure chimère,
 Vains et peu sages médecins,
 Vous ne pouvez guérir, par vos grands mots latins,
 La douleur qui me désespère
 Votre plus haut savoir n'est que pure chimère.
 Hélas ! hélas ! je n'ose découvrir

Mon amoureux maître

Au berger pour qui je soupire,
 Et qui seul peut me secourir
 Ne prétend pas le finir,

Ignorants médecins vous ne sauriez le faire,
 Votre plus haut savoir n'est que pure chimère
 Ces remèdes peu sûrs, dont le simple vulgaire
 Croit que vous connoissez l'admirable vertu,
 Pour les maux que je sens n'ont rien de salutaire
 Et tout votre caquet ne peut être reçu

Que d'un MALADE IMAGINAIRE

Votre plus haut savoir n'est que pure chimère,
 Vains et peu sages médecins, etc

(Le théâtre change, et représente une chambre)

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARGAN assis, une table devant lui, comptant avec des jetons les parties de son apothicaire.

Trois et deux font cinq, et cinq font dix, et dix font vingt; trois et deux font cinq. « Plus, du vingt-
 » quatrième, un petit clystère insinuatif, préparatif
 » et émollient, pour amollir, humecter et rafraîchir
 » les entrailles de monsieur. » Ce qui me plaît de
 monsieur Fleurant, mon apothicaire, c'est que ses
 parties sont toujours fort civiles. « Les entrailles de
 » monsieur, trente sols. » Oui; mais, monsieur Fleu-
 rant, ce n'est pas tout que d'être civil : il faut être
 aussi raisonnable, et ne pas écorcher les malades.
 Trente sols un lavement! Je suis votre serviteur, je
 vous l'ai déjà dit; vous ne me les avez mis dans les
 autres parties qu'à vingt sols, et vingt sols en lan-
 gage d'apothicaire, c'est-à-dire dix sols; les voilà,
 dix sols. « Plus, dudit jour, un bon clystère détec-
 » sif, composé avec catholicon double, rhubarbe,
 » miel rosat, et autres, suivant l'ordonnance, pour
 » balayer, laver et nettoyer le bas-ventre de mon-
 » sieur, trente sols. » Avec votre permission, dix
 sols. « Plus, dudit jour, le soir, un julep hépatique,
 » soporatif et somnifère, compose pour faire dormir
 » monsieur, trente-cinq sols. » Je ne me plains pas
 de celui-là, car il me fit bien dormir. Dix, quinze,
 seize et dix-sept sols six deniers. « Plus, du vingt-
 » cinquième, une bonne médecine purgative et cor-
 » roborative, composée de casse récente avec séné-
 » levantin, et autres, suivant l'ordonnance de mon-
 » sieur Purgon, pour expulser et évacuer la bile de
 » monsieur, quatre livres. » Ah! monsieur Fleurant,
 c'est se moquer : il faut vivre avec les malades. Mon-
 sieur Purgon ne vous a pas ordonné de mettre qua-
 tre francs. Mettez, mettez trois livres, s'il vous plaît.
 Vingt et trente sols. « Plus, dudit jour, une potion
 » anodine et astringente, pour faire reposer monsieur,
 » trente sols. » Bon, dix et quinze sols. « Plus, du
 » vingt-sixième, un clystère carminatif, pour chas-
 » ser les vents de monsieur, trente sols. » Dix sols,
 monsieur Fleurant. « Plus, le clystère de monsieur,

« réitéré le soir, comme dessus, trente sols. » Monsieur Fleurant, dix sols. « Plus, du vingt-septième, » une bonne médecine, composée pour hâter d'aller, et chasser dehors les mauvaises humeurs de monsieur, trois livres. » Bon, vingt et trente sols; je suis bien aise que vous soyez raisonnable. « Plus, » du vingt-huitième, une prise de petit-lait clarifié » et dulcoré, pour adoucir, lénifier, tempérer, et rafraîchir le sang de monsieur, vingt sols. » Bon, dix sols. « Plus, une potion cordiale et préservative, » composée avec douze grains de bezoard, sirop de limon et grenades, et autres suivant l'ordonnance, cinq livres. » Ah ! monsieur Fleurant, tout doux, s'il vous plait; si vous en usez comme cela, on ne voudra plus être malade : contentez-vous de quatre francs, vingt et quarante sols. Trois et deux font cinq, et cinq font dix, et dix font vingt. Soixante et trois livres quatre sols six deniers. Si bien donc que, de ce mois, j'ai pris une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept et huit médecines; et un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze et douze lavements; et l'autre mois, il y avoit douze médecines et vingt lavements. Je ne m'étonne pas si je ne me porte pas si bien ce mois-ci que l'autre. Je le dirai à monsieur Purgon, afin qu'il mette ordre à cela. Allons, qu'on m'ôte tout ceci. (Voyant que personne ne vient, et qu'il n'y a aucun de ses gens dans sa chambre) Il n'y a personne. J'ai beau dire : on me laisse toujours seul, il n'y a pas moyen de les arrêter ici. (Après avoir sonné une sonnette qui est sur sa table) Ils n'entendent point, et ma sonnette ne fait pas assez de bruit. Drelin, drelin, drelin. Point d'affaire. Drelin, drelin, drelin. Ils sont sourds... Toinette! Drelin, drelin, drelin. Tout comme si je ne sonnois point. Chienne! coquine! Drelin, drelin, drelin. J'enrage! (Il ne sonne plus, mais il crie) Drelin, drelin, drelin. Carogne, à tous les diables! Est-il possible qu'on laisse comme cela un pauvre malade tout seul? Drelin, drelin, drelin. Voilà qui est pitoyable! Drelin, drelin, drelin. Ah! mon Dieu! Ils me laisseront ici mourir. Drelin, drelin, drelin.

SCÈNE II.

ARGAN, TOINETTE.

TOINETTE en entrant. On y va!

ARGAN.

Ah! chienne! ah! carogne!

TOINETTE *faisant semblant de s'être cogné la tête.* Diantre soit fait de votre impatience ! Vous pressez si fort les personnes, que je me suis donné un grand coup de tête contre la carne d'un volet.

ARGAN *en colère.* Ah ! traitresse !...

TOINETTE *interrompant Argan.* Ah !

ARGAN. Il y a ..

TOINETTE. Ah !

ARGAN. Il y a une heure...

TOINETTE. Ah !

ARGAN. Tu m'as laissé...

TOINETTE. Ah !

ARGAN. Tais-toi donc, coquine, que je te querelle.

TOINETTE. Çamon, ma foi, j'en suis d'avis, après ce que je me suis fait.

ARGAN. Tu m'as fait égosiller, carogne.

TOINETTE. Et vous m'avez fait, vous, casser la tête : l'un vaut bien l'autre. Quitte à quitte, si vous voulez.

ARGAN. Quoi ! coquine ..

TOINETTE. Si vous querellez, je pleurerai.

ARGAN. Me laisser, traitresse...

TOINETTE *interrompant encore Argan.* Ah !

ARGAN. Chienne ! tu veux ..

TOINETTE. Ah !

ARGAN. Quoi ! il faudra encore que je n'aie pas le plaisir de la quereller ?

TOINETTE. Querellez tout votre saoul : je le veux bien.

ARGAN. Tu m'en empêches, chienne, en m'interrompant à tous coups.

TOINETTE. Si vous avez le plaisir de quereller, il faut bien que, de mon côté, j'aie le plaisir de pleurer : chacun le sien, ce n'est pas trop. Ah !

ARGAN. Allons, il faut en passer par là. Ôte-moi ceci, coquine, ôte-moi ceci. *(Après s'être levé.)* Mon lavement d'aujourd'hui a-t-il bien opéré ?

TOINETTE. Votre lavement ?

ARGAN. Oui. Ai-je bien fait de la bile ?

TOINETTE. Ma foi ! je ne me mêle pas de ces affaires-là ; c'est à monsieur Fleurant à y mettre le nez, puisqu'il en a le profit.

ARGAN. Qu'on ait soin de me tenir un bouillon prêt, pour l'autre que je dois tantôt prendre.

TOINETTE. Ce monsieur Fleurant-là et ce monsieur Purgon s'égayent bien sur votre corps ; ils ont en vous une bonne vache à lait, et je voudrais bien leur demander quel mal vous avez, pour vous faire tant de remèdes.

ARGAN. Taisez-vous, ignorante ; ce n'est pas à vous à con-

trôler les ordonnances de la médecine. Qu'on me fasse venir ma fille Angélique j'ai à lui dire quelque chose

TOINETTE. La voici qui vient d'elle-même, elle a deviné votre pensée

SCÈNE III

ARGAN, ANGÉLIQUE, TOINETTE.

ARGAN. Approchez, Angélique vous venez à propos, je voulais vous parler

ANGÉLIQUE. Me voilà prête à vous ouïr

ARGAN. Attendez (A Toinette) Donnez-moi mon bâton Je vais revenir tout à l'heure

TOINETTE. Allez vite, monsieur, allez Monsieur Fleurant nous donne des affaires

SCÈNE IV

ANGÉLIQUE, TOINETTE

ANGÉLIQUE. Toinette !

TOINETTE. Quoi ?

ANGÉLIQUE. Regarde-moi un peu

TOINETTE. He bien ! je vous regarde

ANGÉLIQUE. Toinette !

TOINETTE. He bien ! quoi, Toinette ?

ANGÉLIQUE. Ne devines-tu point de quoi je veux parler ?

TOINETTE. Je m'en doute assez de notre jeune amant, car c'est sur lui depuis six jours que roulent tous nos entretiens, et vous n'êtes point bien, si vous n'en parlez à toute heure

ANGÉLIQUE. Puisque tu connois cela, que n'es-tu donc la première à m'en entretenir ? Et que ne m'épargnes-tu la peine de te jeter sur ce discours ?

TOINETTE. Vous ne m'en donnez pas le temps, et vous avez des soins là-dessus qu'il est difficile de prévenir.

ANGÉLIQUE. Je t'atoue que je ne saurois me lasser de te parler de lui, et que mon cœur profite avec chacun de tous les moments de son union toi. Mais, dis-moi condamnes-tu, Toinette, les sentiments que j'ai pour lui ?

TOINETTE. Je n'ai garde.

ANGÉLIQUE. Ai-je tort de m'abandonner à ces douces impressions ?

TOINETTE. Je ne dis pas cela

ANGÉLIQUE. Et voudrais-tu que je fusse insensible aux tendres protestations de cette passion ardente qu'il témoigne pour moi ?

TOINETTE. A Dieu ne plaise !

ANGÉLIQUE. Dis-moi un peu, ne trouves-tu pas, comme moi, quelque chose du ciel, quelque effet du destin, dans l'aventure inopinée de notre connoissance?

TOINETTE. Oui.

ANGÉLIQUE. Ne trouves-tu pas que cette action d'embrasser ma défense, sans me connoître, est tout à fait d'un honnête homme?

TOINETTE. Oui.

ANGÉLIQUE. Que l'on ne peut pas en user plus généreusement?

TOINETTE. D'accord.

ANGÉLIQUE. Et qu'il fit tout cela de la meilleure grâce du monde?

TOINETTE. Oh! oui.

ANGÉLIQUE. Ne trouves-tu pas, Toinette, qu'il est bien fait de sa personne?

TOINETTE. Assurément.

ANGÉLIQUE. Qu'il a l'air le meilleur du monde?

TOINETTE. Sans doute.

ANGÉLIQUE. Que ses discours, comme ses actions, ont quelque chose de noble?

TOINETTE. Cela est sûr.

ANGÉLIQUE. Qu'on ne peut rien entendre de plus passionné que tout ce qu'il me dit?

TOINETTE. Il est vrai.

ANGÉLIQUE. Et qu'il n'est rien de plus fâcheux que la contrainte où l'on me tient, qui bouche tout commerce aux doux empressements de cette mutuelle ardeur que le ciel nous inspire?

TOINETTE. Vous avez raison.

ANGÉLIQUE. Mais, ma pauvre Toinette, crois-tu qu'il m'aime autant qu'il me le dit?

TOINETTE. Hé! hé! ces choses-là parfois sont un peu sujettes à caution. Les grimaces d'amour ressemblent fort à la vérité; et j'ai vu de grands comédiens là-dessus.

ANGÉLIQUE. Ah! Toinette, que dis-tu là? Hélas! de la façon qu'il parle, seroit-il bien possible qu'il ne me dit pas vrai?

TOINETTE. En tout cas, vous en serez bientôt éclaircie; et la résolution où il vous écrivit hier qu'il étoit de vous faire demander en mariage est une prompte voie à vous faire connoître s'il vous dit vrai ou non. C'en sera là la bonne preuve.

ANGÉLIQUE. Ah! Toinette, si celui-là me trompe, je ne croirai de ma vie aucun homme.

TOINETTE. Voilà votre père qui revient.

SCÈNE V.

ARGAN, ANGÉLIQUE, TOINETTE.

ARGAN. Oh ça, ma fille, je vais vous dire une nouvelle où peut-être ne vous attendez-vous pas. On vous demande en mariage. Qu'est-ce que cela ? Vous riez ? Cela est plaisant, oui, ce mot de mariage ! Il n'y a rien de plus drôle pour les jeunes filles. Ah ! nature, nature ! A ce que je puis voir, ma fille, je n'ai que faire de vous demander si vous voulez bien vous marier.

ANGÉLIQUE. Je dois faire mon père, tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner.

ARGAN. Je suis bien aise d'avoir une fille si obéissante. La chose est donc conclue, et je vous ai promise.

ANGÉLIQUE. C'est à moi, mon père, de suivre aveuglément toutes vos volontés.

ARGAN. Ma femme, votre belle-mère, avoit envie que je vous fisse religieuse, et votre petite sœur Louison aussi, et de tout temps elle a été aheurtée à cela.

TOINETTE à part. La bonne bête à ses raisons.

ARGAN. Elle ne vouloit point consentir à ce mariage, mais je l'ai emporté, et ma parole est donnée.

ANGÉLIQUE. Ah ! mon père, que je vous suis obligée de toutes vos bontés !

TOINETTE à Argan. En vérité, je vous suis bien gre de cela, et voilà l'action la plus sage que vous ayez faite de votre vie.

ARGAN. Je n'ai point encore vu la personne, mais on m'a dit que j'en serois content, et toi aussi.

ANGÉLIQUE. Assurément, mon père.

ARGAN. Comment ! l'as-tu vue ?

ANGÉLIQUE. Puisque votre consentement m'autorise à vous pouvoir ouvrir mon cœur, je ne feindrai point de vous dire que le hasard nous a fait connoître il y a six jours, et que la demande qu'on vous a faite est un effet de l'inclination que, dès cette première vue, nous avons prise l'un pour l'autre.

ARGAN. Ils ne m'ont pas dit cela, mais j'en suis bien aise, et c'est tant mieux que les choses soient de la sorte. Ils disent que c'est un grand jeune garçon bien fait.

ANGÉLIQUE. Oui, mon père.

ARGAN. De belle taille.

ANGÉLIQUE. Sans doute.

ARGAN. Agréable de sa personne.

ANGÉLIQUE. Assurément.

ARGAN. De bonne physionomie.

ANGÉLIQUE. Très-bonne.

- ARGAN. Sage et bien né.
 ANGÉLIQUE. Tout à fait.
 ARGAN. Fort honnête.
 ANGÉLIQUE. Le plus honnête homme du monde.
 ARGAN. Qui parle bien latin et grec.
 ANGÉLIQUE. C'est ce que je ne sais pas.
 ARGAN. Et qui sera reçu médecin dans trois jours.
 ANGÉLIQUE. Lui, mon père ?
 ARGAN. Oui. Est-ce qu'il ne te l'a pas dit ?
 ANGÉLIQUE. Non, vraiment. Qui vous l'a dit, à vous ?
 ARGAN. Monsieur Purgon.
 ANGÉLIQUE. Est-ce que monsieur Purgon le connoît ?
 ARGAN. La belle demande ! Il faut bien qu'il le connoisse, puisque c'est son neveu.
 ANGÉLIQUE. Cleante, neveu de monsieur Purgon ?
 ARGAN. Quel Cleante ? nous parlons de celui pour qui l'on t'a demandée en mariage.
 ANGÉLIQUE. He ! oui.
 ARGAN. Hé bien ! c'est le neveu de monsieur Purgon, qui est le fils de son beau-frère le médecin, monsieur Diafoirus, et ce fils s'appelle Thomas Diafoirus, et non pas Cleante, et nous avons conclu ce mariage-là ce matin, monsieur Purgon, monsieur Fleurant et moi ; et demain, ce gendre prétendu doit m'être amené par son père. Qu'est-ce ? Vous voilà tout ébaubie !
 ANGÉLIQUE. C'est, mon père, que je savois que vous avez parlé d'une personne, et que j'ai entendu une autre.
 TOINETTE. Quoi ! monsieur, vous auriez fait ce dessein burlesque ? Et, avec tout le bien que vous avez, vous voudriez marier votre fille avec un médecin ?
 ARGAN. Oui. De quoi te mêles-tu, coquine, impudente que tu es ?
 TOINETTE. Mon Dieu ! tout doux. Vous allez d'abord aux invectives. Est-ce que nous ne pouvons pas raisonner ensemble, sans nous emporter ? La, parlons de sang-froid. Quelle est votre raison, s'il vous plaît, pour un tel mariage ?
 ARGAN. Ma raison est que, me voyant infirme et malade comme je suis, je veux me faire un gendre et des allies médecins, afin de m'appuyer de bons secours contre ma maladie, d'avoir dans ma famille les sources des remèdes qui me sont nécessaires, et d'être à même des consultations et des ordonnances.
 TOINETTE. Hé bien ! voilà dire une raison, et il y a plaisir à se répondre doucement les uns aux autres. Mais, monsieur, mettez la main à la conscience : est-ce que vous êtes malade ?

ARGAN. Comment, coquine ! si je suis malade ! si je suis malade, impudente !

TOINETTE. Hé bien ! oui, monsieur, vous êtes malade ; n'ayons point de querelle là-dessus. Oui, vous êtes fort malade, j'en demeure d'accord, et plus malade que vous ne pensez : voilà qui est fait. Mais votre fille doit épouser un mari pour elle, et, n'étant point malade, il n'est pas nécessaire de lui donner un médecin.

ARGAN. C'est pour moi que je lui donne ce médecin, et une fille de bon naturel doit être ravie d'épouser ce qui est utile à la santé de son père.

TOINETTE. Ma foi, monsieur, voulez-vous qu'en amie je vous donne un conseil ?

ARGAN. Quel est-il, ce conseil ?

TOINETTE. De ne point songer à ce mariage-là.

ARGAN. Et la raison ?

TOINETTE. La raison, c'est que votre fille n'y consentira point.

ARGAN. Elle n'y consentira point ?

TOINETTE. Non.

ARGAN. Ma fille ?

TOINETTE. Votre fille. Elle vous dira qu'elle n'a que faire de monsieur Diafoirus, ni de son fils Thomas Diafoirus, ni de tous les Diafoirus du monde.

ARGAN. J'en ai affaire, moi, outre que le parti est plus avantageux qu'on ne pense. Monsieur Diafoirus n'a que ce fils-là pour tout héritier, et, de plus, monsieur Purgon, qui n'a ni femme ni enfants, lui donne tout son bien en faveur de ce mariage, et monsieur Purgon est un homme qui a huit mille bonnes livres de rente.

TOINETTE. Il faut qu'il ait tué bien des gens, pour s'être fait si riche.

ARGAN. Huit mille livres de rente sont quelque chose, sans compter le bien du père.

TOINETTE. Monsieur, tout cela est bel et bon ; mais j'en reviens toujours là : je vous conseille, entre nous, de lui choisir un autre mari ; et elle n'est point faite pour être madame Diafoirus.

ARGAN. Et je veux, moi, que cela soit.

TOINETTE. Hé, si ! ne dites pas cela.

ARGAN. Comment ! que je ne dise pas cela ?

TOINETTE. Hé, non.

ARGAN. Et pourquoi ne le dirois-je pas ?

TOINETTE. On dira que vous ne songez pas à ce que vous dites.

ARGAN. On dira ce qu'on voudra ; mais je vous dis que je veux qu'elle exécute la parole que j'ai donnée.

TOINETTE. Non, je suis sûre qu'elle ne le fera pas.

- ARGAN. Je l'y forcerai bien.
- TOINETTE. Elle ne le fera pas, vous dis-je.
- ARGAN. Elle le fera, ou je la mettrai dans un couvent.
- TOINETTE. Vous ?
- ARGAN. Moi.
- TOINETTE. Bon !
- ARGAN. Comment, bon ?
- TOINETTE. Vous ne la mettrez point dans un couvent.
- ARGAN. Je ne la mettrai point dans un couvent ?
- TOINETTE. Non.
- ARGAN. Non ?
- TOINETTE. Non.
- ARGAN. Ouais ! voici qui est plaisant ! Je ne mettrai pas ma fille dans un couvent, si je veux ?
- TOINETTE. Non, vous dis-je.
- ARGAN. Qui m'en empêchera ?
- TOINETTE. Vous-même.
- ARGAN. Moi ?
- TOINETTE. Oui. Vous n'aurez pas ce cœur-là.
- ARGAN. Je l'aurai.
- TOINETTE. Vous vous moquez.
- ARGAN. Je ne me moque point.
- TOINETTE. La tendresse paternelle vous prendra.
- ARGAN. Elle ne me prendra point.
- TOINETTE. Une petite larme ou deux, des bras jetés au cou, un Mou petit papa mignon prononcé tendrement, sera assez pour vous toucher.
- ARGAN. Tout cela ne sera rien.
- TOINETTE. Oui, oui.
- ARGAN. Je vous dis que je n'en démordrai point.
- TOINETTE. Bagatelles !
- ARGAN. Il ne faut point dire bagatelles.
- TOINETTE. Mon Dieu ! je vous connois ; vous êtes bon naturellement.
- ARGAN avec emportement. Je ne suis point bon, et je suis méchant quand je veux.
- TOINETTE. Doucement, monsieur, vous ne songez pas que vous êtes malade.
- ARGAN. Je lui commande absolument de se préparer à prendre le mari que je dis.
- TOINETTE. Et moi je lui défends absolument d'en faire rien.
- ARGAN. Où est-ce donc que nous sommes ? et quelle audace est-ce là, à une coquine de servante, de parler de la sorte devant son maître ?
- TOINETTE. Quand un maître ne songe pas à ce qu'il fait, une servante bien sensée est en droit de le redresser.
- ARGAN courant après Toinette. Ah ! insolente, il faut que je t'assomme.

TOINETTE évitant Argan, et mettant la chaise entre elle et lui. Il est de mon devoir de m'opposer aux choses qui vous peuvent déshonorer.

ARGAN courant après Toinette autour de la chaise avec son bâton Viens, viens, que je t'apprenne à parler !

TOINETTE se sauvant du côté où n'est point Argan Je m'intéresse, comme je dois, à ne vous point laisser faire de folie.

ARGAN de même Chienne !

TOINETTE de même Non, je ne consentirai jamais à ce mariage

ARGAN de même Pendarde !

TOINETTE de même Je ne veux point qu'elle épouse votre Thomas Diafoirus.

ARGAN de même. Carogne !

TOINETTE de même Et elle m'obéira plutôt qu'à vous.

ARGAN s'arrêtant Angelique, tu ne veux pas m'arrêter cette coquinc-là ?

ANGÉLIQUE. Hé ! mon père, ne vous faites point malade

ARGAN à Angélique Si tu ne me l'arrêtes, je te donnerai ma malédiction.

TOINETTE en s'en allant Et moi, je la déshériterai, si elle vous obéit.

ARGAN se jetant dans sa chaise Ah ! ah ! je n'en puis plus. Voilà pour me faire mourir

SCÈNE VI.

BELINE, ARGAN.

ARGAN. Ah ! ma femme, approchez.

BELINE. Qu'avez-vous, mon pauvre mari ?

ARGAN. Venez-vous-en ici à mon secours.

BELINE. Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a, mon petit fils ?

ARGAN. Mamie !

BELINE. Mon ami !

ARGAN. On vient de me mettre en colère.

BELINE. Hélas ! pauvre petit mari ! Comment donc, mon ami ?

ARGAN. Votre coquinc de Toinette est devenue plus insolente que jamais.

BELINE. Ne vous passionnez donc point.

ARGAN. Elle m'a fait enrager, mamie.

BELINE. Doucement, mon fils.

ARGAN. Elle a coutrecarré, une heure durant, les choses que je veux faire.

BELINE. La, la, tout doux !

ARGAN. Et a eu l'effronterie de me dire que je ne suis point malade.

BELINE. C'est une impertinente.

ARGAN. Vous savez, mon cœur, ce qui en est.

BÉLINE. Oui, mon cœur, elle a tort.
 ARGAN. Mamour, cette coquine-là me fera mourir.
 BÉLINE. Hé la ! hé la !
 ARGAN. Elle est cause de toute la bile que je fais.
 BÉLINE. Ne vous fâchez point tant.
 ARGAN. Et il y a je ne sais combien que je vous dis de me la chasser.

BÉLINE. Mon Dieu ! mon fils, il n'y a point de serviteurs et de servantes qui n'aient leurs défauts. On est contraint parfois de souffrir leurs mauvaises qualités pour la cause des bonnes. Celle-ci est adroite, soigneuse, diligente, et surtout fidèle ; et vous savez qu'il faut maintenant de grandes précautions pour les gens que l'on prend. Holà ! Toinette !

SCÈNE VII.

ARGAN, BÉLINE, TOINETTE.

TOINETTE. Madame.
 BÉLINE. Pourquoi donc est-ce que vous mettez mon mari en colère ?

TOINETTE d'un ton doux. Moi, madame ! Hélas ! je ne sais pas ce que vous me voulez dire, et je ne songe qu'à complaire à monsieur en toutes choses.

ARGAN. Ah ! ta traîtresse !

TOINETTE. Il nous a dit qu'il vouloit donner sa fille en mariage au fils de monsieur Diafoirus : je lui ai répondu que je trouvois le parti avantageux pour elle ; mais que je croyois qu'il feroit mieux de la mettre dans un couvent.

BÉLINE. Il n'y a pas grand mal à cela, et je trouve qu'elle a raison.

ARGAN. Ah ! mamour, vous la croyez ? C'est une scélérate ; elle m'a dit cent insolences.

BÉLINE. He bien ! je vous crois, mon ami. La, remettez-vous. Ecoutez, Toinette : si vous fâchez jamais mon mari, je vous mettrai dehors. Ça, donnez-moi son manteau fourré et des oreillers, que je l'accommode dans sa chaise. Vous voilà je ne sais comment. Enfoncez bien votre bonnet jusque sur vos oreilles : il n'y a rien qui enrhumé tant que de prendre l'air par les oreilles.

ARGAN. Ah ! mamie, je vous suis obligé de tous les soins que vous prenez de moi.

BÉLINE accomodant les oreillers qu'elle met autour d'Argan. Levez-vous, que je mette ceci sous vous. Mettons celui-ci pour vous appuyer, et celui-là de l'autre côté. Mettons

celui-ci derrière votre dos, et cet autre là pour soutenir votre tête.

TOINETTE lui mettant rudement un oreiller sur la tête. Et celui-ci pour vous garder du serein.

ARGAN se levant en colère, et jetant les oreillers à Toinette, qui s'enfuit. Ah! coquine, tu veux m'étouffer.

SCÈNE VIII.

ARGAN, BÉLINE.

BÉLINE. Hé là, hé là ! Qu'est-ce que c'est donc ?

ARGAN se jetant dans sa chaise. Ah, ah, ah ! le n'en puis plus.

BÉLINE. Pourquoi vous emporter ainsi ? Elle a cru faire bien.

ARGAN. Vous ne connoissez pas, mamour, la malice de la pendarde. Ah ! elle m'a mis tout hors de moi ; et il faudra plus de huit medecines et de douze lavements pour reparer tout ceci

BÉLINE. La, la, mon petit ami, apaisez-vous un peu.

ARGAN. Mamie, vous êtes toute ma consolation.

BÉLINE. Pauvre petit fils !

ARGAN. Pour tâcher de reconnoître l'amour que vous me portez, je veux, mon cœur, comme je vous ai dit, faire mon testament

BÉLINE. Ah ! mon ami, ne parlons point de cela, je vous prie : je ne saurois souffrir cette pensée ; et le seul mot de testament me fait tressaillir de douleur.

ARGAN. Je vous avois dit de parler pour cela à votre notaire.

BÉLINE. Le voilà là dedans que j'ai amené avec moi.

ARGAN. Faites-le donc entrer, mamour.

BÉLINE. Hélas ! mon ami, quand on aime bien un mari, on n'est guère en état de songer à tout cela.

SCÈNE IX.

MONSIEUR DE BONNEFOI, BÉLINE, ARGAN.

ARGAN. Approchez, monsieur de Bonnefoi, approchez. Prenez un siège, s'il vous plaît. Ma femme m'a dit, monsieur, que vous étiez fort honnête homme, et tout à fait de ses amis ; et je l'ai chargée de vous parler pour un testament que je veux faire.

BÉLINE. Hélas ! je ne suis point capable de parler de ces choses-là.

M. DE BONNEFOI. Elle m'a, monsieur, expliqué vos intentions, et le dessein où vous êtes pour elle ; et j'ai à vous dire là-dessus que vous ne sauriez rien donner à votre femme par votre testament.

ARGAN.

Mais pourquoi ?

M. DE BONNEFOI. La coutume y résiste. Si vous étiez en pays de droit écrit, cela se pourroit faire ; mais, à Paris, et dans les pays coutumiers, au moins dans la plupart, c'est ce qui ne se peut, et la disposition seroit nulle. Tout l'avantage qu'homme et femme conjoints par mariage se peuvent faire l'un à l'autre, c'est un don mutuel entre vifs ; encore faut-il qu'il n'y ait enfants, soit des deux conjoints, ou de l'un d'eux, lors du décès du premier mourant.

ARGAN.

Voilà une coutume bien impartimente, qu'un mari ne puisse rien laisser à une femme dont il est aimé tendrement, et qui prend de lui tant de soin ! J'aurois envie de consulter mon avocat, pour voir comment je pourrois faire.

M. DE BONNEFOI.

Ce n'est point à des avocats qu'il faut aller ; car ils sont d'ordinaire sévères là-dessus, et s'imaginent que c'est un grand crime que de disposer en fraude de la loi : ce sont gens de difficultés, et qui sont ignorants des détours de la conscience. Il y a d'autres personnes à consulter, qui sont bien plus accommodantes, qui ont des expédients pour passer doucement par-dessus la loi, et rendre juste ce qui n'est pas permis ; qui savent aplanir les difficultés d'une affaire, et trouver des moyens d'éluder la coutume par quelque avantage indirect. Sans cela, où en serions-nous tous les jours ? Il faut de la facilité dans les choses, autrement, nous ne ferions rien, et je ne donnerois pas un sol de notre métier.

ARGAN.

Ma femme m'avoit bien dit, monsieur, que vous étiez fort habile et fort honnête homme. Comment puis-je faire, s'il vous plaît, pour lui donner mon bien et en frustrer mes enfants ?

M. DE BONNEFOI.

Comment vous pouvez faire ? Vous pouvez choisir doucement un ami intime de votre femme, auquel vous donnerez en bonne forme, par votre testament, tout ce que vous pouvez, et cet ami ensuite lui rendra tout. Vous pouvez encore contracter un grand nombre d'obligations non suspectes au profit de divers créanciers qui prêteront leurs noms à votre femme, et entre les mains de laquelle ils mettront leur déclaration que ce qu'ils en ont fait n'a été que pour lui faire plaisir. Vous pouvez aussi, pendant que vous êtes en vie, mettre entre ses mains de l'argent comptant, ou des billets que vous pouvez avoir payables au porteur.

BÉLINE.

Mon Dieu ! il ne faut point vous tourmenter de

ACTE I. SCÈNE X.

409

tout cela S'il vient faute de vous, mon fils, je ne veux plus rester au monde.

ARGAN. Mamie !

BÉLINE. Oui, mon ami, si je suis assez malheureuse pour vous perdre ..

ARGAN. Ma chère femme !

BÉLINE. La vie ne me sera plus de rien.

ARGAN. Mamour !

BÉLINE. Et je sauverai vos pas, pour vous faire connoître la tendresse que j'ai pour vous.

ARGAN. Mamie, vous me fendez le cœur ! Consoloz-vous, je vous en prie

M. DE BONNEFOI à Béline Ces larmes sont hors de saison ; et les choses n'en sont point encore là

BÉLINE. Ah ! monsieur, vous ne savez pas ce que c'est qu'un mari qu'on aime tendrement.

ARGAN. Tout le regret que j'aurai, si je meurs, mamie, c'est de n'avoir point un enfant de vous. Monsieur Purgon m'avoit dit qu'il m'en feroit faire un

M. DE BONNEFOI. Cela pourra venir encore

ARGAN. Il faut faire mon testament, mamour, de la façon que monsieur dit ; mais, par précaution, je veux vous mettre entre les mains vingt mille francs en or, que j'ai dans les lambris de mon alcôve, et deux billets payables au porteur, qui me sont dus, l'un par monsieur Damon, et l'autre par monsieur Gerante.

BÉLINE. Non, non, je ne veux point de tout cela. Ah !... Combien dites-vous qu'il y a dans votre alcôve ?

ARGAN. Vingt mille francs, mamour

BÉLINE. Ne me parlez point de bien, je vous prie. Ah !... De combien sont les deux billets ?

ARGAN. Ils sont, mamie, l'un de quatre mille francs, et l'autre de six

BÉLINE. Tous les biens du monde, mon ami, ne me sont rien au prix de vous

M. DE BONNEFOI à Argan. Voulez-vous que nous procédions au testament ?

ARGAN. Oui, monsieur, mais nous serons mieux dans mon petit cabinet. Mamour, conduisez-moi, je vous prie.

BÉLINE. Allons, mon pauvre petit fils.

SCÈNE X.

ANGELIQUE, TOINETTE.

TOINETTE. Les voilà avec un notaire, et j'ai ouï parler de testament. Votre belle-mère ne s'endoit point ; et c'est sans doute quelque conspiration contre vos intérêts, où elle pousse votre père.

ANGÉLIQUE. Qu'il dispose de son bien à sa fantaisie, pourvu qu'il ne dispose point de mon cœur. Tu vois, Toinette, les desseins violents que l'on fait sur lui. Ne m'abandonne point, je te prie, dans l'extrémité où je suis.

TOINETTE. Moi, vous abandonner ! J'aimerois mieux mourir. Votre belle-mère a beau me faire sa confidente, et me vouloir jeter dans ses intérêts, je n'ai jamais pu avoir d'inclination pour elle ; et j'ai toujours été de votre parti. Laissez-moi faire ; j'emploierai toute chose pour vous servir, mais, pour vous servir avec plus d'effet, je veux changer de batterie, couvrir le zèle que j'ai pour vous, et feindre d'entrer dans les sentiments de votre père et de votre belle-mère.

ANGÉLIQUE. Tâche, je t'en conjure, de faire donner avis à Cléante du mariage qu'on a conclu.

TOINETTE. Je n'ai personne à employer à cet office, que le vieux usurier Polichinelle, mon amant ; et il m'en coûtera pour cela quelques paroles de douceur, que je veux bien dépenser pour vous. Pour aujourd'hui, il est trop tard ; mais demain, de grand matin, je l'enverrai querir, et il sera ravi de...

SCÈNE XI.

BÉLINE dans la maison ANGÉLIQUE, TOINETTE.

BÉLINE. Toinette !

TOINETTE à Angélique. Voilà qu'on m'appelle. Bonsoir. Reposez-vous sur moi.

PREMIER INTERMÈDE.

Le théâtre change, et représente une ville.

SCÈNE PREMIÈRE

(Polichinelle, dans la nuit, vient pour donner une sérénade à sa maîtresse. Il est interrompu d'abord par des violons contre lesquels il se met en colère, et ensuite par le guet composé de musiciens et de danseurs.)

POLICHINELLE.

O amour, amour, amour, amour ! Pauvre Polichinelle, quelle diable de fantaisie t'es-tu allé mettre dans la cervelle ? A quoi t'amuses-tu, misérable insensé que tu es ? Tu quittes les soins de ton négoce, et tu laisses aller tes affaires à l'abandon ; tu ne manges plus, tu ne bois presque plus, tu perds le repos

de la nuit ; et tout cela pour qui ? Pour une dragonne, franche dragonne ; une diablesse qui te rembarre et se moque de tout ce que tu peux lui dire. Mais il n'y a point à raisonner là-dessus. Tu le veux, amour ; il faut être fou comme beaucoup d'autres. Cela n'est pas le mieux du monde à un homme de mon âge ; mais qu'y faire ? On n'est pas sage quand on veut ; et les vieilles cervelles se démontent comme les jeunes. Je viens voir si je ne pourrai point adoucir ma ti-gresse par une sérénade. Il n'y a rien, parfois, ~~qui~~ soit si touchant qu'un amant qui vient chanter ses dol-leances aux gonds et aux verrous de la porte de sa maîtresse. (Après avoir pris son luth.) Voici de quoi ac-compagner ma voix. O nuit ! ô chère nuit ! porte mes plaintes amoureuses jusque dans le lit de mon inflexible.

Notte e di v' amo e v' adoro.
Cerco un sì per mio ristoro,
Ma se voi dite di no,
Bella ingrata, io morirò

Frà la speranza
S'afflige il cuore,
In lontananza
Consuma l'hore ;
Sì dolce inganno
Che mi figura
Breve l'affano,
Ah ! troppo dura !

Così per troppo amar languisco e muoro.

Notte e di v' amo e v' adoro.
Cerco un sì per mio ristoro,
Ma se voi dite di nò,
Bella ingrata, io morirò.

Se non dormite,
Almen pensate
Alle ferite
Ch' al cuor mi fate,
Deh ! almen fingete,
Per mio conforto,
Se m'uccidete,
D'haver il torto ;

Vostra pietà mi scemerà il martoro.

Notte e di v' amo e v' adoro.
Cerco un sì per mio ristoro,
Ma se voi dite di nò,
Bella ingrata, io morirò.

SCÈNE II.

POLICHINELLE; UNE VIEILLE se présentant à la fenêtre, et répondant à Polichinelle pour se moquer de lui.

LA VIEILLE chante. Zerbinietti, ch' ogn' hor con finti sguardi,

Mentiti desiri,

Fallaci sospiri;

Accenti buggiardi,

Di fede vi preggiate,

Ah! che non m'ingannate.

Che già so per prova,

Ch' in voi non si trova

Costanza ne fede;

Oh! quanto è pazzo colei che vi crede!

Quei sguardi languidi

Non m'innammano,

Quei sospir fervidi

Più non m'infiammano,

Vel' giuro a fe.

Zerbino misero,

Del vostro piangere

Il mio cuor libero

Vuol sempre ridere;

Credete a me

Che già so per prova,

Ch' in voi non si trova

Costanza ne fede;

Oh! quanto è pazzo colei che vi crede!

SCÈNE III.

POLICHINELLE; VIOLONS derrière le théâtre.

LES VIOLONS commencent un air.

POLICHINELLE. Quelle impertinente harmonie vient interrompre ici ma voix?

LES VIOLONS continuent à jouer.

POLICHINELLE. Paix là! taisez-vous, violons! Laissez-moi me plaindre à mon aise des cruautés de mon inexorable.

LES VIOLONS de même.

POLICHINELLE. Taisez-vous, vous dis-je. C'est moi qui veux chanter

LES VIOLONS.

POLICHINELLE. Paix donc!

LES VIOLONS,

POLICHINELLE. Ouais!

LES VIOLONS.

POLICHINELLE. Ahi!

LES VIOLONS

POLICHINELLE. Est-ce pour rien?

LES VIOLONS.

POLICHINELLE. Ah! que de bruit!

LES VIOLONS.

POLICHINELLE. Le diable vous emporte!

LES VIOLONS.

POLICHINELLE. J'enrage!

LES VIOLONS

POLICHINELLE. Vous ne vous tancez pas? Ah! Dieu soit loué!

LES VIOLONS

POLICHINELLE. Encoire?

LES VIOLONS

POLICHINELLE. Peste des violons!

LES VIOLONS

POLICHINELLE. La sotte musique que voilà!

LES VIOLONS

POLICHINELLE chantant pour se moquer des violons. La, la, la, la, la, la

LES VIOLONS.

POLICHINELLE de même. La, la, la, la, la, la.

LES VIOLONS

POLICHINELLE de même. La, la, la, la, la, la.

LES VIOLONS

POLICHINELLE de même. La, la, la, la, la, la.

LES VIOLONS

POLICHINELLE de même. La, la, la, la, la, la.

LES VIOLONS

POLICHINELLE. Par ma foi, cela me divertit. Poursuivez, messieurs les violons, vous me ferez plaisir (N'entendant plus rien) Allons donc, continuez, je vous en prie

SCÈNE IV.

POLICHINELLE seul

Voilà le moyen de les faire taire. La musique est accoutumée à ne point faire ce qu'on veut. Oh sans, à nous. Avant que de chanter, il faut que je prélude

un peu et joue quelque pièce, afin de mieux prendre mon ton. (Il prend son luth, dont il fait semblant de jouer, en imitant avec les lèvres et la langue le son de cet instrument.) Plan, plan, plan, plin, plin, plin. Voilà un temps fâcheux pour mettre un luth d'accord. Plin, plin, plin. Plin, tan, plan. Plin, plan Les cordes ne tiennent point par ce temps-là. Plin, plin. J'entends du bruit. Mettons mon luth contre la porte.

SCÈNE V.

POLICHINELLE, ARCHERS passant dans la rue, et accourant au bruit qu'ils entendent.

UN ARCHER chantant Qui va là? qui va là?

POLICHINELLE bas. Quel diable est-ce là? Est-ce que c'est la mode de parler en musique?

L'ARCHER. Qui va là? qui va là? qui va là?

POLICHINELLE épouvanté. Moi, moi, moi.

L'ARCHER. Qui va là? qui va là? vous dis-je.

POLICHINELLE. Moi, moi, vous dis-je.

L'ARCHER. Et qui toi? et qui toi?

POLICHINELLE. Moi, moi, moi, moi, moi, moi.

L'ARCHER. Dis ton nom, dis ton nom, sans davantage attendre.

POLICHINELLE seignant d'être bien hardi

Mon nom est, Va te faire pendre.

L'ARCHER. Ici, camarades, ici!

Saisissons l'insolent qui nous répond ainsi!

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

(Tout le quet vient, qui cherche Polichinelle dans la nuit.)

VIOLONS ET DANSEURS.

POLICHINELLE. Qui va là?

VIOLONS ET DANSEURS.

POLICHINELLE. Qui sont les coquins que j'entends?

VIOLONS ET DANSEURS.

POLICHINELLE. Euh?

VIOLONS ET DANSEURS.

POLICHINELLE. Holà! mes laquais, mes gens.

VIOLONS ET DANSEURS.

POLICHINELLE. Par la mort!

VIOLONS ET DANSEURS.

POLICHINELLE. Par le sang!

VIOLONS ET DANSEURS.

POLICHINELLE. J'en jetterai par terre.

VIOLONS ET DANSEURS.

POLICHINELLE. Champagne, Poitevin, Picard, Basque, Breton!

VIOLONS ET DANSEURS.

POLICHINELLE. Donnez-moi mon mousqueton...

VIOLONS ET DANSEURS.

POLICHINELLE faisant semblant de tirer un coup de pistolet. Poue !

(Ils tombent tous et s'enfuient)

SCÈNE VI.

POLICHINELLE seul

Ah, ah, ah, ah ! comme je leur ai donné l'épouvante ! Voilà de sottes gens d'avoir peur de moi qui ai peur des autres. Ma foi, il n'est que de jouer d'adresse en ce monde. Si je n'avois tranché du grand seigneur, et n'avois fait le brave, ils n'auroient pas manqué de me happer. Ah, ah, ah !

(Les archers se rapprochent, et ayant entendu ce qu'il disoit, ils le saisissent au collet)

SCÈNE VII.

POLICHINELLE, ARCHERS chantants.

LES ARCHERS saisissant Polichinelle

Nous le tenons A nous, camarades, à nous ;
Dépêchez : de la lumière.

(Tout le quet vient avec des lanternes)

SCÈNE VIII.

POLICHINELLE, ARCHERS chantants et dansants.

ARCHERS. Ah ! traître ! ah ! fripon ! c'est donc vous ?
Faquin, maraud, pendard, impudent, téméraire,
Insolent, effronté, coquin, filou, voleur,
Vous osez nous faire peur ?

POLICHINELLE. Messieurs, c'est que j'étois ivre.

ARCHERS. Non, non, non ; point de raison.

Il faut vous apprendre à vivre.

En prison, vite, en prison.

POLICHINELLE. Messieurs, je ne suis point voleur.

ARCHERS. En prison.

POLICHINELLE. Je suis un bourgeois de la ville.

ARCHERS. En prison.

POLICHINELLE. Qu'ai-je fait ?

ARCHERS. En prison ; vite, en prison.

- POLICHINELLE. Messieurs, laissez-moi aller.
- ARCHERS. Non.
- POLICHINELLE. Je vous prie!
- ARCHERS. Non.
- POLICHINELLE. Hé!
- ARCHERS. Non.
- POLICHINELLE. De grâce!
- ARCHERS. Non, non.
- POLICHINELLE. Messieurs!
- ARCHERS. Non, non, non.
- POLICHINELLE. S'il vous plaît.
- ARCHERS. Non, non.
- POLICHINELLE. Par charité!
- ARCHERS. Non, non.
- POLICHINELLE. Au nom du ciel!
- ARCHERS. Non, non.
- POLICHINELLE. Miséricorde!
- ARCHERS. Non, non, non; point de raison.
Il faut vous apprendre à vivre.
En prison; vite, en prison.
- POLICHINELLE. He! n'est-il rien, messieurs, qui soit capable d'attendrir vos âmes?
- ARCHERS. Il'est aisé de nous toucher;
Et nous sommes humains plus qu'on ne sauroit croire.
Donnez-nous doucement six pistoles pour boire,
Nous allons vous lâcher.
- POLICHINELLE. Hélas! messieurs, je vous assure que je n'ai pas un sou sur moi.
- ARCHERS. Au défaut de six pistoles,
Choisissez donc, sans façon,
D'avoir trente croquignoles,
Ou douze coups de bâton.
- POLICHINELLE. Si c'est une nécessité, et qu'il faille en passer par là, je choisis les croquignoles.
- ARCHERS. Allons, préparez-vous,
Et comptez bien les coups.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

(Les archers danseurs lui donnent des croquignoles en cadence.)

- POLICHINELLE pendant qu'on lui donne des croquignoles. Un et deux, trois et quatre, cinq et six, sept et huit, neuf et dix, onze et douze, et treize et quatorze et quinze.
- ARCHERS. Ah! ah! vous en voulez passer!
Allons, c'est à recommencer.
- POLICHINELLE. Ah! messieurs, ma pauvre tête n'en peut plus; et vous venez de me la rendre comme une pomme

cuite. J'aime mieux encore les coups de bâton que de recommencer.

ARCHERS. Soit. Puisque le bâton est pour vous plus charmant, Vous aurez contentement.

TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET.

(Les archers danseurs lui donnent des coups de bâton en cadence.)

POLICHINELLE comptant les coups de bâton Un, deux, trois, quatre, cinq, six. Ah, ah, ah ! je n'y saurois plus résister. Tenez, messieurs, voilà six pistoles que je vous donne.

ARCHERS. Ah ! l'honnête homme, Ah ! l'ame noble et belle, Adieu, seigneur, adieu, seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE. Messieurs, je vous donne le bonsoir.

ARCHERS. Adieu, seigneur ; adieu, seigneur Polichinelle

POLICHINELLE. Votre serviteur

ARCHERS. Adieu, seigneur ; adieu, seigneur Polichinelle

POLICHINELLE. Très-humble valet.

ARCHERS. Adieu, seigneur ; adieu, seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE. Jusqu'au revoir.

QUATRIÈME ENTRÉE DE BALLET.

(Ils dansent tous en réjouissance de l'argent qu'ils ont reçu.)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente la chambre d'Argan.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉANTE, TOINETTE.

TOINETTE ne reconnoissant pas Cléante. Que demandez-vous, monsieur ?

CLÉANTE. Ce que je demande ?

TOINETTE. Ah ! ah ! c'est vous ! quelle surprise ! Que venez-vous faire ceans ?

CLÉANTE. Savoir ma destinée, parler à l'aimable Angélique, consulter les sentiments de son cœur, et lui demander ses résolutions sur ce mariage fatal dont on m'a averti.

TOINETTE. Oui ; mais on ne parle pas comme cela de but en blanc à Angélique : il y faut des mystères, et l'on vous a dit l'étroite garde où elle est retenue ; qu'on ne la laisse ni sortir, ni parler à personne ; et que ce

ne fut que la curiosité d'une vieille tante, qui nous fit accorder la liberté d'aller à cette comédie, qui donna lieu à la naissance de votre passion ; et nous nous sommes bien gardées de parler de cette aventure.

CLÉANTE. Aussi ne viens-je pas ici comme Cléante, et sous l'apparence de son amant, mais comme ami de son maître de musique, dont j'ai obtenu le pouvoir de dire qu'il m'envoie à sa place.

TOINETTE. Voici son père. Retirez-vous un peu, et me laissez lui dire que vous êtes là.

SCÈNE II.

ARGAN, TOINETTE.

ARGAN se croyant seul, et sans voir Toinette Monsieur Purgon m'a dit de me promener le matin, dans ma chambre, douze allées et douze venues, mais j'ai oublié de lui demander si c'est en long ou en large.

TOINETTE. Monsieur, voilà un..

ARGAN. Parle bas, pendarde ! Tu viens m'ébranler tout le cerveau, et tu ne songes pas qu'il ne faut point parler si haut à des malades.

TOINETTE. Je voulais vous dire, monsieur...

ARGAN. Parle bas, te dis-je.

TOINETTE. Monsieur... (elle fait semblant de parler)

ARGAN. He ?

TOINETTE. Je vous dis que... (Elle fait encore semblant de parler)

ARGAN. Qu'est-ce que tu dis ?

TOINETTE haut Je dis que voilà un homme qui veut parler à vous.

ARGAN. Qu'il vienne.

(Toinette fait signe à Cléante d'avancer.)

SCÈNE III.

ARGAN, CLÉANTE, TOINETTE.

CLÉANTE. Monsieur...

TOINETTE à Cléante Ne parlez pas si haut, de peur d'ébranler le cerveau de monsieur

CLÉANTE. Monsieur, je suis ravi de vous trouver debout, et de voir que vous vous portez mieux.

TOINETTE feignant d'être en colère Comment ! qu'il se porte mieux ! cela est faux Monsieur se porte toujours mal.

CLÉANTE. J'ai oui dire que monsieur étoit mieux, et je lui trouve bon visage.

TOINETTE. Que voulez-vous dire avec votre bon visage ? Monsieur l'a fort mauvais ; et ce sont des impertinents

qui vous ont dit qu'il étoit mieux. Il ne s'est jamais si mal porté.

ARGAN. Elle a raison.

TOINETTE. Il marche, dort, mange et boit tout comme les autres; mais cela n'empêche pas qu'il ne soit fort malade.

ARGAN. Cela est vrai.

CLÉANTE. Monsieur, j'en suis au désespoir. Je viens de la part du maître à chanter de mademoiselle votre fille; il s'est vu obligé d'aller à la campagne pour quelques jours; et, comme son ami intime, il m'envoie à sa place pour lui continuer ses leçons, de peur qu'en les interrompant, elle ne vint à oublier ce qu'elle sait déjà.

ARGAN. Fort bien. (A Toinette) Appelez Angélique.

TOINETTE. Je crois, monsieur, qu'il sera mieux de mener monsieur à sa chambre.

ARGAN. Non, faites-la venir.

TOINETTE. Il ne pourra lui donner leçon comme il faut, s'ils ne sont en particulier.

ARGAN. Si fait, si fait.

TOINETTE. Monsieur, cela ne fera que vous étourdir, et il ne faut rien pour vous emouvoir en l'état où vous êtes, et vous ébranler le cerveau.

ARGAN. Point, point : j'aime la musique, et je serai bien aise de... Ah! la voici. (A Toinette) Allez-vous-en voir, vous, si une femme est habillée.

SCÈNE IV.

ARGAN, ANGÉLIQUE, CLÉANTE.

ARGAN. Venez, ma fille. Votre maître de musique est allé aux champs; et voilà une personne qu'il envoie à sa place pour vous montrer

ANGÉLIQUE reconnoissant Cléante. Ah! ciel!

ARGAN. Qu'est-ce? D'où vient cette surprise?

ANGÉLIQUE. C'est ..

ARGAN. Quoi? Qui vous émeut de la sorte?

ANGÉLIQUE. C'est, mon père, une aventure surprenante qui se rencontre ici.

ARGAN. Comment?

ANGÉLIQUE. J'ai songé cette nuit que j'étois dans le plus grand embarras du monde, et qu'une personne, faite tout comme monsieur, s'est présentée à moi, à qui j'ai demandé secours, et qui m'est venue tirer de la peine où j'étois; et ma surprise a été grande de voir, inopinément, en arrivant ici, ce que j'ai eu dans l'idée toute la nuit.

CLÉANTE.

Ce n'est pas être malheureux que d'occuper votre pensée, soit en dormant, soit en veillant; et mon bonheur seroit grand, sans doute, si vous étiez dans quelque peine dont vous me jugeassiez digne de vous tirer; et il n'y a rien que je ne fisse pour...

SCÈNE V.

ARGAN, ANGÉLIQUE, CLÉANTE, TOINETTE.

TOINETTE à Argan. Ma foi, monsieur, je suis pour vous maintenant; et je me dedis de tout ce que je disois hier. Voici monsieur Diafoirus le père et monsieur Diafoirus le fils, qui viennent vous rendre visite. Que vous serez bien engendre! Vous allez voir le garçon le mieux fait du monde, et le plus spirituel. Il n'a dit que deux mots qui m'ont ravie; et votre fille va être charmée de lui.

ARGAN à Cléante qui feint de vouloir s'en aller. Ne vous en allez point, monsieur. C'est que je marie ma fille; et voilà qu'on lui amène son prétendu mari, qu'elle n'a point encore vu.

CLÉANTE. C'est m'honorer beaucoup, monsieur, de vouloir que je sois témoin d'une entrevue si agréable.

ARGAN. C'est le fils d'un habile médecin; et le mariage se fera dans quatre jours.

CLÉANTE. Fort bien.

ARGAN. Mandez-le un peu à son maître de musique, afin qu'il se trouve à la noce.

CLÉANTE. Je n'y manquerai pas.

ARGAN. Je vous y prie aussi.

CLÉANTE. Vous me faites beaucoup d'honneur.

TOINETTE. Allons, qu'on se range : les voici.

SCÈNE VI.

MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, ARGAN, ANGÉLIQUE, CLÉANTE, TOINETTE, LAQUAIS.

ARGAN mettant la main à son bonnet sans l'ôter. Monsieur Purgon, monsieur, m'a défendu de découvrir ma tête. Vous êtes du métier : vous savez les conséquences.

M. DIAFOIRUS. Nous sommes dans toutes nos visites pour porter secours aux malades, et non pour leur porter de l'incommodité.

(Argan et M. Diafoirus parlent en même temps.)

ARGAN. Je reçois, monsieur,

M. DIAFOIRUS. Nous venons ici, monsieur,

ARGAN. Avec beaucoup de joie,

M. DIAFOIRUS. Mon fils Thomas et moi,
 ARGAN. L'honneur que vous me faites,
 M. DIAFOIRUS. Vous témoigner, monsieur,
 ARGAN. Et j'aurais souhaité...
 M. DIAFOIRUS. Le ravissement où nous sommes...
 ARGAN. De pouvoir aller chez vous...
 M. DIAFOIRUS. De la grâce que vous nous faites...
 ARGAN. Pour vous en assurer;
 M. DIAFOIRUS. De vouloir bien nous recevoir...
 ARGAN. Mais vous savez, monsieur,
 M. DIAFOIRUS. Dans l'honneur, monsieur,
 ARGAN. Ce que c'est qu'un pauvre malade,
 M. DIAFOIRUS. De votre alliance;
 ARGAN. Qui ne peut faire autre chose...
 M. DIAFOIRUS. Et vous assurer...
 ARGAN. Que de vous dire ici...
 M. DIAFOIRUS. Que dans les choses qui dépendront de notre métier,
 ARGAN. Qu'il cherchera toutes les occasions...
 M. DIAFOIRUS. De même qu'en toute autre,
 ARGAN. De vous faire connoître, monsieur,
 M. DIAFOIRUS. Nous serons toujours prêts, monsieur,
 ARGAN. Qu'il est tout à votre service
 M. DIAFOIRUS. À vous témoigner notre zèle. (A son fils.) Allons,
 Thomas, avancez. Faites vos compliments.
 THOMAS DIAFOIRUS à M. Diafoirus. N'est-ce pas par le père qu'il
 convient de commencer?

M. DIAFOIRUS. Oui.

THOMAS DIAFOIRUS à Argan. Monsieur, je viens saluer, reconnoître,
 chérir et révéler en vous un second père, mais un
 second père auquel j'ose dire que je me trouve plus
 redevable qu'au premier. Le premier m'a engendré;
 mais vous m'avez choisi. Il m'a reçu par nécessité;
 mais vous m'avez accepté par grâce. Ce que je tiens
 de lui est un ouvrage de son corps; mais ce que je
 tiens de vous est un ouvrage de votre volonté; et
 d'autant plus que les facultés spirituelles sont au-
 dessus des corporelles, d'autant plus je vous dois, et
 d'autant plus je tiens précieuse cette future filiation,
 dont je viens aujourd'hui vous rendre, par avance,
 les très-humbles et très-respectueux hommages.

TOINETTE. Vivent les colléges d'où l'on sort si habile homme!

THOMAS DIAFOIRUS à M. Diafoirus. Cela a-t-il bien été, mon père?

M. DIAFOIRUS. *Optime.*

ARGAN à Angélique. Allons, saluez monsieur.

THOMAS DIAFOIRUS à M. Diafoirus. Baiseraï-je?

THOMAS DIAFOIRUS à Angélique. Madame, c'est avec justice que le

ciel vous a concédé le nom de belle-mère, puisque, l'on ..

ARGAN à Thomas Diafoirus. Ce n'est pas ma femme, c'est ma fille à qui vous parlez.

THOMAS DIAFOIRUS. Où donc est-elle?

ARGAN. Elle va venir.

THOMAS DIAFOIRUS. Attendrai-je, mon père, qu'elle soit venue?

M. DIAFOIRUS. Faites toujours le compliment à mademoiselle.

THOMAS DIAFOIRUS. Mademoiselle, ne plus ne moins que la statue d'Memnon rendoit un son harmonieux lorsqu'elle venoit à être éclairée des rayons du soleil, tout de même me sens-je animé d'un doux transport à l'apparition du soleil de vos beautés; et, comme les naturalistes remarquent que la fleur nommée heliotrope tourne sans cesse vers cet astre du jour, aussi mon cœur doré-en-avant tournera-t-il toujours vers les astres resplendissants de vos yeux adorables, ainsi que vers son pôle unique. Souffrez donc, mademoiselle, que j'appende aujourd'hui à l'autel de vos charmes l'offrande de ce cœur qui ne respire et n'ambitionne autre gloire que d'être toute sa vie, mademoiselle, votre très-humble, très-obéissant et très-fidèle serviteur et mari.

TOINETTE. Voilà ce que c'est que d'étudier! on apprend à dire de belles choses.

ARGAN à Cleanie. He! que dites-vous de cela?

CLÉANTE. Que monsieur fait merveilles, et que s'il est aussi bon médecin qu'il est bon orateur, il y aura plaisir à être de ses malades.

TOINETTE. Assurement. Ce sera quelque chose d'admirable, s'il fait d'aussi belles cures qu'il fait de beaux discours.

ARGAN. Allons, vite, ma chaise, et des sièges à tout le monde. (Des laquais donnent des sièges.) Mettez-vous là, ma fille. (A M. Diafoirus.) Vous voyez, monsieur, que tout le monde admire monsieur votre fils, et je vous trouve bien heureux de vous voir un garçon comme cela.

M. DIAFOIRUS. Monsieur, ce n'est pas parce que je suis son père, mais je puis dire que j'ai sujet d'être content de lui, et que tous ceux qui le voient en parlent comme d'un garçon qui n'a point de méchanceté. Il n'a jamais eu l'imagination bien vive, ni ce feu d'esprit qu'on remarque dans quelques-uns, mais c'est par là que j'ai toujours bien auguré de sa judiciaire, qualité requise pour l'exercice de notre art. Lorsqu'il étoit petit, il n'a jamais été ce qu'on appelle mièvre et éveillé. On le voyoit toujours doux, paisible et taciturne, ne disant jamais mot, et ne jouant jamais à tous ces petits jeux que l'on nomme enfantine. On eut toutes les peines du

monde à lui apprendre à lire ; et il avoit neuf ans, qu'il ne connoissoit pas encore ses lettres. Bon ! disois-je en moi-même : les arbres tardifs sont ceux qui portent les meilleurs fruits. On grave sur le marbre bien plus malaisément que sur le sable ; mais les choses y sont conservées bien plus longtemps ; et cette lenteur à comprendre, cette pesanteur d'imagination est la marque d'un bon jugement à venir. Lorsque je l'envoyai au collège, il trouva de la peine ; mais il se ruïdissoit contre les difficultés ; et ses régents se l'ouïent toujours à moi de son assiduité et de son travail. Enfin, à force de battre le fer, il en est venu glorieusement à avoir ses licences ; et je puis dire, sans vanité, que depuis deux ans qu'il est sur les bancs, il n'y a point de candidat qui ait fait plus de bruit que lui dans toutes les disputes de notre école. Il s'y est rendu redoutable ; et il ne s'y passe point d'acte où il n'aie argumenté à outrance pour la proposition contraire. Il est ferme dans la dispute, fort comme un Turc sur ses principes, ne démord jamais de son opinion, et poursuit un raisonnement jusque dans les derniers recoins de la logique. Mais sur toute chose, ce qui me plaît en lui, et en quoi il suit mon exemple, c'est qu'il s'attache aveuglement aux opinions de nos anciens, et que jamais il n'a voulu comprendre ni écouter les raisons et les expériences des prétendues découvertes de notre siècle, touchant la circulation du sang, et autres opinions de même farine.

THOMAS DIAFOIRUS tirant de sa poche une grande thèse roulée qu'il présente à Angélique. J'ai contre les circulateurs soutenu une thèse, qu'avec la permission (saluant Argan.) de monsieur, j'ose présenter à mademoiselle, comme un hommage que je lui dois des prémices de mon esprit.

ANGÉLIQUE. Monsieur, c'est pour moi un meuble inutile, et je ne me connois pas à ces choses-là.

TOINETTE prenant la thèse. Donnez, donnez. Elle est toujours bonne à prendre pour l'image : cela servira à parer notre chambre.

THOMAS DIAFOIRUS saluant encore Argan. Avec la permission aussi de monsieur, je vous invite à venir voir, l'un de ces jours, pour vous divertir, la dissection d'une femme, sur quoi je dois raisonner.

TOINETTE. Le divertissement sera agréable. Il y en a qui donnent la comédie à leurs maîtresses ; mais donner une dissection est quelque chose de plus galant.

M. DIAFOIRUS. Au reste, pour ce qui est des qualités requises pour le mariage et la propagation, je vous assure que, se-

lon les règles de nos docteurs, il est tel qu'on le peut souhaiter; qu'il possède en un degré louable la vertu prolifique, et qu'il est du temperament qu'il faut pour engendrer et procréer des enfants bien conditionnés.

ARGAN. N'est-ce pas votre intention, monsieur, de le pousser à la cour, et d'y ménager pour lui une charge de médecin?

M. DIAFOIRUS. A vous en parler franchement, notre métier auprès des grands ne m'a jamais paru agréable, et j'ai toujours trouvé qu'il falloit mieux pour nous autres demeurer au public. Le public est commode. Vous n'avez à répondre de vos actions à personne; et, pourvu que l'on suive le courant des règles de l'art, on ne se met point en peine de tout ce qui peut arriver. Mais ce qu'il y a de fâcheux auprès des grands, c'est que, quand ils viennent à être malades, ils veulent absolument que leurs medecins les guérissent.

TOINETTE. Cela est plaisant! et ils sont bien impertinents de vouloir que, vous autres messieurs, vous les guerissiez! Vous n'êtes point auprès d'eux pour cela; vous n'y êtes que pour recevoir vos pensions et leur ordonner des remèdes; c'est à eux à guérir, s'ils peuvent.

M. DIAFOIRUS. Cela est vrai. On n'est obligé qu'à traiter les gens dans les formes.

ARGAN à Cléante. Monsieur, faites un peu chanter ma fille devant la compagnie.

CLÉANTE. J'attendois vos ordres, monsieur, et il m'est venu en pensée, pour divertir la compagnie, de chanter avec mademoiselle une scène d'un petit opéra qu'on a fait depuis peu. (A Angelique, lui donnant un papier) Tenez, voilà votre partie.

ANGELIQUE. Moi?

CLÉANTE bas à Angelique. Ne vous défendez point, s'il vous plaît, et ne laissez vous faire comprendre ce que c'est que la scène que nous devons chanter. (Haut) Je n'ai pas une voix à chanter, mais ici il suffit que je me fasse entendre; et l'on aura la bonte de m'excuser, par la nécessité ou je me trouve de faire chanter mademoiselle.

ARGAN. Les vers en sont-ils beaux?

CLÉANTE. C'est proprement ici un petit opéra impromptu; et vous n'allez entendre chanter que de la prose cadencée, ou des manières de vers libres, tels que la passion et la nécessité peuvent faire trouver à deux personnes qui disent les choses d'elles-mêmes, et parlent sur-le-champ.

ARGAN. Fort bien. Écoutons.

CLÉANTE.

Voici le sujet de la scène. Un berger étoit attentif aux beautés d'un spectacle qui ne faisoit que de commencer, lorsqu'il fut tiré de son attention par un bruit qu'il entendit à ses côtes. Il se retourne, et voit un brutal qui, de paroles insolentes, maltraitoit une bergère. D'abord il prend les intérêts d'un sexe à qui tous les hommes doivent hommage et, après avoir donné au brutal le châtiement de son insolence, il vient à la bergère et voit une jeune personne qui, des plus beaux yeux qu'il eût jamais vus, versoit des larmes qu'il trouva les plus belles du monde. Hélas ! dit-il en lui-même, est-on capable d'outrager une personne si aimable ? Et qu'un homme, quel barbare ne seroit touché par de telles larmes ? Il prend soin de les arrêter, ces larmes qu'il trouve si belles, et l'aimable bergère prend soin en même temps de le remercier de son léger service mais d'une manière si charmante, si tendre et si passionnée, que le berger n'y peut résister, et chaque mot, chaque regard, est un trait plein de flamme, dont son cœur se sent pénétrer. Est-il, disoit-il, quelque chose qui puisse mériter les aimables paroles d'un tel remerciement ? Et que ne voudroit-on pas faire ? à quels services, à quels dangers ne seroit-on pas ravi de courir, pour s'attirer un seul moment des touchantes douceurs d'une ame si reconnoissante ? Tout le spectacle passe, sans qu'il y donne aucune attention, mais il se plaint qu'il est trop court, parce qu'en finissant, il le sépare de son adorable bergère, et, de cette première vue, de ce premier moment, il emporte chez lui tout ce qu'un amour de plusieurs années peut avoir de plus violent. Le voilà aussitôt à sentir tous les maux de l'absence, et il est tourmenté de ne plus voir ce qu'il a si peu vu. Il fait tout ce qu'il peut pour se redonner cette vue, dont il conserve nuit et jour une si chère idée, mais la grande contrainte ou l'on tient sa bergère lui en ôte tous les moyens. La violence de sa passion le fait résoudre à demander en mariage l'adorable beauté sans laquelle il ne peut plus vivre, et il en obtient d'elle la permission, par un billet qu'il a l'adresse de lui faire tenir. Mais, dans le même temps, on l'avertit que le père de cette belle a conclu son mariage avec une autre, et que tout se dispose pour en célébrer la cérémonie. Jugez quelle atteinte cruelle au cœur de ce triste berger ! Le voilà accablé d'une mortelle douleur, il ne peut souffrir l'effroyable idée de voir tout

ce qu'il aime entre les bras d'un autre : et son amour, au désespoir, lui fait trouver moyen de s'introduire dans la maison de sa bergère pour apprendre ses sentiments, et savoir d'elle la destinee à laquelle il doit se résoudre. Il y rencontre les apprêts de tout ce qu'il craint, il y voit venir l'indigne rival que le caprice d'un père oppose aux tendresses de son amour ; il le voit triomphant, ce rival ridicule, auprès de l'aimable bergère, ainsi qu'auprès d'une conquête qui lui est assurée ; et cette vue le remplit d'une colère dont il a peine à se rendre le maître. Il jette de douloureux regards sur celle qu'il adore, et son respect et la présence de son père l'empêchent de lui rien dire que des yeux. Mais enfin, il force toute contrainte, et le transport de son amour l'oblige à lui parler ainsi :

(Il chante.)

Belle Philis, c'est trop, c'est trop souffrir ;
Rompons ce dur silence, et m'ouvrez vos pensées.
Apprenez-moi ma destinee :
Faut-il vivre ? faut-il mourir ?

ANGÉLIQUE en chantant

Vous me voyez, Tircis, triste et mélancolique,
Aux apprêts de l'hymen dont vous vous alarmez.
Je lève au ciel les yeux, je vous regarde, je soupire ;
C'est vous en dire assez.

ARGAN.

Ouais ! je ne croyois pas que ma fille fût si habile,
que de chanter ainsi à livre ouvert, sans hésiter.

CLÉANTE.

Hélas ! belle Philis,
Se pourroit-il que l'amoureux Tircis
Eût assez de bonheur

ANGÉLIQUE

Pour avoir quelque place dans votre cœur ?
Je ne m'en défends point, dans cette peine extrême,
Oui, Tircis, je vous aime.

CLÉANTE

O parole pleine d'appas !
Ai-je bien entendu ? Hélas !
Redites-la, Philis, que je n'en doute pas.

ANGÉLIQUE.

Oui, Tircis, je vous aime.

CLÉANTE.

De grâce, encor, Philis.

ANGÉLIQUE.

Je vous aime.

CLÉANTE.

Recommencez, cent fois ; ne vous en lassez pas.

ANGÉLIQUE.

Je vous aime, je vous aime,

Oui, Tircis, je vous aime.

CLÉANTE.

Dieux, rois, qui êtes vos pieds regardez tout le monde,
Pouvez-vous comparer votre bonheur au mien ?

Mais, Philis, une pensée

Vient troubler ce doux transport.

- Un rival, un rival...
- ANGÉLIQUE. Ah ! je le hais plus que la mort ;
Et sa présence, ainsi qu'à vous,
M'est un cruel supplice.
- CLÉANTE. Mais un père à ses vœux vous veut assujettir ?
- ANGÉLIQUE. Plûtôt, plûtôt mourir
Que de jamais y consentir ;
Plûtôt, plûtôt mourir, plûtôt mourir
- ARGAN. Et que dit le père à tout cela ?
- CLÉANTE. Il ne dit rien.
- ARGAN. Voilà un sot père que ce père-là, de souffrir toutes ces sottises-là sans rien dire !
- CLÉANTE voulant continuer à chanter
Ah ! mon amour ..
- ARGAN. Non, non ; en voilà assez Cette comédie-là est de fort mauvais exemple. Le berger Tircis est un impertinent, et la bergère Philis une impudente de parler de la sorte devant son père. (A Angélique) Montrez-moi ce papier. Ah ! ah ! où sont donc les paroles que vous avez dites ? Il n'y a là que de la musique écrite.
- CLÉANTE. Est-ce que vous ne savez pas, monsieur, qu'on a trouvé, depuis peu, l'invention d'écrire les paroles avec les notes mêmes ?
- ARGAN. Fort bien Je suis votre serviteur, monsieur ; jusqu'au revoir. Nous nous serions bien passés de votre impertinent d'opéra.
- CLÉANTE. J'ai cru vous divertir.
- ARGAN. Les sottises ne divertissent point. Ah ! voici ma femme.

SCÈNE VII.

BÉLINE, ARGAN, ANGÉLIQUE, MONSIEUR DIAFOIRUS,
THOMAS DIAFOIRUS, TOINETTE.

- ARGAN. Mamour, voilà le fils de monsieur Diafoirus.
- THOMAS DIAFOIRUS. Madame, c'est avec justice que le ciel vous a concédé le nom de belle-mère, puisque l'on voit sur votre visage...
- BÉLINE. Monsieur, je suis ravie d'être venue ici à propos pour avoir l'honneur de vous voir.
- THOMAS DIAFOIRUS. Puisque l'on voit sur votre visage... puisque l'on voit sur votre visage... Madame, vous m'avez interrompu dans le milieu de la période, et cela m'a troublé la mémoire.
- M DIAFOIRUS. Thomas, réservez cela pour une autre fois.
- ARGAN. Je voudrais, ma mie, que vous eussiez été ici tantôt.
- TOINETTE. Ah ! madame, vous avez bien perdu de n'avoir

point été au second père, à la statue de Memnon, et à la fleur nommée héliotrope.

ARGAN. Allons, ma fille, touchez dans la main de monsieur, et lui donnez votre foi, comme à votre mari.

ANGÉLIQUE. Mon père !

ARGAN. Hé bien ! mon père ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

ANGÉLIQUE. De grâce, ne précipitez pas les choses. Donnez-nous au moins le temps de nous connoître, et de voir naître en nous, l'un pour l'autre, cette inclination si nécessaire à composer une union parfaite.

THOMAS DIAFOIRUS. Quant à moi, mademoiselle, elle est déjà toute née en moi, et je n'ai pas besoin d'attendre davantage.

ANGÉLIQUE. Si vous êtes si prompt, monsieur, il n'en est pas de même de moi ; et je vous avoue que votre mérite n'a pas encore assez fait d'impression dans mon âme.

ARGAN. Oh ! bien, bien ; cela aura tout le loisir de se faire, quand vous serez mariés ensemble.

ANGÉLIQUE. Hé ! mon père, donnez-moi du temps, je vous prie. Le mariage est une chaîne où l'on ne doit jamais soumettre un cœur par force ; et si monsieur est honnête homme, il ne doit point vouloir accepter une personne qui seroit à lui par contrainte.

THOMAS DIAFOIRUS. *Nego consequentiam*, mademoiselle ; et je puis être honnête homme, et vouloir bien vous accepter des mains de monsieur votre père.

ANGÉLIQUE. C'est un méchant moyen de se faire aimer de quelqu'un, que de lui faire violence.

THOMAS DIAFOIRUS. Nous lisons des anciens, mademoiselle, que leur coutume étoit d'enlever par force de la maison des pères les filles qu'on menoit marier, afin qu'il ne semblât pas que ce fût de leur consentement qu'elles convoloient dans les bras d'un homme.

ANGÉLIQUE. Les anciens, monsieur, sont les anciens, et nous sommes les gens de maintenant. Les grimaces ne sont point nécessaires dans notre siècle ; et quand un mariage nous plaît, nous savons fort bien y aller, sans qu'on nous y traîne. Donnez-vous patience ; si vous m'aimez, monsieur, vous devez vouloir tout ce que je veux.

THOMAS DIAFOIRUS. Oui, mademoiselle, jusqu'aux intérêts de mon amour exclusivement.

ANGÉLIQUE. Mais la grande marque d'amour, c'est d'être soumis aux volontés de celle qu'on aime.

THOMAS DIAFOIRUS. *Distingo*, mademoiselle. Dans ce qui ne regarde point sa possession, *concedo* ; mais dans ce qui la regarde, *nego*.

TOINETTE à Angélique. Vous avez beau raisonner, monsieur est frais

émoula du collège, et il vous donnera toujours votre reste. Pourquoi tant résister, et refuser la gloire d'être attachée au corps de la Faculté?

BÉLINE. Elle a peut-être quelque inclination en tête.

ANGÉLIQUE. Si j'en avois, madame, elle seroit telle que la raison et l'honnêteté pourroient me la permettre.

ARGAN. Ouais ! je joue ici un plaisant personnage !

BÉLINE. Si j'étois que de vous, mon fils, je ne la forcerois point à se marier, et je sais bien ce que je ferois.

ANGÉLIQUE. Je sais, madame, ce que vous voulez dire, et les bontés que vous avez pour moi ; mais peut-être que vos conseils ne seront pas assez heureux pour être exécutés.

BÉLINE. C'est que les filles bien sages et bien honnêtes, comme vous, se moquent d'être obéissantes et soumises aux volontés de leurs pères. Cela étoit bon autrefois.

ANGÉLIQUE. Le devoir d'une fille a des bornes, madame, et la raison et les lois ne l'étendent point à toutes sortes de choses.

BÉLINE. C'est-à-dire que vos pensées ne sont que pour le mariage ; mais vous voulez choisir un époux à votre fantaisie.

ANGÉLIQUE. Si mon père ne veut pas me donner un mari qui me plaise, je le conjurerai, au moins, de ne point me forcer à en épouser un que je ne puisse pas aimer.

ARGAN. Messieurs, je vous demande pardon de tout ceci.

ANGÉLIQUE. Chacun a son but en se mariant. Pour moi, qui ne veux un mari que pour l'aimer véritablement, etc. qui prétends en faire tout l'attachement de ma vie, je vous avoue que j'y cherche quelque précaution. Il y en a d'aucunes qui prennent des maris seulement pour se tirer de la contrainte de leurs parents, et se mettre en état de faire tout ce qu'elles voudront. Il y en a d'autres, madame, qui font du mariage un commerce de pur intérêt ; qui ne se marient que pour gagner des douaires, que pour s'enrichir par la mort de ceux qu'elles épousent, et courent sans scrupule de mari en mari pour s'approprier leurs dépouilles. Ces personnes-là, à la vérité, n'y cherchent pas tant de façons, et regardent peu la personne.

BÉLINE. Je vous trouve aujourd'hui bien raisonnante, et je voudrois bien savoir ce que vous voulez dire par là.

ANGÉLIQUE. Moi, madame ? que voudrois-je dire que ce que je dis ?

BÉLINE. Vous êtes si sotte, ma mie, qu'on ne sauroit plus vous souffrir.

ANGÉLIQUE. Vous voudriez bien, madame, m'obliger à vous répondre quelque impertinence; mais je vous avertis que vous n'aurez pas cet avantage.

BÉLINE. Il n'est rien d'égal à votre insolence.

ANGÉLIQUE. Non, madame, vous avez beau dire.

BÉLINE. Et vous avez un ridicule orgueil, une impertinente présomption, qui fait hausser les épaules à tout le monde.

ANGÉLIQUE. Tout cela, madame, ne servira de rien. Je serai sage en dépit de vous; et, pour vous ôter l'espérance de pouvoir réussir dans ce que vous voulez, je vais m'ôter de votre vue.

SCÈNE VIII.

ARGAN, BÉLINE, MONSIEUR DIAFOIRUS,
THOMAS DIAFOIRUS, TOINETTE.

ARGAN à Angélique qui sort. Écoute. Il n'y a point de milieu à cela : choisis d'épouser dans quatre jours ou monsieur ou un couvent. (À Béline.) Ne vous mettez pas en peine : je la rangerai bien.

BÉLINE. Je suis fâchée de vous quitter, mon fils, mais j'ai une affaire en ville dont je ne puis me dispenser. Je reviendrai bientôt.

ARGAN. Allez, mamour; et passez chez votre notaire, afin qu'il expédie ce que vous savez.

BÉLINE. Adieu, mon petit ami.

ARGAN. Adieu, mamie.

SCÈNE IX.

ARGAN, MONSIEUR DIAFOIRUS, ~~THOMAS DIAFOIRUS,~~
~~TOINETTE.~~

ARGAN. Voilà une ~~fillette~~ qui m'aime...? cela n'est pas croyable.

M. DIAFOIRUS. Nous ~~allons~~ monsieur, prendre congé de vous.

ARGAN. Je vous prie, monsieur, de me dire un peu comment je suis.

M. DIAFOIRUS ~~tâtant le pouls d'Argan~~ Allons, Thomas, prenez l'autre ~~bras de monsieur~~, pour voir si vous saurez porter un bon jugement de son pouls. *Quid dicis?*

THOMAS DIAFOIRUS. *Dico* que le pouls de monsieur est le pouls d'un homme qui ne se porte point bien.

M. DIAFOIRUS. B.n.

THOMAS DIAFOIRUS. Qu'il est duriuscule, pour ne pas dire dur.

M. DIAFOIRUS. Fort bien.

THOMAS DIAFOIRUS. Repoussant.

M. DIAFOIRUS. *Bene.*

THOMAS DIAFOIRUS Et même un peu caprisant.

M DIAFOIRUS. *Optime.*

THOMAS DIAFOIRUS Ce qui marque une intemperie dans le *paren-*
chyme splénique, c'est-à-dire la rate.

M. DIAFOIRUS Foit bien.

ARGAN. Non monsieur Purgon dit que c'est mon foie qui est malade.

M. DIAFOIRUS. Eh oui : qui dit *parenchyme*, dit l'un et l'autre , à cause de l'étroite sympathie qu'ils ont ensemble par le moyen du *vas breve*, du *pylore*, et souvent des *méats cholidoques* Il vous ordonne sans doute de manger force rôti ?

ARGAN. Non . rien que du bouilli

M DIAFOIRUS Eh oui rôti, bouilli, même chose Il vous ordonne fort prudemment, et vous ne pouvez être en de meilleures mains

ARGAN. Monsieur, combien est-ce qu'il faut mettre de grains de sel dans un œuf ?

M DIAFOIRUS Six, huit, dix, par les nombres pairs, comme, dans les médicaments, par les nombres impairs.

ARGAN. Jusqu'au revoir, monsieur.

SCÈNE X.

BÉLINE, ARGAN.

BÉLINE. Je viens, mon fils, avant que de sortir, vous donner avis d'une chose à laquelle il faut que vous preniez garde En passant par-devant la chambre d'Angélique, j'ai vu un jeune homme avec elle, qui s'est sauvé d'abord qu'il m'a vue.

ARGAN Un jeune homme avec ma fille !

BÉLINE. Oui Votre petite fille Louison étoit avec eux, qui pourra vous en dire des nouvelles.

ARGAN. Envoyez-la ici, mamour, envoyez-la ici Ah ! l'effrontée ! (seul) Je ne m'étonne plus de sa résistance

SCÈNE XI

ARGAN, LOUISON.

LOUISON. Qu'est-ce que vous voulez, mon papa ? Ma belle-maman m'a dit que vous me demandez

ARGAN. Oui Venes çà Avancez là Tournez-vous. Levez les yeux Regardez-moi. He ?

LOUISON. Quoi, mon papa ?

ARGAN. La ?

LOUISON. Quoi ?

- ARGAN. N'avez-vous rien à me dire ?
- LOUISON. Je vous dirai, si vous voulez, pour vous désennuyer, le comte de Peau d'Ane, ou bien la fable du Corbeau et du Renard, qu'on m'a apprise depuis peu. Ce n'est pas là ce que je demande.
- ARGAN. Quoi donc ?
- LOUISON. Ah ! rusée, vous savez bien ce que je veux dire !
- ARGAN. Pardonnez-moi, mon papa.
- LOUISON. Est-ce là comme vous m'obéissez ?
- ARGAN. Quoi ?
- LOUISON. Ne vous ai-je pas recommandé de me venir dire d'abord tout ce que vous voyez ?
- ARGAN. Oui, mon papa.
- LOUISON. L'avez-vous fait ?
- ARGAN. Oui, mon papa. Je vous suis venue dire tout ce que j'ai vu.
- LOUISON. Et n'avez-vous rien vu aujourd'hui ?
- ARGAN. Non, mon papa.
- LOUISON. Non ?
- ARGAN. Non, mon papa.
- LOUISON. Assurément ?
- ARGAN. Assurément.
- LOUISON. Oh ça, je m'en vais voir quelque chose, moi.
- LOUISON voyant une poignée de verges qu'Argan tient à la main. Ah ! mon papa.
- ARGAN. Ah ! ah ! petite mâtresse, vous ne me dites pas que vous avez vu un homme dans la chambre de votre sœur ?
- LOUISON pleurant. Mon papa.
- ARGAN prenant Louison par le bras. Voici ce que vous apprendra à mentir.
- LOUISON se jetant à genoux. Ah ! mon papa, je vous demande pardon. C'est que ma sœur m'avoit dit de ne pas vous le dire ; mais je m'en vais vous dire tout.
- ARGAN. Il faut premièrement que vous ayez le fouet pour avoir menti. Puis après nous verrons au reste.
- LOUISON. Pardon, mon papa.
- ARGAN. Non, non.
- LOUISON. Mon pauvre papa, ne me donnez pas le fouet.
- ARGAN. Vous l'aurez.
- LOUISON. Au nom de Dieu, mon papa, que je ne l'aie pas.
- ARGAN voulant la fouetter. Allons, allons.
- LOUISON. Ah ! mon papa, vous m'avez blessée. Attendez : je suis morte. (Elle contrefait la morte.)
- ARGAN. Holà ! qu'est-ce là ? Louison ! Louison ! Ah ! mon Dieu ! Louison ! Ah ! malheureux ! ma pauvre fille est morte ! Qu'ai-je fait, misérable ? Ah ! chiennes

de verges ! La peste soit des verges ! Ah ! ma pauvre fille, ma pauvre petite Louison !

LOUISON. La, la, mon papa, ne pleurez point tant je ne suis pas morte tout à fait

ARGAN. Voyez-vous la petite rusée ! Oh ça, ça, je vous pardonne pour cette fois-ci, pourvu que vous me disiez bien tout

LOUISON. Oh ! oui, mon papa

ARGAN. Prenez-y bien garde au moins car voilà un petit doigt qui sait tout, qui me dira si vous mentez

LOUISON. Mais, mon papa, ne dites pas à moi ce que je vous l'ai dit

ARGAN. Non, non

LOUISON. après avoir regardé si personne ne écoute. C'est, mon papa, qu'il est venu un homme dans la chambre de ma sœur comme j'y étois

ARGAN. He bien ?

LOUISON. Je lui ai demandé ce qu'il demandoit, et il m'a dit qu'il étoit son maître à chanter

ARGAN. a part. Hom ! hom ! voilà l'affaire (A Louison) He bien ?

LOUISON. Ma sœur est venue après

ARGAN. He bien ?

LOUISON. Elle lui a dit. Sortez, sortez, sortez ! Mon Dieu, sortez ! vous me mettez au désespoir

ARGAN. He bien ?

LOUISON. Et lui il ne vouloit pas sortir

ARGAN. Qu'est-ce qu'il lui disoit ?

LOUISON. Il lui disoit je ne sais combien de choses.

ARGAN. Et quoi encore ?

LOUISON. Il lui disoit tout ça, tout ça, qu'il l'aimoit bien, et qu'elle étoit la plus belle du monde

ARGAN. Et puis après ?

LOUISON. Et puis après, il se mettoit à genoux devant elle

ARGAN. Et puis après ?

LOUISON. Et puis après, il lui baisoit les mains

ARGAN. Et puis après ?

LOUISON. Et puis après, ma belle-maman est venue à la porte, et il s'est enlui

ARGAN. Il n'y a point autre chose ?

LOUISON. Non, mon papa

ARGAN. Voilà mon petit doigt pointant qui gronde quelque chose (Mettant son doigt à son oreille) Attendez He ! Ah ! ah ! Oui ? Oh, oh ! Voilà mon petit doigt qui me dit quelque chose que vous avez vu, et que vous ne m'avez pas dit

LOUISON. Ah ! mon papa, votre petit doigt est un menteur.

ARGAN. Prenez garde !

LOUISON. Non, mon papa, ne le croyez pas : il ment, je vous assure.

ARGAN. Oh bien, bien, nous verrons cela. Allez-vous-en, et prenez bien garde à tout : allez. *(Soul.)* Ah ! il n'y a plus d'enfants ! Ah ! que d'affaires ! je n'ai pas seulement le loisir de songer à ma maladie. En vérité, je n'en puis plus.

(Il se laisse tomber dans une chaise.)

SCÈNE XII.

BÉRALDE, ARGAN.

BÉRALDE. He bien, mon frère, qu'est-ce ? Comment vous portez-vous ?

ARGAN. Ah ! mon frère ! fort mal.

BÉRALDE. Comment ! fort mal ?

ARGAN. Oui. Je suis dans une foiblesse si grande, que cela n'est pas croyable.

BÉRALDE. Voilà qui est fâcheux

ARGAN. Je n'ai pas seulement la force de pouvoir parler.

BÉRALDE. J'étois venu ici, mon frère, vous proposer un parti pour ma nièce Angelique.

ARGAN *parlant avec emportement, et se levant de sa chaise* Mon frère, ne me parlez point de cette coquinc-là. C'est une friponne, une impertinente, une effrontée, que je mettrai dans un couvent avant qu'il soit deux jours !

BÉRALDE. Ah ! voilà qui est bien ! Je suis bien aise que la force vous revienne un peu, et que ma visite vous fasse du bien. Oh ça, nous parlerons d'affaires tantôt ! Je vous amène ici un divertissement que j'ai rencontré, qui dissipera votre chagrin, et vous rendra l'âme mieux disposée aux choses que nous avons à dire. Ce sont des Egyptiens vêtus en Mores, qui font des danses mêlées de chansons, où je suis sûr que vous prendrez plaisir ; et cela vaudra bien une ordonnance de monsieur Purgon. Allons.

DEUXIÈME INTERMÈDE.

(Le frère du malade imaginaire lui amène, pour le divertir, plusieurs Egyptiens et Egyptiennes vêtus en Mores, qui font des danses entremêlées de chansons.)

PREMIÈRE FEMME MORE. Profitez du printemps
De vos beaux ans,
Aimable jeunesse,

Profitez du printemps
De vos beaux ans
Donnez-vous à la tendresse

Les plaisirs les plus charmants,
Sans l'amoureuse flamme
Pour contenter une âme,
N'ont point d'attraits assez puissants

Profitez du printemps
De vos beaux ans,
Aimable jeunesse
Profitez du printemps
De vos beaux ans
Donnez-vous à la tendresse
Ne perdez point ces précieux moments

La beauté passe
Le temps s'efface
L'âge de glace
Vient à sa place,
Qui nous ôte le goût de ces doux passés-temps

Profitez du printemps
De vos beaux ans,
Aimable jeunesse
Profitez du printemps
De vos beaux ans
Donnez-vous à la tendresse

PREMIÈRE ENTRÉE DE BILLIE

(Danse des Égyptiens et des Égyptiennes)

SECONDE FEMME MORE Quand d'aimer on nous presse,
A quoi songez-vous ?
Nos cœurs, dans la jeunesse
N'ont vers la tendresse
Qu'un penchant trop doux
L'amour a pour nous prise,
De si doux attraits,
Que de soi, sans attendre,
On voudroit se rendre
A ses premiers traits,
Mais tout ce qu'on écoute
Des vives douleurs
Et des pleurs qu'il nous conte,
Fait qu'on en redoute
Toutes les douleurs

TROISIÈME FEMME MORE Il est doux, à notre âge,
D'aimer tendrement
Un amant
Qui s'engage,
Mais, s'il est volage,
Hélas ! quel tourment !

QUATRIÈME FEMME MORE L'amant qui se dégage
N'est pas le malheur ;
La douleur
Et la rage,
C'est que le volage
Garde notre cœur

SECONDE FEMME MORE Quel parti faut-il prendre
Pour nos jeunes cœurs ?

QUATRIÈME FEMME MORE Devons-nous nous y rendre,
Malgré les rigueurs ?

ENSEMBLE Oui, suivons ses ardeurs,
Ses transports, ses caprices,
Ses douces langueurs,
S'il a quelques supplices,
Il a cent délices
Qui charment les cœurs.

DEUXIÈME ENTRÉE DES BAILLETS

(Tous les Mores dansent ensemble , et font sauter des singes qu'ils ont amenés avec eux)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE

BÉRALDE, ARGAN, TOINETTE.

BÉRALDE He bien ! mon frère, qu'en dites-vous ? Cela ne
vaut-il pas bien une prise de casse ?

ARGAN. Hum ! de bonne casse est bonne !

BÉRALDE Oh çà ! voulez-vous que nous parlions un peu en-
semble ?

ARGAN. Un peu de patience, mon frère je vais revenir

TOINETTE Tenez, monsieur, vous ne songez pas que vous ne
sautiez marcher sans bâton.

ARGAN. Tu as raison.

SCÈNE II

BERALDE, TOINETTE.

TOINETTE. N'abandonnez pas, s'il vous plaît, les intérêts de votre nièce

BÉRALDE. J'emploierai toutes choses pour lui obtenir ce qu'elle souhaite

TOINETTE. Il faut absolument empêcher ce mariage extravagant qu'il s'est mis dans la fantaisie, et j'ai vu songer en moi-même que c'auroit été une bonne affaire de pouvoir introduire ici un médecin à notre poste, pour le dégoûter de son nouveau Puigon, et lui décrier sa conduite. Mais comme nous n'avons personne en main pour cela, j'ai résolu de jouer un tour de ma tête.

BÉRALDE. Comment ?

TOINETTE. C'est une imagination burlesque. Cela sera peut-être plus heureux que sage. Laissez-moi faire. Agissez de votre côté. Voici notre homme

SCÈNE III

ARGAN, BÉRALDE.

BÉRALDE. Voulez-vous bien, mon frère, que je vous demande, avant toute chose, de ne vous point échauffer l'esprit dans notre conversation ?

ARGAN. Voilà qui est fait

BÉRALDE. De répondre, sans aucune agueur, aux choses que je pourrai vous dire ?

ARGAN. Oui

BÉRALDE. Et de raisonner ensemble sur les affaires dont nous avons à parler avec un esprit détaché de toute passion ?

ARGAN. Mon Dieu ! oui. Voilà bien du préambule !

BÉRALDE. D'où vient, mon frère, qu'ayant le bien que vous avez, et n'ayant d'enfants qu'une fille, car je ne compte pas la petite, d'où vient, dis-je, que vous parlez de la mettre dans un couvent ?

ARGAN. D'où vient, mon frère, que je suis maître dans ma famille, pour faire ce que bon me semble ?

BÉRALDE. Votre femme ne manque pas de vous conseiller de vous défaire ainsi de vos deux filles, et je ne doute point que, par un esprit de charité, elle ne fût ravie de les voir toutes deux bonnes religieuses

ARGAN. Oh ça ! nous y voici. Voilà d'abord la pauvre femme en jeu. C'est elle qui fait tout le mal, et tout le monde lui en veut.

BÉRALDE.

Non, mon frère; laissons-la là : c'est une femme qui a les meilleures intentions du monde pour votre famille; et qui est détachée de toute sorte d'intérêt; qui a pour vous une tendresse merveilleuse; et qui montre pour vos enfants une affection et une bonté qui n'est pas concevable : cela est certain. N'en parlons point, et revenons à votre fille. Sur quelle pensée, mon frère, voulez-vous la donner en mariage au fils d'un médecin?

ARGAN.

Sur la pensée, mon frère, de me donner un gendre tel qu'il me faut.

BÉRALDE.

Ce n'est point là, mon frère, le fait de votre fille; et il se présente un parti plus sortable pour elle.

ARGAN.

Oui; mais celui-ci, mon frère, est plus sortable pour moi.

BÉRALDE.

Mais le mari qu'elle doit prendre doit-il être, mon frère, ou pour elle, ou pour vous?

ARGAN.

Il doit être, mon frère, et pour elle et pour moi; et je veux mettre dans ma famille les gens dont j'ai besoin.

BÉRALDE.

Par cette raison-là, si votre petite étoit grande, vous lui donneriez en mariage un apothicaire?

ARGAN.

Pourquoi non?

BÉRALDE.

Est-il possible que vous serez toujours embéguiné de vos apothicaires et de vos médecins, et que vous voulez être malade en dépit des gens et de la nature!

ARGAN.

Comment l'entendez-vous, mon frère?

BÉRALDE.

J'entends, mon frère, que je ne vois point d'homme qui soit moins malade que vous, et que je ne demanderois point une meilleure constitution que la vôtre. Une grande marque que vous vous portez bien, et que vous avez un corps parfaitement bien composé, c'est qu'avec tous les soins que vous avez pris, vous n'avez pu parvenir encore à gâter la bonté de votre tempérament, et que vous n'êtes point crevé de toutes les médecines qu'on vous fait prendre.

ARGAN.

Mais savez-vous, mon frère, que c'est cela qui me conserve; et que monsieur Purgon dit que je succomberois, s'il étoit seulement trois jours sans prendre soin de moi?

BÉRALDE.

Si vous n'y prenez garde, il prendra tant de soin de vous, qu'il vous enverra en l'autre monde.

ARGAN.

Mais raisonnons un peu, mon frère. Vous ne croyez donc point à la médecine?

BÉRALDE.

Non, mon frère; et je ne vois pas que, pour son salut, il soit nécessaire d'y croire.

ARGAN.

Quoi! vous ne tenez pas pour véritable une chose

établie par tout le monde, et que tous les siècles ont révéérée?

BÉRALDE. Bien loin de la tenir véritable, je la trouve, entre nous, une des plus grandes folies qui soient parmi les hommes, et, à regarder les choses en philosophe, je ne vois point de plus plaisante momerie, je ne vois rien de plus ridicule qu'un homme qui se veut mêler d'en guérir un autre.

ARGAN. Pourquoi ne voulez-vous pas, mon frère, qu'un homme en puisse guérir un autre?

BÉRALDE. Par la raison, mon frère, que les ressorts de notre machine sont des mystères, jusqu'où, ou les hommes ne voient goutte; et que la nature nous a mis au-devant des yeux des voiles trop épais pour y connaître quelque chose.

ARGAN. Les medecins ne savent donc rien, à votre compte?

BÉRALDE. Si fait, mon frère. Ils savent la plupart de fort belles humanités, savent parler en beau latin, savent nommer en grec toutes les maladies, les définir et les diviser; mais pour ce qui est de les guérir, c'est ce qu'ils ne savent point du tout.

ARGAN. Mais toujours faut-il demeurer d'accord que, sur cette matiere, les medecins en savent plus que les autres.

BÉRALDE. Ils savent, mon frère, ce que je vous ai dit, qui ne guérit pas de grand chose, et toute l'excellence de leur art consiste en un pompeux galimatias, en un specieux habil, qui vous donne des mots pour des raisons, et des promesses pour des effets.

ARGAN. Mais enfin, mon frère, il y a des gens aussi sages et aussi habiles que vous; et nous voyons que, dans la maladie, tout le monde a recours aux medecins.

BÉRALDE. C'est une marque de la foiblesse humaine, et non pas de la verité de leur art.

ARGAN. Mais il faut bien que les medecins croient leur art véritable, puisqu'ils s'en servent pour eux-mêmes.

BÉRALDE. C'est qu'il y en a parmi eux qui sont eux-mêmes dans l'erreur populaire dont ils profitent, et d'autres qui en profitent sans y être. Votre monsieur Purgon, par exemple, n'y sait point de finesse : c'est un homme tout medecin, depuis la tête jusqu'aux pieds, un homme qui croit à ses regles plus qu'à toutes les demonstrations des mathématiques, et qui croiroit du crime à les vouloir examiner, qui ne voit rien d'obscur dans la médecine, rien de douteux, rien de difficile, et qui, avec une impétuosité de prevention, une roideur de confiance, une brutalité de sens

commun et de raison, donne au travers des purgations et des saignées, et ne balance aucune chose. Il ne lui faut point vouloir mal de tout ce qu'il pourra vous faire, c'est de la meilleure foi du monde qu'il vous expédiera, et il ne fera, en vous tuant, que ce qu'il a fait à sa femme et à ses enfants, et ce qu'en un besoin il feroit à lui-même.

ARGAN. C'est que vous avez, mon frere, une dent de lait contre lui. Mais enfin, venons au fait. Que faire donc quand on est malade ?

BÉRALDE. Rien, mon frere.

ARGAN. Rien ?

BÉRALDE. Il ne faut que demeurer en repos. La nature d'elle-même, quand nous la laissons faire, se tire doucement du desordre où elle est tombée. C'est notre inquiétude, c'est notre impatience qui gâte tout, et presque tous les hommes meurent de leurs remèdes, et non pas de leurs maladies.

ARGAN. Mais il faut demeurer d'accord, mon frere, qu'on peut aider cette nature par de certaines choses.

BÉRALDE. Mon Dieu ! mon frere, ce sont pures idées dont nous aimons à nous repaître, et de tout temps il s'est glissé parmi les hommes de belles imaginations que nous venons à croire, parce qu'elles nous flattent, et qu'il seroit à souhaiter qu'elles fussent véritables. Lorsqu'un medecin vous parle d'aider, de se courir, de soulager la nature, de lui ôter ce qui lui nuit, et de lui donner ce qui lui manque, de la retablir, et de la remettre dans une pleine facilité de ses fonctions, lorsqu'il vous parle de rectifier le sang, de temperer les entrailles et le cerveau, de dégonfler la rate, de raccommoder la poitrine, de repaier le foie, de fortifier le cœur, de retablir et conserver la chaleur naturelle, et d'avoir des secrets pour étendre la vie à de longues années, il vous dit justement le roman de la médecine. Mais quand vous en venez à la vérité et à l'expérience, vous ne trouvez rien de tout cela, et il en est comme de ces beaux songes qui ne vous laissent au réveil que le déplaisir de les avoir eus.

ARGAN. C'est-à-dire que toute la science du monde est enfermée dans votre tête, et vous voulez en savoir plus que tous les grands medecins de notre siècle.

BÉRALDE. Dans les discours et dans les choses, ce sont deux sortes de personnes que vos grands medecins. Entendez-les parler, les plus habiles gens du monde, voyez-les faire, les plus ignorants de tous les hommes.

ARGAN. Ouais ! vous êtes un grand docteur, à ce que je vois, et je voudrais bien qu'il y eût ici quelqu'un de ces messieurs, pour rembarquer vos raisonnements et rabaisser votre caquet.

BÉRALDE. Moi, mon frère, je ne prends point à tâche de combattre la médecine ; et chacun, à ses périls et fortune, peut croire tout ce qu'il lui plaît. Ce que j'en dis n'est qu'entre nous ; et j'aurois souhaité de pouvoir un peu vous tirer de l'erreur où vous êtes ; et, pour vous divertir, vous mener voir, sur ce chapitre, quelque-une des comédies de Molière.

ARGAN. C'est un bon impertinent que votre Molière, avec ses comédies ! et je le trouve bien plaisant d'aller jouer d'honnêtes gens comme les médecins !

BÉRALDE. Ce ne sont point les médecins qu'il joue, mais le ridicule de la médecine.

ARGAN. C'est bien à lui à faire, de se mêler de contrôler la médecine ! Voilà un bon nigaud, un bon impertinent, de se moquer des consultations et des ordonnances, de s'attaquer au corps des médecins, et d'aller mettre sur son théâtre des personnes vénérables comme ces messieurs-là !

BÉRALDE. Que voulez-vous qu'il y mette, que les diverses professions des hommes ? On y met bien tous les jours les princes et les rois qui sont d'aussi bonne maison que les médecins.

ARGAN. Par la mort non de diable ! si j'étois que des médecins, je me vengerois de son impertinence ; et, quand il sera malade, je le laisserois mourir sans secours. Il auroit beau faire et beau dire, je ne lui ordonnerois pas la moindre petite saignée, le moindre petit lavement, et je lui dirois : Crève, crève ! cela t'apprendra une autre fois à te jouer à la faculté.

BÉRALDE. Vous voilà bien en colère contre lui.

ARGAN. Oui, c'est un malavisé ; et si les médecins sont sages, ils feront ce que je dis.

BÉRALDE. Il sera encore plus sage que vos médecins, car il ne leur demandera point de secours.

ARGAN. Tant pis pour lui s'il n'a point recours aux remèdes.

BÉRALDE. Il a ses raisons pour n'en point vouloir, et il soutient que cela n'est permis qu'aux gens vigoureux et robustes, et qui ont des forces de reste pour porter les remèdes avec la maladie ; mais que, pour lui, il n'a justement de la force que pour porter son mal.

ARGAN. Les sottises raisons que voilà ! Tenez, mon frère, ne parlons point de cet homme-là davantage ; car cela m'échauffe la bile, et vous me donneriez mon mal.

BÉRALDE.

Je le veux bien, mon frère; et pour changer de discours, je vous dirai que sur une petite répugnance que vous témoigne votre fille, vous ne devez point prendre les résolutions violentes de la mettre dans un couvent, que, pour le choix d'un gendre, il ne vous faut pas suivre aveuglement la passion qui vous emporte, et qu'on doit, sur cette matière, s'accommoder un peu à l'inclination d'une fille, puisque c'est pour toute la vie, et que de là dépend le bonheur d'un mariage.

SCÈNE IV.

MONSIEUR FLEURANT une seringue à la main, ARGAN,
BÉRALDE.

ARGAN. Ah, mon frère, avec votre permission

BÉRALDE. Comment? Que voulez-vous faire?

ARGAN. Prendre ce petit lavement-là. ce sera bientôt fait.

BÉRALDE. Vous vous moquez. Est-ce que vous ne sauriez être un moment sans lavement ou sans médecine? Remettez cela à une autre fois, et demeurez un peu en repos

ARGAN. Monsieur Fleurant, à ce soir, ou à demain matin

M. FLEURANT à Béralde. De quoi vous mêlez-vous, de vous opposer aux ordonnances de la médecine, et d'empêcher monsieur de prendre son clystère? Vous êtes bien plaisant d'avoir cette hardiesse-là!

BÉRALDE. Allez, monsieur, on voit bien que vous n'avez pas accoutumé de parler à des visages

M. FLEURANT. On ne doit point ainsi se jouer des remèdes, et me faire perdre mon temps. Je ne suis venu ici que sur une bonne ordonnance, et je vais dire à monsieur Purgon comme on m'a empêché d'exécuter ses ordres, et de faire ma fonction. Vous verrez, vous verrez.

SCÈNE V.

ARGAN, BÉRALDE.

ARGAN. Mon frère, vous serez cause ici de quelque malheur.

BÉRALDE. Le grand malheur de ne point prendre un lavement que monsieur Purgon a ordonné! Encore un coup, mon frère, est-il possible qu'il n'y ait pas moyen de vous guérir de la maladie des médecins, et que vous vouliez être toute votre vie enseveli dans leurs remèdes?

ARGAN. Mon Dieu ! mon frère, vous en parlez comme un homme qui se porte bien ; mais, si vous étiez à ma place, vous changeriez bien de langage. Il est aisé de parler contre la médecine, quand on est en pleine santé.

BÉRALDE. Mais quel mal avez-vous ?

ARGAN. Vous me feriez enrager. Je voudrais que vous l'eussiez, mon mal, pour voir si vous jaseriez tant. Ah ! voici monsieur Purgon.

SCÈNE VI.

MONSIEUR PURGON, ARGAN, BÉRALDE, TOINETTE.

M. PURGON. Je viens d'apprendre là-bas, à la porte, de jolies nouvelles : qu'on se moque ici de mes ordonnances, et qu'on a fait refus de prendre le remède que j'avois prescrit.

ARGAN. Monsieur, ce n'est pas...

M. PURGON. Voilà une hardiesse bien grande, une étrange rébellion d'un malade contre son médecin !

TOINETTE. Cela est épouvantable.

M. PURGON. Un clystère que j'avois pris plaisir à composer moi-même.

ARGAN. Ce n'est pas moi ..

M. PURGON. Invente et forme dans toutes les règles de l'art...

TOINETTE. Il a tort.

M. PURGON. Et qui devoit faire dans les entrailles un effet merveilleux !

ARGAN. Mon frère...

M. PURGON. Le renvoyer avec mépris !

ARGAN montrant Beralde. C'est lui.

M. PURGON. C'est une action exorbitante

TOINETTE. Cela est vrai.

M. PURGON. Un attentat énorme contre la médecine.

ARGAN montrant Beralde. Il est cause

M. PURGON. Un crime de lèse-faculté, qui ne se peut assez punir.

TOINETTE. Vous avez raison.

M. PURGON. Je vous déclare que je romps commerce avec vous.

ARGAN. C'est mon frère ..

M. PURGON. Que je ne veux plus d'alliance avec vous.

TOINETTE. Vous ferez bien.

M. PURGON. Et que, pour finir toute liaison avec vous, voilà la donation que je faisois à mon neveu, en faveur du mariage.

(Il déchire la donation, et en jette les morceaux avec fureur.)

ARGAN. C'est mon frère qui a fait tout le mal.

M. PURGON. Mépriser mon clystère !

- ARGAN. Faites-le venir; je m'en vais le prendre.
 M. PURGON. Je vous aurois tiré d'affaire avant qu'il fût peu.
 TOINETTE. Il ne le mérite pas
 M. PURGON. J'allois nettoyer votre corps, et en évacuer entièrement les mauvaises humeurs.
 ARGAN. Ah! mon frère!
 M. PURGON. Et je ne voulois plus qu'une douzaine de médecines pour vidér le fond du sac...
 TOINETTE. Il est indigne de vos soins.
 M. PURGON. Mais, puisque vous n'avez pas voulu guérir par mes mains...
 ARGAN. Ce n'est pas ma faute.
 M. PURGON. Puisque vous vous êtes soustrait de l'obéissance que l'on doit à son médecin...
 TOINETTE. Cela crie vengeance.
 M. PURGON. Puisque vous vous êtes déclaré rebelle aux remèdes que je vous ordonnois...
 ARGAN. He! point du tout.
 M. PURGON. J'ai à vous dire que je vous abandonne à votre mauvaise constitution, à l'intempérie de vos entrailles, à la corruption de votre sang, à l'âcreté de votre bile, et à la seculence de vos humeurs...
 TOINETTE. C'est fort bien fait.
 ARGAN. Mon Dieu!
 M. PURGON. Et je veux qu'avant qu'il soit quatre jours, vous deveniez dans un état incurable.
 ARGAN. Ah! miséricorde!
 M. PURGON. Que vous tombiez dans la bradypepsie,
 ARGAN. Monsieur Purgon!
 M. PURGON. De la bradypepsie dans la dyspepsie,
 ARGAN. Monsieur Purgon!
 M. PURGON. De la dyspepsie dans l'apepsie,
 ARGAN. Monsieur Purgon!
 M. PURGON. De l'apepsie dans la henterie,
 ARGAN. Monsieur Purgon!
 M. PURGON. De la henterie dans la dysenterie,
 ARGAN. Monsieur Purgon!
 M. PURGON. De la dysenterie dans l'hydropisie,
 ARGAN. Monsieur Purgon!
 M. PURGON. Et de l'hydropisie dans la privation de la vie, et vous aura conduit votre folie.

SCÈNE VII.

ARGAN, B. RALDE.

- ARGAN. Ah! mon Dieu! je suis mort. Mon frère, vous m'avez perdu.

BÉRALDE.

Quoi' qu'y a-t-il?

ARGAN.

Je n'en puis plus. Je sens déjà que la médecine se venge.

BÉRALDE.

Ma loi! mon frère, vous êtes fou; et je ne voudrais pas, pour beaucoup de choses, qu'on vous vît faire ce que vous faites. Tâtez-vous un peu, je vous prie; revenez à vous-même, et ne donnez point tant à votre imagination.

ARGAN.

Vous voyez, mon frère, les étranges maladies dont il m'a menacé.

BÉRALDE.

Le simple homme que vous êtes!

ARGAN.

Il dit que je deviendrai incurable avant qu'il soit quatre jours.

BÉRALDE.

Et ce qu'il dit, que fait-il à la chose? Est-ce un oracle qui a parlé? Il semble, à tous entendre, que monsieur Purgon tienne dans ses mains le fillet de vos jours, et que, d'autorité suprême, il vous l'allonge et vous le raccourcisse comme il lui plaît. Songez que les principes de votre vie sont en vous-même, et que le courroux de monsieur Purgon est aussi peu capable de vous faire mourir, que ses remèdes de vous faire vivre. Voici une aventure, si vous voulez, à vous defaire des medecins; ou, si vous êtes né à ne pouvoir vous en passer, il est aise d'en avoir un autre, avec lequel, mon frère, vous puissiez courir un peu moins de risque.

ARGAN.

Ah! mon frère, il sait tout mon tempérament, et la manière dont il faut me gouverner.

BÉRALDE.

Il faut vous avouer que vous êtes un homme d'une grande prevention, et que vous voyez les choses avec d'étranges yeux.

SCÈNE VIII.

ARGAN, BÉRALDE, TOINETTE.

TOINETTE à Argan. Monsieur, voilà un medecin qui demande à vous voir.

ARGAN.

Et quel medecin?

TOINETTE.

Un medecin de la médecine.

ARGAN

Je te demande qui il est?

TOINETTE.

Je ne le connois pas, mais il me ressemble comme deux gouttes d'eau; et si je n'étois sûre que ma mère étoit honnête femme, je dirois que ce seroit quelque petit frère qu'elle m'auroit donné depuis le trépas de mon père.

ARGAN.

Fais-le venir

SCÈNE IX.

ARGAN, BÉRALDE.

BÉRALDE. Vous êtes servi à souhait. Un médecin vous quitte, un autre se présente.

ARGAN. J'ai bien peur que vous ne soyez cause de quelque malheur.

BÉRALDE. Encore! Vous en revenez toujours là?

ARGAN. Voyez-vous, j'ai sur le cœur toutes ces maladies-là, que je ne connois point, ces...

SCÈNE X.

ARGAN, BÉRALDE, TOINETTE *en médecin.*

TOINETTE. Monsieur, agreez que je vienne vous rendre visite, et vous offrir mes petits services pour toutes les saignées et les purgations dont vous aurez besoin.

ARGAN. Monsieur, je vous suis fort obligé. (A Béralde.) Par ma foi, voilà Toinette elle-même.

TOINETTE. Monsieur, je vous prie de m'excuser; j'ai oublié de donner une commission à mon valet; je reviens tout à l'heure.

SCÈNE XI.

ARGAN, BÉRALDE.

ARGAN. He! ne diriez-vous pas que c'est effectivement Toinette?

BÉRALDE. Il est vrai que la ressemblance est tout à fait grande, mais ce n'est pas la première fois qu'on a vu de ces sortes de choses, et les histiories ne sont pleines que de ces jeux de la nature.

ARGAN. Pour moi, j'en suis surpris; et...

SCÈNE XII.

ARGAN, BÉRALDE, TOINETTE.

TOINETTE. Que voulez-vous, monsieur?

ARGAN. Comment?

TOINETTE. Ne m'avez-vous pas appelée?

ARGAN. Moi? Non.

TOINETTE. Il faut donc que les oreilles m'aient corné.

ARGAN. Demeure un peu ici, pour voir comme ce médecin te ressemble.

TOINETTE. Oui, vraiment! J'ai affaire là-bas; et je l'ai assez vu.

SCÈNE XIII.

ARGAN, BÉRALDE.

- ARGAN. Si je ne les voyois tous deux, je croirois que ce n'est qu'un
- BÉRALDE J'ai lu des choses surprenantes de ces sortes de ressemblances, et nous en avons vu, de notre temps, où tout le monde s'est trompé
- ARGAN. Pour moi, j'aurois été trompé à celle-là, et j'aurois juré que c'est la même personne

SCENE XIV.

ARGAN, BÉRALDE, TOINETTE *en médecin*

- TOINETTE. Monsieur, je vous demande pardon de tout mon cœur
- ARGAN *bas à Béralde* Cela est admirable
- TOINETTE Vous ne trouverez pas mauvais, s'il vous plait, la curiosité que j'ai eue de voir un illustre malade comme vous êtes, et votre réputation, qui s'étend partout, peut excuser la liberté que j'ai prise
- ARGAN. Monsieur, je suis votre serviteur
- TOINETTE Je vois, monsieur, que vous me regardez fixement Quel âge croyez-vous bien que j'aie?
- ARGAN. Je crois que tout au plus vous pouvez avoir vingt-six ou vingt-sept ans
- TOINETTE Ah, ah, ah, ah, ah! l'en ai quatre-vingt-dix
- ARGAN Quatre-vingt-dix!
- TOINETTE. Oui Vous voyez un effet des secrets de mon art, de me conserver ainsi frais et vigoureux
- ARGAN. Pai ma foi, vu là un beau jeune vieillard pour quatre-vingt-dix ans!
- TOINETTE. Je suis médecin passager, qui vais de ville en ville, de province en province, de royaume en royaume, pour chercher d'illustres matières à ma capacité, pour trouver des maladies dignes de m'occuper, capables d'exercer les grands et beaux secrets que j'ai trouvés dans la médecine Je dédaigne de m'amuser à ce menu fatras de maladies ordinaires, à ces bagatelles de rhumatismes et de fluxions, à ces fièvres, à ces vapeurs et à ces migraines Je veux des maladies d'importance, de bonnes fièvres continues, avec des transports au cerveau, de bonnes fièvres pourprees, de bonnes pestes, de bonnes hydropisies formées, de bonnes pleurésies avec des inflamma-

mons de poitrine : c'est là que je me plais, c'est là que je triomphe ; et je voudrais , monsieur, que vous eussiez toutes les maladies que je viens de dire, que vous fussiez abandonné de tous les médecins, désespéré, à l'agonie, pour vous montrer l'excellence de mes remèdes, et l'envie que j'aurois de vous rendre service

ARGAN. Je vous suis obligé, monsieur, des bontés que vous avez pour moi.

TOINETTE. Donnez-moi votre pouls. Allons donc, que l'on batte comme il faut. Ah ! je vous serai bien aller comme vous devez. Ouais ! ce pouls-là fait l'impertinent ; je vois bien que vous ne me connoissez pas encore. Qui est votre médecin ?

ARGAN. Monsieur Purgon

TOINETTE. Cet homme-là n'est point écrit sur mes tablettes entre les grands médecins. De quoi dit-il que vous êtes malade ?

ARGAN. Il dit que c'est du foie, et d'autres disent que c'est de la rate

TOINETTE. Ce sont tous des ignorants. C'est du poumon que vous êtes malade.

ARGAN. Du poumon ?

TOINETTE. Oui. Que sentez-vous ?

ARGAN. Je sens de temps en temps des douleurs de tête

TOINETTE. Justement, le poumon.

ARGAN. Il me semble parfois que j'ai une voile devant les yeux.

TOINETTE. Le poumon.

ARGAN. J'ai quelquefois des maux de cœur.

TOINETTE. Le poumon.

ARGAN. Je sens parfois des lassitudes dans tous les membres.

TOINETTE. Le poumon.

ARGAN. Et quelquefois il me prend des douleurs dans le ventre, comme si c'étoient des coliques.

TOINETTE. Le poumon. Vous avez appétit à ce que vous mangez.

ARGAN. Oui, monsieur.

TOINETTE. Le poumon. Vous aimez à boire un peu de vin ?

ARGAN. Oui, monsieur.

TOINETTE. Le poumon. Il vous prend un petit sommeil après le repas, et vous êtes bien aise de dormir ?

ARGAN. Oui, monsieur.

TOINETTE. Le poumon, le poumon, vous dis-je. Que vous ordonne votre médecin pour votre nourriture ?

ARGAN. Il m'ordonne du potage,

TOINETTE. Ignorant !

- ARGAN. De la volaille,
 TOINETTE. Ignorant !
 ARGAN. Du veau,
 TOINETTE. Ignorant !
 ARGAN. Des bouillons,
 TOINETTE. Ignorant !
 ARGAN. Des crûs fiais,
 TOINETTE. Ignorant !
 ARGAN. Et le soir, de petits pruneaux pour lâcher le ventre,
 TOINETTE. Ignorant !
 ARGAN. Et surtout de boire mon vin tout simple
 TOINETTE. *Ignorantus, ignoranta, ignorantum.* Il faut bon vin pour, et, pour épaisser votre sang, qui est trop subtil, il faut manger de bon gros bœuf, de bon gros porc, de bon fromage de Hollande, du gruau et du riz, et des mattons et des oublies pour coller et congutiner. Votre médecin est une bête. Je veux vous en envoyer un de ma main et je viendrai vous voir de temps en temps, tandis que je serai en cette ville
 ARGAN. Vous m'obligez beaucoup
 TOINETTE. Que diantre faites-vous de ce bras-là ?
 ARGAN. Comment ?
 TOINETTE. Voilà un bras que je me ferois couper tout à l'heure, si j'étois que de vous
 ARGAN. Et pourquoi ?
 TOINETTE. Ne voyez-vous pas qu'il tue à soi toute la nourriture, et qu'il empêche ce côté-là de profiter ?
 ARGAN. Oui, mais j'ai besoin de mon bras
 TOINETTE. Vous avez là aussi un œil droit que je me ferois crever, si j'étois en votre place
 ARGAN. Crever un œil ?
 TOINETTE. Ne voyez-vous pas qu'il incommode l'autre et lui dérober sa nourriture ? Crevez-moi, faites-vous-le crever au plus tôt vous en verrez plus clair de l'œil gauche
 ARGAN. Cela n'est pas presse.
 TOINETTE. Adieu. Je suis fâché de vous quitter sitôt, mais il faut que je me tienne à une grande consultation qui se doit faire pour un homme qui mourut hier
 ARGAN. Pour un homme qui mourut hier ?
 TOINETTE. Oui pour aviser et voir ce qu'il auroit fallu lui faire pour le guérir. Jusqu'au revoir
 ARGAN. Vous savez que les malades ne reconduisent point.

SCÈNE XV.

ARGAN, BÉRALDE.

BÉRALDE. Voilà un medecin, vraiment, qui paroît fort habile !
 ARGAN. Oui ; mais il va un peu bien vite.
 BÉRALDE. Tous les grands médecins sont comme cela.
 ARGAN. Me couper un bras, et me crever un œil, afin que l'autre se porte mieux ! J'aime bien mieux qu'il ne se porte pas si bien. La belle operation de me rendre borgne et manchot !

SCÈNE XVI.

ARGAN, BÉRALDE, TOINETTE.

TOINETTE feignant de parler à quelqu'un Allons, allons, je suis votre servante. Je n'ai pas envie de rire.
 ARGAN. Qu'est-ce que c'est ?
 TOINETTE. Votre médecin, ma foi, qui me vouloit tâter le poulx.
 ARGAN. Voyez un peu, à l'âge de quatre-vingt-dix ans !
 BÉRALDE. Oh ça ! mon frère, puisque voilà votre monsieur Purgon brouille avec vous, ne voulez-vous pas bien que je vous parle du parti qui s'offre pour ma nièce ?
 ARGAN. Non, mon frère : je veux la mettre dans un couvent, puisqu'elle s'est opposée à mes volontés. Je vois bien qu'il y a quelque amourette là-dessous, et j'ai decouvert certaine entrevue secrète qu'on ne sait pas que j'ai decouverte.
 BÉRALDE. He bien ! mon frère, quand il y auroit quelque petite inclination, cela seroit-il si criminel ? Et rien peut-il vous offenser, quand tout ne va qu'à des choses honnêtes, comme le mariage ?
 ARGAN. Quoi qu'il en soit, mon frère, elle sera religieuse ; c'est une chose resoluë.
 BÉRALDE. Vous voulez faire plaisir à quelqu'un.
 ARGAN. Je vous entends. Vous en revenez toujours là, et ma femme vous tient au cœur.
 BÉRALDE. He bien, oui, mon frère : puisqu'il faut parler à cœur ouvert, c'est votre femme que je veux dire ; et, non plus que l'entêtement de la médecine, je ne puis vous souffrir l'entêtement où vous êtes pour elle, et voir que vous donniez tête baissée dans tous les pieges qu'elle vous tend.
 TOINETTE. Ah ! monsieur, ne parlez point de madame ; c'est une femme sur laquelle il n'y a rien à dire, une femme sans artifice, et qui aime monsieur, qui l'aime... on ne peut pas dire cela.

ARGAN. Demandez-lui un peu les caresses qu'elle me fait
TOINETTE. Cela est vrai
ARGAN. L'inquiétude que lui donne ma maladie.
TOINETTE. Assurement.
ARGAN. Et les soins et les peines qu'elle prend autour de moi.
TOINETTE. Il est certain (A Beralde) Voulez-vous que je vous
 convainque, et vous fasse voir, tout à l'heure, comme
 madame aime monsieur? (A Argan) Monsieur, souffrez
 que je lui montre son bec jaune et le tite d'erreur.
ARGAN. Comment?
TOINETTE. Madame s'en va revenir Mettez-vous tout étendu
 dans cette chaise, et contre'aites le mort Vous ver-
 rez la douleur où elle sera quand je lui dirai la
 nouvelle.
ARGAN. Je le veux bien.
TOINETTE Oui; mais ne la laissez pas longtemps dans le dés-
 espoir, car elle en pourroit bien mourir.
ARGAN Laissez-moi faire
TOINETTE a Beralde Cachez-vous, vous, dans ce coin-là

SCÈNE XVII

ARGAN, TOINETTE

ARGAN. N'y a-t-il point quelque danger à contrefaire le mort?
TOINETTE. Non, non Quel danger y auroit-il? Étendez-vous là
 seulement (Bas) Il y aura plaisir à confondre votre
 frère Voici madame Tenez-vous bien

SCÈNE XVIII.

BÉLINE, ARGAN étendu dans sa chaise, TOINETTE.

TOINETTE feignant de ne pas voir Béline Ah! mon Dieu! Ah! mal-
 heur! Quel étrange accident!
BÉLINE. Qu'est-ce, Toinette?
TOINETTE. Ah! madame!
BÉLINE. Qu'y a-t-il?
TOINETTE. Votre mari est mort.
BÉLINE. Mon mari est mort?
TOINETTE. Hélas! oui! le pauvre défunt est trépassé
BÉLINE. Assurement!
TOINETTE. Assurement Personne ne sait encore cet accident-
 là; et je me suis trouvée ici toute seule. Il vient de
 passer entre mes bras. Tenez, le voilà tout de son long
 dans cette chaise
BÉLINE. Le ciel en soit loué! Me voilà délivrée d'un grand
 fardeau Que tu es sotte, Toinette, de t'affliger de
 cette mort!
TOINETTE. Je pensois, madame, qu'il fallût pleurer.
BÉLINE. Va, va, cela n'en vaut pas la peine. Quelle perte
 est-ce que la sienne? et de quoi servoit-il sur la terre?

LE MALADE IMAGINAIRE

Un homme incommode à tout le monde, malpropre, dégoûtant, sans cesse un lavement ou une médecine dans le ventre, mouchant, toussant, crachant toujours, sans esprit, ennuyeux, de mauvaise humeur, fatiguant sans cesse les gens, et grondant jour et nuit servantes et valets

TOINETTE Voilà une belle oraison funèbre !

BELINE. Il faut, Toinette, que tu m'aides à exécuter mon dessein, et tu peux croire qu'en me servant ta récompense est sûre. Puisque, par un bonheur, personne n'est encore averti de la chose, portons-le dans son lit, et tenons cette mort cachée, jusqu'à ce que j'aie fait mon affaire. Il y a des papiers, il y a de l'argent, dont je me veux saisir, et il n'est pas juste que j'aie passé sans fruit auprès de lui mes plus belles années. Viens, Toinette, prenons auparavant toutes ses clefs

ARGAN se levant brusquement. Doucement !

BELINE. Ah !

ARGAN. Oui, madame ma femme, c'est ainsi que vous m'aimez !

TOINETTE. Ah ! ah ! le defunt n'est pas mort !

ARGAN à Beline qui sort. Je suis bien aise de voir votre amitié, et d'avoir entendu le beau panegyrique que vous avez fait de moi. Voilà un avis au lecteur qui me rendra sage à l'avenir, et qui m'empêchera de faire bien des choses

SCÈNE XIX

BÉRALDE sortant de l'endroit où il a tout caché. ARGAN, TOINETTE

BÉRALDE. He bien ! mon frère, vous le voyez

TOINETTE. Pai ma foi, je n'aurois jamais cru cela. Mais j'entends votre fille remettre à vous comme vous étiez, et voyons de quelle manière elle recevra votre mort. C'est une chose qu'il n'est pas mauvais d'éprouver et, puisque vous êtes en train, vous connaîtrez par là les sentiments que votre famille a pour vous. (Béralde va se cacher.)

SCÈNE XX.

ARGAN, ANGLIQUE, TOINETTE

TOINETTE seignant de ne pas voir Angélique. O ciel ! ah ! fâcheuse aventure ! Malheureuse journée !

ANGÉLIQUE. Qu'as-tu, Toinette ? et de quoi pleures-tu ?

TOINETTE. Hélas ! j'ai de tristes nouvelles à vous donner.

ANGÉLIQUE. Hé ! quoi ?

TOINETTE. Votre père est mort !

ANGÉLIQUE. Mon père est mort, Toinette ?

TOINETTE. Oui. Vous le voyez là, il vient de mourir tout à l'heure d'une foiblesse qui lui a pris.

ANGÉLIQUE. O ciel ! quelle infortune ! quelle atteinte cruelle ! Hélas ! faut-il que je perde mon père, la seule chose qui me restoit au monde ; et qu'encore, pour un surcroît de désespoir, je le perde dans un moment où il étoit irrité contre moi ! Que deviendrai-je, malheureuse ? et quelle consolation trouver après une si grande perte ?

SCÈNE XXI.

ARGAN, ANGÉLIQUE, CLÉANTE, TOINETTE.

LÉANTE. Qu'avez-vous donc, belle Angélique ? et quel malheur pleurez-vous ?

ANGÉLIQUE. Hélas ! je pleure tout ce que dans la vie je pouvois perdre de plus cher et de plus précieux ; je pleure la mort de mon père.

LÉANTE. O ciel ! quel accident ! quel coup inopiné ! Hélas ! après la demande que j'avois conjuré votre oncle de lui faire pour moi, je venois me présenter à lui, et tâcher par mes respects et par mes prières de disposer son cœur à vous accorder à mes vœux.

ANGÉLIQUE. Ah ! Cléante, ne parlons plus de rien. Laissons là toutes les pensées du mariage. Après la perte de mon père, je ne veux plus être du monde, et j'y renonce pour jamais. Oui, mon père, si j'ai résisté tantôt à vos volontés, je veux suivre du moins une de vos intentions, et réparer par là le chagrin que je m'accuse de vous avoir donné. *(Se jetant à genoux.)* Souffrez, mon père, que je vous en donne ici ma parole, et que je vous embrasse pour vous témoigner mon ressentiment.

ARGAN embrassant Angélique. Ah ! ma fille !

ANGÉLIQUE. Ah !

ARGAN. Viens. N'aie point de peur, je ne suis pas mort. Va, tu es mon vrai sang, ma véritable fille, et je suis ravi d'avoir vu ton bon naturel.

SCÈNE XXII.

ARGAN, BÉRALDE, ANGÉLIQUE, CLÉANTE, TOINETTE.

ANGÉLIQUE. Ah ! quelle surprise agréable ! Mon père, puisque par un bonheur extrême, le ciel vous redonne à mes vœux, souffrez qu'ici je me jette à vos pieds pour vous supplier d'une chose. Si vous n'êtes pas favorable au penchant de mon cœur, si vous me refusez Cléante pour époux, je vous conjure au moins de ne pas me forcer d'en épouser un autre. C'est toute la grâce que je vous demande.

CLÉANTE se jetant aux genoux d'Argan. Hé ! monsieur, laissez-moi vous toucher à ses prières et aux miennes, et ne vous montrez point contraire aux mutuels empressements d'une si belle inclination.

BÉRALDE.
TOINETTE.
ARGAN.

Mon frère, pouvez-vous tenir là contre?
Monsieur, serez-vous insensible à tant d'amour?
Qu'il se fasse médecin, je consens au mariage.
(A Cleante) Oui, faites-vous médecin, je vous donne
ma fille.

CLÉANTE.

Très-volontiers, monsieur. S'il ne tient qu'à cela
pour être votre gendre, je me ferai médecin, apo-
thicaire même, si vous voulez. Ce n'est pas une af-
faire que cela, et je serois bien d'autres choses pour
obtenir la belle Angélique.

BÉRALDE.

Mais, mon frère, il me vient une pensée. Faites-
vous médecin vous-même. La commodité sera encore
plus grande, d'avoir en vous tout ce qu'il vous faut.

TOINETTE.

Cela est vrai. Voilà le vrai moyen de vous guérir
bientôt, et il n'y a point de maladie si osée que de
se jouer à la personne d'un médecin.

ARGAN.

Je pense, mon frère, que vous vous moquez de
moi. Est-ce que je suis en âge d'étudier?

BÉRALDE.

Bon, étudier! Vous êtes assez savant; et il y en
a beaucoup parmi eux qui ne sont pas plus habiles
que vous.

ARGAN.

Mais il faut savoir bien parler latin, connoître les
maladies, et les remèdes qu'il y faut faire.

BÉRALDE.

En recevant la robe et le bonnet de médecin, vous
apprendrez tout cela, et vous serez après plus ha-
bile que vous ne voudrez.

ARGAN.

Quoi! l'on sait discourir sur les maladies quand
on a cet habit-là?

BÉRALDE.

Oui. L'on n'a qu'à parler avec une robe et un
bonnet, tout galimatias devient savant, et toute sot-
tise devient raison.

TOINETTE.

Tenez, monsieur, quand il n'y auroit que votre
barbe, c'est déjà beaucoup, et la barbe fait plus de
la moitié d'un médecin.

CLÉANTE

En tout cas, je suis prêt à tout.

BÉRALDE à Argan. Voulez-vous que l'affaire se fasse tout à l'heure?

ARGAN.

Comment, tout à l'heure?

BÉRALDE.

Oui, et dans votre maison.

ARGAN.

Dans ma maison?

BÉRALDE.

Oui. Je connois une faculté de mes amies, qui
viendra tout à l'heure en faire la cérémonie dans vo-
tre salle. Cela ne vous coûtera rien.

ARGAN.

Mais moi, que dire, que répondre?

BÉRALDE.

On vous instruira en deux mots, et l'on vous don-
nera par écrit ce que vous devez dire. Allez-vous-en
vous mettre en habit décent. Je vais les envoyer
querir.

ARGAN.

Allons, voyons cela.

SCÈNE XXIII.

BÉRALDE, ANGÉLIQUE, CLÉANTE, TOINETTE.

CLÉANTE. Que voulez-vous dire, et qu'entendez-vous avec cette faculté de vos amies ?

TOINETTE. Quel est donc votre dessein ?

BÉRALDE. De nous divertir un peu ce soir. Les comédiens ont un petit intermède de la réception d'un médecin, avec des danses et de la musique : je veux que nous en prenions ensemble le divertissement, et que mon frère y fasse le premier personnage.

ANGÉLIQUE. Mais, mon oncle, il me semble que vous vous jouez un peu beaucoup de mon père.

BÉRALDE. Mais, ma nièce, ce n'est pas tant le jouer, que s'accommoder à ses fantaisies. Tout ceci n'est qu'entre nous. Nous y pouvons aussi prendre chacun un personnage, et nous donner ainsi la comédie les uns aux autres. Le carnaval autorise cela. Allons vite préparer toutes choses.

CLÉANTE à Angélique. Y consentez-vous ?

ANGÉLIQUE. Oui, puisque mon oncle nous conduit.

TROISIÈME INTERMÈDE.

(C'est une cérémonie burlesque d'un homme qu'on fait médecin, en récit, chant et danse. Plusieurs tapissiers viennent préparer la salle et placer les bancs en cadence. En suite de quoi toute l'assemblée, composée de huit porteseringues, six apothicaires, vingt-deux docteurs, et celui qui se fait recevoir médecin, huit chirurgiens dansants et deux chantants, entrent et prennent place, chacun selon son rang.)

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

PRÉSÈS.

Savantissimi doctores,
 Medicinæ professores,
 Qui hic assembleati estis ;
 Et vos, altri messiores,
 Sententiarum facultatis
 Fideles exccutores,
 Chirurgiani et apothicari,
 Atque tota compania aussi,
 Salus, honor et argentum,
 Atque bonum appetitum.

Non possum, docti confreri,
 En moi satis admirari
 Quam bona inventio,
 Est medici professio ;
 Quam bella chosa est et benè trovata,
 Medicina illa benedicta,
 Quæ, suo nomine solo,
 Surprenanti momento,

LE MALADE IMAGINAIRE.

Depuis si longo tempore,
Facit à gogo vivere
Tant de gens omni genere.

Per totam terram videmus
Grandam vogam ubi sumus;
Et quod grandes et petiti
Sunt de nobis infatuti.

Totus mundus, currens ad nostros remedios,
Nos regardat sicut deos :

Et nostris ordonnanciis
Principes et reges soumisos videtis.

Doncque il est nostræ sapientiæ
Boni sensûs atque prudentiæ
De fortement travailler,
A nos benè conservere

In tali credito, vogà et honore;
Et prendere gardam à non recevoir
In nostro docto corpore,
Quàm personas capabiles,
Et totas dignas remplir
Has plaças honorabiles.

C'est pour cela que nunc convocati estis:

Et credo quod trocavitis
Dignam materiam medici
In savanti homine que voici;
Lequel, in chosis omnibus,
Dono ad interrogandum,
Et à fond examinandum
Vostreis capacitatibus

PRIMUS DOCTOR. Si mihi licentiam dat dominus præses,
Et tanti docti doctores,
Et assistantes illustres,
Très savanti bacheliero,
Quem estimo et honoro,

Domandabo causam et rationem quare
Opium facit dormire.

BACHELIERUS.

Mihi à docto doctore
Domandatur causam et rationem quare
Opium facit dormire.

A quoi respondeo,
Quia est in eo
Virtus dormitiva,
Cujus est natura
Sensus assoupire.

CHORUS.

Benè, benè, benè, benè respondera.
Dignus, dignus est intrare
In nostro docto corpore;
Benè, benè respondere.

SECUNDUS DOCTOR Cum permissione domini præsidi,
Doctissimæ facultatis,
Et totius his nostris actis

Companiæ assistantis,
Domandabo tibi, docte bacheliero,

Quæ sunt remedia

Quæ, in maladiâ

Dite hydropisia,

Convulit facere

BACHELIERUS.

Clysterium donare,

Postea seignare

Ensuite purgare.

CHORUS

Bene, bene, bene, ben p on lere.

Dignus, dignus est intrare

In nostro docto corpore

TERTIUS DOCTOR Si bonum semblatur domino præsidi,

Doctissimæ facultati

Et companiæ præsentis,

Domandabo tibi docte bacheliero,

Quæ remedia eticis

Pulmonicis atque asmaticis

Trovas à propos facere

BACHELIERUS

Clysterium donare,

Postea seignare,

Ensuite purgare

CHORUS

Bene, benè, bene ben espondero.

Dignus, dignus est intrare

In nostro docto corpore

QUARTUS DOCTOR

Super illas maladias,

Doctus bachelierus dixit maravillas,

Mais, si non ennuyo dominum præsidi n,

Doctissimam facultatem,

Et totam honorabilem

Companiam (contantem,

Faciam illi unam questionem

Dès hiero malidus unus

Tombavit in meas manus,

Habet grandam fievram cum redoublimentis,

Grandam dolorem capitis,

Et grandum malum au côté,

Cum grandâ difficultate

Et penâ à respnare

Veillas mihi dire,

Docte bacheliero,

Quod illi facere

BACHELIERUS.

Clysterium donare,

Postea seignare,

Ensuite purgare.

QUINTUS DOCTOR.

Mais, si maladia

Opiniatria
Non vult se garire,
Quid illi facere?
BACHILLIFRUS. Clysterium donare,
Postea seignare,
Ensuita purgare.
Re-seignare, repurgare et reclysterisare.
CHORUS. Benè, benè, benè, benè respondere
Dignus, dignus est intrare
In nostro docto corpore.
PRÆSES. Juras gardare statuta
Per facultatem præscripta,
Cum sensu et jugamento?
BACHELIERUS. Juro.
PRÆSES. Essere in omnibus
Consultationibus
Ancieni aviso,
Aut bono
Aut mauvaiso?
BACHILLIFRUS. Juro.
PRÆSES. De non jamais te soucier
De remediis avariis,
Quam de ceux seulement doctæ facultatis,
Malades dût-il crever
Et mori de suo malo?
BACHILLIFRUS. Juro.
PRÆSES. Ego, cum isto boneto
Venerabili et docto,
Dono tibi et concedo
Virtutem et puissanciam
Medicandi,
Purgandi,
Seignandi,
Perçandi,
Taillandi,
Coupandi,
Et occidendi
Impunè per totam terram.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

(Tous les chirurgiens et apothicaires viennent lui faire la révérence
en cadence)

BACHELIERUS. Grandes doctores doctrinæ
De la rhubarbe et du séné,
Ce seroit sans doute à moi chose folle,
Inepta et ridicula,
Si j'alloibam m'engageare
Vobis louangeas donare.
Et entreprenois adjoutare

Des lumieras au soleillo,
Et des etoilas au cielo,
Des ondas à l'oceano,
Et des rosas au printano.

Agrate qu'avec uno moto

Pio toto remencimento

Rendam gratiam corpori tam docto.

Vobis vobis debeo

Bien plus qu'à naturæ et qu'à patri meo

Natura et pater meus

Hominem me habent factum.

Mais vos me, ce qui est le plus,

Avetis factum medicum

Honor, favor et gratia,

Qui, in hoc corde que voilà,

Imprimant ressentimenta

Qui dureront in secula

(CHORUS) Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat,

Notus doctor qui tam benè parlat !

Mille, mille annis, et manget et bibat,

Et seignet et tuat !

TROISIÈME ENTREE DE BALLET.

(Tous les chirurgiens et les apothicaires dansent au son des instruments et des voix et des battements de mains et des mortiers d'apothicaire)

CHIRURGUS. Puisse-t-il von doctas
Suas ordonnancias,
Omnium chirurgorum,
Et apothicarum
Remplire boutiquas !

CHORUS. Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat,
Notus doctor, qui tam bene parlat !
Mille, mille annis, et manget et bibat,
Et seignet et tuat !

CHIRURGUS. Puisseint toti anni
Lui esseie boni
Et favorabiles,
Et n'habeie jamais
Quam pestus, verolas,
Fievrus, pleuresias,

Fluxus de sang et dyssenterias !

CHORUS. Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat,
Notus doctor, qui tam benè parlat !
Mille, mille annis, et manget et bibat.
Et seignet et tuat !

QUATRIÈME ENTRÉE DE BALLET.

(Les médecins, les chirurgiens et les apothicaires sortent tous, selon leur rang, en cérémonie, comme ils sont entrés)

FIN DU MALADE IMAGINAIRE.

LA GLOIRE

DU

DOME DU VAL-DE-GRACE.

1669

Digne fruit de vingt ans de travaux somptueux,
Auguste bâtiment, temple majestueux,
Dont le dôme superbe élevé dans la nue,
Pare du grand Paris la magnifique vue,
Et, parini tant d'objets semés de toutes parts,
Du voyageur surpris prend les premiers regards;
Fais briller à jamais, dans ta noble richesse,
La splendeur du saint vœu d'une grande princesse,
Et porte un témoignage à la postérité
De sa magnificence et de sa pitié;
Conserve à nos neveux une montre fidèle
Des exquises beautés que tu tiens de son zèle :
Mais delends bien surtout de l'injure des ans
Le chef-d'œuvre fameux de ses riches presents,
Cet éclatant morceau de savante peinture,
Dont elle a couronné la noble architecture :
C'est le plus bel effet des grands soins qu'elle a pris,
Et ton marbre et ton or ne sont point de ce prix.

Toi qui, dans cette coupe, à ton vaste génie
Comme un ample théâtre heureusement fournie.
Es venu déployer les précieux trésors,
Que le Tibre t'a vu ramasser sur ses bords ;
Dis-nous, fameux Mignard, par qui te sont versées
Les charmantes beautés de tes nobles pensées,
Et dans quel fonds tu prends cette variété
Dont l'esprit est surpris, et l'œil est enchanté.
Dis-nous quel feu divin, dans tes fécondes veilles,
De tes expressions enfante les merveilles ;
Quels charmes ton pinceau répand dans tous ses traits,
Quelle force il y mêle à ses plus doux attraits,
Et quel est ce pouvoir, qu'au bout des doigts tu portes,
Qui sait faire à nos yeux vivre des choses mortes,
Et d'un peu de mélange et de bruns et de clairs,
Rendre esprit la couleur, et les pierres des chairs.
Tu te tais, et prétends que ce sont des matières
Dont tu dois nous cacher les savantes lumières,

Et que ces beaux secrets, à tes travaux vendus,
Te coûtent un peu trop pour être repandus;
Mais ton pinceau s'explique, et trahit ton silence;
Malgré toi, de ton art il nous fait confidence;
Et, dans ses beaux efforts à nos yeux étalés,
Les mystères profonds nous en sont révélés.
Une pleine lumière ici nous est offerte;
Et ce dôme pompeux est une école ouverte,
Où l'ouvrage, faisant l'office de la voix,
Dicte de ton grand art les souveraines lois.
Il nous dit fortement les trois nobles parties
Qui rendent d'un tableau les beautés assorties,
Et dont, en s'unissant, le tout se relève
Donnent à l'univers les premiers achevés.

Mais des trois, comme celui, il nous expose celle
Que ne peut nous donner le travail ni le zèle
Et qui, comme un présent de la faveur des cieux,
Est du nom de divine appelée en tous lieux
Elle, dont l'essor monte au-dessus du tonnerre,
Et sans qui l'on demeure à ramper contre terre,
Qui meut tout, règle tout, en ordonne à son choix,
Et des deux autres mène et régit les emplois.
Il nous enseigne à prendre une digne matière,
Qui donne au feu du peintre une vaste carrière,
Et puisse recevoir tous les grands ornements
Qu'enfante un beau génie en ses accouchements,
Et dont la poésie et sa sœur la peinture,
Parant l'instruction de leur docte imposture,
Composent avec art ces attraits, ces douceurs
Qui font à leurs leçons un passage en nos cœurs;
Et par qui, de tout temps, ces deux sœurs si pareilles
Charment, l'une les yeux, et l'autre les oreilles.
Mais il nous dit de fuir un discord apparent
Du lieu que l'on nous donne et du sujet qu'on prend;
Et de ne point placer dans un tombeau des fêtes,
Le ciel contre nos pieds, et l'enfer sur nos têtes.
Il nous apprend à faire, avec détachement,
De groupes contrastes un noble agencement,
Qui du champ du tableau fasse un juste partage,
En conservant les bords un peu légers d'ouvrage,
N'ayant nul embarras, nul fracas vicieux
Qui rompe ce repos, si fort ami des yeux;
Mais où, sans se presser, le groupe se rassemble,
Et forme un doux concert, fasse un beau tout ensemble,
Où rien ne soit à l'œil ni mendie, ni redit,
Tout s'y voyant tiré d'un vaste fonds d'esprit,
Assaisonné du sel de nos grâces antiques,
Et non du fade goût des ornements gothiques,

Ces monstres odieux des siècles ignorants,
 Que de la barbarie ont produits les torrents,
 Quand leur cours, inondant presque toute la terre,
 Fit à la politesse une mortelle guerre,
 Et, de la grande Rome abattant les remparts,
 Vint, avec son empire, étouffer les beaux-arts.
 Il nous montre à poser avec noblesse et grâce
 La première figure à la plus belle place,
 Riche d'un agrement, d'un brillant de grandeur
 Qui s'empare d'abord des yeux du spectateur;
 Prenant un soin exact que, dans tout son ouvrage,
 Elle joue aux regards le plus beau personnage;
 Et que, par aucun rôle au spectacle placé,
 Le héros du tableau ne se voie effacé.
 Il nous enseigne à fuir les ornements débilos
 Des épisodes froids et qui sont inutiles,
 A donner au sujet toute sa vérité,
 A lui garder partout pleine fidélité,
 Et ne se point porter à prendre de licence,
 A moins qu'à des beautés elle donne naissance.
 Il nous dicte amplement les leçons du dessin
 Dans la manière grecque, et dans le goût romain;
 Le grand choix du beau vrai, de la belle nature,
 Sur les restes exquis de l'antique sculpture,
 Qui, prenant d'un sujet la brillante beauté,
 En savoit séparer la foible vérité;
 Et, formant de plusieurs une beauté parfaite,
 Nous corrige par l'art la nature qu'on traite.
 Il nous explique à fond, dans ses instructions,
 L'union de la grâce et des proportions,
 Les figures partout doctement dégradées,
 Et leurs extrémités soigneusement gardées;
 Les contrastes savants des membres agrouvés,
 Grands, nobles, étendus, et bien développés,
 Balancés sur leur centre en beautés d'attitude,
 Tous formés l'un pour l'autre avec exactitude,
 Et n'offrant point aux yeux ces galimatias
 Où la tête n'est point de la jambe ou du bras;
 Leur juste attachement aux lieux qui les font naître
 Et les muscles touchés autant qu'ils doivent l'être,
 La beauté des contours observés avec soin,
 Point durement traités, amples, tirés de loin,
 Inégaux, ondoyants et tenant de la flamme,
 Afin de conserver plus d'action et d'âme;
 Les nobles airs de tête amplement variés,
 Et tous à caractère avec choix mariés;
 Et c'est là qu'un grand peintre, avec pleine largesse,
 D'une féconde idée étale la richesse,

Faisant briller partout de la diversité,
Et ne tombant jamais dans un air répété :
Mais un peintre commun trouve une peine extrême
A sortir dans ses airs de l'amour de soi-même ;
De redites sans nombre il fatigue les yeux,
Et, plein de son image, il se peint en tout lieu.
Il nous enseigne aussi les belles draperies,
De grands plis bien jetés suffisamment nourries,
Dont l'ornement aux yeux doit conserver le nu,
Mais qui, pour le marquer, soit un peu retenu,
Qui ne s'y colle point, mais en suit la grâce,
Et, sans la serrer trop, la caresse et l'embrasse
Il nous montre à quel air, dans quelles actions,
Se distinguent à l'œil toutes les passions ;
Les mouvements du cœur, peints d'une adresse ex-
Par des gestes puisés dans la passion même, même,
Bien marqués pour parler, appuyés, forts et nets,
Imitant en vigueur les gestes des muets,
Qui veulent réparer la voix que la nature
Leur a voulu nier, ainsi qu'à la peinture
Il nous étale enfin les mystères exquis
De la belle partie où triompha Zeuxis,
Et qui, le revêtant d'une gloire immortelle,
Le fit aller de pair avec le grand Apelle.
L'union, les contours, et les tons des couleurs.
Contrastes, amities, ruptures, et valeurs,
Qui font les grands effets, les fortes impostures,
L'achèvement de l'art, et l'âme des figures,
Il nous dit clairement dans quel choix le plus beau
On peut prendre le jour et le champ du tableau,
Les distributions et d'ombre et de lumière
Sur chacun des objets et sur la masse entière,
Leur dégradation dans l'espace de l'air
Par les tons différents de l'obscur et du clair,
Et quelle force il faut aux objets mis en place
Que l'approche distingue et le lointain efface,
Les gracieux repos que, par des soins communs,
Les bruns donnent aux clairs, comme les clairs aux
Avec quel agrément d'insensible passage [bruns ;
Doivent ces opposés entrer en assemblage,
Par quelle douce chute ils doivent y tomber,
Et dans un milieu tendre aux yeux se dérober,
Ces fonds officieux qu'avec art on se donne,
Qui reçoivent si bien ce qu'on leur abandonne,
Par quels coups de pinceau, formant de la rondeur,
Le peintre donne au plat le relief du sculpteur ;
Quel adoucissement des teintes de lumière
Fait peindre ce qui tourne et le chasse derrière.

Et comme avec un champ fuyant, vague et léger,
 La fierté de l'obscur, sur la douceur du clair
 Triomphant de la toile, en tire avec puissance
 Les figures que veut garder sa résistance,
 Et, malgré tout l'effort qu'elle oppose à ses coups,
 Les détache du fond, et les ramène à nous.

Il nous dit tout cela, ton admirable ouvrage,
 Mais, illustre Mignard, n'en prends aucun ombrage;
 Ne crains pas que ton art, par ta main déconvent,
 A marcher sur tes pas tiennne un chemin ouvert,
 Et que de ses leçons les grands et beaux oracles
 Elèvent d'autres mains à tes docles miracles :
 Il y faut des talents que ton mérite joint,
 Et ce sont des secrets qui ne s'apprennent point.
 On n'acquiert point, Mignard, par les soins qu'on se donne,
 Trois choses dont les dons brillent dans ta personne :
 Les passions, la grâce et les tons de couleur
 Qui des riches tableaux font l'exquise valeur :
 Ce sont presents du ciel qu'on voit peu qu'il assemble,
 Et les siècles ont peine à les trouver ensemble.
 C'est par là qu'à nos yeux nuls travaux enfantés
 De ton noble travail n'atteindront les beautés :
 Malgré tous les pinceaux que ta gloire réveille,
 Il sera de nos jours la fameuse merveille,
 Et des bouts de la terre en ces superbes lieux,
 Attirera les pas des savants curieux.

O vous, dignes objets de la noble tendresse
 Qu'a fait briller pour vous cette auguste princesse,
 Dont au grand Dieu naissant, au véritable Dieu,
 Le zèle magnifique a consacré ce lieu,
 Purs esprits, où du ciel sont les grâces infuses,
 Beaux temples des vertus, admirables recluses,
 Qui, dans votre retraite, avec tant de ferveur,
 Mêlez parfaitement la retraite du cœur,
 Et, par un choix pieux hors du monde placés,
 Ne détachez vers lui nulle de vos pensées,
 Qu'il vous est cher d'avoir sans cesse devant vous
 Ce tableau de l'objet de vos vœux les plus doux,
 D'y nourrir par vos vœux les précieuses flammes
 Dont si fidèlement brûlent vos belles âmes,
 D'y sentir redoubler l'ardeur de vos désirs,
 D'y donner à toute heure un encens de soupirs,
 Et d'embrasser du cœur une image si belle
 Des célestes beautés de la gloire éternelle,
 Beautés qui dans leurs fers tiennent vos libertés
 Et vous font mépriser toutes autres beautés !

Et toi, qui fus jadis la maîtresse du monde,
 Docte et fameuse école en raretés seconde,

Où les arts detruits ont, par un digne effort,
Repare les dégâts des barbares du Nord,
Source des beaux debris des siècles mémorables,
O Rome, qu'à tes soins nous sommes redevables
De nous avoir rendu, façonne de ta main,
Ce grand homme, chez toi devenu tout Romain,
Dont le pinceau célèbre, avec magnificence,
De ces riches travaux vient parer notre France,
Et dans un noble lustre y produit à nos yeux
Cette belle peinture inconnue en ces lieux,
La fresque, dont la grâce, à l'autre préférée,
Se conserve un éclat d'éternelle durée,
Mais dont la promptitude et les brusques fiers
Veulent un grand génie à toucher ses beautés
De l'autre qu'on connoît la traitable méthode
Aux faiblesses d'un peintre aisément s'accommode.
La paresse de l'huile, allant avec lenteur,
Du plus tardif génie attend la pesanteur,
Elle sait secourir par le temps qu'elle donne,
Les faux pas que peut faire un pinceau qui tâtonne,
Et sur cette peinture on peut, pour faire mieux,
Revenir, quand on veut, avec de nouveaux yeux
Cette commodité de retoucher l'ouvrage
Aux peintres chancelants est un grand avantage,
Et ce qu'on ne fait pas en vingt fois qu'on reprend,
On le peut faire en trente, on le peut faire en cent.
Mais la fresque est pressante, et veut, sans complai-
Qu'un peintre s'accommode à son impatience, [sance,
La traite à sa manière, et, d'un travail soudain,
Saisisse le moment qu'elle donne à sa main
La severe rigueur de ce moment qui passe
Aux erreurs d'un pinceau ne fait aucune grâce;
Avec elle il n'est point de retour à tenter,
Et tout, au premier coup, se doit exécuter.
Elle veut un esprit ou se rencontre une
La pleine connoissance avec le grand génie,
Secours d'une main propre à le secondar,
Et maîtresse de l'art jusqu'à le gourmander,
Une main prompte à suivre un beau feu qui la guide,
Et dont, comme un éclair, la justesse rapide
Repande dans ses fonds, à grands traits non tâtes,
De ses expressions les touchantes beautés
C'est par là que la fresque, éclatante de gloire,
Sur les honneurs de l'autre emporte la victoire,
Et que tous les savants, en juges délicats,
Donnent la préférence à ses mâles appas.
Cent doctes mains chez elle ont cherché la louange.
Et Jules, Annibal, Raphael, Michel-Ange,

LA GLOIRE DU DONK D'UN VAI-DE-GRACE

Les Mignards de leur siècle, en illustres rivaux,
Ont voulu par la fresque ennoblir leurs travaux.

Nous la voyons ici doctement revêtue
De tous les grands attrails qui surprennent la vue
Jamais rien de pareil n'a paru dans ces lieux ;
Et la belle inconnue a frappé tous les yeux.
Elle a non-seulement, par ses grâces fertiles,
Charme du grand Paris les connoisseurs habiles,
Et touche de la cour le beau monde savant,
Ses miracles encore ont passé plus avant,
Et de nos courtisans les plus légers d'étude
Elle a pour quelque temps fixé l'inquiétude,
Arrêté leur esprit, attaché leurs regards,
Et fait descendre en eux quelque goût des beaux-arts
Mais ce qui, plus que tout, élève son mérite,
C'est de l'auguste Roi l'éclatante visite ;
Ce monarque, dont l'âme aux grandes qualités
Joint un goût délicat des savantes beautés,
Qui, séparant le bon d'avec son apparence,
Décide sans erreur, et loue avec prudence ;
LOUIS, le grand LOUIS, dont l'esprit souverain
Ne dit rien au hasard, et voit tout d'un œil sain,
A versé de sa bouche à ses grâces brillantes,
De deux précieux mots les douceurs chatouillantes ;
Et l'on sait qu'en deux mots ce roi judicieux
Fait des plus beaux travaux l'éloge glorieux.

Colbert, dont le bon goût suit celui de son maître,
A senti même charme, et nous le fait paroître.
Ce vigoureux génie au travail si constant,
Dont la vaste prudence à tous emplois s'étend,
Qui, du choix souverain, tient, par son haut mérite,
Du commerce et des arts la suprême conduite,
A d'une noble idée enfanté le dessein,
Qu'il confie aux talents de cette docte main,
Et dont il veut par elle attacher la richesse
Aux sacres murs du temple où son cœur s'intéresse.
La voilà, cette main, qui se met en chaleur :
Elle prend les pinceaux, trace, étend la couleur,
Empâte, adoucit, touche, et ne fait nulle pause :
Voilà qu'elle a fini ; l'ouvrage aux yeux s'expose ;
Et nous y découvrons, aux yeux des grands experts,
Trois miracles de l'art en trois tableaux divers.
Mais, parmi cent objets d'une beauté tonnante,
Le Dieu porte au respect et n'a rien qui n'enchanter ;
Rien en grâce, en douceur, en vive majesté,
Qui ne présente à l'œil une divinité ;
Elle est toute en ses traits si brillants de noblesse :
La grandeur y paroît, l'équité, la sagesse,

La bonté, la puissance ; enfin ces traits sont voir
Ce que l'esprit de l'homme a peine à concevoir.

Poursuis, ô grand Colbert, à vouloir dans la France
Des arts que tu regis établir l'excellence,
Et donne à ce projet, et si grand et si beau,
Tous les riches moments d'un si docte pinceau.
Attache à des travaux dont l'éclat te renomme
Les restes précieux des jours de ce grand homme.
Tels hommes rarement se peuvent présenter,
Et quand le ciel les donne il faut en profiter.
De ces mains, dont les temps ne sont guère prodigues,
Tu dois à l'univers les savantes fatigues ;
C'est à ton ministère à les aller saisir
Pour les mettre aux emplois que tu peux leur choisir ;
Et, pour ta propre gloire, il ne faut point attendre
Qu'elles viennent t'offrir ce que ton choix doit prendre.
Les grands hommes, Colbert, sont mauvais courtisans,
Peu faits à s'acquitter des devoirs complaisants ;
A leurs réflexions tout entiers ils se donnent ;
Et ce n'est que par là qu'ils se perfectionnent.
L'étude et la visite ont leurs talents à part.
Qui se donne à la cour se dérobe à son art.
Un esprit partagé rarement s'y consomme,
Et les emplois de feu demandent tout un homme
Ils ne sauroient quitter les soins de leur métier
Pour aller chaque jour fatiguer ton portier ;
Ni partout, près de toi, par d'assidus hommages,
Mendier des prôneurs les éclatants suffrages.
Cet amour du travail qui toujours règne en eux
Rend à tous autres soins leur esprit paresseux ;
Et tu dois consentir à cette négligence
Qui de leurs beaux talents te nourrit l'excellence
Souffre que, dans leur art s'avancant chaque jour,
Par leurs ouvrages seuls ils te fassent la cour.
Leur mérite à tes yeux y peut assez paroître ;
Consultes-en ton goût, il s'y connoît en maître,
Et te dira toujours, pour l'honneur de ton choix
Sur qui tu dois verser l'éclat des grands emplois.
C'est ainsi que des arts la renaissante gloire
De tes illustres soins ornera la mémoire ;
Et que ton nom, porté dans cent travaux pompeux
Passera triomphant à nos derniers neveux.

TABLE DES MATIÈRES

DU DEUXIÈME VOLUME

Le Sicilien, ou l'Amour Peintre	4
Le Tartufe, ou l'Imposteur.	49
Amphitryon.	77
George Dandin, ou le Mari confondu.	127
L'Avare.	171
Monsieur de Pourceaugnac.	232
Le Bourgeois Gentilhomme.	272
Les Fourberies de Scapin.	239
La Comtesse d'Escarbagnas.	382
Les Femmes Savantes.	401
Le Malade Imaginaire.	450
La Gloire du Dôme du Val-de-Grâce.	520

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.